

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS

DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
ANCELOT.
BAWR (Mme de).
BERTHOUD (S. Henry).
BELLOC (Mme Sw.).
BLAZE (Henri).
BOITARD.
BORY (Saint-Vincent).
CASTIL-BLAZE.
DAVIN (Félix).
DELAVIGNE (Casimir).

MM.
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
DUVAL (Alexandre).
GAY (Mme).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe.
JANIN (Jules).
JAY, de l'Académie française.
JOUY (de), de l'Académie française.
KOCK (Paul de).

MM.
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
LENOIR (Albert).
PEYRONNET (le comte de).
RESSÉGUIER (le comte de).
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.

MM.
GIRARDET.
LEEHMANN.
MONNIER (Henri).
MOREL-FATIO.

MM.
SUZEMILH.
VERNET (Horace).

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

ABONNEMENS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 5 fr. 20 c.
PORT : *envoi par la* POSTE, *2 fr. en sus*. . 7 fr. 20 c.

ABONNEMENS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 20 de chaque mois.
PRIX : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c
PORT : *envoi par la* POSTE, *20 c. en sus*. . 70 c

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Neuve-des-Petits-Champs, 50.
Dans les départemens, chez tous les libraires et directeurs des postes.

SIX VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 5 fr. 50 c.
Pour Paris. . . { Relié. . . . . 7 fr.
Pour les départemens, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.


Musée
DES
FAMILLES
Lectures du soir.
SIXIÈME VOLUME.
Année 1839
PARIS,
RUE GAILLON, N° 4.
DUFRESSOIR.INV.
ANDREW, BEST, LELOIR.

ÉTUDES HISTORIQUES.

HANS SACHS.



CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

On sait peu de choses sur l'histoire de la naissance et des premières années du cordonnier-poëte de Nüremberg. Les commentaires, qui, Dieu merci, ne lui ont point manqué (à qui les commentaires ont-ils jamais fait défaut en Allemagne?), les commentaires, ainsi qu'il est d'ailleurs fort naturel, traitent plus de son œuvre que de sa vie et laissent le vénérable savetier enfermé sous les carreaux de son échoppe pour ne s'occuper que du poëte bel esprit soutenant en pleine église des luttes acharnées sur le mérite d'une rime ou la valeur d'une syllabe; et sur ce point, le commentaire a fait son métier, et nous serions mal venus de le vouloir blâmer. En effet, on dirait que c'est chez lui chose délibérée et parti pris de ne jamais choisir dans un sujet que ce qu'il peut avoir de puéril et de mesquin; il re-

cherche avec une curiosité minutieuse les causes d'un aoriste ou d'un plus-que-parfait, et dédaigne de conter familièrement et sans prendre ses grands airs de docteur vingt circonstances qu'il sait fort bien et qui, à coup sûr, serviraient mieux que tous les argumens pédantesques dont il dispose à nous initier dans les mystères de l'œuvre qu'il étudie.

Remarquez que je ne prétends point ne parler ici que des Français et des Allemands, mais de tous les peuples antiques et modernes qui ont eu ou qui ont des écrivains grands ou médiocres, et partant des commentateurs, car il y a entre les uns et les autres une alliance absolue, nécessaire, presque fatale. Les derniers ne viennent que là où les premiers ont passé. Pour avoir des commentateurs la nature sème des poëtes et des philosophes. Choisissez dans cet immense rayon de bibliothèque qui s'étend depuis les in-folio épais et lourds rédigés sur Aristote à force de labeur et de compilations jusqu'à ces ridicules petits livres sur Goëthe, dont, à l'heure qu'il est, l'Allemagne se trouve de toutes parts inondée. Je cite ici ces livres avec intention, parce qu'il me semble qu'il serait bien temps de flétrir un commerce qui fonde tout son succès sur le scandale qu'il peut faire. On trafique en Allemagne aujourd'hui de la vie et du nom de Goëthe comme d'une chose qui se vend. Ce ne sont de toutes parts que biographies, commentaires, notes explicatives, livres insignifians et puérils, volumes remplis de détails controuvés et de bouffonnes inventions, qui certes ont bien dû faire sourire de pitié dans son Olympe le prince du Parnasse germanique si le bruit en est parvenu jusqu'à lui. Goëthe *dans ses rapports avec la nature, avec les hommes, avec les oiseaux et les serpens. Goëthe, considéré comme homme d'état, comme poëte, comme amant, comme époux, comme père de famille. Ses mœurs, ses habitudes familières, sa manière de causer, de manger, de se vêtir. Goëthe dans le palais du grand-duc de Weimar. Goëthe dans son salon, dans son cabinet, dans sa chambre*, pitoyables faits dont l'imposture se cache sous les semblans d'une crédulité qui va jusqu'à la niaiserie. En effet, pour peu qu'on ait dans l'âme quelque religion pour le génie, on ne peut voir de sang-froid des libraires cupides profaner ce nom auguste et le déchiqueter pour lui faire servir d'enseigne à leurs entreprises mercantiles et tailler en pièces à coups de marteau cet éternel lingot d'acier qui s'appelle Goëthe pour en faire des hameçons à prendre le public.

La vie de Hans Sachs, obscure par son commencement et par sa fin, n'a guère que le milieu dont on puisse parler sans trop de conjectures. Son mariage avec la fille de maître Andreas Gulden, l'orfévre de Nüremberg, est dans cette vie comme un point lumineux où l'attention se repose, comme une lampe dont l'histoire peut se servir pour chercher de çà et de là quelques détails perdus dans les ténèbres qui l'enveloppent. Aussi bien c'est là un détail que l'on aurait grand tort de négliger et de ne point aborder franchement. Pour connaître la nature de certains hommes, il suffit souvent de voir l'attitude qu'ils prennent dans une circonstance donnée. Il est dans la vie maintes heures où l'homme fait tenir dix ans de son histoire, heures graves et solennelles dans lesquelles il ramasse toutes ses forces, laisse éclater en même temps ses vertus et ses vices, et, que l'on me passe l'expression, se récapitule. On conviendra facilement que le mariage est dans les circonstances dont nous parlons l'une des plus intéressantes, et certes l'existence d'un homme, d'un poëte surtout, ne sera jamais un mystère pour l'avenir, tant que l'avenir aura dans ses mains une pareille clé. L'amour de Hans Sachs pour la fille de l'orfévre est de toute façon un événement curieux et qui doit servir puissamment à l'intelligence de cette nature. En effet, la lutte incessante qui, dès le premier jour de cette passion, s'établit entre le savetier et le poëte, entre l'homme au tablier de cuir qui prépare des semelles destinées à remuer les fanges d'ici-bas et le poëte frère d'Apollon que les deux ailes de la pensée emportent sur les hauteurs du Pinde; cette lutte inquiète et fatale après tout dut se reproduire dans les moindres actions de sa vie et ne mourir qu'avec lui. Hans Sachs le savetier, rougissant au fond de son échoppe de sa misérable condition qui l'empêche d'épouser la fille d'un orfévre, c'est dans une sphère plus étroite et moins élevée le Tasse, pauvre poëte amoureux d'Éléonore d'Est. La nature devrait ne pas jeter au hasard le don fatal de la pensée et regarder, avant de se dessaisir de sa perle la plus divine, en quel vase elle tombera. Il semble pour que toutes choses fussent également réparties que le don de la naissance devrait accompagner le don du génie. La pensée n'est pas un ver de terre qui rampe sous la fange dans laquelle il est né, mais un oiseau céleste que la splendeur attire et qui vole aux plus hautes couronnes, aux plus éclatans diadèmes d'émeraudes et de saphirs. Malheur à lui quand un brin de poussière ou d'immondice apparaît sur sa plume de soie et d'or et vient trahir aux yeux de tous l'obscurité de son origine.

CHAPITRE SECOND.

PREMIÈRES ANNÉES. — DOUBLE VOCATION. — TOUR D'ALLEMAGNE. — MISÈRES. — ILLUSIONS. — ROESCHEN.

Hans Sachs naquit à Nüremberg en 1494. Dès ses premières années, son père, Veit Sachs, cordonnier sur la grande place, l'éleva dans le métier que sa famille exerçait depuis tantôt deux siècles. Le petit Hans profita des bonnes leçons de son père, tellement qu'à l'âge de douze ans il était digne de passer maître en son état. Nul ouvrier à Nüremberg ne savait mieux que lui l'art utile d'enduire un fil de poix et de clouer des pointes d'acier sur une semelle de cuir. Mais la nature en prenant soin de donner à ses membres la vigueur et la facilité nécessaires à tout bon ouvrier, n'avait pas négligé son esprit; et tout en donnant à ses petites mains une habileté rare à se servir du marteau, elle it en même temps doué son intelligence des qualités qui font les poëtes. De sorte qu'il sentait en lui deux hommes : l'un robuste, laborieux, quelque peu grossier, aimant à boire; l'autre fin, curieux, réfléchi, plein de mélancolie et de délicatesse. Quelquefois, au beau milieu de son travail, il se mettait à rêver. Alors la pensée s'éveillait dans sa tête comme un gai linot dans son nid et lui gazouillait mille petits fredons d'amour, tandis que sa main accompagnait la gentille musique en frappant à coups mesurés sur un épais morceau de cuir.

En ce temps-là on parlait beaucoup en Allemagne d'un tisserand célèbre dans l'art de composer des vers et qui se nommait Léonard Nünnebeck. Hans se lia d'amitié avec lui, et bientôt, grâce à ses conseils, eut

fait de grands pas dans la carrière des Muses. Dès lors sa vocation de poëte fut décidée. Il ne prenait plus qu'un intérêt médiocre au travail quotidien de l'échoppe et passait toutes les nuits à ajuster des rimes et à combiner des syllabes, ce qui remplissait de tristesse l'âme de son père, le vieux savetier de Nüremberg. De tous côtés les pratiques apportaient leurs plaintes; la maison ou plutôt l'échoppe tombait en discrédit; les uns réclamaient des souliers commandés depuis six mois pour les prochaines fêtes de saint Sebald; les autres renvoyaient des chaussures cousues avec si peu de soin qu'elles auraient pris l'eau dès le premier jour : c'était une rumeur générale. On se plaignait, on criait, on réclamait, et toujours on finissait par aller chez le voisin, maître Flicker, qui se frottait les mains et, souriant d'aise, remerciait Apollon de l'aubaine.

Le père Sachs, après avoir pleuré amèrement sur la conduite de son fils et son goût insensé pour ce qu'il appelait un passe-temps d'homme désœuvré, essaya de couper le mal dans sa racine en forçant Johann à renoncer à l'amitié de Léonard Nünnebeck, amitié fatale, source de tous les désastres qui pleuvaient sur sa maison. Tout ce qu'il put faire fut inutile. Voyant cela, il se décida, malgré son grand âge, à se charger seul de tout le travail de la boutique. Quant à son fils, il prit à son égard la résolution de le faire voyager en Allemagne, espérant que le grand air du monde dissiperait cette fumée poétique qui troublait son cerveau. C'était alors l'usage que tout homme né dans la classe ouvrière faisait à une certaine époque son tour du pays et visitait çà et là, sur son chemin ses confrères établis, qui le recevaient à leur table et l'aidaient toujours des conseils de leur expérience, quelquefois de l'argent de leurs bourses, sans exiger de lui lorsqu'il partait d'autre récompense que la promesse d'agir de la même façon à l'égard de leurs enfans, si jamais l'occasion venait à s'en présenter. Hans allait avoir seize ans; un matin son père lui mit son paquet sur le dos; puis, après avoir muni sa poche de quelques vieux florins qu'il tenait en réserve, lui donna des lettres de recommandation pour ses dignes amis les maîtres cordonniers de Cologne, de Mayence et de Francfort, l'invitant à les aller visiter l'un après l'autre. Hans Sachs, ainsi congédié, se dirigea vers le sud de l'Allemagne et séjourna dans presque toutes les villes des bords du Rhin, tâchant de concilier les intérêts du poëte avec ceux de l'apprenti et de faire vivre ensemble l'art et le métier : car si l'un donne l'agrément, la gloire et les frivoles jouissances de la vanité, l'autre donne le pain et le toit, deux choses qui, pour tomber sous les sens vulgaires, n'en satisfont pas moins à des besoins plus impérieux encore que ceux de la vanité. Et si c'était un agrément de rimer en pleine école et de s'entendre proclamer maître par tous les professeurs de bel esprit, c'était une nécessité de premier ordre d'avoir le ventre plein et les pieds chauds et de dormir dans un bon lit à l'abri de la pluie et du froid. Voici quelle était d'ordinaire sa façon d'agir en arrivant dans une ville, à Cologne, par exemple : il allait droit frapper à la porte du maître cordonnier, qui ne manquait jamais d'être un vieil ami de son père. Aussitôt il ceignait le tablier de cuir, prenait le marteau et s'installait. Son travail se prolongeait sans relâche du matin jusqu'au soir. Au tomber de la nuit, il montait dans sa chambre, s'habillait et courait se glisser dans quelque école de chant (singschüle), où sa voix et sa manière d'accoupler les syllabes et de traiter les comparaisons faisaient merveille. Quand il avait improvisé et joui de son triomphe, il se dérobait comme il pouvait aux applaudissemens de la foule qui se précipitait sur ses pas et rentrait chez son patron, où la joyeuse famille l'attendait près du feu pour souper. On causait à table des bruits de la ville et du travail de la journée; ensuite on se levait, et si c'était l'été, on allait boire un pot de vin du Rhin sous les arbres et fumer. Hans Sachs s'esquivait au second verre et profitait d'une heure de loisir pour s'en aller rêver dans quelque promenade isolée. Si c'était l'hiver, tous se réunissaient autour du foyer, et les jeunes et les vieux lisaient la Bible à tour de rôle jusqu'à l'heure du coucher.

Hans Sachs se fut bientôt acquis une renommée populaire en Allemagne et son nom était déjà cité à côté des plus illustres noms poétiques, lorsqu'une triste pensée vint l'arrêter au milieu de sa glorieuse carrière. Hélas! sa bourse devenait plus mince et plus légère, et sans posséder à un bien haut degré le don sublime de la divination, on pouvait facilement prévoir qu'elle ne tarderait pas longtemps à rester vide. Que faire dans cette abondance de la gloire et cette pénurie de florins? Ah! si les poëtes pouvaient vivre de complimens et de lauriers; mais, hélas! les lauriers sont amers. D'ailleurs Hans Sachs se souciait fort peu d'en faire l'expérience à ses dépens et de se donner ce point de ressemblance avec le roi Nabuchodonosor, qui mangea de l'herbe. Après avoir mûrement réfléchi à tout cela, notre cordonnier, qui se sentait l'âme trop élevée pour vivre des aumônes d'autrui, se décida à retourner dans sa ville natale. Il se disposa donc à rentrer dans le grenier sa moisson de gloire, lia ses gerbes, les mit sur ses épaules et, chargé de tout ce fardeau, s'en revint d'un pied leste à Nüremberg. Mais, hélas! de nouvelles épreuves l'attendaient là.

Lorsque Hans Sachs rentra dans sa bonne ville natale c'était par une froide nuit d'hiver, le ciel était sombre et roulait d'épais nuages dans ses profondeurs; la neige tombait par flocons glacés; les rues avaient un aspect morne et désert; quelques lumières tremblaient çà et là aux petites fenêtres des maisons. Du reste, aucun mouvement, aucune voix, aucun bruit; il lui sembla qu'il entrait dans une tombe. Il traversa la ville à grands pas sans rencontrer une seule figure de connaissance, sans ouïr le son d'une voix amie. Arrivé devant la vieille maison où demeurait son père, il saisit le marteau et frappa violemment. Son cœur battait, ses yeux se remplissaient de larmes à la pensée qu'il allait retrouver le digne homme après huit ans d'absence; il se voyait déjà devant un grand feu de broussailles allumé en l'honneur de son retour; il se voyait assis auprès de son vieux père et trinquant avec lui dans les gobelets d'étain de sa famille.

Cependant la porte demeurait fermée. Hans revint à la charge quatre fois, et le marteau retomba toujours vainement sur la plaque de cuivre. « Ceci est étrange! » s'écria notre poëte morfondu, et dans le même instant il frappa un coup de désespoir dont le bruit fut tel qu'il ébranla tout le quartier. Quelque temps après une petite lumière fit mine de vouloir s'éveiller à l'intérieur de la maison, et l'ombre pointue et raide d'un visage de vieille femme se projeta sur les vitres d'une petite lucarne pratiquée au-dessus de la porte.

— Par saint Sebald de Nüremberg, aurez-vous bientôt fini ce vacarme? grommela une petite voix cassée et chevrottante qui appartenait à la figure édentée dont Hans Sachs venait d'apercevoir le singulier profil. Quel démon vous travaille la conscience pour venir ainsi trouver les gens à cette heure de la nuit? Voyons, qui demandez-vous?

— Par Dieu, ma vieille, il me semble que vous le prenez sur un ton un peu haut; je demande le maître du logis.

— Insolent! me prenez-vous donc pour la servante? Vous venez peut-être me contester mes titres? En ce cas,

allez un peu vous enquérir chez les voisins ; cette maison m'appartient, je l'ai payée en beaux deniers comptans. Ah! pour le coup, vous seriez trop plaisant d'entreprendre une pareille affaire. Qui êtes-vous d'abord ? je ne vous connais pas, moi ; prenez garde que je n'éveille l'attention du quartier sur vous. Mais voyez donc si ce n'est pas un scandale! on ne peut plus dormir en sûreté chez soi, dans une maison qu'on a payée, et bien au-dessus de sa valeur, encore! le premier vagabond qui passe se croit en droit de vous demander des comptes et de vous appeler servante! Moi, servante! sachez ivrogne que je suis bourgeoise de la bonne ville de Nüremberg et n'ai jamais servi personne, hormis Notre-Seigneur et la bonne vierge Marie. Servante!.....

La vieille gesticulait en plein air, et dans la véhémence de son courroux ses doigts osseux se crispaient d'une façon menaçante, son col maigre s'allongeait hors de sa lucarne, et son visage contracté prenait une expression qui aurait pu devenir féroce si le vent n'y avait mis bon ordre en le fouettant sur chaque joue avec de petites mèches de cheveux gris qu'il prenait à sa nuque ; la vieille nageait à pleines brassées dans les grandes eaux de la colère ; la mauvaise humeur avait engendré l'emportement, le dépit, la fureur,



Une vieille femme.

et maintenant elle obeissait à cette logique inflexible qui dans l'exaltation d'un sentiment presse toujours les sots et les vieilles femmes et verse par leurs bouches des milliers de paroles incohérentes qui se précipitent au dehors sans dessein ni raison, et ne tarissent que lorsque les facultés vocales de l'individu sont réduites à néant. Pour une commère poussée à l'état d'exaltation, un sujet n'est jamais épuisé : sa parole renaît d'elle-même, comme le phénix ; un mot enfante une injure, et quand sa poitrine fatiguée n'a plus de vibration, quand le clavier discordant refuse de répondre à l'attouchement de Némésis, alors ses bruyans discours rentrent dans le cœur, où ils fermentent sous l'incubation de la rancune jusqu'à ce qu'ils éclatent de nouveau. La vieille était lancée, et Dieu sait où cette bile l'aurait conduite si Hans Sachs n'eût pris à son tour la parole, bien résolu à crier plus fort qu'elle.

— Vous vous trompez, bonne dame, je n'ai nullement l'intention de vous faire injure, seulement vous me permettrez de croire, jusqu'à plus ample information, que cette maison appartient à Veit Sachs, et je vous prie aussi humblement qu'il est possible de m'ouvrir la porte tout de suite, car si la colère où vous vous mettez vous tient la poitrine chaude, moi qui ne m'émeus guère j'ai les pieds dans la neige et de plus grande hâte de m'asseoir devant un bon feu.

— Ça, mon cher, vous êtes ivre ; que parlez-vous de Veit Sachs? Veit Sachs est mort depuis deux ans, et cette maison m'est échue en vertu d'une créance que mon pauvre mari m'a laissée ; ce digne homme est mort ruiné ; il nous devait deux cents florins et ne possédait au monde que son industrie et cette maison ; il a bien fallu s'en contenter, sous peine de tout perdre. Ajoutez à cela les réparations, les frais de serrurerie, les murailles qu'il a fallu faire peindre à neuf. Ah! si vous aviez vu quelle misère! des toits en ruine ou l'eau passait, des fenêtres sans carreaux; des murs troués, des toiles d'araignées partout, une maison de savetier, enfin. Le pauvre homme avait un fils qui court le pays en aventurier; il fallait tous les ans envoyer de l'argent au jeune homme, et comme il n'en gagnait plus, il en empruntait plutôt que de laisser ce garçon-là se suffire à lui-même. Voilà ce qui l'a ruiné. Ce Hans Sachs est un poëte qui fréquente les écoles de chant au lieu de rester dans son échoppe à travailler comme faisait son père. Il rougirait de s'entendre appeler cordonnier. Quel scandale! Si vous le rencontrez dans quelque taverne, vous pouvez lui dire que j'ai tous les outils de son vieux père dans un coin de mon grenier et que s'il veut entrer en arrangement avec moi je suis toute disposée à les lui vendre..... Ça mais, la nuit commence à devenir froide; deux heures viennent de sonner à l'horloge de Saint-Laurent, et je n'ai plus rien à vous dire, sinon que vous ferez bien de chercher un gîte, car si vous ne comptez que sur moi vous risquez fort de passer la nuit

en plein air. Bonsoir, mon hôte, nous causerons une autre fois. Là dessus la vieille ferma sa fenêtre.

Dès le premier moment, Hans Sachs, frappé au cœur par la nouvelle de la mort de son père, était tombé sans dire une parole sur le banc d'une maison voisine, et là, triste, affligé, les mains jointes, le front levé, l'œil fixe, dans le premier abattement de la douleur, il avait écouté les discours de cette femme sans trop se rendre compte de ce qui se passait en lui, tout comme il aurait écouté la voix d'une chouette. Mais sitôt que la fenêtre se fut close, sitôt qu'il eut vu s'éteindre dans les ténèbres cette petite lumière tremblottante qui tout à l'heure encore lui semblait se lever derrière les vitraux comme une étoile de paix et de bonheur, hélas! il ne se sentit plus maître de son désespoir; sa poitrine se souleva malgré lui, ses plaintes commencèrent à se répandre et ses larmes à couler. Hans avait l'âme grande et généreuse; les souvenirs des bienfaits dont son vieux père l'avait comblé et de tous les sacrifices qu'il s'était imposés pour lui se levèrent l'un après l'autre dans sa conscience, entraînant après eux les actions de grâces et les regrets : il pleurait amèrement. Le froid du matin l'éveilla de sa douleur. Il tressaillit aux humides atteintes de la neige qui couvrait ses vêtemens. Que faire? Le malheureux! il n'avait plus dans sa ceinture une seule pièce vaillante. A qui dans Nüremberg aller demander un asile? Alors il se ressouvint de Léonard Nünnebeck, son premier maître en gaie science, et se dirigea vers la maison du brave tisserand. Léonard venait d'ouvrir sa boutique et se préparait à remplir l'œuvre de la journée quand tout à coup la porte s'ouvre. Un jeune homme pâle, triste, amaigri par la fatigue, se présente le sac sur le dos, un bâton de voyageur à la main :



Hans Sachs.

— Salut maître, me reconnaissez-vous? je suis Hans Sachs.

A ces mots l'honnête tisserand se trouble et chancelle, puis insensiblement son visage s'épanouit, il tend les bras à son élève, le presse sur son cœur en pleurant à chaudes larmes, et n'a de cesse qu'il ne l'ait installé dans sa maison et fait asseoir à sa table comme son propre fils.

Hans Sachs n'abusa point de la bonne position que lui donnait la fortune : la première démarche qu'il fit, après avoir emprunté quelques florins au tisserand, ce fut de se rendre auprès de la vieille dame qui l'avait si cruellement traité la nuit de son arrivée et d'acheter d'elle les outils sacrés de son vieux père; ensuite il loua sur la place une petite échoppe et s'y vint établir avec confiance. Le zèle de ses amis l'aida puissamment dans son entreprise; Adam Krafft et Nünnebeck publièrent partout que Hans Sachs, après avoir rempli l'Allemagne du bruit de ses triomphes, revenait vivre au milieu de ses frères de Nüremberg et mettre de nouveau à leur service ses talens de poëte et de cordonnier. La chose réussit à merveille, et bientôt Hans Sachs vit son commerce prospérer au delà de tout espoir. La multitude savait le chemin de sa boutique; les commandes pleuvaient; les hommes lui apportaient des florins et les jeunes filles des couronnes : les affaires du cordonnier devenaient de jour en jour si florissantes qu'en peu de temps il eut acquis de quoi payer ses dettes et travailler dans la confiance et la sécurité de l'avenir.

Hans Sachs était heureux.

Cependant, chose étrange, il lui arrivait souvent de s'arrêter au milieu de son travail; alors ses mains abandonnaient l'aiguille ou le marteau; son beau front, jadis épanoui et triomphant quand la pensée venait s'y déployer, prenait une expression rêveuse et mélancolique et sa poitrine soupirait profondément. Le dimanche c'était la même inquiétude; il sortait dès le matin, vêtu de ses habits de fête, un bouquet à sa boutonnière, allait à l'église voisine, puis après l'office, au lieu de se mêler aux groupes des joyeux artisans qui se promenaient avec leurs filles et s'exposaient volontiers au soleil, il se dirigeait hors de la ville et cherchait dans la campagne les endroits les plus écartés pour cheminer seul. Alors peut-être que si vous l'eussiez suivi pas à pas vous l'eussiez entendu murmurer à voix basse : « Hélas! mon

pauvre cœur, comme tu souffres, comme le marteau de la pensée frappe sur toi impitoyablement! Seigneur! n'aurai-je donc jamais un jour de loisir après les rudes travaux de la semaine? Faut-il encore être inquiet le dimanche, quand tout le monde se repose? Hélas! l'inquiétude a bien le temps de me posséder lorsque je suis assis dans ma boutique, au moins qu'elle me laisse un jour pour respirer. Seigneur, je le sais, tu as béni ma persévérance, tu m'as fait la grâce de m'aider dans mon entreprise, et je me suis acquis un sort indépendant avec mes propres mains. Mais, hélas! je n'ai plus de famille, je reste seul dans le monde; qui voudra le partager ce sort avec moi, avec moi qui ne suis qu'un pauvre cordonnier? ô Roëschen, Roëschen! »

Hans Sachs était amoureux.

Un matin il avait rencontré sous le parvis de l'église des Bonnes-Dames la fille du plus riche orfévre de Nüremberg. Roëschen était blonde et mince; sa figure délicate avait une angélique expression de candeur et de bonté. De son côté, Hans entrait à peine dans sa vingtième année, et de tous les jeunes hommes de l'Allemagne il pouvait passer pour le plus beau: il avait la taille élevée et noble, le front ample, l'œil vif; ses longs cheveux retombaient en boucles cendrées sur ses épaules..... Le dimanche, ils se voyaient au sortir de l'église, ils causaient un instant aux promenades. Les jours de la semaine Roëschen passait devant l'humble boutique de son amant et lui seul au monde pouvait comprendre tout ce qu'il y avait de tendresse naïve et de regrets dans le regard mélancolique qu'elle lui jetait en s'éloignant. Hans tressaillait alors de tous ses membres; puis, dès que la première émotion de bonheur était passée, le sentiment de sa condition obscure lui revenait à l'esprit; il rougissait de se voir si mal vêtu, un tablier de cuir sur la poitrine, les cheveux mal peignés, assis dans une échoppe au milieu de baquets pleins de poix et d'ignobles outils. De son côté, Roëschen ne s'abandonnait à cette affection qu'avec inquiétude, et prévoyait quels obstacles insurmontables s'élèveraient tôt ou tard entre elle et Hans. En effet, elle avait pu, la douce jeune fille, par une belle matinée de printemps, en se promenant sous les tilleuls fleuris, donner son cœur ou se le laisser prendre sans réfléchir à la condition de celui qu'elle se choisissait pour époux; mais son père, le plus riche orfévre de Nüremberg, l'un des plus considérés, consentirait-il jamais à former une pareille alliance?

Le vieux Gulden, fort traitable d'ailleurs sur tout autre point de commerce, de philosophie ou de morale, avait touchant l'établissement de sa fille les idées les plus mûrement élaborées et les mieux arrêtées. C'était peine perdue que de vouloir changer sa volonté sur ce sujet. Le raisonnement le plus doué de force et de persévérance échouait devant cette opiniâtre fermeté, et le marteau de la logique se brisait sur cette conviction, plus dure qu'un lingot d'or. Aussi riche d'ailleurs qu'un bourgeois de Nüremberg pouvait le devenir à cette époque, maître Gulden voulait avant tout pour son gendre un homme appartenant par sa naissance à quelque bonne maison d'Allemagne et chargé par l'empereur d'un emploi considérable. Le vieux Gulden tenait moins à l'argent qu'au nom, ce qui ne l'eût pas empêché, si quelque amoureux se fût présenté pourvu du double avantage de la fortune et de la naissance, de préférer celui-là à tous les autres et de le faire entrer dans sa famille, de gré ou de force. En attendant que le cas échût, le digne orfévre avait fixé son choix sur un certain Sigismond Krebsblut de Wirbelrad, conseiller à Augsbourg, personnage parfaitement épais et ridicule, et qui n'avait pour lui qu'un embonpoint copieux et des prétentions à la noblesse, du reste assez mal fondées. D'après cela tu peux voir, lecteur, qu'on eût été mal venu de vouloir toucher maître Gulden en faveur du beau jeune homme pour lequel parlait tout bas le cœur de sa fille. Un cordonnier s'allier à lui, le premier orfévre de Nüremberg! un homme dont la destinée était d'avoir toujours de la poix à ses mains et de n'entretenir de commerce qu'avec les pieds de ses semblables! lui proposer un pareil gendre, à lui, le fondeur d'or, à lui qui n'avait manié jamais que les choses les plus limpides, les plus transparentes, les plus belles et les plus précieuses de la nature! horreur! il y aurait eu pour le vieux orfévre de quoi tomber six fois en pâmoison et suer la colère à grosses gouttes.

CHAPITRE TROISIÈME.

UN BUISSON ET UN CONSEILLER.

Un jour, Hans et Roëschen étaient assis dans le jardin de maître Gulden. Roëschen venait de tout dire à son bien-aimé. Sigismond Krebsblut était plus pressant que jamais et la poursuivait partout de sa tendresse; à peine si la pauvre enfant avait pu se soustraire un moment aux prévenances importunes de son futur mari pour venir trouver sous les arbres celui que son cœur eût voulu choisir, encore n'était-elle pas bien sûre que l'insupportable conseiller, toujours attaché à ses pas, ne se fût point glissé derrière elle en cachette pour surprendre ses larmes d'adieu, et chaque fois que la feuille tremblait, Roëschen, dans son inquiétude, tremblait comme elle.

L'instant des noces approchait; encore quelques jours et la bien-aimée de Hans Sachs allait être la femme du conseiller Krebsblut; son père le voulait ainsi, et rien ne pouvait ébranler sa volonté une fois qu'il avait dit oui ou qu'il avait dit non. La douleur suivait son cours ordinaire: la rêverie succédait à la plainte, les soupirs aux larmes. Les deux amans demeuraient silencieux, et leurs beaux fronts mélancoliques, où de molles touffes de cheveux blonds ondulaient au vent du soir, leurs fronts s'inclinaient tristement sous une auréole d'or que les derniers rayons du soleil couchant dessinaient dans l'air au-dessus. Roëschen leva les yeux, et d'un ton plein d'angoisse:

— Tu le vois, le danger est proche; un seul espoir nous reste, Hans: il faut aller trouver mon père et tout lui dire.

— Hélas! répondit Sachs, je n'oserai jamais; allons-y tous les deux, conduis-moi vers lui, Roëschen.

— Reprends courage, mon bien-aimé, ne te laisse pas abattre; courage, Dieu protége ceux qui s'abandonnent à lui; la confiance aide plus que les larmes.

— Tu dis vrai, Roëschen, plus de larmes et bon courage Ce mariage est impossible, il ne se fera pas, et nous les premiers nous étions des insensés d'y croire. Les beaux

anges du sanctuaire ne sont pas faits pour les démons grotesques qui grimacent au portail, et toi Roëschen, Dieu ne t'a point formée pour être la compagne du vieux conseiller d'Augsbourg; il est épais, il est grossier, il est chauve; il a le nez rouge et des verrues sur sa face énorme; il tousse, et pour compléter tout cela, de la tête aux pieds c'est un sot. Comment ton père veut-il que cet homme t'épouse?

— Écoute; à neuf heures ce soir trouve-toi sur la place; d'ici là j'aurai soin de le tenir éloigné afin de pouvoir bien disposer mon père en ta faveur; au premier signe que je te ferai à la croisée viens; n'épargne rien alors, ni les prières, ni les instances, ni les larmes; presse mon père, tombe à ses genoux, dis-lui que nous séparer l'un de l'autre c'est faire mourir sa fille, sa Roëschen qu'il aime tant; dis-lui que c'est un crime dont il répondra devant Dieu. Tu le vois, Johann, ce seul moyen nous reste, la nécessité nous y pousse; courage, mon bien-aimé, j'ai bon espoir; tu seras en présence de ton rival, mon père pourra vous comparer tous les deux, et alors il faudra bien qu'il s'attendrisse.

Après s'être dit adieu, Hans et Roëschen allaient se séparer, quand tout à coup un buisson d'aubépine, auquel ils n'avaient point pris garde le moins du monde, se mit à s'émouvoir devant eux de la plus curieuse façon : les rameaux s'agitaient brusquement de part et d'autre, comme s'ils eussent fait effort pour s'écarter; c'était une ondulation sans pareille, cela montait et descendait comme les vagues d'une mer en fureur; on sentait quelque chose de vivant se débattre sous les broussailles. Enfin le buisson laissa voir.... quoi? le conseiller d'Augsbourg.

Le petit homme, fatigué de la lutte qu'il avait si vaillamment affrontée pour sortir de sa cachette, sentit d'abord le besoin de reprendre ses esprits et son haleine et se tint un moment immobile au grand jour, dans l'attitude d'un hibou effarouché, puis tout à coup se précipita dehors, ou plutôt fut précipité par la force du buisson, honteux d'avoir caché parmi ses fleurs un pareil monstre. Il avait plu le matin, le gazon était humide; maître Sigismond Krebsblut glissa, et, pour comble de mésaventure, alla tomber à quelques pas de là; la colère éclatait sur son visage, sa poitrine donnait du vent comme un soufflet de forge; il se releva les mains humides, l'œil en feu et la joue outrageusement égratignée par les épines du buisson, qui lui avait fait payer cher son ombrage. Roëschen prit la fuite.

—Ah! ah! dit-il d'une voix étouffée par la passion, bien, mes enfans, continuez sans gêne, allez, continuez, riez, mademoiselle, riez des choses les plus saintes, riez de vos devoirs et de ma figure de conseiller, riez tous les deux, rira bien qui rira le dernier.

— Tais-toi, drôle!

Hans Sachs sentit qu'il était temps de mettre fin à la querelle, et s'approchant de Sigismond d'un ton grave :

— Maître conseiller, lui dit-il, quittez cet air maussade qui vous sied mal et tâchons de nous expliquer sans injures. Vous le voyez, cette jeune fille ne vous aime pas; renoncez à sa main de bon gré, c'est d'un cœur noble et généreux comme le vôtre; laissez-moi Roëschen, à moi qui ne puis vivre sans elle, et contentez-vous de notre reconnaissance à tous les deux.

— Par la cigogne d'or que nous portons dans notre écu, voilà de singulières propositions! Vous plaisantez, mon cher, et je ne vous comprends pas, sur mon honneur. Çà, franchement, pour qui me prenez-vous, de croire que je puisse ainsi tout d'un coup renoncer à mes prétentions et me désister sans mot dire, parce qu'il plaît à mademoiselle de se coiffer d'un oiseau tel que vous! Les choses se passent d'ordinaire de toute autre façon. Sachez, drôle, que les Krebsblut ne cèdent le pas qu'à l'empereur; faites-moi donc grâce à l'avenir de vos discours; entre vous et moi il n'y a point de pacte possible. Que Roëschen m'aime ou non, peu importe, là n'est pas la querelle, et je n'aurai jamais avec personne de discussion sur ce point. Son père veut qu'elle m'épouse, elle m'épousera. S'il est vrai qu'elle ne m'aime pas, eh bien! patience; nous attendrons; j'ai le temps d'attendre. Quant à vous, mon garçon, si vous tenez à votre peau, vous ferez bien de sortir au plus vite. Vous riez; prenez garde, je ne suis pas d'humeur à souffrir que l'on me pousse à bout; sortez, vous dis-je, où je ne réponds plus de moi; quand la colère emporte mon bras il ne s'arrête que dans le sang.

A ces mots le conseiller mit la main à son épée, et l'ayant tirée hésita quelque temps avant de s'en servir; on eût dit qu'il en avait peur tout le premier. Hans vit la chose d'un air impassible, et n'opposant que dédain et sang-froid à la ridicule incartade du petit homme, fondit droit sur lui et lança sur l'épée un regard terrible qui la fit rentrer sur-le-champ et d'elle-même dans le fourreau.

— Arrêtez, monsieur, s'écria Sachs d'une voix impérieuse mais calme, arrêtez; entre vous et moi la lutte serait inégale : vous êtes vieux et je suis jeune, votre main tremble et la mienne est sûre; que tout ce différend finisse; brisons là. Je vous épargne, mais à la condition que vous prendrez sur l'honneur l'engagement de vous rendre à sa volonté et de n'entreprendre aucune tentative déloyale contre le choix qu'elle doit faire. J'irai ce soir même trouver maître Andreas et lui demander la main de sa fille. Entre vous et moi, Roëschen et son père auront à se prononcer; d'ici là tâchez de vous tenir en repos et d'agir comme un galant homme, sinon croyez bien que je saurai vous retrouver tôt ou tard. Vous m'entendez, monsieur le conseiller d'Augsbourg?

A ces mots ils disparurent ensemble derrière les touffes d'aubépine. Krebsblut, resté seul, s'appuya contre un arbre et se livra tout entier à ses méditations. Quelques instans après, les dernières vapeurs de la colère lui montèrent au nez; il devint pourpre et se frappa la tête de la main, tandis qu'il heurtait du pied la terre avec tant de violence que son brodequin en fut déchiré par maint endroit; ensuite il sortit par la petite porte du jardin et s'en alla faire un tour dans la ville en attendant l'heure du souper.

CHAPITRE QUATRIÈME.

UN SCANDALE.

Hans Sachs était assis à sa table de travail dans sa petite chambre, dont la croisée ouverte donnait sur un jardin en fleurs. Seul, immobile, pensif, la tête appuyée sur son coude, il rêvait à sa bien-aimée, à Roëschen, et son front rayonnait de la double flamme de l'amour et de l'inspiration. Tout à coup on frappe à la porte de la boutique.

Hans, dont l'esprit flottait dans l'air sur les ailes de l'enthousiasme, ne répond pas ; on frappe de nouveau, et cette fois des interpellations véhémentes se mêlent au bruit obstiné du marteau.

— Holà ! hé ! personne ici, ouvrira-t-on à la fin ? Ce peuple est d'une insolence ! Marauds, vous ne savez sans doute pas qui vous faites attendre.....

Comment rester dans l'Olympe lorsque de pareilles musiques sonnent à vos oreilles et vous rappellent à la terre ! L'invitation devenait de plus en plus bruyante ; le client, irrité, menaçait de faire tomber la porte sous ses coups. Hans se lève et descend l'escalier, maudissant de toute son âme l'importun qui vient le réveiller ainsi au milieu de ses plus beaux rêves de poésie et d'amour. Il ouvre, c'était, ô prodige ! le conseiller d'Augsbourg. La surprise fut grande de part et d'autre. Après la scène qui venait de se passer, Hans ne s'attendait guère à cette visite, et de son côté maître Krebsblut recula d'un pas devant ce farouche adversaire, dont les yeux roulaient à certains momens de si terribles regards, et qui surtout avait de si robustes poings à mettre au service de ses regards. Cependant il sentit qu'en pareille circonstance l'honneur de sa maison était en jeu, et se décida sans tarder à faire bonne contenance.

— Mon cher, dit-il alors d'un ton de voix singulièrement affable et bénévole, voici ce qui m'arrive : tout à l'heure en marchant un peu plus vite peut-être qu'il ne convient à un homme de mon rang, mon soulier a fait rencontre d'un caillou malappris qui l'a déchiré à belles dents, tout comme s'il eût chaussé le pied d'un vilain. Une affaire pressante m'empêche de rentrer chez moi, et je cherche un cordonnier qui remette la chose en état, de manière à ce qu'on ne puisse voir le scandale. Cette enseigne qui pend à votre porte m'aura trompé ; j'ai frappé pendant une heure, personne n'est venu. Vous demeurez sans doute dans la maison, et ma visite vous a dérangé ; pardon, je me retire.



Le cordonnier et le conseiller.

— Non, restez, dit Sachs avec une expression charmante de candeur et de franchise.

En même temps il se baisse, examine attentivement le soulier de maître Sigismond, et de l'air d'un homme qui s'y connaît :

— Vous dites vrai, c'est une pierre qui a causé l'accident ; ce cuir-là n'est pas neuf, tant s'en faut ; le moindre effort devait le mettre en pièces.

— J'acquiers de plus en plus la conviction que cet homme-là perd la tête, pensa le conseiller, dans l'étonnement où cette aventure le plongeait.

— Entrez maintenant.

— La boutique est vide, je vous dis que j'ai déjà frappé.

— N'y suis-je pas, moi !

— Vous ?

— Eh bien ! qu'y a-t-il là qui vous étonne ?

— Çà, mon cher, me ferez-vous la grâce de me dire qui vous êtes ?

— Vous l'avez vu sur mon enseigne, un cordonnier.

— Hein ! répétez un peu cela, je vous prie.

— Un cordonnier.

— Ah ! vous êtes un cordonnier ! Ici maître Krebsblut changea tout d'un coup de ton et de manière et se gonfla d'une solennelle façon de tout ce qu'il avait en lui d'arrogance et de vanité. Ce mot de cordonnier était un piédestal de vingt coudées sur lequel le petit homme venait de s'exhausser. Ah ! ah ! vous êtes cordonnier, drôle ! Et là dessus il enfonça son bonnet sur sa tête avec impétuosité et prit le chemin de la maison de l'orfèvre, grommelant entre ses dents : « Un cordonnier ! avoir des prétentions sur la fiancée d'un conseiller d'Augsbourg ! Ah ! ah ! le cas est plaisant et digne de remarque. »

Hans Sachs le voyant s'éloigner haussa les épaules de pitié ; mais bientôt d'autres pensées s'élevèrent en son âme ; ses yeux, où le mépris éclatait seul, devinrent peu à peu tendres et mélancoliques, et lorsqu'il sortit, une larme en tomba sur le seuil de la porte.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA PATTE DE VELOURS.

Roëschen avait sur l'esprit de son pere un ascendant dont lui-même ne se doutait pas, et le vieux Gulden, malgré sa volonté rebelle, finissait toujours par faire ce qui plaisait à sa fille. Il est vrai que Roëschen n'attaquait jamais de face les convictions du vieillard et se gardait surtout de lui rompre en visière ; elle voyait le point sensible et vulnérable, et observait la position dès le premier moment. Au lieu de chercher à l'emporter d'assaut, ce qui aurait pu éveiller chez l'ennemi une résistance opiniâtre, elle s'approchait avec douceur et confiance, tournait les difficultés plutôt que de les affronter de pied ferme, et s'insinuait adroitement et par ruse, à la manière des couleuvres. Roëschen connaissait mieux que personne le cœur de son père ; elle savait toutes les avenues par lesquelles il fallait pénétrer pour s'en rendre maître ou plutôt maîtresse. Lorsqu'au bout du sentier qu'elle avait pris d'abord elle apercevait des broussailles et des obstacles, elle ne s'engageait pas plus avant, revenait sur ses pas pour en choisir un autre et le tenter de même avec prévenance et ménagement : de cette façon, elle se glissait sur la pointe du pied jusqu'au fond du



Roëschen et l'orfèvre.

cœur de son père, et de là, minait pièce par pièce l'édifice de sa volonté, et, grâce à ces artifices, le digne homme passait en un moment d'un avis à l'autre, tout en ayant la conviction inébranlable qu'il était toujours resté le même et n'avait point changé le moins du monde. Ensuite Roëschen était fille unique, et maître Gulden l'aimait à l'égal de ses plus beaux trésors et de ses plus admirables pierreries. Quelle grâce le vieil orfévre aurait-il pu refuser à son plus beau saphir si celui-ci la lui eût demandée avec toute la séduction de son regard limpide? Ainsi de Roëschen : il fallait toujours lui complaire en toute chose, elle avait la voix si douce et si persuasive, elle avait l'œil si bleu, si plein de tendresse filiale et de conviction, surtout lorsqu'en dernier recours elle appelait deux blanches larmes à l'aide de sa parole !

Maître Gulden, vêtu d'une ample robe de camelot, se tenait assis au comptoir de sa boutique occupé à manier des piles de florins qui tombaient ensuite l'un après l'autre dans le tiroir avec un bruit sonore, gouttes d'argent qu'absorbait aussitôt le gouffre béant de sa fortune. Roëschen était debout près de la porte le front collé sur les vitres et regardant d'un air quelque peu maussade et contrarié les passans qui traversaient la place, où le crépuscule tendait ses premières ombres. A voir l'adorable moue que faisait ce gentil visage on devinait facilement qu'il y avait entre la fille et son père quelque vive querelle en jeu. Après un moment de silence, le vieil orfévre, satisfait sans doute du compte qu'il venait de trouver, prit un air plus serein, sa digne face s'épanouit à loisir, puis ayant fermé son tiroir soigneusement, il ôta ses lunettes, et d'une voix pleine de conciliation :

— Sois donc raisonnable, Roëschen ! dit-il. Songe que je suis le plus riche bourgeois de Nüremberg et que j'ai l'honneur d'appartenir à la corporation des orfévres. Toi, Roëschen, tu es ma fille, ma fille unique, aussi riche que moi.... La gloire de notre état rejaillit sur ton front et l'inonde de sa lumière. Voyons, parle : pouvais-je mieux faire que te choisir

pour mari un homme que sa naissance a placé dès le premier jour là où moi je me suis élevé par la fortune et qui consentît, pour ton bonheur, à confondre sa noblesse avec mon or? Tu pleures, ma fille; mais tu n'es donc pas ambitieuse? Mais tu ne sens donc pas toute l'immensité de ton destin? Tu vas devenir la femme d'un conseiller! y penses-tu, Roëschen? Enfin voilà quatorze ans que messire Sigismond Krebsblut, ton futur époux, siége à la table des conseillers à Augsbourg.

— Et qu'il y dort peut-être, murmura Roëschen avec un sourire mêlé de larmes.

— Pour cela, je peux l'ignorer; il me suffit à moi qu'il y siége, le reste m'importe peu.

— Et vous, mon père, soyez juste, connaissez-vous celui que mon cœur s'est choisi pour vous prononcer de la sorte en faveur de ce maître Krebsblut que je ne puis souffrir? Là, je vous le demande, quelles merveilleuses qualités possède-t-il pour séduire les gens? et qu'est-ce donc qui vous tourne la tête? Sa fortune? il l'a perdue au jeu. Son esprit? il passe pour un sot même dans sa famille. Son rang? la belle chose, en effet, qu'un conseiller d'Augsbourg! Croyez-moi, mon père, laissez là cet homme, qui n'en veut qu'à votre or et qui dès demain me reprocherait ma naissance; congédiez-le sans façon et donnez-moi celui que j'aime. Au moins celui-là vous conviendra. Si vous saviez, il est riche: il a du génie, il est poëte, oui, poëte; ce titre-là vaut bien celui de conseiller, il vaut mieux, n'est-ce pas, mon père, surtout pour vous qui aimez tant la poésie? Vous lui montrerez les vers que vous faisiez autrefois; il les trouvera beaux, je suis sûre, et lui à son tour en composera d'autres que nous réciterons tous les deux le soir pour vous endormir.

— Poëte, c'est très-bien; on est poëte à ses heures de loisir, mais sa profession, Roëschen, sa profession?

— Vous le saurez plus tard. Voyez-vous, mon père, il hésite.... il désire.... il craint que.... enfin c'est encore un mystère qu'il veut vous révéler lui-même. Je l'ai prévenu, il va venir; recevez-le de l'air encourageant que vous savez si bien prendre avec vos pratiques; il vous dira toute la vérité, mon père. Vous le verrez. D'ailleurs je suis votre digne fille et ne ferai jamais un choix dont vous puissiez rougir. Promettez-moi de l'accueillir avec bienveillance si vous le tenez digne de ma main.

—Mais comment retirer ma parole? Que dira la noblesse d'Allemagne? Après tout, c'est elle que le conseiller Krebsblut représente ici.

— Laissez la noblesse d'Allemagne; elle n'aura garde de prendre la chose si fort à cœur. Oh! mon père, écoutez-moi: vous êtes violent, mais bon et généreux; la colère vous emporte dans le premier moment, mais la voix de votre âme vous dit bientôt que vous avez eu tort et vous revenez alors sur ce que vous avez fait. Si vous me forcez d'épouser cet homme que je déteste, vous pourrez bien dès demain vous en repentir; mais, hélas! il sera trop tard, et rien au monde ne saura plus empêcher la pauvre Roëschen de mourir de chagrin. O mon père! hésitez-vous encore? tenez-vous donc plus à votre parole qu'à l'existence de votre enfant!

Tout en parlant ainsi, Roëschen s'était glissée comme une chatte derrière le comptoir, et, parvenue auprès du fauteuil de son père, appuyait sur les épaules du vieillard son visage rose et frais inondé de gentilles larmes et de cheveux blonds, et de sa main blanche et délicate lui caressait la barbe, tandis qu'elle murmurait de petits mots flatteurs à son oreille. C'était une scène charmante d'intérieur et de famille dont l'intérêt paisible et la sérénité s'augmentaient encore par un beau rayon de lune qui descendait silencieusement à travers les vitres humides et déployait sa gerbe de lumière sur une large dalle au milieu de la boutique. Cependant la brusque arrivée du conseiller vint tout à coup troubler la mélancolie allemande de ce tableau. La porte s'ouvrit et se referma soudain. Maître Krebsblut entra tout essoufflé; dès lors la scène changea de caractère: Rembrandt se retirait pour céder la place à Callot.

CHAPITRE SIXIÈME.

UNE MINE QUI ÉCLATE.

— Ouf! s'écria le conseiller en tombant de tout son poids sur un siége qui se trouvait là fort à propos pour recevoir la masse imposante de sa personne.

Maître Gulden s'empressa de porter secours à son futur gendre, et lui frappant dans les mains pour le rappeler à la vie:

— Noble seigneur, qu'avez-vous? De grâce, répondez; quel orage intérieur soulève les ondulations de votre sein et cause ces ronflemens lamentables qui s'échappent par bouffées de vos narines augustes? Vous avez le front en sueur, les mains brûlantes, les vêtemens en désordre. Que signifie toute cette émotion où je vous vois? D'où souffrez-vous, mon fils, du corps ou de l'esprit? Un rustre à qui vous aurez dit ses vérités a-t-il laissé tomber sur votre dos sa main pesante plus lourdement qu'il ne convient quand on veut saluer les gens? ou bien l'injure s'est-elle adressée au nom illustre que vous portez? S'il en était ainsi, il faudrait vous battre sur-le-champ. Je vous dis que votre noblesse les irrite. Mais courage, vous ne les craignez pas, vous. Une fois que vous aurez reçu un bon coup d'épée, ils sauront à quel vaillant homme ils ont affaire, et j'ai tout lieu de croire qu'alors seulement vous pourrez vivre tranquille. Mais daignerez-vous enfin nous apprendre le sujet de cette alarme? Parlez; qui vous a maltraité, monseigneur? sur qui ferons-nous tomber notre haine?

— Sur qui? grommelait le petit homme en fixant sur l'orfévre, dont il serrait la main avec convulsion, ses yeux enflammés de colère, sur qui?..... De l'eau fraîche! vite de l'eau fraîche et de l'air! car j'étouffe...

— Voyons, monsieur, revenez à vous, dit Roëschen avec dignité; il est temps que ce manége-là finisse, autrement les gens qui passent vont s'assembler en groupe devant la maison, et nous serons la fable du quartier.

Le conseiller fit un nouvel effort sur lui-même, et sortant de l'état de défaillance dans lequel il venait de se laisser choir pour la seconde fois:

— Vous me demandez donc, beau-père, sur qui vous devez amasser toute votre haine? Je m'étonne de ne vous l'avoir pas déjà dit, et vous sauriez déjà son nom si tout à l'heure, quand il allait sortir de ma bouche, la colère ne l'eût de nouveau plongé dans mes entrailles qu'il dévaste. N'importe, je surmonte le péril, et quand

j'en devrais mourir, vous saurez toute la vérité. Mais apprêtez-vous d'avance à toutes les angoisses du dépit et de la vengeance : vous avez votre part dans ma querelle, et si quelque chose m'ôte toute consolation en cette affaire, c'est l'idée que je ne suis pas ici le seul offensé. Voilà pourquoi vous m'avez vu si profondément abattu tout à l'heure. Hélas ! je souffrais pour vous et pour moi ; mon cœur, non content de ses propres blessures, saignait encore de celles du vôtre. Que voulez-vous ! on n'est pas maître de ses sympathies : je vous estime, beau-père, et ne puis voir sans rougir pour vous et pour moi un scandale aussi déplorable. Tenez, embrassez-moi. Vous êtes père, je comprends votre inquiétude et vous plains du fond de l'âme.

— Çà ! me direz-vous enfin de quoi il est question? s'écria maître Gulden, commençant à perdre patience.

— Comment, beau-père, vous me le demandez encore?

— Qu'on me pende si j'en sais un seul mot.

— Eh bien! ce galant qui a surpris le cœur de Roëschen, cet homme qui se dit tout haut mon rival et prétend entrer un jour dans votre famille... écoutez, maître Gulden, savez-vous quel est cet homme?.... Un cordonnier, un drôle qui se tient assis dans une échoppe là-bas sur la place du marché. Et tenez, on peut voir d'ici son enseigne. Quelle insulte! un cordonnier! Pardieu! la colère m'étouffe, et je ne sais qui me tient de lui briser ses vitres à coups de pierres.

A ces mots, le conseiller d'Augsbourg retomba sur son siége plus essoufflé que jamais. Roëschen frémissait de colère ; les derniers mots de Krebsblut l'avaient jetée hors d'elle-même. La blonde jeune fille oubliait son caractère; elle s'agitait à tout moment, devenait pâle, puis rouge; la mobilité de son visage trahissait son trouble et sa contraite. Tantôt elle haussait les épaules de pitié et souriait du bout des lèvres avec dédain, affectant la plus grande insouciance pour ce qui se passait autour d'elle ; tantôt, jalouse et blessée au cœur, elle lançait sur le conseiller des regards de lionne et donnait un démenti formel à toute autre expression de ses traits. Quant au vieux Gulden, les mouvemens de son âme variaient à l'infini. Il avait commencé par ne point vouloir croire à ce que maître Krebsblut venait de lui révéler et prendre tout cela pour le rêve d'une imagination en délire ; cependant il avait bien fallu se rendre à l'évidence, et alors à la période de la négation avait succédé celle de l'étonnement et de la stupeur. Or maintenant il venait de s'en déclarer une troisième, la période de l'exaltation, pendant laquelle le bonhomme allait et venait, s'abandonnant à toutes les réflexions exagerées que la vanité couvait dans son cerveau :

— Un cordonnier amoureux de ma fille ! En vérité, cela ne s'est jamais vu, et la perversité des hommes est à son comble. Dans quel siècle vivons-nous, bon Dieu ! et la hiérarchie sociale que devient-elle? L'empereur n'est donc plus l'empereur, qu'un misérable cordonnier, fait pour couper des semelles de cuir, se croit l'égal du plus riche orfévre de Nüremberg ! Voilà pourtant où les hérétiques nous ont réduits. Tout cela n'arriverait pas si l'on n'avait tenté d'abolir le pape. Quand on touche une fois à la clé de la voûte, le dôme s'écroule. Martin Luther nous a brouillés avec le ciel : les cordonniers veulent épouser les filles des orfévres. En vérité, le monde va finir.

Roëschen n'y tenait plus ; lasse enfin de retenir la démence qui l'emportait, elle se leva, et d'une voix altérée par la colère :

— C'est une calomnie infâme ! s'écria-t-elle. On vous trompe, mon père. Celui que j'aime est son rival, il veut le perdre. Tous les moyens lui semblent honnêtes pour atteindre son but, même la ruse et l'imposture. Ne le croyez pas, mon père, il vous trompe. C'est une calomnie affreuse! Je ne puis aimer qu'un homme digne de moi et de vous.

A ces mots, Roëschen fondit en larmes, et les sanglots coupèrent son discours.

Cependant maître Sigismond demeurait impassible, et sans se laisser toucher le moins du monde par la douleur de sa belle fiancée :

— Écoutez, petite, lui dit-il, vous prétendez que tout ce que j'avance là est un mensonge infâme, un conte en l'air inventé pour nuire à votre amoureux ; eh bien ! voyons si vous accepterez le pari que je vous offre : si le galant est cordonnier, comme je le soutiens, nos conventions restent les mêmes et je vous épouse, sinon je me retire de bonne grâce et lui cède mes droits.

— J'accepte tout, répondit Roëschen, oubliant la réalité dans le trouble où la jetait son émotion.

— C'est entendu, le pacte tient..... Justement le voilà qui traverse la rue et se dirige de ce côté.

A ces mots Roëschen s'élança vers la porte en secouant son mouchoir.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, beau-père ? le drôle a compris le signal.... J'ai votre parole, aimable enfant.

— De grâce, retirez-vous.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ORGUEIL.

Lorsque Hans Sachs entra dans la boutique, il n'eut pas besoin de s'informer auprès de Roëschen de ce qui venait de se passer. Le trouble de la jeune fille, ses yeux mouillés de pleurs, ses joues en feu, sa main humide et tremblante en disaient plus qu'il n'en voulait savoir. Les deux amans se regardèrent avec tristesse et leurs mains se croisèrent sous une pluie de larmes. Mais Roëschen n'était point femme à se soumettre facilement ; l'adversité pouvait bien abattre pour une heure l'énergie active de cette âme, mais non l'anéantir. Tôt ou tard sa nature forte et généreuse reprenait le dessus. Elle fut la première à rompre le silence, et d'une voix que les sanglots oppressaient encore :

— Ecoute, Johann, nous sommes trahis : notre secret ne nous appartient plus ; mon père vient d'apprendre ton état de la bouche du conseiller ; l'acharnement de cet homme n'a pas de bornes ; il a tout découvert.... Et moi, dans le trouble où me jetait la colère, j'ai dit..... Mais tu m'excuseras, Johann, d'ailleurs c'était le seul moyen de nous sauver.

— Explique-toi, Roëschen.

— J'ai dit que c'était un mensonge.

— Malheureuse ! qu'as-tu fait !

— Maintenant prouve-moi que tu m'aimes et renonce à ton métier, c'est le seul sacrifice que j'exige de toi.

Les paroles de Roëschen firent sur Hans Sachs une impression profonde. Il sourit amèrement et devint pâle ; puis l'affection de son âme prit sur son visage un air plus triste et plus mélancolique :

— Hélas ! Roëschen, voilà donc la première chose que ton amour devait exiger de moi, l'ingratitude ! Tu veux que je renonce à l'état de mon père, à cet état qui m'a nourri dans ma jeunesse et qui dernièrement encore, lorsque j'étais orphelin et pauvre, m'a valu cette petite fortune que je

possède! Oh! non, tu ne le voudrais pas! C'est un caprice d'enfant; on a surpris ta bonne foi, Roëschen, on t'a conté mille sornettes pour te tourner l'esprit. Mais tu sais apprécier l'honneur là où il se trouve; ton âme est trop élevée et trop sage pour mépriser un homme parce qu'il persiste dans la condition où sa naissance l'a mis. Tu sais, Dieu merci, si je t'aime, Roëschen. Eh bien, n'attends pas cette fois que je t'obéisse, car ce que tu demandes est injuste, et je regarderais comme une lâcheté de le faire. J'ignore ce que c'est que de rougir pour une fausse honte et ne me rendrai pas ridicule aux yeux de tous en voulant paraître plus que je ne suis.

—Ainsi tu me refuses? reprit Roëschen d'une voix altérée par la colère.

— Oui, reprit Sachs fermement.

— Songes-y bien!

— Je te l'ai dit, c'est impossible.

Roëschen n'aimait pas qu'on lui résistât. La jeune fille, si douce à l'égard de son père, levait fièrement la tête et menaçait par occasion, et cette volonté si flexible se hérissait de pointes et d'épines lorsqu'une autre main que celle du vieillard la voulait ployer. D'ailleurs ce soir-là, sa pétulance accoutumée s'était encore accrue par les mille ennuis qu'elle avait eus à subir. Le plus petit mot l'irritait, la moindre contrainte la jetait hors d'elle-même, et, comme vous le pensez bien, dans une disposition semblable, un refus devait ranimer toutes les colères éteintes de son cœur :

— Il suffit, dit-elle en se levant d'un ton hautain et dédaigneux; vous pouvez sortir, je n'ai que faire de l'amour d'un savetier.

— Çà, ma chère, reprit Hans Sachs, piqué au vif par cette parole outrageante, es-tu toi-même la fille d'un comte pour t'oublier de la sorte? En vérité, je ne vois pas ici qui te donne le droit de mépriser mon état; après tout, il vaut bien celui de ton père, je pense : maître Gulden est orfévre, je suis cordonnier, nous sommes tous les deux bourgeois de Nüremberg.

— Quelle audace! un homme de ton rang oser se comparer à mon père!

— Je le tiens digne de la comparaison.

— Il est temps de mettre fin à ce scandale : je vous en prie, monsieur, sortez! s'écria Roëschen au comble de l'exaspération.

Cette fois Hans Sachs, profondément ému, s'approcha d'elle, et les yeux remplis de larmes :

—Roëschen, Roëschen, j'étais loin de m'attendre au traitement que je reçois de vous. Est-ce ma faute à moi si mon état est misérable? L'ai-je donc choisi pour que vous m'en fassiez un crime? Hélas! je suis né dans cet état et voilà pourquoi je l'honore. Je suis ce qu'était mon père : le métier que j'exerce je l'ai appris dans sa maison. Roëschen, j'ai nourri ma mère dans sa vieillesse, j'ai soutenu mes deux sœurs après la mort de mon père, et tout cela grâce au métier qui vous répugne tant. Aussi bien je quitte Nüremberg. Je ne me sens pas le courage de demeurer plus longtemps parmi vous. La vanité vous tourne la tête. Adieu, Roëschen. Je peux bien supporter l'envie de mes confrères et la haine du monde, mais non les railleries de ta bouche. Tu te repentiras peut-être un jour de ce que tu viens de faire. Adieu! Parmi les beaux jeunes gens qui te rechercheront pour ta fortune et ta beauté, je souhaite que tu trouves un cœur aussi dévoué que le mien. Roëschen, Roëschen, fasse le ciel que tu sois toujours heureuse!

A ces mots prononcés avec un irrésistible accent de tendresse et de regrets, Roëschen se sentit touchée au fond du cœur, et les yeux baissés, elle tendit la main à son bien-aimé comme pour lui demander pardon. Mais, hélas! il était trop tard! Hans Sachs avait disparu.

La pauvre enfant s'élança vers la porte, regarda de tous côtés sur la place; puis, après avoir vainement appelé, retomba sur son siége, cachant entre ses mains son beau visage inondé de larmes.



CHAPITRE HUITIEME.

UNE RENCONTRE.

Deux heures après, Hans Sachs, un paquet sur le dos, traversait le grand bois situé aux environs de Nüremberg. Trompé dans ses espérances les plus chères, le malheureux, en sortant de chez Roëschen, était rentré dans sa maison, et là, sombre, affligé, la tête encore perdue du souvenir de ce qui venait de se passer, il avait au hasard ramassé quelques pièces de monnaie et quelques hardes pour en faire tant bien que mal le sac de voyage qu'il portait sur ses épaules. Ensuite, abandonnant sa maison déserte, il avait fui de Nüremberg et cheminait sur la route sans savoir vers quel pays diriger sa course. Hélas! pauvre Hans Sachs, voilà donc quel devait être à la fois le prix de ton génie et de ta peine! voilà ce que le sort te réservait pour tant de vers rimés avec scrupule et tant de souliers magnifiquement fabriqués! Tu partais victime de la double nature que Jupiter t'avait départie en sa colère. Les deux athlètes s'étaient livré l'un à l'autre un combat dans ta conscience, et le marteau du savetier avait enfoncé dans ton cœur de poëte toutes les pointes de l'amour-propre blessé; tu partais, et tous les bourgeois de la ville n'accouraient pas pour te retenir, toi leur plus indispensable ouvrier, toi dont l'on avait double visage comme la déesse antique; toi, qui préservais leur tête des ennuis et leurs pieds de la fange; toi qui leur fabriquais de quoi se promener à travers les rues du Parnasse et celles de Nüremberg! O perversité des hommes! ô ingratitude!

La nuit devenait de plus en plus sombre, et la forêt, que le vent d'orage remuait dans sa profondeur, rendait par intervalles de sourds murmures qui glaçaient l'âme d'épouvante. Hans Sachs, après avoir fait vingt détours, s'apercevant qu'il n'avançait guère et s'exposait dans l'obscurité à revenir sans cesse sur ses pas, épuisé d'ailleurs par les émotions de la journée et les fatigues du voyage, Hans Sachs s'étendit au pied d'un arbre, résolu quoi qu'il



Au pied d'un arbre.

put advenir, à passer la nuit à cette place. Le chemin ne lasse pas l'inquiétude; c'est une compagne qui s'attache à vos pas et que rien au monde ne rebute. Vous avez beau monter sur les collines et descendre dans les vallées, elle vous suit partout; si d'aventure vous lui échappez en tournant un sentier que vous seul connaissez, au premier détour elle vous rattrape: vous marchez, elle marche; vous faites halte, elle s'arrête et s'assied à vos côtés, non pour garder votre sommeil comme une sœur, mais pour vous réveiller en sursaut si par hasard vos yeux appesantis venaient à se fermer.

— Heureux, s'écriait-il dans sa détresse, heureux ceux qui ne sont jamais sortis de ton sein, ô Nüremberg! ils ne savent pas quelle douleur amère c'est pour l'homme de laisser derrière lui la maison où il est né et combien toutes les pensées de bonheur et d'amour s'effacent dans le

cœur en même temps que les murailles de la ville diminuent à l'horizon! Adieu, Nüremberg!... je pleure en te sentant déjà si loin de moi; cependant je n'en suis pas à ma première épreuve; ce n'est pas la première fois que je te quitte, Nüremberg, et le mal dont je souffre est un vieux mal que le bonheur avait endormi dans mon âme et qui se réveille aujourd'hui plus âpre et plus cuisant que jamais. Autrefois, c'est la misère qui m'a chassé hors de tes murailles; maintenant, c'est l'amour. O Roëschen! Roëschen! pourquoi suis-je revenu dans ma ville natale, puisque j'en devais sortir après t'avoir rencontrée!

Et parlant de la sorte, il étendait ses bras vers Nüremberg. Tout à coup l'herbe frémit à quelque distance; un bruit de pas vint l'interrompre au milieu de sa plainte.

— Holà! brave homme, dit une voix qui semblait sortir d'une bruyère voisine, y a-t-il loin encore d'ici à Nüremberg?

— Sans mentir, vous en avez pour deux bonnes heures, camarade.

— De grâce, montrez-moi le chemin, ou je risque de m'enfoncer davantage dans les profondeurs de ce maudit bois.

Lorsque Hans Sachs se leva pour répondre à cette nouvelle question, il s'attendait à se trouver en face de quelque digne bourgeois de Nüremberg revenant de la foire du voisinage, commodément assis sur sa vieille et paisible monture, le corps enveloppé dans une bonne mante de camelot. Aussi l'étonnement du cordonnier-poëte n'eut-il point de bornes lorsque, à la place du bonhomme qu'il avait rêvé, il aperçut devant lui une figure magnanime dont le premier aspect commandait l'obéissance et la vénération. Autant que Hans Sachs en put juger à la douteuse clarté d'un rayon de lune qui perçait en ce moment à travers les nuages, le personnage dont nous parlons était d'une stature élevée et noble, il avait le sourire bienveillant et, malgré l'heure avancée et l'isolement du lieu, gardait sur son visage une impassible confiance. Ce fut à cet air-là que notre poëte reconnut qu'il avait à faire à quelque descendant d'une illustre maison d'Allemagne, conviction que, du reste, un plus ample examen ne fit que rendre plus solide. En effet, si de la mine on passait aux vêtemens, l'étoffe du pourpoint, la forme de l'épée, le bruit et l'éclat des éperons qui sonnaient et reluisaient dans l'herbe, tout cela sentait de loin le gentilhomme.

— Seigneur, dit Hans Sachs, le conduisant à quelques pas de là, voyez-vous là-bas cette colline? quand vous y serez, vous tournerez à gauche, toujours à gauche, jusqu'à ce que vous sortiez du bois; alors vous prendrez la grande route, qui vous mènera sur la montagne; une fois là, ce sera tout comme si vous étiez arrivé, vous verrez Nüremberg à vos pieds.

— Il ne s'agit pas de tout cela, vous allez me conduire vous-même, et je vous jure ici que votre peine ne sera point perdue. D'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas comment je pourrais faire pour gagner seul la ville. Je suis loin de connaître ce pays : c'est la première fois que j'y viens. J'arrivais ce matin avec mes équipages lorsque tout à coup en entrant dans cette forêt un cerf me part devant les yeux; ma foi, nous étions tous là de bons chasseurs, nos chevaux étaient frais et vaillans, nous les avons aussitôt lancés sur sa trace, et moi, dans le feu de l'action, je me suis égaré. Allons, camarade, un peu de courage, vite en route; nous souperons ensemble à Nüremberg.

— Écoutez, monseigneur, je veux bien vous accompagner jusque sur la colline; de là je vous indiquerai votre chemin de telle façon qu'il vous sera impossible de vous tromper; mais vous conduire jusqu'à Nüremberg, n'attendez pas cela de moi : j'en suis sorti le cœur trop gonflé d'amertume pour y rentrer jamais.

— Comme il vous plaira, mon cher, mais il faut que vous me serviez de guide cette nuit.

— Oui, jusqu'à la colline; une fois là, je me retire. Ainsi n'insistez pas davantage, c'est comme je vous l'ai dit. Le diable y perdrait son latin.

— Ça mais, quel homme êtes-vous donc pour me parler de la sorte?

— Hélas! un misérable cordonnier, ou, si vous aimez mieux, un pauvre poëte de Nüremberg.

— N'est-ce point Hans Sachs qu'on vous nomme?

— Quoi donc, noble seigneur, me connaîtriez-vous par hasard?

— Eh! qui ne sait pas par cœur en Allemagne les beaux vers que vous faites! J'avoue qu'en vous abordant tout à l'heure j'étais loin de me douter que j'allais demander mon chemin au plus grand poëte de notre siècle. Donnez-moi la main, maître. Sachez que je ne viens à Nüremberg que pour vous visiter à loisir vous et votre généreuse famille d'hommes sublimes et laborieux. Que je suis aise de vous trouver et quelle route charmante nous allons faire! Vous me parlerez d'Adam Krafft et du vieux Dürer, ou plutôt vous me parlerez de vous, Hans Sachs, de vos travaux et de vos poésies. Quelque chose vous inquiète, je le vois : auriez-vous souffert une injustice de vos confrères? Nüremberg serait-elle ingrate, après tout ce que vous avez fait pour elle? Ce serait affreux! Mais qui sait, son crime n'est peut-être pas si grand qu'on a voulu vous le laisser croire; peut-être auriez-vous tort de lui garder longtemps rancune. D'ailleurs entre la mère et son fils la querelle ne peut durer, et je prends sur moi de vous réconcilier. Vous soupirez; ah! ah! mon maître, vous êtes amoureux! Pauvres poëtes! quand nous lisons vos pensées à nos heures de loisir, nous prenons tout cela pour des sornettes et des contes en l'air inventés dans le but de nous distraire; nous ignorons que vous avez éprouvé tout ce que vous nous dites; chaque vers vous conte une sensation, et ces fleurs roses et vermeilles dont nous respirons le calice embaumé ont laissé leurs épines dans vos âmes. Vous me conterez tout cela chemin faisant; mais partons, la nuit devient plus froide.

A peine s'étaient-ils éloignés de quelques pas qu'un son de trompe, apporté par l'écho, vint expirer à leurs oreilles; le compagnon de Hans Sachs comprit aussitôt que ce bruit devait être le dernier débris de quelque fanfare commencée au hasard dans la profondeur de la forêt et, s'arrêtant, emboucha son cor de chasse pour répondre à l'appel de sa suite. Un appel nouveau succéda sur-le-champ à la réponse, et bientôt entre le cor et les trompes s'établit une conversation rapide et sonore qui, en un instant, mit en émoi tous les feuillages assoupis. Cependant la rumeur grandissait à mesure, l'appel timide éclatait en une joyeuse fanfare où se mêlaient le galop des chevaux, le bruit des armes et la lueur des torches de résine qui laissaient traîner derrière elles en fuyant leur noire chevelure de vapeur. En ce moment les cavaliers arrivèrent de tous côtés, et déjà seigneurs et valets, mettant pied à terre, allaient s'empresser autour du gentilhomme qui s'était égaré, lorsque celui-ci leur ayant fait un signe d'intelligence et prenant son compagnon de route par la main :

— Messieurs, leur dit-il, je vous présente Hans Sachs, le plus grand poëte de Nüremberg. J'entends qu'il soit traité par vous comme l'un de mes bons amis.

Aussitôt une troupe nombreuse entoura le cordonnier,

qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Il faut dire à sa louange qu'il se résigna de fort bonne grâce aux honneurs dont on le comblait, et il n'aurait sans doute point songé de la nuit à sortir de la foule dorée qui se pressait à ses côtés si, quelques instans après, un page ne fût venu l'inviter humblement, de la part de son maître, à monter à cheval.

— Maintenant, Hans Sachs, lui dit son noble protecteur, à la droite duquel il était venu sans façon se placer, j'espère que vous allez me confier vos peines.

— Volontiers, monseigneur; mais prenez garde, l'histoire est longue, et j'ai besoin de toute votre patience. C'est un si grand bonheur de parler de la femme qu'on aime! le cœur se briserait s'il lui fallait toujours cacher son mal: qui parle de sa peine lui fait changer de place et le dépose dans le cœur de son ami, tandis que le sien respire et se nettoie. Nous autres poëtes, quand les amis nous manquent, nous avons là à qui nous disons tout: Muse, parler de son mal, c'est presque vouloir en guérir.... Mais pardon, monseigneur, je n'ose commencer; de tels sujets ne sont pas dignes d'occuper vos loisirs.

— Maître Sachs, je vous écoute.

— Puisque vous connaissez si bien toutes les gloires de notre bonne ville de Nüremberg, vous devez avoir entendu parler du riche orfévre de la place du Marché.

— Gulden, n'est-ce pas? Voilà une bague qui sort de ses ateliers. On dit qu'il possède les plus beaux diamans qui soient en Allemagne.

— Ah! monseigneur, entre tous ses joyaux, il en est un dont je me suis éperdument épris, une topaze inappréciable et auprès de laquelle le plus beau diamant de la couronne impériale semblerait un grain de sable.

— J'entends, vous êtes amoureux de sa fille, maître Sachs. La fille d'un orfévre, en vérité, vous ne pouviez faire un choix plus convenable à votre profession. Vous serez là dans un monde de saphirs et d'opales, et vous puiserez à pleines mains vos comparaisons dans les écrins de votre beau-père; et bien qu'on parle de son avarice, je ne pense pas que le vieil orfévre vous refuse jamais de vous livrer tous ses trésors pour un pareil usage. Il en coûte peu pour donner à la poésie.... Vous disiez donc que...

La cavalcade se mit en route du côté de Nüremberg et disparut sous les ombres de la forêt.

CHAPITRE NEUVIÈME.

UN RAYON DE SOLEIL. — UN NUAGE.

Le lendemain, Hans Sachs s'éveilla dans sa petite chambre le cœur léger, satisfait et dispos. L'heureuse rencontre de la nuit précédente avait dompté la mauvaise fortune; toutes ses fraîches espérances d'autrefois renaissaient dans son âme comme de petites marguerites au soleil; il lui semblait que désormais sa destinée allait prendre une face nouvelle, et que si les obstacles qui s'opposaient à son union avec Roëschen avaient longtemps résisté à la persévérance de leur amour mutuel, ils cèderaient enfin devant la volonté toute-puissante du gentilhomme qui s'était constitué son protecteur. Ce jour-là tout lui souriait, l'aube naissante et le portrait de son vieux père, que Dürer avait peint sur la muraille un soir après souper. On eût dit par instans que la vénérable figure s'animait derrière les mille atomes lumineux qui dansaient devant elle dans un rayon de soleil et peut-être saisissaient le mystérieux langage qu'elle adressait à son fils. Heureux Sachs! il écoutait à la fois chanter ses belles pensées et les gais oiseaux du matin; les unes gazouillaient leurs chansons dans le jardin de son cœur, les autres parmi les résédas de sa fenêtre. — Enfin, après avoir roulé pendant une heure dans son esprit tous les projets de la journée et baigné son âme dans les voluptés de l'espérance, il se leva, mit ses habits de fête dans l'intention d'aller au plus vite se réconcilier avec Roëschen et lui conter tout ce qui était survenu depuis leur dernière entrevue. Hans, comme, du reste, presque toutes les natures enthousiastes et sensibles, changeait facilement de caractère et passait en moins d'une heure presque sans transition de l'abattement de la douleur à l'exaltation de la joie. Une moue de la fortune le tuait presque, un sourire d'elle le rappelait à la vie, et de toute façon, joie ou douleur, la tête lui tournait. Hier, dans l'excès de son désespoir, il s'expatriait sans savoir le moins du monde vers quel endroit il dirigerait sa marche; aujourd'hui, dans l'effusion de son bonheur, il courait les rues à l'aube naissante et se rendait à la maison de sa bien-aimée, oubliant qu'à cette heure Roëschen dormait encore et qu'il s'exposait à ne trouver debout que le vieil orfévre, dont certes il ne devait pas souhaiter la rencontre, du moins en ce moment.

Maître Gulden se tenait sur la porte de sa boutique à moitié close et contemplait le plus beau lever de soleil tout en calculant les profits de la veille. Du reste, le bonhomme ne comprenait pas qu'il pût exister d'autre manière de jouir des beautés de la nature, et jamais il ne lui serait arrivé de regarder à l'horizon pendant ses heures de loisir. Tout ce qu'il pouvait faire pour la plus magnifique aurore, c'était d'en estimer le silence, et les plus belles nuits d'été n'avaient pour lui d'autre mérite que celui de suspendre le marteau des forgerons qui venait l'interrompre souvent au milieu de ses élucubrations commerciales. Du reste, il ne tolérait le firmament qu'autant qu'il en faisait une page immense à couvrir de chiffres. — Du plus loin que l'orfévre aperçut Hans Sachs, il entra dans une colère impitoyable et peu s'en fallut qu'il ne s'élançât sur lui avec un bâton. Heureusement la nature jusque-là si pacifique du vieillard et l'idée qu'il pourrait bien finir par avoir le dessous s'il engageait une lutte imprudente avec un homme dans la force de l'âge vinrent s'arrêter à propos:

— Comment, drôle! s'écria-t-il d'une voix tonnante à réveiller tout le quartier, oses-tu bien te présenter devant moi après ce qui s'est passé hier! Es-tu content de ton équipée, indigne suborneur? Va, va, nous ne sommes pas tes dupes.... Mais qu'as-tu donc fait à cette pauvre enfant qu'elle en a pleuré toute la nuit comme une Madeleine? Retire-toi, coquin, ou je t'assomme! Non, reste, viens ici, j'ai des nouvelles à t'apprendre: Roëschen se marie aujourd'hui à midi, sais-tu cela, drôle? Elle épouse Krebsblut, elle l'aime, elle en est folle. A midi, à l'église des Bonnes-Dames; je t'invite à sa noce de sa part.

Et là-dessus l'orfévre rentra dans sa maison et referma la porte violemment.

Hans Sachs prit d'abord en souriant les burlesques imprécations de l'orfévre en courroux; mais lorsque le vieillard termina sa harangue en lui jetant à la face la nouvelle

du mariage de Roëschen, le pauvre poëte tressaillit et devint pâle et stupéfait. Hans Sachs demeura un instant immobile sous le coup dont on l'avait frappé, puis, rassemblant ses esprits, il courut au palais impérial, où son compagnon de voyage était descendu en arrivant à Nüremberg.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA TOILETTE DE NOCE. — LES PERLES. — COMMENT LE CONSEILLER FUT CHANGÉ EN LIMACE.

Roëschen, assise devant un magnifique miroir de Venise, achevait sa toilette de mariée avec l'aide de la bonne vieille Catherine, sa nourrice. Une splendide toilette, en vérité! Rien n'y manquait, ni les étoffes de Damas, ni les voiles d'Utrecht, ni les beaux colliers de perles.

Le vieux Gulden, tout entier aux grandes émotions de la journée, mesurait la chambre de long en large avec une régularité de gestes et de pas bien faite pour témoigner de l'ordre absolu qui régnait dans son esprit. Chemin faisant, tantôt il regardait par la croisée ouverte la table qui se dressait dans le jardin pour le repas de noces, et tantôt il s'arrêtait derrière sa fille pour contempler dans le miroir la figure mélancolique et douce de Roëschen et son beau sein immaculé dont les chastes ondulations soulevaient par intervalles un double collier de perles et de larmes. Tout à coup maître Krebsblut entra.

Le petit homme avait sur toute sa personne l'expression la plus épanouie et la plus satisfaisante de la sérénité pure et du parfait contentement de soi-même ; ses yeux pétillaient des plus vives flammes de l'amour, sa bouche s'ouvrait avec une complaisance adorable comme pour dire : « Admirez-moi ! » et les couleurs éclatantes de ses vêtemens, où le jaune et le rose abondaient, se trouvaient avoir une singulière harmonie avec le ramage de son cœur. Il vint à pas de loup vers le fauteuil sur lequel Roëschen, plongée dans sa douleur, était assise les yeux baissés, et là, tout en prenant des



Les roses.

airs charmans dans la glace, se mit à secouer sur le front de la jeune fille un énorme bouquet qu'il tenait à la main. En organisant cette petite surprise pleine d'à-propos et de délicatesse, il avait pensé, le digne homme, que les feuilles se détacheraient d'elles-mêmes et tomberaient en pluie odorante sur les épaules de sa bien-aimée. O Cupidon! dieu des tendres amours et des galans soupirs, tu souffles l'imprévoyance dans les cœurs les plus éprouvés, et ce n'est pas en vain que tu portes un bandeau sur les yeux ! — Maître Krebsblut, dans la fougueuse ardeur de son empressement, avait oublié d'essuyer les fleurs ; il les apportait telles qu'il venait de les cueillir du jardin, c'est-à-dire pleines des trésors que la nuit avait répandus dans leurs calices, et pourvues en outre de l'humide appareil de leurs racines chevelues. Aussi l'événement se déclara contre tous ses souhaits : les feuilles vivaces tinrent bon, et tout à coup la jeune fille bondit en sursaut inondée par une averse effroyable de grains de terre, de gouttes de pluie et de chenilles fangeuses que secouait sur sa poitrine le malencontreux bouquet.

Le premier mouvement de Roëschen, sitôt qu'elle avait senti les atteintes de cette pluie étrange et ridicule, avait été de se reculer brusquement, de telle sorte que les jambes du conseiller, qui se tenait derrière, s'étant embarrassées dans les pieds du fauteuil, il était tombé sur le coup. Malheureusement le bonhomme possédait un embonpoint énorme; il en était de lui comme de ces petites bêtes à mille pattes : une fois sur le dos il lui fallait toutes les peines du monde pour changer de posture, et je n'entreprendrais pas de dire ici par quel travail singulier il parvint au bout d'un moment à se retourner sur son ventre. Or, tu penses, lecteur, si c'était un spectacle bouffon de voir le petit homme, la rage dans le cœur et s'efforçant de rire aux éclats de sa mésaventure, barboter comme une énorme limace bariolée au milieu des fleurs de son bouquet dispersé sur le sol.

Maître Steffen accourut à l'aide de son gendre.

— Pardon, charmante demoiselle, dit le conseiller d'Augsbourg en s'adressant à Roëschen; il faut absolument que vous m'excusiez de tout cela. Que voulez-vous! je vous traitais comme une femme, et vous êtes la reine des fleurs!.... La rosée quitte les œillets et les marguerites pour descendre sur vos épaules, hé! hé!......

Là-dessus le bonhomme, redevenu plus leste et plus ingambe que jamais, tourna deux fois sur lui-même, enchanté de ce qu'il venait de dire.

— A propos, maître Gulden, vous savez la nouvelle : l'empereur est arrivé cette nuit à Nüremberg.

— Que le ciel vous entende! reprit l'honnête orfévre en ôtant sa barrette en signe de respect. Voilà dix ans que nous souhaitons sa présence de tous nos vœux! Cela fera grand bien à notre ville, savez-vous? L'empereur passe pour un homme éclairé; malheureusement il ne restera que peu de temps ici, et comme c'est la première fois qu'il vient, j'ai tout lieu de craindre qu'il ne s'occupe plus de nos arts que de notre commerce.

— En effet, c'était là son projet d'abord, mais il y a renoncé; et pour ma part, je me flatte d'avoir contribué quelque peu à sa nouvelle détermination. Je lui ai dit tout simplement, en lui parlant des artistes : « Eh quoi, sire! qu'ont-ils donc fait ces hommes-là pour que vous leur donniez le pas sur les autres corporations de la ville? Ils savent tailler une pierre et barbouiller des toiles. En vérité, la belle affaire! Non, non; il importe que vous donniez vos premiers soins au commerce, qui depuis quatre cents ans fonde la gloire de Nüremberg et de l'empire. Après cela s'il vous reste quelque loisir vous pourrez l'employer à visiter maître Albert Dürer ou tout autre, ce ne sera certes pas moi qui vous en empêcherai; je n'ai pas contre eux la moindre rancune. Mais avant tout votre majesté se doit au commerce.... »

— On ne saurait mieux parler, et j'admire comment vous osez lui dire tout cela en face!

— Nous autres gentilshommes, la naissance nous donne des priviléges, et voilà si longtemps que nous nous connaissons l'empereur et moi. Tout à l'heure quand je l'ai quitté, c'était chose convenue : il visitera demain les ateliers des principaux orfévres de la ville.

— Et sait-on déjà par qui sa majesté doit commencer?

— Plaisante question! Par vous, maître Gulden. Ne suis-je pas votre gendre!

— Quoi, seigneur!

— Vous serez nommé orfévre de la couronne!

— J'espère que vous comptez sur ma reconnaissance.

CHAPITRE ONZIÈME.

COMMENT MAITRE GULDEN FORMA D'AMBITIEUSES CONJECTURES.

En ce moment la vieille Catherine entra tout essoufflée annonçant qu'un officier de l'empereur demandait à parler sur-le-champ au maître du logis. La nouvelle ne pouvait arriver en meilleure occasion. Le vieil orfévre avait la tête montée au point de prendre les plus simples apparences pour des réalités magnifiques et de voir dans un mot jeté au hasard l'investiture de sa personne. On serait venu lui dire que le collége des cardinaux l'avait fait pape que le digne homme aurait sur-le-champ pris des airs dévots et sacrés et béni les passans d'un signe de ses mains canonisées. L'annonce qu'un messager impérial l'attendait en bas dans sa boutique acheva de mettre la confusion dans ce pauvre esprit.

Maître Gulden se précipita vers la porte et descendit l'escalier avec la rapidité d'un jeune chamois.

Aussitôt Catherine se mit à réparer les outrages que la toilette de Roëschen avait soufferts, et, chose étrange, la digne femme s'abstint durant ce travail de toute formule accablante envers la main maladroite qui venait de causer ces ravages. Une discrétion pareille chez la vieille servante, habituée à donner en toute occasion libre cours à sa bile, aurait lieu de t'étonner, lecteur, si tu ne connaissais mieux que personne ce proverbe illustre : « A l'œuvre on connaît l'ouvrier. » Or Catherine, dès le premier coup d'œil, avait deviné l'ouvrier; elle professait pour lui une indulgence à toute épreuve et qui cette fois se trahissait prudemment par un silence absolu qui pouvait bien lui coûter quelque sacrifice, mais dont, après tout, elle faisait hommage à son dévoûment. Pour le conseiller, il essaya de revenir sur l'aventure et déploya pour s'excuser tout l'art fastueux de sa galanterie; n'importe, il échoua comme toujours, et ses charmans propos, malgré la grâce singulière qu'il mettait à les débiter et le sourire tout affable avec lequel la digne Catherine s'empressait de les accueillir et de les dorloter à leur venue au monde, ne parvinrent pas une seule fois à dérider la moue inexorable de la jeune fille. Cependant maître Gulden entra, joyeux, rebondi, superbe, triomphant, le front épanoui, l'œil animé, la face rayonnante d'un bonheur sympathique et d'une sérénité radieuse; il courut vers son gendre, et le serrant entre ses bras de manière à l'étouffer :

— Homme illustre, s'écria-t-il dans son effusion magnifique, permettez-moi de vous témoigner toute ma reconnaissance. Quel service vous nous avez rendu là! enfin votre main nous tire de l'obscurité, votre crédit nous élève au pinacle en un moment! Faire de pareilles choses sans le dire! On vous méconnaît, mon gendre, en vérité, et le monde ignore tout ce que votre personne contient de vertus sublimes! Souffrez donc que je vous embrasse et me félicite à loisir d'avoir possédé dans mon jardin une petite rose qui, par sa fraîcheur, ait attiré sur elle un seul de vos regards! ô divin soleil!

— Pourquoi soleil, et qu'est-ce que tout cela veut dire? murmura d'une voix entrecoupée par de fréquens accès de toux le petit homme suffoqué et dont les yeux commençaient à sortir de leur orbite.

— Nous prenez-vous pour des ingrats pour croire que nous pouvons demeurer froids comme le marbre vis-à-vis d'un trait de ce genre! non, mordieu! je cède aux élans de mon cœur, et quand vous devriez en devenir tout rouge de colère, rien au monde n'arrêtera l'explosion de ma reconnaissance.

— Cependant il importe que je sache.....

— Vous êtes mon patron.

— C'est possible, mais enfin

— Je vous dois ma fortune.

— A merveille, mais.....

— Ma gloire et les honneurs qui m'attendent.

— Je suis bien votre serviteur, mais Dieu me damne si je comprends un mot à tout cela.

— Allons, allons, mon gendre, un peu de franchise; pourquoi vouloir jouer la comédie avec nous? Avouez que vous êtes pour quelque chose dans ce qui m'arrive.....

— Vous insistez d'une telle façon, beau-père, qu'on finirait par vous céder, ne fût-ce que pour obtenir une heure de merci, reprit maître Krebsblut du ton d'un homme qui commence à se laisser attendrir..... En vérité vous ôteriez tout le plaisir qu'on peut avoir à vous obliger; c'est mal de vouloir forcer la discrétion des gens.....

— Vous en convenez donc, dissimulé que vous êtes.

— Je ne dis rien..... Je ne me doute pas de l'affaire.

— Ah! c'est trop fort! Comment! vous ne savez pas que cet officier venait du palais, et que l'empereur me mande sur-le-champ auprès de lui avec ma fille; vous ne savez pas tout cela, mon gendre! voyons si vous oserez me le soutenir en face.

Là-dessus maître Sigismond se rengorgea, et faisant une de ces mines qui en disent vingt fois plus qu'elles n'en savent, balbutia quelques paroles pour avoir l'air de s'excuser.

— Prépare-toi, Roëschen, l'empereur nous attend; et surtout qu'on laisse là toutes ces façons de mélancolie et de tristesse qui peuvent convenir fort quand on se marie et ne valent pas un denier quand on va rendre visite à l'empereur. Repose-toi sur ton père, imite-le; regarde, la joie éclate sur mon visage! sois contente, gentille comme tu sais l'être, friponne, quand tu le veux bien. Voir l'empereur! comprends-tu cela ma fille? L'empereur! Quelle occasion de sourire et de montrer les dents quand on les a blanches et fines. Songes-y bien, Roëschen, ne va pas compromettre la dignité de ton père par quelque folle maladresse; la moindre moue ici me vaudrait une disgrâce, et notre fortune à tous les deux dépend de l'impression que nous allons faire sur son cœur magnanime.

Dès qu'elle eut appris la bonne nouvelle, Catherine ouvrit toutes les armoires, cherchant dans la garde-robe les plus riches étoffes pour en couvrir sa petite Roëschen, qu'elle aurait affublée de la plus risible manière si la jeune fille, qui en fait de bon goût et de coquetterie n'en était pas à son apprentissage, n'y eût bien vite apporté bon ordre. Cependant, à l'empressement de la digne femme, à sa parfaite soumission, aux remontrances qu'elle accueillait sans un mot de réplique, chose étrange à son âge, à la vivacité de sa démarche, à l'inquiétude de ses gestes, on voyait qu'un désir impérieux la possédait. Catherine avait cela de commun avec presque toutes les servantes nourries dans la familiarité de leurs maîtres, que c'était un besoin pour elle d'accompagner ceux-ci partout où ils allaient. Or, cette fois qu'il s'agissait de voir l'empereur, le besoin aiguillonnait son âme avec l'éperon de la nécessité. Pour arriver à son but, la sage nourrice n'épargna aucun de ces petits soins qui sont en pareil cas comme autant de sollicitations muettes. Mais le vieux Gulden était trop enfoncé dans ses rêves d'ambition pour s'occuper de son prochain le moins du monde: Catherine perdit sa peine. Enfin, voyant que Roëschen se levait et qu'on allait sortir sans lui rien dire:

— Vous accompagnerai-je, seigneur? murmura-t-elle avec un regard tendre et suppliant qui aurait touché le marbre.

— Une autre fois, ma bonne Catherine, une autre fois; l'empereur ne t'a point invitée, et vraiment je n'oserais prendre sur moi.... Ah! plus tard, quand nous aurons fait plus ample connaissance, je ne dis pas; d'ailleurs aujourd'hui nous ne traiterons que de graves affaires auxquelles tu ne comprendrais rien sans doute. D'ailleurs le ménage te réclame, et ta présence sera bien plus utile à la maison. Je te recommande le repas de noces, que rien n'y manque: j'entends qu'on fasse bonne chère et qu'on boive du vin vieux. Outre notre illustre gendre que voilà, nous aurons pour convives le bourgmestre et les chefs de toutes les corporations de notre bonne ville de Nüremberg. Comme tu vois, ce ne sont pas là des gens à traiter sans façon.

— Il suffit. Cependant j'aurais été si heureuse de voir l'empereur! Au moins, Roëschen, tu feras bien attention à tout ce qu'il te dira pour me le répéter.

— Seigneur Krebsblut, ne viendrez-vous pas avec nous?

— Je profiterai de votre absence pour faire le tour de votre cave; vous avez là-bas certains trésors qu'il faut bien se garder de laisser à la discrétion de vos serviteurs; un jour de noces on s'oublie aisément, vous savez, surtout en face d'une tonne du vin du Rhin. Je pense qu'il est bon que je les surveille.

— Vous êtes un homme accompli, et je vois que les soins du ménage vous préoccupent déjà.

— A propos, dans l'entretien que vous allez avoir avec l'empereur, je vous supplie en grâce qu'il ne soit pas question de moi: ces grands airs de protection que les gens de cour affectent de prendre avec le monde ne me conviennent guère, et je serais désolé que l'on pût croire.....

— Reposez-vous sur moi; je ne passe pas pour un sot dans la ville, et ma nouvelle position me fait une loi désormais.....

Ici l'honnête orfévre de Nüremberg prit sa fille sous le bras et sortit avec elle.

CHAPITRE DOUZIÈME.

L'EMPEREUR MAXIMILIEN.

Maintenant, lecteur, s'il te plaît, nous allons faire un pas en arrière et rattacher un fil au tissu de notre histoire. Dans l'égarement où le plongea l'accueil du père de Roëschen, Hans Sachs, éperdu, hors de lui, courut au hasard et sans trop savoir ce qu'il allait entreprendre vers le palais de l'empereur. Arrivé au seuil, les gardes, qui, pour la plupart, se souvenaient de l'avoir vu la veille parmi le groupe des gentilshommes, s'empressèrent à le bien recevoir, et le pauvre poëte, sur le nez duquel un simple bourgeois venait de laisser tomber si insolemment sa porte, vit, par un retour très-juste de la fortune, les hallebardes impériales s'incliner devant lui. Il entra d'un pas délibéré, sans avoir l'air de s'inquiéter des honneurs sublimes qu'on lui décernait et sans même répondre par le moindre signe de tête au gracieux salut des officiers, ce qui, bien loin de nuire à sa réputation, contribua plus que tout autre chose à le faire prendre pour un personnage important préoccupé de graves idées politiques. Parvenu au sommet de l'escalier, Hans Sachs suivit un corridor obscur qui le conduisit dans une galerie immense où la lumière du soleil descendait à travers de splendides vitraux qui reproduisaient les plus sereines traditions catholiques : Marie et l'ange Gabriel, Jésus avec les docteurs dans le temple, avec la Samaritaine au bord du puits, et vingt autres sujets qui respiraient la mélancolie et la grâce des livres saints. En ce moment le plus beau soleil d'avril illuminait les vitraux : c'était dans la galerie un spectacle magnifique, spectacle de la vue et du cœur auquel on ne pouvait résister. Si vous leviez les yeux, vous assistiez aux divines scènes de l'Évangile qui se jouaient là haut dans le soleil ; si vous passiez la tête basse, mille petits rayons trempés dans le cristal dansaient à vos côtés et baignaient vos cheveux de leurs humides couleurs d'opale et d'émeraude. Franchement, pour ne point sentir une pareille scène, il fallait, comme Hans Sachs, porter tout un monde de pensers dans son cœur. Il est vrai que notre poëte aurait pu répondre à celui qui serait venu lui faire ce reproche qu'il avait plus d'une fois admiré l'œuvre sublime de Hirsevogel aux rayons d'une aussi splendide lumière et se trouvant lui-même dans de meilleures dispositions d'esprit. Enfin, après une course rapide à travers la galerie, il entra dans une vaste salle où les chambellans de l'empereur se trouvaient rassemblés en grand nombre. Sachs, le front en sueur, les yeux béans, promena son regard sur la foule dorée, et n'y voyant pas son protecteur de la veille, demeura triste et confondu. Alors le comte de Rüdesheim s'approcha, et lui frappant sur l'épaule avec un air de familiarité, comme pour relever son courage abattu :

— Eh bien ! maître poëte, dans quelle disgrâce êtes-vous donc tombé que vous voilà plus pâle que la Mort, dont vous faites une si belle description dans vos vers ?

— Ah ! monseigneur, ayez pitié de moi ; au nom du ciel, faites que je parle à mon digne patron, vous savez, à celui qui vous a tant recommandé de me bien traiter hier au soir quand nous nous sommes trouvés tous ensemble dans la forêt.

— Maintenant c'est un peu difficile, reprit le comte en souriant. Mais enfin ne peut-on savoir qui vous amène? expliquez-vous, et si votre requête ne dépasse pas la mesure de notre crédit.....

— Pourvu que vous consentiez à me servir, monseigneur vous ou lui peu importe. Eh bien ! je veux voir l'empereur, il faut qu'on me présente à l'empereur sur-le-champ.

— Peste ! comme vous y allez, maître Sachs ; l'empereur dort encore, n'attendrez-vous pas qu'il se lève ?

Un instant après, la porte du fond s'ouvrit, un page annonça l'empereur ; tous s'inclinèrent. Maximilien parut.

Il y a de ces étonnemens qui laissent un homme interdit et plein de méfiance : le fait qui se passe devant lui est tellement étrange, tellement inouï, tellement imprévu, il rompt si fort en visière avec toute la logique ordinaire de la vie, que l'homme commence par douter, se frotte les yeux, et même lorsque l'évidence éclate dans tout son jour, il s'imagine encore être la dupe de quelque folle vision. Cela arrive surtout chez les poëtes, lesquels, habitués à entretenir commerce avec les choses célestes, n'en usent que prudemment et non sans quelque méfiance avec la réalité. Telle fut à peu près la disposition d'esprit où se trouva maître Hans Sachs en reconnaissant tout à coup que l'empereur n'était autre que le personnage qu'il avait rencontré la veille dans le bois.

L'aventure était étrange, et notre poëte, il faut le dire, ne s'y attendait guère. Il demeura d'abord stupéfait, hésita quelque temps, et croyant rêver porta la main à son front comme pour rassembler ses idées. Cependant l'empereur vint à lui en souriant et lui tendit la main avec bienveillance. Dès lors, la réalité étant devenue palpable, il fallut bien s'y rendre et tomber à genoux.

— Eh bien, mon poëte, dit Maximilien en s'asseyant après avoir congédié sa cour, comme te voilà soucieux et maussade aujourd'hui ! D'où te vient cet air confus et timide ? Est-ce que mon nouveau titre t'épouvante, et le mot d'empereur a-t-il anéanti dans ton âme la chaude amitié que tu me témoignais cette nuit? Vraiment je refuse d'y croire ; un changement si rapide me donnerait une mauvaise idée de ta constance, sais-tu bien, et c'est là une foi dont j'ai besoin pour t'aider à réussir dans tes projets d'amour. Allons, approche-toi, mon maître, et causons de bonne amitié comme hier. Mais parle donc : as-tu vu Roëschen ce matin? Dis-moi ce qui t'arrive, tu sais que je porte intérêt à tes affaires.

— Ah ! sire, ne m'abandonnez pas, car j'ai plus que jamais besoin de votre secours.

Il se fit un moment de silence ; puis Sachs, étant revenu peu à peu de l'émotion que cette surprise singulière lui avait causée, se mit à raconter à l'empereur les difficultés cruelles qui traversaient son amour et sa récente mésaventure sur la place du Marché.

— Le temps presse, dit Maximilien lorsque Sachs eut cessé de parler ; je prends sur moi de fléchir le père, mais c'est Roëschen qui m'embarrasse. D'après tout ce que j'entends, la querelle a été vive hier entre vous. Un poëte de vingt ans aux prises avec une jeune fille ! deux volontés qui ne savent pas céder. Qui me dit que Roëschen n'a point changé tout à coup? le cœur des femmes varie ; elle aime peut-être l'époux qu'on lui destine. Ah ! s'il en était ainsi, je me désiste : où l'amour gouverne, l'empereur perd ses droits. N'importe, je n'en aurai pas le démenti : l'orfévre et sa fille seront là dans une heure et je saurai le fond de cette affaire. Toi, maître Sachs, tu te tiendras caché dans la galerie. En vérité, je suis curieux de savoir si notre conseiller d'Augsbourg triomphera.

Quelques instans plus tard un officier du palais entra dans la salle et reçut les ordres de Maximilien touchant le riche bourgeois de Nüremberg et sa fille.

Voilà qui t'explique, lecteur, comment maître Gulden fut amené à croire qu'on allait le faire margrave.

CHAPITRE TREIZIÈME.

L'ARC-EN-CIEL DANS UNE LARME.

Lorsqu'il entra dans la salle du palais et se trouva tout à coup vis-à-vis de cette imposante majesté l'empereur, le bourgeois de Nüremberg ne put se défendre d'un certain sentiment de crainte et de vénération qui, chez les gens de cette espèce, se trahit d'ordinaire par l'inquiétude du regard et l'embarras du geste et de la contenance. On a dit : « La richesse éprouve les hommes, » j'aimerais mieux : « la faveur; » en effet, c'est là surtout que l'homme se livre tout entier. Pour bien juger un homme, il faut voir comment il traite ses égaux et de quelle façon il aborde ses supérieurs ; une circonstance favorable étant donnée, il s'agit d'un côté de ne point dépasser la limite où le contentement de soi-même et l'appréciation bien juste d'ailleurs du nouveau rang où l'on se trouve devient outrecuidance et folie, et de l'autre de ne point franchir le pas au delà duquel la modestie est bassesse. Tout le secret de la dignité humaine est dans ce mot : mesure. Et, chose étrange, s'il y a des hommes qui, dans ce monde, ignorent cette vérité, ce sont les marchands, eux qui passent leur vie à tenir l'aune ou la balance. Peut-être demeurent-ils étrangers à la mesure parce qu'ils en trafiquent, ou bien encore ne peuvent-ils se la représenter comme une chose égale, accoutumés qu'ils sont à toujours mettre d'un côté leur intérêt, contrepoids énorme dont la pesanteur entraîne tout. Qu'il advienne à l'un de ces hommes épais et cupides ce qui dans ce moment arrive au bourgeois de notre histoire, vous le verrez aussitôt changer d'une façon absolue à l'égard de ceux qui l'approchent et trancher à tout propos du marquis et du grand seigneur. S'il sort, il s'empare du pavé, il grossit sa voix, il prend soin de déployer son vêtement dans toute son ampleur ; il arrive ainsi jusqu'à la porte du château, grossier, pédant, infatué de sa personne. Ici le caractère change tout à fait : la fanfaronnade ridicule ne franchit pas le seuil ; autant il était superbe et glorieux tout à l'heure, autant il devient petit et mesquin, et comme, d'une part, il s'était élevé plus haut qu'il ne convient à l'amour-propre satisfait, de l'autre il tombe au-dessous de la modestie et se vautre dans la fange d'une pitoyable humilité. Remarquez que l'extérieur se prête avec une complaisance admirable aux variations du caractère ; son visage rouge et bouffi diminue et se couvre d'une moite pâleur, son ventre énorme se fait moindre. Tout à l'heure, en le voyant traiter avec ses égaux, vous avez pu vous dire : « Cet homme est orgueilleux. » Erreur ! Partout où l'orgueil creuse son sillon, comme le feu du ciel, il laisse une trace indélébile. L'orgueil est la marque fatale que la Divinité attache à ses élus, peut-être l'auréole, qui sait ? Ce qui soulevait cette âme, vide tout à l'heure, c'était le vent que la fortune souffle sur l'homme vulgaire et médiocre, qui le gonfle jusqu'à ce qu'il en crève ou qu'un coup d'épingle le désenfle ; c'était l'orgueil des bourgeois parvenus : la vanité.

Roëschen n'avait rien de l'embarras de son père ; tout en elle respirait la modestie et la simplicité. La nature est un si



Roëschen.

bon guide ; on risque si peu de faire de faux pas en se laissant conduire par elle ou d'être pris au piége du ridicule. Voyez ces cœurs que le monde n'a point encore flétris en les façonnant à sa manière ; voyez les enfans, quelle que soit la position où le hasard les place, ils s'en tirent toujours à merveille. Une voix mystérieuse roule dans leurs âmes avec le murmure des eaux vives et de la végétation et leur dit partout ce qu'il faut faire. Plût à Dieu qu'ils l'écoutassent toujours cette voix ! Le ridicule est un élément inventé par l'homme désœuvré ; Dieu ne l'a pas mis dans la nature.

Que le vent souffle du nord ou du midi, les fleurs sont-elles ridicules? et les animaux quand ils prêtent au rire, c'est que l'homme tourmente leur instinct, affuble leur corps ou le mutile. Plus tard, l'enfant étouffera dans son cœur ces bruits mystérieux qui le conseillent au voisinage de son berceau et, livré à son amour-propre, il fera comme ont fait les autres : il sèmera l'ivraie du ridicule sur le sol de sa tombe.

La jeune fille se tenait immobile dans une attitude pleine de grâce et de pudeur; son front calme et pur s'inclinait avec révérence, et les cils de sa paupière à demi close semblaient sur sa joue empourprée l'aile d'un papillon sur une fleur d'avril. L'empereur, qui d'abord s'était diverti à loisir de l'embarras du vieillard, finit par être émerveillé de tant de grâce, de fraîcheur, et, dans le charme où le tenait son admiration, oublia de parler à ses hôtes.

Maître Gulden se trouvait fort embarrassé. Ayant épuisé dans ses salutations toute la gymnastique à laquelle l'embonpoint de sa personne lui permettait de se livrer, l'honnête orfévre voyait en frémissant s'approcher le moment où ses jambes et sa tête allaient demeurer oisives faute de gestes nouveaux à faire; dans cette circonstance désespérée, il eut recours à la parole et se décida contre toutes les lois de l'étiquette à rompre le silence pour arrêter plus franchement sa position.



Maître Gulden devant l'empereur.

— Sire, dit-il avec une conviction sublime, votre majesté, en appelant auprès d'elle un des hommes les plus dignes par l'intelligence et la moralité d'entrer dans ses conseils; votre majesté, sire, a fait preuve d'un rare discernement dans l'appréciation des hommes et des peuples, et je voudrais lui en témoigner.....

— Fort bien, maître Gulden, reprit Maximilien qui jugeait à propos de briser là cette harangue, je tiens pour excellent ce que vous me dites, et si le temps me le permettait, nous traiterions ce sujet à loisir. Allons au fait et sachez que pour aujourd'hui ce n'est pas de vous qu'il s'agit, mais de votre fille..... Je veux marier votre fille, maître Gulden.

— Sire, c'est la plus grande gloire qui puisse arriver à notre maison, et si mes ancêtres, qui furent tous orfévres à Nüremberg, pouvaient en ce moment.....

— Il suffit; vous consentez, n'est-ce pas?

— Celui que votre majesté distingue entre les hommes est né pour illustrer ma famille, et je m'incline devant sa tête que votre majesté sanctifie, je l'accepte pour gendre et vous engage ma parole de gentilhomme, je veux dire d'honnête homme, que ma fille n'aura d'autre époux que lui. Si Roëschen faisait mine de résister, les jeunes filles ont des caprices, je saurais bien l'y contraindre par la force.

Cependant Roëschen paraissait en proie à de vives alarmes: son visage, calme et mélancolique tout à l'heure, avait insensiblement changé d'expression durant l'entretien que l'empereur venait d'avoir avec son père; la pauvre fille suffoquait; on voyait désormais à son trouble qu'elle soutenait une lutte violente contre elle-même et s'efforçait de réprimer dans son cœur les sanglots qui voulaient éclater. Enfin, lorsque son père eut dit les dernières paroles d'une voix menaçante, la douleur eut son cours, et n'y tenant plus, elle tomba aux genoux de l'empereur, pâle, triste, éperdue et le visage inondé de larmes:

— Sire, vous êtes bon et juste, vous aurez pitié de moi. Il ne vous convient pas, à vous qui êtes placé si haut, de tourmenter une pauvre jeune fille; vous prendrez mon parti contre cet homme: je le hais, cet homme, surtout depuis hier au soir. Que voulez-vous! on ne commande pas à son cœur. Je le trouve affreux, moi; et si vous avez soulevé le masque dont il doit se couvrir la face en vous parlant, si vous avez regardé dans son âme par quelque fente qu'il ignore, vous êtes trop généreux, sire, pour ne pas le détester; aussi je le déteste, et plutôt que de l'épouser jamais!... Ah! sire, dites bien cela à mon père, il vous écoutera, vous; moi, je n'ai que mes larmes pour me défendre!

— Ne crains rien, ma belle enfant, relève-toi: je ne t'

point appelée ici pour te faire pleurer; nul moins que nous ne pense à te rendre malheureuse. Tu le hais, c'est bien, tout est dit; épouse qui te plaît. Pauvre Sachs! il croit tant que tu l'aimes! La poésie à ses illusions surtout quand elle se marie à l'amour dans le cœur. N'importe, qu'il n'en soit plus question. — Hans Sachs!...

A ce mot, le visage de Roëschen se couvrit de cette rougeur subite qu'amène la sérénité. Ce nom, comme le soleil, éveilla l'arc-en-ciel dans toutes les larmes de la jeune fille.

Hans Sachs parut.

Les deux jeunes gens s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre, et l'effusion de leur joie éclata d'une telle manière que l'empereur lui-même n'y put résister. Quant à maître Gulden, il était comme pétrifié : l'entrée imprévue en si haut lieu du petit cordonnier qu'il avait chassé le matin de sa boutique venait de jeter la perturbation parmi les atomes de son cerveau; il ne comprenait plus rien à ce qui se passait devant lui; ses idées bourdonnaient confusément comme des abeilles dans la ruche, et tous ses efforts pour en saisir une seule et la formuler demeuraient vains et superflus. Enfin lorsque l'empereur, consacrant la flamme des deux amoureux, prit la bague de Hans et la mit en signe d'alliance au doigt de Roëschen, le bonhomme sauta comme en sursaut, et la colère qui le travaillait au dedans souffla sur sa face une bouffée ardente et volcanique.

— Impossible! s'écria-t-il, je m'oppose.....

— Qu'est-ce? dit l'empereur; vous en étiez ravi d'aise tout à l'heure. Nous expliquerez-vous ce que signifie un tel caprice?

— Ce drôle-là n'épousera jamais ma fille, je refuse net... Qu'on me traîne au supplice, qu'on dresse le gibet, je suis préparé à la torture : martyrisez-moi!

— Nous direz-vous les raisons que vous avez pour traiter de la sorte notre poëte?

— Un savetier! je le tiens indigne de moi.

— Rassurez-vous, maître Gulden; nous lui avons accordé des lettres de noblesse, et c'est à lui maintenant de voir s'il doit vous honorer de son alliance.

— Bel honneur, en effet! Je l'ai dit : il n'entrera jamais dans ma maison..... Qu'on me pende!

— Nous lui donnons en dot vingt mille florins..... Brisons là.

— Pourtant, sire, vous daignerez.....

— Maître Gulden, vous êtes nommé orfévre de notre couronne impériale.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LA CHANSON DE MAITRE FLOH.

Tu penses bien, lecteur, que l'honnête bourgeois de Nüremberg finit par se laisser fléchir par la haute volonté qui le sollicitait de si bonne grâce. En effet, comment, à moins d'être un père sans entrailles et, qui plus est, un marchand dén é de sens commun et de cupidité, comment ne point céder à de pareilles propositions? Ensuite les deux jeunes gens s'aimaient d'une tendresse si candide et si pure! D'ailleurs, en devenant père, n'avait-il pas pris des engagemens sacrés à la face du ciel. Ainsi c'était chez lui une détermination pieuse, calculée, inébranlable de conduire à bien ce mariage, attendu qu'il faisait le bonheur de Roëschen et que l'empereur l'avait mis pour condition à certaine dot qui lui permettait d'établir sa fille sans déplacer un écu. Hans et Roëschen se convenaient à merveille : même naturel, même âge, même classe.... Dieu les avait créés l'un pour l'autre. Chemin faisant il contemplait les nouveaux époux, qui marchaient devant lui, et voyant cette jeunesse féconde, alerte, généreuse, qui reposait l'avenir de sa vieille souche, voyant ces têtes blondes comme l'or se marier dans un rayon de soleil, le bonhomme sentait une émotion visible, son cœur battait plus fort que de coutume, et de bonnes grosses larmes mouillaient sa paupière. Cependant, par intervalles une idée importune traversait comme un nuage le joyeux printemps qui fleurissait dans la tête de l'orfévre et ridait son front épanoui. Il s'agissait maintenant de congédier le conseiller d'Augsbourg. C'était là une tâche pénible et laborieuse; non pas que maître Gulden tînt encore le moins du monde à l'ancien prétendu, au contraire, il le trouvait difforme et se blâmait d'avoir pu se coiffer d'un pareil personnage; mais après l'avoir accueilli avec tant d'empressement, il devenait fort difficile de lui rompre en visière, surtout pour un homme qui possédait aussi peu que notre digne orfévre ces ruses du discours et ces artifices du beau langage, grâce auxquels on vous fait avaler à petites doses et presque sans résistance des choses amères, qui vous remueraient la bile dans le cœur si l'on vous les jetait au nez sans façon.

De retour au logis, maître Gulden s'empressa de s'enquérir du conseiller pour lui raconter tout simplement ce qui se passait et se soulager du poids énorme qui pesait sur sa conscience. Mais, chose étrange! le petit homme avait disparu, et nul parmi ses serviteurs ne put dire ce qu'il était devenu depuis qu'ils étaient tous remontés de la cave. On le chercha partout, à la cuisine, au grenier, dans le bosquet d'aubépine, où tous les matins il allait écouter chanter le rossignol, et comme on désespérait de le trouver, l'orfévre avisa qu'on pourrait bien l'avoir par mégarde oublié dans la cave et descendit.

Maître Steffen devinait juste. Sitôt après son départ, le conseiller d'Augsbourg était allé visiter la cave et, selon qu'il l'avait annoncé, veiller à ce que toute chose s'accomplît sans désordre ni confusion. Or, Jacob Brender, le plus ancien des serviteurs de la famille, prétendait l'avoir vu contempler d'un œil plein d'ardeur et de convoitise certaine tonne de vin du Rhin dont il essuyait volontiers les chaudes larmes avec ses lèvres. Depuis ce moment on n'avait plus entendu parler du conseiller; peut-être l'avait-on oublié dans la cave au milieu du bruit et de l'ivresse que donne aux gens du peuple le vin vieux qu'ils transvasent; peut-être le digne homme s'était-il oublié lui-même. Resté seul enfermé loin du soleil, dans un lieu humide et sombre, il fallait bien tuer le temps. Que faire dans une cave, à moins qu'on n'y boive? D'ailleurs maître Krebsblut n'était pas homme à se répandre en clameurs inutiles, à forcer les portes et à secouer dans ses fondemens la maison de son beau-père : il prit son mal en patience et s'abandonna de plus belle à sa passion, et de baiser en baiser, de caresse en caresse, l'effusion devint telle que le bonhomme en perdit la tête.

Lorsque Gulden survint, maître Krebsblut, l'œil rouge, la

face illuminée, un énorme pot dans la main, chevauchait sur un tonneau comme le dieu Bacchus et chantait de toutes les forces de sa poitrine un refrain de taverne, tandis que ses petites jambes de fuseau s'agitaient bruyamment sur les flancs de sa monture. L'honnête orfévre recula d'épouvante; ce spectacle inouï bouleversait toutes les idées qu'il s'était faites dès l'enfance d'un conseiller d'Augsbourg, et telle fut sa première émotion que son esprit se refusa d'abord à croire à ce scandale; le digne bourgeois se frottait les yeux, puis demeurait ébahi, les bras pendans; il lui semblait que tout cela c'était une illusion; illusion, en effet, si l'on pense à toutes les grâces printanières dont cet excellent homme s'évertuait depuis six mois à couronner le front chauve du personnage qu'il destinait à sa fille, mais illusion de chair et d'os, illusion ayant le nez rouge et le ventre chargé de vin. Pour Krebsblut, il flottait en plein délire, et l'océan de l'ivresse balançait à sa surface cette énorme panse de Fallstaff: tantôt la masse pesante s'abandonnait tout assoupie aux vagues qui la caressaient, tantôt elle s'éveillait en sursaut, faisait vingt plongeons ridicules et battait du plat de sa main l'eau, ou plutôt le vin qui jaillissait autour d'elle en petites gouttes sonores et moqueuses. Il riait, il buvait, il criait; à tout moment c'était quelque nouvel air de taverne qu'il variait dans tous les tons et transportait dans tous les registres de sa voix, tantôt aigre à faire peur à des clercs de paroisse, tantôt profonde, sourde et ronflante comme une pédale d'orgue:

Un jour qu'on faisait vendange,
La cruche de maître Floh
Se gorgea de vin nouveau,
Et sur le soir, chose étrange,
Fut ivre comme un bedeau.

Alors elle se remue,
Et d'un pas lourd et peu sûr
Saute et va battant le mur,
Et s'échauffe, et court et sue
D'amples gouttes de vin pur.

Elle rit, et tourne et danse,
Fait tant d'éclat et de bruit,
Que sur la fin de la nuit
Voilà que sa grosse panse
Est trouée et qu'elle fuit.

— Quel scandale! s'écria l'orfévre, poussé à bout par les débordemens du petit homme; un conseiller d'Augsbourg dans cet état, vous devriez rougir.....

— Impossible! reprit aussitôt maître Krebsblut avec cette assurance inaltérable qui donne aux discours des ivrognes une si bouffonne expression. En effet, prises dans leur sens littéral, les paroles du vieux Gulden manquaient au moins d'à-propos, et le digne orfévre lui-même aurait perdu sa peine à chercher sur ce crâne pelé une si petite place que la couleur du vin n'eût pas envahie.

Maître Floh pourtant arrive,
Se signe et dit un *Pater*
Pour sauver son vin d'hier,
Qu'en son ivresse lascive
La cruche emporte dans l'air.

Ensuite, pour que nul n'entre,
Il ferme la porte à clé;
Et prenant le pot fêlé,
Il engloutit dans son ventre
Le vin rouge encor troublé,

En s'écriant: « Sur ma tête,
Amis, voilà le seul pot
Qui ne soit pas en défaut,
Et la seule cruche faite
Pour garder le vin nouveau.

Comme il achevait son refrain, maître Krebsblut reconnut dans l'hôte qui venait le visiter la personne vénérable du marchand de Nüremberg.

Tu penses bien, lecteur, que le conseiller en goguette ne laissa point échapper cette occasion de répandre à flots son humeur bachique. En effet, lorsque tout à coup, à travers les campagnes de l'ivresse, qu'il battait d'une si grotesque façon à cheval sur un tonneau, maître Coban aperçut, isolée et triste, la figure de son beau-père et la moue adorable qu'elle faisait, il ne put se défendre, du haut de son empyrée, d'un sentiment de pitié pour le pauvre homme qui cheminait ainsi dans l'ornière de la raison; si bien que, laissant là les illusions lascives qui dansaient à ses côtés, il arrêta son bidet dans sa course, mit pied à terre et vint, non sans donner du front contre les murs, embrasser le lamentable vieillard.

— Comme vous voilà pâle aujourd'hui, s'écria-t-il, ô mon beau-père! et qu'il faut que la Mort soit cruelle pour vous avoir réduit en si piteux état. Ombre paisible, vous errez dans le Tartare, comme je faisais moi-même tout à l'heure. Mais patience, je vous apporte la source de vie où je me suis abreuvé; plongez-y votre chef, digne homme, afin qu'il s'enlumine de nouveau; implorez Bacchus, qui seul peut vous tirer d'ici, et vous monterez en croupe sur une tonne qui nous portera au galop dans votre maison de Nüremberg, où je dois épouser votre fille.

— Vous êtes un maître ivrogne, sire Krebsblut, et n'épouserez jamais ma fille; c'est pourquoi je vous souhaite le bonjour et vous conseille de rester dans le Tartare où vous êtes.

— Hein! s'écria le petit homme avec le grognement stupide d'un chien que l'on réveille, c'est donc toi qui t'es mis en tête de me ravir le cœur de ma bien-aimée? Par saint Laurent, je te cherchais, Cyclope, et je me félicite de la rencontre. En garde, misérable géant; je fais vœu de ne rentrer sur la terre d'où je suis sorti qu'après avoir foulé ta dépouille sanglante; en garde, et que ton patron Polyphême t'assiste, car tu vas avoir un rude assaut à soutenir.

A ces mots le conseiller d'Augsbourg s'élança sur l'orfévre tête baissée et brandissant en l'air la cruche énorme qu'il voulait lui faire boire tout à l'heure. Maître Gulden n'était pas homme à se laisser déconcerter par cet appareil grotesque de combat; il attendit son adversaire de pied ferme et se contenta de le repousser d'un coup de poing au moment le plus dangereux de l'attaque. Le petit homme perdit l'équilibre, fit deux tours sur lui-même, et ses jambes s'entortillèrent tellement qu'il fut obligé de se laisser choir pour les dévider. Il tomba donc et sa cruche avec lui; mais si sa grosse panse en resta quitte pour quelques contusions, pareil bonheur n'arriva pas à son amphore, qui se rompit en mille pièces et le noya dans ses flots. Pour le coup, Krebsblut se crut mort; il soufflait dans cette mare comme un tuyau d'orgue et se démenait au point qu'on aurait dit que ses bras et ses jambes se multipliaient.

— Au secours! s'écriait-il d'une voix étouffée et rauque, on m'assassine, je suis mort, un médecin, un juge, mon sang coule, qu'on bande la plaie et qu'on informe; je m'abreuve de mon propre sang!

Cependant les serviteurs arrivèrent au bruit qu'il faisait, et voyant cette masse toute souillée de fange et de vin, se mirent en devoir de la soulever. Or tandis qu'on le transportait à la lumière, le digne homme ne cessa de chanter sa mésaventure sur le ton le plus lamentable, jusqu'à ce que le sommeil, enchaînant sa langue, sa tête s'affaissa sur sa poitrine et sa voix s'éteignit en murmurant encore:

— Je pardonne à mes assassins et m'endors du sommeil des justes dans les bras de la mort.

Éternel refrain des ivrognes, qui disent vrai peut-être, qui sait? Pour les esprits à qui le vin seul fait oublier les misères de la vie, c'est peut-être la mort que cette torpeur fatale qui tôt ou tard s'empare d'eux et les reconduit à travers un sommeil de plomb vers la réalité, qu'ils avaient fuie, comme un pédant qui ramène à la classe, par l'oreille, le petit écolier qu'il a surpris dans les buissons en fleurs.

Le conseiller traversa la ville dans cet équipage, au milieu des huées de la multitude. Arrivés chez lui, les serviteurs le déposèrent sur son lit, un vaste lit qu'il avait fait préparer pour ses noces, où le digne homme dormit douze heures d'un sommeil bienheureux pendant lequel il dut voir resplendir toutes les lumières du firmament.

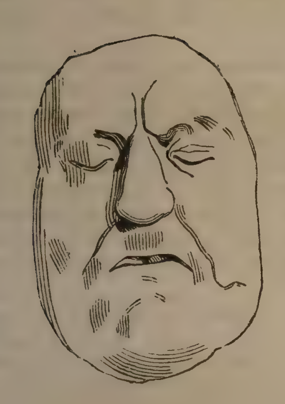
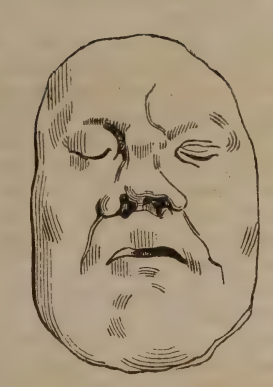
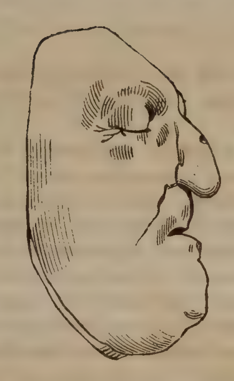
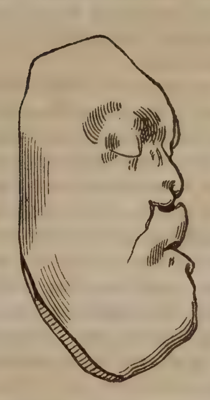
Lorsque messire Sigismond Krebsblut de Wirbelrad s'éveilla, Roëschen était devenue la femme de Hans Sachs.

Henri BLAZE.



ÉTUDES CHIRURGICALES.

LA RHINOPLASTIE.

Portrait de Gressan avant et après l'opération de la rhinoplastie.

Ne vous effrayez point par avance du titre de cet article, car il ne s'agit pas ici de la chirurgie brutale, de la chirurgie de l'homme des camps, qui vient après le boulet et la mitraille, qui agrandit la plaie contuse pour la rendre plus nette, qui achève de séparer un membre ne tenant plus que par un lambeau. Non, ici c'est de la chirurgie consolante, réparatrice dont je veux vous dire quelques mots.

Souvent l'homme du monde entend parler d'individus auxquels on a refait un nez, une paupière, etc, et il traite ces faits extraordinaires de contes inventés à plaisir. Hé bien! il n'en est pas ainsi, et grâces aux progrès admirables de la chirurgie, ces réparations sont réelles et chaque jour en fournit de nouveaux exemples.

D'affreuses maladies, quelquefois des mutilations accidentelles isolent misérablement au milieu de la société des malheureux qui deviennent un objet de dégoût pour tout le monde; et c'est alors que le chirurgien, avec son génie inventif, tente avec un succès presque constant de remplacer ce que la maladie ou l'accident ont enlevé.

On nomme *autoplastie* la science qui s'occupe de ces réparations. Elle s'applique à toutes les circonstances, et même elle paraît devoir jouer un rôle important dans le traitement des affreuses maladies connues sous le nom de *cancer;* mais c'est surtout à la face que ses résultats sont remarquables et déjà brillamment expérimentés.

L'origine de l'autoplastie est ancienne; ce n'est pas en Europe qu'il faut la chercher, car depuis bien des siècles elle était en usage dans les Indes lorsqu'en 1442 un Sicilien, Branca, et après lui un de ses fils, refirent des nez en empruntant un lambeau de peau sur le bras. Mais ces merveilleuses opérations, qui, suivant toute probabilité, n'étaient pas suivies de résultats bien satisfaisans, ne mirent pas encore les medecins sur la voie, et jusqu'à nous on ne vit de tentative bien remarquable que celle que fit vers la fin du seizième siècle l'Italien Gaspard Tagliacozzi. Dans un livre fort remarquable pour l'époque (*de curtorum chirurgiâ* 1597), il posa des règles générales sur l'autoplastie, qu'il appela avec beaucoup de justesse *greffe animal.* Mais la jactance de Tagliacozzi fut probablement cause du peu de prosélytes qu'il fit, et de nouveau l'autoplastie resta dans l'oubli. Dans l'Inde, il n'en était pas ainsi: tombée dans le domaine des prêtres, elle obtenait des succès vraiment extraordinaires. On concevra facilement du reste pourquoi dans ce pays on s'occupa davantage de ces réparations lorsqu'on saura qu'une loi barbare y ordonnait, pour des fautes même légères, la mutilation des coupables; on leur coupait le nez, la lèvre, une oreille, etc, suivant la nature du délit. Ces barbaries légales sont toujours restées en usage: c'est ainsi qu'en 1770, la ville de Kirtipoor, dans l'île de Ceylan, après une vigoureuse résistance, ayant été prise par le roi de Goorka, eut à subir la peine de son courage: le vainqueur ordonna de couper le nez et les

lèvres à tous les habitans, et par dérision il fit appeler la ville Nascatapor, qui veut dire ville du nez coupé. C'était donc pour mitiger les horreurs de lois pareilles que les médecins où les prêtres durent s'exercer à l'autoplastie.

En Europe, cette science n'attendait qu'une impulsion pour sortir de l'oubli où elle était restée depuis Tagliacozzi, et cette impulsion fut donnée au commencement du dix-neuvième siècle. En 1814, J.-C. Carpue, à Londres, publia l'histoire de la méthode mise en usage par les Indiens et y ajouta une observation de succès obtenus dans sa pratique pour un cas de rhinoplastie ou réparation du nez. Depuis lors, c'est à pas de géant que l'autoplastie a marché chez nous, et les succès sont si nombreux que la science ne les enregistre déjà plus.

Jetons un coup d'œil sur les procédés suivis successivement. Nous pouvons les ranger sous trois chefs principaux :

1° Réapplication pure et simple de l'organe séparé;

2° Réparation faite au moyen d'un lambeau de peau emprunté sur un individu sain pour le transporter sur l'individu malade ;

3° Réparation dont l'élément est pris sur le malade lui-même, soit au voisinage de l'organe à remplacer, soit en un point plus ou moins éloigné.

Le premier de ces procédés s'applique spécialement au nez. Il paraîtrait que les Indiens le mettaient en usage, et avec tant de succès que l'on ordonna qu'après l'exécution on jetterait au feu l'organe séparé. En Italie aussi, on rapporte beaucoup de faits semblables; mais malheureusement pour réussir on a besoin d'une série de circonstances qui se rencontrent bien rarement. Ainsi il faut que la section soit bien nette et que la réapplication se fasse immédiatement. Nous devons cependant dire que dans plusieurs observations on assure que le nez a pu être réinstallé avec succès après une séparation de deux heures, en ayant soin toutefois, pour conserver à l'organe la possibilité de revivre, de lui faire garder sa chaleur en le mettant soit dans un pain chaud, soit dans le ventre d'un animal que l'on tuait à l'instant.

Quant au deuxième procédé, il est abandonné; on va en concevoir facilement les motifs. Une des conditions pour réussir en autoplastie, c'est qu'il faut que le lambeau qui va changer de place reste adhérent par un point de sa circonférence au lieu qu'il abandonne, car c'est par ce point, qu'on appelle pédicule, qu'il continue à se nourrir jusqu'à ce que les adhérences qu'il contracte s'organisent assez bien pour qu'il puisse se passer de la nutrition qu'il recevait par ce pédicule. On ne peut mieux faire comprendre ce qui se passe ici qu'en le comparant à ce que l'on fait dans les jardins pour obtenir plusieurs arbres avec un seul arbre : on plonge alors une branche dans la terre et on ne la sépare de l'arbre que lorsque des racines de nouvelle formation ont assuré l'existence du nouvel individu.

On conçoit donc combien il serait pénible de maintenir ainsi accolés l'un à l'autre les deux patiens, et l'on aurait toujours à craindre que l'harmonie, si nécessaire jusqu'à l'adhérence bien organisée de la partie transplantée, vînt à se rompre, et alors le travail commencé à grand'peine n'aurait aucun résultat, si ce n'est cependant de rendre au complaisant ce qu'il avait consenti à donner. On a vu en effet un lambeau qui, pour cause ou autre, n'avait pu prendre au lieu où on l'avait appliqué reprendre parfaitement à son ancienne place

Il nous reste donc le troisième procédé, c'est celui qui est mis en usage actuellement, et seulement la seconde partie de ce procédé, c'est-à-dire l'autoplastie faite au moyen d'un lambeau pris dans le voisinage de l'organe qu'on doit réparer.

Pour bien faire comprendre comment on opère, nous allons rapporter l'observation d'un individu opéré par M. Blandin. Cette observation est empruntée à une thèse soutenue à la faculté de médecine par M. Chomette de Bordeaux.

A la débâcle de Waterloo, Gressan (Eustache) reçut de la main d'un Anglais un violent coup de sabre qui porta au milieu de la face : le nez fut coupé en totalité, ainsi qu'une partie de la lèvre supérieure, enfin le coup avait été si vigoureusement appliqué que les cinq dents moyennes de l'arcade dentaire supérieure furent détachées. Cependant, malgré cette énorme blessure, malgré le sang abondant qui s'écoulait par tout les points, Gressan, sans s'inquiéter de son nez, qui était tombé à ses pieds, conserva assez de force pour donner la chasse à son ennemi, qu'il atteignit, et par la mort duquel il tira vengeance de la perte qu'il venait de faire.

Après cet exploit, Gressan fut conduit à l'hôpital; comme sa lèvre restait encore adhérente par quelques points, on la put recoudre et elle reprit parfaitement. Mais le nez manquait complètement, car Gressan n'avait pas fait comme ce soldat, dont Garengeot cite l'histoire, qui, se battant avec un de ses camarades, eut le nez emporté de la même manière, mais qui, avant de songer à la vengeance, eut l'idée de jeter son nez dans la boutique d'un barbier, de telle sorte qu'il le retrouva et se le fit réappliquer avec succès, dit-on.

La plaie, résultat de la mutilation, étant guérie, Gressan fut forcé de recourir à un nez postiche et il s'en fit faire un en argent. Mais, hélas! tout s'use même les nez d'argent, et force fut au malheureux de retourner chez le faiseur de nez. Mais cette fois ses moyens ne lui permirent pas de se munir d'un meuble aussi aristocratique, et l'argent de faire place au modeste cuir bouilli. C'était une triste économie, car ce nouveau postiche ne pouvait tenir en place, il devînt bossu sur tous les points, enfin il était plus difforme que la difformité, et c'était, comme le disait lui-même Gressan, un nez à faire peur même aux rats les plus affamés.

A cette époque, Gressan fut vu par un chirurgien de Rouen qui proposa une opération. D'après les conventions, la main d'œuvre ne devait rien coûter ; la matière étant d'autre part fournie par lui-même, le malade vit dans la proposition une économie bien claire et consentit à tout.

Mais cette réparation qui fut faite aux dépens des joues n'eut aucun beau résultat, et Gressan était plus laid que jamais. Ce fut sur ces entrefaites qu'un jour M. Blandin le rencontra aux Champs-Élysées. Ce ne fut pas sans peine que le chirurgien put faire accepter une opération au pauvre désillusionné sur la puissance de la chirurgie.

Gressan restait dans l'incertitude sur le parti qu'il aurait à prendre lorsque M. Blandin lui montra un de ses opérés; cet échantillon lui plut et il se décida de nouveau.

Description de l'opération.

Lorsqu'il s'agit d'une réparation, il est important de prendre ses mesures avec exactitude, car il serait bien déplorable après avoir fait souffrir un malade de lui laisser pour tout bénéfice une nouvelle infirmité en remplacement de celle qu'on voulait détruire. Aussi M. Blandin commença-t-il par figurer le nez avec un morceau de diachylon auquel il donna la forme que le lambeau devrait prendre. Cette forme était très-exactement celle d'un triangle à deux côtés égaux, tronquée à son sommet, qui représentait la

racine du nez, et il avait eu soin de laisser au milieu de la base de ce triangle un petit appendice qui devait, en étant refoulé en arrière, simuler la cloison du nez. L'opérateur avait eu soin de donner au modèle une largeur telle que le lambeau put dessiner une convexité assez forte lorsqu'on le fixerait en rapprochant les deux bords latéraux.

Une fois ces précautions préliminaires bien prises, voici comment se fit l'opération. Le modèle était fait, il ne s'agissait plus que de l'imiter, rien n'était plus facile. Le diachylon fut collé sur le front; mais ici la base du triangle était en haut et le sommet en bas, situé entre les sourcils. Avec un bistouri, suivant tous les contours du modèle, l'opérateur entama profondément la peau du front. L'incision qui longeait le bord droit du triangle descendait plus bas que celle de gauche, et nous allons en expliquer le motif dans un instant.

Les incisions faites, le modèle fut enlevé : il devenait inutile; puis toute la peau circonscrite fut disséquée et le lambeau renversé. Mais alors il fallut faire exécuter au pédicule une véritable torsion pour venir appliquer la face saignante du lambeau sur la place du nez. Ce mouvement fut aidé par l'incision plus prolongée à droite qu'à gauche qui permit de faire tourner pour ainsi dire le pédicule sur lui-même. Il ne restait pour terminer qu'à fixer le lambeau au nouveau lieu qu'il allait occuper. Pour qu'il put y adhérer, on rafraîchit avec un bistouri les points où il devait contracter ces adhérences. Puis avec du fil ciré, armé d'aiguilles courbes, on fixa par des points de suture le nouveau nez dans sa position. L'appendice, bien entendu, fut attaché par son sommet au point ou devait naturellement se fixer la cloison du nez. De la charpie introduite dans le nouvel édifice nasal lui donna la convexité convenable. La plaie du front fut pansée simplement, et, ressources admirables de la nature! le chirurgien n'eut rien à faire. Les bords de la vaste perte de substance se rapprochèrent insensiblement, et cette plaie, qui avait à sa partie supérieure jusqu'à deux pouces et demi d'étendue, après la guérison laissa une cicatrice linéaire.

Quatre jours après, le lambeau adhérait parfaitement; on put couper les sutures, et ce fut alors que, par des compressions dirigées avec art et méthode, le chirurgien donna à ce nouvel organe une forme si convenable que beaucoup de gens pourraient envier le nez de Gressan.

J'ai passé bien des détails qui pourraient ne pas intéresser, me contentant d'expliquer de la façon la plus simple le procédé ingénieux mis en usage pour la rhinoplastie, procédé auquel Gressan doit un vrai nez de chair bien solide, car il le saisit et le tiraille avec force sans aucune espèce de précaution lorsqu'il se mouche : nez remarquable, qui, outre qu'il l'a guéri d'une repoussante infirmité, lui permet de s'adonner avec délice à la vie nomade, qu'il aime, car en le montrant dans toutes les académies, dans toutes les villes et villages, il se fait une ressource qui le met à l'abri du besoin.

Un fait bien remarquable que je citerai encore, c'est qu'après ce changement de place, la sensation éprouvée dans le lambeau, semble ne pas le suivre. Ainsi lorsque Gressan avait les yeux fermés, si avec une épingle on lui piquait le bout de son nouveau nez, en lui demandant d'indiquer le point où il était touché, il portait aussitôt la main à son front : c'est exactement ce qui a lieu chez les amputés, qui ressentent pendant fort longtemps des douleurs dans l'extrémité du membre qu'ils n'ont plus.

Nous avons encore à l'Hôtel-Dieu un homme auquel on a refait le nez, ainsi qu'une jeune fille à laquelle vient d'être reconstruite la paupière supérieure du côté droit, qu'elle avait perdue par suite d'une gangrène.

Ces deux malades, placés aussi dans le service de M. Blandin, seront bientôt complètement guéris d'infirmités qui, suivant toute apparence, devaient à jamais être incurables.

Nous citerons parmi les chirurgiens français, comme s'étant occupés spécialement de l'autoplastie, MM. Blandin, Lisfranc, Roux, Jobert, etc.

Dans ces derniers temps M. Martinet de la Creuse a pensé que l'autoplastie pourrait être applicable à tous les cancers pour en empêcher la récidive. Il conseille de rapporter un lambeau de peau sur la plaie, résultat de l'ablation du cancer.

Cette découverte ouvre encore une nouvelle voie à l'autoplastie, et des faits déjà assez nombreux semblent devoir faire adopter cette nouvelle méthode, qui viendrait mettre un terme à ces maladies que jamais on ne pouvait guérir que temporairement.

Je finis ici, heureux si cet article a pu intéresser ceux qui me font l'honneur de me lire tout en les mettant au courant d'une des plus admirables conquêtes de la chirurgie.

Ed. LABORIE.
Interne à l'Hôtel-Dieu.

JOURNAL.

LES PRIX DE VERTU.

L'Académie française a procédé, le 9 août, en séance publique et sous la présidence de M. de Salvandy, son directeur, à la distribution des prix annuels, destinés par le legs de M. de Montyon, aux actes de vertu et aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. Cette solennité a naturellement ramené dans le public et dans la presse l'examen des questions que soulève l'institution philantropique de M. de Montyon.

Quelque défaveur qu'on encoure à se poser en adversaire d'une idée généreuse, nous avouerons que celle-ci nous paraît mériter quelques-unes des critiques dont elle a été l'objet. L'insuffisance de ses applications n'est pas douteuse. Il ne faut pas s'imaginer que la bienfaisance soit seulement une affaire d'instinct et de bon vouloir; elle manque à son nom si elle n'est pas accompagnée de discernement.

M. de Montyon a divisé les prix en deux classes : les uns sont réservés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, les autres à la vertu proprement dite, soit qu'elle se manifeste par des actes de courage spontané ou de dévouement opiniâtre. Nous ne contesterons pas, comme on l'a fait déjà, la compétence de l'Académie à repartir équitablement les uns et les autres. Et d'abord quant au jugement des ouvrages utiles, cela ne fait ni question ni difficulté. L'Académie, composée d'hommes éminens choisis presque tous aux premiers rangs de la littérature, est le tribunal le plus apte à le prononcer. Cependant, sauf quelques rares et éclatantes exceptions, les ouvrages récompensés sont ordinairement des livres dont l'Académie révèle la première l'existence au public. Ce sont ou des traités spéciaux et didactiques de réforme ou d'amélioration ou d'innocens recueils d'anecdotes, violettes enfouies sous les rayons de leur libraire-éditeur et dont le parfum modeste n'arrive qu'à l'Institut. Pour qu'il en fût autrement, il n'y aurait qu'une chose à faire, ce serait de tenir compte de l'opinion d'un juge plus compétent à lui seul que toutes les classes de l'Institut. Ce juge qui n'est ni éclairé, ni spirituel, ni savant, qui n'est certes pas infaillible, mais dont les erreurs elles-mêmes sont parfois bonnes à respecter, c'est tout le monde, c'est le public. La première condition des livres honorés des prix Montyon devrait être leur popularité. On les récompenserait ainsi pour le bien qu'ils répandent et non pour le bien qu'ils renferment et on satisferait plus complétement au vœu de M.

de Montyon, qui a entendu instituer ses prix en faveur des ouvrages, non les plus moraux, mais les plus utiles aux mœurs. A ce compte, ce ne serait plus souvent les grands in-8 immobiles qu'on récompenserait, mais bien plutôt les livres d'activité et d'abnégation qui se feraient petits pour aller vers les petits, pour se glisser dans toutes les chaumières, pour être lus par les enfans et par les pauvres; livres précieux dont la simplicité ne serait jamais vulgaire, dont le langage serait toujours pur et où l'auteur s'oublierait lui-même pour ne songer qu'à ses lecteurs, comme ces vieux architectes des monumens chrétiens dont le nom est ignoré parce qu'ils ont fait à Dieu offrande entière de leur gloire. Il est vrai que de pareils petits livres sont rares; depuis plusieurs années il n'en a guère paru qu'un, c'est *Simon de Nantua*, par M. L. de Jusssieu, et il n'a obtenu qu'une des médailles les plus légères du prix Montyon. La véritable récompense de l'auteur est dans le succès populaire et intarissable de l'histoire de son porte-balle de Nantua, que les colporteurs de la France vendent chaque année à plusieurs milliers d'exemplaires aux ouvriers des villes et aux laboureurs des campagnes. Sans rencontrer des idées aussi heureuses et sans atteindre aux mêmes succès, il est encore des livres moraux qui se font lire : les dispensateurs du prix Montyon simplifieraient bien utilement leur tâche de recherches, si leur choix se formait parmi ceux qu'adopte le public le plus nombreux.

La compétence de l'Académie, moins évidente quant au jugement des actes de vertu, a été ingénieusement soutenue par M. de Salvandy qui, invoquant dans son discours l'autorité de l'adage *vir bonus dicendi peritus*, a trouvé naturel que les juges de l'art de bien dire, le fussent aussi de l'art de bien faire. Quelque opinion que l'on se forme sur cette matière, il ne peut venir à l'idée de personne de mettre en cause l'Académie elle-même et de considérer comme un empiétement d'attribution le mandat pénible qu'elle a généreusement accepté. La seule crainte qui soit tout au plus permise, c'est que l'accomplissement de ce mandat, semé de difficultés imprévues et nouvelles n'absorbe un temps réservé à d'autres travaux et à la longue ne détourne l'Académie, corps essentiellement littéraire, du but principal de son institution.

Mais ces discussions auxquelles ont s'est souvent arrêté sont après tout assez futiles; la véritable question est de savoir si les encouragemens donnés à la vertu lui profitent en effet. La vertu a-t-elle besoin de récompense?

Assurément non, et elle se suffit bien à elle-même. Le propre de tous les dévouemens est de rechercher l'ombre et de s'y réfugier avec une pudeur qu'effarouchent les regards des hommes. On ne les dévoile guère sans leur faire une sorte de violence. Si l'espoir d'être vus et récompensés pouvait devenir le premier de leurs mobiles, alors l'institution des prix de vertu porterait un coup funeste à l'exercice même de la vertu. Car l'Académie confesse chaque année son embarras et déploie le petit nombre de distinctions dont elle dispose pour honorer tant de belles actions parmi lesquelles elle est réduite à choisir non pas toujours les plus sublimes, mais les plus apparentes et les plus théâtrales; et les héros ou les martyrs de la vertu cesseraient de combattre ou de souffrir pour une cause où leur propre conscience ne leur suffirait plus lorsqu'ils se verraient si souvent frustrés de l'approbation la plus stérile.

Heureusement il n'en est et n'en sera rien. Parmi les actes de courage spontané ou de vertu patiente qu'on honore des prix Montyon, il n'y en a peut-être pas un d'inspiré par eux. Ceux qui les obtiennent les méritent beaucoup plus qu'ils ne les ont prévus et brigués : mais si ces prix ne réussissent pas à multiplier les bonnes actions, ils peuvent prévenir les mauvaises. Aux indifférens ils apprendront à admirer et à aimer la vertu, sinon à la suivre, et aux méchans ils montreront en regard du principe de la *récompense* qu'ils appliquent, le salutaire contraste du principe de *la peine* que la société applique dans toute sa rigueur.

Sous ce rapport seulement leur part d'influence serait encore assez belle pour qu'on ne négligeât aucun moyen d'augmenter leur efficacité. Or il y a aujourd'hui beaucoup à faire de ce côté-là. Il faudrait d'abord que la distribution des prix Montyon, au lieu de se passer en famille, fût entourée de tout l'éclat qui pourrait la rehausser : il faudrait surtout qu'une publicité active et puissante en propageât le retentissement; que le discours du directeur de l'Académie imprimé à profusion fût envoyé à tous les maires de France chargés de le distribuer dans leurs communes. L'Académie a compris cette nécessité, mais comment la réalise-t-elle? En arrêtant que le rapport sur le prix de vertu sera imprimé et tiré à six mille exemplaires, dont un *nombre considérable* sera envoyé à MM. les préfets.

La bonne foi avec laquelle l'Académie croit satisfaire à toutes les conditions de publicité que nécessite son œuvre aurait de quoi faire sourire si l'on ne devait pas tout prendre au sérieux dans une affaire aussi grave. Sur les six mille exemplaires dont elle ordonne le tirage, elle entend qu'un nombre considérable, quatre mille exemplaires peut-être, soient distribués entre les trente-huit mille communes de France. Cela fait à peu près un quart de livret par commune. Il faut souhaiter que M. le ministre de l'instruction publique, qui doit tenir un compte plus exact de la statistique du pays, supplée de son chef à l'insuffisance de cette mesure, en ordonnant une distribution annuelle du livret des prix de vertu dans toutes les écoles primaires du royaume.

Le discours de M. de Salvandy a été l'un des plus remarquables qui aient depuis longtemps traité le même sujet. L'éloge le moins suspect qu'on en puisse faire est de redire l'impression profonde qu'il a produite sur l'assemblée. On a oublié d'y apprécier le bonheur presque continuel de la pensée et de l'expression pour ne songer qu'au charme de la sensibilité dont il était pénétré et qui a été sympathique et contagieuse comme toute émotion vraie : mais il aura prouvé que les académiciens, « devenus les historiographes de la pauvreté après l'avoir été des rois» comme il l'a si heureusement rappelé ne s'acquittent pas de leurs nouvelles fonctions avec moins d'orgueil que des premières.

Les prix distribués se divisent naturellement en deux classes. Les uns s'accordent à des actes de courage qui, bien que souvent renouvelés, ont la spontanéité pour caractère distinctif, les autres s'adressent aux vertus patientes et résignées dont la persévérance est la plus grande force. Est-il besoin de dire que ce sont des femmes qui obtiennent ceux-ci : les premiers sont remportés par des hommes.

Pierre Guillot, d'Ancenis, Jean-Marie Georges le Parisien, Louis Brune, de Rouen, et les frères Conté, de Cahors, sont d'intrépides mariniers qui accomplissent avec la même simplicité des actes de dévouement dont l'occasion seule fait la différence.

Pierre Guillot, au moment où venait d'éclater la chaudière du bateau à vapeur *le Vulcain* est arrivé à demi brûlé à travers l'eau qui brûle et la vapeur qui asphixie auprès de cinq enfans dont la mère était déjà morte et dont la bonne refusa le salut qui lui était offert en s'écriant : « Sauvez, sauvez mes enfans,» cri sublime dont Guillot exauça le vœu.

Pierre Guillot offre un exemple frappant de cette répugnance qu'éprouvent ceux qui font le bien à le voir produit au grand jour. On a su son trait de dévouement longtemps avant d'en savoir l'auteur. Pour qu'il avouât son héroïsme il a fallu lui faire subir de véritables interrogatoires et employer, pour découvrir la vertu, les ressorts employés jusqu'à présent contre le crime. »

Jean-Marie Georges a sauvé trente-quatre personnes de l'eau: Louis Brune en a sauvé quarante-deux. Les frères Conté triomphent d'épreuves encore plus graves, car un jour ils sauvent le fils de leur ennemi, et c'est du lit où depuis deux mois l'un d'eux frissonnait de fièvre qu'il s'élance dans le Lot, affrontant une mort presque certaine pour l'y arracher lui-même.

Il y a dans la vie de ces hommes bien d'autres traits admirables : les autres prix décernés l'ont été pour des dévouemens non moins méritoires. Si nous nous abstenons de les rapporter ici, avouons-le à notre honte, c'est dans la crainte que le récit n'en paraisse monotone. On ne se lasse que trop vite d'entendre parler de vertus humbles et modestes dont l'accomplissement est sublime, mais sans originalité et manque d'incidens dramatiques ou romanesques pour assurer leur vogue.

L'épisode qui a terminé le discours de M. de Salvandy réunissait au plus haut degré toutes les conditions de succès. N'était-ce pas en effet satisfaire outre mesure à toutes les exigences que de reproduire fidèlement une des plus admirables créations de Walter-Scott?

Dans cette touchante histoire de *la Fiancée de Lammermoor* à côté des funestes amours de Lucy Ashton et d'Edgar de Ravenswood il y a une figure que vous n'oublierez jamais et qui vous a fait venir autant de sourires aux lèvres que de larmes aux yeux, c'est celle de Caleb Caleb est le vassal par excellence; il a pour le jeune maître de Ravenswood une tendresse de nourrice. Mais il aime surtout en lui le dernier représentant de la famille qu'ont servi tous ses pères. Le culte qu'il rend au nom exalte encore son dévouement pour la personne d'Edgar. C'est sa sollicitude pour la maison qui lui inspire tant d'ingénieux mensonges, tant de pieuses fourberies et qui le pousse jusqu'à voler lui, l'honnête Caleb, jusqu'à voler l'oie du tonnelier Girder, tandis qu'il glisse son dernier écu dans la poche de son maître. Jamais on n'eut de respects plus empressés pour les sires de Ravenswood entourés de leurs vassaux et de leurs amis dans la grande salle de leur château, qu'il n'en témoigne au dernier de leur race, pauvre orphelin qui vit seul dans la tour ruinée de Wolfcrag. Avant que d'aller s'engloutir dans les sables de Wolfhope, Edgar jeta une bourse d'or aux pieds de Caleb; l'or tomba par terre et le vieillard courut sur les traces de son maître : il ne retrouva de lui qu'une plume noire qui surmontait son chapeau et que la marée jeta à ses pieds; il la ramassa, la fit sécher et la plaça sur son cœur. Dès lors, Caleb ne vécut plus, toutes ses idées, toutes ses sensations de plaisir ou de peine, d'orgueil ou de crainte avaient une liaison intime avec la famille qui s'est éteinte : il cesse de porter la tête haute; il oublie ses occupations et ses habitudes. Son seul plaisir est d'errer de chambre en chambre dans la tour de Wolfcrag et de se rappeler les différentes scènes qui s'y étaient passées pendant la vie de ses maîtres. Il dort sans prendre de repos, mange sans recouvrer ses forces, et modèle d'une fidélité que montre quelquefois la race canine, mais dont on trouve peu d'exemples dans la race humaine, il languit quelque temps et meurt.

C'est un beau privilége de certains génies que de rester toujours dans la vérité, même lorsqu'ils semblent en excéder les bornes. Si les types qu'ils ont créés ne se retrouvent pas fidèlement dans le passé, c'est l'avenir qui les réalise. Caleb vient de revivre avec une puissance de dévouement plus grande peut-être que celle dont l'avait doué l'immortel romancier, car en accomplissant les mêmes prodiges de fidélité, il trouve moyen de les concilier avec un sentiment bien fort, l'amour paternel qu'il n'avait pas connu autrefois et qu'il n'avait pas eu à combattre.

Alexandre Martin, menuisier à Champrond-en-Gatinais, arrondissement de Nogent-le-Rotrou (Eure et Loir), après avoir servi pendant trente-cinq ans le marquis de l'Aubespine, ancien colonel du régiment de la reine, s'était retiré de sa maison avec la promesse d'une pension de 400 francs qui ne lui fut jamais payée parce que les dettes dont le marquis était criblé absorbaient les plus faibles restes de son immense fortune. Martin s'était remis courageusement à vivre de son état, lorsque le 16 juin 1830, sa porte s'ouvre, et le fils de son ancien maître, le comte de l'Aubespine, paraît avec ses trois enfans, deux petites filles de quatre et de cinq ans et un garçon de dix-huit mois qu'il lui confie. Forcé de s'expatrier, il ne lui parle que d'une courte absence et s'éloigne pour ne plus revenir. Ces enfans étaient, du chef de leur aïeule, Maximilienne de Béthune, les derniers descen dans du grand Sully. Alexandre Martin avait lui-même trois enfans, il adopta sans hésitation les orphelins; il gagnait trente sous par jour : sa femme et sa fille aînée en gagnaient vingt-quatre. « Quand le travail manque, ils empruntent, quand ils ne peuvent emprunter, ils vendent leur mobilier. Ils ne connaissent pas de privation. » Ils vivent de pain noir pour que les petits enfans du grand protecteur de l'agriculture ne manquent jamais de pain blanc. Et en même temps qu'il les élevait en père, le vieux serviteur conserva toujours pour ses jeunes maîtres une touchante superstition de respect dont il ne se départit pas un instant. Jamais il ne s'assit à la même table qu'eux, il les servit à table dans sa chaumière comme il l'eût fait dans le château de leurs ancêtres. Le dévouement de Martin a été secondé : d'autres mains achèvent aujourd'hui son œuvre. Louis de l'Aubespine-Sully a obtenu du roi une bourse au collége de Henri IV.

Louis de l'Aubespine, qui est aujourd'hui un enfant de neuf ans et demi, assistait à la séance de l'Académie avec son père adoptif. « Puisque vous assistez à cette solennité, lui a dit l'orateur, puisse-t-elle faire sur votre jeune cœur une impression profonde et durable! vous entrez

dans la vie comme on est quelquefois condamné à la parcourir plus tard, sur un théâtre, en face de tout le public qui a les yeux sur vous. Sachez que le premier bien de ce monde est l'estime de son pays, et priez Dieu, qui a veillé sur votre enfance, qu'il vous la fasse conquérir. On vous dira un jour que vous avez de tous côtés dans les veines du sang illustre. N'oubliez jamais qu'il vous faut remonter jusqu'à Sully pour trouver près de vous un nom que celui de Martin n'efface pas.» L'enfant a écouté debout en pleurant et a embrassé Martin qui lui a essuyé les yeux.

L'effet de cette allocution touchante a été grand sur l'assemblée, qui y a répondu par des larmes et par des applaudissemens sans fin. Mais cet effet était de ceux auxquels on cède d'abord, sauf à les raisonner ensuite. Nous concevons que l'éloquent orateur qui l'a produit ait compté sur le spectacle solennel et instructif qu'il y avait à montrer à quel degré d'abaissement et de ruine peuvent tomber les plus grands noms et les fortunes les plus vastes, lorsque ceux qui en jouissent cessent d'en être dignes. A côté du souvenir de Sully, l'ami, le compagnon et le premier ministre de Henri IV, en regard de ce dernier représentant de la grande seigneurie dont les courtisans de Louis XIII s'étonnaient déjà lorsqu'ils le voyaient entrer dans le cabinet du roi avec sa grande barbe blanche, ses vêtemens de deuil et sa vieille habitude de dignité, montrer un Sully de neuf ans et demi, le teint hâlé, les cheveux frisés par le soleil, pauvre enfant élevé dans une chaumière, arraché à la faim par la pitié sublime d'un vieux paysan; c'était là une tentation presque irrésistible et à laquelle on a succombé.

Mais on a oublié en amenant là cet enfant qu'on ne pouvait lui parler de la reconnaissance qu'il doit à Martin son père adoptif, sans parler sévèrement devant lui de son propre père. Or, quelque coupable qu'ait été le père qui a oublié son titre sacré, pendant qu'on l'en déclarait indigne, son fils ne devait pas être là.

EDMOND LECLERC.

LES BAYADÈRES.

Les Bayadères ont quitté Paris, et nos lecteurs ont entendu parler déjà par d'autres journaux de ces étranges et poétiques danseuses. Leur costume a été décrit partout et l'on s'est épuisé en anecdotes plus ou moins bizarres sur leur compte. Le *Musée* doit donc se borner à donner quelques détails vrais et prouvés sur leur compte. Ces détails se trouvent dans l'acte passé entre les Bayadères et la personne qui les amena en Europe.

« Aujourd'hui sont comparus par devant le notaire royal à Pondichéry soussigné, M. E. C. Tardivel, demeurant en cette ville, dans une maison sise quartier du Nord, rue de l'Arsenal, d'une part;

» 1° La nommée Tillé-Ammalle, fille de feu Covindin, âgée de trente ans, de la caste des Tisserands; 2° la nommée Ammany-Ammalle, âgée de dix-huit ans; 3° la nommée Ranga-Ammalle, âgée de quatorze ans; 4° la nommée Soundra-Ammalle, âgée de treize ans;

» Toutes trois filles du nommé Vengadassalapoullé, pour ce comparant et de son consentement, demeurant tous en l'aldée de Tirouvendy-Pourham, territoire anglais:

» Lesdites quatre personnes dénommées bayadères de profession.

» 5° Le nommé Ramalinga-Modely, fils de feu Parassou-Ramamodely, de la caste des Tisserands, âgé de quarante ans, directeur de la danse dite *Nattonven*, habitant de Tirouvendy-Pourham, territoire anglais;

» 6° Le nommé Saravanapoullé, fils du nommé Ayacannoupoullé, de la caste Agamoudiar, âgé de vingt-cinq ans, demeurant à Tirouvendy-Pourham, chanteur dit *Pattagan;*

» Et 7° le nommé Devanayagapoullé, fils de feu Sadéassen, de ladite caste Agamoudiar, musicien ou mattalacaram; d'autre part.

» Lesquels sont convenus entre eux de ce qui suit, savoir:

» Art. 1er. Lesdites Tillé-Ammalle, etc., bayadères, ainsi que lesdits Ramalinga-Modely, s'engagent par corps à accompagner en Europe ledit sieur Tardivel, à s'embarquer sur le navire qui leur sera désigné à cet effet, et arrivés tous en Europe, à le suivre dans toutes les villes où il jugera convenable de les conduire.

» Art. 2. Lesdits individus s'engagent également à se présenter sur tous les théâtres indiqués par le sieur Tardivel et à y exécuter les danses accoutumées et la musique d'accompagnement.

» Art. 3. Ils ne pourront, sous aucun prétexte que ce soit, se refuser à exécuter les ordres dudit sieur Tardivel, concernant leur exposition à la curiosité publique.

» Art. 4. Ils ne pourront demander à revenir dans l'Inde avant le délai de dix-huit mois, à dater du jour de leur embarquement à Pondichéry.

» Art. 5. Ledit sieur Tardivel s'engage de son côté à pourvoir à tous frais de voyage d'aller et de retour et à l'entretien des dénommés ci-dessus pendant tout le temps de leur absence.

» Art. 6. Il s'engage en outre à payer par mois auxdits etc., formant la troupe, 10 roupies (27 fr. 70 c.) à chacun d'eux; en totalité, la somme de 70 roupies (193 fr. 90 c.), depuis le jour du départ de Pondichéry jusqu'au jour du retour; comme aussi à leur payer indépendamment à chacun celle de 500 roupies (1,385 fr.), formant un total de 3,500 roupies (9,695 fr.), avant l'embarquement; ledit sieur Tardivel s'engage en outre à leur tenir compte d'une pareille somme de 3,500 roupies, par un partage et paiement égal entre eux, après le retour de ladite troupe à Pondichéry.

» Art. 7. Pour reconnaître les bons services du nommé Canagambalam, fils de feu Vengadassalam, de la caste Cavare, demeurant à Poudoussaleom, dépendant de cette ville, âgé de trente-huit ans, à ce présent et acceptant, ledit sieur Tardivel s'engage à lui payer la veille du départ de la troupe, une somme de 500 roupies, et huit jours après le retour de ladite troupe à Pondichéry, pareille somme de 500 roupies (1,385 fr.).

» Art. 8. Et pour l'exécution des présentes, en ce qui concerne le paiement à effectuer avant l'embarquement, lesdits Tillé-Ammalle, Ammany-Ammalle, Ranga-Ammale, Soundra-Ammalle, Ramalinga-Modely, Saravanapoullé, Devanayagapoullé et Canagambalam reconnaissent avoir reçu dudit sieur Tardivel, en deniers effectifs, la somme de 4,000 roupies (11,080 fr.), comptée, nombrée et délivrée à la vue du notaire et en présence des témoins soussignés, pour être répartie entre eux à raison de 500 roupies à chacun individuellement, et en quittent et déchargent ledit sieur Tardivel; déclarant tous être contens et satisfaits, sous la réserve de leurs droits et prétentions résultant du présent accord à leur profit lors de son entière exécution.

» Il a été convenu que les frais et honoraires du présent acte seront à la charge dudit sieur Tardivel. Telles sont les conditions faites et agréées entre les parties, de leur pleine et libre volonté.

» A ce présent sont intervenus les nommés Vengata-Ramachetty, fils de feu Apponchetty, et Soupramaniapoullé, fils de Rermassamypoullé, habitans malabars domiciles en cette ville; lesquels ayant accompagné lesdits individus, ont dit et déclaré en leur présence, au notaire soussigné, qu'ils les connaissent parfaitement, qu'ils pourront attester leur identité.

» Dont acte fait et passé à Pondichéry, etc.»

Madame la duchesse de C...s a fait d'après une des bayadères une charmante petite statuette que le *Musée* s'estime heureux de pouvoir reproduire par un dessin au trait. Du reste, Amany Veydoun, Saoundiroun et Ramgoun, ne sont pas les premières bayadères qui soient venues et qui aient dansé à Paris! Déjà, en 1768, une devadesi avait émerveillé, sinon toute la ville, du moins toute la cour, et produit par son costume bizarre, par ses gestes étranges et par sa légèreté de gazelle, la profonde et singulière sensation que chacun s'empresse d'aller recevoir aux Variétés, au bruit du tambourin de Veneyagorn, de la flûte essoufflée de Savaranim et des psalmodies de Ramalingam.

Le capitaine d'un bâtiment français, au moment de quitter l'Inde et de remettre à la voile pour la France, avait jugé à propos de s'emparer de trois bayadères, de les embarquer de force sur son navire et de les emmener en France. Il savait le bon accueil que lui vaudrait un pareil présent de la part de Mme Dubarry, déjà si émerveillée du petit nègre Zamore qui lui servait de page, et qu'elle tenait de la duchesse de Lavauguyon. Par malheur, le voyage fut long et pénible: les pauvres Indiennes ne tardèrent point à succomber aux fatigues de la traversée, au mal du pays, et surtout au chagrin de se voir sans cesse en contact avec des profanes qui ne leur permettaient pas de se nourrir des alimens que leur prescrit la religion de Vishnou et qui se faisaient un plaisir cruel de les contrarier dans leurs pieuses pratiques. L'une d'elles mourut de langueur et la seconde se précipita dans la mer avec le cadavre de sa compagne. La première avait dix-huit ans, la seconde quinze.

Bebaiourn, la plus petite, qui n'avait que six ans, survécut seule, grâce à l'insouciance et à la gaîté de son âge; elle arriva saine et sauve en France. Le capitaine de vaisseau se hâta de l'amener à Paris; et sollicita de Mme Dubarry la permission de lui offrir un présent aussi singulier que la fille d'un rajah; car il crut devoir relever l'origine de la petite fille et de la présenter, non comme une danseuse de profession, mais comme la fille d'un puissant seigneur indien. La favorite, trop heureuse de trouver un moyen de charmer les ennuis sous le fardeau desquels se courbait le vieux monarque, s'empressa d'accorder au capitaine l'audience qu'il demandait, et ce fut au milieu de la cour réunie que la petite Indienne parut avec ses pantalons de soie rouge, sa ceinture dorée, son torse nu et ses anneaux de diamans passés dans les narines. Elle chanta, elle bondit, elle donna de son mieux une idée des danses de ses compagnes, et puis elle se mit tout à coup à pleurer au souvenir des deux sœurs qu'elle avait vu mourir de chagrin sur le vaisseau.

Bientôt les caresses qu'on lui prodiguait dissipèrent cette courte émotion et elle recommença ses danses et ses jeux. Toute la soirée se passa de la sorte, jusqu'au moment où le capitaine, royalement récompensé par Louis XV, fit signe à la petite Indienne de se disposer à le suivre, car Mme Dubarry, dans la crainte d'inspirer de la jalousie à son nègre Zamore, avait refusé d'accepter, en don, la bayadère. Celle-ci répondit à l'ordre de son maître par les témoignages de la plus vive frayeur et courut se jeter dans les bras d'une jeune princesse qui lui avait témoigné une compassion et une bienveillance particulières. Cette princesse était la dernière des filles de Louis XV et de la reine Marie Leckzinska, c'était Mme Louise-Marie de France. Rien ne put déterminer Bebaiourn à quitter celle qu'elle s'était choisie pour protectrice; elle s'attachait à ses vêtemens, elle poussait des cris de désespoir et des larmes coulèrent en abondance sur ses joues jusqu'au moment où Mme Louise se déclara la protectrice de la petite Indienne et demanda au capitaine de la garder près d'elle. Celui-ci s'empressa d'acquiescer au désir de la princesse, et l'enfant suivit sa protectrice dans ses appartemens. Grâce à une intelligence extrême et à son vif désir d'être agréable à sa nouvelle maîtresse, la bayadère parvint bientôt à s'exprimer assez correctement en français. Le premier soin de Mme Louise fut de profiter de cette instruction pour initier sa pupille au catholicisme, et un an après son arrivée en France, Bebaiourn reçut de l'archevêque de Paris, avec le baptême, le nom de Louise.

Cependant l'esprit de la nouvelle chrétienne se développait avec l'active précocité naturelle aux organisations orientales. Elle s'exprimait en français avec une rare correction, écrivait cette langue de manière à mériter tous les suffrages de ses maîtres, et finit par devenir le secrétaire, la confidente et l'amie la plus intime de la princesse. Aussi lorsque la fille de Louis XV renonça au monde, quitta la cour et voulut s'enfermer dans un couvent de carmélites pour y prendre le voile et consacrer le reste de ses jours à la solitude et à la prière, Louise (1) fit également ses adieux au monde et suivit sa maîtresse, résolue comme elle à embrasser la vie religieuse. En effet, le 11 avril 1770, toute la cour rassemblée dans le couvent des carmélites de Saint-Denis, vit le spectacle étrange d'une princesse du sang et d'une bayadère agenouillées l'une près de l'autre au pied de l'autel, pour y recevoir le voile de novice des mains de Marie-Antoinette, qui n'était encore que Madame la dauphine de France.

Un an après, ce fut la comtesse de Provence qui donna le voile noir aux deux professes: à la blanche Européenne et à l'ardente fille de l'Inde. Puis toutes les deux commencèrent à mener la vie pénitente et laborieuse des carmélites; pieds nus, vêtues de bure, s'éveillant la nuit pour aller prier dans le chœur, et astreintes au jeûne le plus rigoureux. Oui, la fille de Louis XV et l'enfant né dans une pagode sur les bords du Gange, la princesse élevée pour le trône et la devadesi destinée à l'existence voluptueuse des bayadères; celle qui devait entrer dans la couche d'un roi, comme celle qui devait former de ses mains chargées de diamans, de blanches colombes de mousseline, ou bondir au milieu

(1) Une dispense d'âge fut accordée à la jeune Indienne.

des transports enivrans des opulens Indiens, passèrent dix-sept années de l'existence à user, sous leurs genoux pénitens, les marches de l'autel d'un cloître. La fatigue et les austérités firent succomber la première, Mme Louise, devenue sœur Thérèse : la mauvaise santé de sa compagne, aggravée encore par le chagrin que lui causait la perte de la seule personne qui l'aimât au monde, obligea la supérieure des carmélites à envoyer la religieuse indienne respirer un air plus libre que l'atmosphère humide du couvent, et à faire trêve à des austérités au-dessus de ses forces.

Sœur Louise obéit à regret, car elle appelait la mort comme une délivrance, et fut envoyée à Saint-Germain chez Mme la princesse de Beauveau, qui s'empressa d'accueillir près d'elle l'amie de la fille de Louis XV. Sœur Louise charma sa nouvelle protectrice par la rare distinction de ses manières, la grâce de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Elle s'exprimait avec facilité et en termes choisis; sa prononciation se faisait remarquer par une pureté harmonieuse, et elle parlait l'italien presque aussi bien que le français. Sœur Louise, quand elle arriva chez Mme de Beauveau, ne comptait guère plus de vingt-neuf ans; ses traits, d'une grande régularité et pleins de douceur, formaient un ensemble tout à fait remarquable par sa naïveté et par sa finesse. On remarquait encore à ses narines l'empreinte des cicatrices produites par les anneaux qu'elle y portait lors de son arrivée en France, et ses oreilles laissaient voir également des ouvertures beaucoup plus grandes que n'en produisent les boucles d'oreilles européennes. Enfin, il restait encore dans l'expression de ses grands yeux noirs, dans la hardie cambrure de sa taille mince et souple, dans son laisser-aller plein de mollesse et de langueur, je ne sais quoi d'étrange et de voluptueux qui rappelait la bayadère et que n'avaient pu effacer tout à fait vingt années de séjour en France et la mortification du cloître.

Par un hasard singulier, il se trouvait alors près de Mme la princesse de Beauveau une jeune négresse qui se nommait Ouricka, et à laquelle un petit roman de Duras a valu, de nos jours, une grande célébrité. Ouricka était en effet ce que son historiographe l'a dépeinte : une pauvre négresse pleine d'intelligence et de sensibilité, chez laquelle une éducation imprudente et mal en rapport avec sa position sociale, avait excité des idées qui la rendaient la plus malheureuse des femmes. Elle se sentait le cœur et l'ambition d'une grande dame, et elle se trouvait réduite à n'être pour tous qu'une femme de chambre, tolérée dans le salon de sa maîtresse! En vain, personne ne la surpassait en esprit et en talens, en vain sa voix pure, développée par une savante éducation musicale, lui valait l'admiration et les applaudissemens de ceux qui l'entendaient; en vain elle peignait de manière à rendre jalouse Mme Lebrun elle-même, la couleur noire qui la séparait de la société au milieu de laquelle elle se trouvait jetée, la rendait la plus malheureuse des femmes. Mme Louise devina et comprit des douleurs que sa grande piété l'empêchait seule d'éprouver elle-même. Bientôt une grande intimité s'établit entre l'exilée indienne et l'exilée africaine, et quand Ourika, devenue religieuse, rendit le dernier soupir, ce fut sur l'épaule de son amie qu'elle appuya sa tête défaillante.

Séparée encore une fois d'un être aimé, sœur Louise se sentit bientôt frappée par des adversités nouvelles. La révolution éclata, et la pauvre femme, restée sans protectrice, dut s'astreindre à vivre du travail de ses mains. Elle accepta courageusement cette nouvelle épreuve, établit un pensionnat à Saint-Germain, et parvint ainsi, non-seulement à se procurer quelque aisance, mais encore à pouvoir faire un peu de bien. Ce fut de cette manière qu'elle vécut jusqu'en 1806, époque où elle mourut au milieu du petit nombre d'amis que lui avaient faits sa douceur, son élévation d'esprit et sa rare égalité de caractère.

Tous les détails qu'on vient de lire sont minutieusement exacts. L'auteur de ces notes les a, pour ainsi dire, écrites sous la dictée d'une femme aussi distinguée que spirituelle et qui porte un nom deux fois célèbre. Souvent mise par le hasard en rapport avec la bayadère carmélite, elle a recueilli de la bouche même de sœur Louise la plupart des faits que reproduit ce feuilleton. Jamais elle ne parle froidement de la belle et malheureuse Indienne, qui savait supporter avec tant de noblesse et de cœur la plus grande des infortunes qui puissent nous éprouver ici-bas, l'isolement.

REVUE.

Tandis que les magistrats, les gens du barreau, les professeurs, enfin tout ce qui tient de près ou de loin à l'instruction publique ou aux tribunaux se gaudit dans les vacances, chasse ou voyage, les artistes reviennent à Paris et rouvrent leurs ateliers, car il faut s'occuper du salon prochain et préparer les tableaux que l'on compte exposer.

Biard a donc quitté l'Italie et va reproduire sans doute sur une de ses toiles l'éruption du Vésuve dont il a été le hardi témoin; Brascassat achève en Suisse des études d'animaux pour faire pendant à ses taureaux qui combattent; encore quelques jours et Gigoux reprendra ses pinceaux; Dantan jeune ébauche le modèle d'une sainte Agathe, destinée à la Madeleine; Bra commence une statue colossale; on admire dans l'atelier de Bion une figurine de la Vierge, et Duseigneur termine le buste d'un ministre protestant, œuvre exécutée avec une naïveté et une grâce extrêmes. Quant à Victor Schnetz, quant à Abel de Pujol, ils ont repris leur place sur les échafaudages de la Madeleine, l'un pour terminer la première entrevue de la Belle Pénitente et du Christ, le second pour la montrer en proie au repentir et les yeux baignés de larmes. Demi-nue, ses blonds cheveux épars, elle gémit, elle refuse d'écouter la voix consolatrice des anges qui l'entourent et qui descendent du ciel pour lui répéter qu'il lui est beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé.

Cette vaste composition, habilement entendue, se fait remarquer surtout par une harmonie de tons à laquelle ne permettent point facilement d'arriver les difficultés que présente la peinture à la cire.

Lorsqu'on se trouve sur l'échafaudage de M. Schnetz, ce qui saisit d'abord c'est la tête du Christ et la figure entière de la Madeleine. Le Christ, debout, enseigne à quelques disciples sa religion de paix et d'amour; la courtisane de Jérusalem, attendrie par les paroles sublimes de l'homme-dieu, a laissé tomber à ses pieds le tympanum qu'elle agitait naguère d'une main folâtre; ses bras se sont croisés sur sa poitrine; sa tête se penche, des larmes mouillent ses yeux, et sa main rajuste la draperie qui laissait demi-nue la naissance de ses beaux pieds. Jamais l'imagination la plus poétique n'a rien rêvé de frais et de charmant comme cette jeune fille qui frissonne pour la première fois au souffle mystérieux d'une parole sainte et sur le front de laquelle déjà s'efface à demi l'empreinte de la volupté.

Les autres fresques de la nouvelle église sont plus ou moins avancées, à l'exception de celle que doit peindre M. Coignet, et qui se trouve tout à fait vide.

Jacquand achève dans son atelier deux tableaux de genre : l'un représente la *Bénédiction des fruits*; un vieux prêtre étend ses mains sur les récoltes de l'automne et remercie le Dieu qui a daigné remplir les celliers de l'hiver; l'autre a pour sujet Louis XI qui entre chez la mère du duc d'Orléans et la surprend au milieu d'une leçon de lecture qu'elle donne à son fils, malgré la défense royale. La colère concentrée du tyran et la terreur de la mère sont rendues avec bonheur; cependant la *Bénédiction des fruits* a plus d'originalité, appartient plus en propre à l'artiste et abonde en mille détails suaves et gracieux. Le public décidera entre ces deux œuvres quand elles se trouveront exposées dans l'une des salles du Louvre.

C'est également au Louvre que M. Lebas va faire placer la belle mosaïque découverte récemment à Sainte-Colombe. Cette mosaïque a dix-sept pieds de long sur quatorze pieds six pouces de large. Divisée en compartimens, elle offre des combinaisons où l'art s'unit d'une manière piquante à l'originalité et à la fantaisie.

Le milieu, qui a malheureusement été endommagé, présente un médaillon circulaire sur lequel sont représentés deux personnages que, sauf plus mûr examen, leurs attributs pourraient faire supposer être Bacchus et Apollon. Ce médaillon central, compris dans une bordure de forme octogonale ornée d'entrelas, est entouré de huit autres sujets carrés, dont quatre représentent des génies qui semblent caractériser les saisons; dans les quatre autres, on voit un tigre, une panthère, un lion et un cheval. Ce riche ensemble est ensuite renfermé dans un carré entouré d'une belle bordure en rinceaux. C'est tout ce que contient ce pavé dans sa largeur; mais dans sa longeur, il offre à l'une de ses extrémités une seconde bordure composée de onze caissons entiers et de deux demi caissons hexagones, au centre desquels sont des rosaces coloriées. Du même côté, en outre de cette bordure, la mosaïque se termine par deux rangs de carrés formés par des lignes noires sur un fond blanc; à l'autre extrémité la bordure des caissons hexagones ne se répète pas et est remplacée par de simples petites rosaces isolées et assez distantes les unes des autres. Cette irrégularité des deux côtés d'un même pavé semble choquante d'après nos idées; mais il est à présumer qu'elle n'était pas sans motif chez les anciens, puisque la plupart des mosaïques découvertes, tant à Pompéia qu'en d'autres lieux, en présentent de semblables; elles étaient probablement déterminées par la disposition des pièces environnantes et par l'usage auquel on les destinait.

Après avoir donné la description de la mosaïque de Sainte-Colombe, il nous reste à parler des opérations relatives à son extraction et à son enlèvement. Le système presque exceptionnel adopté par les anciens pour l'établissement de ce pavé, en rendait le déplacement très-difficile. Les petits cubes dont se composent les mosaïques sont ordinairement fixés sur un ciment très-dur et d'une certaine épaisseur avec lequel ils font corps. Ici ils n'étaient posés que sur un mauvais ciment de six à huit lignes, qui tombait en poussière dès qu'on le touchait et laissait à nu le revers des petits cubes, de telle sorte que l'on voyait en dessous comme en dessus le dessin de la mosaïque. Ces petits cubes ont au plus quatre lignes d'épaisseur, et dans certains endroits, tels que ceux où sont représentés des figures et des animaux, ils atteignent à peine une ligne.

On conçoit tout ce qu'il y avait de difficile à se rendre maître d'une croûte aussi mince et par conséquent aussi fragile pour la détacher entière du sol qu'elle recouvrait. Cette difficulté était encore augmentée par la complication de plusieurs conditions des plus délicates. Il fallait, afin de pouvoir opérer le transport de ce pavé jusqu'à Paris, le diviser en vingt-quatre panneaux combinés de manière à ce que les lignes de section passassent dans les endroits les moins intéressans et les plus aisés à rétablir; il fallait que chaque morceau fût enlevé, encaissé avec assez de soins pour pouvoir être transporté sans dégradation et sans aucun dérangement dans les petits cubes de couleur qui forment le dessin; il fallait que ceux de ces cubes que l'on était dans la nécessité d'enlever par la division des panneaux le fussent avec assez de précautions pour ne pas ébranler ou détruire une partie de ceux avec lesquels ils étaient adhérens.

De semblables difficultés, auxquelles on était loin de s'attendre et qui de prime abord présentaient un problème qui paraissait impossible à résoudre, n'ont pas rebuté MM. Lebas et Cinti. Les moyens qu'ils ont employés pour les surmonter ont été combinés de manière à assurer la réussite de leur opération.

— Au Jardin des Plantes la plus grande activité règne, non-seulement parmi les promeneurs qui se hâtent de jouir des derniers beaux jours de l'automne, mais encore parmi les professeurs qui ouvrent leurs cours. Ainsi M. Duméril a commencé jeudi ses leçons sur les reptiles, et les prolongera sans doute jusque vers la fin du mois d'octobre. Peut-être reviendrons-nous une autre fois sur les enseignemens du professeur.

Le Jardin des Plantes a du reste subi quelques pertes. Un des kanguroos est mort, et le compagnon du marsupiaux reste plongé depuis cet événement dans une mélancolie profonde. On a dû, pour le soustraire aux sentimens de regrets qu'entretenait en lui la vue du parc où il avait vécu sept ans avec son camarade, le transférer dans la rotonde de l'éléphant et de la girafe. Mais ces précautions n'ont pas diminué le chagrin du pauvre veuf. Il reste languissamment couché, et ne bondit plus, comme jadis, sur ses trois pieds de derrière (car on peut donner le nom de pied à sa queue qui en remplit toutes les fonctions). La pauvre bête mourra de chagrin, et il ne restera bientôt plus au Jardin des Plantes d'autre indigène de la Nouvelle-Hollande que le casoar.

Celui-ci du moins ne mourrait pas de chagrin s'il venait à perdre son compagnon le casoar asiatique. Amenés dans la même cage il y a huit ans, placés dans le même parc, ils vivaient dans la meilleure intelligence; et les promeneurs s'étonnaient de voir réunis ces oiseaux d'un poil si différent. Le casoar en effet paraît couvert de poils et non de plumes : c'est le chameau des volatiles. Haut comme un âne, monté sur des jambes qui rappellent celles des ruminans,

le casoar originaire de la Nouvelle-Hollande se trouve vêtu d'un pelage gris, tandis que les couleurs les plus somptueuses, l'or, l'azur et la pourpre teignent le cou et le dos de son frère né en Asie. Or, depuis un an, ces deux amis sont devenus ennemis ; une haine féroce à tout à coup rompu la bonne harmonie qui régnait entre eux ; il a fallu les séparer ; encore s'efforcent-ils de se donner de grands coups de bec à travers les grillages de bois qui les séparent.

Il n'existe guère plus de paix entre les animaux dont le cerf d'Europe est le type vulgaire. Les rennes, les élans, les daims, de toutes les tailles, de tous les noms et de toutes les formes, mis en émoi par la saison du rut, se battent avec rage, entre-choquent leurs cornes, et se font mutuellement, en l'honneur de leurs Hélènes, des blessures qui souvent, par leur gravité, alarment les gardiens. Au rebours, la plus douce union règne parmi les autruches d'Ab-el-Kader, et jeudi matin, un œuf frais nouveau pondu et à peu près de la dimension de douze à quinze œufs de poule, est venu combler de joie les naturalistes ; car sans doute cet œuf se trouve fécondé et pourra produire le phénomène inouï jusqu'à ce jour d'une autruche née en Europe.

Le petit lion, donné au Jardin des Plantes par par M. le prince de Joinville, n'a pu se résigner à la captivité. Habitué à bondir librement sur le vaisseau qui l'a ramené, ou à se promener sans liens dans le parc de Neuilly, il est en proie à d'horribles convulsions depuis qu'on l'a renfermé dans une des loges de la ménagerie. On s'émeut de pitié lorsque l'on voit la maigreur maladive de la pauvre bête, qui pousse de petits gémissemens et vient présenter sa tête inoffensive aux caresses des curieux. Ceux-ci ne manquent jamais de reculer avec terreur, tout surpris des caresses qu'on leur demande : triste, découragé, le lion va se réfugier dans le coin le plus obscur de sa cage, bâille, essaie de dormir, ne trouve point le sommeil et se lève pour tenter encore une fois d'obtenir un signe d'intérêt. Souvent alors un de ses rudes gardiens passe sa main à travers les barreaux, la promène sur le dos chétif du malade et lui adresse quelque bonne parole : le regard du lionceau s'épanouit ; un léger frémissement de joie passe dans tous ses membres ; puis une sorte de remercîment mélancolique, soupir doux et prolongé, s'échappe de sa poitrine brûlante et souffreteuse, car une phthisie pulmonaire commence à s'emparer de l'infortuné prisonnier.

Pour se consoler de ce spectacle mélancolique on court au palais des singes. Là bondit, se heurte, se culbute, crie, piaffe, marche, danse, grimpe, toute cette famille grimacière et folle des quadrumanes, depuis le grave papion jusqu'au folâtre magot. Plus de six cents spectateurs se tiennent sans cesse debout sur le tertre en amphithéâtre élevé en face de la singerie. On rit, on applaudit, on se passionne, on prend parti ponr tel ou tel acteur, comme à un véritable spectacle. Les singes se montrent fort satisfaits de se voir l'objet d'une si vive curiosité, et il n'est pas d'extravagances qu'ils n'inventent pour attirer encore plus les regards sur eux. On remarque parmi les premiers rôles, un cynophitèque, singe chinois qui, sans la petitesse de ses proportions serait par sa forme, son intelligence et sa douceur un véritable chimpansé; il ne faut pas oublier une affreuse bête noire, à longue queue velue, à bras qui s'allongent d'une façon démesurée et dont le visage, couvert d'un rouge éclatant, montre une large bouche et une sorte de nez affreux. On ne saurait inventer un démon plus laid ; aussi le singe dont je vous parle, a-t-il reçu le nom de Belzébut. Fantasque, insolent, taquin, criard, il adopte pour sa victime ordinaire un malheureux singe à queue de cochon ; et certes, si cette queue courte, rase et frisée, n'a pas atteint des dimensions plus grandes, ce n'est pas faute d'avoir subi les tiraillemens de l'infatigable Belzébut. L'objet de ses persécutions a cependant pour protecteur un vieux papion qui s'est constitué commissaire de police de la république, et qui use de sa force pour défendre les opprimés contre les oppresseurs. Son adjoint est un joli petit chien d'Islande ramené par M. Gaymard : il donne aux moins dociles un coup de dent qui ne blesse jamais, mais qui provoque des cris aigus, lamentables et comiques.

On le comprend, avec un tel spectacle les spectateurs ne sauraient manquer ; et il se passe parmi les promeneurs des épisodes presque aussi réjouissans que les scènes bouffonnes du théâtre principal. Témoin l'aventure suivante :

Un artiste déjà connu par quelques hauts faits burlesques, se trouvait, il y a quelques mois, en face de la singerie près d'une personne charmante. L'artiste exprima l'admiration qu'elle lui inspirait d'une manière si vive que la jolie inconnue, pleine de terreur, courut se réfugier près d'un jeune homme dont elle saisit le bras. Le séducteur rentra chez lui fort désapointé de l'accueil fait à sa déclaration.... Mais jugez de sa joie le lendemain, lorsqu'il reçut une lettre pleine de paroles d'amour ! On n'avait pu le voir sans l'aimer ; des obstacles, maintenant insurmontables empêchaient qu'on ne volât dans ses bras, mais on saurait les vaincre, et en attendant on priait celui que l'on aimait passionnément d'écrire poste restante. — Il le fit ; avec quelle ivresse, vous comprenez ! La correspondance dura tout un mois.

Ce mois écoulé, l'heureux amant reçut un billet qui lui disait : — « Venez demain au jar din des Plantes, dans l'allée solitaire qui se trouve derrière le cabinet de minéralogie. Peut-être ne serai-je point seule ; mais si je tiens à la main un mouchoir blanc, vous pourrez venir me joindre. — A. »

Le lendemain, l'artiste fut fidèle au rendez-vous. Son cœur battait, ses genoux se soutenaient à peine... Damnation ! quarante jeunes gens se promenaient dans l'allée, et tous agitaient de façon triomphale des mouchoirs plus ou moins blancs. C'étaient les élèves de l'atelier d'un célèbre peintre de genre. La jeune fille se trouvait la sœur du plus espiègle des rapins ; celui-ci avait conté à ses camarades la subite et hardie passion du Lovelace, et l'atelier, à l'unanimité, avait déclaré que, dans l'intérêt des bonnes mœurs, il fallait mystifier le séducteur. On écrivit donc les lettres que vous savez, et l'on inventa la péripétie mirobolante qui conclut et mit fin aux amours du pauvre garçon.

— Laissons-là bien vite ces folles équipées pour deviser de choses plus graves ; parlons des deux publications qu'Achille Jubinal mène de front ; Achille Jubinal qui vient de remplir avec tant de bonheur et de savoir-faire la mission littéraire et scientifique dont l'avait chargé M. le ministre de l'instruction publique.

Le *Musée d'artillerie espagnol* donne les dessins et l'histoire des armures les plus curieuses, et fournit aux artistes des documens inconnus jusqu'ici et pourtant indispensables. Grâce aux magnifiques gravures de cet in-folio somptueux, on sait maintenant quelle forme avait l'estoc de Gonzalve de Cordoue et quelles ciselures ornaient l'épée que François Ier rendit en disant : « Tout est perdu fors l'honneur. » Le casque de Don Jacques-le-Conquérant, l'armure du Cid, le bouclier de Ferdinand-le-Catholique, les corsets de mailles, les tridens redoutables des guerriers maures, toutes ces merveilles ignorées jadis sont devenues populaires maintenant, grâce aux livraisons du *Musée d'artillerie espagnol.*

Les *tapisseries historiques* offrent peut-être un intérêt encore plus réel et plus important ; car elles datent presque toutes d'une époque où la peinture n'existait pas, et leurs dessins sont, pour le costume, les mœurs et les usages, ce que Grégoire de Tours, les Chroniques de Saint-Denis, Joinville, Froissart, Commines et Monstrelet sont pour les événemens et les études des faits.

Puisque nous voici amenés à dire quelques mots sur d'anciens documens historiques retrouvés, il faut mentionner encore un livre publié par un ancien élève de l'école des Chartes, M. Edward Leglay, sous le titre de *Fragment d'épopées du XIIe siècle*. On ne saurait se figurer le charme, l'habile entente et l'intérêt du poëme : *Raoul*, qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque du roi, sous le numéro 8205, et qui est écrit en vers *monorimes*. Cela est amusant comme un roman de Walter-Scott. La traduction de M. Edward Leglay, écrite avec une grande pureté, lutte sans désavantage avec le texte original et fait un ouvrage populaire d'un livre que fort peu de savans sauraient lire.

Il faut nous hâter de recueillir nos vieux souvenirs historiques, car il tendent à disparaître chaque jour, comme nos vieux monumens sur lesquels s'abat sans pitié la pioche des démolisseurs. Ainsi, dans un mois, l'Hôtel-Dieu verra ses murs historiques s'ouvrir et disparaître en partie, pour faire place à un quai. On va couper en deux le bâtiment Saint-Charles, et déjà l'on déménage le mobilier. Cent lits seront transférés à l'hôpital Beaujon, cent à Saint-Louis, cent à la Pitié, trois cents aux Orphelins, et si ma mémoire me sert bien, deux cents à l'hospice Necker. On ne manquera pas de se féliciter d'une pareille mesure, en répétant, d'après je ne sais quel préjugé populaire, que l'Hôtel-Dieu est insalubre et que sa position près de la rivière y rend dangereuse l'issue des opérations chirurgicales. Il n'en est rien ; les pauvres perdent tout à la suppression d'un hôpital établi dans le centre du quartier le plus populeux de Paris, et ceux dont la volonté détruit une partie de cet établissement, ne tarderont point à reconnaître la justesse de ces paroles du roi : « *Il vaudrait mieux abattre les Tuileries que l'Hôtel-Dieu.* »

Puisque les mots d'hospice et d'opérations chirurgicales viennent d'être prononcés, il faut mentionner ici en passant l'appareil calorifère du docteur Guyot ; appareil qui paraît destiné à produire une révolution dans la science de guérir les plaies. MM. les docteurs Lisfranc, Cloquet et Breschet ont adopté déjà cet appareil qui produit des résultats merveilleux, surtout dans les cas d'amputations. Il empêche le gonflement, l'inflammation, la douleur et surtout la fièvre qui trop souvent enlève les malades. La méthode de M. Guyot consiste dans une application facile et certaine du calorique.

— Un de nos amis de Turin nous mande une autre découverte beaucoup moins utile, mais qui ne manque pas d'originalité. M. Gregoire Moscone, dit-il, assesseur-juge de la capitale du Piémont, vient de trouver le moyen d'utiliser les tiges d'asperges. Il en fabrique un papier fort, qui rappelle la nature du parchemin, qui n'a pas besoin d'être collé et qui se satine facilement. Ce papier possède en outre la propriété de se durcir par l'immersion dans l'eau de mer, sans que l'écriture éprouve la moindre altération. Vous verrez que l'un de ces jours il nous arrivera du Piémont des livres pétrifiés.

— De Turin revenons bien vite à Paris, où tous les théâtres s'occupent déjà de nos plaisirs de l'hiver. Encore quelques jours, et les Italiens commenceront leur saison avec Rubini le divin et la belle Grisi. L'Académie royale de Musique met en répétition l'opéra d'Auber, *la Sœur des Fées*, où Duprez, Mme Dorus-Gras et Mlle Nau, rempliront les trois premiers rôles, et dans le troisième acte de cette pièce seront mises en action les fêtes étranges et poétiques de la vieille Flandre. Mlle Elssler va tenter le rôle de la Sylphide en attendant *la Gitana*, et tandis que Mlle Blangy part pour Vienne, Mlle Vagon arrive pour la remplacer. L'époque des débuts de M. de Candia approche : enfin, comme la *Presse* vous l'a déjà dit, on entendra bientôt Mlle Stuart dans *Valentine* ainsi que dans *Ginevra*, et Mlle Nathan da *la Juive* d'Halévy.

Mlle Lucile Graah retournera passer l'hiver à Copenhague, mais elle nous reviendra au printemps : M. Duponchel l'a engagée pour l'année prochaine.

— Il s'est donné dernièrement à Bruxelles un mémorable combat de coqs dont voici le bulletin officiel et circonstancié.

Décrivons d'abord le champ de bataille. Au milieu du manége de la rue du Musée, s'élève à deux pieds de terre un amphithéâtre carré sur le plancher duquel a été étendue une légère couche de terre que recouvre un tapis de couleur rouge. L'enceinte circulaire est marquée par un treillage d'osier à deux portes. Les spectateurs fort nombreux sont rangés autour de l'amphithéâtre.

Les deux premiers coqs sont apportés dan des sacs de toile ; ils appartiennent, l'un à M. le colonel Rodenbach, l'autre à M. Cauty, gentleman anglais. Le coq de M. Cauty est apporté par un entraîneur de profession. M. le colonel Rodenbach prend lui-même son coq dans le sac et le dépose dans l'arène. Le coq belge est un animal de grande espèce, richement empanaché. le coq anglais ou écossais est petit, mais plein d'énergie et soigneusement débarrassé des plumes qui pourraient gêner son action ; tous deux sont armés de longs éperons.

Une voix. — Je parie un guillaume pour le petit rouge.

Une autre voix — Nous verrons cela tout à l'heure.

Le coq anglais, à peine déposé à terre, entonne son chant de guerre et se lance sur son adversaire, qui riposte vigoureusement, mais qui paraît sérieusement atteint.

Good, good, dit l'entraîneur anglais.

Silence ! silence ! répond le côté belge.

Le combat s'engage avec des alternatives diverses, mais le coq anglais garde enfin l'avantage et son adversaire s'épuise visiblement.

Une voix — Je parie trois contre deux pour le petit rouge. — Personne ne répond.

La même voix. — Je parie deux contre un. — Même silence.

Le coq belge chancelle.

M. Carty. — Dix contre un pour mon coq.

Le coq belge est vaincu, on le jette expirant hors de l'arène.

Second engagement. — Pendant l'entr'acte, de nombreux paris s'engagent. On tient trois contre deux pour les coqs anglais contre les coqs belges. Le coq belge cependant est un animal de race, fort, nerveux et hardi; son adversaire est encore un petit coq écossais, aussi légèrement vêtu que le vainqueur au premier combat.

Les deux adversaires s'examinent longtemps, le cou tendu, la tête basse.

M. Cauty. — Je parie un louis au premier coup.

M. Rodenbach. — Vous pourriez vous tromper.

A peine le dernier mot était-il laché, que le coq belge s'est précipité sur son adversaire et l'a frappé à la tête. Un instant étourdi, le coq écossais a bientôt repris courage; aux charges de son adversaire géant, il se dérobe en se baissant; les coups du coq belge passent par-dessus le coq écossais, et le coq écossais tire aux yeux. Déjà le coq belge est borgne; bientôt après on s'aperçoit aux coups portés en l'air qu'il est tout à fait aveugle : il cherche une issue pour se dérober aux coups réitérés de son adversaire

Une voix. — Il court, il est vaincu.

M. Rodenbach. — Non, il ne court pas, je connais sa race, il est incapable de fuir. Je parie cent louis qu'il ne court pas, mais il est aveugle.

Le malheureux aveugle avait un désavantage immense, son propriétaire s'avoue vaincu, et les combattans sont retirés de l'arène.

Troisième engagement. — On continue à parier trois contre deux et même deux contre un pour les anglais.

Le coq belge est un grand animal à longues plumes blanches; il paraît en proie à un triste pressentiment et peu disposé à combattre. L'adversaire est encore un petit coq écossais; c'est lui qui attaque. Le coq belge s'anime tout à coup et fait une si énergique défense que les parieurs anglais fléchissent; mais le malheureux belge, frappé d'un coup d'éperon au flanc, tombe mort.

Quatrième engagement.—Le coq belge, cette fois, est de race anglaise; il porte fièrement la tête et regarde en mépris son petit adversaire. Les deux coqs ont à peine touché la terre que la lutte s'engage avec le plus vif acharnement. Les paris se multiplient; on entend à chaque minute : Six louis pour l'anglais, dix louis pour le belge. — Mais bientôt les Anglais faiblissent et ne répondent plus aux provocations de leurs adversaires : Deux contre un pour le belge : trois contre un pour le belge, dix contre un pour le belge. Le coq anglais, qui a résisté et attaqué même jusqu'à la dernière minute, est étendu sur l'arène, on le croit retenu par un de ses éperons engagé dans le tapis; l'entraîneur s'avance pour le dégager, mais il n'a plus à relever qu'un cadavre que le coq belge continue à déchiqueter à coups de bec.

Cinquième engagement. — Cette fois encore la victoire est restée au coq belge, auquel le public a paru tout d'abord accorder une grande faveur. Les Anglais, intimidés par la dernière défaite n'ont plus le verbe aussi haut; les paris ne sont plus ni de deux contre un, ni même de trois contre deux. Ce sont les Belges qui provoquent et font accepter des paris d'un contre un. Le coq anglais attaque le premier et avec plus d'ardeur que de véritable vigueur; son adversaire, conformément au grand principe de Suwarow dans son système de guerre contre les Turcs, supporte le premier choc et charge ensuite, et ménageant ses coups pour les rendre plus sûrs. Le coq anglais riposte avec une énergie digne d'un des plus beaux succès; mais il est déjà atteint de plusieurs blessures lorsqu'un dernier coup d'éperon en lui cassant la cuisse décide la victoire en faveur de son adversaire.

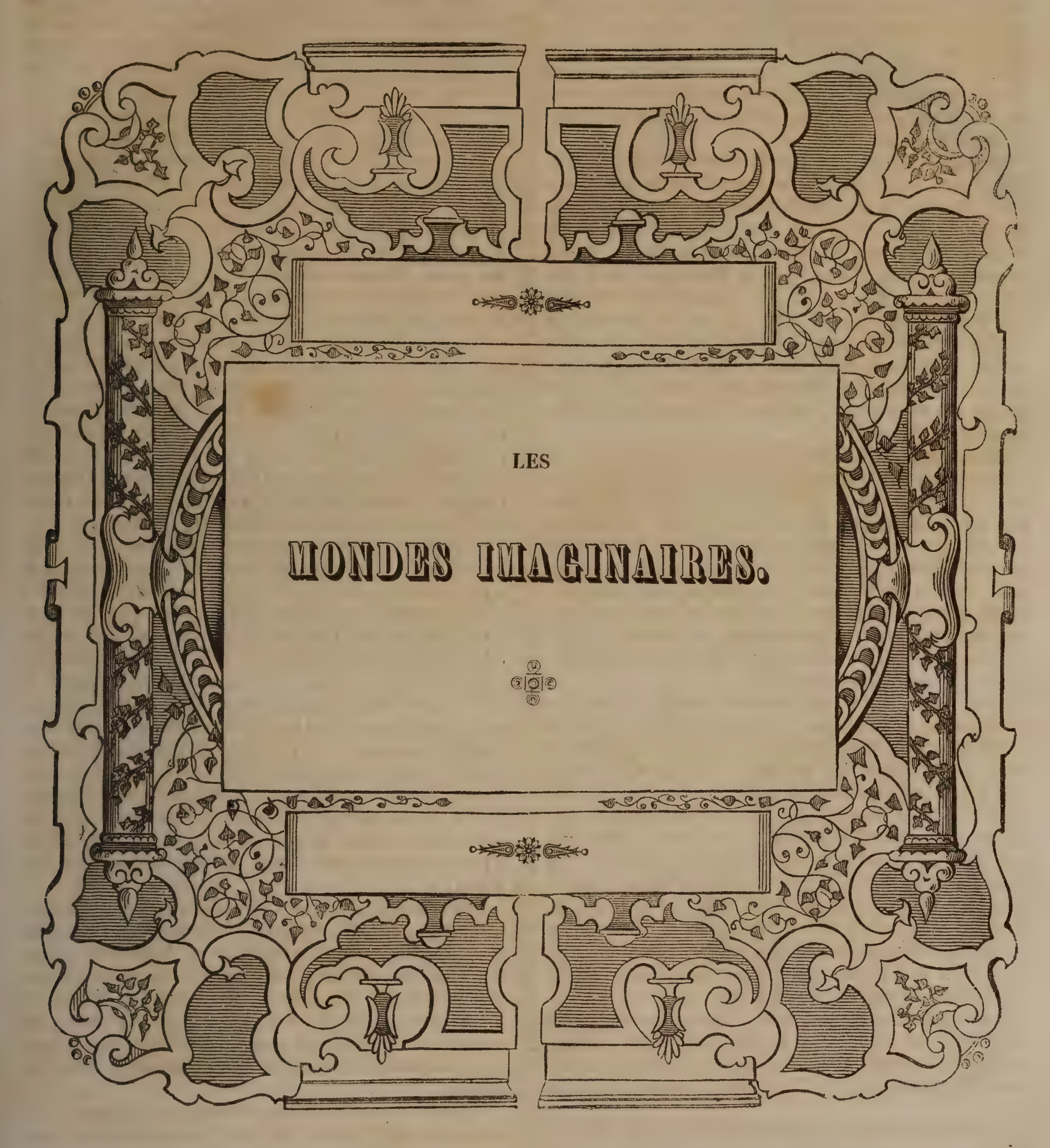
De ces cinq combats il a paru résulter que les coqs anglais sont plus habiles que les coqs belges, mais que les coqs belges sont plus vigoureux. Les coqs anglais se servent merveilleusement de l'éperon et les coqs belges en paraissent embarrassés; ils lèvent les pattes en marchant comme un conscrit enrôlé de la veille dans un régiment de hussards. Réduits aux armes de la nature, les coqs belges battraient infailliblement les coqs anglais; et puis il y a chez l'entraîneur anglais de petits secrets d'habileté que les bons propriétaires belges ne possèdent pas, et c'est là un désavantage immense.

Le Cirque doit jouer cet hiver un mélodrame intitulé *Goliath*. Le rôle du géant sera joué par un acteur nommé *Bien* et sur lequel un journal donne le détails suivans : Agé de 29 ans, il est Belge d'origine et natif de Spa; sa taille n'est pas moindre de 7 pieds. Au premier aspect, il vous surprend, vous domine, vous écrase. Peu à peu l'œil s'habitue à cette grandeur comme à un bas-relief de l'Arc de Triomphe. On accepte facilement cet ensemble dont les parties sont toutes fidèles à une harmonie générale; mais qu'un point de comparaison s'établisse et le phénomène reparaît dans toute sa brutalité primitive. Si M. Bien prend votre chapeau, on dirait une coquille de noix posée sur le front d'un sphinx, et pourtant sa tête est petite relativement au reste du corps. On remarque un nez sans saillie et une bouche qu'on dirait mignonne, si l'oreille n'était pas encore plus digne de cet éloge, rien de plus académiquement fouillé que cette oreille; le lobe surtout est rive d'une manière très-délicate. Le géant a peu de barbe; un front étroit que des cheveux châtains envahissent à l'aide d'un angle dont le sommet semble prendre la racine du nez pour point de mire. Toutes les extrémités sont irréprochables, ce qui n'empêche pas une jambe nerveuse de s'emmancher dans une cuisse de fer, laquelle a deux pieds de circonférence. Contre l'habitude de ses pareils, M. Bien ne paraît pas embarrassé de sa taille, et l'on a pas de peine à l'en croire quand il se pique de danser aussi bien qu'il monte à cheval. Il se glorifie en outre d'avoir été le tambour-major le plus haut empanaché de l'armée hollandaise.

S. HENRY BERTHOUD.



Dessin d'une statuette d'une bayadère d'après Mme la duchesse.



Les mondes imaginaires! A la lecture de ce titre, l'esprit s'inquiète, l'âme s'épanouit et chaque lecteur imagine qu'on va lui raconter ses rêves, qu'on va réaliser ses enchantemens. C'est qu'en effet il est peu d'hommes qui, dans le cours d'une vie intelligente, n'aient traversé au moins trois ou quatre mondes fantastiques : nous vivons plus en imagination qu'en réalité.

Interrogeons nos souvenirs et nous reconnaîtrons avec surprise que notre vie entière s'est écoulée dans un monde factice, toujours varié et toujours trompeur. L'homme demande au mensonge ses plus doux plaisirs : l'erreur l'amuse, l'espérance le distrait ; la chaîne des illusions qui se déroule sur son berceau, il la traîne jusqu'à sa dernière heure.

A peine il vient de naître que déjà sa nourrice l'introduit dans un monde magique habité par la peur et tout peuplé de revenans et de loups garous. Un peu plus tard, ce monde prend une apparence de réalité, et les années de l'enfant s'écoulent dans la gracieuse société du *Petit-Poucet*, du *Chat botté* et de *Robinson Crusoé*.

Douce vie que celle dont il puise les événemens dans ce dernier livre. Chaque matin il s'éveille avec l'espérance d'une nouvelle découverte, chaque soir il s'endort dans quelque solitude enchantée. Cette solitude, il l'embellit de tous les prodiges qu'il imagine, il la peuple de tous les êtres qu'il aime. Le travail l'absorbe, mais un travail composé de plaisir : il plante des arbres, il lit la Bible, il invente

les arts, il trace des forteresses, puis il combat, soumet et civilise des hordes sauvages, dont plus tard il se fait le roi. Quelle délicieuse existence! L'île déserte, le perroquet, les lamas, Vendredi et la guerre et la royauté lui font un petit monde complet où il rassemble au gré de son envie tous les trésors et toutes les gloires du Nouveau-Monde découvert par Christophe Colomb.

Mais tout à coup un nouveau sens se développe, de nouvelles idées apparaissent; l'adolescent quitte son île déserte, il lui faut un plus grand théâtre, ou peut-être de plus charmantes illusions. Le voilà entrant à pleine voile dans le monde de l'héroïsme, du patriotisme et de l'amour : autres mondes imaginaires! C'est celui de Plutarque, où il rencontre Aristide, Brutus, Camille, Épaminondas; ou bien c'est le monde de Platon, où il apprend la sagesse de la bouche même de Socrate; ou enfin c'est le monde romanesque d'Héloïse et de Clarisse, monde de vagues rêveries et de riantes illusions, où notre âme s'enivre tour à tour des beautés de la nature, de l'âme de Julie et des souffrances de Saint-Preux.

Ce monde est semblable à l'Élysée de Virgile, où l'on ne rencontre que des ombres : sa réalité est toute dans notre âme, sublime sanctuaire peuplé d'amis parfaits, de vierges sans taches, des images angéliques de Paméla, de Clémentine, de Julie, de Virginie, créations divines des poëtes et des romanciers, réalisation du sentiment du beau qui est en nous. Là le jeune homme échange sa vie matérielle et positive, une vie entière pour quelques minutes de délire, pour quelques jours d'enchantemens, et ces délires et ces enchantemens ne sont qu'un songe, le rêve d'une ombre, une flamme qui monte vers le ciel.

Après ce monde brûlant que nous traversons avec plus ou moins de bonheur, et en y laissant toujours quelque partie de nous-même, s'ouvre le monde de l'ambition et celui de la fortune. Ces mondes ont moins de charmes, sans être moins passionnés ni moins douloureux. A peine y avez-vous fait quelques pas qu'une force invisible vous entraîne et que toutes vos volontés vertueuses s'évanouissent. Des équipages brillans, des palais magnifiques, des montagnes d'or sont semés sur la route et passent rapidement sous vos yeux; l'imagination vous donne tout cela. Vous entendez les cris de la foule qui s'irrite, le fracas des fortunes qui s'écroulent, les gémissemens des peuples qui tombent, et ce bruit vous plaît, et ces chutes vous attirent, et le tourbillon vous emporte; et pendant que vous contemplez ces choses, votre âme meurt, en sorte qu'il ne vous reste plus qu'un corps, mais un corps intelligent, ardent, brûlant, dont l'avidité s'est accrue par le succès et qui demande des grandeurs, de l'or et des voluptés à toute la nature.

Fortune et ambition, deux mondes imaginaires où la vie s'use dans la recherche d'un bonheur qui ne s'y rencontre jamais, deux mondes où, par la puissance magique de l'or et du pouvoir, les hommes se transforment en tigres, en loups, en chacals, en renards et vivent dans l'unique espérance de se dévorer entre eux!

C'est ainsi que s'écoule la vie des riches et des héros. Quelle intelligence assez vaste pourra décrire seulement les abords du monde imaginaire qu'habitait Buonaparte lorsque, maître de l'Europe et convoitant l'Asie, environné des rois qu'il avait faits, des empereurs qu'il avait vaincus, seul remarqué au milieu de tant de grands hommes, il rêvait quelque chose de plus éclatant que sa gloire, de plus merveilleux que son empire, quelque chose qui le tua, car en voulant réaliser son monde imaginaire, le monde réel échappa de sa main.

Ainsi s'écoule la vie humaine! Chaque âge se fait un monde idéal où l'âme se retire comme pour échapper au monde véritable. Qui ne connaît les rêves de Rousseau? Pendant que ses ennemis le poursuivent ici-bas, son âme s'envole dans des régions sublimes; il échappe à la misère et à la calomnie, comme l'aigle échappe au serpent en s'élançant dans le ciel. Mais de quoi jouissait-il dans ce paradis de sa pensée? de lui, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible et d'imaginable le monde intellectuel. Les mondes imaginaires de Jean-Jacques, c'étaient les plus beaux sites de la nature, des solitudes agrestes qu'il peuplait d'êtres selon son cœur, d'hommes dignes de les habiter. Il se faisait ainsi un siècle d'or à sa fantaisie, remplissant ses beaux jours de toutes les scènes de sa vie qui lui avaient laissé de doux souvenirs et de toutes celles qu'il pouvait désirer encore; mais tous ces rêves ne pouvaient remplir son âme, il en trouvait toujours la fin : au milieu de leurs ravissemens les plus complets, il se faisait en lui un vide douloureux, et son cœur s'élançait vers des jouissances dont il n'avait aucune idée et dont pourtant il éprouvait le besoin. C'est alors qu'élevant son âme vers l'infini, il passait de l'admiration de la nature terrestre à la contemplation des choses divines et se perdait dans cette immensité : « Alors, dit-il, je » ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais » pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du » poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la » confusion de ces grandes idées; j'aimais à me perdre en » imagination dans l'espace; mon cœur, resserré dans les » bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais » dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je » crois que j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, » je me serais senti dans une situation moins délicieuse que » cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait » sans retenue et qui, dans l'agitation de mes transports, » me faisait écrier quelquefois : « O Grand-Être! ô Grand-» Être! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus... Ainsi » s'écoulaient dans un délire continuel les journées les » plus ravissantes que jamais créature humaine ait pas-» sées! »

Les jouissances de l'âme sont plus vives que celles des sens, parce qu'elles rapprochent l'homme de Dieu. C'est un des priviléges de la pensée de se détacher de la matière et de s'élancer vers l'infini : dès ce monde elle peut entrevoir quelques-unes des merveilles dont la mort doit lui donner le spectacle. Et ici il ne s'agit pas des visions des saints, brillans reflets des images de la Bible et des prophètes, il s'agit des divinations du génie en présence de l'œuvre de Dieu.

Il a existé un homme dont la mission sur la terre fut de contempler et de méditer. Si la vie d'un simple mortel peut donner une idée de la vie des pures intelligences, c'est celle de cet homme qui, étranger aux voluptés des sens, aux appétits de la chair, à toutes nos faiblesses terrestres, n'exista que pour la pensée. Son monde à lui c'est Dieu. Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures gardent le silence : c'est la pensée de Dieu que Newton veut connaître! cette pensée, il l'a cherche dans l'espace au milieu des astres, puis dans quelque chose de plus grand encore, il la cherche en lui-même, pressentant que Dieu pourrait bien avoir fait de son âme le sanctuaire des secrets de la nature. Alors il vit ce que les yeux d'aucun mortel n'avaient encore vu, il imagina ce que l'intelligence d'aucune créature n'avait encore imaginé, comment les astres se soutiennent dans l'immensité, comment les mondes roulent dans le vide, pourquoi les planètes se meuvent autour

de chaque soleil et pourquoi les soleils restent immobiles au centre de chaque système, pourquoi enfin toutes ces masses ténébreuses ou flamboyantes, après des perturbations séculaires qui semblent devoir entraîner leur chute, se retrouvent à leurs places, dans leurs sphères d'atraction, obéissant au pouvoir qui les suspend sur l'abîme et à la loi qui trace éternellement leurs routes lumineuses.

Voilà ce que vit Newton pendant vingt ans de méditation profonde et solitaire; voilà le monde céleste que sa pensée habitait. Et pendant ce temps il oubliait la terre, il oubliait son corps, il oubliait même de prendre ses repas lorsqu'on négligeait de l'en faire souvenir. Souvent le matin en se levant, il s'asseyait sur son lit, arrêté et comme enchanté par une pensée soudaine, et là, immobile, à moitié nu, il restait absorbé des heures entières dans les visions sublimes de sa propre pensée. C'est ainsi que les plus grands mystères de la création se dévoilèrent à ses yeux, et c'est ce que lui-même a exprimé d'une manière admirable dans un passage de son livre où il dit : « Je tiens le sujet de » mes recherches constamment devant moi, et j'attends que » les premières lueurs commencent à briller, puis qu'elles » s'étendent lentement jusqu'à se changer en une éclatante » lumière. » Quelle révélation des secrets de ce beau génie, et quelles émotions toutes divines devait éprouver celui qui par la puissance de ses contemplations, de clarté en clarté, allait se perdre dans une éclatante lumière!

Cette solitude de vingt ans au milieu des astres, suivie de la révélation d'une pensée de Dieu, composent une vie à part, une vie toute sainte et qui se trouve résumée dans ces paroles d'un père de l'Église : « Plus un homme sera recueilli en lui-même et sera devenu simple de cœur, plus il recevra d'en haut le don d'intelligence. »

Mais il faut descendre de ces régions de vérité et rentrer dans le domaine de la fiction; nous allons nous retrouver au milieu des poëtes, de ces intelligences tour à tour sublimes et charmantes qui étudient la nature non pour la comprendre mais pour la chanter : êtres divins, comme les appelle le divin Homère, et dont les rêves se développent dans de magnifiques réalités. Remarquons d'abord que c'est aux grands poëtes malheureux qu'appartiennent les plus belles créations de ce genre : l'imagination et la vertu leur ouvrent des mondes inconnus du vulgaire, et Dieu l'a ainsi voulu afin de les arracher à l'envie qui les poursuit. Le Tasse, errant de ville en ville, le Tasse, trahi dans ses amours, sans protecteurs, sans amis, se fait un asile de la chevalerie, un temple de Jérusalem; les plus généreux sentimens, les dévouemens les plus pathétiques lui composent un monde enchanté au milieu duquel il jette les jardins d'Armide et cette solitude champêtre préparée aux douleurs d'Herminie lorsque, toute palpitante des traits que lui avait lancés l'amour, elle vint pleurer parmi les bergers.

Ce monde créé par le Tasse s'ouvre encore aujourd'hui plein de prodiges à toutes les imaginations. Est-il un enfant que la lecture de *la Jérusalem* n'ait transformé en héros! Moi-même, j'étais bien jeune alors, frappé de ce beau poëme et me croyant encore au temps dont je lisais l'histoire, j'osai concevoir un grand projet. C'était un beau jour de printemps, je lisais, couché au bords d'un ruisseau, le combat de Tancrède et d'Argan : tout à coup je m'élançai, dans un généreux transport je pris Dieu à témoin de ma foi, et l'âme sanctifiée par les plus nobles croyances, imposant ma main sur l'Évangile, je jurai d'aller rejoindre Tancrède et de délivrer le tombeau de Jésus-Christ!

A la tête de tous ces mondes imaginaires il faut placer celui du Dante! Aux plus grands génies les plus merveilleux asiles, aux êtres les plus malheureux les plus brillantes visions. Or nul poëte ici-bas ne fut plus malheureux que le Dante. Chassé de Florence, sa belle patrie, dépouillé de ses biens, condamné à être brûlé vif, il lui fallut supporter en même temps la haine de ses concitoyens et les mépris de l'étranger : « Tous les pays où l'on parle notre lan» gue, s'écrie-t-il, m'ont vu errant, sans ami, sans abri » pour reposer ma tête. Au bruit d'un peu de renommée » qui m'avait précédé, les peuples accouraient sur mon » passage, et moi, couvert de haillons, presque réduit à la » mendicité, je leur montrais, forcé par la misère, les bles» sures que fait la fortune et qui, aux yeux du vulgaire » imbécile, déshonorent celui qui les reçoit. »

Et qui pourrait apaiser de si grandes douleurs déchirant une âme si forte? — Aucune puissance ici-bas. — Aussi le génie du Dante n'échappe-t-il à son malheur qu'en échappant à la terre : on le chasse de sa patrie, il s'ouvre un asile dans le ciel; on le repousse de ce monde où règne l'injustice, il va créer un monde où la justice règnera. Tremblez, méchans! Dieu vous voit, et le Dante, l'implacable Dante vous juge! Traiter chacun suivant ses œuvres, venger la vertu qu'on persécute, punir le crime qui triomphe, voilà l'idée qu'il réalise dans ses visions merveilleuses du ciel, du purgatoire et de l'enfer! de l'enfer, où il précipite tous ses ennemis, et où il descend lui-même, pâle et froid comme la mort, pour se donner la joie de compter leurs gémissemens et de décrire leurs supplices.

C'est donc au sentiment de la justice blessé dans un homme de génie que nous devons la réalisation des trois mondes, où le poëte pénétra vivant. Sa mission ici-bas fut d'établir pour les rois et pour les grands, dans une autre vie, cette justice que les peuples gémissaient de ne plus obtenir dans celle-ci.

Aussi les visions du Dante devinrent-elles une des croyances de son siècle. On connaisait ses relations avec le monde invisible, et des bruits mystérieux en couraient jusque parmi le peuple. Un jour (1), dans les rues de Vérone, plusieurs femmes assises à la porte de leur maison regardaient avec étonnement un homme au teint brun, à la barbe noire et crépue et dont les traits sévères étaient empreints d'une profonde mélancolie; lorsqu'il fut arrivé près du groupe qui l'observait, une des femmes, saisie d'effroi, se penchant vers ses compagnes, dit à voix basse : « Voyez-vous cet homme, c'est celui qui va en enfer et qui en revient quand il lui plaît; il parle avec les morts et nous en apporte des nouvelles. » Une seconde reprit avec simplicité : « Ce que tu dis doit être vrai; vois ce teint noir et cette barbe crépue, c'est la chaleur et la fumée de là-bas qui produisent cet effet. » Le Dante entendit ces discours, et connaissant que ces femmes parlaient de bonne foi, (*da pura credenza*), un léger sourire éclaira sa figure et il les salua en passant.

Le monde imaginaire où s'était réfugié le Dante fut l'asile de tous les peuples de l'Europe pendant plusieurs siècles : sa poésie avait brillé comme un soleil dans ces royaumes sombres qu'aucun astre n'éclaire et où on laisse en entrant toute espérance!

A ces mondes d'images, de couleurs et de géométrie, nous opposerons un monde tout fantastique, création invisible de quelques génies supérieurs dont l'âme se concentre dans un seul sens et qui en reçoivent de ravissantes extases. Les peintres contemplent la nature, les poëtes l'inventent, les géomètres la créent, les musiciens l'écoutent : à ces derniers appartient l'harmonie entière des mondes; ils habitent l'air retentissant, ils y trouvent des sentimens et des passions, ils y trouvent toute la nature. Être musi-

(1) Vita e costumi di Dante.

cien à la manière de Gluck ou de Sachini, l'immortel auteur d'*OEdipe*, c'est passer dans la vie pour écouter et pour chanter, comme des lévites dans le temple, des anges au ciel, le rossignol sous la feuillee.

Ainsi vécut Mozart, le roi des musiciens : toutes ses pensées se modulaient en harmonie. Lorsque dans ses voyages il traversait quelques contrées champêtres dont la beauté l'attirait : « Il faudrait, disait-il, transporter dans une symphonie ce paysage avec son clocher et ses collines couvertes de troupeaux. Tout ce que la peinture fait voir, la musique doit le faire entendre. » En parlant ainsi, sa physionomie naturellement triste s'éclairait peu à peu, puis elle devenait riante, et après un long silence, on l'entendait chanter à demi-voix comme un homme qui rêve quelque chose de sublime, et ces chants reproduisaient les prés, les bois, la verdure ; il peignait avec des sons même les couleurs, même les formes, même les ténèbres et la lumière. Et lorsque sa femme, attentive à ces modulations inouïes, laissait échapper quelques marques d'admiration : « Oh ! s'écriait-il, que tout cela est loin de la vérité : c'est ce que j'entends dans mon âme qui est beau ! C'est ce monde harmonieux qui est en moi que je voudrais reproduire ! Mais aussi comment, avec cinq tons et deux demi-tons, exprimer de si merveilleux spectacles, l'immensité de l'homme et la variété de la nature !



A côté de Mozart, dans ces solitudes harmonieuses où il vivait seul, vint se placer Beethoven. Nul homme ne vécut plus en lui-même et n'en tira des accords plus mélodieux. Il organisait dans son âme un concert perpétuel, dont il n'a fait entendre à la terre que quelques notes douloureuses. Ses symphonies sont des poëmes semblables aux poëmes du Dante et de Milton : il y a mis l'enfer et le ciel, les hommes, les anges et les démons. L'analyse de cette musique ferait seule un beau livre. On en verrait sortir des poésies comme les *Méditations* de Lamartine. Le *Novissima verba* de ce grand poëte n'est que la traduction littérale de la célèbre symphonie en *ut mineur*, et jamais deux âmes plus fortes ne se rencontrèrent dans de plus sublimes harmonies. Ainsi Beethoven a jeté dans ses œuvres ses douleurs et ses espérances, il y a raconté sa vie et gravé jusqu'à ses opinions républicaines. La symphonie qui porte aujourd'hui le titre d'Héroïque fut d'abord intitulée *Napoléon*. Le poëte l'avait commencée sous le consulat, avec les illusions d'une belle âme toute pleine des grands hommes de Plutarque. Il y travaillait encore lorsqu'un de ses élèves vint lui annoncer que le général se faisait empereur. Beethoven ne voulut pas le croire, il rêvait un héros républicain : « Eh quoi s'écria-t-il, celui-là aussi ne serait qu'un ambitieux ? » Et lorsqu'il ne lui fut plus permis d'en douter, il effaça le nom de Napoléon, écrivit à la place ces mots pleins de mélancolie et de regrets : « *Sinfonia eroica per festeggiare il souvenire d'un grand uomo,* » puis à l'hymne de gloire qui terminait son œuvre il substitua une marche funèbre, un chant de deuil. Terrible vengeance ! effrayante prophétie que ce chant de deuil récité sur un homme vivant !

Hélas ! c'était le *De Profundis* d'une gloire qui n'avait été que rêvée ; le grand citoyen était mort, le héros s'était évanoui : au milieu de la France enchaînée il n'y avait plus qu'un petit empereur assis sur le premier trône du monde ! La symphonie de Beethoven raconte tout cela, elle est pleine de reproches, elle crie, elle éclate, elle maudit : c'est la lamentation de Jérémie pleurant sur Jérusalem, c'est la voix formidable du Dante qui perce la voûte des enfers.

Mais déjà depuis trois ans le grand artiste s'est senti

frappé de la plus triste infirmité : le premier des musiciens a perdu l'organe de l'ouïe : celui qui a recueilli toutes les mélodies du ciel ne les entend plus sur la terre ; un mur de séparation s'élève entre lui et le monde, car le monde pour lui c'est la voix des hommes et les bruits harmonieux de la nature. Oh! qui comprendra les supplices de cette âme mélodieuse tout à coup environnée de silence, et cela dans la fleur de la jeunesse, à vingt-huit ans. L'infortuné se sent saisi de honte, il ne songe qu'à fuir ses semblables : comment leur dire : « Parlez plus haut, criez, je suis sourd ! » Un musicien sourd ! « Hélas ! s'écrie t-il, je voudrais en vain » me mêler à la société des hommes ! pour moi plus d'agréa- » bles conversations, plus de doux épanchemens. Je suis » seul, semblable à un banni. Et quelle douleur lorsque » quelqu'un se trouvant à mes côtés entend au loin une » flûte et que je n'entends rien ! lorsque dans la campagne » il entend chanter un pâtre et que je n'entends rien ! lors- » que le bruit du vent, qui courbe la cime des arbres, ou » le gazouillement d'un oiseau frappe son âme attentive » et que je n'entends rien ! Alors j'éprouve un désespoir si » violent que j'ai voulu vingt fois mettre fin à mes jours. » L'art seul m'a retenu ; il me semblait impossible de quit- » ter la vie avant d'avoir produit tout ce que je sentais de- » voir produire (1). » Ainsi parle Beethoven dans le testament qu'il adresse à ses frères, et ces plaintes touchantes se renouvelaient alors dans toutes ses lettres : « J'ai sou- » vent maudit mon existence, écrivait-il à un de ses amis ; » il y a des momens dans la vie où je suis la créature la » plus malheureuse de Dieu (2).

Et cependant il devait vivre et se consoler. Il y avait en lui un fond si prodigieux de richesses harmoniques qu'elles lui firent aimer la vie ; il s'en fit un monde intérieur où il se réfugia, un monde plein de sons étranges et d'apparitions fantastiques où les passions brûlaient comme le feu, où les sons rayonnaient comme la lumière. Dans ce monde qu'il habitait seul, il n'avait emporté qu'un souvenir, celui d'un amour malheureux qui le suivit jusqu'à sa dernière heure ; c'est ce souvenir mêlé au désespoir, c'est l'image de l'objet aimé, les illusions perdues attachées à cette image, puis les tortures toujours renaissantes de son infirmité qui se transformaient tour à tour en gémissemens, en sanglots, en malédictions, en symphonies ravissantes de fraîcheur ou empreintes d'une grandeur mélancolique et sauvage dont Mozart lui-même n'avait pas eu l'idée. Tout ce qu'il n'entendait plus au dehors, il le reproduisait au dedans avec des modulations d'autant plus déchirantes que c'était la voix de ses passions et de son martyre qui chantait dans les profondeurs de son âme. Dès lors ses plaintes cessèrent, ou si on les entendait encore, c'était dans des torrens d'harmonie : il ne communiquait plus avec les hommes que par ses chants !

Plus de vingt-cinq ans s'écoulèrent ainsi. Son corps était tellement criblé d'infirmités qu'il ne vivait plus que pour la souffrance, et cependant les concerts intérieurs continuaient toujours. Un soir, à la campagne, on était alors aux derniers jours de mars, Beethoven contemplait de sa fenêtre les arbres de son petit verger, dont les cimes transparentes étincelaient comme de l'or aux rayons du soleil couchant. Absorbé par ses contemplations, il modulait en lui-même les bruits mélodieux du soir, si plein de charmes à la campagne, lorsque son attention fut attirée par la présence inattendue de quelques-uns de ses disciples réunis devant sa



porte ; il les vit transportant les pupitres, étalant la musique, accordant leurs instrumens et se préparant à exécuter les champêtres mélodies de sa *Pastorale* : c'était une fête qu'on voulait lui donner. Cette idée le ranima, il lui sembla que tous ces instrumens l'appelaient dans la prairie pour

(1) Testament de Beethoven, datée du 6 octobre 1802 ; vingt-cinq ans avant sa mort.

(2) Lettre à M. Chrétien Urhan, insérée dans *la Presse*, mars 1838.

célébrer le retour du printemps, et sans mesurer ses forces, oubliant les défenses du médecin, il se fit descendre au milieu de ses disciples et voulut diriger l'orchestre. Quoique sourd, il pouvait sentir la marche des instrumens en appuyant sa poitrine sur le piano : les vibrations lui donnaient la mesure, son âme devinait le reste. La première moitié de la symphonie fut exécutée avec une perfection et un ensemble dignes du maître. Déjà on avait commencé la seconde et l'on était arrivé à ce délicieux passage dont les modulations semblent empruntées aux bruits les plus doux de la nature. Tout à coup un cri perçant se fait entendre, Beethoven se lève avec transport, ses cheveux, blanchis par le chagrin, s'agitent sur sa tête, sa figure est pâle et lumineuse. Il écoute! oui, il écoute! Beethoven écoute! Dans ce moment solennel, il paraît effrayé, indécis comme un homme que sa raison abandonne; puis tout à coup l'expression si douloureuse de sa physionomie fait place à l'extase, une larme brille dans ses yeux, et cédant à l'entraînement de la musique qui continue toujours, il reprend sa place à la tête de l'orchestre; mais, ô prodige! il ne s'incline plus sur le piano pour saisir la mesure : on le voit au contraire tremblant d'émotion, agitant sa main dans les airs, frappant le pupitre, imitant, mimant, dessinant son œuvre, redressant fièrement la tête au *fortissimo*, se faisant petit au *diminuendo*, disparaissant au *pianissimo*, puis grandissant tout à coup, dominant l'orchestre, et d'une voix de tonnerre lançant aux musiciens ces mots d'encouragement et de récompense : « *Bravi tuti! bravi! bravi!* »

La symphonie était terminée. Beethoven, épuisé, retomba dans son fauteuil. Tous ses disciples se pressaient autour de lui avec des transports d'admiration. Lui, il était muet, immobile, en extase, comme un homme qu'un miracle vient de ressusciter. Il regardait, il écoutait, il faisait des signes de la main, posant un doigt sur sa bouche pour demander le silence. Pendant ce temps la lune s'était levée, et sa lueur bleuâtre illuminait le paysage. Un rossignol placé sur un arbre voisin préludait à demi-voix sur le ton de la *Pastorale* qu'on venait d'exécuter. Il s'anima peu à peu, puis, enflant son gosier, il commença une symphonie aussi merveilleuse que celle de Beethoven. Alors on entendit une variété de sons inouïe; chaque minute enfantait une harmonie nouvelle : des roulades précipitées, des fioritures brillantes, rapides, suivies d'accens plaintifs, cadencés avec mollesse, relevées par des batteries vives et légères, puis contrastées par des sons purs et filés comme la voix d'une flûte, comme les vibrations limpides d'une cloche de cristal. Cette symphonie, entrecoupée d'harmonieux soupirs, fut terminée par un chant d'allégresse, un air de bravoure : on eût dit que l'oiseau célébrait son triomphe sur le musicien qui l'écoutait.

L'hymne du rossignol avait été si brillant, si imprévu que les auditeurs attentifs se laissèrent absorber dans leur émotion. Mais lorsque, après un moment de silence, leurs regards se dirigèrent sur Beethoven, ils le virent la tête penchée sur la poitrine et semblable à un homme qui sommeille. On courut à lui, on le transporta dans sa maison, mais tous les secours furent inutiles : son âme ne devait plus chanter que dans le ciel.

C'est une croyance généralement accréditée en Allemagne que le sens de l'ouïe lui fut rendu à son heure suprême et que son dernier soupir s'exhala avec les derniers accens du rossignol.

L. AIMÉ-MARTIN.

DEUX ÉTUDES MORALES.

FRIQUET. — UNE MARTYRE.

Aujourd'hui, le Jardin des Plantes est un des établissemens publics où les promeneurs affluent en plus grand nombre. Le sable de ses allées crie sans cesse sous les pas de mille curieux qui l'écrasent; les omnibus, les voitures de toutes formes et de toutes dimensions, depuis l'humble cabriolet à numéros jusqu'à la calèche resplendissante d'armoiries, apportent sans relâche une foule bourdonnante et empressée qui va, qui vient, qui court et qui se récrie; enfin la poussière et le bruit s'élèvent et tourbillonnent jusque dans les recoins les plus humbles et dont l'isolement semblerait une garantie contre le tapage. Il résulte de cette popularité et de cette vogue du Jardin des Plantes qu'il a perdu son recueillement scientifique, et que l'herbe verte et fraîche y devient un phénomène d'histoire naturelle presque aussi rare que la girafe ou l'hémione. Autant vaudrait s'asseoir, un livre à la main, au milieu du boulevard des Italiens que de songer à se livrer à l'étude soit dans les parterres ou dans les parcs consacrés aux plantes, soit dans les massifs d'arbres exotiques au feuillage chargé d'une poudre grisâtre, et dont chaque passant lit à haute voix le nom peint sur un collier de fer-blanc.

Le Jardin des Plantes offrait il y a dix à douze années un aspect tout à fait différent. Aucun autre bruit ne s'y faisait entendre que les plaintes du vent à travers les arbres, plaintes mélancoliques auxquelles se mêlait de temps à autre ou le cri d'un oiseau aquatique ou le rugissement sourd de quelque bête fauve. On pouvait errer partout, s'étendre sur l'herbe, se prélasser sur les molles pelouses de gazon sans avoir à redouter la venue d'un importun et l'espionnage d'un indiscret. Seulement l'été, quand le soleil épanchait dans l'air ses tièdes caresses, sept ou huit bonnes du voisinage venaient avec leurs couvées de petits enfans s'asseoir sur les bancs de l'allée des marronniers et présidaient à leurs courses et à leurs ébats un tricot à la main.

Parmi ces rares habitués du Jardin des Plantes se trouvait, en 1825, une petite fille de cinq à six ans, d'une santé faible et délicate et qu'amenaient chaque jour, lorsque le temps était clément et favorable, une jeune personne de dix-huit ans au plus et une vieille dame qui paraissait son aïeule. Elles venaient régulièrement s'établir sur un banc de bois en face de la ménagerie des oiseaux carnassiers, car nul endroit du jardin n'offrait à cette époque un

abri plus charmant et mieux favorisé à la fois par l'ombre et par la chaleur. Un groupe d'acacias formait une large voûte de verdure, à travers les rares fissures de laquelle se jetaient sur le sable, comme de mobiles plaques d'or, de splendides rayons de lumière, et l'on goûtait d'autant mieux la fraîcheur de ce paradis mignon que le sable de l'allée placée à quelques pas reflétait et condensait les ardeurs les plus éblouissantes du soleil de midi. Là les deux femmes, paisiblement établies, s'occupaient de travaux d'aiguille, non sans lever souvent les yeux sur l'enfant, qui ne cessait de courir de droite et de gauche, toujours en mouvement, et dont un papillon, un insecte, ou moins encore excitait les désirs capricieux. Rien ne saurait égaler, du reste, la grâce et la gaîté que la folle petite créature déployait dans ses moindres mouvemens. Ses cheveux, d'un blond transparent, tombaient en longs anneaux sur son cou d'une blancheur mate; une robe blanche serrait sa taille souple et laissait à découvert des épaules potelées; un brodequin de satin turc dessinait ses pieds, dont la femme d'un mandarin eût été fière pour sa fille, et quand elle revenait près de ses deux compagnes, ses grands yeux noirs étincelans de plaisir et ses joues devenues roses par l'animation de ses courses, les heureuses femmes échangeaient entre elles un regard de tendresse et d'orgueil et l'embrassaient avec jubilation.

Il se trouva qu'un jour la petite fille, curieuse et hardie comme l'est un enfant gâté, dépassa les bornes prescrites à ses excursions ordinaires et se trouva face à face avec un jeune homme qui dessinait un des oiseaux de proie et qu'un buisson dérobait aux regards des deux dames. D'abord elle s'arrêta surprise et pleine d'indécision; mais bientôt, rassurée par la physionomie douce et le sourire du peintre, elle s'avança hardiment et vint regarder par-dessus l'épaule de l'artiste le dessin auquel il travaillait. Puis quand le jeune jeune homme se retourna et voulut lui adresser la parole, elle s'enfuit tout à coup avec la légèreté gracieuse des gazelles qui bondissaient dans le parc voisin, disparut et alla rejoindre son aïeule et sa sœur.

Cependant, par une coquetterie naïve, elle ne tarda point à revenir se montrer de loin comme pour provoquer l'artiste, et celui-ci laissa bientôt là son crayon et ne s'occupa plus que des agaceries de la petite espiègle. S'il se levait, elle prenait la fuite; s'il feignait de revenir à ses crayons, il la voyait, peu d'instans après, se remontrer alerte, rieuse et prête à s'enfuir encore; si bien que tout à coup l'artiste s'élança sur les traces de l'enfant et se trouva face à face avec les deux femmes, dans les genoux desquelles la petite joueuse avait cherché un refuge. Ce fut au tour du jeune homme à rougir et à demeurer interdit. Il balbutia quelques excuses et voulut se retirer; mais l'enfant le saisit par le pan de sa redingote, et il fallut que la vieille dame interposât son autorité pour mettre fin à cette lutte joyeuse:

— Ayez, monsieur, la bonté d'excuser Louise, dit-elle avec une expression de voix indulgente et grondeuse pour la petite obstinée; vous le voyez, elle pousse l'indiscrétion jusqu'à vous déranger de vos travaux, vous qu'elle ne connaît point! Je vous demande grâce pour elle! Une autre fois elle se montrera plus réservée, n'est-ce pas, Louise?

Pendant cette allocution, la jeune fille détachait les mains de l'enfant, qui persistaient à tenir la redingote de l'artiste, et celui-ci salua timidement et retourna à ses cartons.

Le lendemain, quand il passa devant le banc où se trouvaient assises les inconnues de la veille, il salua respectueusement et alla s'installer à sa place habituelle. Tandis qu'il dessinait avec assiduité et que la préoccupation du travail lui faisait oublier Louise et ses deux compagnes, il vit tout à coup un moineau franc entrer avec hardiesse dans la cage d'un vautour, y saisir un gros morceau de pain qu'un passant y avait jeté et s'envoler ensuite avec sécurité, comme si le féroce oiseau de proie ne se fût point élancé sur lui pour le frapper de son bec redoutable. Un instant après, le même moineau reparut: quelques miettes étaient restées dans la cage du vautour; il les prit une à une, revint à la charge cinq ou six fois et ne quitta la partie qu'après avoir enlevé toute la picorée qu'il convoitait. Comme le dessinateur, Louise avait été témoin de cette scène héroïque: pour récompenser le butineur hardi, elle lui jeta un morceau de la brioche qu'elle tenait à la main et dans laquelle ses dents blanches mordaient avec appétit. Le moineau vint sans hésiter s'emparer, en sautillant sur ses pattes, du prix offert à sa vaillance et s'envola; puis il reparut peu d'instans après, se percha sur un arbre voisin et sembla solliciter de nouvelles munificences de Louise. Ce joli petit effronté d'oiseau avec son gros bec, sa tête mutine, son œil brillant, sa taille fine et son beau collier de plumes noires, plaisait trop à l'enfant pour qu'elle fît attendre ce qu'il semblait solliciter d'elle; elle cassa le reste de la brioche et en sema les débris devant l'oiseau, qui cette fois n'emporta point le butin dans son nid, mais se mit à manger paisiblement chaque miette à mesure qu'elle tombait. Quand les mains de Louise restèrent vides et que le sable ne reçut plus de gâteau, le petit gourmand leva la tête, regarda Louise, prit son vol et disparut.

La rencontre du moineau avait trop amusé Louise pour que le lendemain, et dès qu'elle arriva, le premier objet cherché par ses yeux ne fût point le moineau de la veille. Perché sur une branche d'acacia, il semblait attendre une distribution de vivres aussi généreuse que la provende du jour précédent. Il fallut que la grand'mère de Louise remît aussitôt à l'enfant le petit panier qui contenait les provisions du goûter. Le moineau n'attendait que ce signal, car de suite il quitta sa branche d'arbre, voleta quelques secondes avant de descendre sur le sable et ne tarda point à piaffer devant la petite fille, dont les mains émiettaient devant lui une manne abondante qu'il becquetait à mesure qu'elle tombait.

Le lendemain, les mêmes choses se renouvelèrent; puis le jour suivant, puis les autres, si bien que peu à peu une intimité réelle s'établit entre l'oiseau et l'enfant: il suffisait du bruit des pas de Louise pour que le moineau franc accourût. Il s'enhardit bientôt davantage. Ce fut sur le banc même où s'asseyait sa nouvelle amie qu'il venait prendre sa ration de brioche, et si la main taquine de Louise lui laissait attendre le morceau offert à sa convoitise, il se fâchait, hérissait ses plumes, menaçait de son bec et faisait entendre des cris de colère. Mais l'enfant, loin de s'effrayer de ce grand courroux, ne mettait que plus d'obstination à refuser le morceau de brioche; une lutte véritable s'ensuivait. D'ordinaire Friquet, c'est le nom que Louise avait donné à l'oiseau, quittait la partie et s'envolait de guerre lasse. Alors l'enfant se hâtait de faire des concessions; elle rappelait le moineau, elle déposait sur le banc la brioche toute entière, et Friquet touché de ses avances, et surtout affriandé par l'aspect du gâteau, redescendait pacifiquement et mordait à même de l'énorme pièce de pâtisserie. Enfin au bout d'un mois, cette étrange intimité avait pris un caractère si tendre que Friquet se perchait sur la tête et sur l'épaule de Louise, jouait avec ses cheveux, qu'il becquetait, se posait sur son doigt, offrait sa petite tête aux baisers des lèvres roses de son amie et ne s'inquiétait

en aucune façon de la présence de l'aïeule et de la sœur de Louise.

L'artiste, occupé à dessiner les oiseaux de proie de la ménagerie, suivait avec intérêt les progrès de cette bizarre liaison entre l'enfant et le moineau. Pauvre, timide, condamné à passer dans l'isolement et dans le travail une vie privée de bien-être et d'affection, il trouvait un charme inexprimable à revoir chaque jour cette famille respectable et à s'amuser en secret de ses distractions. Aussi quand la pluie rendait la promenade impossible, il éprouvait un vide et une tristesse inexprimables, ne pouvait se résigner à toucher un crayon et se sentait plus découragé que de coutume. Mais le soleil paraissait-il dans les nuages et ramenait-il le beau temps, alors son cœur battait plus à l'aise, car il allait revoir cette jeune fille si belle, si pâle, qui soutenait de son bras sa vieille grand'mère! Il allait revoir Louise! il allait revoir Friquet! Friquet triste comme lui quand leurs amis n'étaient pas là! Docile au premier ciel bleu, le jeune homme venait de meilleure heure que de coutume, s'asseyait derrière le buisson et regardait sans cesse le moineau perché sur une branche, le moineau qui de son côté faisait également le guet.... Enfin un frisson parcourait tous les membres du jeune homme et l'oiseau s'élançait joyeux, brillant, animé. C'étaient elles! Il jetait de petits cris, se posait sur la main de Louise, lui faisait mille grâces, lui tendait amoureusement sa petite tête brune, et ne songeait aux gâteaux qu'après bien des tendresses affectueuses et désintéressées. Louise ne recevait pas en ingrate ces témoignages d'affections: Friquet avait pour prix de son affectueux accueil des baisers sans fin, son joli plumage était lissé par les doigts mignons de son amie, et après avoir pris ensemble leur repas, ils finissaient par s'endormir, elle sur les genoux de son aïeule, lui blotti dans le sein de l'enfant.



Vers l'automne, l'artiste, que la mort d'un parent éloigné et un héritage inattendu avaient forcé d'entreprendre un voyage de quelques mois, s'empressa de revenir à Paris et de rendre aussitôt sa visite à la ménagerie des oiseaux de proie. Bien des projets de bonheur enivraient sa tête et remplissaient son cœur. Riche, à présent il pouvait réaliser un projet qui ne s'était jusque-là présenté à son imagination que comme un rêve impossible et dérisoire! il pouvait demander la main de cette jeune personne, si belle, si touchante dans sa mélancolie et dont il parviendrait à se faire aimer: oui, il en était sûr! Car il l'entourerait de tant de tendresse et de bonheur qu'elle ne saurait rester insensible à un attachement si profond!... Combien la matinée lui parut longue, et que de fois il interrogea du regard Friquet en sentinelle sur sa branche ordinaire! Enfin l'oiseau s'émeut... ce sont elles! Les voilà! Hélas! mon Dieu, elles ne sont plus que deux, et la petite fille porte des vêtemens de deuil!

— Sa sœur, sa sœur! s'écrie l'artiste éperdu en accourant près de la vieille dame et de Louise!

La vieille dame et Louise ne répondirent que par des pleurs, et l'aïeule montra le ciel. Jugez du désespoir du pauvre jeune homme! Il s'enfuit le cœur brisé sans dire un mot de son amour, de ses espérances trahies, de son bonheur perdu! Durant un mois entier, il ne se sentit point le courage de rentrer au Jardin des Plantes et d'approcher de la volière des oiseaux de proie.

Il y revint cependant par un bel après-midi d'octobre; il chercha Friquet, il chercha Louise. Friquet mangeait paisiblement dans la main de la petite fille, confiée aux soins d'une bonne à l'air dur et aux manières brutales..... L'artiste le comprit de suite, il fallait que la grand'mère de Louise fût morte pour que celle-ci se trouvât livrée aux mains d'une pareille femme! Aussi l'enfant subissait déjà les conséquences de sa funeste destinée: pâle, triste, rêveuse, elle avait perdu toute sa joyeuse pétulance, et un mal secret semblait la dévorer lentement. Une toux sèche s'échappait de sa poitrine à de fréquens intervalles et un cercle noir entourait ses yeux brillans de je ne sais quel étrange éclat; elle jouait nonchalamment et d'un air distrait avec l'oiseau, qui s'étonnait de se voir donner, au premier coup de bec, une provende qu'il aurait désirée moins facilement cédée: aussi ne tardait-il pas à renoncer à man-



Friquet.

ger et venait-il se percher sur le bras de Louise où il s'endormait bientôt.

Un jour, il faisait plus froid que de coutume, et les premières gelées sévissaient avec rigueur ; Louise n'en fut pas moins amenée au jardin des plantes. Un vent âpre soufflait à travers les rameaux dépouillés de feuilles et soulevait les plumes du pauvre Friquet, qui vint chercher un abri contre la rigueur de la saison dans le sein de sa petite amie. La servante ne tarda point à sentir le froid piquer ses mains et rougir son visage ; aussi voulut-elle quitter la place et regagner le logis. Louise résista : une lutte assez vive s'éleva, et la méchante femme leva la main sur elle et la battit, oui la battit. Soudain l'artiste accourut pour protéger la pauvre petite créature, mais un autre défenseur s'était déjà montré : c'était Friquet ; Friquet l'œil en feu, Friquet les plumes hérissées, Friquet qui sautait au visage de la servante et qui la frappait à coups de bec avec une force que la rage rendait redoutable.

— Ah! bien, s'écria la servante furieuse qui essuyait sa face ensanglantée, puisque cette petite pécore veut rester ici, qu'elle y reste seule avec son affreuse bête! je reviendrai la prendre à la nuit.

Et en effet, elle s'en alla, non sans menacer de la main Louise qui pleurait ; non sans jeter des pierres à Friquet, qui s'était réfugié après le combat sur la branche la plus élevée d'un peuplier voisin.

Dès qu'il eut vu s'éloigner son ennemie, il revint se percher sur l'épaule de Louise et chercha par mille espiégleries à dissiper le chagrin de l'enfant ; mais la pauvre petite paraissait insensible aux caresses de l'oiseau, pleurait tout bas et semblait éprouver quelque grande souffrance à la poitrine. . . . . Tout à coup, elle tomba sans connaissance sur la terre gelée. L'artiste, de la place où il se trouvait, n'avait pu s'apercevoir de cette chute, et ce fut au bout d'un quart d'heure seulement que les cris aigus poussés par Friquet attirèrent son attention. Quel spectacle frappa les regards du jeune homme! mon Dieu : l'enfant, immobile, sans connaissance et la tête ouverte par une large blessure, gisait raide au pied du banc. Le moineau s'agitait avec désespoir autour de Louise, la tirait par les cheveux, comme pour l'éveiller, et donnait tous les signes du plus grave et du plus intelligent désespoir! Le peintre releva l'enfant, l'emporta dans ses bras, et courut vers les gardiens des animaux féroces pour que l'un d'eux allât chercher un chirurgien. En attendant les secours de l'art, il déposa Louise dans la ménagerie et il essaya de lui faire reprendre connaissance en baignant d'eau fraîche son visage, mais tous les efforts restèrent inutiles, et les hyènes, dans leurs cages, se mirent à flairer et à hurler comme elles le font en présence d'un cadavre.

Hélas! ces funestes présages n'étaient que trop vrais! Quand le chirurgien arriva, ce fut pour soupirer, hocher tristement la tête et s'en retourner lentement.

La servante, revenue le soir, n'emporta dans ses bras qu'un petit cadavre froid et déjà raide.

Cependant Friquet, qui n'était point entré dans la ménagerie avec le corps de Louise, se tenait opiniâtrément à la fenêtre et sans relâche frappait, de son bec, les vitres afin qu'on lui ouvrît. Mais telle était la préoccupation de chacun autour des restes du pauvre petit ange que personne ne prit garde à cet incident. Le lendemain, le gardien, en venant apporter la nourriture des animaux, ne fit aucune attention au pauvre Friquet, toujours obstiné à la fenêtre. Ce fut seulement quatre jours après que l'artiste passa par hasard près de là et trouva le pauvre oiseau demi mort et qui se laissa prendre sans résistance. Aucun soin ne parvint à le réchauffer, aucune nourriture ne sut le faire manger : il jetait de temps à autre le petit cri par lequel il répondait naguère à l'appel de Louise, et ce fut en le répétant qu'il cessa de vivre.

Tous les détails de cette histoire sont minutieusement vrais. L'artiste qui en fut le témoin est devenu, aujourd'hui l'un de nos peintres d'histoire naturelle, et un soupir s'échappe encore de sa poitrine lorsqu'il parle de Friquet et de toute cette famille si cruellement frappée par le sort! Ni le temps ni la gloire n'ont pu effacer de son cœur ce souvenir mélancolique, et il est une place du Jardin des Plantes devant laquelle il ne passe qu'avec une larme dans les yeux.

Telle fut l'histoire que nous conta Raymond, un soir qu'assis au coin du feu, nous devisions amicalement autour de ma cheminée flamboyante et au milieu des blanches et odorantes nuées qui s'exhalaient de nos cigarettes.

— Dans ton histoire, dit Auguste, histoire dont, sans le soupçonner, tu nous a révélé que tu étais le héros, le rôle odieux est pour la servante! Je sais une aventure dans laquelle la victime est au contraire une servante ou quelque chose d'approchant. Il faut que je vous la conte à mon tour.

Nous allumâmes de nouvelles cigarettes, j'attisai le feu, et Auguste commença :

Pour un grand nombre de femmes parisiennes, il vient une époque de la vie où on ne sait plus former que des conjectures vagues et sans précision sur leur caractère et leur âge : la fortune dont elles jouissent, le rang qu'elles occupent, le rôle qu'elles ont joué dans le monde, la beauté ou la laideur de leur visage, lorsqu'elles étaient jeunes, demeurent enveloppés dans la même incertitude. Sont-elles femmes ou filles? rien n'apparaît en elle du grand caractère maternel, mais on ne remarque point non plus dans leurs habitudes l'étroitesse minutieuse d'idées, le maintien guindé et la réserve d'expression, conséquences inévitables de l'isolement où laisse le célibat ; sans attacher par un vif intérêt, leur entretien ne manque pourtant pas d'un certain esprit, et elles modulent et maintiennent leur voix de façon à lui donner la douceur qui lui manque ; enfin la carnation équivoque de leur physionomie, dont les traits, encadrés dans un tour de faux cheveux, ne présentent rien d'arrêté, rien de saillant, rien de caractéristique ; la manière dont elles se vêtent, et jusqu'à leurs gants, toujours trop larges et qui flottent autour de la main, tout contribue à déconcerter les suppositions de l'observateur.

Pénétrez dans l'intérieur des femmes dont je vous parle, et vous n'y trouverez rien de plus concluant. L'aspect général que présente ces lieux est terne : dès les premiers pas on se sent saisi d'un malaise froid et d'une sorte de répugnance dont on ne peut se défendre. Il y a bien du luxe, mais un luxe passé de mode, et l'on se demande si les meubles d'une autre époque, dont on se trouve entouré, ont été achetés par économie ou si leur propriétaire les conserve par habitude et par une espèce de culte des temps passés.

D'ordinaire, outre un perroquet et un chat, il se trouve placé près de cette figure équivoque une autre figure, non moins équivoque encore, que l'on nomme dame de compagnie.

Satellite constant de celle qui lui donne 400 francs d'honoraires par année, une dame de compagnie supporte tous les travaux de la domesticité sans en recueillir aucun des avantages ; elle subit toutes les exigences du monde sans en obtenir la considération. Il ne lui reste plus n' le droit

d'un caprice, ni le droit de montrer de la tristesse, ni le droit de sourire quand il lui passe une idée gaie par la tête. Les yeux constamment attachés sur la personne dont elle se fait la propriété, elle doit réfléchir inévitablement et quelque contradictoires qu'ils soient les reflets de cette lueur fausse et vacillante.

Toute pénible que soit une pareille condition, il se trouve néanmoins des femmes assez malheureuses non-seulement pour la subir, mais encore pour la désirer, et ce ne fut point sans peines et sans démarches qu'une jeune femme, qui se présentait sous le nom de Mme Tarboché, parvint à se faire admettre comme dame de compagnie près de Mme Daubencourt ou d'Aubencourt par une apostrophe, l'orthographe de ce nom est incertaine, car parmi les personnes qui connaissent celle qui le porte, les unes prétendent qu'il a droit à l'orthographe aristocratique, tandis que d'autres veulent lui donner une forme tout à fait plébéienne.

Quoi qu'il en soit, Mme Daubencourt ou d'Aubencourt, après bien des hésitations, car la postulante se refusait à laisser prendre des informations sur son compte, consentit à recevoir comme dame de compagnie la pauvre fille chétive et souffreteuse; ce fut une espèce de fête pour toutes les deux que le jour où commença l'exécution de ce pacte.

Mme Daubencourt faisait étalage de bonté; Mme Tarboché déployait ses plus belles manières et s'ingéniait à multiplier les prévenances et les attentions délicates autour de celle dont allait dépendre désormais son sort: si bien que la première semaine fut un paradis de bonheur et de jubilation pour toutes les deux. Mais peu à peu le prestige de la nouveauté s'effaça, et Mme Daubencourt ne tarda point à s'apercevoir qu'une grande faiblesse de sa poitrine obligeait à chaque instant Mme Tarboché à couper ses moindres phrases d'une manière désagréable et inharmonieuse. De son côté, la dame de compagnie reconnut bientôt toute la lourdeur du joug qui pesait sur elle, et sentit de combien de patience il faudrait s'armer contre les injustices et les tracasseries dont Mme Daubencourt commençait à la harceler, et qui n'étaient, hélas! que les préliminaires de celles qui la menaçaient. Chaque jour on lui retirait une des douceurs ou un des égards dont on l'avait accablée à son arrivée. Ainsi les clés des armoires, remises d'abord en ses mains, avec droit de surveillance sur le sucre, sur le café et sur les conserves dont se composait chaque jour le dessert, lui furent redemandées un matin par Mme Daubencourt, qui, disait-elle, avait besoin de s'en servir pour prendre elle-même quelque chose; mais ces clés ne furent pas rendues à Mme Tarboché; elles ne sortirent plus du sac de Mme Daubencourt, sac de velours gris épinglé, à fermoir d'argent, dont les chaînes ne quittaient le bras de cette dame que pour s'enlacer à l'une des oreilles de son fauteuil.

Ce fut là, vous le comprenez, un coup rude, un coup ressenti cruellement par Mme Tarboché. Elle mit tous ses efforts à dissimuler combien était profonde sa blessure; mais sans qu'elle s'en aperçût, et malgré elle, les manières affectueuses dont elle usait à l'égard de Mme Daubencourt subirent une altération qui, toute imperceptible qu'elle fût, n'échappa point à celle qui l'avait provoquée, à celle qui savait l'avoir méritée.

Rien ne donne de l'aversion pour quelqu'un comme la conscience des torts que l'on a commis à son égard. Partant Mme Daubencourt ne trouva plus désormais que des sujets d'irritation et de blâme contre sa dame de compagnie; elle sentait se crisper tous ses nerfs même avant de voir ouvrir la bouche à la pauvre créature.

Plus l'autre lui opposait de résignation, plus elle se sentait de ferment au cœur contre elle et plus son esprit abondait en moyens de persécutions. C'était une lutte effrayante que la lutte élevée entre cette femme médiocre et sans cœur et l'infortunée placée dans l'alternative de supporter un pareil supplice ou de rester sans asile et sans pain.

Et jamais elles ne se quittaient!..... Dès neuf heures du matin, Mme Daubencourt entendait grincer sur le parquet de sa chambre les souliers de Mme Tarboché, qui venait, avec un sourire de facture sur les lèvres, s'informer de la bonne ou de la mauvaise nuit qu'avait passée madame; puis elle lui présentait une tasse de chocolat, et presque toujours la crainte de déplaire causait à la dame de compagnie un trouble d'où provenait quelque maladresse rudement réprimandée, non par des paroles acerbes, mais par un sourire et par un jeu de physionomie mille fois plus cruels.

Le déjeuner de sa maîtresse fini, Mme Tarboché lisait les journaux à Mme Daubencourt. Vous comprenez ce qu'elle souffrait à voir celle qui l'écoutait tressaillir d'impatience à chaque interruption, à chaque parole étouffée.

Une fois, malgré elle, les sanglots entrecoupèrent sa voix, des larmes jaillirent de ses yeux, et ses lèvres convulsivement contractées proférèrent cette exclamation:

— Oh! madame!.....

Mme Daubencourt leva la tête et tint durant quelques secondes Mme Tarboché sous la fascination d'un regard glacial et hypocritement surpris.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle à la pauvre créature atterée. Que vous prend-il? Que signifie cette lubie de larmes et cette exclamation?

Et elle attendit toujours, les yeux attachés sur elle, la réponse de Mme Tarboché, qui ne trouva ni une parole ni une pensée pour répondre, et qui pleurait silencieusement, la tête penchée sur sa poitrine.

— En vérité, vous êtes étrange depuis quelques jours. Vous trouvez-vous malheureuse? Parlez, mais parlez donc. Ne suis-je point à votre égard aussi bienveillante que je dois l'être? Est-ce que je manque pour vous de bons procédés ou d'indulgence? Vous ai-je adressé jamais un mot de reproche? Vous ai-je jamais fait une réprimande? Et pourtant ces occasions n'ont pas manqué. N'ayez donc point la manie de vous croire malheureuse et de vous lamenter dans une position que vous avez sollicitée, que bien d'autres vous envient, et que vous pourrez quitter quand il vous plaira.

Et un sourire plus amer et plus cruel pinçait ses lèvres minces, tandis que ses petits yeux bordés de rouge dardaient une étincelle fauve sur sa victime éperdue.

Dès ce jour la condition de Mme Tarboché devint cent fois plus rude et plus intolérable: chaque instant lui apportait de nouvelles humiliations; chaque instant l'astreignait à de nouvelles fatigues. Ainsi lorsque deux ou trois connaissances de Mme Daubencourt venaient dîner chez cette vieille dame, non-seulement Mme Tarboché devait aider la cuisinière dans les apprêts du repas, ceindre le tablier de cuisine et supporter la vapeur suffoquante du beurre roux, qui pénétrait en la déchirant dans sa poitrine souffreteuse, mais encore apporter et servir elle-même les plats sur la table.

Ce service terminé, il lui était permis de s'asseoir au bout de la table et tout auprès de la porte, dont les fentes perfides soufflaient de cruels vents coulis sur les membres endoloris de la pauvre malade, que les fatigues de la cuisine avaient mise tout en nage. Là, Mme Daubencourt, lorsqu'elle avait servi tout le monde, poussait un ou deux plats devant Mme Tarboché afin que cette dernière se servît elle-même et comme elle le pût les débris d'une carcasse

de poulet ou les restes dédaignés d'un ragoût. Quant aux mets auxquels on n'avait que peu touché et qui devaient reparaître le lendemain sur la table, sans être présentés à la dame de compagnie, ils retournaient à la place que leur assignait la symétrie du service. Mme Tarboché, au prix de rien au monde, n'eût osé les toucher autrement que pour les aligner et déguiser ainsi les tortures qu'elle subissait, car personne ne lui adressait la parole, et elle n'adressait la parole à personne · paria cent fois plus malheureux que les parias de l'Inde, car ceux-ci, rejetés du monde, du



moins vivaient entre eux, tandis que Mme Tarboché vivait constamment au milieu et en face de ceux qui la méprisaient et qui l'accablaient de leurs dédains, de pis encore, de leur dégoût; car ceux-là qui supportaient sans y prendre garde la toux de Mme Daubencourt et l'odeur de son petit chien, deux inconvéniens fort peu supportables, n'épargnaient à Mme Tarboché ni les mines ni les sourires équivoques lorsqu'elle toussait avec la violence d'une poitrinaire : ils le faisaient par une malveillance instinctive, par ce besoin lâche qu'éprouvent certains caractères d'écraser ce que d'autres foulent aux pieds afin d'abuser de la mince supériorité de force et d'abus de pouvoir que le hasard leur donne; ils le faisaient encore pour complaire à Mme Daubencourt, qui ne manquait pas de leur répondre par un geste significatif de l'épaule ou de la main tant que Mme Tarboché restait là, et dès qu'elle s'éloignait : « Une autre fois, s'empressait-elle de dire, lorsque nous serons à table, ne me parlez pas de sa toux, ou vous ferez ce que vous avez fait aujourd'hui, vous m'empêcherez de dîner.»

Et l'on riait, et les rires arrivaient jusqu'à Mme Tarboché, qui pleurait amèrement. Puis, quand ses larmes avaient cessé, elle rentrait, les yeux rouges et l'air abattu, sans que personne eût compati à ses douleurs : car, semblable au poisson volant que sa nature ambiguë expose aux attaques des oiseaux et des poissons, Mme Tarboché, par sa position douteuse, se trouvait exposée à l'aversion des domestiques comme à l'aversion de sa maîtresse.

Et ceux-ci riaient des peines de l'infortunée, qu'ils regardaient comme leur supérieure et que sa maîtresse traitait comme leur égale.

Un jour que Mme Daubencourt traitait de la sorte quelques personnes, on avait poussé si loin l'oubli de toutes convenances et de toute pitié que Mme Tarboché, malgré sa résignation passive, sentit le rouge lui monter au visage et venir confondre ses idées dans son cerveau.

Un étrange feu ardent brûlait ses joues, un bruissement assourdissait ses oreilles; ses yeux ne voyaient que des images confuses, et des frissons convulsifs parcouraient ses membres ardens et transis à la fois. Au milieu de cet état de fièvre et de vertige, elle entendit percer le fausset aigre de sa maîtresse, et semblable au somnambule qui se réveille à la voix qui crie son nom, elle se sentait déjà debout et les lèvres contractées par son habituel sourire de complaisance banale et servile que Mme Daubencourt n'avait point encore achevé cette phrase : « Et le café, madame Tarboché! et le café, madame Tarboché! »

Mme Tarboché, sans trop savoir ce qu'elle faisait, courut machinalement à une table sur laquelle se trouvaient de magnifiques porcelaines du Japon, splendide cadeau d'un neveu de Mme Daubencourt à sa tante. Dans sa hâte et dans son trouble, Mme Tarboché, en plaçant le cabaret sur la table, accrocha un gobelet dans les plis de sa manche. Le gobelet, lancé sur la table, retomba par le choc sur le plancher et vint s'y briser en éclats.

Une exclamation unanime s'éleva dans le salon, puis soudain il y succéda un silence unanime de frayeur et d'attente.

Mme Daubencourt ne fit que jeter sur Mme Tarboché un regard rapide, mais envenimé par tout ce que l'avarice et la colère ont de haine et de vengeance.

Mme Tarboché debout, les bras pendans, éperdue, pâle, les lèvres béantes, regardait sans les voir les débris qui gisaient à ses pieds.

— Eh bien! dit Mme Daubencourt, eh bien! c'est un malheur, et voilà tout, n'en parlons plus.

Mais il y avait dans son visage contracté et dans ses yeux

et dans le son de sa voix quelque chose de tellement sinistre qu'une vague erreur oppressa la poitrine de tous ceux qui entendaient ces paroles.

— Quand vous regarderiez ces morceaux pendant deux heures, vous ne les raccommoderez point pour cela.

Ici sa colère faillit éclater, et pour la réprimer elle mordit ses lèvres avec tant de violence que le sang en jaillit.

— Veuillez me donner une autre tasse, je vous prie, ajouta-t-elle après une courte interruption, durant laquelle personne n'avait parlé, personne n'avait respiré.

Alors Mme Tarboché sortit de la salle à manger. Son pas lent et raide ressemblait aux mouvemens mécaniques d'un automate, et en passant par la porte elle se heurta violemment l'épaule contre l'un des battans resté fermé.

Cependant on attendait toujours le café, et comme Mme Tarboché ne paraissait point, Mme Daubencourt dut se lever elle-même pour sonner. La cuisinière parut, et interrogée sur ce qu'était devenue Mme Tarboché, elle répondit qu'elle venait de la voir monter dans sa chambre. Mme Daubencourt ne répondit pas un mot et ne fit pas la moindre observation sur cette nouvelle faute ; mais elle amassa dans son cœur cette haine avec les autres haines et servit le café à ses convives en devisant avec gaîté et en souriant, mais son sourire était faux et sa gaîté faisait mal.

Mme Tarboché était en effet montée dans sa chambre, sorte de taudis au quatrième étage dont la cuisinière n'avait pas voulu s'accommoder et que la dame de compagnie avait pris en échange d'un cabinet plus commode près de l'appartement de Mme Daubencourt. En ceci, Mme Tarboché avait moins agi par esprit de conciliation que par le désir de se trouver, au moins pendant la nuit, séparée de celle à qui la misère et la nécessité l'enchaînaient si étroitement. Là du moins, dans cette pauvre chambre sans porte et mal close, elle redevenait libre ; là Mme Daubencourt ne se tenait plus devant elle, impitoyable et comme le rocher de Sisyphe, meurtrissant sans cesse sans jamais écraser tout à fait.

En entrant dans sa chambre, Mme Tarboché s'affaissa sur son petit lit de sangle et se cacha la tête dans son oreiller.

Dire quelles furent ses pensées et ses larmes durant quelques minutes n'est point possible à des paroles humaines, car elle épuisa tout ce que la douleur peut inspirer d'atroce, tout ce que le désespoir a de terrible.

Puis elle se leva tout à coup, avec le calme effrayant que donne une résolution funeste ; elle s'enveloppa de son manteau, sortit et revint avec un paquet assez gros qu'elle déposa au milieu de sa chambre.

Ensuite elle ferma soigneusement la porte, dont elle avait ôté la clé, et après en avoir calfeutré jusqu'aux plus petites ouvertures, elle développa le paquet et arrangea dans un réchaud le charbon qu'il contenait.



Bientôt une flamme rouge jeta ses lueurs sinistres sur les parois nues du réduit, et Mme Tarboché s'agenouilla et se mit à prier.

Bientôt les vapeurs du charbon agirent sur l'infortunée ; elle tomba tout de son long en balbutiant encore : « Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi. »

Cependant Mme Daubencourt supportait avec impatience ses convives ; il lui tardait de se trouver face à face avec Mme Tarboché et de décharger sur elle un ressentiment qui d'instant en instant devenait plus impétueux et plus indomptable ; ses mains, que mouillait une sueur froide, se crispaient et se tordaient sous son châle ; son cœur palpitait maladivement, et son haleine s'échappait brusquement et par secousses de ses lèvres brûlantes et entr'ouvertes.

De leur côté, les convives n'étaient point dupes du calme affecté de Mme Daubencourt et se trouvaient gênés dans la position si fausse où les mettait la nécessité de rester quelques heures encore, par convenance, en compagnie de celle

qui leur avait donné à dîner. Chacun se mit donc aux tables de jeu, mais sans intérêt, sans gaîté et presque sans attention.

A charge les uns aux autres, ils demeurèrent donc là durant deux mortelles heures, au bout desquelles une dame se leva en manifestant le dessein de partir. Ce fut comme un signal, et dix minutes après le salon restait désert, et Mme Daubencourt, ne contenant plus cette fois sa rage, trouvait de la force et de la jeunesse pour franchir avec rapidité les cent cinquante marches qui la séparaient de Mme Tarboché. Elle arriva haletante et heurta violemment à la porte.

— Ouvrez ! mais ouvrez donc !

On ne répondit point à cette injonction.

— Ouvrez ! je vous l'ordonne. Ouvrez ! c'est moi, ouvrez, ouvrez, je le veux ! Oh ! oh ! vous avez beau faire, vous ne m'attraperez pas. Ouvrez, ouvrez, coquine ! car il faut que vous sortiez d'ici à l'instant, sur l'heure. Mais ouvrez, scélérate, ouvrez donc !

Disant ou plutôt vociférant cela, elle frappait des mains et des pieds, hors d'haleine, la face enflammée, la bouche tordue, le front ruisselant de sueur.

— Elle ne veut pas ouvrir, elle ne veut pas répondre ! Qu'on aille me chercher un serrurier. Non, cela serait trop long, que l'on me donne un marteau, que l'on me donne une hache, je veux briser cette porte...... Ah ! elle cède ; ah ! elle cède.

La rage lui donnait tant de forces que la porte ébranlée s'ouvrit tout à coup. Mme Daubencourt se précipita comme une hyène dans la chambre ; mais la vapeur mortelle la fit reculer précipitamment.

Sur ces entrefaites, les voisins des différens étages étaient venus sur le seuil de leurs portes, attirés par le fracas de cette scène étrange. Une autre que Mme Daubencourt perdait à jamais sa réputation de bonté ; mais elle, pour leur donner le change et avec une présence d'esprit admirable :

— Quoi ! s'écria-t-elle, personne ne vient à mon aide, et il faut qu'à mon âge je sois seule à porter du secours à une malheureuse qui se suicide ! Mais venez donc ! mais venez, je vous dis que cette femme se meurt !

On accourt aussitôt ; on donna de l'air à la petite chambre, on prodigua des secours au cadavre de Mme Tarboché, et un médecin appelé interrogea longtemps ce corps inanimé avant de dire :

— Elle n'est point morte.

— Oh ! quelle heureuse nouvelle vous me donnez là, monsieur ! Qu'on la porte dans ma chambre, dans ma propre chambre ; c'est moi qui la soignerai, moi seule !

— Quelle bonne femme, et qu'on doit être heureux de la servir, murmuraient entre eux les voisins, tandis qu'on transportait Mme Tarboché dans l'appartement de Mme Daubencourt, c'est-à-dire dans la salle à manger, sur un lit de sangle dressé à la hâte.

Après deux heures de soins que lui prodigua le médecin, Mme Tarboché ouvrit les yeux et les porta avec égarement autour d'elle.

— Hélas ! je ne suis donc pas morte ? demanda-t-elle douloureusement.

— Non, non, grâce au ciel ! Dieu n'a point permis que vous accomplissiez votre funeste dessein. Mais ce n'est ni le temps ni le moment de parler de tout cela ; il faut vous soigner.

— Vivre ! guérir ! oh ! non.

Et elle laissa retomber sa tête.

— Pourquoi ce désespoir, madame Tarboché, pourquoi douter ainsi de la miséricorde de Dieu ? Ne suis-je pas votre amie ? Nous vivrons en sœurs ; vous me confierez vos chagrins et je vous consolerai. La Providence ne vous a point placée en vain près de moi : je serai votre soutien, votre refuge.

La pauvre créature abandonnée se prêt à toutes les preuves de tendresse que débitait Mme Daubencourt, non pour la malade, mais pour l'auditoire. Tout à l'heure n'avait-elle point fait l'éloge de sa bonté sur le palier ? et ne fallait-il pas justifier et continuer à gagner ces éloges ?

Mais, comme je vous l'ai dit, la pauvre Mme Tarboché, encore mourante et les nerfs dans un grand état d'ébranlement, prit au sérieux ces paroles théâtrales et saisit en pleurant la main de sa maîtresse.

— Oh ! pardon ! pardon ! murmura-t-elle en couvrant ses mains de baisers et de larmes ; pardon ! car j'ai pu douter de vous, de votre bonté ! pardon ! pardon !

— Ingrate ! reprit Mme Daubencourt avec une voix caressante, ingrate ! vous avez révoqué mon affection en doute au moment où je m'occupais de vous ! Hier j'écrivais mon testament, et je vous y donnais une rente viagère de douze cents livres.... Et vous avez cru que je ne vous aimais pas !

Ici l'émotion de la malade et de l'auditoire arriva au plus haut comble, et les exclamations admiratives interrompirent Mme Daubencourt.

— C'est à genoux, à deux genoux, que je devrais vous demander pardon.....

— Madame, dit le médecin, qui n'avait pu résister à tant d'émotions et qui pleurait lui-même, madame, il faut redouter de telles secousses pour la malade et pour vous ; je vous engage à vous retirer dans votre appartement et à tâcher d'y prendre du repos ; je resterai près de Mme Tarboché une partie de la nuit, et une garde lui donnera des soins sous ma direction.

— Non, je ne la quitterai point tant qu'elle se trouvera en danger.

— Il n'y a plus de danger, madame, retirez-vous chez vous, je vous en prie.

Mme Daubencourt céda, non sans une nouvelle résistance.

Elle se retira donc dans son appartement, où elle se déshabilla elle-même, non sans se plaindre et sans pester.

Puis, quand elle se trouva dans son lit et qu'elle eut éteint la lumière :

— Voilà une belle journée, murmura-t-elle : mes porcelaines brisées, ma maison sens dessus dessous, et une garde et un médecin à payer ! Quant à cela, par exemple, je suis bien votre servante, je les retiendrai sur les gages de cette damnée folle.

Chaque année, au retour de la belle saison, une monomanie singulière s'empare de toute la population parisienne. C'est un goût effréné pour la campagne qu'il lui faut satisfaire quand même et n'importe comment. Les sauvages se croient habillés à la française lorsqu'ils peuvent couvrir quelque partie de leur corps d'un haillon de vêtement européen ; le Parisien croit se trouver à la campagne pourvu qu'il sorte du quartier et franchisse les barrières. Il n'exige rien au delà, et il ne lui faut ni l'horizon immense des Pyrénées, ni la solitude majestueuse des forêts du nord, ni des sites pittoresques, ni de l'eau, ni des arbres, ni l'air ; il se trouve hors de Paris, partant il se peut dire : « Je suis à la campagne. » Le voilà au comble de ses vœux.

Et pour y parvenir rien ne lui coûte. S'il habite un quartier marchand, de toute la journée du dimanche il n'ouvrira point les volets de sa boutique, s'entassera dans un fiacre, lui, les siens et je ne sais combien de provisions ; puis,

horriblement gêné, il supportera avec un courage héroïque les cahots et la chaleur de cette voiture, et viendra suer et s'empourprer dans l'île Saint-Denis sous un soleil brûlant qui lui tombe d'aplomb sur la tête. Dans le bois de Romainville, vous rencontrerez des grisettes et des artisans qui s'estiment les plus joyeuses créatures du monde pourvu qu'elles s'écorchent à chevaucher sur des ânes, pourvu qu'elles accrochent leurs robes aux rameaux rabougris des bois et qu'elles rentrent au logis harassées et couvertes de morsures de cousins. Dîner mal commodément sur l'herbe, sans fourchette et d'un pâté dont le haut sel emporte la bouche et produit une soif inextinguible; boire à dix dans deux verres un vin échauffé, et revenir le soir chargé de paniers vides, fatigué, de mauvaise humeur, tels sont les plaisirs que tous les dimanches se procurent, au prix d'une semaine de privations et de travail, les huit douzièmes de la population parisienne. A ceux qui ne peuvent se les procurer restent les Tuileries, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. Ils trouveraient sur le boulevard Saint-Antoine de grands arbres et de l'air; mais, fi donc! aux Tuileries va le beau monde, c'est donc aux Tuileries qu'il faut aller. Le sable grince sous les pieds, une poussière subtile pénètre les habits et happe les poumons; le visage est piqué, les yeux en rougissent, on tousse et l'on crache noir; mais on se pavane en beaux habits et l'on a la satisfaction de se dire le soir: « Nous avons croisé M. un tel, et Mme une telle portait une robe de mousseline, » car le Parisien connaît le visage des célébrités de tous les genres, Casimir Delavigne comme M. Laffitte, Alphonse Karr comme Odilon Barrot.

Ceux qui passent devant les Tuileries sans entrer, marchant hardiment, courent les Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile et à travers les nuages épais d'une poussière grise qui leur laissent à peine la faculté d'éviter les voitures qui descendent et se croisent sur cette route. S'il leur reste assez de force et de temps, ils gagnent le bois de Boulogne et viennent s'asseoir sur son herbe grillée, et toujours au milieu de larges flots de poussière. Ensuite ils louent un âne, quelque rosse sans poil, et l'air satisfait et fier, ils galoppent parmi les élégantes calèches qui se hâtent de traverser le bois pour trouver dans quelque partie retirée peu d'air à demi pur.

Outre la partie de la population parisienne qui aime la campagne le dimanche, il en est une autre qui l'habite huit mois de l'année, sinon par goût, du moins par vanité et par économie; par vanité, car certaines personnes se croiraient déshonorées si on pouvait les rencontrer à Paris du mois de juin au mois d'octobre; par économie, car le bien-être des Parisiens étant presque toujours extérieur et d'ostentation, ils s'astreignent, isolés et sans témoins, aux privations les plus complètes : les femmes passent l'été avec un peignoir de toile peinte et un chapeau de grosse paille à larges bords, les hommes ne quittent leurs blouses que pour venir à Paris, ou bien, si leurs affaires les retiennent toute la semaine dans cette ville, ils y vivent en garçons, sans dépense de maison et sans domestiques; la portière fait leur ménage, puis ils dînent chez les amis et quelquefois au restaurant, les jours où les invitations leur manquent.

Telle est la vie de campagne des Parisiens, à l'exception de cent familles immensément riches, qui mènent dans les environs de Paris une existence à la fois confortable et splendide. Mais pour les autres, on peut le répéter, rien n'est si misérable et si peu commode.

En voulez-vous des preuves? suivez Mme Daubencourt dans l'appartement, c'est-à-dire dans les trois chambres louées par elle, en plein milieu d'un village que deux cents pas à peine séparent de la barrière; traversez les huit ou dix rues garnies de hautes maisons qui conduisent à sa porte. Vous y voici, frappez, une portière vous tire le cordon.

— Mme Daubencourt?

— Au second, au-dessus de l'entresol.

— Bien!

Et vous montez soixante marches dans un escalier raide, étroit, sombre et empuanti; il n'y a point de sonnette à la porte : pourquoi prendre cette peine? on est à la campagne; il faut donc frapper, et frapper longtemps. Enfin le petit chien vous a senti, il jappe, on vient et la porte s'ouvre : c'est Mme Tarboché.

— Ah! monsieur, s'écrie-t-elle en rougissant, vous me surprenez encore en négligé. Et elle saute sur un châle et s'en enveloppe, car pour tout vêtement elle porte une vieille robe en haillons qui laisse à découvert ses épaules et sa poitrine d'une blancheur mate et maladive.

La pièce où Mme Tarboché vous a reçu sert à la fois d'antichambre et de salle à manger; des papiers fanés en tapissent tant bien que mal les murs. Le mobilier consiste en une table de merisier toute déjetée et en un lit de sangle replié contre le mur et qui renferme dans ses plis, comme dans un portefeuille, une manière de matelas, des draps d'une blancheur équivoque et une couverture de laine dont un cocher de fiacre ne voudrait pas pour couvrir ses chevaux. Au pied du lit se montre honteusement un de ces vases nocturnes qui n'ont point de nom poli dans la langue française et que l'on ne peut désigner que par des circonlocutions. C'est que la salle à manger-antichambre sert en outre de chambre à coucher pour Mme Tarboché.

De cette pièce on passe dans le salon. Tout l'ameublement s'y compose de trois fauteuils en velours d'Utrecht vert et usé au travers duquel se tamise la poussière fine du duvet qui les garnissait et que les vers et le temps ont réduits en une poudre impalpable, mais non pas invisible, sur les habits noirs; au lieu de plancher, on marche sur les carreaux de terre cuite, que l'on n'a pas même pris le soin de cirer, et pour garniture de cheminée deux mauvais petits vases d'albâtre dressent leurs coupes mesquines à côté d'une pendule sans mouvement; point de grands rideaux aux fenêtres, pas de jalousies, pas même de stores pour atténuer les rayons du soleil qui dardent avec violence à travers les vitres et qui produisent une chaleur fade et intolérable; enfin des murs nus et une armoire de bois peint, dont la porte à demi close laisse voir des ustensiles de cuisine, des restes de ragoût et de pain.

Après dix minutes d'attente, Mme Daubencourt paraît : elle est rouge et elle rajuste encore quelque partie de ses vêtemens, car elle vient de s'habiller en toute hâte pour vous recevoir.

— J'étais encore en robe de chambre, dit-elle, mais nous sommes à la campagne, et à la campagne on ne se gêne pas.

Pendant que la conversation s'engage et que s'échangent des lieux communs, vous cherchez à découvrir des fenêtres la campagne ou du moins quelques arbres, qui n'apparaissent nulle part, et vous finissez par complimenter Mme Daubencourt sur le bonheur dont elle jouit d'habiter la campagne et de pouvoir se promener en toute liberté, quand vous, pauvre citadin, des affaires impérieuses vous retiennent à Paris.

— Je sors peu, répond Mme Daubencourt; un grand quart de lieue me sépare du bois, et à mon âge on ne se sent point disposé tous les jours à faire à pied un quart de lieue.

— Du moins vous jouissez ici d'un bon air, répondez-

vous suffoqué et en vous essuyant le front. Et Mme Daubencourt tousse et réplique.

— Oh! l'air est excellent.

Cependant Mme Tarboché est venue échanger à diverses reprises avec Mme Daubencourt des regards mystérieux, que cette dernière traduit et résume par cette question qu'elle vous adresse, non sans un sourire d'une expression inexplicable :

— Vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

Et, les yeux attachés sur vous, les deux femmes attendent votre réponse avec anxiété, car l'une prévoit bien de la dépense et l'autre redoute un grand surcroît de travail. Vous hésitez..... vous balbutiez.....

— Ah! je ne puis vous offrir qu'un bien mauvais dîner, car nous sommes à la campagne, et Mme Tarboché n'est pas allée ce matin à Paris, de sorte que vous n'aurez point de légumes, et on ne trouve rien ici; mais n'importe, restez avec nous : «A la guerre comme à la guerre,» dit le proverbe.

Curieux de pousser jusqu'au bout cette étrange étude d'intérieur, vous acceptez, à la contrariété générale. Soudain Mme Tarboché court allumer le fourneau et visite tout le village pour trouver de quoi fabriquer un dîner quelconque. Enfin, à sept heures du soir, un cliquetis de couverts et d'assiettes vous apprend que la pauvre dame de compagnie a couronné son œuvre, et, le visage en feu, elle vient dire : « Quand vous voudrez dîner, madame, tout est prêt.» Or, il y a deux heures que la faim vous fait bâiller et que Mme Daubencourt, impatiente et grondeuse, va et vient du salon à la cuisine.

Après un misérable dîner, qui se compose de salaisons apportées de Paris, d'une mauvaise soupe fabriquée à la hâte, vous partez. Des malédictions vous suivent, et Mme Tarboché commence à subir la mauvaise humeur de sa maîtresse, mauvaise humeur tenue en laisse jusque-là par la présence d'un tiers, et qui, libre enfin, se rue et mord avec d'autant plus de violence. Rien n'a été bien fait et rien ne se fait bien; Mme Tarboché a payé trop cher les viandes achetées à la hâte; puis le dîner, mal apprêté, n'était pas mangeable; la maison se trouve sens dessus dessous; enfin, deux assiettes ont été cassées. Harassée, harcelée, injuriée, Mme Tarboché pleure.

—Quand vous pleureriez et quand vous vous asphyxieriez, murmura Mme Daubencourt, cela ne raccommodera point nos assiettes.

Car Mme Tarboché ne peut plus faire un pas, ne peut plus toucher à un meuble sans que sa maîtresse lui jette au nez, sans pitié, le cruel souvenir d'une nuit de désespoir et de malheur.

Cependant cette nuit a laissé de cruelles traces sur l'infortunée. Si des soins administrés à temps lui ont conservé la vie, ils n'ont point guéri tous les funestes effets produits sur ses organes vitaux par l'acide carbonique, et il en est résulté une oppression plus constante, des douleurs plus aiguës de poitrine et un dépérissement rapide et incontestable. Le médecin, consulté, avait répondu qu'on ne devait espérer que deux choses pour l'amélioration de ces tristes symptômes : d'abord le temps, puis avant tout le repos d'esprit..... Le repos de corps et d'esprit!

Quelle amère dérision que le repos comme unique remède à une pauvre femme astreinte durant le jour aux plus rudes travaux domestiques, et la nuit obligée de veiller une maîtresse moins souffrante qu'elle, sans doute, mais qui n'en exigeait pas moins les soins les plus minutieux et les plus fatigans, car Mme Daubencourt succombait lentement à une de ces maladies de langueur sans nom, sans caractère, et qui ne sont autre chose que le dépérissement d'une lampe qui pâlit et qui s'éteindra parce que l'huile commence à lui manquer et qu'elle lui manquera bientôt tout à fait. Chez l'une comme chez l'autre, la lueur de la vie devient faible, se réveille tout à coup avec vigueur, se montre terne, se ranime pour s'affaiblir encore de nouveau, jusqu'au moment où elle s'éteindra muette et sans la moindre secousse.

Mme Daubencourt avait le pressentiment de sa mort prochaine, et il résultait de cette idée effrayante une sorte de rage concentrée qui la rendait encore plus haineuse contre Mme Tarboché, jeune, belle, malgré sa maigreur. Elle passait les nuits sans dormir; il fallait que Mme Tarboché se levât du lit de sangle qu'elle se dressait chaque soir dans l'antichambre et qu'elle vînt au chevet de sa maîtresse écouter ses plaintes et la voir se tordre en cherchant un sommeil impossible. Mme Tarboché succombait-elle au besoin de dormir et laissait-elle aller sur sa poitrine sa tête assoupie? à l'instant même glapissait la voix aigre de sa maîtresse, qui lui demandait quelque chose et lui reprochait de rester sans pitié pour elle. Ainsi ni la nuit ni le jour le repos ne devenait possible à Mme Tarboché, dont le sang s'allumait de plus en plus et qui subissait chaque jour de nouvelles infirmités et des symptômes plus graves : elle crachait le sang, ses jambes enflées la supportaient à peine, un tremblement convulsif agitait ses mains devenues d'une maigreur effrayante.

Un matin, quand elle voulut se lever d'un fauteuil où Mme Daubencourt l'avait impitoyablement retenue toute la nuit, elle tomba sans connaissance, et il fallut que Mme Daubencourt se levât elle-même pour appeler des secours, car, on l'a vu, elle avait congédié tous ses domestiques en partant pour la campagne.

On releva Mme Tarboché, on la transporta sur son lit, et le médecin appelé déclara qu'elle n'avait pas trois jours à vivre.

— Le diable me met dans un bel embarras, s'écria mentalement Mme Daubencourt, et il ne me manquait plus que d'avoir une femme mourante sur les bras! Cette malheureuse créature m'a toujours porté un constant guignon! Que faire? quel parti prendre? Il n'y a point d'Hôtel-Dieu ici; et puis que dirait-on de moi dans le monde si j'envoyais ma dame de compagnie à l'hôpital? Allons, il faut prendre mon parti, je la garde chez moi. Cela n'est-il pas bien agréable pour une femme de mon âge et malade, bien gravement malade! Il faut se résigner à ce qu'on ne peut empêcher; je prendrai une garde pour moi cette nuit.

Mme Tarboché resta donc sur le lit de sangle dans l'antichambre, et il faut rendre cette justice à Mme Daubencourt qu'elle vint elle-même durant la journée s'informer quatre fois de l'état de Mme Tarboché; or ce n'est point un spectacle fort agréable qu'une femme qui se meurt. Il est de toute équité d'ajouter encore que les potions ordonnées par le médecin ne manquèrent pas, et que, placées sur une chaise auprès du lit de la malade, celle-ci put en boire chaque fois qu'elle en ressentit le besoin.

Le soir, à huit heures et demie, Mme Daubencourt, suivant son habitude, se retira dans sa chambre à coucher, où elle fit établir un lit à la garde qu'elle avait prise; on composa ce lit d'un matelas soustrait au lit de Mme Tarboché et d'un autre ôté au propre lit de Mme Daubencourt, car, ainsi qu'elle le fit observer, il fallait bien que chacun se gênât et fît preuve de dévouement. Or il appartenait à la maîtresse du logis de donner elle-même le premier exemple. Vers minuit, Mme Daubencourt, qui devait sans doute à la conscience de sa bonne action et de ses devoirs l'assoupissement profond dans lequel elle se trouvait plongée depuis trois heures, en fut tirée par une plainte déchirante

elle écoute : cette plainte provenait de la chambre de Mme Tarboché.

Le premier mouvement de Mme Daubencourt fut d'appeler la grosse paysanne qu'elle avait prise pour garde. Cette femme dormait profondément et ne s'éveilla point.

— Comme je serais bien gardée si j'étais malade, si j'avais besoin de cette butorde-là, pensa Mme Daubencourt; heureusement, ajouta-t-elle, je me sens plus calme, j'ai un peu sommeillé et je crois que je sommeillerai encore.

Une nouvelle plainte se fit entendre et si déchirante que Mme Daubencourt fit un mouvement pour sauter à bas du lit afin d'aller éveiller la garde ; mais tout son corps se trouvait en transpiration, et marcher les pieds nus sur les carreaux aurait pu lui devenir nuisible; elle se contenta donc de crier de nouveau :

—Marie ! levez-vous donc, Marie, quand on vous appelle !

Les ronflemens de Marie répondirent seuls.

Cependant les plaintes se faisaient entendre d'une manière moins confuse et l'on distinguait ces paroles :

— Pitié ! Je me meurs ! Un prêtre, au nom du ciel !

Et des mains défaillantes frappaient contre la porte, et des exclamations entrecoupées se mêlaient au bruit sourd de ces coups.

— Vous verrez que cette stupide paysanne ne se réveillera point et qu'elle laissera là sans secours jusqu'a demain matin Mme Tarboché. Ah ! quel supplice et quel embarras que tout cela ! Je vais en devenir plus malade, j'en suis sûre.

Tout à coup il se fit un grand et solennel silence ; puis soudain un cri déchirant s'éleva :

— Maurice ! Maurice !

Et le silence recommença plus grand et plus solennel encore.

Mme Daubencourt eut peur, et cette fois la peur la fit sortir de son lit.

— Marie ! Marie ! levez-vous donc, cria-t-elle tremblante et en secouant la tête de la grosse paysanne, qui ouvrit enfin les yeux.

— Courez dans la chambre de Mme Tarboché, courez-y de suite, elle se trouve plus mal, je l'ai entendue se plaindre.

La paysanne se leva, et Mme Daubencourt courut se replonger dans son lit.

— Pourvu que le froid ne me fasse point mal, soupira-t-elle.

La paysanne revint quelques instans après :

— Elle est morte !

— Morte dans ma maison ! s'écria Mme Daubencourt. Ah ! mon Dieu ! il me faudra donc rester avec un cadavre chez moi jusqu'à demain matin.

S. Henry BERTHOUD.



LITTÉRATURE ANGLAISE.

JE VOULAIS ÊTRE MÉDECIN.

CHAPITRE PREMIER.

Mon éducation. — Mes goûts. — Ma Mère. — Mon arrivée à Glascow. — Mes aventures. — Pourquoi? — Voies de fait.—Combat.—Fuite. Arrivée en Perse. — Un bon ange.

Jamais la vie d'un homme n'arrive comme il se l'était préparée. Il a beau réunir ses efforts, combiner toutes ses prévisions, donner tous ses soins pour se régler une destinée, quelque hasard vient toujours détruire ses soins et déranger ses prévisions. Je suis un des mille exemples de ces caprices du sort. Mon père exerçait à Édimbourg la profession de médecin; et mon désir le plus vif, l'ambition qui me prit pour ainsi dire au berceau était de lui succéder dans cette honorable carrière, de m'associer à ses travaux et de recueillir plus tard sa riche et nombreuse clientèle. Je me mis donc à étudier sous sa direction; et quand j'eus atteint l'âge de dix-huit ans, il m'envoya à l'université de Glascow pour y prendre mes inscriptions et me faire recevoir ensuite docteur.

Élevé dans la maison paternelle, sous les yeux d'une mère tendrement rigide et qui ne me laissait jamais un seul instant abandonné à ma propre direction, je me sentis tout étourdi et tout embarrassé de ma liberté lorsque je me trouvai logé dans une petite chambre, au quatrième étage, avec trois livres pour ma dépense du mois. Je considérais religieusement ce trésor, qui selon moi ne devait jamais s'épuiser, et plus d'une fois l'envie me prit de jeter là mes bouquins de médecine et d'aller jouir gaîment des extravagances que me permettait une si grosse somme. Mais à cet accès de mauvais désirs succédèrent bientôt des pensées plus raisonnables. Je pensai au chagrin que ma paresse et mon inconduite causeraient à ma mère. Il n'en fallut pas davantage pour me faire passer ma soirée à lire et à étudier dans ma chambrette.

Le lendemain matin je me rendis aux cours de l'université, mais à peine fus-je entré dans l'amphithéâtre et me fus-je assis sur les banquettes réservées aux écoliers que je vis tous les regards se tourner vers moi et le rire ouvrir toutes les bouches. On me montrait du doigt, on se parlait à mi-voix, et bientôt je fixai beaucoup l'attention du professeur lui-même. En vain celui-ci, mécontent d'une pareille interruption, éleva-t-il la voix pour réprimander son auditoire, il finit par tourner les yeux vers moi comme les autres et par exprimer la surprise qui je voyais sur tous les visages. Timide et sans usage du monde, je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux et je me demandai avec anxiété ce qui pouvait exciter en moi une curiosité si générale? Enfin je finis par distinguer ces mots dans la foule des écoliers:

— C'est un géant que l'on peut montrer à la foire pour deux pences.

— C'est une masse a peine dégrossie!

— Il ne saurait se trouver aucune intelligence dans un pareil colosse!

— Quelles épaules!

— Quelle tête!

— Quels poings!

Et l'on finit pas se presser autour de moi comme si j'eus été quelque phénomène vivant que l'on eût mis en exhibition. J'aurais donné deux mois de ma vie pour me retrouver à Édimbourg, chez ma mère et dans mon quartier, que je ne quittais jamais. Ennuyé, harcelé de me voir ainsi l'objet d'une attention moqueuse je me levai et sortis de l'amphithéâtre. Mes persécuteurs n'abandonnèrent point ainsi leur proie, ils me suivirent de la classe dans la rue, et ce fut au milieu d'un cortége de jeunes fous, cortége sans cesse grossi par les passans et par les polissons, que je me dirigeai vers ma demeure.

Ce qui excitait si fort l'étonnement de ces cokney, c'était ma taille démesurément haute, la largeur de mes épaules, et mes apparences gigantesques. J'ai sept pieds anglais, et la nature a mis mes proportions corporelles en rapport avec la hauteur de ma taille. Tout cela, à la rigueur, eût pu passer sans être trop remarqué si mes habits enfantins, ma petite veste et la collerette plissée de ma chemise n'eussent fait de moi un être complètement ridicule. Ma mère, oubliant que je vieillissais, s'était habituée à me voir vêtu de la sorte et ne songeait pas à la singulière anomalie que présentaient mon costume et ma taille, anomalie qui pour elle ne s'était établie que lentement et d'une manière insensible. Donc, en m'envoyant à Glascow, elle n'avait point songé à me donner d'autres vêtemens.

Je marchais donc entouré d'une suite nombreuse et j'avais grande hâte d'arriver à mon logis quand des voies de fait désagréables vinrent se joindre aux ennuis que me valait déjà cet attroupement de curieux. On me jeta des projectiles, et, à diverses reprises, des pierres me frappèrent dans le dos. Je sentis peu à peu la colère me monter à la tête, et un caillou étant venu me frapper sur l'oreille, je me retournai comme un lion blessé: chacun se recula avec terreur; mais aveuglé par la rage, ne sachant plus ce que je faisais, je saisis un de mes persécuteurs, et après l'avoir élevé en l'air avec une force que je ne me soupçonnais même point, je le jetai en l'air, et il alla tomber à vingt pas de moi en jetant des cris lamentables. Alors chacun se prit à fuir, mais je me mis à poursuivre les fuyards, et pendant un quart d'heure que dura mon accès de fureur, je blessai plus de cinquante personnes. La garde arriva pour s'emparer de moi, mais je ne fis pas plus de merci à la garde qu'aux autres, et je finis par aller me réfugier dans une taverne, où quelques marins, charmés de mes prouesses, me firent cacher dans un cave et me dérobèrent aux poursuites des soldats.

Bientôt la fraîcheur du lieu où je me trouvais rendit un peu de calme à mes nerfs crispés par la rage, et je me mis à pleurer avec amertume en me voyant les habits en désordre, sanglans et déchirés! Et puis je compris toute l'étendue de mon malheur, tout ce que ma position avait

de fâcheux, ce qui ne fit couler mes larmes qu'avec plus d'abondance.

Au bout d'une heure, j'entendis la porte de la cave s'ouvrir et je vis descendre un officier de marine, qui s'assit près de moi et fut tout surpris de voir un jeune homme de dix-huit ans dans l'athlète qui venait de secouer si rudement tant de personnes. Il m'interrogea et je lui contai naïvement mon histoire :

— Mon garçon, me dit-il, je comprends bien que cela est vrai, je vous crois ; mais personne ne voudra vous croire. Un procès va vous être intenté et vous en serez la victime ; si j'ai un conseil à vous donner, c'est de fuir, c'est de vous embarquer et de voyager pendant une année ou deux : ce laps de temps écoulé, on aura oublié votre équipée, et vous pourrez revenir en Angleterre sans inquiétude. Venez avec moi cette nuit, je pars pour aller rejoindre un bâtiment que je commande et qui va partir pour la Perse. J'ai besoin d'un secrétaire, vous m'en servirez ; écrivez à votre famille, dites-lui ce qui vous est arrivé et le parti que vous êtes forcé de prendre : je me charge de faire parvenir votre lettre et de vous en faire recevoir la réponse avant que nous ne mettions à la voile.

Les choses se passèrent ainsi en effet ; ma famille alarmée de l'éclat qu'avait fait mon équipée, approuva mon voyage et m'envoya de l'argent : ce fut ainsi que je partis pour la Perse.

Je ne vous parlerai pas des aventures de notre navigation, je vous dirai seulement que je me gagnai l'amitié du capitaine, qu'il finit par me traiter comme un fils et par me témoigner la plus vive affection. Je ne le quittais jamais, je réglais toutes ses affaires, il ne faisait rien sans me consulter : aussi, quand il se rendit à Ispahan, me dit-il de l'accompagner, et ce fut ainsi que, grâce au crédit dont il jouissait près d'un grand seigneur du pays, je fus admis avec lui à l'honneur d'assister à des jeux qui se donnaient alors.

CHAPITRE SECOND.

Jeux. — Musique. — Arène. — Lutteurs. — Exercices gymnastiques. — Combat. — Je descends dans l'arène. — Je reste vainqueur. — Quels avantages me valent la victoire. — Promenade. — Usages dans les rues. — Chasse. — Gibiers. — Le tigre. — Victoire. — Récompense.

Ces jeux avaient lieu au son de la musique du prince : or, à proprement parler, il n'y a pas de musique en Perse, car je ne profanerai pas ce nom en le donnant à des sons barbares, sans cadence ni mesure, et qui ressemblent plus à des cris de bêtes fauves qu'à de l'harmonie. On y connaissait cependant les notes ; mais je crois qu'elles y sont absolument oubliées aujourd'hui, et pendant près de trois ans je n'ai jamais vu personne en faire usage.

Les instrumens persans sont peu nombreux et tellement informes que je serais tenté de croire qu'on n'y a rien changé depuis le règne de Cyrus, avant lequel ils semblent avoir été inventés. Ils sont comme chez nous divisés en deux classes, les uns pour la musique militaire et les autres pour le concert. Les premiers se composent de trois instrumens, savoir : des espèces de clarinettes aiguës et qui ressemblent assez à celles avec lesquelles les Calabrais viennent à l'époque de Noël écorcher les oreilles des Napolitains ; de grandes trompes qu'ils nomment kernets et dont les sons ont beaucoup d'analogie avec les cris des chameaux quand ils sont en colère · les tubes ont neuf à dix pieds de long et les pavillons près de trois pieds de diamètre ; ils sont composés de plusieurs corps, rentrant les uns dans les autres, comme ceux d'une lunette, afin de les porter plus commodément. Les autres instrumens sont des tambours dans le genre de nos timbales, mais beaucoup plus petits ; ils ne les battent qu'avec les mains ; et quand cette soi-disant musique commence à jouer, il faut, pour peu que l'on ait soin de ses oreilles, s'en éloigner au moins à deux cents pas.

Chaque ville où il y a un beglierbey a une pareille musique qui doit jouer matin et soir devant le bazar pendant une demi-heure avant le lever et le coucher du soleil ; c'est le signal pour ouvrir et fermer les boutiques et appeler à la prière.

La musique du prince est fort considérable et le devance chaque fois qu'il sort de sa résidence. Chaque musicien alors est monté sur un chameau qui porte, comme ceux des Zombarecks, dont je parlerai plus tard, un petit pavillon sur le devant de sa selle.

Cette musique réunie précède de deux cents pas son altesse royale et joue tant que dure la marche, à moins qu'il ne lui soit ordonné de se taire. Quand on est au camp ou en route, elle se rassemble tous les soirs en forme de demi-cercle, à une centaine de toises de la tente royale et y joue jusqu'à nuit close. Les Persans, qui sont grands amateurs de cette bruyante harmonie, accourent de toutes parts et encouragent les musiciens par des applaudissemens continuels. Celle du roi se compose de cent cinquante hommes, dont trente ont des kernets ; ce qui fait qu'en temps calme on peut l'entendre de plus d'une lieue.

L'harmonie se compose d'abord de chanteurs ou pour mieux dire de hurleurs : celui qui crie le plus fort et devient bleu à force de contorsions est réputé avoir le plus de talent ; ces chanteurs se défigurent au point que pour cacher les hideuses grimaces qu'ils sont obligés de faire pour élever la voix, ils couvrent leur visage avec une feuille de papier qu'ils ont à la main. On les accompagne avec des espèces de violons en forme de pots ronds, auxquels on a ajouté un manche et des cordes ; des guitares à peu près semblables à des mandolines italiennes, et des tambourins ornés de plaques de cuivre fort larges et très-sonores, qui approchent assez de ceux des Basques.

Le spectacle auquel nous fûmes conviés le capitaine et moi consistait en luttes d'athlètes : il n'y a guère que les riches qui puissent en jouir. Les hommes voués à cet état se font payer fort cher et n'exercent jamais en public ; les amateurs de ce genre d'amusemens doivent avoir un local convenable dans leurs maisons.

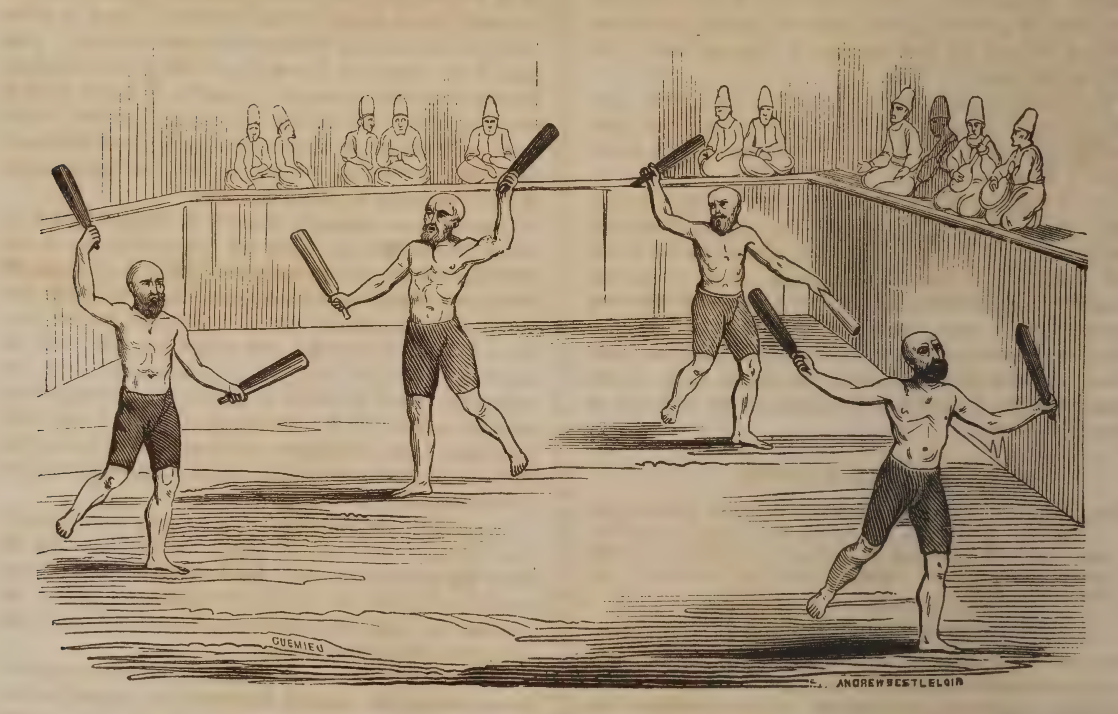
Les athlètes persans ont une manière de vivre toute différente de ceux des Grecs et des Romains, qui pratiquaient des exercices violens pour se tenir en haleine et accroître leurs forces.

Ceux-ci au contraire semblent éviter tout ce qui peut leur causer la moindre fatigue. Ils font cinq ou six repas par jour, ne sortent qu'une fois le soir, marchent aussi doucement qu'un malade, évitent avec soin de se donner la moindre secousse, et ne remuent jamais la tête ni les bras en se promenant. Quelle que soit la saison, ils sont toujours vêtus aussi chaudement qu'en hiver et enveloppé d'un large kurk.

Quand ils doivent travailler, ils s'y préparent en restant huit jours au lit sans faire le moindre mouvement.

Les lieux où ils s'exercent sont de grandes salles carrées, creusées à six pieds de profondeur, ayant autour e au niveau du plain pied des galeries que l'on nomme zour koua pour les spectateurs. Ces espèces d'arènes ont environ trente pieds de longueur et autant de large, c'est-à-dire cent vingt de tour ; le fond et les côtés sont recouverts de terre calcaire bien battue, parfaitement unie et lissée.

y en a qui sont matelassées tout autour et dont les planchers sont recouverts de ketchès épais, mais fortement attachés et bien tendus pour que l'on ne puisse pas s'y accrocher. Aussitôt que les athlètes y sont appelés, ils sautent dedans avec une légèreté dont on ne les croirait pas capables quand on ne les a vus que dans les rues (1). Ils sont nus et n'ont qu'un simple demi-caleçon de cuir fortement attaché sur les hanches et qui ne descend que jusqu'au milieu des cuisses. Ils entrent ordinairement une vingtaine à la fois dans l'arène et commencent leurs exercices par une danse où ils font toutes sortes de contorsions, prenant mille postures difficiles, semblables à celles où ils pourront se trouver pendant la lutte, dont cette pantomime semble n'être que le prélude. Ils continuent cet exercice en augmentant graduellement la vivacité des mouvemens jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Celui qui reste le dernier debout est regardé comme le vainqueur de la danse et reçoit le prix qui est assigné pour cet exercice. Les lutteurs font une courte pause et reparaissent bientôt portant dans chaque main une énorme pièce de bois de chêne, faite en forme de poire allongée, qui a près de trois pieds de longueur y compris le manche, et dont le gros bout a souvent plus de quinze pouces de diamètre. Ils les manient et les font passer en tout sens l'une après l'autre sur leurs têtes, les enlevant toujours d'une manière différente et toujours sans balancement ni élan. A de certains points d'orgue marqués par la musique, ils restent sur une jambe, les bras étendus en croix, et soutiennent pendant quelques secondes ces deux énormes massues avec une force incroyable. Cet exercice dure quelquefois plus de deux heures, pendant lesquelles ils prennent des pièces de plus en plus pesantes ; les dernières, qui sont rarement soulevées,



Arène et lutteurs.

pèsent plus de soixante livres et sont beaucoup plus difficiles à supporter qu'un fusil d'infanterie par le bout de la baïonnette. Le kaïmakhan m'assura que ces exercices étaient de la plus haute antiquité en Perse, et qu'ils avaient été inventés pour délier les bras de jeunes gens et les accoutumer de bonne heure à manier des armes lourdes.

L'athlète qui a manié les plus grosses pièces de bois et qui reste le dernier dans l'arène est le vainqueur de ce fatigant exercice et reçoit les complimens et les présens de toutes les personnes qui assistent à ce spectacle.

Viennent ensuite les lutteurs ; ceux-ci se frottent tout le corps avec de l'huile pour se rendre plus souples et donner moins de prise à leurs adversaires. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils se saluent, se portent réciproquement la main droite sur la tête et la baisent; après quoi ils se saisissent d'une manière égale, passant réciproquement un bras en dessus et l'autre en dessous de chaque épaule. Ils ne sont pas longtemps dans cette position sans se laisser tomber sur les genoux ou sur le ventre ; car comme la lutte ne consiste pas à renverser un homme, mais bien à le mettre sur le dos, les plus adroits saisissent le plus tôt qu'ils peuvent le moment de se jeter sur les genoux les deux mains par terre, position dans laquelle ils sont souvent plus dangereux que debout et qui, suivant eux, est fort difficile à prendre, leurs adversaires saisissant ordinairement cet instant pour les renverser.

(1) Quelques-uns y sautent sur une seule jambe et restent ainsi quelques instans en équilibre, quoique la chute soit de plus de six pieds de haut

Quiconque ne connaît pas ce genre d'exercice croirait sans doute qu'il doit être facile à celui qui est sur ses jambes de jeter l'autre sur le dos; mais on ne se fait pas l'idée de l'adresse et de la souplesse que ces gens déploient dans ces occasions, d'autant qu'il leur est permis de saisir leur adversaire par la ceinture du caleçon. Si l'un des deux est plus fort que l'autre, il cherche à profiter de cette licence, ce qui lui réussit néanmoins très-rarement, car il a beau enlever son homme en tous sens, celui-ci retombe toujours sur ses jambes comme un chat; et il n'a pas plutôt touché terre qu'il devient plus dangereux pour son adversaire, qui s'est épuisé en cherchant à le soulever. S'il est difficile de renverser sur le dos un homme qui est sur les genoux, il l'est sans comparaison bien davantage quand il est sur le ventre, et pour le croire, il faut avoir vu toutes les ruses employées de part et d'autre pour arriver à ce but, car celui qui est couché et qui semble souvent n'être que sur la défensive, culbute quelquefois son adversaire par un saut de carpe aussi léger qu'imprévu et fort difficile à parer. D'autres ont la finesse, étant couchés, de paraître céder du côté où on les pousse, et puis par un élan vigoureux ils tournent eux-mêmes sur le dos et entraînent ainsi l'assaillant, qui n'a d'autre ressource que de saisir la balle au bond et de se relever par un même élan, ce qui lui réussit quelquefois. En un mot, tout ce que l'adresse et la force peuvent inventer est mis en usage par ces hommes dans ce genre de lutte, qui présente d'autant plus d'intérêt que jamais le hasard n'entraîne de chute.

Aussitôt qu'un des deux athlètes a mis son homme sur le dos, le vaincu reste dans cette position jusqu'à ce qu'il ait remercié l'autre; alors il se relève, le salue profondément, touche son front avec la main droite et la baise. Le vainqueur ne lui rend aucune de ces politesses et reçoit avec gravité tous les complimens qu'on lui adresse, mais qui sont néanmoins de peu de conséquence, car comme il est obligé de prêter le collet à tous les athlètes, il est souvent terrassé à son tour; ce n'est jamais que sur le dernier vainqueur que tombent les éloges et l'argent en proportion du nombre des lutteurs qu'il a battus. S'il est entré le premier dans l'arène et qu'il ait dompté tous les autres, il est fêté, conduit en triomphe et reçoit des présens de grande valeur, tels que des chevaux, des habits, des châles et de l'argent. Ce cas est très-rare; je l'ai vu cependant arriver un jour à un turkoman qui culbuta vingt-quatre lutteurs. Les présens qu'il reçut à cette occasion montaient à plus de deux mille tomans.

L'exercice de la lutte est fort estimé par les grands, qui bien souvent descendent eux-mêmes dans l'arène et prêtent le collet a quelques-uns de leurs amis ou à de simples athlètes. On sent bien que ceux-ci se laissent toujours battre, et que cette petite condescendance leur rapporte dix fois plus que la victoire sur cinquante adversaires de leur espèce.

Notre hôte se mêla donc à ces jeux et mit hors de combat quelques athlètes qui se laissèrent faire. Le capitaine, qui prenait grand plaisir à ce genre de spectacle, proposa alors de me faire lutter avec un de ces hommes. Je résistai longtemps à ce désir, mais enfin il fallut y consentir. Je descendis dans l'arène au bruit de la musique que je vous ai décrite et qui hurla les plus bruyantes fanfares! Quatre athlètes furent vaincus en moins d'un quart d'heure par moi.



Musiciens persans.

Je ne saurais vous dire les transports de joie et d'admiration que me valut cette prouesse. On m'entoura, on me félicita, on me regarda comme un héros, et je reçus de toutes parts des invitations pour de nouveaux jeux de lutte et pour des parties de chasse et de promenade.

Les Persans aiment a promenade de passion, et c'est encore en quoi ils diffèrent des Turcs, dont le bonheur est de rester des journées entières en contemplation devant une fenêtre sans proférer un mot, ni faire un geste.

Les hommes de la classe moyenne sont pour ainsi dire toujours à courir. Dès le point du jour ils se rendent aux bazars, ils y rencontrent des connaissances avec lesquelles ils restent jusqu'à l'heure du déjeuner. Aussitôt qu'il est

fini, ils vont chercher des nouvelles aux bains ou rendre des visites jusqu'à midi; alors, comme dans tous les pays chauds, chacun rentre chez soi et y reste à dormir trois ou quatre heures. On profite ensuite de la fraîcheur, et pour en jouir on va dans les jardins, sur les places ou aux promenades.

Les personnes de qualité se promènent ordinairement à cheval et font ainsi chaque jour plusieurs milles, précédés de leurs jélandars (piqueurs), schoters (coureurs), et d'une grande quantité de féraches (laquais), marchant tous à pied, une moitié devant et l'autre derrière eux.

Les schoters ont un bâton à la main, devancent les autres de plus de cinquante pas et font ranger toutes les personnes du peuple qui se trouvent sur le chemin; ils sont suivis des féraches, qui tiennent toute la largeur de la rue pour faire paraître leur nombre plus grand. Les jélandars marchent ensuite à la tête des chevaux de leur maître, et portent sur l'épaule un morceau de drap carré, brodé et garni de franges de soie, qu'on nomme zinne-pouche (couvre-selle) et qui sert à couvrir les chevaux aussitôt que les maîtres en sont descendus. Ceux-ci restent ordinairement à la promenade jusqu'à nuit close; ils sont attendus à la porte de la ville par six ou huit de leurs domestiques, qui portent de grandes lanternes d'une forme particulière, qu'on nomme fanus, avec lesquelles ils les éclairent jusqu'à la maison. Leurs courtisans, assemblés dans la salle du divan, les y reçoivent avec respect, et passent une partie de la soirée à leur débiter les nouvelles du jour.

Quand les grands sortent, soit pour faire quelques visites, soit pour se rendre chez le prince ou chez le gouverneur, ce n'est jamais qu'à cheval, dans le même ordre que pour la promenade, précédés du même cortége, mais suivis dans ce cas de leurs pich-kadmets qui portent les cailliaux.

Les Persans aiment passionnément la chasse; aussi les grands y passent-ils des semaines et même des mois entiers.

Ces chasses sont fort différentes de celles qu'on voit en Europe, et comme les plus intéressantes sont celles du roi ou du prince royal, je me permettrai d'en donner une description un peu détaillée.

Soit qu'on chasse au poil ou à la plume, c'est toujours à cheval. Cette dernière chasse est très-intéressante, parce qu'elle ne se fait qu'au faucon et qu'il n'est pas de pays où l'on instruise ces oiseaux mieux qu'en Perse.

Quand le roi ou le prince prennent ce divertissement, ils se font accompagner de plusieurs domestiques, qui, aussitôt arrivés sur le terrain où l'on veut commencer la quête, mettent pied à terre et devancent les chasseurs de quelques pas et dans le plus grand silence. Ces derniers forment en marchant une espèce de croissant d'une fort grande étendue; chacun d'eux a sur la main droite un faucon contenu par les serres avec une courroie à deux branches de cuir léger.

Quand on aperçoit des faisans ou des perdrix, on en approche d'aussi près qu'il est possible et on les entoure: alors les chasseurs s'arrêtent, et étendant tous ensemble les bras sur lesquels sont les faucons, dans la direction du point où est le gibier pour le leur laisser apercevoir, on fait alors partir le gibier, sur lequel ces oiseaux se jettent avec avidité, et il est rare qu'ils ne saisissent pas leur proie. Les domestiques courent aussitôt pour s'en emparer, ce qui ne souffre pas de difficulté; mais on en éprouve de réelles pour faire rentrer les faucons: on y parvient cependant au moyen d'une poule que chaque fauconnier tire de son havresac et fait crier; la voracité plutôt que l'attachement ramène les faucons sur les poings de leurs maîtres.

Les faisans sont très-grands en Perse et ont le vol pénible. Dans les parages où ils sont en grande quantité, tels que le Mogan, on les chasse à coups de bâton: des domestiques, armés de longues gaules, cernent la place où il y en a quelques-uns, et se rapprochant peu à peu en forme de cercle, forcent ces oiseaux de se rassembler ou de prendre leur vol; dans ce cas-ci, comme ils volent très-bas, les hommes sur la tête desquels ils passent, les abattent à coups de gaule; s'ils les manquent, ils courent à la remise, qui n'est jamais bien éloignée. Les faisans fatigués partent rarement une seconde fois et se laissent assommer en fuyant dans les ronces et les buissons. On ne chasse pas le lièvre en Perse, quoiqu'il y soit très-commun, mais personne n'en mange; aussi sont-ils peu sauvages, et il est assez facile de les prendre vivans, surtout en hiver.

Le grand gibier de toute sorte est excessivement abondant; il se compose de cerfs, daims, chamois, chevreuils, vaches de montagne, antilopes, etc., etc. Ces paisibles animaux vivent très-bien ensemble, et quand ils descendent dans les plaines, c'est souvent en si grand nombre que de loin on les prendrait pour d'immenses troupeaux de moutons. Ils se tiennent habituellement dans les montagnes, d'où ils sortent toutes les nuits pour aller pâturer.

Quand le roi ou le prince veulent chasser à la grosse bête, ils envoient deux ou trois jours à l'avance quelques milliers d'hommes à cheval qui cernent la plaine pendant la nuit, gardent toutes les gorges et les petits sentiers où ces animaux pourraient s'échapper au point du jour.

Quand la chasse est arrivée, ces hommes se rapprochent les uns des autres et forment ainsi une enceinte au milieu de laquelle il y a quelquefois plus de dix mille têtes de gibier. Aussitôt le roi ou les princes commencent à tirer, ainsi que les grands de la cour. Leurs domestiques portent chacun deux fusils, qu'ils chargent tandis que les maîtres abattent le gibier.

Le prince royal, qui est très-adroit à tirer de l'arc, s'exerce souvent à courir et à tuer quelques pièces à coups de flèches avant de commencer le feu; mais une fois le signal donné, on n'entend plus, pendant quatre ou cinq heures que dure la chasse, qu'un bruit continuel de mousqueterie. Les hommes qui forment l'enceinte ne tirent que quand le gibier veut s'échapper, ce qui arrive rarement, car le cordon est si serré qu'un chevreuil trouverait peine à passer entre deux chevaux.

L'usage du petit plomb n'est pas connu en Asie: tous les chasseurs tirent à balle et au grand galop des chevaux. Mais quelle que soit l'adresse singulière des Persans pour faire le coup de fusil à cheval, ces chasses finissent rarement sans qu'il y ait quelqu'un de blessé et même de tué.

La quantité de gibier abattu dans ces chasses est immense et passe souvent deux et trois mille pièces. Le prince se fait apporter les plus belles et les envoie en cadeau à différens seigneurs de sa cour; le reste est abandonné aux golams et aux domestiques qui se trouvent à la fête.

Il est encore en Perse une autre sorte de chasse, c'est celle du courre, avec de grands chiens lévriers que l'on nomme tazis; elle consiste, comme chez nous, à relancer le gibier à vue, avec la seule différence qu'en Europe, et particulièrement en Espagne, où cette chasse est très-usitée, on ne la fait qu'aux lièvres, tandis qu'en Perse les tazis ne courent que la grande bête et manquent rarement de la prendre.

On trouve des sangliers en quantité dans les montagnes, mais ils ne sont chassés que quand ils descendent dans les plaines et que certains fanatiques les aperçoivent: alors ils les galopent avec une sorte de rage, et s'ils sont assez

heureux pour les tuer, ils ne peuvent s'empêcher de leur adresser des invectives qui donneraient à croire qu'ils viennent de se défaire de leur plus grand ennemi. Je courus un jour un de ces animaux dans les environs de Lankaran, sur les bords de la mer Caspienne, et j'eus toutes les peines du monde, après l'avoir tué, de le soustraire à la fureur de ceux de mes cavaliers qui le virent : ils voulurent absolument le mettre en pièces à coups de sabre.

On fait aussi quelquefois, dans le Mazanderan et le Guilan, la chasse des tigres; mais ils commencent à y devenir rares, et ce qu'il en reste se montre peu et reste caché dans des steppes dont l'herbe touffue a souvent plus de quatre pieds de haut.

Les chats-tigres sont très-communs dans ces provinces; mais on les chasse de manière à les attraper vivans pour les conserver comme curiosité. Ils ne sont pas très-farouches, se privent facilement, et l'on en voit beaucoup qui parcourent librement les rues comme les chiens sans jamais offenser personne. Il ne faut cependant pas les fâcher en jouant avec eux, car le moindre coup de patte emporte la pièce.

La Perse abonde en jakals, espèce de chiens sauvages qu'on chasse plutôt pour se délivrer de leurs cris ennuyeux et lugubres que pour se préserver des dommages qu'ils pourraient occasionner. Ils ne se font entendre que de nuit et toujours assez loin des camps et des villages pour qu'on n'ait rien à craindre. L'extrême poltronnerie de ces animaux les rend peu dangereux, et il est douteux qu'ils aient le courage d'attaquer un enfant, à moins qu'ils ne soient poussés par la faim. Ils s'attachent plus volontiers aux cadavres, qu'ils déterrent avec beaucoup de dextérité et qu'ils mettent en pièces quand on n'a pas eu la précaution de les couvrir de chaux vive.

Les chasses que font les grands sont à peu de chose près semblables à celles que j'ai décrites; mais comme on n'y emploie pas autant de monde, on n'abat pas autant de gibier. Certains beglierbeys en font cependant de très-brillantes et tuent quelquefois plusieurs centaines de pièces dans un jour.

Pendant l'hiver, quelques-uns chassent les oies et les canards sauvages; mais comme ils n'en mangent jamais, ce n'est que pour le plaisir de tirer. Ces oiseaux aquatiques sont en si grand nombre dans les environs d'Ourouméa et particulièrement près du lac de ce nom que, sans avoir de chiens, j'ai tué quelquefois plus de deux cents pièces en un jour, parmi lesquelles une grande quantité de bécassines d'une espèce particulière, beaucoup plus grosses et bien meilleures que les nôtres. Elles sont juchées sur des pattes très-fines qui ont près de huit pouces de hauteur, et sont du reste conformées comme celles d'Europe.

Lorsqu'un Persan a tué deux cents pièces de grand gibier avec le même fusil, sa religion l'oblige à l'enterrer profondément dans un lieu secret où personne ne puisse le trouver. Cette obligation est presque toujours éludée par les gens du peuple, qui ne se soucient pas de perdre de bonnes armes, autant qu'elles sont rares et fort chères dans ce pays; mais elle est pratiquée sans regret par les grands, qui se procurent une petite jouissance au prix d'un fusil garni en or ou en argent. Leur amour-propre est flatté d'annoncer de temps à autre qu'ils ont tué ce nombre de pièces, ce qui leur fournit l'occasion ou le prétexte d'une cérémonie brillante a laquelle assistent toute leur clientèle pour l'enterrement du fusil. Les Persans aiment l'ostentation et il serait difficile de les en guérir.

En Europe, ma force physique et mon adresse pour les exercices violens m'eussent été de peu d'utilité : elles me gagnèrent vite l'estime des Persans, qui ne pouvaient se lasser de voir combien j'étais infatigable et avec quelle force je savais supporter les courses les plus longues. Une fois, entre autres, nous étions à poursuivre un tigre énorme et dont on ne s'entretenait qu'avec terreur dans la campagne, car non-seulement il y commettait de grandes déprédations, mais encore il s'était rendu redoutable en causant la mort de plusieurs chasseurs. L'animal marcha quelque temps devant nous sans tenir compte de nos poursuites et des aboiemens de nos chiens, énormes lévriers de nature à pouvoir en apparence lutter avec lui. Tout à coup il s'arrête, se retourne, se précipite sur les chiens placés près de lui, et avec la rapidité d'une flèche les met en pièces; après quoi, il s'arrête, se couche et nous regarde, en léchant ses lèvres sanglantes et n'attendant qu'un mouvement de notre part pour recommencer l'attaque.

Les plus intrépides reculèrent et se sentirent disposés à renoncer à une chasse qui semblait menacer de périls trop grands. Quant à moi, je descendis paisiblement de cheval; je m'armai de mon poignard de marine, et malgré les cris et les conseils de tous, je marchai droit à la bête, qui, surprise de cet acte d'audace, se leva sur ses pattes de derrière et se mit à me regarder de ses grands yeux clairs et terribles; puis quand elle fut bien convaincue que c'était à elle que j'en voulais, elle fit un bond et se jeta sur moi. Mais par un mouvement brusque, j'échappai à cette attaque que je prévoyais, et m'élançant à mon tour sur le tigre, étourdi par son bond, je le saisis par derrière dans mes bras et lui perçai la poitrine de mon poignard; puis je le retins dans mes étreintes malgré les puissantes secousses dont il m'ébranlait en se débattant : au bout de quelques minutes, je sentis les forces de mon ennemi s'affaiblir, et je le jetai mourant sur le sable.

A la vue de ma victoire, on poussa des cris de joie, on vint à moi, on me porta pour ainsi dire en triomphe, et je devins une sorte de héros. Un inconnu à cheval qui passait par là et qui s'était arrêté pour regarder mon combat s'avança vers moi; chacun à son aspect se recula respectueusement, et il me dit :

— Étranger, si vous le voulez, vous resterez en Perse et vous y deviendrez un de mes généraux : je suis le prince Abbas-Mirza.

Je m'inclinai respectueusement :

— Grand prince, lui dis-je, je serai pour vous le soldat le plus dévoué et le plus fidèle tant qu'il ne s'agira point de combattre contre l'Angleterre ma patrie.

— Jamais je n'ai proposé une lâcheté à personne; venez me visiter demain.

Il me salua avec grâce, me laissant tout étourdi de ma fortune inattendue et recevant les félicitations de mes amis.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le rendez-vous. — Le prince. — Les Curdes. — Leurs mœurs. — Leurs femmes. — On me donne un palais.

Le lendemain, je fus fidèle au rendez-vous; le prince me reçut avec une bienveillance plus gracieuse encore que l'accueil qu'il m'avait fait la veille et, après s'être entretenu quelque temps avec moi, parut charmé de voir que je n'étais point seulement un homme d'exécution, et que ma force physique ne m'empêchait pas d'être un homme d'intelligence :

Je vais, disait-il, faire la guerre aux Curdes, et j'ai besoin de vous donner au préalable quelques notions sur ces peuples. Ils occupent, entre le Tigre et l'Euphrate, le beau territoire qui formait jadis la délicieuse Mésopotamie, et

les montagnes du Taurus, dont les vallées fertiles forment aujourd'hui toutes leurs richesses. Ayant vécu quelque temps parmi eux, j'ai eu les moyens de les connaître et de les apprécier, et j'ai cru voir à leurs coutumes, à leurs usages, à leur vêtement même qu'ils étaient d'origine arabe. Il existe encore une analogie et des rapports si fréquens entre eux et les Bédouins que je serais tenté de croire qu'ils descendent de quelques hordes de ces derniers, qui passèrent l'Euphrate à l'époque des guerres de religion, quand la Perse fut conquise par les Arabes, et se fixèrent dans l'Irack-Arabi. De là ils s'étendirent au nord, le long du mont Zagros, jusqu'à la rivière du Mourab, qui les sépare aujourd'hui de l'Arménie turque.

Les Curdes sont divisés en plusieurs tribus gouvernées par des beys qui ont un pouvoir absolu. La majeure partie d'entre elles se sont mises sous la protection de la Perse, qui reçoit d'elles un tribut et les compte au nombre de ses sujets. Ces peuples sont de haute taille, robustes, et ont de fort beaux traits, quoique avec le teint cuivré. A la plus profonde ignorance ils joignent une barbarie naturelle dont les effets sont souvent terribles. Ils sont encore plus menteurs que les Turcs, et c'est beaucoup dire : mais ce vice, loin de leur paraître condamnable, est à leurs yeux un talent et une preuve d'esprit. Plus farouches que tous les autres Orientaux, ils en ont tous les vices sans en avoir les bonnes qualités : cruels et sanguinaires, perfides, hypocrites et voleurs intrépides, ils ne vivent que du brigandage qu'ils exercent sur le territoire de leurs voisins. Je ne leur connais pour toute qualité qu'une extrême bravoure, mais elle n'est point raisonnée ni due à un sentiment d'honneur; c'est plutôt la témérité de la bête féroce qui n'envisage que sa proie sans réfléchir aux dangers qu'elle court à sa poursuite. Ils ont cependant des mœurs assez hospitalières dans leur propre pays, et les mêmes hommes qui vous auront détroussé sans pitié au delà des frontières seront les premiers à vous escorter et à vous servir de sauvegarde quand vous êtes sur le territoire de la Perse.

Dix à vingt Curdes se réunissent pour faire leurs courses et vont quelquefois rançonner des villages et des villes jusqu'au centre de la Natolie. Dans des expéditions un peu importantes, plusieurs bandes se mettent ensemble : ils partagent le butin et retournent rarement chez eux sans rapporter quelque chose.

Les tribus du Hékary, du Belban, de Méhervan et de Beilam, ou de la plaine, qui sont sous la juridiction immédiate du prince royal, ne sont pas aussi livrées au brigandage que les autres, parce que les habitudes pastorales et les soins qu'elles donnent à leurs troupeaux ont un peu adouci leurs mœurs; mais elles n'en sont pas moins fort dangereuses à rencontrer hors de chez elles.

Les Curdes, ainsi que les Persans, ne peuvent être divisés qu'en deux classes sous le rapport des fortunes. Leurs troupeaux et la possession de villages presque tous habités par des Nestoriens, constituent toutes leurs richesses. La considération se mesure ici sur le nombre d'hommes armés qu'un Curde peut nourrir et entretenir. Le maître envoie souvent ses gens en expédition; ceux-ci lui rapportent exactement le butin qu'ils ont fait, et reçoivent de sa main la part qui leur avait été promise.

Les grands sont misérablement logés, car dans tout le Curdistan, à l'exception des châteaux forts des beys, il n'y a pas une habitation passable; les maisons des plus riches particuliers ne valent pas mieux que celles des paysans de Perse : ce sont des masures basses, sans fenêtres, recevant la lumière par des trous ronds pratiqués aux toits et qu'on bouche la nuit avec des pierres plates.

Les Curdes sont sunnites, c'est-à-dire de la secte d'Omar; ils sont très-superstitieux et prient quatre ou cinq fois le jour; à cela près, leurs occupations présentent peu d'intérêt, en quoi ils ressemblent aux Turcs. Comme eux, ils passent des journées entières assis sans bouger. Ils sont grands parleurs et avides de contes; aussi ont-ils toujours chez eux des derviches étrangers qui gagnent leur vie à leur en débiter.

Leur manière de vivre est très-frugale : leurs mets se composent de riz mis en boulettes avec de la pâte et des aromates qu'on fait cuire dans l'eau. Ils mangent beaucoup de mouton et de chèvre bouillie sans assaisonnement et même de sel; leur pain est encore plus mince que celui des Persans, et ordinairement séché au soleil. Ils aiment beaucoup le chameau, et quand dans leurs courses il leur arrive d'en prendre, ils tuent le plus jeune, et c'est un jour de régal pour les voisins, qui sont toujours invités, dans ces occasions, à venir en manger leur part. Ils ne boivent jamais de vin, qui leur est défendu; ceux que l'on surprend en contravention sont punis très-sévèrement. On les pend par les pieds à un arbre et on les y laisse souvent douze heures; en cas de récidive, le châtiment est augmenté de quelques coups de bâton.

J'ai déjà dit qu'en temps de guerre les Curdes étaient obligés de fournir un certain nombre de troupes au prince royal; mais de toutes les tribus soumises à son autorité, il n'y en a réellement qu'une qui lui soit utile, car son contingent vaut à lui seul tous les autres ensemble, c'est celle de Beilam. Elle habite des plaines immenses, bornées à l'est par une petite ramification du Zagros, qui descend du nord au sud et la sépare des districts de Salmas et d'Ourouméa, qui lui sont parallèles et égaux en étendue. Cette tribu faisait autrefois partie de celle du Hékari; mais le bey qui gouverne cette dernière et habite des montagnes avait donné de fréquens sujets de mécontentement aux habitans de la plaine; ils étaient depuis longtemps poussés à secouer le joug par un certain Ismaël-Bey, possesseur d'un château fort situé sur la crête de la portion du Zagros dont je viens de parler et qui de là dominait la campagne. Ils finirent donc par se révolter et le nommèrent leur chef, à condition qu'il emploierait tout pour maintenir leur indépendance. Le rusé Ismaël étant parvenu à son but, s'empressa de se mettre sous la protection du prince royal, dont il se déclara le vassal, et en conséquence il fut nommé bey de la nouvelle tribu de la plaine ou de Beilam, nom du château d'Ismaël, à condition de se reconnaître sujet de la Perse et d'obéir aux ordres qui émaneraient du roi son père ou de lui (1). Ce pacte, loin d'être onéreux aux indépendans, a tourné à leur avantage. En effet, ils ont formé en quelques années la plus belle et la plus riche tribu du pays, comme ils en ont toujours été la plus brave. Elle fournit en temps de guerre quinze mille cavaliers bien montés et bien armés qui reçoivent une solde du roi pendant le temps qu'ils sont hors de chez eux : cette solde est forte afin de mieux s'assurer de leurs services.

Cette tribu a des chevaux d'une race excellente qui sont d'une vigueur et d'une vitesse extraordinaires, et comme

(1) Le bey de Hékary, voulant se venger de cet acte d'indépendance, saisit le moment où Ismaël-Bey, à la tête de douze mille de ses gens, était allé joindre l'armée du prince, croyant avoir bon marché de son château; mais la sœur d'Ismaël, véritable héroïne, ayant eu connaissance de sa marche, rassembla à la hâte environ quatre cents hommes de cavalerie, à la tête desquels elle se précipita sur Baba-Kham, fils du bey, qu'elle culbuta, ainsi que trois mille hommes d'infanterie qu'il avait avec lui et qui furent tous pris ou tués; le khan eut lui-même beaucoup de peine à s'échapper avec quelques domestiques bien montés

chaque individu doit entretenir lui-même le sien, il en prend un soin particulier. Les Curdes font presque tous couvrir des jumens de montagnes par des étalons arabes ou turcomans, et obtiennent ainsi un grand nombre de poulains superbes. Le prix n'en est pas excessif, et on peut s'en procurer de fort beaux pour cinquante réaux (cent cinquante francs.)

Les Curdes font la guerre comme les troupes irrégulières de la Perse; ils ont cependant un peu plus d'ordre qu'elles et savent se mettre, quoique imparfaitement, en bataille sur deux rangs. Les chefs de peuplades ou de tribus, qui sont censés les plus braves, les devancent toujours de quelques pas et doivent joindre les premiers l'ennemi.

Quand ils sont en présence et qu'ils ont à exécuter une charge, chacun d'eux s'apprête, examine ses armes, veille à ce que rien ne le gêne avec autant de sang-froid que s'il allait entreprendre une partie de plaisir. Alors les molhas de chaque tribu en parcourent le front en brandissant une hache de la main droite, frappant de la gauche sur un petit tambourin attaché à l'arçon de la selle et criant pendant tout ce temps « Allaa! » A ce signal toute la ligne s'ébranle, et le prêtre qui la devance porte souvent les premiers coups. Chaque homme est armé d'une lance semblable à celle des kazal-baches, d'un kandjard, d'une paire de pistolet et de deux sabres dont un est pendu à leur côté; l'autre, passé horizontalement sous le surfaix de la selle, ne sert que dans le cas où le premier se brise, ce qui arrive assez souvent quand on est obligé de frapper sur des casques, des cuirasses ou des cottes de mailles. Les Curdes les plus braves sont fort estimés, et quelle que soit leur condition, ils ont le droit de s'asseoir devant les grands, qui leur marquent beaucoup de considération, parce qu'ils redoutent l'influence qu'ils exercent sur leurs camarades. Ils obtiennent aussi de certaines distinctions, mais la principale est de mettre sur leurs turbans une plume de paon pour chaque ennemi qu'ils ont tué: aussi beaucoup d'entre eux en ont la tête couverte; j'en comptai un jour neuf sur la coiffure d'un jeune homme qui n'avait pas vingt-cinq ans. Ils sont fort jaloux de cette marque d'honneur, et l'insulte la plus sanglante qu'on puisse faire à un Curde est de lui dire que son turban est brûlé du soleil et qu'il n'a pas encore eu assez de valeur pour l'ombrager. Leur costume ressemble beaucoup à celui des Mamelouks, avec lesquels ils ont une grande analogie pour la bravoure, l'impétuosité et particulièrement pour l'adresse.

Les Curdes n'ont pas, comme les autres musulmans, plusieurs femmes; et bien que leur religion leur permette d'en avoir jusqu'à quatre, il est rare qu'ils en aient plus d'une. Aussi sont-elles plus heureuses que les Persanes, qui passent rarement une journée sans avoir des querelles occasionnées par la jalousie et le commérage.

Le costume des dames curdes et plus élégant et plus décent que celui des Persanes. Outre la grande robe turque, qui est fort belle, elles ont une tunique courte qui la recouvre en partie; celle-ci est soutenue par une ceinture fort riche, qui dessine leur taille et leur sied à merveille. Elles portent aussi le turban et les pantalons, mais plus légers et faits avec beaucoup de grâce. Elles sont aussi avides de bijoux que les Persanes, et c'est pour elles un grand plaisir que de s'en parer pour les faire voir à celles de leurs connaissances qui les visitent. Elles sont d'une ignorance extrême et n'ont pas plus d'occupations que les dames persanes; elles fument et se promènent une bonne partie de la journée; il y en a cependant quelques-unes qui brodent joliment en or et qui entretiennent leurs maris de gilets et de soubrevestes. Ces objets doivent être, comme on le sait, extrêmement riches et brodés avec élégance pour les jours de gala; mais rien n'approche de la beauté de ce qu'on fait en ce genre à Constantinople, où l'on trouve, à mon avis, les brodeuses les plus adroites du monde. Bien que les femmes curdes de la classe du peuple ne mettent pas autant de soin à cacher leur figure que celles de Perse, les dames ne sortent cependant jamais que couvertes de chaderas blancs qui leur enveloppent tout le corps, et comme elles ne font pas usage du roubend pour cacher leur figure, elles lui subtituent des voiles non moins ridicules: ce sont des espèces d'auvens semblables à ceux dont se servent les vieillards à vue faible qui ne peuvent supporter les rayons du soleil; mais ils sont plus grands et faits en carton peint en noir: on attache tout autour un morceau de toile de crin à travers lequel elles distinguent parfaitement tous les objets sans qu'on puisse même juger de quelle couleur elles sont. En général les femmes ont plus de liberté qu'en Perse et sortent souvent du matin au soir sans que leurs maris s'inquiètent des lieux où elles vont.

Outre les tribus sédentaires dont je viens de parler, les Curdes en ont encore de nomades qu'on peut aussi diviser en deux classes: celles qui ne vivent qu'une partie de l'année sous la tente et celles qui n'ont jamais d'autre demeure. Les premières sont ordinairement composées d'habitans des contrées où les fourrages ne suffisent pas pour nourrir leurs bestiaux, ce qui, joint à leur goût pour la vie pastorale, les décide à quitter leurs maisons pendant sept à huit mois de l'année, durant lesquels ils changent de stations en décrivant un cercle de quelques lieues qui finit par les ramener chez eux. Comme leur manière de camper et de vivre est la même que celle des véritables nomades, je donnerai une idée de ces ménages ambulans qui, selon moi, présentent le spectacle le plus extraordinaire. On ne peut, en effet, se lasser d'admirer avec quelle aisance ils changent d'emplacement sans être embarrassés de l'énorme quantité d'ustensiles et de bestiaux qui leur sont indispensables et qui les suivent avec rapidité. Une de ces familles se compose ordinairement d'une douzaine de personnes, hommes, femmes, enfans et domestiques. Leurs tentes sont d'étoffe grossière de laine noire tissue de leurs mains et soutenues par quelques bâtons plantés en terre sans beaucoup d'ordre. Le père, qui est le chef de la famille, n'en sort jamais; les fils, mariés ou garçons, qui sont montés et armés, vaquent continuellement aux affaires ou font des courses qui les tiennent des semaines et même des mois entiers absens. Quand ils sont rentrés, ils ne font autre chose que fumer, prendre le café, boire, manger et dormir.

Les tentes sont divisées en quatre compartimens. Le premier est destiné à la famille; il est séparé des autres par une petite cloison faite en osier, de trois pieds de hauteur, proprement peinte en vert et dont le tissu n'est pas assez serré pour empêcher l'air de passer à travers, ce qui maintient cette partie extrêmement fraîche. Le sol est couvert d'un tapis, et cet appartement est à la fois le salon de compagnie, la salle à manger et la chambre à coucher; car, ainsi que les Persans de la classe du peuple, les Curdes couchent tous dans une même chambre: le père, la mère, les garçons, les filles, les gendres, les brus, les petits-enfans, tout est pêle-mêle dans un même lieu, coutume que j'ai vu également pratiquer en Géorgie. Le second compartiment est réservé pour les chevaux et les domestiques qui les soignent. Le troisième, qui est le plus grand, est occupé par les bestiaux qui ne vont pas aux champs et par ceux qui restent tous les soirs, tels que les vaches, les brebis qui ont des agneaux, les jumens et leurs poulains.

Le quatrième et dernier compartiment est destiné à la cuisine, à la boulangerie, aux bains, en un mot à tout ce qui concerne le ménage. Les femmes sont laborieuses, sans cesse occupées, très-adroites et par-dessus tout d'une propreté qui contraste avec la saleté des individus des deux sexes qui habitent les villes et les villages. Quand elles ont fait toute la besogne intérieure, elles travaillent à différens ouvrages de laine, mais surtout à faire de larges sangles qui se débitent dans toute la Perse. On en joint plusieurs morceaux ensemble pour faire des tapis communs à l'usage du bas peuple.

Le costume des femmes nomades est différent de celui des femmes qui habitent les villes. Elles sont vêtues de robes longues, ouvertes par le haut, soutenues par des ceintures blanches dont les bouts pendent par-devant; elles sont coiffées avec des voiles de toile blanche de coton qui retombent de chaque côté de la figure et jusqu'au milieu du dos; ces voiles sont maintenus par des espèces de bandeaux de soie brune, dont elles se ceignent la tête et qu'elles nouent ensuite sur le front.

Elles sont grandes, fortes et très-jolies, quoiqu'un peu brunes, étant continuellement exposées au soleil. Elles sont douces, malgré un certain ton de rudesse qui rebute au premier abord, mais qu'elles perdent bientôt, surtout quand on leur fait quelques petits présens : avec un cadeau on est toujours sûr de les adoucir et d'en recevoir toutes sortes de bons offices.

Une famille nomade ne voyage presque jamais seule; une vingtaine, plus ou moins, d'après les rapports de parenté ou même d'amitié qui existent entre elles, se réunissent dans ce but et choisissent les lieux qui ont les meilleurs pâturages et de bonne eau. Les tentes de chaque famille restent cependant éloignées de quelques centaines de toises les unes des autres. On séjourne dans chaque place tant que l'herbe ne manque pas, après quoi on charge les bestiaux des effets et ustensiles de ménage, et l'on va dans d'autres cantons qui offrent de nouvelles ressources. Pendant l'hiver, ces peuplades se rapprochent davantage de l'est, et dans les mois de décembre, janvier et février, on en voit jusque de l'autre côté de Kom et souvent même d'Ispahan.

Les troupeaux suivent toujours ces familles nomades; ils sont gardés par des domestiques dont l'existence est fort misérable. Ces malheureux, quelque temps qu'il fasse et dans toutes les saisons, ne quittent jamais les champs; tous les huit ou quinze jours, ils reçoivent leurs vivres, qui consistent en galettes de pain et en fromage de chèvre comprimé dans de petites peaux d'agneau en forme d'outres qu'ils portent à dos. Ils sont misérablement vêtus, et pour se garantir des injures du temps, outre leurs vêtemens, qui sont fort mesquins, ils n'ont qu'un long morceau de feutre dans le milieu duquel ils font un trou pour passer la tête : lorsqu'ils l'ont sur le corps, on le prendrait pour une chasuble de prêtre catholique.

Quand les nomades changent de pâturages et ne peuvent en trouver qu'à de grandes distances, ils vont de village en village, mais sans loger dans les maisons, dont ils s'écartent au contraire d'une centaine de pas. Leurs bagages et leurs chameaux forment une enceinte circulaire au milieu de laquelle ils renferment la nuit leurs bestiaux qui ont mangé jusqu'au soir. Les habitans, qui sont partout fort hospitaliers, leur donnent toujours quelque chose, et, leur genre de vie à part, ils ne sont pas malheureux, car on les voit partout de bon œil. Les Persans, qui, par analogie avec les couleurs de leurs tentes, les ont nommés karachaderas (tentes noires), loin de les éloigner, sont enchantés quand ils viennent séjourner dans leurs plaines.

Je suis entré dans tous ces détails pour vous donner une idée exacte du peuple que nous allons combattre. Maintenant, allez prendre possession de la maison qui devient votre propriété et dont je prétends payer toute la dépense tant que vous serez à mon service. Bientôt nous partirons pour combattre, et votre tente sera toujours dressée près de la mienne. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

A la guerre. — Les soldats, le camp. — Les scorpions. — L'attaque nocturne. — Secours heureux. — Mon retour. — Je suis médecin.

Il frappa dans ses mains, et un de ses officiers me conduisit à un palais voisin de celui du prince. C'était une habitation somptueuse, et je me vis en entrant entouré d'une nuée de domestiques, car on n'a nulle part autant de domestiques et nulle part on n'est plus mal servi qu'en Perse : l'homme engagé pour dresser les tentes refusera de tenir la bride d'un cheval sous prétexte que cette branche de service ne le concerne pas. Les grands ont quantité de domestiques : les devoirs d'une partie se bornent à saluer le matin leurs maîtres ; après cet acte d'apparition, ils rentrent chez eux pour le reste de la journée. Les grands ont aussi deux mirzas ou secrétaires : le premier est considéré comme l'intendant de la maison et tient en conséquence note de toutes les recettes et de toutes les dépenses; il règle aussi les comptes des kadkoudas, des villages appartenant à son maître et lui présente aussi le sien tous les matins, après quoi il soumet à son approbation les lettres, bons, reçus ou quittances qu'il doit expédier dans la journée.

Les seconds mirzas sont spécialement chargés de tout ce qui a rapport aux affaires extérieures avec le souverain et les beglierbeys, en un mot de tout ce qui est relatif à la politique, aux intérêts des gouvernemens ou des provinces qu'ils habitent. Les autres domestiques sont d'abord le nazer ou intendant : celui-ci règle tous les détails de la maison, fait toutes les dépenses, tient les clés des magasins extérieurs, règle les comptes de tous les domestiques et soumet lui-même les siens au mirza intendant.

Viennent ensuite les pich-kadmets, qui, outre l'occupation que leur donnent les cailliaux, sont considérés comme les valets de chambre ; les féraches ou laquais dressent les tentes en campagne : toujours en assez grand nombre, ils sont pour ainsi dire inutiles à la ville, où ils n'ont d'autre besogne que d'accompagner leurs maîtres quand ils sortent et de les éclairer le soir quand ils rentrent tard ; les schoters, du service desquels j'ai déjà parlé; les jélandars (écuyers), les methers (palefreniers), les hachpass (cuisiniers), les servadars (chameliers et valets de bagage), les kodjas (eunuques), les sacas (porteurs d'eau); puis des valets de chiens, des fauconniers, des portiers et une infinité d'autres individus dont les fonctions se réduisent à bien peu de chose, mais qui n'en portent pas moins le titre de neukers (domestiques) de tels ou tels seigneurs et jouissent en conséquence d'un certain degré de considération parmi le peuple et surtout dans les bazars, où ce titre leur fait obtenir toujours quelque crédit.

On serait porté à croire qu'un grand se ruine avec autant de monde à sa charge ; mais cette sorte de luxe n'est pas très-onéreuse dans un pays où les domestiques ne coûtent pour ainsi dire rien à leurs maîtres.

On a vu plus haut que les revenus des riches propriétaires se paient en produits agricoles des villages qui leur

appartiennent, et c'est aussi en grande partie avec du blé et de l'orge qu'ils paient leurs domestiques, car, à trois ou quatre près qui habitent la maison du maître et qui trouvent à vivre des débris des repas, les autres ont des logemens particuliers où ils se retirent chaque soir avec leurs familles. En conséquence les premiers domestiques, tels que les mirzas, reçoivent chaque année dix karwards et sept ou huit tomans d'argent; les nazers et les pich-kadmets, auxquels on ne donne que rarement du comptant, reçoivent seulement dix à douze karwards; tous les autres, indistinctement, n'en ont que de quatre à six, et un habillement complet tous les ans. Cet habillement n'est pas fort coûteux : il se compose d'une paire de brodequins, d'une robe, d'une capote et d'un bonnet, le tout coûtant à peu près deux tomans par tête. Les robes sont en kadeck, grosse toile de coton teinte qui es tà fort bas prix.

Les étrangers qui veulent des domestiques doivent les payer plus cher et s'attendre à en être encore plus mal servis que les naturels du pays. Ces domestiques sont d'ailleurs très-fidèles, et on peut leur confier toutes les clés sans craindre qu'ils en abusent. Depuis que le roi et le prince royal ont pris la résolution de punir de mort toute espèce de vol, on n'en voit plus commettre, et l'on peut aujourd'hui traverser la Perse chargé de millions sans y rencontrer un seul voleur ni risquer une avanie, état bien différent de la Turquie, où il faut voyager bien armé et en nombreuse compagnie.

Un esclave mâle ne coûte pas très-cher, à moins qu'il ne soit habile dans quelque métier qui puisse rapporter beaucoup au maître qui ferait valoir son talent.

A quelques jours de là, le prince se mit en route pour aller combattre les Curdes; je fus alors témoin du singulier aspect que présentait l'armée persane.

Les troupes irrégulières marchent confusément, parce qu'aucun chef ne les contient dans la route; aussi n'est-il pas rare que quand l'armée doit se rendre dans un lieu un peu éloigné, ce n'est que quinze jours ou un mois après la tête d'une colonne qu'on en voit arriver la queue. On ne peut faire aucun reproche aux traîneurs, et les chefs sont contens quand leur troupe ne refuse pas de les suivre. Ce mal va toujours croissant, et il serait difficile d'y trouver remède.

On a eu beaucoup de peine pour amener les troupes régulières à marcher uniformément surtout en été; mais elles s'y sont à la fin accoutumées, et elles ne voyagent plus aujourd'hui qu'en colonne serrée en toute saison et quelle que soit la route qu'elles aient à parcourir. Cette méthode est d'autant plus aisée dans ces pays que les chemins, tracés dans des plaines immenses, présentent rarement des obstacles qui forcent à marcher par le flanc.

Pendant l'été, les troupes ne voyagent que de nuit pour éviter les grandes chaleurs, et comme d'ordinaire les stations sont petites, elles arrivent presque toujours avant le point du jour aux camps où elles doivent passer la journée. Au reste, quand le cas exige qu'elles se portent avec diligence sur un point, elles marchent d'une manière étonnante pour peu qu'on ait l'adresse d'exciter leur zèle : alors elles font jusqu'à quinze pharsanges dans un jour, ce qui répond à vingt lieues de France.

Les marches d'hiver sont plus pénibles dans les montagnes de l'Azerbidjan, qui sont très-froides. Les hommes, qui sont fort mal vêtus et mal chaussés pour cette saison, emploient tous les moyens pour s'esquiver; ils se cachent dans les villages pendant toute une campagne sans qu'on puisse parvenir à les retrouver.

Quand les armées régulières et irrégulières marchent ensemble, elles présentent un tableau singulier : la plupart des soldats irréguliers sont portés par des ânes, des mulets, des chameaux; ajoutez à cela un train considérable de bagages marchant à travers champs sans ordre et commettant des dégâts incalculables, dont les habitans n'osent pas se plaindre, et vous aurez une idée des désordres qu'entraîne une marche d'armée en Perse. J'ai dit que les habitans ne se plaignaient pas du ravage qui suit le passage des troupes, mais c'est de peur d'encourir la vengeance des maîtres des pillards, qui souvent partagent avec eux les fruits de leur maraude.

Quand ces troupes doivent stationner dans quelques villes ou villages, chacun se loge comme il peut, mais presque jamais chez l'habitant, préférant coucher dehors sur le seuil d'une porte que d'importuner quelqu'un pour demander le couvert. Il en est de même en route : les Persans souffriraient plutôt toutes les injures du temps que de déployer leurs tentes ou leurs tapis une seule fois avant d'arriver à leur destination.

Les Persans de toutes les conditions ont hérité de leurs ancêtres le goût de la vie nomade et ne laisseraient pas écouler l'année sans passer quelques mois sous la tente. Aussi, dans la saison des grandes chaleurs et de la fenaison, tous les individus, à commencer par le roi, désertent les villes pour se rendre dans la plaine désignée pour l'assiette du camp de plaisance. Tout homme qui se pique de bon ton n'ose plus alors se montrer dans la ville, et en temps de guerre comme en temps de paix, le souverain, les princes, la cour, l'armée et une grande partie de la population vont habiter sous la toile. Les camps ne font qu'augmenter tant que durent les grandes chaleurs; ce n'est qu'à l'approche de l'automne que les grands commencent à regagner leurs habitations. Le camp qu'on établit tous les ans à Sultanié se compose quelquefois de plus de cent cinquante mille âmes et pour le moins d'autant de chevaux qui vivent néanmoins pendant plus de trois mois de l'herbe seule que produit cette immense plaine.

Les camps de paix ou de guerre des Persans présentent à peu près le même aspect qu'avant qu'on eût adopté le système européen; mais on a mis depuis un peu d'ordre dans la manière de placer les tentes, et l'on a suivi autant que possible nos principes à cet égard. Comme il arrive rarement que les troupes régulières soient seules dans un camp, cela forme presque toujours l'assemblage le plus bizarre du monde par le contraste de l'ordre qui règne chez les uns avec la confusion qu'on trouve chez les autres. Convaincus qu'on ne pourrait changer une manière de vivre consacrée par un long usage, on a cherché à pallier du moins cet inconvénient en plaçant les troupes régulières à une extrémité du camp et les irrégulières à l'autre.

On doit donc considérer les camps sous deux rapports, ceux de guerre et ceux de paix. Dans les camps de guerre, où l'on est presque toujours commandé par les circonstances et où d'ailleurs la crainte de l'ennemi empêche les curieux de se porter en avant, rien n'empêche de placer le camp où l'on veut et de se débarrasser des importuns. Ceux-ci vont s'établir derrière les lignes, qui leur paraissent des remparts difficiles à franchir. Du reste rien au monde ne ressemble à la réunion de ces troupes en présence de l'ennemi ni à l'aveuglement de la confiance qu'elles montrent dans leur valeur : je ne puis concevoir comment elles n'ont pas été détruites mille fois pour une lorsqu'elles ont eu affaire aux Russes.

Une nuit les Curdes attaquèrent notre camp à l'improviste. Heureusement je ne dormais point; aussi pus-je donner aussitôt l'alarme au prince, qui s'éveilla et demi-nu

s'élança le sabre à la main au milieu des assaillans; je m'attachai à ses pas et ne le quittai point d'un moment. Ce fut d'abord un carnage horrible des troupes persanes, sans défense, sans armes et dévorées par le feu dont l'ennemi avait incendié les tentes. Néanmoins, Abas-Mirza secondé par mes efforts, parvint à rallier autour de lui un corps de troupes assez considérable et nous marchâmes vers un gros des assaillans au milieu duquel j'aperçus un guerrier qui faisait un grand carnage autour de lui. Sans hésiter, je m'élançai sur cet homme, que je reconnus pour le fils du chef des Curdes, et le saisissant dans mes bras, je revins en courant près d'Abas-Mirza, puis élevant mon prisonnier au-dessus de ma tête :

— Si le combat ne cesse point à l'instant, m'écriai-je, je vais briser à mes pieds l'héritier de votre chef.

Le jeune prince étendit les bras vers les siens; le combat cessa bientôt et les Curdes mirent bas les armes, préférant rester prisonniers avec leur chef que libres sans lui.

Cependant Abas-Mirza s'était retiré sous sa tente, une légère blessure à la jambe l'y avait obligé, et quand il me fit appeler près de lui, je le trouvai entouré de ses médecins, gens d'une crasse ignorance et qui n'ont aucune notion de l'anatomie, car les mahométans regardent le contact des cadavres comme impur, et leur loi leur défend l'anatomie. Aussi quand les médecins sont appelés auprès d'un malade, ils commencent par consulter des espèces de grimoires, font plusieurs contorsions et prononcent quelques paroles mystérieuses qu'ils recommandent aux malades de répéter le plus qu'il leur sera possible. Ils font ensuite appliquer sur les parties du corps malades des chiens ou des chats écorchés, des vipères, des crapauds ou toute autre bête pareille, afin de détruire, disent-ils, le charme de la maladie. Ils emploient rarement la saignée ; s'ils croient en avoir besoin, ils tendent sans cérémonie le bras du malade au premier barbier venu qu'ils rencontre dans la rue. Celui-ci opère avec une lancette longue comme un poignard en faisant la ligature avec une corde s'il n'a pas autre chose sous la main, et ce qui paraîtra singulier, c'est qu'il n'estropie jamais personne. Les médecins connaissent à peine les remèdes, les sangsues, les vésicatoires, les cautères ; il n'ont aucune idée des applications extérieures, qui sont quelquefois d'un effet si puissant.

Quand je vis le prince entouré de ces imbéciles, je résolus d'entreprendre moi-même sa cure, et je le fis si heureusement qu'il éprouva de suite un bien-être réel :

— Tu as sauvé l'armée et tu sauves le général, me dit-il ; tu veux donc que je te traite en frère et non point en roi.

Dès lors en effet son amitié pour moi ne connut plus de bornes, il me combla de bienfaits, et lorsque, deux années après, je retournai en Angleterre, où me rappelait mon père fort souffrant, Abas-Mirza me combla de trésors et répandit des larmes en se séparant de moi.

Voilà quelle brillante destinée m'a value cette force corporelle qui m'avait attiré tant de chagrins et de malheurs à l'université de Glascow. Aujourd'hui je suis médecin à Londres, paisible, honoré : par malheur la goutte commence à diminuer singulièrement ma force d'Hercule. Dieu veuille que la mort ne fasse pas bientôt justice du peu qui me reste !

Mistriss MARRYET.
(*Traduit de l'anglais*).



VOYAGES.

QUELQUES NOTIONS SUR LA CHINE.

Le bambou, production indigène de la Chine, est le moyen dont le gouvernement se sert pour redresser les travers de la nation et pour faire exécuter les lois ; en même temps il sert à un grand nombre d'usages. Lorsqu'il commence à sortir de terre, sa substance est tellement molle qu'il peut servir d'aliment, soit en salade, soit en le faisant cuire. Parvenue à son entière croissance, la plante change d'usage ; on en bâtit et on en couvre les édifices. Le bambou sert aussi alors à fabriquer des corbeilles, des nattes, des chaloupes, des cordes, des câbles, du papier, des mâts et des vergues pour les petites comme pour les grandes embarcations. On en fait des tables, des chaises et d'autres meubles ; des pompes, des tuyaux ; toute espèce de vaisselle, comme baquets, auges, terrines, tonneaux, gobelets, ainsi qu'une foule d'autres objets.

Le bambou, parvenu à sa parfaite croissance, est aussi l'instrument que les ministres emploient pour donner de l'effet au mécontentement impérial : c'est l'épouvantail de la nation, l'égide du pouvoir paternel, l'ami des maris, l'aide des instituteurs; aussi est-il autant respecté que le souverain lui-même. Les personnages les plus importans et les plus anciens serviteurs de l'état sont également à la merci de ce messager brutal de la puissance souveraine sans que leur honneur en souffre ensuite ou qu'il leur fasse perdre quelque chose de la considération dont ils jouissaient. Placé entre les mains des autorités, des pères de famille et des chefs de diverses industries, le bambou est le gardien de l'ordre social, assure la prospérité des institutions, et il est le plus fort soutien de la police impériale. Lorsqu'il plaît à l'empereur d'en asséner un coup à son premier ministre, ce coup descend aussitôt par ricochets et va frapper ainsi jusqu'au plus humble sujet de l'empire.

Là où un pareil instrument est l'exécuteur des sentences du pouvoir, là, dis-je, il ne peut y avoir d'honneur, ce compagnon et ce symbole de toute âme élevée ; car du moment qu'il n'existe pas de marque dégradante, l'esprit humain doit naturellement déchoir : aussi ne doit-on pas être surpris de tous les vices de la nation chinoise.

Le droit qu'accordent généralement les lois d'employer le bambou à la punition des coupables, conformément aux règles qu'elles prescrivent, prouve que le despotisme y règne au plus fort degré. Au reste il ne faut pas en conclure que l'empire est gouverné par un souverain absolu, car l'empereur de la Chine est au fond le premier esclave des institutions et des usages du pays qu'il gouverne en apparence. Il parvient au trône soit par droit de primogéniture, soit par le choix de son père; mais du moment qu'il y est élevé, une loi particulière lui prescrit de se conduire d'une manière déterminée en l'astreignant à de certains devoirs dont la stricte et continuelle exécution est absolument exigée de lui sans qu'il puisse y apporter le moindre changement. L'empereur en montant sur le trône prête le serment solennel de soutenir et de conserver l'ancienne religion, les lois, les usages, les coutumes et les préceptes du gouvernement, sous peine de perdre sa couronne. On voit donc que quelque puissant que paraisse le chef de 150 millions d'hommes et d'une armée de 3 millions de soldats, ce n'est au fait qu'un automate que l'on a revêtu des insignes du pouvoir pour fasciner les yeux de la nation. L'empereur ne peut même pas exercer sa volonté sur lui-même, si bien qu'il doit marcher, s'asseoir, boire, dormir ou s'éveiller d'après un cérémonial adopté qu'il n'ose ni changer ni enfreindre ; mais quand même il voudrait s'en éloigner momentanément, cela lui serait impossible, car l'observation de ces règles d'étiquette est confiée à des dignitaires de la cour qui sont eux-mêmes responsables de leur stricte observation vis-à-vis d'autres hauts fonctionnaires : il est donc difficile que le plus petit changement s'y introduise.

Les mœurs, les coutumes et même le langage sont différens dans les diverses provinces de l'empire chinois. Ainsi l'habitant de Canton n'entend pas le langage de celui de la province de See-Tchuen ; il est obligé d'avoir recours à un interprète, à moins qu'ils ne correspondent par écrit, la langue écrite étant partout la même. Il est aisé de distinguer dans la foule qui circule dans les rues de Canton un habitant de Nankin, de Kou-Ansi ou du Fo-Kien à leurs différens costumes. On les rencontre souvent par troupes, rôdant à l'entour des factoreries européennes pour tâcher de voir quelque Européen. S'ils en rencontrent un dans les rues, ils s'éloignent de lui et le laissent passer en le regardant comme une bête curieuse ; mais s'ils s'en approchent, c'est pour l'examiner avec une impudence incroyable. J'ai même vu un habitant du Fo-Kien saisir un Anglais par l'oreille et la lui tirer avec force pour s'assurer sans doute si elle tenait à sa tête comme les oreilles chinoises.

Le peuple en Chine est excessivement curieux, et l'empressement qu'il met à assister aux exécutions des criminels ne peut se comparer qu'à ce qui se voit en France et en Angleterre. La dépravation du goût est même telle chez les Chinois qu'ils se plaisent à transporter sur leurs théâtres tous les affreux supplices que leurs législateurs ont inventés, et ce spectacle horrible semble leur plaire beaucoup. J'ai assisté à une représentation semblable où il s'agissait de plonger un malfaiteur dans une chaudière d'huile bouillante pour être ensuite écorché vif. Sans m'arrêter à dépeindre la manière dont ils s'y prirent pour compléter l'illusion, qu'il me suffise d'ajouter qu'on y mit tant d'art que je ne pus m'empêcher de détourner les yeux de ce hideux tableau en déplorant la barbarie d'un peuple capable de se créer des divertissemens pareils.

Examinons maintenant en quoi consiste la religion des Chinois. Après avoir fait tous mes efforts pour rassembler des matériaux capables de jeter du jour sur ces matières, j'ose espérer que ce que j'en dirai inspirera de l'intérêt. La religion dont le culte est autorisé à Canton est le bouddhisme, nommée *boudo-fo* : c'est une sorte de polythéisme, et les détails dans lesquels j'entrerai plus loin le confirmeront. J'ai puisé mes renseignemens à diverses sources,

attendu que parmi tous les Chinois de ma connaissance, je n'en ai pas trouvé un seul qui connût parfaitement sa religion; bien plus, je n'en ai point vu qui réglassent leur conduite sur des principes arrêtés comme ceux du christianisme. Comme je l'ai déjà fait observer, la religion en Chine consiste plutôt dans de certaines pratiques imposées qu'en des dogmes sur lesquels s'appuieraient des principes de moralité publique. En admettant, d'après l'opinion généralement reçue, que les Chinois aient emprunté leur polythéisme aux Indiens, il n'en est pas moins certain qu'il existe bien plus de tolérance en Chine que dans l'Inde, ce qui prouve que l'esprit de cette religion a été plié à celui de la nation qui l'a embrassée. J'ajouterai à l'appui de ce que j'avance que les rits sévères de beaucoup de castes indiennes n'auraient guère trouvé de sectateurs en Chine : leur religion est comme leurs vêtemens, c'est-à-dire brillante au dehors, commode par son ampleur et capable de cacher sous ses larges plis toutes les imperfections de leur caractère.

C'est sur la lune que l'année chinoise s'évalue ; aussi en résulte-t-il que, bien que leur année soit de douze mois, le compte des jours ne donne jamais un résultat exact, ce qui les oblige à combler le déficit en ajoutant à la fin de l'année un certain nombre de fêtes et en comptant un treizième mois dans les années qui suivent chaque période de dix-neuf ans.

A peine approche-t-on de la fin de l'année que tous, pauvres comme riches, abandonnent leurs affaires pour ne plus songer qu'à fréquenter les temples, les spectacles et à faire bonne chère. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent être réglées de concert et à la satisfaction des parties la veille du nouvel an. A cette époque le pouvoir des mandarins reste suspendu durant quelques jours, ce qui produit parfois des désordres à cause de la faculté qu'ont alors les particuliers de régler leurs comptes et leurs affaires conformément à d'anciennes coutumes. Le résultat est souvent aussi fâcheux pour le débiteur que pour le créancier, mais toujours moins onéreux que l'intervention de la justice. Cependant il faut ajouter à leur louange que, bien que livrés à eux-mêmes, ils terminent leurs contestations plus à l'amiable qu'on ne pourrait le supposer. Mais si un créancier refuse obstinément d'entrer en arrangement, son débiteur a quelquefois recours à la force; il envoie des gens chez lui pour saisir ses meubles et le maltraiter, et malheur à lui s'il n'a pas sous sa main des amis pour le défendre.

Ces sortes de scènes se passent communément vers la fin de l'année et se prolongent jusqu'au premier jour de la nouvelle; si aucun arrangement ne se conclut ensuite, elles peuvent se renouveler encore vers la fin de la seconde année. Quelquefois le créancier a recours à un autre expédient : c'est d'établir à la porte de son débiteur un certain nombre de mendians et de vagabonds, ce qu'il obtient moyennant une certaine rétribution à payer au mandarin des pauvres, la loi défendant de les maltraiter (quoique le mandarin le fasse souvent pour de légers motifs); le créancier n'a d'autre moyen de se débarrasser de ce fâcheux voisinage que de donner au mandarin une somme plus forte que celle qu'il avait reçue de la partie adverse.

Soon-Nin est le nom des solennités du jour de l'an: on les fête aux quatre coins de la ville, dans les temples de Ching-Sai-Pak-Tay (temple occidental du grand dieu du Nord), de Say-Lo-Zam-Tay-Vong (grand temple du dieu de la médecine), de Paou-Tchen-Tsy-Say-Kail-Ching-Vong (temple du dieu protecteur de Canton) et de Say-Vong-Kay-Yock-Vong-Mayen (temple dédié à la science médicale). Les terrains sur lesquels sont élevés ces temples passent pour avoir la propriété de conserver la peau et les os des corps, tandis que les parties molles se dissolvent en poussière. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples, on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en honneur de la divinité du temple. Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses angles où sont placés les pénates ; l'ameublement est renouvelé et la famille se pare de ses plus beaux habits.

Cette dernière coutume est obligatoire, car un Chinois se croirait voué à la pauvreté pour toute l'année s'il n'avait été bien vêtu le jour de l'an; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober quelquefois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter. A peine minuit a-t-il sonné que des détonations se font entendre de toutes parts, d'une extrémité de la Chine à l'autre : ce sont des pièces d'artifice que chacun brûle pour annoncer que ses affaires sont heureusement terminées. Devant les maisons des mandarins, ces pièces sont fixées ensemble à une longue perche rouge et brûlent pendant près de dix minutes en faisant entendre une suite de détonnations. L'usage des feux d'artifice s'applique en Chine à tous les genres de solennités, tels que mariages, arrivées d'amis, etc.; leur but est de rendre les divinités favorables.

Les visites du nouvel an sont aussi en usage en Chine qu'en Europe. Si c'est un homme riche que l'on va visiter, telle est la forme de sa réception. Il se tient habituellement dans une grande salle fraîchement décorée, entouré de ses gens vêtus d'habillemens neufs. Les siéges sont polis à neuf et couverts en étoffes rouges. La porte s'ouvre à deux battans pour faire entrer l'étranger, et le maître de la maison est assis sur un sofa dans un angle de la pièce; mais il se lève et s'avance vers l'arrivant, tandis que les tam-tam retentissent sous les coups de baguettes garnies de drap. Alors les deux Chinois se font force révérences et complimens qui, si l'étranger est d'un haut rang, peuvent durer dix minutes. Enfin on s'asseoit, le maître de la maison sur le bord du sofa ou bien dans un fauteuil auprès de l'arrivant si ce n'est point un grand personnage. Une table recouverte en marbre, qui se trouve vis-à-vis de chaque fauteuil, reçoit alors le thé, qui est apporté en même temps au maître de la maison ; l'étranger porte la tasse à ses lèvres et boit à la santé de son hôte. En prenant congé, le maître de la maison se lève pour l'accompagner en lui faisant de nouveau maintes politesses ; quelquefois il pousse les égards jusqu'à crier à tue-tête des complimens flatteurs tandis que l'étranger s'éloigne dans sa chaise. Il va sans dire que celui-ci y répond à son tour.

Les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours, d'après la loi, mais souvent on les prolonge du double.

(*Traduit du russe.*)

Le prince Emmanuel GALITZIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

JOURNAL.

NOUVELLES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Les musées du Louvre et du Luxembourg sont pleins d'artistes français et étrangers qui étudient les chefs-d'œuvre dont sont ornées nos deux galeries. Dans la grande galerie du Louvre, plus de quatre mille chevalets sont plantés devant des toiles différentes ; si bien que le Louvre ressemble à un vaste atelier. C'est là, pour les jeunes gens laborieux, un exemple à suivre, et il en résultera de bonnes copies de Terburg, de Rembrandt et de Raphaël qui populariseront les chefs-d'œuvre des diverses écoles. Il existait, dans la grande galerie de l'hôtel de la mairie de Versailles d'anciennes peintures qui présentaient un intérêt réel, et l'administration les a offertes au roi pour en orner son musée national. En échange de ce cadeau, le roi a offert à la ville de Versailles, pour servir d'ornement à l'hôtel de la mairie, les portraits de Hoche, de Ducis, de l'abbé de l'Épée et du maréchal Berthier. Mme la baronne Gérard, veuve du peintre de ce nom, voulant aider à ces embellissemens de la mairie, a fait don à la ville de Versailles d'un portrait en pied du général Hoche, l'un des derniers tableaux et des plus remarquables ouvrages de son mari.

Quelques travaux intérieurs ont été terminés à la chambre des députés depuis la clôture de la session. Le grand tableau de M. Court a été installé à demeure au-dessus de l'estrade disposée pour la séance royale. Des deux côtés du tableau de M. Court, on devait placer deux scènes de nos assemblées représentatives, le *Boissy-d'Anglas* de M. Vinchon et le *Brézé* de M. Hesse. Des tapisseries de velours remplaceront ces tableaux.

On a placé dans une pièce d'attente plusieurs statues de marbre exposées aux derniers salons : celles de Mirabeau et de Bailly, par M. Jaley, et celle du général Foy, par M. Desprey. En face du général Foy est une niche vacante destinée à M. Casimir Périer. Dans la même pièce, aux deux extrémités, sont deux bas-reliefs, semi-circulaires de M. Triquety : d'un côté les *Bienfaits de la Loi*, de l'autre les *Vengeances de la Justice*.

La salle de délibération, où sont placés les drapeaux ennemis retrouvés par M. de Sémonville, est ornée de trois grands tableaux appartenant à trois époques différentes. Le meilleur est l'*Arrestation de Molé*, peint par Vincent en 1779. Les deux autres tableaux sont une *Mort de Socrate*, anonyme de l'école académique, et la *Prise de Calais*, de M. Ary Scheffer ; cette dernière peinture date de 1819 ; Puis on voit les belles peintures de Delacroix. Chaque côté de la salle où se trouvent ces œuvres comporte un sujet distinct : l'Agriculture et vis-à-vis de l'Industrie ; la Guerre vis-à-vis de la Justice.

L'Agriculture est représentée par la blonde Cérès, entourée de joyeux travailleurs qui détachent de sa féconde ceinture les épis jaunes et les raisins pourprés. A droite et à gauche, ce sont des jeunes hommes qui jouent avec des chèvres, des satyres couronnés de vigne, des femmes couchées sur des gerbes. Il y a une jeune fille, aux cheveux couleur d'or, dont on ne voit que la tête renversée en raccourci sur le cintre d'une des portes, comme sur un oreiller garni de fleurs : c'est un délicieux caprice digne de Watteau.

L'Industrie aussi est une fête comme l'Agriculture. Des dieux marins apportent leurs trésors des profondeurs de l'abîme, le corail, les perles et les bizarres coquillages. Des femmes souples et réjouies cueillent aux arbres les cocons de la soie qui sera tissée en brillantes étoffes. Partout c'est le plaisir dans le travail.

Dans la Guerre, la scène est plus active encore ; mais elle a pris un sombre caractère. D'une part, ce sont les préparatifs du combat, des guerriers qui forgent leurs armures ou qui saisissent leurs épées. D'autre part, ce sont les suites de la victoire, des hommes terrassés et enchaînés, des femmes demi-nues et qu'on emmène éplorées. L'une d'elles est vue de dos et rappelle la jeune fille entraînée par le cavalier dans le *Massacre de Scio*. Le groupe des deux femmes qui surmonte la porte du milieu, et dont la plus jeune allonge ses bras avec désespoir, est d'un style merveilleux et d'une couleur incomparable.

C'est la sévérité qui domine dans les allégories de la Justice. Un vieillard, assisté des Vertus, écrit sur les livres de la Loi. La Vérité est debout devant lui et lui dicte ses arrêts. Ce symbole de la Vérité est une jeune femme qui tient un miroir à la main. La Vérité est une des plus exquises figures de toute la composition ; elle est drapée de voiles écarlate, blanc et bleu, qui se fondent dans une parfaite harmonie. A droite, la Pénalité est simulée par les juges et par la Force, espèce de jeune Hercule féminin, appuyée sur sa massue. Enfin, un génie aux ailes déployées, s'élance au-dessus d'un des cintres par un mouvement fougueux et frappe le Crime de son glaive.

Au-dessus de ces quatre compositions si compliquées, quatre grandes figures symboliques sont peintes sur le plafond, séparées l'une de l'autre par un petit génie qui porte des attributs. La Justice protège un vieillard à barbe blanche et une jeune femme qui serre un enfant dans ses bras. L'Agriculture, c'est la fécondité qui nourrit tous ses enfans. L'Industrie enseigne divers travaux à des génies qui s'empressent autour d'elle. Enfin la Guerre, ou plutôt la Victoire, se repose, tenant en main les drapeaux conquis. Les deux femmes qui l'accompagnent, l'une vue de dos avec de grands cheveux bouclés, l'autre enveloppée d'une draperie bleue, se dessinent sur un ciel fantastique dont la couleur est un prodige.

Huit grandes figures, en grisaille rehaussée de jaune et de bleu-clair, s'allongent dans les entre-portes : ce sont l'Agriculture, la Garonne et la Saône ; — la Guerre, la Seine et le Rhône ; — l'Industrie, la Loire et le Rhin ; — la Justice, la Méditerranée et l'Océan. Le mouvement de ces figures, qui sont censées des statues dans leurs niches, est d'un style, analogue au style florentin.

L'auteur des grandes fresques de la glyptothèque de Munich, le peintre le plus célèbre de toute l'Allemagne moderne, M. Pierre Cornélius est arrivé à Paris.

M. Biondy, de retour d'un voyage en Italie, rapporte une grande collection de tableaux dus aux maîtres de l'école florentine et de l'école vénitienne.

L'auteur de *Spartacus*, M. Foyatier, vient d'être chargé par la ville de Feurs, département de la Loire, ville natale du colonel Combes, d'exécuter une statue de ce glorieux soldat, mort sous les murs de Constantine.

En fouillant la Marne à Pont-Tagun, département de l'Aisne, vis-à-vis de l'écluse, on a découvert un souterrain qui peut offrir quelque intérêt aux archéologues. Tout porte à croire que ces grottes ont servi de refuge aux habitans du pays pendant les guerres qui désolèrent jadis le nord de la France. Dans la baronnie de Kiockulm, un paysan a trouvé dans une excavation un vase de terre contenant un grand nombre de monnaies d'or de diverses espèces, quelques-unes de la plus grande antiquité, le tout en parfait état de conservation. Parmi ces pièces se trouvaient des guinées du règne de Guillaume III, de Georges Ier et de Georges II, quelques grandes pièces de monnaies portugaises et plusieurs monnaies romaines, toutes brillantes et de l'or le plus pur.

Dans les montagnes d'Arles, département du Puy-de-Dôme, on a découvert des vestiges fort curieux de l'ancien culte des Druides : il s'agit des restes d'un sacrifice. Dans la forêt de Brothonne, on a découvert non-seulement un pavé de mosaïque, mais encore le sol d'un appartement de quinze pieds carrés, surface qui offre à l'œil un Orphée assis et jouant de la lyre, une tête de Cérès avec ses attributs, contenue comme l'Orphée dans un médaillon, mais d'une dimension moindre : plus trois autres médaillons renfermant autrefois des têtes mythologiques ; enfin des animaux divers, tels que lion, chien, chevreuil, etc. Ces différens sujets sont encadrés par une bordure d'un mètre environ, d'une fraîcheur ravissante, d'un effet charmant. N'oublions pas une petite médaille de bronze à l'effigie de Constantin.

En fait de découvertes du même genre, nous ne devons pas oublier non plus des grottes d'une dimension colossale sur les bords de l'Ardèche pleines de galeries et de salles ayant chacune jusqu'à deux ou trois cents mètres de longueur et que l'on ne peut visiter dans leur ensemble en moins de six ou sept heures aux flambeaux On ne voit dans ces grottes que cascades gigantesques, bustes magnifiques suspendus au plafond, colonnes d'une hauteur prodigieuse ; et plus loin franges, rubans, baldaquins, rideaux, tous les restes d'un luxe évanoui. Après de si magnifiques trouvailles, on ne peut que mentionner tout simplement la découverte d'un tombeau antique, taillé dans le rocher et d'une largeur à faire supposer qu'il dut recevoir au moins deux corps. Ce monument, que l'on croit de la plus haute antiquité, se trouve à l'entrée du tunnel, du côté d'Egarande, à Rive-de-Giers.

Vient ensuite un chameau pétrifié, ayant la trace d'une bride sur le cou, trouvé sur le versant d'une montagne, dans le département du Cantal ; une épée, un poignard, une cotte de mailles mêlés à des ossemens humains ; et plus loin un hausse-col en or et une médaille frappée en l'honneur du mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis, trouvés à Merville, en curant la Lys. Des fragmens de colonnes, de corniches, de chapiteaux, fort bien conservés, le tout en pierre et d'architecture grecque, trouvés par un charretier, à Guignes, dans la commune de Beauvais.

On a démasqué une des façades de l'église de Saint-Séverin. Cette église d'une architecture si remarquable, est une des plus anciennes églises de la capitale. Agrandie en 1595, on en restaura le chœur en 1684 ; on en démasque aujourd'hui le couchant. La porte en bronze du temple de la Madeleine se trouve terminée. Cette porte, due à M. Triquety et fondue par M. Louis Richard, offre une hauteur de 32 pieds 2 pouces sur 15 pieds 6 pouces de largeur. Traversée en haut par un imposte en bas-relief représentant le jugement dernier, elle s'ouvre à deux battans dont chacun est divisé en quatre panneaux encadrés par une bordure d'oves et d'arabesques et formés de bas-reliefs représentant les commandemens de Dieu, mis en action par des scènes de la vie biblique. Les figures contenues dans ces divers cadres sont de deux pieds de haut à peu près.

— La ville de Dunkerque ouvre une souscription destinée à l'érection d'une statue de Jean-Bart, l'un de ses enfans. M. Carle Elschoët exécutera cette œuvre.

Une pierre druidique, provenant de la forêt de Bourray et destinée à décorer le tombeau de E.-H. Langlois, a été dressée sur la sépulture de ce savant antiquaire, au cimetière de Rouen. Dans cette pierre, du poids de vingt mille livres, on doit incruster le médaillon en bronze de Langlois, par David On n'attend plus que les blocs en granit pour mettre la dernière main à ce mausolée, qui empruntera un caractère tout particulier et singulièrement pittoresque à la présence de cette pierre colossale plantée il y a deux mille ans sur les rives de la Seine par les Druides.

— La place manque cette fois pour parler des théâtres. Disons seulement que :

Mlle Rachel obtient toujours des triomphes éclatans à la Comédie-Française, et qu'elle rend aux chefs-d'œuvre classiques leur noble et antique splendeur.

Que l'Opéra va bientôt voir débuter M. de Caadia et voir, nous n'osons cependant l'espérer, la rentrée de la belle et poétique Cornélie Falcon. *La Grande dame*, ballet pour Mlle Essler, et *la Sœur des Fées*, opéra d'Auber, sont en répétition.

Au Gymnase, Bouffé. A l'Ambigu, le *Général et le jésuite* ; à la Gaîté le *Sonneur de Saint-Paul*

Au Cirque, le *Géant*, succès colossal et pièce amusante de féerie et de spectacle.

S. Henry BERTHOUD.



VILLA DES ENFANS

A SURENES.

Il y a quelques années les mères tremblaient toujours en confiant à des mains étrangères, en envoyant dans des villages éloignés les pauvres petites créatures auxquelles elles ne pouvaient donner leurs soins, car trop souvent une économie nécessaire les empêchait d'avoir une nourrice près d'elles. Ces craintes maintenant peuvent ne plus exister : la *villa des enfans* a été créée.

Ce fut une pensée toute philanthropique et surtout bien heureuse que celle qui présida à la formation de cet établissement.

En passant devant Surênes, vous avez remarqué cette vaste maison, si élégante, si propre, si sainement placée ; ce beau jardin où l'air pénètre si pur et si frais ; vous avez vu dans ces allées des femmes de belles natures, à l'air plein de santé et de joie, puis des enfans roses, souriant dans leurs blanches enveloppes, et vous vous êtes cru transporté par une matinée du printemps à la *petite Provence*, aux Tuileries... Non... ces belles natures de femmes, c'étaient des nourrices ; ces enfans si roses, si gais, leurs nourrissons, et cette belle maison, la *villa des enfans*.

Si toutes les familles connaissaient bien les avantages de cet établissement, on n'hésiterait plus douloureusement dans le choix des nourrices trop souvent inconnues, des mères ne se fatigueraient plus en voulant nourrir elles-mêmes, des ménages ne se gêneraient plus pour pouvoir entretenir une nourrice sur lieux.

Dans la *villa* chaque enfant a sa nourrice, et quand on réfléchit que la claustration de la nourrice peut avoir d'heureuses influences sur la santé de l'enfant, on s'étonne que la *villa* n'ait pas cessé depuis longtemps d'être un local trop petit. En effet là la nourrice ne partage plus ses soins entre l'enfant confié à ses soins et les siens propres ; elle n'a plus de mari qui vienne par son humeur brutale ou trop amoureuse détruire l'équilibre nécessaire à la pureté de son lait. L'enfant n'est plus abandonné seul dans son berceau pour des travaux de ménage ; loin de là, des inspections sévères sont faites continuellement sur les soins donnés. Les nourrices mangent à heure fixe, ne prennent qu'une nourriture bien sympathique avec leurs fonctions ; elles ne sont distraites en aucune façon de l'emploi qu'elles ont à remplir ; elles se couchent et se lèvent également à heure fixe elles ne peuvent ni cacher une maladie pour elles-mêmes ni une indisposition de l'enfant pour le conserver, car un médecin attaché à l'établissement visite quotidiennement et la nourrice et l'enfant au moindre symptôme, il est là... les parens sont avertis aussitôt, et si leurs occupations ne leur permettent pas de venir tous les jours à Surênes, ils reçoivent un bulletin quotidien de l'état du pauvre petit malade.

Vraiment, outre la modicité du prix, qui a été le mobile de cet établissement et le point indispensable pour sa réussite, tous ces avantages sont d'une nature si rassurante, si positive qu'on ne saurait trop donner de louanges à la *villa*, qui a déjà reçu les enfans des premières familles de Paris et surtout ceux de quelques notabilités médicales : c'est la meilleure garantie que l'on puisse offrir des soins qu'on y donne, de l'air pur qu'on y respire, du choix heureux qu préside aux nourrices, enfin de l'hygiène générale qui régit la *villa*.

Comme maison de sevrage, elle est tout aussi précieuse, et, nous ne craignons pas de le dire, la *villa des enfans* sera pour la génération qui s'élève comme pour celle qui s'enfante un berceau générale, cosmopolite, d'où sortiront maintenant bien portantes et bien établies toutes ces petites organisations qui s'étiolaient dans les appartemens trop chauds de Paris ou souffraient du froid et criaient inutilemen après leurs nourrices, qui, n'étant point exposées à ce qu'on apprît leurs négligences, ne voyaient trop souvent dans l'enfant confié qu'un capital de quelques centaines de francs par an.

Enfin un établissement qui parle au cœur des mères, rassure leur tendre sollicitude et se dévoue au bien-être des nouveau-nés, a certainement deux mobiles de succès qu'on ne peut nier et qu'une sage continuelle et bien entendue administration ne fera que soutenir e améliorer si cela était encore possible

Du reste tout le monde peut visiter la *villa* et s'assurer ainsi que l'état de choses que nous louons n'est pas au-dessous de nos éloges, et bien plus, les yeux intelligens des mères y découvriront des avantages qui auraient peut-être échappé aux nôtres.

ÉTUDES ASTRONOMIQUES.

VOYAGE DANS LE SOLEIL.



Sur l'Aérolithe.

CHAPITRE PREMIER.

UN ANCIEN AMI.

Rêverie. — Le diable boiteux. — La voûte du ciel. — L'espace. — L'éther. — L'attraction. — La force centrifuge.

Je m'étais mis à ma fenêtre pour écouter le chant mélancolique d'un rossignol qui avait fait son nid dans un jardin voisin. La nuit était superbe et la voûte du ciel étincelait de mille feux chatoyans. Les deux coudes sur ma croisée et le menton dans mes mains, j'écoutais le rossignol... Mais une harmonie bien autrement sublime s'empara peu à peu de mon âme ; je tombai dans cette ravissante méditation que vous connaissez pour peu que vous ayez voyagé par une belle nuit étoilée ; je cessai d'entendre l'oiseau mélodieux qui seul troublait le silence de ma solitude et mon esprit s'élança dans l'immensité des cieux. Tantôt, semblable à Micromégas, d'une emjambée je passais d'une planète dans une autre ; tantôt, comme les génies romantiques, je m'asseyais sur le front radieux d'une comète, et delà si je ne conduisais pas les astres ainsi que le sorcier de Melmoth, du moins j'admirais leur céleste harmonie.

Bientôt ma rêverie devint si profonde que mon âme, abandonnant tout à fait la terre, crut avoir trouvé un guide

mystérieux qui la conduisait dans le labyrinthe de l'infini et lui expliquait les cent mille merveilles que recèlent les cieux. Ce guide c'était le diable boiteux, qui déjà m'avait montré *Paris avant les hommes*. Ce que je l'entendais me dire, ou si vous voulez ce que je croyais l'entendre me dire était quelquefois si extraordinaire, si bizarre, que vraiment je n'oserai vous le répéter comme venant de moi. Ainsi donc, pour vous raconter ce que j'ai vu, il faut absolument que je lui laisse le rôle dont il s'était chargé, et, soit que vous le preniez pour une fiction inventée tout exprès pour me mettre à l'aise, soit que vous le regardiez comme l'enfant d'une imagination un peu délirante, il faut que vous l'acceptiez comme je l'acceptai moi-même. Du reste, si je vous garantis la vérité de tout ce qui sortira de ma bouche, il s'en faut de beaucoup que je prenne le même engagement pour ce qui sortira de la sienne, car on sait que les démons, ainsi que tous les enfans de l'imagination, sont naturellement enclins aux utopies.

Voici donc comment notre voyage commença.

— Quel merveilleux spectacle ! m'écriai-je; comme cette immense voûte bleue borne admirablement l'horizon de notre vaste univers !

— Hi! hi! hi! fit-il en riant d'un air sardonique; il paraît, mon cher, que tu n'as guère profité des petites leçons de logique que je t'ai jadis données par-ci, par-là, car tu ne m'as encore dit qu'une phrase et tu as déjà lâché cinq sottises. *Primo*, ce que tu vois n'est pas une voûte, mais l'immensité ; *secondo*, cette immensité n'est pas bleue, mais noire comme tout ce qui n'a pas de couleur, et elle te paraîtrait ainsi si elle n'était constamment inondée par la lumière du soleil; *tertio*, ta voûte ne borne rien du tout, car l'espace est comme le temps, infini et sans bornes ; en quatrième lieu, l'horizon se trouve sur la terre, et non dans le ciel où il n'y en a pas ; enfin l'univers comprenant l'imperceptible terre que tu habites, ses petites planètes et son soleil assez mesquin n'est qu'un point dans l'infini, — moins qu'un grain de sable dans l'Océan. Ta phrase est gentille, ou du moins tu le crois; mais c'est en arrangeant ainsi des mots ronflans dont on ne comprend pas le sens ou, ce qui est pire, dont on fausse le sens, que l'on jette des bâtons dans les roues de la science.

— Je me souviendrai de la leçon. Quant à une voûte, j'avoue que si je me suis servi de cette expression, c'est purement par figure, car je sais fort bien que la..... le.....

— Dis la calotte du ciel ; sois didactique avant tout.

— Soit; je sais fort bien que le firmament n'est pas un cintre solide et que les étoiles ne sont pas des lampions qu'on y a cloués; je sais que l'espace est infini : mais, monseigneur, pour mettre de suite votre leçon en usage, je vous demanderai ce que c'est que l'infini ?

— Figure-toi que tu as un arc à la main, que tu tires une flèche en l'air, que cette flèche a la faculté de parcourir l'espace en ligne droite sans pouvoir jamais dévier ni d'un côté ni de l'autre, et qu'elle est lancée avec une telle force qu'elle parcourt un million de lieues par minute.

— Eh bien ?

— Eh bien ! après un milliard d'années, ta flèche aura parcouru sans doute un honnête trajet; cependant elle ne sera pas plus près de son but qu'en sortant de ton arc, car l'infini est sans bornes.

— Je ne comprends pas, et pourtant je me fatigue la tête à suivre votre flèche dans l'espace.

— Imite les géomètres : calcule, mets des chiffres à la suite les uns des autres, et pénètre-toi, comme les niais, de l'idée que les chiffres prouvent quelque chose. Et puis, quand tu auras un total formé par une file de chiffres aussi longue que la route de Paris à Rome, ce total ne sera encore rien en comparaison du nombre de lieues que ta flèche devra encore atteindre pour avoir parcouru une très-petite partie de l'infini (1).

— Pardon, monseigneur, mais je ne comprends pas.

— Parbleu, je le crois bien, car je te parle là un langage académique. Eh bien ! donc, mon cher, l'infini c'est... rien du tout ; or creuse-toi la tête pour connaître ce que c'est que le rien et où se trouvent sa fin et son commencement.

— A présent je comprends. L'espace infini, le temps éternel, etc., etc., toutes ces choses là ne sont que des abstractions que nous avons habillées d'un nom, d'un mot, et c'est ce mot qui nous jette dans l'erreur, qui nous fait prendre le rien pour quelque chose, parce que nous avons l'habitude de représenter les choses par un mot.

Je ne comprends pas non plus pourquoi vous me dites que l'espace des cieux est noir, tandis que je le vois bleu ; certes mes yeux ne me trompent pas, je vois le ciel bleu, et je suppose que l'éther qui remplit l'espace est de cette couleur.

— Quant à ton éther, c'est une niaiserie à laquelle je te conseille de renoncer, car rien ne prouve qu'il existe un fluide particulier remplissant l'espace ; son existence, si elle était, n'expliquerait rien, pas même le système des ondulations de la lumière, et serait elle-même très-difficile à expliquer ; mais ce qui sera très-facile à démontrer, c'est que cet éther ne serait pas bleu (2).

— Vous croyez donc au vide de l'espace ? C'est une grande question et qui a beaucoup agité nos astronomes.

— S'il y a du vide dans l'espace, c'est seulement à une distance assez reculée pour que jamais l'œil d'un astronome, armé du plus fort télescope, ait pu parvenir jusque-là. Partout le ciel est plein de lumière, au moins dans tout ce que les hommes en connaissent ; il n'y a donc pas de vide, car la lumière est un corps, et même un corps décomposable. S'il existe dans l'espace un coin qui soit assez éloigné d'un soleil pour que ses rayons ne puissent aller jusque-là, ce coin est d'un noir intense et opaque, mille fois plus ténébreux que la nuit terrestre la plus profonde, car la lumière se compose de couleurs, et le noir est l'absence de toutes les couleurs.

Si le ciel te paraît bleu, c'est que tu le vois à travers un fluide bleu qui teint de sa couleur les objets que l'on regarde à travers de la même manière que des lunettes vertes font paraître les objets verts ; ce fluide c'est l'air atmosphérique, et tu n'en douteras pas en regardant un horizon un peu éloigné. La montagne la plus près de toi te paraîtra verte parce qu'il n'y aura pas assez d'air interposé entre elle et ton œil pour qu'elle se teigne en bleu ; celle qui sera

(1) L'homme raisonnable ne se laisse jamais séduire par des calculs. En effet, que résulte-t-il des efforts des plus grands mathématiciens ? souvent des raisonnemens *certains* qui portent sur des suppositions *incertaines ?* Par exemple, si l'on compare les calculs qui prouvent le mouvement de la terre avec les calculs qui en déterminent la figure, on trouvera d'un côté une évidence complète, une évidence qui ne suppose rien, et de l'autre une évidence qui laisse derrière elle un nuage où l'on suppose tout ce que l'on veut, parce que la lumière n'y pénètre jamais. Mais le public croit aveuglément que tout est démontré, parce qu'il est prévenu, à juste titre, pour le génie des inventeurs.

(2) Enke, pour expliquer comment le grand axe de l'ellipse décrite par les comètes et la moyenne distance de celles-ci diminuent progressivement, ne trouva rien de mieux que de supposer un *éther* remplissant les régions que parcourent ces singuliers astres, dont la résistance, en diminuant leur vitesse, diminue aussi la force centrifuge et donne plus de prise au soleil pour les attirer à lui. Nous montrerons plus tard que cette invention éthérée était au moins inutile, quoiqu'elle ait été adoptée sans examen par la plupart des astronomes.

plus loin paraîtra d'un vert bleuâtre; puis la plus éloignée, celle qui bornera ton horizon, pourra te sembler entièrement bleue si elle se trouve assez loin pour qu'il y ait une quantité suffisante d'air entre elle et toi.

— Il semblerait, d'après ce que vous dites, que l'espace est rempli d'air bleu, et sans doute ce sera cet air que vous chargerez de soutenir les astres pour les empêcher de tomber. Faites-le tourbillonner et entraîner les astres dans ses tourbillons, et voilà Descartes ressuscité.

— Tout ce que vous dites là, mon cher, n'a pas le sens commun, car je ne vous ai parlé que de la couche d'air atmosphérique. Quant aux astres, pourquoi tomberaient-ils, quand rien ne tombe dans la nature, pas même cette pomme qui, se détachant de son arbre, démontra à Newton le principe de l'attraction, que d'autres astronomes avaient déjà soupçonné avant lui ?

— Qu'est-ce donc que cette attraction avec laquelle nos savans construisent si aisément l'univers?

— Mais c'est une chose fort simple, c'est une propriété de la matière, comme l'étendue, l'impénétrabilité, etc. Tous les corps s'attirent mutuellement les uns les autres ; ceux qui contiennent le plus de matière, c'est-à-dire les plus gros ou les plus denses, entraînent naturellement ceux qui en contiennent moins qu'eux : c'est la loi du plus fort ou du plus riche. Le soleil, par exemple, attire la terre et tous les autres astres, non-seulement parce qu'il est plus gros que chacun d'eux, mais encore plus qu'eux tous pris ensemble. Un corps qui te paraît tomber n'est rien autre chose qu'un corps attiré sur un autre corps plus gros que lui. Vous autres hommes, vous appelez cela *tomber;* or comme les mots ne font rien quand le sens en est fixé, je ne vois pas d'inconvénient à continuer maintenant à nous servir de cette expression, mais seulement pour remplacer les mots *être attiré*. Nous pouvons même dire que les corps attirés sont *pesans*, ont de la *pesanteur*, car nous savons maintenant que cette pesanteur n'est rien autre chose que l'effet de l'attraction.

Chaque molécule de matière attire une autre molécule de matière. Or un corps composé de cent molécules attirera un corps composé de dix molécules avec dix fois plus de force qu'il n'en sera attiré, parce que le carré de dix est de cent; le corps de dix molécules tombera sur l'autre parce qu'il sera le moins fort, et la vitesse de sa chute sera également proportionnelle au nombre de ses molécules en prenant néanmoins sa distance en considération, car les corps sont attirés avec d'autant plus d'énergie qu'ils sont plus rapprochés (1).

— Cette attraction m'expliquera-t-elle pourquoi les corps qui tombent tendent constamment vers le centre de la terre ?

— Si tu réfléchissais un peu, tu verrais que le centre d'un globe est toujours la partie qui présente à un objet le faisceau des rayons attractifs les plus nombreux, parce que la ligne qui traverse le centre de ce globe est celle qui rencontre sur son chemin le plus grand nombre de molécules attirantes.

— Je comprends très-bien tout cela, et il ne me reste plus que deux objections à vous faire. Comment prouve-t-on l'attraction, et pourquoi, si les astres s'attirent, ne tombent-ils pas les uns sur les autres ?

(1) Newton a conclu de calculs très-épineux ces trois conséquences, qui font une des principales bases de l'astronomie : 1° la force qui sollicite les planètes est dirigée vers le centre du soleil; 2° cette force est en raison inverse du carré de la distance de leur centre à celui du soleil ; 3° elle est proportionnelle à la masse.

— Je ne te dirai pas que l'attraction se prouve jusqu'à l'évidence par la solution exacte de divers problèmes astronomiques, car tu n'es pas assez fort pour me comprendre, mais je puis t'en donner des preuves plus matérielles. Lorsqu'un vaisseau vogue à pleine voile, il parcourt, je suppose, six pieds par seconde ; or s'il faut à une balle de plomb une seconde pour tomber du haut du grand mât sur le pont, il en résulte que, le vaisseau avançant d'une toise pendant cette seconde, le mât s'éloignera pendant la chute et la balle tombera à six pieds du mât. Eh bien ! mon cher, il n'en est rien : la balle est attirée par le mât, et entraînée par lui; elle obéit à sa puissance attractive et vient tomber juste au pied du mât en déviant de la ligne verticale.

Quand le vaisseau arrêté au port est immobile sur son ancre, prends une goutte d'eau et laisse-la tomber du plafond de ta cabine sur le plancher; il est certain qu'en tombant elle suivra une ligne droite dirigée vers le centre de la terre; alors marque au plafond le point d'où elle est partie, et sur le plancher le point où elle est tombée. On lève l'ancre, les voiles sont déployées, et le vaisseau vogue avec la plus grande rapidité : renouvelle alors ton expérience et lâche du même point du plafond de nouvelles gouttes d'eau. Tu croiras qu'elles ne doivent plus tomber sur le même point du plancher, car le vaisseau avance d'un pied pendant la chute de chaque goutte : eh bien ! tu es encore dans l'erreur, car le vaisseau est devenu une puissance d'attraction à laquelle obéissent les gouttes d'eau ; elles dévient de la ligne verticale pour suivre sa marche et tombent précisément au même point du plancher comme si le vaisseau était immobile.

— C'est très-bien ; mais pourquoi les planètes ne tombent-elles pas dans le soleil?

— En voici la raison. Toutes les fois qu'un corps tourne avec rapidité, les molécules qui le composent tendent à s'éloigner du centre de ce corps par une loi physique nommée par les astronomes *force centrifuge*. Tu peux vérifier ce fait par mille expériences toutes plus faciles les unes que les autres. Par exemple, pose sur un pivot ou un axe une roue, une table ronde ou tout simplement une assiette; répands sur cette assiette de l'eau, du sable ou tout autre corps, et fais-la tourner avec quelque rapidité. Tu verras aussitôt cette eau ou ce sable gagner la circonférence du cercle formé par la table ou l'assiette, puis être rejeté plus ou moins loin du cercle en raison du plus ou moins de vitesse de rotation. C'est ainsi que les saltimbanques de nos places publiques posent un verre plein d'eau sur un cercle de tonneau qu'ils font tourner avec rapidité, dans un plan vertical, sans épancher une goutte du liquide, quoique à chaque tour du cercle le verre se trouve un instant dans une position tout à fait renversée. Le liquide, au lieu de tomber, appuie constamment contre le fond du verre pour s'éloigner du centre de rotation, selon les lois de la force centrifuge. D'ailleurs, pour ne pas me comprendre, il faudrait n'avoir jamais vu lancer une pierre avec une fronde.

Les planètes ne peuvent donc tomber dans le soleil, parce que, lancées en lignes droites dans l'espace et n'éprouvant dans leur course aucun frottement, leur force de projection ne peut s'user. Attirées par le soleil, elles tournent autour de lui, mais la force d'attraction se trouvant combattue d'abord par la force de projection et ensuite par la force centrifuge, ce qui est probablement la même chose, il s'établit un équilibre que rien ne peut rompre et qui durera éternellement comme toutes les propriétés de la matière.

— Tout cela est bel et bon; mais il me semble que si nous étions placés partout ailleurs que sur la terre, nous verrions les choses différemment, et peut-être alors tout l'échafaud scientifique que vous venez d'établir s'écroulerait-il?

— Parbleu, mon cher, tu es un entêté, et je veux te convaincre. Partons.

CHAPITRE SECOND.

EN L'AIR.

Voyage avec le démon. — L'atmosphère. — L'air. — La terre. — Un aérolithe ou une lune. — Les pierres qui tombent de la lune.

Le démon me prit par le bras, et je me sentis glisser dans les airs avec plus de rapidité qu'un de ces météores que l'on aperçoit quelquefois laisser une trace brillante dans le ciel pendant l'obscurité d'une chaude nuit d'été. Tantôt le démon augmentait ou diminuait la célérité de notre marche, selon le plus ou moins d'intérêt qu'offraient les objets qu'il me faisait remarquer pendant notre voyage.

Il me semblait d'abord que je nageais dans un fluide très-épais, bleuâtre, et que je me dirigeais vers la surface avec quelques efforts, comme un plongeur qui se hâte de revenir sur l'eau pour respirer. Je sentais, en partant, que je devais être enfoncé dans ce fluide à une très-grande profondeur, car le poids de sa masse me paraissait énorme et me pressait effroyablement sur toutes les parties du corps. En le traversant je vérifiai ce que plusieurs fois je m'étais imaginé des abîmes de l'océan, c'est-à-dire que je passais au travers de plusieurs courans fort rapides dont les couches étaient superposées et avaient des épaisseurs très-variables; les uns se dirigeaient au nord, les autres au midi et enfin dans toutes les directions. Je demandai au démon s'il avait choisi pour point de départ la profondeur des mers, et si nous gagnerions bientôt la surface de l'onde.

— Mon cher élève, me répondit-il, nous sommes partis de la fenêtre de ton cabinet; nous ne traverserons pas les eaux, mais simplement l'air de l'atmosphère. Seulement avant de partir je t'ai dépouillé du sentiment d'habitude que le contact continuel de l'air t'avait fait contracter: tu juges donc du fluide que nous traversons comme quelqu'un qui s'y trouverait plongé pour la première fois, c'est-à-dire sans les préjugés naissant de l'habitude.

Du reste, ne t'étonne pas si l'air te paraît si lourd, car sur la terre tu en portes une colonne qui a seize ou dix-sept lieues de hauteur et dont le poids équivaut à une colonne d'eau de trente-deux pieds ou à une colonne de mercure de vingt-sept pouces. Ce que tu as pris pour des courans sous-marins n'est rien autre chose que des vents qui soufflent de divers points de l'horizon et qui passent les uns sur les autres.

L'air est extrêmement élastique, aussi les couches inférieures, c'est-à-dire celles qui sont le plus près de la terre sont-elles plus comprimées? Son élasticité joue un grand rôle dans les phénomènes de la vie des animaux, et c'est à sa composition de 79 parties d'azote et de 21 d'oxygène que tous les êtres doivent leur respiration. Il a la propriété de décomposer et de réfracter la lumière; aussi est-ce à lui que nous devons le crépuscule et l'aurore, douces transitions qui nous font passer sans secousse du jour à la nuit et des ténèbres à la lumière. Tout entier, il forme ce qu'on appelle *l'atmosphère*, et cette asmosphère n'a pas moins de seize à dix-sept lieues d'épaisseur, comme je l'ai dit; elle forme un immense océan sans limite, qui enveloppe la totalité du globe; elle contient, outre l'air, surtout dans ses couches inférieures, plus ou moins d'eau, d'hydrogène, de fluide électrique, d'acide carbonique, etc. C'est quelquefois un véritable chaos bouleversé par les orages, le tonnerre, le vent, la grêle, la pluie et tous les autres météores.

A peine le démon achevait-il de parler que nous arrivâmes à la surface de l'océan atmosphérique: alors il me parut former comme une mer bleue si transparente qu'à peine pouvais-je apercevoir les énormes vagues de sa surface légère et houleuse. Quand je regardais à travers sa profondeur, j'apercevais la terre lui formant un fond montagneux d'un bleu lapis très-foncé.

Je levai les yeux au ciel, mais quel fut mon étonnement! Ce n'était plus cette voûte brillante de tout son éclat azuré, mais bien un espace sans fin, terne, d'un gris sombre. La couleur bleue avait entièrement disparu, et je commençais à distinguer très-bien un énorme cône noir qui marchait avec une rapidité extraordinaire de l'ouest à l'est. En ce moment nous en sortions, car ce n'était rien autre chose que l'ombre projetée dans l'espace par le globe terrestre, et le jour était venu pour nous. Mais quel jour! Il ne ressemblait en rien à celui de la terre, et la lumière qui partait du soleil me paraissait d'un blanc plus éblouissant que la neige sans aucune autre teinte colorée. Je compris que cela venait de ce qu'aucun corps ne réfléchissait les rayons lumineux et que par conséquent ils ne se décomposaient pas.

Je ne voyais plus la lune, et aucune planète ne paraissait à proximité; la terre elle-même était déjà si loin de moi qu'elle ne me masquait plus qu'un petit espace du ciel. Elle me parut avec un aspect si singulier que je ne l'aurais certainement pas reconnu sans le génie qui m'assura que c'était bien là mon pays natal. Figurez-vous une masse tournant sur elle-même avec une rapidité de trois cent soixante-quinze lieues à l'heure. Par un autre mouvement qui la poussait de l'est à l'ouest, sa course était bien plus étonnante, car sa masse entière parcourait sept lieues par secondes, c'est-à-dire qu'elle allait soixante-dix fois plus vite qu'un boulet sortant du canon. J'avais toujours entendu dire que la terre était ronde, mais je vis qu'il n'en était rien. Non-seulement je la vis aplatie aux deux pôles, mais encore renflée vers l'équateur, ce qui, d'où j'étais, lui donnait la forme d'une ellipse dont les deux axes seraient très-rapprochés du centre, ou, si vous aimez mieux, celle d'un ovale très-court, dont les deux pointes se trouvaient sous l'équateur.

J'avais lu aussi, je ne sais dans quel bouquin, que les habitans de la lune devaient voir la terre comme nous voyons la lune, mais douze fois plus grosse, et je pus vérifier la justesse de cette opinion. Mais ces bouquins ajoutent que l'Océan et les autres mers paraissent comme de grands espaces sombres, tandis que les continents forment des taches d'un blanc bleuâtre. En cela ils se trompent lourdement, car le globe terrestre me montra un aspect positivement contraire. Les continens se détachaient en sombre sur un fond d'un blanc argenté fourni par les eaux qui enveloppent le globe de toute parts et qui réfléchissent la lu-

mière à la manière des corps polis. Quoi qu'il en soit, les terres se dessinaient au milieu des mers absolument comme sur ces cartes que les astronomes nomment mappemonde, et chaque partie du monde passait sous mes yeux en peu de temps, comme dans une lanterne magique.

Nous avancions toujours dans l'espace ; cette immensité m'émut et j'eus peur de mon isolement. Mais à l'instant où je commençais à me désoler, j'aperçus un corps



La terre vue de l'espace.

a, a. Les pôles aplatis.
b, b. L'équateur renflé aux deux bouts.
c, c, c, c. Les taches formées par l'Afrique, l'Europe, l'Asie et la Nouvelle-Hollande.
d. Réflexion des rayons solaires.
e. Ombre conique de la terre.
f, f. Pénombre.
h, h, h. Zône éclairée, produisant le jour.
i, i, i. Zône ombrée, produisant la nuit.

brillant décrire une courbe dans le ciel et s'approcher directement de nous. Je ne pus pas d'abord juger de ce que ce pouvait être, car il me paraissait beaucoup plus loin qu'il n'était en effet, et s'il eût été rond, je l'aurais certainement pris pour un astre ; mais sa forme irrégulière restait semblable à une masse de rocher. Enfin, quand il fût tout près de moi, il cessa de briller, devint d'un noir rougeâtre et ne me parut pas plus gros qu'il n'était réellement : c'était un bloc de trois à quatre pieds de longueur, ovale, et ayant dix-huit à vingt pouces dans sa plus grande épaisseur.

— Qu'est-ce que c'est que ça, demandai-je au génie ?

— C'est une lune, me répondit-il.

— Comment une lune ?

— Oui, une lune, ou si tu aimes mieux, un des satellites de la terre.

— Quoi ! une lune de deux pieds de diamètre ?

— Pourquoi pas ; la grosseur n'y fait rien.

— Bah ! laissez donc ; nous ne connaissons qu'une lune sur la terre, et je ne sors pas de là.

— Si vous ne croyez qu'à une lune, c'est qu'il n'y en a qu'une assez grosse pour que vous puissiez l'apercevoir : les autres, quoique beaucoup soient très-près de vous, ne vous sont pas connues parce qu'elles échappent par leur petitesse à vos yeux. J'en connais, moi, plus d'un millier qui ne sont pas plus grosses que ton pouce. Quand elles éprouvent une perturbation qui les pousse dans votre atmosphère, le frottement de l'air use leur force de projection et elles tombent sur la terre. Alors vous ouvrez la bouche et les yeux, vous criez miracle, et vous croyez que ce sont des pierres qu'on vous a jetées de la lune que vous voyez ; puis, pour vous donner un air savant, vous nommez cela des *météorites*, des *aérolithes*, des *astérolithes*, etc.

— Ha ! ha ! j'y suis maintenant : je sais ce que c'est.

— Voyons.

— Depuis fort longtemps on disait que des pierres tombaient du ciel ; mais les esprits forts se refusaient à croire un tel phénomène que d'ailleurs il était bien plus facile de nier que d'expliquer. Cependant le fait se renouvela si souvent sous les yeux des personnes instruites et dignes de foi, qu'il fallut bien y croire. De ce moment, les savans ne tardèrent pas à s'en assurer par des observations assez nombreuses et rigoureusement faites. Le phénomène arrive ordinairement par un temps calme, ou plutôt indépendamment de toute circonstance atmosphérique. Un météore igné, de ceux que l'on nomme *bolide* ou globe de feu, sillonne tout à coup les airs, puis éclate avec sifflement ou détonation en tombant sur la terre, et l'on ne trouve à sa place qu'une masse minérale, un aérolithe en un mot.

Toutes ces pierres sont à peu près composées de mêmes principes chimiques : elles contiennent beaucoup de silice, de fer, de la magnésie, du soufre, du nickel, du manganèse et du chrôme ; on y trouve aussi, du moins dans celles qui sont tombées à Alais en Provence, une certaine quantité de charbon. Probablement que des matières susceptibles de se vaporiser par une violente action du feu entrent aussi dans leur composition, mais elles s'évaporent nécessairement par la chaleur prodigieuse que le frottement fait éprouver aux pierres lorsqu'elles traversent l'atmosphère.

— Tu remarqueras, dit le démon en m'interrompant, que ces astérolithes ne peuveut s'être formés sur la terre, car le nickel et le fer y sont à l'état métallique, ce qui ne se trouve dans aucune agrégation minérale terrestre. Continue.

— J'en viens à la manière dont les savans ont expliqué le phénomène. Toutes les hypothèses avancées jusqu'à ce jour sur ce fait singulier se bornent à trois : 1° On a d'abord cru que les aérolithes étaient de véritables météores qui se formaient dans les airs par agrégation, comme la pluie et la grêle ; mais jamais leurs élémens constitutifs ne se sont trouvés dans l'air atmosphérique, quoiqu'on l'ait analysé à toutes les hauteurs où l'homme peut parvenir, et les élémens de l'air se sont toujours trouvés les mêmes par toute la terre. Il y a plus, c'est que l'azote et l'oxygène, qui sont les principes de l'atmosphère, comme je vous l'ai dit, ne peuvent dissoudre les substances d'un aérolithe. Ensuite, si ces élémens existaient dans l'air, il faudrait pour s'y soutenir que leurs molécules y fussent extrêmement disséminées ; or comment pourraient-ils se réunir assez vite pour former tout à coup une pierre de plusieurs quintaux, comme celles que l'on conserve à Ensisheim en Alsace, ou trois ou quatre mille pierres de diverses grosseurs, comme celles qui ont été lancées par le météore de Laigle. Dira-t-on que ces pierres se sont formées par affinités chimiques? Mais les élémens qui les composent ne sont que réunis par agglomération, et non pas combinés. Avancera-t-on que cette agrégation a le temps de se former parce que ces particules se soutiennent longtemps dans l'air entre deux nuages par un effet électrique, comme Volta explique la formation de la grêle? Mais les aérolithes tombent le plus souvent quand le ciel est pur et n'offre pas la moindre apparence de nuage. Puis, si toutes ces causes étaient reconnues, il resterait encore à expliquer comment ces prétendus météores décrivent en tombant une courbe presque horizontale et pourquoi ce mouvement de translation horizontale est quelquefois d'une vitesse égale à celle de la terre circulant dans son orbite.

— Voilà qui est très-bien, dit le démon.

— L'auteur de la mécanique céleste, le célèbre Laplace, pense que les aérolithes sont lancés de la lune par un volcan.

— Cette idée me paraît assez drôle.

— Et pourtant c'est la plus vraisemblable. En effet, s'il y a des volcans dans la lune, ce qui n'est pas prouvé, il est possible qu'ils aient assez de force pour lancer une pierre hors de l'atmosphère de cet astre, et les astronomes ont évalué cette force à la même proportion que celle de quelques volcans de la terre. L'aérolithe ayant une fois franchi la limite qui se trouve entre le système d'attraction de la lune et celui de la terre, ce qui peut avoir lieu dans une infinité de directions, il devient, comme vous disiez, un satellite de la terre, mais un satellite qui éprouve des perturbations énormes à cause de la petitesse de sa masse ; ces perturbations finissent par l'engager dans l'atmosphère terrestre, et il tombe à la surface, comme vous l'avez dit.

— Ah ! ah !

— Oui ; mais y a-t-il des volcans dans la lune? Enfin l'astronome Chladni a la même opinion que vous : il croit que ces pierres sont des fragmens de planètes, ou même de petites planètes qui, en circulant dans l'espace, entrent dans l'atmosphère terrestre. Cette hypothèse n'explique pas l'identité de composition des aérolithes, à moins de supposer que toutes ces miniatures de planètes sont absolument de même nature.

— Qu'est-ce qui en empêche?

— Et puis d'où sortiraient-elles?

— Eh! mon cher, tu me fais là une question absurde! Elles sortiraient de la même fabrique que les autres... Et voilà!

CHAPITRE TROISIÈME.

LE VÉHICULE.

Gravitation de l'aérolithe. — Lune. — Chaleur de l'espace. — Atmosphère du soleil. — Taches du soleil. — Montagnes. — Nuages. — Pénombre.

J'ai oublié de vous dire que pendant cette conversation, le génie et moi, nous nous étions assis sur l'aérolithe et nous voyagions ainsi comme sur un dragon volant. Seulement, comme en tournant autour de la terre notre lune en miniature avait aussi son mouvement propre de rotation sur elle-même, il nous arrivait à chacune de ces révolutions diurnes d'avoir la tête en bas et les jambes en l'air comparativement au soleil ; mais cette position, tout extraordinaire

qu'elle peut paraître aux jolies petites dames qui me lisent, n'avait rien d'incommode pour moi. J'étais comme l'habitant de la Nouvelle-Hollande qui habite nos antipodes et avec lequel, nous Parisiens, nous marchons absolument pieds contre pieds, sans que ni lui ni nous s'en trouvent le moins du monde formalisés. Il paraît que peu de temps après l'époque dont je vous parle, la *lune* qui nous servait de canapé éprouva une perturbation qui la précipita sur la terre, car je l'ai très-bien reconnue au cabinet d'histoire naturelle, à Paris, où vous pouvez la voir dans la salle des minéraux, au fond de la nouvelle galerie à gauche.

Quand je fus bien reposé et un peu rassuré, nous partîmes avec une vitesse telle qu'en peu d'instans nous arrivâmes..... vous allez voir où.

— J'ai froid, dis-je au démon.

—Parbleu, je le crois bien, me répondit-il, car dans tout l'espace que nous venons de traverser, comme dans tout l'espace infini, le thermomètre descend à 50 degrés au-dessous de glace, jamais plus, jamais moins.

— Je le sais, c'est Fourrier qui l'a dit. Mais néanmoins j'ai froid.

— C'est peut-être parce que nous approchons du soleil, où nous allons descendre dans cinq minutes.

— Vous plaisantez, je crois. Si malheureusement nous approchions seulement de quelques millions de lieues du père de la chaleur, nous rôtirions instantanément. C'est Newton qui l'a dit.

— Pauvre sot! Parce qu'un homme a du génie, parce qu'il a déchiré le voile qui couvrait une ou deux vérités, est-ce à dire qu'il est exempt d'erreur, devin, sorcier! Newton s'est trompé, et tu vas en juger.

En partant de l'aérolithe, j'avais d'abord vu le soleil d'une blancheur éblouissante, non orangé comme nous le voyons de la terre, et d'une grosseur à peu près la même; mais à mesure que nous en approchions, cette grosseur augmentait si prodigieusement qu'elle me masquait juste la moitié du ciel. Sa couleur restait d'un blanc pur, éclatant, mais avec d'immenses parties d'un éclat beaucoup plus vif que le reste, et d'autres qui, en récompense, me paraissaient d'un bleu d'abord sombre, mais qui passait au bleu lapis à mesure que nous en approchions.

— Ces parties plus brillantes que les autres sont ce que les astronômes nomment des *facules*, me dit le démon, et celles que tu vois bleuâtres sont les *taches*.

J'avais toujours cru que le soleil était immobile au milieu du ciel, mais je m'aperçus fort bien alors qu'il tournait sur son axe comme la terre, non pas en vingt-quatre heures, mais en vingt-cinq jours. Je vis encore qu'il avait un autre mouvement qui l'entraînait vers cette partie du ciel où est placée la constellation d'Hercule. Je demandai au démon quelques renseignemens et entre autre à quelle distance nous nous trouvions alors de la terre et du soleil.

— Tu sais, me dit-il, que le soleil est à trentre-quatre millions de lieues de la terre; or nous sommes à un million de lieues du soleil; calcule.

— Cet astre doit être immense, car il me paraît couvrir la moitié du ciel de la distance où nous sommes; et nous n'étions encore qu'à quarante mille lieues de la terre qu'elle ne me paraissait déjà que dix à onze fois plus grosse que la lune.

— Le soleil a trente-deux mille lieues de diamètre et à peu près cent mille lieues de tour; il est par conséquent cent onze fois et demi plus grand que la terre, en mesures linéaires; son volume est 1,384,472 fois plus considérable que celui de l'infiniment petit globle que tu habites, et sa densité, ou si tu aimes mieux sa pesanteur, comparée à celle de la terre, est comme 23,624 est à un.

En ce moment j'éprouvai la plus grande surprise, car je vis distinctement que ce que j'avais pris jusque-là pour des taches bleues n'était rien autre chose que des sortes de trous qui se formaient de temps à autre dans une atmosphère lumineuse et à travers lesquels j'aperçus distinctement une terre solide semblable à la nôtre; je commençai même à distinguer des montagnes et des mers. J'en conclus naturellement que le soleil n'était pas, comme je l'avais cru jusque-là, un corps en combustion dont des scories nageant à la surface formaient les taches, mais bien un globe solide comme les autres. Seulement je vis que ce globe était enveloppé de deux atmosphères, l'une extérieure et entièrement composée de lumière ou de fluide lumineux, l'autre placée sous la première et analogue à celle de la terre, c'est-à-dire composée d'air. Vous dire que cet air avait pour élémens de l'azote et de l'oxygène précisément comme le nôtre et que ces gaz y étaient combinés en même proportion, c'est ce que je ne puis vous assurer, car je n'ai pas eu l'occasion d'en faire l'analyse; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était très-propre à la vie des animaux et des plantes, comme vous le verrez plus loin.

Nous approchions de l'atmosphère lumineuse, et malgré tout ce que me disait le démon pour me rassurer, je frissonnais à l'idée de me plonger dans un abîme de lumière, où ce fluide était tellement concentré qu'il me paraissait comme une vaste mer de flammes ondulantes: je dis ondulantes faute de pouvoir mieux rendre ma pensée, car cela ressemblait plutôt à d'immenses flocons de lumière, dans un mouvement rapide et continuel, se mêlant, se séparant, nageant au hasard ou plutôt comme poussés tumultueusement par un vent très-violent. Figurez-vous l'atmosphère terrestre couvert d'une foule de nuages chassant dans tous les sens et laissant par intervalle des trouées par lesquelles vous découvrez une partie du ciel: tels étaient ces nuages de fluide lumineux, laissant par des trouées, apercevoir le disque opaque du soleil. Il y a cependant cette différence qu'ils étaient d'une grandeur prodigieuse et que quelques-uns de ces flocons n'avaient pas moins de 1,600 lieues de diamètre (1).

Je demandai au génie de quelle nature pouvait être ce gaz lumineux; mais ma question parut le mettre de mauvaise humeur, et il me répondit en levant les épaules qu'il était le même que celui qui forme sur la terre ces miniatures d'atmosphères lumineuses que nous nommons des *aurores boréales*, et que s'il était plus brillant, c'est que le gaz y était plus dense, plus concentré. Je fus forcé de me contenter de cette réponse.

Nous avancions toujours, et bientôt nous nous trouvâmes en face d'une trouée par laquelle nous prîmes notre route. Je me souvins alors de l'opinion d'un de nos astronomes. M. de Lalande supposait que des éminences semblables à nos montagnes s'élèvent, du noyau du soleil, au-dessus d'un océan lumineux et offrent l'apparence de taches obscures. En raison de la forme conique de ces éminences, le fluide lumineux est en couche moins épaisse à mesure qu'il approche du sommet, et produit par conséquent, en éclairant moins, cette espèce d'anneau sombre qui entoure les taches, anneau appelé *pénombre* par les savans. Deux objections sont fatales à cette théorie. D'abord il fau-

(1) Les rayons lumineux émanés d'une sphère solide, ou liquide, ou en incandescence, jouissent des propriétés de la polarisation, tandis que ceux qui s'échappent d'un gaz incandescent en sont privés. C'est l'application de ce principe aux expériences faites sur le soleil qui a conduit à l'opinion que nous avançons ici.

drait supposer que les montagnes se promènent dans le soleil, ce qui ne laisserait pas que d'être singulier, car les taches, même vues de la terre, changent constamment de place, quelquefois en dix à douze jours, souvent en quelques heures; outre cela, la teinte parfaitement uniforme de la pénombre et ses limites durement tranchées, tant extérieurement du côté de la surface lumineuse qu'intérieurement du côté de la tache sombre, prouvent suffisamment qu'elle n'est pas produite par une dégradation d'épaisseur du fluide lumineux.

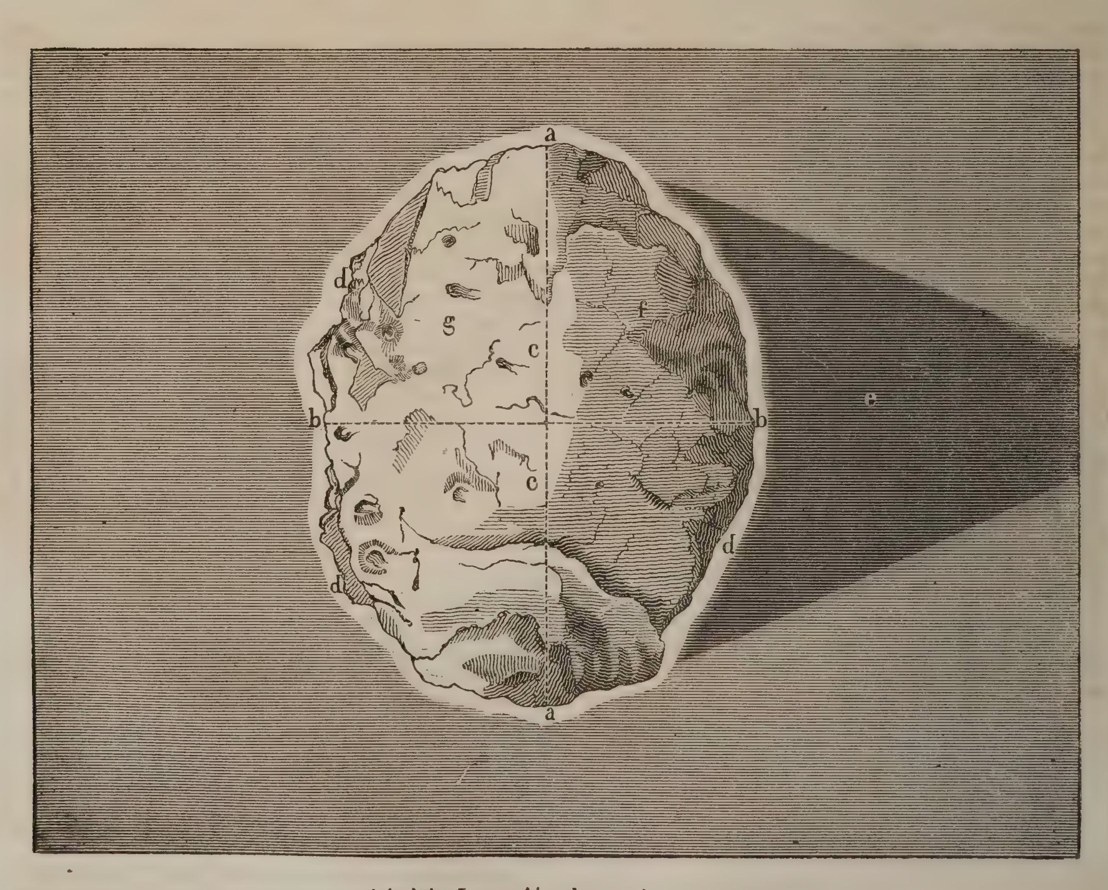
Mais je fus bientôt au courant de la question, car lorsque nous eûmes traversé l'atmosphère de lumière, nous vîmes au-dessous une couche de nuages qui la débordait autour de la tache par laquelle nous entrâmes. Or, ces nuages éclairés d'en haut reflètent vers les habitans de notre petite terre une quantité de lumière beaucoup moins vive que l'atmosphère lumineuse elle-même, et cependant beaucoup plus brillante que le noyau du globe solaire. Voilà, comme j'ai pu m'en assurer par mes yeux, ce qui forme cette pénombre si embarrassante pour les partisans de l'opinion de M. de Lalande.

Il m'arriva un fait fort singulier. J'avais, dans l'espace, éprouvé un certain effet de froid, mais supportable, quoique, ainsi que me l'avait dit le génie, le thermomètre fût à 50 degrés au-dessous de glace, c'est-à-dire de 20 degrés au moins plus bas qu'il n'est communément sous le pôle glacial.

— Tu as froid, m'avait dit le génie, parce que tu es strictement réduit à ta chaleur propre ; mais tu ne gèleras pas, parce que ta chaleur ne peut te quitter en se répandant dans les corps environnans, puisque, à la lumière près, tu es dans le vide. Tu le sais, pour qu'un corps chaud devienne froid, il faut que le calorique, qui tend perpétuellement à se mettre en équilibre, passe du corps chaud dans un corps froid qui se trouve en contact avec lui. Cette loi de l'équilibre de la chaleur fait qu'elle passe d'un corps à l'autre jusqu'à ce que les deux corps soient rigoureusement au même degré de température. Mais quand un corps se trouve isolé dans le vide, comme tu l'étais tout à l'heure, il ne peut perdre la plus petite portion de son calorique.

— Je vous conçois très-bien. Mais à présent que nous sommes placés si près de l'éternel foyer de la chaleur, dites-moi pourquoi le froid me paraît augmenter au point que si je ne soufflais continuellement dans mes doigts, j'attraperais certainement des engelures.

— Cela vient positivement de ce que je t'ai dit. Nous ne sommes plus dans le vide, mais dans la seconde atmosphère du soleil, analogue à celle de la terre, comme elle composée d'un air bleu, mais beaucoup plus dense, plus épais. Cet air s'empare de ton calorique, qui veut se mettre en équilibre avec lui, et voilà pourquoi tu serais bientôt gelé si, par mon pouvoir de démon, je ne renversais pour toi les lois de la nature.



Aérolithe-Lune, 1/12 de grandeur naturelle.

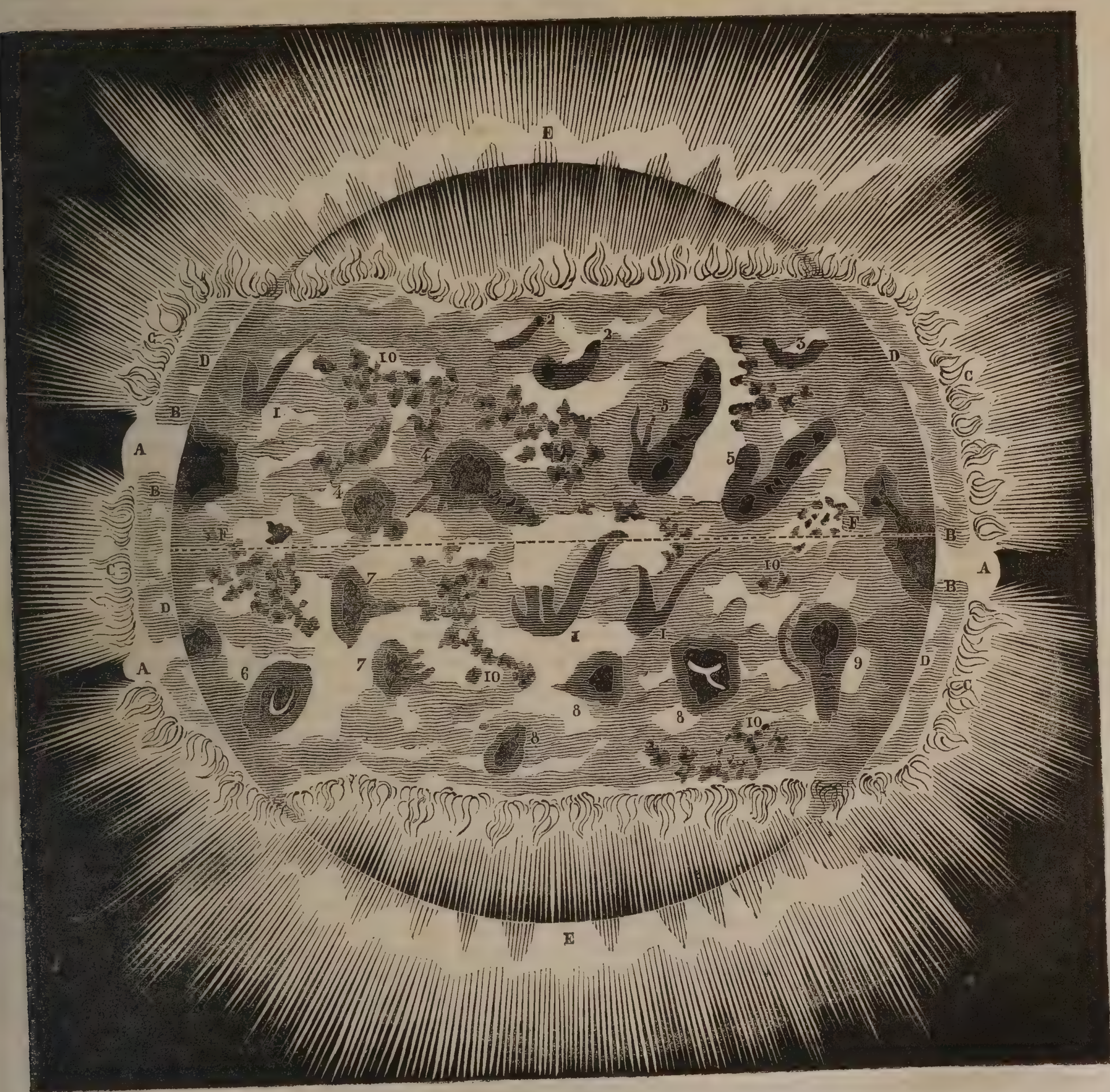
a. a. Ses pôles.
b, b. Son équateur.
c, c. Son axe.
d, d, d. Son atmosphère.
e. Son ombre conique.
f. Côté de la nuit.
g. Côté du jour

CHAPITRE QUATRIÈME.

DANS LE SOLEIL.

Arrivée dans le soleil. — Pesanteur des corps. — La chaleur ne vient pas du soleil. — Effets du calorique sur l'organisation dans les astres. — Équateur et pôles du soleil.

A peine le démon avait-il achevé de parler que nous arrivâmes sur les terres du soleil, fort joli pays par ma foi, plein de raretés qui seraient très-appréciées par un collectionneur en histoire naturelle, surtout à cause de leur



Le Soleil.

a. Trombe.
b. Pénombre nuageuse.
c. Atmosphère lumineuse.
d. Atmosphère nuageuse.
e. Pôles dépourvus d'atmosphère lumineuse.

De 1 à 10. Taches entourées de leur pénombre, observées par Herschell. Celles qui portent un même numéro sont les mêmes vues dans leur différens changemens.
f, f. Equateur.

habitat, comme ils disent, mais où la promenade cependant est assez difficile, car le plus petit monticule n'a pas moins de douze à quinze cents lieues de hauteur, ce qui gêne un peu les promeneurs qui cherchent le point de vue (1).

(1) Les plus hautes montagnes de la terre n'ont guère plus d'une lieue d'élévation perpendiculaire.

Comme j'étais las, je voulus d'abord m'asseoir, mais je me trouvai comme écrasé par la fatigue et je m'étendis tout de mon long sur le sable. Ma tête, mon corps, mes membres touchaient exactement le sol, et cependant je me sentais oppressé, lourd, comme je ne l'avais jamais été de ma vie ; je voulus lever la main pour la passer sur mes yeux, mais il me sembla qu'elle restait malgré moi attachée au sol, et ce ne fut pas sans un effort inouï que je parvins à soulever un peu le bras, que je laissai aussitôt retomber. Je fus très-effrayé ; je me crus malade, défaillant, prêt à mourir, et le démon jugea de ma peur sur ma figure.

— Tranquillise-toi, me dit-il, ce n'est rien. Seulement ton poids a augmenté, et tu es peu accoutumé à en porter un aussi lourd que celui qu'a ton corps dans le soleil.

— Comment ! mon poids aurait augmenté?

— Certainement. Combien pesais-tu le jour où tu fus te mettre dans une balance aux Champs-Élysées ?

— Cent cinquante livres, tout juste.

—Eh bien ! ici tu pèses, juste aussi, quatre mille cinquante livres. Cette légère différence suffit pour te rendre les mouvemens un peu lourds.

Malgré mon poids de quatre milliers de livres, la surprise me fit faire un bond, comme un chevreuil :

— Cela ne se peut pas ! m'écriai-je.

— Et cependant cela est. D'ailleurs rien n'est plus simple. Tu sais que la pesanteur des corps n'est autre chose que le résultat de l'attraction. Sur la terre, tu étais attiré de manière à être en balance avec cent cinquante livres. Or comme l'attraction du soleil est 23,624 fois plus forte que l'attraction de la terre, tu es aussi attiré 23,624 fois plus que tu ne l'étais ; mais comme la force d'attraction est au centre du soleil, qu'elle diminue en raison de l'éloignement de ce centre, toute déduction faite, les corps pèsent ici 27 fois plus que sur la terre. Or 150 multipliés par 27 donne 4,050. Il ne faut pas que cette variation de poids t'étonne, car elle a lieu même sur la terre. Un corps pèse moins sur une haute montagne qu'à la surface de l'Océan, mais cette différence est trop peu de chose pour être bien sensible. Elle est très-appréciable si l'on pèse le même corps sous l'équateur, qui est renflé et par conséquent plus loin du centre d'attraction, que sous les pôles qui en sont plus près parce qu'ils sont comprimés, et la différence est d'un cent quatre-vingt-quatorzième. Par exemple, un corps qui pèse 193 livres sous l'équateur, pèse, quand on le transporte sous un des pôles, 194 livres. On a pu s'assurer de ce fait au moyen d'un dynamomètre à ressort, sorte de balances qui n'ont pas besoin de poids comparatifs.

— Du reste, ajouta-t-il en me touchant du bout de sa béquille, pour que tu ne restes pas collé à la terre comme un limaçon, je vais encore, en ta faveur, faire déroger la nature et te soustraire aux lois de l'attraction.

Il ne m'eut pas plutôt touché que je me levai dispos, léger et me promettant de saisir toutes les occasions pour mettre mon voyage dans le soleil à profit et rapporter autant d'observations que j'en pourrais faire.

Les préjugés de l'enfance sont tellement enracinés que l'évidence même ne peut pas toujours nous en guérir, et la preuve, c'est que je ne pouvais, à propos du soleil, m'ôter l'idée d'une fournaise ardente. Dans le fait, j'avais lu des calculs si singuliers publiés sur la terre qu'il y avait bien de quoi trembler dans ma position. Par exemple, M. Pouillet, au moyen d'un joujou en cristal fort bien imaginé, avait trouvé que l'atmosphère lumineux du soleil devait monter à 1200 degrés de chaleur, et vous remarquerez que c'est sept ou huit fois plus qu'il n'en faut pour mettre tous les métaux en fusion, pour les volatiliser, ainsi même que le diamant, le moins fusible des corps connus. Herschell avait trouvé bien mieux : il établissait que la chaleur du soleil était à celle de la terre comme trois cent mille est à un. Je ne pouvais donc pas revenir de ma surprise en me trouvant dans une température très-confortable, d'abord plutôt chaude que fraîche, à la vérité, mais qui, grâce à un nuage qui vint bientôt nous intercepter la vue du ciel, passa un instant après à une douce fraîcheur. Je compris alors qu'il y avait là quelque mystère caché, au-dessus de mon intelligence, et je m'adressai au génie pour m'en informer.

— Il me sera facile, me dit-il, de t'éclairer en deux mots sur cette matière qui paraît tant t'intéresser. La chaleur ne vient pas du soleil !

— C'est une plaisanterie ; si j'allais la répéter sur la terre les savans se moqueraient de moi.

— Voici ce que c'est. Une des propriétés chimiques de la lumière complète, ou si tu aimes mieux de la lumière solaire, est de développer le calorique qui existe à l'état inerte dans les corps et non de leur en donner, car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. La lumière, comme tu sais, se décompose en rayons violet, bleu, vert, jaune, orangé, rouge, etc. (1); or il paraît que c'est au rayon rouge et à ses composés qu'elle doit cette propriété de stimuler, de réveiller pour ainsi dire le calorique et de produire la chaleur : car il faut bien distinguer le *calorique*, qui est le *principe*, de la *chaleur* qui n'est que l'*effet* et son développement.

— De manière que, selon vous, le calorique ne serait pas chaud ?

— Ce fait me paraît démontré. Prends deux morceaux de fer aussi froids que tu voudras ; frotte-les l'un contre l'autre, et ils s'échaufferont d'autant plus que tu frotteras plus vite et plus fort. Certes, tu ne leur donnes pas de chaleur, tu ne fais que développer le calorique qu'ils contenaient. Jette de l'eau froide sur de la chaux vive, et il se dégagera de la chaleur. Mille autres corps donnent naissance à de la chaleur et même à du feu en se combinant chimiquement ; pour savoir cela il ne faut qu'avoir trempé une allumette dans un briquet phosphorique, ou avoir laissé prendre feu à sa couche à melons. Tu vois donc que tous ces effets sont indépendans des rayons du soleil ou d'une chaleur venant de ce globe. Ce dernier fait se prouve jusqu'à l'évidence par les découvertes géologiques : en creusant des puits, en descendant au fond des mines, on a trouvé que la chaleur augmentait d'un degré par chaque 90 pieds de profondeur ; or si la chaleur venait du soleil, si la terre n'avait pas sa chaleur propre, le phénomène devrait avoir lieu en sens inverse, et il y aurait d'autant plus de chaleur que l'on se rapprocherait plus de la surface où viennent frapper les rayons solaires. D'ailleurs tu as sans doute remarqué combien le froid devient intense à mesure que tu montes sur une haute montagne ? Dans un des pays les plus chauds de la terre, au Pérou, si tu montes sur le plateau de Quito, à 1,400 toises au-dessus du niveau de la mer, tu verras que le thermomètre, dans aucune saison de l'année, ne monte au-dessus de 5 degrés. A mesure que tu continueras à monter l'hiver deviendra plus rigoureux, et enfin, parvenu à une hauteur de 2,400 toises, tu ne

(1) On décompose la lumière en la faisant passer dans un prisme de cristal, et alors les rayons se présentent dans l'ordre que nous venons d'établir. Si on fait de nouveau passer dans un autre prisme chacun de ces rayons, ils ne se décomposent plus, d'où l'on conclut qu'ils sont simples. On peut recomposer le trait primitif de lumière en recevant sur une lentille l'ensemble des rayons dispersés par le premier prisme ; la lentille, les ayant réunis en un seul faisceau à son foyer, reproduit l'image blanche qui se peint sur un carton quand on reçoit directement un rayon de soleil par un trou dans une chambre où pas d'autre lumière ne peut pénétrer.

trouveras plus que des glaces éternelles et une température aussi froide que celle qui existe autour des pôles. Et cependant tu nages dans une immense quantité de rayons partant d'un soleil perpendiculaire sur ta tête. Si ces rayons portaient de la chaleur avec eux, tu serais brûlé comme en Afrique sous la zone torride. Il n'en est rien pourtant, parce que la matière composant l'atmosphère de ces hautes montagnes est très-rare, et que ne renfermant que très-peu de calorique, la lumière n'en peut développer que ce que la matière en contient, c'est-à-dire très-peu.

L'état naturel des corps est d'être toujours en combinaison avec une quantité plus ou moins grande de calorique dont ils ne se dépouillent jamais en totalité, car si cela arrivait, ils deviendraient plus durs que le diamant. C'est le calorique interposé entre leurs molécules qui, en les séparant, leur donne la mollesse, la ductilité, l'élasticité; c'est lui qui, par sa quantité les fait passer d'abord à l'état fluide, puis, en augmentant, à l'état gazeux. Sans le calorique, l'eau et tous les liquides ne seraient que des roches, des glaçons plus durs que le fer : il s'insinue avec une extrême facilité entre les molécules de tous les corps connus, mais ceux-ci, à leur tour, le laissent échapper avec la même facilité. Voici pourquoi ils passent si aisément du chaud au froid.

N'as-tu jamais pensé à l'invraisemblance, à l'absurdité, dis-je, qu'il y aurait à croire qu'un être pourrait toujours donner sans jamais recevoir; toujours tirer de l'argent de sa bourse sans jamais en remettre? Eh bien! cependant le soleil serait absolument dans ce cas : depuis des milliers de siècles, il brûlerait et il ne serait jamais consumé; depuis des milliers de siècles il enverrait du calorique de quoi remplir l'univers et il ne serait pas épuisé!

Et puis, pauvre fourmi imperceptible, dans ton orgueilleuse démence, tu arranges l'univers comme s'il n'avait été fait que pour toi; tu rapetisses à ton aune la grandeur de la création! Car si la chaleur vient du soleil, comme tu te l'imagines, il n'y a qu'un globe habitable, je ne dis pas seulement pour l'homme, mais pour tous les animaux, pour toutes les plantes, pour toute la matière organique, et ce globe c'est presque le plus petit de tous, c'est celui qui est un million trois cent vingt-huit mille fois moins volumineux que le soleil, quatorze mille sept cents fois moins que Jupiter, huit cent quatre-vingt-sept fois moins que Saturne, soixante-dix-sept fois moins qu'Uranus, plus d'un million de fois moins que les millions d'étoiles qui remplissent l'espace infini. Ton imperceptible terre seule serait habitée, quand tous les autres mondes seraient brûlés ou gelés! Les planètes seraient des déserts mille fois plus stériles que les sables embrasés de l'Afrique et les plaines glacées des pôles; tous les astres, quels que soient leur nombre, leur immense grandeur et leur importance, n'auraient été créés que pour le plaisir de tes yeux, ou plutôt pour le plaisir des astronomes qui, au moyen de leurs télescopes, en découvrent des milliers que tu n'as jamais vus! Et ce n'est pas là le comble de l'orgueil et de la misère humaine!

— Monseigneur le diable, j'avoue que votre tirade est fort belle, mais elle ne m'explique pas comment on pourrait vivre dans Saturne, par exemple, où il doit faire, vu sa distance du soleil, quatre-vingts fois plus froid qu'à Paris, soit que la chaleur vienne du soleil ou seulement la lumière, car enfin cette dernière doit agir aussi en raison de la distance, et dans ce cas son action serait quatre-vingts fois plus faible.

— Ce que tu dis là est vrai, mais une chose à laquelle tu ne prends pas garde, c'est que Saturne renferme aussi quatre-vingts fois plus de calorique que la terre, ce qui se compense de manière que le développement de la chaleur est à peu près le même.

— C'est bien; mais dans Mercure, par exemple, il fera sept fois plus chaud que dans le Sénégal, et certes il n'y aura ni lions ni éléphans qui puissent y résister.

— Pas du tout, mon cher; seulement il y aura dans Mercure sept fois moins de calorique, ce qui compensera les sept fois plus de lumière. Je ne prétends pas te dire cependant que ces proportions entre la lumière et le calorique soient toujours mesurées de manière à ce que, dans toutes les planètes, la chaleur soit exactement la même que sur la terre; mais elle peut varier considérablement, de 90 degrés par exemple, sans gêner en rien l'organisation végétale et animale. Tu en trouveras des exemples sur la terre, car tu rencontreras des renards bleus, des ours blancs et des lapons près du pôle, par 30 degrés de froid; des éléphans, des lions et des nègres sous l'équateur, par 60 degrés de chaleur : or cela fait une différence de 90 degrés-Réaumur, la même qui existe entre l'eau glacée et l'eau bouillante. Ensuite si la matière organisée de la terre peut éprouver sans inconvénient une variation de température de 90 degrés, il faudrait être bien borné pour ne pas pouvoir se la figurer modifiée de manière à ce qu'elle puisse de même éprouver sans inconvénient une plus grande échelle de variation.

— Voilà qui est supérieurement arrangé, mais qui me l'affirmera?

— Celui qui jugera de la sagesse de la création dans ce qui lui est encore inconnu, par la sagesse de la création dans ce qui lui est connu. Il me semble que ceci est logique.

— J'en conviens.

— Si tu veux voir par toi-même un exemple de cette sagesse, lève les yeux au ciel de l'endroit où nous sommes, et tu concevras que s'il n'y a qu'un but dans la nature, il y a plusieurs moyens pour l'atteindre. Regarde ces nuages épais qui flottent sans cesse entre l'atmosphère lumineuse du soleil et son atmosphère respirable : ils sont là comme un grand voile pour intercepter l'intensité de la lumière et n'en laisser parvenir aux yeux des habitans du soleil que ce qui leur est nécessaire. Sans cesse ces nuées se renouvellent par les vapeurs qui s'élèvent des mers, des lacs et des rivières, et quelquefois elles retombent en pluie fine pour rafraîchir la verdure des bois et des prairies.

— Sur notre terre, ce sont les rayons du soleil qui vaporisent les eaux et les disséminent dans l'atmosphère : ici je ne vois pas trop comment ce phénomène peut s'opérer si les nuages sont toujours interposés entre l'atmosphère lumineuse et le globe.

— Mon cher, si tu avais été un peu moins étourdi de ton arrivée ici, tu aurais vu que dans cet instant l'endroit où nous sommes était inondé de lumière, que la chaleur y était beaucoup plus grande qu'à présent, quoique très-supportable, et que par conséquent les eaux de cette mare que tu vois là devaient s'élever en vapeur pour former des nuées. Voici pourquoi : l'atmosphère lumineuse offrait une grande lacune, formant la tache ou la trouée par laquelle nous sommes entrés; or la lumière des parois de cette trouée venait frapper sur cette terre, quoique adoucie par la pénombre dont nous avons parlé; il en résultait développement de calorique, chaleur, vaporisation et tous les phénomènes météoriques qui s'ensuivent.

— Mais alors, comme les lacunes de l'atmosphère lumineuse se succèdent très-rapidement, il doit y avoir des alternatives fort désagréables de chaleur et de fraîcheur, de sécheresse et d'humidité, de pluie et de beau temps, se succédant avec beaucoup plus de rapidité que sur la terre.

— La différence n'est peut-être pas aussi grande que tu le crois; mais d'ailleurs ceci était nécessaire dans ce pays

où il n'y a ni alternative de saisons ni alternative de jour et de nuit. Je suppose que tu es assez naturaliste pour savoir que c'est l'alternative du chaud et du froid qui est la cause du mouvement de la matière, chose si facile à concevoir, surtout dans les corps organisés. On pourrait presque définir la vie par deux mots : *contraction* et *dilatation ;* contraction, quand les molécules d'un corps se rapprochent les unes des autres parce que le calorique intercalé entre elles s'en échappe ; dilatation, quand le calorique s'introduit dans un corps et en écarte les molécules pour se faire place. Ces deux phénomènes sont entièrement dus aux alternatives dont nous parlons. Fixe la température d'un pays à quel degré du thermomètre tu voudras, mais invariablement... la végétation animale et végétale sera subitement arrêtée : d'une contrée riche de verdure, bruyante de vie et de mouvement, tu auras fait un désert stérile et silencieux. Voilà pourquoi les planètes, la terre par exemple, qui ont des jours et des nuits en tournant sur leur axe et présentant tour à tour leurs différentes parties au soleil, qui ont des saisons en se balançant annuellement sur leur axe, voilà pourquoi, dis-je, elles sont couvertes d'êtres vivans ; voilà pourquoi leurs pôles, qui n'éprouvent pas autant ces alternatives, sont déserts et sans verdure

— Je pense que le soleil, lui, doit être habité sur toute sa surface, car il ne peut avoir de pôles glacés.

— Sur ce dernier point tu te trompes, car son atmosphère brillante ne s'étend qu'à environ 30 degrés de chaque côté de son équateur ; il en résulte que les pôles de cet astre doivent être aussi froids et presque aussi sombres que les nôtres.

— Tout cela est bien singulier, mais fort intéressant.

— Puisque ceci t'intéresse, je vais t'initier davantage dans les secrets de la nature. Tu risquerais de faire une grave erreur si tu jugeais par tes sens de ce qui se passe ici, parce que je t'ai soustrait aux effets de l'attraction et de la chaleur ; je vais donc te montrer la vérité, et si ce que je te dis n'était pas vrai, la sagesse éternelle, qui ne peut faillir, aurait manqué de prévoyance, et le soleil, ainsi que la plupart des autres globes célestes, seraient inhabitables. L'atmosphère du soleil étant considérablement plus étendue et plus lourde que celle de la terre, charge d'un poids énorme les êtres qui vivent sur le sol ; outre cela, la force d'attraction étant en rapport avec la densité du soleil, il en résulte que les corps qui l'habitent sont attirés vers son centre, ou, ce qui est la même chose, pèsent, comme je te l'ai déjà dit, 27 fois plus qu'ils ne pèseraient sur la terre. Or tu comprendras que si rien ne balançait cette puissance effroyable, les êtres seraient écrasés, ou plutôt la matière ne pourrait s'organiser faute d'être assez forte pour soutenir la lutte éternelle entre la vie et la mort ; et si malgré cela elle s'organisait, les corps vivans seraient 27 fois plus denses et par conséquent plus durs qu'ils ne le sont sur la terre, ce qui n'est pas supposable.

— Monseigneur, pourriez-vous me parler un peu plus clairement ?

— Je vais essayer. La force qui fait que la matière vivante se soustrait aux lois physiques et aux affinités chimiques a été nommée par les savans *force vitale*, et s'ils avaient parlé franchement, ils l'auraient nommée *force que nous ne connaissons pas*. C'est cette force qui lutte pour la vie, tandis que les affinités chimiques et les lois physiques luttent pour la mort.

— Je vous comprends à présent.

— Or cette force vitale trouve son principe dans le calorique, les alternatives de ce fluide et sa quantité calculées de manière à maintenir l'équilibre de la lutte : c'est lui qui rend la matière du soleil propre à lutter contre l'attraction et la mort.

— Ça n'est plus aussi clair.

— Si les corps, dans le soleil, pour obéir à l'attraction, sont 27 fois plus denses, c'est-à-dire si les molécules qui les composent ont une force de cohésion (puissance qui les fait se rapprocher et adhérer les unes aux autres), 27 fois plus grande, ils contiennent aussi 27 fois plus de calorique à *l'état latent*, ce qui veut dire sans développer une chaleur sensible. Or la lumière venant à agir sur cette somme de calorique, il en résulte que ses effets sont aussi 27 fois plus grands, sans pour cela que la chaleur puisse liquéfier, fondre ou vaporiser les animaux, les plantes, etc. ; de cette manière l'équilibre se trouve parfait comme sur la terre, et toutes choses compensées, la machine va le mieux du monde.

— Pardon, mais il me semble que vous avez confondu la force de cohésion, qui est un phénomène chimique résultant de l'affinité, avec l'attraction, qui est un phénomène physique, etc.

— Et moi je te dis que tu es un babillard, tu ne sais ce que tu dis. L'attraction astronomique, l'attraction moléculaire et la force de cohésion sont absolument la même chose, quoique vous les ayez séparées méthodiquement dans vos livres, et la même cause qui augmente la densité d'un globe augmente aussi dans les mêmes proportions la densité des corps qui sont sur ce globe ; si les corps de ce globe n'avaient pas une densité proportionnée à la sienne, leurs molécules obéiraient à son attraction, se dissémineraient, d'où résulterait positivement le chaos.

Ce que je vis de plus clair dans tout cela, c'est que le capricieux démon se mettait fort aisément de mauvaise humeur, et pour ce motif je fis trêve à mes questions. Comme j'étais assez bien reposé, je me levai et me mis à marcher vers une verte prairie que j'apercevais dans le lointain : et le démon me suivit sans dire un mot.

CHAPITRE CINQUIÈME.

UNE RENCONTRE.

Paysages. — Une femme. — Un homme. Description des Soleiliens. — Leurs mœurs, leur manière de parler, leur instruction. — Ages du soleil. — Marche de la nature. — Les pieds. — Les astres. — Les lunettes.

C'est un très-joli pays que le soleil ! Des lacs magnifiques, n'ayant guère que deux à trois mille lieues de longueur avec des eaux limpides comme le plus pur cristal et une immense quantité de poissons tous fort bien colorés ; des petites collines de cinq ou six lieues d'élévation, couvertes de forêts dans lesquelles on voit courir, sauter, bou-

dir une foule d'animaux fort extraordinaires sous le rapport de l'espèce, mais ayant tous une grande analogie avec les animaux de la terre parce qu'ils sont composés des mêmes élémens ; des ruisseaux larges comme quinze ou vingt fois la Seine, roulant leurs ondes argentées à travers une riche campagne ou se précipitant de rocher en rocher et formant de petites cascades de cinq ou six mille mètres de hauteur ! J'avais entendu parler de la cascade du Niagara comme d'une merveille, j'avais même vu jouer deux ou trois fois les eaux de Saint-Cloud et de Versailles, mais j'avoue que les cascades du soleil ont quelque chose de plus grandiose, pour me servir de l'expression d'un romancier en voyage.

En sortant d'un bosquet composé d'arbres fruitiers dont j'ignorais les noms, mais qui tous portaient avec beaucoup de grâce une quantité de fruits étranges et d'un parfum délicieux, je me trouvai tout à coup au milieu d'une campagne parfaitement cultivée. C'était à peu près les mêmes végétaux que chez nous, mais leurs graines étaient prodigieusement développées proportionnellement à leur feuillage. Par exemple, les plantes analogues à nos céréales n'étaient guère plus grandes que nos seigles, nos fromens, nos riz, nos sarrasins, etc.; mais leurs épis étaient longs de plus d'un pied, et j'en tirai quelques grains gros comme de grosses noix. Ce n'était, comme je l'appris depuis, que le résultat d'une culture savante datant de cinquante à soixante mille ans.

Je fis tout à coup une réflexion, et la peur me prit. J'avais lu le *Micromégas* de Voltaire, les voyages de Guliver tout aussi amusans, voire les excursions dans la lune de Cyrano de Bergerac, et je me dis : « Si les hommes de Jupiter et de Saturne ont quelques centaines de toises de hauteur, que doit-il en être des géans du soleil ? Certainement si je me trouve sur le chemin de l'un d'eux, il m'écrasera sous ses pieds sans me voir. » Et là-dessus, tout en marchant avec plus de précaution, je me mis à regarder à droite et à gauche, levant les yeux au ciel ou au moins à la hauteur du mont Blanc, craignant à chaque instant d'apercevoir près des nues la tête effroyable d'un géant énorme. Il résulte de ceci que, ne regardant plus devant moi, je me heurtai rudement contre quelque chose qui se trouva sur mon chemin : ce quelque chose n'était autre qu'une petite femme de trois pieds de hauteur qui, renversée par le choc, roula sur le gazon en poussant des cris lamentables. Ses hurlemens attirèrent son père et son mari, et je crus que j'allais avoir une mauvaise affaire sur les bras ; mais je m'en inquiétais peu, après avoir jeté un simple coup d'œil sur les nouveaux venus.



Les habitans du soleil.

Figurez-vous deux personnages hauts de quatre pieds, ayant les jambes courtes et très-grêles, des pieds très-gros et sans doigts, mais cuirassés par un seul ongle, fort dur et fort épais, garnissant le contour de l'extrémité du cou-de-pied à peu près comme un petit sabot de cheval. Quant à leurs mains, c'était tout à fait différent : elles avaient six doigts longs et forts à peu près comme les nôtres. Ce qui m'étonna le plus dans ces singulières créatures, c'est leur tête ; elle eût fait tomber dans le ravissement un phrénologue parisien. J'estime qu'à elle seule elle pouvait bien peser le tiers de la totalité du poids de ces curieuses créatures, car elle était presque aussi grosse qu'une citrouille. Ce qui la rendait plus étrange encore, c'est qu'elle consistait

presque toute en crâne et que la face en occupait une très-petite portion. Quant au reste, je ne saurais vous donner une idée plus nette des hommes du soleil qu'en les comparant à certaines caricatures *à forte tête* de Dantan.

Le mari, après avoir relevé sa femme et s'être assuré qu'elle n'était pas blessée, s'approcha de moi et se mit à me chanter une jolie phrase musicale dont je ne compris pas les paroles. En le voyant venir à moi, je m'étais mis sur la défensive croyant qu'il allait m'attaquer; mais sa petite romance, en mode mineur et d'un *gracioso* très-doux, me fit juger de suite qu'il n'avait pas d'intentions hostiles.

« Les démons ne rient que quand les chats se brûlent, » dit le proverbe; aussi l'accident qui venait d'arriver avait-il tout à fait déridé le mien. Il me toucha du bout de sa béquille et aussitôt je compris la langue de l'habitant du soleil :

— Pauvre sauvage de la terre, me chantait le Soleilien en me tendant amicalement la main, je te plains beaucoup et je voudrais pouvoir te consoler de l'accident qui vient d'arriver à ma femme; mais je suis un homme simple et sans éloquence : je ne possède encore à fond que cinq cent soixante et dix sciences ; je ne parle ou ne chante que deux cents langues vivantes et quatre-vingts langues mortes; je n'ai encore fait que huit cents tragédies, dix mille drames, autant d'opéras, six poëmes épiques et une bonne épigramme. Pardonne donc à mon ignorance et à la simplicité d'un homme rustique si je ne trouve pas impromptu une mélodie assez suave pour remettre le calme dans ton âme.

L'étonnement me fit tomber de mon haut en écoutant cette romance, et me retournant vers le démon je lui demandai s'il y avait des petites-maisons dans ce pays et si le hasard nous avait conduits aux environs de l'hôpital des fous. Ce qui me surprit encore davantage, ce fut le père, qui, malgré sa barbe blanche, son air vénérable et sa voix chevrotante, se mit à gazouiller de son côté :

— Jeune sauvage, me chanta-t-il en mode majeur et en mouvement allegro, je lis ton étonnement sur ta figure, et comme j'aime les étrangers quand même ainsi que toi ils ont peu de cervelle, je me ferai un plaisir de satisfaire ta curiosité. D'abord je vois par les mouvemens de ton âme, peints sur ta figure, que tu veux savoir pourquoi nous chantons en parlant au lieu de traîner nos paroles sur le même ton et le même mouvement avec une insipide monotonie. Jadis nous avons été barbares comme on l'est encore sans doute dans ton pays et nous parlions en prose traînante comme toi. Mais aujourd'hui, grâce aux progrès de notre organisation et de notre intelligence, chacun de nous est devenu naturellement excellent compositeur, et nous ne parlons plus qu'en chantant, ce qui rend le discours plus expressif et donne la faculté de rendre avec énergie les pensées et les sensations. Cependant les choses n'en allaient pas mieux lorsque enfin, après cinquante-trois siècles de troubles et de dissensions, il vint dans l'idée d'un sage d'établir des écoles de morale.

— Bah! m'écriai-je, à quoi cela vous servit-il? Il valait bien mieux faire un bon code pénal.

— Cela servit, répondit le vieillard, à apprendre aux hommes que le bonheur individuel ne peut résulter que du bien général. On déduisit les conséquences de ce principe fécond ; les Soleiliens comprirent que pour être heureux ils devaient contribuer chacun, par des vertus particulières, à former le faisceau de la morale publique ; dès lors les lois, les gouvernemens et tout ce qui s'ensuit devinrent choses inutiles : il n'y avait plus besoin de punition quand il n'y avait plus personne à punir ; il n'y avait plus besoin de protection quand il n'y avait plus d'oppresseurs.

— Quoi! vous n'avez ni codes, ni police, ni administration, ni trésor public?

— Tout cela ne servirait à rien, car les Soleiliens étant tous vertueux n'ont pas besoin d'être maintenus : nous sommes depuis longtemps sortis de la barbarie.

— Vous m'avez dit que vous lisiez dans mon âme et vous avez deviné ma pensée : ce phénomène de pénétration est heureusement impossible dans mon pays, même aux plus grands sorciers. Auriez-vous plus d'organes, de sens que les hommes de mon espèce, sept ou huit par exemple? Les savans de la terre du dix-huitième siècle pensaient que les habitans des planètes pouvaient avoir des sens qui nous manquent et par conséquent des perceptions et des pensées dont nous ne pouvons pas même imaginer la nature.

— La matière, me répondit le Soleilien, a reçu de Dieu les propriétés générales qui la caractérisent : largeur, profondeur, impénétrabilité, etc. Ces propriétés étant partout les mêmes, les conséquences qui en découlent sont aussi partout les mêmes, car les mêmes causes produisent rigoureusement les mêmes effets : il en résulte que partout où il y a de la matière elle s'organise de la même manière, et les êtres qu'elle forme sortant tous du même moule ont aussi les mêmes propriétés générales. Comme les êtres de la période la plus avancée et partant comme les plus parfaits, les Soleiliens ont cinq sens résultant de toutes les combinaisons possibles à l'organisation.

— Vous parlez comme si vous connaissiez toutes ces combinaisons?

— Je connais au moins leurs résultats possibles sur l'homme et sur tout ce qui existe. Les corps ne peuvent se mettre en rapport entre eux que par le contact : cette loi est sans exception ; donc les sens, dont la propriété est uniquement de nous mettre en rapport avec les corps extérieurs, ne sont que des modifications du tact ; or rien n'est si aisé que de calculer ces modifications. Toute matière ne peut être qu'à trois états : solide ou dure, liquide ou molle, fluide ou gazeuse. Dans le premier cas, c'est le toucher grossier qui la met en rapport avec nous ; dans le second, elle agit par la division de ses molécules sur le goût ; réduite en vapeur par une plus grande division moléculaire, elle agit sur l'odorat ; à l'état de gaz, son élasticité la rend appréciable à l'oreille et aux yeux à cause de ses ondulations. Tu vois donc que toutes ses combinaisons possibles sont appréciables par un des cinq sens ; or s'il en était autrement.....

Je vis que le vieillard allait commencer une dissertation métaphysique, c'est-à-dire ennuyeuse, et je m'empressai de lui couper la parole :

Savez-vous, lui dis-je, comment votre globe s'est peuplé?

— Comme tous les autres. Il y a longtemps, bien longtemps, peut-être deux ou trois millions d'années, que le soleil éprouva une révolution, un bouleversement général qui détruisit tout ce qui existait, bêtes et plantes. Nos savans ne sont pas positivement d'accord sur le genre de cette catastrophe : les uns l'appellent Plutonienne et prétendent qu'elle eut lieu par le feu ; les autres disent que c'était un cataclysme ou déluge universel. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait déjà eu un nombre infini de révolutions pareilles avant celle dont je te parle et qu'il y en aura un grand nombre d'autres qui se succèderont à de longs intervalles dans les millions de siècles futurs.

Après cette catastrophe, la matière, qui ne peut être que modifiée et jamais détruite, recommença à s'organiser pour obéir aux lois de ses propriétés chimiques et physiques. Tu conçois que les premières modifications de son organisation furent très-simples. Des moisissures, des champignons

des mousses et des lichens furent les premières plantes ; des animalcules infusoires, des zoophytes et des mollusques à coquilles furent les premiers animaux ; les plantes imparfaites ou cryptogames, puis celles dont le germe ne renferme qu'un cotylédon, vinrent ensuite. Les plantes à deux cotylédons ne parèrent la verdure de leurs belles fleurs munies de sexes, c'est-à-dire de pistils et d'étamines, que bien longtemps après. C'est ainsi que la nature a suivi la marche rationnelle du simple au composé. Il en a été de même pour les animaux : après les huîtres vinrent successivement les poulpes, qui n'ont pas de respiration bien connue ; puis les crustacés qui respirent par des branchies ; les poissons qui respirent de la même manière, mais dont le sang est rouge ; puis les reptiles, qui les premiers eurent des poumons et une respiration aérienne, mais avec le sang froid ; les oiseaux et les mammifères, dont le sang s'échauffe dans des poumons plus compliqués. Parmi les mammifères, ceux qui vivent d'herbes et de graines, parurent d'abord ; vinrent ensuite les carnassiers, qui ne se nourrissent que de proie ; puis les quadrumanes, qui sont à la fois frugivores et carnivores, et enfin l'homme soleilien qui est omnivore.

Mais les premiers Soleiliens différaient bien peu des singes. Venus les derniers, ils multiplièrent beaucoup, parce qu'ils avaient la faculté de se nourrir de tout, qu'ils étaient vigoureux, agiles, adroits et intelligens. Quand je dis intelligens, c'est comparativement aux autres animaux et non pas aux Soleiliens d'aujourd'hui. J'en juge, non-seulement par ce que l'histoire nous a conservé des souvenirs de la barbarie, mais plus positivement encore par les crânes et les autres ossemens humains fossiles que l'on trouve enfouis dans les profondeurs de la terre et qui appartenaient aux premiers habitans de ce globe. A la seule inspection du squelette entier, on ne peut nier que le physique devait l'emporter considérablement sur le moral : leur tête était petite comme la tienne (je te demande pardon de la comparaison), et une face énorme en prenait les trois quarts, de manière qu'il restait fort peu de chose pour le cerveau ; depuis, l'habitude du travail d'esprit a perfectionné la cervelle des Soleiliens, au point qu'elle a pris le gracieux développement dont tu peux juger par mon gendre, ma fille et moi.

— Oui, ma foi, pensais-je tout bas, ces têtes-là sont gracieuses comme un potiron sur une quille de siam !

—Ce développement est la suite nécessaire de l'usage que l'on fait habituellement d'un organe quelconque. La taille énorme, de six pieds de hauteur, les membres longs, gros et musclés des premiers habitans du soleil les rendaient plus propres à disputer une proie qu'à une dissertation morale. Ils avaient les épaules larges comme une bête de somme et les pieds munis de cinq doigts inutiles fort ridicules. Ils se battaient comme des tigres, ils se calomniaient comme des démons, commettaient toutes sortes de crimes et de lâchetés, avaient des lois, des gouvernemens souvent impuissans à les contenir ; enfin, comme tu vois ils différaient fort peu de la brute. Aussi le soleil n'en était-il qu'à sa sixième période géologique.

— Justement à la période où en est à présent la terre, pensai-je ; mais je me gardai bien de le dire.

La multiplication rapide de l'espèce amena le besoin de vivre en grande société, puis un commencement d'industrie, et celle-ci l'intelligence vraie ou si tu aimes mieux la connaissance de la vérité, autant qu'il est permis à l'homme de la connaître. Alors le morale réagissant tout naturellement sur le physique, força ce dernier à se façonner d'une manière plus convenable à la dignité de l'espèce humaine. Le Soleilien, avec le temps, ne ressembla plus à un bœuf par la taille, à un singe pour les formes, à un chat pour le caractère, et il devint ce qu'il est aujourd'hui, à la cinquantième époque géologique, la plus spirituelle et la plus belle des créatures.

A ces mots le petit vieillard redressa sa taille de trois pieds, frappa la terre avec son pied-bot, essaya de relever son énorme tête de citrouille et parut fort content de lui-même.

—Je vous serais obligé, lui dis-je, si vous vouliez m'apprendre pourquoi vous avez six doigts à chaque main, tandis que vous n'en avez pas aux pieds.

— Quand un jardinier fait un semis de roses, me répondit-il, il jette les jeunes sujets qui produisent des fleurs simples et mesquines pour cultiver et soigner ceux qui produisent les fleurs les plus complètes et les plus belles. Nos sages ont fait de même pour notre espèce, et leur principal souci a toujours été le perfectionnement de la race humaine au moyen des mariages entre individus choisis.

— Comme vous faites pour vos chiens, vos chevaux et vos cochons, me dit le démon en l'interrompant.

Le vieillard continua :

— Loin de couper un sixième doigt surnuméraire qu'un enfant apportait *par hasard* (passez-moi ce mot pour abréger), on en prenait le plus grand soin ; et quand l'enfant était adulte, il ne pouvait se marier qu'avec une jeune fille ayant le même titre de noblesse. Ce doigt, d'abord inerte, se perfectionna avec le temps ; il en résulta une caste noble qui l'emportait tellement sur les autres Soleiliens par la perfection du tact et par la finesse des pensées qui en résultent, qu'on la multiplia beaucoup. Elle a fini par envahir naturellement le globe et par confondre dans son sein, au moyen des alliances, la race ignoble des hommes à cinq doigts.

Tu sais que si l'on coupe la queue à tous les chiens d'arrêts d'une famille, au bout de huit ou dix générations les enfans de ces chiens naissent naturellement sans queue : c'est la loi naturelle des modifications de la matière organisée. Ainsi, les jeunes chameaux naissent avec les genoux écorchés et sanguinolens, comme leurs parens, quoiqu'ils ne se soient point encore agenouillés sous un lourd fardeau ; ainsi, l'on a modifié les races d'animaux domestiques, au point qu'il se trouve aujourd'hui moins de différence entre un ours et un lion qu'entre un carlin gros comme le poing, à la tête ronde et au corps court et trapu, et une levrette de haute taille, au nez pointu et à la taille légère. Eh bien ! quand nous commençâmes à nous civiliser, nous nous débarrassâmes de doigts inutiles au moyen de l'amputation répétée pendant sept à huit générations, et une corne dure et solide, produite par le frottement pendant la marche, nous a formé une chaussure naturelle très solide, commode et fort jolie.

— Il me paraît que vous devez être d'aussi bons marcheurs que des chevaux anglais ; sans doute vous aimez beaucoup à voyager ?

— Non, car nous savons que le bonheur ne peut être que dans la patrie et dans la famille ; aussi ne les quittons-nous que lorsqu'il y a nécessité absolue. Dans ce cas nous voyageons, mais nos pieds nous sont inutiles pour cela.

— J'entends, vous allez à cheval, en voiture, en wagon ou en bateau à vapeur, car vous me paraissez avancés dans les arts ?

— Mon cher sauvage, je vois que tu nous crois encore dans la barbarie, car tu nous supposes des moyens de transport extrêmement ridicules et tels que nous en avions encore il y a cent mille ans, c'est-à-dire dès le commencement de notre civilisation : nous voyageons dans les airs,

avec des ballons à ailes ou à nageoires, ou en volant à la manière des hirondelles.

— Quoi! vous savez diriger les ballons et voler avec des des ailes?

— A mon tour je m'étonne de ta surprise pour une chose aussi simple : il faut que tu sois d'une bien profonde ignorance pour ne pas comprendre un problème de mécanique dont tu as la solution sous les yeux toutes les fois que tu vois nager un poisson et voler un oiseau.

— Je vois, lui dis-je avec admiration, que si vous n'avez que cinq sens comme nous, du moins vous en avez tiré un bien meilleur parti. Si vous n'êtes qu'un simple habitant de la campagne, comme l'a dit votre gendre, que sont donc les membres de votre académie de médecine? Ils doivent savoir ce que c'est que la fièvre quarte et le choléra, et ne jamais tuer que la vingtième partie de leurs malades.

— Ils n'en tuent point, par la raison que nous n'avons ici ni académies, ni malades, ni médecins. Après l'étude de la morale, celle de l'organisation humaine est la plus importante ; aussi il n'est pas un de nos enfans de dix ans qui ne connaisse assez bien l'organisation et la physiologie humaine pour se préserver des maladies et se guérir des accidens.

— Vous me paraissez des hommes extraordinaires, qui savez tout! m'écriai-je avec un redoublement d'admiration. Comme j'ai un goût très-prononcé pour l'astronomie, je renoncerai aux cours de M. Arago si vous voulez m'apprendre ce que vous en savez.

— L'astronomie! me dit le vieillard, qu'est-ce que c'est que ça?

— Je veux dire cette science qui traite des mouvemens, des distances, de la grandeur, de la constitution physique, des éclipses et de tous les autres phénomènes des astres ou corps célestes.

— Je ne sais pas ce que tu appelles des astres et des corps célestes. Je ne connais que l'atmosphère composée d'air, de nuages au-dessus et de fluide lumineux au-dessus des nuages ; je n'ai jamais entendu parler ni vu d'autres choses.

— Comment! par les trouées de votre atmosphère et au moyen de vos télescopes, vous n'avez jamais vu la lune, la terre, Saturne, Jupiter ou au moins Mercure et Vénus qui sont si près de vous?

— J'ignore absolument ce que tu veux dire.

Dès le commencement j'avais pris mes Soleiliens pour des fous, et dans cet instant le vieillard me rendit la pareille. Il se tourna vers le démon et lui demanda avec un air de pitié si j'étais sujet à des accès de démence. Le démon sourit et dit :

— Quelle que soit la science d'un homme, il ne peut connaître que ce qui tombe sous ses sens ; or comme il est impossible que les astres soient visibles quand on habite le soleil, il est tout aussi impossible que les Soleiliens en aient une idée : l'astronomie pour eux ne serait qu'une utopie de poëte s'ils pouvaient l'avoir devinée.

— Il me paraît étrange, dis-je au génie, que les habitans du centre de l'univers ne puissent pas voir ce qui les entoure, tandis qu'on voit de la terre, à une distance moitié plus grande, des globes beaucoup plus petits et qui ne jouissent pas d'une lumière qui leur soit propre.

— C'est positivement parce que le soleil est lumineux que les autres astres lui restent voilés. Je vais t'expliquer cela, ajouta-t-il en m'adressant directement la parole.

— Lorsque tu étais sur la terre, tu as entendu dire que les étoiles sont visibles en plein jour du fond d'un puits.

— Parbleu oui, je l'ai entendu dire, et, bien plus, c'est que je l'ai cru : je me suis fait descendre dans un puits boueux, d'où je n'ai rien vu du tout.

— Si tu n'as rien vu, c'est que les rayons du soleil, réfléchis par l'atmosphère, forment un rideau lumineux qui empêche d'apercevoir les étoiles, leur lumière étant comparativement trop faible. Ta crédulité t'a donc fait faire une sottise, comme cela arrive souvent.

— Mais enfin pourquoi le rideau lumineux de l'atmosphère m'a-t-il empêché de voir les étoiles du fond d'un puits, tandis qu'on les voit très-bien en plein jour avec un télescope.

— Voici pourquoi : il suffit qu'une lumière soit soixante fois plus faible qu'une autre pour que notre œil ne puisse l'apercevoir en présence de l'autre. Or les rayons du soleil fournissent soixante fois plus de lumière à notre atmosphère que celle-ci n'en reçoit des étoiles les plus brillantes.

— Ceci me paraît fort.

— Tu peux t'en assurer par une expérience fort aisée. Place entre deux bougies allumées un corps opaque, il jettera nécessairement deux ombres. Sans changer le corps opaque de place, prends une des bougies et éloigne-la : à mesure que tu l'éloigneras, tu verras l'ombre s'effacer, et quand la bougie que tu portes sera soixante fois plus loin du corps opaque que la lumière qui n'a pas changé de place, l'ombre sera imperceptible.

— En ce cas, je ne vois pas pourquoi on voit les étoiles avec un télescope.

— Parce que l'ombre devient visible si le corps éclairant ou éclairé a du mouvement, comme tu peux t'en assurer en agitant la bougie que tu as éloignée. Or les télescopes, en augmentant considérablement la grosseur des objets, augmentent dans la même proportion la vitesse de leur mouvement, et c'est pour cela que leur lumière devient apparente dans ces instrumens.

— C'est fâcheux que nous ne puissions apercevoir les astres d'ici, car j'aurais donné à ce vieillard une leçon d'astronomie d'autant plus facile à comprendre que nous sommes placés au centre de notre système.

— S'il ne faut que cela pour vous satisfaire tous deux, je puis te mettre à même de donner ta leçon avant de continuer notre voyage dans les planètes.

A ces mots il tira de son havre-sac trois jolies petites lunettes semblables à celles dont on se sert au spectacle, et il nous en donna une à chacun en nous disant qu'elles avaient la propriété magique de faire pénétrer la vue à travers une atmosphère lumineuse et celle de grossir les objets et de rapprocher les distances autant que le grand télescope de l'observatoire de Paris. En effet, nous ne les eûmes pas plutôt portées à nos yeux que nous découvrîmes parfaitement la voûte étoilée des cieux comme nous aurions pu le faire de la terre, ce qui me fut très-utile dans le reste de mon voyage astronomique, surtout quand j'étais sur l'anneau de Saturne et sur un volcan éteint de la lune, comme le lecteur le verra plus tard.

Nous vîmes donc....... ce que je raconterai une autre fois.

BOITARD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES VIEUX PONTS.



L'ancien Pont-Neuf et la Samaritaine.

Oh! si quelque ancien maître-juré des ponts, si l'un des membres de cette confrérie, moitié municipale, moitié artiste, instituée par Charles VI pour surveiller et entretenir les ponts de la ville, cité et université de Paris; si cet habile homme ès-œuvre de charpenterie pouvait revenir au monde pour se promener le long des quais et des ponts de la rivière, comme il serait frappé d'admiration, comme il rendrait mille actions de grâces à la sagesse de nos prévôts des marchands et de nos échevins, au savoir-faire de nos architectes et de nos ingénieurs! En effet rien n'est plus différent de l'aspect sombre et triste du vieux Paris, que ces magnifiques boulevards, plantés d'arbres, bordés de trottoirs, entre lesquels coule aujourd'hui la Seine; que ces ponts hardis, massifs ou légers, en pierre, en bois, en fer, à hautes arches, à voûtes presque plates, à plancher suspendu, jetés en tous sens sur le cours du fleuve; que ce fleuve enfin, dompté dans ses plus furieux débordemens, dans ses plus terribles débâcles, encaissé dans ses remparts inébranlables, se déroulant d'un cours majestueux à travers la ville qui se réjouit de le voir chargé de bateaux et qui se mire coquettement dans ses eaux à mesure qu'elle se fait belle en démolissant ses masures, en purifiant ses boues, en construisant des palais, en se donnant de l'ombre et de la fraîcheur.

Autrefois, il n'y a pas plus d'un siècle, la Seine était invisible dans le centre de Paris; il semblait qu'on eût pris soin de la cacher comme une chose impure et déplaisante; ce ne fut pourtant pas pour empêcher l'attraction du suicide qu'on ôtait à la population la vue de l'eau: en ce bon bon temps, on ne se noyait guère que par accident et l'on

tenait davantage à la vie, qui n'était pourtant pas meilleure. Mais les bords de la rivière avaient tant de charmes et d'utilité pour les habitans que ceux-ci se disputaient le privilége d'y avoir une maison bâtie sur pilotis; on respirait un si mauvais air dans les rues de la capitale que l'air humide et aquatique de la Seine devenait un objet de luxe et de volupté. D'ailleurs un logis sur l'eau se débarrassait plus facilement de ses immondices qui, dans les autres quartiers privés d'égoûts et de nettoyage public, s'amoncelaient journellement et finissaient par exhausser de plusieurs pieds le sol de la rue, en sorte que le pavé du roi disparaissait sous une couche épaisse de fumier où les hommes et les chevaux remuaient à leur passage ces exhalaisons putrides, germes permanens des pestes et des épidémies qui n'éclataient pas sans remplir tous les cimetières de la *bonne ville*.

Les ponts et les quais étaient des rues semblables aux autres, avec des maisons à trois et quatre étages qui fermaient l'horizon de cette belle rivière, célèbre par la douceur exquise de ses eaux et par la richesse de son commerce. Un étranger nouveau venu à Paris passait vingt fois sur la Seine sans le soupçonner et pouvait quitter Paris en pensant que ce grand fleuve n'avait jamais arrosé l'antique Lutèce, malgré le témoignage des historiens et des cosmographes; c'est ce qui arriva au Dante : cet illustre poëte italien, lors de son voyage à Paris, alla loger dans une hôtellerie qui regardait le petit ruisseau de la Bièvre pour avoir sous les yeux une eau courante à ciel découvert. Chaque côté de la Seine ressemblait à une forêt ténébreuse, infecte comme les soupiraux de l'enfer, tant il y avait de sales cloaques parmi les poutres et les piliers qui soutenaient une ligne de maisons, de moulins et de fabriques. La navigation sous les ponts était très-dangereuse à cause des madriers et des faisceaux de charpente hérissés de toutes parts; çà et là des roues de moulins, des digues, des vannes, des obstacles de toute nature, des écueils à fleur d'eau; puis, des fenêtres, des toits, des sentines, on jetait tout ce qui était capable d'encombrer et d'empoisonner le lit de la rivière; puis, les sceaux des puits, les cordes de poulies, les crampons et les filets des pêcheurs descendaient sans cesse en criant, et, pour compléter le tableau, des nuées de pigeons voletaient autour de leurs colombiers avec d'interminables roucoulemens, qui se mêlaient au martellement des forges et aux cliquettes des moulins fonctionnant jour et nuit.

Aussi une inondation avait-elle alors les plus sinistres résultats : des ponts, des maisons, des familles entières, étaient emportées; l'incendie d'un bateau mettait le feu dans tous les quartiers : la Seine s'indignait plus souvent des barrières que chaque riverain osait lui imposer, et elle se levait menaçante, elle arrachait les pilotis, renversait des pignons, entraînait des arches chargées de boutiques et de marchands, engloutissait et dispersait les débris, excepté quelquefois un berceau d'enfant qu'on retrouvait flottant à la dérive, comme celui de Moïse sur le Nil. Mais ces graves enseignemens n'étaient pas écoutés, et le lendemain de la ruine d'un pont, les ouvriers se mettaient à l'œuvre pour le réédifier au même endroit et avec les mêmes vices de construction; seulement les bons bourgeois écrivaient sur la garde de leur livre d'heures : « *Ce jourd'hui... en l'an de grâce du Seigneur... le pont... a chu dans la rivière avec un merveilleux dégât; on le refait aux dépens du roi et de la ville; le nouveau pont sera le plus beau qui fût jamais vu.* » Deux ans après, le *beau* pont tombait de même que les précédens.

Le Petit-Pont est le plus ancien de Paris, du moins la place qu'il occupe; car, avant que Jules-César eût soumis Lutèce à la domination de Rome, un pont de bois à cette place joignait la rive gauche à la Cité, qui renfermait toute la ville composée de cabanes rondes et basses. Ce pont fût brûlé une première fois par les habitans révoltés, avec une partie des Gaulois, contre Labiénus, lieutenant de César. Il fut renversé par les glaces lorsque les Normands assiégèrent Paris en 886 : à cette époque, ce pont était protégé par une forteresse, nommée le Petit-Châtelet, qu'on a démolie peu d'années avant la révolution. Cette forteresse avait résisté, disait-on, aux attaques des Romains. Nos grands-pères se souviennent encore de ces grands murs noirs où s'ouvraient à peine d'étroites fenêtres grillées, rongées par les siècles et par l'humidité de la rivière, ombragées de plantes grimpantes qui en faisaient une ruine pittoresque, en regard de son contemporain, le palais des Thermes.

Au douzième siècle, le Petit-Pont est en pierre : c'est un évêque de Paris, Maurice de Sully, qui le fait rebâtir pour que les fidèles de l'autre rive puissent se rendre aux cérémonies de son église, pour que les pauvres et les malades n'aient pas à payer le transit aux bateliers en allant présenter leurs infirmités et leur misère aux reliques de la cathédrale, aux aumônes de l'Hôtel-Dieu.

Au treizième siècle, ce sont des orfèvres et de riches marchands, sans doute des juifs, qui se sont emparés du Petit-Pont et qui en ont fait un bazar resplendissant d'orfèvrerie, d'étoffes, de brocard et des marchandises de l'Orient, avec lequel les croisades avaient établis des rapports fréquens de commerce et de religion. Mais comme ce pont en bois fut détruit par les eaux en 1280, 1296 et 1325, on attribua probablement aux juifs qui l'habitaient les catastrophes successives dont le fleuve et l'ignorance des maîtres-des-ponts étaient seuls coupables, car dans ce temps-là, les pauvres juifs se trouvaient en butte à de cruelles persécutions encouragées par l'aversion populaire, et ils se couvraient en vain du nom de Lombards pour échapper à la prison, au fouet, au bannissement et à la confiscation.

En 1394, un juif appelé Denis de Machault se convertit et abjura le judaïsme pour se délivrer des dangers attachés à son culte; mais il disparut l'année suivante, et ses coreligionnaires furent accusés de l'avoir tué en punition de son apostasie. Sur ce soupçon, sept juifs entrèrent dans les prisons du Châtelet : on les jugea, on les condamna à recevoir le fouet par tous les carrefours de Paris quatre dimanches consécutifs. Ils subirent la moitié de la peine, et ils obtinrent de racheter le reste du supplice par une amende de 1,800 écus d'or, lesquels servirent à reconstruire en pierre le Petit-Pont. L'usage qu'on fit de l'amende prouve que l'apostat Machault demeurait sur ce pont ou bien y avait péri. Une grande croix de pierre fut érigée en même temps derrière l'Hôtel-Dieu pour faire mention de l'emploi qu'on avait fait de l'argent des juifs.

Mais ce pont ne fut pas plus durable que les autres : il tomba l'année suivante, et Charles VI, qui était un infatigable bâtisseur de ponts, le fit refaire à grands frais. Ce pont, grâce à de fréquentes réparations, subsista jusqu'en 1718, où il fut détruit de fond en comble par un incendie. Un enfant se noya le 20 avril de cette année-là sous le Petit-Pont; sa mère éplorée cherchait le corps de la victime, que le fleuve ne lui avait pas rendu; le soir, elle prit un pain bénit au nom de saint Nicolas, y planta un cierge allumé, le mit dans une écuelle de bois et abandonna l'écuelle au fil de l'eau dans l'espoir que par la permission du saint l'écuelle s'arrêterait d'elle-même à l'endroit où était

le noyé. Mais l'écuelle s'en alla vers deux bateaux de foin amarrés au-dessus du pont de la Tournelle ; le foin s'alluma tout à coup, et les cordes qui retenaient les bateaux étant brûlées, ces masses enflammées vinrent échouer contre les piles du Petit-Pont, qui prit feu avec violence ; les maisons s'embrasèrent dans l'instant, et tout fut en cendres au bout de deux heures.

Cet événement, dont la clarté lugubre effraya Paris et surtout les habitans des ponts, produisit deux sages ordonnances de police : défense fut faite aux bateaux de conduire des fourrages sous les ponts, et le Petit-Pont, reconstruit en pierre avec beaucoup de solidité, ne supporta pas deux rangées de maisons, que remplacèrent des parapets, plus favorables au plaisir de la vue et à la circulation de l'air. Le pont était ainsi à l'abri du feu, et depuis un siècle, il a été battu en vain par les glaçons et les débordemens de la Seine.

Le Grand-Pont, aujourd'hui appelé le Pont-au-Change, fut sans doute contemporain du Petit-Pont, puisqu'il servait de communication entre l'île de la Cité et la rive droite de la Seine, comme le précédent entre la rive gauche et la Cité : les ponts Saint-Michel et Notre-Dame n'existaient pas encore. Le Grand-Pont avait vu passer les légions romaines de Jules-César, et le conquérant des Gaules s'était, dit-on, bâti à la tête de ce pont un palais fortifié qui changea de face plus d'une fois jusqu'à nos jours en devenant tribunal et prison sous le nom du Châtelet : ce sombre amas de bâtimens et de tourelles, qui étouffaient un quartier ténébreux et infect, n'a disparu que sous le règne de Napoléon, qui fit plus que tous ses prédécesseurs ensemble pour embellir et assainir la capitale.

Une place, où les ventes par autorité de justice sont tout ce qui reste de l'ancien Châtelet, a été ouverte, large et salubre à l'exposition du midi, sur le terrain occupé naguère par le prétendu château de César, ce lugubre manoir bastionné qui enfermait la Morgue sous ses voûtes et qui semblait encore montrer à ses fenêtres grillées le cadavre du président Brisson pendu dans une salle basse avec deux autres magistrats royalistes en vertu d'un jugement des Seize. Ce ne fut pas la seule exécution populaire dont le Châtelet a été le théâtre : le 2 septembre 1792, les portes de ses prisons furent forcées, et les malheureux qui attendaient qu'on les appelât au tribunal révolutionnaire périrent égorgés ou assommés au commencement de ce massacre horrible dont l'histoire n'a pas révélé les instigateurs politiques. La juridiction du Châtelet avait été réunie au Palais-de-Justice avant que cet antique édifice, dépouillé de ses prérogatives et de sa cour en robes noires, fût tombé sous le marteau pour laisser libres les abords du Pont-au-Change, découronné de ses maisons depuis un siècle.

Le Grand-Pont était muni de fortifications destinées à le défendre dès les temps les plus reculés ; la domination romaine ajouta de nouveaux remparts à ce pont de bois, qui n'avait pas d'ennemis plus redoutables que le fleuve charriant d'énormes glaçons ou grossissant ses eaux ; cependant le Grand-Pont se couvrit de maisons et d'officines quoiqu'il fût plusieurs fois ébranlé et emporté par les inondations. Au neuvième siècle, il avait été déjà consacré spécialement au commerce, puisque Charles-le-Chauve, prévoyant que les Normands remonteraient le cours de la Seine pour venir assiéger Paris, fit construire à cinq ou six toises au delà du Grand-Pont un autre pont parallèle, flanqué de tours en pierre et en bois, capables de résister aux machines de guerre, mais non aux débordemens de la rivière, car en 886, quand les Normands, conduits par Sigefroy, vinrent mettre le siége devant Paris, ils attaquèrent d'abord le nouveau pont qui protégeait le Grand-Pont, essayèrent en vain de l'emporter d'assaut ou de le réduire en cendres et poussèrent des cris sauvages en voyant la moitié de ce pont entraînée par les grandes eaux comme si le fleuve combattait pour eux. L'autre moitié du pont, attenant à la Cité, vis-à-vis de l'enceinte du Palais, subsista pendant plusieurs siècles comme une grande ruine au milieu de la Seine et servit plus tard de fondation au Pont-des-Meuniers, qui devint le Pont-Marchand.

Le Grand-Pont ne fut pas incendié par les Normands, qui dirigèrent contre lui plusieurs bateaux enflammés que les assiégés réussirent à détourner ; mais il disparut sans doute plus d'une fois par les grandes inondations, jusqu'à ce que ses piles fussent solidement construites en pierres supportant un plancher de bois. Il prit le nom de Pont-aux-Changeurs sous Louis VII, qui y établit le change à perpétuité et qui louait lui-même les boutiques et fenêtres au profit de son épargne. A cette époque, le change était exercé presque toujours par des juifs, qui, persécutés à cause de leurs richesses, se cachaient sous le titre de Lombards, à l'aide duquel ils parvenaient à éluder les ordonnances tyranniques des rois de France et à échapper aux défiances envieuses du peuple. L'établissement du change sur la rivière semble motivé par cette ancienne coutume de reléguer près de l'eau toutes les nécessités immondes d'une ville afin de les purifier au moins par allégorie.

En 1304, les orfèvres vinrent loger vis-à-vis des changeurs, qui étaient moins nombreux et moins riches à mesure que la royauté retirait aux comtes, aux évêques et aux cités le droit de battre monnaie, à mesure que l'argent du royaume oubliait le chemin de la cour de Rome, où il s'était si longtemps changé en indulgences. Les forges des orfèvres ébranlaient ce pont, qui se dégrada tellement que, pour le faire réparer, Philippe-le-Long ordonna de vendre à l'enchère forges et fenêtres. Cependant orfèvres et changeurs continuèrent de se disputer la possession de ce pont, où ils régnaient tour à tour et parfois ensemble en rivalité ; mais quand les rois eurent renoncé à détériorer les monnaies et à en changer la valeur suivant les besoins du moment, quand les croisades cessèrent d'épuiser les finances du pays, le change devint presque nul, et les orfèvres ajoutèrent ce commerce à leur fabrication : on masqua la forge par une fenêtre où brillaient sur un tapis les balances et les poids de cuivre, uniques instrumens du métier de changeur.

Les orfèvres cédèrent bientôt la place à des chapeliers et à des faiseurs de poupées, étranges successeurs qui s'enracinèrent en quelque sorte sur ce pont, quoique les rois et le parlement, fidèles aux consécrations de l'usage, voulussent à plusieurs reprises rendre à l'orfévrerie et au change leur ancien berceau. Les faiseurs de poupées se virent supplantés sous le règne de Henri II par les marchands d'oiseaux, qu'on avait autrefois tolérés, à certains jours de marché, au milieu des changeurs, sous la condition qu'ils lâcheraient deux cents douzaines d'oiseaux de différentes espèces, aux sacres et aux entrées des rois et des reines. Cette allégorie annonçait la délivrance des prisonniers auxquels on accordait leur grâce dans ces cérémonies ; d'autres antiquaires ont pensé que c'était plutôt une image symbolique de la liberté du peuple affranchi par le joyeux avénement que signalait d'ordinaire la promulgation de nouvelles lois. Il est vrai que le symbole était aux frais du peuple, qui payait ces volées d'oiseaux, que la cathédrale de Reims a vues pour la dernière fois au sacre de Charles X.

Le Pont-au-Change était la route traditionnelle que suivaient les reines de France à leur entrée dans Paris pour se rendre dans la grande salle du Palais où les attendaient

festins, musique et représentations de *mystères*, *folies* et *moralités*. En 1389, lorsque Isabeau de Bavière, qui avait épousé Charles VI pour le malheur de la France, traversa ce pont couvert d'un pavillon de taffetas bleu à fleur de lis d'or, un acrobate génois, en costume d'ange, descendit du haut des tours de Notre-Dame sur une corde tendue jusqu'au milieu du pont, posa une couronne sur la tête de la reine et remonta par le même chemin en tenant deux torches allumées qui flamboyaient dans l'obscurité. On eût dit que l'ange exterminateur secouait la discorde et la guerre civile au-dessus de la ville, sourdement minée par les factions ; et en effet, quelques années après, Charles VI était en démence, Paris se trouvait au pouvoir de la rébellion, et chaque nuit, sous les arches du Pont-au-Change, on noyait dans des sacs les gens riches qu'on soupçonnait de prendre parti pour les Armagnacs contre les Bourguignons, c'est-à-dire pour le roi contre le peuple.

Le Pont-au-Change, où le roi, Notre-Dame, le Temple et la Sainte-Chapelle prétendaient s'attribuer des droits de censive et de justice, fut consumé entièrement le 24 octobre 1621, au même temps que son voisin le Pont-Marchand ; on le rebâtit en bois, et le feu le détruisit de nouveau en 1639. Alors on le reconstruisit en pierre, dans l'intervalle de huit années, aux dépens des propriétaires incommutables des maisons dudit pont ; on le mit pour ainsi dire sous la garde de Louis XIII et d'Anne d'Autriche : les statues en bronze de ce couple royal, dues au sculpteur Simon Guillain, furent érigées vis-à-vis du Grand-Châtelet comme pour remplacer un très-ancien talisman représentant un serpent et un loir d'airain, lesquels, suivant Grégoire de Tours, se trouvaient sous ce pont pour éloigner de Paris les incendies et les serpens. Quoique le talisman ait été jugé inutile, les serpens n'ont guère infesté Paris, sinon pendant le siége et la famine de 1591 qui engendrèrent dans les rues beaucoup de ces animaux venimeux, si on en croit le *journal* de P. l'Estoile, plus crédule encore que ses contemporains.

Le pont en pierre avait été chargé de maisons comme tous les vieux ponts ; mais ces maisons furent successivement démolies, grâce aux efforts des prévôts des marchands, intéressés à veiller à la conservation des ponts de la Seine, sous peine d'être responsables des accidens qu'ils ne sauraient prévoir et prévenir. Avant de raser les maisons, on eut plus de peine à faire diminuer la grandeur des enseignes gigantesques qui menaçaient les passans : les marchands se retirèrent avec moins de regret quand ils eurent mis bas leurs enseignes. Aujourd'hui les orfèvres et les changeurs ont pour héritiers une hideuse rangée de marchandes de pommes de terre frites et de ferrailles rouillées.

Le Pont-Marchand, qui était proche du Pont-au-Change et allait de la Vallée de Misère (quai de la Mégisserie) aux murs du Palais, non loin de la tour de l'Horloge, porta d'abord le nom de Pont-aux-Meuniers et plus anciennement de Pont-aux-Colombes : ce ne fut pendant des siècles qu'une espèce de ruine du pont de Charles-le-Chauve, laquelle ne s'avançait pas même jusqu'au milieu de la rivière et servait seulement à soutenir avec ses piles de pierres de liais scellées de fer et de plomb la lourde charpente des meules qui tournaient nuit et jour au bénéfice de différentes communautés religieuses, propriétaires du droit de mouture.

En ce temps-là, on mangeait autant de pigeons que d'oies, et la police n'avait pas encore, dans l'intérêt de la salubrité publique, fait sortir de la ville ces animaux qu'on nourrissait en chaque maison. Le Pont-aux-Colombes était donc une façon de basse-cour où s'approvisionnaient les Halles ; mais les moulins se multiplièrent bientôt comme les pigeons et s'établirent l'un auprès de l'autre dans toute la largeur du fleuve qui mettaient en mouvement à la fois plus de vingt roues énormes suspendues entre les pilotis : le pont fut ainsi formé pièce à pièce, et les meuniers seuls y demeuraient dans de pauvres baraques ébranlées sans cesse par la rotation des meules et la force du courant.

Alors le pont n'était pas livré à la circulation, car les meuniers avaient à cacher les vols de farine qu'ils faisaient passer sur le compte du déchet ordinaire de la mouture. D'après les plaintes réitérées des fariniers, le prévôt de Paris ordonna, en 1432, que tous les grains seraient pesés en allant au moulin et repesés quand ils en sortiraient afin que la confiance des particuliers fût garantie par le contrôle d'un agent de l'autorité. Le lieu où l'on pesait le grain et la farine était une loge couverte en tuiles, près de l'église Saint-Leufroy, derrière le Châtelet ; on la nommait *le poids du roi*, parce que les poids et les balances se trouvaient sous la surveillance d'un fermier choisi par le roi, qui prélevait une redevance d'un sol tournois par setier de grain ou de farine.

Les passans eurent enfin la liberté de traverser sur ce pont sans péage sous une petite galerie en appentis où trois personnes n'auraient pu circuler de front ; mais les meuniers ne continuèrent pas moins à fermer l'entrée de leurs moulins, tellement que les maîtres-des-ponts étaient éconduits toutes les fois qu'ils voulaient visiter l'état de ce pont, qui avait pourtant plus qu'un autre besoin de surveillance et de réparations à cause de l'action continuelle des moulins. Ces maîtres-des-ponts, dès le commencement du mois de décembre 1596, annoncèrent aux meuniers qu'ils eussent à déloger avec tout ce qu'ils possédaient. Les meuniers ne dormirent pas moins tranquilles, et le 22 de ce mois, vers six heures du soir, le pont tomba tout entier avec un fracas épouvantable : ceux qui l'habitaient périrent sous les décombres, et les pigeons eurent à peine le temps de s'envoler.

Deux ans plus tard, Charles Marchand, capitaine des arquebusiers et archers de la ville, obtint des lettres patentes pour la reconstruction de ce pont, à ses frais, sous la condition de le refaire plus large et plus solide que le Pont-aux-Meuniers ; Marchand eut aussi la permission de donner son nom au pont, qu'il fit bâtir dans l'espace de dix années avec cinquante maisons, de même symétrie et hautes de deux étages, bordant de chaque côté une rue large de dix-huit pieds : ces maisons furent occupées aussitôt par de riches commerçans, surtout par des orfèvres, qui cherchaient à se rapprocher du théâtre de leur ancienne prospérité. Par une idée bizarre du fondateur, les maisons avaient pour enseignes, en guise de numéros, des oiseaux de diverses sortes en ronde bosse, ce qui frappa le peuple et motiva le surnom de Pont-aux-Oiseaux peut-être en mémoire du Pont-aux-Colombes.

Ce beau pont n'eut pas tant de durée que le précédent. En 1621, un incendie affreux le détruisit de fond en comble, ainsi que le Pont-au-Change, et leurs débris s'amoncelèrent dans le lit du fleuve, qui vit son cours interrompu par cette digue et qui pendant plusieurs jours ne coula que sous le Petit-Pont. Il fallut s'empresser de faire un passage aux grandes eaux pour arrêter l'inondation. On attribua cette catastrophe à une vengeance des protestans, quoique le hasard en fût l'unique auteur. Le feu consuma la fortune de cent familles, qui seraient mortes de faim et de misère si le parlement ne leur eût ouvert les portes de l'hôpital Saint-Louis pour y être logés et nourris durant six mois. On retira des ruines beaucoup de vaisselle d'argent et d'objets précieux qui vinrent au secours de ces malheureux, en

concurrence avec les quêtes des paroisses. Le Pont-au-Change fut seul réédifié en pierre, à peu près à la même place, et le Pont-Marchand, qui lui avait été funeste, ne releva pas ses moulins et ses enseignes d'oiseaux.



L'ancien pont Saint-Michel.

Le Pont-Saint-Michel, qui conduit en droite ligne au Pont-au-Change, ne remonte pourtant pas à une époque si reculée, puisqu'on projeta de le bâtir en 1378, comme expédient et profitable tant à la ville qu'au public, et qu'on l'acheva en 1387. Les architectes de ces temps-là n'imitaient pas les constructions des ponts romains, car celui-ci fut enlevé en 1407. On avait pour le construire fait travailler par corvée les vagabonds, les joueurs et les fainéans, qui ne se piquèrent pas d'être d'habiles maçons; il fut refait des deniers du roi, qui concéda par bail à des officiers de sa cour le privilége d'y élever des loges et des maisons. Ce pont avait été envahi par des marchands de toute espèce, teinturiers, éperonniers, barbiers, fourbisseurs, fripiers, chasubliers, tapissiers, etc. : ils étaient tenus de réparer le pont jusqu'au rez-de-chaussée; mais ils s'en acquittèrent avec tant de négligence que, malgré la restauration de ce pont sous Henri II, il s'écroula en 1616.

On ne tarda pas à le rebâtir avec plus de solidité, et pour éviter de nouveaux accidens, le domaine se chargea de l'entretenir moyennant une redevance d'un écu d'or que lui paierait tous les ans chacune des trente-deux maisons que supporteraient les quatre arches de pierre et de brique. Cette dernière maçonnerie subsiste encore aujourd'hui, grâce à la démolition des maisons qui l'écrasaient et qui offraient du côté de la rivière l'aspect le plus hideux, des murailles crevassées, noires et verdâtres, des linges séchant aux fenêtres et des étais pourris hérissant la rivière encombrée d'immondices.

Le pont Notre-Dame est moins ancien que le pont Saint-Michel; il fut fondé en 1413 sous le règne de Charles VI, qui donna quinze arpens de bois de ses forêts pour le construire et affecta le tiers des impôts de la ville à cette construction : il se contenta de lui assigner un nom qu'il regardait comme un talisman céleste. Les religieux de Saint-Magloire, à qui appartenait la place où le pont fut jeté, ne se réservèrent aucun droit, sinon celui de justice haute, moyenne et basse sur ce monument d'utilité générale, que le prévôt des marchands et les échevins s'efforcèrent de rendre aussi beau et aussi durable que possible : ils crurent avoit fait un chef-d'œuvre.

Ce pont, qu'on disait le plus excellent entre les ouvrages publics de France, long de soixante-quatorze pas et large de dix-huit, soutenu par dix-sept faisceaux de pieux de quarante pieds de hauteur, supportait soixante maisons uniformes qui ne permettaient pas de voir la rivière, de sorte qu'en la traversant on pensait marcher à terre ferme en une foire, selon l'expression d'un vieux chroniqueur. Ces maisons étaient occupées par des marchands de différens métiers, excepté des orfèvres et des changeurs qui n'avaient pas la faculté de s'y établir, eu égard au voisinage du Pont-au-Change. Un de ces marchands était le célèbre libraire Antoine Vérard, à qui l'imprimerie est redevable des plus belles éditions du quinzième siècle.

Le 29 octobre 1499, un charpentier vint avertir le lieutenant criminel que le pont tomberait avant midi, la charpente étant complètement vermoulue. On eut le temps de

faire évacuer tous les habitans, et à l'heure dite le pont s'enfonça sous le poids de ses maisons, au milieu d'un nuage de poussière : il y eut quelques victimes que l'avarice avait retenues dans leurs demeures, et des bateliers repêchèrent un petit enfant dont le berceau flottait à la dérive. On regarda cet événement comme la punition du parricide d'un nommé Robert Leslie, qui avait tué sa mère sur ce pont. Le prévôt et les échevins, à la négligence desquels on attribua ce malheur avec plus de vraisemblance, furent condamnés à payer de si fortes amendes qu'ils restèrent prisonniers jusqu'à leur mort.

Louis XII, qui faisait la guerre dans le Milanais à l'époque de ce sinistre, ramena un architecte italien pour faire un nouveau pont Notre-Dame. Jean Joconde, de Vérone, fournit les plans, qui furent exécutés par Didier Felin, maître des œuvres de maçonnerie de la ville. Jean Joconde, qui venait diriger les travaux d'un pont à Paris, avait coopéré à l'érection de la sublime église de Saint-Pierre à Rome. Ce pont, composé de six grandes arches égales et de soixante-huit maisons en pierre de taille, fut achevé en 1507, et le peuple, émerveillé de si grande et si magnifique œuvre, cria *noël* en signe de joie pendant que trompettes et clairons célébraient cette inauguration solennelle. Néanmoins tout l'art de Joconde n'a pas fait que ce pont subsistât jusqu'à nos jours sans des réparations considérables, notamment vers l'année 1659, comme on l'apprenait d'une inscription qui a été effacée de même que tant d'inscriptions historiques qui avaient aux yeux de la république le tort capital de parler du passé en lettres d'or. La construction primitive coûta deux cent cinquante mille trois cent quatre-vingts livres, quatre sous, quatre deniers tournois.

Ce fut sur ce pont, le plus large de tous, que se fit, le 3 juin 1590, la fameuse procession de la Ligue pendant le siége de Paris. Tout ce que la ville renfermait de moines et d'écoliers parut à cette revue ridicule, commandée par Rose, évêque de Senlis et par les curés ligueurs : ces étranges soldats avaient leurs robes retroussées et leurs capuchons abattus; quelques-uns étaient armés de corselets et de casques de fer; ils brandissaient des crucifix et des pertuisanes rouillées; plusieurs marchaient l'arquebuse sur l'épaule. Le légat du pape accourut pour enflammer par sa présence le courage de ces furieux, qui lui firent honneur en déchargeant leurs mousquets et en tuant dans son carrosse son aumônier. Le légat n'attendit pas une seconde salve du même genre et se retira prudemment pendant que la burlesque armée se déployait en *montre* sur le pont avec des chants de psaumes et des cris de haine contre Henri IV et les hérétiques.

Ce pont était ordinairement le théâtre des fêtes publiques, car, avant la révolution, les places et les carrefours, resserrés entre les maisons, ne permettaient pas à la foule de se réunir sur un même point. Des tournois, des jeux de bagues et des courses eurent lieu sur ce pont dédié à la sainte Vierge, dont l'image se voyait dans des niches et dans les enseignes des marchands. La ville se réservait pour les solennités le premier étage de toutes les maisons, au prix de 60 livres chacune. A l'entrée de Marie-Thérèse d'Autriche, en 1660, ces maisons avaient été décorées de statues, de médaillons et d'ornemens qui disparurent peu à peu, remplacés par des écriteaux de boutiques. Les statues de Louis XIII et d'Henri IV, de Saint-Louis et de Louis XIV ne furent renversées que par le marteau révolutionnaire, qui soulagea aussi le pont de ses soixante-huit maisons, de ses boutiques et de ses habitans. Il ne reste qu'un vilain bâtiment adossé au pont et renfermant une machine hydraulique qui n'a plus pour frontispice un bas-relief de Jean Goujon et qui cessera bientôt d'obstruer le cours de la rivière : cette pompe nous rappelle la physionomie pittoresque et sombre des vieux ponts couverts de maisons.

Que penserait aujourd'hui le grand Joconde en comparant le pont qu'il a dessiné avec le Pont-Neuf, le pont Louis XVI et le pont d'Iéna? Il se prosternerait devant ses maîtres; il reconnaîtrait que les ingénieurs se sont bien surpassés depuis son temps, mais il renverrait à l'école nos architectes.

PAUL L. JACOB, *bibliophile.*

VOYAGES.

QUELQUES NOTIONS SUR LA CHINE.

Le Chinois de bon ton se lève à onze heures. Son déjeuner se compose de divers ragoûts, de viande, de poisson et de légumes servis dans une douzaine de soucoupes, avec une tasse du nectar chinois le sioü-hen-tsou, qui se prend toujours chaud. Cette boisson, légèrement acidulée, se distille du maïs; elle a un goût assez agréable, produit rarement l'ivresse et ajoute même à la vigueur du corps. Ce repas se termine par un plat de riz qui se mange habituellement avec du poisson salé. Vient ensuite le thé préparé comme à l'ordinaire en versant de l'eau bouillante sur ses feuilles. On le présente ensuite dans de grandes tasses à couvercles, et les Chinois le boivent ainsi sans sucre ni crême. Les gens à leur aise prennent toujours le thé de cette manière, en commençant à le boire avant qu'il ait eu le temps de bien infuser et en ajoutant de la nouvelle eau jusqu'à ce que tout son arôme soit évaporé.

Le thé est la boisson ordinaire de toutes les classes de la nation, et les Chinois le boivent toujours chaud, comme nous venons de le dire, quelle que soit la chaleur de la saison. Les artisans et les manœuvres, qui ne peuvent boire le thé infusé sur les feuilles comme les gens à leur aise, le font cuire dans de grands coquemars en étain enchâssés

dans des boîtes en bois dont les parois sont garnies extérieurement de coton pour conserver à l'eau sa chaleur aussi longtemps que possible. L'habitude qu'ils ont de le boire aussi chaud que possible est une des principales causes de la faiblesse de leur estomac et de leurs nerfs, dont ils souffrent généralement beaucoup.

A deux heures de l'après-midi on sert une collation composée des fruits de la saison, après laquelle on prend encore le thé. Ordinairement dans les bonnes maisons le dîner se sert à six heures du soir, et si c'est un dîner prié, il doit être accompagné de musique vocale et instrumentale, ou bien de quelque spectacle. Ces repas ne finissent que vers les trois heures du matin. Chez les personnes moins huppées on se sépare à minuit.

Les Chinois aiment tellement à fumer le tabac qu'ils fument même quelquefois à table entre les services. Chaque personne amène avec soi un ou deux valets de pipe : cette fonction est remplie par des jeunes gens de seize à dix-sept ans élégamment mis ; ils placent la pipe dans la bouche de leurs maîtres, et comme ils connaissent les momens où ils ont l'habitude de fumer, ils leur présentent la pipe sans qu'elle soit demandée.

Les Chinois riches s'habillent en étoffes de soie et en crêpe pendant la belle saison, et en drap anglais doublé de peaux de castors ou d'autres fourrures de prix pendant l'hiver.

Quand il est question d'un dîner d'apparat, celui qui le donne envoie quelques jours d'avance ses invitations écrites sur de grandes feuilles de papier rouge et rédigées dans le style le plus prétentieux. On loue une troupe des meilleurs acteurs pour divertir les convives, ce qui revient à 80 ou 120 piastres (432 à 648 fr.) pour la soirée. Quant aux acteurs médiocres, on peut se les procurer pour 25 piastres (135 fr.). Mais dans ces sortes d'occasions, ce sont toujours les premiers acteurs que l'on choisit, à moins que l'hôte ne soit d'une avarice sordide. L'été il ne faut qu'un instant pour dresser un théâtre en bambous, dans un jardin, vis-à-vis de bosquets destinés à cet usage. Pendant l'hiver, le spectacle a lieu dans le principal corps de logis que le maître de la maison habite lui-même. En face de la scène sont préparées, d'après le nombre de convives, plusieurs tables carrées à chacune desquelles peuvent s'asseoir de quatre à six personnes. Dans les maisons élégantes où tout est dans le bon genre, on ne place que deux ou trois convives à la même table. Le côté qui regarde la scène est toujours vide afin que tout le monde puisse voir la représentation et satisfaire ainsi en même temps sa vue, son palais et son ouïe : ce dernier sens est certainement le plus mal partagé, car ce qu'ils nomment musique n'est qu'un assemblage de sons incohérens tellement barbares qu'ils produisent l'effet le plus désagréable.

Quelques-unes de leurs comédies sont fort amusantes; mais quant aux ballets et aux pantomimes, j'avoue que, même après avoir longtemps séjourné en Chine, il m'a toujours été impossible de débrouiller les nombreuses énigmes qui font le nœud de l'intrigue.

Ils ne connaissent pas ces changemens de scènes qui sont un des principaux charmes de nos pièces où les acteurs exécutent tous les mouvemens qui tiennent à l'action ; chez les Chinois au contraire le jeu des acteurs ne participe nullement à ce qu'ils débitent ; il faut donc deviner que tel personnage a changé de lieu ou de rôle : pour l'acteur, il se contente d'indiquer simplement par un signe de convention l'action qu'il est censé faire ; on conçoit donc qu'il est obligé de recourir à mille signes différens, et c'est aux spectateurs à se figurer le reste.

Leur danse sur la corde ainsi que leurs tours de souplesse, bien que toujours accompagnés par la plus détestable musique, sont pourtant faits pour étonner les Européens, et il faut véritablement avouer que les Chinois ont poussé ces deux arts à un degré de perfection inconnu partout ailleurs. Cette danse, si tant est qu'elle mérite ce nom, est la seule connue en Chine. Le caractère morose des Chinois ne peut s'accommoder de nos danses, si bien que ceux d'entre eux qui ont assisté à des bals européens à Macao ont exprimé le dégoût qu'ils avaient éprouvé en voyant des femmes prendre part à ce divertissement.

La veille du jour du dîner, celui qui le donne envoie de rechef une seconde invitation, également sur papier rose, pour rappeler aux conviés que la fête aura lieu le lendemain et leur demander s'ils comptent y assister ; enfin on envoie encore une troisième fois chez eux le jour même du repas pour leur annoncer que tout est prêt pour les recevoir.

Les convives rassemblés, on commence à présenter du lait d'amandes dans de grandes tasses ; puis viennent les mets, qui sont absolument les mêmes à toutes les tables et qui se servent successivement et par portions à chaque convive. Les tables sont ordinairement en bois d'ébène ou de surate poli, à double couvercle, parce que, n'employant pas de nappes, on enlève le premier service avec le couvercle supérieur pour placer le second service sur la table de dessous.

Toutes les tables se couvrent premièrement de tasses pour le vin, de cuillères en faïence ou en émail, ainsi que d'assiettes de fruits, de noix et d'autres friandises semblables ; il y a en outre des baguettes dont les Chinois font usage en guise de fourchettes : elles ont environ neuf pouces de longueur et sont ordinairement en os ou bien en ébène, à pointes d'argent, entièrement rondes, à l'exception de l'extrémité supérieure, qui est quelquefois à quatre facettes. Ces baguettes se tiennent parallèlement sous le pouce de la main droite en les appuyant sur l'index et le doigt du milieu ; l'aliment se prend avec les deux baguettes ; et quant à la main gauche, elle sert à tenir une cuillère sous l'aliment pour empêcher le jus de découler. On place ensuite sur la table divers plats de poisson froid, comme du poisson-volant, séché et râpé fin, en forme de salade, accommodé avec des champignons ; des saucisses coupées par morceaux, des foies et des estomacs d'oiseaux cuits et hachés menus avec une sauce piquantes ; des tranches de jambon, des canards salés, des œufs cuits et coupés par morceaux, du cerf séché accommodé en purée ; une espèce de chenille qui se trouve dans la canne à sucre, desséchée au feu et qui forme un des plats les plus recherchés et les plus chers de la cuisine chinoise ; enfin la table est chargée d'un grand nombre d'autres mets qui laissent une seule place à son centre pour une jatte de moyenne grandeur.

Lorsque le repas commence, toutes les tasses se remplissent de *siou-hen-tsou* ; alors le maître de la maison se lève, et tout le monde après lui ; il prend sa tasse à deux mains et s'incline vers les convives ; après quoi tous boivent et se rasseoient. Aussitôt des domestiques apportent une jatte avec quelque aliment chaud qui se place au milieu de la table ; quant aux plats froids dont nous venons de parler, on ne les considère que comme des hors-d'œuvre pour occuper les convives dans les intervalles des principaux plats chauds.

Bien qu'il y ait beaucoup de raisin en Chine, on n'y fait pourtant pas de vin ; mais les Chinois emploient leurs ananas, leurs oranges et beaucoup d'autres fruits à préparer diverses infusions et liqueurs qui, quoique fortes, sont



L'empereur de la Chine.



Vue de Macao.

pourtant agréables. Ces liqueurs, ainsi que le *fantsou*, boisson spiritueuse et d'un goût désagréable qui a de l'analogie avec l'alcool, se présentent toujours aux convives au commencement du second service.

Après chaque plat on boit une tasse de siou-hen-tsou. Les premiers mets consistent en diverses entrées, riz, fricassées de poulets, mouton, bœuf, porc, jambon non salé, pattes d'oies, grenouilles, poissons, cailles et autres plats. Tout cela est découpé en petits morceaux faciles à prendre entre les deux baguettes, et c'est de même que tous les plats sont ainsi présentés et lentement.

Outre les époques du dîner que le cérémonial fixe pour se porter des santés, les convives s'en adressent encore personnellement, comme il se fait en Angleterre. Mais lorsqu'il s'agit de boire avec le cérémonial d'usage, deux personnes se lèvent à la fois, prennent chacune leur bocal à deux mains et se rendent au milieu de l'appartement; ensuite, élevant les tasses à la hauteur de leurs lèvres, ils les rabaissent lentement presque jusqu'à terre, et plus ils s'inclinent plus la politesse est grande.

Ceci se répète trois, six ou neuf fois, et les buveurs ont bien soin d'observer leurs mouvemens respectifs avec la plus grande attention jusqu'à ce que tous les deux portent enfin les tasses à leurs lèvres en en vidant le contenu, après quoi ils les renversent pour montrer qu'elles sont à sec. Alors ils se saluent et se rendent à leurs places. Là commencent de nouvelles politesses pour savoir à qui s'asseoira le premier, et la discussion ne se termine qu'après maintes révérences et grimaces; ils font semblant de prendre place, ils gesticulent et finissent enfin par s'asseoir tout à coup et en même temps.

Au commencement de ce cérémonial, lorsque les deux convives s'approchent au point que leurs tasses se touchent, souvent ils les échangent, après quoi commencent les révérences de rigueur.

Les Chinois ont aussi une espèce de jeu pour s'exciter à boire; je vais tâcher d'en donner une idée. Lorsque les tasses sont remplies, les deux personnes qui désirent jouer étendent leurs bras vers le milieu de la table, les poings fermés, et au moment qu'ils se rencontrent, chacun des deux lève autant de doigts qu'il lui plaît, et les assistans doivent dire à l'instant et à haute voix combien il y a eu de doigts levés ensemble; celui qui a deviné juste a le droit de forcer son antagoniste à boire. Il m'est arrivé de voir ce jeu se prolonger pendant une heure, jusqu'à ce que l'un des deux joueurs, pressentant sa perte et sentant sa tête s'embarrasser, renonçât à continuer la partie Ce divertissement est extrêmement bruyant, principalement quand il y a beaucoup de convives. En suivant le cours de la rivière chinoise un jour de fête, l'oreille est frappée des cris joyeux de la foule qui se livre à ce bruyant passe-temps.

Les eaux-de-vie en Chine sont faibles, et il faut en boire beaucoup pour qu'elles enivrent, à moins que l'on n'y ajoute le spiritueux *fantsou*. Je dois dire à l'honneur des Chinois qu'ils sont peu enclins à la boisson, et l'on y rencontre rarement des ivrognes déterminés comme en Europe. Il est fâcheux qu'on ne puisse pas en dire autant des autres vices auxquels ils se livrent et qui, bien que moins repoussans en apparence, sont pourtant encore plus blâmables.

La politesse aux repas consiste à offrir à son voisin du plat que l'on a devant soi, et si ce dernier connaît les règles du savoir-vivre, il s'empresse de prendre de vos baguettes le morceau qui lui est offert avant que vous n'ayez eu le temps de le mettre dans sa cuillère; alors il vous offre à son tour de quelque autre chose. Il est sans doute peu agréable de manger tous au même plat, mais il l'est encore moins de recevoir un morceau des baguettes d'un Chinois enfumé de tabac; cependant tel est l'usage et il faut s'y soumettre.

Le premier service est composé de douze jusqu'à vingt plats, sans compter ceux que l'on sert dans l'intervalle du premier au second service et qui consistent en potages, pâtisseries, pâtés de viande et gâteaux de farine et de riz; après le potage, le couvercle de dessus s'enlève avec tout ce qui est dessus, et la table est alors couverte de tasses, de cuillères et de baguettes. On place le vinaigre, le soya, les ragoûts sucrés et de petits plats de radis coupés; des poires, des oranges et d'autres fruits sont mis devant chaque personne. Pendant que les gens s'occupent à préparer le second service, ceux des convives qui se sentent fatigués se lèvent et se promènent dans l'appartement, coutume fort agréable pour les Européens, qui ont de la peine à supporter le long et ennuyeux cérémonial des tables chinoises. Lorsque tout le monde a repris ses places, le second service commence par un potage aux nids d'oiseaux, le mets le plus cher et le plus recherché qu'un Chinois puisse offrir à ses convives: il a l'apparence d'un potage dans lequel nagent des œufs de pigeons. Si parmi les convives il y a des personnes de distinction, c'est l'hôte lui-même qui pose le premier plat sur la table; pendant ce temps les coupes se remplissent et tout le monde se tient debout jusqu'à ce que le maître de la maison adresse un compliment général en buvant en même temps à la santé de l'assemblée. Pour donner de la saveur aux nids d'oiseaux, on les cuit dans un consommé de poules coupées en petits morceaux et dont une partie de la viande reste dans le potage; comme on n'y met ni sel ni poivre, ce potage n'aurait aucun goût sans le vinaigre, le sel et d'autres ingrédiens que l'on a toujours sous la main pour les employer à volonté. Ces nids d'oiseaux sont composés d'une matière gélatineuse ressemblant à de la gelée que les hirondelles de mer recueillent de certaines plantes marines qui flottent à la surface de l'eau dans les mers des Indes, de la Chine et dans l'océan Pacifique; les meilleurs viennent de Batavia et des îles de Nikobarsk.

Le nid est formé de trois couches qui se distinguent par les noms de tête, ventre et pieds. La couche intérieure, qui est blanche et pure, se nomme tête; lorsqu'on la sépare des autres, elle présente une masse ovale, convexe, d'un quart de pouce d'épaisseur et de six pouces de circonférence, formée de petits brins d'une substance gluante de 7/8 de pouce d'épaisseur sur deux pouces de longueur. Ces nids se vendent au poids et coûtent de 40 à 60 piastres le katti (de 216 à 324 fr.), prix sans doute exorbitant; la seconde couche ou ventre se vend à meilleur marché, de 19 à 28 piastres (de 102 à 150 fr.); enfin la partie extérieure, étant mélangée de corps étrangers et de sable, ne coûte que de 6 à 11 piastres (de 32 à 59 fr.) le katti. Après le potage aux nids d'oiseaux, le reste du dîner se présente dans de grandes écuelles ou terrines qui se succèdent au nombre de vingt ou trente. Ces mets se composent de diverses soupes, panades, ragoûts de viande et de poisson parmi lesquels on distingue le *beache de mer*, substance marine gluante et forte qui se trouve sur les bancs de sable et près des îles de l'archipel chinois et de l'océan Pacifique: c'est sur les côtes de la Nouvelle-Hollande que la pêche en est la plus abondante. Les autres plats consistent en nageoires de requins, estomacs de poissons, tortues, homards, crabes, cerfs, perdrix, cailles, faisans, canards, moineaux, oiseaux de riz et autres qu'il serait trop long d'énumérer; quelquefois un plat entier n'est composé que de têtes de moineaux. De tous ces mets, le beache de mer,

les nageoires de requins et les estomacs de poissons sont les plus recherchés.

Vers la fin du repas, les sept ou huit dernières jattes demeurent sur la table et se placent circulairement de façon à se toucher l'une l'autre; sur chacun de ces points de réunion se pose une petite assiette de poissons ou de canards salés, des œufs et des légumes. Au centre de ce cercle, on met une grande jatte en bois, en argent ou en cuivre étamé, divisée en compartimens qui contiennent des potages et diverses viandes cuites et marinées. Tous ces mets sont brûlans et ils conservent leur chaleur au moyen d'une lampe à esprit de vin ou de charbons ardens. Chaque convive reçoit après cela du riz, dans une jatte séparée, qu'il est d'usage de manger avec du poisson salé, du potage acidulé ou avec l'un des autres plats placés en cercle. Enfin le thé, présenté comme je l'ai dit dans des tasses couvertes, sans sucre ni crême, termine le festin.

Resterait maintenant à exprimer une opinion sur la cuisine chinoise. Pour le faire impartialement, il convient de dire que comme les principaux assaisonnemens sont l'ail et des huiles trop souvent rances, il est rare que leurs mets soient agréables au goût. Quant à l'ail, les Chinois savent lui enlever son odeur forte au moyen de la vapeur, et comme il y a certains plats où il n'entre pas d'huile, on pourrait en trouver quelques-uns, dans la vaste nomenclature de leurs préparations culinaires, qui seraient assez agréables. Je pense même que ces plats-là doivent être plus sains qu'un grand nombre de nos sauces compliquées.

Le lendemain d'un grand repas, l'hôte s'empresse d'envoyer de nouveau une pancarte de couleur rose à tous ses convives de la veille pour leur exprimer les regrets qu'il éprouve de n'avoir pu les traiter avec une recherche plus digne d'eux; les convives répondent aussitôt sur des feuilles pareilles et expriment en termes emphatiques tout le plaisir que leur a procuré cet incomparable festin!

Telles sont les coutumes qu'observent les Chinois entre eux; mais s'ils invitent à dîner des Européens, la plus grande partie du cérémonial est mise de côté; souvent ils demandent d'avance si l'on désire être reçu à l'anglaise ou à la chinoise. J'ai moi-même pris part à plusieurs excellens dîners chez des négocians chinois dont la table exquise était servie à l'anglaise avec un dessert et des vins parfaits.

C'est encore l'astrologue qui intervient dans la conclusion des mariages, qui s'arrangent ordinairement lorsque les futurs époux n'ont encore que de quatre à sept ans. Aussitôt donc que le shing-shang a émis son opinion, la parente la plus âgée se rend auprès de la famille à laquelle on désire s'allier pour la sonder; si les propositions paraissent convenir, le mystère est mis de côté et les négociations se poursuivent à découvert. Alors la partie qui propose envoie un présent de feuilles ou de noix de bétel préparées avec de la chaux; ce bétel est destiné à être présenté avec le thé à la signature du contrat et mâché par les parens des futurs époux, cérémonie indispensable et sans laquelle le contrat n'aurait aucune valeur. Ce contrat ou tchope doit contenir les noms des pères, oncles et grands-oncles des futurs avec indication de leurs professions; on doit y spécifier aussi si les futurs sont les propres enfans des parens désignés ou seulement leurs enfans adoptifs; ajoutons que toutes ces exigences de la loi s'esquivent facilement moyennant un présent à faire au shing-shang. Le contrat signé, les parens du futur envoient des présens à la fiancée; ce sont des pierreries montées en or et en argent et formant des parures de tête, des bracelets, etc. Je ne décrirai en détail ni les présens ni toutes les cérémonies qui précèdent le jour des noces de crainte de tomber dans une nomenclature fastidieuse. Je crois devoir ajouter pourtant que lorsque les parens du futur sont riches, ils parcourent processionnellement la ville quelques jours avant le mariage, précédés de musiciens et portant les présens qu'ils destinent à la fiancée; les objets sont placés sur des brancards richement dorés. Le jour même de la noce, une procession pareille est faite par les parens de la future.

Quand, après tous ces préliminaires, le moment de transporter la fiancée chez son époux, qui ne l'a point encore vue, est arrivé, on la place dans une chaise à porteurs fort riche couverte et fermant à clé. A peine y a-t-elle été déposée que la porte en est fermée et la clé envoyée incontinent au futur époux; puis des porteurs habillés de rouge enlèvent la chaise et se dirigent vers la demeure. Nous avons dit que les futurs époux ne peuvent se parler ni même se voir avant le mariage; aussi que d'incertitudes sur les suites d'une union pareille! Les Chinois paraissent le comprendre eux-mêmes, car d'abondantes larmes sont répandues de part et d'autre à la séparation d'une jeune fille d'avec ses parens. J'ai eu l'occasion d'assister à une scène pareille, et l'émotion que j'éprouvai fut grande. La jeune fiancée avait environ quinze ans, mais ses pieds étaient tellement déformés et petits qu'une servante était chargée de la transporter d'un endroit à un autre. Toute cette famille paraissait profondément émue; le père et les parentes fondaient en larmes, et il fallut employer la violence pour arracher la jeune fille des bras de ses parens. Celle-ci semblait aussi chagrine de son côté, et j'appris ensuite que ces marques de tristesse se prolongeaient souvent plusieurs jours après le mariage. Quant à moi, je dois dire qu'à l'aspect du spectacle dont j'étais témoin, j'aurais cru assister à une cérémonie funèbre plutôt qu'aux apprêts d'un hyménée.

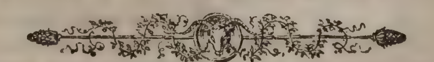
La singulière manière dont se font les mariages en Chine exerce une grande influence sur les mœurs de la nation; en effet il arrive souvent qu'un jeune mari, allié de la sorte à une femme qu'il n'a jamais vue et qu'il est censé devoir aimer par la suite, la prend au contraire en aversion; dès lors l'abandon ne tarde pas à suivre.

Plusieurs grands dîners suivent ordinairement le mariage : ce sont les pères et mères des mariés qui les donnent aux parens et plus intimes connaissances. C'est dans ces occasions qu'il est permis de voir la nouvelle mariée, mais il n'y a que les plus proches parens qui aient le droit de lui parler (1).

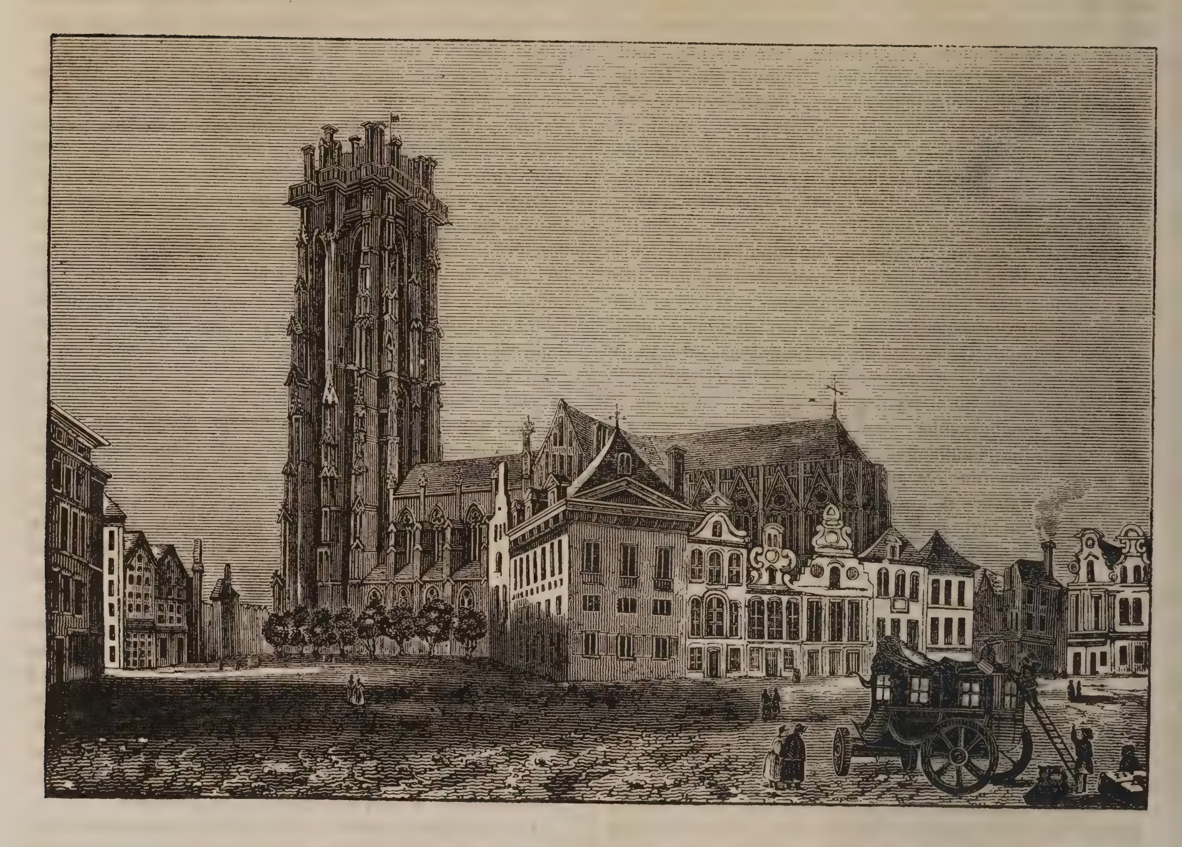
(*Traduit du russe.*)

Le prince EMMANUEL GALITZIN.

(1) Nous donnerons plus tard d'autres fragmens du livre remarquable auquel nous empruntons ces détails et que publie le libraire Gide.



UNE PROCESSION A MALINES.



Vue de Malines

Malines est une charmante ville de Belgique, célèbre par sa cathédrale et par le jubilé de Notre-Dame d'Answyck qu'elle fait tous les vingt-cinq ans

C'est parmi les meilleures familles de Malines que sont choisis les acteurs de cette singulière solennité dont voici le programme résumé.

Des troupes à cheval et des corps de musiciens ouvrent la marche ; des soldats forment la haie, puis viennent successivement :

Un détachement de chasseurs à cheval, précédé de sa belle musique, ouvre la marche du cortége.

La haie est formée par des soldats.

Un porte-étendard à cheval en costume du dixième siècle, porte sur son drapeau l'image de la sainte Vierge et la date des années 988 et 1838.

Quatre Renommées à cheval, annonçant la joie de Malines, portent sur leurs bannières :

Jubilate Deo. — Annunciate gloriam ejus. — In sono tubæ. — In voce exultationis.

Trente-six demoiselles à cheval, représentant les litanies de la sainte Vierge, portent des bannières où sont inscrits les mots dont se composent les litanies ; elles ont en main les attributs qui caractérisent les différens titres de la mère de Dieu.

Un chœur de douze anges à cheval chante les louanges de la Vierge.

Sur ce char, la reine des anges, entourée des chérubins, semble contempler la joie des anges qui l'entourent.

La Perfection conduit le char.

Trois génies à cheval précèdent le second char.

Sur ce char est représentée la reine des patriarches, entourée des patriarches. — Elle est assise sous une couronne supportée par quatre branches de fruits.

La Foi conduit le char.

Au troisième char, la reine des prophètes se tient dans un temple gothique où se trouve Jésus-Christ, objet principal des prophéties, et les prophètes dans le costume de leur temps.

L'Espérance conduit le char.

Sur le quatrième char, on voit la reine des apôtres entourée des douze disciples choisis par le Christ.

Sous un dais décoré des attributs de la sainte Église, la reine des cieux semble présider à la conversion des peuples.


ED. WATIER
ED. WATTIER

La Charité conduit le char.

Au haut du cinquième char, en forme de rocher, est assise la reine des martyrs, entourée de saints et de saintes qui ont souffert la mort en implorant sa puissante protection.

La Patience conduit.

Au sixième char, la reine des confesseurs, se montre au sommet de ce beau char; plus bas on voit les saints qui pendant leur vie, sous la protection de la mère de Dieu, ont confessé la foi chrétienne et ont été les défenseurs les plus intrépides de la sainte Église.

La Persévérance conduit.

Le septième char représente la reine des vierges et les vierges chrétiennes conduites par la Pureté.

Le huitième, la reine de tous les saints, menée par la Religion.

Telle est la première partie de la marche.

La seconde partie se compose de la société philharmonique de la ville et de la pucelle de Malines, précédée, accompagnée et suivie de toutes les vertus, attributs de la ville, la Fidélité, la Constance, la Concorde, la Clémence, la Modération, la Modestie, la Charité, la Prudence et la Bravoure

La troisième partie ne le cède en rien aux autres. C'est la maison du roi, les officiers d'ordonnance, les aides de camp, les grands officiers de la couronne et le char royal, où sont représentés en personne le roi et la reine des Belges avec les jeunes princes. Le char a pour postillons la Justice, la Bonté, la Religion, la Magnanimité, le Courage et la Vigilance; la Providence tient les rênes des chevaux.

Viennent ensuite le vaisseau à trois mats *le Bien-être de la patrie* avec sainte Catherine pour capitaine; le *cheval Bayard* monté par les *quatre fils Aymon*; la *cavalcade des géants*, composée de figures colossales représentant le *grand-père*, le *grand géant*, la *géante* et leurs trois enfans;

La *roue de Fortune*, semblable à celle dont nous avons déjà donné le dessin dans le premier volume du *Musée des Familles;*

Deux *chameaux* qui portent chacun un Cupidon.

Ce singulier cortége, mélange de sacré et de profane, de catholicisme et de paganisme, où figurent la sainte Vierge et Cupidon, a eu lieu le jeudi 16 août 1838, et, après avoir parcouru les quartiers les plus importans de la ville, s'est renouvelé le 22.

Devant de telles coutumes naïves, pleines d'une poésie gracieuse et d'une simplicité antique, il faut s'abstenir de toute réflexion et se contenter d'énumérer les faits tels qu'ils sont.

POÉSIE.

AUX FEMMES.

O femmes! c'est en vain que le siècle recule,
C'est en vain que bien loin du céleste séjour
Le siècle, qui se plaît dans son froid crépuscule,
Cherche à nier le jour.

Marchez à travers l'ombre, à travers les nuages
Que la foule salue avec des cris profonds;
Levez les yeux plus haut: l'étoile des vieux mages
Luit encor sur vos fronts.

Marchez, suivez toujours votre chemin sublime;
Et si le siècle impur vous insulte parfois,
S'il raille votre Éden, du fond de son abîme,
N'écoutez pas sa voix.

Restez fermes, gardez dans ces temps trop funestes,
Gardez au fond du cœur l'amour de la pitié,
Voilez-vous, courbez-vous sous les regards célestes
Du Dieu crucifié.

Courez vous prosterner sur les marches du temple,
Au pied des saints autels, dont l'ombre seule absout,
Et là, les yeux baissés, instruisez par l'exemple
Ceux qui doutent de tout.

Priez, et qu'à l'aspect d'un zèle qui le charme,
L'incrédule lui-même, atteint d'un saint effroi,
Se surprenne à verser une dernière larme
De tristesse ou de foi.

Priez, mêlez votre hymne aux chants sacrés de prêtre,
Priez avec ivresse au lieu le plus obscur,
Et la grâce d'en haut s'abaissera peut-être
Sur le front le moins pur.

Et vous verrez encor la justice apaisée,
Et sur l'aridité d'un stérile sillon,
La Mère de Jésus versera la rosée
Du céleste pardon.

Laissez-les s'enchanter de leurs frêles sciences,
De leur vaine richesse et des biens d'ici-bas;
Laissez-les ravaler de sublimes croyances
Qu'ils ne comprennent pas.

Laissez ces hommes fiers vanter leur rude écorce,
Vous taxer de faiblesse et rire du saint lieu;
O femmes! croyez-moi, la faiblesse est la force
Sous le regard de Dieu.

Votre faiblesse à vous ne sera point brisée,
On ne la verra point crouler comme la leur;
Vous resterez toujours fortes par la pensée
Et grandes par le cœur.

C'est vous qui rallumez, au moment des tempêtes,
Le phare presqu'éteint, comme il l'est aujourd'hui;
C'est par vous que l'espoir redescend sur nos têtes,
Qui succombaient sans lui.

Car l'innocence seule apaise la justice,
Qu'aucun pouvoir d'en bas ne saurait arrêter,
Car la prière pure est la médiatrice
Que Dieu daigne écouter.

Comme l'acier, fidèle à son penchant suprême,
S'incline vers le nord, qui l'attire en vainqueur,
Votre âme, par instinct, votre âme d'elle-même
Se tourne à la douleur.

Pas un front abattu par le vent ou la pluie
Que vous ne releviez au jour de l'abandon,
Pas un frêle roseau que votre voix n'appuie
En disant votre nom.

Le nom du délaissé, le nom de Dieu fait homme,
Du Dieu mort pour nous tous dans l'angoisse et ubli,
Que l'opulent rejette et que le pauvre nomme,
Car il fut pauvre aussi.

Oh! qui dira, mon Dieu, tout le charme d'une âme
Dont votre nom céleste est le puissant recours!
Oh! quel trésor s'amasse au fond d'un cœur de femme
Où la foi vit toujours!

C'est le ruisseau qui dort à l'écart sur la route,
C'est la blanche citerne au flot silencieux,
La citerne voilée où filtre goutte à goutte
L'eau pure des grands cieux;

Édouard TURQUETY.

JOURNAL.

Toutes les nouvelles littéraires peuvent à peu près, depuis un mois, se résumer en ce mot : *théâtre*.

En effet la Comédie-Française poursuit les succès merveilleux de Mlle Rachel. Cette jeune et poétique tragédienne surgit tout à coup en dépit des comédiens et sans que le directeur de la Comédie-Française soupçonnât lui-même le trésor d'art et de génie que le hasard plaçait entre ses mains.

La Popularité, compromise un instant par une méprise de Mlle Mars, qui jouait le rôle principal, tout à fait hors des intentions de la pièce et de l'auteur, poursuit maintenant un succès qui n'égalera pourtant point la vogue des *Enfans d'Édouard* et d'*Une famille sous Luther*.

Je ne parle pas d'une ou deux pièces passées incognito entre ces deux grands événemens : la reprise de *Bajazet* et *la Popularité*.

Les Italiens, avec la *Donna del Lago*, la *Norma*, *don Giovanni* et *I Puritani*, attirent le monde élégant de Paris, émerveillé, enthousiasmé à juste titre par le prodigieux ensemble qui réunit à la fois Rubini, Tamburini, Lablache, la Grisi, la Persiani et l'Albertazzi.

La Renaissance a ouvert avec un grand bonheur. Elle a trouvé pour son opéra une ravissante chanteuse qu'on appelle Mme Anna Thillon, et Victor Hugo a donné à M. Antenor Joly son drame de *Ruy-Blas*.

C'est là une œuvre grande, chaude, poétique, pleine d'étrangetés, neuve de forme et qui repose sur une donnée palpitante d'intérêt, une fois que l'on en admet la donnée quelque peu invraisemblable. Il y a des vers admirables, comme ceux-ci :

Charles-Quint! dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur!
Oh! lève-toi! viens voir! les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... il nous faut ton bras! au secours, Charles-Quint!
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint!
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore!
Hélas! ton héritage est en proie aux vendeurs.
Tes rayons, ils en font des piastres! tes splendeurs
On les souille! ô géant, se peut-il que tu dormes?
Ton nom meurt... Et voilà qu'un tas de nains difformes,
Sur ta dépouille auguste accroupis sans effroi,
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi.

Le Gymnase, avec Bouffé et une charmante actrice que l'on nomme Mlle Nathalie, fait salle pleine quand il joue *le Bouffon du Prince*, *les Vieux péchés*, *César* et *au Sixième étage*.

L'Ambigu-Comique a joué avec succès *le Jour de Pâques*,

La Gaîté fait fureur avec *le Sonneur de Saint-Paul*, mélodrame d'un haut intérêt.

Les Folies-Dramatiques ont repris *Geneviève de Brabant*, et ont un joli vaudeville intitulé *la Vengeance des Modistes*.

Quant à l'Opéra, il a vu débuter Mario ou M. de Candia, comme vous voudrez l'appeler; c'est un jeune et bel acteur, doué d'une voix fraîche, élevée, poétique, et qui a joué *Robert-le-Diable* de manière à se placer de suite au premier rang. On se dispute les places aux représentations du débutant.

Nourrit obtient un éclatant succès à Naples dans *Il Juramento*.

Musart et ses contredanses attirent la foule.

Valentino, aux concerts St.-Honoré, exécute chaque soir les chefs-d'œuvre des grands compositeurs : il y a là tout à la fois de quoi enthousiasmer les artistes et charmer le public.

— On parle beaucoup d'un roman nouveau que va publier Mme Mélanie Waldor, chez l'éditeur Desessart.

— M. Édouard Turquety a sous presse un volume de poésies chrétiennes.

— On restaure en ce moment Saint-Germain-l'Auxerrois; c'est à M. Godde, architecte de la ville et chargé de toutes les églises de Paris, que ce travail important est confié. En conséquence M. Godde vient de démolir la sacristie de la paroisse, les charniers et les deux chapelles du baptême et de la communion; il vient d'arracher les grilles qui défendaient et décoraient les petites chambres des pavillons du porche; il vient d'aveugler deux grandes fenêtres et quatre petites baies qui donnaient des jours à la chapelle de la Vierge, à la chapelle d'Aligre, à quatre oratoires particuliers. Il a brisé deux bas-reliefs symboliques, il a raclé une sculpture qui représentait l'apothéose de saint Louis. Enfin il se propose de décoiffer de leurs pignons les deux pavillons du porche et d'empâter avec de la lave opaque de Volvic la grande rose de l'Occident faite, comme toutes les roses gothiques, pour recevoir des vitraux colorés. N'est-il pas déplorable qu'à cette manie de rajeunir nos vieux monumens, on ait sacrifié sans scrupule de l'architecture des dix-septième, seizième, quinzième et quatorzième siècles; de la sculpture des dix-septième et seizième.

Comme architecte en vieux, M. Godde a déjà amputé Saint-Germain-des-Prés de ses deux clochers byzantins, il l'a déchaussé de ses bases romanes pour le rechausser de ses bases romaines; il a collé des figures du treizième siècle au portail de Saint-Méry, qui est du quinzième. Architecte en neuf, M. Godde a bâti les églises de Saint-Louis au Marais, de Bonne-Nouvelle et du Gros-Caillou, c'est-à-dire un seul et même monument en trois épreuves : pignons étrusques, colonnes grecques, fenêtres romaines, cul-de-four roman, plafonds latins; c'est un ragoût de tous les styles dont le gothique seul est exclu.

— M. Didron, antiquaire, qu'on entend assez volontiers sur ces matières, va publier un travail sur l'histoire et la restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce travail ne réparera pas le mal accompli, on le sait bien, mais il pourra du moins conjurer les désastres à venir.

— M. Joseph Russevger, chef de l'expédition minéralogique austro-égyptienne, a donné de ses nouvelles; il rend compte de son voyage sur le fleuve Bleu de la manière suivante :

« Nous sommes partis il y a quelques jours, accompagnés du cheik Soliman et de ses voyageurs noirs et déguenillés, pour nous rendre aux montagnes Bleues de Fasoglo. Nous avons remonté la rivière Bleue, et le cinquième jour de notre voyage nous sommes arrivés à Fasoglo, où nous avons dressé notre camp sur la rive occidentale de Tumat. Notre expédition a été très-laborieuse et très-pénible. Constamment à cheval, à l'ardeur d'un soleil brûlant, il nous fallait traverser des champs d'herbe de douze à quinze pieds de haut; d'un autre côté une solitude profonde nous environnait. Toute la rive gauche du fleuve a été abandonnée par les nègres, qui, pour se soustraire aux exactions du pacha d'Égypte, dont l'influence s'étend jusque dans ces régions, sont allés se réunir aux noirs libres qui habitent le Djebbel-Tabby. En revanche toutes ces contrées sont remplies d'un nombre considérable de bêtes sauvages; on dirait que toutes celles de l'Afrique se sont réunies dans ces contrées : les lions, les tigres venaient chaque nuit rôder autour de notre camp et remplissaient l'air de leurs affreux hurlemens; mais comme nous étions sur nos gardes et que nous avions toujours des feux allumés, il ne nous est arrivé aucun accident fâcheux.

» A Fasoglo et pendant que nous examinions les lieux où les habitans procédaient autrefois au lavage de l'or, nous fûmes rejoints par le cheik Assusa, dont l'arrivée nous fut annoncée par le son d'une corne. Ce prince règne dans les montagnes Fasoglo depuis la mort de son oncle, qui fut étranglé par son peuple il y a deux ans. Quand le cortége s'approcha, un chef nègre, tout nu, avec une lance à la main et monté sur un cheval blanc de Gallas, courut au grand galop sur nous; à sa suite venaient un grand nombre de nègres à cheval et à pied, tous armés de lances et de boucliers. Les chevaux des chefs avaient une plaque sur le front, et plusieurs portaient un cimeterre à deux tranchans. Au milieu se trouvait Assusa monté sur un magnifique cheval blanc. Nous nous saluâmes et aussitôt Assusa mit pied à terre et s'avança entouré de ses nègres, qui se mirent à genoux. C'est un homme d'environ quarante ans, dont la physionomie stupide et brutale formait alors un contraste parmi les figures expressives et les belles formes des hommes de sa suite. Il avait pour vêtement un manteau rouge bordé de franges en or; les autres chefs

portaient des chemises blanches très-amples. Après avoir bu le café et fumé plusieurs pipes avec nous, il nous pria de lui donner un manteau, un bonnet et un sabre turc, en nous promettant de nous accompagner dans notre pèlerinage avec quelques centaines de noirs. »

—Les dernières découvertes faites dans les ruines de l'ancienne ville de Pompéi ont eu lieu au mois d'octobre 1837. Le 5 de ce mois, on creusa dans la cour antérieure d'une maison de la rue des Tombeaux. On y trouva d'abord deux têtes de divinités champêtres et deux autres d'un travail plus grossier sur lesquelles on reconnaît encore la couleur jaunâtre dont avait été teinte la chevelure, ainsi que la couleur noire des prunelles. Mais la plus belle trouvaille a été celle d'une tête du jeune Bacchus en marbre de Paros. C'est une des représentations les plus gracieuses que l'on connaisse de ce dieu. Il est caractérisé par son aimable sourire. Sa chevelure est bien bouclée; elle était dorée. On reconnaît aussi des traces de couleur à la prunelle des yeux. — Dans une maison voisine, on n'a trouvé que quelques amphores qui avaient servi à conserver le vin et qui n'étaient plus remplies que de cendres. On espère être plus heureux dans les fouilles d'une maison de la rue de la Fortune, dont une grande partie est maintenant à découvert. L'entablement des murs dans cette maison présente des décorations charmantes ; les murs y sont peints d'un rouge foncé. Des thyrses noirs divisent chaque côté des murs en trois panneaux. L'air du dehors exerce de grands ravages sur les peintures de Pompéi depuis qu'on les a mises à découvert. L'humidité n'est pas moins nuisible à ces vieux monumens, qui ne semblent renaître un moment que pour disparaître à jamais. On en a la preuve dans la fameuse maison de Faune, où la grande et belle mosaïque représentant une bataille d'Alexandre a été tellement altérée par l'humidité que quelques parties n'en sont plus reconnaissables. Il en est de même d'une belle tête de lion qui se trouve non loin de cette mosaïque. Aussi l'Académie Herculana a résolu de faire voûter le sol au-dessous de cette maison antique.

— M. E. Dulaurier, ayant reçu de M. le ministre de l'instruction publique la mission de se rendre en Angleterre pour y visiter les manuscrits coptes et les monumens égyptiens que possèdent Londres et Oxford, lui a soumis le résultat de ses premières recherches. A Londres, le British-Muséum lui a fourni le célèbre manuscrit copte connu sous le nom du docteur Askow, qui se compose d'un gros volume in-4° de 348 pages à double colonne. La forme des caractères le porte à croire que la date du manuscrit doit être fixée au septième ou huitième siècle de notre ère. Jusqu'ici on avait agité la question dans le monde savant de savoir si ce manuscrit renferme *la Fidèle Sagesse* de Valentin, le chef de l'une des plus illustres écoles gnostiques de l'Égypte, ou bien une composition apocryphe. Dans le cas où l'ouvrage eût été véritablement de Valentin, il devenait d'une haute importance. Les doctrines gnostiques ne sont aujourd'hui que très-imparfaitement connues ; tous les monumens écrits qui se rattachaient à ce système de philosophie religieuse ont péri par suite du zèle malentendu, quoique très-respectable dans ses motifs, des chrétiens primitifs, et par suite aussi des prescriptions rigoureuses de la législation byzantine. Après un examen approfondi du manuscrit du docteur Askow, M. Dulaurier croit pouvoir affirmer que nous possédons aujourd'hui l'ouvrage de Valentin dans une traduction copte. Cet ouvrage est conçu sous une forme dramatique. L'auteur suppose que le Christ, après sa résurrection, passe douze années avec ses disciples, leur développant dans une suite d'entretiens une révélation supérieure et la science du monde des intelligences. Tous les dogmes de Valentin, indiqués par les auteurs contemporains, se trouvent consignés dans le manuscrit d'Askow. Sa cosmogonie, sa théorie des émanations de la *probole* y reçoivent les plus riches et les plus curieux développemens. Dix pages entre autres sont employées à résumer, sous forme de questions, toute la partie physique et métaphysique du gnosticisme valentinien. C'est un monument unique de la plus haute importance pour l'histoire des doctrines philosophiques et religieuses des premiers siècles de notre ère. Aussi M. Dulaurier a-t-il cru devoir copier le manuscrit en entier ; il le présentera à son retour.

Quant à la seconde partie de sa mission, celle qui se rapporte aux monumens égyptiens, parmi es monumens les plus intéressans du British-Muséum, dont il a fait des copies ou des dessins, M. D. mentionne les suivants : deux sarcophages en basalte vert ; une grande quantité de styles historiques ou religieux ; les bas-reliefs d'un tombeau voisin de la grande pyramide, à Dzizan ; plusieurs papyrus en écriture démotique ou populaire appartenant à la collection de John Wilkinson ; deux calendriers religieux en écriture hiératique ou sacerdotale sur pierre ; une suite d'inscriptions grecques-coptes sur poterie ; plusieurs inscriptions hiératiques sur bois.

GALVANIQUE DE M. STENHEIL.

Ce télégraphe est une application des découvertes d'OErsted et de Faraday et du multiplicateur de Schweigger. Dans un fil de cuivre de 36,000 pi. de longueur et de 3/4 de ligne d'épaisseur retournant sur lui-même, M. S. produit un courant galvanique par l'action d'une machine de rotation semblable à celle de Clarke, mais construite de manière que la résistance, dans l'appareil générateur, soit très-grande par rapport à celle qui a lieu dans le *conducteur* (c'est ainsi qu'il appelle le fil de cuivre). Ce conducteur forme, sur différentes stations, des multiplicateurs de 400 à 600 révolutions en fil de cuivre isolé, très-fin, autour d'une aiguille aimantée posée sur un axe vertical terminé par deux pointes. Les déviations produites par le courant galvanique sur ces aiguilles aimantées ont lieu instantanément ; elles donnent le moyen d'obtenir les signes télégraphiques. Il n'existe que deux signes différens, produits, l'un lorsque le courant est dirigé dans un sens, et l'autre résultant de la direction du courant en sens inverse. On dirige à volonté le courant en tournant la machine de rotation dans un sens ou dans l'autre. Les aiguilles aimantées, après leurs déviations analogues, sont amenées à leur position primitive par l'action des forces magnétiques de deux petits aimans régulateurs. Sur chaque station on a un appareil de rotation qui produit la force déviatrice et un autre qui donne les signes par suite des déviations produites. Partout où passe le conducteur on possède une force agissant instantanément selon la volonté de celui qui la produit. M. Steinheil a tâché de produire des sons qui, frappant l'ouïe, peuvent faire du langage télégraphique une imitation de la parole. Pour cela, M. Steinheil place à côté des deux aiguilles aimantées deux petites cloches donnant chacune un son qui lui est propre et qui se distingue facilement de celui de la cloche voisine. Chaque déviation d'une aiguille occasionne de la part de celle-ci un choc contre la cloche correspondante, et comme l'on produit à volonté la déviation de l'une ou de l'autre des deux aiguilles en dirigeant le courant galvanique dans un sens ou dans un autre, on obtient instantanément le son que l'on désire. M. Steinheil fixe ces sons sur le papier par des signes qui les rappellent. Il a obtenu un alphabet parlé et un alphabet écrit comprenant les lettres nécessaires pour écrire tous les mots de la langue allemande, et, de plus, les chiffres.

Télégraphe électro-magnétique, par M. Morse, professeur à l'université de New-York. — Ce télégraphe n'emploie qu'un seul circuit. A l'extrémité du circuit où les nouvelles doivent être reçues, est un appareil nommé le *register* (ou rapporteur). Il consiste en un *électro-aimant* dont le fil-enveloppe ferme le prolongement du fil du circuit. L'armature de cet aimant est attachée au bout d un petit levier qui, par l'extrémité opposée, porte une plume ; sous cette plume est un ruban de papier qui marche à volonté à l'aide d'un certain nombre de rouages. A l'autre extrémité du circuit, c'est-à-dire à la station d'où les nouvelles doivent partir, existe un appareil nommé *porteule* (ou *port composteur*). Il consiste en une batterie (ou générateur du galvanisme), aux deux pôles de laquelle finit le circuit. Près de la batterie, une portion de ce circuit est brisée ; les deux extrémités disjointes sont introduites dans deux coupes de mercure contiguës. A l'aide d'un fil en fourche attaché à l'extrémité d'un petit levier, les deux coupes peuvent être à volonté mises en connexion entre elles ou laissées isolées. Ainsi le circuit est fermé ou rompu quand on le veut. — *Jeu du mécanisme.* Quand le circuit est fermé, l'aimant est chargé ; il attire l'armature, et le mouvement de celle-ci fait que la plume touche le papier. Quand le circuit est interrompu, le magnétisme du fer à cheval cesse, l'armature revient à sa première position et la plume s'éloigne du papier. Lorsque le circuit est fermé et ouvert rapidement, il se produit sur le papier mobile de simples points ; si au contraire il reste fermé pendant un certain temps, la plume marque une ligne d'autant plus longue que la fermeture est plus longue elle-même. Ce papier offre un large intervalle de blanc si le circuit reste ouvert un temps un peu considérable. Ces points, ces lignes et ces espaces blancs conduisent à une grande variété de combinaisons. A l'aide de ces événemens, M. M. a construit un alphabet et les signes des chiffres. — On trace quarante à quarante-cinq caractères en une minute. Le *register* est sous le contrôle de la personne qui envoie une nouvelle.

On lit dans le *Mémorial encyclopédique :*

Introduction de l'imprimerie à Paris. — M. Taillandier a publié sur cet important sujet un mémoire dont voici les principaux faits. En 1469 Guillaume Fichet, docteur en Sorbonne, et son ami, Jean de La Pierre, firent venir de Mayence Ulric Gering, de Constance, Martin Crantz et Michel Friburger ; tous trois introduisirent l'imprimerie à Paris. Deux petits in-4° intitulés, l'un, *Gasparini Pergamensis clarissimi oratoris epistolarum liber feliciter incipit ;* l'autre, *Ficheti* (*Guill.*) *rhetoricum libri tres*, sont de l'année 1470. Louis XI, en 1474, accorda aux trois Allemands des lettres de naturalité ; en 1475 il accorda une exemption du droit d'aubaine en faveur de Conrad Hanequis et de Pierre Schœffer, de Mayence (l'un des trois inventeurs de l'imprimerie). Dans une déclaration du 9 avril 1513, Louis XII confirme et étend les priviléges des libraires, relieurs, enlumineurs et écrivains, en leur qualité de *suppôts* et officiers de l'Université. Trois ans après, une déclaration de François Ier confirma les priviléges des imprimeurs et des libraires tels qu'ils avaient été établis par Louis XII. La Sorbonne, qui la première avait donné asile à l'imprimerie, lui déclara une guerre obstinée à la naissance du protestantisme. Le 7 juillet 1533 elle présenta à François Ier une requête par laquelle elle demandait l'abolition de l'imprimerie, et par un édit du 13 janvier 1534, le roi *supprima l'imprimerie dans tout son royaume* sous peine de la hart. Dix jours après, sur les remontrances du parlement, le roi donna de nouvelles lettres patentes par lesquelles François Ier consentit à ce que les premières demeurassent en suspens et surséance, mais ordonnait que le parlement élirait vingt-quatre personnages bien *qualifiés et cautionnés* sur lesquels le roi en choisirait douze qui seuls pourraient imprimer à Paris, et non ailleurs, *livres approuvez et nécessaires pour le bien de la chose publique, sans imprimer aucune composition nouvelle.* M. T. n'a trouvé que celles du 23 février à leur date, dans les registres du conseil, et il en a donné le texte. Avant la découverte de l'imprimerie, les manuscrits étaient souvent l'objet de censures et de poursuites.

Il existe un acte du parlement, du 17 juillet 1406, qui supprime un libelle publié sous le titre de : *Lettres de l'Université de Toulouse ;* un autre arrêt du même corps, du 29 février 1413, condamne au feu un écrit de Jean Petit, cordelier. Les libraires jurés de l'Université qui faisaient transcrire les manuscrits les apportaient aux députés des facultés de l'Université, afin qu'ils les examinassent et permissent de les mettre en vente.

— MM. Casalis et Cordier, mécaniciens à Saint-Quentin, viennent de donner un nouveau démenti au préjugé qui pèse, au profit de l'étranger, sur les ateliers français. Il y a quelques jours, ces messieurs ont fait avec succès l'essai d'une locomotive qu'ils ont construite sur les modèles de Stephenson et de la plus forte dimension. Elle a six roues, dont deux accélératrices, et développant 5 mètres à leur circonférence par tour ; la vitesse pourrait être de 20 lieues à l'heure. Cette machine, remarquable par son exécution et par la grandeur de ses proportions, offre d'ailleurs des perfectionnemens qui méritent d'être signalés. Le conducteur, par le mouvement d'un simple levier qu'il tient à la main, peut arrêter la locomotive ou la faire marcher en avant et en arrière. Celles qu'on a employées jusqu'ici sur le chemin de Saint-Germain ne peuvent produire ces différens effets qu'avec quatre leviers et une pédale. On conçoit qu'il importait de faire disparaître cette complication dans les manœuvres

S. Henry Berthoud.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

OUI OU NON.



Un tableau de Terburg.

CHAPITRE PREMIER.

UNE MAISON A LA CAMPAGNE.

A quelque distance de Munich s'élevait une petite maison de campagne telle que s'en bâtit l'imagination d'un jeune homme de dix-huit ans lorsqu'il rêve à un bonheur sans nuage et sans fin près d'une jeune épouse aimée. Rien ne manquait : l'allée de peupliers, le jardin, les jalousies vertes affectionnées par Goëthe et par J.-J. Rousseau ; les volées de pigeons dans les champs voisins, sur le toit et devant la porte. Ce fut à cette porte qu'un homme de trente ans environ vint frapper au moment où le soleil couchant jetait ses splendeurs les plus éclatantes sur les vitres des fenêtres, qui les réfléchissaient de mille glorieuses façons et semblaient d'énormes plaques de diamans et de saphirs. A peine le marteau avait-il retenti, qu'une femme, jeune encore, blonde, et qui pour avoir passé le temps de la première jeunesse n'en gardait pas moins une beauté pure, régulière et charmante, vint ouvrir et introduisit avec empressement le visiteur.

— Méchant ! s'écria-t-elle, qu'êtes-vous donc devenu

depuis six mois? Est-ce parce que mon mari vous aime tendrement, et que je partage cette affection, que vous laissez écouler des temps si longs sans franchir la courte distance qui sépare Munich de notre maison de campagne! Mais comme vous voilà pâle! auriez-vous été malade? quelque chagrin vous frapperait-il? En ce cas c'était un motif de plus pour venir voir vos amis, s'asseoir à leur foyer, prendre place à leur table, reposer votre tête sous leur toit et serrer leurs mains dans les vôtres. Asseyez-vous, Félix, et merci pour votre visite. Quelque tardive qu'elle soit, bonne venue à elle et à vous.

Félix s'assit, essuya la sueur qui baignait son front malgré la fraîcheur d'une soirée d'automne, et qui prouvait que l'agitation de son esprit avait, sans qu'il s'en aperçût, donné de la rapidité à sa marche. Puis il porta ses regards autour de lui, jusqu'à ce qu'ils revinssent sur la maîtresse du logis, fort occupée à préparer de ses mains, petites et blanches, un magnifique et appétissant gâteau, dont les flancs jaunes se diapraient de raisins noirs qui lui donnaient l'apparence du plus beau marbre de Manheim. Il soupira, il sourit, et peu à peu son front soucieux et mélancolique se désassombrit, devint paisible et s'éclaira d'un rayon de foi et d'espérance. La vue de la charmante et noble créature, l'angélique sérénité de son visage et la grâce de ses moindres mouvemens allaient à son cœur et le remplissaient de bonheur et de vénération.

— Elle est aussi jolie! elle sera aussi bonne! s'écria-t-il.

Et comme la gracieuse ménagère se retournait vers Félix pour lui demander ce que signifiaient ces paroles, on entendit à la porte le jappement d'un chien et une voix franche et joyeuse qui disait :

— Ouvre, Marie, ouvre! je ne suis pas seul.

Marie accourut, ouvrit, et son époux entra avec un étranger qu'il soutenait dans ses bras et qui paraissait blessé. Comme elle pâlissait et s'inquiétait :

— Sois sans inquiétude, ma douce Marie, reprit-il en déposant un baiser sur le front blanc et pur de sa femme : sois sans crainte, la blessure de monsieur ne présente rien de grave. Il s'est déchiré la jambe en gravissant un rocher.

— Et en tombant dans un précipice où je serais mort si vous n'aviez risqué votre vie pour m'en retirer, interrompit l'inconnu, qui paraissait âgé de cinquante ans environ, et que les soucis ou les fatigues avaient vieilli beaucoup plus que les années; car le maître du logis, quoiqu'il ne fut guère plus jeune, possédait une verdeur dont il ne restait aucune trace chez l'étranger. Marie leva sur George des yeux pleins de larmes d'admiration et se mit à panser la blessure de son nouvel hôte, blessure qui se trouvait en effet plus douloureuse que grave.

— Il vous faudra cinq à six jours de repos absolu, dit-elle quand elle eut terminé cette opération avec la dextérité du plus habile chirurgien. Donc, vous resterez ici tout ce temps, par mon ordonnance de médecin. Nous verrons ensuite combien de jours vous accorderez à vos amis, car j'espère bien que nous obtiendrons ce titre de vous.

—Vous l'avez déjà. Oui, déjà vous l'avez acquis, s'écria-t-il! et pourtant l'amitié est une chose à laquelle je ne crois guère, pas plus qu'au bonheur!

— Ah! ne dites point de ces choses-là dans un lieu où règnent le bonheur et l'amitié, fit-elle en posant son doigt sur ses lèvres. Je vous défends encore, comme médecin, les pensées amères et tristes. Mettons-nous à table, puisque voilà qu'on nous sert le souper. Allons, Félix! allons, George! allons, monsieur.....

—Monsieur le colonel Darnheim, répliqua l'étranger.

Marie salua, présenta son bras au blessé et le conduisit vers la table, où elle l'assit commodément, non sans placer un tabouret sous la jambe et s'être bien assurée que cette jambe se trouvait placée de manière à n'éprouver ni souffrance ni fatigue.

On servit le souper : quand chacun eut mangé avec appétit, on enleva la table, on s'assit autour de la cheminée, dans laquelle flamboyaient des fruits de pin qui réjouissaient la vue et donnaient une chaleur douce; puis Marie présenta des pipes au colonel, à Félix et à son mari. L'entretien devint ensuite plein d'abandon et de gaîté; il finit même par prendre un caractère de confiance et d'intimité qui fit dire à Félix :

— Je venais vous demander un conseil, mes amis. L'expérience du colonel ne me sera point inutile et, je l'espère, ne me manquera point dans la circonstance où je me trouve. A côté de la maison de ma mère, demeure une jeune fille, blonde comme votre femme, George, et comme elle jolie, douce et laborieuse; ma mère voudrait que je l'épousasse, et mon cœur me donne le même conseil... Mais d'un autre côté, mon vieux oncle Burstadt me répète que c'est une folie que de prendre une femme sans grande fortune. Que dois-je faire? et quel avis me donnerez-vous en cette occurrence?

Marie, qui tenait dans ses mains les mains de George, allait répondre, quand le colonel s'écria :

— Je suis resté et je resterai garçon toute ma vie. Ce qui m'a fait prendre cette résolution, c'est une aventure arrivée à l'un de mes amis et que je vais vous conter. Écoutez.

Dans l'automne de 1782, le chirurgien Louis Thevenet, de Calais, reçut, sans signature, l'invitation de se rendre le lendemain à une maison de campagne située à peu de distance de la route de Paris et de prendre avec lui tous les instrumens nécessaires à une amputation. Thevenet était à cette époque reconnu pour l'homme le plus savant dans son art, et il n'était pas rare qu'on le mandât au delà du canal, en Angleterre, pour recourir à son expérience. Il avait été longtemps à la suite des armées et avait contracté quelque chose de rude dans ses manières; cependant, grâce à sa bonté naturelle, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Thevenet fut fort étonné du billet anonyme : le temps, l'heure et le lieu, rien d'oublié; seulement point de signature : « C'est sans doute quelque mauvais plaisant qui veut me faire promener, » pensa-t-il, et il n'y alla pas.

Trois jours après, il reçut une nouvelle invitation encore plus pressante. Le lendemain, à neuf heures, une voiture devait s'arrêter devant sa maison pour l'emmener. En effet le jour suivant, à neuf heures, arrive une élégante calèche. Thevenet, sans plus de façon, y monte. Hors des portes :

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il au cocher.

— *Things unknown to me; I am not concerned for;* ce qui signifie à peu près : *Je n'en sais rien, je ne puis vous le dire.*

— Lourdaud, répondit Thevenet.

La voiture s'arrêta devant une maison de campagne solitaire.

— Chez qui suis-je? qui habite ici? qui est malade ici? demanda Thevenet au cocher avant de mettre pied à terre.

Même réponse; le chirurgien n'en était pas plus avancé. Sur le seuil de la porte, un jeune homme de vingt-huit ans environ le reçut et le conduisit dans un salon. A son accent on devinait que c'était un Anglais. Thevenet commença la conversation :

— Vous m'avez fait appeler? dit le chirurgien.

— Je suis reconnaissant de votre complaisance, répondit l'Anglais. Ne voulez-vous point vous reposer? Voici

du chocolat, du café, du vin : vous prendrez quelque chose avant l'opération.

— Voyons d'abord le malade, monsieur. Il faut examiner le mal avant de savoir si l'opération est nécessaire.

— Rien ne presse, monsieur Thevenet; asseyez-vous seulement. J'ai confiance en vous; écoutez-moi. Voici une bourse contenant cent guinées : elle est pour vous, et si vous réussissez, je ne bornerai pas là ma reconnaissance : si vous refusez..... vous voyez ces deux pistolets..... eh bien! le diable m'emporte! je les décharge sur vous.

— Vos pistolets, monsieur, ne m'épouvantent guère; mais qu'attendez-vous de moi? Répondez, je vous prie, sans préambule, qu'ai-je à faire ici?

— Vous allez me couper la jambe droite.

— De tout mon cœur, monsieur, et la tète avec si vous voulez. Mais, si je ne me trompe, votre jambe paraît être parfaitement saine : vous me précédiez dans l'escalier, aussi leste qu'un danseur de corde. Que manque-t-il à votre jambe?

— Rien; je désire m'en débarrasser.

— Vous êtes fou!

— Que cela ne vous inquiète pas, monsieur Thevenet.

— Quel péché a donc commis cette jambe?

— Aucun..... Mais êtes-vous décidé à me contrarier?

— Je ne vous connais pas, monsieur : donnez-moi la preuve que vous êtes dans votre bon sens : des témoins.....

— Voulez-vous me couper la jambe? monsieur Thevenet.

— Aussitôt, monsieur, que vous m'aurez donné de solides raisons pour vous mutiler.

— Je ne puis vous dire la vérité. ... Peut-être un jour..... mais je parie, monsieur, je parie que vous conviendrez alors vous-même que j'avais les plus nobles motifs pour me priver de cette jambe.

— Je ne parie point si vous ne me dites votre nom, votre domicile, votre famille, vos occupations.

— Vous apprendrez tout cela plus tard : pour le moment cela ne se peut; mais tenez-moi pour un homme d'honneur.

— Un homme d'honneur ne menace pas son médecin d'un pistolet. J'ai des devoirs à remplir envers vous, quoique inconnu : je ne vous mutilerai pas sans nécessité. Avez-vous quelque envie de devenir l'assassin d'un père de famille qui ne vous a fait aucun mal? tenez, tirez.

— Bien! monsieur Thevenet, reprit l'Anglais en prenant un pistolet; je ne tirerai pas, mais je vous forcerai néanmoins à m'amputer la jambe. Ce que vous ne feriez ni par complaisance, ni par amour du gain, ni par peur d'une balle, vous le ferez par pitié.

— Comment cela?

— Je vais me fracasser la jambe d'un coup de feu, ici, sous vos yeux.

L'Anglais s'assit, prit le pistolet et en appliqua le bout sur son genoux. Thevenet s'élançait pour l'arrêter :

— N'approchez pas, dit l'Anglais, ou je lâche la détente. Maintenant un mot : voulez-vous inutilement augmenter et prolonger mes souffrances?

— Vous êtes un fou, monsieur; mais que votre volonté soit faite, je vais vous couper cette jambe damnée.

Tout fut bientôt disposé pour l'opération. Au moment de commencer l'amputation, l'Anglais alluma une pipe de tabac, et l'on eût juré qu'il ne savait pas ce qui se passait; il ne dit mot : la jambe était déjà sur le plancher que le Breton fumait encore.

Thevenet acheva sa besogne en maître. Le malade se trouva passablement au bout de très-peu de temps. Chaque jour il rendait grâce à son médecin, que chaque jour il appréciait davantage; ce n'était qu'avec des larmes de joie qu'il le remerciait de l'avoir débarrassé de sa jambe. Il prit la route d'Agleterre.

Cinq mois environ après son départ, M. Thevenet reçut d'Angleterre la lettre suivante :

« Vous trouverez ci-inclus, comme une preuve de ma reconnaissance, un bon de deux cent quarante guinées sur M. Panchaud, banquier à Paris. Vous avez fait de moi le plus heureux des mortels en me privant d'un membre qui était un obstacle à mon bonheur sur cette terre. Je puis maintenant vous faire connaître les causes de ma folle fantaisie, comme vous l'appeliez. Vous souteniez il n'y a pas longtemps qu'il n'y avait point de motif raisonnable à alléguer pour une mutilation comme la mienne; je vous proposai alors une gageure : si vous aviez accepté, vous auriez perdu.

» Revenu pour la seconde fois de l'Inde-Orientale, je fis la connaissance d'Émilie Harley, la plus aimable des femmes; je lui fus présenté. Sa fortune, sa famille convenaient admirablement à mes parens; il me suffisait, à moi, de sa beauté et de sa céleste douceur. Je me mêlai à la foule de ses adorateurs : hélas! mon cher Thevenet, je fus bientôt assez heureux pour être le plus infortuné de mes rivaux : elle m'aimait, elle ne s'en cachait pas, et, précisément à cause de cet amour, elle me repoussait. C'était en vain que je l'implorais à mains jointes, en vain ses parens et ses amis intercédaient pour moi, elle demeurait inébranlable.

» Longtemps il me fut impossible de découvrir la cause de cette aversion à former une union avec moi, qu'elle aimait jusqu'à la folie. Une de ses sœurs me découvrit enfin le mystère. Miss Harley était un prodige de beauté, mais elle avait un défaut naturel..... elle n'avait qu'une jambe, et elle tremblait qu'un jour je ne vinsse à la dédaigner. J'eus bientôt pris mon parti; je voulus lui ressembler, et, grâce à vous, monsieur Thevenet, je lui ressemble maintenant. Je revins à Londres avec une jambe de bois; mon premier soin fut d'aller voir miss Harley. On était averti, et moi-même je lui avais écrit en quittant l'Angleterre que je m'étais cassé la jambe en tombant de cheval, et qu'il faudrait me la couper. Émilie tomba en faiblesse quand elle me vit pour la première fois; longtemps elle fut inconsolable, mais maintenant elle est ma femme.

» Le lendemain de nos noces, je lui confiai le secret du sacrifice que sa possession m'avait coûté : elle m'en aime plus tendrement. Oh! brave Thevenet, que n'ai-je encore dix jambes à perdre! je les ferais couper pour les offrir à Émilie. Tant que je vivrai je me rappellerai votre souvenir. Venez à Londres, venez nous trouver et apprendre à connaître ma femme : vous me direz alors si j'étais fou.

» CHARLES TEMPLE. »

Thevenet répandit l'anecdote et la lettre qu'il avait reçue parmi ses amis. Il en riait à pleine gorge, et chaque fois qu'il la racontait, il ne manquait pas de s'écrier : « Quel fou! » Il fit la réponse suivante à la lettre de l'Anglais.

« Je vous remercie, monsieur, de votre riche présent : il faut bien que je l'appelle ainsi, car je ne puis le considérer comme le paiement du peu de peine que j'ai pris. Mille félicités avec votre aimable Anglaise! Je trouve, il est vrai, que c'est beaucoup que d'échanger une jambe contre une femme, quelque belle qu'elle soit; cependant ce n'est pas trop si à la fin du compte on ne se trouve pas dupe de l'échange : Adam paya d'une de ses côtes la possession de sa femme.

» Toutefois, au risque de vous déplaire, ma remarque subsiste : vous avez peut-être raison aujourd'hui; mais demain..... attendons. Prenez garde, monsieur, je crains fort

que dans deux ans vous ne vous repentiez d'avoir séparé votre jambe du genou; vous trouverez alors qu'ils allaient fort bien ensemble. Au bout de trois ans, vous conviendrez que la perte du pied eût suffi; un an plus tard, vous serez convaincu que c'eût été assez de sacrifier le gros orteil; un an plus tard encore, qui sait si le petit doigt ne vous eût pas semblé suffisant? Dieu veuille que la sixième année terminée vous ne conveniez pas avec moi que j'eusse pu tout simplement me contenter de vous couper les ongles! Que tout ce que je dis ici n'offense en rien votre gracieuse épouse : les dames peuvent conserver sans atteinte leur beauté et leur vertu, comme les hommes leurs opinions. Dans ma jeunesse, il m'en souvient, je priais Dieu fréquemment pour la vie de ma bien-aimée, mais je ne lui eusse pas sacrifié une jambe, et si je l'eusse fait, encore aujourd'hui je dirais : « Thevenet, tu étais fou! » Sur ce, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

» Thevenet. »

En 1793, Thevenet, qui venait de voir arrêter sous ses yeux un jeune chirurgien soupçonné d'aristocratie, s'enfuit à Londres pour dérober sa tête au couteau niveleur de la guillotine. Soit ennui, soit curiosité, il s'informa un jour de sir Charles Temple : on lui indiqua son hôtel. Il se fit annoncer; on l'introduisit. Dans un large fauteuil, près d'une cheminée, à côté d'une bouteille de porter écumeux et entouré de vingt journaux, il trouva son gentleman.

— Ah! soyez le bienvenu, monsieur Thevenet, s'écria l'Anglais, qui n'était autre que sir Charles Temple; ne soyez point fâché si je reste assis : cette maudite jambe m'empêche..... Vous venez probablement voir si vous aviez raison.....

— Je viens en fugitif chercher un asile en Angleterre.

— Bien! vous logerez chez moi, car en vérité vous êtes un homme plein de bon sens : vous me soulagerez. Tenez, il est possible que je fusse aujourd'hui amiral sans cette méchante jambe. Je lisais les journaux et je me donnais au diable de n'être pour rien dans toutes ces affaires... Venez donc, consolez-moi.

— Madame votre épouse saura sans doute beaucoup mieux vous consoler que moi.

— Non, non : comme sa jambe de bois l'empêche de danser, elle s'est adonnée aux cartes. Je n'ai pas besoin d'elle, quoique au demeurant ce soit la meilleure femme du monde.

— Quoi! j'avais donc raison?

— Ma foi oui, mon cher Thevenet; mais brisons là. J'ai fait un trait d'imbécile, soit dit entre nous. Si je pouvais ravoir ma jambe, je ne me couperais pas même les ongles pour mistress Temple. J'étais fou; mais gardez cette confidence pour vous.

— Je n'épouserai pas ma jolie voisine, dit Félix en soupirant, lorsque le colonel, après avoir fini son histoire, eut repris sa pipe, allumé son tabac et recommencé à fumer.

Alors George déposa sa pipe sur la table et dit à son tour :

— Avant de prendre une résolution aussi grave, mon cher Félix, il faut consulter le pour et le contre. L'histoire du colonel est terrible et fatale; permettez-moi de la faire suivre d'une autre qui vous rendra plus favorable peut-être aux projets de votre mère. Écoutez.

— Mais il commence à se faire bien tard pour commencer aujourd'hui cette histoire, interrompit Marie; il faut laisser reposer notre hôte, et Félix doit retourner à la ville. Si ton récit a de l'intérêt pour lui, il reviendra l'entendre demain.

Chacun se rendit aux excellentes raisons de la bonne et belle Marie : Félix reprit le chemin de Munich, George conduisit le colonel dans la chambre qu'on lui avait préparée, et les deux époux se retirèrent dans leur appartement.

CHAPITRE SECOND.

L'HISTOIRE PROMISE LA VEILLE.

Le lendemain, à l'heure du souper, Félix arriva; le colonel se trouvait moins souffrant et par contre-coup moins misanthrope; quant à Marie et à George, leur sérénité habituelle régnait sur leur visage et dans leur cœur.

Après le souper, et lorsque les pipes furent allumées, chacun reprit sa place habituelle dans le petit salon : Marie et le capitaine aux deux coins de la cheminée; George sur le canapé sous deux tableaux, l'un de Miéris et l'autre de Boucher; Félix devant le feu. George commença son récit en ces termes :

On conte encore aujourd'hui à W... nombre d'originalités et de traits plaisans d'un certain monsieur.— Je n'ose dire son nom; comme il lui en faut un cependant, nous l'appellerons M. Marbel. — Je disais donc qu'aujourd'hui on conte sur M. Marbel quantité de choses étonnantes. J'ai bonne envie de vous en narrer une connue de peu de gens et qui vous intéressera peut-être.

M. Marbel était un homme droit, de bon sens, sans présomption ni orgueil, intègre, plein de loyauté et passant en conséquence pour un être extraordinaire. On le regardait en général comme un fou dont il n'y avait pas grand chose à attendre. Lui, bien loin de s'émouvoir, de se fâcher des sots propos du monde : « Ils ont raison, disait-il, je vis à ma manière : tant pis si cela les choque. Ils vivent comme ils l'entendent, ils suivent le cours du fleuve : heureux voyage! Ils s'habillent d'après la mode; ils mangent et boivent d'après la mode et trouvent même un goût exquis aux huîtres. Ils donnent à leurs enfans une éducation à la mode..... ils jugent, louent, critiquent d'après la mode, jamais par conviction ou d'après leur conscience : je ne les blâme pas, mais qu'ils me laissent faire! »

M. Marbel était fort riche, bien qu'il eût commencé avec rien. Il avait été garçon de bureau à Hambourg dans une maison considérable, où bientôt il remplit les premiers emplois. Deux fois, on l'avait envoyé aux Indes. L'idée lui vint de faire des affaires à son compte; il fut d'abord timide, irrésolu, puis s'enhardit et finit par tenter de grandes spéculations.

Pour avoir, durant ses voyages, un administrateur fidèle de sa fortune, il avait épousé une jeune orpheline sage et



Un tableau de Boucher.

qui sans lui aurait couru risque de mourir fille. Il la trouva en pleurs, assise au pied d'une haie, un jour qu'il venait de traverser une petite ville de province.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il.

— Ma mère vient de mourir, on me congédie!

— Venez avec moi, mon enfant.

Il la fit monter dans sa voiture, s'assit à côté d'elle; puis arrivé à la ville la plus proche, il la mit dans une chaise de poste en lui indiquant sa demeure. Pendant six mois la jeune fille fit le ménage de Marbel; au bout de ce temps, M. Marbel l'épousa.

— Vous êtes fou, lui disaient ses amis : avec votre fortune vous auriez pu trouver une riche héritière; mais chercher une femme dans une haie et l'épouser!

— Tout cela est bon, répondait Marbel; en fait de jeune fille, je préfère la meilleure et surtout la plus vertueuse.

Quand il eut amassé une belle fortune, il songea à quitter les affaires; il plaça son argent et ne voulut plus rien faire.

— Vous êtes fou, lui disaient ses amis; à cinquante ans songer au repos! C'est à présent, que vous avez de l'expérience, qu'il faudrait vous livrer aux affaires.

— Bon, bon, répondait Marbel, je veux manger maintenant le pain que j'ai gagné pendant que j'ai encore des dents pour le mâcher.

Riche, comme je l'ai dit, il habitait une petite maison bourgeoise; il était simple dans son ameublement comme dans ses vêtemens; il n'avait ni chevaux ni voitures et ne tenait pas table ouverte : point de si mince ouvrier de la résidence qui ne fît plus de dépense que lui. Cependant, quand la fantaisie lui en prenait, il était homme à jeter l'argent : il mariait les jeunes gens, il les établissait; il rachetait du service militaire les fils d'artisans et payait des avocats pour défendre les intérêts et les droits de personnes qui lui étaient tout à fait étrangères. C'est ainsi que se mêlant des affaires d'autrui, il dépensait beaucoup. Mais d'autres que de pauvres villageois venaient-ils par hasard lui demander de l'argent à emprunter, il refusait :

— Je n'en ai pas, disait-il brusquement.

— Vous êtes fou, lui disaient ses amis; vous ne savez pas faire usage de vos richesses. Bâtissez un hôtel; faites du bruit, brillez. Les premières familles de la ville, les seigneurs les plus huppés vous fréquenteront. Voulez-vous des titres, des lettres de noblesse? parlez! A quoi bon tout votre or? Il faudra mourir, et cet or ne vous suivra pas.

— A merveille! répondait Marbel; vous prêchez admirablement, mais vous ne me convertirez pas. Et puis je suis moins riche que vous ne pensez; je dois ménager : une obole est une obole, j'en ai besoin.

— Cela n'est pas possible; vous avez au moins 30,000 écus de revenu par an.

— Assurément, mais il me faut 2,000 écus pour l'entretien de ma maison : le surplus appartient à ceux qui n'ont pas de quoi vivre. Dieu m'a fait l'administrateur et le père de tous les pauvres de la résidence.

Marbel perdit la même année son épouse et ses deux enfans; le voilà de nouveau seul. On voulait le distraire, le consoler.

— Bon, bon, disait-il, je ne suis pas triste; mon âme est beaucoup plus calme qu'autrefois; j'appartiens maintenant à un autre monde : ma femme et mes enfans me suivent partout; je les vois, je leur parle, je vis avec eux. Je vous en prie, laissez-moi et ne cherchez pas à me consoler.

Malgré qu'il en eût, la perte de sa femme et de ses enfans lui faisait trouver le monde un peu désert et la vie ennuyeuse. Toujours seul! Il lui arriva de vouloir se distraire : il voyagea. Soulagement passager! Souvent, les yeux rouges de pleurs, il venait s'asseoir à son pupitre. Ses domestiques, qui l'aimaient comme un père, fixaient sur lui leurs regards attendris.

— Vous avez raison, mes enfans, prenez pitié de moi, mais n'allez pas me consoler : la douleur est un besoin pour moi. Le temps adoucit les chagrins de l'âme, mais rien ne saurait adoucir les blessures de vieilles affections rompues.

Ses distractions, quand il en cherchait, étaient des œuvres de bienfaisance. On le rencontrait sur les hauteurs environnant W..., cherchant le pauvre sous le chaume ou l mendiant à genoux devant le passant.

Un jour il se promenait dans le jardin des plantes; un peuple nombreux circulait sous les ombrages, comme dans les dimanches d'été. Marbel aimait cette foule mouvante et joyeuse; mais un orage s'approchait, un vent violent soufflait; les arbres, comme de faibles tiges, se balançaient en sifflant. Les enfans cherchaient un abri, les boutiques volantes pliaient bagage, la musique se taisait dans les bosquets et les danseurs rompaient leurs quadrilles.

M. Marbel était immobile; au milieu du fracas de l'orage, il restait calme : ce coup d'œil l'amusait. Bientôt les vastes allées furent complètement désertes. Le vent élevait au ciel des nuages de poussières. Dans cet instant la jeune princesse Émilie traversait en grande hâte un des chemins latéraux; à côté d'elle deux chambellans décorés, derrière deux officiers qui n'avaient souci que de défendre contre le vent les longues plumes de coq de leur chapeau. Tout à coup le vent siffle avec une nouvelle violence et le voile de la jeune princesse se détache et s'envole. Effrayée, elle tend les bras pour saisir sa parure, mais le voile demeure accroché au sommet d'un sapin et flotte transparent comme une toile d'araignée.

— Mon voile, mon voile! s'écrie-t-elle, rapportez-le moi; mon voile, je le veux : c'est un présent que ma mère me fit au nouvel an; il est pour moi sans prix.

Les deux chambellans s'inclinèrent avec leurs chapeaux aux longues plumes et haussèrent les épaules.

— Je le veux; quand je devrais rester ici, répétait la princesse; et ses yeux étaient remplis de larmes.

Ceux qui l'accompagnaient, inquiets, contrariés, levaient les yeux sur le sapin. L'un soupirait, l'autre se grattait le front; celui-ci, dans son désespoir, prenait une prise de tabac, un autre faisait force saluts, comme pour démontrer l'impossibilité d'accomplir les vœux de la princesse.

— Vous me parlez sans cesse de sacrifier votre vie pour moi; je ne vous demande que de monter sur la branche de cet arbre. Eh bien! voyez comme mon voile voltige, comme il est facile de l'attraper. Monsieur le major, vous qui êtes le plus jeune, allez donc détacher mon voile, disait Émilie en pleurs.

Le major jeta sur son pantalon de casimir blanc un regard douloureux, puis le reporta sur ce malheureux sapin, haut de vingt pieds au moins. Il eut l'air de se préparer à entreprendre la périlleuse ascension, toussa plusieurs fois avec effort et ne bougea pas.

Un enfant d'une douzaine d'années, mal vêtu, avait, ainsi que Marbel, entendu ce colloque.

— J'irai le chercher, ce voile, dit-il en s'approchant. Et son œil mesurait la hauteur de l'arbre.

— Allons, vite!... en haut, s'écrièrent à la fois les cinq personnages de ce drame.

L'enfant ne balança pas. Il s'élança de branche en branche, glissant entre les rameaux, disparut un instant, jusqu'à ce qu'enfin on l'aperçut au sommet du sapin. En cet instant l'orage redoublait de fureur, les arbres se heurtaient avec un bruit affreux. L'enfant serrait dans ses bras

la cime déliée, qui fléchissait, s'abaissait, remontait, entraînant le pauvre petit dans les nombreux cercles qu'elle décrivait. Marbel tremblait, les officiers riaient sous cape; la jeune princesse sautait de joie de voir son voile dans les mains de l'enfant.

— Pourvu que le maladroit ne le déchire pas, dit-elle saisie d'une nouvelle angoisse.

L'enfant détacha le voile, descendit avec prestesse et le lui rendit sans accident.

— Dieu soit loué! s'écria la princesse en prenant sa course pour se dérober à l'orage; toute sa suite en fit autant.

L'enfant, les mains tendues, courait derrière eux, demandant une petite aumône. Un chambellan lui jeta quelques pièces de monnaie. L'enfant les ramassa et ouvrit la main pour les examiner.

Marbel n'avait jamais été aussi curieux que dans cet instant. Cet enfant, sa petite mine ouverte, son courage, tout lui avait plu. Déjà il fouillait dans ses poches pour récompenser sa hardiesse.

— Combien t'ont-ils donné? lui demanda-t-il.

L'enfant lui montra l'argent étalé dans ses deux mains toutes gluantes de résine et égratignées par les branches.

— Cinq Kreutzers, monsieur.

— Cinq Kreutzers! répéta Marbel avec un soupir; pauvre enfant! puis prenant une poignée de petite monnaie, il en remplit les mains du petit garçon, qui, étonné de tant de richesse, portait ses grands yeux tantôt sur l'argent, tantôt sur son bienfaiteur.

— Tout?.... lui demanda-t-il.

— Tout?.... et que vas-tu en faire?

— Je n'en sais vraiment rien: acheter des habits neufs. Je vais vivre maintenant comme un grand seigneur.

— Où est ton père?

— Je n'en ai pas depuis deux ans. Mon père était soldat, il a été tué à la guerre; ma mère est morte, et l'on ne veut pas de moi dans notre village.

— Rends-moi tout cet argent, mon enfant.

— Tout?

— Tout!

Et le pauvre enfant, triste, rendit pièce à pièce tout son trésor, et deux larmes voilèrent l'éclat de ses yeux noirs.

— Donne-moi tes cinq Kreutzers.

— Ils m'appartiennent!

— Tu n'auras plus besoin d'argent. Je t'emmène chez moi: tu seras mon fils tant que tu seras sage. Veux-tu?

— Bien vrai?

— As-tu encore de l'argent?

L'enfant ne possédait plus qu'une unique pièce de monnaie et un gros morceau de pain: Marbel prit tout cela et l'emmena avec lui.

Le petit Conrad Eck fut habillé de drap grossier avec la plus grande simplicité. Lui, qui n'avait habité jusque-là que des étables et passé ses nuits sous la voûte du ciel, reçut de Marbel un sac de paille pour lit, pour nourriture les alimens les plus communs. Il était gai cependant, agile, serviable, plein de douceur, infatigable, annonçant beaucoup d'intelligence, mais ignorant sur tout ce qui sortait du cercle de l'expérience et des habitudes d'un mendiant. Au bout de six mois, ce jeune ours fut si bien léché, que déjà on pouvait le produire devant les personnes bien nées et l'envoyer faire de petites commissions. L'habitude de l'ordre et de la propreté lui avait seule coûté quelque peine. Son bon cœur le faisait aimer de tous les gens de la maison; M. Marbel l'appelait son fils. Conrad fréquentait les écoles publiques; il s'y montrait appliqué. Il s'ennuya d'abord de l'étude, puis il s'y fit. La joie que ses progrès causait à son bienfaiteur était sa plus douce récompense, sa froideur son plus grand châtiment.

Je n'entrerai pas dans les détails de l'éducation du petit mendiant; ce que j'en ai dit suffit pour peindre le caractère de Marbel. Un an après être entré dans sa maison, Conrad prit place à sa table. Il eût pu manger à son aise des mets qu'on y servait: Conrad n'était pas gourmand. M. Marbel était enchanté chaque fois qu'il le voyait manger de préférence du bouilli et des pommes de terre. Rien ne l'eût empêché de coucher sur un lit bien tendre: Marbel ne fut que plus content de le voir rester fidèle à son sac de paille. Conrad recevait chaque semaine un demi-écu dont il ne s'achetait jamais rien, soit qu'il attendît pour dépenser une meilleure occasion, soit qu'il mît de côté pour le temps où il n'aurait plus M. Marbel près de lui.

— Tâche d'avoir peu de besoins, de peu dépenser; amasse pour tes semblables, lui répétait sans cesse son bienfaiteur.

La seizième année de Conrad venue, Marbel, pour fêter la naissance de l'orphelin, lui donna quatre cents écus:

— Maintenant, mon enfant, lui dit-il, nous allons séparer nos intérêts. Te voilà quelque argent, il faut qu'il serve à te nourrir, à te vêtir, à payer tes maîtres, à te procurer ce qui te sera nécessaire. Tu resteras ici, mais tous les mois tu me paieras, pour ta chambre, ton lit et tes meubles, quatre écus: cela t'arrange-t-il?

Conrad fut d'abord un peu surpris; mais, joyeux de se voir maître de tant d'argent, il accepta. Tous les mois sa dépense diminuait. Marbel ne le perdait pas de vue, le conseillait, l'écoutait. Conrad vivait, comme Marbel s'y était attendu, aussi mesquinement qu'un avare, mais aussi prodigue qu'un prince sitôt qu'il s'agissait d'être utile. A la fin de l'année il lui resta cent vingt écus qu'il plaça. Il toucha pour la seconde fois quatre cents écus.

Ainsi se passa le temps jusqu'à la vingtième année de Conrad. Marbel, résolu de l'envoyer à l'université, augmenta alors sa pension:

— « Mon fils, habitue ton corps à vivre de peu, mais ne lui refuse jamais le nécessaire. Point de bon artiste sans bon outil. Le corps est un instrument; l'artiste, c'est un esprit sain: perfectionne le tien. La vie est courte, c'est une école: forme ton esprit et tes sentimens. A quoi cette culture peut-elle nous servir? Nous en ferons l'expérience dans l'éternité, où notre père nous appelle à une œuvre plus élevée. Je t'assigne pour tes trois ans d'université une forte somme: emploie-la tout entière; fréquente le monde, étudie les méchans eux-mêmes, il est utile de les connaître. Est-tu faible? c'est ton lot, tu succomberas; est-tu fort? tu résisteras. Au bout de ces trois ans, songe à gagner ton pain: je n'ai plus rien à te donner.

» Je suis riche, puisqu'on appelle cela être riche, continua M. Marbel; mais la richesse en elle-même a peu d'attraits pour moi, car je n'en ai que faire; je puis vivre d'aussi peu que mes domestiques: à quoi donc me sert l'argent? Ce qui me réjouit, c'est d'avoir gagné tout ce que j'ai par mes seules forces et avec la plus irréprochable probité. Ma fortune ne m'a coûté ni sang, ni larmes; des sueurs seulement: voilà la plus grande joie du sage. Il n'y a qu'une nécessité dans la bonne et dans la mauvaise fortune, la vertu: tout le reste, ambition, amour, avidité de s'enrichir, avidité de commander, envie, haine, fanatisme, tout est folie. Retiens bien ceci, Conrad: se montrer ferme dans les grandes comme dans les petites occasions, voilà la vraie sagesse. Ne dédaigne pas les petites choses parce qu'elles sont mesquines: Dieu n'a rien fait de mesquin; le grain de sable et le ver ont aussi leur grandeur.

» Je t'ai donné une bonne éducation ; tu étais une plante sauvage, mais vigoureuse Tu as vingt ans maintenant ; c'est l'âge où la brute lutte avec l'ange : tâche que l'ange soit vainqueur. L'homme demande à être élevé d'abord comme une plante, puis comme la brute, ensuite comme un ange. Il en est beaucoup qui ne sont que des brutes bien dressées.

» La brute même n'est pas à mépriser. Le lis éclatant de blancheur ne fleurit-il pas parmi la poussière de la nature ? Un rien décida de toute ma vie : *j'appris à coudre ;* de là la source de ma fortune.

» Tu ne me croiras pas peut-être ; rien n'est plus vrai cependant. J'avais vingt ans : je savais lire, écrire, calculer, rien de plus. J'étais fils d'un pauvre manœuvre ; mon père ne savait que faire de moi, faute d'argent, car l'argent c'est tout : je l'ai bien vu depuis.

» J'avais pour camarade un jeune homme nommé Albert. Nous étions étourdis et indisciplinés ; nos habits, rarement renouvelés, étaient toujours sales et déchirés : cela m'attirait de mauvais traitemens à la maison ; mais la douleur passée, je recommençais.

» Un jour nous étions assis sur le banc d'un jardin que nous avions trouvé ouvert ; nous causions ensemble de ce que nous voulions devenir : je voulais être lieutenant général, Albert généralissime.

» — Vous ne serez jamais rien, nous dit un vieux homme à perruque blanche, bien vêtu, qui se trouvait derrière le banc et qui avait entendu notre causerie d'enfant.

» — Pourquoi pas ? demanda Albert, remis un peu de sa surprise.

» — Vous êtes fils de braves gens, je le vois à vos vêtemens ; mais vous êtes nés pour demeurer mendians : pourriez-vous sans cela souffrir des trous à vos coudes ? »

» Il prit alors chacun de nous par le bras, mettant ses doigts dans les trous que nous avions. J'eus honte, Albert aussi.



Le trou au coude.

» — Si personne de vous ne sait coudre, reprit le vieux monsieur, pourquoi ne pas apprendre à vous servir de l'aiguille ? Dès le principe, deux coups d'aiguille eussent réparé votre habit : il est trop tard maintenant, et vous voilà faits comme des mendians. Vous voulez devenir lieutenant général, généralissime, petits déguenillés ! Fermez d'abord le trou de votre manche, puis vous songerez aux grandeurs.

» Honteux tous deux au fond du cœur, nous nous éloignâmes sans dire mot. Je tournai si bien le coude de ma manche que le trou se trouvait en dedans et que personne ne pouvait l'apercevoir. J'appris à coudre de ma mère et en jouant, car je ne voulus pas lui dire pourquoi je désirais savoir manier l'aiguille. Dès lors si quelqu'une des coutures de mon habit s'en allait, j'y passais un fil et le mal était réparé ; cela me rendit soigneux. Bientôt la malpropreté sur mes habits sans trous me fut odieuse. J'étais soigneux, je devins propre ; j'étais satisfait et je me disais : « Le vieux monsieur à perruque blanche avait bien raison : en deux coups d'aiguille on répare un habit ; avec une poignée de chaux on blanchit une maison ; avec un verre d'eau on éteint un incendie naissant ; un fenning de cuivre produit des écus ; un pepin devient un gros arbre, Dieu sait comme ! . .

» Albert ne prit pas la chose aussi sérieusement ; il eut tort. Nous fûmes adressés tous deux à un marchand mercier qui désirait un jeune homme versé dans le calcul et les écritures. Il nous mit à l'épreuve et me donna la préférence. J'avais un vieil habit, mais sans trou ni tache ; Albert faisait lire sa nonchalance sur son habit de fête. Le patron me dit : « Il n'y a que celui qui ménage ce qu'il a qui puisse devenir commerçant. » Cela me rappela le vieux monsieur. Bientôt je m'aperçus que j'avais encore bien des trous à boucher dans mes connaissances et dans mes penchans. Deux coups d'aiguille réparent tout en un instant, sans peine ni soin ; seulement gardez-vous de laisser grandir le trou : autrement pour l'habit il faudra le tailleur, pour la santé le médecin et pour les trous à la morale le châtiment du magistrat. Il n'y a rien d'insignifiant, d'indifférent pour le bien ni pour le mal : celui qui croit le contraire ne connaît ni soi-même ni la vie. Mon patron avait aussi un vilain trou au coude : il était déraisonnable, colère, despote, capricieux. Cela me causait souvent de l'humeur. Je voulus lui lui tenir tête, il se fâcha de plus belle : « Holà ! pensai-je, je suis menacé d'un second trou au coude ; si j'allais devenir colère, impatient comme monsieur mon patron ! » Dès ce moment, je laissai mon patron avoir raison et me con-

tentai de raisonnablement agir. Ainsi je conservai la paix.

» Dès que je fus un peu instruit, je changeai de maître. Habitué à vivre modestement et à me contenter de tout, les places ne me manquaient pas. Fuyant soigneusement les trous au coude et ne faisant pas semblant de voir ceux qui étaient au coude des autres, tout le monde était en paix avec moi, moi avec tout le monde. Ainsi j'eus continuellement des amis, des secours, de la confiance, des affaires. Dieu me donna sa bénédiction. Bien agir et bien penser renferment toute la morale, comme les cerneaux d'une noix contiennent le germe d'un arbre énorme.

»Ainsi se forma ma fortune, et je me dis : « La vingtième partie de cet argent m'est à peine nécessaire ; je vais effacer tout le monde. Quelle folie ! Quoi ! dans mes vieux jours, je me laisserais voir avec un trou au coude ! Non : aide tes semblables, voilà ce qu'il te reste à faire. Le plus grand bien que procure la richesse, après l'indépendance, est un vaste cercle d'activité. »

» Maintenant, Conrad, tu vas partir pour l'université. Apprends à être juste ; souviens-toi quelquefois du vieux monsieur à la perruque blanche : garde-toi bien du premier trou au coude ; ne fais pas comme mon camarade Albert : il a fini par être soldat et s'est fait tuer en Amérique. »

Conrad s'en alla donc à Gœttingue, y étudia le droit avec beaucoup d'application, sans toutefois se soustraire à la société ni aux plaisirs. Il ménageait son argent, car il avait un grand dessein : il projetait de faire un voyage en Europe. M. Marbel l'y excitait, mais ne voulait pas lui donner un sou. Conrad faisait tous ses efforts pour exécuter ce qui avait une fois paru plaire à son bienfaiteur. Mais il faut de l'argent pour un voyage : Conrad fut bientôt décidé. Dès qu'il eut atteint le grade de *doctor utriusque juris*, il se mit au service d'un menuisier, apprit son état, rabota, coupa, scia, lima, polit, etc. Sa connaissance du dessin, son goût, ses talens en chimie, lui servirent utilement. En neuf mois, il avait acquis beaucoup ; bientôt il égala son maître. Moyennant vingt louis, il abrégea le temps de l'apprentissage, puis il se fit recevoir compagnon.

Un soir, M. Marbel, rentré à W... après sa promenade ordinaire, sifflait en prenant l'air à sa fenêtre. Un ouvrier



M. Marbel à sa fenêtre.

étranger, le havresac sur le dos, passa dans ce moment, le salua, et tenant son chapeau à la main, s'arrêta sans mot dire. M. Marbel lui jeta une pièce d'argent ; l'ouvrier remercia, mit la pièce dans son gousset et demanda à parler en particulier à M. Marbel : on le fit entrer.

L'ouvrier lui fit beaucoup d'amitié de la part de Conrad. Marbel était transporté de joie : depuis neuf mois il n'avait eu aucune nouvelle de l'enfant de ses soins, qu'il aimait plus qu'il ne le pensait lui-même. Tandis que tout joyeux il examinait la figure de l'ouvrier :

— Quoi ! dit-il en reculant de surprise, n'es-tu pas Conrad ? Joues-tu donc la comédie avec moi ! Est-ce là l'équipage d'un docteur ?

Conrad, riant :

— Le docteur est enfermé dans mon sac : je ne suis maintenant qu'un compagnon menuisier en voyage, gagnant son pain et vivant de peu. Voici mon diplôme de docteur, voilà ma lettre de maîtrise ; je suis à cette heure en route pour les pays étrangers. Je n'ai voulu passer à W... qu'afin de voir encore une fois mon excellent père pour lui témoigner ma reconnaissance et lui demander sa bénédiction.

Ces paroles avaient profondément ému M. Marbel, ses yeux étaient pleins de larmes ; il ne pouvait parler :

— Oui, dit-il en sautant au cou de Conrad et en le pressant contre son cœur ; oui, tu es mon fils et je veux être ton père.

M. Marbel le garda plusieurs semaines auprès de lui, puis il le laissa poursuivre sa route en le bénissant.

— As-tu de l'argent ? lui demanda-t-il au moment de son départ.

— J'ai encore vingt-cinq écus, répondit Conrad, c'est tout ce que j'ai pu épargner.

— C'est assez d'argent pour un ouvrier, et avec l'écu que je t'ai donné, ajouta-t-il en souriant, te voilà riche. Dieu soit avec toi. Écris-moi tous les trois mois ce qui t'arrivera, ce que tu as vu. Garde-toi des trous au coude et tout ira bien.

Riche de vingt-six écus, Conrad commença son tour en Europe. Il parcourut d'abord l'Allemagne, puis traversa les Alpes; il visita Rome et Naples : il désirait voir les ruines d'un monde détruit. Il s'embarqua ensuite pour la France, travailla à Lyon et à Paris pour se perfectionner dans son métier; se rendit à Londres, où il resta près d'un an; il s'arrêta ensuite dans quelques villes de Hollande; passa en Danemarck, vit Stockholm et Pétersbourg, puis revint dans sa patrie.

Arrivait-il dans une ville où il y avait quelque chose de remarquable à voir; la fatigue, non moins que la nécessité de gagner de l'argent pour sa route le contraignaient-ils de s'arrêter, il se plaçait chez un menuisier pour travailler. Le dimanche, l'ouvrier se changeait en savant. Un ou deux auteurs classiques l'avaient accompagné dans toutes ses courses. Dès qu'il avait gagné quelque argent, il poursuivait sa route. Ses maîtres l'eussent bien voulu retenir plus longtemps, car un ouvrier instruit ne se trouve pas facilement, et tous étaient étonnés de ses connaissances. Maintes filles de menuisier eussent bien voulu arrêter cet étonnant étranger, en faire leur maître peut-être, car Conrad était un beau jeune homme : ses yeux noirs pétillaient d'esprit et de feu, ses manières annonçaient un homme de bonne famille; sa conversation, non-seulement avec ses inférieurs, mais même avec ceux qui avaient des connaissances égales aux siennes, était attachante, instructive : chacun le tenait pour un homme remarquable.

Vers la fin de la quatrième année de ses voyages, il revint à W... Il y avait trois ans qu'il n'avait reçu une ligne de Marbel, quoiqu'il eût régulièrement écrit à son bienfaiteur tous les trois mois : c'était une question pour lui de savoir si ce brave homme vivait encore.

Conrad était pâle comme la mort lorsqu'il arriva à la maison qu'il avait habitée. Des figures étrangères l'y reçurent et lui apprirent que M. Marbel avait vendu sa maison et quitté W... depuis fort longtemps. Triste, il se mit à errer de rue en rue : « S'il avait eu quelque amitié pour moi, il m'eût au moins écrit ce changement, se disait-il; maintenant le voilà loin et personne ne sait me dire où il est. »

Le sac sur le dos, il alla à l'auberge des menuisiers pour y passer la nuit; le lendemain il se rendit chez le banquier Schmid pour se procurer des renseignemens sur son bienfaiteur.

Le vieux banquier le connaissait; il le reçut à cœur ouvert :

— Dieu soit loué, s'écria-t-il; je vous revois enfin, monsieur le docteur! Notre vieil ami, comme vous savez, est parti pour l'Inde; il m'a laissé pour vous deux cents louis d'or qu'il voulait employer à votre établissement, en quelque lieu que vous fixâte votre vocation.

— Il est aux Indes! répéta Conrad, et des larmes tombèrent sur ses joues.

— Ne le saviez-vous pas? Il a eu dans cette ville-ci toute sorte de chagrins. Le prince voulait l'anoblir, et lui (vous connaissez sa manie) l'envoya promener : il renvoya les lettres de noblesse, disant que tout homme avait sa noblesse particulière et que personne ne pouvait être anobli des mains d'autrui. Cela donna matière à de fausses interprétations, à des tracasseries, puis enfin à une espèce de persécution. On appela ce bon Marbel un jacobin parce qu'il avait accepté une lettre de change d'un révolutionnaire soupçonné de former un parti parmi le peuple : cette affaire fut jointe à l'autre; bref la vie de ce brave homme était devenue amère. Vous savez comme il était confiant et bon pour tout le monde? on lui fit perdre des sommes considérables; le chagrin le rendit malade; il entreprit de nouvelles spéculations qui échouèrent. Un jour il vint me dire qu'ayant encore aux Indes un capital considérable, il voulait aller l'exploiter lui-même. Mes objections furent inutiles; il vendit et donna tout ce qu'il avait ici, me remit en dépôt une somme pour vous, puis partit : il y a de cela un an et demi.

Conrad était anéanti; s'il eût su où le trouver dans l'Inde, il se fût mis en route sur-le-champ.

M. Schmid s'y fût probablement opposé; il lui offrit un logement dans sa maison jusqu'au moment où il aurait arrêté un plan de vie. Conrad avait presque envie d'ouvrir un établissement de menuiserie, mais M. Schmid l'en détourna : il lui conseilla de se faire avocat, ce qui serait beaucoup plus utile à la société.

Une semaine après, M. Schmid, le visage riant, une feuille d'avis à la main, entra dans la chambre de Conrad :

— Mon ami, il faut me suivre chez M. Wallenroth; il demande un juge pour ses terres : il possède tout un village. Vous êtes l'homme qu'il lui faut. C'est un de mes amis particuliers. Il a mis cette place dans la feuille d'annonces. Six cents francs d'appointemens, le logement, l'éclairage, le chauffage et vraisemblablement un riche casuel. Que voulez-vous de plus? Cela vous convient-il?

Conrad leva les épaules.

— Non?... Suivez-moi, monsieur le docteur, poursuivit Schmid; permettez que je sois auprès de vous le remplaçant de M. Marbel. C'est une place faite pour vous.

Conrad monta en voiture à côté de lui et ils se firent conduirent chez M. de Wallenroth.

C'était un homme âgé, très-ouvert et plein d'amabilité :

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, dit-il à Conrad, mais il suffit que mon ami Schmid vous présente : vous aurez la place; nul autre n'y peut prétendre. Je voudrais cependant vous instruire de certaines particularités. Je vais partir pour Paris; les affaires de la cour me retiendront probablement absent plusieurs années. Je vous confie mes biens, la direction de la justice dans mes terres d'Alteck : vous remplirez non-seulement la place de juge, mais la mienne propre. L'administration reposera tout entière sur vous. Vous occuperez en mon nom, mes terres sans garde pour le moment, et, ce qui me tient le plus à cœur, vous ferez de mes paysans des hommes, car les habitans d'Alteck sont de vraies brutes, grossiers, pauvres, ignorans. Je ne suis leur maître que depuis un an : ils n'ont pas eu le temps de me mécontenter. Bref, vous veillerez sur mes droits; chaque année vous enverrez mes revenus et vos comptes à M. Schmid, qui me les fera parvenir.

Conrad voulait alléguer son ignorance de l'économie champêtre; sa modestie fut en pure perte : les deux vieillards insistaient avec une bonté remarquable. Conrad alors trouva les appointemens trop minces pour une telle responsabilité. M. de Wallenroth, ferme dans ses idées, tout en exaltant sa capacité et en le priant d'accepter, finit par doubler les six mille écus. Conrad était étourdi et content tout à la fois :

— Mais, disait-il, qui m'a valu cette confiance illimitée?

M. de Wallenroth montrant du doigt M. Schmid :

— Le cœur de cet excellent homme, dit-il, et le mien ne font qu'un.

La chose se fit dans toutes les règles, par écrit comme bien l'on pense. M. de Wallenroth y ajouta une clause à laquelle il attachait beaucoup d'importance :

— Tout sera soumis à vos ordres, dit-il, excepté une personne que j'aime fort, bien que je sois à peine connu d'elle. J'avais à son mari, qui est mort, de grandes obligations. Cette personne est la veuve d'un honnête pasteur ; son nom est Walter. Elle est sans fortune, vit d'une mince pension à Alteck, où je lui ai donné, sa vie durant, le logement et la nourriture dans ma maison. Vous habiterez sous le même toit qu'elle : c'est la meilleure femme du monde ; j'espère que vous vivrez en bonne harmonie avec elle.

Conrad n'eut rien à objecter à une telle clause, et, s'il faut tout dire, il était fort satisfait de trouver à Alteck une femme qui pût lui donner tous ces petits soins qu'elles seules connaissent.

La même semaine, M. de Wallenroth et Conrad se rendirent à Alteck : l'installation se fit dans toutes les formes. M. de Wallenroth ne s'arrêta pas plus d'un jour et laissa le nouveau juge avec Mme Walter.

La maison seigneuriale, comme on l'appelait, était commodément située au milieu d'un jardin, sur une colline qui dominait le village. Les écuries, les granges et une grande cour formaient un carré parfait : partout le plus grand ordre ; dans la maison seigneuriale, beaucoup de propreté. De belles chambres, simples, mais distribuées avec goût, avaient été réservées à M. le juge. Rien n'y manquait ; on avait songé jusqu'à la petite bibliothèque et au piano. Nulle part un atôme de poussière ; des parquets brillans. Mme Walter avait disposé de la manière la plus agréable la maison, le jardin et le cellier.

Mme Walter était une femme vive et sérieuse tout à la fois, de quarante ans environ, annonçant de l'éducation. La pâleur de son visage et son regard un peu chagrin indiquaient qu'elle avait fait la triste expérience de la vie. Devant elle personne n'avait l'air étranger. Dès les premiers jours Conrad fut avec elle comme s'il l'eût connue depuis de longues années. Elle lui fit connaître la maison et les alentours ; les attributions des divers domestiques : bref elle l'initia à tout ce qui était de son ressort.

« On peut vivre avec cette femme, » pensait Conrad au bout de quelques jours, et il cherchait comment M. de Wallenroth avait pu mettre tant d'importance à cette clause, qu'il avait d'abord un peu redoutée.

« En vérité il est fort possible de vivre avec cette femme, » pensa-t-il au bout de quelques semaines qui avaient suffi pour le naturaliser à Alteck. Il avait pour Mme Walter un vrai respect. Le moment où, matin et soir, il venait, ses affaires finies, se mettre à table était un bonheur pour lui, car il ne la voyait guère que là. A la même table se trouvait aussi M. le régisseur, homme bon, mais un peu cérémonieux. Chacun causait à qui mieux mieux : le régisseur parlait économie, Conrad quelquefois de ses voyages ; Mme Walter les charmait tous deux par la douceur de son esprit.

Conrad était si satisfait de sa situation qu'il écrivit au banquier Schmid une lettre pleine de remercîmens les plus vifs : « Je ne souhaite de toute ma vie, écrivait-il, un sort plus agréable. Je suis heureux depuis que vous m'avez mis en position de faire beaucoup de bien, et c'est ce qui arrivera aussitôt que je serai bien au fait de mes fonctions. Les hommes ici sont sauvages comme leur contrée : que j'aurai de plaisir à les cultiver un peu ! J'espère m'en acquitter à la satisfaction de M. de Wallenroth. »

Mais les fleurs se fanent vite, et la joie ne demeura pas longtemps dans le cœur de Conrad. Mme Walter lui avait appris qu'elle avait une fille dont elle attendait tous les jours l'arrivée. Cette fille était à la ville voisine, chez une parente.

Un soir il revenait d'un bois où il avait suivi des arpenteurs ; chemin faisant, il rencontra une voiture où étaient assises deux demoiselles : elles paraissaient venir de la maison seigneuriale et retourner à la ville. En entrant dans la salle à manger, il trouva près de Mme Walter et du régisseur une jeune fille de seize ans environ, brune, la figure fine et le regard plein de charmes..... Conrad s'inclina respectueusement, comme devant une divinité. La belle étrangère, rougissant quelque peu, lui rendit son salut.

— Je vous présente ma fille Joséphine, dit Mme Walter.

On s'habitue si bien à la laideur ! pourquoi ne s'habitue-t-on pas à la beauté ? Plusieurs semaines s'étaient écoulées, Conrad n'était pas encore accoutumé à Joséphine. Elle n'était jamais la même deux jours de suite : chaque matin elle semblait se renouveler. Conrad était avec toutes les personnes de la maison amical, confiant, et elles l'étaient avec lui ; mais rien de tout cela ne lui était possible avec Joséphine. Malgré leur manière de vivre, malgré leurs malices innocentes, ils étaient étrangers l'un à l'autre comme le premier soir. Conrad devisait volontiers avec elle, car il lui trouvait de l'esprit et de la naïveté tout à la fois : elle était sans prétention ni minauderie ; mais quand il causait avec elle, il lui semblait qu'un espace infranchissable venait se placer entre eux. Joséphine accueillait tout le monde avec amabilité, mais c'était à Conrad qu'elle avait toujours le moins de choses à dire, et elle paraissait s'apercevoir si peu de cette différence que souvent elle lui témoignait le désir d'être plus liée avec lui.

« La vie est bien ennuyeuse ici, pensait Conrad ; je voudrais qu'Alteck fût au Kamtschatka, je n'y serais jamais venu. » Il n'allait cependant pas jusqu'à désirer que Joséphine fût étrangère à Alteck, et il n'eût voulu pour aucun prix qu'elle le quittât.

Il craignait d'autant plus l'ennui qu'il ne l'avait jamais éprouvé. Déjà les domaines entiers avaient été arpentés ; il avait mis en pratique tous les procédés de l'économie agricole, bâti une école, installé le régent. Il eût bien voulu changer le ministre, sur lequel, dans le commencement, il avait beaucoup compté pour l'amélioration des paysans ; mais ce digne homme de Dieu remplissait ses fonctions en dépit du bon sens : il s'inquiétait de l'âme des paysans aussi peu que de leurs œufs et de leurs dîmes. Lorsque Conrad voulut lui parler de l'amélioration de la jeunesse, de la grossièreté et de l'ignorance des paysans, il approuva tout en riant et appuya son opinion de force plaisanteries sur l'entreprise. Le dimanche suivant, il tonna contre les sectaires, les anabaptistes, les athées, les ariens, les sociniens, qui voulaient renverser la religion de fond en comble avec leurs prétendues améliorations.

Les habitans d'Alteck avaient beaucoup de conformité avec leur pasteur : leur religion consistait bien moins dans l'amour de Dieu que dans la crainte du diable. En fait d'économie domestique et rurale, ils suivaient la routine de leurs pères, qui, disaient-ils, en savaient autant qu'eux ; aussi étaient-ils tous également pauvres. Ils vivaient de pommes de terre et d'eau de puits, dans des maisons infectes, au milieu de vaches maigres et d'enfans déguenillés. Peu complaisans et trompeurs envers les étrangers, hypocrites avec leur ministre, rampant dans la poussière devant les habitans de la maison seigneuriale ; entre

eux, haineux, jaloux, calomniateurs, fiers et menteurs; telles étaient leurs habitudes.

Conrad vit bientôt le ton qu'il fallait prendre avec ces braves gens : il en fit mettre une douzaine en prison pour des fautes commises, et dès ce moment il fut regardé comme un homme supérieur.

Dès qu'il eut ainsi conquis la confiance, ce fut peu de chose d'effectuer ses projets. Il voulut d'abord donner à ses paysans de l'ordre et de la conduite, car ils avaient l'air de mendians avec leurs habits criblés de trous : alors lui revint à l'esprit l'éducation que son vénérable père adoptif lui avait donnée, ainsi que l'histoire du vieux monsieur à la perruque blanche. A l'exception de la couturière du village, il n'y avait pas une paysanne qui sût manier un peu habilement l'aiguille. Ce qu'ignoraient les mères n'était pas mieux connu de leurs filles. Quand leurs vêtemens neufs se trouaient pour la première fois, elles laissaient grandir le trou jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour réparer le mal; aussi leurs sarraux étaient-ils vieux avant le temps. Ici encore, la malpropreté tenait à un trou au coude, et la malpropreté avec ses suites honteuses..... les maladies de toute espèce. C'est sous les haillons qu'on trouve le plus souvent les penchans bas et les vices grossiers, et que d'actions dégoûtantes qui n'ont pour cause qu'un trou au coude! Le trou au coude conduit à nombre de vices que les déclamations d'un ministre de village ne suffisent pas pour extirper. Mais comme dans les hautes classes les vertus des femmes adoucissent les mœurs des hommes, au village il fallait commencer la réforme par les femmes.

Ainsi du moins pensait Conrad. Sa première idée fut de fonder une école de travail pour former les jeunes filles; mais craignant pour son gagne-pain, la couturière du village refusa de populariser son métier. La femme du ministre, nonobstant les louanges que son mari donnait ouvertement à l'idée de M. le juge, allégua qu'elle manquait de temps pour s'occuper de l'éducation des jeunes filles. Le dimanche suivant, les paysans entendirent un sermon véhément contre les athées, les anabaptistes, les ariens et autres gens *ejusdem farinæ* qui voulaient introduire une école de travail dans le village.....

En ce moment Zopire se leva et vint d'un air endormi et fatigué poser son museau sur les genoux de sa maîtresse.

— Ami, je te comprends, dit-elle en flattant de la main le bel animal, tu viens me prévenir que l'heure de la retraite est arrivée. Bonsoir, messieurs, à demain.

Les amis se donnèrent la main et se séparèrent.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE TROU AU COUDE.

George, le lendemain, reprit son récit en ces termes :

Conrad soulageait les ennuis de son cœur au milieu du petit cercle qui se réunissait à la même table que lui. Joséphine l'écoutait toujours avec une grande attention, l'approuvait vivement en tout; elle le priait de la choisir pour institutrice dans sa nouvelle école :

—Mais, disait Mme Walter, ce n'est pas tout de savoir manier l'aiguille; nos paysans ne savent ni cultiver leur jardin ni soigner leur cuisine : nous allons renvoyer nos cuisiniers, puis à leur place nous installerons les filles de nos paysans; en fait de cuisine et de jardin, je serai leur maîtresse. Quant au reste, le moyen est facile : un gain léger, un joli chapeau de paille et un tablier neuf éveilleront merveilleusement le zèle qu'entretiendra le goût de la parure et un peu de vanité, car sans la vanité des femmes n'espérez rien des hommes : l'amour de la beauté est la source de tout ce qu'ils font de bien. La beauté les adoucit; prenons donc leur cœur par son faible, rendons jolies nos paysannes, et les paysans changeront facilement.

C'est ainsi qu'avec son amabilité ordinaire s'exprimait Mme Walter sur ce sujet. Conrad, intimidé, jetait à la dérobée ses regards du côté de Joséphine. Elle s'en était aperçue et aurait pu lire sur sa figure combien sa mère disait vrai; mais elle, légère, paraissait n'avoir rien compris à ce beau sermon. Elle démêlait un écheveau de fil en agaçant le grave régisseur Conrad n'avait jamais eu ce bonheur. Joséphine paraissait aimer le régisseur : à la promenade, elle s'emparait toujours de son bras; Conrad prêtait d'ordinaire le sien à la maman.

Les écoles de couture, de cuisine et de jardinage furent bientôt organisées. Les institutrices étaient assidues, et les jeunes filles du village, dès qu'elles entendirent parler de rubans rouges, de chapeaux de paille et de tabliers neufs, voulurent devenir maîtresses en économie domestique. Le pasteur avait beau faire rage contre les ariens, les jeunes filles cousaient, les enfans s'instruisaient..... tout allait à merveille.

Conrad seul n'était pas bien. Tandis que tous les paysans travaillaient à réparer les trous de leurs coudes, il en avait un énorme, lui, et ne savait comment le boucher.

Dès lors il s'éloigna de Joséphine autant qu'il le put; il profita plus rarement de sa société; les livres, pour lui, reprirent de l'attrait; il multipliait les entreprises d'amélioration dans les domaines de son patron; il suivit lui-même, pour maintenir les droits de M. de Wallenroth, un procès qui l'éloignait souvent d'Alteck; bref il fit tout pour reprendre son premier équilibre, mais il n'atteignait son but qu'à demi.

Joséphine paraissait apercevoir à peine son absence; elle restait pour lui ce qu'elle avait toujours été, polie et froide. Sa mère et elle parlaient, aussitôt le printemps venu, d'un voyage dans une ville éloignée. Joséphine n'y songeait qu'avec transport : Conrad paraissait approuver. Un jour arriva une lettre pour Mme Walter; le soir l'on fit les paquets, et le départ fut fixé pour le lendemain.

— Vous est-il donc si facile, chère Joséphine, de quitter notre paisible Alteck?... lui demanda Conrad.

— Alteck est partout pour moi, répondit-elle en riant.

— Je le crois; vous trouverez peut-être qu'il ne vaut guère la peine de penser à nous?

— Vous ne dites pas cela sérieusement! Mes fleurs, mon école me font vraiment de la peine à quitter; mais que sont



Le Chien Zopyre.

quatre semaines! J'ai promis à celle de mes écolières qui aurait été la plus appliquée de lui apporter quelque chose de joli.

— Et que me donnerez-vous à moi? ajouta-t-il, ému de douleur, en prenant la main de la jeune fille dans les siennes et attachant son regard sur le sien.

Elle se prit à rire.

— A vous, monsieur Eck?... Eh bien! si vous avez bien soin de mes fleurs, vous aurez un arrosoir tout neuf.

Ces mots dits, elle s'échappa en sautant. Conrad était anéanti!

Il prit congé de Mme Walter, puis se rendit aux champs pour ne pas voir le départ de Joséphine.

Sur son chemin, il ne vit la nature et le réveil du printemps qu'à travers un brouillard; tout était pour lui inanimé, insignifiant : l'arbre n'était plus qu'un bloc de bois vert; le rossignol, qu'un oiseau siffleur; le lac, bordé de bois, au pied de la colline, vers le midi, qu'un grand amas d'eau; le monde lui faisait peine à voir, il lui semblait sans nouveauté ni fraîcheur, comme un vieil habit; la poésie elle-même n'était plus capable d'exciter son imagination autant qu'il l'eût voulu; il trouvait les chantres de la nature un peu ennuyeux, ceux de l'amour un peu fous.

« Ah! la cause de tout cela est, en définitif, en toi-même, soupirait-il souvent. Conrad! Conrad! tu as au coude le plus grand trou du monde. » Il se connaissait.

Ces quatre semaines durèrent quatre ans. Joséphine et sa mère revinrent. Conrad s'était promis de la revoir avec une indifférence semblable à la sienne, et cette résolution avait ramené une espèce de repos dans son cœur. Mais cette fille charmante était plus éblouissante que jamais; elle exprimait tant de joie d'être de retour à Alteck! Elle jeta à Conrad un regard dans lequel s'épanouissait son âme, lui tendit furtivement la main, en fit autant au régisseur qui sortait de la maison pour l'aider à descendre de voiture, lui sauta au cou, l'embrassa et se mit à pleurer.

Conrad vit tout cela d'un coup d'œil et en fut saisi. Quelque chose de brûlant glissa jusqu'à son cœur comme un poison.

Un matin (la famille déjeunait) entre dans la chambre un courrier extraordinaire envoyé par le banquier Schmid; il apportait une lettre. Conrad pâlit en la lisant. Les assistans l'examinaient en silence, ignorant ce qui le faisait changer de couleur. Il renvoya le courrier, monta dans sa chambre et s'y enferma. Il ne parut pas à table à midi. Mme Walter lui porta elle-même son dîner, comme il l'avait demandé, pour ne pas interrompre son travail. Elle entra en silence, sans se permettre de faire aucune question : dans ses traits seulement perçait un peu d'inquiétude.

Conrad comprit ce langage; il prit la main de cette excellente femme :

— Je pars demain à la pointe du jour, dit-il; il viendra à Alteck un autre juge. Je vous remercie de votre amitié... je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui.

— Quoi! vous nous quittez, s'écria Mme Walter; est-ce pour toujours?

— Très-probablement.

— Grand Dieu!..... pourquoi donc? M. de Wallenroth peut.....

— Ne m'en demandez pas davantage aujourd'hui.....

Mme Walter s'éloigna en silence et en pleurs. Conrad poursuivit son travail. Sa résolution était prise : il connaissait à la ville un jeune jurisconsulte plein de talent, il le choisit pour son successeur, sauf le consentement de M. de Wallenroth. Il écrivit pour le nouveau juge et pour le régisseur des instructions détaillées sur les affaires courantes; puis au coucher du soleil il fit un paquet des objets les plus indispensables, car il ne projetait rien moins qu'un voyage aux Indes.

M. Schmid lui avait envoyé une lettre que M. Marbel lui avait adressée de Bénarès. Il lui mandait qu'il avait été dépouillé de tous les biens sur lesquels il avait les prétentions les plus justes; qu'il vivait dans une position gênée; qu'il ne pouvait ni payer un avocat pour suivre son procès, ni vivre plus longtemps dans la même situation; qu'il serait bien revenu en Europe, mais qu'il manquait d'argent pour faire son voyage; qu'il serait fort disposé à travailler, n'était qu'il était trop vieux, trop faible et trop peu familiarisé avec la langue anglaise. Il priait donc M. Schmid de s'informer de Conrad Eck, qu'il avait élevé autrefois, de lui faire savoir son sort et de lui dire qu'il n'avait plus d'espoir qu'en lui. M. Schmid lui écrivait donc pour lui demander s'il irait rejoindre M. Marbel, suivre son procès et prolonger les jours d'un vieillard avec le travail de ses mains ou de sa tête; qu'au cas où il se déciderait à partir, il était autorisé par M. Marbel à lui fournir l'argent nécessaire pour son voyage, à compte sur les deux cents louis qu'il avait reçus pour son établissement.

« Il est possible (ainsi finissait la lettre) que Conrad ne vienne pas : peut-être ne pourrez-vous découvrir sa demeure; peut-être ne vit-il plus. Alors, je vous en prie, ayez pitié de moi et de notre vieille amitié et envoyez-moi quelque argent; je n'en ai plus assez pour le petit nombre d'années que j'ai encore à vivre. »

A cette triste lettre, M. Schmid avait ajouté quelques mots dont voici la substance :

« Vous pouvez, mon cher juge, ne pas vous inquiéter du bon Marbel, car je ferai certainement quelque chose pour lui, ne fût-ce qu'à cause de notre vieille amitié. Il va sans dire que vous ne quitterez point Alteck pour courir aux Indes aider un vieux homme (qui sait si vous le trouverez en vie?) à soutenir un vain procès et lui fournir par votre travail de menuisier les moyens de vivre qui lui manquent. Je ne sais comment ce brave homme s'est attiré ces malheurs. Il doit avoir maintenant soixante et un ou soixante-deux ans : les chagrins, des projets échoués l'ont vraisemblablement vieilli. Ce qui vous empêche surtout de céder à son désir, c'est le traité que vous avez fait avec M. de Wallenroth, qui se trouve dans ce moment à Ratisbonne, où il restera probablement jusqu'au 29 courant. C'est avec lui qu'il faudra régler cette affaire, car lui seul a le droit de vous dispenser de vos devoirs : un homme d'honneur comme vous ne manque pas à sa parole. En attendant, vous serez bien aise peut-être d'envoyer à M. Marbel quelque argent, et je suis tout prêt à le lui faire parvenir à l'aide d'une lettre de change sur Bénarès : si votre intention est telle, je vous prie de m'indiquer sur-le-champ la somme que vous lui destinez, car il n'y a pas un moment à perdre. Je pourrais en même temps dire à Marbel que jusqu'ici votre retraite m'est inconnue, et ce sera à ses yeux une excuse suffisante »

— M. Schmid, s'écria Conrad les lèvres tremblantes et les larmes aux yeux, M. Schmid, vous êtes un coquin à la mode, un homme vil sous de beaux semblans, comme le sont tous nos gens vertueux d'aujourd'hui. Je suis le fils de Marbel, je suis son débiteur, car c'est à lui que je dois d'être homme. Allons, Conrad, marche aux Indes; va secourir ton père.

Conrad mit le régisseur au fait des choses les plus nécessaires, afin que rien ne souffrît de son départ précipité :

— Je vais à Ratisbonne, lui dit-il, pour demander mon

congé à M. de Wallenroth et le prier de nommer un autre juge.

Lorsque Conrad entra dans la chambre commune, Mme Walter fondait en larmes; Joséphine était assise, triste, morne, dans un des angles :

— C'est donc sérieusement? demanda Mme Walter.

— Certainement, il faut je parte..... pour toujours peut-être. Je vais aux Indes.

— Aux Indes! s'écria Mme Walter.

Et au même moment Joséphine devint pâle comme la mort; son tricot et ses mains froides tombèrent sur ses genoux.

Conrad, trop dominé par l'image du malheur de son père, ne faisait aucune attention à Joséphine; il ne la vit pas, semblable à un lis courbé, appuyée sur un canapé, sans force, sans voix, sans larmes, fixant sur lui des yeux mourans. Conrad contait ses liaisons avec M. Marbel, les malheurs de son bienfaiteur, le pernicieux conseil de M. Schmid et sa résolution de remplir jusqu'au bout son devoir :

— N'est-il pas vrai? je serais un monstre si je restais à Alteck quand bien même le ciel serait ici et la mort là-bas..... sur les mers.....

— Eh! eh! disait le régisseur, c'est grandement se hasarder.

— Non, dit Mme Walter sanglotant; non!... c'est bien... mais peut-être pressez-vous trop l'exécution du projet. Si vous retardiez d'un jour seulement..... les meilleurs conseils viennent souvent la nuit.....

Et son regard tomba sur Joséphine, dont la pâleur augmentait. Joséphine réunit tout ce qui lui restait de force et s'écria d'une voix pénétrante :

— Maman, maman, n'afflige pas davantage son cœur; il faut qu'il parte, il le faut, il ne peut rester.....

Conrad s'enferma dans sa chambre et se jeta sur son lit, la fièvre l'y tint éveillé toute la nuit. Au point du jour, la voiture qui devait l'emmener s'arrêta devant la maison, et les habitans du village accoururent, entourèrent la voiture pour voir et bénir encore une fois leur bienfaiteur. Dans l'espace d'un an, Conrad s'était fait aimer de tous les habitans du village : il était pour chacun d'eux un ami. Il avait fait en secret plus de bien que l'on ne croyait; alors on se contait pour la première fois, les larmes aux yeux, comment il avait ici procuré des remèdes aux malades, là des vêtemens à ceux qui étaient nus, du pain à ceux qui avaient faim et servi de caution à des débiteurs tourmentés. Chaque père de famille pensait que c'étaient lui et les siens que Conrad avait le plus aimés, le plus aidés dans le village : il leur avait à tous gardé le secret, et la douleur commune, causée par son départ, leur avait seule rendu la parole.

Lorsque Conrad entra dans la salle à manger pour y prendre son dernier repas, il trouva le régisseur et Mme Walter fondant en larmes. On déjeuna. Conrad chercha à distraire leur chagrin. Lorsqu'il fut prêt pour le départ, il se leva le premier, pressa en silence ses deux amis sur son cœur, se recommanda à leur souvenir et sortit. Il n'avait pas eu le courage de s'informer de Joséphine; mais au moment de s'en séparer, il prit une seconde fois la main de Mme Walter et lui dit à voix entrecoupée :

— Rappelez-moi au souvenir de Joséphine!

Il s'avança de la maison vers la voiture. Le régisseur et Mme Walter s'attachaient à ses pas. La population du village, comme une foule que courbe la douleur, pleurait et sanglotait, levant les mains vers leur ami. Conrad, déjà troublé, voulant combattre son émotion, sauta dans la voiture et allait commander de partir, quand il vit Joséphine, pâle, les yeux rouges de larmes, pleins d'une indicible douleur; puis elle se couvrit la figure et rentra précipitamment.....

— Minuit! s'écria le colonel, ayant tiré par hasard sa montre. Je croyais qu'il était à peine dix heures.

— Dix heures! ce serait déjà trop tard pour le coucher d'un malade, fit Marie avec un ton d'autorité doctorale. Bonsoir et à demain, tous.

CHAPITRE QUATRIÈME.

OU L'ON RETROUVE UN AMI.

— Vous vous rappelez, dit le lendemain George aux amis réunis, la tristesse de Conrad en partant.

Conrad était tombé au fond de la voiture, que le postillon conduisait lentement à travers la foule. Insensible, appuyé contre un des coins, il croisait les bras sur sa poitrine, comme pour y enfermer ensemble l'amour et le chagrin, tandis que le char, n'ayant plus d'obstacles, s'éloignait avec rapidité du village d'Alteck.

Sur le soir il arriva à W...; il courut aussitôt chez M. Schmid. Celui-ci parut content et surpris de le voir.

— Je vous apporte moi-même la réponse à votre lettre.

— Et qu'avez-vous décidé?

— D'aller aux Indes. Je dois trop à mon père : je serais maudit si je le laissais, vieux et malade, dans la misère! Quel désespoir de savoir que ce loyal et vertueux vieillard tend en vain ses bras vers moi!

— C'est bien, mon cher monsieur Eck, mais il ne faut rien faire sans réflexion : un voyage aux Indes n'est pas une promenade. Qui vous répondra que vous y arriverez? Trouverez-vous un vaisseau? ne pouvez-vous mourir en route? votre vaisseau se briser, couler à fond?

— C'est possible, mais je ferai mon devoir et je prendrai des précautions.

— Fort bien, mais si le bon Marbel (il est déjà bien vieux) était mort avant que vous vissiez Bénarès, à quoi vous servirait ce voyage autour du monde? à quoi vous servirait de gâter votre carrière, de sacrifier votre avenir?

— Ma carrière ne sera pas gâtée. La carrière où je cours s'appelle devoir! et je reculerais comme un lâche! Non. Je vivrai, je suis jeune. Laissez-moi seulement partir, je vous prie. Donnez-moi une lettre de change contre tout mon argent comptant, et si de bonne volonté vous voulez y ajouter quelque chose pour M. Marbel, j'en serai ravi : je me porterai personnellement responsable de la somme et vous la rendrai avec intérêts et intérêts des intérêts à mon retour, quand je devrais travailler comme un forçat!...

— C'est bien! bien! mais parlons avec un peu de sang-

froid. Il est certainement indifférent à Marbel de vous retrouver ou de recevoir assez d'argent pour poursuivre son procès et revenir en Europe : de l'argent, et le voilà content ; vous lui seriez tout à fait inutile. Maintenant, dites-moi combien vous pensez que je doive ajouter à ce que vous lui destinez : les lettres de change sont aujourd'hui plus faciles à faire passer en Angleterre que les hommes ; allez, suivez mon conseil.

— Non, monsieur Schmid, je ne le puis. Je serai plus utile à mon père que mon argent et le vôtre. Il est vieux et faible, il a besoin d'un fils qui l'aime, qui le défende et le soutienne. Dans une telle position, un ami est plus précieux que des lingots d'or, un mot touchant de consolation plus efficace que tous les services de mercenaires. N'en parlons donc plus. Demain je parts pour Ratisbonne, je remets à M. de Wallenroth mes comptes, ma démission et mes remercîmens : c'est un homme actif, il n'apportera pas d'obstacle à mon départ. Voulez-vous vous montrer mon ami et celui de M. Marbel? donnez-moi, je vous prie, une recommandation de votre main ; j'ai éprouvé combien elles sont efficaces auprès de M. de Wallenroth.

M. Schmid le regarda longtemps en silence. Conrad, bien déterminé, se tenait debout devant lui, et l'on voyait que ce qu'il venait de dire était l'expression de son cœur. Le banquier lui-même sembla un instant touché par l'énergie de tant d'amour et de reconnaissance..... mais ensuite il essaya par de nouveaux motifs de le détourner encore de son entreprise:

— Inutile! s'écria Conrad. Si j'eusse dû prendre un autre parti, les raisons ne m'auraient pas manqué. J'aime une fille charmante (vous connaissez Mlle Joséphine Walter) : au moment même de notre séparation, j'ai appris pour la première fois que je lui étais cher aussi ; cependant..... mon devoir l'emporte sur mon bonheur. Ainsi, monsieur Schmid, ma lettre de change, ma lettre de change ! que je parte pour Bénarès.

M. Schmid avait les yeux pleins de larmes en entendant Conrad parler ainsi :

— Venez sur mon cœur. J'envie à Marbel un tel fils, un tel ami. Que de pères sont moins heureux que lui ! Vous aurez la lettre de change que vous désirez, et vous ne trouverez aucun empêchement auprès de Wallenroth. Je veux vous accompagner moi-même à Ratisbonne.

Conrad fut un peu surpris du changement subit de M. Schmid : « Il y a donc, pensa-t-il en lui-même, il y a donc dans chaque homme, quel que soit son genre de vie, se fût-il rouillé dans les travaux de la banque, desséché comme une momie, durci comme une pierre, il y a donc une étincelle divine qui ne s'éteint jamais : elle naît sans doute doute du souffle qui nous anime. La nature primitive finit par se réveiller en nous avec toute son énergie : le *doit* et *avoir* mercantile ne la peuvent étouffer, les systèmes théologiques ne la peuvent fausser, la diplomatie ni l'art des camps l'anéantir ; elle est là..... inébranlable. Or notre nature primitive, c'est la divinité..... Il est beau d'être homme !

Conrad ne se souvint bientôt plus ni de la lettre du banquier ni des conseils qu'il en avait reçus de vive voix : il lui pardonna toutes ces pauvretés, qui sont autant de trahisons déguisées envers la nature humaine, mais qui passent dans la vie commune, et il l'embrassa une seconde fois, parce que le principe noble, que nous appelons romanesque dans notre vie commune, existait encore en lui, ainsi que la grandeur d'âme que nous admirons tant dans les hommes des temps anciens et qui de la vie réelle a passé dans la poésie.

Malgré l'impatience de Conrad, le départ fut retardé par M. Schmid près de huit jours :

— Je n'avais nullement compté vous accompagner, disait le banquier, et pourtant il le faut maintenant : mes affaires sont trop étendues pour que je puisse sans dommage les laisser une semaine en mains étrangères ; je puis bien moins encore me séparer de vous. M. de Wallenroth a reçu une lettre de moi ; il sait que nous allons partir, il nous attend et ne s'éloignera pas.....

— Mais, disait Conrad en soupirant, chaque jour augmente les périls de l'Océan et la gène d'un vieillard abandonné.

Le jour du départ arriva enfin ; on prit des chevaux de poste, on monta en voiture. Le vieux M. Schmid, amoureux de ses aises, ne voulut pas voyager de nuit. Conrad perdait repos et patience. Tandis que M. Schmid ronflait, il écrivait un journal destiné probablement à Joséphine et qu'il voulait lui envoyer avant de quitter les rivages de l'Europe et de partir pour Bénarès.

On arriva enfin à Ratisbonne. M. de Wallenroth ne fut pas visible le premier jour. Conrad n'en conjecturait rien de bon, car il ne doutait pas que le seigneur d'Alteck fût toujours visible pour le banquier. Tout cela pouvait bien être concerté. M. Schmid, il est vrai, rentra le soir avec une figure sereine, mais cette sérénité même était suspecte à Conrad.

Le second jour, M. de Wallenroth fit enfin dire aux deux amis qu'il les attendait à dîner. Conrad insista pour que l'on partît de bonne heure ; il était résolu, au cas où son patron mettrait obstacle à son départ, de s'éloigner la nuit même, sans l'importuner davantage.

M. de Wallenroth le reçut très-bien. Après les premiers complimens d'usage, Conrad expliqua avec une vivacité fébrile la cause de son arrivée et la nécessité de son congé ; il présenta ses comptes et donna quelques détails sur ce qui se faisait à Alteck.

— Vous avez, lui dit M. de Wallenroth, exécuté ce que vous vous étiez engagé à faire au delà même de mes souhaits, excepté l'unique clause concernant Mme Walter : cette excellente femme est malheureuse..... et c'est vous.....

Conrad devint rouge comme du feu.....

— Moi?

— J'ai reçu avant-hier une lettre d'elle ; elle me marque combien vous étiez aimé dans le village, combien chacun est triste de votre perte ; elle me parle aussi d'une jeune et aimable fille, nommée Joséphine, qui s'éteint comme une lampe.....

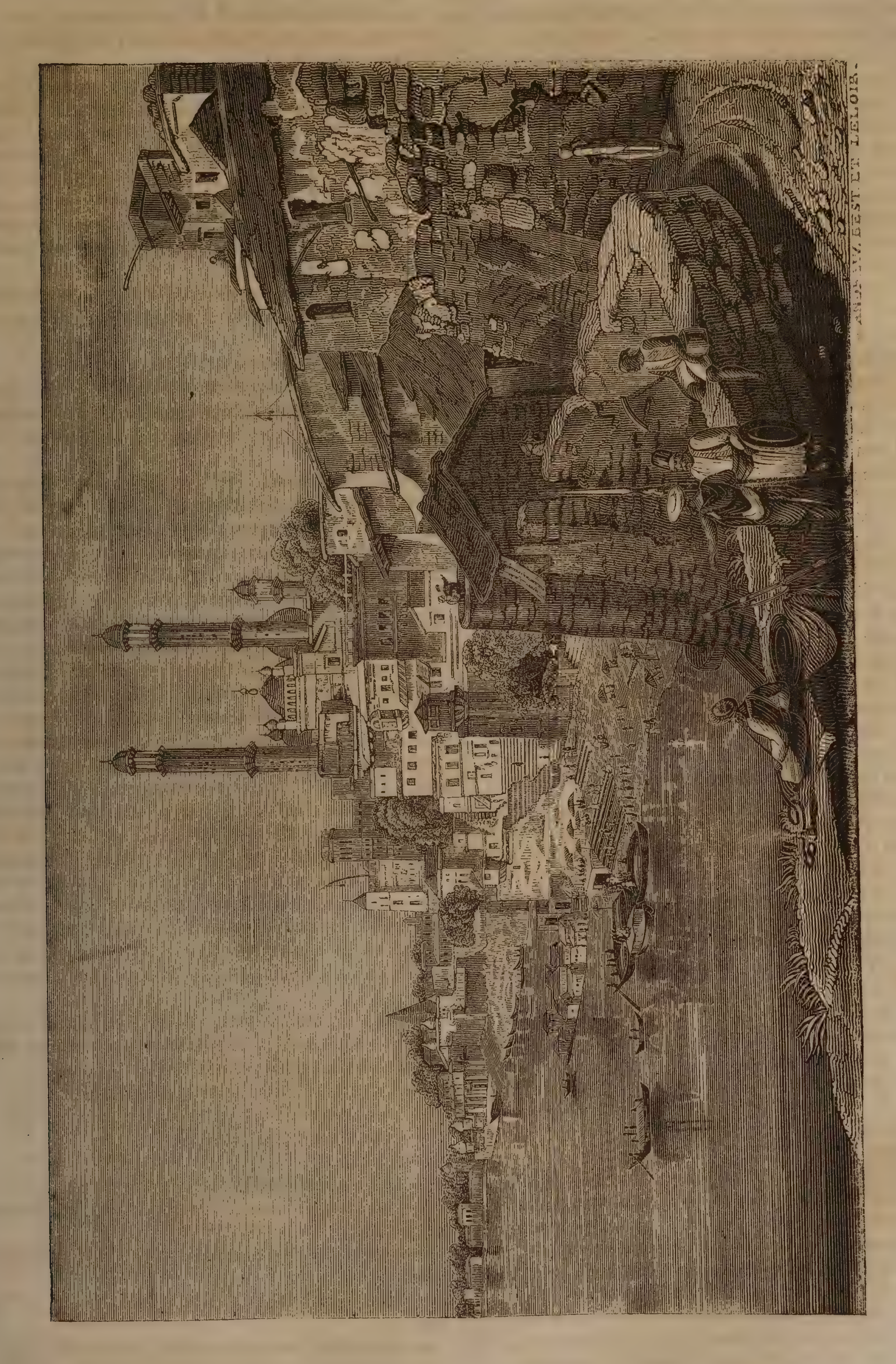
— Elle vous écrit cela?

— Certainement. La mère et la fille pensent assez noblement pour respecter votre résolution d'aller à Bénarès ; mais cette mère craint pour les jours de sa fille, qui maintenant sont en danger.....

Conrad pâlit.

M. de Wallenroth s'éloigna un moment et revint avec une lettre. Conrad la lut : elle était de Mme Walter. Elle faisait à M. de Wallenroth le récit du départ précipité du juge, ajoutant qu'elle avait aperçu depuis longtemps, non sans inquiétude, l'impression qu'il avait faite sur l'esprit de Joséphine : qu'elle se flétrissait en silence ; que les médecins levaient les épaules, ordonnaient des distractions, des voyages, mais que Joséphine ne voulait pas quitter Alteck ; que du reste elle serait trop faible pour supporter les fatigues d'une route Toute la lettre respirait la douleur d'une mère affligée.

Conrad se jeta sur une chaise, couvrit son visage de son



Vue de Benarès.

mouchoir et ne put retenir ses gémissemens. M. de Wallenroth s'approcha; Conrad reprit courage.

— Je lis dans votre âme, lui dit M. de Wallenroth, et vos larmes justifient ce que j'ai fait. Je connais Joséphine; elle m'est chère aussi : c'est un ange..... Vous l'aimez?

— Oh! oui! s'écria Conrad.

— Eh bien! calmez-vous : la santé de Joséphine et le bonheur de sa mère me sont si précieux qu'au moment où j'ai reçu cette lettre j'ai écrit par un courrier : « M. Eck ne part pas pour l'Inde : les circonstances ont changé; M. Eck retourne à Alteck. » Ma lettre est déjà sans doute dans les mains de Mme Walter. Ai-je bien fait, dites-moi?

— Vous avez bien fait, dit Conrad.

— Et vous n'irez pas aux Indes?

— Vous avez bien fait, vous dis-je : c'est toujours bien faire que d'essuyer une larme, fût-ce même avec le voile de l'illusion. Je vous remercie, monsieur de Wallenroth; j'écrirai d'ici à Alteck pour entretenir leur espoir : le temps guérit beaucoup de choses. Le temps est plus puissant que l'homme : Joséphine sera sauvée par cette ruse innocente; mais je n'en irai pas moins aux Indes.

— Quoi! monsieur Eck, voudriez-vous me faire mentir? Conrad leva les épaules :

— Voudriez-vous, monsieur, me rendre ingrat envers celui qui m'a fait ce que je suis?

— Non, s'écria M. de Wallenroth : je conçois qu'il est affreux de choisir, d'opter entre un père ou un bienfaiteur qui a tous les droits d'un père et sa fiancée.

— Les droits du père sont plus anciens, plus saints que ceux d'une fiancée; l'un ne ferait que cesser de m'aimer si j'étais capable d'une lâcheté; Joséphine me haïrait si.....

— Envisageons la chose sous un autre point de vue, répondit M. de Wallenroth; c'est-à-dire que vous voulez voler au secours d'un vieillard qu'une forte somme d'argent peut aider plus promptement, plus efficacement que vous, et laisser plongée dans le chagrin une jeune fille que tout l'or du monde ne dédommagerait pas de votre perte; vous voulez aller aux Indes pour soigner la courte existence, pour recueillir peut-être le dernier souffle d'un homme déjà épuisé et laisser ici dans sa première fleur une vie privée de toute espérance.

— J'ai pour maxime, répondit Conrad, de ne jamais m'inquiéter de ce que l'on appelle *circonstance*, *nécessité*, quand le devoir parle. La vie de Joséphine et celle de mon père sont au pouvoir du ciel; mais il dépend de moi de faire une bonne action, et je ferai ce que me prescrit le devoir : le reste dépend de celui qui ordonne tout pour le mieux; ce n'est pas mon affaire. Suis-je sûr de prolonger la vie de Joséphine par une lâcheté?

— Vous ne m'avez pas laissé achever, monsieur Eck, reprit M. de Wallenroth. J'ai écrit que les circonstances avaient changé, et c'est en effet le cas. Je gage que vous n'irez pas aux Indes.

— Quoi! M. Marbel serait-il mort? voulez-vous me tromper? s'écria Conrad effrayé, ou bien auriez-vous reçu par des lettres récentes la nouvelle que mon bienfaiteur est en route pour revenir en Europe? Je vous en supplie, ne me tenez pas à la torture, je suis assez malheureux!.....

— Rien de tout cela, répondit en riant M. de Wallenroth. Vous allez être bien étonné : vous êtes propriétaire d'Alteck. Alteck n'est plus à moi : il ne m'a appartenu que peu de temps. M. Marbel m'en a acheté la propriété : il vous l'avait destinée; mais il voulait auparavant savoir quel profit vous avaient fait vos voyages. M. Schmid a été l'exécuteur de la volonté de Marbel; vous avez subi l'épreuve, tout est fini maintenant : vous êtes tel que vous désirait Marbel. Je vous remettrai aujourd'hui l'acte authentique de donation. Vous avez bien gagné Alteck; la propriété vous en appartient.

Conrad était pétrifié; il ne savait plus que croire. Enfin il s'écria d'une voix tremblante, les yeux pleins de larmes et levés vers le ciel :

— Généreux Marbel! toujours penser aux autres, jamais à toi! Tu n'es donc plus dans le besoin! Puisqu'il en est ainsi (car je pense, monsieur de Wallenroth, que vous ne riez pas de moi dans ce moment solennel). Je vous prie, vous ou M. Schmid, de faire avec moi un accord également avantageux. La propiété d'Alteck rapporte environ soixante-dix mille florins; en peu d'années, elle en vaudra cent vingt mille : voulez-vous m'en donner le montant en lettres de change sur Londres?

— Avant d'entrer en marché, dit M. de Wallenroth avec une agitation marquée, il vous faudrait avoir en main l'acte de donation.

Il sortit pour le chercher.

Le banquier, dès que M. de Wallenroth fut de retour, l'acte en main, prit Conrad dans ses bras et le pressa en silence sur son cœur : ses yeux étaient humides; il quitta l'appartement.

M. de Wallenroth n'était pas plus tranquille; il donna le parchemin à Conrad et suivit en toute hâte M. Schmid pour cacher des larmes qu'il ne pouvait plus retenir.

Conrad ne comprit pas la conduite de ses hôtes. « Qu'ont-ils donc? pensait-il en les suivant des yeux; ils ont l'air troublé. Ma résolution d'aller aux Indes a manifestement leur approbation : pourquoi s'y opposeraient-ils donc? Que leur importe que j'aille ou que je reste, que je gagne ou que je perde? car pour des hommes dont l'âme s'est rouillée dans le commerce de la vie, tout revient en définitif à gagner ou à perdre, à avoir ou à devoir.

Il s'assit près d'une fenêtre, déroula le parchemin. Quand il en vint au nom de Marbel, écrit de la main de son bienfaiteur, il baisa l'endroit où cette main chérie s'était appuyée..... puis il lut. C'était bien en effet une cession de propriété avec ses droits et franchises en faveur de Conrad Eck, qu'il appelait l'enfant de ses soins. La signature le surprit si fort, qu'il crut l'acte faux : il était daté de Ratisbonne, et la date n'avait que deux jours. Comment la signature de M. Marbel était-elle là, si c'était la sienne?

Conrad se levait pour aller chercher ses deux vieilles connaissances, quand M. de Wallenroth, la figure tout épanouie :

— Eh bien! avais-je tort, mon cher Eck, s'écria-t-il avec des yeux pétillans de joie? Nous ne partons plus pour les Grandes-Indes; nous restons? hein?

— Pas le moins du monde : cet acte est faux.....

— Non, certes; il est véritable, sur mon honneur

— Mais il est daté d'avant-hier?...

— Sans doute.

— Qui a apposé la signature de mon père?...

— Qui?... qui? mais M. Marbel : vous devez connaître sa signature?

— Sans doute, je la connais; mais quand a-t-il signé cet acte?

— Mon Dieu! vous le voyez; lisez donc?.... avant-hier.....

— Avant-hier? me prenez-vous pour un fou? Qu'est-ce à dire? comment a-t-il pu écrire? n'est-il pas à Bénarès, à moins qu'il ne soit de retour..... Parlez..... parlez donc?

— Il n'est pas de retour.

— Quelle tromperie!.....

— Non, pas de tromperie! il n'y est jamais allé, aux

Indes, s'écria une voix dans la chambre voisine. — La porte s'ouvrit, et le vieux Marbel entra, donnant la main à M. Schmid. Il tendit les bras à Conrad : « Oh! mon fils, » dit-il en embrassant le jeune homme immobile comme une statue et ne sachant que penser de ce qu'il voyait, et Marbel pleurait.

— Non, mon ami, mon enfant, je ne suis jamais allé aux Indes. Viens, presse-moi sur ton noble cœur : tu es la joie de ma vie..... Que Dieu soit loué! Tu es ce que tu devais être!.....

La joie du vieux Marbel n'était pas moindre que celle de Conrad, qui resta longtemps sans pouvoir trouver un mot pour exprimer son étonnement. On lui en avait tant dit, il en avait tant dit lui-même qu'au bout de quelques heures il ne concevait pas encore bien ce que tout cela signifiait.

— Çà, enfant, dit M. Marbel, je veux te conter toutes mes affaires dans leur ordre : assieds-toi. Il est bien vrai que j'ai eu toutes sortes de chagrins à W.... Je ne sais pourquoi il prit fantaisie au prince de m'attacher au dos un titre de noblesse. Je respecte la noblesse : il faut une échelle sociale, quoique la laine serve bien moins que le nom à distinguer la brebis du bouc. Celui qui, fonctionnaire public, trouve son bonheur dans la société du prince, et qui désire se servir de cette influence pour étendre le cercle de ses bienfaits, que celui-là se laisse anoblir : il fait, ma foi, bien! c'est un bon et utile héritage pour ses enfans. Mais un homme qui n'a ni enfans ni influence, qui ne demande aucune place, qui est content, qui a ce que ne peuvent donner les princes, un cœur pur, qui fait du bien autant qu'il le peut : pour un tel homme, dis-je, un parchemin n'est qu'un embarras, une incommode sujétion. Il m'arrivait souvent de prendre au sérieux une chose insignifiante : je blessai le prince par mes refus, ou plutôt je blessai ses courtisans : je m'en souviendrai longtemps. On commença à me chercher noise à tout propos. Je me dépitai, je fis mes paquets et je quittai la résidence. Ce fut alors que je t'écrivis de me donner régulièrement de tes nouvelles, quand même tu ne recevrais aucune réponse de moi : écrire est pour moi une peine.....

Je me retirai dans une petite campagne où je vivais en paix dans le silence. Dieu vint m'y visiter pour m'apprendre que le ciel n'est pas ici-bas : je fus attaqué d'une fièvre bilieuse putride, comme l'appellent les médecins. Me voyant en danger de mort, on me demanda si mon testament était fait. On eut raison : qui n'est pas prêt à mourir tous les jours et à paraître devant son juge a vraiment un trou au coude. Tu me comprends, Conrad?....

Mais, pauvre homme que je suis, je n'ai pas d'enfans! j'ai en échange bon nombre de parens éloignés qui attendent avec impatience ma mort, tous gens ignorant le bon usage de l'argent; je me trompe : entendant à merveille les règles d'intérêts, ambitieux, pleins de gloriole, ayant bonne table et regardant comme folie de se priver pour augmenter un superflu utile à ceux qui n'ont rien. Ces gens, pensais-je, sont vraiment assez riches. J'ai élevé ou fait élever grand nombre d'enfans, mais sais-je s'ils sont ce qu'ils doivent être : ils ont tous leur trou au coude. Pour en finir, je lègue à chacun d'eux une somme égale : qu'elle leur serve pour l'avenir! tant pis s'ils en font mauvais usage.

Au moment où je tombai malade, soigné par des mercenaires, je sentis le profond besoin d'être aimé pour moi, pour moi seul; je pensai à toi : je désirai te revoir. Tu revins. Je voulus te mettre à l'épreuve, savoir si tu n'avais pas quelque trou au coude. J'avais acheté la propriété d'Alteck, véritable nid de misère. Il n'est meilleure épreuve, pensai-je, pour savoir s'il a bon cœur et tête saine : mon ami Wallenroth fut assez bon pour me prêter son nom. M. Schmid fit annoncer dans un journal la place de juge; il te porta lui-même la feuille : tu sais le reste.

M. de Wallenroth fit une clause en faveur de la pauvre veuve d'un homme que j'ai beaucoup connu. Cet homme avait été mon ami d'enfance; sa femme était un ange sous une forme humaine : si elle n'eût pas aimé mon ami Walter, je l'eusse prise pour épouse. Fille, je l'aimai en silence; elle l'ignora : à peine me connaissait-elle. Mais, comme je te l'ai dit, elle aimait Walter. Je m'éloignai et combattis un penchant qui sans mentir m'avait fait au coude un trou presque irréparable. De temps en temps seulement j'apprenais par M. de Wallenroth des nouvelles de mon ancienne passion, et quand le bon Walter mourut, sans fortune, je fis aider sa veuve par M. de Wallenroth : nous la plaçâmes à Alteck. « Cette femme est un ange, dis-je à Wallenroth. — Si c'est un ange, me dit-il, sa fille Joséphine est sûrement un séraphin. — S'il en est ainsi, pensai-je, et que Conrad soit un brave homme, il ne peut manquer... » Mme Walter demeurait avec son séraphin à Alteck, nous l'y transplantâmes.

Toutes les fois que tu venais à W.... pour rendre tes comptes à M. Schmid, je me rendais incognito à Alteck : mon cœur jouissait en toi. Tu eus aussi ton trou au coude!... Dans une année tu exécutas beaucoup de choses; je résolus alors de t'adopter pour fils et de te donner tous mes biens, car, pensais-je, Conrad marche sur mes traces; c'est un bon jeune homme; mais m'aime-t-il comme un père? C'était une question. Pour m'en assurer, nous jouâmes la petite comédie qui mit ton pauvre cœur dans l'angoisse qui faillit le briser. N'en aie pas de chagrin : tu m'as fait retrouver, à moi, sur le déclin de l'âge, le paradis que j'avais perdu. Écoute maintenant le dénoûment de la comédie. Je me rendrai avec toi à Alteck, j'habiterai avec toi, nous ne nous quitterons plus..... Si..... nous nous quitterons..... mais le plus tard possible..... Marbel essuya une larme. Allons, n'y pensons pas. Nous ferons un ciel d'Alteck..... mais un ciel sans nuages? hein?... Je veux, avec mes cheveux gris, faire connaître à Mme Walter tout l'amour que j'eus pour elle..... Toi, Conrad, n'aurais-tu rien à dire à Joséphine, à ton séraphin?

A quelques temps de là le mariage se fit. Au sortir de l'église on monta en voiture... : « Mon fils, dit Marbel à Conrad, ne reste pas ici un quart-d'heure de plus. Après demain nous partons pour Alteck, où nous ferons nos arrangemens d'avenir. Toi, tu vas prendre la route de Leipsig, où tu retireras l'argent placé chez le banquier R*** : voilà tes instructions. Dans quinze jours, au plus tard, tu seras de retour à Alteck. Joséphine sera ta compagne de voyage, de peur d'ennui.

Et tout fut dit. Au bout de quinze jours, Conrad était de retour à Alteck avec sa jeune femme. M. Marbel, Mme Walter et tout le village allèrent à leur rencontre en poussant des cris de joie.

— C'est là sans doute une touchante histoire, dit le colonel, qui essuyait une larme tombée de sa paupière; mais après le roman vient l'histoire : furent-ils heureux?

— Heureux comme les saints dans le ciel! s'écria Marie.

— Ah! ah! dit le colonel, je suis convaincu maintenant de ce que je soupçonnais : Conrad n'est autre que vous, mon cher George, et sous le nom de Joséphine vous avez dépeint Mme Marie. Voilà qui conclut tout autant que mon histoire de la jambe de bois. Voyons, mon cher monsieur Félix, qu'allez-vous faire? à quel parti vous arrêterez-vous. Est-ce oui? est-ce non?

— C'est oui, colonel, j'épouserai Louise Blum!

— Louise Blum! répéta le colonel avec surprise : une jeune fille blonde qui a vingt ans, et dont la mère est veuve d'un brave capitaine tué durant les campagnes de France.

— Comment savez-vous tous ces détails?

— C'est que Louise Blum est ma nièce, l'enfant de ma sœur que je venais voir, après un long voyage en Amérique. Habitué à marcher, je préférai faire à pied les six lieues qui me séparaient encore de Munich. C'est une promenade qui m'a d'abord assez mal réussi, mais dont l'issue me paraît à présent des plus heureuses, car mon séjour ici a réconcilié avec beaucoup de bons sentimens et de douces croyances mon cœur brisé par les déceptions les plus cruelles, puisque me voilà réconcilié avec le mariage, non pas pour mon compte, car je suis trop vieux, mais pour celui de ma nièce. J'ai gagné honorablement une aisance quelque peu dorée : si vous le voulez, le vieux soldat la partagera avec vous, Félix, et avec sa nièce : ce qu'il vous demande en échange, c'est une place pour lui à votre foyer, une place comme celle que j'ai trouvée ici.

— Vous aurez de plus toute la tendresse d'un fils! s'écria Félix.

Ils s'embrassèrent, et le lendemain matin la mère de Louise pensa mourir de joie en revoyant son frère qu'elle croyait mort aux Grandes-Indes; Louise n'éprouva pas des émotions moins vives lorsque son oncle lui présenta Félix et lui dit :

— Voilà un mari; le veux-tu, oui ou non?

Rouge et confuse, Louise ne répondit ni oui ni non, mais elle donna la main à son oncle et tendit l'autre à Félix.

Henry ZSCHOKKE.



Sujet pris dans la nouvelle.



CHARLES-QUINT,

Héros populaire.

L'histoire, telle que nous la faisons, ne peut guère prétendre aux honneurs de la popularité. Le peuple en effet ne se met point en peine des vieux manuscrits consultés par une érudition patiente et laborieuse; il n'a aucun égard aux scrupules de la chronologie et ne donnerait pas un denier de toutes nos synthèses les plus éminemment humanitaires. La multitude des noms, des événemens, des dates, fatigue sa mémoire et son attention. Déroulez sous ses yeux une longue suite de siècles, il va les résumer dans deux ou trois hommes qui l'ont frappé par des vertus ou des vices à la portée de son intelligence, en harmonie avec ses penchans; il s'identifiera avec eux, leur attribuera les paroles, les actions qui lui auront plu dans les récits consacrés à d'autres renommées et de quelques traditions vraies en elles-mêmes, jointes à beaucoup de détails enfantés par son imagination à la fois triviale et merveilleuse, il leur composera une biographie piquante que la poésie adoptera sans doute, s'il reste encore une poésie, et dont la postérité des savans et des raisonneurs sera peut-etre un jour dupe à son insu, malgré son scepticisme et ses dédains.

Ainsi à des distances considérables nous apparaissent Charlemagne, Charles-Quint, Henri IV, Napoléon.

Si l'on veut comprendre comment le peuple envisageait Charlemagne, il faut lire son histoire par le moine de Saint-Gall, il faut parcourir les poëmes qui ont reçu de lui le nom de *Carolingiens*. Charlemagne, c'était la grandeur franque fondée sur la conquête et sur le christianisme.

Henri IV, *ce vert galant qui savait aimer et se battre*, lancer un bon mot et donner un bon coup d'épée, se ménager un rendez-vous et gagner une bataille, vaincre ses ennemis et tendre une main secourable au pauvre, est le roi français par excellence.

Napoléon, sorti du peuple, est la personnification du peuple même. Il eut beau lui montrer un front sévère et soucieux, vainement il lui commanda avec une volonté de fer, le peuple en se courbant semblait ne se soumettre qu'à sa volonté propre. Et puis tant de puissance le rendait

orgueilleux, des victoires si multipliées lui causaient une étourdissante ivresse, et à peine le *petit caporal* eut-il cessé de régner qu'on oublia tout le sang, tous les maux qu'avaient coûtés ses lauriers, pour ne se ressouvenir que de sa force et de son génie.

Que l'on ne s'y trompe pas, si le peuple fait cas de la bonté, il admire encore plus la vigueur, l'énergie personnelle, dût-il en ressentir les effets. C'est lui qui a mis en circulation le proverbe : *Qui aime bien, châtie bien*, et cet axiome de la sagesse des nations ne doit qu'à lui seul toute son autorité.

Descendez jusqu'aux classes inférieures de la société : vous y trouverez un mélange de rudesse et de bienveillance; le peuple, dans celui qui sait frapper et faire justice, se reconnaît et s'aime lui-même. Avis aux hommes qui gouvernent, de ne jamais songer à désarmer les masses par la faiblesse : la débonnaireté n'est pas une vertu politique.

Charles-Quint en fit l'expérience. Cette ville, dans laquelle il était né et où fermentait encore l'esprit des Artevelde, avait bravé son pouvoir. Il la punit d'une manière terrible, et n'en perdit pas pour cela sa popularité.

Il n'existait point alors de journaux dans lesquels on exposât de belles théories sur la liberté générale ; mais on avait des priviléges positifs et pratiques dont on se montrait fort jaloux. Charles y porta plus d'une atteinte, et peut-être s'y voyait-il obligé, puisque l'ère de l'unité monarchique était arrivée. Or on ne saurait organiser fortement un grand système politique en respectant complètement l'individualité de chaque partie qu'il réunit et coordonne. Ces tentatives *liberticides*, comme on disait en 1790 et comme on le dit encore aujourd'hui, excitèrent des murmures, et le prince n'en resta pas moins populaire.

C'est que Charles réunissait en lui ce qui impose à la multitude, gagne et séduit la foule, flatte la vanité nationale, et qu'il s'était élevé si haut qu'il avait en quelque sorte franchi les limites du monde réel. C'est qu'en outre il usait au besoin de cette cordialité familière qui fait pardonner au sujet la supériorité du maître.

S'agissait-il des qualités matérielles et palpables principalement estimées par les hommes grossiers, il était vaillant, infatigable. Dès qu'il se mit à faire la guerre, toujours le premier à cheval, toujours le premier la lance au poing, on savait qu'il payait de sa personne sur le champ de bataille, et les Flamands et les Brabançons ne l'admiraient pas moins pour sa bonne grâce dans les tournois et *behours*, ou pour son adresse à abattre le *papegai*, quand il se mêlait aux confrères du serment des archers et déposait sa couronne impériale et ses autres diadèmes pour prendre la qualité modeste de roi de l'arbalète.

Charles, ce premier bourgeois de Gand, qui touchait dans la main du pauvre et faisait trembler l'Europe, où ne commandait-il pas? Dominateur en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Asie, en Afrique, il était maître d'un monde nouveau que l'on ne connaissait jusqu'alors que par des récits fabuleux. A Gand, à Bruxelles, à Anvers, on pensait peut-être avec satisfaction que l'héritier de Charlemagne, le chef de l'empire, le roi de tant de royaumes, était simplement comte de Flandre et duc de Brabant.

Il avait d'ailleurs fait la guerre aux infidèles, comme les croisés ; il avait voyagé comme les héros de cette chevalerie dont le dernier éclat rayonna sur son front : Charles était le petit-fils du prince célébré dans le *Theurdank* et dans le *Weiss kunig*, et la bibliothèque du chevalier de la Manche n'avait pas encore été livrée aux flammes.

Était-il question de son caractère? le peuple ne tenait pas compte des reproches adressés à son idole par les ennemis du dehors; François Ier, dont la politique était loin d'être loyale, accusait inutilement Charles-Quint de mauvaise foi ; les Français, en brocardant, pouvaient s'amuser à l'appeler *Charles qui triche* au lieu de *Charles d'Autriche* ; on ne lui demandait pas une probité que ses adversaires n'avaient garde d'avoir. Habile à prendre le ton et les manières des pays qu'il gouvernait, s'il se montrait grave et réservé en Espagne, il était ouvert et enjoué parmi les Belges. On a réimprimé souvent en flamand et en français un bouquin sans aucun mérite littéraire, mais dont le titre explique très-bien, à mon sens, pourquoi Charles acquit tant de renom parmi ce vulgaire insouciant et moqueur où viennent ordinairement expirer les échos de la gloire ; il contient *La vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible empereur Charles-Quint.* Ce titre est ridicule, je le veux bien ; cependant il ne s'y trouve pas un seul mot à négliger. Charles passait pour invincible, il déployait de l'héroïsme et il était plaisant! Voilà tout le secret de l'enthousiasme qu'il a inspiré aux Belges.

Il était *plaisant*, notez ceci. Dans ce temps en effet on faisait joyeusement de grandes et nobles choses, et nous en faisons gravement de frivoles et de petites. Cette morosité affectée, dont nous sommes fiers, n'est pourtant pas un signe de civilisation ; bien au contraire, il n'y a rien de si sérieux qu'un sauvage, et à côté d'un Huron ou d'un Arabe du désert, nos jeunes penseurs paraîtraient de francs évaporés. Leur raideur la plus sublime, leur pesanteur la plus transcendante serait de la pétulance et de l'étourderie.

L'Allemagne aussi s'entretient avec orgueil de notre *empereur* à nous ; mais fidèle à son caractère fantastique, elle en fait des récits différens des nôtres. Pour l'Allemand, Charles est un personnage presque mythologique; pour nous, c'est un bon compagnon, un bon vivant, en chair et en os, c'est un Flamand dans toute la force du terme.

Quelques historiettes feront mieux saisir ma pensée.

Les Hessois ont une singulière tradition. Entre Gudensberg et Besse est une montagne appelée l'*Oden-Berg*, où, disent-ils, l'empereur Charles-Quint fut englouti avec toute son armée. Avant qu'une guerre éclate, cette montagne s'entrouvre, l'empereur Charles sort, donne de son cor de chasse et passe avec toutes ses troupes dans une autre montagne. Comme la Hesse vient de promettre 5,000 hommes armés à la Confédération, nous pourrions bien être témoins bientôt de ce prodige.

A un petit mille allemand de la ville de Salzbourg s'élève l'Auterberg ou Wanderberg, entièrement creusé dans l'intérieur et rempli de palais, d'églises, de couvens, de jardins, de sources d'or et d'argent gardées par des nains qu'on a vus quelquefois venir à Salzbourg, vers minuit, pour célébrer l'office divin dans la cathédrale. Là, entouré de princes et de grands, dans une espèce de *Walhalla* ou de *Walaskialf* moderne, siége l'empereur Charles-Quint, une couronne d'or en tête et le sceptre à la main. Il fut englouti, non plus cette fois dans l'Oden-Berg, mais dans la vaste plaine de Walserfeld, et il a conservé absolument l'aspect qu'il avait alors. Sa barbe grise ou *merlée*, comme s'exprimaient les trouvères, est d'une longueur démesurée et couvre entièrement sa cuirasse d'or. Les jours de fête et de cérémonie, cette barbe est partagée en deux moitiés retenues par une torsade de perles. L'empereur a un air de pénétration et de profondeur, et il se montre affable et bienveillant envers ceux qui vont s'ébattre avec lui dans une

belle prairie. Pourquoi fixe-t-il là son séjour et qu'y fait-il? tout le monde l'ignore et Dieu seul le connaît.

D'autres ajoutent que Charles est assis à une table dont sa barbe fait déjà plus de deux fois le tour. Dès qu'elle aura achevé le troisième, la fin du monde arrivera; l'Antechrist paraîtra, il livrera bataille sur les hauteurs de Wals, les anges sonneront de la trompette, et les hommes auront vu leur dernier jour.

Écoutons maintenant l'auteur véridique de l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand magicien, avec son testament et sa vie espouventable.*

L'empereur Charles, cinquième de ce nom, était venu avec toute sa cour en la ville d'Inspruck. Un soir, vers la fête Saint-Philippe et Saint-Jacques, car ces histoires ont souvent leur date précise, l'empereur, informé que le docteur Faust était dans la ville, le fit venir et lui demanda pour preuve de son savoir faire de ressusciter Alexandre-le-Grand, afin d'apprendre de la bouche de ce prince par quels moyens il sut s'élever à un si haut degré de puissance et de gloire. Faust, en protestant de son obéissance, déclara qu'il lui était impossible d'évoquer Alexandre même, mais qu'il pouvait enjoindre à un esprit d'en prendre la forme et la figure, à condition néanmoins que l'empereur garderait le plus profond silence.

« Soudain voicy venir Alexandre-le-Grand, qui entra en la forme et contenance qu'il fut veu estant en vie.

» C'est à sçavoir un petit homme carré et ramassé, rouge en visage et la barbe de même couleur et espaisse, et un regard robuste et fier, comme s'il eût eu les yeux perçans d'un basilic. Il passa ainsi avec un harnois complet vers l'empereur Charles-Quint et se prosterna devant luy avec une profonde révérence. L'empereur vouloit l'arrêter et luy toucher, mais Fauste ne luy voulut pas permettre de ce faire. Toutefois soudain après cela que ledit Alexandre fut derechef prosterné, et qu'il fut retourné vers sa porte, sa dame aussi vint semblablement là et fit la révérence à l'empereur. Elle y vint avec un accoustrement de velours bleu, tout accommodé avec des dorures et des perles; elle estoit en son visage aussi belle et vermeille par les joues, comme si c'eust esté lait et sang meslez ensemble, une face longuette et néanmoins rondelette. Or l'empereur pensa en luy-même: « J'ay veu deux personnes que j'avois long-temps » désiré de voir,... » et afin que l'empereur fust plus esclarcy au vray de la vérité de cela, il pensa à part soy: « Maintenant j'ay ouy dire souvent qu'il avoit une grosse verrue » sur la nuque du col. » Et s'approcha pour y voir si elle estoit ainsi en cette figure, et s'il l'y trouveroit. Et il trouva ainsi la verrue, car il s'arresta coi comme un baston picqué, et incontinent après il se disparut, après que l'empereur en eut accomply son desir. »

Tels sont les récits de la rêveuse Allemagne. Nous allons maintenant rentrer dans les trivialités de la vie.

L'empereur venant un jour d'Anvers à Bruxelles, des cavaliers de sa suite écrasèrent une brebis. Le berger les suivit, et ayant inutilement demandé qu'on l'indemnisât de cette perte, il fit arrêt sur la personne de l'empereur. Charles, loin de s'offenser d'une pareille hardiesse, voulut que l'affaire fût plaidée selon les règles, et fut condamné à payer la brebis ainsi que les dépens du procès. Quelque temps après, le rapporteur de la cause, mandé à la cour fut interrogé s'il n'avait point d'égard à l'autorité du prince. Il répondit noblement qu'il lui rendrait toujours ce qui lui était dû, mais qu'en matière de justice il ne craignait que Dieu. L'histoire rapporte que Charles, touché de l'intégrité de ce magistrat, dont malheureusement on n'a pas conservé le nom, l'attacha à sa personne et eut recours à ses conseils dans les occurrences les plus importantes.

Lorsque l'empereur résidait à Bruxelles, il visitait souvent le monastère de Groenendael, situé aux portes de cette ville, dînait avec les religieux le jour de Pâques et assistait dévotement à la lecture qu'on faisait pendant les repas de ces bons pères, suivant l'ordonnance du concile de Tolède.

Le vendredi saint de l'année 1535 (les dates sont précises), après avoir fait ses dévotions dans le cloître, il all chasser avec quelques gentilshommes de sa suite; ayant aperçu un héron à une hauteur d'environ neuf cents pieds, il le visa et, contre son attente, il l'atteignit. L'oiseau tomba dans l'étang de Groenendael, au milieu duquel, en mémoire de ce tour d'adresse, on éleva une colonne surmontée d'un héron en bronze. Sur le bord de l'étang on plaça la statue de l'empereur armé d'une escopette dont le canon servait de canal à une fontaine.

Une autre fois, à la chasse du sanglier, Charles s'égara et frappa à la cabane d'un pauvre paysan de la forêt de Soigne. Le rustre, qui le prenait pour un simple gentilhomme, lui servit un déjeuner frugal; mais l'empereur, se sentant en appétit, lui demanda s'il n'avait point de vénaison. Le paysan, après s'être consulté avec sa femme, lui servit une tranche de cerf salé, en lui recommandant bien de n'en rien dire, de peur qu'il ne fût pris par le garde-forestier.

Plusieurs jours après, Charles se fit amener son hôte, qui, en reconnaissant l'empereur se crut perdu. Celui-ci le rassura et lui demanda quelle récompense il désirait pour son déjeuner: « La permission, répondit le villageois moins intimidé, de couper librement des balais dans le bois. »

Surpris d'une demande si modérée, Charles la lui accorda et lui commanda d'apporter le lendemain à la cour autant de balais que lui et sa femme pourraient en porter. En même temps il ordonna à ses courtisans de ne se présenter le lendemain devant lui qu'un balai à la main, balai qu'ils achèteraient d'un paysan placé à l'entrée du palais. Celui-ci les vendit une pistole la pièce et ne rentra dans sa chaumière qu'avec une bourse bien garnie.

Figurez-vous les Egmond, les Croy, les Châlon, les Lannoy, les Mansfeld, les Lalain, les Ligne, les Wassenaer, les Trazegnies, leur Toison d'or au cou et armés chacun d'un balai! Mais c'est ainsi que le peuple comprend les cours et l'autorité souveraine.

L'an 1540, le jour de Saint-Mathieu, l'empereur était à Gand, ce *gant* où il se vantait d'enfermer Paris et auquel n'auraient pas suffi vingt des plus belles peaux d'Espagne. Ayant eu avis que Ferdinand, roi des Romains, son frère, était arrivé à Bruxelles, il partit la nuit accompagné du seigneur de Beveren. Il était tard quand il arriva à Berghem-Sainte-Agathe, près de Bruxelles, et l'obscurité l'empêchant d'avancer, il fit lever un paysan pour lui servir de guide jusqu'à la ville. Le paysan, qui avait mal cuvé son ivresse de la veille, sortit une lanterne à la main et demanda brusquement le nom de celui qui dérangeait son somme. L'empereur, pour s'en amuser, répondit qu'il s'appelait Charles: « Eh bien! Charles, lui dit le manant, tenez ma lanterne pendant que je satisferai certain besoin. » Lorsque ce pauvre diable sut qui il avait traité si cavalièrement, il trembla de tous ses membres, mais l'empereur, qu'il avait tiré d'un mauvais pas, l'exempta sa vie durant de toutes tailles, aides et subsides. Abraham Gœlnitz, dans ses voyages, n'a pas oublié de recueillir cette anecdote, consacrée encore aujourd'hui par une enseigne.

Les fous de cour étaient alors a la mode et continuèrent à l'être longtemps apres. Floegel en donne à Charles-Quint plusieurs, Pedro de San Erbas, Zapata et Pape Thuin, qui devait appartenir à une famille de bouffons, puisque Brusthem assure qu'en 1487, le 17 mars, mourut à Louvain le seigneur Antoine, dit Paep Thoen, dont les bons mots passaient pour miraculeux : *Cujus joci mirandi fuerunt.* Celui-ci était une illustration toute belge, un plaisant du cru, un farceur national. Il avait été marguillier à Louvain, et il était monté de là aux brillantes fonctions de fou gradué. J'ai rapporté ailleurs un trait de lui qu'on a attribué à Gonel, à Uyle-Spiegel et à Roquelaure, tant la propriété de la gloire est chose incertaine, tant il y a d'usurpations même en fait de bêtise!

Il me serait aisé de multiplier les contes et les anecdotes, mais je ne veux pas qu'on me reproche de faire du *Musée des Familles* un supplément à l'*Art de se désopiler la rate*. Tout ce que j'ai voulu, c'est montrer Charles-Quint sous un point de vue où on le place rarement. J'ai cherché à l'esquisser dans quelques-uns de ses rapports avec le peuple. L'histoire ne doit pas mépriser ces considérations, ni ressembler à ces bonnes gens qui s'imaginent qu'un monarque d'autrefois est constamment assis sur son trône, la couronne au front, comme le roi de cœur ou de carreau, tout chargé d'or et de pierreries, buvant de l'or potable et ne mangeant que des mets saupoudrés d'or.

Le baron de **REFFEINBERG.**



Vue de Gard. — L'Hôtel-de-Ville.

ÉTUDES MARITIMES.

LE NAVIRE DES MORTS.

Au mois de juin 1813 partit de Toulon le brick de guerre *le Cuirassier*, transportant à Smyrne, avec toute sa famille, M. ***, consul français aux échelles du Levant. Chargé moi-même d'une mission particulière, j'avais reçu un ordre d'embarquement sur le même bord.

Le Cuirassier était un joli bâtiment, bien propre, bien coquet, ayant bonne tournure sous voile et très-bon marcheur; il était nécessaire qu'il fût ainsi, car la mer était couverte de vaisseaux anglais. De plus, il avait été muni par le commandant, B***, qui savait qu'il aurait des dames à son bord, de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément: dans la chambre, ornée avec un goût exquis, on voyait un superbe piano de Petzold et d'autres instrumens de musique qui faisaient un agréable contraste avec les trophées de sabres et de pistolets qui sont la décoration habituelle de cette pièce. Nos repas, auxquels le capitaine invitait toujours quelques-uns de ses officiers, étaient servis avec toute la recherche qu'on aurait pu désirer à Paris. Quand il faisait beau, nous passions la soirée à causer et à nous promener sur le pont, regardant le ciel bleu, la mer bleue, et respirant l'air parfumé de la Méditerranée. Quand le le temps était froid ou sombre, on restait dans la chambre; alors les dames faisaient de la musique ou venaient s'asseoir avec nous autour du commandant, qui nous racontait des aventures de mer ou des combats contre les Anglais. Ces soirées avaient pour moi un charme indicible, qui a gravé pour toujours dans ma mémoire cette traversée, la première et la plus agréable que j'aie jamais faite. Un lugubre incident qui nous advint environ quatorze jours après avoir quitté Toulon m'empêchera de l'oublier.

L'empire français guerroyait alors contre toute l'Europe, et quoique *le Cuirassier* fût bien armé et l'équipage excellent, le commandant, d'après les instructions du ministre de la marine et des colonies, duc Decrès, avait ordre de toujours éviter l'ennemi, et de ne se battre qu'à la dernière extrémité, jusqu'à ce qu'il eût conduit à destination le consul de Smyrne. En route, nous avions rencontré plusieurs bâtimens de guerre anglais ou russes; mais de longs détours nous avaient mis hors de leurs atteintes. Enfin depuis plusieurs jours la mer semblait plus libre, et nous espérions regagner par la supériorité de notre marche tout le temps que nous avions perdu.

Le 20 juin au soir, on venait de piquer neuf heures, nous étions par le 2e degré de longitude et le 37e de latitude nord, à peu près à la hauteur d'Alger. Le temps était clair et assez beau; mais une brise carabinée qui venait de . ouest avait forcé les dames de rester dans la chambre après le dîner; le navire courait grand largue, toutes voiles dehors, tout était en ordre. Le commandant se mit à nous raconter son premier combat, celui de Trafalgar. Il en était à la mort de lord Nelson lorsque nous entendîmes en haut un bruit confus de voix et de pas; au même instant l'aspirant de quart entra et annonça au capitaine que la sentinelle venait de signaler un grand navire. Le capitaine interrompit sa narration pour monter sur le pont et regarder avec sa lunette le navire signalé: c'était un grand bâtiment qui venait au vent et qui marchait droit sur nous.

Le commandant emboucha son porte-voix:

— Tout le monde en haut!

C'était déjà fait.

— Branle-bas général partout!

Cela se fit en un clin d'œil.

Puis on laça les bonnettes. Aussitôt le navire donna un violent coup de tangage, comme s'il eût voulu fendre les ondes et entrer dans l'abîme, puis il se redressa gracieusement et se mit à serrer le vent avec une vélocité merveilleuse: nous avions pris chasse.

Toutes choses ainsi disposées, et le navire inconnu paraissant perdre beaucoup sur nous, le commandant redescendit et se disposait à continuer sa narration; mais il n'y fallut pas penser.

Les dames s'étaient mises à se raconter des histoires épouvantables de corsaires algériens.

Le commandant, blasé sur ces récits, alla fort tranquillement se coucher tout habillé dans son cadre, après avoir donné ordre qu'on le réveillât sur-le-champ s'il se présentait quelque chose d'extraordinaire.

Pour moi, je tins compagnie aux dames, qui ne se couchèrent point. Il faut avouer que je n'étais pas tout à fait à mon aise, non pas que je craignisse en aucune façon les corsaires barbaresques: « Allah nous garde, avaient-ils dit souvent, de toucher à quelque chose qui appartienne à son fils le grand Napoléon. » Sur ce point, j'étais fort tranquille; mais pour ce qui regardait les pontons d'Espagne ou d'Angleterre, ma sécurité n'était point aussi complète.

Quand vint l'aube du jour, le commandant monta sur le pont; *le Cuirassier* filait toujours avec la même vitesse, et l'autre navire apparaissait encore à l'horizon, suivant la même route que nous.

Vers huit heures, le vent fraîchit tellement que la mâture en pliait; ses craquemens firent craindre qu'elle ne se brisât. On fut obligé d'amener quelques voiles. Alors l'autre navire gagna sur nous, et gagna tellement qu'à onze heures il était dans nos eaux. C'était un grand navire peint en noir, de bonne construction, ayant toute la tournure d'un pirate; cependant parmi son gréement, dont quelques manœuvres étaient brisées, on remarquait un désordre qui n'est pas ordinaire à bord de ces sortes de bâtimens. Du reste personne ne paraissait; les sabords étaient fermés. Les bâtimens marchèrent quelque temps de conserve. Alors le commandant, jugeant qu'il était trop tard pour éviter le combat, fit manœuvrer de manière à se ranger bord à bord

avec l'inconnu, à portée de fusil. Alors il alla lui-même enfermer les dames dans la chambre et remonta en grand uniforme, l'épée d'une main et le porte-voix de l'autre; le tambour battit et chacun se mit à son poste, puis tout se tut et on attendit.

Le commandant monta sur le couronnement et héla l'inconnu.

— Oh! du navire, oh!

Pas de réponse.

— Oh! du navire, oh!

Pas de réponse, et personne ne parut.

— Ah! çà, dit le commandant, est-ce qu'ils se f...... de nous? Hissez pavillon français et appuyez d'un coup de canon à poudre.

Aussitôt un vaste pavillon tricolore se déploya majestueusement en montant à la corne, et le tonnerre roula dans l'immensité.

Aucun pavillon ne parut à bord du navire silencieux.

— C'est singulier, dit le commandant; tirez à boulez.

Un second coup de canon retentit dont le boulet saborda quelques pieds du plat-bord et coupa les écoutes de la grande voile, qui s'en alla en bannière; l'ennemi perdit de sa vitesse, et nous carguâmes un peu de toile pour rester à portée.

Le coup de canon resta sans riposte. Le commandant braqua sa lunette sur l'ouverture du plat-bord..... Tout à coup sa figure peignit un grand étonnement.

— Ah! çà, dit-il, est-ce qu'ils sont morts? Regardez au pied du grand mât, monsieur.

Et il passa la lunette à son second.

— Commandant, dit celui-ci, je vois deux ou trois hommes couchés par terre, et un autre debout et appuyé près du grand mât, mais ils ne bougent pas.

— Oh! du navire, oh!

Personne ne bougea. Le commandant saisit une carabine, ajusta l'homme appuyé contre le mât et tira..... L'homme fit un léger mouvement en avant, mais il resta debout.

— Décidément, messieurs, dit le commandant en posant sa carabine le long du plat-bord, il faut aller les reconnaître de plus près; allons, une embarcation à la mer, douze hommes et un aspirant.

Les matelots hésitèrent. Des souvenirs de superstition s'étaient emparés de leur esprit. Un vieux maître d'équipage grommela d'une manière presque inintelligible quelques mots où je distinguai le nom du *Voltigeur hollandais*.

— Est-ce que vous vous f..... de moi, tas de badernos? dit le commandant. Ne savez-vous peut-être point, tout aussi bien que moi, n'est-ce pas, que le *Voltigeur hollandais* ne navigue que dans les parages du cap de Bonne-Espérance?

— C'est vrai ça, dirent tous les hommes de l'équipage.

— Et allons donc, l'embarcation à la mer, et plus vite que ça.

Je demandai à faire partie de l'expédition et je descendis dans le canot. Nos hommes nagèrent vigoureusement vers le bâtiment inconnu, et cinq minutes après nous passions sous la poupe pour savoir son nom.

On y voyait écrit en grandes lettres blanches LA ANNUNCIACION.

Nous entrâmes, armés jusqu'aux dents, par les sabords de la chambre. Tout était brisé et en désordre. Les tiroirs forcés et ouverts, et quelques pièces d'or qui avaient roulé dans les coins nous firent penser que le navire avait été pillé; un grand pavillon bleu, jaune et rouge, et des chaînes qui se trouvaient là nous firent de plus supposer que nous avions affaire à un négrier colombien.

Dans tout le navire régnait le même désordre. Nous visitâmes la cale et les ponts avant de monter en haut. Les poudres, les vivres, les armes, tout était noyé dans la cale, et pas un être vivant ne s'offrait à notre vue. Cependant nous entendions sur nos têtes un bruit confus et singulier. Les panneaux était ouverts : nous montâmes le pistolet dans une main et le sabre dans l'autre; mais sitôt que nous mîmes le pied sur le pont, une odeur infecte nous suffoqua et le spectacle le plus hideux frappa nos regards.

Environ quatre-vingts malheureux étaient étendus, cloués au pont par les pieds et les mains; leurs cadavres, d'une maigreur effrayante et dans un état complet de putréfaction, étaient déjà à demi dévorés par une multitude innombrable de vers et de gros rats dont les cris et les piétinemens formaient ce murmure étrange que nous entendions d'en bas. Un de ces marins, qui nous semblait avoir été le capitaine du navire, était cloué de même par les quatre membres, mais debout et le long du grand mât; hors de sa portée, on avait amarré, sans doute par une atroce dérision, un tonneau plein de biscuit et un autre d'eau douce; le corps, dont la poitrine était trouée par la balle de notre capitaine, était penché en avant, comme s'il eût cherché à s'arracher les mains pour atteindre les tonneaux. D'après la maigreur de tous les cadavres, il était probable que l'équipage avait été cloué vivant et était mort de faim. Les jambes du capitaine avaient été dévorées par les rats jusqu'au genou, et les os étaient à découvert.

Nous étions saisis d'horreur, et nous ne savions qui accuser de cette épouvantable cruauté, lorsqu'un matelot resté en bas remonta tenant une bouteille qu'il avait trouvée dans un des tiroirs de la chambre. Nous en retirâmes un papier écrit en anglais et dont voici le contenu :

« Le 27 décembre 1812, dans les parages de *Puerto* » *mayor de las Esmangas*, le capitaine W...z, comman» dant la frégate de S. M. B. *Hamlet*, rencontra le négrier » colombien *la Annunciacion*. Conformément aux lois » anglaises sur la traite des nègres, le commandant du *Ham*» *let* donna ordre de prendre tout l'équipage, qui était dans » un état complet d'ivresse. Mais ayant trouvé dans la cale » de *la Annunciacion* les cadavres de deux Anglais, qu'on » n'avait pas eu le temps de jeter à la mer, et des marchan» dises pillées sur un bâtiment de cette nation, le comman» dant du *Hamlet* a usé de représailles : il a fait clouer » l'équipage sur son pont et l'a livré aux vents, toutes voiles » dehors.

» En mer, le 27 décembre 1812.

» Le capitaine commandant la frégate de S. M. B. *Ham*» *let*.

W..z. »

Les malheureux avaient ainsi erré, jouet des vents et de la tempête, qui, par un singulier hasard, leur avait fait passer le détroit de Gibraltar.

Par ordre de notre commandant, les cadavres furent décloués et ensevelis dans de vieilles voiles. Le capitaine fut cousu dans son pavillon colombien, et au soleil couchant tous furent lancés à la mer au bruit du canon.

On mit le feu à *la Annunciacion*, qui brûla toute la nuit; au point du jour elle s'abîma dans les flots.

Quelques jours après, le brick *le Cuirassier* entrait dans le port de Smyrne.

A. PATERSI DE FOSSOMBRONI.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

TALMA.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, où je venais étudier en droit, je me rendis, sur une invitation de Talma et par une riante et belle matinée du mois de juin, à la délicieuse maison de campagne embellie ou plutôt créée par lui à Brunoy, sur les bords de l'Yères. Là, comme Horace à Tibur, il aimait à se rapprocher de la nature pour méditer plus tranquille.

De l'extrémité d'une allée de tilleuls je le vis s'avancer à ma rencontre, en sabots, vêtu d'une veste rayée, la tête couverte d'un immense chapeau de paille. Ce costume, fort différent de celui des héros de la Grèce et de Rome, m'étonna beaucoup. Il s'en aperçut. Par une étude intelligente il avait si bien appris à lire sur les visages que chacun en l'abordant, on peut le dire sans exagération, lui apportait une des pages du livre curieux de la physionomie humaine. Je n'avais pas encore parlé, et il me répondait :

— Vous ne voyez ici ni Oreste, ni Cinna; je suis un colon, un planteur d'Amérique. N'ayez donc aucune surprise, j'ai le costume de mon rôle.

—Il vous sied à ravir; il en est de certains hommes comme de certaines pensées : plus elles sont grandes, plus elles ressortent par leur simplicité. Mon compatriote Vauvenargues l'a dit, et vous trouverez naturel que je me serve de l'esprit des gens de mon pays.

Il y eut à ce moment sur ses lèvres et dans ses yeux un sourire modeste et reconnaissant dont je ne saurais donner une idée. Ce sourire était expressif dans son genre, comme un regard terrible d'Hamlet. Le colon avait beau faire, c'était toujours Talma.

Comme nous marchions, il s'écria tout à coup :

— Prenez garde, je vous prie.

— Quoi donc?

— Vous écrasez ma haie d'aubépine.

— Eh! mon Dieu! où est-elle?

— Sous vos pieds.

Je baissai la tête. J'aperçus en effet de petites tiges qui s'efforçaient de poindre à travers la terre. Il continua :

— Dans quelques années une haie bordera de chaque côté cette allée, et mes tilleuls auront l'air d'être plantés dans deux longues caisses de verdure et de fleurs. Il faut vous résigner à voir mon domaine avec les yeux de l'avenir. Tout ici est mon ouvrage et tout date d'un jour. Ma petite rivière d'Yères elle-même, soumise à des contours tracés de ma main, serpente comme si elle était l'œuvre de mon caprice. J'ai acheté cette propriété presque toute délabrée : c'était m'imposer l'obligation d'être tout à la fois mon architecte et mon jardinier; professions délicieuses, seulement elles me coutent un peu cher. Aussi taxe-t-on mes dépenses de folies; mais pourquoi ne pas envisager ces folies ou plutôt ces distractions sous leur véritable aspect? Je leur dois de me reposer par momens des fatigues de mon art, ou pour mieux dire d'ajouter à mon art de nouveaux progrès par la possibilité de travailler ici au milieu du silence. D'ailleurs n'est-il pas naturel de me voir apporter dans la vie privée un peu de ce goût dont le public me sait gré au théâtre? On l'a dit mille fois : les arts forment une seule famille. L'acteur est peintre et poëte, comme le peintre et le poëte sont acteurs. La poésie abonde dans le jardin de Le Nôtre; David, faisant agir et penser ses personnages sur la toile, révèle un talent dramatique du premier ordre. Après tout, si mes prodigalités sont des folies, convenez-en, je les raisonne assez bien. L'empereur, au fait de mes goûts, me disait, avec son ton de raillerie piquante, qu'il me nommerait volontiers intendant de ses bâtimens sans la crainte de m'enlever au théâtre. Je lui répondis : « Sire, pendant que vous feriez sur le champ de bataille de l'histoire à la manière de Quinte-Curce, moi je vous ferais dans vos jardins des contes à la manière des *Mille et une Nuits.* » Mais ne voilà-t-il pas un plaidoyer dans toutes les règles? J'ai peut-être un peu d'humeur contre ces bruits de prodigalité où la vérité est enflée par la malveillance. On me signale comme accablé de dettes; on me peint comme un dissipateur! Bientôt, à les en croire, Frédéric viendra me dire comme Dugazon : « *Le peu que je possède*..... (1). » Cette exagération est de l'injustice.

—Eh! mon Dieu! laissez courir ces bruits; ne pouvant pas s'en prendre à votre talent, l'envie s'attaque à vos goûts de bâtimens et de plantations.

A ces mots il s'arrêta, et prenant un ton moins sérieux, il me dit :

— Mais j'y songe et cela m'effraie : Brunoy a presque toujours appartenu à des fous, ou du moins à des personnes bizarres, extraordinaires. Un certain marquis de Brunoy ne s'avisa-t-il pas, sans être en rien un Charles-Quint, de se faire enterrer tout vivant pour jouir du spectacle de son cortége funèbre! L'un de ses successeurs, moins plaisant, avait pris, dit-on, une part active dans la conspiration contre Gustave, drame sanglant, joué dans un bal, et dont les acteurs furent des masques. Maintenant c'est à mon tour, moi, conspirateur tout barbouillé de rouge sur les joues, et qui me fais enterrer trois ou quatre fois par semaine, après avoir été tué ou m'être tué moi-même par le poison ou le poignard.

—Vous l'avouerai-je! lui dis-je : si votre costume de colon m'a un peu surpris en arrivant, votre gaîté, dont je ne me faisais pas la moindre idée, me surprend davantage. Est-ce bien là Talma?

— Tout à fait lui. J'ai le caractère gai et même un peu enfant. Expliquez cette bizarrerie. Dominique, car je n'ose nommer Molière, Dominique, si plaisant sur la scène, était triste et mélancolique chez lui; moi, accoutumé aux grandes larmes de la tragédie, j'aime à rire dans le calme de la vie privée; je ris d'un rien.

—Peut-être la nature ne se délasse-t-elle d'un extrême qu'en se jetant dans l'extrême contraire; mais à votre tour rendez-moi compte de ceci : votre caractère est un peu enfant, dites-vous, et cela arrive à presque tous les hommes de génie; la cause, où en est-elle?

(1) Dans *le Dissipateur*. — Frédéric était le valet de chambre de Talma.

— Voilà notre conversation prête à s'élever jusqu'à la plus haute philosophie. Je ne vous y suivrai pas ; d'ailleurs, en m'assimilant à ces êtres supérieurs, que j'admire trop pour croire que je les égale, vous m'avez ôté la possibilité de répondre. Cela les regarde.

—N'allons pas faire de ceci une querelle de modestie propre tout au plus à nous écarter de la question ; je tiens à connaître votre opinion sur ce sujet, car pour peindre l'homme avec toutes ses passions, vous avez dû faire de l'homme un scrupuleux et profond examen.

— Eh bien ! selon moi, les hommes de génie sont toujours un peu enfans parce que le génie vient de l'âme : or l'âme ne vieillit jamais. Je me rappelle à ce propos qu'un jeune Italien attaché au roi de Naples me disait que dans toutes ces têtes d'anges qu'affectionnait le pinceau de Raphaël, il croyait voir notre âme tenant au ciel par leurs petites ailes et à la terre par une figure d'enfant.

Le lendemain, à mon lever, j'allai joindre Talma au bois, où je le trouvai couché par terre, arrosant avec une carafe de cristal un chêne de huit à dix pouces de haut.

—Venez, me dit-il, venez admirer mon chêne. Comme il est plein de sève et de vie !

— Avant que, pareil à celui de Lafontaine, il ait la tête voisine du ciel et que ses pieds touchent à l'empire des morts, savez-vous qu'il a du chemin à faire ?

— Vous ne comprenez donc pas le plaisir de planter, de voir croître, se développer un arbre en quelque sorte animé par notre souffle ? C'est nous associer ainsi à la nature, c'est participer aux grands mystères de la création. Il y a dans ce plaisir, je vous l'assure, de la paternité. La poésie, toujours vraie, même dans ses plus grandes images, la poésie a eu raison d'appeler Dieu le père de l'univers.

— On dirait, à vous entendre, que vous aimez l'état de planteur comme votre art.

— Pas tout à fait, car j'ai pour mon art de la passion ; du reste, j'aime tout ce que je fais, parce que je ne fais que ce que j'aime. Il est certain rôle dont je suis, à la lettre, amoureux.

Si j'osais, je vous demanderais à ce sujet quelques confidences.

— Vous avez mis hier dans notre entretien une grande réserve : j'apprécie cette délicatesse ; mais croyez-le, je ne me borne pas à exercer ce bel art ; j'en fais volontiers l'objet habituel de mes conversations. Son ascendant agit sur moi quelquefois même à mon insu. Au théâtre, je le mets en action ; hors du théâtre, il occupe ma pensée et ma parole, et quand je me tais, c'est pour le méditer. Mettez-vous là, près de moi, et causons. Les esprits même éclairés s'imaginent que, dans mes études, je me pose devant une glace comme un modèle devant un peintre dans l'atelier. Selon eux, je gesticule, j'ébranle de mes cris le plafond de ma chambre ; le soir, sur la scène, je fais entendre des accens appris le matin, des inflexions préparées, des sanglots dont je sais le nombre ; j'imite Crescentini, qui dans *Roméo* montre un désespoir noté d'avance dans une partition cent fois chantée chez lui avec accompagnement de piano. C'est une erreur : la réflexion est une des plus grandes parties de mon travail ; à l'exemple du poëte, je marche, je rêve, ou bien je m'assieds au bord de ma petite rivière ; comme le poëte, je me gratte le front, c'est le seul geste que je me permette, et encore vous voyez qu'il n'est pas des plus nobles. Oh ! combien un mot devenu historique est vrai ! Si l'on me demandait comment j'ai trouvé la plupart de mes grands effets, moi aussi je pourrais répondre : « En y pensant toujours. »

» En général, quand je compose un rôle, soit dans une tragédie nouvelle, soit dans quelque pièce de l'ancien répertoire où je ne me suis pas encore essayé, je cherche à me pénétrer du caractère donné par l'histoire non-seulement au personnage que je vais représenter, mais à tous ceux qui autour de moi doivent, en se mêlant à mon jeu, concourir à l'action. Je m'occupe peu des dates ; toute mon attention se porte sur l'époque. La chronologie m'est inutile ; mais personne mieux que moi n'a devant les yeux Manlius, Néron, Brutus, avec leur maintien, leur costume, l'expression de leurs figures. Je les vois agir et marcher ; je marche et j'agis avec eux. Au lieu de lire Tite-live, Suétone et Tacite, pour appeler avec eux Rome dans mon cabinet, je me transporte, plein de leur lecture, dans Rome même ; je deviens Romain, je vis là comme dans ma ville natale. Je m'aide aussi de la *fréquentation* des statues du Musée ; j'étudie l'attitude de leur corps, jusqu'aux plis de leur toge, pour que les mêmes plis puissent se dessiner sur mes épaules, pour que la grâce parfaite de leur manteau de marbre se reproduise dans mon manteau de laine ou de pourpre. Après une représentation de *Manlius*, j'ai reçu de David un éloge qui m'a singulièrement flatté : « A ton entrée sur la scène, me dit-il, j'ai cru voir marcher une statue antique. »

» Lorsque cette étude première est achevée dans ma pensée, lorsqu'elle m'a donné la physionomie, le caractère et jusqu'au costume du personnage, je me transporte en lui tout entier, je me nourris de ses passions, je m'accoutume à sentir comme il sentirait s'il était vivant ; puis le soir, en présence du public, je laisse mon âme se développer, s'allumer, éclater dans cette grande figure que j'ai créée..Ce qu'on appelle mon talent n'est peut-être qu'une extrême facilité de m'exalter dans des sentimens qui ne sont pas les miens, mais que je m'approprie par l'imagination. Pendant quelques heures, je sais vivre de la vie des autres, et s'il ne m'est pas accordé de ressusciter les personnages historiques avec leur enveloppe terrestre, du moins j'oblige leurs passions réveillées à venir gronder dans mes entrailles. Je suis un peu comme la Pytonisse : le théâtre, c'est mon trépied.

» Il n'est pas besoin de vous avertir, je pense, qu'il s'agit ici d'un acteur ayant déjà vingt ans d'exercice. Il y a dans notre art une partie en quelque sorte mécanique qu'il faut apprendre par d'autres moyens, par une sorte de routine. Ce n'est qu'après s'y être soumis, ce n'est qu'au moment où l'on va franchir la barrière devant laquelle s'arrête la médiocrité qu'on peut se livrer à ce travail de méditation. Je le pousse si loin que j'y apporte, par le secours de la mémoire, les inspirations imprévues de la scène. Les inflexions de ma voix, l'expression de mes traits, le langage du geste, je recueille tout. Mon intelligence soumet alors ces nouveautés à sa révision, les épure, les fixe dans mon souvenir et les conserve en dépôt pour les y renouveler à ma volonté dans les représentations suivantes.

» Et d'ordinaire, c'est le soir même, dans la coulisse, que, mettant à profit l'intervalle d'une scène à l'autre, je me livre à cette manière d'étudier. Rarement je songe à la scène qui va commencer, mais toujours à celle qui vient de finir. Ainsi je me rends compte de mon jeu presque en jouant. Si j'ai bien fait, je le grave dans ma mémoire pour toujours faire de même : aussi quand je rencontre un effet heureux, c'est pour moi une richesse, et je ne la perds jamais. Si au contraire j'ai été faible, ou faux, ou exagéré, je me censure sur-le-champ pour éviter autant que cela m'est possible les mêmes fautes.

» Dans *Manlius* il est un mot devenu célèbre; le public l'attend, m'écoute et frémit quand je le prononce. Ce mot sans doute est dans la situation; mais il n'a rien de bien saillant, rien d'extraordinaire; on peut, à la rigueur, le laisser passer inaperçu, et cela m'arriva aux deux ou trois premières représentations de l'ouvrage, remis au théâtre après une interruption très-longue. J'avais concentré toute mon attention, toutes mes forces, tout l'effet de la scène sur les vers si vigoureusement tragiques dans lesquels Manlius exprime en même temps sa surprise, sa rage et sa satisfaction d'avoir convaincu de trahison Servilius, de l'avoir réduit à confesser son crime; car, envers un tel ami, il faut plus qu'un soupçon, qu'un indice; la honte passerait du front de l'accusé à celui de l'accusateur si Manlius n'avait pas dans ses mains une preuve irrévocable :

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein!

. . . .

. . . .

Qui? toi, tu me trahis!.....

» *Toi, tu me trahis!* est admirable; aussi j'avais mis dans ces mots toutes mes larmes et toutes mes douleurs. Mais un soir, — oh! combien le hasard a d'empire sur nos actions et nos pensées, sur notre talent et, par suite, sur notre renommée! — j'avais rencontré, le matin, sur le pont des Arts, Sauvo, homme plein de goût, d'esprit et d'instruction. Il me parla de la reprise de *Manlius*, me donna des éloges; mais il sembla craindre que l'ouvrage, malgré mes efforts, ne pût se maintenir au répertoire : « Il » n'a jamais été heureux, me dit-il, quoiqu'il renferme de » grandes beautés. Ni Lekain ni Saint-Prix n'ont pu le faire » vivre. » Cette opinion de Sauvo excita mon émulation. Je vis de la gloire à relever un rôle tombé des mains de Lekain. Toute la journée j'allai furetant, pour ainsi dire, dans la pièce, dans chaque vers, dans les moindres hémistiches pour découvrir les ressources qu'ils pourraient m'offrir. Mon esprit s'échauffa : j'entrai en scène croyant avoir devant moi Lekain; c'était une lutte opiniâtre; il y allait de mon honneur à triompher. Le public, impressionné par mon exaltation, m'aida, m'encouragea; ses applaudissemens me dirent de tout oser : le *qu'en dis-tu?* s'échappa de ma bouche, et il passa si bien de mes entrailles dans ma mémoire, où il se grava, qu'il revient docile chaque fois que je joue le rôle.

» Tenez, Saint-Prix, dont je cite le nom, a de brillantes qualités, des inspirations magnifiques; il s'électrise et communique parfois sa flamme au spectateur; mais il ne retient rien, il ne s'écoute pas, il ne s'entend pas : tout le monde sait comment il a été beau excepté lui. Son talent jette des éclairs, mais ils se perdent, et Saint-Prix retombe dans l'obscurité. Vous l'aurez vu hier plein de vie; demain, dans le même rôle, vous le chercherez en vain, il sommeille, il est mort.

» Souvent aussi j'interroge le souvenir de ceux de mes camarades qui ont vu Lekain, Brisard, Grandval, Clairon et Dumesnil, ces gloires de l'ancien théâtre français. Que d'applaudissemens, que de couronnes dont le public m'a fait hommage devraient retourner au front de Lekain! Monvel, par sa mémoire qui avait tout retenu, et par son intelligence qui avait tout compris, Monvel m'a révélé quelques-uns des secrets de ce grand maître. Les vers admirables qui signalent l'arrivée de Néron et dénoncent si bien son caractère, je les dis avec les mêmes sentimens dont s'animait Lekain. J'ai cru devoir montrer seulement un peu plus de jeunesse et de colère; mais ce n'est là que la teinte générale du morceau. L'agitation de Néron, tout ce qui roule de fureur dans son esprit et qui doit impressionner, sa parole, son trouble, son désordre, l'impétuosité de ses désirs, tout cela est du Lekain. Lekain est le peintre, moi le graveur; oui, le graveur, car je n'ai pu rendre avec mon trait d'emprunt toute la profondeur de la pensée sortie d'un tel pinceau. Par exemple lorsque Néron, à son entrée, dit hautement à Burrhus, et de manière à se faire entendre de toute sa cour, ces beaux vers, suite d'une conversation qu'il est censé avoir commencée avant de paraître :

N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices;

il y avait dans la manière dont Lekain prononçait ces mots : « *C'est ma mère*, » une expression de respect filial, mais en même temps d'impatience contre le joug de ce respect qui égalait Lekain à Tacite. Comment, sans Monvel, aurais-je su cela, moi venu après la mort de ce grand acteur? Mais, à mon regret, je ne puis pas toujours le voler : je serais ridicule dans certains effets où il était sublime. Par exemple lorsque, prêt à conduire à l'autel Iphigénie, Achille est arrêté par Arcas, qui n'ose cependant s'expliquer dans la crainte d'Agamemnon, qu'il ne nomme même pas, Lekain enfonçait son casque, portait avec vivacité la main sur son épée, et d'une voix terrible, suivie d'un regard de flamme, il s'écriait :

Qui que ce soit, parlez et ne le craignez pas.

» A cette attitude, toute une armée aurait pris la fuite; mais il fallait avoir comme Lekain un parterre accoutumé à un peu d'emphase, prenant plaisir aux vers débités avec une sorte de pompe et accompagnés d'une pantomime académique. Moi, je suis plus simple; aussi ai-je une tout autre manière de dire le même vers. Je méprise mon ennemi, quel qu'il soit; je souris avec dédain, et, jetant le premier hémistiche avec rapidité : *Qui que ce soit, parlez*, je m'arrête sur *ne le craignez pas*, que je prononce avec force, mais sans aucune jactance, en Achille sûr de lui.

— Vous avez raison, ces souvenirs, ces sortes d'initiations sont de véritables études. Sous ce rapport, il est tel homme qui vaut mieux qu'un livre. Je ne puis vous rendre un pareil service : je ne suis qu'un curieux, et dans notre conversation, j'ai tout à recevoir et rien à donner.

— Vous vous trompez : vous ne savez pas combien j'aime et combien m'est utile la jeunesse. A votre âge, l'âme est toute neuve : ni les grandes peines, ni les grandes joies ne l'ont rendue, à force de l'agiter, difficile à s'émouvoir encore. De son côté, l'esprit est pur, les souvenirs du passé ne l'obstruent pas; il apporte surtout une disposition bien essentielle pour seconder l'acteur; il se livre à lui. La jeunesse n'a pas peur de se laisser surprendre : elle sent le plaisir, elle ne le raisonne pas; elle est, de plus, dégagée de tout système, de toute préoccupation, de tout préjugé. Elle me prend tel que je suis, non tel qu'elle me voudrait. Elle n'a pas cette singulière vanité des gens un peu âgés, qui les porte à censurer l'acteur du jour pour rehausser l'acteur du passé; car c'est comme s'ils disaient : « Lekain » était notre ouvrage, aussi était-il sans défauts. Talma a » été formé par la génération actuelle; aussi est-il plein » d'imperfections. » Cela fut de tout temps : les vieillards qui avaient vu Baron appelaient Lekain *le Taureau*.

» Quand les élèves de l'École polytechnique, ces braves jeunes gens pleins d'ardeur et de lumières, me demandent une représentation, je ne saurais vous dire quel plaisir je leur dois. Comme leur présence m'électrise lorsqu'à mon entrée sur la scène, leurs yeux brillans m'envoient des étin-

celles! Ces soirées sont dans ma vie théâtrale de belles pages. Alors je cherche des effets nouveaux, je me livre à mon inspiration, je fais faire à mon art des pas de plus; et ne croyez pas que j'ose beaucoup devant eux parce que je les redoute moins; non, j'ose parce que je suis certain que ce qu'ils applaudiront est juste et vrai; que ce qu'ils désapprouveront manque de mesure et de vérité. J'interroge leur âme comme un merveilleux diapason: il n'y a pas d'exemple qu'un accent qui les a fait tressaillir et qu'ils m'ont fait trouver ait laissé sans émotion un autre public devant lequel je le reproduis. Un jeune homme, c'est la nature; un vieillard, c'est la société.

» Dites-moi, dans quel rôle m'avez-vous vu pour la première fois?

— Dans Pharan de la tragédie d'*Abufar*. Vous vîntes à Marseille, et l'on me fit sortir du lycée tout exprès pour cette grande solennité.

— Eh bien?

— Eh bien! il m'arriva quelque chose de bien singulier, à moi, du reste, comme à tout le public. Nous cherchâmes Talma pendant tout un acte, et, dans un état de surprise qui n'était pas sans tristesse, nous ne le trouvâmes point. Pharan nous parut morne, inanimé, sans éclat, parlant presque avec effort, en un mot, fatigué.

— C'est-à-dire que vous cherchiez Talma et que je vous fis voir Pharan, Pharan brûlé du vent du désert, accourant épuisé à travers les sables, consumé par son amour, au point de n'avoir plus la force de respirer.

— Oui, nous sentîmes tout cela lorsque, dans l'acte suivant, la passion eut brisé, pour se faire jour, le cœur du jeune Arabe. Alors ce ne fut plus Talma, ce fut le tonnerre. Le public avait eu tort. Les trépignemens, les transports, les battemens de mains devinrent une magnifique réparation.

— Le public avait eu raison. Aussi n'aurais-je pas choisi Pharan pour mon début si je n'avais voulu ménager à ma femme l'occasion de paraître dans un rôle où elle était ravissante, celui de Salema. Pour ma part, je savais très-bien qu'en se présentant pour la première fois sur un théâtre ou ailleurs, ne fût-ce même que dans un salon, encore faut-il ne pas être obligé de jouer avec le plus de vérité possible la fatigue et l'accablement: c'est se montrer sous un mauvais jour, à moins que chacun ne sache d'avance que ce n'est point votre nature, mais un effet de votre art. Néron ou Hamlet n'ont point ce désavantage: ces deux personnages annoncent ce qu'ils sont. Hamlet arrive poursuivi par l'ombre de son père: c'est toute la pièce, c'est tout le rôle d'Hamlet. Néron, en sortant de la coulisse, s'emporte contre Agrippine et contre Britannicus: c'est Néron tout entier, c'est le drame avec son action et son dénoûment prévus, la disgrâce d'Agrippine et l'empoisonnement de Britannicus. Voilà deux rôles sans préfaces. Pharan au contraire en a une; Pharan ne se révèle qu'au moment où sa jalousie éclate contre le Persan Pharasmin. Tout ce qui précède est la préparation du caractère de cet Arabe, dont le cœur, ainsi qu'il le dit lui-même, est brûlant comme la pointe du rocher que le soleil dévore. Il y a dans chaque rôle, quand il est bien fait, deux à trois vers qui en sont la clé; c'est là ce qu'il faut savoir saisir. Je vous révèle un des grands secrets de mon art · avant toute chose, quand j'étudie, je m'attache à ces vers; quelquefois même ce n'est qu'un mot; une fois ce mot trouvé, le reste n'est rien. C'est de l'argile: le rayon de lumière qui doit l'animer est à moi, je l'ai dérobé au ciel, c'est-à-dire à l'intelligence.

» Pour mettre un exemple à la suite de ces réflexions, je vous citerai Agrippine: je la prends à dessein pour vous montrer que tous les rôles, hommes ou femmes, doivent être, d'après mes idées, soumis aux mêmes investigations. Agrippine est encore un de ces personnages que j'appelle *tout d'une pièce*. Agrippine est le beau idéal de l'orgueil; si elle n'en avait pas autant, peut-être aurait-elle moins d'ambition, car cette ambition a toute la hauteur d'un orgueil démesuré. D'après cela, il est tout naturel qu'elle se brise contre les obstacles; et certes il n'est pas moins naturel qu'elle ne puisse comprendre comment l'empire lui échappe, à elle, qui dit:

> Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.

» Ce vers n'est-il pas tout le rôle?

» En effet, quand on touche au trône par tous les points, il est difficile de perdre l'envie de s'y asseoir: voilà l'ambition. Quand on est à soi toute seule une race royale, il est difficile de ne pas en avoir l'esprit enivré: voilà l'orgueil.

» Ainsi, Tancrède encore, dont le caractère est formé de deux amours, Tancrède nous en fait la confidence dès son premier monologue.

» Écoutons-le:

> Loin du camp des Césars et loin de l'Illyrie,
> Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
> De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
> *Après Aménaïde, est si chère à mon cœur!*

» Vous l'entendez: après son amante, ce qu'il a de plus cher au cœur, c'est sa patrie. Aussi vous le voyez combattre pour arracher Aménaïde à la mort, puis, pour préserver Syracuse de l'ennemi, combattre une dernière fois et mourir.

— Ainsi, avec un seul vers, vous vous emparez quelquefois de tout un personnage?

— Oui, de son caractère; mais toutes les nuances de ce caractère excité par ses passions plus ou moins ouvertes ou cachées, il faut les étudier, les surprendre, non plus dans chaque vers, mais dans chaque mot; souvent même ce que je dis, je l'ai déjà exprimé par un geste ou par un regard. Au théâtre, il faut faire parler jusqu'au silence. On me sait gré de réveiller dans l'esprit du spectateur une foule d'idées par un mot, fort simple en apparence. Il semble que mon intonation soit la page d'un livre: c'est qu'en effet cette intonation est le résultat d'un livre de réflexions. Si j'écrivais sur mon art, on serait étonné de la quantité de volumes qu'il faudrait pour un seul rôle. Prenons l'entrée d'Oreste, dans *Andromaque*:

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle;
> Et déjà son courroux semble s'être adouci
> Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
> Qui l'eût dit? qu'un rivage à mes vœux si funeste
> Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!
> Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
> A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu!

» A la lecture, ces vers sont presque insignifians; quelques critiques même leur ont reproché d'avoir été écrits pour ménager à Oreste l'occasion de raconter longuement à Pylade ce qu'il devait savoir; cependant ils offrent à l'acteur un grand et beau travail d'analyse. Jugez-en: à la seule présence d'Oreste, le spectateur s'attend à voir un personnage triste et lamentable; Oreste est le malheur personnifié. Je frapperai donc le parterre de surprise si je montre dès mon entrée sur la scène un rayon de joie et de bonheur sur la figure sombre de l'héritier du sang des

Atrides ; et lorsque je m'écrie,

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> *Ma fortune* va prendre une face nouvelle,

le public est en mesure de comprendre. Du moment qu'Oreste retrouve Pylade, sa fortune est changée et prend une nouvelle face ; donc Oreste, le triste Oreste, doit avoir un visage nouveau. Mais il redevient aussitôt lui-même :

> Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste...

Aussi ai-je grand soin de passer rapidement d'un sentiment à un autre en appuyant sur *un rivage à mes vœux si funeste*, un rivage où Pyrrhus va épouser Hermione : c'est là toute l'action de cette tragédie. Mais Pylade, par sa présence, reprenant vite son empire, l'âme d'Oreste s'ouvre encore à une joie douce, et je ne saurais mettre trop de tendresse dans mes accens lorsque je serre cet ami dans mes bras en lui disant : «*A la cour de Pyrrhus tu mes rendu!*» Cette alternative de joie et de tristesse, de bonheur et de misère, cet oubli d'une fortune funeste à l'aspect d'un ami retrouvé, tout cela doit se peindre dans la voix et sur le visage de l'acteur; autrement on récite un rôle, mais on n'est pas Oreste. »

A. AUDIBERT.

JOURNAL.

LES LIVRES.

Plusieurs livres fort remarquables ont paru depuis un mois. D'abord, c'est *Alphonse et Juliette*, par Mme Mélanie Waldor. Il est impossible de lire rien de plus simple et de plus touchant, de plus tendre et de plus vrai. L'action se développe avec clarté, les caractères tracés vivement sont pleins de poésie et de charme : jamais succès n'a été mieux mérité et plus incontestable.

M. Audibert, duquel le *Musée* publie des détails si précieux sur Talma et pour l'art dramatique, vient de publier un ouvrage intitulé : *Mélanges de littérature et d'histoire*. Jamais série de Nouvelles ne s'est mieux recommandée par tant de sujets traités habilement et remarquables par une élégance et une pureté de style qui décèlent l'élève et l'ami de M. de Châteaubriand.

M. Édouard Turquety a fait paraître les *Hymnes sacrés*, volume précieux, livre de poëte et de chrétien dont on ne saurait assez louer la forme et la pensée.

Mme Marceline Valmore a laissé tomber de sa corbeille poétique *les Pauvres fleurs*, adorable recueil de vers qu'on ne saurait lire que le cœur oppressé d'admiration et les yeux humides de larmes.

Robe rouge, par Antony Rénal, est un livre plein de ces souffrances intimes, de ces douleurs cachées qui révèlent toute une âme. C'est l'accent, on le dirait, d'une vie d'émotion et de solitude qui sait pourtant le monde et qui pleure; c'est l'élan de l'amertume d'un cœur qui a vu ses illusions éparpillées sous l'haleine de l'envie. On dirait que l'on a connu le principal personnage tant l'auteur l'a peint avec une touchante vérité. On l'aime, on s'attriste avec lui, de voir sa jeune gloire à peine et née que mille voix s'élèvent pour abattre. Sa vie s'emplit d'amertume; le ridicule et les préjugés du monde brisent son bonheur privé. Est-ce l'auteur qu'il faut plaindre d'avoir exprimé sa propre infortune? on l'ignore : il faut au moins le féliciter d'avoir créé ce livre ou plutôt cette série de tableaux attachans qui rappellent son nom déjà connu, déjà aimé pour quelques œuvres qui respirent les mêmes sentimens et le même talent d'observation.

MM. Cayet et Lebrun libraires, viennent de publier un charmant petit volume destiné aux petits enfans. C'est une sorte de *Bible illustrée*, toute pleine de gravures, et qui offre un grand attrait aux lecteurs de sept ans.

THÉATRES.

A l'Opéra paraîtra bientôt *la Gitana*, sous les traits de Mlle Fanny Essler, et *la Sœur des Fées*, sous les traits de Mlle Nau. Le ballet sera pour la fin de janvier, et l'opéra pour les premiers jours de février. On attend avec impatience l'œuvre spirituelle et gracieuse d'Auber, où, grâce à Dieu, ne se trouvent pas le moindre petit empoisonnement, la plus légère peste et même le plus insignifiant coup de poignard.

Roberto Devereux, aux Italiens, n'a point obtenu l'éclatant succès que faisait présager le nom de Donizetti et les partitions de l'*Élessir di amore* et de *Lucia di Lamermoor*.

L'Opéra-Comique, grâce à Chollet et à Mlle Prevot, s'appuie toujours avec bonheur sur *le Brasseur de Preston*.

Le théâtre de la Renaissance, qui s'est placé de suite au premier rang des premiers théâtres, compte deux succès de plus, *Perugina* et *Bathilde*.

Le Gymnase prépare la rentrée de Volnys et de sa femme, et un vaudeville où la charmante Mlle Nathalie doit jouer un rôle important et danser de manière à justifier les leçons que lui donne son habile professeur Barrez.

La Comédie-Française continue à s'étonner des succès de Mlle Rachel, que son inhabile directeur, M. Védel, ne voulait point admettre à débuter.

Les Variétés ont toujours pour nouveauté *Mathias l'invalide*, joué la première fois il y a deux ans, je pense.

L'Ambigu-Comique fait d'abondantes recettes avec *Jeanne Hachette* et une revue fort spirituelle où Mlle Davenay se montre charmante. Cette revue s'appelle *la Mine de Blagues*.

A la Gaîté, toujours *le Sonneur de Saint-Paul!*

Le Vaudeville essaie de renaître de ses cendres. Pauvre phénix, ma foi!

Les Folies-Dramatiques ont toujours leur salle pleine

avec *Azurine*, *une Vengeance de modistes* et *le Concierge du théâtre*.

Quant aux bals, ils sont mirobolans partout, mais à l'Opéra et à la Renaissance d'abord. Cependant Musart et les concerts Saint-Honoré ne comptent pas un moindre nombre d'enthousiastes du galop et des contredanses à fracas.

Malgré l'hiver, le Jardin des Plantes s'est enrichi d'une nouvelle espèce de singes ; je veux parler du sajou cornu à moustaches.

Le SAJOU CORNU (*simia fatuellus*, Cuv., *Règne animal*) se trouve dans les forêts de l'Amérique méridionale et n'est pas rare au Brésil. Il se distingue des sapajous par sa queue entièrement velue quoique prenante, par ses mains qui ont un pouce distinct, et par une petite crête de poils qu'il porte de chaque côté du front ; son pelage est assez varié, sans sortir néanmoins des nuances du brun, du fauve et du blanc.

Cet animal est très-leste, malfaisant et pillard comme tous les autres singes. Cependant son naturel est très-doux, et il s'apprivoise aisément malgré la pétulance de son caractère, la vivacité et la légèreté de ses mouvemens. Il s'attache très-facilement à son maître s'il n'en est pas maltraité.

Les sajous, dans les forêts de l'Amérique, font entendre souvent, surtout avant la pluie ou l'orage, un petit cri flûté qui leur a fait donner par les naturels du pays le nom de *singes pleureurs*.

S. HENRY BERTHOUD,



Sajou cornu à moustaches.



CHAPITRE PREMIER.

LES PLANÈTES.

Calculs. — La voie lactée. — Les constellations. — Mercure.

Vous vous souvenez sans doute(1) que vous m'avez laissé sur une montagne du soleil en compagnie du diable boiteux et d'un Soleilien à forte tête. Nous portâmes à nos yeux les lunettes que le génie nous avait données et nous vîmes..... précisément les mêmes choses que nous aurions vues de la terre par une belle nuit étoilée, c'est-à-dire des astres et des constellations. Je reconnus ces dernières au premier coup d'œil, mais il n'en fut pas de même des planètes, qui, vues du soleil, paraissent placées dans un ordre tout différent que vues de la terre. Je vais vous faire comprendre cela.

D'abord il faut que vous sachiez que nos astronomes comptent deux planètes supérieures, Mercure et Vénus; une planète intermédiaire, qui est la terre, et huit planètes inférieures, savoir : Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne, Uranus, et en outre les lunes de plusieurs de ces mondes. Ils ont nommé Mercure et Vénus *planètes supérieures* parce qu'elles se trouvent placées entre le soleil et la terre; ils ont donné le nom d'*inférieures* aux autres parce qu'elles sont plus loin du soleil que notre petit globe terrestre. Toutes ces planètes et ces lunes, en y comprenant le soleil, composent notre *système planétaire;* mais ce système, comparé aux autres qui peuplent l'espace immense, n'est presque rien, un joujou, une goutte d'eau dans la mer.

Il est bon de vous dire que je vous répète là, mot pour mot, la leçon d'astronomie que je donnai à mon Soleilien. Or quand il m'entendit parler si dédaigneusement d'un système dont il habitait le centre en sa qualité de citoyen

(1) Voir le numéro de 1838, page 65.

du soleil ou royaume du milieu, comme disent les Chinois, il ouvrit de petits yeux et une grande bouche, et s'écria : « Oh ! oh ! » Sa dissertation était courte, mais je la trouvai très-logique et je répondis :

— Oui, monsieur, une goutte d'eau dans la mer, moins qu'une demi-goutte d'eau dans l'Océan, presque rien. Voyez les milliers d'étoiles qui dorent la voûte céleste de leur lumière scintillante, voyez ces groupes nombreux qu'elles forment dans l'immensité des cieux, ces constellations auxquelles les anciens et les modernes ont donné des noms si ridicules : la grande Ourse, le Bouvier, le Sextant d'Hévélius, la Mouche, la Girafe, etc., etc., etc. ; voyez cette voie lactée, ces nébuleuses formées par des étoiles entassées pour ainsi dire les unes sur les autres.

— Je vois tout cela et avec admiration, dit le Soleilien, mais qu'est-ce que cela fait à votre goutte d'eau et à votre Océan?

— Cela fait que chacune de ces étoiles, chaque petit point brillant que vous apercevez dans le ciel, quelque petit qu'il soit, est un soleil plus gros que le nôtre ; que chacun de ces soleils a ses planètes qui tournent autour de lui ; que chaque planète a ses satellites ou lunes qui l'éclairent pendant la nuit ; et que les habitans de la plupart de ces planètes et de ces lunes ignorent absolument l'existence de votre soleil, parce que sa petitesse et la distance où ils en sont le dérobent à leur vue.

— Ah ! ah ! dit le Soleilien.

Et je trouvai ce dernier raisonnement aussi judicieux que le premier. Il ajouta :

— Mais, monsieur Terraqué, je ne vois point de différence entre ce que vous dites être des planètes et ce que vous appelez des étoiles formant les constellations : exigez-vous que je m'en rapporte à votre parole?

— Non, certes, mais à vos yeux. D'abord vous voyez que les planètes, quoique brillantes, ne jouissent que d'un éclat emprunté qu'elles doivent à la réflexion des rayons du soleil ; aussi ne sont-elles pas scintillantes, à ce qu'on dit. Les étoiles au contraire ont une lumière qui leur est propre : comme sur notre soleil, leur atmosphère est lumineuse par elle-même ; aussi dit-on qu'elles scintillent, c'est-à-dire que leur éclat est tremblotant. Tenez, regardez.

— Mais je ne vois point de différence dans le scintillement.

— Hein, comment dites-vous? Voyons donc ! Ma foi, ni moi non plus je n'y vois pas de différence ! C'est singulier ! mes professeurs au collége m'avaient pourtant dit cela. N'importe, nous avons un autre moyen plus sûr. Remarquez que parmi les millions d'étoiles que les anciens prenaient pour des lampes suspendues à une voûte de cristal, ce qui est très-pittoresque, il en est onze seulement qui marchent avec rapidité d'occident en orient, tandis que toutes les autres sont immobiles et restent dans la même position, ou à peu près, entre elles. Les onze qui marchent sont des planètes ; les autres sont des *étoiles fixes*, des soleils.

— Mais que sera donc notre soleil, à nous? car il me semble qu'il ne marche pas, du moins comparativement aux planètes.

— Parbleu, c'est tout simplement une étoile fixe comme les autres soleils.

— Je voudrais bien savoir l'histoire des étoiles fixes, leur distance, leur constitution physique.

— Et moi aussi, dis-je.

— Et moi aussi, dit le démon.

Et il se fit un moment de silence que je rompis à la fin pour ne pas compromettre ma dignité de professeur.

— Vous savez, dis-je, comment on mesure une distance inaccessible et par conséquent comment s'y sont pris les astronomes pour mesurer la distance qu'il y a de la terre à la lune, au soleil, etc.

Une des propositions les plus élémentaires de la géométrie est celle-ci : l'angle que soustend un objet varie en raison inverse de la distance de cet objet à l'œil de l'observateur. D'un autre côté, la trigonométrie détermine les relations qui existent entre les dimensions d'un objet, sa distance, et l'angle qu'il soustend. C'est ainsi qu'un objet qui soustend un angle de 1 degré est à une distance égale à 57,38 fois ses dimensions ; si l'angle est de 1 minute, il est à 3438 fois ses dimensions, et à 206,000 fois si l'angle soustendu est de 1 seconde (1).

— Je ne suis pas fort en mathématiques, me dit le démon ; ne pourriez-vous arriver aux résultats sans nous faire passer par les méthodes?

— Soit. Lorsqu'on mesure la distance d'une planète, on prend pour base connue le rayon ou le diamètre terrestre ; or comme on sait que ce diamètre est de trois mille lieues, il est facile au moyen de l'angle qu'il forme avec la planète, angle nommé *parallaxe*, il est facile, dis-je, de déduire rigoureusement la distance de la planète. Mais lorsqu'il s'agit d'une étoile, cette base de trois mille lieues, qui vous paraît énorme, se trouve tellement petite, comparativement à la distance de l'étoile, qu'elle ne donne pas une ouverture d'angle appréciable. Comment donc faire pour trouver une base plus grande? MM. Hook, Bradley et Flamsteed eurent l'ingénieuse idée d'en trouver une de soixante et dix millions de lieues ; voici comment :

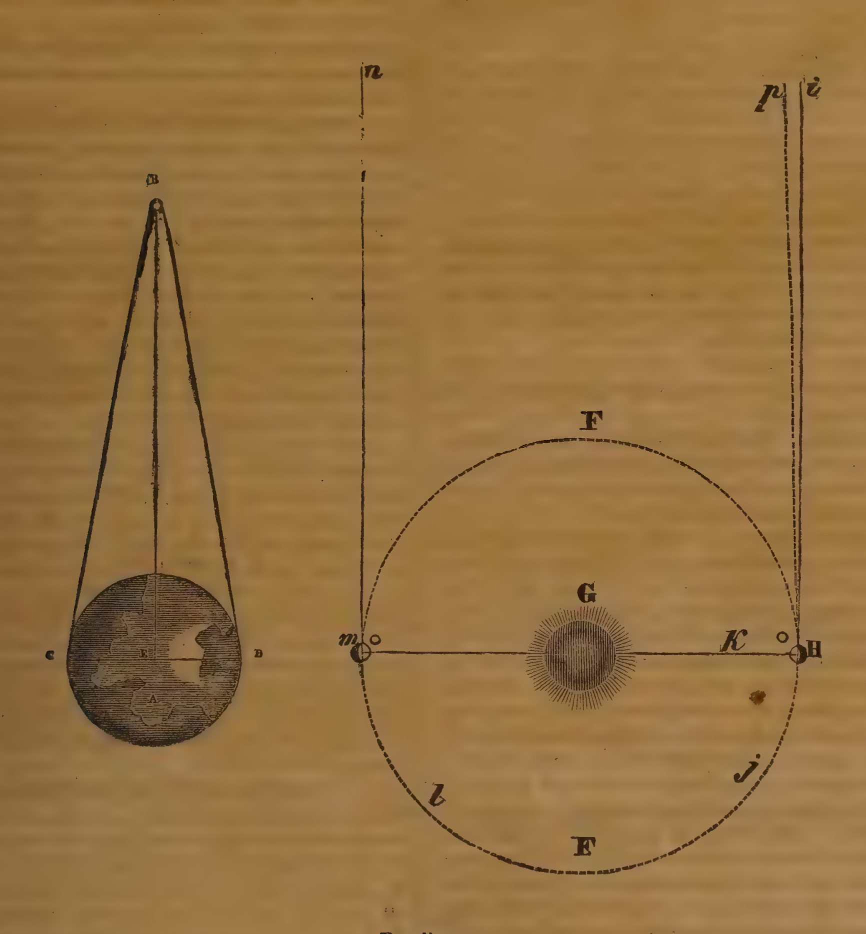
Avant de continuer ma leçon d'astronomie, je pris une baguette et traçai sur le sable la figure que je vous mets ici sous les yeux. Supposons, continuai-je, que je veuille mesurer la distance de la terre A à la planète B, je prends pour base le diamètre du globe *c d*, de trois mille lieues, ou même le demi-diamètre *c e*. Les lignes visuelles *c* B et B *d* forment, avec la base *c d*, un angle aigu très-appréciable et que je peux aisément mesurer avec un quart de cercle. Sachant donc la longueur de la base et de combien mes deux lignes visuelles sont inclinées sur elle pour former les deux angles aigus *c*, *d*, rien ne m'est plus aisé que de calculer à quelle distance les lignes visuelles doivent se rencontrer pour former le triangle, et cette distance est juste celle de l'astre.

Les astronomes que j'ai cités plus haut, voyant que la longueur du diamètre de la terre n'était pas suffisante pour servir de base quand il s'agissait de mesurer la distance d'une étoile, eurent l'idée de prendre pour base le diamètre du grand cercle, nommé *écliptique*, que la terre parcourt en un an en tournant autour du soleil. Soit donc l'écliptique F F ; le soleil sera G et la terre H. A l'équinoxe du printemps, la terre étant au point H de l'écliptique, les trois astronomes, munis de leurs instrumens, tirèrent une ligne visuelle de H en *i*, élevée sur la base K, allant de la terre à une étoile de la constellation du Dragon. A l'équinoxe d'automne, la terre ayant parcouru la moitié de sa course *j* F *l*, se trouvait en *m* de l'autre côté du soleil, et alors nos astronomes tirèrent une autre ligne visuelle de *m* en *n*,

(1) Il résulte de ceci que, connaissant le diamètre de la terre, si l'on connaissait l'angle qu'il soustend avec les étoiles, on connaîtrait aussi la distance de ces étoiles. Pour opérer dans toutes les autres circonstances, on prend une base d'une grandeur connue et on mesure les angles que forment à ses extrémités les lignes visuelles qui partent de l'objet dont on veut mesurer l'éloignement. Ces angles mesurés, on soustrait leur somme de 180 degrés qui est la mesure de la moitié du cercle, et le reste donne l'angle cherché, en raison de cette proposition mathématique, que les trois angles d'un triangle sont toujours égaux à deux angles droits.

allant également de la terre à la même étoile du Dragon. Ils avaient donc pour base de leur triangle le diamètre de l'elliptique de *m* en H, et ce diamètre n'a rien moins que soixante et dix millions de lieues.

Mais, hélas! quand il s'est agi de mesurer les angles *o o* formés par l'inclinaison des lignes visuelles sur la base, il s'est trouvé que ces lignes étaient si peu penchées sur la base qu'elles ne formaient pas un angle aigu appréciable même avec les instrumens les plus parfaits, c'est-à-dire que les deux lignes *m n*, H *i*, s'élevaient perpendiculairement sur la base *o* K *o*, comme si elles eussent été parallèles et que par conséquent elles n'eussent jamais dû se rencontrer pour former un triangle. Si la ligne visuelle H *i*, eût été inclinée seulement d'une seconde, c'est-à-dire considérablement moins que celle que j'ai figurée par des points en H *p*, la distance de cette étoile du Dragon serait calculable ainsi que le volume de ce globe, et cette distance ne pourrait être moindre de 5,000,000,000,000 de lieues.



Parallaxe.

— Vous m'effrayez, me dit le Soleilien, et mon esprit a peine à vous suivre à de si prodigieuses distances.

— Attendez, attendez, mon cher; il me reste à vous faire un autre petit calcul. L'étoile du Dragon, dont je vous parle, est une des plus grandes et des plus près de nous; mais nos astronomes en découvrent à la vue simple de sept grandeurs différentes, toutes bien appréciables, et les plus petites doivent se trouver sept fois plus loin que les grandes; d'où il résulte que leur moindre distance de nous doit être de 35,000,000,000,000 de lieues. Mais nous n'y sommes pas encore, car.....

— C'est très-bien, mon cher, me dit le démon avec un air de mauvaise humeur et en passant sa béquille sur le sable où j'avais tracé mes figures géométriques, je t'ai déjà dit que je n'aime pas les démonstrations mathématiques, ainsi, si tu veux me plaire, reprends tes bavardages ordinaires et laisse là ta géométrie ennuyeuse.

— Il résulte de cette immense distance que, vues aux meilleurs télescopes, à ceux qui grossissent le plus, les étoiles ont absolument la même apparence que vues à l'œil nu : c'est un point lumineux et voilà tout. Si elles nous paraissent fixes, c'est parce que leur éloignement empêche que leur marche soit apparente pour nous, car il est certain qu'elles ont, ainsi que notre soleil, des orbites qu'elles parcourent périodiquement en des temps donnés. Dans de certaines constellations, et surtout dans les nébuleuses, comme la *voie lactée*, elles nous paraissent entassées les unes sur les autres, et cependant leur distance les unes des

autres ne peut être moindre de 5,000,000,000,000 de lieues. Chacun de ces soleils, comme je vous l'ai dit, a son système à part, ses planètes qui tournent autour de lui et auxquelles il envoie de la chaleur et de la lumière absolument comme la terre en reçoit de notre soleil. Ces planètes sont probablement habitées comme les nôtres; si je connaissais leur densité et leur volume, j'en déduirais la matière qui les composent et ses propriétés : de là je pourrais aisément conclure si les habitans ont ou n'ont pas de l'analogie avec ceux de la terre.

— Vous m'avez parlé, dit le Soleilien, de *nébuleuses*, de *voie lactée :* qu'est-ce que cela?

— Si vous habitez la terre, pendant une belle nuit, vous ne serez pas sans avoir remarqué dans le ciel des parties éclairées d'une lumière blanche formant des taches plus ou moins larges nommées *nébuleuses*, ou même une ceinture qui embrasse toute une circonférence du ciel et qu'on appelle la *voie lactée :* ces taches et cette large zone ne sont que des amas d'étoiles que l'on distingue très-bien au télescope, et c'est la lumière qu'elles émettent qui donne à ces parties du ciel cette teinte blanchâtre que les anciens attribuaient à un épanchement du lait de Junon.

La voie de lait ou lactée n'est pas uniformément étendue en ligne droite ni également lumineuse partout, parce que les étoiles qui la forment ne sont pas placées symétriquement et que chaque place en a plus ou moins. Par exemple, Herschell dirigea une nuit vers une nébuleuse un télescope dont le champ de vue ou l'ouverture n'embrassait que 15 degrés du ciel; il vit passer en un quart d'heure 116,000 étoiles, et une autre fois, en quarante minutes, 258,000. Ceci peut vous donner un aperçu de l'étendue qu'occupe l'espace visible du ciel, car si Herschell eût laissé son œil au télescope pendant une révolution entière de la sphère céleste, c'est-à-dire vingt-quatre heures au lieu de quarante minutes, il en eût vu passer 9,288,000. Or en admettant qu'elles ne sont éloignées entre elles que de 5,000,000,000,000 de lieues, ce qui est la moindre distance possible, l'œil de l'astronome eût parcouru dans l'espace une étendue de... de... attendez, comme je suis peu familiarisé avec les mots, je vais vous poser cette étendue en chiffres : 46,440,000,000,000,000,000 de lieues; et comme je vous l'ai dit, cette étendue n'est rien en raison de l'espace, mais elle est énorme en raison de notre petit système planétaire, qui n'a que 1,324,000,000 de lieues de diamètre.

— Tous vos chiffres ne disent pas grand'chose à l'esprit quand ils dépassent un certain nombre usité, dit le Soleilien : ne pourriez-vous me faire comprendre, autant que cela est possible, l'énormité des distances par un moyen plus simple?

— Je le puis aisément. Un boulet de canon qui franchirait l'espace qui nous sépare du soleil, s'il conservait la vitesse avec laquelle il sort de la bouche à feu, c'est-à-dire s'il parcourait 633 lieues par heure, mettrait environ six ans pour arriver au soleil (1). La lumière va bien autrement vite, car elle franchit cet espace en huit minutes, ce qui fait 70,000 lieues par seconde : or pour nous arriver de l'étoile la plus près avec la même vitesse, il lui faudrait plus de trois ans, et au moins vingt et un ans pour nous arriver d'une étoile de la septième grandeur. Ce n'est pas tout : les astronomes, au moyen de puissans télescopes, ont découvert depuis peu une série de nouvelles étoiles qu'on ne peut distinguer comme celles-ci à la vue simple et qui, selon Herschell, vont en décroissant jusqu'à la seizième grandeur : « Ainsi, dit cet astronome, dans la foule innombrable des étoiles télescopiques, il doit y en avoir dont la lumière a mis au moins mille ans pour venir jusqu'à nous, et quand nous les observons, que nous prenons note de leurs changemens, c'est leur histoire d'il y a mille ans que nous lisons et que nous écrivons. » Si le soleil s'éteignait tout à coup, on s'en apercevrait sur la terre huit minutes après; si une étoile de septième grandeur s'éteignait tout à coup, on ne s'en apercevrait sur la terre que vingt et un ans après; si une étoile de seizième grandeur s'éteignait actuellement, on ne s'en apercevrait que dans mille ans!!!

Le Soleilien se passa les mains sur le front, secoua sa grosse tête et me dit :

— Cessez, je vous prie, de me parler d'une immensité qui dépasse les bornes de mon intelligence et m'écrase l'imagination.

— Soit. Les astronomes anciens, pour pouvoir distinguer facilement chaque étoile fixe, ont eu l'idée de les classer en groupes distincts ou constellations, et comme je vous l'ai dit, ils ont donné à ces groupes les noms les plus bizarres d'hommes, de monstres, d'animaux, etc., dont ils ont tracé les figures sur leurs cartes célestes, quoique le plus souvent l'arrangement des étoiles n'ait pas la moindre analogie avec les figures de ces ridicules objets (1). Du reste les modernes, à ce sujet, n'ont fait que renchérir sur les anciens (2). Avant d'aller plus loin, et puisque nous en sommes sur la synonymie des astronomes, je dois vous rappeler que les étoiles *fixes* ne sont pas *fixes*, et l'on s'en assure en comparant les observations les plus anciennes avec celles d'aujourd'hui. Il est vrai que leur mouvement est si lent qu'il faut une suite d'années et même de siècles pour s'en apercevoir, du moins quant à leur changement de place; cela tient à leur distance, qui rend presque nul pour nous un espace parcouru qui peut être très-vaste comparativement à l'orbite que parcourent nos planètes.

(1) Je suppose ici un boulet de 24 chassé par 16 livres de poudre.

(1) *Constellations des anciens*, avec le nombre d'étoiles dont chacune est composée. — 1° *Constellations boréales.* — La petite Ourse, 2; — la grande Ourse, 87; — le Dragon, 85; — Céphée, 58; — le Bouvier, 70; — la Couronne, 33; — Hercule, 128; — la Lyre, 21; — le Cygne, 85; — Cassiopée, 60; — Persée, 65; — le Cocher, 56; — le Serpentaire, 65; — le serpent, 67; — l'Aigle, 26; — le Dauphin, 19; — le petit Cheval, 10; — Pégase ou le grand Cheval, 91; — Antinoüs 27; — Andromède, 27; — le Triangle boréal, 15; — la chevelure de Bérénice, 43.

2° *Constellations zodiacales.* — Le Bélier, 42; — le Taureau, 207; — les Gémeaux, 64; — l'Écrevisse, 85; — le Lion, 93, — la Vierge, 117; — la Balance, 66; — le Scorpion, 60; — le Sagittaire, 94; — le Capricorne, 64; — le Verseau, 117; — les Poissons, 116.

3° *Constellations australes.* — La Baleine, 102; — l'Éridan, 85; — Orion, 90; — le Lièvre, 20; — le petit Chien, 17; — le grand Chien, 54; — le Navire, 117; — l'Hydre femelle, 52; — la Coupe, 13; — le Corbeau, 10; — le Centaure, 48; — le Loup, 24; — l'Autel, 8; — la Couronne australe, 12; — le Poisson austral, 32.

(2) *Constellations des modernes.* — 1° *Constellations boréales.* — Le petit Lion, 55; — les Lévriers, 38; — le Sextant d'Hévélius, 54; — le Rameau de Cerbère, 13; — le Taureau royal, 20; — Poniatowski, 18; — le Renard et l'Oie, 35; — le Lézard marin, 12; — le petit Triangle, 4; — la Mouche ou le Lis, 5; — le Renne, 12; — le Messier, 7; — la Girafe, 69; — le Lynx, 45.

2° *Constellations zodiacales.* — Elles sont les mêmes que celles des anciens mentionnées dans la page précédente.

3° *Constellations australes.* — Le Fourneau chimique, 39; — le Réticule rhomboïde, 7; — le Burin du Graveur, 15; — la Dorade, 6; — l'Horloge, 24, — la Règle et l'Équerre, 15; — le Compas, 2; — le Triangle austral, 5; — la Colombe, 2; — le Chevalet du Peintre, 4; — la Licorne d'Hévélius, 31; — la Boussole, 14; — la Machine pneumatique, 22; — le Solitaire, 22; — la Croix australe, 6; — la Mouche ou l'Abeille, 4; — le Caméléon, 7; — le Poisson volant, 6; — le Télescope, 8; — l'Oiseau de Paradis, 4; — la Montagne de la Table, 6; — l'Écu de Sobieski, 16; — l'Indien, 4; — le Paon, 11; — l'Octant, 7; — le Microscope, 8; — la Grue, 12; — le Toucan, 11; — l'Hydre mâle, 8; — l'Atelier du Sculpteur, 28, — le Phénix, 11.

Mais au moyen des changemens qui s'opèrent dans l'intensité de la lumière de certaines étoiles, parmi celles que l'on nomme *périodiques*, il est assez facile de déduire le temps de leur révolution. Par exemple, l'une des plus remarquables se trouve placée dans la Baleine et porte le nom d'*Omicron* (1) ; sa période est de 334 jours : « L'étoile conserve son plus grand éclat, dit Herschell, pendant environ quinze jours, et elle paraît alors quelquefois comme une belle étoile de seconde grandeur ; elle décroît ensuite pendant trois mois environ jusqu'à ce qu'elle devienne complètement invisible pendant l'espace de cinq mois à peu près ; puis son éclat va en croissant pendant les trois autres mois de sa période. » J'en conclus que pendant la moitié de son cours elle s'éloigne de nous, qu'elle s'en approche pendant l'autre moitié, qu'elle décrit une ellipse dont un des sommets est dirigé de notre côté, et que pendant les quinze jours où elle nous paraît très-brillante, elle parcourt la courbe formée par ce sommet. Les constellations de Persée, Céphée, la Lyre d'Antinoüs, d'Hercule, du Serpent, de l'Hydre, du Sagittaire, nous offrent chacune une étoile analogue à celle-ci, le Cygne et le Lion en présente chacune deux.

— Je veux bien croire, dit le Soleilien, que ceci est une démonstration et que les étoiles parcourent l'espace ; mais cela ne prouve pas que, ainsi que mon soleil, elles ont des planètes qui tournent autour d'elles.

— Je vais essayer de l'établir. *Algol* est une étoile de Persée qui paraît pendant soixante-deux heures comme une étoile de deuxième grandeur, puis son éclat décroît soudain, et dans l'espace de deux heures et demie elle est réduite à la quatrième grandeur ; elle recommence alors à croître pour reprendre au bout de trois heures et demie son éclat habituel, l'étendue entière de sa période étant d'environ 2 jours 20 heures 48 minutes. Goodricke, qui le premier a observé ce phénomène, pense avec raison qu'un corps opaque, par conséquent une planète, circule autour de l'étoile et vient périodiquement s'interposer entre elle et nous.

— Il faut en conclure qu'il y a dans l'espace visible autant de systèmes planétaires *semblables* au nôtre qu'il y a d'étoiles.

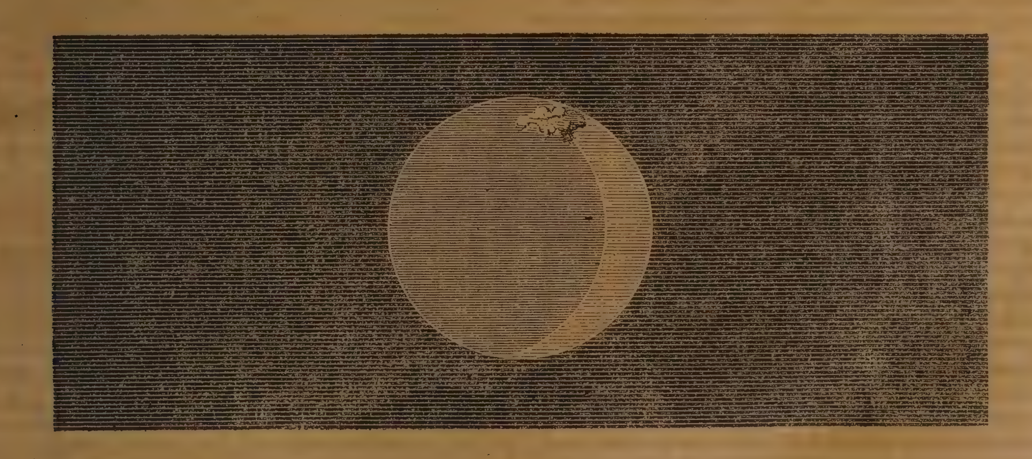
— Pas du tout. Ces systèmes planétaires ne ressemblent pas tous au nôtre, car il y en a qui ont deux soleils, et nous nous n'en avons qu'un.

— Comment deux soleils ! la chose me paraît singulière.

— Cependant aujourd'hui elle est démontrée par vingt-cinq ans d'observations qu'a faites W. Herschell depuis 1778 jusqu'en 1803, et par les observations que son fils a continuées jusqu'à ce jour. Il en résulte que parmi les étoiles doubles on a trouvé trente à quarante exemples de ces systèmes à deux soleils tournant l'un autour de l'autre et accomplissant leur révolution dans divers espaces de temps, l'un en 1200 ans, les autres en 628 ans, 80 ans, 43 ans, etc. ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire pour ceux qui ignorent les lois des couleurs complémentaires, c'est que ces deux soleils ne sont jamais de la même teinte : si l'un est rouge, l'autre est vert ; si l'un est jaune, l'autre est bleu. Les habitans des planètes éclairées par eux doivent en conséquence avoir des jours rouges et des jours verts alternant avec des jours blancs, jaunes ou bleus et des nuits obscures. Vraiment si tout cela ne m'était mathématiquement prouvé, je me croirais voyageant dans un pays de féerie où m'aurait conduit un beau rêve.

J'en étais là lorsque nous vîmes arriver et monter sur notre immense horizon un globe très-gros qui avançait vers nous avec une rapidité telle qu'on pouvait aisément le suivre à l'œil : il roulait dans l'espace en tournant sur lui-même, absolument comme une boule lancée par un vigoureux joueur de quilles ; sa couleur était d'un blanc pâle, comme la lune quand on l'aperçoit pendant le jour. J'avoue franchement que je ne le reconnus pas, et cela parce que de la terre je n'avais rien vu de semblable. Dans mon désappointement, je me tournai vers le génie, qui sourit de mon embarras, prit la parole et dit :

— Ce que tu vois est Mercure, la planète la plus près du soleil, et c'est parce que tu la regardes de ce globe, c'est-à-dire de trois fois plus près que de la terre à peu près, que tu la vois à peu près trois fois plus grosse ; elle te paraît aussi marcher plus vite par la même raison et parce que réellement aussi sa marche est plus rapide que celle d'aucune autre planète, ce qu'elle doit à sa plus grande



Mercure.

(1) Les astronomes donnent aux étoiles des constellations, pour les reconnaître, les noms des lettres grecques.

proximité du soleil; si son éclat est moins vif, c'est parce que toi-même tu te trouves placé au foyer de la lumière qu'elle reçoit. Mercure est à 13,361,000 lieues du soleil, et son diamètre est de 1,200 lieues ou des deux cinquièmes de celui de la terre; ses jours sont de 24 heures 5 minutes 2 secondes, et ses années de 87 jours 23 heures 15 minutes 44 secondes, c'est-à-dire qu'il tourne sur son axe en un peu plus de 24 heures et qu'il parcourt l'ellipse qu'il décrit autour du soleil en près de 88 jours, ce qui, vu la distance où il est de cet astre, prouve qu'il fait 40 mille lieues par heure en avançant dans son orbite.

CHAPITRE SECOND.

VÉNUS.

Contradictions. — La terre. — Uranus. — Les comètes. — Les habitans de Mercure.

Passons à la plus belle des planètes, que l'on a nommée Vénus à cause de son éclat et à laquelle on a aussi donné le nom d'*Étoile du berger* parce qu'elle se montre tantôt le matin, tantôt le soir, à l'heure où les pâtres font sortir ou rentrer leurs troupeaux. Sa distance moyenne du soleil est de 25 millions de lieues; sa grosseur est un peu moindre que celle de la terre, car elle n'a que 2,800 lieues de diamètre; la vitesse avec laquelle elle parcourt son orbite autour du soleil est moindre que celle de Mercure et plus considérable que celle de la terre, car elle avance de 29 mille lieues par heures; ses jours sont de 23 heures 21 minutes 19 secondes, et son année est de 224 jours 16 heures 49 minutes. Les orbes décrits par Mercure et Vénus sont renfermés dans celui de la terre. Passons maintenant.....

— Pardon, monseigneur, dis-je au démon; il me semble que vous abrégez singulièrement, et si vous allez de ce train-là, nous serons bientôt au bout du monde.

— Mon intention, me dit-il, est de vous faire passer en revue le plus rapidement possible tout le système planétaire afin que vous en preniez d'abord une idée nette et précise; puis comme je dois vous promener dans tous ces mondes, vous aurez le temps de les étudier en détail. Cependant je vais m'étendre un peu plus sur celui que vous apercevez comme une petite étoile assez brillante autour de laquelle tourne un autre point brillant qui semble la toucher. Vous devinez qu'il s'agit de la terre et de la lune.

— Permettez, monseigneur : je vois toutes ces planètes rondes et brillantes sur toute leur surface comme des pleines lunes, et cependant sur la terre j'ai vu souvent Vénus et la lune se présenter à mes yeux comme des croissans argentés; pourquoi cela?

— Parce que de la terre tes yeux embrassaient à la fois une partie de ces astres tournée vers le soleil et frappée de ses rayons et une autre partie dans l'ombre tournant plus ou moins le dos à la lumière, pour me servir d'une expression vulgaire, tandis que d'ici, te trouvant placé au centre de ces rayons ou à leur source, ils parcourent dans l'espace les mêmes lignes que ta vue et tombent nécessairement sur les mêmes points.

— Encore une question. Mercure est plus petit que Vénus, Vénus plus que la terre, et cependant je vois la terre plus petite que Vénus et Vénus plus petite que Mercure?

— Cela vient de ce que les objets, selon les lois de l'optique, nous paraissent diminuer de grosseur en raison de leur éloignement du point de vue d'où on les regarde. Les astronomes ont tiré parti de ce fait et en ont déduit des conséquences utiles pour déterminer la marche de certains astres en raison de leur grosseur apparente, croissante ou décroissante, comparée à leur grosseur réelle. Mais revenons-en à la terre.

Tu sais sans doute qu'elle a 9 mille lieues de tour, ce qui fait à peu près 3 mille lieues de diamètre; mais comme elle n'est pas exactement ronde et qu'elle est un peu renflée vers l'équateur et aplatie vers les pôles, il en résulte que son diamètre n'est pas exactement le même partout. Par exemple, une ligne qui traverserait la terre d'un pôle à l'autre en passant par le centre du globe aurait 2,860 lieues de 2,280 toises chacune; la même ligne qui passerait par l'équateur aurait 2,870 lieues et serait par conséquent de dix lieues plus courte : l'aplatissement pour chaque pôle est donc à peu près de cinq lieues, ou si tu veux plus de précision, il est de 10,600 toises. Si cette ligne passait par la France au 45e degré de latitude, à Lyon par exemple, elle aurait 2,864 lieues.

— Je savais que la terre est aplatie aux pôles, et je sais même pourquoi.

— Bah! conte-nous cela.

— C'est parce que lorsque notre globe était en fusion, la matière liquide, par l'effet de la force centrifuge résultant de la rotation, a dû s'épancher des pôles et s'amonceler vers l'équateur.

— Ha! ha! c'est à moi maintenant de prendre des leçons, dit le génie en souriant; tu vas donc me dire comment il pouvait se faire que le globe fût en fusion?

— Rien n'est si facile. Lancé dans l'espace par le soleil, dont la matière qui compose la terre n'était que l'écume.....

— Allons, voilà que tu vas nous dire des bêtises. Réfléchis donc qu'en cet instant nous sommes sur une montagne du soleil et non dans une fournaise.

— Ma foi! je n'y pensais plus : c'est vrai. Comment cependant peut-il se faire que quelques-uns de nos astronomes admettent à la fois deux faits contradictoires, savoir: 1° que notre globe a été incandescent et même qu'il l'est encore à l'intérieur; 2° que le soleil ne l'est pas. Voyons, cherchons l'explication ailleurs. Ah! je la tiens : dans l'origine la terre a été rencontrée par une comète qui l'a embrasée, et.....

— Un moment. Les comètes sont incapables de rien embraser; elles ont peu ou point de chaleur propre, et elles n'ont même pas une lumière à elles, comme cela est prouvé par le phénomène de la polarisation.

— Cependant il faut bien que l'une ou l'autre de ces causes ait liquéfié le globe.

— Quelle est la nécessité de liquéfier le globe pour expliquer l'aplatissement des pôles? L'eau et les matières qu'elle tient en dissolution, l'air et les molécules de matière qu'il charrie, les corps légers qui se forment ou s'organisent sans cesse à la surface de la terre n'obéissent-ils pas aux lois mécaniques de la rotation tout aussi bien que des cailloux en fusion? Sont-ils plus fermement attachés au noyau de la terre que toute autre matière en fusion? Ne peuvent-ils pas s'être éloignés des pôles tout aussi bien que du plomb fondu? Ensuite, mon cher, il y a encore une petite difficulté : admettons que la terre en fusion ait été lancée du soleil, alors tu ne supposes pas, j'espère, qu'elle avait la forme sphérique; tu n'imagines pas qu'elle s'est détachée de la fournaise avec sa forme globuleuse?

— Certainement non. Elle doit cette forme à son mouvement de rotation.

—Si la rotation a pu lui imprimer la forme d'une boule, les lois de la mécanique n'étaient donc pas les mêmes qu'à présent, car, en supposant la matière liquide, elle aurait dû prendre la forme d'un disque plat et non d'une sphère; pas du tout, elle a pris la forme d'un globe, puis, lorsque cette sphère a été bien arrondie, la loi mécanique a changé pour défaire cette boule et en refaire un disque en l'aplatissant au pôle. Tu sens bien que cela n'est pas supposable.

— Je ne dis pas qu'elle a pris d'abord la forme d'une sphère parfaite, mais bien celle d'un globe aplati.

— Mais alors il y avait donc deux lois mécaniques diamétralement contraires et qui agissaient à la fois, l'une pour faire prendre à cet éclat informe la figure d'une sphère, l'autre pour lui faire prendre celle d'un disque?

— J'avoue que ceci est fort embarrassant; je n'y avais pas pensé. Vous qui savez tant de choses, vous allez me dire comment la terre ainsi que Saturne et d'autres planètes se sont aplaties à leurs pôles s'ils n'ont jamais été en fusion.

— Mon cher, si on te le demande, tu répondras que tu n'en sais rien, et tu seras sûr de ne pas te tromper; d'autant plus que si tu vas donner d'autres raisons de mécanique générale, on te mettra dans l'embarras en te demandant pourquoi d'autres planètes qui ont, comme la terre, un mouvement de rotation ne sont cependant pas aplaties, mais parfaitement sphériques; pourquoi Cérès et Pallas, qui tournent aussi, ne sont ni aplaties ni sphériques, mais d'une forme irrégulière, etc., etc., et si tu dis que c'est parce que ces planètes n'ont jamais été en fusion, on te demandera quelle nécessité il y a à ce que la terre ait été fondue quand cette nécessité n'existe pas pour les autres.

— Eh bien, ne parlons plus de l'aplatissement des pôles; mais laissez-moi mon petit système de liquéfaction du globe, car il est à peu près prouvé par une foule d'expériences géologiques. Au moyen de thermomètres placés au fond des puits artésiens, des mines, des souterains et autres profondeurs, on a trouvé que la chaleur de la terre augmente d'un degré par quatre-vingt-dix pieds à mesure que l'on descend dans ses entrailles, et même après un travail fait avec autant de talent que de soin, un de nos savants a publié que cette augmentation était d'un degré par quarante-six pieds. Selon lui, toute la masse du globe, à l'exception d'une croûte qui n'aurait pas vingt lieues d'épaisseur, se composerait de lave fondue, entièrement semblable à celle qui jaillit des volcans, et il considère ces derniers comme les soupiraux ou plutôt comme les soupapes de sûreté de notre globe.

— Cette hypothèse est certainement ingénieuse, mais voyons si elle peut soutenir la critique. Occupons-nous d'abord des faits qui ont servi à l'établir. Les géologues ont étudié ce qu'ils appellent l'écorce minérale de la terre, et d'après les phénomènes qu'ils y ont observés, ils ont déduit les phénomènes généraux du globe. Tu sens qu'il ont conclu en raison des probabilités et qu'ils ont été obligés d'établir pour cela une sorte de statistique des chances.

Mais la croûte minérale observée ou supposée connue, n'a pas, que je sache, plus de 1,700 pieds de profondeur au-dessous de la surface de l'Océan; du moins, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a aucune expérience thermométrique faite au-dessous de cette profondeur. 1,700 pieds, fractions négligées, font 283 toises; or, 283 toises sont au demi-diamètre de la terre comme 11,531 est à 1. C'est donc d'après la connaissance assez peu approfondie d'un onze mille cinq cent trente et unième de la moitié de l'épaisseur de la terre, que les géologues prétendent juger de la totalité du globe. C'est comme si je voulais juger de l'intérieur d'une boule de 48 pieds 4 pouces 6 lignes de diamètre par un quart de ligne d'épaisseur de sa surface. Tu me diras ce qu'on dit aux fous, qu'il ne faut pas juger de l'arbre par son écorce, et surtout quand cette écorce est si prodigieusement mince. Si nous nous avisions d'en croire ces messieurs, sous la ville de Paris l'eau bouillante ne serait qu'à 8,212 pieds de profondeur, c'est-à-dire à un peu plus d'un quart de lieue au-dessous du sol que nous foulons si tranquillement.

Et voilà pourtant ce qu'on appelle des faits, des observations. Si encore ces observations étaient partout identiques; mais il n'en est rien. Cette augmentation de chaleur, fixée à un degré pour 46 pieds par l'un, est fixée à un degré pour 24 à 27 pieds par d'autres, à un degré pour 56 pieds et à un degré par 90 pieds par la plupart. Cela vient de ce que l'accroissement de chaleur n'est pas soumis à la même loi dans toute la terre, car l'expérience a prouvé qu'il peut être deux et même trois fois plus grand dans une contrée que dans une autre. On aurait dû, ce me semble, avant de poser des chiffres pour trouver son terme moyen, en conclure tout naturellement que cette chaleur si variable ne peut pas venir d'un foyer commun.

Donc, les faits invoqués pour produire l'incandescence de l'intérieur du globe ne prouvent rien, par la raison qu'il ne suffit pas de connaître la onze mille cinq cent trente et unième partie d'un corps très-composé pour connaître la totalité de ce corps et déterminer l'espèce des phénomènes qui s'y rattachent.

Maintenant raisonnons autrement. A 100 degrés du thermomètre centigrade, l'eau entre en ébullition et s'évapore. On ne connaît point de corps réfractaires, y compris même le diamant, qui ne fondent ou ne se volatilisent à plus ou moins de degrés dont le nombre ne dépasse jamais 3 ou 400; prenons 500 pour accorder une large mesure. Il en résulte que tout corps chauffé à 500 degrés et au-dessus, quelle que soit sa nature, aura passé de l'état solide à l'état liquide, ou de vapeur, ou à celui de gaz, et quelquefois par tous les trois, selon sa nature. A l'état de gaz, il occupera une place d'autant plus grande qu'il éprouvera plus de chaleur, et son volume pourra être plusieurs milliers de fois plus grand que lorsque le corps était à l'état solide. Ceci posé, voyons les résultats.

En admettant, comme le savant dont nous avons parlé plus haut, que la chaleur interne de la terre croît dans une proportion moyenne d'un degré par 46 pieds, celle du centre du globe doit s'élever à la température prodigieuse de deux cent cinquante-deux mille cinq cent quatre-vingts degrés, ci 252,580°. Or la terre fût-elle de diamant, elle ne serait nullement liquéfiée comme on le dit, mais bien à l'état gazeux, et ce gaz serait même tellement raréfié qu'à poids égal avec l'air atmosphérique, il occuperait peut-être mille fois plus de place. Supposons que sa force de dilatation ne fît pas éclater notre pauvre globe comme une obuse, il en résulterait que la terre entière, non compris sa croûte solide, se composerait de moins de matière que peut-être le Mont-Blanc ou le Puy-de-Dôme, et alors, comparativement à son volume, elle serait mille fois plus légère que la plume du plus léger duvet, car le calorique qui formerait l'immense partie de sa masse est impondérable.

—Mais, dis-je au démon, rien ne prouve que la chaleur augmente avec une même intensité jusqu'au centre du globe.

— Aussi, me répondit-il, pour que le phénomène ait lieu tel que je le dis, il n'en serait pas besoin; il suffirait qu'elle augmentât dans cette proportion progressive jusqu'à cinq

lieues de profondeur au plus (1). Or donc, loin que la terre soit aussi légère que de la plume, elle est cinq fois plus lourde que l'eau, elle est plus lourde que du plomb. Comment me feras-tu comprendre qu'à volume égal, un gaz soit aussi lourd ou même plus lourd que le corps qui l'a fourni en se dilatant.

—J'avoue que cette proposition n'est pas soutenable. Eh bien ! je vous accorde que l'intérieur du globe est à l'état solide ; mais au moins vous m'accorderez que dans l'origine il a été à l'état de fusion.

— Pas davantage. Puisque la chaleur dilate les corps, en se refroidissant ils doivent se resserer et perdre de leur volume. Cependant il est certain que la terre, il y a plus de trois mille ans, était exactement aussi grosse qu'aujourd'hui ; donc elle n'a pas subi de refroidissement.

— Comment pouvez-vous savoir cela ?

— Je le sais par d'anciennes observations astronomiques, et je vais te le démontrer, quoique je ne te croie pas de force à comprendre parfaitement, quant à aujourd'hui, une démonstration. Voici ce que c'est. Si le volume de la terre eût varié par l'effet de la dilatation ou de la contraction, le mouvement de la lune aurait aussi varié ; or cela n'est pas, car la durée du jour sidéral est aujourd'hui exactement la même qu'aux temps les plus éloignés, et nous avons des observations de plusieurs milliers d'années qui le prouvent.

— Qu'est-ce que les temps historiques dont vous me parlez en raison du nombre des siècles qui peuvent s'être écoulés depuis que la terre a commencé à se refroidir ?

— Ces temps historiques, ces quatre mille années qui se sont écoulées depuis les premières observations astronomiques parvenues de l'antique Égypte jusqu'à nous sont plus que suffisantes pour qu'on puisse établir des calculs d'une justesse mathématique. Buffon, auteur du ***Système de l'incandescence du globe***, a fort bien calculé le temps qu'il faudrait à une boule de la grosseur et de la dureté de la terre pour perdre progressivement sa chaleur jusqu'au refroidissement total, et il résulte de ces expériences que quatre mille ans suffiraient pour lui en faire perdre plus d'un tiers, ce qui aurait une influence prodigieuse sur la grosseur du globe. Or, les observations que j'ai citées prouvent que cette grosseur n'a nullement diminuée. Tu conçois, mon cher, que la terre agit sur la lune en raison de sa masse, de son volume et de sa distance ; si elle eût diminué de volume, la distance se serait agrandie, les trois causes combinées eussent agi dans d'autres proportions, d'où il eût résulté, pendant tout le temps du refroidissement, des perturbations continuelles dans les révolutions de la lune, et ces sortes d'oscillations perpétuelles existeraient encore aujourd'hui. Cependant on ne voit pas que depuis les Égyptiens, depuis la première éclipse mentionnée dans l'histoire, on ne voit pas, dis-je, que le mouvement de cet astre ait accéléré ou retardé d'une minute, d'une seule seconde.

Mais laissons là cette discussion et revenons à la marche de ton petit globe terrestre. Tu le vois s'avancer avec moins de rapidité que les planètes inférieures, parce que, étant à une plus grande distance du soleil qu'elles, il est attiré par lui avec moins de force ; sa distance de cet astre est d'environ 35 millions de lieues, et il tourne autour de lui avec une vitesse de 24,720 lieues par heure ; sa révolution entière, ou si tu aimes mieux son année, est de 365 jours 5 heures 48 minutes 49 secondes. L'orbite que la terre décrit en tournant autour du soleil n'est pas rond, mais un peu elliptique comme celui de toutes les planètes. Outre ce mouvement circulaire, elle en a d'autres d'où résulte la succession des jours, des nuits et des saisons. Elle tourne sur son axe en 24 heures et tourne vers le soleil chacun de ses côté, l'un après l'autre, pendant cet espace de temps ; il en résulte que le côté qui regarde le soleil est éclairé pendant douze heures et que l'autre est dans l'ombre pendant le même espace de temps sur toute la ligne qui regarde constamment le soleil, ligne que l'on nomme l'équateur. Mais la terre a encore un autre mouvement, qui est une sorte de balancement s'opérant du midi au nord et du nord au midi, de manière qu'elle ne présente pas continuellement son équateur perpendiculairement au soleil. Pendant six mois, ce balancement nous emporte vers le nord jusque vers un point où l'on trace une autre ligne que l'on nomme le ***tropique du Cancer***, et les jours diminuent pour nous, mais la même raison les fait augmenter pour la partie du globe placée au delà de l'équateur : pour cette partie, l'été vient quand vient pour nous l'hiver. Quand la terre présente perpendiculairement au soleil le tropique du Cancer, elle paraît s'arrêter un instant dans son mouvement, et ce point d'arrêt est ce qu'on appelle le *solstice* (1) d'hiver ; puis son balancement recommence en sens opposé pendant six mois, jusqu'à ce qu'il s'arrête encore à une autre ligne au delà de l'équateur et nommée ***tropique du Capricorne*** : pendant ce second mouvement, nous nous rapprochons du midi, et les jours augmentent au dépend des nuits. Arrivé au temps d'arrêt après lequel le soleil va revenir, nous sommes au solstice d'été.

— Ceci est assez difficile à comprendre, dis-je au génie.

— Rien n'est plus aisé, me répondit-il en haussant les épaules. Puis avec le bout de sa béquille, il traça sur le sable la figure que je vous montre ici et il dit :

Supposons que le soleil soit A et la terre B, il est clair que le soleil se trouve perpendiculairement frapper sur la ligne C C, que nous appelons équateur. Nous qui sommes au point *d* au-dessus de l'équateur et ceux qui sont au-dessous au point *e*, nous recevrons un peu obliquement les rayons du soleil et nous serons les uns au printemps, les autres en automne, tandis que les peuples qui habitent la ligne seront au milieu de l'été et auront les jours égaux aux nuits.

A présent supposons que, par son balancement, l'axe *ff*, de la terre, ou, si vous aimez mieux, ses pôles, se soient inclinés : les rayons du soleil, au lieu de frapper perpendiculairement l'équateur *gg*, frapperont le tropique du cancer *hh*. Nous qui sommes au point *ii*, nous aurons les jours les plus longs et les plus chauds de l'année, parce que nous serons plus près du soleil, et ceux qui sont en *j*, les Hottentots par exemple, seront dans leurs jours les plus courts et les plus froids : nous auront l'été et ils auront l'hiver.

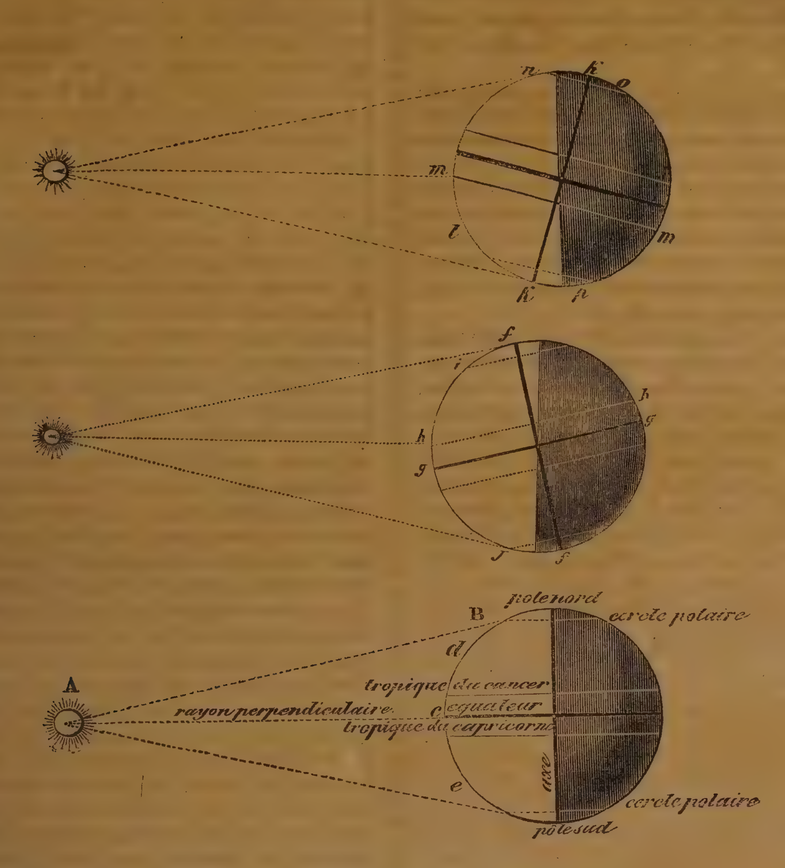
Passons à une autre position. Le balancement de la terre a continué ; non-seulement les pôles ont repris leur position droite, mais encore ils se sont inclinés en sens contraire, comme en KK. Alors les rayons du soleil frappent perpendiculairement le tropique du Capricorne *mm*, et les Hottentots, qui habitent le point *l*, étant plus près du soleil, ont les jours les plus longs et les plus chauds ; ils sont en été, tandis que nous, qui sommes au point *n*, nous sommes en hiver et nous avons les jours les plus courts de l'année.

Mais c'est surtout pour les habitans des cercles polaires que ce balancement produit un effet singulier. Pendant six mois, ceux du pôle nord restent plongés dans l'ombre, comme vous les voyez en *ko* ; et pendant ce temps-là ceux

(1) Les géologues qui ont le moins exagéré la chaleur souterraine la font augmenter d'un degré par 30 mètres. Partant de là, elle monterait à 500 degrés à la profondeur seulement de 45,000 pieds, ou à peu près 3 à 4 lieues.

(1) De *sol*, soleil, et de *stare* s'arrêter.

du pôle sud, *kp*, ont un jour de six mois; il est vrai que ce jour est toujours un peu sombre, mais aussi la nuit de six mois n'est jamais très-obscure, même sans les aurores boréales qui l'éclairent très-souvent.



Balancemens de la terre produisant les saisons.

La terre a encore d'autres mouvemens combinés, mais très-légers et ayant beaucoup moins d'importance pour ses habitans. Je ne vous en parlerai donc pas.

Relativement à la position que nous occupons maintenant sur le soleil, la planète qui se présente à vos yeux après la terre est Mars, éloignée de nous de 52,613,000 lieues. L'ellipse que forme son orbite combinée avec celle de la terre rend la distance de ces deux planètes très-variable. Ses jours sont de 24 heures 31 minutes 42 secondes, son année de 686 jours 23 heures 30 minutes 42 secondes et une très-légère fraction; sa marche est de 19,740 lieues par heure, et son diamètre de 1,560 lieues.

Je vais vous montrer à la fois Vesta, Junon, Cérès et Pallas, et cela pour un fait des plus singuliers en astronomie. Les anciens ne connaissaient que huit planètes, savoir : 1° le Soleil; 2° Mercure; 3° Vénus; 4° la Terre (qu'ils ne rangeaient pas au nombre des planètes, au moins dans l'antiquité, parce qu'ils la regardaient comme le centre de l'univers et qu'ils ignoraient sa forme globuleuse); 5° Mars; 6° la Lune (qui pour nous n'est plus une planète, mais un satellite de la Terre); 7° Jupiter; 8° Saturne. Depuis fort peu de temps, Vesta, Junon, Cérès, Pallas et Uranus ont été découverts, voici à quelle occasion.

Il existe entre les distances des planètes anciennement connues, à l'égard les unes des autres, un rapport numérique des plus extraordinaires. Si l'on prend les nombres suivans : 0 pour Mercure, 3 pour Vénus, deux fois trois ou 6 pour la Terre, deux fois six ou 12 pour Mars, deux fois douze ou 24 (ici sera une lacune), mais deux fois vingt-quatre ou 48 pour Jupiter, deux fois quarante-huit ou 96 pour Saturne, on aura cette série de chiffres :

0, 3, 6, 12, (lacune), 48, 96.

Or si on ajoute à chacun de ces chiffres le nombre 4, on obtiendra :

4, 7, 10, 16, (lacune), 52, 100.

Et ces dernières quantités exprimeront l'ordre d'éloignement des planètes au soleil.

Kepler, frappé de ces étonnans rapports, eut la hardiesse d'avancer qu'il devait exister une planète que l'on ne connaissait pas qui remplirait la lacune 24 et 28, et que si l'on parvenait à découvrir d'autres planètes plus éloignées que celles connues, elles se trouveraient dans ses rapports de deux fois quatre-vingt-seize ou 192 plus 4, etc.

Voici maintenant ce qu'il y a de merveilleux. Le 1er janvier 1801, Piazzy découvrit Cérès, qui remplit juste la lacune en fournissant le nombre 24, plus 4; peu de temps avant, Herschell avait découvert Uranus, dont la distance

comparative est de deux fois quatre-vingt-seize ou 192 plus 4. Il en résulte qu'aujourd'hui, selon l'étonnante prédiction de Kepler, on a la série des nombres complets; ainsi :

0,	3,	6,	12,	24,	48,	96,	192.
4,	7,	10,	16,	28,	52,	100,	196.
Mer.	Vén.	Terr.	Mars.	Cérès.	Jup.	Sat.	Uran.

— Il me semble, monseigneur, qu'il y a une petite difficulté dans cette relation symétrique des distances des planètes. Je vois fort bien la lacune que vous avez signalée entre 12 et 48, ou pour m'expliquer mieux entre Mars et Jupiter; vous la remplissez par Cérès, c'est on ne peut mieux; mais que ferez-vous de Vesta, Junon et Pallas, qui sont également placées entre Mars et Jupiter?

— Ah! ah! c'est ici que le bât vous blesse. Mais cependant nous nous en tirerons en vous priant humblement de croire que Cérès, Vesta, Pallas et Junon ne sont que les fragmens d'une seule et même planète qui, tout pour un beau jour et sans que nous sachions pourquoi, a crevé comme une bombe et a lancé quatre éclats dans l'espace, lesquels éclats ont formé quatre planètes.

— Probablement que le diable aura bouché ses volcans, ses soupapes de sûreté, comme dit M. chose, et patatras! c'est comme le bouquet d'un feu d'artifice... Bienheureux les croyans, le royaume des cieux leur appartient! Mais monseigneur, dites-le-moi sincèrement, croyez-vous vous-même ce que vous venez de nous dire?

— Hé! hé! c'est selon. Les chances de probabilités sont pour. Par exemple, il est prouvé, je crois, que le calcul de Kepler est faux s'il y a toujours eu quatre planètes entre Mars et Jupiter : donc il n'y en avait qu'une. Il est prouvé, à ce qu'on dit, que toutes les planètes doivent être globuleuses; or celles-ci ne le sont pas : donc ce sont les éclats d'une planète sphérique. Il est prouvé, à ce qu'on enseigne, que les planètes ne se croisent pas les unes les autres dans leurs orbites; or celles-ci se croisent : donc ce sont quatre éclats partis du même point et y repassant à chaque révolution. Si jamais elles s'y rencontre elles se souderont, et il n'y aura encore qu'une planète entre Mars et Jupiter.

Je vous ferai encore remarquer en faveur de cette opinion que les quatre nouvelles planètes, comme si elles avaient reçu une force d'impulsion différente que toutes les autres, ont des orbites qui dévient considérablement du zodiaque ou chemin des autres planètes. Junon, découverte par Harding le 1er septembre 1803, est environ à 92 millions de lieues du soleil; elle a 475 lieues de diamètre et son année est de 4 ans 128 jours.

Cérès vient après : son diamètre n'est que de 50 lieues, ce qui en fait une petite terre en miniature; elle est à 95 millions de lieues du soleil, et son année est de 4 ans et demi.

Pallas se présente ensuite, et c'est Olbers qui la découvrit le premier le 28 mars 1802 : aussi petite que la précédente, comme elle son diamètre n'est que de 50 lieues, sa distance du soleil est de 96 millions de lieues, et son année de 4 ans 7 mois 11 jours; elle parcourt un orbite elliptique extrêmement allongé.

La plus éloignée des quatre, Vesta, est à 81 millions de lieues du soleil et fut découverte par Olbers le 29 mars 1807. Son année est de 3 ans 66 jours et 4 heures. Elle est tellement petite qu'on ne peut apercevoir son disque; aussi pense-t-on qu'elle a tout au plus 25 lieues de diamètre. Ces quatre planètes ne sont visibles qu'au télescope, et c'est sans doute pour cette raison qu'elles ont été connues si tard. Du reste, il est assez probable qu'on en découvrira encore d'autres parmi les étoiles composant les constellations, car il s'en faut de beaucoup que toutes ces dernières aient été étudiées sous ce rapport : il peut y en avoir qu'on a regardé comme fixes et qui peut-être ont une marche planétaire.

Voici maintenant Jupiter et ses quatre lunes : c'est la plus grande des planètes et, après Vénus, la plus brillante. Son diamètre est de 33,000 lieues, d'où il résulte qu'il est quatorze cent soixante et dix fois plus gros que la terre; son mouvement de rotation sur son axe est extrêmement rapide, car ses jours n'ont que 9 heures 56 minutes; sa distance du soleil est de 179,575,000 lieues, et la rapidité de sa marche de 10,680 lieues par heure, ce qui donne pour son année 11 ans 317 jours.

Saturne avec ses sept lunes et son singulier anneau se présente au-dessus de Jupiter, dont on le distingue, à l'œil nu, à son apparence nébuleuse, terne et plombée. Ses jours sont de 10 heures 50 minutes; son année est de 29 ans 5 mois 14 jours; il est à 329 millions de lieues du soleil; son diamètre est de 26,000 lieues, et dans sa marche, il parcourt 7,920 lieues par heure.

Voici Uranus, la dernière planète connue et depuis peu de temps, car elle a été découverte par Herschell le 13 mars 1781. Sa distance du soleil n'est pas moindre de 662 millions de lieues, et son diamètre de 12,000 lieues; son année est de 84 ans, et sa vitesse de 5,580 lieues par heure. Voilà tout ou à peu près ce qu'en savent les astronomes.

— Que notre univers est grand! m'écriai-je avec enthousiasme, quand le démon eut fini de parler.

— Que toutes ces planètes sont petites et mesquines, dit le Soleilien en branlant sa grosse tête! La terre que j'habite et que vous appelez le soleil me paraissait jusqu'à ce jour d'une assez médiocre étendue, et voilà je ne sais combien de globes qui à eux tous font à peine la six centième partie du mien. Vraiment, si je n'avais devant mes yeux un des habitans de la terre, de ce point imperceptible perdu dans l'espace, je ne pourrais jamais croire qu'il y eût des êtres vivans renfermés pour toujours dans ces petits morceaux de matières minérales dispersés autour du soleil. Dites-moi, monsieur de la terre, vous devez vous trouver bien à l'étroit dans votre monde en miniature? Je serais bien curieux de vous y rendre une petite visite si cela se pouvait.

— Cela se peut si bien, dit le démon, que nous allons partir à l'instant même.

— Monseigneur, dis-je, vous m'avez fait voyager sur un aérolithe en venant ici; en partant ne pourriez-vous vous procurer la commodité d'une petite comète.

— Probablement, mon cher, que tu ne sais pas ce que c'est qu'une comète, car tu ne me ferais pas une pareille demande.

— Les comètes, mais rien n'est si simple.

— Voyons.

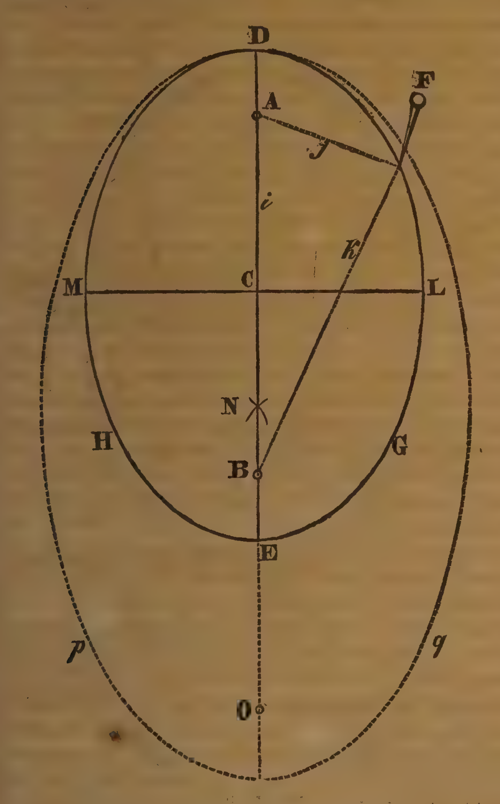
— Ce sont des astres dont l'aspect extraordinaire, les mouvemens rapides et en apparence irréguliers, la longue queue que l'on a comparée à une chevelure et en particulier à celle de Bérénice, l'apparition inattendue comme la disparition, ont fait de tout temps l'étonnement et l'admiration des hommes ou la frayeur superstitieuse des peuples. Aujourd'hui même, que l'on a cessé de regarder leurs mouvemens comme irréguliers, leur nature spéciale et le rôle qu'elles jouent dans l'économie de notre système sont aussi inconnus que jamais. Une comète se compose ordinairement d'un point central plus ou moins lumineux

que l'on appelle *noyau* ; de trainées lumineuses nommées *queues*, et d'une nébulosité qui entoure le noyau à laquelle on a donné le nom de *chevelure*. Cette nébulosité et le noyau pris ensemble forment la *tête* de la comète. Mais souvent ces astres n'ont ni queue, ni chevelure, ni nébulosité, et consistent tout simplement en un point plus ou moins lumineux ayant l'apparence d'une étoile. Il suffit à un astre, pour être une comète aux yeux des astronomes, « d'être animé d'un mouvement propre et de parcourir une ellipse d'une excentricité telle qu'il cesse d'être visible pendant une partie de sa révolution. »

— Ta définition, mon cher, ne me paraît pas valoir grand'chose, car enfin qui t'a dit que ces astres sans queue ni chevelure, qui parcourent des ellipses très-excentriques, ne sont pas des planètes? qui t'a dit que c'est le plus ou moins d'excentricité qui peut changer la nature spécifique d'un astre et y apporter un changement systématique, quand tu ne fixes pas même le degré d'excentricité en plus ou en moins ?

— Pardon, dit le Soleilien, mais je n'entends pas bien parfaitement ce que vous nommez ellipse, excentricite, etc.

— Voici ce que c'est, me hatai-je de dire. Une ellipse n'est rien autre chose que ce que les dessinateurs appellent un ovale, et plus cet ovale est allongé, plus l'ellipse est excentrique. Je m'explique :



Ellipse formée par l'orbite des astres.

Si je veux tracer l'ellipse D H E G, je plante une épingle en A et une autre en B ; je prends un fil plus long que deux fois la longueur A B, je l'attache par les deux bouts et je le passe dans mes deux épingles ; puis avec une petite pointe F, je tends le fil comme en *i*, *j*, *k*, et faisant marcher ma pointe, toujours avec le fil tendu, je décris la courbe G F H D qui est une ellipse.

Les points A et B se nomment les *foyers* de l'ellipse ; la ligne D E est le *grand axe* dont les deux extrémités forment les *sommets* de l'ellipse aux points où ils rencontrent la courbe. Les intervalles A D et B E compris entre les foyers et les sommets s'appellent les *distances focales*. Le point C situé au milieu de A B est le *centre* de l'ellipse ; la ligne M L est son *petit axe*. L'intervalle A C compris entre le centre et l'un des foyers est ce qu'on appelle l'*excentricité*, et plus cette excentricité est grande, plus l'ellipse s'éloigne de la forme du cercle. Par exemple, supposons que j'allonge l'excentricité du foyer A jusqu'au point N, au lieu du point C ; N devenant le centre, le foyer B se trouvera reculé en O. En plaçant mon fil à ces deux foyers et opérant comme je l'ai dit plus haut, on aura une ellipse D *p* *q* bien plus allongée, proportionnellement, que la première ; mais si au lieu de placer le foyer O où il est, je le transporte, par une abstraction que le calcul permet de réaliser, à une distance infinie, alors mon ellipse, prodigieusement allongée, prend le nom de *parabole*.

J'en reviens aux comètes. Le soleil occupe toujours un des foyers de l'ellipse décrite par une comète : par exemple le point A et le sommet le plus près de ce point, comme D, s'appellent le *périhélie* ; le sommet opposé E prend le nom d'*aphélie*. On nomme *distance périhélie* la distance focale A D, qui, au moment du passage de la comète par le sommet de l'ellipse, la sépare du soleil, et c'est la plus petite distance où elle puisse s'en trouver. De la terre, on ne peut guère apercevoir les comètes que lorsqu'elles sont à leur périhélie ou dans son voisinage.

Anciennement on prenait ces astres pour des météores qui se formaient dans l'atmosphère, ou du moins l'on ignorait qu'ils eussent une marche régulière : les anciens astronomes ne les croyaient pas assujettis aux lois qui régissent les autres astres, et ils pensaient qu'elles erraient de système en système à travers l'immensité de l'espace. Mais depuis les découvertes de Kepler, on a reconnu l'identité de leur marche avec les lois de la gravitation et on est parvenu à les soumettre au calcul comme les autres astres toutes les fois qu'on a eu pour cela des observations suffisantes ; on a déterminé les courbes qu'elles décrivent, et l'on s'est assuré qu'elles se meuvent dans des ellipses très-allongées.

Le nombre des comètes observées depuis l'antiquité jusqu'à ce jour est très-grand, puisqu'il monte à plusieurs centaines, mais on en découvre un grand nombre tous les jours, grâce au perfectionnement du télescope, et l'on peut estimer sans exagération qu'il peut en exister plusieurs milliers : « Quelquefois, dit Herschell, ces astres ne sont visibles que peu de jours, et d'autres fois on les aperçoit durant plusieurs mois ; quelques-uns se meuvent avec une lenteur extrême, d'autres avec une vitesse extraordinaire ; il arrive même fréquemment que la même comète offre l'exemple des deux cas dans diverses parties de sa course. La comète de 1472 décrivit en un jour un arc céleste de 120 degrés (les deux tiers du ciel). Le mouvement des unes est direct (de l'occident à l'orient), celui des autres rétrograde (de l'orient à l'occident), d'autres ont une course tortueuse et tout à fait irrégulière. Elles ne sont pas confinées, comme les planètes, dans certaines régions du ciel, mais elles le parcourent indifféremment en tous sens. Les variations de leurs dimensions apparentes ne sont pas moins remarquables que celles de leur vitesse. Quelquefois elles apparaissent d'abord comme de faibles nébuleuses douées d'un mouvement très-lent ; leur queue est petite ou même nulle ; par degré leur mouvement s'accélère, elles s'é-

largissent et projettent derrière elles leur appendice, qui, dans ce cas, va toujours en croissant de grandeur et d'éclat jusqu'à ce qu'elles s'approchent du soleil et se perdent dans ses rayons. Quelque temps après, elles reparaissent de l'autre côté en s'éloignant du soleil avec une vitesse d'abord rapide, mais qui diminue graduellement. Ce n'est qu'après avoir dépassé le soleil qu'elles brillent de toute leur splendeur et que leurs queues ont atteint le dernier terme de leur développement, en sorte que l'action du soleil doit être regardée comme la cause de cette émanation extraordinaire. A mesure qu'elles s'éloignent davantage du soleil, leurs mouvemens se ralentissent, les queues se dissipent ou sont absorbées par les têtes qui elles-mêmes diminuent continuellement d'éclat et finissent par disparaître pour ne plus revenir, au moins dans le plus grand nombre de cas. Une comète qui décrit un orbe elliptique, quelque allongée qu'en soit l'axe, doit avoir déjà visité le soleil et doit, à moins qu'elle n'éprouve quelques perturbations, s'en raprocher de nouveau au bout d'une période déterminée; mais si elle décrit un orbe hyperbolique une fois qu'elle s'est éloignée de périhélie, elle ne doit plus rentrer dans la sphère où nous pourrions l'observer: elle doit aller visiter d'autres systèmes ou se perdre dans l'immensité de l'espace.

Quelques comètes, mais en petit nombre, décrivant des ellipses, peuvent être considérées comme appartenant à notre système solaire. Une des plus remarquables est celle de Halley, ainsi nommée à cause d'Edmond Halley, qui, en 1682, en a calculé la marche ou les élémens paraboliques, comme disent les astronomes. L'analogie des résultats qu'il obtint avec ceux qu'avait obtenus Kepler pour une comète observée en 1607, lui inspira l'idée qu'elle pouvait bien être la même; il en inféra que sa révolution devait être de 76 ans et qu'elle était identique avec celle qui parut en 1531 et fut observée par Apian; en conséquence il osa prédire sa réaparition pour la fin de l'année 1758 ou le commencement de 1759. Mais il s'agissait de savoir si les attractions des grosses planètes n'influeraient pas sur la marche de la comète dans son orbite. Clairaut entreprit ce calcul pénible et trouva que le retour au périhélie serait retardé de 100 jours par l'attraction de Saturne et de 518 au moins par celle de Jupiter, ce qui fixait le retour du milieu d'avril au milieu de mars 1759. En effet, la comète parut à son périhélie le 12 mars de la même année. MM. Damoiseau et de Pontécoulant calculèrent son prochain retour au périhélie; le premier le fixa au 4 novembre 1835 et le second au 13 novembre de la même année. Cette différence de calcul tient sans doute en grande partie à ce que MM. Damoiseau et de Pontécoulant n'ont pas adopté les mêmes masses pour les planètes perturbatrices. Quoi qu'il en soit, la comète parut et fut observée à Rome le 5 août 1835; elle parvint à son périhélie le 16 novembre, et disparut après avoir été observée pour la dernière fois à Vienne, par M. Littrow, le 27 janvier 1836. Cette précision n'est-elle pas admirable?

Mais si la comète de Halley a été la première dont on a calculé la marche, depuis on en a calculé plusieurs autres, par exemple celle *à courte période*, observée en 1805 et dont la révolution est de trois ans et demi; celle *de six ans*, qui met ce laps de temps pour parcourir son orbite et qui fut observée pour la première fois en 1772. Et à propos de cette comète, il faut que je vous conte une petite anecdote. Un de nos astronomes, mort il y a quelques années, avait prédit que cette comète passerait si près de la terre en 1805 qu'elle choquerait ou embraserait notre pauvre Europe; et sur cette prédiction, tous les croyans eurent un tremblement nerveux qui les obligea de décamper au plutôt en Amérique, attendant là avec anxiété la terrible catastrophe, et s'apprêtant à porter le deuil de leur patrie. La comète passa à l'époque qu'avait indiquée l'astronome, mais à 2 millions de lieues de nous seulement et d'une manière extrêmement innocente. Alors la gaîté revint aux Parisiens et ils se mirent à faire des vaudevilles sur la comète.

— Avant que nous partions, dit le Soleilien en m'adressant la parole, ne pourriez-vous pas faire une courte récapitulation de ce que vous nous avez dit sur la grosseur et la grandeur des planètes et rendre ces deux choses sensibles autant que possible par le moyen d'une comparaison vulgaire.

— Vulgaire jusqu'au trivial même, et c'est Herschell qui vous la fera, voici ce qu'il dit :

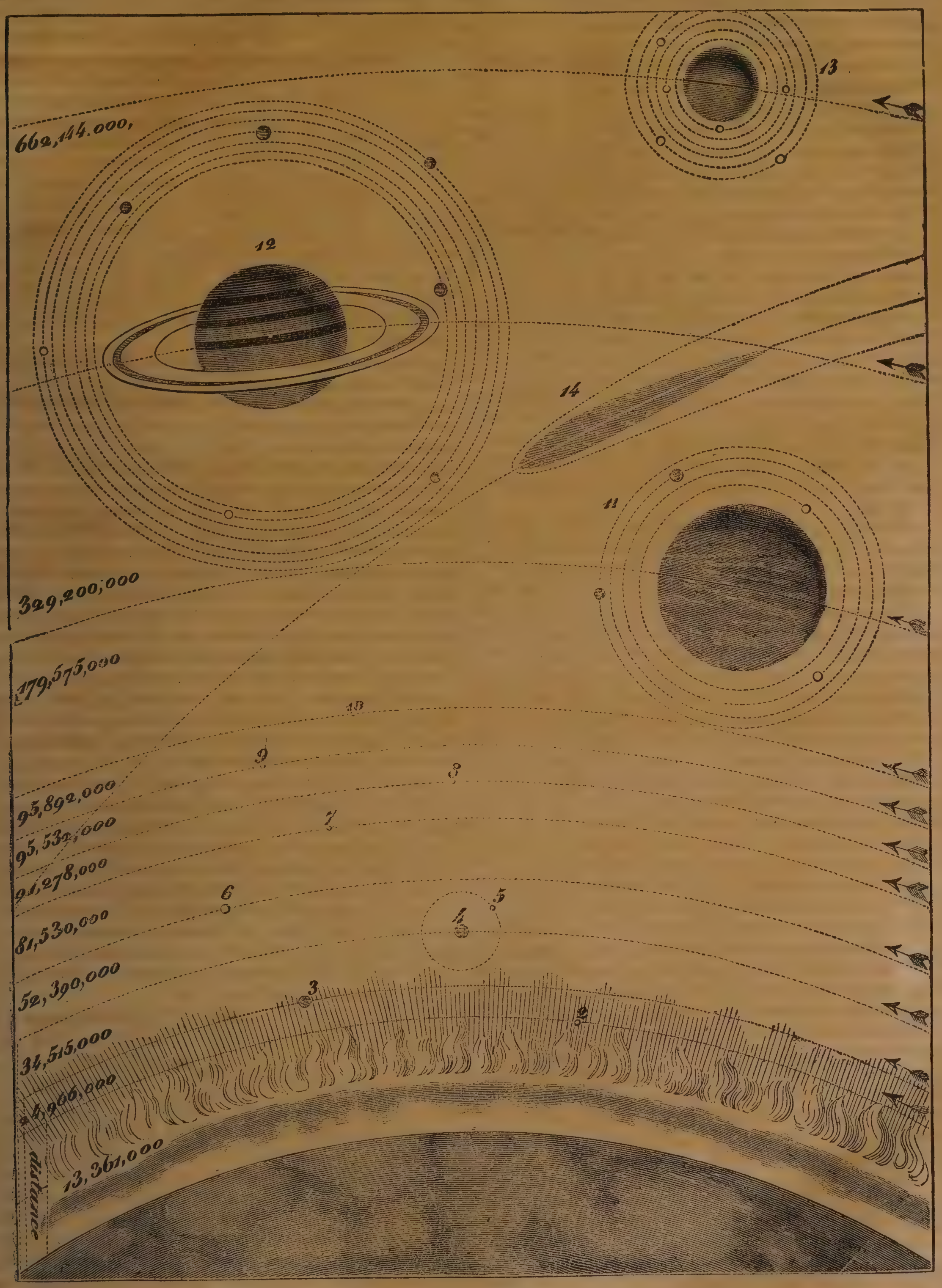
« Imaginons un champ ou un pré bien uni, et plaçons-y un globe de 2 pieds de diamètre pour représenter le soleil; alors Mercure sera figuré par une graine de moutarde ayant pour orbite la circonférence d'un cercle de 164 pieds de diamètre; Vénus par un pois sur un cercle de 284 pieds; la Terre aussi par un pois sur un cercle de 430 pieds; Mars par une grosse tête d'épingle sur un cercle de 654 pieds; Junon, Cérès, Vesta et Pallas par des grains de sable sur des orbites de 1,000 à 1,200 pieds; Jupiter par une orange moyenne sur un cercle de 2,200 pieds, ou de près d'un sixième de lieue; Saturne par une petite orange sur un cercle de 4,000 pieds ou de près d'un tiers de lieue; Uranus par une grosse cerise sur un cercle de 8,200 pieds, ou de trois cinquièmes de lieue. Si l'on voulait imiter les mouvemens des planètes dans leurs orbites, Mercure devrait décrire une longueur égale à son diamètre en 41 secondes, Vénus en 4 minutes 14 secondes, la Terre en 7 minutes, Mars en 4 minutes 48 secondes, Jupiter en 2 heures 56 minutes; Saturne en 3 heures 13 minutes, et Uranus en 2 heures 16 minutes. »

J'achevais à peine lorsque le démon, nous saisissant tous les deux, le Soleilien et moi, par une oreille, nous enleva du sommet de la montagne et nous lança dans l'espace avec une vitesse qu'aucune expression ne peut rendre. En moins d'une minute nous eûmes traversé les deux atmosphères du soleil et l'espace vide et grisâtre qui nous séparait de la planète la plus près de nous, c'est-à-dire de Mercure. Quand nous étions encore à une certaine distance, le génie, en ricanant d'une manière tout à fait sournoise, me fit observer qu'il était absolument comme une boule de jeu de quilles.

— Probablement, ajouta-t-il, que celui-ci n'a jamais été en fusion, quoiqu'il soit trois fois plus près du soleil que n'est la terre; ses poles ne sont nullement aplatis, et cependant il tourne sur son axe avec la même vitesse, car ses jours sont de vingt-quatre heures.

Je fis semblant de ne pas entendre ce sarcasme, et nous pénétrâmes dans l'atmosphère de Mercure, que je trouvai un peu plus dense, plus épaisse que celle de la terre, quoique la différence ne fût pas aussi grande que je le croyais d'après l'opinion de nos astronomes. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de la trouver d'une température très-modérée, quoique Newton ait calculé que Mercure recevait du soleil sept fois plus de chaleur que la terre.

— Cela vient, me dit le génie à ce sujet, de ce que, ainsi que je te l'ai révélé déjà plusieurs fois, le soleil n'envoie pas de chaleur, mais de la lumière qui la fait éclore en agissant sur le calorique. Si Mercure reçoit sept fois plus plus de lumière, il contient sept fois moins de calorique,



Système planétaire avec les grosseurs respectives des astres observées.

	diamètres	volumes	masses	densité	la Terre étant 1
1 Le Soleil	109,98	1328,460	337,086.	0,23624	étant 1
2 Mercure	0,39	0,1	0,1664.	2,879646	
3 Vénus	0,97	0,9	0,9452	1,64701	
4 La Terre	1,00	1	1,	1,	
5 La Lune	0,27	0,02	0,017	0,715076	
6 Mars	0,52	0,2	0,1324	0,930736	
7 Vesta	inconnus				
8 Junon, 9 Cérès, 10 Pallas	inconnus				
11 Jupiter	11,56	1470,2	315,8926	0,24119	
12 Saturne	9,61	887,3	120,0782	0,095684	
13 Uranus	4,26	77,5	17,2829	0,020802	
14 Une comète					

d'où il résulte qu'il y a compensation et que la température est ici comme sur la terre.

Nous mîmes pied à terre dans une vaste plaine couverte d'une sorte de graminée ou d'herbe que je pris d'abord pour des bambous de l'Inde, car ces plantes avaient au moins douze à quinze pieds de hauteur. Nous nous étions assis sur une touffe de mousse grossière et rude afin de nous reposer de la rapidité de notre course, et là je fis quelques réflexions analogues à celles que j'avais faites en arrivant sur le soleil.

— J'étais bien simple, disais-je en moi-même, de croire à Micromégas et à des géans monstrueux. Certainement il n'y a pas de géans dans l'univers, et je suis un des plus beaux hommes de la création (je jetai un coup d'œil de pitié sur le Soleilien), et probablement que sur le globe où nous nous trouvons je ne verrai que des pygmées, car Mercure n'étant en grosseur que les deux cinquièmes de la terre, il est clair que les hommes qui l'habitent.....

Un bruit horrible retentit à nos oreilles et fut répété par les échos comme les éclats de la foudre. Et cependant ce n'était pas le tonnerre, mais bien une voix épouvantable, auprès de laquelle le mugissement du taureau ou les rugissemens des lions du Sahara n'eussent semblé que de légers murmures. Je me levais tout effrayé et jetais les yeux autour de moi, lorsque j'aperçus tout à coup un être épouvantable bondir à quelque distance. Il avait à peu près huit pieds de hauteur, et, en général, il ressemblait assez à un homme ; mais, vu dans ses détails, c'était un monstre tout à fait extraordinaire. Son corps était long, grêle, couvert de poils ; ses pieds étaient plats, fort longs, munis de cinq doigts capables de saisir les objets, absolument comme ceux d'un singe ; sa tête était fort petite, beaucoup plus que celle d'un homme proportionnellement : elle se prolongeait en avant en une sorte de museau proéminent fendu par une bouche ou plutôt une gueule qui s'étendait de chaque côté jusque sous les oreilles. Ses mains larges et robustes étaient armées d'ongles plats mais très-forts et se terminant en pointe aiguë. Ce monstre en nous apercevant poussa un nouveau cri aussi effrayant que le premier et se mit à bondir de notre côté. Déjà il étendait sur moi son bras velu, déjà je me regardais comme un homme perdu, dévoré et avalé, quand le génie présenta sa béquille à l'animal furieux, le toucha et apaisa subitement sa colère. Alors il nous considéra fort attentivement pendant un instant ; il s'approcha, si ce n'est avec douceur, au moins avec curiosité ; puis il vint assez tranquillement s'asseoir à côté de moi et se mit à faire des grimaces qui m'eussent fait rire si elles ne m'eussent fait peur. Quand je fus suffisamment revenu de ma frayeur, je demandai au démon ce que pouvait être cette singulière bête.

— Regarde-la bien, me dit-il ; tu la connais, car elle a son analogue sur la terre.

En effet, après l'avoir examinée fort attentivement, je me souvins de la phrase caractéristique de Cuvier, *Règne animal*, tome 1er, page 3 : « Bras longs, front très-reculé, crâne petit, comprimé ; face pyramidale, noirâtre ainsi que les mains ; corps brun. »

—J'y suis, j'y suis ! m'écriai-je :c'est un pongo.

— Pas du tout, me dit le démon, c'est un homme.

— Comment, un homme ! Le pongo serait un homme dans Mercure ?

— Pourquoi pas. L'homme ne se distingue-t-il pas des animaux par la supériorité de son intelligence ? eh bien ! dans Mercure, celui-ci est aussi le plus intelligent des êtres vivans. D'ailleurs je vais te donner un échantillon de la justesse de ses raisonnemens en te mettant à même de causer avec lui.

Le démon fit un signe, et le Soleilien et moi nous nous trouvâmes au courant de la langue des pongos. Voici la conversation qui en résulta.

— Monsieur le singe, lui dis-je avec toute la politesse que méritaient ses longues dents et ses ongles acérés, pourquoi étiez-vous en colère contre moi en m'apercevant ? Est-ce que par hasard je vous aurais offensé sans le vouloir ? est-ce que je serais sur votre propriété ?

— Je n'étais pas en colère, me répondit-il, mais seulement je voulais te manger parce que j'ai faim. Quant à la propriété, je ne sais pas ce que c'est.

« Voilà, dis-je à part moi, qui annonce une civilisation excessivement jeune : il y a loin de ce pongo à un procureur parisien. »

— Quoi ! monseigneur, vous vouliez commettre une aussi grande injustice ?

— Il n'y a pas d'injustice, puisque je suis le plus fort. N'est-ce pas la loi naturelle la plus générale, que le plus fort mange le plus faible ?

— J'en conviens jusqu'à un certain point ; cependant je ne crois pas que les hommes aient été créés positivement pour fournir de la nourriture aux pongos.

— Tous les êtres plus faibles que moi ont été créés pour servir d'alimens à ma femelle, à mes petits et à moi.

— Voilà un égoïsme bien épouvantable ! m'écriai-je.

— Et cependant, me répondit le Soleilien, c'est l'égoïsme qui est la cause première de la société. Les hommes, en se réunissant, n'en abandonnent individuellement une partie que pour s'assurer une protection, afin de jouir paisiblement de l'autre moitié. Je ne serais donc pas étonné que bientôt les pongos ne se réunissent en corps de nation.

— Et ils ont déjà commencé, dit le démon, car ils vivent en famille, ils se bâtissent des cabanes, ils se réunissent en nombre pour attaquer des éléphans, ils pansent leurs blessures avec des feuilles mâchées, et enfin, ce qui est bien plus caractéristique, ils se font la guerre entre eux.

« D'ailleurs, continua-t-il, Mercure n'a pas toujours été habité par des pongos, et jadis, c'est-à-dire il y trois cent mille ans, il était peuplé d'hommes absolument semblables à ceux du soleil ; mais ces hommes, à force de cultiver leur intelligence, avaient fini par atteindre toute la perfection morale dont ils étaient susceptibles, et l'esprit les a tués.

— Est-ce qu'il revient des esprits dans ce pays-ci ?

— Tu ne me comprends pas ; je vais m'expliquer mieux. Dans Mercure et dans le soleil la perfectibilité de l'homme moral a une limite fixée par la nature de sa matière ; à mesure que l'esprit gagne le physique perd, et cela dans des proportions régulières et invariables. Le cerveau se développe au dépend du corps, qui s'atrophie faute d'exercice ; la tête devient énorme, les jambes grêles et vacillantes ; la poitrine se resserre, la colonne vertébrale s'affaisse et se courbe ; toutes les facultés s'affaiblissent au point que l'espèce ne se conserve plus que par des avortons maladifs et épuisés à l'avance ; enfin la race diminue peu à peu et finit par s'anéantir tout à fait. Telle a été, dans Mercure, la révolution qui a détruit l'espèce humaine ; telle sera celle qui la détruira dans le soleil. Mais la matière se modifie et ne meurt pas ; elle conserve ses propriétés éternellement, d'où il résulte que le Soleilien et le Mercurien renaissent de leurs cendres ainsi que le phénix. Après avoir passé par le cercle de toutes les modifications, les globes en reviennent à ce qu'on pourrait appeler les premières périodes zoologiques. Les animaux s'organisent ; leur organisation se perfectionne ou plutôt se complique avec la marche des siècles, et bientôt

voilà le pongo qui vient remplacer dans Mercure l'homme, qui jadis habitait ces contrées aujourd'hui désertes. Le pongo se perfectionnera et.....

Un autre bruit étrange se fit entendre. C'était une sorte de mélodie retentissante, comme celle d'un grand orgue de cathédrale, qui interrompit le génie en lui couvrant la voix. Cette musique extrêmement bruyante avait quelque chose d'assez agréable, et cependant elle procédait chromatiquement par demi-tons et même par quarts de tons, ce qui la rendait bizarre pour une oreille accoutumée à notre musique diatonique. J'allais demander quel instrument pouvait faire tant de bruit, lorsque j'aperçus une fauvette grosse comme le pouce et qui néanmoins faisait à elle seule ce concert retentissant.

— Voilà un petit animal qui a la voix extrêmement forte, dis-je.

— Pas du tout : c'est une fauvette analogue à la fauvette babillarde que tu connais, et sa voix ne te paraît forte que parce qu'elle résonne dans une atmosphère plus compacte que celle de la terre.

A peine le génie eut prononcé ces mots que le petit oiseau s'envola, et malgré ses ailes excessivement courtes, je fus étonné de lui voir fendre l'air avec une rapidité auprès de laquelle le vol de l'hirondelle n'est que de la lenteur. Mais je compris très-bien que cela venait de deux causes : d'abord c'est que l'épaisseur de l'air lui offrait un point d'appui plus facile que n'aurait pu faire l'air léger de ma terre natale; puis Mercure, ayant une masse beaucoup moindre que la terre, a aussi une force d'attraction moins grande. Cette idée me fit faire sur-le-champ une expérience. Quoique peu danseur de mon naturel, il m'est cependant arrivé autrefois, quand la mode permettait de faire autre chose que marcher en dansant, il m'est arrivé, dis-je, de faire un entrechat battu à quatre, sans avoir pu jamais m'élever jusqu'à battre un six; pour faire mon expérience je me mis à sauter et je fus enchanté de moi lorsque je vis que je pouvais aisément passer un six et même un huit. Ravi de me trouver cet éminent mérite, je continuai à sauter, à voltiger avec une légèreté qui eût fait envie à une danseuse de l'Opéra. Le Soleilien me regardait d'un air ébahi et en branlant sa grosse tête; le démon riait à s'en tenir par les côtés, et le pongo, emporté par son instinct d'imitation, se mit à cabrioler, faire des culbutes et des sauts périlleux, d'où l'habitant du soleil conclut qu'il avait déjà de la tendance à une haute civilisation. Tous deux nous développions certainement beaucoup de grâce; mais cependant, malgré toute la vivacité que nous y mettions, je trouvai dans nos mouvemens une lenteur qui ne nous aurait pas permis un galop ni une sauteuse : malgré tous nos efforts, nous étions toujours dans la mesure grave et lente d'un menuet. Ceci venait de ce qu'un corps qui tombe dans Mercure ne parcourt que douze pieds par seconde, tandis qu'il en parcourt seize sur notre terre. En battant un entrechat nous restions donc en l'air un quart de temps de plus qu'on ne fait à l'Opéra, ce qui ne permet pas une danse très-vive.

Enfin, las de danser, je me disposais à m'asseoir lorsque le démon nous dit que nous allions quitter Mercure pour nous rendre dans Vénus : « Car, ajouta-t-il, tout ce que vous pourriez voir d'intéressant ici, vous le retrouverez là-bas. » Le pongo voulut regagner ses bois; mais le génie lui dit, en le touchant de sa béquille, qu'il aurait à nous suivre; et aussitôt nous partîmes tous les quatre à travers l'espace. A peine eu-je le temps de voir une haute montagne dans Mercure, celle probablement qui, en portant son ombre vers un des bords de son disque, le fait paraître échancré, vu de la terre, particularité qui a permis à nos astronomes de calculer les révolutions diverses de cette planète.

BOITARD.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

GOVAERT FLINCK.

§ Ier. — LA CHANDELLE.

En parlant des peintres nombreux et célèbres qui ont illustré la Flandre au dix-septième siècle, Anne-Marie Schurmans, contemporaine et poëte plein de grâce et de charme, compare les artistes de ce pays aux myriades d'étoiles que la main de Dieu sème dans l'espace : « Il suffit, dit-elle, d'attacher un instant ses regards sur un point de la voûte céleste pour voir jaillir aussitôt quelques-uns de ces astres merveilleux, brillans comme la splendeur du soleil, immenses comme des mondes et que l'intelligence humaine peut à peine suffire à énumérer. »

La comparaison d'Anne-Marie Schurmans se trouve juste en tous points. Malgré la célébrité éclatante qui scintille autour d'un grand nombre de peintres flamands, il en est plus encore qui méritent une gloire égale et dont le voyageur qui pénètre dans les précieux cabinets des amateurs flamands, ou l'écrivain qui étudie les historiens de l'époque, s'étonnent de découvrir les chefs-d'œuvre admirables et les aventures romanesques.

Parmi ceux-là se trouve Govaert Flinck, dont la ville d'Amsterdam possède plusieurs tableaux si dignes de Rembrandt qu'on les attribue souvent à ce dernier maître. Cependant Govaert Flinck, tout en prodiguant sur ses toiles la même poésie de lumières et d'ombres, la même puissance de couleur, la même énergie d'expression, l'emporte sur le vieux bourgeois de Leyde par un dessin plus correct et par un choix mieux entendu de la nature de ses modèles. On dirait que cet artiste, qui pourtant n'a jamais quitté la Flandre, s'est inspiré devant le divin Raphaël et qu'un rayon du suave Italien reflète sa splendeur sur le front de l'enfant de Clèves. Surtout en face du *Jugement de Salomon*, qui se trouve dans la chambre du conseil d'Amsterdam, on reconnaîtra que ce jugement reste dans les bornes

d'une impartialité loyale et stricte, et que si le nom de Govaert Flinck n'atteint pas à la popularité de Rubens, de Metzu et de Van Dick, il faut s'en prendre non pas à la propre valeur de l'artiste, mais à la fatalité qui s'attache quelquefois au génie et qui ne permet jamais au souffle de la vérité de dissiper les nuées dont elle enveloppe une gloire méconnue.

Du reste ce qui rend d'autant plus inexplicable le peu de popularité du nom de Govaert Flinck, c'est la renommée éclatante dont ce peintre jouit pendant sa vie et la haute position qu'il occupa près du stathouder Maurice de Nassau. Govaert dut à ce prince sa fortune et pour ainsi dire son talent : voici par quel enchaînement singulier de circonstances deux hommes que séparait entre eux une distance si grande d'âge, de rang et de fortune, se trouvèrent mis réciproquement en rapport.

La Hollande, délivrée enfin, grâce à Maurice, de la guerre funeste que lui faisait l'Espagne et des secours presque aussi funestes que lui donnait l'Angleterre, ne se vit pas plutôt en possession de la paix qu'au lieu de chercher à réparer ses malheurs, à relever son industrie et à se créer un nouveau commerce, elle se jeta dans les querelles de religion. Deux sectes opposées prirent naissance dans l'université de Leyde : l'une, dont Jacques Arminius était le chef,



Vue de Leyde.

tendait à mitiger les principes sévères et durs de Calvin sur la prédestination et sur la grâce ; l'autre avait pour fondateur François Gomarre, qui soutenait les dogmes de Calvin dans toute leur rigidité. Bientôt la Hollande entière fut partagée par ces deux opinions ; chacun devint *arminien* ou *gomariste*. Le grand pensionnaire de Hollande, Jean d'Olden Barneveldt, ennemi juré de Maurice, se déclara pour Arminius, beaucoup plus par intérêt que par persuasion. Aussitôt tout ce que la Hollande renfermait de savans et de magistrats vint se ranger sous la bannière adoptée par Barneveldt : Grotius, Vossius, Le Deaberg et Hoogenberg se placèrent à la tête des *remontrans*, dénomination qui remplaçait celle d'*arminiens* ; ils ne se bornèrent plus à des questions de sectes, ils demandèrent la tolérance universelle, et leurs écrits inondèrent la Hollande.

Maurice de Nassau prit sous sa protection les *contre-remontrans* : dès lors des questions purement spéculatives devinrent des questions d'État, et après neuf ans de libelles, de discussions et d'acharnemens, les *remontrans* furent condamnés dans le fameux synode de Dordrecht, où se réunirent les députés envoyés par presque toutes les églises calvinistes de l'Europe. On sait le reste de cette fatale histoire, dont le dénoûment fut la mort de Barneveldt, décapité à l'âge de soixante et douze ans.

La mort inique de ce vieillard fut le signal d'innombrables conspirations dirigées contre la vie du stathouder. Il ne se passait point de jour que l'on ne découvrît quelque nouvelle tentative faite pour l'assassiner, et la mort de René, fils de Barneveldt, condamné pour n'avoir point révélé le complot formé par son frère de frapper Maurice, loin de mettre un terme à ces projets haineux, ne servit qu'à les multiplier. Le stathouder soutint courageusement cette lutte ; mais

son caractère brusque devint sombre, sa loyauté se changea en cruauté farouche, et il ne recula devant aucune mesure cruelle pour dompter et punir la rébellion hollandaise, hydre dont il avait en vain coupé et brûlé les têtes sans pouvoir en fermer les gueules béantes et empoisonnées qui se dressaient devant lui. Il occupa militairement toutes les villes, renouvela les mesures tombées en désuétudes du couvre-feu et défendit, sous peine de mort, à tout bourgeois de garder de la lumière chez lui après le signal donné par la cloche du soir. Une fois neuf heures sonnées, des patrouilles parcouraient les rues, examinaient soigneusement les maisons, saisissaient les délinquans, en faisaient justice sur l'heure et, sans pitié, les attachaient à une potence élevée tout exprès au milieu de la ville.

Or un soir de l'année 1617, quelque temps après l'exécution de Barneveldt, un cavalier suivi d'hommes d'armes



Dans les rues de Clèves.

parcourait les rues de Clèves et laissait marcher au pas son cheval afin de pouvoir mieux s'assurer s'il n'apercevait pas à travers les fissures des volets quelque rayon de lumière. Depuis une heure, il marchait ainsi et se sentait presque mécontent de voir ses ordres si bien obéis, car s'il errait de la sorte à minuit dans les rues de Clèves, s'il avait quitté son lit, si la neige tombait sur son manteau et s'y amassait comme un suaire de glace, c'est qu'il ne pouvait dormir, c'est que le fantôme de Barneveldt venait s'asseoir au pied de son lit! Mécontent de sa faiblesse, honteux de fuir devant un prestige de son imagination malade, il aurait voulu pouvoir reverser sur un autre son mécontentement de lui-même, et il allait rentrer dans son palais, sans pouvoir faire éclater au dehors la rage qu'il concentrait dans sa poitrine, quand tout à coup en levant la tête, il vit au quatrième étage d'une maison à pignon pointu une petite fenêtre éclairée sans la moindre précaution pour dérober extérieurement la lumière aux regards. Cette infraction impudente à ses ordres mit le stathouder hors de lui. Il fit signe aux soldats de s'arrêter, et la masse d'armes d'un cavalier frappa de trois coups violens, qui retentirent dans la rue entière, la porte de la maison coupable. Puis on entendit une voix forte et menaçante crier :

— Ouvrez, de par monseigneur le stathouder!

A ce bruit, à ces ordres, un marchand affairé et demi-nu s'empressa de descendre et d'ouvrir la porte. Les soldats s'emparèrent de lui, et l'un d'eux, sans autre explication, lui passait déjà une corde au cou, lorsque le malheureux demanda piteusement pour quelle raison on le traitait avec tant de cruauté. Le cavalier lui montra la fenêtre éclairée.

— Je l'ignorais! je l'ignorais, sur le salut de mon âme! s'écria-t-il. Un de mes apprentis habite cette chambre, et j'ignore comment il peut s'y trouver de la lumière, car l'enfant va se coucher tous les soirs sans chandelle. Au nom de la sainte Vierge, ne me punissez pas d'une faute dont je suis innocent. Avant de me faire mourir, montez du moins à cette chambre et sachez du coupable si je suis son complice!

Les soldats n'en continuaient pas moins leur besogne de bourreau, et ils allaient emmener le marchand quand Maurice fit signe que l'on suspendît l'exécution. Il descendit de cheval, tira son poignard et monta seul jusqu'au cinquième étage. Là il poussa une porte et se trouva dans une petite mansarde, devant un jeune homme de seize à dix-sept ans qui dessinait. A la vue de l'étranger bardé de fer qui apparaissait devant lui, l'apprenti jeta un cri de terreur.

— Voici donc comment tu respectes les règlemens du couvre-feu, petit drôle. N'est-il donc point d'autres heures pour barbouiller du papier? On pend ton maître pour ta désobéissance. Viens, le même supplice t'attend.

Le jeune homme, pâle et consterné, se jeta aux genoux du stathouder.

— Je suis le seul coupable, dit-il. Merci! grâce pour mon maître : il redoutait tellement que je contrevinsse au couvre-feu qu'il m'envoyait coucher sans lumière. Comme toute la journée il me faut auner des étoffes de soie et que je ne puis me livrer à mon goût pour la peinture, je dérobe des bouts de chandelles à la femme de mon maître afin de dessiner quelque peu aux dépens de mon sommeil. Je suis coupable, cela est vrai! mais seul, vous le voyez,

— Donne-moi le dessin que tu faisais quand je suis entré.

Le jeune homme obéit et leva ses regards inquiets sur le chevalier, tandis que ce dernier examinait en connaisseur le papier qu'il tenait. Mais la physionomie impassible de l'inconnu n'exprima ni compassion ni colère, et il fit signe du doigt à l'apprenti de le suivre.

Le pauvre garçon obéit et arriva presque mort au bas de l'escalier, où il trouva son maître la corde au cou.

—Détachez cet homme, dit le stathouder, et rendez-lui la liberté. Il mériterait la corde pour la négligence qu'il met à surveiller ses apprentis. Cependant, comme nous tenons le vrai coupable, il en sera quitte pour la peur. Maintenant que l'un de vous prenne ce jeune homme en croupe, et que l'on marche au palais.

Un homme d'armes plaça l'apprenti sur la croupe de son cheval, et après avoir traversé trois ou quatre rues, la petite troupe arriva devant le palais du stathouder; les sentinelles échangèrent le mot d'ordre et rendirent le salut militaire à leur chef. Ce dernier descendit de cheval et ordonna qu'on lui amenât le jeune homme. Quand le pauvre garçon entra dans la grande salle où le conduisirent les gens d'armes, il trouva Maurice désarmé et assis devant la cheminée. Le prince de Nassau dirigea la lumière d'une lampe sur le visage de son prisonnier :

— Tu as peur? lui dit-il.

— J'ai plus froid encore, répliqua hardiment l'apprenti.

— Réchauffe-toi donc, que je sache si ta pâleur provient de la crainte de la corde ou de la rigueur de la saison.

— De l'une et de l'autre, monseigneur.

— Tu sais donc qui je suis?

— Je sais que je suis devant monseigneur le stathouder...

— Qui va te faire pendre!.....

— Qui va me faire grâce, car le stathouder est un protecteur éclairé des arts. Il a donné une magnifique médaille d'or au poëte Théophile pour une pièce de vers : il ne punira pas de la corde un pauvre apprenti pour avoir pris deux heures sur son sommeil afin de dessiner, afin de suivre sa vocation.

—Ah! ah! tu crois cela? Mais pour obtenir ta grâce, il faudrait que tu montrasses sinon du talent, du moins les chances d'en acquérir un jour. Or, je m'y connais, et le dessin que tu faisais quand je t'ai surpris est détestable.

— Alors faites-moi mourir, monseigneur, car si je ne dois pas devenir un jour un grand homme, je n'ai que faire de vivre.

Et il se disposait à sortir quand Nassau le rappela :

— Allons, console-toi, mon ami, et faisons la paix. Non-seulement tu ne seras pas pendu, mais tu partiras demain pour Amsterdam avec le jeune Backer, un autre de mes protégés. Là, tous les deux, vous deviendrez les élèves de maître Rembrandt, et il ne tiendra qu'à toi d'acquérir du talent et de devenir un peintre célèbre. Cela te convient-il?

—Dieu vous bénisse! s'écria l'apprenti. Au diable l'aune et la soie! vivent la palette et le pinceau! Bientôt, monseigneur, vous entendrez parler de votre protégé.

Et il se livrait à mille joyeuses extravagances, sautait, riait, dansait et battait des mains.

Puis il s'arrêta tout à coup, et regardant le stathouder :

— Et mon père, dit-il, mon père consentira-t-il à mes projets? Voudra-t-il que je quitte le commerce pour devenir un peintre.

— Il préférera sans doute te voir dans l'atelier de maître Rembrandt que pendu par le cou à une potence. Mais trève de paroles!..... Étends-toi sur un de ces fauteuils : tâche d'y dormir jusqu'au point du jour, et tiens-toi prêt à partir au premier signal.

Il est inutile de dire que le jeune homme ne ferma pas l'œil et passa le reste de la nuit à réfléchir sur sa singulière aventure et à former des rêves joyeux et brillans pour l'avenir.

II. — LE PROTÉGÉ.

Le sang de Barneveldt avait porté malheur au stathouder.

Depuis le jour où le grand pensionnaire était monté sur l'échafaud, la fortune, jusque-là si constamment favorable à Maurice, l'accablait depuis lors de malheurs et de déceptions. Pour accroître et consolider son autorité, il trouva moyen de faire rompre par le cabinet de Madrid une trève de neuf ans qui avait été signée, et il remporta d'abord de notables avantages sur l'archiduc Albert, général des troupes espagnoles. Mais bientôt le marquis Ambroise Spinola vint se mettre à la tête des vaincus et tout changea de face : sa réputation de guerrier célèbre rendit le courage aux soldats et leur valut de nombreux renforts qui arrivèrent de toutes parts, pleins d'ardeur et de confiance. En vain Nassau, qui commandait quatre-vingt mille hommes d'infanterie et six mille chevaux, essaya-t-il de faire lever le siége d'Ostende entrepris par les Espagnols depuis plus d'un an; il ne put les forcer dans la position avantageuse qu'ils occupaient, et il lui fallut se jeter dans le Brabant, où il investit à son tour la ville de Gavre. Ce fut une diversion habile et qui obligea le marquis à diviser ses forces et à venir au secours de la place assiégée.

Les deux rivaux se trouvèrent ainsi en présence l'un de l'autre et engagés dans une lutte qui fixait sur eux l'attention de l'Europe. Il s'agissait, non-seulement d'une conquête importante et d'un fait décisif pour la campagne, mais encore il y allait à tous deux de leur gloire et de leur renommée de grand capitaine.

Les chances de succès se réunirent bientôt en faveur de Spinola. Grâce à d'habiles dispositions, il s'empara des divers points qui dominaient le camp de Maurice, et ce dernier se trouva placé entre le feu du marquis et celui des assiégés. Un seul moyen de salut et de victoire lui restait, la prise immédiate de Gavre, prise que les fortifications de cette ville rendaient impossible par l'assaut, comme ne le prouvèrent que trop deux attaques repoussées complétement et de la manière la plus désastreuse pour les Hollandais. Le stathouder rentra désespéré dans sa tente, et plus d'une fois il se demanda s'il ne devait point se sauver de la honte d'une défaite en se frappant d'un coup de poignard. Le cœur serré, la tête brûlante, il avait ordonné qu'on le laissât seul, et il marchait à grands pas dans une agitation extrême lorsqu'il vit un jeune homme entrer et le saluer en silence. Le premier mouvement du général fut de saisir son épée et d'en frapper l'imprudent qui désobéissait à ses ordres; mais il s'arrêta tout à coup en reconnaissant Govaert Flinck.

— Que viens-tu faire ici, et pourquoi pénètres-tu dans ma tente? il n'est vraiment pas l'heure de parler de peinture et de tableaux.

— Aussi, répliqua le jeune homme avec une liberté respectueuse, n'est-ce point de peinture que je viens vous parler, mais d'un moyen assuré de vous emparer, cette nuit, de la ville de Gavre.

— Toi!..... s'écria le stathouder, qui d'abord saisit avec joie la branche de salut qu'on lui tendait..... Mais presque aussitôt il retomba dans son premier abattement.

— Ce garçon est fou, dit-il, et moi je suis encore plus fou de l'écouter... Allons, laisse-moi.

— Non pas, monseigneur, s'il vous plaît; vous m'écou-

erez jusqu'au bout. Dieu s'est servi de la fronde du berger David pour abattre le géant Goliath ; Dieu m'amène ici pour vous livrer Gavre et abattre l'orgueil du marquis de Spinola. Écoutez-moi bien. Depuis quinze jours que vous faites le siége de cette ville, je m'y trouve enfermé avec mon père, venu pour y recueillir l'héritage d'un oncle trépassé il y a quelques semaines. Or, je le sais, la ville se trouve largement approvisionnée de tout, excepté de moyens de chauffage. Le bois, les tourbes, le charbon y manquent complètement ; et vous comprenez sans peine ce que la rigueur de la gelée fait subir de souffrances aux Italiens qui composent en grande partie la garnison de la ville. Six bateaux de tourbes doivent tenter cette nuit de pénétrer par le canal dans la ville, dont un poste assez faible de Hollandais garde l'entrée. Un parti d'Espagnols attaquera ce poste à l'improviste, et pendant le combat les bateaux profiteront du tumulte pour tâcher de se glisser dans Gavre. Il faut vous emparer de suite et sans éclat de ces bateaux, qui stationnent à une demi-lieue d'ici ; faites prisonniers les bateliers, remplacez-les par des soldats déguisés, et que dans chaque bateau, sous ces tourbes, se cachent vingt-cinq hommes résolus : je serai du nombre. Une fois ces bateaux arrivés dans Gavre, nous sortons brusquement des bateaux, nous mettons en pièces les gardiens de la porte principale qui se trouve près du canal ; le pont-levis s'abat devant vos troupes ; elles entrent, et Gavre est à vous.

Le stathouder prit dans ses bras Govaert et l'attira contre sa poitrine :

— Tu es mon ange tutélaire, dit-il en l'embrassant trois ou quatre fois !..... Mon pauvre enfant !..... c'est risquer ta vie !..... c'est renoncer à tes projets de talent, de gloire, d'avenir !

— Qu'importe ! si je sauve mon maître, mon bienfaiteur ! répliqua Flinck avec émotion.

Puis il ajouta :

— Dailleurs la vie ne m'est point précieuse ! En la sacrifiant pour vous, je sacrifie bien peu.

— Je gage qu'il y a de l'amour là-dessous, dit le sthathouder en souriant. N'importe ! réussis, et peut-être te réaliserai-je encore ce rêve-là, comme je t'en ai réalisé un autre il y a deux ans.

Tout se passa comme Govaert Flinck l'avait conseillé à Maurice Les bateaux de tourbes pénétrèrent dans Gavre avec les cent cinquante soldats cachés dans leurs flancs. A un signal donné par le jeune homme, ces braves sortirent armés, s'emparèrent de la porte et ouvrirent aux troupes du stathouder, qui se trouva une demi-heure après maître de la ville, et par conséquent vainqueur de Spinola ; car ce dernier, qui n'aurait pu sans folie tenter d'attaquer Maurice dans la position redoutable qu'il occupait maintenant, le lendemain matin, quand il vit flotter sur les murailles de la ville la bannière hollandaise, le général italien pleura des larmes de rage et donna à son armée l'ordre de lever le camp et de retourner devant Ostende.

Dès qu'il eut pris possession de la ville et qu'il se fut installé dans l'hôtel de l'ancien gouverneur, devenu son prisonnier, le stathouder fit appeler devant lui Govaert Flinck, qu'il fallut amener sur un brancard : une balle avait traversé la cuisse du jeune homme et une hallebarde l'avait blessé au front.

— Or çà, jeune homme, toi qui te bats si bien et qui t'entends comme un général à prendre les villes, te sens-tu l'envie de renoncer à tes pinceaux pour devenir mon major et ne plus me quitter ?

— Monseigneur, répliqua le peintre, maître Rembrandt ne m'a donné que huit jours de vacances et voici un mois qu'il m'attend. Encore ne reverra-t-il pas en moi de quelque temps un élève bien alerte à manier le pinceau. Or vous lui enlèveriez un assez bon écolier pour vous donner un mauvais soldat. D'ailleurs que dirait mon père, qui m'a pardonné si difficilement d'avoir quitté l'aune pour le pinceau, s'il me voyait maintenant échanger ce pinceau contre une hallebarde ?

— Comme tu voulais mourir hier soir, je cherchais à t'en procurer les moyens, répondit le stathouder en riant.

— Oui, mais depuis hier soir, monseigneur a promis de me faire aimer la vie.

— Allons ! je le vois, tu veux te marier, compère. Et de quelle damoiselle as-tu donc le cœur épris ? Je te jure sur le salut de mon âme que tu l'épouseras.

— J'aime la fille de messire Maës..... et j'en suis aimé, ajouta-t-il à voix basse.

— De messire Maës ! l'un des directeurs de la compagnie des Indes ! Rien que cela ! Au fait, elle apportera des tonnes d'or, et toi, ta renommée de peintre, ton talent, ta bravoure et l'amitié de ton prince. Car, entre nous, Govaert, c'est désormais à la vie, à la mort !

— Or çà, messire Maës, venez ici et parlez-moi à l'oreille. Je veux que demain votre fille épouse ce jeune homme. Ils s'aiment. Govaert est mon protégé, enfin la noce se fera dans mon palais, et je me charge de la dot du marié. Cherchez, d'ici à demain, si vous n'avez point quelque concession dans les Indes à me demander pour votre compagnie... Eh bien ! es-tu content, jeune homme ?

Govaert Flinck, ivre de joie, tomba aux genoux du stathouder.

Le mariage eut lieu le lendemain ; mais Flinck n'y trouva qu'un bonheur de courte durée, car après deux ans d'une heureuse union, sa jeune femme mourut presque subitement. Il faillit succomber lui-même à un coup si rude et si peu prévu ; mais elle lui laissait un fils, et la tendresse paternelle adoucit l'amertume de l'épreuve à laquelle la Providence soumettait le peintre ; il trouva encore des consolations dans l'étude, dans l'art et dans le travail. Decamps parle avec enthousiasme de l'atelier de Govaert, atelier dans lequel se trouvait une magnifique collection de vases antiques, d'armures et de tableaux. Enfin les hommes les plus célèbres et les plus éminens de son époque s'honoraient de son amitié, et parmi les plus illustres, on cite Rubens, Rembrandt, Van Dick, le duc de Clèves, l'électeur de Brandebourg et le stathouder, qui presque chaque jour venait visiter l'ancien apprenti marchand.

En 1660 Flinck s'occupait à terminer douze tableaux pour l'hôtel de ville d'Amsterdam lorsqu'une fièvre le saisit tout à coup et l'enleva en cinq jours.

Outre le *Jugement de Salomon*, dont nous avons parlé en commençant cette notice, on cite encore de Govaert Flinck, parmi ses meilleurs ouvrages, deux tableaux que possède la galerie du Louvre : inscrits sous les numéros 459 et 460, ils représentent l'un *une Jeune bergere*, l'autre *un Ange annonçant aux bergers la naissance de Jésus-Christ.*

S. Henry BERTHOUD

CONTES NAÏFS.

LES AVENTURES DE CINQ POUPÉES.



§ Ier.

Quatre poupées entrèrent un jour à la fois rue des Pyramides. Cela fit quelque sensation chez les voisins de l'heureuse maison où se précipitaient ces charmantes étrangères, car elles étaient pleines d'éclat, de décence et de fraîcheur dans leurs parures.

Une vieille gouvernante les reçut dans le vestibule du second étage, les prit des bras de la personne qui les apportait et les rangea, comme elle en avait reçu l'instruction, derrière un rideau; puis elle courut avertir son maître, arrivé depuis quelques jours d'un grand voyage, et il parut un moment après suivi de quatre enfans qu'il fit ranger autour d'un excellent déjeuner préparé pour eux.

Cet homme, d'une taille légèrement courbée, quoique jeune encore, et qui les assit lui-même auprès de lui d'un air doux et triste, était le père des enfans et revenait leur tenir lieu d'une mère charmante qu'ils avaient perdue. Rien, à ce qu'il paraît, ne pouvait retenir M. Sarrasin à la vie que le dessein irrévocable d'être à la fois le père et la mère de cette petite famille groupée autour de lui. Livré à de fréquens voyages dans l'intérêt de tous, il n'avait pu depuis trois ans cultiver lui-même ces jeunes plantes dont il ignorait entièrement les caractères. Leurs jours s'étaient passés, depuis six mois, dans une pension, où elles avaient senti moins cruellement l'absence éternelle de leur mère et la privation momentanée de ce jeune père, qui leur était enfin rendu! C'était leur troisième réunion depuis son retour béni, et vous avez déjà jugé qu'il s'occupait des moyens d'assurer leur bonheur: il ne lui en restait pas d'autre.

Il se leva quand le déjeuner fut fini et la table remise en ordre. — Voici, dit-il en tirant le rideau qui cachait les belles visiteuses, quatre petites compagnes que je veux associer à notre voyage de Saint-Denis. Un saisissement de plaisir fit manquer la voix aux quatre sœurs, qui levèrent à la fin leurs bras, en criant: — Oh! papa! oh! papa! qu'elles sont jolies!

—Ce n'est pas sans dessein, reprit-il, qu'elles sont arrivées ainsi pour vous chercher. Elles ont sans doute désiré un asile près de chacune de vous, et leur choix doit être écrit d'avance dans leur billet de visite.

Toutes se précipitèrent vers les petites mains à ressorts des poupées, qui tenaient une carte de visite. Albertine, l'aînée, y lut son nom (car elle savait lire l'écriture); il y avait sur l'adresse ainsi conçue: «Prudente pour Albertine.» Augusta, Marceline et Valérie y épelèrent aussi leurs noms, et ce fut des cris, des embrassemens qui firent couler la joie jusqu'au cœur de leur père.

— Élevez-les bien, dit-il avec une tendresse sérieuse, et rendez-moi un compte fidèle de leurs penchans: ce sont vos filles.

Albertine emporta la sienne dans ses bras avec un maintien de petite maman tout à fait composé, la regardant avec un air de tendre protection qui fit bien augurer à M. Sarrasin de l'avenir de la poupée, qu'elle appela sur-le-champ «Ma fille!»

Augusta saisit vivement Lutine par le milieu du corps et lui appliqua deux gros baisers qui dérangèrent un peu sa coiffure. Valérie soutint Péri par ses deux mains délicates en la faisant sauter en mesure sur un pas de valse. Marceline, la plus jeune, petite blonde silencieuse, se tint gravement debout devant celle qui la regardait de dessus la table, sans montrer d'empressement à l'en faire descendre.

— Tu ne prends pas Fauvette? dit son pèree. Ne la trouves-tu pas belle avec ses plumes bleues sur sa tête? Vois, qu'elle est radieuse! n'es-tu pas contente d'avoir une telle fille? — Si, répondit l'enfant blond en regardant alternativement Fauvette et son père. Je t'aime mieux, toi! dit-elle à voix basse en se glissant dans ses genoux et en passant ses bras autour de son cou, qu'elle étreignit longtemps de toute sa force. » Son père fut ému, et tenant les yeux longtemps aussi fixés sur cette petite tête attachante, il crut voir le portrait en miniature de sa mère et le serra fortement sur son cœur. Le père et l'enfant restèrent ainsi plongés dans une immobilité qui n'était pas de l'engourdissement.

Les éclats de rire et de piano qui partaient de la chambre voisine réveillèrent cet homme absorbé au fond de sa mémoire. Il prit par la main sa plus jeune fille, qui tenait avec quelque embarras la brillante Fauvette, et ils se réunirent au cercle joyeux qui allait devenir le centre des observations du tendre physiologiste.

II.

Albertine avait fait asseoir Prudente devant elle et lui montrait patiemment un point de tapisserie, lui parlant avec une gracieuse autorité, et lui promettant un monde de bonheur dans le charme du travail; elle en avait déjà rangé autour de Prudente tous les élémens, sans confusion. Prudente, attentive, tenait avec soumission son aiguille enfilée de laine et paraissait écouter sans ennui sa jeune maman compter les fils du canevas et lui expliquer les délices de cet ouvrage, répétant sans se lasser: « Vous prenez deux, vous croisez deux; que votre point soit égal et rond, vos mains toujours propres et vos laines en ordre.»

Ce petit coin du tableau reposa délicieusement les yeux de M. Sarrasin, car Albertine était l'aînée.

Quel bonheur pour lui de découvrir en elle le germe d'une patience si utile un jour dans sa maison! Cette grâce liante et calme devait si bien unir ensemble les jeunes branches qui l'enracinaient au monde!

Valérie, assise sur une grande chaise devant le piano, soutenait Péri par sa ceinture comme par des lisières, et la faisait légèrement tourner en frappant avec sa main droite une espèce de galop qui semblait enivrer la poupée et la petite fille, criant comme son maître de danse: « En mesure, donc! arrondissez les bras... effacez les épaules... baissez les yeux devant votre cavalier! »

« Heureuse enfant! songea M. Sarrasin, la musique fera du bruit dans tes plaisirs et dans tes peines; ta physionomie riante reposera souvent ma douleur et j'allégerai tes graves leçons par l'espoir de la danse. »

Augusta, qui se tenait alors à l'écart, s'agitait très-affairée autour de Lutine. Elle avait embrassé Lutine si fort et si souvent que l'humidité de ses tendres lèvres, assez mal essuyées d'ailleurs des traces de son déjeuner, avait déjà compromis l'éclat des joues rouges et presque vivantes de sa fille. C'est dans l'étonnement de voir une tache si peu voyante ternir un teint plus brillant que le sien même qu'elle avait eu recours au savon et qu'elle s'aperçut avec désespoir qu'il ne restait dessous qu'un carton pâle où le sang ne circulait pas. L'autre joue, toute neuve et intacte, formait un affreux contraste avec celle où la couleur délayée se mêlait au savon et aux cheveux collés dans ce hideux mastic. Ce fut dans cet état qu'Augusta, avec une grosse larme dans les yeux et rouge de surprise, s'élança vers son père en élevant sous ses yeux Lutine ainsi déshonorée, et en criant: — Vois comme elle a mal à la joue! je l'ai pourtant bien lavée.

— C'est à cause de cela, répondit son père: l'eau ne vaut rien aux poupées. Ta tendresse lui a déjà fait mal; il ne faut pas dévorer ce qu'on aime: trop de caresses étouffent un enfant. Une surveillance calme et active, une douce liberté autour de ta fille, comme pour tout ce que tu aimeras au monde, ce sera le meilleur secret pour le conserver.

— Fais-la donc guérir! dit Augusta avec les mains jointes, et je te promets de l'embrasser bien doucement. Lutine fut envoyée chez un médecin célèbre de poupées au grand bazar où elle avait été choisie, et dès le soir même elle rentra rue des Pyramides plus rouge et plus lutine que jamais.

M. Sarrasin observait en même temps que Marceline, la plus petite et la plus frêle n'enseignait ni la tapisserie ni la danse à Fauvette; elle la regardait quelquefois, caressait doucement ses souliers de satin et ses mains un peu cachées par des manchettes de blonde: mais c'était une admiration froide ou craintive que ne pouvait expliquer son père.

— Pourquoi ne danses-tu pas avec Fauvette, mon petit ange? lui demanda-t-il; elle doit être légère comme ses plumes. Sa robe de crêpe blanc est si bien garnie de fleurs! Marceline d'abord ne répondit pas; puis, comme si sa pensée sortait à son insu de son cœur, elle dit: — Je n'ose pas l'aimer.

« C'est singulier, pensa M. Sarrasin. »

III.

Comme le temps était fort beau le lendemain, bien qu'il fît froid d'une dernière gelée, après que les leçons furent apprises, que l'active gouvernante eut habillé ses quatre petites maîtresses, qu'elle aimait avec une tendre dévotion, on déjeuna de bonne heure, on sortit à pied tous ensemble. La vieille Suzanne, proprement et chaudement parée, guidait ce petit troupeau, dont elle était fière, et M. Sarrasin le suivait de près avec la surveillance et la sollicitude d'un père.

Savez-vous où l'on allait avec tant d'empressement, tant d'espoir que pas un pied ne touchait terre? et pourquoi ces quatre visages si doux et charmans se levaient souvent, souvent pour regarder au-dessus des maisons le ciel bleu suspendu, si pur, si haut au-dessus des cheminées des immenses bâtimens de Paris? et pourquoi l'on avait embrassé sérieusement les poupées en leur disant *«Au revoir!»* sans les emmener avec soi?... Eh bien! vous allez le savoir, car la personne qui a raconté cette histoire a suivi toute cette famille jusqu'à la barrière Montmartre, car elle avait à rendre aussi une pieuse visite là où montaient ces beaux enfans, qui avaient chacun une couronne de fleurs passée au bras sous leur manteau brun.

— Oh! ma bonne Suzanne, où allons-nous? dit la petite Marceline, qui ne marchait pas encore d'un pas aussi ferme que les autres. La bonne Suzanne soupira et n'osa répondre, car son maître gardait un profond silence. On monte, on monte!..... puis on aborde une grille devant laquelle M. Sarrasin s'arrête, découvre sa tête et dit: — Saluez! mes enfans, car c'est ici la porte du ciel!

Les quatre petites filles obéirent avec un instinct de douleur et de tendresse qui les fit ressembler à quatre anges de la piété. Suzanne se détourna pour cacher ses larmes; — Ma bonne vieille Suzanne! poursuivit M. Sarrasin, si vous ne pouvez nous suivre, vous nous attendrez là. — Ah! monsieur! dit Suzanne avec une instance dans le regard et en découvrant sous son tablier noir sa couronne à elle, qu'on ne lui avait pas commandé d'apporter, monsieur! j'ai

du courage et je sais le chemin ! Dans votre absence, depuis six mois, quand je suis demeurée toute seule, je n'avais pas d'autre voyage à faire et je venais ! — Entrez donc, ma fidèle Suzanne ; entrez, mes petites chéries..... Vous n'oublierez jamais notre première promenade : elle est sérieuse ; mais elle est belle et pleine d'espérance. Voyez que de fleurs !

Il y en avait en effet beaucoup déjà, et des arbustes, des plantes vertes et des saules si bien entremêlés ensemble que la terre à cette place ne se voyait plus qu'à peine. — C'est ici, mes filles, qu'il faut attacher vos couronnes et vous mettre à genoux.

Ce que firent les enfans.

— Venez ! leur dit-il après qu'il eut prié au milieu d'eux et pour eux ; venez ! votre mère vous regarde et vous bénit !

La petite Marceline se précipita dans les branches et les hautes herbes en criant : — Où donc ! où donc !

M. Sarrasin, après l'avoir saisie dans ses bras, lui dit : — Je te promets que nous serons tous réunis un jour et que nous irons la rejoindre par la porte du ciel. — Merci ! répondit l'enfant, qui se coucha triste sur son épaule, et qui redescendit avec son père au milieu des sanglots de ses jeunes sœurs, qui marchaient mieux qu'elle.

IV.

L'enfance est heureuse ! elle est aimée de Dieu, et Dieu charge un ange de mesurer la peine à la faiblesse. L'ange y va bien doucement ; on croit qu'il leur souffle des baisers dans leurs larmes. De là ces ondées de pleurs qui mouillent à peine, car il les emporte sur ses ailes avec leurs prières ; et alors ils rient, ces petits enfans, ils aiment, ils espèrent, ils croient ! et c'est pour cela que Dieu les aime ; pour cela qu'il a dit : « Laissez venir à moi les petits enfans. » Il faut donc se réjouir pour eux en pensant que les quatre sœurs retrouvèrent leurs poupées avec un sentiment de joie très-pur et qu'elles les associèrent à leurs souvenirs, à leurs leçons, à l'union charmante qui régnait entre elles.

Un jour que les leçons étaient finies, leur père s'étonna du profond silence qui avait succédé au bruit accoutumé de l'heureuse chambre de ses enfans. Il s'approcha sur la pointe des pieds pour observer d'où venait ce grand silence, et il demeura fort surpris de voir la poupée d'Augusta couchée et les petites filles s'agitant autour d'elle avec le plus tendre empressement.

Il régnait un ordre parfait dans leur activité muette. On glissait doucement autour du cher petit objet qu'on semblait avoir peur de réveiller : cette Lutine si vive et si brillante, privée de ses vêtemens incommodes, renversée sur un oreiller, se conformait à sa position avec une grâce qui enchantait les enfans. Alphonse, joli petit parent de la maison, partageait fort gravement les soins de ses cousines et remplissait les fonctions de médecin.

C'était un charme de le voir tâtant le pouls de Lutine, réfléchissant comme il avait vu réfléchir un docteur profond, et s'asseyant près du lit le front appuyé sur sa main, une plume passée dans ses lèvres, lent à écrire l'ordonnance que ses cousines attendaient avec anxiété.

Oui, l'enfance est heureuse. Il y avait pour elle dans cette scène l'intérêt d'un drame véritable. Cette malade immobile et soumise leur faisait pressentir ou rappeler tout ce qu'il y a de doux, d'aimable aux soins prodigués à un être souffrant. M. Sarrasin vit tant de zèle et de charité régner dans ce coin de chambre que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Albertine lut l'ordonnance du médecin et prépara promptement une petite bande de toile urgente pour la saignée, qu'exécuta sur l'heure la main légère et hardie d'Alphonse.

La lancette fut un passe-cordon d'argent, la cuvette une coupe de porcelaine qu'avait prêtée la vieille Suzanne, et à la satisfaction curieuse des enfans, la poupée, dont la peau fut plus qu'effleurée par le sincère Alphonse, qui y allait de tout son cœur, la poupée perdit une grande quantité..... de son.

— Elle est sauvée ! cria le petit docteur..... sauvée !

— Sauvée ! répétèrent en frappant dans leurs mains les gardes-malades, qui avaient à peu près le costume de l'état.

— Je te fais compliment de cette cure, mon ami, dit M. Sarrasin en se montrant. Tu me parais devoir être un jour médecin dans toutes les formes.» Alphonse lui sauta au cou et lui dit à l'oreille en confidence : « Je fais semblant de croire ; car, vois-tu, cette poupée n'est pas vivante. — Si ! si ! un peu vivante ! cria Augusta, qui l'avait entendu et qui ne voulait pas perdre son illusion. Tiens ! papa, regarde, ajouta-t-elle en entraînant son père auprès de sa chère Lutine ; tu vois que les sangsues ont bien pris ! » Lutine avait en effet huit sangsues, ou du moins huit petits morceaux de réglisse découpés dans la forme de ce laid et bienfaisant animal. Et il faut convenir que Lutine ainsi barbouillée, le bras vide et lavée de toutes les potions qu'on lui avait fait boire, demeura dans un état de convalescence dont les bons soins de la calme Albertine ne purent jamais la tirer entièrement. M. Sarrasin déclara pourtant que cette convalescence serait célébrée par un banquet, où le docteur reçut en biscuits et en darioles le prix de sa cure merveilleuse.

— D'où provenait la maladie de Lutine ? demanda M. Sarrasin, moitié sérieux, moitié riant.

Le docteur mangeait et se reposait sur ses lauriers. Augusta répondit avec vivacité que Lutine avait fait son malheur elle-même, qu'elle se serrait dans son corset de manière à s'étouffer, ce qui la rendait très-agacée et très-pâle :

— Enfin, papa, sans moi elle serait devenue poitrinaire. C'est une folle, sans soin d'elle-même, jamais en place, une petite ramasse-poussière qui me fait tourner la tête.

— Je comprends, dit son père, en frappant doucement sur cette petite tête agitée, qu'il faudra lui donner un bien bon exemple pour la corriger !

« La tienne, Valérie, paraît en bonne santé. — Oui, papa ; elle danse toujours, et je lui apprends le pas du châle pour te faire une surprise le jour de ta fête. Oh ! papa ! elle valse presque seule sans s'étourdir. — Il faut lui faire une récompense de cet amusement, mon ange : on peut danser de joie quand on a bien rempli tous ses devoirs ; j'y veillerai avec toi. La tienne, Albertine, comment se conduit-elle ? » Albertine ne répondit qu'en courant chercher les preuves de l'excellente conduite de Prudente. Elle rapporta dans un doux silence l'ouvrage de tapisserie terminé avec une propreté ravissante ; puis elle étala, avec le sourire d'une petite mère satisfaite, un trousseau cousu de la façon la plus solide. Ce trousseau se composait déjà d'une paire de draps ourlés, marqués au nom de Prudente ; quatre chemises à manches longues en forme de peignoir ; quatre manteaux de lits, des béguins bordés d'une petite dentelle de Lille et quatre mouchoirs ornés de son chiffre : « Avec cela, dit l'enfant plein de joie, elle peut attendre, et elle m'a bien aidée, cette chère mignonne ! Oh ! papa ! que je l'aime et que je suis contente quand nous travaillons ensemble ! — Je t'aime aussi, dit son heureux père, et je te donne dès ce moment le droit de surveillance sur toutes les poupées de la maison ; elles y gagneront beaucoup et tes jeunes sœurs davantage. » Les plus petites embrassèrent ten-

drement Albertine, qui les baisa d'un baiser plein d'amour et d'avenir. Je dois vous dire, pour l'avoir vu de mes yeux, qu'elle devint en effet plus tard le guide et l'appui de ses sœurs, dont elle est encore adorée.

Dans un moment de réflexion fort rare chez Augusta, elle regardait un peu tristement les ravages que sa tendresse inquiète avait produit chez Lutine, qui n'était plus que l'ombre d'elle-même : « Veux-tu la mienne, dit Marceline, que personne ne soupçonnait en observation dans un coin, mais dont les yeux intelligens perçaient toujours jusqu'à la tristesse des autres : prends la mienne, prends, petite sœur; tu soigneras Lutine, et Fauvette te réjouira. — Mais toi, répondit Augusta en hésitant à recevoir la belle Fauvette aussi fraîche que le jour de son entrée dans la maison. — Je la regarderai, Augusta, quand j'aurai fini mes devoirs; mais elle est lourde et elle a trop de plumes : il est impossible que ce soit là ma fille. — Oh! j'en aurai donc deux! s'écria sa sœur folle de joie. Que de choses, mon Dieu! que d'inquiétudes je vais avoir sur les bras! qu'une grande famille cause de soins et de fatigue aux mères!

V.

M. Sarrasin n'avait pas vu sans surprise le détachement de Marceline pour Fauvette; il en cherchait la cause dans l'insouciance de son âge, mais il se trompait, et il en eut la preuve un jour. Toute cette famille innocente revenait du boulevard Saint-Denis; on pressait le pas, car c était l'heure où les lumières au gaz s'allument de loin en loin. Une humble boutique à terre s'annonçait à une grande distance par la voix d'un jeune marchand qui jetait ces paroles perçantes dans toutes les oreilles promeneuses : « Voyez, messieurs; voyez, mesdames, enfans, petits enfans, voyez! pleurez pour obtenir de vos pères et mères les trésors à cinq sous qui sont étalés sur cette place. A cinq sous, messieurs, mesdames, enfans, petits enfans! A cinq sous tout ce qui peut frapper l'œil de l'acquéreur! »

M. Sarrssin ne résista pas à l'attraction de cette voix puissante et permit à ses enfans de choisir chacune un de de ces trésors à cinq sous qui font plus d'heureux qu'on ne pense.

Un seule objet attira toute l'attention de Marceline. Une poupée nue, abandonnée dans un coin, sur la terre humide, lui causa une sensation de pitié profonde. La plus attrayante sympathie s'établit entre elle et cette pauvre petite chose dédaignée, et pressant de toute l'étreinte de ses deux mains la main de son père pour le forcer à se pencher vers elle : « Donne-moi cette Fauvette pour que je la réchauffe, dit-elle, oh! je t'en prie! » Elle fut à l'instant sous son manteau, entr'ouvert vingt fois par les caresses que cette poupée reçut de son doux sauveur. C'est de là que lui vint le nom de l'orpheline du boulevard.

Il est impossible de vous représenter l'affection qui parut régne entre elles deux. Il était presque triste de penser qu'un seul cœur en faisait tous les frais : on aurait voulu animer un peu l'objet d'une amitié si tendre pour lui donner le bonheur d'y répondre. Marceline ne le désirait pas, elle en était sûre! Elle voyait ces petits traits fins et luisans s'animer pour elle, pour elle seule! et cette idée lui causait du ravissement. Jamais on ne la rencontrait sans voir l'orpheline collée contre sa poitrine; jamais elle ne se couchait, après sa prière à Dieu, sans endormir sur son cœur son enfant trouvé, l'amour de son choix, sa petite bien-aimée! Elle passait toutes ses récréations dans cette union intime et silencieuse. Tout ce qu'elle lui chuchotait de paroles caressantes et mignonnes ferait un poëme d'amour et d'amitié! Cette jeune âme était remplie, et son visage d'ange rayonnait de bonheur. Sur les genoux de son père même, qui l'y berçait souvent, comme la plus légère, elle montait avec l'orpheline étroitement associée à sa vie, et cette vie fut un sourire tant qu'elle posséda sa frêle et pure idole. Quand son père, qui souriait de cette tendresse, lui demandait : « Que dit-elle de tout ce que tu lui racontes? — Elle m écoute, répondait l'enfant, elle m'entend! » Et l'avenir de cette petite fille l'inquiétait plus que celui de la calme et rangeuse Albertine, plus que celui de l'harmonieuse et bondissante Valérie, plus même que celui d'Augusta, dont le caractère impétueux pouvait se modifier et l'exempter à coup sûr de toutes les maladies de l'âme.

VI.

Alphonse avait passé tout un jour de congé au milieu de ses jeunes parentes, et ce jour s'était écoulé comme une heure. Le jardin déjà embaumé, la cour où il y avait de l'herbe et des poules, les greniers où vivaient des pigeons au plumage éclatant au soleil, tout avait maintenu la joie et la concorde dans cette jolie famille, et pourtant Marceline était triste après le départ d'Alphonse. Elle le fut le lendemain, le surlendemain, longtemps, jusqu'à ce que l'on s'aperçut qu'elle avait de profonds soupirs dans son silence, que ces soupirs ressemblaient presque à des sanglots et qu'enfin sa santé s'altérait d'une manière sensible.

Son père la portait dans ses bras, la faisait danser avec Valérie, coudre avec Albertine, sortir avec sa bonne Suzanne. L'enfant obéissait partout, mais elle dansait d'un air morne, se couchait sur l'épaule de son père rêveuse et les yeux fixes, gardait sans y toucher les gâteaux délicieux dont Suzanne voulait réveiller son appétit, et posait une heure entière sa petite tête brûlante sur les genoux de sa patiente sœur Albertine.

— Veux-tu cela? lui disait-on, et cela? et cela? et beaucoup de choses propres à la distraire.

— Oui! oui! oui! répondait-elle d'une voix douce et triste; mais elle ne jetait seulement pas les yeux sur les joujoux qu'on s'empressait de lui offrir.

Cette petite fille était devenue si chère à M. Sarrasin qu'il devint lui-même tout rêveur de la voir ainsi languissante, et après avoir interrogé toute sa maison dans la crainte que l'enfant n'y fût malheureux pendant ses courtes absences, il prit la résolution de la veiller lui-même jusque dans son sommeil, cet excellent père! Il entra quand tous les enfans dormaient paisibles et blancs comme des ramiers couchés dans leurs nids.

Le sommeil d'Albertine l'arrêta un moment dans une contemplation pleine de bonheur : c'était l'ange de la paix qui s'était endormi dans la prière *pour tous!* Augusta, dont les joues rouges semblaient bondir comme deux beaux fruits sur l'oreiller blanc fait pour elle, appela comme Albertine le baiser de ce père attendri. Il jugea par le sourire de Valérie qu'elle s'était assoupie avec une chanson sur les lèvres. Jamais il n'avait compris jusque-là tout le bonheur d'un père quand il entend les douces haleines de ses enfans immobiles de sommeil et de santé. C'est à remercier Dieu à genoux; c'est à croire qu'on l'entend respirer lui-même dans sa vie!

Il n'eut pas le loisir d'interroger le repos de son plus jeune enfant, car à peine eut-il effleuré les boucles blondes de son front presque pâle que la petite Marceline se réveilla en tressaillant et fixa ses yeux brillans tout grands ouverts sur son bien-aimé père en lui tendant les bras.

— T'ai-je fait peur? dit-il en se penchant sur elle. — Non! j'ai cru que c'était le bon Dieu, et c'est comme toi.

Alors, avec une voix de père qui ouvre les secrets de tous les petits enfans, il entra dans cette petite âme sensible et renfermée: au milieu d'un ruisseau de larmes qu'il fit couler à force de confiance et de tendres paroles, la petite mélancolique laissa sortir d'elle cet aveu: « J'ai perdu ma fille! »

— Comment! dit M. Sarrasin frappé d'étonnement, c'est là ce que je cherche depuis trois mois! et tu ne m'en as rien dit?

— Oh! tu aurais eu trop de chagrin, poursuivit-elle en jetant ses bras à son cou..... et puis, je ne voulais pas rapporter, c'est si laid!

— Dis tout, dis, pauvre ange! insista son père ému et enchanté d'avoir découvert la blessure.

— Eh bien!.... ne gronde pas Alphonse, dit-elle en sanglotant sur le cœur de son père. Moi, je serai bien sage..... je rirai devant toi.

Je vous avoue que cet homme, qui n'était plus enfant depuis trente ans passés, pleura presque d'aussi bon cœur que cette douce petite fille.

— Bonjour, Alphonse! dit le lendemain M. Sarrasin en entrant dans la maison de son petit neveu, qu'il trouva dans la cour.

— Ah! mon oncle! quelle joie de te voir!

— Je l'imagine bien, mon ami; et puis voilà ta cousine un peu malade, qu'il faut distraire et guérir. C'est une heure de plaisir que nous venons te demander.

— Quel bonheur! quel bonheur! quel bonheur! cria de toute sa tête Alphonse en voltigeant à travers l'escalier, où il tirait de toute sa force son oncle par la main: maman! c'est mon oncle! c'est ma petite cousine! Et sa mère ouvrit avec empressement.

Au milieu de l'entretien amical qui s'engagea, M. Sarrasin observait le maintien de sa fille. Il craignait qu'elle n'en voulût dans son cœur à ce jeune garçon, auteur vrai ou supposé d'un si grand chagrin; mais il ne vit nulle trace d'inimitié ni de bouderie dans cette petite tête rêveuse, et il l'aima bien mieux encore. Amour à ceux que la douleur n'aigrit pas, qui ne rendent pas les autres responsables de leur extrême sensibilité! Alphonse l'avait fait souffrir, mais Alphonse n'était pas méchant, il n'était qu'étourdi.

Cette petite le sentait bien, et elle était si bonne, si triste de la perte de Fauvette qu'elle n'avait pas besoin de joindre à son mal d'amitié le mal qui mord le cœur, la haine. Sa mère avait dit une fois devant elle que la haine ferme la porte du ciel: oh! cette petite voulait aller au ciel, elle ne voulait qu'aimer comme les anges! comme sa mère!

— Figure-toi, Alphonse, dit M. Sarrasin au joyeux enfant qu'il avait pris entre ses genoux et qui grimpait dessus comme un chevreau, figure-toi que j'ai du chagrin.

Alphonse dressa l'oreille, s'arrêta de se rouler sur son oncle, et le nez en l'air, les cheveux éparpillés sur son front qui devenait grave, il écouta, tout frappé d'intérêt, la suite de ce mot qu'il avait répété vivement: « Du chagrin! »

— Oui, Alphonse, du chagrin! je peux te confier cela, à toi qui es un grand garçon, le cousin, l'ami, le défenseur de mes filles, à défaut de frère, qu'elles n'ont pas: tu comprends?

Alphonse devint tout âme.

— Figure-toi que cette petite, que j'ai prié exprès ta mère d'emmener un moment sans nous au jardin est encore si crédule, si enfant qu'elle se persuade..... mille choses touchantes par leur naïveté; entre autres, elle croit que les poupées sont vivantes. — Alphonse poussa un grand éclat de rire et se frotta les mains.

— Toi aussi, quand tu étais petit, tu croyais fermement à l'existence de ton cheval de carton et tu exigeais qu'on lui achetât de l'avoine. Mais tu as neuf ans, tu sais la vie et tu es revenu de tous ces enfantillages: une poupée pour toi, c'est un petit morceau de bois; c'est exactement la même chose pour moi-même. Toutefois nos anciennes erreurs doivent tourner en indulgence pour les simples; et tu seras triste comme moi quand tu sauras que ta petite cousine est sérieusement malade de l'absence, de la fuite, du vol d'une poupée; je dis du vol, car elle a disparu en effet comme un oiseau dont elle portait le nom: Fauvette.

Alphonse redevint immobile.

— Figure-toi, mon pauvre Alphonse, que depuis trois mois environ je vois languir mon plus jeune enfant; un ennui muet fane sa vie, sa jeune vie autrefois heureuse et comblée par la possession de sa poupée! c'était sa compagne, sa fille! elle lui parlait bas, elle lui faisait respirer des fleurs, cherchait partout de la mousse pour l'y coucher auprès d'elle: tu aurais ris.....

Alphonse ne riait plus.

— Enfin, pitié! une si petite idole suffisait à un si petit cœur, car sa perte l'oppresse, l'étonne, l'isole: elle est dans un désert depuis que cette diable de poupée a disparu; elle ne mange plus qu'à peine, elle a de la fièvre, des soupirs, qui disent: « Ma fille! ma fille! » On pourrait en rire si.....

Alphonse fondait en larmes.

— Pourquoi pleures-tu? tu n'es pas son père, poursuivit M. Sarrasin; tu ne sens pas le mal que me fait l'étrange manie de mon enfant.

— Je le sens, mon oncle, et c'est bien pire que toi! dit Alphonse avec une candeur passionnée. Tiens! quand tu devrais me battre, il faut que je te l'avoue, car j'étouffe: c'est moi qui qui suis le voleur de poupée. Adieu, mon oncle, je vais..... je ne sais pas où je vais, mais je n'ose plus te regarder, et j'aimerais mieux être en prison que devant toi!

— Rends-moi plutôt la poupée! repartit son oncle en lui barrant le passage et étouffant ses sanglots contre sa poitrine.

— Mon Dieu! s'écria l'enfant malheureux, si je l'avais, ce serait déjà fait; mais j'ai pris cela, moi, comme un caillou, une balle pour lancer en l'air; je ne sais ce qu'elle est devenue: je croyais que c'était pour rire, ce nom de *ma fille*; qui est-ce qui va penser?.....

— Ah! voilà le mal, dit l'oncle en appuyant sur cette réflexion: on trouble souvent le bonheur des autres sans contribuer au sien même et faute de l'avoir compris; on casse, on détruit sans cruauté des liens, des habitudes profondes et sacrées. Mon cher ami! ne prends rien à personne, ne dérange pas un fil dans la trame des autres de peur de rompre ceux que tu n'aperçois pas. Souviens-toi de mon conseil, surtout quand tu seras grand! — Ah! je te le jure! mon oncle: « Malade par ma faute! par ma faute! » répétait en tapant des pieds Alphonse exalté de repentir. Marceline rentrait dans ce moment. Pressé par la honte de paraître devant elle, il se glissa, prompt comme l'éclair, sous un long rideau de croisée où il enveloppa sa rougeur et ses larmes. L'ample draperie de soie agitée fortement par Alphonse s'ébranla et quelque ange souriant peut-être en fit tomber, les bras ouverts pour alléger sa chute, la poupée elle-même! la poupée mignonne et chérie et retenue dans un pli de rideau comme dans une étroite prison!

Ah ! c'était étouffant de surprise et de joie. Aussi Marceline ne fit-elle qu'un grand cri en se jetant sur sa fille, qu'elle saisit à deux mains avec un tremblement d'âme inexplicable à cet âge et en se réfugiant avec elle sous les bras de son père, ingénieuse à lui chercher un asile pour toujours !

Je ne peux pas vous dire exactement lequel fut le plus heureux de cette étonnante aventure. M. Sarrasin y puisait la guérison de sa chère fille ; Marceline, une récompense sans nom à sa silencieuse maladie, et Alphonse dansait sur un repentir, ivre de joie en sentant tomber ce plomb qui pend au cœur de ceux qui disent : « J'ai fait du mal à quelqu'un ! »

Oh ! décidément, Alphonse était le plus heureux ! tout le monde du moins aurait pu le croire comme moi en le voyant bondir sur le chemin où la poupée fut ramenée en triomphe par les trois personnes qui y prenaient un intérêt si différent.

MARCELINE VALMORE.

LETTRE

Sur les œuvres de M. de Fontanes à Mme la comtesse Christine de Fontanes (1).

J'aurais regardé, madame, comme la récompense des fatigues de ma vie le bonheur de parler au public de votre illustre père. Avec quel plaisir, arrêté au bord de ma tombe, j'eusse redemandé à une amitié fidèle les souvenirs dont elle est restée dépositaire ! C'est M. de Fontanes qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le *Génie du Christianisme ;* c'est sa muse qui, pleine d'un mouvement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée ; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides : ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter.

Lorsqu'à la mort du fils des Condé, la politique m'eut jeté à l'écart, M. de Fontanes me sauva de la colère de l'homme que j'ai nommé *fastique ;* ce fut à l'occasion de cette mort qu'il fit un jour cette réponse courageuse : « Vous » pensez toujours à votre duc d'Enghien ? — Il me semble » que l'empereur y pense autant que moi. »

Votre père, madame, vint encore à mon aide dans la carrière littéraire ; il me releva le cœur par ces stances empreintes des félicités de l'école antique :

Le Tasse errant de ville en ville, etc.

J'ai adressé à M. de Fontanes ma *Lettre sur Rome*, j'ai parlé de lui dans mon *Essai sur la Littérature anglaise ;* j'avais auparavant fait entendre mes regrets, lorsque la nouvelle inopinée de sa mort vint me frapper à Berlin. Dans mes *Mémoires*, je me suis étendu avec effusion sur l'existence intime de mon ami : mais voyez ma peine, madame ; aujourd'hui des engagemens me lient à la société honorable devenue propriétaire de mes ouvrages posthumes et de mes ouvrages inédits. Je ne pourrais rien publier d'une certaine étendue qui n'appartînt à cette société. Je me trouve donc dans l'impossibilité de rédiger la notice de l'édition des œuvres de M. de Fontanes.

Une chose sert à me consoler, M. de Sainte-Beuve vous prête son secours : son talent fin et varié, par une condescendance charmante et une rare souplesse, s'applique, comme il lui plaît, au talent des autres, leur prête ou sait en tirer des grâces qu'on n'avait pas aperçues. Ce génie, merveilleusement doué, jugera, choisira, classera, avec habileté et délicatesse, une prose et des vers qu'on reconnaît pour jumeaux à leurs beautés fraternelles. L'article de M. Roger, *Biographie universelle*, ne laisse rien à désirer touchant la vie de mon ami : on ne saurait ni mieux faire ni mieux dire.

M. de Fontanes, revenant parmi les *doctes Fées*, fera événement, si dans ce temps-ci quelque chose fait événement ; il causera du moins sur le Parnasse moderne ce scandale que produit l'apparition d'un homme sobre au milieu d'une orgie. Nous sommes si loin de la langue française d'autrefois, si étrangers au mouvement ordonné de ces sentimens qui naissent les uns des autres et ne cherchent point leur effet hors nature ! Les écrits de mon ami vous entraînent par un cours égal et limpide ; l'âme éprouve un bien-être et se trouve dans une situation heureuse, où tout charme et rien ne blesse.

M. de Fontanes revoyait sans cesse ses ouvrages : *le Verger* est maintenant un poëme nouveau. Nul plus que le maître des vieux jours n'était convaincu de l'excellence de la maxime : « Hâte-toi lentement. » Que dirait-il donc aujourd'hui qu'au moral comme au physique, on s'évertue à supprimer le chemin ; on croit ne pouvoir aller jamais assez vite. M. de Fontanes préférait voyager au gré d'une mesure harmonieuse. Il m'a communiqué ses goûts ou, si l'on veut, ses préjugés. Il faut être singulièrement pressé pour traverser le ciel à tire d'aile, sans avoir le temps de se livrer à une rêverie ou de placer une idée sur la route. Il n'y a que Françoise de Rimini avec laquelle on peut fuir d'une fuite éternelle :

Quali colombe, dal disio chiamate,
Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate.

Le siècle littéraire, je le sais, ne retournera pas en arrière à la publication d'un livre classique : on s'ennuie de tout lorsque l'ennui que l'on éprouve n'est pas dans la chose vue, mais lorsqu'il existe dans l'esprit qui voit. Il suffira que les deux volumes-Fontanes nous demeurent comme témoins de ce que nous avons perdu, en nous faisant juger de l'épaisseur de la terre végétale enlevée.

Quant au côté politique des choses, vous n'en avez rien à craindre, madame, pour le succès de votre entreprise filiale. Votre père a servi Bonaparte : eh bien ! tout le monde n'adore-t-il pas Bonaparte à cette heure ? Chacun

(1) Cette lettre précède l'édition des *OEuvres complètes de M. de Fontanes* qui se publie en ce moment chez HACHETTE, libraire de l'Université 2, rue Pierre-Sarrazin

n'en fait-il pas le type de son opinion? Le royaliste dit : « C'est celui-là qui savait gouverner! » Le républicain s'écrie : « C'est celui-là qui était la source de toutes les libertés! » Le militaire répète : « C'est celui-là qui nous rendait maîtres à Vienne, à Berlin, à Moscou. » Lorsque trois révolutions se sont opérées, l'humeur la plus susceptible pourrait-elle aller chercher dans les détails de la vie d'un homme un sujet d'injustice ou de colère d'opinion? Les questions que l'on agite aujourd'hui sont puériles, parce qu'elles n'ont pas d'avenir : des intérêts individuels, que l'on érige en principes généraux, servent à remplir ces intervalles d'un repos apparent qui lient les grands événemens passés aux grands événemens futurs. Tout a changé ; tout continue de changer : nous voyons venir sur nous avec impétuosité la société nouvelle, comme on voit venir le boulet sur le champ de bataille. Rien de ce qui existe n'existera : la vieille Europe est tombée avec la vieille monarchie française; la religion seule est debout. Ces couronnemens, dont on nous a donné le spectacle, sont les dernières représentations ou les dernières parades d'un monde qui va disparaître : c'est un calque, une image; ce n'est plus un original, une réalité. Les populations se substituent à leurs chefs; l'esprit qui régit passe dans les masses : deux cent mille hommes, à Birmingham, ont répondu aux génuflexions de Westminster. Le coup est porté · l'effet peut n'être pas immédiat, mais il est sûr.

Tandis que vous érigez un monument funèbre, moi, madame, je rassemble les *pensées* du plus ancien ami de votre père : elles ne sont point destinées à voir le jour. La veuve de M. Joubert semble pénétrée du sentiment que j'exprimais en parlant de lui dans mon *Essai sur la Littérature anglaise* : « Un homme fut mon ami et l'ami de » M. de Fontanes. Je ne sais si, au fond de sa tombe, il » me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a » cachée. Quelques articles, qu'il ne signait pas, ont seu» lement paru dans diverses feuilles publiques. Qu'il soit » permis à l'amitié de citer de courts fragmens de ces arti» cles : c'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire » et ignoré a laissés en traversant la vie. »

Je rencontre à chaque instant dans les ébauches de M. Joubert des choses adressées à M. de Fontanes et que celui-ci n'a point connues. Ces confidences d'un ami à un ami, l'un et l'autre absens pour jamais; ces pensées testamentaires, recueillies par un troisième ami sur des morceaux de papier destinés à périr, m'offrent une complication de tristesses d'une puissance extraordinaire : l'antiquaire déchiffre avec moins de religion les manuscrits d'Herculanum, que je n'étudie les secrets d'une double amitié conservés sous des cendres.

Tels sont mes travaux, madame; j'écoute derrière moi mes souvenirs, comme les bruissemens de la vague sur une grève lointaine. En me promenant quelquefois dans les bois, ces vers du *Jour des Morts* me reviennent en mémoire :

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

Mais hélas! j'ai tant de regrets que je ne sais auquel entendre. Resté le dernier, je m'occupe à tout arranger dans la maison vide, à fermer les portes et les fenêtres. Ces pieux devoirs remplis, si mes amis, lorsque je les irai rejoindre, me demandent ce que je faisais, je leur répondrai : « Je pensais à vous. » Il y aura bientôt entre eux et moi communion de poussières après union de cœurs.

Les hommes d'autrefois, en vieillissant, étaient moins à plaindre et moins isolés que ceux d'aujourd'hui s'ils avaient perdu les objets de leur affection; peu de choses d'ailleurs avaient changé autour d'eux; étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir les individus, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentimens, rien ne ressemble à ce qu'il a connu; il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours.

Et pourtant, France du dix-neuvième siècle, apprenez à estimer cette vieille France qui vous valait. Vous deviendrez vieille à votre tour, et l'on vous accusera, comme on nous accuse, de tenir à des notions surannées. Ne reniez pas vos pères; vous êtes sortis de leur sang : s'ils n'eussent été généralement fidèles aux antiques mœurs, vous n'auriez pas puisé dans cette fidélité native l'énergie qui vous a rendus célèbres dans les mœurs nouvelles : ce n'est entre les deux Frances qu'une transformation de vertu.

Si je ne puis, madame, entrer dans le détail des qualités éminentes qui distinguaient votre père, je suis heureux du moins en m'en allant de signer mon nom au bas de sa gloire, comme j'ai signé l'acte de votre naissance.

CHATEAUBRIAND.

MAGAZINE.

FÊTES DU 1er MAI A VIENNE.

Les réjouissances du 1er mai commencent de bonne heure. Elles s'ouvrent à six heures du matin par une course à pied. Presque tous les nobles opulens qui résident à Vienne ont à leurs gages un ou deux coureurs; c'est par eux qu'est disputé le prix. Mais en cette occasion, il n'y a que les nobles de l'Autriche proprement dite qui puissent faire courir : les seigneurs hongrois, bohémiens, styriens, italiens, etc., sont exclus comme les étrangers.

L'espace à parcourir est fort considérable. Les concurrens doivent suivre la principale allée du Prater jusqu'à l'endroit appelé *le Rond d'eau*, où cette allée est coupée par un bras du Danube, puis revenir sans s'arrêter jusqu'au point de départ. Anciennement la course se prolongeait jusqu'au Lusthaus (maison de plaisance où Napoléon établit son quartier général en 1809, quelque temps avant la bataille de Wagram, et où plus tard, en 1815, les souverains alliés donnèrent un grand dîner et une fête militaire à leurs troupes); mais une course aussi prodigieuse

occasionnait chaque fois de graves accidens, on a fini par diminuer la distance d'un bon tiers. Telle qu'on l'a laissée aujourd'hui, elle n'en est pas moins effrayante, quand on songe que pour gagner le prix, il ne suffit pas d'arriver le premier au but, mais qu'il faut encore courir sans relâche et sans prendre haleine un instant.

La promenade du Prater est une des plus belles qu'on puisse voir : les Champs-Élysées et le bois de Boulogne ne sauraient lui être comparés. C'est une grande forêt qui commence aux portes mêmes de Vienne et s'étend au loin de la rive droite du Danube. Elle est percée par de magnifiques allées qui traversent tantôt de sombres bouquets de bois, tantôt de riantes clairières, tantôt de vastes pelouses d'où s'élèvent çà et là, comme dans un parc anglais, de vieux hêtres et d'énormes châtaigniers centenaires. Le Danube, qui en cet endroit se divise en plusieurs bras, forme une infinité d'îles vertes et boisées où se réunissent par bandes près de deux cents cerfs privés que les piqueurs rappellent le soir au son du cor pour les enfermer jusqu'au point du jour dans d'élégantes étables disposées le long de l'allée principale du Prater.

Plus de deux cent cinquante mille personnes arrivent de toutes parts, par plusieurs longues colonnes bariolées et silencieuses, des différens quartiers de la ville, pour venir se ranger avec un ordre admirable des deux côtés de l'allée Quelques soldats de police, à cheval, se tiennent échelonnés de loin en loin sur toute la ligne pour maintenir l'espace libre aux coureurs; leur ministère n'est pas difficile à remplir, et on pourrait certes se passer de leur présence, tant ce bon peuple de Vienne est tranquille et sage.

Les coureurs sont d'ordinaire au nombre de dix ou douze. Leur costume se compose d'une veste blanche très-légère, d'un pantalon de même couleur serré aux chevilles sur des brodequins verts, et d'une petite casquette, verte aussi, surmontée d'une touffe de plumes de différentes couleurs, et ornée d'une plaque qui représente les armoiries de leurs maîtres. Ils entourent un trophée composé de cinq drapeaux brodés en or et en argent et destinés aux cinq premiers arrivés au but. Des filets en corde, attachés à des pieux, forment autour d'eux une enceinte, derrière laquelle se tient une foule compacte dont le moindre mouvement renverserait tout. Une barrière semblable ne serait pas d'un grand secours à Paris : les couteaux de nos gamins en feraient justice en un instant; mais à Vienne c'est autre chose.

A six heures précises, deux coups de canon donnent le signal. Un officier de police part au galop, et après lui passent les coureurs en troupe serrée; ils ne cherchent pas encore à se dépasser et ménagent leurs forces pour le dernier moment. Le juge du camp les suit en voiture pour s'assurer par lui-même que tout se passe dans les règles et aussi pour ramasser, s'il est nécessaire, ceux auxquels l'épuisement de leurs forces rendrait ce secours indispensable. Le peuple se referme sur son passage et l'allee se trouve envahie; mais à peine deux nouveaux coups de canon ont-ils annoncé que les coureurs ont atteint *le Rond d'eau* et reviennent sur leurs pas, que chacun se range comme avant des deux côtés de l'allée pour leur faire place. Une demi-heure environ après le premier signal, un des concurrens reparaît hors d'haleine, couvert de sueur et pâle comme la mort; il atteint le but au milieu des plus vifs applaudissemens. Ce pauvre homme a bien gagné les dix souverains d'or, prix du vainqueur. Après lui arrivent les autres coureurs, encore plus épuisés que le premier. Leurs compagnons gagnent le but successivement, à l'exception de ceux d'entre eux qui sont obligés de s'arrêter, n'en pouvant plus, et que la voiture ramène. Le juge des jeux fait la distribution des cinq drapeaux; puis vainqueurs et vaincus se dirigent, musique en tête, vers une guinguette du Prater, où les attend un bon déjeûner. La foule les escorte jusqu'à la porte et s'écoule ensuite tranquillement.

De onze heures à une heure, on se réunit à l'*Augarten*, grand jardin situé au bout du faubourg de la *Leopoldstadt*. C'est un véritable jardin à la française, avec de longues allées de marronniers, des charmilles en forme de murailles, des parterres réguliers, des terrasses et des bassins. Il a été planté par l'empereur Ferdinand III, embelli par ses successeurs, enfin livré au public en 1775 par Joseph II, qui a fait mettre cette inscription sur sa principale entrée:

Lieu d'amusement consacré à tous les hommes, par leur appréciateur.

Presque désert pendant le reste de l'année, l'*Augarten* devient, le 1er mai, une promenade à la mode, le rendez-vous de la ville entière. Ce jour-là on peut à peine y pénétrer, tant la foule y est grande. On y trouve rassemblée toute la haute aristocratie viennoise. Les dames, en grande parure de printemps, occupent l'allée principale et les siéges qui avoisinent l'orchestre; elles affectent, en l'honneur de la fête, un laisser-aller champêtre, des manières dégagées et un petit air étourdi qui contrastent singulièrement avec la contenance froide et posée des simples bourgeoises. Les hommes se promènent de long en large au milieu de toutes ces charmantes jeunes femmes, lorgnant à droite et à gauche, d'un air tout aussi impertinent mais moins dégagé que nos *dandys* des Tuileries.

Chacun rentre chez soi pour faire de nouvelles toilettes; puis les grands seigneurs et les femmes les plus élégantes vont dîner en plein air dans les guinguettes du Prater. Rien n'est amusant comme de considérer la foule de *populaire* qui entoure leurs tables et les regarde manger et boire, bouche béante. L'étonnement que produit sur ces bonnes et tranquilles figures viennoises la vue de cette profusion de mets recherchés et inconnus, les réflexions naïves qu'arrachent à ces braves gens la réunion de tous ces grands personnages et la nouveauté du spectacle, le maintien des acteurs eux-mêmes qui se posent devant ce public en dépit de son infériorité, tout cela est d'un comique achevé.

Vers les cinq heures, les dames remontent en voiture et gagnent la grande allée du Prater, où la promenade commence. Ceux qui ont vu Longchamps peuvent se faire une idée de cette promenade du 1er mai; ce sont à peu de chose près les mêmes dispositions : deux longues files d'équipages élégans circulent dans l'allée; le milieu est réservé pour les voitures à quatre chevaux; la contre-allée de droite reste comme toujours le partage des cavaliers, et celle de gauche celui des piétons. Mais ce qu'on ne peut imaginer sans l'avoir vu, c'est la beauté des lieux où se fait cette promenade, l'admirable verdure des arbres et des vastes prairies dont on est entouré, la fraîcheur embaumée de l'air et aussi l'étrangeté d'une foule d'attelages russes, hongrois, polonais, qui passent successivement devant vous. Au coucher du soleil, chacun se retire; le Prater devient peu à peu désert, et la foule qui le remplissait se dirige vers les nombreuses *gasthaüser* de Vienne ou de ses faubourgs pour y finir dignement, le verre à la main, cette première journée du mois de mai.

HISTOIRE DE LA COIFFURE EN FRANCE.

(Dix-septième siècle.)

Les coiffures de femmes du dix-septième siècle se ressentent encore de l'impulsion étrange et gracieuse que leur avait donnée la fin du seizième siècle, comme on l'a vu dans un article publié par le *Musée des Familles* au mois de juillet 1837.

Ainsi Gabrielle d'Estrées porte encore les cheveux relevés et crêpés, comme dans la figure reproduite tome 4 du *Musée*, page 320.



Gabrielle d'Estrées, 1600.

Un portrait de Marie de Médicis peint par Rubens montre cette reine avec la même coiffure que Gabrielle, seulement des boucles ont remplacé le crêpe.



Marie de Médicis, 1610.

En 1620 on voit, d'après Villemin, que les dames du Pont-de-l'Arche en Normandie avaient repris, à peu de modifications près, le chaperon de Marie Stuart, qui ne laissait voir rien des cheveux.



Bourgeoise de Normandie, 1620.

Les dames de Paris, au contraire, montraient leurs cheveux tout entiers et coupés par derrière; cela s'appelait *coiffure à la garçon*.



Coiffure à la garçon, 1625.

Van Dick a peint cette même coiffure modifiée, mais bien autrement gracieuse dans son charmant portrait des *Cheveux blonds à une fenêtre*



Les cheveux blonds, 1625.

En 1625, Mlle de Montpensier portait les cheveux à peu près comme on les porte aujourd'hui.



Melle de Montpensier, 1655.

Un portrait de Mignard, terminé en 1670, offre cette même chevelure, plus longue, plus voluptueuse. C'est celle que Mme de Sévigné recommandait à Mme de Grignan d'adopter « les cheveux noués au bas de la tête, de façon » à ne rien cacher de la pureté de ses contours et de l'har- » monie de ses proportions ; sur le front de petits cheveux » naissans qui donnent du piquant à la physionomie ; et » sur les tempes des flots de vaporeuses boucles qui valent » aux regards de la douceur. »

Voici cette charmante coiffure telle que Mignard l'a peinte.



Portrait d'après Mignard, 1670.

Nanteuil donne aux femmes qu'il peignait en 1680 une coiffure plus somptueuse que gracieuse : c'est un mélange de perles et de longues boucles.



D'après Nanteuil, 1670.

Viennent après cela les austères coiffes et les coiffures élevées amenées par la sévère et prude Mme de Maintenon ; on n'osait plus montrer ses épaules et même son cou. « C'était le règne des voiles, *que Mme de Montespan avait*

» *quelque peu trop mis au rebut,* dit un écrivain du » temps. *Les femmes ressemblaient alors à des amas* » *d'étoffes noires et sombres, car les couleurs gaies* » *s'en étaient allées avec les caractères gais.* »





Coiffures de Mme de Maintenon, de 1680 à 1685.

DU COSTUME DES PRÊTRES CATHOLIQUES.

On lit dans Théodoret que l'empereur Constantin fit présent à Macaire, évêque de Jérusalem, d'une robe tissue d'or pour s'en servir en donnant le baptême. Opiat de Milève dit aussi que l'empereur envoya des ornemens aux églises, qu'il appelle les maisons de Dieu, et saint Grégoire de Nazianze releva l'éclat des ornemens de tout le clergé.

A la dédicace de l'église de Tyr, en 313, Eusèbe, évêque de Césarée, qui en fit le discours, parle des habits des évêques présens. Le prêtre Népotien, qui n'était nullement magnifique, mais seulement soigneux, faisait tant de cas de la tunique dont il était revêtu en offrant le saint sacrifice qu'il la laissa par testament à saint Jérôme.

Cette distinction des habits de la messe n'a été observée quelque temps que par dévotion; mais dans la suite les papes et les conciles ont ordonné qu'on ne célébrerait le saint sacrifice qu'avec des habits consacrés, et ont défendu sous les plus graves peines de se servir de ces habits dans les usages communs. C'est pourquoi la rubrique veut que ces vêtemens soient bénis par l'évêque.

Selon la liturgie de saint Chrysostôme, les grecs les bénissent chacun en particulier par le signe de la croix accompagné d'une prière toutes les fois qu'ils les prennent. Les latins l'ont fait aussi autrefois de même, comme on le voit dans la messe de Ratolde, écrite au dixième siècle.

Quoique ces ornemens soient uniquement consacrés aux usages saints, ils ne laissent pas d'avoir été originairement semblables aux habits dont on se servait dans la vie civile. Mais comme ceux-ci ont souvent changé et que les habits sacrés ont aussi souffert quelque changement, ils ont été dans la suite tout différens les uns des autres. On va voir l'origine de ces ornemens le changement que la propreté et la commodité ont introduit, les vues qu'a l'Église en les faisant prendre aux ministres.

La rubrique et l'ordinaire du missel marquent l'ordre indiqué par le pape Léon IV vers l'an 850 : « Que nul ne dise la messe sans *amict,* sans *aube,* sans *étole,* sans *manipule* et sans *chasuble.* »

L'amict tire son nom du mot latin *amicere,* qui signifie couvrir. Il fut introduit au huitième siècle pour couvrir le cou, que les ecclésiastiques et les laïcs conservaient nu jusqu'alors. Il parut sans doute plus décent que, dans l'église, le cou fût couvert; et le clergé eut aussi en vue de conserver la voix et de la consacrer au Seigneur pour chanter ses louanges, ainsi qu'Amalaire et les prières de plusieurs anciens missels le font entendre. Peu de temps après, l'*amict* fut regardé en plusieurs églises comme un ornement qui devait succéder au sac de la pénitence; en d'autres, comme un éphod ou superhuméral, parce qu'il était assez grand pour entourer les épaules et la poitrine, quoique d'ailleurs il ne ressemblât pas à l'éphod des anciens prêtres de la loi. Mais à Rome et dans la plupart des églises, vers l'an 900, on le regardait comme un capuchon qu'on mettait sur la tête pour l'y laisser jusqu'à ce qu'on fût entièrement habillé, et l'abattre autour du cou avant de commencer la messe. Cet usage s'observait encore il a cinquante ans à Narbonne, à Auxerre et chez les dominicains. Les anciens missels manuscrits de l'église royale de Saint-Quentin, qui ont environ cinq cents ans et qui sont conservés dans les archives du greffe, indiquent la prière que l'on faisait en l'abaissant autour du cou.

L'*aube* (*alba*), nommée ainsi à cause de sa couleur blanche, était un ornement assez particulier aux personnes distinguées dans l'empire romain, et il devint fort commun au clergé dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques.

Saint Jérôme dit qu'il n'y a rien que de convenable à l'honneur de Dieu si l'évêque, le prêtre, le diacre et tout l'ordre ecclésiastique est revêtu de blanc dans l'administration du sacrifice.

Ceux qui se sont servis d'habits longs et larges ont toujours pris une *ceinture* pour marcher et agir plus commodément. « Prenez votre ceinture, » dit l'ange à saint Pierre en l'éveillant. Bède et Raban disent qu'on serre l'aube avec une ceinture, de peur qu'elle ne descende trop bas et qu'elle n'empêche de marcher.

Le *manipule* a été originairement appelé *mappula*, qui signifie une petite serviette ou mouchoir. Les églises d'Allemagne l'appelèrent *fanon*, expression allemande qu'on traduit par *nappe*, serviette, mouchoir. Les églises d'Angleterre et de France le nommèrent simplement mouchoir, *sudarium*. Bède le nomme ainsi, et dit qu'il sert à essuyer le visage.

Du mot *mappula* on a fait *manipule*, qui se trouve dans les anciens pontificaux du neuvième siècle. Il est néanmoins plus vraisemblable qu'on a tiré *manipula* et *manipulus* de *manus* (main), parce qu'on l'a porté plus communément sur le poignet ou même à la main.

Le manipule a succédé à l'*orarium*, qui n'était anciennement qu'un mouchoir, et ce manipule était un linge long et étroit qu'on portait communément sur le bras ou à la main gauche, ainsi que le représente la miniature faite sous Charles-le-Chauve au neuvième siècle. On y voit que ces petites serviettes longues et étroites avaient déjà des franges aux extrémités ; au dixième siècle les franges étaient d'or ; à la fin du onzième on s'en servait encore comme d'un mouchoir, selon Ives de Chartres, et même au commencement du douzième on s'en servait pour essuyer les yeux, selon Étienne d'Autun, qui fut fait évêque en 1113 ; mais on garnit enfin si fort ce manipule que quarante ou cinquante ans après, on se souvenait seulement que les anciens l'avaient appelé mouchoir et qu'on s'en servait autrefois pour s'essuyer. C'est ainsi qu'en parle Robert Paulalus dans le *Traité des offices ecclésiastiques*, qui a été longtemps attribué à Hugues de Saint-Victor.

Le manipule était donc dès lors un pur ornement, nullement propre à essuyer le visage.

Lorsque le manipule fut si orné qu'il ne put plus servir à s'essuyer, on introduisit au douzième siècle un nouveau mouchoir, dont on se servait pour s'essuyer le visage.

Saint Jérôme nous fait bien entendre ce que c'était que l'*orarium* lorsqu'il parle des personnes qui se faisaient un mérite de n'en point porter, ou, comme il l'explique, de ne point mettre de linge autour du cou ; sur quoi il leur dit que cela était inutile et même ridicule, à moins qu'ils ne s'épargnent cette dépense pour en donner l'argent aux pauvres. Ce linge convenait fort à ceux qui parlaient en public. C'est pourquoi dans l'Église il devint un ornement des évêques, des prêtres, des diacres, et il fut défendu aux sous-diacres et aux autres clercs inférieurs aussi bien qu'aux moines. Mais il fut tenu et conservé avec tant de propreté qu'on n'osait s'en servir à s'essuyer ; et nous voyons, par un grand nombre de représentations et de peintures depuis Justinien, que dès le sixième siècle, dans l'Église grecque et dans l'Église latine, il fut fait d'étoffe en longue et étroite banderolle.

Il y a lieu de croire que ceux qui ont donné à l'*orarium* le nom d'*étole* (*stola*), qui signifiait communément une robe longue, ne l'ont fait que parce qu'ils le prenaient pour un reste, c'est-à-dire pour la bordure ou l'orfroi d'une longue robe ouverte par devant, au lieu qu'il n'a succédé qu'à un long mouchoir qu'on laissait pendre autour du cou.

La chasuble, *casula* ou *planeta*, était un grand manteau tout rond, ouvert seulement par le haut pour y passer la tête. Ce fut pendant les sept premiers siècles l'habit ordinaire des hommes qui portaient l'habit long. Le peuple quitta cet habit, et les personnes consacrées à Dieu le retinrent. Les capitulaires de l'an 742 ordonnèrent aux prêtres et aux diacres de ne pas le quitter, et depuis neuf cents ans l'Église a donné la chasuble aux prêtres à leur ordination comme un habit qui leur est propre pour offrir le saint sacrifice. Les grecs conservèrent la chasuble sans changement, et les latins ont retranché peu à peu, depuis environ deux siècles, tout ce qui empêchait d'avoir les bras libres ; car autrefois, il fallait nécessairement retrousser et soulever la chasuble du prêtre quand il encensait et quand il levait l'hostie ou le calice, ce qu'on fait encore sans besoin et par pure coutume. On regardait alors la chasuble qui couvrait tout le corps comme un vêtement propre à représenter le joug de Jésus-Christ.

Outre l'*amict*, l'*aube*, la *ceinture* et le *manipule*, les diacres portent encore la *dalmatique* et une *étole* qui leur est propre. Cette étole des diacres était originairement, comme celles des prêtres, un linge fin et long qu'ils attachaient sur l'épaule gauche, ainsi qu'on le voit aux triomphes qu'Onufre Panvin a décrits et fait graver.

Ce linge blanc, attaché sur l'épaule gauche des diacres, voltigeait lorsqu'ils allaient et venaient dans l'église pour remplir leur ministère, et saint Chrysostôme dit que les deux bouts flottant et voltigeant imitaient les ailes des anges et en représentaient l'activité, comme l'a aussi remarqué Siméon de Thessalonique. Grégoire de Tours, au sixième siècle, parle encore de l'*orarium* comme d'un linge fort blanc. Le quatrième concile de Tolède, en 633, ordonna aux diacres de ne porter qu'un seul *orarium* sur l'épaule gauche et défendit de l'orner d'or ou de diverses couleurs.

Mais en plusieurs églises, le zèle qu'on a mis à embellir tout ce qui sert aux saints mystères fut cause qu'on l'orna. Les latins comme les grecs mettaient anciennement sur l'épaule gauche l'étole, quoique ornée, et la laissaient pendre devant et derrière, à peu près comme l'*orarium* ou le linge blanc qu'a décrit saint Chrysostôme. On voit ces étoles pendantes dans plusieurs anciennes figures. Mais parce que ces deux bouts longs et voltigeant pouvaient embarrasser le diacre lorsqu'il allait et venait dans l'église, les grecs, au temps de la communion, ont jugé à propos de le tirer de l'épaule gauche et de le faire passer de telle manière sur les épaules et sur la poitrine qu'elle forme une croix devant et derrière. Les latins, la laissant sur l'épaule gauche, se sont contentés de faire passer et d'arrêter les deux bouts au côté droit pour n'en pas être embarrassés en les laissant voltiger.

La *dalmatique*, ainsi appelée parce que c'était un habit de Dalmatie, province de Grèce, fut introduite à Rome au deuxième siècle. C'était une ample tunique avec des manches courtes et larges, propre pour ceux qui étaient obligés d'agir beaucoup. Cet habit devint par là fort commode et fort commun aux évêques et aux diacres. On voit aux actes du martyre de saint Cyprien que ce saint, laissant son manteau pour les bourreaux, donna sa dalmatique aux diacres.

Le diacre Hilaire, auteur des *Questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, qu'il écrivait près de trois cents ans après la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire vers l'an 365, dit que les diacres portaient la dalmatique aussi bien que les évêques. Saint Isidore, au sixième siècle, ne regarde la

dalmatique que comme un habit sacré, blanc, orné de bandes de pourpre. Remi d'Auxerre la représente de même comme un habit blanc avec des bandes rouges. C'est pourquoi la dalmatique des diacres est devenu un habit de solennité.

En carême et en quelques autres jours de pénitence auxquels les vêtemens de joie ne conviennent point, les diacres ont pris la chasuble, qui, dans les premiers temps, était l'habit le plus commun des clercs. Mais pour pouvoir agir sans être embarrassés, avant que de commencer l'Évangile, ils ont ôté la chasuble, l'ont pliée, l'ont tortillée pour la mettre sur l'épaule gauche et la faire passer avec l'étole par-derrière jusqu'au-dessous du bras droit, où on l'arrêtait avec la ceinture. C'est ce qu'Amalaire, au neuvième siècle, et le faux Alcuin nous font entendre. Alors les diacres portaient encore l'étole pendante de l'épaule gauche. Quand ils ont fait passer l'un des bouts devant et l'autre derrière, et les ont arrêtés au côté droit, comme on fait encore, ils ont ajusté la chasuble en manière d'écharpe sur l'étole. Mais dans la suite, au lieu de chasuble pliée et mise en écharpe, on a substitué une bande d'étoffe : c'est ce que la rubrique des missels romain et parisien appelle *stola latior*.

JOURNAL.

Ce qui préoccupe le plus l'attention publique en ce moment, c'est le *daguerrotype*.

Tout le monde connaît l'appareil d'optique appelé chambre obscure ou chambre noire. Tout le monde a remarqué avec quelle netteté, avec quelle vérité de formes, de couleur et de ton, les objets extérieurs se reproduisent sur la toile placée au foyer de la grande lentille qui constitue la partie essentielle de cet instrument. Tout le monde aussi, après avoir admiré ces reproductions fidèles, a pu s'abandonner au regret qu'elles ne pussent être conservées et fixées à l'instant sur la toile, qui les reflète ainsi d'une manière passagère.

Ce regret est désormais sans objet, en grande partie du moins. M. Daguerre a découvert un enduit particulier qui, étendu en couche mince sur des plaques de cuivre, a l'admirable propriété de fixer à leur surface l'empreinte parfaite de l'image obtenue par l'instrument d'optique, et cela avec une telle perfection que tout ce que l'image renfermait se trouve reproduit jusque dans ses plus minutieux détails. En vérité, il n'y aurait pas d'exagération à dire que l'inventeur a découvert le moyen de fixer les images si par son procédé les couleurs étaient conservées ; mais il faut s'empresser de le dire pour détromper une partie du public, il n'y a dans les tableaux ou pour mieux dire dans les copies de M. Daguerre, comme dans un dessin au crayon noir, ou pour rendre la comparaison plus exacte, comme dans une gravure à la manière noire, que du blanc, du noir et du gris, que de la lumière, de l'obscurité et des demi-teintes. En un mot la méthode de M. Daguerre crée des dessins et non pas des tableaux.

Mais comment cette reproduction a-t-elle lieu? Par quel étrange mécanisme la lumière, agissant sur une surface plane, peut-elle être l'agent unique de la représentation fidèle qu'elle imprime, qu'elle fixe sur la planche?

L'explication en sera facilement comprise. Supposons qu'on ait trouvé en chimie une substance qui blanchisse par l'action de la lumière, et cela d'autant plus complètement et d'autant plus vite que la lumière est plus intense ; supposons que cette substance mise en pâte forme un enduit sur une planche en cuivre. N'est-il pas vrai que cette couche sera influencée diversement dans chacun de ses points, suivant le degré de lumière, d'ombre ou de demi-teinte, qui viendra la frapper. Dans un point très-éclairé du tableau, la lumière arrivant en abondance, l'enduit particulier blanchira plus que dans un autre point moins éclairé ; toutes les décroissances et toutes les augmentations de lumière seront ainsi reproduites sur la planche, dans un rapport fidèle et exact, le rouge, le jaune, le vert, etc., seront rendus, suivant leur degré de lumière, par des demi-teintes plus ou moins foncées, et de cette manière, l'observateur qui aura vu sur la planche un tableau avec ses couleurs pendant toute la durée de l'opération dans la chambre noire ne trouvera plus en emportant la planche au dehors qu'un dessin tout à fait semblable à nos gravures à l'aqua-tinta.

M. Duval-Lecamus dont la *Halte de chasse* a obtenu tant de succès au dernier Salon, vient de faire graver par MM. Allais et Rollet ce charmant tableau. On se rappelle le sujet de la scène piquante reproduite par l'artiste : au moment où un chasseur raconte ses prouesses supposées, un de ses amis montre une pie derrière la tête du hâbleur (1).

Dantan a terminé un buste réduit de Mlle Rachel. On ne peut rien faire de plus poétique et de plus ressemblant à la fois. On lui doit encore le buste de l'abbé de La Mennais.

L'Opéra et Mlle Essler ont obtenu un immense succès par la représentation de *la Gypsy*. Bientôt l'opéra d'Auber et les débuts de Mlle Nathan.

Au Théâtre-Français, une petite pièce de M. Duveyrier, *le Comité de bienfaisance* a réussi.

Chollet et Mme Damoreau ont fait leur rentrée à l'Opéra-Comique.

L'Eau merveilleuse est un charmant opéra du théâtre de la Renaissance, où Mme Thillon se montre ravissante. Dans *Reine de France*, Mme Albert a du succès.

Aux Variétés, *Mlle Nichon*; au Palais-Royal, *le Roi Dagobert*.

Au Gymnase, *la Gitana*, pièce médiocre et grand succès pour Mlle Nathalie. Cette jeune et jolie actrice s'est placée par ce rôle au rang de nos plus intelligentes comédiennes.

La Gaîté n'en a point encore fini avec la vogue du *Sonneur*; l'Ambigu a eu *Jeanne Hachette*.

Les Folies-Dramatiques avec *la Concierge du théâtre*, et le Cirque avec *les Singes*, font fortune.

L'Ambigu a représenté la *Branche de chêne* de notre collaborateur M. Charles Lafont.

(1) Cette estampe, gravée à la manière noire et à l'aqua-tinta, par MM. Allais et Rollet, de la dimension de trente pouces de hauteur sur 20 de largeur, se vend chez Jeannin, éditeur, place du Louvre, n° 20. Prix avec la lettre, tiré sur papier grand-monde, 36 francs. Avant la lettre, le prix est double.

FANTAISIE.

DEUX FLEURS.



Vous etes allé aux Indes, il y a quelques années, mon cher Eugène, et vous en avez rapporté un collier de plumes rouges presque aussi beau que celui que j'ai acheté à Paris, chez le naturaliste du boulevard des Italiens, et que j'ai donné à Gatayes. Vous êtes allé en Russie, où vous avez vu jouer des vaudevilles de M. Scribe; de la Perse vous avez rapporté de magnifiques soieries des manufactures de Lyon, et de Constantinople vous avez rapporté la fièvre jaune.

Naturellement votre goût des voyages s'en est accru, et je comprends la gaîté et le mépris déguisés avec lesquels vous me reprochez mon immobilité et mon existence monotone; permettez-moi, avant d'accepter les noms d'huître, de polype, de corail et de madrépore que vous me donnez, d'essayer un peu de me justifier à vos yeux, et de ne pas vous laisser croire que je vis comme un dieu, dans la contemplation de moi-même et de mes propres perfections.

Certes aujourd'hui que j'ai un logement agréable, plein de doux et amers souvenirs, aujourd'hui que j'ai un jardin

et trois cents rosiers, dont un, baptisé par moi, porte le nom de C. S**. — Aujourd'hui que j'ai des arbres et des pelouses — et des pigeons qui font chatoyer au soleil leurs cols bleus, violets et verts ; — aujourd'hui que j'ai un orgue sur lequel on m'a appris à jouer tous ces airs charmans que j'ai chantés avec quelqu'un et que quelqu'un chantait, qu'on chantait au théâtre à une certaine époque, et dans les rues à une autre époque ; — aujourd'hui vous comprendriez trop facilement pourquoi je ne passe pas la porte de ma maison, et pourquoi quand on me parle de l'opéra j'objecte qu'il y a dix minutes de chemin pour y aller de chez moi et onze ruisseaux à franchir. Mais je vais me rappeler l'époque où j'étais le plus isolé, où ma vie était le plus resserrée, et je vais vous raconter combien étaient magnifiques et variés mes plaisirs et mes distractions, — combien mon esprit et mon cœur étaient consciencieusement occupés. Je demeurais dans une rue étroite, au deuxième étage ; je n'avais qu'un lit, un fauteuil et une petite table, et sur ma fenêtre une caisse avec des fleurs, des rosiers et trois jacynthes; je suis resté là un an, et pendant un an j'ai vu chaque journée finir avec regret : il y avait toujours quelque chose que je n'avais pas assez vu; il y avait surtout une heure délicieuse chaque jour. Ma fenêtre était au midi, — à ma droite était l'occident, et chaque jour je voyais se coucher le soleil. — Il y avait de ce côté dans une cour deux grands peupliers, je les comptais entre mes meilleures richesses; ils avaient il est vrai les pieds dans les pavés, mais je ne voyais que leur tête, et leur tête se balançait mollement dans l'air bleu et transparent. Le matin ils recevaient les premiers rayons du soleil levant; le soir, à l'heure où le soleil se couchait dans des flots de pourpre, ils se découpaient vigoureusement sur le ciel en silhouettes noires. J'avais alors une bonne coutume allemande, — j'écrivais le soir des notes sur ce que j'avais vu et pensé dans la journée — je *ruminais* ma journée.

Je vais vous chercher cela, mon cher Eugène.

Août 1827, mardi.

Voici que reviennent sur ma caisse les fourmis que j'avais remarquées hier ; voyons si elles recommenceront leur manége. Je ne sais rien de plus intéressant que les fourmis, — à moins que l'importance des êtres ne soit en proportion de leur grosseur; — et l'homme n'y trouverait pas son compte : les chevaux, les bœufs et les éléphans sont plus grands que lui. Oh ! mon Dieu, que de fourmis, c'est le *nigrum agmen, l'armée noire* dont parle Virgile. — Vont-elles au combat ? Je ne vois pas de ces fourmis rousses auxquelles je leur ai vu d'autres fois livrer de si furieuses batailles. C'est une expédition pacifique, peut-être un voyage autour de ma caisse, comme ceux du capitaine Cook autour du monde, une expédition scientifique. — Il y a quelque temps, M. Serville a eu la bonté de m'ouvrir quelques-uns des cartons de son riche cabinet, — il m'a permis d'admirer des écrins de coléoptères. — Il m'a dit une chose vraie et cependant plus ravissante qu'aucune fable : les mâles des fourmis sont ailés ; les femelles le sont aussi, mais jusqu'au moment où elles ont rencontré dans l'air un époux de leur choix ; le mariage consommé, leurs ailés tombent ou leur sont arrachées par leurs compagnes. C'est l'éducation des jeunes Anglaises, si libres tant qu'elles sont filles, si renfermées après. Les Anglaises ont un usage cependant qui me paraît étranger aux fourmis : elles se font enlever vers l'âge de cinquante ans et se livrent alors à toutes sortes de folies de jeunesse.

Les fourmis montent sur mes rosiers. — Respectez mes soses, ou j'entre en campagne, et je crie : « *Mont joie Saint-Denis, à la rescousse !* » Ce n'est pas aux roses qu'elles en veulent, — elles s'arrêtent au sommet des branches, au-dessous des boutons. Chères fourmis, la place est prise. Il y a là une infinité de petits pucerons que j'ai négligé de tuer : ils sont vêtus de vert pour sucer mes rosiers sans être aperçus, comme les galans du temps de Louis XIII mettaient pour leurs expéditions nocturnes leurs manteaux couleur de muraille. Messieurs les pucerons, je suis aussi jaloux de mes roses qu'on peut l'être de tout autre amour, et je les préserverai de vos dangereuses caresses.

Ah ! ma foi, je crois que les fourmis les mangent ! — Ah ! chères fourmis, vous défendez mes roses. Mangez, les vaillantes fourmis, pas de quartier, ne faites pas de prisonniers! Mangez, fourmis ; le puceron doit être une nourriture délicate. — Ceux-ci me semblent particulièrement gras et bien repus : ce sont des pucerons *sentant encore la rose dont ils furent nourris.*

Ah ! messieurs les pucerons, vous avez cru que je vous laisserais tranquillement manger mes rosiers ! c'est vous qui serez mangés, et, comme dit Horace : « *Raro antecedentem*, etc. »

Mais,

Qu'avez-vous donc, *fourmis*, que vous ne mangez point?
Ces (*pucerons*) sont dodus, mangez sur ma parole ;
J'aime à voir aux (*pucerons*) cette chair blanche et molle.

Les fourmis ne les mangent pas ; — elles chatouillent de leurs antennes les ventres rebondis des pucerons, et ceux-ci laissent échapper de petites gouttes d'une liqueur que les fourmis boivent avec un air de sensualité. Les fourmis sont un peuple pasteur, et les pucerons sont leurs troupeaux, qu'elles laissent paître sur les rosiers et dont elles viennent traire le lait. Ah ! fourmis, vous êtes des bergères, quand je vous espérais des loups. L'églogue est bien tombée aujourd'hui, je vous en avertis.

Voilà que le jour baisse, — le soleil est déjà caché, — et l'air, au-dessus de l'endroit où il a disparu, est plein d'une poussière d'or ; sur les côtés, le ciel est encore bleu, mais poudré d'or, et la fumée des maisons monte en petits nuages d'un violet pâle.

Mercredi.

Voici un papillon (un lépidoptère, pour parler plus correctement), flatteur qui vient de quelque belle luzerne rose et violette à travers les ardoises pour constater mes fleurs et me certifier à moi-même mon jardin, moins vaste, mais plus suspendu que ceux de Babylone. — Oh! sois le bienvenu, papillon, fleur ailée qui semble chercher une tige ; reste un peu sur ma fenêtre, le soleil est encore ardent..... Mais tu pars, tu disparais dans le bleu de l'air ; qui t'a chassé? c'est une abeille, qui vient en bourdonnant se poser sur les fleurs. Abeille, voyageuse infatigable, qu'était près de toi l'errant Ulysse? — dans combien de fleurs t'es-tu roulée aujourd'hui? Quoi ! aucune n'a pu te retenir, ni le jasmin blanc qui tapisse les murailles, ni l'héliotrope bleuâtre à l'odeur de vanille!

Il y a une certaine fenêtre, chère petite abeille, une fenêtre où j'irais si j'avais tes ailes. Sur cette fenêtre est un gand cactus pourpre glacé de bleu. Oh ! si j'avais tes ailes, j'irais me cacher dans ce cactus caressé tous les matins par de si doux regards.

Ah ! tu t'en vas aussi. En passant d'une fleur à l'autre, tu portes souvent la poussière féconde des étamines d'une plante sur le pistil de l'autre, et de ces fécondations sortent des fleurs nouvelles ; une fleur de plus ! c'est une fête sur la terre.

Mais quel est ce rubis ailé qui marche sur la fenêtre? jamais je n'ai rien vu de si brillant : on l'appelle, je crois, *chrysis*. — Pour l'ignorant, pour moi c'est une mouche. Elle se glisse en reculant dans un petit trou de la muraille. On m'a appris ce qu'elle y va faire. Ce trou est un domicile, et ce n'est pas le sien; il appartient à une abeille solitaire qui y a pondu et qui y dépose du miel pour la nourriture de ses enfans quand ils seront éclos. La petite mouche veut pondre aussi, mais elle ne sait pas faire le miel; elle n'a pas d'héritage à laisser à ses enfans; ses pauvres enfans à peine nés mourront de faim! Pour éviter ce malheur, elle ne redoute aucun danger : elle va se glisser au nid de l'abeille et y pondre ses œufs; sa larve à elle va éclore avant celle de la légitime propriétaire du lieu et mangera le miel dont seront dépouillés les héritiers directs.

Le drame est très-intéressant. Cette pauvre abeille qui amasse du miel pour sa famille et l'infortunée *chrysis* qui veut en usurper pour la sienne me touchent également. Le code est pour l'abeille, mais la mouche est si malheureuse! La voilà qui se glisse dans le trou. Oh! j'entends un bourdonnement, c'est l'abeille qui revient; son bourdonnement produit sur la petite mouche l'effet d'une trompette guerrière; elle l'arrête. Comme elle maudit son éclatante parure qui va ne lui laisser aucun espoir d'échapper aux regards. En effet elle a été vue. L'abeille arrive avec sa cuirasse d'airain; elle fond sur la mouche, la saisit, lui arrache les ailes et la précipite de la muraille dans mon jardin; puis ellle entre dans son nid, regarde si tout est bien en ordre, dépose sa charge de miel et retourne à la provision.

Pauvre *chrysis!* pauvre mouche! je cherche son corps sur la caisse, je ne le trouve plus; les fourmis l'ont-elles emporté? Non, non la voicila mouche héroïque : sans ailes, elle remonte sur la muraille, elle se glisse dans le nid de l'abeille absente, elle y pond son œuf et ressort mourante et triomphante : l'avenir de son enfant est assuré.

Le soleil se couche dans des nuages noirs bordés de franges d'or et d'argent.

Plus bas est une nuée grise : on dirait la cendre qui couvre le cratère d'un volcan; une déchirure de la nuée laisse voir des ruisseaux de feu.

Voilà le récit de deux heures seulement, mon cher Eugène, une heure chaque jour. Sur le cahier que je tiens, il y a plusieurs années, jour par jour, et j'ai pris au hasard. Ces deux jours sont de l'époque où vous traversiez les mers pour aller voir des hommes qui ont le nez un peu plus écrasé que vous.

Tout à vous.

ALPHONSE KARR.

ÉTUDES HISTORIQUES.

VITAL MICHELE II.

L'ÉLECTION DU DOGE. — 1156.

Domenico Morosini venait de mourir.

Morosini était un homme honnête, loyal, doux, humble même, dont le dogat de sept années (1149-1156) n'avait pas été sans gloire. Courageux autant qu'il était bon, Domenico s'était comporté en vaillant soldat à l'assaut de Tyr. Trois ans après son élévation au trône de Venise, il avait fait armer contre les pirates de l'Istrie, dont les vaisseaux légers portaient l'épouvante sur la mer d'Adria, cinquante puissantes galères, dont il avait donné le commandement à son fils et à Marin Gradenigo. La flotte était allée attaquer Pola et avait bientôt réduit cette ville dont le port servait de refuge aux vautours du golfe qui, leurs noires ailes ouvertes, fondaient sur les nefs marchandes et les avaient bientôt dévorées. Parenzo, Rovigno, Citta-Nuova, autres nids de corsaires attaqués à leur tour, s'étaient rendus comme Pola, et Domenico Morosini, du haut de son siége ducal, avait dicté aux Istriens ces rudes conditions :

« Soumission et fidélité pleines et entières au gouver- » nement de Venise.

» Les Vénitiens trafiquant en Istrie et en Dalmatie et » ceux qui s'y établiront seront exemptés de tout impôt.

» Quand Venise aura besoin d'être aidée dans une grande » expédition maritime, les villes soumises armeront des ga- » lères pour son service.

» Les pirates, loin de trouver un point d'appui et des » ravitaillemens dans les ports de l'Istrie, seront repoussés » de tous les points de la côte et chassés à la mer par les » corsaires istriens et dalmates.

» Les citoyens de Venise devront compter sur les se- » cours des Istriens, autant qu'il sera au pouvoir de ceux- » ci de les leur assurer, et partout où les Vénitiens en au- » ront besoin, tant sur terre que sur mer.

» Les villes istriennes que Venise a pliées au joug de la » république se reconnaissent tributaires de l'église de » Saint-Marc et lui donneront, chaque année et chacune, un » millier de livres d'huile (1). »

Morosini laissait de bons souvenirs; il mourait regretté, et d'autant plus que les affaires de Venise étaient devenues difficiles. Le choix de son successeur était aussi important que délicat. Plusieurs illustres rejetons des doges qui avaient tenu d'une main ferme et habile le gouvernail de cette grande nave commerçante et guerrière, souvent battue par les tempêtes politiques, souvent attaquée par des ennemis redoutables, et qui portait sur sa bannière le terrible lion d'or dont les griffes tenaient la foudre, se présentaient au scrutin du peuple, et l'embarras était grand pour les hommes qui dirigeaient la masse des électeurs; car alors, comme toujours, quand il y a élection, le choix qui était résolu par la majorité des votes était préparé par

(1) L'histoire de ces époques offre de nombreux exemples de traités dont la sanction féodale est une contribution en nature; c'est ainsi qu'on voit les Padouans, battus à Bebbe, payer aux Vénitiens le singulier impôt de dix-huit poules blanches que payaient auparavant les Chioggiotes qui s'étaient révoltés contre la métropole

quelques citoyens que leur fortune, l'autorité de leur position, le respect acquis à leurs noms, ou leur dévouement à la république, apparence quelquefois trompeuse cachant des ambitions secrètes, rendaient très-influens dans ces momens de crise.

Le lendemain des funérailles de Domenico, les tribuns firent annoncer à son de trompe qu'à un tel jour prochain tout ce qui avait droit de donner une voix (1) pour l'élection du doge était convoqué dans l'église de Saint-Marc (2).

Les hérauts portèrent cet avis dans tout le territoire qui formait la Venise terrestre et la Venise maritime, et au jour dit, la foule des électeurs arriva de tous les points des lagunes et de la terre ferme qui reconnaissaient le pouvoir ducal. C'était un beau spectacle que celui de ces mille barques (3) rasant les eaux de la mer avec leurs longues rames, comme des alcyons rapides, déployant leurs bannières éclatantes que dominait la bannière de Saint-Marc, luttant de vitesse pour arriver aux abords de la grande place et déposant sur l'île, où Pietro Orsolo II avait réédifié le vieux palais des doges, le patriarche, les évêques de la province, les prêtres, les nobles et les bourgeois de toutes les classes qui venaient gravement remplir un devoir sacré.

Les femmes n'avaient point entrée à la *concione*; mais elles étaient accourues pour voir l'assemblée se former, pour connaître tout de suite le résultat du scrutin, peut-être aussi pour s'interposer dans quelques rixes dont les intérêts privés, qui allaient le disputer sourdement à l'intérêt général, pouvaient être les maladroits promoteurs. Elles remplissaient les côtés de la place de Saint-Marc où l'on avait élevé des gradins pour elles, et un assez grand nombre s'était allé asseoir sur les échafauds du Campanile, qui ne s'élevait pas encore à l'époque de la mort de Domenico Morosini, son fondateur, à plus de quinze pieds du pavé (4).

Des trompettes parcourant les rues de Rivoalto et sonnant sur tous les rivages de cette île annoncèrent que l'assemblée allait entrer en délibération, et que les électeurs retardataires devaient se hâter.

(1) André Dandolo, parlant dans sa chronique de l'élection du fameux Henri Dandolo, qui eut lieu en 1192, dit: « *Consiliarii nunc, etc.* Les conseillers alors dans l'exercice du pouvoir, afin de célébrer d'une manière solennelle l'élection du doge, convoquèrent par un édit tous les habitans, depuis Grado jusqu'à ceux d'Agger. » Ces convocations générales étaient alors en usage dans toutes les occasions importantes. Quant aux tribuns, ils furent d'abord les délégués et les magistrats de toutes les îles dont la réunion formait l'État de Venise. Chaque île en nommait deux qui siégeaient au conseil. Plus tard, et à l'époque de Morosini, le doge était le chef du tribunat et nommait lui-même les tribuns, qu'il avait le droit de révoquer en vertu du pouvoir exécutif dont la constitution l'avait investi.

(2) C'était dans cette *ducale chiesa di si Marco*, comme disent les modernes historiens de Venise, que la *concione* était convoquée; ce fut là que furent élus, au moment de la première croisade, l'évêque Arrigo Cantarini, comme directeur spirituel de la flotte vénitienne, et Jean Michele comme commandant des galères et nefs de charge.

(3) Alors Venise n'avait pas encore de ponts. Toutes les communications entre les différentes îles, qui sont réunies aujourd'hui par les innombrables arches de marbre ou de pierre blanche qu'admirent les étrangers, se faisaient par le moyen d'embarcations. Selon le savant abbé Gallicioli, dont on doit regretter beaucoup que les excellens mémoires ne se trouvent dans aucune des bibliothèques publiques de Paris, ce fut seulement sous le dogat de Sébastien Ziani que l'on commença à faire des ponts en bois et en pierre. Le pont *della Moneta* ou de Rialto fut construit à cette époque par Stratoni Lombardo, cet ingénieur qui éleva sur la Piazzeta deux des trois colonnes que de grands navires vénitiens avaient apportées de Constantinople, et dont une coula, dit-on, à la mer, soit pendant le trajet, soit près du port.

(4) « Mentre era doge Domenico Morosini fu concepta ed incominciata la magnifica di quel campanile, ch'eretto e ridotto qualle nello spazio diqualche secolo forma une dei migliori ornamenti della nostra Città, non che d'Italia. » CARLO ANT. MARIN, *Storia civile e politica del commercio dei Veneziani*; 1800.

Bientôt on vit descendre du palais et venir processionnellement à l'église les tribuns et ceux des nobles et des anciens (1) qui composaient le conseil et administraient la république pendant l'interrègne. Sur leur passage la foule les nommaient l'un après l'autre, ajoutant au nom de chacun d'eux une épithète flatteuse ou quelque éloge énergique suivi de battemens de mains. Deux ou trois furent l'objet de l'attention particulière du petit peuple, qui, n'ayant point de suffrages plus positifs à donner, désignait par ces bruyantes acclamations ses candidats à la couronne ducale.

Un moment après, l'église de Saint-Marc, parée comme pour les plus grandes solennités, recevait dans les hautes stalles qui leur avaient été préparées tous ces hommes aux inspirations desquels le destin de la république était remis.

Le patriarche de Grado célébra la messe, écoutée avec le plus grand recueillement par les pieux Vénitiens. On pria saint Marc, le patron assez nouveau de la ville, et saint Théodore, son ancien patron, de dicter les votes à la majorité, et quand l'office fut achevé, le doyen des sénateurs déclara que le scrutin allait s'ouvrir.

Un jeune patricien se leva alors et demanda s'il lui était permis d'exposer devant tous les sénateurs les raisons qui, selon lui, devaient faire pencher la balance en faveur du fils de Domenico Morosini.

Le doyen lui répondit :

— L'élection d'un doge est chose grave et sacrée; le lieu où nous sommes réunis pour y procéder t'en avertit assez : c'est à la réflexion et au patriotisme de chacun que les tribuns ont fait appel en convocant la respectable *concione* dont nous faisons partie l'un et l'autre. Le patriotisme réfléchi de tous ne pourra que donner un bon choix. Si je t'accordais le droit de défendre la candidature de Morosini, qu'appuient suffisamment le souvenir de son commandement contre les Istriens et la mémoire toute récente de son père, aujourd'hui si justement regrettée, ne faudrait-il pas, pour être équitable, que je l'accordasse à quelque partisan de Sébastiano Ziani, dont la noblesse et l'autorité ne sont pas moins notoires que l'immense richesse?..... Et après celui-là, un ami des Gradenigi demandera à parler en faveur de Marin, le descendant honoré des doges que Venise n'a point oubliés! Mastro-Pietro est sur les rangs; beaucoup de bons citoyens lui donneront peut-être leurs voix, et avec quelle apparence de justice refuserais-je à lui ou à quelqu'un de ses compagnons d'armes la permission de faire son éloge?

—Je ne vois pas, répliqua avec chaleur le jeune homme, l'inconvénient qu'il y aurait à entendre ces apologies et, après celles-là, celles de Vital Michele et de tout autre?

— L'église n'est pas la place publique, mon fils, et la seule inspiration que nous devions recevoir dans ce moment solennel où nous allons donner un doge à l'État, c'est au Saint-Esprit qu'il faut la demander. Les passions, les intérêts ne se sont-ils pas assez agités en dehors du temple depuis la mort du grand Domenico? crois-tu qu'il faille les appeler ici? C'est le bruit, la dispute, la guerre que tu y feras entrer avec ton éloquence, c'est le sang que tu feras couler, c'est la violence que tu mettras à la place de la froide conviction, c'est une élection faite sous l'impression de la terreur que tu obtiendras au lieu de celle que le recueillement a préparée. Va, nos pères furent sages quand ils défendirent que l'assemblée écoutât d'autres paroles que celles par lesquelles est annoncé le résultat de l'élection. Ce serait perdre le temps, crois-moi, que de parler à cette

(1) *Anziani*. Les plus vieux documens de Venise et de Gênes attestent la participation des anciens du peuple aux affaires publiques.

heure pour un candidat ; chacun a fixé son choix : l'éloge et le blâme ont couru les rues de Venise depuis huit jours, et nous n'aurions rien de nouveau à entendre si l'usage nous permettait d'écouter quelque chose... Au scrutin maintenant. Les pierres noires et les pierres blanches vont tomber dans l'urne, interrogées pour chaque candidat dont la liste est faite et sur laquelle figurent, par rang d'âge, Ziani, Mastro-Pietro, Vital Michele II, Marin Gradenigo et Morosini. Ziani sera-t-il doge ? telle est la première question à laquelle on va répondre. Si les pierres blanches l'emportent, tout sera fini; si ce sont les noires, nous passerons à Mastro-Pietro et ainsi de suite.

Le nom de Sébastiano Ziani sorti à peine de la bouche du doyen des sénateurs fut répété sur la place Saint-Marc, et un murmure peu favorable à cette élection l'accueillit dans la foule. Les pierres noires mêlées de quelques pierres blanches confirmèrent la sentence rendue par la populace ; sentence dont au surplus les partisans de Sébastiano devaient appeler dix-huit ans après d'une manière victorieuse; car, en 1174, Ziani, septuagénaire et ne portant plus guère ombrage aux ambitions rivales à cause de sa vieillesse, fut élu, Orio-Mastro-Pietro s'étant employé beaucoup pour lui obtenir le *corno-d'oro* (1).

Mastro-Pietro n'était pas sans espérance ; il avait un parti assez considérable dans la *concione* et surtout dans cette partie du peuple qui entourait tumultueusement



La place Saint-Marc.

l'église et qui par ses cris de joie, quand le nom de Mastro-Pietro fut prononcé au moment de l'ouverture du second scrutin, avait espéré influer sur la résolution du plus grand nombre des électeurs. Les pierres blanches se trouvèrent cependant en minorité au fond de l'urne ducale, et quand le résultat du vote fut proclamé, un étonnement assez général se manifesta sur la place de Saint-Marc. Quelques protestations voulurent se faire jour, mais bientôt réprimées par les partisans des trois candidats qui attendaient encore leur sort, le silence se rétablit.

C'était le tour de Vital Michele. Tout le monde l'estimait ; tout le monde connaissait son mérite, son courage, sa haute raison ; il n'avait aucune forte opposition contre

(1) C'était le nom de la couronne ou, comme le dit le vieux Duez, du bonnet du duc de Venise. Cette coiffure se nommait aussi *la zoia*. Voici ce qu'on lit à son sujet dans les *Statuta veneta*, chap. X : « Item, per dominium fiat una *zoia*. etc. — Item, le domaine fera faire une *zoia* que nous devrons porter les jours de fêtes consacrées. La dépense pour cet objet ne devra pas excéder cent quarante livres de grosses (*libras grossorum*). La zoia doit être gardée par les procurateurs de Saint-Marc dans la procuratie, et quand nous l'aurons portée sur notre tête les jours de fêtes ordonnées, ils devront la reprendre et la garder comme il est dit. Le domaine doit aussi nous fournir *le Bucentaure*. Les procurateurs de Saint-Marc doivent veiller, dans la fabrication de la zoia, à ce qu'elle soit assez légère pour que nous puissions la porter sur notre tête, ainsi que nous nous y engageons par notre présente promesse. »

lui ; mais, pour lui, avant le jour de l'élection, ses amis n'avaient pas fait de ces brigues hardies, effrontées, dont n'avaient point négligé de s'appuyer les quatre rivaux qu'on lui opposait. Dans les délibérations du grand conseil, il s'était toujours fait remarquer par des opinions pleines de sagesse, par une haute prévoyance, par des propositions qui annonçaient en lui, avec une sévérité inflexible, un amour éclairé de la justice. Si Vital Michele n'avait pas un parti apparent, bruyant, actif, il avait cet assentiment général qui est une puissance énorme quand, après la première effervescence des passions, la raison reprend son empire. Les passions s'étaient essayées sur Mastro-Pietro et Ziani ; elles avaient encore un aliment dans la lutte qui pouvait s'établir entre Gradenigo et le fils du doge que l'on allait remplacer ; le scrutin où la prétention de Michele allait être jugée pouvait donc être considéré comme une espèce de trêve. Personne ne paraissait vouloir fortement Vital pour duc, personne ne le repoussait avec haine ; il semblait qu'il y eut indifférence, au moins dans les groupes populaires qui tourbillonnaient autour du lieu saint où la *concione* donnait ses votes. Quelques orateurs de carrefours parlaient seuls en faveur de Vital, mais sans émouvoir leurs auditeurs.

Le héraut annonça qu'on allait retourner l'urne et compter les pierres blanches. Au bourdonnement pacifique qui remplissait la place Saint-Marc succéda tout à coup une vive émotion à laquelle la curiosité avait une grande part... Le nombre des pierres blanches était triple au moins de celui des votes noirs. Le doyen annonça le résultat de ce scrutin si honorable pour Michele et prononça la formule sacramentelle qui faisait de Vital un doge pour la république.

A cet instant les applaudissemens, les *viva!* retentirent sur la place, sur le quai et jusque dans l'église même, où les passions s'étaient contenues trop longtemps pour ne pas éclater bruyamment à la fin. Les intérêts froissés, les factions vaincues par le résultat de l'élection se turent devant cette grande manifestation de la joie populaire, et aucune de ces marques d'opposition violentes qui marquaient parfois l'accession d'un nouveau duc au pouvoir souverain ne vint troubler le triomphe de Vital Michele II.

Le doyen de l'assemblée appela Michele, qui, plein d'émotion, monta sur le trône élevé à côté de l'autel, où fumait l'encens. Là, deux des électeurs aidant le vénérable doyen, ont mis sur les épaules du nouveau doge le long manteau de drap d'or, signe de sa dignité. Puis le patriarche de Grado bénit la couronne aux formes phrygiennes qu'il posa sur la tête du successeur de Morosini. Vital crut devoir adresser à la *concione* un remercîment avant de prêter le serment qui liait le duc aux intérêts de la république. La gravité de sa parole simple et modeste fut accueillie avec une faveur signalée, même par les hommes qui avaient été ses compétiteurs au souverain pouvoir et pour qui les plus vives intrigues avaient sollicité les votes.

Quand Vital Michele, accompagné du doyen, du patriarche et de tous les membres de la *concione*, sortit de l'église Saint-Marc appuyé sur le bras du jeune Leonardo, comte d'Ossaro, son fils, les fanfares, les acclamations, les battemens de mains, le son des cloches ébranlèrent la grande île où se passait la scène qui depuis trois heures tenait Venise attentive. Le doge passa au milieu de la foule, sur laquelle il répandit quelques-unes de ces libéralités que les chefs eux-mêmes des républiques ne négligeaient point alors de prodiguer au peuple le jour de leur prise de possession pour se le rendre favorable. Partout dans cette promenade il recueillit les témoignages de la satisfaction générale et les vœux pour la gloire de son dogat. Ces témoignages étaient sincères, pleins d'effusion et de bonheur ; ces vœux étaient ardens, et l'état des choses leur donnait une signification qui allait profondément au cœur de Michele. Il semblait que si jamais la faveur populaire n'avait salué avec plus de joie l'avenue d'un nouveau duc, jamais aussi on ne lui avait demandé davantage. S'il y avait dans l'énergie des démonstrations de chaque citoyen beaucoup de respect et d'amour, il y avait aussi quelque chose d'impérieux et d'exigeant. On vénérait le doge, mais on attendait beaucoup de lui.

II.

GUERRES DES VOISINS. — 1162.

Les premières années du dogat de Vital Michele furent heureuses. Sa politique lutta contre quelques difficultés assez menaçantes pour Venise, et elle en triompha. Pendant six ans, les soins du doge écartèrent les dangers et préparèrent les armemens pour une guerre qui pouvait venir d'un jour à l'autre du côté de l'Orient et que les démêlés entre l'empereur de Constantinople et le roi de Sicile rendaient probable.

Venise eut en 1162 à s'armer pour punir ses voisins que l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, avait soulevés contre elle, parce que la première, entre les puissances italiennes, elle s'était déclarée pour le pape Alexandre III, opprimé par Frédéric. Padoue, Ferrare et Vérone, s'étant réunis et faisant invasion sur le territoire vénitien, s'emparèrent du château du capo d'Argère. Michele arma aussitôt un gros de troupes et courut à la citadelle occupée ; mais, au premier bruit de l'arrivée du doge, les alliés s'enfuirent, emmenant avec eux leurs prisonniers et un assez riche butin. Les Vénitiens ne poursuivirent leurs agresseurs ni à Vérone ni à Padoue ; ils marchèrent droit à Adria, ville impériale éloignée de onze lieues, et le Tanaro vit de sanglantes représailles. Telle fut l'issue de la première guerre que Venise eut à soutenir contre des voisins jaloux. Ce n'était que le commencement d'hostilités qui devaient avoir de fatales conséquences pour la république.

Le patriarche d'Aquilée, Olderic, homme remuant, ambitieux et vindicatif, qui ne pouvait pardonner à Venise la grandeur de ses entreprises, sa gloire et surtout le bonheur qu'elle avait eu maintes fois de donner des lois aux patriarches ses prédécesseurs, leva l'étendard contre la république et envahit son territoire. D'abord il marcha avec assez de rapidité, trouvant de faibles garnisons sur des points où des aggressions de cette nature étaient si peu attendues ; mais bientôt une bataille lui fut livrée qui ruina son impudente entreprise. Vital Michele avait fait armer à la hâte un grand nombre de galères qui allèrent faire un débarquement de leurs troupes au lieu où Olderic, la flamme et le fer à la main, se livrait au plaisir barbare de piller et détruire une population innocente et sans défense. Le combat fut terrible. Venise vengea ses enfans lâchement assaillis et égorgés par le prélat, qui, dans la journée du jeudi gras, fut fait prisonnier avec un grand nombre de nobles de son armée. On poursuivit cette fois les fugitifs jusque sur le territoire de l'obédience du patriarche ; on saccagea les maisons, et Venise se paya par le butin des frais de son armement.

Les Trévisans, que l'insuccès de ceux de Padoue, de Vérone et de Férare et la défaite récente du patriarche d'Aquilée n'avaient pas guéris de leur mauvais vouloir contre Venise, se disposèrent à faire le siége de Caorle. Le doge, ayant connu leurs desseins, les laissa s'approcher de la ville ; puis, les attaquant de toutes parts,

lorsqu'ils se croyaient à peu près certains de leur succès, les mit en fuite, non sans leur avoir tué beaucoup de monde, car les Trévisans, connaissant mal les routes qu'il leur fallait prendre pour se retirer, furent massacrés dans plusieurs endroits. Sept cents nobles et leur patriarche furent faits prisonniers et emmenés à Venise comme les trophées vivans d'une victoire dont longtemps on célébra l'anniversaire dans toutes les villes de la république.

Ces guerres n'étaient que les préludes brillans d'une guerre plus terrible à laquelle Venise devait se préparer, car Venise venait d'offenser Manuel Comnène, empereur d'Orient, et Manuel était un de ces hommes qui ne savent point pardonner une offense.

Voici comment la république et le doge Michele II s'étaient aliéné ce monarque, avec lequel les amitiés étaient difficiles et qui se faisait de la trahison une habitude qu'il ne prenait même pas trop la peine de dissimuler. Les Vénitiens le connaissaient comme les croisés allemands et français avaient appris à le connaître en 1148; ils le savaient capable de toutes les perfidies (1), et cependant ils ne voulaient pas se brouiller avec lui. Ils furent contraints d'en venir là. Une paix avait été faite entre Venise et le roi de Sicile, entre ce roi et l'empereur de Constantinople. Manuel offrit au Sicilien sa fille Marie pour épouse, afin que cette alliance de famille rendît plus solide et plus durable leur union politique. Le roi de Sicile refusa, et la paix fut immédiatement rompue. Manuel ne pouvait supporter un pareil affront; il jura de se venger, et il travailla tout de suite à faire repentir le roi de Sicile d'un refus qu'il affectait de regarder comme un outrage qui voulait du sang.

Venise, dans son traité d'alliance avec Manuel Comnène, s'était obligée à donner des secours à l'empereur d'Orient toutes les fois qu'il croirait devoir les solliciter. Trois galères grecques apportant trois ambassadeurs de Constantinople arrivèrent au Lido, et des conférences furent ouvertes pour traiter de la quantité de navires et d'hommes que la république enverrait contre les flottes siciliennes. La position était embarrassante. Le grand conseil et le doge comprirent que Manuel, qui pouvait lutter seul contre la Sicile, ne voulait engager Venise dans sa querelle que pour la forcer de rompre avec un roi qu'il était de sa politique d'attaquer de plusieurs côtés à la fois. Il y avait plus pour Venise : faire la guerre au roi Guillaume, qui était un fidèle allié et dont l'amitié était d'un grand prix, car à cette amitié étaient attachés tous les avantages, priviléges et concessions dont jouissaient les sujets vénitiens dans les États de ce prince, c'était une faute que l'on devait payer trop cher. D'ailleurs Venise avait le même intérêt que Guillaume dans l'affaire du pape Alexandre III et de l'Italie tout entière contre Frédéric Barberousse, et elle ne pouvait se résoudre à abandonner le pontife, que la première elle avait pris sous sa protection et dont le triomphe intéressait désormais son honneur autant que ses croyances chrétiennes. Vital Michele, après une longue discussion avec les hommes politiques du grand conseil, donna donc une audience aux ambassadeurs de Manuel, et leur déclara que la république ne se croyait pas engagée au point où l'empereur de Constantinople paraissait le croire; qu'elle désirait rester avec Comnène dans les termes où les avait mis réciproquement une paix assez récente; qu'elle regrettait fort que la bonne intelligence eût cessé entre deux souverains qui s'aimaient naguère; mais que si elle était l'alliée de Constantinople, elle l'était aussi du roi Guillaume, et qu'elle ne pouvait armer contre celui-là même qui n'avait pas moins que Manuel le droit de venir lui demander des secours s'il en avait besoin; que, dans ces circonstances, Venise devait garder une neutralité d'autant plus nécessaire pour elle, que diviser ses forces maritimes ce serait donner à l'empereur d'Allemagne l'assurance de succès dont le pape et la liberté de l'Italie auraient trop à souffrir.

Manuel reçut la réponse du doge comme une injure. Il dissimula cependant la fureur qu'elle avait éveillée dans son cœur et attendit qu'une circonstance se présentât où il pourrait la faire éclater et punir la dédaigneuse Venise. Quelque précaution que prît l'empereur pour ne se pas laisser pénétrer, le gouvernement vénitien sut que des préparatifs de guerre se faisaient en Grèce et que c'était contre la république qu'ils étaient dirigés. Il était nécessaire d'agir de prudence; il fallait faire en sorte que le moins grand nombre possible de sujets de la république fût surpris par les événemens sur le territoire de l'empire : le doge défendit alors à tout citoyen d'aller trafiquer en Romanie (1), et tous les armemens en marchandises qui avaient été préparés furent arrêtés dans les ports de la république.

Cependant Manuel n'était pas le seul qui menaçât Venise. Un allié de Vital Michele II, Étienne, roi de Hongrie, qui avait donné en mariage sa fille à Leonardo, comte d'Ossaro, fils du doge, fit une soudaine irruption dans la Dalmatie, qui reconnaissait l'autorité de la république vénitienne, et prit par ruse Trau, Sebenico et Spalato. Cette nouvelle ne pouvait trouver Venise indifférente; elle y causa une émotion profonde et une indignation dont les effets, s'ils ne furent point la désaffection pour le doge, furent une sorte de défiance aussi déraisonnable que l'attaque d'Étienne avait été injuste.

Ce n'était pas tout. Zara levait l'étendard de la révolte. Son archevêque, suffragant du patriarche de Grado et qui ne pouvait supporter cette espèce de vasselage, avait excité les habitans de Zara à secouer un joug qui ne leur pesait guère, mais qui humiliait ce fier prélat. D'un autre côté Ancône, dont Manuel Comnène s'était déclaré le protecteur, se faisait ouvertement la rivale de Venise pour le commerce du golfe, et, à l'instigation de l'empereur d'Orient, se montrait partout d'un air menaçant que Venise ne pouvait tolérer.

Le doge pourvut à tout. En 1171 il se porta à la tête d'une armée devant Zara, qu'il attaqua vigoureusement et réduisit bientôt à la triste condition de voir deux cents de ses plus nobles habitans emmenés en otages par les galères vénitiennes. Cette expédition menée à fin, Vital Michele fit armer six galères contre les Ancônitains, dont on trouva une navie à la mer. Le combat fut terrible et eut pour issue la prise de cinq galères d'Ancône dont les capitaines, Jacob de Molino et Guizardino, furent pendus sans rémission à leurs propres antennes (2).

La guerre contre Étienne n'était pas une chose si simple; Manuel l'avait étrangement compliquée. Avec une armée considérable, il était entré en Dalmatie, en avait chassé les Hongrois, s'était emparé de cinquante-sept villes et avait nommé gouverneur de cette vaste province Constantin Sebaste. Une telle conduite était difficile à expliquer pour les Vénitiens. Manuel, en repoussant les Hongrois, avec qui il était en guerre dès longtemps, semblait servir Venise; mais en nommant un gouverneur au nom de la Grèce, il faisait acte de domination et s'imposait à la Dalmatie, sauf à contester

(1) Nicetas convient que l'empereur trahit les croisés. Il raconte que Manuel écrivit au sultan des Turcs pour l'engager à marcher contre les Allemands. (MICHELET.)

(1) «De hoc dux providens. Venetis ne in Romaniam pergerent universaliter interdixit. » (*Chronique de Dandolo*, ch. XIV.)

(2) *Chronique de Dandolo*. — Les antennes étaient les vergues des bâtimens à voiles triangulires ou latines.

du droit avec le gouvernement des doges. Il ne pouvait convenir à Venise de perdre l'autorité qu'elle avait eue sur la Dalmatie, et cette autorité, la guerre seule pouvait la lui rendre. Le doge et le conseil hésitaient pourtant ; il était dangereux de précipiter les choses; il fallait prendre conseil des événemens : les événemens marchèrent vite, comme on va voir.

III.

PERFIDIE DE MANUEL COMNÈNE. — LA GRANDE NEF. — 1162.

On délibérait à Venise sur le parti qu'il y avait à prendre dans les circonstances où l'on se trouvait, quand un matin des bâtimens légers, guetteurs des lagunes, vinrent annoncer qu'on voyait sur la mer d'Adria quelques galères ayant des bannières de fête aux sommets de leurs mâts et aux extrémités de leurs antennes, et portant à leurs côtés l'étendard aux couleurs des Comnène. L'étonnement ne fut pas médiocre au conseil et dans la cité à l'annonce d'un pareil événement. Que venaient faire ces navires? comment Manuel osait-il députer à Venise? On se perdait en conjectures. Le doge envoya cependant au-devant des galères grecques pour faire honneur à l'étendard de l'empereur d'Orient et pour en user à son égard comme avec un allié con tre lequel on n'aurait eu aucun grief.

Des ambassadeurs arrivaient de la part de Manuel, et Venise leur fit un accueil qui semblait cordial; mais la comédie était des deux côtés; des deux côtés on s'observait, on cherchait à se tromper. Le sénat reçut les envoyés grecs, qui s'exprimèrent ainsi par la bouche de l'un d'eux :

« Illustres citoyens, l'auguste empereur Manuel, que les intérêts de Venise touchent toujours autant que ceux de la Grèce elle-même, s'étonne de ne plus voir ses ports fréquentés par vos marchands. Il ne veut point accuser Venise d'ingratitude, mais il ne peut s'empêcher de lui rappeler par combien de priviléges et de concessions importantes il a cru acheter son amitié. Il se voit abandonné par ceux qu'il considérait comme les alliés les plus sûrs. Il se plaint de cet abandon, et c'est cette plainte dont il nous a ordonné de vous apporter l'expression. L'empereur n'a rien de plus à cœur que de voir expliquer avec franchise une conduite qui laisse dans son esprit un doute fâcheux sur la foi vénitienne. Si Venise veut rompre avec la Grèce, qu'elle se prononce ouvertement; mais si elle veut vivre en paix avec l'empereur, qu'elle envoie ses nefs et ses galères industrieuses dans tous les ports où elle les expédiait jadis. Qu'elle les envoie sans défiance : l'empire ne se dissimule pas qu'il a besoin des marchandises dont vous l'avez fourni depuis si longtemps, et il appelle de ses vœux le retour des Vénitiens à d'anciennes habitudes de bienveillance et de réciprocité commerciale qui doivent être utiles à Venise autant qu'à la Grèce. »

Ce discours cachait un piége : le sénat ne l'entrevit pas, le doge ne fut pas plus clairvoyant. On crut aux protestations de Manuel, avec qui il en coûtait tant de se brouiller, et l'on inclina à un changement de politique à l'égard de l'empereur.

Il faut tout dire. Dans l'assemblée des patriciens, s'il y avait des lumières, de la vertu, de la prudence, il y avait aussi des intérêts personnels qui parlaient bien haut. Venise pouvait tout avec son commerce; sans lui, elle ne pouvait rien. Elle avait beaucoup souffert de l'interruption de ses rapports habituels avec la Grèce, et comme l'empire paraissait faire les premières démarches pour renouer de précieuses relations, l'avidité du gain fit adopter une résolution dont on va connaître bientôt les conséquences.

Le doge rendit un décret qui autorisait et encourageait les citoyens de Venise à porter en Grèce leurs marchandises désirées (1) et à s'y remettre en possession d'anciens priviléges que Manuel renouvelait au profit de Venise. Pour n'être pas en reste de bienveillance apparente et de courtoisie avec l'empereur, le sénat décida que Sébastiano Ziani et Orio Mastro-Pietro, deux hommes d'un grand crédit qui avaient disputé à Vital Michele les honneurs du dogat, seraient envoyés à Constantinople comme ambassadeurs extraordinaires afin de rendre l'empereur plus favorable encore à la république.

Ces décisions furent reçues, par le peuple de commerçans qui avait l'habitude d'aller en Romanie, avec un enthousiasme tenant du délire. Des fêtes célébrèrent la réconciliation de la Grèce avec Venise ; on pressa les armemens, qui se multiplièrent en raison du retard que l'on avait éprouvé dans les affaires; enfin en peu de jours les différens ports de la république expédièrent nefs et galères commerçantes en si grande quantité que la mer Adriatique en était couverte : chacune fit voile pour la cale où elle avait ses correspondans habituels, et bientôt tout entre les citoyens des deux pays sembla être rétabli comme si jamais leurs liens n'avaient été rompus. Le voyage en Romanie fut alors non-seulement un besoin, mais encore une mode (*una rabbia*), car Venise avait en toutes choses la *furia* que l'Italie a qualifiée de *francese* comme pour faire oublier cette légèreté de caractère, cette passion du nouveau qui sont certainement plus vénitiens encore que français. Une sorte d'émigration momentanée conduisit dans les possessions de l'empereur grec tout ce qui, de la Venise commerçante, n'avait pas des intérêts pressans dans la Flandre, à Londres, à Barcelonne ou à Marseille.

La joie de Manuel fut grande quand il vit le port de Constantinople se remplir de nefs et de galères appartenant à la république; il sut toutefois la dissimuler. L'accueil qu'il fit aux deux illustres envoyés du doge fut plein de bonne grâce apparente. Il protesta devant Ziani et Mastro-Pietro de son affection sincère pour Venise, de son amitié pour Michele II, de son dévouement aux intérêts de la république. Il fit des présens aux ambassadeurs et donna des fêtes pour célébrer la réapparition dans ses ports des bâtimens qu'il proclamait hautement les nourriciers de l'empire. La sincérité de Manuel n'était pour aucun des Vénitiens établis en Grèce l'objet d'un doute ; il était si magnanime l'empereur! Cependant quelqu'un que l'habile prévoyance de Ziani avait gagné vint un jour avertir cet ambassadeur que Comnène tramait quelque chose contre la liberté, la fortune et peut-être la vie de tous les citoyens de Venise pour le moment en Grèce; que le lendemain même, à une certaine heure, dans toute l'étendue de l'empire, tous seraient arrêtés et jetés dans des prisons, que leurs biens seraient confisqués et que toute résistance serait punie de la mort.

Quelle nouvelle! quelle horrible révélation! Le Grec qui faisait cette confidence à Ziani était-il fidèle? n'était-ce pas un piége que l'empereur faisait tendre aux envoyés de Venise? Si Mastro-Pietro et Ziani vont loyalement à Manuel lui révéler ce qu'une rumeur sourde leur a pu apprendre, le monarque ne va-t-il pas regarder comme un outrage insigne un soupçon si blessant pour son honneur? et la guerre ne suivra-t-elle pas une démarche si imprudente? Mais d'un autre côté, si l'espion a dit vrai, ne faut-il pas qu'ils aillent protester contre un projet infâme et tâcher de convaincre l'empereur que cette lâcheté flétrirait à jamais la dignité impériale et vouerait au mépris des siècles la mémoire de Manuel Comnène!

(1) *Chronique de Dandolo*, liv. IX, chap. 15 : « Lucri avidi, et imperii loca propria habitacula reputantes, etc. »

Les ambassadeurs ne perdent pas de temps. Ils s'informent, ils regardent, ils voient tout tranquille, ils trouvent muets les agens de l'autorité impériale qu'ils interrogent avec habileté. Ils savent cependant que quelques galères ont été expédiées les jours derniers plus secrètement qu'il n'était d'usage de le faire; ils courent alors au palais de l'empereur et demandent une audience qu'on leur accorde sans hésitation. Ils exposent leurs craintes avec ménagement, mais ils ne laissent pas ignorer à l'empereur que leurs informations accusent sérieusement sa loyauté. Manuel se défend froidement d'abord; il repousse d'une parole hautaine et dédaigneuse le soupçon qu'on ose lui exprimer; il passe ensuite des protestations les plus calmes, appuyées des sermens les plus solennels, à la colère et à la menace. Il se radoucit enfin et dit avec l'accent d'une amertume profonde. « Et voilà comme une république ingrate, pour laquelle j'ai tant fait, reconnaît l'hospitalité privilégiée que j'ai donnée à ses citoyens, les immunités que j'ai accordées à son commerce et le récent envoi que l'empereur d'Orient lui a fait d'ambassadeurs pour lui renouveler les promesses d'une amitié sérieuse et sincère! Je devrais venger le trône de Constantinople outragé; mais je suis grand et je pardonne. Je ne veux voir en vous que des amis abusés... et repentans. »

Comnène se lève alors de son trône, s'avance vers Ziani et Mastro-Pietro, leur présentant la main en signe de paix, et les congédie après les avoir salués avec une familiarité peu ordinaire à un empereur grec.



— Nous sommes trahis, dit Mastro-Pietro à son collègue. Manuel a presque pleuré; il s'est emporté pour masquer son hypocrisie, il nous a tendu la main : ce qu'on nous a dit est vrai.

— Je le crains, dit Ziani, mais que faire? Comment parer le coup qui menace tous nos concitoyens? Si nous avertissons, nous soulevons dans Constantinople une rumeur qui ne peut manquer de nous devenir funeste. Tout est encore entre l'empereur et nous; si nous disons nos appréhensions tout devient public, et nous portons une de ces terribles accusations que Manuel lavera dans du sang!... Peut-être maintenant n'osera-t-il pas se porter aux excès que nous redoutons...

— Il osera tout. Les Comnène n'en sont pas à reculer devant un acte inique et cruel; ils sont aussi barbares que dissimulés. Nous ne pouvons faire partir nos vaisseaux et avec nous toute la Venise de l'Orient; nous ne pouvons avertir personne : attendons ce qu'il plaira au ciel d'ordonner. Seulement, si Manuel entreprend d'exécuter ce qu'il a projeté, dirigeons les mouvemens de nos compatriotes et organisons la fuite aussi bien que le temps et les circonstances nous le permettront.

La nuit vint, nuit d'horreur et d'effroi dont Constantinople et Venise gardèrent longtemps le souvenir. Les deux ambassadeurs veillaient, écoutant si quelque tumulte ne dénonçaient pas l'attentat auquel ils étaient préparés. Après deux ou trois heures d'un silence troublé par les chants lointains des pêcheurs qui sortaient du port pour aller jeter leurs filets à l'entrée du Bosphore de Thrace, des cris se firent entendre dans le quartier vénitien. Un horrible tumulte annonçant des violences troubla bientôt toute la ville, qu'une soldatesque animée par les ordres des officiers du palais remplissait d'épouvante. Ziani et Mastro-Pietro descendirent aussitôt en armes, suivis de leurs mesniers la hache et la lance au poing; ils marchèrent à la demeure impériale pour faire parler le droit des gens; mais la garde les repoussa, puis tenta de s'emparer d'eux. Ils firent une vigoureuse défense et se frayèrent un chemin sanglant au travers des Grecs, à qui importait la prise d'hommes aussi considérables.

Le quartier vénitien donnait sur le port; ils s'y rendirent pour être au milieu des leurs et les encourager. La confusion était extrême. Les soldats grecs entrés dans les maisons vénitiennes vendaient à prix d'or la vie aux femmes et

aux enfans, et après avoir reçu leur rançon entraînaient eux, leurs maris et leurs pères dans les cachots ouverts par la perfidie de Manuel. La fuite semblait impossible. Dans une telle confusion comment s'entendre? Gagner chacun sa nef, c'était s'exposer à mille dangers; car quelle défense faire contre les galères grecques avec de pauvres navires marchands, mauvais marcheurs et mal armés! Il fallait se réunir le plus grand nombre possible sur le plus grand vaisseau, y transporter ses biens les plus précieux, des armes, des vivres, et couper promptement les câbles pour livrer aux vents sa fortune. Cette idée fut suggérée par Ziani, et en peu d'heures elle eut son exécution.

Au port était une immense nef à trois mâts, construite par les soins d'un Vénitien riche dans un des chantiers de la république, et offert par lui à l'empereur Manuel comme un témoignage de reconnaissance pour le désir que Comnène avait manifesté de voir Venise plus florissante que jamais par le négoce à Constantinople. Cette nef était renommée pour sa rapidité, qui défiait toutes les nefs de la Méditerranée; elle était très-haute, très-vaste, très-solide (1), telle enfin qu'elle convenait pour le voyage que les fugitifs vénitiens allaient entreprendre. Quelques matelots grecs la gardaient; on les tua ou on les enferma dans la sentine puante, où croupissaient les eaux infiltrées entre les bordages. Les Vénitiens qui n'avaient ni femmes ni enfans s'y précipitèrent en foule, chacun emportant une part de sa fortune (2). Il ne fallait pas regarder derrière soi, il ne fallait pas se laisser aller au regret d'abandonner tant des siens; il fallait fuir pour ne pas livrer aux soldats de Manuel quelques victimes de plus. On se hâtait. Sollicités par les deux ambassadeurs, qui protégeaient tout ce mouvement de leurs armes, et qui s'obstinaient à rester à Constantinople au milieu des Vénitiens captifs, les matelots hissaient les lourdes antennes et préparaient les barques qui devaient faciliter l'appareillage en remorquant la nef. Les citoyens armés formaient autour du rempart et des châteaux du navire une haie d'arbalétriers, le carreau en coche et prêts à faire pleuvoir sur les Grecs, s'ils en étaient poursuivis, une grêle de traits, mortels à leur audace. D'autres Vénitiens entouraient la nef d'une couverture de drap, de feutre, de bouracan trempés dans le vinaigre, la seule barrière connue contre le feu grégeois, à qui l'eau n'ôtait rien de son ardeur dévorante.

La nuit était peu avancée encore quand, les câbles déliés, la nef put obéir à l'impulsion de ses remorqueurs, qui nageaient à larges coups de rames. Elle emportait quinze cents hommes environ qui avaient fait auprès de Ziani et de Mastro-Pietro des efforts inutiles pour les décider à fuir avec eux. Les deux ambassadeurs restèrent sur le quai du port, encourageant à la manœuvre les chers fugitifs auxquels ils avaient donné un chef, marinier habile autant que vaillant soldat; ils suivirent des yeux la nef qui déjà ouvrait au souffle du vent d'est ses ailes blanches et larges, et quand ils l'eurent perdu de vue, ils se livrèrent sans défense aux officiers de Manuel, réclamant toutefois le privilége des ambassadeurs et le droit de paraître devant l'empereur.

Bientôt Comnène apprit au fond de son palais qu'un grand nombre de Vénitiens lui échappaient, qu'ils avaient enlevé sa nef géante et qu'un vent favorable les emportait dans la mer de Marmara. Irrité, l'empereur ordonna que des galères, prises parmi les plus légères, se missent à la poursuite du vaisseau sauveur, le combattissent et le coulassent à fond avec tous les insolens qui avaient osé se soustraire à sa vengeance. Aussitôt sortirent du port, à force de rames et de voiles, des galères subtiles, bien armées, bien munies surtout de feu grégeois que les siphons de la proue devaient vomir de loin sur la nef. Tout le reste de la nuit, malgré les efforts de leur chiourme et l'ampleur de leurs triangles latins que remplissait une brise fraîche et bien établie, les galères ne purent atteindre le navire dont l'événement justifiait la bonne renommée. Au point du jour seulement elles l'aperçurent sortant des Dardanelles et allant donner dans les îles pour couper de là tout droit à la pointe méridionale de la Morée.

Les rameurs qu'on avait jusque-là fait nager seulement par quartiers (1) se mirent tous au maniement de la rame, et l'on vit les galères gagner de vitesse la nef, qui, abritée par une des îles, perdait sensiblement dans cette chasse l'avantage qu'elle avait eu jusque-là. La situation était critique. Si terrible que dût être la défense des Vénitiens dans le cas où le combat serait nécessaire, la victoire était douteuse pour eux, parce que les galères étaient nombreuses, et que d'ailleurs les Grecs, soldats familiers avec les choses de la guerre, devaient avoir un grand avantage sur des marchands, assez médiocres archers, que le désespoir pouvait seul transformer en hommes d'armes.

Petit à petit la nef s'éloignait de l'île qui lui interceptait le vent, et déjà elle sentait l'influence de la brise favorable. Cependant, pour n'être pas pris au dépourvu, les Vénitiens avaient hissé au sommet des mâts les châtelets remplis de pierres et de flèches, et armés de quelques bons arbalétriers; le chef nommé par Mastro-Pietro et Ziani avait réparti ses hommes sur le château d'arrière, aux fenêtres inférieures à ce château, et jusque dans les chinales (haubans), prêts à repousser les premières agressions des Grecs, et enfin à les recevoir à l'abordage, comme du haut d'une forteresse ils auraient reçu les assaillans montant par des échelles.

Les galères gagnaient toujours, et bien que la nef semblât voler (2), bientôt elle ne fut plus qu'à deux ou trois traits d'arbalète de l'armée grecque. D'instant en instant la distance diminuait, et les choses en vinrent jusque-là que certaines galères purent lancer le feu grégeois sur la poupe de la nef. Une terrible huée accueillit ce premier jet de la matière enflammée qui glissa le long des couvertures imbibées de vinaigre sans cesse renouvelé, et alla mourir en bouillonnant dans la mer, qui derrière l'immense vaisseau faisait un bruyant remous. Les flèches se croisèrent à l'instant, les pierres volèrent du haut des châtelets de la nef sur les galères, dont le désavantage dans la lutte consistait à combattre un vaisseau d'une prodigieuse élévation au-

(1) J'ai dit quelles devaient être les dimensions de cette nef, longtemps célèbre à Venise, dans un *Mémoire sur les bâtimens ronds du moyen âge*, qui fait partie d'une collection de Mémoires que je publierai bientôt en 2 volumes in-8°, avec planches, sous le titre d'*Archéologie navale*. Ce travail, fruit de dix longues et pénibles années d'études, a pour but de faire connaître les constructions navales, l'armement des navires, leur gréement, leurs équipages, les mœurs, la langue et les lois maritimes, depuis l'antiquité jusqu'au dix-septième siècle. J'ose espérer que cet ouvrage, entièrement neuf et dont les difficultés très-sérieuses ont jusqu'ici effrayé les antiquaires et les marins instruits, sera accueilli avec quelque faveur par les hommes de la science et par les officiers de toutes les marines, à qui il doit faciliter l'intelligence d'une foule de faits recueillis, mais non pas expliqués par l'histoire.

(2) Voir Nicetas Coniat, l'historien grec, qui trouve moyen d'excuser Manuel pour sa lâche action.

(1) Dans les navigations ordinaires, la chiourme des galères ne voguait pas toute à la fois; on la partageait en trois ou quatre sections, qui nageaient alternativement, comme alternativement manœuvrent les *quarts* des équipages de nos navires modernes. Dans les circonstances impérieuses, tout nageait, de l'avant à l'arrière.

(2) Expression de Nicetas Coniat.

dessus de ces bâtimens, qui ne sortaient guère plus de l'eau que le corps de l'alcyon quand il plane sur les flots, où il se mire avec une complaisante coquetterie. Ce combat à distance dura près d'une heure, au grand détriment des Grecs, dont le feu grégeois pas plus que les viretons et les carreaux n'eut d'action sur la nef vénitienne. Lasses à la fin de tenter des attaques toujours repoussées avec bonheur, les galères de l'empereur firent en désespérées une dernière tentative; mais le vent emporta la nef loin d'eux, et bientôt les hommes des châtelets purent annoncer qu'ils voyaient les galères reprendre le chemin de Constantinople.

A partir de ce moment, la nef tranquille put continuer sa route vers Venise, où elle arriva sans mauvaise rencontre et au grand étonnement de la cité entière.

IV.

LA FLOTTE VÉNITIENNE.

Une indignation générale, manifestée par des cris de haine et de rage, accueillit le récit que firent les fugitifs de Constantinople des malheurs de cette nuit récente où avait si cruellement éclaté la perfidie de Manuel. Des murmures contre le doge s'élevèrent dans tous les lieux publics; on lui reprocha de n'avoir pas prévu que la sollicitude de l'empereur pour les intérêts de Venise cachait quelque trahison infâme; on lui fit un crime d'avoir permis aux marchands d'aller en Romanie, et d'avoir compromis la république en envoyant des ambassadeurs dont les droits sacrés pouvaient être méconnus par un souverain perfide. Cependant ces plaintes furent bientôt comprimées par les partisans de Vital Michele II, qui rappelèrent aux séditieux les faits qu'ils affectaient d'oublier, et cet entraînement de tout le peuple à croire aux bonnes intentions d'un prince qui avait dit : « Mes ports vous sont ouverts; venez, la Grèce vous appelle. » Le doge assembla le grand conseil, et après une discussion animée, il décréta qu'une armée de cent galères et de vingt grosses nefs de transport serait armée et expédiée en Grèce. Michele II fit valoir son droit au commandement de cette flotte, et la charge de général en chef lui fut confiée. Les chantiers de tous les ports de la république signalèrent leur activité, et en cent jours la flotte fut prête à mettre à la voile (1).

Vital Michele s'embarqua au pied du palais ducal, suivant l'usage, portant l'étendard de Venise d'une main et de l'autre la longue épée, signe du commandement. Il laissa son fils Leonardo pour vice-régent en son absence, et reçut la bénédiction du patriarche de Grado qui l'avait accompagné jusque sur la galère ducale.

La rame emporta bientôt les subtiles et les grosses galères, les nefs et les barques, remorquées par les brigantins, et quand les dernières voiles furent aperçues à l'entrée des lagunes, toutes les églises se remplirent de fidèles pleurant, priant, demandant la victoire pour le doge et la liberté pour les malheureux Vénitiens que les cachots de Constantinople tenaient sous leurs voûtes sombres.

Le sénat en remettant au doge le commandement de la flotte n'avait pas voulu lui tracer un plan absolu d'opérations; après l'avoir entendu, il s'en était remis à sa prudence et à sa politique de la direction de la guerre, et lui avait laissé toute la responsabilité de ses opérations. Vital Michele II avait résolu de saccager toutes les villes qui avaient reconnu l'autorité de Manuel hors de ses possessions, et puis d'aller porter la désolation dans tout ce qui, de l'empire, était comme l'avant-garde de Constantinople. Il voulait passer comme l'orage sur la Romanie et la ravager à ce point que l'empereur fût obligé de demander grâce et merci à la république outragée. Il se dirigea donc avant d'aller frapper les Romaniotes vers les cités dalmates qui s'étaient données à l'autorité grecque Comme il faisait voile au sud-est, il rencontra douze galères istriennes et dalmates qui, au terme des traités passés avec Venise du temps de Morosini, lui apportaient le concours effectif de ses alliées. Il fit entrer dans sa bataille les douze étrangères, et détacha trente galères vénitiennes du gros de son armée pour aller attaquer et réduire Trau. Ce fut pour ces navires, bien munis et montés par de braves hommes d'armes, un exploit facile que celui de la prise d'une ville ouverte, mal approvisionnée et sous la seule protection de l'étendard grec, faible rempart qui tomba bientôt devant les armes de Venise. Trau fut pillée, incendiée en partie, traitée enfin comme une cité rebelle qui avait accueilli l'ennemi de Venise.

Pendant qu'un détachement de la flotte punissait si durement la cité dalmate, qui s'était crue bien forte de l'appui de Comnène et peut-être aussi de sa position insulaire que protégeaient des écueils, le doge se rendait à Raguse. Raguse, insolente et bien fortifiée, croyait que toutes les forces réunies de Venise seraient insuffisantes pour la soumettre; elle faisait flotter avec orgueil les bannières de l'empereur d'Orient sur ses tours et ses remparts (1), et montrait audessous de ces enseignes le lion de saint Marc versé. Lorsqu'en approchant de la ville toute la flotte vit cette provoquante marque du mépris des Ragusains, un cri d'indignation sortit du flanc de tous les navires, comme la voix du tonnerre des antres profondes où la colère de Dieu l'a longtemps comprimée : « L'assaut! l'assaut! » crièrent ces braves, qui brûlaient de venger l'affront fait à l'emblème sacré sous lequel Venise était fière d'être placée. Vital Michele fit placer les engins que portaient les nefs, et l'on commença de battre les murailles du haut desquelles tombaient, avec des torrens d'huile et d'eau bouillante, avec une pluie de pierres et de carreaux, des paroles railleuses auxquelles répondaient les clameurs irritées des assaillans furieux.

La superbe de Raguse ne fut pas de longue durée. L'attaque fut si vive, si pressante, si bien dirigée, qu'à la fin de la journée le doge vit tous les étendards grecs s'abaisser humblement et l'enseigne miséricordieuse de la trêve se montrer sur la tour principale, dont la porte s'ouvrit bientôt. Une longue procession, ayant en tête l'archevêque, le chef démitré et couvert d'un voile maculé de cendres, s'avança vers la tente du doge pour faire amende honorable à Venise et implorer sa pitié, se soumettant à toutes les conditions qu'il plairait au vainqueur d'imposer à Raguse. Le doge reçut l'archevêque avec une hauteur que la situation autorisait, et il fit aux envoyés de la ville ces conditions, qu'ils acceptèrent :

« Raguse sera épargnée; le sang ne coulera pas dans son enceinte; on ne pillera pas ses trésors, que Venise dédaigne; mais ses murs du côté de la mer tomberont; mais la tour qui était réservée à l'empereur grec sera rasée. Et puis l'archevêque Tribuno Micheli, du consentement du clergé et du peuple et avec la permission du pape, se soumettra à la juridiction du patriarche de Grado. »

(1) Ce fait bien remarquable prouve combien étaient grandes les ressources de la république de Venise et comme le travail était réparti avec intelligence dans les chantiers. Au reste sur cent galères peut-être n'en fit-on pas quarante neuves; le reste de l'armement porta sur des bâtimens déjà lancés, ayant déjà fait campagne et n'ayant besoin que de quelques réparations.

(1) *Chronique de Dandolo.*

Cette dernière clause était la plus humiliante, car alors c'était pour un peuple un abaissement terrible que celui dont la soumission forcée de son évêque à la suprématie d'un autre était la déshonorante marque ; elle fut pourtant acceptée. Vital donna pour gouverneur à Raguse l'illustre Reynier Zane, et bientôt il remit à la voile, se dirigeant vers l'île de Négrepont.

C'est là que l'attendait la fortune ! L'île de Négrepont, l'antique Eubée, était sans doute un point important à occuper : c'était aussi un lieu d'observation d'où le doge pouvait s'éclairer facilement sur tout ce qui se passait dans la Romanie et à Constantinople. Attaquer Calcide, la capitale de l'île, et s'en rendre maître, était donc une opération sage et politique. Négrepont tombée au pouvoir des Vénitiens, Manuel devait redouter les suites d'une telle victoire, et Manuel devait être contraint de demander la paix. Et puis l'île offrait à la flotte de Michele des provisions fraîches, de l'eau et un repos pour l'hiver, qui s'annonçait déjà par de fortes brises. Vital n'hésita donc point. Ces raisons, dont avant son départ il avait d'ailleurs fait apprécier la justesse par le conseil du gouvernement auquel il avait soumis le plan de ses opérations militaires (1), le déterminèrent à une prompte attaque contre l'Eubée. Il mouilla donc sa flotte dans l'Euripe, sous les murs de Calcide, et commença le siége. Ses machines de guerre étaient à peine établies, les premiers tirs d'arbalètes et quelques fusées incendiaires avaient à peine marqué le commencement des hostilités, qu'un parlementaire arriva vers la galère ducale, demandant à entretenir le doge de la part du général qui tenait Calcide. Ce général était un Grec fin et rusé à qui le danger de sa situation n'avait pas échappé, et qui voyait bien que Négrepont ne pourrait longtemps résister à des troupes si nombreuses et surtout à des troupes vénitiennes combattant pour se venger d'une perfidie et pour délivrer leurs concitoyens si indignement retenus dans les fers de Manuel. Il voulait donc sauver Calcide et, par des temporisations, laisser à l'empereur le loisir d'ouvrir avec Michele II des conférences qu'il serait le maître de faire tourner au profit de sa politique astucieuse.

Le parlementaire fut reçu par le doge, qui l'écouta froidement d'abord, puis avec étonnement, enfin avec une faveur marquée. Le discours de cet homme avait une telle apparence de sincérité, il cachait avec tant d'art les captieuses propositions du général, que Vital Michele se laissa persuader d'envoyer une ambassade à Manuel Comnène pour lui demander la liberté des Vénitiens et la réintégration de la république dans ses priviléges dans toute l'étendue de l'empire. Le commandant de Calcide affirmait que l'empereur d'Orient entendrait tout de suite à une proposition (2) qu'appuierait la magnanimité de la conduite du doge, renonçant à prendre et à ruiner la capitale de l'Eubée après avoir triomphé déjà de Raguse et de Trau, et avoir fait couler des flots de sang grec.

Vital Michele se laissa persuader. — Et comment sa loyauté aurait-elle soupçonné une trahison dans une ouverture qui avait toute l'apparence d'une capitulation honorable sollicitée par le commandant de Négrepont ! — Il désigna donc à l'ambassade extraordinaire de Constantinople Manasse Badoaro et Mastro Pascale, évêque de Jésolo, qui parlait la langue grecque avec une grande facilité. Une galère emporta ces graves envoyés, et le siége fut levé incontinent. C'était une imprudence. Si le doge renonçait pour le moment à forcer les murailles de Calcide, il devait au moins rester mouillé dans l'Euripe, ne fût-ce que pour empêcher Manuel d'envoyer à Négrepont des forces nouvelles qui pussent mettre l'île à l'abri des tentatives de Venise. Se retirer après avoir incendié seulement quelques maisons (1) et sur la parole donnée par un Grec, quand Venise avait si cruellement éprouvé depuis quelque temps qu'il n'y avait aucun fond à faire sur les promesses venues de Constantinople, c'était exposer beaucoup l'honneur de la république. Puisque Vital Michele avait tant fait que de quitter l'Adriatique qu'il pouvait fermer aux Grecs ; puisqu'il avait voulu porter la guerre en Eubée au lieu d'attaquer et de ruiner Spalato, Durazzo, Sebenico et Ancône, villes dépendantes de Manuel Comnène et dont la perte ne devait pas être moins sensible à l'empire que celle de Calcide, pourquoi abandonnait-il une entreprise déjà commencée, une entreprise qui avait tellement effrayé le général grec, qu'il avait recouru tout de suite aux moyens de la diplomatie ? pourquoi surtout son expérience n'avait-elle pas soupçonné qu'un Grec pouvait vouloir l'abuser ?

Quittant l'Eubée, où il devait attendre l'issue des négociations avec l'empereur, qu'allait faire le doge à Chio ? S Calcide n'était point tombée sous ses coups, si une suspension d'armes avait pu être stipulée au profit de Négrepont quelle raison pouvait justifier l'attaque et la prise d'une autre possession impériale, quand des pourparlers de réconciliation avaient lieu au palais de Manuel ? Il semblait qu'il y eut là une contradiction aussi difficile à expliquer à Venise qu'à Constantinople. Le succès pouvait seul justifier Michele ; mais, hélas ! il était dit que la république et son doge devaient éprouver les rigueurs du sort et expier par des douleurs horribles la grandeur de leur bonheur passé !

V.

LA PESTE.

Vital Michele vint donc avec sa flotte attaquer l'île de Chio, cette fleur de l'archipel, que des nouvelles récentes arrivées de Négrepont avaient pu rassurer sur son avenir pendant la campagne des Vénitiens. Chio ne put résister ; elle se rendit, et Michele s'y établit. Il hiverna sa flotte dans le port, et détacha seulement quelques navires pour veiller autour de l'île et aller demander à Constantinople le traité de paix que Venise attendait. Manuel était moins pressé que Venise ; il voulait que les dépenses de la flotte pesassent le plus longtemps possible sur le trésor de la république et que son ennemi lui vendît moins cher la réconciliation dont l'évêque de Jesolo et Badoaro étaient venus stipuler les conditions. Il traînait les conférences en longueur, promettait et se rétractait, accordait un jour ce qu'il trouvait le moyen de retirer le lendemain. Toute sa politique était de gagner du temps et de jouer par des semblans de grandeur et de bonne foi les diplomates vénitiens, dont la patience était à toute épreuve. Michele, qui ne voulait rien brusquer, attendait toujours que l'empereur se décidât. Il n'osa rompre les négociations, bien qu'il trouvât peut-être le jeu de Manuel peu honorable pour les Vénitiens. Bien plus, il vit revenir ses deux ambassadeurs porteurs, non pas même d'un projet de traité, mais seulement d'une demande de délais dont l'empereur prétendait avoir besoin après tant de retards ; et il eut la faiblesse de consentir que ces mêmes envoyés, auxquels il adjoignit un Grec nommé Philippe, retournassent auprès

(1) Carlo Antonio Marin, *Storia del Commercio de' Veniziani*, tome III, p. 112.

(2) *Chronique de Dandolo.* « Promittens quod si ad imperatorem legatos mittiret, etc. »

(1) Nicetas.

de Comnène reprendre des négociations qui n'avaient pas fait un seul pas depuis qu'elles étaient entamées!

Cependant un mal horrible vint frapper l'armée, à laquelle rien ne manquait dans son hivernage. Quelques hommes meurent subitement, et ceux-là sont suivis bientôt d'un grand nombre d'autres, tellement qu'en peu de jours Venise a déjà mille soldats ou mariniers à pleurer (1). Quelle est cette maladie si soudaine, si affreuse, qui prend ses victimes en un instant et s'appesantit sur la flotte sans s'attaquer presque aux Grecs? Des bruits d'empoisonnement courent tout de suite dans la flotte; on dit que Manuel a fait jeter dans les fontaines où les Vénitiens vont faire leur eau des substances mortifères dont la subtilité est telle que nul n'y peut résister. On constate pourtant que bien des hommes qui ont bu de l'eau des fontaines maudites n'ont point succombé; la rumeur ne s'apaise point pour cela (2), et la sédition se lève ardente et furieuse à côté de la peste blême. Le spectacle que présente Chio est affreux à voir. Le Grec, qui voit le mal s'acharner sur les Vénitiens, se retire dans sa maison, où il s'enferme et se barricade; la terre ne suffit plus à recevoir de hideux cadavres que l'on ose à peine toucher pour les enlever aux navires dont ils corrompent l'air étouffé dans les étroits scandolars, dans les gaves (3) non moins resserrés; les flots de l'Archipel, soulevés par les vents d'hiver, roulent les corps tuméfiés et livides, et les côtes de l'île reçoivent des débris affreux que les courans y portent avec l'infection. La révolte joint ses transports violens aux fureurs de la contagion; un cri général s'élève du milieu de l'armée, que l'effroi a gagnée; elle demande à quitter promptement une île où règne si cruellement la mort: elle menace le doge lui-même, qu'elle accuse de tous ses maux. Vital Michele fait tête à l'orage; il annonce pourtant qu'il hissera bientôt ses voiles, mais qu'avant de partir il veut tirer vengeance de Manuel, dont la politique a joué Venise avec tant d'impudeur.

Cette vengeance, par laquelle le doge espère peut-être donner quelque satisfaction à l'armée, a des effets funestes pour la cité et la ville de Chio. Tout ce qu'on y peut trouver de trésors appartenant à l'État ou à des particuliers, tout ce qui, de vases sacrés, de bijoux précieux, de riches étoffes, appartient aux églises est pris par les soldats vénitiens et transporté à bord des bâtimens qui sont tout prêts d'appareiller. Après le butin fait, on coupe les câbles, et la voile est donnée au vent. C'est vers la petite île de la Madone ou de Pélagnisi (4) que la flotte se dirige, la flotte triste et décimée, la flotte dont chaque navire porte dans ses flancs la maladie dévorante que rien ne semble devoir arrêter. A Pélagnisi, la peste, loin de décroître, fait de nouveaux et effrayans progrès. Les clameurs des soldats redoublent, et le doge ne sait quel moyen employer pour calmer l'effervescence que la crainte d'un trépas sans gloire et loin de la patrie a soulevée dans l'armée. Rentrer à Venise, c'est y porter la contagion, c'est accroître les malheurs de la république, qui a déjà tant de victimes à déplorer, c'est accepter une responsabilité périlleuse; d'ailleurs quitter la Grèce sans emporter comme dédommagement à une expédition manquée un honorable traité de paix, ne serait-ce pas chose bien honteuse? Et Vital Michele se rejette dans la voie des négociations, dont Manuel ne lui a que trop appris à se défier! il est entraîné par cette fatale avidité de la paix (1) qui lui avait déjà fait perdre tant de temps en de vaines ambassades, quand la guerre, durement poussée, aurait amené des résultats glorieux autant que profitables à Venise. Il envoie de nouveaux légats à Manuel, et ceux qu'il choisit sont le Grec Philippe, déjà adjoint à l'ambassade de Mastro Pascale et de Badoaro, et Henri Dandolo, cet homme illustré par sa prudence et sa valeur, ce guerrier qui vengera un jour Venise de la Grèce et rendra à la république cet empire de la mer et cette suprématie commerciale q'uaujourd'hui Michele lui fait perdre. Puissent être plus heureux dans leur entreprise ces envoyés nouveaux que ne l'ont été l'évêque de Jésolo et son collègue, si cruellement dupes des temporisations fallacieuses de l'empereur!

Au moins la mort va-t-elle soulever ses ailes de plomb sous lesquelles elle tient écrasée la flotte vénitienne? Non, la peste sévira toujours avec la même fureur: en vain les prières de ces hommes désolés monteront au ciel, elles trouveront cette fois inexorable le Dieu qui leur fut si souvent favorable et miséricordieux. Le changement de lieu sera peut-être un remède à l'épidémie: pour sauver ceux que le mal de la peur n'a pas encore abattus, le doge lève l'ancre et va chercher un air plus pur à Metelin. Mais la peste ne lâche pas sa proie; elle dévore en un jour autant d'hommes qu'il en pourrait périr dans une mêlée, et ce combat se renouvelle sans cesse, et nul n'échappe de ceux que la pâle ennemie a marqué à l'aine ou à l'aisselle de son fer ardent. De Metelin, où il ne peut rester longtemps, Michele fait voile pour Stalimène, et à Lemnos comme à Metelin, comme à Chio, il trouve la mort, que de si longs sacrifices humains n'ont pas apaisée encore.

Les ambassadeurs ne reviennent pas; Manuel les berce de promesses vaines. De loin il compte les victimes qui tombent à bord de chaque galère vénitienne, et ses prétentions augmentent en raison de la dépopulation de la flotte. Vital Michele ne peut cependant plus attendre, le délai qu'il a fixé pour un départ que toutes les voix réclament est près d'arriver, et si, d'ici là, Henri Dandolo et Philippe ne sont pas de retour, il lui faudra tourner le cap de la ducale vers l'Adriatique et rentrer honteux à Venise! Dieu peut faire un miracle par les mérites de sa Passion, dont on a fait hier, au milieu du deuil, la commémoration religieuse; le voudra-t-il? Voici Pâques venu, Pâques qui d'ordinaire, sur les vaisseaux de la république, est célébré avec tant de pompe, avec une joie si expansive, aujourd'hui c'est à peine si quelques voix ferventes s'élèveront pour chanter les louanges du Seigneur; pour demander au Fils de l'homme ressuscité la cessation d'un fléau qui a cruellement fait expier à Venise orgueilleuse les péchés de ses enfans! Quelle horrible tristesse sur cette flotte en deuil! quel découragement dans tous les cœurs! quel désespoir profond se peint sur tous les visages! Les vœux se multiplient de la part des plus pieux entre ces soldats et ces mariniers, mais le Dieu qui frappe reste sourd.

La position du doge n'est plus tenable: il doit partir; il doit quitter cette mer empoisonnée de l'Archipel, où la mort prend chaque jour un plus cruel empire; il doit laisser, comme des cercueils attestent le passage effrayant de la peste, la moitié des galères qu'on a promenées d'île en île depuis le jour fatal où l'épidémie a commencé de sévir. Abandonner un matériel si précieux, laisser à la discrétion des Grecs des navires si utiles à la république, mais qu'il est si difficile d'emmener parce que les équipages sont

(1) Dandolo.

(2) Nous avons vu semblable chose arriver partout où le choléra s'est manifesté.

(3) Nom des chambres des galères. (Voir le *Capitulare nauticum*, 1255; les *Statuts de Gazarie* de 1316 à 1441; la *Nautica mediterranea*, de Barto. Crescentio di, etc.)

(4) Appelée Sainte-Panagie par Dandolo.

(1) *Pacis avidus*, dit le grand chroniqueur de Venise.

affaiblis au dernier point; naviguer sur une mer où à chaque pas on trouvera quelque cadavre vénitien roulé par les flots soulevés, quelle situation pour l'infortuné Michele! Il se fait rendre compte cependant par le scribe général de l'état du personnel, et il en fait une répartition nouvelle sur une quarantaine de galères (1) auxquelles on donna un faible excédent de mariniers, part que l'on fait au monstre qui doit la dévorer sans doute pendant la traversée; il passe ensuite une revue de départ pendant laquelle, avec les plaintes des malades, il entend les imprécations de ceux qui ont échappé jusque-là à l'invasion du mal, mais qui regrettent des amis, des parens, et pleurent sur les pertes éprouvées par la république pendant cette navigation plus terrible que la plus dure des guerres. Qu'opposer à ces clameurs séditieuses? Les services éclatans rendus à la patrie par le doge, le butin qu'ils ont fait à Thrace, à Raguse, à Chio, le dévouement de Vital Michele pendant ce fléau, dont il a bravé les atteintes en prodiguant lui-même des soins aux pestiférés, dont sa dignité et peut-être aussi son devoir de chef d'entreprise et de doge semblaient lui commander de s'éloigner, ces malheureux ont tout oublié. Michele garde le silence et ne veut pas que la discipline fasse entendre sa voix sévère où le désespoir a le droit de pousser ses cris de malédiction; il pleure, se tait et donne le signal de partance.

VI.

RETOUR A VENISE. — MORT DU DOGE.

La navigation fut triste et pénible. Chaque jour les galères jetaient dans leur sillage écumeux les cadavres encore tièdes des victimes que la peste venait d'abattre. Les clameurs séditieuses, loin de s'apaiser, prenaient une force nouvelle à mesure que les navires approchaient de Venise, où les équipages épuisés espéraient trouver la vengeance dans les fureurs d'un peuple qu'il leur serait facile de soulever. Sur sa propre galère, où il ne s'épargnait cependant pas, Vital Michele était indignement menacé par ceux-là même à qui il allait porter des soins et des consolations religieuses.....

La flotte arriva enfin à la vue de Venise... Il faut renoncer à faire le tableau de cette entrée dans les lagunes. Chaque navire, à peine manœuvré par les mariniers dont le nombre s'était réduit pendant le voyage de l'Archipel à l'Adriatique, avait l'air d'un bâtiment abandonné: il se traînait sur les eaux plutôt qu'il n'y glissait. Le débarquement présenta un spectacle hideux; nulle discipline, nul respect du matelot pour le comite, et du soldat pour son capitaine; des cris de haine et de vengeance poussés contre le doge et le conseil du gouvernement; des malheureux, attaqués depuis quelques heures seulement du mal qui avait pris tant de leurs compagnons, usant le reste de leurs forces à ameuter la populace et à porter la désolation dans la ville, qu'une morne frayeur avait saisie à la vue de ces débris d'une flotte qu'elle attendait victorieuse; des malades pleurant et demandant en grâce à ne pas mourir sur les galères, à toucher le sol de la patrie, à revoir au moins de loin leurs familles.....

Vital Michele, triste, mais calme, fut reçu à la descente de sa galère par son fils Leonardo, le vice-régent, et par quelques membres du grand conseil accourus au rivage pour protéger un père et un ami, pour sauver un doge des excès populaires.

— Nous sommes bien à plaindre, mon fils, dit Vital en embrassant le comte d'Ossaro. La main de Dieu s'est appesantie sur nous, et de la flotte immense, fière et triomphante que j'emmenai de Raguse, voilà tout ce que je ramène, quelques navires sans équipages, quelques bandes où il reste à peine le tiers des braves hommes qui les composaient à mon départ.

— Venise est malheureuse sans doute, mon père, et je comprends votre douleur, que je partage; mais vous vous rendez la justice que dans tout ce que vous avez fait, vous avez agi avec cette prudence consommée qui assurera votre gloire entre tous les citoyens qui ont manié les affaires de la république et commandé ses flottes.

— Oh! assurément. Mais que pouvais-je contre la peste et les indignes subterfuges de Manuel, le plus perfide des Grecs.

— A mort! à mort le doge indigne! crièrent en ce moment des voix partant d'un groupe d'hommes armés qui attendaient à leur passage Vital Michele et ses amis. A mort! le général qui devait revenir triomphant et qui humilie Venise par sa fuite de l'Eubée!

Le premier mouvement du comte d'Ossaro fut de tirer son épée; les membres du grand conseil qui entouraient Michele imitèrent Leonardo, et une mêlée allait ensanglanter le rivage de l'île où le doge venait de mettre le pied, quand celui-ci s'interposant entre ses défenseurs et les agresseurs irrités qui le menaçaient en brandissant en l'air leurs javelines:

— N'y a-t-il donc pas assez de morts à Venise? dit-il; faut-il que des fureurs coupables en augmentent le nombre! Mon fils, je vous ordonne de remettre au fourreau ce glaive, qui irait chercher le cœur d'un insensé pour le punir d'avoir attaqué le doge. Laissez, laissez ces hommes assassiner celui que la loi seule doit protéger: moi mort, la peste me vengera.

Ces mots, prononcés avec fermeté par un vieillard, firent rétrograder les furieux, qui ouvrirent un passage au doge. Il semblait que la parole terrible d'un prophète les eût frappés d'anéantissement. Les ombres de la nuit les cacha bientôt aux yeux de la police du vice-régent, et ils échappèrent à un châtiment que Michele avait prié d'ailleurs qu'on leur épargnât.

Les premiers soins du gouvernement après l'arrivée des débris de la flotte furent de combattre la contagion par tous les moyens alors en usage; mais ce fut en vain. La ville fut bientôt envahie par la peste, et la confusion devint telle qu'il sembla un moment que la république allait tomber dans les excès d'une anarchie sans frein. On pensa à réunir la *concione* pour aviser aux expédiens à prendre dans la circonstance où se trouvait la république: mauvais moyen. Le gouvernement, qui espérait trouver un appui moral dans une délibération où tous les citoyens auraient pu apporter leurs conseils, souleva une affreuse tempête en mettant toutes les passions en présence. La séance fut tumultueuse; les plus violentes accusations furent portées contre le doge par des orateurs exaspérés, par des marchands que les maux de Venise touchaient sans doute, mais qui, dans ce malheur public, dont ils avaient peut-être été cause en opinant jadis pour l'envoi des navires à Constantinople et dans tous les ports de la Romanie, voyaient surtout les intérêts de leur négoce compromis pour longtemps. Vital Michele répondit aux reproches qui lui étaient adressés avec une éloquence à laquelle sa modération, sa douleur profonde et

(1) Jean Lucius, dans son *Histoire de la Dalmatie*, dit que des cent galères vénitiennes il n'en revint que dix-sept. Verdizzoti répète cette assertion, que n'a point émise Dandolo et qui est évidemment hasardée. C'est déjà faire une grande part à la peste que de lui accorder plus de cinquante pour cent d'une population.

es larmes sincères qu'il versait sur la patrie prêtaient une puissance entraînante. Sa cause était gagnée devant la majorité de cette assemblée que des clameurs incendiaires troublaient cependant d'instans en instans ; on remit au lendemain une délibération qui intéressait la sûreté de l'État ; on leva la séance, et au moment où le doge quittait son siége, un homme qui s'était fait remarquer pendant la discussion par les emportemens de sa haine contre Michele tomba mort dans l'église où se tenait la *concione*. Son cadavre fut aussitôt pris par quelques furieux et porté aux pieds du doge, qui descendait les marches du trône ducal. Alors les cris de mort se firent entendre de toutes parts contre Vital. Cette multitude, tout à l'heure regagnée à la raison par les discours du noble vieillard, un accident habilement exploité par la malveillance la plus odieuse venait de la retourner tout d'un coup.

Leonardo dit à son père qu'il fallait fuir ; il tira l'épée et fit la retraite du doge jusqu'à la porte d'une chapelle son glaive à la main. Vital se retira dans son palais, autour duquel grondaient les tigres déchaînés. Un serviteur alla préparer une gondole sur le canal. Michele et son fils laissèrent se passer la nuit, et quand le soleil eut reparu ils gagnèrent le quai où ils s'embarquèrent, non sans avoir été suivis par quelques hommes qui les guettaient. Leonardo, accompagné de trois ou quatre serviteurs armés, marcha à ces ennemis pour préserver des jours précieux pour lui comme pour la république ; ils fuirent, mais pour reparaître bientôt sur la rive. Le doge était entré dans la gondole ; Leonardo s'y jeta précipitamment pendant que ses gens repoussaient avec leurs épieux les Vénitiens qui avaient prémédité un assassinat sur la personne de Vital. Un d'eux parvint à échapper aux regards des serviteurs du comte d'Ossaro ; il se cacha derrière l'angle d'une maison, et au moment où il vit la barque, rapidement emportée par les rames de deux gondoliers, prendre la route du monastère de Saint-Zacharie, il lança avec une arbalète un vireton si bien adressé que Michele en fut frappé au milieu du corps.

La gondole continua sa route, emportant le doge, auquel Leonardo prodiguait des soins inutiles. Le trait arraché, le sang de l'infortuné vieillard s'échappa à flots, tellement que le batelet ayant touché à l'île que dominait le monastère, Vital Michele n'eut que le temps de se confesser à un des moines de Saint-Zacharie, qui donna l'absolution à ce glorieux cadavre.

Bientôt se répandit dans Venise la nouvelle de la mort du doge, et ce bruit souleva dans la populace une joie féroce, à laquelle la bourgeoisie et le sénat durent opposer tout de suite une barrière de fer, car elle devenait menaçante pour la cité.

Ainsi finit Vital Michele II, le dernier des doges absolus, un des hommes remarquables de son temps, sous le gouvernement de qui la république fut heureuse et prospère pendant dix-sept années ! Une faute et un événement qu'il ne put prévoir et dont il ne put arrêter les sinistres effets firent éclater l'ingratitude d'un peuple volage, à la gloire et au bonheur duquel il s'était si fermement dévoué. A Venise, il se trouva des insensés pour injurier, des scélérats pour menacer, un assassin pour tuer cet homme qu'on avait regardé longtemps comme le sauveur de l'État et le père de la patrie.

Cependant le lendemain Venise détesta le crime que la rage avait fait commettre. Le peuple, avec sa mobilité ordinaire, passa de la haine à la pitié, de la pitié au remords ; on chercha l'assassin, que l'on punit suivant la rigueur des lois, et l'on décida par acclamation que la république repentante devait une manifestation de reconnaissance au souverain qu'une mort traîtresse avait si mal récompensé des services éminens rendus à l'État pendant et avant son règne. On décréta de magnifiques funérailles, qui eurent lieu le jeudi, surlendemain de la mort de Michele. Le clergé et le peuple tout entier y assistèrent, et d'abondantes larmes furent versées sur son cercueil, que les moines de Saint-Zacharie gardèrent dans leur église, où il fut longtemps honoré comme un reliquaire contenant les ossemens d'un prince martyr de l'ingratitude populaire.

A. JAL,
historiographe de la marine

VOYAGES.

DES HISTOIRES DE CHASSE.

L'autre jour, ils étaient là quatre jeunes hommes assis devant mon foyer ; tous dans la force de l'âge, tous pleins de gaîté et d'avenir, tous unis par une amitié d'enfance et par une affection de collége. On parlait de mille choses, des bals, d'arts, de Mario, de Dupré, de Nourrit, de Mlle Rachel et de cent nouvelles frivoles. Vous auriez cru qu'ils n'avaient jamais quitté Paris. Vous saurez tout à l'heure, en écoutant leur conversation, de quelles contrées ils arrivaient.

Ferdinand, le plus jeune de nous, proposa une partie de chasse pour le lendemain dans les immenses propriétés de son père.

— Une chasse au lièvre ! s'écria Paul, une chasse aux perdrix ! Tirer vingt coups de fusil, et rapporter quatre ou cinq pièces qui ne remplissent pas un carnier grand comme mon chapeau : fi donc ! tu viens proposer cela à un ami qui arrive de l'autre hémisphère et qui chassait il y a huit mois des vigognes.

— Des vigognes ? reprit Ferdinand avec un sourire moqueur et interrogant. Cela peut-il valoir une chasse au courre ?

— Puisque tu ne sais pas ce que c'est qu'une chasse aux vigognes, écoute donc, ajouta Paul, qui jeta dans le foyer le reste du cigare qu'il tenait à la main.

« J'étais à Chillan depuis une semaine, et je me prépa-

rais à continuer ma route pour Conception, lorsque mon hôte, don Luis Vargas, l'un des habitans aisés de la ville, m'engagea à venir passer quinze jours avec lui à sa ferme située au pied des Andes.

» — Je vous procurerai peut-être, me dit-il, un plaisir dont bien peu d'Européens ont eu occasion de jouir. La neige a commencé de tomber dans la cordillière ; c'est l'époque à laquelle les vigognes descendent dans les vallées inférieures. Si je puis rassembler quelques Indiens qui vivent dans mon voisinage, nous tâcherons d'en prendre quelques-unes.

» C'était une bonne fortune pour moi qu'une pareille proposition, je l'acceptai avec joie en remerciant chaleureusement mon digne hôte.

» Sa famille, composée de sa femme, de ses deux filles, dona Dolores et dona Merceres, jolies et vives personnes, l'une de seize, l'autre de dix-huit ans, et d'un fils à peine dans l'adolescence, devaient être de la partie. Il fut convenu que ces dames se rendraient en voiture à leur destination, et que nous les précéderions à cheval pour préparer les logemens. Dès le lendemain matin, à la pointe du jour, don Luis et moi, nous étions en route, montés sur de petits chevaux de montagne accoutumés à galoper à travers les ravins et aussi sûrs dans les endroits périlleux que la mule la plus prudente. Deux péons nous accompagnaient, portant quelques rafraîchissemens dans leurs *alforgas*. Nous avions quinze lieues à faire pour atteindre Illemée : c'est ainsi que s'appelait la ferme de don Luis, du nom d'un village indien qui jadis avait existé sur son emplacement, mais dont les longues guerres qui ont désolé pendant près de deux siècles ce beau pays ont effacé jusqu'au moindre vestige. Chillan est situé dans une plaine assez étendue que limitent dans presque tous les sens les chaînons détachés des Andes qui se ramifient en s'abaissant graduellement et couvrent le pays comme un réseau. Quelques collines isolées de l'ensemble paraissent avoir été jetées çà et là comme au hasard et affectent le plus souvent la forme de cônes ou de cloches, de *campanas*, ainsi qu'on les appelle sur les lieux. Pendant quelques heures, nous longeâmes les bords sablonneux du Rio-Chillan, traversant tour à tour des plaines découvertes et des bois composés de ces arbres résineux et aux branches tortues qui donnent un aspect tout particulier à la flore du Chili méridional. La plupart avaient perdu leurs feuilles,



Vue des Andes.

et l'automne avait jeté sa teinte sombre sur le reste ; quelques-uns seulement, semblables à des lauriers et pourvus de feuilles d'un vert luisant, égayaient cette scène assez mélancolique. A mesure que nous avancions, les huttes des Guacos, qui nous étaient apparues en assez grand nombre dans toutes les directions, devenaient plus rares. Nous

entrâmes bientôt dans les premières chaînes de montagnes; le chemin devint plus difficile sans cesser d'être praticable pour les voitures. Nous allâmes ainsi longtemps, nous élevant sans cesse au-dessus de la plaine et respirant un air de plus en plus chargé du froid de la Cordillière. Jusque-là les forêts et les collines nous avaient dérobé celle-ci, lorsque parvenus sur une hauteur, un spectacle s'offrit subitement à nous, tel que tout langage est impuissant pour le rendre. C'était les Andes, se dressant en face de nous comme une muraille gigantesque à pic, avec leurs sommets déchiquetés, leurs aiguilles, leurs pitons et leurs glaciers étincelant de mille feux au soleil. Quoique éloignées encore de près de cinq lieues, on eût dit qu'en étendant la main on eût pu les toucher. Un peu sur la droite et sur le second plan, l'un des géans des Alpes chiliennes, le volcan d'Antucoo, s'élançait si colossal et si démesuré dans les airs, que pour arriver du regard à sa cime, il fallait lever la tête comme si l'on eût cherché quelque étoile dans le ciel. Son sommet n'est jamais délivré de ses neiges éternelles, et dans ce moment celles récemment tombées avaient couvert d'un voile éblouissant ses flancs abruptes. Je ne pus me défendre en cette occasion du sentiment que la vue des Andes m'a fait cent fois éprouver sans jamais l'affaiblir. Je retins la bride de mon cheval, et je restai immobile dans une muette contemplation devant cette œuvre de la Toute-Puissance. Les cris de mon compagnon, qui m'avait précédé, me rendirent à moi-même; je le rejoignis, et à la nuit tombante nous arrivâmes sains et saufs à Illemée.

» Cette habitation n'était à proprement parler ni une ferme destinée à l'agriculture ni un de ces établissemens où l'on élève le bétail et qui s'appellent *estanceas* dans le pays. Ce n'était pour lui qu'une sorte de maison de campagne qu'il visitait de loin en loin, quand l'envie lui prenait de respirer l'air des montagnes. Quatre pièces blanchies et à peine meublées composaient tout l'intérieur de la maison, qui était bâtie en briques et n'offrait qu'un rez-de-chaussée. Une vigne et quelques-unes de ces belles fleurs que les Chiliens trouvent sur leur propre sol et dont ils aiment à orner leurs demeures formaient une sorte de parterre à l'entour. En y entrant, nous fûmes reçus par un lion apprivoisé qui se leva lentement dans un coin de la chambre, fit le gros dos comme un chat et vint nous reconnaître, puis retourna à sa place, après avoir frotté amoureusement ses flancs contre la jambe de son maître. Cet animal n'était pas



le seul hôte étrange que contînt la maison de don Luis: son majordome y avait ajouté un condor que j'aperçus juché sous la galerie d'entrée, le cou et la tête engoncés entre les épaules, et digérant mélancoliquement un agneau dont les restes gisaient déchirés à quelque distance dans la cour.

» Au Chili comme en Europe, un propriétaire croit de-

voir à ses hôtes de leur faire les honneurs de ses terres. Le lendemain de notre arrivée, après un repas substantiel, don Luis m'engagea à monter à cheval, et, jusqu'au coucher du soleil, je fis sur ses pas un exercice auprès duquel une chasse au renard ou une course au clocher ne sont que des promenades ordinaires. Je revins plus moulu que le héros de la Manche après sa rencontre avec les Yangos.

» Je ne concevais pas d'une manière bien satisfaisante comment la voiture qui contenait la famille de mon hôte parviendrait jusqu'à l'habitation. Je me la représentais à tout le moins comme un de ces petits fourgons en usage dans quelques parties de la Suisse et qui parviennent à franchir les passages les plus impraticables en apparence. Je fus bientôt tiré d'inquiétude à ce sujet. Le jour suivant, au soir, nous vîmes arriver un *péon* qui nous annonça l'approche des belles voyageuses. Nous fûmes à leur rencontre, et à peine avions-nous fait cent pas que j'aperçus, débouchant d'un bois, la plus informe machine à laquelle on ait jamais attelé des chevaux. Qu'on se figure une sorte de maison en bois ressemblant assez à l'arche de Noé telle qu'on la voit dépeinte dans quelques vieilles Bibles à figures et reposant sans intermédiaire sur quatre disques de bois jouant le rôle de roues; de chaque côté de cette maison, on avait pratiqué trois fenêtres dans le genre de celles qu'on voit aux cages où sont promenés des animaux dans les foires. Une porte massive fermait l'arrière, d'où pendait une sorte de marchepied pouvant s'abaisser au besoin jusqu'à terre. Aucune issue n'existait à l'avant. Quatre chevaux, sur l'un desquels était juché un Guaco en guise de postillon, tiraient cet effrayant appareil, qui s'avançait pesamment, cahoté et criant sur ses essieux. Ce qu'il renfermait dans ses flancs n'était pas moins étonnant que l'extérieur. Je crus assister au débarquement d'un trois-mâts. Il en sortit, outre les quatre personnes composant la famille de don Luis, trois mulâtresses femmes de chambre, huit chaises, une table oblongue d'assez grande dimension, deux guitares et une quantité innombrable de caisses, d'ustensiles et de provisions de toute espèce: on eût dit qu'il s'agissait de la fondation d'une colonie. Les Chiliens sont très-simples dans leurs usages à la campagne, et je ne pus voir dans cette circonstance qu'une attention délicate de mon hôte.

» Dès le lendemain, je lui rappelai le but principal de notre voyage, et le sommai amicalement de tenir sa promesse. Les vigognes avaient abondé autrefois dans les environs, et il n'était pas rare d'en voir des bandes de cent cinquante à deux cents réunies sur un seul point; mais, poursuivis à la fois par les Indiens des Andes pour leur laine, dont ils font un commerce assez étendu, et pour leur chair, qui est excellente, ces animaux étaient considérablement diminués. Au lieu de les tondre simplement quand ils en prenaient un grand nombre, et de n'en sacrifier que quelques-unes pour leurs festins, les Indiens, suivant leurs habitudes d'imprévoyance, massacraient tout indistinctement, épargnant à peine les petits de l'année, dont la laine n'était propre à aucun usage. Les condors seuls trouvaient leurs profits dans ces scènes de carnage, qui leur fournissaient une pâture abondante pour quelques semaines. La race des vigognes s'est ainsi éteinte dans une grande partie des Andes du Chili, et il n'en reste plus que sur quelques points où ils ont pu se multiplier dans des retraites inaccessibles aux chasseurs pendant une partie de l'année. Cette chasse, du reste, n'exige ni chiens ni même l'emploi du fusil. Elle consiste à étudier le terrain sur lequel se trouvent les vigognes, à cerner ces animaux et à les pousser dans un défilé dont l'extrémité est barrée par quelques cordes d'où pendent des lambeaux d'étoffe ou des peaux qui les effraient au point qu'ils se laissent tuer par les chasseurs plutôt que de franchir cette barrière insignifiante. Quelquefois on les accule au bord d'un précipice dans lequel ils se jettent à l'approche des chasseurs, qui sont ensuite souvent obligés de faire de longs détours pour aller chercher leur proie, dont ils trouvent les condors en possession pour peu qu'ils tardent à paraître. L'essentiel, pour cette chasse, est donc d'avoir une quantité suffisante d'hommes connaissant les endroits fréquentés par les vigognes et les cimes des montagnes. Autrefois les Indiens se réunissaient au nombre de plusieurs centaines; ils entouraient une surface immense de terrain, et des milliers de ces animaux tombaient sous leurs coups; mais les Pehuenches seuls se livrent encore, dit-on, à ces chasses solennelles auxquelles prennent part plusieurs tribus à la fois.

» Don Luis n'avait à sa disposition qu'une quinzaine de Guacos établis sur sa propriété. Il les rassembla et les expédia sur un point éloigné de cinq lieues dans les montagnes. Il dépêcha en même temps un exprès au congrès d'un petit village d'Indiens situé à quatre lieues dans le sud, avec prière d'envoyer vingt-cinq hommes sur un autre point voisin du premier et de se joindre à nous le lendemain dans la matinée. Nous devions passer deux nuits dans les montagnes et nous fîmes des préparatifs en conséquence. Nos provisions consistaient en *charqui* ou viande séchée au soleil, pain, vin et tafia, et en plusieurs couvertures de laine et de peaux de mouton pour nous préserver du froid rigoureux qu'on éprouve sur les hauteurs où nous devions coucher.

» Le jour suivant, vers les dix heures du matin, le cacique arriva accompagné de son fils âgé d'environ vingt ans; lui pouvait en avoir soixante, mais rien dans toute sa personne n'indiquait les approches de la vieillesse: c'était un gros homme paraissant doué d'une force athlétique, au teint basané, aux yeux obliques comme un Chinois et vêtu complètement comme les paysans chiliens aisés; sa tête était couverte du bonnet de laine conique en usage parmi les Guacos de la province de Maule et à peine assez large pour contenir sa chevelure noire qui retombait en grosses touffes jusque sur ses épaules. Le digne cacique était en même temps alcade de son village, ce qui ne lui donnait pas peu d'importance dans le canton. Il prétendait même avoir un peu de sang espagnol dans les veines, ce qui importe fort peu ici et est très-possible. Don Luis lui présenta ainsi qu'à son fils un grand verre de tafia, que tous deux avalèrent d'un trait, et nous nous mîmes en route.

» Notre caravane se composait de sept personnes, y compris le fils de mon hôte et deux péons de service. Une mule nous accompagnait chargée des vivres et du bagage. Nous entrâmes dans la ravine située en face de la maison, et après avoir suivi quelque temps un chemin embarrassé de blocs de rochers tombés des hauteurs, nous traversâmes la Polcura sur un pont suspendu en liane, tel qu'on en rencontre fréquemment sur un grand nombre de rivières au Chili. Les Indiens de ce pays et du Pérou nous avaient précédés de plusieurs siècles dans cette invention que nous leur avons empruntée en la perfectionnant. Sortis de la ravine par un sentier à peine frayé, nous nous trouvâmes sur un plateau aride, hérissé de monticules et bordé de tous côtés par des rochers à pic que nous traversâmes lentement. La chaleur était étouffante, malgré la saison et la hauteur à laquelle nous nous trouvions. Quelques arbrisseaux rabougris végétaient comme à regret sur ce terrain entièrement privé d'eau; des cactus sans nombre y trouvaient seuls une nour

riture suffisante et y croissaient avec une vigueur que je ne leur ai jamais vue hors des Andes. Tous les êtres vivans semblaient avoir fui ce désert : on n'entendait ni le chant des oiseaux ni le bruissement des insectes ; quelques condors seuls planaient silencieusement dans les airs, et nous voyions leurs ombres décrire des cercles immenses autour de nous. Parfois un guanacu se montrait subitement au sommet d'un monticule, immobile comme une statue svelte placée par un art surnaturel sur un piédestal gigantesque, et plongeait derrière les rochers à notre approche. Tout prenait en un mot l'empreinte de plus en plus prononcée d'un paysage des Andes. Bientôt tout vestige de chemin disparut, et nous suivîmes les pas du cacique notre guide, qui semblait connaître à fond jusqu'aux retraites les plus cachées de ces montagnes. Vers deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes une vallée qui formait un contraste frappant avec celles que nous avions passées jusque-là ; un ruisseau l'arrosait, dont les bords étaient garnis de verdure et d'arbrisseaux. Nous y fîmes notre provision de bois et d'eau, dont nous chargeâmes notre pauvre mule, qui pliait déjà sous le faix de son bagage. Cette vallée était enclavée de toutes parts dans des rochers entassés sans ordre, et une énorme montagne dont le sommet était couvert de neige récente semblait nous barrer le passage à son extrémité. Nous l'attaquâmes hardiment ; parvenus à mi-côte, nous cessâmes de monter et nous nous dirigeâmes le long des flancs de la montagne pour gagner son côté opposé, que nous atteignîmes à la nuit tombante. Le cacique mit pied à terre sur un plateau étroit, de quelques toises d'étendue dans tous les sens et adossé à des rochers d'une grande hauteur. C'était sur ce point élevé d'environ huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer que nous devions passer la nuit.

» Tout élevé qu'il était, ce plateau appartenait encore à la chaîne moyenne des Andes. La principale, située à l'est, était cachée par le sommet des montagnes qui terminait l'horizon à peu de distance de ce nid d'aigle ; nos regards plongeaient à deux cents pieds de profondeur sur une vallée assez étendue, resserrée entre deux montagnes moins élevées que celle sur laquelle nous étions et qui s'abaissaient toutes deux par un pente douce, tandis que leurs cimes étaient couronnées de rochers bizarrement découpés. D'abord assez large, cette vallée se rétrécissait insensiblement en un défilé étroit, et de droite et de gauche deux gorges situées l'une en face de l'autre y aboutissaient ; c'était un véritable cirque bâti par la nature, mais un cirque immense, et pour le peupler il eût fallu des armées pour gladiateurs et pour spectateurs un million d'hommes.

» Le froid qui s'était fait sentir plus pénétrant à mesure que nous nous élevions était presque insupportable à cette hauteur. Ses rochers ne nous mettaient qu'imparfaitement à l'abri du vent glacé qui se lève deux fois par jour dans les Andes, à l'aurore et à l'entrée de la nuit. Nous nous hâtâmes d'allumer le feu à l'entrée de la grotte et de faire les préparatifs de notre souper pendant qu'un des péons reconduisait les chevaux pour la nuit dans la vallée où nous avions fait notre provision de bois.

» Vers le soir le vent tomba et un calme complet se fit dans l'air. Tandis que, assis autour de la marmite qui contenait notre souper, nous mangions gaîment, prêtant l'oreille aux récits de l'Indien que quelques verres de tafia avaient fait sortir de sa taciturnité habituelle, un feu parut tout à coup sur le penchant de la montagne qui bordait la vallée à gauche ; quelques instans après, un autre s'alluma sur les flancs de celle de droite, et celui-ci fut suivi presque aussitôt d'un troisième dans le fond de la vallée à l'entrée du défilé. Cette vue mit le cacique dans un état d'exaltation dont je l'aurais cru incapable. Il nous expliqua avec des gestes animés la manœuvre qu'il avait commandée aux Indiens expédiés par lui la veille. Elle consistait à chasser devant eux, autant qu'ils le pourraient, toutes les vigognes qu'ils rencontreraient, en les dirigeant sur la vallée que nous avions sous les yeux, et à camper sur les hauteurs qui dominaient cette demeure. De leur côté, les Guacos de don Luis en avaient fait autant en sens opposés, et de manière que les deux troupes étaient par hasard arrivées en même temps à leur destination. Quelques hommes de l'un des deux partis s'étaient emparés du défilé que terminait la vallée, de sorte que les pauvres vigognes étaient cernées dans toutes les directions par l'ennemi.

» Après souper nous tapissâmes la grotte des peaux de mouton que nous avions apportées, et nous nous couchâmes enveloppés dans nos couvertures et nos ponchons ; mais je ne pus trouver le sommeil. L'air piquant de la nuit, la nouveauté de la situation, ce redoublement de vie que l'on éprouve sur les hautes montagnes me tinrent longtemps éveillé. Je me levai au milieu de la nuit et pendant plusieurs heures je me promenai à pas lents sur l'étroite plate-forme qui nous tenait comme suspendus dans les airs. La nuit était calme et sereine, et la lune absente ; les étoiles se détachaient avec un éclat admirable sur le bleu foncé du ciel ; dans le sud, une lueur rougeâtre éclairait par intervalles l'horizon : c'était la flamme qui s'élance plusieurs fois par minute du volcan d'Antucoo. Les vaisseaux qui sillonnent l'océan Pacifique, près des côtes du Chili, en aperçoivent souvent de pareilles dans les Andes pendant les nuits sereines. Je marchai longtemps sans rien entendre que le bruit de mes pas perdus dans l'espace et de loin en loin le cri glapissant de quelque condor attaqué comme moi d'insomnie et que répétaient les échos des montagnes. L'aube vint colorer de rose et de bleu les glaces de leurs sommets éloignés et me surprit dans ma rêverie : elle me trouva transi de froid.

» Mes compagnons furent aussitôt debout ; en un instant le feu fut rallumé ; nous prîmes à la hâte un maté et nous nous préparâmes à descendre dans la vallée : elle paraissait entièrement déserte ; j'eus beau l'examiner à l'aide d'une longue-vue que j'avais apportée, je ne vis nulle part ni hommes ni gibier d'aucune espèce. La descente était assez difficile, quoique sans grand danger. Nous fîmes la première partie du trajet en nous accrochant aux anfractuosités des rochers, marchant le plus souvent à reculons et nous prêtant secours les uns aux autres. Plus d'une fois les pierres se détachèrent sous nos pas et faillirent nous entraîner dans leur chute. Enfin nous parvînmes à une pente plus douce, et en peu d'instans nous arrivâmes tous sains et saufs à notre destination. Sur l'invitation du cacique, nous nous plaçâmes sur une ligne, à cent cinquante pas de distance l'un de l'autre, comme des chasseurs battant une plaine. Don Luis, son fils et moi, qui étions armés de fusils, occupions les ailes de cet ordre de bataille. Nous attendîmes longtemps sans rien voir paraître. Je commençais à désespérer du succès de la chasse, lorsque sur une hauteur à droite parut une vigogne. Elle resta immobile un instant, la tête haute, comme prenant le vent et battant la terre de ses pattes de devant à petits coups répétés ; deux, puis quatre, puis cinq autres se montrèrent un instant après : aussitôt cette petite troupe se précipita, avec la rapidité de l'éclair, le long du flanc de la montagne ; elle traversa la plaine, à huit cents pas devant nous, et gagna en un clin d'œil la montagne opposée.

» En les voyant passer, j'avais, dans mon impatience de

novice, mis mon fusil en joue et j'allais leur envoyer, bien inutilement sans doute, une balle, lorsque le cacique me pria de n'en rien faire et d'attendre que le gros de la bande parût. Nous continuâmes d'avancer lentement. Je crus bientôt distinguer des cris partant du fond de la gorge à droite; ils se rapprochèrent promptement de nous, et au bout de quelques instans nous aperçûmes, débouchant de la gorge, un troupeau d'environ trente vigognes, à la tête desquelles en était une plus grosse que les autres et qui semblait jouer le rôle de chef. Elles s'arrêtèrent un instant comme



Une troupe de vigognes.

pour reconnaître la vallée et prirent leur course dans la même direction que les précédentes. Nous nous mîmes alors en mouvement de ce côté, poussant de grands cris et tirant plusieurs coups de fusil, mais de trop loin pour produire aucun effet. A ce bruit néanmoins la troupe effrayée se partagea en trois bandes : l'une, ayant le chef à sa tête, prit la même route que les premières, et nous ne pûmes arriver assez à temps pour l'en empêcher ; la seconde, revenant en partie sur ses pas, s'enfuit sur la montagne de droite; mais presque en même temps les Indiens sortant du ravin parurent sur les hauteurs, agitant en l'air leurs ponchos, en poussant des cris affreux, et les refoulèrent dans la vallée : quelques-unes seulement leur échappèrent et nous les vîmes escalader les rochers avec la légèreté du chamois ; la troisième bande, plus considérable que les deux autres, s'enfonça dans la gorge de gauche située en face de celle par laquelle on avait débouché dans la plaine.

» Il était évident que nous n'étions pas assez nombreux

pour entourer un espace aussi vaste. Il n'y avait plus rien à attendre des Indiens de la droite, qui venaient de nous envoyer toutes les vigognes qu'ils avaient rencontrées dans leur battue. Ils étaient en ce moment échelonnés et immobiles sur le coteau où ils venaient de paraître, mais en trop petit nombre pour le couvrir dans toute sa longueur. Deux d'entre eux occupaient l'entrée du ravin qui avait servi de passage aux vigognes. Restait donc seulement les Guacos de don Luis qui ne s'avançaient pas et dont l'absence laissait le coteau sur notre gauche entièrement dégarni. La plaine était de nouveau entièrement déserte. Des cris partis tout à coup du côté des Indiens placés en face de la gorge de gauche nous annoncèrent qu'une nouvelle scène allait avoir lieu. Un tourbillon de poussière s'éleva presque aussitôt du ravin en question, et il en sortit, peu d'instant après, une troupe de vigognes trois fois plus forte que les deux précédentes réunies; en même temps les Guacos se montrèrent sur le coteau, comme l'avaient fait les Indiens. Tous, par un mouvement rapide, se portèrent sur la plaine en courant de manière à se réunir aux extrémités de notre ligne, tandis que, de notre côté, nous nous portions en avant aussi vite que nos jambes pouvaient le faire. Cette manœuvre réussit à merveille; nous nous trouvâmes en quelques minutes former une enceinte assez serrée pour que notre proie ne pût nous échapper. Nous entourions un espace d'environ cinq cents pas de diamètre : ce cercle se rétrécissait rapidement ainsi que les intervalles entre chaque chasseur à mesure que nous avancions. Effrayées à notre aspect et par nos cris, les vigognes prisonnières avaient d'abord poussé plusieurs pointes désespérées dans toutes les directions; mais repoussées à temps partout par les chasseurs, qui pressaient leurs rangs et agitaient leurs perches, elles cessèrent bientôt de faire corps : la confusion se mit parmi elles, et chacune se mit à courir à l'aventure; tantôt elles s'éparpillaient, tantôt elles se réunissaient toutes en une masse compacte, comme un troupeau de moutons mis en fuite par un loup. Quelques-unes bondissaient et exécutaient des sauts de plusieurs pieds de haut en tournant sur elles-mêmes; un petit nombre de femelles qui avaient des petits perdaient tout sentiment d'amour maternel, les abandonnaient, et on voyait ceux-ci courir en vain après leurs mères en poussant des bêlemens plaintifs. Don Luis et son fils déchargèrent tous deux leurs fusils au milieu de cette foule et abattirent chacun une vigogne. Je n'eus pas le courage d'en faire autant : ce n'était plus une chasse, mais un massacre qui allait avoir lieu; autant eût valu tirer sur des moutons parqués dans une bergerie. Cependant l'enceinte n'avait plus que cinquante à soixante pas de diamètre. Les vigognes firent un dernier effort, et plusieurs d'entre elles se précipitèrent tête baissée sur un point qui sans doute leur parut faible ou qu'elles jugèrent tel dans leur frayeur; un Indien fut renversé du choc, et une douzaine d'entre elles parvinrent à s'échapper par cette ouverture qui se referma de suite.

» La plupart des Guacos et des Indiens s'étaient munis de leurs *lassos*, qui ne les quittent presque jamais et dont ils font un usage journalier sur les troupeaux dans les *estenceas*. Ils les firent tourner à plusieurs reprises au-dessus de leurs têtes; vingt nœuds coulans s'abattirent à la fois sur la bande en désordre, et chacun d'eux enlaça une victime par le cou : c'était à peu près la moitié des prisonniers. A la prière de don Luis et à la mienne, nos chasseurs s'en tinrent là; nous rompîmes l'enceinte, et le reste des vigognes, profitant aussitôt de la liberté qui leur était si inopinément rendue, furent hors de vue en quelques minutes. Le reste ne fut plus qu'une scène de barbarie : je réclamai en vain pour qu'on se contentât de la laine des innocentes vigognes et qu'on accordât au moins la vie à quelques-unes, je ne pus rien obtenir; les pauvres bêtes se débattaient violemment contre le fatal lacet et recouraient à la seule arme offensive que la nature leur ait accordée en lançant à la figure de leurs bourreaux une salive infecte. Les Guacos employèrent pour les mettre à mort l'odieuse méthode dont ils se servent à l'égard du bétail : ils leur coupèrent la gorge avec leurs couteaux. En moins de vingt minutes, les cadavres furent dépouillés et mis en pièces afin d'être plus facilement emportés.

» Il était onze heures et nous n'avions encore rien pris. Nous allumâmes un feu immense sur le théâtre même du carnage, et bientôt dix broches en bois chargées des morceaux les plus succulens furent plantées autour du bûcher. Trois ou quatre vigognes au moins y passèrent, car un Gaucho, et encore plus un Indien, a reçu l'enviable faculté de manger trois jours de suite sans en éprouver aucune incommodité. Il peut, il est vrai, jeûner aussi longtemps sans en souffrir, ce qui fait une sorte de compensation. Le reste de la journée fut employé à transporter près de la grotte où nous avions passé la nuit la part du butin que nous nous étions réservée; les Indiens et les Guacos emportèrent le surplus et furent rejoindre leurs chevaux, qu'ils avaient laissés dans les environs. Le lendemain nous arrivâmes sans accident à Illemée.

» J'eus en partage quelques livres de laine que je fis filer plus tard à Conception et avec laquelle une femme de la campagne me tissa un poncho moelleux comme un châle du Cachemire et de plus imperméable. J'ai fait vingt fois l'expérience de le suspendre après avoir versé dessus un seau d'eau; en le secouant quelques heures après, le liquide s'en détachait en gouttelettes brillantes, et il n'y paraissait plus. »

— Chasser des vigognes, s'écria Léon, la belle merveille! J'ai chassé, moi, un animal qui se défendait du moins. Voulez-vous qu'en échange du récit de Paul je vous donne quelques détails concernant la guerre que nous livrions aux bêtes sauvages pendant ma résidence dans le sud de l'Afrique. Il est de toute justice de commencer par le lion.

» La première rencontre que j'eus avec le roi des animaux eut lieu au mois de juin 1821, non loin de la colonie de Glen-Lynden. Un des colons, nommé Hans Rock, nous apprit qu'il lui manquait un cheval; on se livra aussitôt à des recherches, et aux empreintes laissées sur le sable, on reconnut que ce cheval avait été tué par un lion. Quelques colons, dont l'intrépidité était bien connue, se réunirent au nombre de dix pour donner la chasse à cet animal, qui n'eût pas tardé à devenir le fléau de la contrée et l'effroi des voyageurs. Quoique nouveau venu, j'insistai pour me joindre à eux, et suivant les traces empreintes sur le sable, nous parvînmes à la lisière d'un bois éloigné d'un mille environ du lieu où le cheval avait été égorgé. Le lion avait emporté en ce lieu sa proie afin de la dépecer à son aise comme ont coutume de le faire les animaux carnassiers.

» Prêts à faire feu, nous fîmes quelques pas dans le bois avec les plus grandes précautions, quand un chasseur nous dit qu'il apercevait le lion. Nous courûmes à lui, et nous vîmes un lion de grande taille; une épaisse et grande crinière lui couvrait les épaules, et sa gueule était ensanglantée. A notre vue, il parut hésiter, et puis il pénétra dans un fourré très-épais; nous étions à une trop grande distance pour faire feu. Nous nous avançâmes à petits pas, et montant sur une colline qui domine tout le bois, nous fîmes un grand nombre de décharges dans le ravin où il s'était réfu-

gié. Ces coups de feu ne firent aucun effet, le lion ne se montra point et s'obstina à refuser le combat. Nous lançâmes vers lui des chiens de grande taille, exercés à la chasse des bêtes féroces. Leurs aboiemens et leurs cris furent bientôt accompagnés de terribles rugissemens, très-courts, mais subitement réitérés, et un instant après, les chiens revinrent en fuyant de notre côté. Deux d'entre eux avaient péri dans cette attaque. Nous voulûmes les forcer à revenir à la charge, mais nos efforts furent inutiles. Les rugissemens avaient entièrement cessé, et nous ne savions comment arriver jusqu'au lion.

» Enfin M. Ritchie, mon beau-frère, qui conduisait la chasse, perdant patience, osa, malgré mes instances et mes prières, descendre de la colline, et, s'avançant vers l'endroit fourré où était tapi l'animal, y lança deux énormes pierres. Cet acte, qui faillit lui devenir fatal, fit sortir l'animal de sa retraite. Un rugissement affreux se fit aussitôt entendre et tout à coup le lion fit un bond prodigieux. Un froid mortel courut par tous mes membres. D'un deuxième bond, l'animal atteignit notre malheureux ami. Chacun de nos fusils était chargé de deux balles; mais Ritchie était dans la direction de notre feu, rien ne pouvait le sauver. La pâleur du trépas était répandue sur son visage; j'étais dans la plus affreuse anxiété. Par bonheur son chien favori se jeta courageusement sur le lion en aboyant de toutes ses forces : la pauvre bête tomba raide morte; un seul coup de patte du terrible animal l'avait étendue sans vie. Mais le lion avait été occupé un instant et cet instant avait suffi pour sauver la vie à son maître. Ritchie avait eu le temps de faire trois pas à droite. Nous fîmes feu spontanément, et le formidable animal, frappé de huit coups, tomba en poussant d'affreux rugissemens qui ressemblaient au bruit du tonnerre. Il était blessé à mort, car il ne put plus se relever; il nous fut donc facile de l'achever, et pénétrant dans le fourré, nous trouvâmes le cheval de Hans Rock à moitié dévoré.

» La seconde rencontre que j'eus ensuite avec le monarque des forêts eut lieu à la fin d'avril. Je résidais alors à la ferme d'Eildon. J'avais pour plus proche voisin le capitaine Caméron, qui occupait une ferme à deux milles environ de là. Un soir j'allai avec un de mes amis et trois dames prendre le thé en famille chez cet officier; malgré la distance, nous nous regardions comme très-proches voisins, et comme le temps était superbe et qu'il y avait près de neuf ou dix mois qu'il n'avait pas paru de lions dans la vallée, nous nous décidâmes à revenir chez nous par un beau clair de lune. Chemin faisant, on raconta en badinant des aventures de lions et de Cafres, dont les rencontres ne sont pas moins périlleuses qu'avec ces terribles animaux. La partie de la vallée dans laquelle nous étions alors engagés est déserte et sauvage, hérissée de bois épais et noirs, couverte de terrains fangeux, de plantes aquatiques, de lichens et d'agaries. Nous arrivâmes à la ferme sans accident, sans nous douter que nous courions un affreux péril, car un lion se trouvait alors dans ces lieux.

» Cependant vers minuit je fus réveillé par un bruit extraordinaire qui venait du *kraal* (bergerie), lequel était contigu à notre maison. Je me levai, et me mettant à la fenêtre, j'aperçus les bêtes à cornes qui couraient de côté et d'autre dans la plus grande agitation; quelques-unes même franchirent les hautes palissades qui les enfermaient. Je pensai que le désordre et l'effroi de ces animaux étaient causés par une hyène dont j'avais entendu les rugissemens au moment de me mettre au lit, et craignant que ce terrible animal tentât de s'introduire dans le kraal, je saisis mon fusil à deux coups et je descendis. Quoique la lune brillât du plus vif éclat, il me fut impossible de connaître la cause de la terreur de ces pauvres animaux, qui commençaient maintenant à devenir plus tranquilles. J'appelai le Hottentot qui était commis à leur garde, et après les avoir fait renfermer dans le kraal, je montai dans ma chambre.

»Le lendemain matin, le capitaine Caméron vint m'informer que ses bergers avaient reconnu les traces d'un lion dans le sentier que nous avions suivi pour revenir à la ferme, et l'on remarqua les mêmes empreintes autour de la bergerie. On compta le bétail et l'on s'assura qu'un mouton avait été enlevé. Comme en consultant les marques tracées sur le sable on vit que le lion avait emporté sa proie sur les montagnes, nous abandonnâmes pour le moment l'idée de nous mettre à sa poursuite.

» Mais le lion ne devait pas s'en tenir à cette seule visite. Il revint la nuit même et égorgea précisément celui de mes chevaux de main que j'aimais le mieux à monter, à cent mètres de ma cabine. Je compris qu'il était temps de me tenir sur la défensive, et j'envoyai prévenir les colons de la contrée du danger que nous courions. Il fut décidé qu'il était urgent de donner la chasse à notre ennemi, et comme les Hottentots assuraient que le lion, ayant eu seulement le temps de dévorer la tête du cheval, ne pouvait pas être éloigné, les chasseurs se réunirent immédiatement au nombre de dix-sept, y compris les Hottentots et les nègres. Nous étions accompagnés d'un bon nombre de chiens grands et vigoureux qui sont dans ces circonstances d'un utile secours. Les chevaux que nous montions étaient aussi bien aguerris.

» Notre première affaire était de découvrir la retraite du lion. Les Hottentots, qui étaient à pied, suivirent la trace de l'animal en partant du lieu où le cheval avait été tué. Ils accomplirent cette tâche avec une merveilleuse sagacité. Nous traversâmes des forêts décrépites qui couvrent des terres élevées, des espèces de landes et de savanes couvertes d'herbes dures, agrestes, épineuses, entrelacées les unes dans les autres. Les Hottentots découvraient des empreintes au milieu de ces terrains fangeux et de ces plantes sauvages, où il m'était impossible de rien distinguer qui pût témoigner du passage d'une bête farouche, et enfin nous arrivâmes dans un endroit hérissé de broussailles, d'arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, étouffés : nos guides s'arrêtèrent et nous dirent que le lion s'était retiré là.

» Il s'agissait maintenant de déloger le lion de cet épais fourré, afin de l'attaquer en phalange serrée et avec le moins de péril possible. Le moyen le plus fréquemment employé dans ces circonstances, c'est de lancer vers lui des chiens bien exercés, qui le fatiguent, l'irritent, le tourmentent et le forcent à abandonner sa retraite. Dès qu'il paraît en plaine, les chasseurs, serrés tous l'un contre l'autre, vont à sa rencontre, et dès qu'ils sont à portée font feu successivement ou tous à la fois. Si le lion ne tombe pas immédiatement et s'il n'est que blessé légèrement, les chasseurs doivent former promptement le cercle, faisant face à la formidable bête, qui est alors dans la plus terrible colère, et s'avance vers les chasseurs par bonds de douze à quinze pieds, en poussant des rugissemens qui épouvantent les chevaux.

» En ce moment critique, il faut que quelques-uns des chasseurs serrent de toutes leurs forces les rênes des chevaux pour que le cercle ne soit pas rompu et pour que les plus adroits tireurs, mettant pied à terre, visent le lion, qui ordinairement, au moment où il se dispose à sauter sur les chevaux, semble s'accroupir et mesurer de l'œil la force de ses adversaires et la distance qui les sépare de

lui. C'est dans ce moment qu'il est le plus aisé de le frapper à la tête ou dans une partie du corps où la blessure est mortelle; sa peau ne résiste pas à la balle, il est vrai, mais on ne le tue jamais d'un seul coup. Si par malheur on ne fait que le blesser, ou si les chevaux, frappés de terreur par ses sauts, par ses bonds et ses affreux rugissemens, prennent le mors aux dents et emportent leurs cavaliers, alors les plus grands malheurs ne peuvent manquer d'arriver si les chasseurs ne sont pas tous d'une intrépidité éprouvée et s'ils manquent de prudence et de sang-froid. Mais les colons de ces contrées sont de si habiles tireurs, ils ont tant de sang-froid et d'expérience qu'ils ne manquent jamais d'étendre le lion raide mort dès qu'ils sont à portée.

» Bien s'en faut que dans cette rencontre que les choses dussent se passer avec sagesse et discrétion! Les nègres, qui chemin faisant nous avaient exposé avec complaisance les diverses règles de la chasse du lion et nous avaient recommandé de les suivre fidèlement, furent les premiers à les violer. Les chiens avaient été lancés autour de la retraite de la bête farouche; mais leurs aboiemens n'ayant eu aucun résultat, les nègres se divisèrent en deux ou trois groupes, et poussant leurs chevaux vers ce terrain presque inabordable, firent quelques décharges de mousqueterie. Tous ces efforts furent inutiles. Le lion ne sortit point de sa retraite. Enfin après plusieurs heures employées à faire en vain une battue dans les broussailles, le sang écossais de quelques-uns des chasseurs s'enflamma, et trois d'entre eux, M. Ritchie, dont vous connaissez déjà la rare intrépidité, le capitaine Caméron, et James Ekron, domestique de mon père, prirent la résolution de marcher droit au lion, pourvu que trois nègres, très-adroits tireurs, consentissent à les accompagner et à les aider de leur feu dans le cas où l'ennemi viendrait à accepter le combat.

» Ils s'engagèrent donc dans ces grandes herbes, en dépit des représentations de leurs camarades plus prudens, et s'avancèrent avec de grandes difficultés jusqu'à vingt pas de l'endroit fourré où le lion avait cherché un asile. Il était tapi sur le ventre au milieu de hautes plantes épineuses; à sa droite était un petit espace tout à fait nu. Il leur sembla, comme ils approchaient lentement, que la bête farouche, abritée derrière les feuilles des buissons, tenait les yeux fixés sur eux. Nos hardis chasseurs firent halte et recommandèrent aux nègres de tenir ferme et de faire feu s'ils venaient à manquer le lion. Alors faisant encore quelques pas en avant, ils firent une décharge. Leurs balles allèrent frapper non pas le lion, mais un énorme bloc de pierre rouge derrière lequel il était couché. Peut-être une balle l'atteignit légèrement; mais immédiatement après la décharge, l'animal furieux poussa des rugissemens, et agitant sa crinière et se battant les flancs de sa queue, il s'élança avec une force prodigieuse.

» En ce moment les nègres, au lieu de faire leur devoir et de tirer sur le lion, qui se présentait à eux, furent saisis d'effroi, et, lâchant pied, abandonnèrent nos camarades, qui, ne pouvant aucunement se défendre avec leurs fusils déchargés, voulurent essayer de fuir; mais s'embarrassant mutuellement au milieu des hautes herbes, ils tombèrent l'un sur autre. En un clin d'œil le formidable animal fut sur eux, et d'un violent coup de patte il terrassa M. Ritchie au moment où il se relevait. Il est impossible de dire combien il était effrayant de voir le lion pousser des rugissemens épouvantables, battre la terre et les flancs de sa queue, agiter en tous sens sa crinière, remuer ses gros sourcils, tirer sa langue hors de sa gueule et faire mouvoir la peau de sa face. Sous sa puissante patte il tenait le corps de son ennemi vaincu. On ne saurait se faire une idée de la noblesse et de la fierté de sa pose, de la majesté de sa figure, de l'assurance de son regard. Je ne vis jamais spectacle à la fois plus effrayant et plus magnifique : il semblait que le roi des animaux voulût nous donner une idée de sa puissance et de sa force.

» Mais l'affreux péril de nos amis ne nous permettait pas de jouir de cette scène. Notre sang était glacé dans nos veines, nos angoisses étaient mortelles; nous nous attendions à voir notre formidable ennemi saisir sa victime, la déchirer avec ses ongles et la dévorer. Nous étions à cinquante pas environ, nos fusils armés et prêts à faire feu; mais comment faire usage de nos armes dans cette affreuse conjoncture. Ritchie était entre les griffes du lion, et Caméron et son camarade couraient vers nous en ce moment de manière à recevoir notre décharge si nous eussions fait feu. Tout ceci, comme vous pensez bien, se passa en bien moins de temps que je n'en ai mis à le raconter. Mais ce que nul n'eût osé espérer, c'est que le lion, soit qu'il fût déconcerté par les aboiemens de nos chiens ou par l'aspect de ses nombreux ennemis, soit qu'il eût déjà éprouvé la force de nos armes, après être resté un instant immobile, sembla hésiter, et après avoir tenu ses regards fixés sur nous pendant quelques secondes, abandonna notre ami, étendu par terre sans mouvement comme un corps inanimé. En deux sauts, il se jeta dans le bois, et, écartant avec ses pattes les arbustes et les plantes sauvages avec autant de facilité que si c'eût été des touffes de gazon, disparut à nos yeux.

» Jugez de notre joie en voyant notre ami sauvé! Nous courûmes aussitôt à son secours, et l'aidâmes à se relever. Ritchie était tout couvert de sang; les ongles du lion avaient pénétré de huit lignes dans les chairs, sa peau était horriblement déchirée et pendait par lambeaux; en outre, il avait été terrassé avec tant de force qu'il s'était brisé une côte. Notre malheureux ami souffrait horriblement; il lui était impossible de se tenir debout. On le laissa entre les mains de deux Hottentots qui le mirent à cheval et le reconduisirent à ma ferme; puis nous nous mîmes à la poursuite du lion, qui, d'après les indications que nous donnèrent les nègres, avait pris le chemin des montagnes.

» Les Hottentots parvinrent en peu de temps à trouver la piste du lion, et nous l'aperçûmes au milieu d'une clairière, couché au pied d'un tronc de mimosa, au bord d'un ruisseau qui coule des flancs de la montagne et auquel nous avions donné le nom de *Fontaine du chasseur*. Les Hottentots, ayant fait un circuit, gravirent la montagne au pied de laquelle le lion se tenait étendu; et nous, prenant position sur le côté opposé du ruisseau, nous avançâmes avec précaution et sans être aperçus. Lorsque nous fûmes à la distance de quarante pas, nous lançâmes nos chiens vers la redoutable bête, que nous tenions entre deux feux. En entendant les cris et les aboiemens des chiens, qui se tenaient toujours à une assez grande distance, le lion se releva furieux, poussant des rugissemens; tantôt ses yeux se portaient sur les Hottentots et tantôt sur nous. Nous avions mis pied à terre et nous avancions à petits pas. Tout à coup la bête furieuse, dont les rugissemens étaient plus réitérés, s'accroupit et rapprocha de sa tête les parties postérieures de son corps, de sorte que nous n'apercevions plus que sa crinière, qui se remuait, se hérissait, s'agitait en tous sens, et ses yeux qui jetaient un éclat extraordinaire. Il semblait mesurer la distance qui le séparait de ses ennemis et s'apprêtait à se précipiter sur nous, qui étions plus rapprochés de lui que les Hottentots. Nous fîmes feu

en ce moment, et aussitôt nous vîmes le lion rouler par terre. Il était mortellement blessé; il se releva cependant avec un effort pénible, fit un bond, retomba, et poussant des cris de douleur qui faisaient frissonner nos chiens et nos chevaux, et qui eussent glacé d'épouvante des hommes non accoutumés à cette chasse, il expira.

» Quand nous nous fûmes assurés que notre ennemi avait cessé de vivre, nous nous approchâmes. Ce lion était superbe; il avait atteint toute sa force et sa plus grande taille, et avait six ans, d'après l'avis des Hottentots. Deux balles l'avaient atteint à la tête, une au cou et une au ventre. Il avait onze pieds de longueur, depuis le museau jusqu'au bout de la queue. Sa vigueur devait être prodigieuse. Sa jambe, un peu au-dessous du genou, était si forte, que je ne pouvais pas l'embrasser avec mes deux mains. On l'écorcha; son cou, sa poitrine et ses cuisses n'offraient que des masses de nerfs et de muscles; sa tête, qui était de la grosseur et du poids de celle d'un taureau, fut mise dans de l'eau bouillante afin de la tenir en parfaite conservation. Je fus curieux de connaître le goût de la chair : c'était comme de la viande de bœuf, coriace, très-fade, mais sans aucune odeur désagréable. »

Malgré leurs dédains pour la chasse au courre, malgré leurs merveilleuses histoires de lions et de vigognes, le lendemain, mes jeunes compagnons ne se montrèrent pas moins les plus ardens à poursuivre les pauvres lièvres et les perdrix dont ils avaient fait fi la veille avec de tant mépris!... Aujourd'hui, au moment où j'écris, l'un est dans les Indes, l'autre en Allemagne, un troisième au fond de l'Écosse, Paul habite momentanément Roveredo en Espagne; et moi j'écris à la hâte ces souvenirs pour aller jouir aux Tuileries de la première et belle journée que le printemps paresseux daigne nous accorder, à nous autres pauvres grelottans Parisiens.

UN GANT JAUNE.



Vue de Roveredo.

ASCENSION AU PIC DU MIDI.

Il existe plusieurs *pics du Midi* dans les Pyrénées. On peut citer entre autres le *pic du Midi d'Ossau* ou *de Pau*, le *pic du Midi d'Arrens*, le *pic du Midi de Bigorre*. C'est de cette dernière montagne, haute de 3,012 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'il est question dans ce récit.

Désireux de visiter ce bel observatoire, dont les pluies, des neiges prématurées ou d'importuns nuages m'avaient interdit jusqu'ici l'accès, je me réunis avec mon fils, âgé de quinze ans, en septembre dernier, à deux jeunes prêtres de Montauban, à M. Gignoux de Bordeaux, ainsi qu'à MM. Dussault, Buros et de Capdeville (le premier, principal du séminaire d'Aire, le second, professeur au collége de la même ville, le troisième, aumônier du même établissement). Comme on le voit, les secours spirituels n'auraient pas manqué à notre troupe en cas d'accidens.

Un étranger, qui nous a laissé ignorer son nom, au milieu des mille et mille paroles s'épanchant de sa faconde parisienne, devait être aussi du voyage; mais faute de cheval dans la première heure, il ne put nous atteindre que le lendemain au sommet du *pic du Midi*.

Nous quittâmes Bagnères vers les quatre heures du soir pour nous trouver avant la nuit au hameau d'été de *Tramesaïgues*, bien au-dessus des belles cascades de *Lartigue*.

Quelle riche avenue pour le *pic du Midi de Bigorre* que cette vallée de *Campan* où nous cheminions!... Je l'ai parcourue cent fois... Des cabanes d'*Ordinsède*, mon regard s'est plongé dans toutes ses profondeurs, s'est égaré dans tous ses vallons latéraux, s'est noyé dans ces torrens de vapeurs ou de lumières, qui tour à tour inondent ses rampes et ses plaines... Toujours, oui toujours, ce fut pour moi le même charme. Dans notre société décrépite et corrompue, tout peut devenir mécompte, dégoût ou satiété... Mais la magie des vallées pyrénéennes, oh! c'est de la magie pour tous les âges; et l'on s'y surprend à croire, chaque été, que la vie n'a point coulé, que les années ne se sont point accumulées depuis la première course dans ces lieux de prestige, tant paraissent fraîches et jeunes les impressions que l'on y retrouve périodiquement!

Des mille beautés que la vallée de Campan étale avec orgueil, je ne rappellerai ici que le vallon de *Rimoula*, celui auquel M. Jalan donna sa fille chérie pour patronne en la dotant du nom d'*Elysée-Fanny*. Caché dans un des replis du manteau de verdure qui recouvre toutes les pentes occidentales, *Rimoula* fut longtemps inconnu des étrangers; mais aujourd'hui, ils aiment à s'y enfouir sous d'immenses berceaux d'aulnes et de frênes, à gravir ses belles prairies, à visiter ses heureux et nombreux chalets. Là chaque pas découvre une beauté nouvelle ou donne une grâce nouvelle au même site. C'est une vaste mine d'études et de poésie; c'est un rendez-vous délicieux.

Nous saluâmes en passant ce joli vallon. Au-dessus des frênes et des hêtres qui l'ombragent, au-dessus des monts qui l'enserrent, notre regard s'éleva jusqu'au front du géant que nous voulions attaquer dans la nuit; car le *pic du Midi de Bigorre* domine *Rimoula*, et lance même dans ses détours l'un des gaves nombreux qui s'échappent de ses flancs ou pour mieux dire des montagnes formées autour de lui par ses débris mêmes.

Au village de *Sainte-Marie*, nous laissâmes sur notre gauche le chemin et le gave qui remontent de compagnie à la ferme de Laillole et aux *marbrières d'Aspin*. Après avoir pris dans Gripp deux guides et des provisions, nous montâmes avant la nuit aux cabanes de *Tramesaïgues*, que touche, au bord oriental, le chemin de Bagnères à Baréges par le *Tourmalet*, et d'où nous pûmes admirer dans la soirée les beaux reflets que la lune projetait sur le *pic du Midi*. Ce mont, grâce à cette lueur mourante, se montrait alors au nord-ouest, car nous l'avions tourné depuis Bagnères, sa face septentrionale se trouvant presque inaccessible.

Réunis dans *Tramesaïgues*, nous nous entassâmes avec nos guides (en tout dix personnes) dans un chalet qu'un pasteur nous abandonna. Il était huit heures; nous voulions assister, sur le sommet du pic, au lever du soleil, et nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre, autour de l'âtre où flamboyaient des branches de sapin et des touffes desséchées du rhododendron ferrugineux. Il se trouvait dans cette réunion, comme partout, des impatiens et des rétrogrades. Les impatiens l'emportèrent, et malgré l'avis des guides, qui conseillaient de ne quitter Tramesaïgues qu'à minuit, nous nous mîmes en route à onze heures, à pied et armés de longs bâtons, dont nous avions trouvé un arsenal dans le chalet.

Il me serait difficile de donner une idée aux lecteurs de cette marche dans les ténèbres et dans une région qui domine celle des sapins. Quand j'ai revu le *val d'Arizes* à neuf heures du matin, sous une nappe éblouissante de rayons lumineux, je ne pouvais plus croire aux impressions de la nuit passée. Dans l'ombre, car la lune venait de nous quitter, tout nous était danger : les inégalités du sol, les précipices, les filets d'eau, les torrens... Et pourtant le *val d'Arizes*, que nous remontions, est un vaste pâturage aux doux contours, aux pentes molles et onduleuses, au gave inoffensif.

C'est à la cabane d'*Arizes* que la véritable ascension commence, et pour éviter une fatigue inutile, ceux que la nature n'a pas doués d'une force suffisante peuvent y parvenir sans risque à cheval.

Le *val d'Arizes* avait reçu dans cet été cinq mille brebis qui payaient vingt-cinq centimes par tête à la commune de Bagnères. Vingt-deux pasteurs passaient la nuit dans cette cabane, laissant le soin de leurs troupeaux à des chiens monstrueux, pasteurs en sous-ordre et plus attentifs et plus courageux encore que leurs maîtres. Mais depuis deux jours, chiens, bergers et moutons, tout était descendu dans la plaine.

Au fond du *val d'Arizes*, nous vîmes la faute commise en précipitant le départ. Nous allions atteindre avant le jour le sommet du pic, et il nous faudrait y attendre le soleil sous un froid de plusieurs degrés au-dessous de la

glace. Nous nous assîmes donc autour de la cabane déserte et nous y prîmes quelque nourriture. Il était minuit.

Puis enfin, notre ascension commença vers une gorge ou haut vallon nommé des *Cinq Ours*, et qui se trouve resserré entre le *pic du Midi* et un rocher plus méridional que les pasteurs désignent sous le nom de *la Picarde* : c'est, je crois, l'extrémité nord du *Tourmalet*. Nos guides, chargés de nos manteaux, ouvraient cette marche nocturne, et chacun de les suivre à son tour, en se courbant sur le sentier qui n'a que quelques pouces en largeur, et qu'il fût devenu dangereux de perdre. De fois à autre, un traîneur criait : « Halte ! » Les guides s'arrêtaient, et nous reprenions haleine en gardant avec soin notre rang et les distances. Mais si la pente venait à s'adoucir, on faisait mieux, et vers le milieu de cette gorge, plusieurs se roulèrent même dans leurs manteaux et se livrèrent pendant un quart d'heure au sommeil sur des oreillers de granit.

A deux heures nous avions atteint le *col des Cinq Ours*, le point de jonction des deux sentiers de Barréges et de Bagnères au *pic du Midi*, la noble couche où mourut sans souffrances le savant Plantade après s'être écrié : « Mon Dieu, que tout cela est beau ! » Une nappe d'eau nous fut alors révélée par la scintillation de quelques étoiles qui s'y plongeaient à nos pieds. C'est le *lac d'Oncet*, bassin silencieux comme la mort, gouffre dont l'aspect importune et poursuit l'étranger, qui, gravissant le pic, voit toujours cet abîme béant pour recevoir son cadavre s'il venait à rouler sur les rampes escarpées.

Au *col* ou *hourquette des Cinq Ours*, on se trouve déja à 2,400 mètres environ de hauteur. Le cône du pic, élevé pour nous encore de 600 mètres à peu près, nous restait au nord, et pour le surmonter, il fallait louvoyer encore et courir de fatigantes bordées sur ces rochers abruptes. De même que de la cabane d'*Arizes*, nous nous étions dirigés vers le *col des Cinq Ours*, en tournant la face orientale de la montagne ; de même, après une courte halte au-dessus du *lac d'Oncet*, nos guides nous dirigèrent vers une autre gorge bien plus élevée et que forme le *pic du Midi* avec le *Pla d'Aule*, montagne qui lui est inférieure au sud-ouest. Cette gorge est sans verdure. Un petit lac s'y enfouissait sous la neige et nous parut glacé.

C'est là que nous parvinrent les premières nouvelles de l'étranger qui devait se joindre à notre troupe et qui, faute de cheval, était demeuré en arrière. Son guide s'était mis à nous poursuivre de ses cris en gravissant après nous la montagne. Lorsque, en lui répondant, nous nous aperçûmes des beaux et innombrables échos qui peuplent ces hautes solitudes, ce fut un feu roulant de clameurs de part et d'autre jusqu'à notre réunion. Nous allions atteindre la cabane pyramidale qui domine le rocher le plus élevé du *pic du Midi*.

Mais ici nous attendait la peine de notre précipitation. Le jour ne paraissait point, et c'est en vain que nos regards, tournés du côté des montagnes de l'Ariége, y recherchaient les faibles indices de son approche… Quelques-uns de nous envahirent cette cabane, construite de blocs entassés et où se tamisait l'ouragan ; les autres se couchèrent sur des débris de roche, et c'est ainsi que nous attendîmes l'aurore, que vinrent enfin nous annoncer deux joyeuses alouettes, en voltigeant et en chantant autour du plateau où nous gisions haletans et transis à la fois.

Mais aussi quelle noble récompense de ces souffrances et de ces fatigues *quand la lumière se fit* et que le soleil vint jeter sur cette magnifique scène la magnificence de ses rayons ! Ne parlons pas ici des plaines immenses qui se déroulent au nord du pic ! les yeux s'y perdent comme la pensée dans l'infini. Ces vallées mêmes, si belles quand on les contemple d'une hauteur médiocre, n'ont plus pour l'observateur placé sur le *pic du Midi* leurs couleurs et leur magie : creusées en précipices, elles n'obtiennent qu'un regard d'effroi. Mais cette chaîne centrale des Pyrénées, dont le *pic du Midi* est un contre-fort, cette ligne imposante de glaciers, ces cent lieues de montagnes dont nous avions conquis la vue, cette superbe *Maladetta* que nous apercevions par delà Luchon, ce *pic de Neouvielle* (vieille neige) qui nous apparaissait en face ce *Mont Perdu*, ce *cylindre*, ces *tours du Marboré*, cette *brèche de Roland*, ces *vignemales*, dont les formes hardiment tranchées se dessinaient si nettement dans l'azur du ciel d'Espagne, tant leurs proportions sont colossales ; voilà le spectacle qui absorba notre admiration et qui dédommage au centuple l'esprit des fatigues du corps dans l'ascension du *pic du Midi*.

Au premier aspect tout est chaos, et dans le trouble où nous jetèrent tant de rochers empilés jusqu'au ciel, nous ne démêlâmes pas l'ordre que Dieu a mis dans tous ses ouvrages : on dirait une ébauche gigantesque, immense, comme seul il peut en faire ; on dirait des matériaux entassés pour une nouvelle création. Mais peu à peu tous ces monts se rangent avec symétrie devant l'observation revenue de sa surprise, et dès lors vous les reconnaissez : vous distinguez chaque pic primitif au milieu du groupe qui se forma autour de lui, aux dépens de sa cime et de ses flancs ; vous étudiez leur nature à leurs formes, à leurs lignes plus ou moins hardies, à leurs rochers plus ou moins abruptes, plus ou moins dégradés, à leurs cônes plus ou moins évasés. Et votre pensée, prenant son essor du sommet du *pic du Midi*, s'envole de cime en cime comme un aigle des montagnes et s'enorgueillit du monde sublime et nouveau qu'elle vient de conquérir.

Si de cette ligne centrale, l'observation se replie sur le *pic du Midi*, quel vaste sujet autour d'elle d'études et de méditations ! Sur cette cime que la foudre mutile tous les ans, les siècles ont produit bien d'autres ravages, et lorsque l'on y découvre les effroyables déchirures que la montagne éprouva de la tête aux pieds, vers le sud-ouest et vers le nord, on ne s'étonne plus des ruines immenses dont le *pic du Midi* a parsemé toutes les gorges et toutes les vallées qui prennent naissance dans son voisinage. Ces déchirures forment deux précipices d'où les guides nous écartaient avec soin, à cause du peu de solidité de leurs rebords, comme des vertiges qu'ils inspirent ; et leur parole, si respectueuse d'ordinaire, devint impérieuse lorsque, au mépris de leurs conseils, nous voulûmes nous en approcher. Et pourtant c'est dans la gueule même du gouffre que ces hardis montagnards se réfugient contre les vents impétueux qui désolent cette haute région.

Le précipice qui s'ouvre au sud-ouest a reçu le nom de *vallon des Isards*. Le chasseur le plus agile et le plus intrépide n'oserait s'y hasarder à la poursuite du chamois pyrénéen. Des aiguilles de granit ou d'un schiste presque aussi dur menacent en effet d'y punir de mort la première chute, et si nous n'en avions pas le témoignage du respectable Dussaulx, dans son *Voyage à Barréges*, je douterais moi-même de la vérité d'une anecdote que j'ai cru pouvoir cependant accueillir en ces termes dans mes souvenirs des Pyrénées :

« En 1773, un jeune officier du régiment de *Vivarais*, » que l'on nommait M. de *Saint-Amand*, commit l'im- » prudence de s'y hasarder et y tomba. *On le vit bondir* » *dans le gouffre de roche en roche, comme un boulet*

» *à ricochets* (1); et l'on s'empressa d'aller à Baréges demander des secours, non dans l'espérance de lui sauver » la vie; mais pour tenter de ravir ses tristes restes aux » aigles qui planent constamment au-dessus de ces gorges. » M. de Laurière, qui commandait alors à Barréges, envoya » sur-le-champ douze soldats et quelques montagnards » sous les ordres d'un sergent plein de force, d'intelligence » et d'intrépidité. Le sergent, après avoir posté sa petite » troupe, descendit seul dans cet abîme, dans cet immense » tombeau... Le ciel devait un miracle à son courage, il » l'obtint... On le vit rapporter vivant le corps meurtri, » déchiré, sanglant de M. de *Saint-Amand;* et un habile » chirurgien le rendit sain et sauf à sa mère et à ses amis. » On croit que sa chute fut rompue de temps en temps par » le fusil qu'il portait en bandoulière. »

(1) Expressions d'un camarade de M. de Saint-Amand, qui assista à sa chute.

J.-F. SAMAZEUILH (*correspondant*).

LES TUILERIES.

QUELQUES DÉTAILS D'INTÉRIEUR.

C'est par les ordres de Louis XIV que les admirables peintures de Mignard, et d'autres célèbres artistes ses contemporains, sont venues embellir les voûtes du palais bâti par Philibert de Lorme, enrichies en même temps par des dorures et des sculptures comparables à celles de Versailles. C'est aux Tuileries que, pendant ses plus belles années de jeunesse et de gloire, ce prince donna les fêtes galantes et chevaleresques, dont la reine n'était pas toujours l'objet, et donnèrent leur nom à la place du Carrousel. Et si l'on doutait que ce séjour eût été décoré par lui d'une manière tout à fait royale, qu'on lève les yeux, dans la salle du Trône, et au-dessus de ce fauteuil, simple dans sa forme, riche dans sa matière, qui aux jours solennels sert de trône au *roi des Français*, l'on verra briller dans la frise, anciennement peinte en or, le soleil, emblème adopté par Louis XIV, le glorieux *roi de France*, avec la célèbre devise : « *Nec pluribus impar*, » subtilité latine dont le sens se comprend mieux qu'il ne s'explique.

Louis XV, Louis XVI, la convention, le directoire ont passé par la royale demeure, laissant des souvenirs nuls ou des souvenirs sanglans que nous ne voulons pas évoquer. Aucune trace de ces époques ne subsiste sur ces lambris, si ce n'est quelque fleur de lis d'or qui paraît çà et là, malgré les changemens opérés sous l'empire.

L'empire, autre grande phase politique, est profondément empreint dans les appartemens des Tuileries. Tous les embellissemens exécutés par la peinture et la sculpture y portent le cachet militaire, tous depuis la première et la plus modeste antichambre jusqu'à la salle des Maréchaux. Dans cette première antichambre, l'œil qui sait voir aperçoit avec plaisir les siéges en tapisseries, et jusqu'à l'écrin placé sur la cheminée, qui furent mis là sous l'empereur, et dont les sujets retracent avec fidélité, pour la plupart, les costumes militaires des soldats d'alors. Dans toutes les salles l'aigle a disparu; mais il semble qu'il se révèle en vingt endroits sous les couches d'or dont il fut recouvert par la restauration.

1830 a retrouvé le cachet de l'empire; la décoration a conservé le même aspect militaire, simple et sans forfanterie, et les productions des arts sont venues dans plusieurs parties égayer la gravité du lieu.

Si le lecteur veut nous suivre dans notre incursion, voici, près de l'antichambre dont nous avons parlé la salle du Conseil, où l'on arrive aussi par le salon bleu. Une simple table ronde, autour de laquelle ont siégé tour à tour bien des ministres; le fauteuil du roi; quelques plumes qui ont signé et signeront encore des lois et ordonnances; puis autour de la salle, des tableaux modernes achetés par le roi aux expositions solennelles du Louvre.

Ensuite le salon bleu, orné aussi de tableaux anciennement acquis : nous y remarquons le tableau de *Daphnis et Chloé*, de Gérard, la *Mort de Roland*, de Michallon, le *Mazeppa*, de Vernet.

La bibliothèque, dont le plafond et les panneaux sont ornés de délicieuses peintures de Mignard, bibliothèque simple dont les classiques rayons portent Montesquieu, Racine, Voltaire, Rollin, Bossuet, et ne portent pas encore M. Hugo et M. de Lamartine.

Un petit cabinet où figure un bureau d'acajou comme le vôtre et le mien, mais qui n'est point le bureau du roi. Cette petite pièce est l'ancien cabinet de toilette de Charles X.

La chambre qui suit la chambre à coucher de Charles X, aujourd'hui changée, est un salon de famille. Il y reste des tables où peut-être on joua le whist. Un seul portrait de famille orne ce salon, c'est celui de la reine des Belges, par Scheffer. Sur une grande console est un coffret précieux, en or ciselé, donné par Mazarin à Louis XIV; on ne surpassera pas aujourd'hui l'art qui brille dans cet admirable ouvrage.

Le salon dit de Louis XIV, aujourd'hui grande salle d'attente, riche comme les salons de Versailles, orné de quelques petits meubles de fantaisie anciens et d'un goût assez bizarre, et de l'original des tableaux de Gérard, représentant le duc d'Anjou fait roi d'Espagne.

La salle du Trône, resplendissante de ses anciennes dorures, notamment les deux anciens trophées d'or qui accompagnent le trône, et dont les écussons portent, l'un le *roi Robert* (Robert dit le pieux) 1230; l'autre *Henri IV*, 1580.

La galerie de Diane, riche de peintures, aujourd'hui salle à manger de la famille royale.

Le salon d'Apollon, orné d'un magnifique tableau représentant le triomphe de ce dieu; puis le salon blanc, orné de précieux meubles de Boule.

La salle des Maréchaux, sanctuaire de gloire, où parm

les trophées de drapeaux apparaissent les portraits des douze maréchaux de France et les bustes d'une foule de nos généraux les plus illustres.

Le petit salon de la Colonne, où figure une copie en bronze de la colonne de la grande armée, de six pieds de haut, merveilleusement exécutée par Brenet.

La magnifique galerie de Louis-Philippe, ornée des statues en marbre de Daguesseau et de l'Hôpital; et à l'autre extrémité, la statue de la Paix, en argent massif, offerte à Napoléon par la ville de Paris.

Enfin la salle des Travées et la chapelle du château.

Nous joignons ici deux des costumes de la livrée royale.





Livrée de la maison du roi.

Voici maintenant quelques détails sur l'appartement de monseigneur le duc d'Orléans :

Cabinet du prince royal. — Le cabinet de travail, pièce assez vaste, est tendu en étoffe de soie verte, à fond broché uni et à reflets chatoyans d'émeraude; la bordure est en grecques d'or sur un fond vert; les rideaux sont en soie blanche avec encadrement vert et or; les portières sont de la même étoffe que la tenture. A tous les angles, les tentures sont arrêtées par des baguettes dorées qui rehaussent à merveille la richesse des étoffes. Ce détail se retrouve dans chacune des pièces dont il nous reste à parler. Cheminée en marbre blanc ornée de bronzes, un peu lourde. Dans cette pièce sont quelques petits meubles en palissandre, d'un fort beau travail; mais la pièce capitale de l'ameublement est un vaste bureau, modèle du dix-huitième siècle, à incrustations en bois de différentes couleurs; le tambour de ce bureau est orné d'écussons allégoriques et de devises en l'honneur de la science et des beaux-arts; les pieds, ornés de bronze, sont d'un bon modelé et d'un fini précieux. Aux deux extrémités sont couchées deux grandes figures en bronze, supportant des candélabres: c'est riche et simple tout à la fois. Nous avons surtout remarqué la perfection du dessin de ces incrustations et la parfaite harmonie avec laquelle les différens tons sont nuancés.

Salon particulier du prince. — Le salon contigu est tendu de soie bleue damassée à grands ramages couleur sur couleur, bordure en or sur fond bleu à dessins grecs. Les fauteuils, les canapés et les chaises sont en bois doré, à ornemens Pompadour, et recouverts de soie bleue brochée à fleurs d'or. Portières et rideaux pareils à la tenture.

Chambre à coucher. — La chambre à coucher est tendue de soie damassée de couleur bouton d'or, riche de tons et d'effets; portières pareilles; rideaux en soie blanche et à encadremens jaunes et or. Le lit, dont les rideaux ne sont point encore posés, est fort simple, en acajou orné d'incrustations. Le tapis, fort riche, à dessins rehaussés d'or et à arabesques imitant les riches tapis de l'Asie, est à lui seul une merveille sortie des magnifiques fabriques d'Aubusson. Sur la cheminée, on a placé une pendule à incrustations d'or et d'argent sur un fond de bois de différentes couleurs. Cette pendule porte la signature de Bréguet.

Grande salle à manger et salon d'attente. — La salle à manger, très-vaste pièce, est revêtue de marbre de Sienne et supportée par des colonnes blanches à chapitaux dorés.

Le salon des aides de camp, que l'on traverse avant de pénétrer dans le grand salon de réception et dans les appartemens particuliers de la princesse qui se trouvent à la suite, demanderait à lui seul une longue description détaillée. Figurez-vous un musée complet de richesses de toute espèce. Sur la muraille, les deux têtes de Schœffer si admirées aux expositions de 1833 et 1834; la plupart des tableaux remarqués de notre école française moderne : Delaroche, Delacroix, Brémond, Delaberge, Decamps, etc., et les merveilleux groupes de Barye, disposés çà et là et sur des étagères vitrées; la plus merveilleuse, la plus variée des collections de curiosités de tous les temps, de tous les pays et de tous les arts!



Vue des Tuileries.

Grand salon de réception. — A la suite du salon des aides de camp s'ouvre le grand salon de réception, pièce d'apparat, aussi somptueuse et aussi riche que le comportait sa destination royale. Sur le fond blanc du plafond se détachent des arabesques et des moulures en or d'un style riche et sévère. L'appartement est entièrement tendu en velours cramoisi sur lequel des colonnes torses, entourées de feuillage, en ronde-bosse en or mêlé d'argent, ont été appliquées de distance en distance. Aucune description ne pourrait reproduire l'effet de cette magnificence. Deux fort grands lustres en bronze sont pendus au plafond. Les portières sont en damas rouge broché d'or. Entre les deux portes, ainsi qu'entre les croisées percées sur l'un des grands côtés, on a placé des consoles en bois d'ébène, sculptées sans beaucoup de relief, en style de la renaissance et d'un travail délicat et plein de vie. Sur l'une de ces consoles, on a posé un magnifique vase de grande dimension. L'autre, entre les deux portes d'entrées, sert de piédestal à un groupe de Barye, en bronze, représentant une chasse au tigre par des cavaliers montés sur un éléphant.

Salon particulier de la princesse. — En sortant du grand salon, vous entrez dans le salon particulier de Mme la duchesse d'Orléans. Là il faut littéralement tout admirer : le parquet d'abord, admirable mosaïque d'incrustations de bois de toutes couleurs; puis le plafond, enrichi d'une somptueuse rosace d'or, de laquelle pend une magnifique lampe, simple d'ornemens et de style, et qui a su rester légère malgré sa richesse; ensuite cette tenture élégante, coquette et somptueuse tout à la fois. Sur une étoffe de soie à fond blanc broché ressort un semis de bouquets détachés, aux nuances délicates, au dessin gracieux, et qui sont séparés par de petites rosaces d'or. Tout, jusqu'aux encadremens des glaces à moulures ouvragées et gracieuses; tout, jusqu'aux bras sculptés dans le goût de Gouthières et qui s'élancent de chaque côté de la glace principale, tout a été choisi avec un goût et une entente parfaits. Il ne faut excepter ni les rideaux, ni les portières en soie blanche rehaussées de bordures et de crépines d'or.

Chambre à coucher de la princesse. — Nous voici dans la chambre à coucher de la princesse. Cette chambre

est tendue en damas rouge à grands ramages ; les rideaux et les portières sont de la même étoffe. Les glaces, encadrées d'ornemens à branches et à rameaux, en style Louis XV, sont d'une dimension et d'une pureté irréprochables. La vaste alcôve est tendue de satin blanc, froncé en gros tuyaux de distance en distance ; une draperie en damas rouge, qui rappelle la tenture de la chambre, court au sommet. Cette bordure, non pas drapée, mais taillée en dents inégales, bordée de crépines et enrichie de torsades d'or, nous a semblé une nouveauté d'un goût exquis. Le plafond de l'alcôve est en satin blanc froncé à gros bouillons ; les rideaux sont en satin blanc encadrés de larges bordures en or.

Cabinet de toilette. — A la suite de la chambre à coucher se trouve le cabinet de toilette, boudoir somptueux, entièrement meublé en style Pompadour ; au fond de ce cabinet, une riche baignoire placée dans une espèce d'alcôve ; des commodes et des consoles de Boule, irréprochables, en bois d'ébène incrusté de cuivre et d'arabesques d'un goût précieux ; une table moderne, destinée à supporter les détails de la magnifique toilette d'Aucoc, est placée dans cette pièce tout entière tendue de damas gros bleu, rehaussé de bordures en or, d'un effet sévère, mais élégant et de bon goût.

Cabinet de travail. — Nous n'en avons point encore fini avec ces merveilles. Il nous reste à parler du cabinet de travail et de l'oratoire particulier de la princesse, qui se trouvent placés à quelque distance.

Le cabinet de travail, à peu près pareil à celui de M. le duc d'Orléans, est tendu en soie verte à petites rosasses d'or ; rideaux et portières pareilles, encadrées de larges broderies d'or à dessins grecs. Nous avons remarqué dans cette pièce deux piédestaux destinés à supporter des bustes en marbre d'un travail d'incrustation admirable. Sur un fond en marbre bleu-turnin se détachent des incrustations d'argent dont les enroulemens et les arabesques d'argent sont d'un effet et d'un travail au-dessus de tout éloge.

Oratoire. — L'oratoire de la princesse, qui est contigu à son cabinet de travail, est d'un aspect sévère et d'une simplicité de bon goût. Il est tendu d'étoffe de laine brochée, de couleur solitaire, encadrée de bandes de velours cramoisi, de la largeur de quatre doigts. Sur l'un des côtés de cette pièce est placé le tableau de Scheffer *le Christ consolant les misères humaines*, qui a été remarqué à la dernière exposition. Au fond de cette pièce, une chaire en acajou, un prie-Dieu pareil en face, des portières et des rideaux assortis, voilà tout.

DESCENTE DANS LA MINE DE HOUILLE DE LITTRY.

C'était en 1832 ; — dans un voyage que je faisais en Normandie, je passai par Bayeux, ville aux antiques souvenirs et riche encore d'une de ses vieilles basiliques qui font le bonheur et la joie de l'antiquaire. Mais s'il admire, il ne peut s'empêcher de gémir sur ce monument si sottement réparé ; il voit avec douleur un dôme d'architecture du dernier siècle peser de tout son poids sur des constructions du moyen âge, il maudit dans sa colère les bedeaux stupides et le maçon qui ont entrepris cette mauvaise construction, qui est aussi ridicule à voir que le serait une suave vierge de Raphaël à laquelle le pinceau de Vanloo aurait ajouté un chignon crêpé et poudré à blanc.

Ce fut encore plein de l'admiration que m'avait inspirée cette vieille cathédrale, hérissée d'anges, de saints et de bêtes fantastiques avec leurs dentelles de pierre, et irrité du vandalisme de certains architectes que j'arrivai aux mines de Littry.

Littry n'offre rien de remarquable à l'extérieur ; vous ne trouvez rien de saillant dans sa physionomie, ce qui offre seulement quelque intérêt c'est sa mine de houille.

Ce fut en mil sept cent et quelques années que M. de Balleroi, faisant creuser un fossé, remarqua une substance noirâtre qu'il prit pour des traces d'une mine de fer ; plus tard il fut reconnu que c'était de la houille. On fit creuser, et maintenant encore on exploite la mine qui s'y trouve.

Il y a trois ouvertures que les ouvriers appellent *fosses*, par lesquelles on descend dans cette mine. Elles sont au nombre de trois, d'abord pour faciliter l'exploitation, ensuite dans la crainte que l'une d'elles venant à se boucher par une voie d'eau, les ouvriers puissent sortir du lieu de leurs travaux.

C'est par la fosse dite de Sainte-Barbe que je suis descendu ; à l'œil de cette fosse est une machine à vapeur de la force de vingt chevaux. Sa destination est de monter le charbon dans de grands seaux et à vider la mine de l'eau qui s'y trouve, eau qui sert ensuite à entretenir cette même machine.

Pour arriver à la houille par cette fosse, on est obligé de parcourir trois cent quarante-huit pieds ; son ouverture est de quatre pieds carrés, et dans toute sa longueur sont des planches placées verticalement pour empêcher l'éboulement des terres. C'est par cette ouverture que la machine à vapeur monte et descend les seaux, mais les mineurs, eux, descendent par une petite ouverture qui est pratiquée à deux ou trois pieds de la grande au moyen d'échelles ; et de vingt-cinq pieds en vingt-cinq pieds se trouve une trappe qui s'abat pour former un plancher, de sorte que si un ouvrier tombait, il ne ferait qu'une chute de vingt-cinq pieds, ce qui déjà est très-raisonnable.

Maintenant que j'ai exposé la disposition du lieu, je vais parler de mon voyage souterrain.

D'abord on me fit changer de vêtemens : au pantalon de casimir succéda le pantalon de toile blanche, une veste de même étoffe remplaça le frac pincé et boutonné jusqu'au menton, et l'on me mit sur la tête un vieux chapeau auquel, en guise de plumet, on ajouta une chandelle allumée, rendue fixe à l'aide d'une poignée d'argile. Après cette toilette préliminaire, on m'invita à descendre dans notre voiture de voyage (c'est une espèce de cuve attachée par trois chaînes à la corde de la machine à vapeur). C'est ainsi que toujours descend le commis-inspecteur ; ce dernier était avec moi. Mon compagnon était vêtu comme moi. Il est à remarquer que quand les hommes vont sous terre, ils sont égaux : passez-moi la réflexion philosophique. Il avait de plus une lanterne et un chandelier. Ce chandelier mérite d'être décrit : c'est un morceau de fer aigu par un bout pour qu'on puisse l'enfoncer dans les murailles ou l'attacher à son chapeau, par l'autre bout il est percé d'un trou pour recevoir la chandelle ; tout mineur est pourvu d'un semblable chandelier.

Pendant le temps que nous mîmes à descendre les dix premiers pieds, j'éprouvai une espèce d'hallucination, mais cela dura peu. Au reste cet étourdissement n'aurait jamais duré longtemps, car bientôt je reçus une aspersion assez abondante ; à peu près à moitié de notre course perpendiculaire, nous eûmes à subir un fort arrosement : il était causé par une fissure que les eaux avaient faite aux planches qui soutiennent les terres. Le commis héla les hommes d'en haut, et l'on nous fit remonter jusqu'à la hauteur de la fissure ; alors il se mit en devoir de la fermer d'une manière qui m'étonna un peu : il fit avec un ciseau une seconde fente

à côté de la première, et après cette réparation, nous continuâmes sèchement notre descente, qui dura cinq minutes, déduction faite du temps employé à boucher la petite voie d'eau. Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où sont les travaux, on attira notre embarcation avec des crochets, et nous pûmes mettre pied à terre.

La presque obscurité de notre voyage, malgré nos plumets allumés, me rendit grande la clarté que répandent les chandelles placées à quelque distance les unes des autres, dans les divers embranchemens de la mine.

Nous fûmes reçus par un second commis, qui reste dans la mine pour surveiller les travaux, tandis que celui qui m'avait accompagné n'y descend que pour quelques momens. Là on m'arma d'une petite béquille, dont je ne compris pas d'abord l'utilité, attendu qu'elle n'avait pas plus d'un pied et demi de hauteur, mais qui plus tard me fut d'un grand secours. Nous marchâmes à peu près soixante ou quatre-vingts pas sans rencontrer personne, suivis que nous étions par un enfant qui portait une chandelle et la poudre que le commis devait distribuer aux mineurs pour faire sauter des fragmens de charbon de terre. La voie dans laquelle nous marchions, comme toutes les autres, était bordée de parois faites d'une espèce de pierre que l'on trouve dans la mine; cette pierre a un fil et ressemble beaucoup à des pétrifications, elle se trouve immédiatement sur la houille. Sur les parois sont des poutres placées transversalement, que l'on a soin de remplacer quand elles commencent à menacer ruine, ce qui présente de très-grands dangers; car il arrive malheureusement assez souvent que pendant que l'on est occupé à remplacer l'ancienne solive, il se fait de forts éboulemens. Bientôt nous rencontrâmes des enfans attelés à de petits traîneaux sur lesquels sont des baquets contenant à peu près trois pieds cubes de charbon. Les enfans occupés à ces travaux sont âgés de quinze à dix-huit ans; d'autres, plus jeunes, parcourent les voies avec un vase en bois plein d'eau pour humecter les planches qui sont sur le sol pour faciliter l'action des traîneaux. Tout ouvrier travaillant dans la mine n'a qu'un simple caleçon pour vêtement. Les uns sont occupés à faire des murs, les autres creusent, quelques-uns font sauter la mine. Voici comment on s'y prend.

On fait dans la houille, à l'aide d'un long ciseau, un trou de deux ou trois pieds de profondeur, ouvrage qui me parut très-pénible, car les ouvriers qui le faisaient suaient tellement que de leurs corps s'élevait une vapeur semblable à celle qui s'élève de l'eau chaude. Quand le trou est achevé, on y introduit la poudre à canon; on a un tube en cuivre que les mineurs nomment épinglette et qui est de la longueur du trou; dans le bout opposé au paquet de poudre qu'on a mis dans le fond du trou, l'on met un peu de poudre que l'on allume avec une mèche assez longue pour donner le temps à l'ouvrier de se retirer. Le feu, prenant dans un bout, se communique à l'autre en parcourant l'intérieur de l'épinglette, et la mine saute. L'explosion n'est pas aussi forte que je le croyais, ce n'est qu'un bruit mat.

Les hommes qui travaillent dans la mine y restent douze heures, c'est-à-dire qu'ils descendent le soir à six heures pour ressortir le matin à la même heure; d'autres les remplacent et restent également douze heures, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Ils sont tous grands et forts, mais ils ont le teint de la plus grande pâleur.

Après être restés une ou deux heures, mon cicerone et moi nous remontâmes par le moyen qu'on avait employé pour nous descendre. Nous mîmes sept minutes à remonter. Il y a toujours en haut de l'eau chaude pour se laver et du feu pour sécher ses vêtemens. Une chose assez étonnante, c'est qu'il y a dans la mine une grande quantité de souris, ce qui force les ouvriers à suspendre leur nourriture afin de ne pas être dévalisés.

De distance en distance sont des portes qui servent à intercepter les courans d'air et à les renvoyer du côté des travailleurs, sans cette précaution ils seraient privés d'air et asphyxiés, mais par le jeu de ces portes on peut diriger l'air comme il est nécessaire.

A propos je n'ai pas dit à quoi sert la béquille dont on vous arme en arrivant. La voûte est tellement surbaissée à certains endroits qu'on est quelquefois obligé de marcher l'espace de plus de deux cents pas entièrement courbé : c'est alors que la béquille est d'un véritable secours.

Jehan RATEL.

JOURNAL.

Il reste bien peu de place pour le *Journal*, et cependant que de choses il y aurait à mentionner et à redire des événemens artistiques du mois écoulé : l'ouverture du Salon et l'immense succès de trois de nos artistes; Schœffer, avec sa *Marguerite* et son *Mignon*, de Goëthe, poétiques et célestes figures! Biard avec ses *Ours blancs*, ce drame dont on frémit et sa *Sortie du bal*, qui fait éclater de rire; Decamp, enfin, avec des scènes arabes ruisselantes de soleil et resplendissantes de couleur.

Quelques théâtres obtiennent des succès inouïs : *les Pilules du diable* surtout, au Cirque, adorable bouffonnerie, féerie réjouissante qui semble un conte d'Hoffmann réalisé et qui amuse sans fatigue (notez ces deux points-ci).

Au Gymnase, *Maria*, *Maurice* et *la Gitana*, triple succès pour Mme Volnys, pour Bouffé et pour Mlle Nathalie.

Au Français, l'échec de Mlle Rachel dans *Esther*.

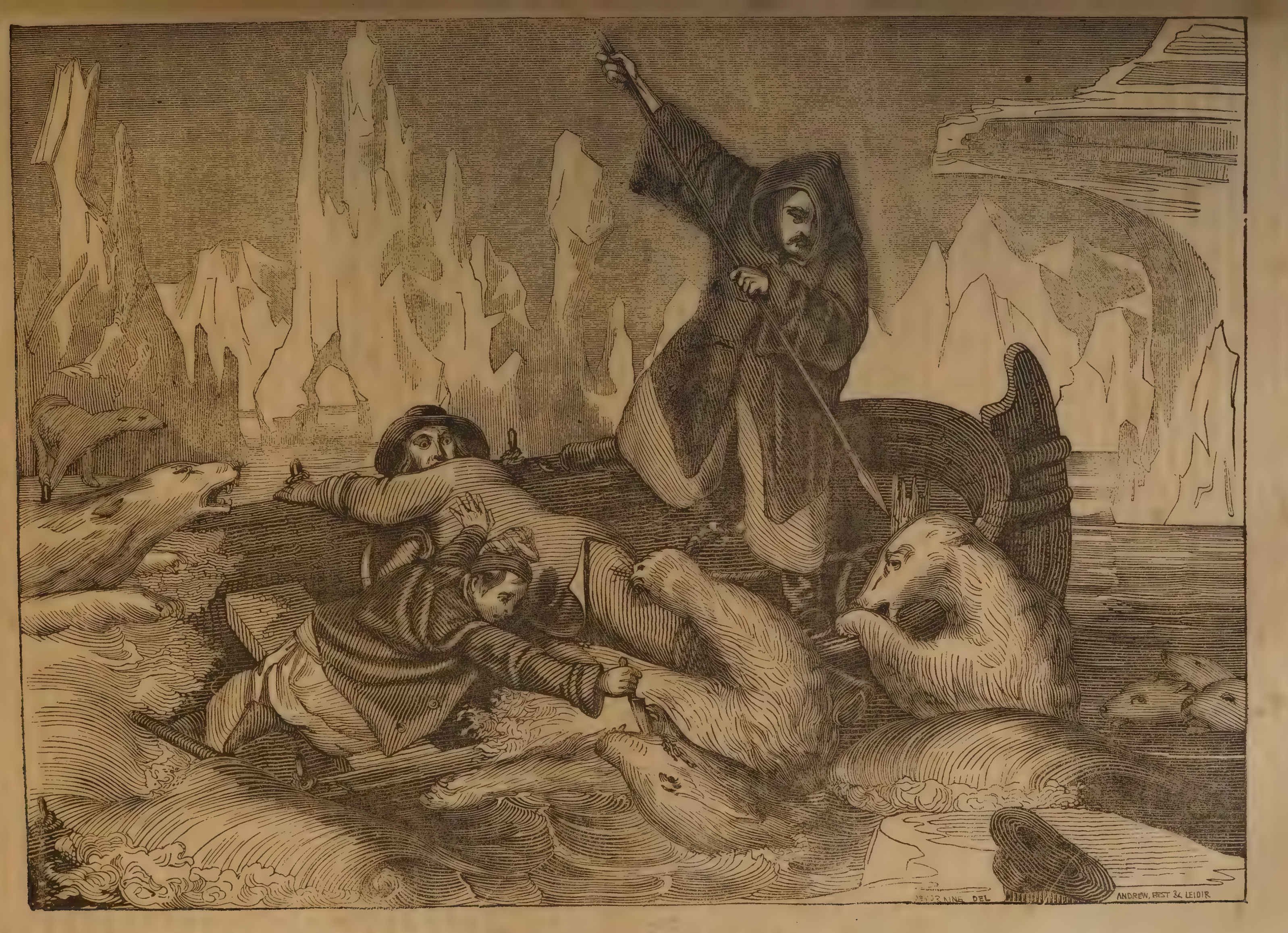
A la Gaîté, toujours *le Sonneur de Saint-Paul*.

L'Opéra-Comique, les Variétés, l'Ambigu et le Palais-Royal n'ont pas donné de pièce nouvelle qui vaille l'honneur d'une mention.

Au Vaudeville, de la solitude et de l'ennui.

L'Opéra va jouer bientôt *le Lac des fées*, charmant opéra de M. Auber.

Le Diorama a été incendié.



Barque attaquée par des ours blancs.

ÉTUDES HISTORIQUES.

ALDOVRANDUS MAGNUS.



Vue de Bruges.

CHAPITRE PREMIER.

LA MÈRE.

On voit encore à Bruges, non loin de l'Académie royale de peinture, une maison en bois dont la construction date évidemment du quinzième siècle. Transformée de nos jours en une sorte de ferme où l'on amène et d'où l'on emporte sans cesse des voitures de fumier, elle n'en etait pas moins en 1490 la demeure du plus riche marchand de la riche ville de Bruges. Ce marchand se nommait Nicolas Aldovrandt et envoyait chaque année dans le Levant vingt vaisseaux chargés de drap et de toiles ; ils rapportaient en échange de leur cargaison des marchandises de ces contrées étrangères. Un pareil commerce bien entendu et entrepris avec des fonds considérables lui valait chaque année vingt-cinq à trente tonnes d'or : aussi fut-il un de ceux qui se réjouirent le plus quand les querelles élevées entre l'archiduc Maximilien et les bourgeois de Bruges s'apaisèrent enfin et permirent à la paix de revenir et de favoriser l'industrie et les spéculations.

Un soir, après avoir passé la journée entière à faire expédier des marchandises, à dicter des lettres à ses commis et à surveiller la manière dont vingt scribes tenaient ses écritures de commerce, il rentra dans la grande salle revêtue de boiserie où se tenait sa femme. Il ne put réprimer un mouvement d'humeur en la voyant caresser avec tendresse un jeune homme de quinze à seize ans assis à ses pieds et

qui laissait aller languissamment la tête sur les genoux de sa mère.

— Par le saint sang! fit-il, Antonius n'est-il point d'âge à se passer de ces câlineries? Faut-il voir un grand garçon, à qui la barbe seule manque pour qu'il soit tout à fait un homme, se livrer à des mignardises dont rougirait une petite fille de sept ans.

A la brusque voix de son père, Antonius s'était levé, et la tête baissée, son visage frais et rose à demi caché sous sa longue chevelure blonde, il écoutait les remontrances de son père sans répondre et les yeux pleins de larmes.

— La belle chose, continua le vieux marchand, la belle chose que de porter un bonnet de velours qu'une goutte de pluie gâterait sans remède et des habits de soie qui coûtent plus d'argent que vous n'en sauriez gagner dans une année entière! Vrai Dieu! votre mère est bien déraisonnable d'encourager de pareils ridicules.

Celle à qui s'adressait le dernier reproche sorti des lèvres grondeuses de maître Aldovrandt se leva du fauteuil ciselé où elle était assise et vint doucement vers la fenêtre dans l'embrasure de laquelle se tenait son mari. Si l'on n'eût connu les immenses richesses de ce dernier, on se fût difficilement expliqué comment un vieillard si morose avait pu épouser une si belle et si douce créature. Elle pouvait compter trente-deux ans tout au plus, et de magnifiques cheveux noirs, nattés avec soin, encadraient avec beaucoup de charme son front pur et son visage pâle, empreint de je ne sais quelle mélancolique majesté. Fille du bourgmestre de Bruges, il lui avait fallu, seize années auparavant, sur l'ordre de son père, abandonner la cour de la comtesse Marie, sa marraine, pour épouser maître Aldovrandt, veuf en secondes noces et le plus riche marchand de la ville entière. Ni l'un ni l'autre ne trouvèrent le bonheur dans cette union: Aldovrandt ne put jamais pardonner sa propre laideur et son grand âge à la belle et jeune femme qui vint habiter sous son toit; et il fut impossible à celle-ci, malgré sa résignation aux volontés paternelles et son désir de remplir ses devoirs d'épouse, d'oublier la cour brillante de sa marraine et de comparer son existence actuelle à celle d'autrefois. Pour complaire à Aldovrandt, il aurait fallu vêtir la robe de bure, se lever au point du jour, se mettre à la tête des travaux du ménage et donner aux servantes l'exemple de l'ardeur à la besogne. Marguerite ne se sentit jamais un pareil courage, et elle n'essaya même pas une seule fois de plonger ses petites mains blanches dans une cuve à lessive qui les eût corrodées. Elle passait les journées entières dans la grande salle où son mari était venu la rejoindre, sans autre distraction que son livre d'Heures et son luth, sans autre consolation que son fils. Elle opposait aux ordres impérieux de son mari et à ses remontrances parfois brutales la plus efficace et la plus invincible de toutes les résistances, la force d'inertie. Jamais elle ne répliquait, jamais elle ne discutait. Une obéissance absolue semblait en apparence devoir être le seul résultat des injonctions qu'elle recevait; mais cette organisation faible et timide ne faisait jamais une concession à ce qu'elle ne regardait pas comme juste et nécessaire. Maître Aldovrandt, habitué à commander à tous et à se voir obéi par tous à la lettre, n'avait jamais jusque-là pu triompher de cette faible créature. Il en fallait beaucoup moins pour le jeter dans une irritation d'autant plus aigre et plus hostile qu'en résumé cette irritation n'avait point de motifs et qu'il ne savait à quoi raisonnablement s'en prendre. Il eût préféré mille fois une désobéissance tranchée et même la violence, car le coup de hache qui abat un arbre va s'endormir sans effet dans un oreiller d'édredon. Quand il vit le fils s'éloigner de la mère, et la mère ne point répondre à des reproches faits d'un ton d'amertume, il sentit son cœur se serrer de colère. Ce mouvement irréfléchi le jeta dans une nouvelle injustice et, qui pis est, dans une contradiction avec lui-même:

— Je ne puis paraître ici, s'écria-t-il, sans voir la joie et le bonheur s'effacer sur vos visages! ils deviennent tristes et soucieux à mon aspect. Ne suis-je pas votre mari? ne suis-je pas votre père?

Antonius leva les yeux sur sa mère comme pour y lire ce qu'il devait faire. Marguerite lui fit signe de s'éloigner, et tandis que l'enfant disparaissait avec la légèreté d'un oiseau, elle passa son bras dans le bras de maître Aldovrandus.

—Antonius est souffrant depuis quelques jours, dit-elle; aussi n'ai-je point voulu qu'il se rendît dans vos magasins comme il le fait d'ordinaire. Vous savez les inquiétudes que nous inspire la faible santé de cet enfant?

— Le trop de soins cause seul la mauvaise santé d'Antonius, madame, et s'il portait, au lieu de pourpoint de soie, une cape de gros drap et un haut-de-chausse comme son père, il n'aurait point à redouter sans cesse des toux et des crachemens de sang. Mais vous voulez le vêtir en grand seigneur, et vous en voyez les conséquences.

Marguerite, dès les premières paroles, avait quitté le bras de son mari, s'était remise à broder avec une telle attention et semblait entendre si peu les paroles de son mari, ou les accepter avec tant de résignation, que le bourgeois, tout à fait jeté hors de lui par ce sang-froid, prit une chaise avec violence et la lança aux pieds de sa femme. Le meuble se brisa sur les dalles de marbre, et les morceaux s'en dispersèrent en éclats. Elle leva les yeux, recula quelque peu sa chaise et son métier et se remit à broder. Honteux de sa colère et furieux de l'avantage que sa femme gardait sur lui, maître Aldovrandt grinça des dents et tourmenta de telle façon avec ses mains fébrilement agitées la chaîne d'or attachée à son cou qu'il la brisa en deux ou trois fragmens.

— Du reste, murmura-t-il, tout cela va bientôt finir: puisque je ne puis me faire obéir ici par mon fils, mon fils quittera la maison.

A cette menace, un frisson parcourut tous les membres de la pauvre mère, et elle jeta rapidement sur son mari un regard plein de crainte et de désespoir. Aldovrandt surprit ce regard, et une joie cruelle s'empara de son cœur, car pour la première fois il voyait un de ses coups frapper assez juste et assez fort pour obliger la victime à trahir la souffrance qu'elle ressentait.

—Oui, reprit-il, Antonius quittera ma maison; non pas dans un an, non pas dans un mois, mais demain.

Elle repoussa vivement son métier de brodeuse et se leva pâle, éperdue, mourante.

— Vous ne le ferez pas! dit-elle, vous ne le ferez pas!

— Si fait, mignonne, je le ferai, interrompit-il avec une violence presque féroce. Antonius partira demain pour Ostende; là il s'embarquera sur mon navire *le Saint-Bavon*, qui met à la voile pour le Levant. Adressé à mon associé qui dirige notre maison de commerce en ce pays, il y séjournera quatre à cinq ans, durant lesquelles il apprendra la langue orientale et ne fera plus le dédaigneux pour remuer des ballots, auner du drap et écrire sur des livres de commerce.

— Cela n'est point possible! cela n'est point possible, mon maître! Vous voulez vous faire un jeu de ma terreur. Me séparer de mon enfant, m'ôter ma seule joie, ma seule consolation, mon seul bonheur! oh! cela n'est pas possible.

— Il vous restera votre mari, madame, ricana le vieillard sans pitié.

— Mais vous ne savez donc pas qu'Antonius est ma vie! que sans lui il ne me reste plus qu'à mourir.

— Il vous restera votre mari, répéta l'inflexible Aldovrandt.

— Que voulez-vous qu'il devienne, seul, faible, souffreteux, durant les fatigues et les périls d'une longue traversée, dans un pays étranger, loin des soins de sa mère? Oh! non, vous ne le ferez point partir!.... Mon ami, Nicolas! par pitié! qu'il ne parte pas!

— Oui-da, vraiment! je suis parvenu enfin à vous émouvoir, madame. Voilà donc que vous vous souciez de mes volontés. Il n'en sera pas moins fait selon ce que j'ai résolu. Préparez ou donnez ordre qu'on prépare tout ce qu'il faut à votre fils pour son voyage : demain au point du jour vous recevrez ses adieux.

Elle essuya ses larmes, dompta le mouvement convulsif qui secouait tous ses membres et se croisa résolument les bras sur la poitrine :

—Antonius ne partira point, dit-elle en attachant sur son mari des regards étincelans d'une puissance qui fit abaisser les yeux du vieillard.

— S'il tentait de me désobéir, je le ferais embarquer de force.

— Antonius ne partira pas!

— Je le ferai jeter à bord, lié et garrotté.

— Antonius ne partira pas!

— Je le maudirai.

— Antonius ne partira pas. Qu'importent des menaces, qu'importent des malédictions que Dieu n'écoutera point, parce qu'elles sont injustes et cruelles! Écoutez-moi bien! maître Aldovrandt. Jusqu'ici j'ai été une femme résignée à son sort; j'ai mis un soin religieux à cacher aux regards de tous mes souffrances et vos duretés; j'ai voulu que chacun restât persuadé dans la ville que j'étais sinon heureuse, du moins paisible. A tous j'ai dit que vous étiez bon pour moi, et mon père lui-même n'a jamais su de mes paroles ni lu sur mon visage les tortures et les violences dont vous accabliez une pauvre femme. Ce que j'ai fait, je le ferai encore, car c'est mon devoir d'épouse et de chrétienne..... Mais si vous me sépariez de mon fils, de mon enfant, de mon seul bien! si vous alliez risquer cette frêle existence en des pays lointains... Ah! malheur à vous, car j'irais trouver mon père, car je lui dirais tout, car je lui montrerais ces débris de meubles lancés par un homme contre une femme, par un mari contre celle qu'il a juré devant Dieu de protéger! Je demanderais à mon père un asile pour la mère et pour le fils. Si mon père ne suffisait pas pour me protéger contre vous, j'irais me jeter aux genoux du comte Philippe, je requerrais sa justice au nom de sa mère qui fut mon amie! Gare à vous, maître Aldovrandt, ne séparez pas la lionne de son petit!

— Antonius partira, répondit froidement le vieillard.

Marguerite s'élança vers la porte. Aldovrandus lui barra le passage, et une lutte allait s'engager entre eux lorsque cette porte s'ouvrit tout à coup et laissa voir un homme âgé de cinquante ans à peu près et dont le riche vêtement de velours semblait annoncer un personnage de haute distinction.

A la vue de l'étranger, Marguerite et Aldovrandt s'arrêtèrent par un mouvement réciproque. Le visage du vieux bourgeois, gonflé et tordu par la rage, s'efforça de prendre une expression bienveillante, et la mère d'Antonius, pâle comme devait l'être la fille de Jaïre quand elle sortit du tombeau, voulut balbutier, mais en vain, de ses lèvres convulsivement contractées quelques mots de bienvenue au nouvel arrivé. Ce dernier, feignant de n'avoir rien vu de l'étrange scène dont le hasard le rendait témoin, salua respectueusement Marguerite et tendit la main au marchand :

— Me voici de retour enfin, dit-il; j'arrive de Cologne, où des affaires m'ont retenu près de six ans! L'année a été bonne, et la récolte d'écus d'or n'a point manqué, mon maître, ajouta-t-il en frappant avec familiarité sur le ventre d'Aldovrandt. Voici quelques lettres de change de maître Spranger que vous me changerez en deux tonnes d'or, si vous ne préférez en garder la valeur pour la faire valoir dans votre commerce, comme les sommes que je vous ai déjà confiées.

— Votre confiance m'honore et je tâcherai de faire valoir votre argent de manière à justifier cette confiance, répliqua le marchand, que le mot d'or adoucissait et charmait toujours quelque peu. Or çà, dame Marguerite, veuillez donner les ordres nécessaires pour que l'appartement de messire Memlinck soit disposé de suite, afin qu'il puisse y prendre quelque repos s'il en éprouve le besoin.

— J'ai plus besoin de souper que de dormir, mon maître. Ainsi, sous votre bon plaisir, j'attendrai ici à deviser avec dame Marguerite l'heure du repas du soir, et je la prierai d'accepter, comme témoignage de la respectueuse affection que je lui porte, un chapelet que j'ai apporté de mon voyage et qui, béni d'abord à Rome par notre saint-père le pape, a touché à Cologne la châsse des bienheureuses vierges et martyres.

Et il tira de sa poche un magnifique rosaire dont chaque grain d'or massif brillait des plus merveilleuses ciselures. Dame Marguerite tendit sa main à l'étranger, qui la porta respectueusement à ses lèvres..... Il la sentit brûlante et convulsive. Son cœur s'émut à la pensée des souffrances de la pauvre femme, quoiqu'il ne connût pas encore le motif de ces souffrances. « Infortunée! pensa-t-il, combien elle paie cher une fortune dont elle ne jouit même pas! »

— Mère! mère! ne veux-tu point souper? s'écria Antonius, qui vint à entrer étourdiment dans la salle et qui, grâce à l'insouciance de son âge, avait oublié déjà les dures paroles que lui avait dites son père. Quand il l'aperçut, il s'arrêta court et confus: mais en apercevant Memlinck, il courut se jeter dans ses bras.

— Ah! mon parrain, vous voici de retour! Dieu soit loué! car j'ai quelque chose à vous montrer si vous promettez de ne pas trop vous railler de moi. J'ai suivi vos conseils de l'an dernier, j'ai fait de nouvelles petites peintures à l'eau d'œuf.

— Ne fatiguez point votre parrain de ces billevesées, interrompit avec brusquerie Aldovrandt. Or çà, compère, allons nous mettre à table.

Memlinck présenta la main à dame Marguerite. Antonius passa gaîment, d'une façon caressante, ses deux bras autour du bras gauche de son parrain, et tous les quatre prirent place à table. C'était quelque chose d'étrange que de voir l'expression diverse de chacun de ces visages agités par des sensations différentes. Le vieux Aldovrandus faisait des efforts laborieux pour paraître gai et l'esprit dispos; mais les paroles, joyeuses de sens ne l'étaient pas d'expression; son gros rire manquait de franchise et sonnait faux. Dame Marguerite tâchait de faire gracieusement les honneurs de sa table à l'ami pour lequel elle éprouvait d'autant plus d'affection qu'il se montrait tendre et paternel pour Antonius, et elle mettait tous ses soins à deviser avec une apparente liberté d'esprit; mais chaque fois que ses regards se portaient sur son fils, le désespoir serrait sa poitrine et venait y étouffer sa voix. Memlinck s'efforçait de paraître ne pas

voir les larmes qui remplissaient les yeux de la pauvre femme; mais il se sentait lui-même triste et mal à l'aise: une sorte de gêne semblait étreindre tous ses membres, et quelque appétit qu'il éprouvât en entrant chez son compère, cet appétit avait disparu en prenant place à table avec des convives si peu dispos. Seul, Antonius mangeait avec une faim de seize ans et ne devinait rien de la préoccupation de son père et de sa mère.

Après une longue station à table, durant laquelle les vins les plus exquis parurent amers à Memlinck et ne parvinrent pas à rendre du calme à son hôte, dame Marguerite fit signe à Antonius de réciter les grâces. On se leva, et chacun alla s'asseoir à l'entour, ou, pour mieux parler, sous la haute cheminée dans laquelle brûlait un véritable tronc d'arbre. Antonius, que les caresses incessantes de sa mère rendaient plus tendre et plus enfant qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, s'était câlinement appuyé contre la poitrine de son parrain et jouait avec la chaîne d'or qui pendait sur le pourpoint de ce dernier. Maître Aldovrandt, sans écouter le gracieux bavardage du jeune garçon, se laissait aller à des pensers amers, et Marguerite, la pauvre Marguerite voyait avec terreur le front de son mari devenir de plus en plus sombre et menaçant. Memlinck, tout en paraissant ne s'occuper que de son filleul, épiait furtivement du regard les deux époux et ne tarda point à comprendre aux regards éperdus et de désespoir jetés par Marguerite sur son fils que l'enfant était la cause de graves agitations domestiques.

CHAPITRE SECOND.

LE PARRAIN.

A mesure que l'heure avançait, les craintes de dame Marguerite devenaient plus grandes : à peine pouvait-elle se tenir sur son siége, et ses mains agitaient machinalement les aiguilles de son tricot, sans s'apercevoir qu'elles ne formaient aucune maille. Neuf heures arrivèrent ainsi, et maître Aldovrandt donna le signal de la prière du soir, en appelant, par le son d'un sifflet d'argent qu'il portait à sa ceinture, tous ses commis, ses domestiques et douze ou quinze chefs ouvriers qui demeuraient dans la maison. Chacun s'agenouilla sans bruit dans la grande salle, le visage tourné vers une madone placée au-dessus de la cheminée, et il se fit un silence religieux et solennel. Alors le maître du logis, seul et debout au milieu de l'assemblée, commença d'une voix lente et grave à dire les prières du soir; il récita d'abord l'*oraison dominicale*, fit suivre le *Credo* et le *Confiteor* et termina par l'*Ave Maria*. Alors Marguerite, dans les préoccupations de sa douleur et sans qu'elle s'en aperçût, mêla sa prière faible et sanglotante au débit sévère et insensible du vieillard, qui disait avec indifférence les paroles d'amour adressées à la divine protectrice du pécheur, à celle qui réunit la pureté angélique d'une vierge, le sublime caractère de la maternité. Aldovrandt n'osa point l'interrompre, et Memlinck se sentit remué jusqu'au fond du cœur lorsqu'il l'entendit s'écrier avec une attendrissante expression :

— Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous!

La prière terminée, Antonius se leva, quitta sa place et vint s'agenouiller devant son père en lui disant :

— Monseigneur mon père, votre bénédiction?

C'était la coutume de chaque soir. Cependant lorsque Aldovrandt vit l'enfant à ses genoux et la tête respectueusement penchée, son cœur s'amollit quelque peu et une légère émotion altéra sa voix tandis qu'il imposait ses mains sur le front d'Antonius. Il répondit :

— Dormez en paix, Antonius; je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— *Amen!* s'écria Marguerite; *amen!* répéta-t-elle.

Alors Antonius quitta son père et vint également pour s'agenouiller devant sa mère et recevoir sa bénédiction; mais elle saisit le jeune homme dans ses bras, le serra convulsivement contre sa poitrine et le couvrit de baisers et de sanglots. Ce transport rendit au vieillard toute sa cruelle résolution : il s'avança près d'eux, prit par le bras Antonius, surpris et consterné de la douleur de sa mère, et lui dit :

— Allez vous mettre au lit; il est l'heure.

Puis il se tourna vers Memlinck :

— Dieu vous ait sous sa sainte garde, compère!

Chacun se releva, et le marchand resta seul avec Marguerite. Celle-ci tomba affaissée aux genoux de son mari, sans force, sans résistance, sans courage, brisée, mourante. Il la regarda froidement, et comme elle lui tendait les bras pour le supplier, il demanda :

— Tout est-il prêt pour le départ d'Antonius?

Elle jeta un grand cri et tomba sans connaissance.

L'évanouissement de Marguerite déconcerta d'abord le vieux marchand, qui n'avait jamais vu sa femme dans un pareil état d'agitation et de désespoir. Il essaya de la faire revenir à elle; mais il s'y prit avec tant de maladresse et d'inexpérience que ses efforts restèrent sans résultat. Alors, en touchant ce corps glacé et à la vue de ces membres immobiles et raidis, il eut peur et se demanda si Marguerite n'était point morte. Mille sinistres pensées assaillirent son imagination, et des remords serrèrent son cœur: il aurait donné tout au monde pour ne point avoir conçu ce fatal projet, au coup duquel peut-être sa femme avait succombé. Il se reprochait avec effroi son obstination inébranlable à ne point céder aux supplications de la pauvre mère. Tantôt il se courbait sur Marguerite, lui frappait dans les mains, lui versait de l'eau sur le front et attendait avec anxiété le résultat de ces secours; tantôt il se relevait violemment, renonçait à ces tentatives inutiles et marchait à pas précipités dans la vaste salle, accusant tour à tour Marguerite, son fils et lui-même. Puis il revenait à sa femme, puis il la quittait de nouveau, sans oser appeler à l'aide et la tête presque perdue. Enfin il prit la résolution d'emporter Marguerite dans ses bras, de la déposer sur son lit et d'appeler ensuite ses caméristes. Mais ce n'était point chose facile à exécuter pour un vieillard que de soulever ainsi le fardeau lourd et immobile d'une femme raidie par les convulsions et peut-être par la mort. Le front ruisselant d'une sueur glacée, il tenta plusieurs fois de mettre à exécution son projet; mais le corps, chaque fois qu'il était parvenu après de longs efforts à l'étreindre, s'échappait de ses bras et retombait pesamment sur les dalles avec un bruit sinistre. Enfin après bien d'inutiles essais qui durèrent plus d'un quart d'heure, il réussit, et courbé sous son fardeau, il allait atteindre la chambre de Marguerite quand il se trouva tout à coup face à face avec Memlinck. A l'aspect

inattendu de son hôte, Aldovrandt laissa glisser encore une fois à terre Marguerite, qui resta gisante à ses pieds, les cheveux épars et comme un cadavre. Memlinck portait tour à tour ses regards de ce triste objet au vieillard pâle et les traits décomposés : puis il se pencha sur la malheureuse femme, posa la main sur son cœur, interrogea sa respiration au moyen d'un anneau d'or poli qu'il plaça devant ses lèvres et s'assura qu'elle vivait encore. Sans proférer une parole, il enleva facilement dans ses bras robustes ce fardeau sous lequel avait succombé Aldovrandt, et il le déposa sur le lit d'une pièce voisine; après quoi il se mit à lui prodiguer des soins actifs et intelligens, sans s'inquiéter du vieillard resté près de là et qui semblait frappé d'anéantissement. Au bout de quelques minutes, un soupir faible sortit de la poitrine de Marguerite. Memlinck prit à la ceinture de la malade un sifflet d'argent dont il fit sortir un cri aigu qui remplit la maison entière. Quelques instans après, deux femmes à demi vêtues et pleines de terreur accoururent près de leur maîtresse.



— Que l'une de vous délace le corps de dame Marguerite, dit Memlinck du ton solennel d'un médecin ; pendant ce temps-là, que l'autre bassine le lit ; après quoi vous coucherez votre maîtresse et viendrez quand tout sera fini nous avertir dans la salle.

Les femmes s'évertuèrent de telle sorte que bientôt Memlinck et Aldovrandus rentrèrent. Un second soupir s'échappa de nouveau de la poitrine de Marguerite, et ses lèvres essayèrent de balbutier quelques mots :

— Antonius! Antonius!

Puis au milieu d'une secousse convulsive, elle se leva tout à coup sur son séant, aperçut son mari, lui tendit les bras en criant :

— Ne me séparez pas de lui!

Et retomba evanouie.

Memlinck fit signe au vieillard de sortir, prescrivit aux femmes ce qu'elles avaient à faire pour secourir leur maîtresse et alla rejoindre Aldovrandt dans la pièce voisine.

— Or çà, mon maître, dit-il, quoiqu'il ne m'appartienne guère de me mêler de vos affaires de famille, ne voudriez-vous pas me dire quelles causes ont amené de si déplorables résultats? Songez-y bien, exposer votre femme encore une fois à une crise semblable, ce serait infailliblement la tuer.

— Et cependant, reprit Aldovrandt d'une voix inflexible, il faut qu'elle cède, il faut qu'elle obéisse.

— Qu'exigez-vous d'elle?

— Rien d'elle, mais de mon fils : je veux qu'il parte demain pour le Levant afin d'en étudier la langue, de se mettre au courant des affaires du pays ; bref, de devenir d'abord un commis intelligent et plus tard un associé qui me seconde et me remplace dans les soins de mon commerce.

— Riche comme vous l'êtes, ce parti est-il bien prudent? Des fièvres souvent mortelles règnent dans le Levant ; votre fils, d'une complexion faible, court grand risque d'y succomber : or je ne pense point que sa mère, si elle résiste à son départ, résiste à sa mort. Ainsi, pour quelques avantages de négoce, vous vous exposez à perdre tous vos liens de famille ici-bas!

— De tels raisonnemens sont faciles à ceux qui comptent, ainsi que vous, par centaines de tonnes d'or; mais moi.....

— Dans le fait, maître Aldovrandt, reprit Memlinck avec ironie, à votre âge, des tonnes d'or comme vous dites ne sauraient entrer en comparaison avec la douleur et peut-être la vie d'une femme et d'un enfant. Écoutez néanmoins. Il est pour votre fils et pour mon filleul des

moyens de fortunes aussi certains et moins dangereux que le commerce. Or Jans a précisément reçu du ciel le don précieux necessaire pour réussir dans une pareille voie : celle dans laquelle la main de Dieu m'a placé. Depuis seize ans que je vous connais, vous ne vous êtes pas enquis des sources de ma fortune, et vous vous contentiez de recevoir les tonnes d'or que je vous envoyais de l'étranger pour que vous les fissiez valoir dans votre commerce. Toujours en voyage et loin de Bruges, mes dignes compatriotes, occupés de leur trafic de laine et de drap, ignorent que je suis né parmi eux, que je jouis de par le monde d'une grande célébrité et que le duc de Bourgogne, le roi de France et notre saint-père le pape se disputent à qui me gardera près de lui à sa cour : témoignage et preuve de cette vérité de l'Évangile que *nul n'est prophète en son pays.* Je me console, — je tâche de me consoler — de cette indifférence de ma ville natale, indifférence qui ne laisse pas que de m'être amère, parce qu'elle est commune à mes amis les plus intimes et les plus proches... Mais j'entends la voix de votre femme qui sort de son évanouissement. Hâtons-nous de conclure quelque chose. Je n'ai point d'enfans ; vous connaissez une partie de ma fortune, et ce que vous n'en connaissez pas vaut au moins le reste. Renoncez à vos projets de départ pour votre fils ; confiez-le moi, et j'adopte mon filleul et lui laisse toute ma fortune, qu'il n'aura pas trop longtemps à attendre, car voici que je compte soixante ans. Acceptez-vous

—J'accepte, balbutia Aldovrandt, stupéfait de ces offres aussi brillantes qu'inattendues.

— Allons donc rassurer votre femme.

Et ils rentrèrent dans la chambre où Marguerite repétait dans une sorte de délire :

— Laissez-le moi ! laissez-le moi !

— Oui, nous vous le laisserons, dit Memlinck en prenant la main humide et froide de la pauvre mère. Antonius ne quittera ni Bruges ni sa mère ; seulement il viendra demeurer dans mon logis, où vous pourrez le voir à toute heure du jour et l'embrasser à votre loisir.

Marguerite attacha ses regards sur maître Aldovrandt comme pour en recevoir la confirmation des paroles que Memlinck venait de laisser tomber suavement sur son cœur. Aldovrandt fit avec la tête un signe d'assentiment.

La joie faillit devenir presque aussi funeste à Marguerite que lui avait été la douleur. Ses agitations nerveuses la reprirent, et le reste de la nuit s'écoula dans les soins qu'il fallut lui donner. Le soleil commençait à paraître lorsque les deux vieillards purent rentrer enfin dans leur chambre à coucher. Memlinck ne tarda point à s'y endormir profondément. Mais le marchand de drap, après avoir inutilement appelé le sommeil à son aide, finit par se lever et descendit dans ses magasins et dans ses ateliers, où sa figure plus sévère et plus morose encore que de coutume inspira partout la crainte et le silence.

CHAPITRE TROISIÈME.

SON HISTOIRE.

Vers l'heure du diner, c'est-à-dire à onze heures, Aldovrandt aperçut Memlinck qui se dirigeait vers lui.

— Dame Marguerite se trouve tout à fait bien, dit le parrain d'Antonius ; mon filleul est près d'elle, et la cloche ne tardera pas à nous appeler à table ; venez-donc.

Il passa son bras sous le bras du marchand et l'attira vers le corps du logis. Le cœur du vieillard battit plus vite en approchant de celle qu'il avait traitée la veille avec tant de barbarie ; et de son côté Marguerite ne se sentit pas moins émue. Pâle, vêtue de blanc et à demi couchée dans un grand fauteuil de chêne noir, on lisait sur son visage les traces de ses douleurs de la veille ; une large tache bleuâtre s'étendait sur l'un de ses bras, que recouvraient à demi les larges plis de sa manche. Elle frissonna à la vue de son mari, et celui-ci, d'un ton de voix rude qui s'efforçait d'être bienveillant, les yeux baissés et dans un embarras évident, s'informa avec gaucherie de la santé de Marguerite. Elle balbutia une réponse inintelligible, et maître Memlinck mit trêve à leur gène mutuelle en disant à Antonius de réciter le bénédicité.

Antonius obéit ; on s'assit à table, et personne ne mangea guère, si ce n'est maître Memlinck, dont l'appétit avait quelque chose de surnaturel. Tant qu'il se livra passionnément au plaisir de la table, il ne s'occupa en aucune façon de ceux qui se trouvaient autour de lui ; mais il lui fallut renoncer en soupirant aux mets dont il avait tour à tour rempli et vidé son assiette, et lorsqu'il fit trêve aux extases de la gloutonnerie, il rentra dans la vie réelle, vida d'un seul trait une grande pinte de vin et se tourna vers Marguerite :

— Ainsi, dit-il, Jans va devenir mon fils, mon héritier et mon disciple ; Jans va devenir ce que j'ai été ce que je suis, un peintre.

— Un peintre !

— Trouvez-vous que la profession qui gagne mille tonnes d'or en trente ans ne vaille pas bien celle de marchand de drap? reprit Memlinck avec l'indicible aplomb de l'homme qui jouit des deux plus excellens lests du monde, la digestion d'un bon dîner et la conscience d'une fortune considérable. Oui, mon maître ; les ébauches de dessin que le hasard m'a fait trouver hier dans la chambre de mon filleul m'ont révélé en lui des dispositions merveilleuses pour mon art, et je veux qu'Antonius, puisque le ciel m'a refusé un fils, devienne à la fois l'héritier de ma gloire et de mes richesses.

» Écoute, mon garçon, continua-t-il en attirant le jeune homme près de lui et en le faisant asseoir sur ses genoux, car telles étaient les apparences frêles et jeunes d'Antonius qu'on ne pouvait s'empêcher de le traiter comme un enfant, malgré ses quinze années ; écoute, je vais te conter mon histoire : tu sauras quelles épreuves t'attendent et quelles récompenses couronneront tes travaux et ta persévérance.

» Il y a juste cinquante ans, un jeune homme arriva dans la ville de Bruges, blessé, dévoré par la fièvre, demi-nu, sans chaussure à ses pieds, et dans un état de misère à émouvoir le cœur le plus dur. Soldat depuis quelques mois, il n'avait pu résister aux fatigues de ce métier, pour lequel il faut un corps et un cœur de fer. Comme il ne s'était senti ni le courage de piller ni la force de torturer de pauvres paysans pour leur extorquer quelques écus enterrés dans un coin de leur jardin, il manquait de tout et se voyait le jouet et le but des plaisanteries de ses camarades. Pas plus patient qu'il ne le fallait, il répondit par des coups d'estoc aux sarcasmes des railleurs, et s'il donna quelques bons horions, il finit lui-même par en recevoir un dans la poitrine qui le laissa mourant sur le bord d'un grand chemin. Une vieille femme passa par hasard près de là,

prit en pitié le pauvre soldat et parvint à le traîner jusqu'à sa cabane, où elle pansa de son mieux la large blessure. Il ne mourut donc point, mais son état ne valait guère mieux, car la plaie s'envenima, la fièvre parut, augmenta et finit par donner le délire au malade. La pauvre femme, ne sachant plus que faire pour secourir le moribond qui se débattait dans les transports de l'agonie, alla trouver la supérieure de l'hôpital de Bruges et la supplia d'envoyer chercher le chrétien qui se trouvait chez elle, dénué de tout secours. La bonne religieuse de Saint-Jean n hésita point : deux infirmiers partirent sur l'heure avec un brancard, et le mourant, enlevé de la paille pourrie sur laquelle il languissait depuis un mois, se vit placer dans un bon lit et entouré de soins tendres et compatissans. Un prêtre assis à son chevet lui parlait du ciel et l'aidait à lui faire supporter patiemment ses souffrances en lui montrant le Christ attaché sur la croix ; les bonnes sœurs, avec leurs douces voix et leurs attentions caressantes, ôtèrent pour ainsi dire à la douleur ses plus cruelles épines, si bien que le soldat, grâce à tant consolations et de soins, vit son mal perdre de sa violence, se calmer peu à peu et faire place à la convalescence. Mais après une si rude secousse, la convalescence ne vient que lentement, pas à pas, incertaine : elle exigeait cent fois plus de précautions et présentait presque autant de périls que la maladie. Durant les premières semaines, le soldat ne sortait guère de son lit que pour aller respirer un peu d'air frais et se chauffer au soleil pendant quelques minutes ; il lui fallait ensuite venir reprendre sa place sous les chaudes couvertures que la main charitable et soigneuse d'une sœur rajustait autour de lui, comme l'eût fait la mère la plus tendre. Puis de longues heures commençaient pour lui, durant lesquelles il se remémorait avec amertume les fautes de sa jeunesse et reconnaissait la justice des châtimens par lesquels Dieu lui faisait expier les erreurs de sa jeunesse, bien coupable, il l'avouait.

» En effet le jeune homme avait de cruels torts à se reprocher. Fils d'un boucher, il s'était vu constamment entouré par son père de l'affection la plus dévouée, et sa mère, par une tendresse exagérée, satisfaisait à tous ses caprices, si bien qu'il devint impérieux, indocile, paresseux, et qu'il se prit peu à peu à mener une vie de désordres et de folies dans laquelle les remontrances de son père et les larmes de sa mère ne surent point l'arrêter. Il perdait tout son temps en oisiveté, au lieu de suivre les leçons de maître Rogers et de s'instruire dans l'art de la peinture qu'il avait obtenu d'apprendre, au grand chagrin de son père, qui eût préféré le voir hériter de sa profession lucrative et honorable de boucher. Mais le jeune homme s'accommodait mal de l'odeur de l'étal et avait trop de fierté au cœur pour consentir à travailler, le couperet à la main, à côté des garçons couverts de sang ; en outre il trouvait mieux son compte à se rendre au laboratoire du peintre, car tout court qu'en fût le chemin, il savait l'allonger de façon à ne pas toujours y arriver de la journée : c'est vous dire qu'il dissipait en inconduite les heures qu'il eût dû précieusement employer à manier le pinceau. Il était d'autant plus coupable de ne point le faire qu'il annonçait de brillantes dispositions ; aussi, malgré l'inconduite et la paresse de son élève, le vieux peintre Rogers n'avait pu se résoudre à le renvoyer à ses parens et à renoncer à en faire un jour l'honneur de l'admirable profession qui a pour patron saint Luc.

» Encouragé dans son inconduite par la tolérance de son maître et par la faiblesse de sa mère, qui reculait toujours devant l'idée de dire à son mari combien leur fils menait une existence déréglée, Jans, ainsi se nommait le jeune homme, ne sortit plus du cabaret, et l'ivrognerie vint se joindre à tous ses autres défauts. Un matin, il rentra chez lui sans raison, la tête égarée, les vêtemens en désordre, les jambes avinées, et ce fut ainsi qu'il traversa la cour et les abattoirs qui précédaient le corps de logis où demeuraient ses parens. Son père ignorait qu'il ne fût pas rentré la veille, grâce à l'officieuse faiblesse de la mère de Jans. Jugez de sa surprise, jugez de sa colère quand il vit son fils rentrer au logis dans un pareil état ! La colère au visage, il s'avança vers l'ivrogne, le saisit par le bras et voulut l'entraîner dans la maison, car le jeune homme, à la vue de son père, tentait de rebrousser chemin. Une lutte s'engagea entre eux, et dans cette lutte, le manteau du jeune homme que tirait le vieillard se déchira tout à coup : l'infortuné tomba à la renverse et se brisa la tête sur le pavé.

» Oh ! ce fut un spectacle horrible que celui-là ! Malgré les soixante années qui se sont écoulées depuis cette heure fatale, le coupable frissonne encore de remords et de douleur au souvenir de ce fatal accident ! »

Memlinck se cacha le visage dans les mains et reprit après une courte interruption :

« Dieu ne devait point borner là le châtiment du coupable jeune homme. Sa mère accourut aux cris qu'il poussait. A la vue du cadavre de son mari, sa raison s'égara ; elle devint folle et ne tarda point à succomber elle-même peu de semaines après..... Que vous dirai-je? Resté orphelin, poursuivi par l'horrible pensée d'avoir été la cause de la mort de son père et de celle qui lui avait donné le jour, Jans se jeta plus que jamais dans l'inconduite et demanda l'oubli et l'abrutissement à l'ivresse. Un an après il ne lui restait plus un patard de son patrimoine, dissipé en folles dépenses, et il lui fallut quitter, sur l'ordre du magistrat, une ville qu'il avait déshonorée par le scandale et par l'éclat de ses débauches.

» Que faire? quel parti prendre? Une bande de soudards vint à passer comme il sortait de la ville, sans pain ni maille ; il prit place dans leurs rangs et s'enrôla sous leur bannière...Soldat! quelle existence, mon Dieu, surtout en ces temps de désordres et de guerres! Piller, voler, incendier, massacrer, être témoin sinon complice de tous les genres de crimes ; exposer sa vie sur l'ordre d'un capitaine brutal qui ne connaît d'autre moyen de se faire obéir que le bâton et la hart; voilà quel fut, durant trois années, le sort de Jans. Vous savez le reste : il fut blessé en duel, abandonné par les soldats de sa compagnie, qui le dépouillèrent au préalable, une vieille femme le recueillit dans sa cabane, puis il fut transporté à l'hôpital Saint-Jean.

» La convalescence fut longue, et Dieu daigna, durant les lentes journées de langueur qui retenaient Jans au lit, faire germer dans son âme les semences de repentir et de vertu qu'y jetaient les exhortations et les exemples des saintes filles qui desservaient l'hospice. Il avait vu de si près la mort qu'il semblait ressusciter à une autre vie, et il fit serment à Dieu et à Notre-Dame de rester désormais aussi bon chrétien et aussi honnête homme qu'il s'était tenu jusque-là éloigné du véritable et droit sentier.

» Charmées de sa conversion, les sœurs l'entourèrent de plus de soins encore, et pour leur témoigner sa reconnaissance, Jans résolut de revenir à son ancien métier de peintre et de faire pour la chapelle des pieuses femmes un tableau qu'elles se trouvaient trop pauvres pour payer à un peintre de renom. Il leur fit part de son projet, et quoiqu'elles ne comptassent pas trop sur le tableau du soudard, elles ne lui procurèrent pas moins ce qu'il demandait : des couleurs, des pinceaux, de l'eau d'œuf, un panneau et ses deux volets. Jans se réfugia dans un recoin

abandonné de l'hospice et se mit à l'œuvre, tâchant de se rappeler de son mieux les enseignemens de maître Rogers. Quelques mois s'écoulèrent au bout desquels arriva la solennité de Pâques. Jans venait de terminer la peinture du panneau et de ses volets; mais fatigué, découragé, il eût volontiers jeté au feu son ouvrage s'il n'eût craint qu'on ne lui reprochât d'avoir perdu et consumé trois belles planches de chêne d'un bois sec et qui pouvait être employé à divers bons usages. Il sortit donc malade du lieu qu'il avait choisi pour son laboratoire et vint se mettre au lit dans un état de malaise et de fièvre qui tenait du désespoir, car la conscience de son manque de talent et de son incapacité, dans un travail qu'il avait vaniteusement et follement entrepris, l'accablaient d'humiliations et de chagrins.

» Or le célèbre Jean Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile, se trouvant à Bruges, où il était venu apporter un tableau que lui avait commandé le comte de Flandres, vint le jeudi saint, selon l'usage des personnes de haut rang, faire des œuvres pies à l'hôpital, servir les malades au réfectoire et leur laver les pieds. Par hasard, il passa près de la chambre que Jans avait choisi pour en faire son atelier, et voyant à terre des pinceaux et des couleurs, par un instinct de peintre, il poussa la porte et vit le panneau.

» La pièce du milieu représentait l'adoration des rois; sur l'un des volets on voyait la présentation de Jésus au temple; sur l'autre, l'enfant-Dieu couché dans l'étable sur un pan du manteau de la Vierge. Jans avait peint son propre portrait dans la pièce du milieu; il s'était représenté en costume d'hôpital et la tête couverte d'un bonnet, sous les traits d'un homme qui regarde par la fenêtre.

» Jean Van Eyck resta surpris et muet devant le panneau.

» — Qu'est-ce qui a peint cela? demanda-t-il.

» — Ah! répliqua une sœur en haussant les épaules, c'est un pauvre malade que l'on craint bien de ne pouvoir guérir et qui passe son temps à barbouiller des planches. Du reste c'est par un bon motif, car il nous sait trop pauvres pour acheter un tableau pour notre maître-autel, et il a voulu nous en peindre un, ce à quoi il n'a guère sans doute réussi, le pauvre hère.



» — Où est cet homme? interrompit Van Eyck.

» — Là bas, au fond de cette salle! Vous le verrez couché avec la fièvre, tant il a de regret de n'avoir pas mieux réussi, je crois.

» Van Eyck vint à Jans et se déchaperonna devant lui.

» — Frère, lui dit-il, que la sainte Vierge et saint Luc, notre divin patron, soient bénis, car vous êtes un grand peintre.

» Jans le regarda, frappé de stupeur, comme hébété et craignant de faire un rêve.

» — Oui, reprit le généreux Van Eyck, oui, la fortune et la gloire vous attendent. Levez-vous donc. Sortez, comme Lazare, du sépulcre de la pauvreté pour ressusciter à la fortune et au bonheur. Vous avez besoin d'argent, en voici: vous me le rendrez sur le prix du premier tableau que vous ferez, car *l'Adoration des mages* appartient à l'hôpital Saint-Jean, auquel vous l'avez donné.

» Que vous dirai-je? Jans se leva, Jans suivit Van Eyck; Jans fut présenté au comte de Flandres, Philippe-le-Bon, se vit logé à Gand dans le palais du prince, gagna des sommes considérables, voyagea, fut reçu partout comme s'il eût été un haut et puissant seigneur, et finit par amasser les tonnes d'or que vous faites valoir dans votre commerce, maître Aldovrandt, car Jans, le pauvre soldat et le peintre de renom, c'est moi. Voulez-vous à présent, dites, voulez-vous que votre fils, mon filleul, devienne mon élève, habite Gand avec moi et hérite un jour de ma fortune et, je l'espère, de ma renommée? Car les esquisses que j'ai vues de lui annoncent une vocation de peintre; il est facile à reconnaître que saint Luc a mis le feu divin de son art dans le cœur de cet enfant. Oui, j'en ai l'espoir, toute la chrétienté saura un jour le nom du peintre Aldovrandt, comme elle sait mon nom, le nom de Memlinck. »

Marguerite tendit sa main blanche et frêle à Memlinck, qui la porta à ses lèvres. Le vieux marchand resta pensif et finit par dire d'un ton brusque:

— Vous avez ma parole, qu'il parte avec vous.

Une larme coula sur les joues pâles de la pauvre mère, et elle fit un mouvement comme pour courir à son fils. Memlinck comprit ce qui passait dans le cœur de Marguerite.

— Merci; nous nous mettrons donc demain tous les trois en route.

— Tous les trois? fit le marchand.

— Tous les trois, oui. J'ai besoin de dame Marguerite pour installer son fils chez moi. Et puis il est nécessaire que l'enfant ne se sépare point tout brusquement et à la fois de sa ville natale et de sa mère.

Et comme Aldovrandt hésitait:

— D'ailleurs, continua Memlinck, ne faut-il pas que je donne à quelqu'un de confiance, qui vous les rapporte, les parchemins qui doivent établir nos projets d'association pour la lucrative affaire du Levant dont vous m'avez parlé ce matin.

En faisant ainsi tinter de l'or aux oreilles du vieillard, le peintre concilia toutes les difficultés, et la mère et le fils partirent avec lui pour Gand le lendemain au point du jour.

CHAPITRE QUATRIÈME.

UN CLERC QUI SE MEURT DE FAIM.

A mesure que les mules sur lesquelles ils chevauchaient s'éloignaient de Bruges, Antonius et sa mère sentaient un fardeau pesant qui cessait de comprimer leur poitrine. Leur imagination, comme une oiseau échappé de la cage qui le retenait captif, se livrait à mille ébats joyeux, allait de la terre au ciel et du ciel à la terre, virait, revirait, bondissait par l'espace, chantait et réchauffait ses ailes à la flamme vivifiante de la liberté. Jamais dame Marguerite, depuis le jour de son mariage, n'avait quitté le vieil Aldovrandt; jamais, depuis le jour de sa naissance, Antonius ne s'était éloigné de la maison paternelle! Et les voilà maintenant tous les deux affranchis d'un joug sévère et triste! Les voilà, près d'un indulgent et tendre ami, qui parcourent la campagne, le cœur inondé de joie, le corps baigné d'air pur et de soleil. Ils avaient ainsi fait trois ou quatre lieues: à voir la gaîté folâtre d'Antonius, un étranger n'eût point reconnu en lui l'enfant maladif, pour la santé duquel sa mère se trouvait toujours en proie à des transes, par malheur, fondées. Mais c'était dame Marguerite surtout à qui son éclatante sérénité semblait avoir rendu la fraîcheur et la beauté de sa jeunesse! Une légère animation colorait ses joues habituellement pâles: elle menait sa mule avec fierté et se plaisait à la faire bondir sous le fouet ou à la sentir mordre impatiemment le frein. Les cheveux en désordre, il fallait la voir tantôt galoper avec la vitesse de l'éclair, puis s'arrêter tout à coup et attendre en riant le vieux peintre et Antonius, qui aurait voulu imiter les jeux de sa mère, mais qu'arrêtait une défiance craintive de son talent en équitation: puis quand ils l'avaient rejointe, elle reprenait ses ébats folâtres, disparaissait souvent même à leurs regards et ramenait son ardente monture baignée de sueur et le mors couvert d'écume.

Une fois, elle les quitta de la sorte, descendit la longue pente d'une colline et disparut aux regards de ses compagnons. Ceux-ci s'attendaient à se voir bientôt rejoints par elle; mais, à leur grande surprise, elle ne revint point, et pleins d'inquiétude, ils pressèrent le pas, dans la crainte qu'il ne fût arrivé quelque accident à l'écuyère vagabonde. Antonius sentait déjà des larmes couler de ses yeux, et maître Memlinck, sans faire part à Antonius de ce qu'il éprouvait, ne laissait pas que de s'alarmer. Après une demi-heure de marche précipitée ils aperçurent enfin au pied d'un arbre, dame Marguerite, descendue de mule et qui dans l'éloignement semblait assise et se reposer; mais à mesure qu'ils avançaient, ils distinguèrent peu à peu qu'elle n'était point seule: penchée sur un homme étendu à ses pieds, elle lui donnait des secours. Quand ils l'eurent rejointe, ils la trouvèrent en effet occupée à faire revenir à lui un jeune homme sans connaissance, vêtu d'une mauvaise robe de prêtre toute déchirée, et qui, lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, les porta autour de lui avec une sorte d'égarement; puis il s'assit sur son séant et repoussa doucement les personnes venues à son aide.

— Merci de vos soins, dit-il, merci de vos soins plus funestes qu'utiles! car telle est ma misère qu'il me vaut cent fois mieux mourir que vivre.

— Si jeune avoir de telles pensées! douter de la Providence! s'écria Memlinck, fi donc! jeune homme! Ces discours ne sont point dignes de la robe que vous portez.

— Les vapeurs de la faim troublent l'esprit et la religion, répliqua le clerc; voici trois jours que je n'ai mangé.

— Holà! vous autres, venez, dit Memlinck aux serviteurs qui l'accompagnaient. Déchargez une mule et apportez à manger à ce jeune homme! Servez-lui ce que vous avez de plus nourrissant et de meilleur: une tranche de hure de sanglier et une bouteille de vin du Rhin.

— Ce serait là un moyen infaillible d'étouffer le jeune clerc, interrompit dame Marguerite en présentant au malade un morceau de pain taillé finement et sur lequel brillait l'or succulent d'une brillante conserve de fruits. Ceci vaudra mieux pour son estomac vide et souffrant qu'une tranche de hure de sanglier.

Le clerc prit d'abord languissamment les alimens que lui présentait dame Marguerite; mais s'il y porta d'abord les lèvres avec insouciance, il ne tarda point à changer de façon: bientôt la tartine disparut entière, et il chercha de son regard devenu plus vif si sa bienfaitrice ne se tenait point prête à lui offrir quelque autre nourriture.

— C'est assez pour le moment, dit-elle avec un sourire qui acheva de lui gagner le cœur du clerc quoiqu'il eût tendu sa main droite pour une nouvelle ration de confiture et de pain; vous allez monter en croupe sur la mule d'un de nos serviteurs, et vous nous accompagnerez jusqu'à Gand: là nous causerons de votre position, et nous aviserons au moyen de la rendre meilleure si vous le méritez, comme tout semble me le faire croire.

Le clerc remercia en très-bons termes sa bienfaitrice, monta sur une mule derrière un domestique, et la petite caravane se remit en route pour Gand, où elle arriva sans autre incident au milieu de la nuit.

Le lendemain matin, quand tout le monde se trouva réuni pour le déjeûner dans la vaste salle boisée de chêne qui, dans toutes les maisons, servait à cette époque de salon et de salle à manger, on vit arriver le clerc ; il avait trouvé près de son lit, grâce à la sollicitude de Memlinck, une soutane neuve au lieu de la robe en guenilles qu'il portait la veille : décemment vêtu, les cheveux rangés soigneusement, reposé par une bonne nuit, dans un bon lit, de ses fatigues et de ses souffrances, ce n'était plus un mendiant moribond comme la veille, mais un jeune homme de mine avenante et dont la physionomie exprimait la douceur plus encore que l'intelligence. Avant de s'asseoir à table, et sur la demande du maître du logis, il récita le bénédicité et fit ensuite honneur, avec un appétit de vingt ans, au repas qu'il venait de bénir.

Le dîner terminé, on prit place devant la haute cheminée dans laquelle brûlait tont entier un tronc d'arbre, et le jeune prêtre, après avoir remercié avec affection ses bienfaiteurs, leur raconta par quelles suites toutes naturelles de sa pauvreté ils l'avaient trouvé mourant de faim au pied d'un arbre.

Fils d'un menuisier d'Utrecht, père de quatorze enfans, nommé Florent Boyers, Adrien était le plus jeune de cette nombreuse famille et avait vu tour à tour, avant d'avoir atteint douze ans, mourir sa mère, puis son père. Chacun dans le voisinage s'était chargé, par commisération d'un de ces quatorze petits malheureux, et Adrien échut à une vieille femme, sa tante, qui habitait Louvain et blanchissait dans cette ville le linge des religieux qui dirigeaient le collége des Portiens : c'était une maison où l'on nourrissait gratuitement de pauvres écoliers. Pour donner à son neveu les titres nécessaires aux bienfaits d'un mauvais grabat, d'une pitance de soupe, chaque jour à onze heures, et d'un pain de trois livres tous les deux jours, elle fit apprendre tant bien que mal à lire et à écrire à son neveu ; puis l'enfant se trouva, grâce à la protection du frère portier, admis parmi les élèves de la maison. Il ne tarda point à témoigner quelques dispositions pour l'étude, et il obtint même en philosophie et en théologie des succès assez brillans pour que le supérieur de la maison engageât Marie d'Angleterre, sœur d'Édouard IV et veuve du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, à payer les dépenses que nécessitait la réception d'Adrien au grade de docteur. Mais là se bornèrent les bienfaits de l'illustre princesse, et le nouveau docteur, par suite d'une pécadille de jeune homme, se vit forcé de sortir du couvent des Portiens, où il comptait rester comme professeur. Sans asile, sans pain, sans ressources, au sortir du couvent, il avait pris à tout hasard la route de Gand, et c'était sur le chemin de cette dernière ville qu'il serait mort de froid et de faim si la Providence n'eut amené près de lui dame Marguerite.

— Maître docteur, dit Memlinck à son hôte, je ne doute point de la vérité de votre récit ; cependant vous me permettrez de faire prendre sur vous quelques renseignemens à Louvain, où je compte de nombreux amis. Si, comme j'en suis assuré, ces renseignemens confirment ce que vous venez de me dire, j'ai quelque crédit à la cour du prince Philippe, et je ne doute point que je parviendrai à vous y faire utiliser avantageusement vos titres et votre savoir de docteur.

Trois ou quatre jours après, les renseignemens arrivèrent, en effet, des plus favorables. Mais avant d'aller plus loin dans cette histoire, il faut un peu revenir sur nos pas et retourner à Bruges, où maître Aldovrandt est resté après le départ de son fils, de sa femme et de Memlinck.

CHAPITRE CINQUIÈME.

UNE RÉVOLUTION.

On l'a vu, l'âge, la préoccupation des affaires, un caractère dur et le manque à peu près absolu d'éducation laissaient peu de sensibilité au cœur du vieil Aldovrandt, même pour sa femme et son fils. Cependant, dès que deux personnes qu'il rendait si malheureuses furent éloignées de lui, il éprouva un vide immense et il lui sembla que tout manquait autour de lui. A peine les voyait-il d'ordinaire deux heures de la journée, au moment des repas : Antonius et Marguerite une fois partis, il ressentit leur absence depuis le matin jusqu'au soir, et il s'en fallut de peu qu'il n'envoyât un messager pour donner ordre de revenir à celui qu'il voulait la veille encore exiler au péril de sa vie dans le Levant, à la femme dont il avait brisé naguère le cœur sans miséricorde. Il résulta de ces sensations qu'il se montra plus bourru et plus tyrannique encore qu'il ne le faisait ordinairement. Ses commis et ses ouvriers éprouvaient les effets de sa mauvaise humeur, et l'on n'entendait au logis que la voix aigre et menaçante du vieillard, qui menaçait et qui rugissait. Cette disposition d'esprit amena une catastrophe qui bouleversa la ville entière de Bruges.

Dans les momens de besogne excessive, maître Aldovrandt avait l'habitude de faire sécher les draps qui ne pouvaient tenir dans ses ateliers au milieu de la petite place qui se trouvait devant sa maison et sur le bord de la rivière. Or, il arriva par hasard que des soldats du duc Philippe traversèrent cette place et trouvèrent plaisant d'abattre les perches qui soutenaient les cordes et de jeter ainsi dans la boue les pièces de drap exposées à l'air. Les ouvriers, témoins de cette grossière plaisanterie des soudards, se contentaient de maugréer contre les arquebusiers, et se disposaient à relever les perches, lorsque tout à coup survint Aldovrandt. A la vue du dégât causé par la compagnie de soldats, il se livra à une violente colère, reprocha aux ouvriers leur lâcheté, et tint des propos pleins de menaces contre le duc Philippe et son gouvernement :

— Voilà la protection que nous donne ce beau seigneur qui nous gouverne ! Il nous accable d'impôts et nous livre aux insultes de ses soldats, si ces insultes ne sont même pas le résultat de ses propres ordres ! Sur mon âme, il faut que le sang de vos veines ne soit point flamand pour que vous ayiez supporté sans vengeance l'affront que ces insolens vous ont craché au visage. Allez, vous n'avez que le sort dont vous êtes dignes, et les soldats auraient encore dû vous battre, car vous auriez docilement tendu le dos à leurs coups de bâtons.

Ces propos, ces reproches, ces accusations de lâcheté que leur maître leur jetait au visage produisirent une vive impression sur les ouvriers. Dans ces entrefaites, une seconde compagnie de soudards étant venue à passer par là, elle ne tarda point à se voir accueillie par des invectives aux-

quelles le capitaine répondit en donnant l'ordre d'allumer les mèches des arquebuses. Cet ordre était à peine sorti de ses lèvres que des cailloux sifflèrent de toutes parts aux oreilles des soldats, retentirent sur leurs cuirasses et renversèrent plus d'un casque à terre. Des arquebusades répondirent à ces attaques, et sept ou huit ouvriers frappés à mort tombèrent baignés dans leur sang. A cette vue, leurs camarades ne gardèrent plus aucun frein et se ruèrent sur les soldats. Il s'ensuivit une mêlée affreuse et un combat acharné dans lequel les ouvriers, après avoir perdu plus de la moitié des leurs, parvinrent à massacrer tous les soldats, sans en excepter même le capitaine. Mais à peine avaient-ils remporté cette fatale victoire qu'un nouveau corps de troupes survint et qu'il fallut recommencer à combattre. Il est vrai, d'un autre côté, que dans tous les quartiers de la ville les bourgeois prirent les armes et accoururent au secours des leurs; si bien que Bruges ne tarda point à devenir un champ de bataille, que le tocsin se mit à sonner, que l'on ferma les portes, et qu'après une journée entière de massacre et de bataille, il ne se trouva plus en vie un seul des soldats. Les magistrats avaient vainement cherché à s'interposer entre les combattans et à dire des paroles de paix et de raison: leur dévouement ne servit qu'à leur faire exposer leurs jours, et les bourgeois ne cessèrent de frapper qu'après avoir remporté une fatale et absolue victoire. Alors on alla chercher maître Aldovrandt, qui s'était retiré chez lui, tout effrayé de son ouvrage; on l'amena de force à l'hôtel de ville, et là on le proclama bourgmestre en remplacement de maître Coppens, son beau-père, que l'on destitua comme trop peu résolu et trop dévoué au duc. Fort embarrassé de ce périlleux honneur, maître Aldovrandt maudissait tout bas sa colère funeste et aurait donné la moitié de sa fortune pour se tirer d'un pas aussi difficile; mais il ne lui fut même pas permis d'hésiter, et il lui fallut haranguer le peuple et jurer de défendre la liberté de Bruges jusqu'à la mort.

Hélas! il n'eut que trop tôt l'occasion de tenir ce serment, car le duc de Flandres, informé des événemens qui s'étaient passés à Bruges, se trouva, à deux jours de là, en présence de la cité rebelle avec une armée considérable et des machines de guerre sans nombre. Il bloqua la ville, s'empara du canal et donna des ordres pour que l'on commençât immédiatement les préliminaires de l'assaut. A cette vue, les Brugeois commencèrent à reconnaître les périls qui les menaçaient, et la populace courut en tumulte à l'hôtel de ville pour enjoindre à son bourgmestre de conjurer cet orage. Maître Aldovrandt, fort embarrassé, proposa d'envoyer un parlementaire au prince, qui avait dédaigné de le faire, témoignant ainsi son intention de n'accorder aucune merci à ses sujets révoltés.

— Il faut, s'écria-t-on de toutes parts, il faut que vous soyiez vous-même ce parlementaire; partez sur-le-champ.

— Eh quoi! mes amis, répliqua Aldovrandt épouvanté, vous voulez que je me rende au camp du duc, moi que vous avez nommé votre bourgmestre, moi qu'il considère comme le chef de la révolte!

—Ne l'êtes-vous pas en effet? s'écria un bourgeois. N'est-ce pas vous qui nous avez jetés dans le péril où nous sommes? Sans vous, Bruges se verrait-elle menacée de l'assaut, du pillage et de l'incendie? N'est-ce pas pour défendre vos intérêts privés que vous n'avez pas craint d'exposer vos compatriotes à une calamité générale? Partez sur l'heure, ou malheur à vous!

— Oui, oui, qu'il parte, ou malheur à lui! répliqua-t-on de tous côtés; qu'il parte, ou malheur à lui!

Et on l'entourait, on le menaçait, on le pressait, on l'injuriait. Le malheureux Aldovrandt se vit donc forcé de descendre de l'hôtel de ville, de faire abattre un pont-le-vis et de se diriger vers le camp du duc, un rameau vert à la main, en signe de supplication. Il s'avançait à pas lents, lorsque Philippe-le-Beau, qui dirigeait les travaux de l'attaque, l'aperçut et le laissa venir à lui sans y paraître prendre garde le moins du monde. Le vieux bourgeois s'agenouilla devant le prince, qui, sans daigner jeter yeux sur lui, continua à donner des ordres à ses officiers.

— Là-bas, une catapulte! De ce côté, pointez vos canons! Les échelles s'appliqueront sur ce point. Les archers, posés sur cette hauteur, protégeront les assaillans et dégarniront les remparts.

— Monseigneur? merci! merci! grâce, s'écria Aldovrandt.

— On n'épargnera personne, continua le prince, feignant toujours de ne point voir le bourgeois. Tout ce qui se trouvera dans la ville sera passé au fil de l'épée. Pas de corde, cela est trop long! On tuera ceux que l'on rencontrera sans faire de prisonniers, on pillera la ville huit jours et huit nuits; ensuite on mettra le feu aux églises où seront réfugiés les femmes et les enfans! Après quoi la ville sera rasée.

— Monseigneur! monseigneur! pardon!... pardon!... s'écria Aldovrandt en saisissant le bas du manteau du prince.

— Ah! ah! un serpent veut me mordre, fit le duc en repoussant du pied le vieillard. Eh! mais c'est un des bourgeois de notre bonne et fidèle ville de Bruges. Sur mon âme, je reconnais même leur chef, leur bourgmestre; que dis-je? leur maître, ou plutôt monseigneur Aldovrandt. Relevez-vous, majesté; une pareille attitude ne convient point à un puissant monarque, tel que vous êtes. Relevez-vous, c'est à moi de me découvrir.

Et il ôta ironiquement son chaperon de velours, et força le vieillard à s'asseoir sur le fauteuil élevé qu'on avait placé à l'entrée de la tente du duc, par honneur et pour qu'il pût suivre plus à l'aise les opérations du siége.

— Vous ne vous trouvez peut-être point assez haut, messire? ajouta le duc en saisissant par la barbe le vieillard, qu'il renversa à ses pieds. Regardez, voilà où je vais vous faire élever. De là vous dominerez sur nous et sur vos sujets.

En disant cela, il montrait une potence.

— Monseigneur, qu'il soit fait selon votre volonté, répondit Aldovrandt avec une courageuse résignation. Puisque je suis la cause involontaire des malheureux événemens qui sont survenus, il est trop juste que j'en subisse les conséquences et que j'en porte la peine. J'ai mérité la mort, faites-moi mourir! Vous le voyez, je vous apporte de moi-même ma tête. Mais prenez en miséricorde de pauvres bourgeois étourdis dont le tort est d'avoir cédé à un moment d'effervescence et d'être venus en aide à leurs frères qu'on égorgeait. Ne versez pas le sang! il n'y en a eu déjà que trop de répandu. Que le mien soit le dernier qui coulera, et je bénirai la main qui fera tomber ma tête.

— Oui-da! mon maître, vous tenez là un langage courageux et digne. Écoutez, dans une heure Bruges sera, si je le veux, en mon pouvoir, et vous verrez le sort qui l'attend. Je veux bien cependant me montrer encore miséricordieux envers elle. Retournez près des vôtres: que dans un quart d'heure, quarante des chefs de la sédition reviennent ici, avec vous à leur tête, pieds nus et la corde au cou, et qu'ils m'apportent une contribution de cent tonnes d'or! A ce prix, je fais grâce au reste de la ville. Allez! Si vous n'êtes pas de retour dans un quart d'heure, l'assaut commencera, et vous savez ce qui suivra l'assaut.

Aldovrandt retourna vers Bruges : la foule l'attendait à la porte, et on ne lui laissa pas le temps de gagner l'hôtel de ville pour faire connaître les intentions du prince ; il fallut qu'il les dît sur l'heure et au milieu de tous.

Lorsqu'il parla des cent tonnes d'or, les riches crièrent, car c'était sur eux que tombait cette contribution : quand il déclara que le duc voulait qu'on lui livrât quarante des chefs de la sédition, ce fut au tour de la populace à proférer des malédictions, car presque tous ceux qui avaient fait la révolte et qui s'étaient érigés en magistrats appartenaient à la lie du peuple.

— Il faut nous venger sur l'auteur de tous nos maux, sur celui qui nous a entraînés dans l'abîme où nous sommes! s'écria la foule. Il faut porter sa tête au prince, et lui montrer par là combien nous détestons notre sédition et le traître qui nous y a poussés.

Et ils se jetèrent sur le vieillard, le frappèrent, le déchirèrent en morceaux. Et peu d'instans après, on vit une tête tomber du rempart et rouler vers le camp du duc. Celui-ci reconnut la tête du vieil Aldovrandt.

— Allons, dit-il, ces gens-là m'enseignent comme je dois les traiter..... A l'assaut!

Et les trompettes sonnaient, les troupes se mettaient en mouvement, le canon commençait à gronder et à battre les remparts quand on vit les portes de la ville s'ouvrir une nouvelle fois, et une procession sortir et s'étendre le long des glacis. C'était tout le clergé et tous les religieux : les uns portaient des reliques et les autres des croix ; le doyen de Notre-Dame parut le dernier, tenant dans les mains une hostie consacrée.

A cette vue, tous les soldats s'agenouillèrent par un mouvement spontané, et le duc lui-même se vit forcé de les imiter. Le vieux prêtre s'avança vers le prince, lui donna la bénédiction avec le saint ciboire et s'écria :

— Monseigneur! au nom du Christ, que voici, mort pour votre salut sur la croix!... grâce pour les Brugeois repentans.

— Point de pardon! répliqua le duc.

— Pardon, au nom du Dieu vivant!

— Point de pardon!

Un murmure sourd de mécontentement se répandit parmi les soldats ; les officiers du duc se pressèrent autour de lui, émus de voir refuser une grâce sollicitée pour ainsi dire par Dieu même.

— Eh bien! je leur fais grâce pour l'amour de Dieu, mais non par pitié pour eux, dit le duc avec une répugnance évidente ; car ces révoltés, ces assassins ne méritent que la corde et le pillage. Un seul d'entre eux valait mieux, et ils l'ont lâchement mis à mort. Entrons dans la ville, mon père, il leur sera fait grâce de la vie, puisque Dieu vous a inspiré la pensée de me la demander en son nom. Je déciderai tout à l'heure quel châtiment doit faire expier le crime de ces bourgeois sans cesse en révolte et qui n'ont ni foi ni loi.

Ce châtiment fut une amende de deux cents tonnes d'or et l'établissement de trois nouveaux impôts des plus onéreux.

CHAPITRE SIXIÈME.

RETOUR A GAND.

Les événemens qu'on vient de lire s'étaient passés avec une telle rapidité que Marguerite, Jans et Memlinck, qui, dès le lendemain de leur arrivée à Gand, étaient partis pour aller habiter le petit village de Dammé, où se trouvaient les ateliers du peintre, apprirent brusquement et tout à la fois la sédition des bourgeois de Bruges, le siége de cette ville et le meurtre du vieux Aldovrandt. Marguerite donna des larmes sincères à la mort de celui près duquel elle avait passé tant d'années et qui était le père de son enfant. Lorsque l'ange de la mort frappe quelqu'un, on perd le souvenir de ses torts et de ses imperfections pour ne se rappeler que de ses qualités ; il en est de l'oubli des trépassés comme d'une lumière qui s'éloigne : les ombres disparaissent d'abord. Antonius ne se montra pas moins désolé de la perte de son père. Pendant une semaine entière, Marguerite et son fils restèrent enfermés ensemble dans une retraite absolue. Au bout de ce temps, la mère et l'enfant se rendirent aux sollicitations de Memlinck et consentirent à reprendre leur vie habituelle près de lui. Marguerite, suivant l'usage du pays, avait coupé ses beaux cheveux : vêtue complètement de noir, couleur qu'elle ne devait plus désormais quitter, elle cachait son front, son visage et son cou sous des voiles épais, et pendant trois mois, avant de se mettre à table, au lieu de dire le bénédicité, le maître du logis récita le *De Profundis*, comme l'enseignait la vieille et pieuse coutume de la Flandre.

Peu à peu tout rentra dans l'ordre habituel, et la famille du vieux Aldovrandt s'établit chez le peintre, qu'elle ne devait plus quitter, car la confiscation des biens du marchand avait suivi sa mort violente, et il ne restait plus à sa veuve et à son fils d'autres ressources que la fortune de Memlinck, fortement ébranlée elle-même par la ruine et par la mort du dépositaire d'une grande partie de son argent. Mais il supporta cette perte avec une sérénité sans exemple et ne voulut même pas que Marguerite sût qu'elle ne possédait plus rien sur la terre et qu'elle devait à l'amitié seule du parrain de son fils, un asile et une existence à l'abri de la misère.

Cinq années paisibles et laborieuses suivirent tant d'agitations, de secousses, de malheurs et de péripéties. Ces cinq années, Memlinck les employa à initier Antonius Aldovrandt aux mystères de la peinture, Adrien à se livrer à ses études théologiques et à recevoir la prêtrise, dame Marguerite à veiller sur ces trois hommes et à les entourer de bien-être et de calme. Grâce à son active et intelligente surveillance, elle avait en quelque sorte triplé le revenu de Memlinck en faisant disparaître les petits désordres et les innombrables contributions que lèvent sur le ménage des célibataires et des veufs tous ceux qui en approchent.

Antonius ne tarda pas à se passionner pour l'art de son tuteur et se mit à travailler avec une ardeur telle que le bon Memlinck se vit plus d'une fois obligé de tempérer une activité nuisible à la santé du jeune homme. Sans compter ses travaux d'atelier, Antonius consacrait chaque jour quatre heures à des études de chimie, nécessaires alors pour obtenir, dans la fabrication des couleurs et dans leurs moyens d'application, des perfectionnemens devenus indispensables par les découvertes des frères Van-Eyk, découvertes dont ces derniers ne révélaient les mystères à personne. Memlinck était de moitié dans toutes les expériences du jeune homme

et eut sa part dans la découverte des compositions admirables qui contribuèrent à la confection des couleurs d'Aldovrandt, si fameuses par leur éclat et par leur durée. Enfin Memlinck reconnut assez de talent et de supériorité à son élève pour lui permettre de livrer ses tableaux au public. Ils quittèrent donc tous les quatre le village de Dammé, dont ils n'étaient point sortis depuis huit ans, et se rendirent à Gand, où ils arrivèrent le 14 février 1500. Memlinck loua une maison, la garnit de ses tableaux et de ceux d'Aldovrandt, qui, suivant l'usage de l'époque, latinisa son nom et signa ses œuvres *Antonius Aldovrandus*.

Tandis que les deux artistes s'occupaient de ces soins, Adrien se promenait dans les rues, s'arrêtait devant chaque édifice remarquable et faisait tant de stations qu'il finit par ne plus retrouver son chemin et par se perdre complètement. Timide et craintif, il n'osa d'abord s'adresser à personne pour demander sa route, et quand il eût pu prendre sur lui de tenter un tel acte de courage, cela ne lui eût guère servi, car il avait oublié, en sortant, de s'enquérir du nom de la rue où se trouvait la maison nouvellement louée par Memlinck. Il marchait donc et s'aventurait, se perdant de plus en plus et l'estomac vide. Du reste, il se sentait beaucoup plus tourmenté de l'inquiétude où devaient se trouver ses amis de ne point le voir revenir que des souffrances que lui causaient le froid et la faim. Tandis qu'il marchait au hasard et qu'il se perdait de plus belle, il entendit sonner successivement toutes les heures du soir jusqu'à la neuvième. En ce moment, les cloches de chacun des édifices publics et religieux sonnèrent le couvre-feu. Alors une sueur froide coula le long de son visage, et il se mit en marche avec précipitation vers une grande lumière qu'il aperçut tout à coup au détour d'une rue..... Il se trouva au milieu d'une cour immense, non loin du *marché du Vendredi*, parmi des gens d'armes, des varlets et des pages qui s'agitaient dans la plus grande confusion. Dès qu'on vit paraître Adrien en costume ecclésiastique, on jeta de toutes parts des cris de joie :



Le marché du Vendredi.

— Le voici! le voici! Dieu nous l'envoie enfin! Et deux femmes accoururent, le prirent par la main, lui firent monter un escalier, l'entraînèrent parmi plusieurs corridors obscurs et l'amenèrent dans un petit cabinet étroit, incommode, où se trouvait une dame vêtue de magnifiques habits et un enfant qui venait de naître. Près de la dame, qui paraissait mourante, un jeune seigneur d'une beauté remarquable se tenait agenouillé et pleurait en lui tenant les mains :

— Oh! Jane, Jane! disait-il, pourquoi ton injuste jalousie t'a-t-elle amenée à cette fête? tu ne serais point ici sans aide et sans secours!

— Un prêtre, un prêtre, je me meurs! murmurait la jeune femme.

Adrien, à un signe du jeune seigneur, se pencha vers elle. Quand elle le vit, son visage s'anima :

— C'est Dieu qui vous envoie pour me sauver, dit-elle, écoutez ma confession et donnez-moi l'absolution. Au nom du Christ, hâtez-vous, car mes momens sont comptés.

Adrien, au premier coup d'œil qu'il jeta sur la dame, comprit que l'état de la malade n'avait rien de désespéré, mais qu'il exigeait des secours prompts, mais du reste faciles à donner. Comme durant son séjour à Dammé il avait étudié l'art de la médecine et guéri plus d'un malade dans les villages voisins, le désir d'être utile et de soulager un être souffrant lui ôta tout à coup sa timidité.

— Madame, dit-il, je vais d'abord vous donner l'abso-

lution de vos péchés, car dans les cas urgens, notre saint-père le pape nous autorise à absoudre avant la confession; puis ensuite, l'âme en repos, nous nous occuperons du corps. Il étendit les mains sur la malade, prononça les paroles sacramentelles de l'absolution et fit une courte et fervente prière, après quoi il interrogea le pouls de la malade, déclara que l'on pouvait sans danger la transporter dans un lieu moins incommode, présida à ce transport, s'assit près du lit et prescrivit diverses ordonnances qui opérèrent un merveilleux et soudain effet. Il était encore là quand le médecin et le confesseur arrivèrent en grande hâte :

— Votre besogne se trouve faite, leur dit assez sèchement le jeune seigneur. Tandis que l'on vous cherchait de toutes parts et que vous aviez quitté le poste où vous enjoignait de rester votre devoir, Dieu nous a envoyé ce prêtre pour recevoir la confession de la princesse, et il nous a fait trouver en lui un médecin expérimenté. Il achèvera donc seul l'œuvre qu'il a commencée seul. Sortez!

Et tandis qu'ils s'éloignaient confus et mécontens, un mot tintait d'une façon étrange aux oreilles du pauvre Adrien : ce mot était le titre de princesse donné à la dame près de laquelle il se trouvait. Mais ce fut bien pis encore quand le jeune seigneur vint à lui avec l'enfant nouveau-né dans les bras.

— Il faut ondoyer mon fils, dit-il : ce soin vous regarde encore. Faites donc ce baptême provisoire, mon père.

— Quels sont les noms de l'enfant et ceux de son père et de sa mère? balbutia machinalement Adrien.

» Sa mère se nomme Jane, reine de Castille;

» Son père a nom Philippe, archiduc d'Autriche.

» Quant à mon fils, je le mets sous le patronage du bienheureux saint Charles, et il reçoit, de ma volonté, dès aujourd'hui même le titre de duc de Luxembourg et le collier de la Toison d'or.

Le pauvre prêtre tomba plein de surprise et d'humilité les genoux en terre, car il se trouvait devant son souverain, le prince Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien!

La nuit s'écoula paisible et reposée pour la princesse malade. Le jour venu, Adrien se disposait à s'éloigner, pour quelques instans du moins, et prenait son manteau dans l'intention d'aller rassurer ses amis inquiets de son absence : il espérait, grâce à la clarté du jour, à un guide qu'il demanderait et au nom de Memlinck, qui devait être connu des gens du palais, découvrir la maison récemment louée par le peintre. Au mouvement qu'il fit, la princesse s'éveilla, jeta sur lui des regards pleins d'une sorte de folie, saisit son bras et s'écria :

— Vous ne me quitterez point! Ne vous en allez pas où ils vont venir : ils vont m'enlever mon enfant et mon mari!

Adrien la regarda sans rien comprendre à ces paroles.

Alors elle se leva sur son séant; elle rappela ses esprits et se mit à pleurer amèrement :

— Oh! fit-elle, ma raison s'égare, le chagrin me rend folle! Je n'ai personne à qui confier mes peines! personne qui ne me trahisse et qui n'aille vendre les secrets que, dans un moment de désespoir, je laisse échapper de mon cœur. Mon père, je vous dois la vie; c'est vous qui avez mis au monde mon enfant! vous êtes prêtre : eh bien! c'est sous le sceau de la confession que je vais vous confier le secret qui me tue, qui me rendra folle si je ne le suis déjà.

Adrien fit un mouvement comme pour s'opposer à cette dangereuse confidence; mais Jane fit le signe de la croix, récita le *Confiteor*, formule de la confession, et sans s'apercevoir des craintes du prêtre :

— Mon père, dit-elle, je suis jalouse. Dieu ne m'a point fait belle et m'a unie au plus beau des hommes. Sans doute ses décrets suprêmes ont voulu me punir en cela de quelque grave faute que j'ai commise à mon insu, car Philippe ne m'aime point, et mon existence est devenue un supplice intolérable. La jalousie dévore mon cœur... La jalousie! oh! si vous saviez ce que cela fait souffrir! Aimer sans être aimée! l'enfer n'a pas de tortures pareilles! Tout me porte ombre, tout m'inquiète! Mon mari, que ma tendresse et mes craintes fatiguent, m'évite et me fuit, et quand il ne se tient pas près de moi, je me meurs. Si j'ai quitté mon lit de malade pour assister au bal, si je suis devenue mère ici, mon Dieu! c'est parce que Philippe y était et que je ne pouvais vivre sans Philippe. Je lui ai apporté une couronne : voilà pourquoi il m'a épousée. Moi je lui ai donné cette couronne parce que je l'aimais. Vous connaissez maintenant mes douleurs. Oh! mon Dieu, mon Dieu! j'en deviendrai folle.

Elle parlait encore et le prêtre cherchait à calmer la pauvre femme, qui donnait en effet des signes d'agitation précurseurs trop certains de la démence, lorsque l'archiduc entra, le front plissé par la colère et par le mécontentement. Il embrassa froidement la princesse au front, alla au berceau de son fils, qui se trouvait dans une pièce voisine, et après avoir donné aux femmes qui s'y trouvaient l'ordre de s'éloigner, il fit signe au prêtre de venir le trouver :

— Mon père, dit-il, j'ai entendu les aveux que vous faisait l'archiduchesse, et le hasard qui vous a rendu le chirurgien et le confesseur de ma femme vient encore de vous faire son confident. Vous comprenez que la reconnaissance et la nécessité vous attachent désormais à ma maison. Soyez-moi fidèle pour l'avenir comme vous m'avez été utile par le passé, et votre fortune est faite. Je vous nomme donc aumônier de l'archiduchesse, et vous remplacerez son confesseur, don Minola, parti cette nuit, d'après mes ordres, pour l'Espagne, où il méditera dans un cachot sur les dangers de l'indiscrétion.

» Don Minola avait, comme vous, surpris le secret des accès de démence qui s'emparent de temps à autre de l'archiduchesse; il avait confié ce mystère à un des officiers de ma maison : cet officier est son compagnon de voyage. Vous voyez que je sais punir comme je sais récompenser.

» Maintenant voici l'ordre que je vous donne. Vous ne sortirez point de ce palais, sous quelque prétexte que ce soit; personne ne vous connaît ici, et vous ne direz à personne ni votre nom ni d'où vous venez. Dans quelque jours aura lieu le baptême de mon fils; puis sa mère partira pour l'Espagne : vous serez du voyage, car entre vous et la reine c'est désormais à la vie et à la mort. Si quelqu'un vous connaît à Gand, que ce quelqu'un vous croie mort. En effet il n'existe plus rien en vous du pauvre prêtre que vous étiez encore hier au soir. Selon que vous agirez, vous êtes destiné à la fortune la plus inouïe ou bien à une prison sans fin. C'est à vous de choisir. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

A PRAGUE ET A VITTORIA.

Memlinck, Antonius et dame Marguerite restèrent donc plongés dans la plus vive inquiétude sur le sort de leur ami : toutes les démarches sans nombre auxquelles ils se livrèrent pour découvrir quelque chose de sa destinée demeurèrent inutiles. Ils passèrent dans l'affliction et dans les larmes les fêtes du baptême du jeune prince nouveau-né et ne prirent aucune part aux réjouissances que la ville de Gand célébra avec tant d'éclat et d'enthousiasme. La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Bavon, et l'aumônier de la reine, qui présenta l'enfant à l'eau sainte, tint constamment son visage caché sous le capuchon de son aumusse de manière à ce que personne ne pût voir ses traits.

Le sentiment de douleur causé par la disparition mystérieuse d'Adrien finit par s'amortir peu à peu dans le cœur de ses amis, grâce au succès obtenu par les peintures d'Antonius. En effet leur exhibition attira beaucoup de curieux; le nom du jeune artiste se répéta avec enthousiasme dans la ville, et le plus riche bourgeois de Gand, Adam Spendlemans, acheta les principaux tableaux d'Aldovrandus pour les envoyer en présent aux ducs de Parme et de Plaisance, qui favorisaient beaucoup dans leurs États le commerce du riche marchand.

Le nom d'Aldovrandus se répandit donc glorieusement en Italie comme il s'était répandu en Flandre, et l'Espagne ne tarda point elle-même à savoir ce nom célèbre, car un jour il arriva chez le jeune peintre une lettre à son adresse qui contenait un bon de mille pièces d'or sur le plus riche marchand de la ville, et qui lui demandait en échange de cette somme le meilleur et le plus important de ses tableaux. L'œuvre précieuse devait être adressée à Madrid, à l'aumônier de la reine. L'aumônier du reste ne se désignait que par sa qualification honorifique et ne disait pas son nom. Aldovrandus s'empressa de satisfaire au désir d'un prêtre qui payait si bien et lui envoya une *Ascension de la Vierge*, que l'on admire encore dans la galerie du Vatican, à Rome. On saura plus tard comment le tableau quitta l'Espagne pour l'Italie.

La fortune était en fantaisie de prodiguer ses faveurs au jeune Aldovrandus, et elle ne les borna point à ce qu'elle avait déjà fait pour lui. Georges Podebrac, duc de Bohème, autrefois le protecteur de Memlinck, écrivit à son ancien peintre d'envoyer son disciple à la cour de Prague, et accompagna cette demande des plus riches présens et des promesses les plus séduisantes. Memlinck résolut d'accepter ces offres et de partir d'autant plus vite qu'Aldovrandus aimait éperdument, à ce qu'il croyait, la belle Anna Spendlemans, fille du riche marchand : or, l'immense fortune de l'orgueilleux bourgeois rendait impossible une union que la légèreté coquette d'Anna ne devait faire désirer d'ailleurs, pour leur pupille, ni au vieux peintre ni à dame Marguerite. Ils partirent donc malgré les larmes du jeune homme, qui croyait éternelle sa douleur, et qui bientôt n'y pensa plus au milieu des fêtes que le duc Podebrac donna pour célébrer l'arrivée des deux peintres à sa cour. Il voulut en outre qu'ils habitassent son palais, leur assigna des officiers et ordonna que leur table fût magnifiquement servie à ses dépens.

Aldovrandus, guéri de son amour, se mit à peindre avec ardeur. Il commença pour le maître-autel de la cathédrale de Prague un tableau merveilleux d'exécution, c'était *Moïse et le buisson ardent* : les flammes se trouvaient reproduites avec une telle vérité que la fille du prince, la petite Ferdinanda-Joanna-Maria, lorsqu'elle vit le tableau, s'écria en se rejetant sur les genoux de sa mère :

— Oh ! je ne voudrais pas toucher à ce buisson d'épine, car il me brûlerait les doigts.

Ce mot fit la fortune du tableau. De quelque mince importance que fût l'opinion d'un enfant, en matière de peinture, il est resté historique et s'est même transmis, on le voit, jusqu'à nous !

A quelque temps de là, une maladie rapide et mortelle frappa la petite princesse, qui trépassa en quelques heures. Sa perte mit dans la désolation toute la cour de Prague, et Aldovrandus résolut de peindre l'apothéose de l'ange rappelé au ciel. Dans ce tableau, il représenta le paradis tout grand ouvert, et montra la vierge Marie, en robe d'un bel outremer, qui foulait aux pieds, suivant la tradition artistique de ce temps-là, le serpent père du mal. Mercure, avec ses ailes aux talons et le caducée à la main, recevait de la cité de Prague le royal enfant et le présentait à la mère du Sauveur. Ferdinanda-Joanna-Maria s'élevait dans les airs, drapée dans une tunique jaune dont les plis ondoyaient avec une légèreté et une vérité merveilleuses. Le haut de la composition se trouvait occupé par des saints et des saintes catholiques, joints à des dieux et des déesses de la mythologie. Dans le bas, se dressaient des clochers, des édifices, des forêts et des prairies peuplées de nymphes, de femmes, de dryades et d'hamadryades avec leurs costumes symboliques. Jamais rien n'égala en succès ce mélange de sacré et de profane, fort en vogue au commencement du quinzième siècle. Aldovrandus reçut du duc de Podebrac une bourse contenant mille rixdallers, une chaîne d'or d'égale valeur et le portrait du prince.

Encouragé par de telles libéralités, il peignit encore en Bohème *la Tour de Babel*, *la Femme de Loth*, un portrait de *la Duchesse de Bohême* et deux paysages d'un fini extrême. Podebrac, fier de posséder à la cour un si grand artiste, le décora de l'ordre du Bélier et le maria à une jeune veuve d'une rare beauté, d'un grand nom et d'une fortune considérable : la comtesse Joanna Jablinouski. Les noces furent célébrées à la clarté des torches dans les jardins du roi, et l'on ne peut se figurer le bonheur de dame Marguerite en voyant son fils entouré de tant de gloire et de tant de bonheur.

Peu de temps après son mariage, Aldovrandus se fit bâtir un palais magnifique, et ne tarda pas à voir accourir de toutes parts autour de lui des élèves qui venaient lui demander les secrets de son art. Parmi les plus célèbres, on cite André Guelph et Og de Basan : leurs progrès rapides et la douceur de leur caractère plaisaient tellement à Aldovrandus qu'il aimait à dire d'eux : « S'ils eussent vécu du temps du déluge, Noé n'eût pu leur refuser d'être de sa compagnie dans l'arche. »

Vingt et uns an après la disparition mystérieuse de leur ami le prêtre Adrien Boyers, Antonius Aldovrandus Memlinck et dame Marguerite arrivaient à Vittoria au moment où le soleil se couchait. Ils venaient de Prague, dans la

ville espagnole, sur les instantes sollicitations de Charles-Quint, qui voulait confier des travaux de grande importance aux deux célèbres artistes. Les sollicitations impériales avaient eu pour interprète, d'abord une cédule écrite de la main du monarque lui-même, puis de nombreuses lettres signées par le cardinal-archevêque de Tortose, ministre et gouverneur du royaume d'Espagne. Les voyageurs, descendus au palais que l'hospitalité du prince de l'église leur avait fait assigner comme demeure, comptaient se reposer de plusieurs nuits fatigantes passées en voiture et ne présenter que le lendemain leurs devoirs au ministre, lorsqu'un page de ce dernier vint les prier, au nom de son maître de se rendre de suite près de lui. Surpris de cette demande inattendue, ils se disposèrent sur-le-champ à obéir, sans toutefois emmener avec eux dame Marguerite; mais le page leur objecta que les ordres qu'il avait reçus concernaient également la mère d'Aldovrandus. Tous les trois partirent donc dans les litières qui les attendaient et se dirigèrent vers le palais.

Le page qui leur servait de guide les introduisit dans une vaste salle, décorée avec une somptuosité toute royale, où ils trouverent le cardinal-gouverneur, vêtu de pourpre et la tête couverte du chapeau rouge. Plusieurs grands personnages, parmi lesquels on remarquait don Fadrique Henriquez, amiral de Castille, et le connétable don Inigo Velasco, s'entretenaient avec lui des affaires de l'État, et lui apprenaient la grande et glorieuse victoire qu'ils venaient de remporter dans les plaines de Villalad et qui avait porté le dernier coup aux factieux réunis sous le nom de *membres de la sainte ligue*. Le cardinal, émerveillé de cette faveur inattendue de la fortune, jetait les exclamations les plus joyeuses, frappait des mains comme un enfant, s'agenouillait devant une image de la Vierge et se relevait pour recommencer des cris de jubilation :



Adrien en costume de cardinal.

— Ah! ils sont vaincus! s'écriait-il. Nous n'avons plus enfin rien à en redouter. Vous êtes de grands et d'habiles officiers, messeigneurs. Sa majesté, notre impérial maître, vous récompensera comme vous le méritez. Qui donc aurait pu prévoir un dénoûment si heureux à cette guerre, où les rebelles avaient toujours obtenu les avantages?... Car ne m'ont-ils point assiégé il y a quelques mois dans Valladolid? Ne m'a-t-il point fallu m'enfuir de cette ville, la nuit, à pied, et gagner tant bien que mal Rio-Secco? Ne m'ont-ils point obligé à leur écrire une lettre tant soit peu humiliante avant de me rendre mes meubles et mes bagages que je leur avais abandonnés. Enfin les voilà vaincus! Dieu et la sainte Vierge soient loués.

— Oui, monseigneur, votre habileté a su triompher de la *sainte ligue*, interrompit don Fadrique Henriquez.

— Mon habileté! Ne me dites point des flatteries dont vous ne pensez pas et dont je ne crois pas un mot, monseigneur l'amiral. Ce n'est point moi, pauvre prêtre, jeté par la volonté de l'empereur dans les affaires publiques, auxquelles je n'entends rien, ce n'est pas moi qui ai vaincu les rebelles : c'est vous deux, vous deux seuls.

— C'est du moins à vous de décider du sort des vaincus et des prisonniers, objecta le connétable. Que nous ordonnez-vous d'en faire? L'échafaud ne doit-il pas voir tomber

les têtes des chefs, et la prison et l'exil mettre les autres dans l'impossibilité de troubler désormais le repos de l'Espagne.

— L'échafaud? l'exil? la prison? Rien de tout cela messeigneurs! Ils sont vaincus? miséricorde pour eux! Que l'on délivre les prisonniers et qu'ils retournent en paix chez eux.

— Mais c'est de nouveau recommencer la guerre civile! Libres et impunis, ils reprendront les armes, et il faudra les combattre et les vaincre encore. Serez-vous aussi heureux une seconde fois que la première?

Le cardinal les regarda d'un air consterné :

— Ne parlez donc pas de moi comme si j'étais l'auteur de vos victoires. Vous savez bien et je le sais bien, je vous le répète, que je n'y suis pour rien. Ah! pourquoi l'empereur mon maître s'obstine-t-il à vouloir faire de moi un ministre! Eh bien! gardez vos prisonniers; mais pas d'échafaud, pas de coups de hache! Je vais en écrire à l'empereur, et le glorieux Charles-Quint décidera du sort des vaincus. Maintenant, adieu, messeigneurs, car voici d'illustres peintres qui attendent une audience de moi, et vous savez que l'empereur mon maître honore et veut qu'on honore comme lui les peintres et les hommes d'art.

Le cardinal congédia par un salut l'amiral et le connétable. Il vint ensuite à dame Marguerite et à ses deux compagnons, qui s'étaient tenus respectueusement à l'écart pendant que le cardinal achevait de s'entretenir avec don Fadrique Henriquez et don Inigo Velasco.

Le prince de l'Église avait peine à dissimuler une joie enfantine et de commère; il se croisa les bras sur la poitrine et regarda fixement la vieille dame.

— L'Espagne et l'empereur mon maître s'honorent de recevoir des peintres aussi célèbres que vous, commençait-il à dire.

Mais tout à coup il laissa là sa feinte et le décorum, se mit à pleurer d'émotion et de joie, et se jeta dans les bras de Memlinck :

— Vous ne reconnaissez pas le pauvre Adrien, que dame Marguerite a empêché de mourir de faim au pied



d'un arbre? Eh quoi! si vos yeux ne m'ont point reconnu, votre cœur du moins ne vous a-t-il point appris qu'un ami se trouvait là devant vous? Eh oui! c'est moi, c'est bien moi, moi Adrien Boyers, moi le fils d'un menuisier. Hélas! oui, mes enfans, je suis archevêque, cardinal, gouverneur des Espagnes! J'ai été aumônier de la reine Jeanne-la-Folle, puis ambassadeur, puis régent du royaume. Oui! moi qui me suis perdu dans les rues de Gand, faute d'une assez grande intelligence pour retrouver la maison où je demeurais avec vous; moi qui ne savais pas gagner mon pain, et qui serais mort de faim sans votre charité, on a voulu que je gouverne l'Espagne avec le cardinal Ximenès, le plus habile diplomate de l'univers. Il se riait sans cesse de ma simplicité et me faisait signer toutes les pièces périlleuses : cela m'a valu la réputation d'un gouverneur hardi, d'un homme audacieux, à moi! mes enfans, à moi que vous connaissez si bien! Or, Charles-Quint, devenu un homme, un empereur, n'a point voulu croire à mon ignorance et à ma faiblesse, que je lui ai confessées cent fois. Tout ce que font de bien et d'heureux les gens qui agissent autour de moi, on me l'attribue; lorsqu'ils échouent, on dit que c'est leur faute, tant ma réputation d'habileté est glorieusement et irrévocablement établie. Ces deux seigneurs qui sortent d'ici viennent de remporter une grande

victoire... j'ignorais même que la bataille se fût donnée. Eh bien! ils ont eu le front de venir me dire que l'avantage d'avoir terminé la guerre civile m'appartenait! Voilà la cour, mes enfans. Aussi n'ai-je point goûté un jour, une heure de bonheur depuis que la volonté de Dieu m'a séparé de vous!... Mais vous voilà revenus, retrouvés... Embrassez-moi encore une fois, car, vous le voyez, je pleure de joie. Oh. combien de fois ai-je rêvé et appelé de mes vœux le moment qui nous réunit! Mais un jour une affaire, un jour une autre m'empêchait de réaliser mon désir le plus ardent! Tant que vécut le duc Philippe, il me fallut cacher mon nom et mon origine à tous; puis ensuite il me fallut gouverner l'Espagne, et ce métier-là ne laisse guère de temps disponible et de liberté d'esprit... Dieu soit béni! je ne mourrai pas sans vous avoir encore une fois revus et embrassés.

Ils étaient là tous les quatre se livrant à leurs souvenirs, la voix émue, le cœur palpitant, l'âme pleine de joie et de tendresse, quand tout à coup un homme jeune encore, mais au maintien sérieux et sévère, entra dans l'appartement. A sa vue, le cardinal jeta un cri de surprise et tomba les genoux en terre.

— Oh! mon maître! mon maître, c'est vous, vous que je revois! Dieu veut me donner tous les bonheurs aujourd'hui, puisqu'il me ramène votre majesté et qu'il m'a fait retrouver des amis qui jadis ont recueilli et soulagé ma misère.

L'empereur Charles-Quint reçut avec bonté les paroles d'affection d'Adrien, et se tourna vers Memlinck et Antonius Aldovrandus:

— Le cardinal m'a souvent parlé de vous, mes maîtres, et j'ai même fait dans mon enfance une composition latine dont votre bienfaisance était le sujet. Vous en souvient-il, messire mon précepteur? Soyez les bienvenus à ma cour, vous y recevrez de moi l'hospitalité, car le cardinal va se séparer de vous et de moi.

— Me séparer de vous et d'eux! s'écria douloureusement Adrien.

— Oui, mon fidèle ami, mon habile serviteur; l'Espagne, à qui vous venez de rendre la paix, en anéantissant par des combinaisons hasardeuses et sublimes la faction fatale de *la sainte ligue*, l'Espagne va se trouver privée de vos utiles services; mais ces services vous les rendrez au monde catholique. Et en disant ces mots, Charles-Quint releva le cardinal, toujours agenouillé, s'agenouilla lui-même et dit avec une solennité respectueuse:

— Successeur du pape Léon X, Adrien VI, très-saint Père, bénissez l'empereur catholique, car le sacré collége vient de vous décerner la thiare.

— Oh! c'est un rêve! c'est un rêve affreux! moi, pape! Mais cela n'est point possible! tant de malheur ne m'est pas réservé! Vous, ne savez-vous pas que je ne suis qu'un pauvre homme, sans intelligence pour les affaires, faible, timide?....

— Vous savez que je n'ai jamais été la dupe de cette modestie exagérée, répliqua l'empereur. Quand bien même mille faits ne prouveraient pas votre habileté, l'anéantissement de *la sainte ligue* suffirait pour en établir l'évidence. Votre sainteté partira donc demain pour Rome.

Adrien versa cette fois des larmes amères; enfin il baisa respectueusement la main de l'empereur, qui s'éloignait; puis revenant à ses amis, qui s'étaient prosternés humblement devant le nouveau souverain pontife:

— Je ne suis point encore pape tout à fait, mes enfans; laissez-moi vivre le reste de cette soirée avec vous, libre, sans apparat, comme nous vivions à Dammé. Je serai pape demain; aujourd'hui je veux rester Adrien Boyers.

En disant cela, il passa son bras sous le bras de dame Marguerite, et tous les quatre allèrent prendre place à la table sur laquelle Adrien avait fait disposer le souper. Il renvoya les valets et défendit que personne n'entrât de la soirée. Puis prenant un grand pain et un couteau:

— Allons, dit-il, qui veut des tartines? J'étais chargé du soin de les faire dans notre douce retraite de Dammé.

Une larme, mais heureuse, mais excitée par les souvenirs du passé, coula sur les joues du nouveau pape. Puis il se mit à couper le pain et distribua des tartines à ses trois convives.

CHAPITRE DERNIER,

OU LE ROMANCIER LAISSE PARLER L'HISTORIEN.

Le lendemain, le pape Adrien VI partit en grande pompe pour Rome, où il alla ceindre la thiare. On sait qu'il mourut après un an de pontificat, et que sa vie simple et frugale formait un singulier contraste avec la pompe et l'éclat fastueux de son prédécesseur.

Quant à Memlinck et à Antonius Aldovrandus, ils retournèrent à Prague, comblés des faveurs de Charles-Quint, et ce fut un an après seulement que le trépas vint séparer le maître de l'élève. Voici comment M. Beckfors, historien anglais, raconte la mort de ces deux peintres.

« Le duc de Bohême, George Podebrac, avait célébré dans un dîner solennel le retour des deux favoris. Cette fête fut malheureusement interrompue par la mort soudaine de Memlinck, qui souffrait depuis longtemps d'un appétit vorace qui lui faisait engloutir avec une rapidité effrayante tout ce qu'on plaçait devant lui. On lui avait servi un brochet monstrueux qu'il n'eut pas plutôt réduit à la carcasse que, sentant un froid mortel, il appela son cher Aldovrandus, lui secoua la main et expira. Aldovrandus coula de longues et heureuses années; elles furent embellies par la naissance de quatre enfans, à qui George donna des lettres de noblesse. A la fin la fortune, lassée de prodiguer ses faveurs au peintre, obscurcit le soir de sa vie par une infortune imprévue. Comme il travaillait nuit et jour avec ses élèves à une série de tableaux qui devaient représenter l'histoire entière des Goths et des Vandales, la toile commença à devenir rare, et Ferdinand, touché des lamentations de son favori, convoqua un conseil solennel et lui ordonna d'y assister avec André Guelph et Og de Basan qui portèrent les croquis du grand ouvrage historique. Le conseil s'assemble, Podebrac monte sur son trône, les trompettes sonnent, les peintres arrivent et exposent leurs ouvrages à l'admiration de l'auguste assemblée, qui d'une voix unanime confère à Aldovrandus le titre de *Magnus*,

Ensuite ils s'occupèrent de l'objet de la convocation, et un subside de canevas fut voté. Plusieurs membres de la noblesse se distinguèrent dans cette occasion par d'élégans discours, et son altesse publia une proclamation dans laquelle on déclarait coupable de haute trahison quiconque de ses féaux sujets cacherait, déroberait ou aliénerait tout rouleau ou paquet de canevas dans l'intérieur de ses États, entravant par là la collection que ledit Aldovrandus Magnus, chevalier du très-noble et très-puissant ordre du Bélier, était autorisé à faire. Bientôt on vit arriver de tous côtés les chariots et les traîneaux qui apportaient au palais d'Aldovrandus le tribut de canevas. Pour lui, transporté de reconnaissance et enflammé par cet enthousiasme auquel nous devons tant d'ouvrages admirables, il résolut de surpasser ses chefs-d'œuvre en traitant le sujet du prince Dahomire, qui, en l'année 1021, avait été englouti par un tremblement de terre à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le palais de Radzen. Animé par ce glorieux sujet, il demandait à haute voix du canevas; mais au lieu de canevas, ses élèves, la barbe et le sourcil brûlés, lui apportèrent la nouvelle de l'incendie de son magasin, où le feu n'avait pas respecté un seul lambeau. Quel désappointement pour un génie prêt à se répandre sur la toile! Un paroxisme de douleur en fut le fatal résultat, et, criant sans cesse : « Dahomire! canevas! saint Luc! » Aldovrandus Magnus expira. Il n'y eut pas à Prague un œil qui demeurât sec. Le duc gémit, les courtisans pleurèrent, ses élèves peignirent la catastrophe, le peuple prit le deuil, l'université composa des épitaphes, et le professeur Clod Lumpewitz surpassa tous les autres. Son œuvre a par bonheur survécu au naufrage du temps, et j'ai le plaisir de pouvoir la présenter à mes lecteurs avec une version qu'on attribue à l'ingénieux maître John Ogilby :

« Pictor Alexandri titulum gerit Aldovrandus :
Pictor erat magnus : magnus erat Macedo.
Mortis erat similis (sic fertur) causa duobus;
Huic regna, autem illi cannaba deficiunt. »

« Pareille destinée au tombeau fit descendre
Et le grand Aldovrand et le grand Alexandre.
L'un quand le monde entier eut fléchi sous son bras,
L'autre quand son pinceau n'eut plus de canevas. »

S. Henry BERTHOUD.

UNE CAMPAGNE DES FRANCS.

Le peuple franc, d'origine gauloise (1), habitant une partie de la Germanie, venait de se réunir en une assemblée générale. La nation, naturellement nomade, se trouvait trop à l'étroit dans ses terres d'outre-Rhin; elle se préparait donc à une émigration partielle ou complète. L'assemblée nombreuse était réunie; Clodion aux longs cheveux prit la parole et dit :

« Habitans de la Germanie! descendans des Gaulois! » nous qui sommes échappés à la corruption et à la servitude sous laquelle gémissent nos frères d'au-delà du » Rhin, laisserons-nous encore longtemps les enfans du » Celte sous la domination romaine!... (2). Nous, dépositaires de l'indépendance et des vertus primitives, verrons-nous avec indifférence l'asservissement de la » Gaule!... Allons trouver nos frères et leur rendons leurs » pénates et la liberté..... Déjà ils nous attendent impatiemment; de nombreux émissaires parcourent les villes » gauloises annonçant notre arrivée.....

» Le temps est venu d'émigrer... la gloire nous attend. » Souvenez-vous qu'à l'époque où Romulus jetait les fondemens de la ville aux sept collines, on vit planer au-dessus d'elle douze vautours. Les augures consultés assurèrent que c'était le gage certain de douze siècles de » gloire pour l'empire romain (3). Habitans de la Germanie!... ces douze siècles promis vont bientôt expirer. » Déjà par mes soins cet oracle est répandu publiquement » dans les Gaules et ranime le courage abattu de nos frères (4). Les Gaulois nous recevront d'autant mieux qu'ils » haïssent et détestent le nom romain (5). Ils n'ont point » oublié les outrages qu'ils ont reçus des enfans de Rome; » ils ont encore présens Ragaise et Ascarit, livrés par » Constantin aux lions et aux léopards des cirques de » Trèves (6); ils se souviennent que deu de leurs rois, » Marcomir et Sunnone, sont morts victimes de la politique astucieuse des Romains (7).

» Rappelez-vous en même temps qu'un de vos chefs » étant en Westphalie a vu en songe un colosse à trois » têtes, et que le druide Abrunus, consulté sur cette » vision, l'expliqua, disant que ces trois têtes figuraient » les trois peuples qui devaient successivement dominer » dans les Gaules, savoir : les Gaulois, les Romains et les » Francs (8)... »

Il dit et tous applaudissent à ces paroles.

Sans plus tarder, on fait combattre les deux champions de l'épreuve; ce sont un Franc et un captif (9). Le combat est court; le Franc terrasse son adversaire aux acclamations de la foule, ivre d'espérance et de combat. Le grand bouclier des chefs fait *mugir les sept voix de la guerre* (10). On va chercher dans le sanctuaire sacré des rois les drapeaux des batailles (11); puis on consulte les femmes réunies à cet effet (12); on fait hennir le cheval sacré (13). Tous les indices se montrent favorables à l'émigration. Plus de retard, plus de délai, les guerriers teignent avec une liqueur rouge leur longue chevelure, ce qui leur prêtait un air effrayant (14); ils se revêtissent de leurs cuirasses faites avec la dépouille des taureaux sauvages (15). ils saisissent leurs terribles *framées* (16) et leurs longs javelots (17).

Puis précédés de leurs étendards et de Clodion-le-Chevelu (18), digne successeur de Théodorich et de Pharamond, les Francs s'avancent tumultueusement vers le fleuve qui les sépare des Gaules (19). Les Francs étaient suivis de leurs femmes, des vieillards et des enfans. Ils emportaient avec eux leurs chars, où étaient renfermés leur fortune et les vivres de la population émigrante (20), leurs bateaux faits avec du cuir (21) et leurs nombreux troupeaux.

Après plusieurs jours de marche, les Francs arrivent au

bord du Rhin; ils le franchissent sur leurs frêles barques. En vain Valentinien veut les arrêter par des forteresses: les Francs, mal armés (22), sans cavalerie (23), affrontent tous les obstacles et les surmontent tous; ils attaquent des armées de plus de cent mille guerriers, tous vieux soldats, bardés de fer et commandés par des généraux habiles en fait des batailles (24); mais toute la bravoure et la tactique romaine se brisent contre la masse des Francs, de ces terribles nomades qui meurent en souriant (25).

Clodion fait franchir à son armée victorieuse la vaste forêt qui couvrait une partie du Hainaut et du Brabant (26), et entre subitement à Cambray (27). Dès le lendemain, il marche vers la ville de Tournay. Là une autre armée romaine veut de nouveau s'opposer à sa course triomphale; de part et d'autre on se prépare au combat, et les bardes des Francs chantaient ainsi :

HYMNE DE GUERRE (28).

I.

Jeunes guerriers! vous qui fûtes toujours aux portes de l'honneur, vous que l'ennemi n'a jamais vu qu'en face, écoutez le chant du barde; redites-le avec lui, car son chant est la mémoire du passé (29); elle déroule devant vos yeux le tableau animé des actions mémorables des héros de la patrie.

II.

La patrie est toujours fière et heureuse de ses héros. N'a-t-elle pas enfanté le vaillant Sunnon fils d'Anténor!... le terrible Marcomir (30)!... le redoutable Ricimir aux armes d'or (31)!... Il serait trop long de raconter les noms de tous les héros du Franc, car le nombre en serait aussi grand que les grains de sable du rivage de la mer...

III.

Nous n'avons point oublié que les guerriers francs ont assiégé Tarragone; Tarragone la formidable, elle qui croyait pouvoir résister aux armes de l'univers, elle fut obligée d'abaisser sa fierté devant une poignée de nos braves... Nos guerriers, couverts de gloire et des dépouilles de la ville conquise, traversèrent une partie des Gaules. Ils osèrent même traverser les armées de Posthumes (32), et nul ne tourna le dos à l'ennemi; l'ennemi fuyait épouvanté en voyant nos soldats combattre, tomber, sourire et mourir.. ..

IV.

Nos soldats se sont battus avec les guerriers de Rome, et pas un légionnaire de Quintinius ne revit sa patrie: ils tombèrent sous le fer des Francs; pas un ne put aller redire leur défaite, car ils étaient tombés sous le glaive comme l'herbe sous la faux tranchante.....

V.

Nos guerriers, avides de gloire et de combat, s'étaient illustrés sur le champ des batailles; ils avaient vaincu des armées formidables, pris des villes entourées de murailles: tout fuyait devant eux tant ils étaient audacieux et braves!... Ils revenaient chargés des dépouilles ennemies; ils repassent le Rhin. Alors voilà que Quintinius, poussé par la fatalité, se met à poursuivre nos héros...

VI.

Nos guerriers étaient déjà loin; le superbe Quintinius, pour occuper ses armes, prit quelques villages déserts et les livra aux flammes. Puis il planta ses nombreuses tentes en face de l'incendie, action indigne des héros... Quintinius courait à sa perte.

VII.

Voilà que nos guerriers apprennent et l'incendie et l'approche des ennemis; soudain ils mugissent, et agitant leurs boucliers, ils s'animent au combat; soudain ils apparaissent au-dessus des montagnes qui dominent les pavillons romains, et à la lueur de l'incendie ils se montrent terribles à l'armée de Quintinius, qui se trouble et frémit de peur...

VIII.

Tandis que l'aurore approchait, le général romain, pâle et tremblant, voit s'avancer sur la rive lointaine l'ombre pâle et sanglante de l'orgueilleux Varrus... de Varrus qui vit son armée anéantie par l'épée gauloise... Varrus approche et tend la main à Quintinius et lui dit :

« Guerrier malheureux... tu viens t'associer à ma honte; comme moi tu cours à ta perte... Malheur aux Romains... Vois-tu là-bas cette éminence noirâtre? c'est là que reposent les ossemens de mes légions... Bientôt les tiennes auront le même sort... » Il dit et disparaît...

IX.

A peine l'aurore matinale montrait-elle son front serein, les deux armées s'avancent, se heurtent et s'entre-choquent avec furie. Les légions se dispersent et se rassemblent de nouveau; le sol est couvert de dards meurtriers et de javelots brisés. Alors les deux nations se mêlent et combattent corps à corps, les boucliers retentissent du choc des glaives et les échos mugissant roulent un bruit pareil à l'ouragan...

X.

Mais que peuvent les légions romaines contre les cohortes des Francs, de ces héros qui sourient en mourant!.. Rien... rien que mourir... Et c'est pour mourir qu'ils accourent au combat. Pas un guerrier ne put aller redire à Rome la honte de l'empire: tous périrent, tant la bataille fut terrible, audacieuse, décisive, meurtrière (33)!...

Les bardes chantaient encore quand la bataille commença. Elle fut impétueuse et terrible. Les Francs combattaient pour conquérir et les Romains pour conserver leurs possessions. Longtemps indécise, la victoire se déclara enfin pour les arrivans: les légions romaines, culbutées et dispersées au loin, cédèrent le champ de bataille. Les Francs demeurant victorieux, Clodion entre dans la ville de Tournay et y établit le siége de son empire naissant (34).

Non loin du champ de bataille et aux environs de Tournay s'élevait une colline au pied de laquelle s'enfonçait un vallon riant et solitaire. Un ruisseau murmurant le traversait et y répandait une douce fraîcheur; mille oiseaux chantaient sous la feuillée, et l'air était embaumé du parfum des fleurs. Seul, un jeune guerrier franc, pâle et triste errait là; il s'appuyait sur une longue lance, il parlait, disant :

« Je n'assisterai plus aux combats; jamais ma main ne » fera plus voler la framée... Hélas!... la honte est écrite » sur mon front... N'ai-je pas perdu mon bouclier!... » Pourrais-je encore me présenter devant mon père, de- » vant mes compagnons d'armes?... pourrais-je encore me » présenter à la salle des fêtes et m'asseoir à la table des » festins?... Hélas!... j'ai perdu mon bouclier!.. et n'ai pas

» su mourir. N'ai-je pas encore le bras chargé de l'an-
» neau de fer (35)?..... Non, la liqueur du genièvre ne me » réjouira plus..... Non, les caresses de mon amie ne » pourront plus m'enchanter... Hélas!... j'ai perdu mon » bouclier (36)!...

Tandis que le jeune Franc parlait ainsi, une jeune fille gauloise s'avança près de lui : elle était belle, son front était pur, ses yeux étaient sereins.

« Frère, dit-elle, pourquoi te tourmentes-tu... Est-ce que » la Gaule ne pourrait pas t'offrir une consolation?... un » dédommagement à tes peines?...

» — Jeune fille, répondit le Franc, j'ai perdu mon bouclier.



» — Viens dans ma cabane! j'ai un bouclier qui brillait » naguère dans les mains de mon frère, mon frère en » mourant me l'a légué, viens, je te le donnerai; il n'est pas » indigne de toi, il peut t'être offert, car mon frère était » valeureux, et il est encore teint du sang des Romains... » Dis, veux-tu?...

» — Merci, jeune fille, mon partage est la honte et l'in- » famie, je dois mourir ici.

» — Mais tes dieux peuvent t'absoudre, et nos drui- » des.....

» — Jeune fille!... le Franc n'a pas plusieurs dieux, il » n'en a qu'un. Il est l'Être suprême, il n'a ni nom, ni forme, » ni temple. C'est au milieu de la nature que nous l'invo- » quons (37). Toutes les merveilles de la terre et des cieux » manifestent sa grandeur et sa bonté (38). Les montagnes » élevées, les vieux arbres, les eaux limpides et murmuran- » tes sont initiés à son pouvoir (39). Nous nous inclinons » devant ces objets avec respect, car ils sont les intermé- » diaires entre nous et l'Être suprême... Tout ce qui se » meut renferme une parcelle de la suprême intelligence; » il parle avec les aquilons, les torrens et la foudre (40). » Les brises parfumées du soir et du matin sont son souffle » divin; sa gloire est écrite dans les rayons du soleil, dans » la splendeur des étoiles du ciel (41). Pour nous, le sou- » rire céleste de l'Être suprême se montre à travers les nua- » ges pourprés du matin dans l'azur des fontaines, dans » le gazon émaillé de fleurs; l'ensemble de la nature est » Dieu. »

A peine a-t-il dit ces paroles, qu'une cohorte de guerriers romains parut; ils voulurent se saisir du guerrier franc et l'emmener comme un trophée. Mais le fier Sicambre, révolté à cette pensée ignominieuse, soudain aussi prompt que l'éclair, s'appuyant sur sa lance, il s'élève dans les airs et retombe au milieu de la cohorte troublée (42); puis en poussant le cri de guerre, il fait voler la hache, et plusieurs soldats romains roulent sur la poussière ensanglantée. Mais que pouvait-il contre une cohorte? Mourir... c'est tout ce qu'il désirait. Bientôt, accablé de coups de lances, il tomba percé d'un trait mortel.

Quand à la jeune fille gauloise, elle était disparue à l'aspect des guerriers romains.

Le lendemain de leur victoire, les Francs sortirent de Tournay et vinrent sur le champ de bataille pour inhumer les morts. Une vaste tombe fut creusée, et tous les cadavres y furent déposés, ainsi que les armes des décédés. Puis, chaque guerrier remplissant son casque de terre vint le jeter sur leurs frères tombés sur le champ de la gloire. Bientôt ils eurent élevé une pyramide, on la tapissa de gazon verdoyant, et on planta un étendard au sommet (43).

Après avoir rempli ces devoirs pieux, l'armée franque

se répandit dans les plaines de l'Artois, non loin d'Arras, ville qu'ils voulaient conquérir (44).

Entre cette ville et les murs de *Tervana*, existe une vallée délicieuse, tout près s'élevait un village nommé *Éléna* (45). Les Francs dressent leurs tentes sur les bords de la rivière dont les eaux limpides sillonnaient la vallée (46). Là les Francs célèbrent les noces d'un de leurs chefs (47). Tous les parens réunis, la jeune fille franque adressa ces paroles accoutumées à son futur époux.

« Soyez mon maître et mon époux, et moi je serai vo-
» tre fidèle compagne (48).»

La dot de la fiancée fut livrée : c'était des armes, des chevaux, des bœufs et des bracelets (49). Alors le fiancé, sans craindre le blâme de la loi, pressa la main de celle qu'il aimait (50).

Ivres de joie, et dans le tumulte des fêtes, les Francs quittent leurs armes, les uns dansant à la manière des Scythes (51) en poussant par intervalles des cris simultanés ; les autres préparent le festin, ils font rôtir le bœuf, le porc et l'urus (52). Ceux-ci s'exercent à la lutte sur le gazon, d'autres sautent au milieu d'un rond d'épées nues (53), d'autres encore accompagnent en chantant le char nuptial, que de jeunes filles couvrent de fleurs.

Tandis que les Francs s'abandonnent à l'allégresse et au rire bruyant, *Aétius*, grand maître de la milice romaine et qui commandait dans les Gaules au nom de l'empereur romain (54), les surprend tout à coup au milieu du désordre inévitable des fêtes. Aétius, aidé par *Majorien*, attaque donc à l'improviste l'armée de Clodion.

Les Francs, ne pouvant résister à cette attaque soudaine et n'ayant pu se rallier, se retirent devant Aétius, abandonnant une partie de leur conquête (55).

Aétius, soit par crainte soit par imprévoyance, ne sut point profiter de sa victoire ; il aima mieux faire un traité de paix avec les Francs. Clodion conserva donc Cambray et Tournay. Aétius put soutenir d'autres guerres. Les Francs ne demeurèrent que fort peu de temps dans l'enceinte des villes ; bientôt ils cherchèrent à réparer l'échec que leur avait fait essuyer Aétius.

ROLAND CAROLUS.

(1) Les auteurs sont divisés sur ce point : les uns croient que les Francs venaient du Palus-Méotide (Mézeray), les autres de la Germanie (Procope) ; ceux-ci qu'ils descendaient d'une colonie égyptienne que Sésostris aurait laissée près du Pont-Euxin (Beneton) ; ceux-là voient en eux le reste des Troyens établis en Pannonie sous leur chef Francus (Lucain, Strabon, Sidonius) ; le plus grand nombre, et c'est l'opinion la mieux établie, pensent que les Francs sont les petits-neveux de ces Gaulois que Sigovèse conduisit dans le Nord. — (2) Voyez Spener, Audigerius, Bodin, Trivorius, Volateran, Strabon, Tacite et autres. — (3) Censorinus, chap. 17. — (4) Fournel, *des Gaules*. — (5) Moreau, *Histoire de France*. — (6) Eutrope, t. 10. — (7) Claudian, t. 1er. — (8) Beneton, *Sur les enseignes*. — (9) Strutt. — (10) Macpherson. — (11) Tacite. — (12) id. — (13) Strutt. — (14) Tacite. — (15) Montfaucon, *Antiquités expliquées*, t. 5. — (16) Haches à deux tranchans. — (17) Id. — (18) Le surnom de Chevelu donné à Clodion est commun à tous les rois de la première race. — (19) Le Rhin. — (20) Tacite. — (21) Mézeray, t. 1er. — (22) Id. — (23) Id. — (24) Fournel, *Des Gaules au troisième siècle*. — (25) Tacite. — (26) *Gesta Francorum*, liv. I. — (27) Grégoire de Tours, liv. II, chap. 9. — (28) Il est historique. — (29) Les Francs, comme les Gaulois, n'écrivaient point. — (30) D. Bouquet, t. 2. — (31) Sidonius Apollonius en ses épitres. — (32) Eusèbe, *Histoire*, liv. III. — (33) D. Bouquet, t. 2 ; Bucher, *De Belg. rom.*, liv. XII, cap. 11. —(34) Id. —(35) L'anneau de fer était l'emblême de la servitude ; les Francs s'humiliaient à le porter jusqu'à ce qu'ils eussent fait une action d'éclat et digne d'être racontée par les bardes. (Tacite et autres auteurs). — (36) Les principes de bravoure étaient communs à tous les peuples du Nord. Voyez Mallet, *Histoire du Danemarck*. — (37) Pelloutier, *Histoire des Celtes*, t. 5, chap. 5. — (38) Idem. — (39) Agathias, liv. I. — (40) Tacite et Pelloutier. — (41) Cæsar, *De bell. gal.*, liv. VI. — (42) Tacite, *Mœurs des Germains*. — (43) Grégoire de Tours, *Histoire*, liv. II. — (44) Ville qui est inconnue. — (45) *Vicus Helena*, *Description de la France*, t. 2. — (46) Taureau. — (47) D. Bouquet, *Histoire de France*, t. 2. — (48) Marculfa. *Formules*, chap. 17. — (49) Tacite, *Mœurs des Germains*. — (50) La loi salique, article 35, parle d'une amende de 15 sous pour quiconque presserait la main d'une fille. — (51) Moreri, *Dict.* mot *France*. — (52) Tacite et Strabon. — (53) Usage connu des Gaulois. — (54) D. Bouquet, *Histoire de France*, t. 2. — (55) Cordemon, *Histoire de France*, t. 1.

VOYAGES.

LA SERRURE DU PASSAGE.

..... Chaque pouce de terre jusqu'à Inspruck est consacré par quelque fait relatif à la guerre de la liberté : que personne ne sourie à cette expression. Si les Tyroliens préféraient la tyrannie assez pesante et le sceptre de plomb de l'Autriche au sceptre de fer, à la tyrannie brutale de la Bavière, leurs efforts pour se soustraire à ce dernier joug étaient une guerre de liberté. Il est bien cruel qu'un homme ne puisse même porter ses fers en ce monde de la manière qui lui convient.

D'ailleurs il y avait bien des choses dans l'ancien système de gouvernement qui le rendaient agréable aux Tyroliens. Leurs préjugés étaient respectés et leur vanité nationale flattée. Le maître connaissait le prix de son serviteur, et il se plaisait à le flatter dans les petites choses pour s'assurer ses services dévoués dans les grandes. Les Bavarois au contraire, quand ce pays leur fut bassement livré par le traité de Presbourg en 1806, s'y lancèrent comme un voleur s'élance sur sa proie. Ils étaient trop stupides pour comprendre le caractère de leurs nouveaux sujets, ou trop insensibles pour les respecter. Les Tyroliens découvrirent (peut-être pour la première fois) les bienfaits de la domination autrichienne : ils se ressouvinrent que leurs pères et les pères de leurs pères avaient combattu sous les bannières de l'aigle à deux têtes. Et à la première proclamation impériale, toute remplie d'excuses rampantes et de promesses vagues, excitées seulement par les victoires de Napoléon, l'allié et le maître de la Bavière, ils se levèrent dans leur enthousiasme et s'écrièrent comme un seul homme : « A vos tentes, ô Israël. »

La nuit du 8 avril 1809 fut le moment désigné pour l'insurrection générale. Les flots de l'Inn et des autres torrens entraînèrent de la sciure de bois ; et les paysans connurent par ce signal que le temps était arrivé. On y répondit de suite par des décharges de mousqueterie, les cloches sonnèrent le tocsin dans toutes ces vallées, et comme la nuit arrivait, sombre et sans étoiles, des centaines de feux allumés sur le sommet des montagnes répandirent la nouvelle, de poste en poste, dans tout le

pays. Les troupes bavaroises, confondues de la promptitude avec laquelle le mécontentement était devenu une guerre, restèrent toutes déconcertées. L'obscurité cachait l'étendue actuelle du danger, quoique les feux allumés sur tous les rochers annonçassent que la masse des paysans était en armes. Une colonne de 3,000 Français, en marche sur Augsbourg, se trouva tout à coup au milieu du fracas de la guerre; et tous furent pris, malgré une courageuse résistance, avec leurs canons, leurs aigles et leurs drapeaux; ensuite, après bien des combats sanglans, huit mille Français et Bavarois se rendirent le 13 avril au village de Wiltau, près Inspruck, aux paysans victorieux.

..... Après avoir quitté Sterzing, nous commençâmes à gravir le Brenner et à remarquer les changemens de climat et de végétation. Cette montagne est cependant la plus basse de la chaîne des Alpes; et cette route n'étonne pas ceux qui ont passé le Simplon. Comme beaucoup d'endroits de cette contrée sont devenus remarquables par les exploits héroïques de Hofer et de ses compagnons d'armes, nous profitâmes de la lenteur avec laquelle la diligence devait suivre les détours de la montagne pour en atteindre le sommet, pour marcher devant et examiner ces lieux à loisir.

Nous avions presque atteint le point le plus élevé du passage lorsque apercevant la diligence comme un point dans un immense éloignement au-dessous de nous, nous nous aventurâmes à quitter la route pour jouir des détails d'un des tableaux les plus frappans que nous ayons rencontrés dans les scènes de montagnes.

Le chemin diffère ici de celui du Simplon, il ne s'étend pas jusqu'aux sommets habitables de la terre, où les pointes couvertes de glace percent jusqu'à une élévation que l'aigle lui-même ne visite jamais. Le haut du Brenner était encore à plusieurs mille pieds au-dessus de notre tête, et nous n'avions pas encore atteint la région des neiges. Nous étions à côté d'un défilé qui n'approche pas du sublime des abîmes de la Saltine, mais qui est infiniment plus riche en points de vue dignes de fixer l'attention du peintre. Le chemin tournait autour d'une sorte de retraite dans la montagne, formant un plateau de 200 à 300 pieds de diamètre, où des traces de culture étaient encore visibles autour des ruines d'une chaumière. Cette retraite était bornée par un mur presque perpendiculaire de rochers couverts à leur sommet par une ceinture de sapins et de mélèzes qui se prolongeait aussi loin que l'œil pouvait s'étendre sur les côtés de la montagne. On voyait briller dans le lointain, à travers les arbres et du côté de Sterzing, les murs blancs d'un village et le clocher d'une église. On apercevait aussi de temps en temps un torrent, probablement un bras de l'Eisak, qui écumait au fond du vallon.

Cet endroit était très-tranquille. La vue du village, au lieu de distraire des idées de solitude, semblait, à cause de sa distance et de l'impossibilité apparente que semblait offrir l'intervalle qui en séparait, plutôt confirmer ces idées que les détruire; tandis que les murs noircis de la chaumière servaient à associer ces lieux aux choses passées et à les séparer entièrement du présent. Il n'est pas étonnant que notre imagination, échauffée par les histoires de Hofer et de sa petite troupe de héros, qui avaient été le sujet de notre conversation depuis Brixen, ait appliqué les lieux qui nous environnaient à ses propres idées. Et réellement nous nous perdions pendant quelques instans dans une rêverie où les spectres des braves et dévoués Tyroliens passaient devant nous comme les formes qui apparaissaient aux souvenirs d'Ossian, dans les forêts de Morven. Précisément à cet instant un vieux berger, gravissant un sentier qui était caché dans le taillis, s'offrit tout à coup à nos yeux comme une apparition.

Mais ensuite ce berger nous parut ce qu'il était réellement : un berger.

Cet endroit avait bien été le théâtre d'une escarmouche assez sanglante. Les habitans du village que l'on voyait étaient sortis un matin à la rencontre des Bavarois au passage de la montagne, et avant la nuit les eaux du torrent coulaient plus rouges que le soleil couchant et portaient la tristesse et l'épouvante au sein des familles. Et c'était tout ce que nous disait le berger, car aucun n'avait combattu plus courageusement que ses voisins; aucun n'avait plus de droits que les autres à la sympathie de ceux de ses amis qui lui avaient survécu :

— Les femmes même avaient combattu, ajouta enfin notre impassible conteur.

— Ah! ah!.... les femmes aussi. Peut-être les jeunes femmes? ajoutâmes-nous, dans l'espoir de le faire parler.

— Non, non, pas si jeunes, reprit le paysan; celles qui avaient des fils et des maris à secourir.

— Mais peut-être d'autres auraient-elles combattu si elles avaient osé; elles regardaient seulement le combat de loin, elles.....

— Oui il y en avait une, et elle était assez jeune; mais ce n'était pas la peur qui l'éloignait, ni le patriotisme qui l'excitait, car, voyez-vous, Léonor était fiancée avec un jeune homme nommé Hans, qui est maintenant.....

— N'importe ce qu'il est maintenant; asseyez-vous, bon vieillard, et dites-nous ce qui éloignait Léonor si ce n'était pas la peur, et ce qui l'excitait si ce n'était pas le patriotisme.

Le pasteur ne voulut pas s'asseoir; mais enfonçant en terre la pointe de son bâton ferré, sur lequel il s'appuya d'une façon qui montrait que c'était sa manière ordinaire de se reposer, il nous raconta à peu près ce qui suit :

« Léonor, nous dit-il, n'était pas des nôtres par sa naissance. Née à l'ouest dans les montagnes de la Suisse, elle avait treize ans lorsque sa mère, qui était veuve, épousa un Tyrolien et quitta son pays pour toujours. Son frère jumeau, mécontent de cette nouvelle alliance, abandonna ses parens avant qu'ils eussent atteint notre vallée, et allant au nord il s'engagea dans les troupes bavaroises.

» Léonor pleura d'abord amèrement son absence, car elle aimait son frère d'une manière extraordinaire; mais enfin elle se consola. Elle apprit l'engagement du jeune homme dans l'armée, et de temps en temps elle en recevait quelque petit gage de souvenir par une voie détournée. Peu à peu aussi elle eut à s'occuper de ses propres affaires, car Léonor était devenue d'âge à aimer, et Hans était plus charmé du sourire de la jeune étrangère que de la chasse du chamois. Le plus hardi chasseur et le meilleur tireur de la vallée, jeune et beau, et outre cela d'un cœur franc et généreux, ce fut avec l'approbation de tout le monde qu'il donna son cœur à une fille que nous regardions comme des nôtres et qui passait généralement pour la plus belle de la vallée.

» Mais entre leurs fiançailles et leur union arrivèrent les malheurs de notre pays et notre vengeance. Nos rochers les plus éloignés étaient rougis par les feux, signaux de la guerre, et nos torrens encore plus rouges du sang de nos parens et de leurs ennemis. Il n'y avait qu'un cœur dans le village qui ne battait pas en sympathie avec les nôtres, c'était celui de Léonor. Son frère était soldat bavarois, et quoique son régiment n'eût pas encore joint ces

troupes de sauterelles qui dévoraient les fruits de nos vallées, il était près de nos frontières et pouvait être bientôt attendu en Tyrol. Léonor pensait à tout cela au point d'en devenir presque folle. Aux réunions du village, elle écoutait en rougissant les discours de son jeune amant, qui agitait comme le son de la trompette les cœurs de ses camarades; mais quand elle était seule elle pleurait sans vouloir être consolée.

» Elle restait rarement chez elle. Elle passait les jours et souvent les nuits, rôdant dans les passages des montagnes et épiant les traces de la guerre. Elle parlait peu; elle mangeait à peine assez pour se soutenir; et si la nature la plongeait quelquefois dans un sommeil fébrile, au bout de peu de minutes, elle se levait brusquement et sans s'être reposée, comme se reprochant sa négligence. Par degrés elle arriva à posséder une connaissance plus exacte de ce côté des montagnes que personne avant elle.

» Notre vallée se peupla alors des rangs de nos guerriers,



La vallée de Landeck (Tyrol)

Hoier et ses compagnons s'assemblèrent en grand nombre pour défendre les passages du Brenner; ces passages sont la grande route vers l'intérieur du pays et le chemin de l'Italie. Léonor était la plus surveillante et, il faut dire, la plus habile des sentinelles tyroliennes; ses facultés s'étaient perfectionnées par l'exercice, et elle était animée par les sentimens les plus vifs et les plus saints qui puissent enflammer le cœur d'une femme. Le grand passage,

le seul par lequel on dût supposer qu'un corps considérable d'ennemis pût pénétrer, n'était pas tant l'objet de sa sollicitude que les petits passages de la montagne, connus seulement du chasseur de chamois. En cela elle raisonnait d'après la sanglante expérience qu'avait dû acquérir l'ennemi, et elle conclut que tandis qu'il attaquerait le principal passage, il tâcherait d'introduire par quelque autre avenue un torrent qui entourerait le corps plus petit des Tyroliens. Elle savait que si l'on pensait à cette manœuvre, on choisirait probablement pour l'exécuter le régiment de son frère; car il était composé entièrement de montagnards, presque tous Suisses, accoutumés aux rochers et aux torrens dès leur enfance. Enfin elle acquit la certitude qu'il n'y avait qu'un passage par lequel une colonne détachée pour ce service pût espérer de pénétrer facilement pour être utile, et c'est sur cet endroit qu'elle fixa toute sa vigilance.

» On n'avait encore reçu aucune information que les troupes bavaroises eussent quitté Inspruck pour marcher sur le Brenner; mais on en attendait la nouvelle à chaque instant. Léonor, selon son usage, se rendit à son poste à l'aube du jour, et elle s'assit derrière un rocher d'où elle pouvait voir tout le défilé sans être aperçue elle-même. Tout était silence et solitude comme les premiers jours de sa surveillance; mais enfin son œil vif découvrit un chamois bondissant au loin dans les rochers avec quelque chose de particulier qui lui fit soupçonner qu'il avait vu ou entendu un homme. Une heure se passa encore, et enfin elle vit une forme humaine dans la même direction. Cette figure resta fixe pendant deux heures, assise sur une roche, et parut être un pasteur de chèvres gardant son troupeau. Alors il disparut.

» Quelque temps après elle vit le même homme plus près des défilés du passage où elle était elle-même cachée. Il portait le costume de montagnard de la classe la plus pauvre et tenait des instrumens de pêche; enfin il se coucha à côté du torrent et ne semblait occupé que des moyens d'obtenir son dîner avant que le soleil pût monter assez haut pour détruire les chances de succès. Enfin à l'heure de midi, quand toute la nature semblait accablée par la chaleur, le pêcheur se leva et s'avança vivement en s'écartant du ravin. Ce n'était pas cependant pour chercher l'abri des arbres, car paraissant à une place il disparaissait à l'autre; quelquefois il traversait le torrent, et quelquefois il montait assez haut pour être aperçu au bout de l'horizon, debout et tranquille au milieu des mélèzes rangés sur la hauteur. Plusieurs fois il devint invisible pendant plus d'une heure; mais quand il reparaissait il était toujours plus près de Léonor. Enfin le soleil descendit doucement derrière la montagne, et la nuit étendit son manteau sombre tout autour de ces lieux. Elle continua toujours à épier, mais plus avec l'oreille qu'avec l'œil; et quand à la fin la lune tardive se leva dans les cieux, elle fut convaincue que l'ombre de l'espion rôdait toujours à l'entour.

» Enfin son oreille exercée entendit le bruit des pas d'un homme, de même que le craquement des branches quand il grimpait parmi les arbres; mais le ciel était alors si couvert de nuages que la lune, quoique dans sa troisième phase, pouvait difficilement éclairer le lieu de la scène.

» Elle acquit la conviction, d'après le son plus distinct des pas, que l'espion s'approchait et que le secret du passage qu'il cherchait était sur le point d'être découvert. Les rochers derrière lesquels elle se tenait cachée paraissaient se joindre dans la vallée comme une barrière impénétrable, et jusqu'à ce qu'on y fût arrivé il était difficile, sinon impossible, de croire qu'un sentier étroit conduisait autour de la base des rochers et donnait une ouverture au ravin. Léonor regardait de toute son âme et de tous ses sens à travers une fente formée dans le rocher et qui lui avait servi jusqu'alors pour ses observations; mais entendant un bruit qui semblait la plainte d'un homme ou d'un animal, poussée par une impulsion subite, elle se leva précipitamment et, se penchant vers le précipice, regarda le sentier au-dessous d'elle.

» Précisément à cet instant la lune sortit tout à coup de son voile de nuages et répandit sur cette scène une clarté comme celle du jour. Un homme se levait en bas, la tête tournée vers le haut du rocher et la main placée sur un pistolet qu'il portait à la ceinture, comme alarmé du léger bruit qu'elle avait fait.

» Cet homme était son frère! Un frisson de bonheur fut la première émotion que Léonor ressentit : c'était son frère! Celui dont les traits représentaient les siens comme réfléchis dans les eaux d'un lac sombre, sur lequel l'ombre du rocher se serait projetée! Il est impossible de dire quels furent en cet instant les sentimens du soldat bavarois; mais d'après la muette stupeur de tous les deux, il faut présumer qu'il éprouvait les mêmes sympathies que sa sœur, ou qu'en cet instant quelque vif sentiment de superstition le rendait muet et immobile. Peu après un léger coup de sifflet se fit entendre au loin; la lune retira subitement sa lumière, et l'espion, qui glissa rapidement le long de la pente de la vallée, disparut dans les arbres sans avoir prononcé un mot.

» Léonor attendit encore quelque temps, elle s'aventura même à crier de toute sa force le nom de son frère; mais les échos des rochers lui répondirent seuls; et quand le son en expira doucement en un murmure lointain, elle se releva avec chagrin et désespoir. Que devait-elle faire? Devait-elle laisser les Bavarois désoler comme un torrent de sang et de feu sa vallée adoptive? devait-elle sacrifier la cause identifiée à l'existence même de son amant? Elle éprouvait dans cette lutte de ses sentimens quelque chose de cet esprit national qui ennoblit le vil marché par lequel un Suisse vend son sang à un maître. Son frère, à ce qu'il paraît, avait la confiance de ses officiers; malgré sa grande jeunesse, il s'était acquis une réputation de fidélité et de courage. Il était choisi pour épier, au milieu de mille dangers, un sentier pour ses camarades et peut-être pour diriger l'attaque des enfans perdus. Le cœur de Léonor ressentait pour son frère les émotions du cœur d'une mère pour son fils unique. Elle pensait combien il était grandi depuis qu'elle ne l'avait vu; combien il était devenu fort, combien il paraissait noble, beau et brave. Et des pleurs d'amour et d'orgueil coulaient de ses yeux.

» Ses pleurs cependant n'affaiblirent pas la résolution qu'elle avait prise. Au milieu de la nuit elle frappa à la fenêtre de la chaumière solitaire où Hans dormait. Lorsque le jeune homme l'aperçut à la faible clarté de la lune, le teint pâle, la chevelure éparse sur ses épaules, il pensa voir un esprit, et cherchant un appui contre la fenêtre, il invoqua secours de la bienheureuse vierge Marie.

» — Ne vous effrayez pas, dit-elle, habillez-vous, prenez vos armes et suivez-moi à l'instant sans dire un mot.

» Alors elle s'assit et s'appuya épuisée contre le mur de la chaumière jusqu'à ce que son fiancé fût prêt. Lorsqu'il sortit en silence, elle marcha devant lui, et ils arrivèrent ainsi sur le lieu où elle avait vu son frère, qui était à quelques milles de distance.

» — Hans, lui dit-elle, ce n'est ni le temps ni le lieu de longues explications. Les Bavarois sont près de nous; je ne

sais à quelle distance, mais plus près que vous ne le pensez. Leur projet est, tandis qu'ils forceront le grand passage, de faire filer un détachement autour de ce rocher et de plonger comme des vautours sur les Tyroliens du haut de leurs propres montagnes. Dans ce détachement, quelque chose me dit : « A sa tête, sera mon frère. »

» A peine avait-elle fini de parler que Hans sauta au pied du rocher et s'assura de la possibilité du passage :

» — Vous avez sauvé notre village, Léonor, dit-il, peut-être mon pays.

» — Écoutez, j'ai encore quelques mots à dire.

» — Dites-les donc en marchant; appuyez-vous sur mon bras, et retournons aussi promptement que vos forces le permettent.

» — Je veux les dire ici. Je ne puis marcher avec vous, je suis fatiguée jusqu'à l'épuisement, et si je le pouvais je ne le voudrais pas. Mon frère, je vous l'ai dit, sera du détachement. S'il est tué par vous ou par vos camarades, s'il est blessé, s'il tombe une seule boucle des cheveux blonds de sa tête chérie.....

» — Léonor, que voulez-vous dire?

» — Écoutez!... (Et elle s'agenouilla sur le rocher où elle était et leva ses bras vers le ciel.) Si une seule goutte du sang de mon frère est répandu, je fais serment..... Écoutez mon serment!

» — N'en faites point!

» — Vous agirez je le sais, comme il convient à un homme, à un Tyrolien. Quant à moi, j'ai des devoirs qui me sont propres. Je jure que si ce que je vous ai révélé fait le moindre tort au fils de mon père que nous avons perdu, à mon unique frère, né le même jour que moi, le ciel et l'enfer s'uniraient plutôt que le sang de nos races ne se mêlerait! Ce n'est peut-être point une sévère punition, Hans, que la perte d'une main fidèle comme celle-ci; et peut-être comme une sœur, je devrais essayer le pouvoir de mes larmes et de mes prières. Mais je sais que vous êtes aussi sensible que brave. Je sens que lorsque vos yeux rencontreront ses traits, que vous reconnaîtrez par les miens, vous penserez (et elle souffrit alors que son amant la serrât sur son cœur tandis que sa voix était brisée par les larmes qu'elle ne pouvait plus longtemps contenir), vous penserez qu'il est le frère de votre Léonor.

» — Que le ciel m'abandonne si je ne le fais! s'écria Hans. Qu'il se dessèche le bras qui touchera à sa tête autrement qu'en amitié et en miséricorde.

» Il avait à peine fini de parler qu'une canonnade éloignée annonça l'approche de l'ennemi, qui était déjà tombé sur les piquets avancés des Tyroliens. Hans serra sa maîtresse sur son cœur, embrassa ses joues pâles et humides, et bondit sur les rochers au rendez-vous de ses compagnons.

» Lorsque Hans atteignit le quartier général des Tyroliens, il trouva tout en bon ordre. Hofer était entouré de sa troupe fidèle; à chaque instant un messager arrivait avec des nouvelles. Les mouvemens des Bavarois étaient aussi bien connus que si toutes leurs forces avaient été en vue. L'impatience était le seul sentiment qui se manifestât dans leurs rangs. Quelques petits détachemens avaient été envoyés pour harceler et inquiéter l'ennemi à son entrée dans les gorges des montagnes; mais on avait décidé que le corps principal tenterait le sort d'une bataille décisive dans la position avantageuse qu'il occupait alors. En ces circonstances, les nouvelles apportées par Hans produisirent peu d'effet sur les chefs. Il n'apportait d'autre témoignage que la parole d'une fille qui passait à moitié pour folle et dont le frère en tout cas était au service de la Bavière. Outre cela, Hans avait eu trop de succès à la chasse, en amour et au tir de la carabine pour se trouver sans ennemis; on accueillit ses renseignemens par un ordre de se rendre aux avant-postes ou de passer à l'arrière-garde.

» — Vous vous en repentirez, dit le chasseur de chamois en enfonçant son chapeau d'un air chagrin, et il se disposa à partir. Mais quant à moi, je ne dois pas abandonner mon pays parce que ses affaires sont conduites par des gens entêtés et incapables. Je vais au moins mettre un cœur fidèle entre le tyran et sa victime.

» Une heure après qu'il eut quitté le conseil des chefs, comme Léonor était assise dans sa chaumière, sa porte s'ouvrit, et Hans, suivi de son chien favori, entra d'un pas vif mais non précipité :

» — Léonor, lui dit-il en lui prenant la main, et regardant avec peine sa figure amaigrie et pâle comme du marbre, si vos nouvelles d'aujourd'hui sont vraies, vous ne me verrez plus jamais. Gardez ce chien; ne le laissez pas me suivre dans un lieu où il y aura peut-être trop de morts sans la sienne. Si je péris, aimez-le à cause de moi et pensez jusqu'au dernier jour de votre vie que vous m'étiez plus chère que tout au monde, excepté mon pays.

» A ces mots il embrassa les lèvres décolorées de la jeune fille et il partit.

» — Hans! s'écria-t-elle en s'élançant vers lui à la porte, songez que vous êtes la vie de Léonor.....

» — Adieu! adieu!

» Le chien poussa un hurlement plaintif en se trouvant enfermé et séparé de son maître, et Léonor, se jetant à genoux, essaya de ranimer ses esprits par la prière.

» Ce jour s'écoulait dans la tristesse, et Léonor, qui avait été calmée par la prière, fut de nouveau tourmentée par des pensées noires et vagues qui s'offraient à elles comme les spectres d'un rêve. Un moment elle écoutait comme pour entendre quelque son expressif du côté du ravin; un autre moment elle courait à la porte comme dans l'intention de suivre son amant et de partager son sort. Quelque pressentiment mystérieux la retenait cependant toujours. Quand elle posait sa main sur la porte ses nerfs tremblaient, et elle ne se sentait pas le courage de l'ouvrir. Enfin elle s'assit, car ses membres ne pouvaient plus la porter, et elle tomba dans une profonde apathie.

» Elle fut réveillée de cette stupeur par un hurlement soudain du chien de Hans qui retentit dans la chaumière. L'animal était resté couché pendant quelque temps dans un profond sommeil; mais éveillé par un rêve, il se leva brusquement et regarda Léonor d'un œil fixe et triste.

» A l'instant l'idée de son frère s'offrit à son esprit. Son cœur se brisait, car elle n'y avait pas pensé depuis le départ de Hans :

» — O mère de Dieu! s'écria-t-elle. Peut-il être un trompeur! et aurais-je trahi le sang de mon frère bien-aimé pour un baiser! Que présage ton hurlement? témoin muet. As-tu vu un esprit?

» Le chien gémit, lui lécha les pieds et se traîna à la porte.

» — Eh bien! tu iras, dit-elle, mais à une condition : tu porteras ma malédiction au meurtrier de mon frère! Que ta voix soit la voix du désespoir à son oreille; qu'il te voie et qu'il meure ensuite. Elle lui ouvrit la porte, les joues rouges de fièvre et les yeux éclatans de la frénésie du désespoir, et quand le chien s'élança en aboyant de joie, elle tomba sur une chaise et fut prise d'un accès de rire convulsif dont tout le village entendit les éclats.

» Hans pendant ce temps, armé comme d'usage, avait pris seul le chemin du passage secret. Il resta deux heures

couché sous le roc qui avait servi de lieu d'observation à Léonor; son dessein était de tirer sur les chefs bavarois lorsqu'ils avanceraient, avec sa carabine si sûre, et ensuite de défendre le passage l'épée à la main tant que ses forces dureraient. Par ce moyen, il espérait au moins laisser à ses camarades le temps d'avancer, car les défilés étaient si étroits qu'il ne pourrait jamais avoir à y combattre qu'un ennemi à la fois. Cependant aucun ennemi ne paraissait, et peu à peu le ciel s'obscurcit et la pluie tomba par torrens, comme si le ciel et la terre eussent voulu se confondre. Hans commença à perdre patience; il doutait presque de l'information qu'il avait reçue, et enfin il se leva de son gîte et, plongeant dans l'épaisseur des pins et des mélèzes, il résolut d'explorer le ravin vers son ouverture jusqu'à ce qu'il pût rencontrer les Bavarois, ou s'assurer que Léonor avait été trompée.

» Il n'avait pas marché longtemps, épiant comme un animal sauvage l'épaisseur du fourré, quand un son creux parti du fond du ravin le convainquit que des hommes approchaient: cachés à sa vue par une suite de rochers suspendus sur le torrent, ils se glissaient peut-être avec peine le long des rives de l'eau. Si réellement la dernière sécheresse, interrompue seulement depuis deux heures, ne leur ouvrait pas une plus large voie, comme cette ceinture de bois s'étendait sans interruption depuis le lieu où il se trouvait actuellement jusqu'à l'endroit qui devait être le théâtre de l'action, la communication était sûre. Et même quand cet espace aurait été plus ouvert, il n'était pas improbable que, d'après la violence de la pluie, les amorces des armes à feu des ennemis fussent mouillées, les Bavarois prenant à cet égard des précautions bien moindres que les chasseurs du Tyrol. Hans en conséquence se détermine à se lancer en bas jusqu'au côté du ravin pour voir à travers l'ouverture du rocher les forces qu'il aurait à combattre avec un si grand désavantage. Quant à la fuite s'il était aperçu, le montagnard s'en fiait à sa carabine et à la vitesse de ses pieds.

» Quand il eut gagné le bord du bois, il y trouva encore une descente considérable d'un terrain nu dont la végétation avait été entraînée par les pluies. Pendant qu'il réfléchissait s'il serait praticable de remonter assez promptement en cas de découverte, la branche de l'arbre à laquelle il se tenait éclata, et il plongea, sinon tout à fait involontairement, au moins sans toutes les précautions qu'il aurait voulu prendre, jusqu'au bord du rocher contre lequel il tomba avec une telle force qu'une portion du sommet se détacha et tomba. La vue qu'il put prendre du lit du torrent ne fut qu'instantanée; mais elle suffit pour le faire trembler pour son pays. Sept cents hommes marchaient le long des bords rétrécis du torrent avec la même régularité que s'ils eussent été sur un grand chemin. Leurs mousquets brillaient sur leurs épaules, et la disposition de leurs armes non moins que l'aspect et la contenance de chaque homme annonçaient le gladiateur exercé.

» La chute de la pierre parut être remarquée par les hommes de l'avant-garde du détachement; mais probablement ils l'attribuèrent à la violence de la pluie, qui continuait toujours avec force. Cependant cette circonstance servit de prétexte pour entretenir et rendre plus opiniâtre une discussion tumultueuse qui s'était élevée, et Hans put alors entendre le mot *halte!* prononcé de compagnie en compagnie. Le corps entier s'arrêta:

» — Par Dieu! dit une voix rauque au premier rang, je ne veux pas aller plus loin les yeux bandés et en aveugle, comme on peut dire, pour le bon plaisir du premier venu. Pourquoi sommes-nous ici quand nos camarades sont à l'ouvrage de l'autre côté de la montagne?

» — En outre, dit un autre, si nous arrivons, ce qui n'est pas probable, après que le principal passage aura été forcé, les restes des Tyroliens battus seront suffisans pour nous tailler en pièces.

» — Mais ce n'est pas tout, dit un troisième, quoique par Dieu ils aient raison tous deux. J'ai vu moi-même une pierre tomber de ce rocher-là, et même mieux, je l'ai sentie; nous connaissons tous les tours de ces paysans égarés, ils ignorent les lois et les usages de la guerre; ils ne font pas plus de cérémonie pour tuer un officier que je n'en ferais pour ajuster un loup. Si notre guide est descendu avant que nous ayons atteint ce qu'il appelle la *serrure* du passage, comment nous y prendrons-nous pour y mettre la *clé?* Si notre général ne se croit pas assez fort pour battre bravement l'ennemi avec nous, comment pourra-t-il le faire sans nous? et enfin si nous ne soupons pas à Sterzing ce soir, tonnerre! où souperons-nous donc, si nous soupons?...

» Un murmure rauque d'approbation suivit ce discours, pendant lequel Hans éleva à moitié sa carabine près de l'œil, attendant l'occasion de voir le guide, de la vie duquel dépendait le succès de l'expédition et peut-être le destin de la guerre. Il parvint en rampant jusqu'à une position de laquelle, avec un seul mouvement de tête, il pouvait voir toute la scène; ensuite il attendit qu'un orateur haranguât cet auditoire indiscipliné, d'un point qui obligeât leurs yeux à se diriger du côté opposé. Il n'attendit pas longtemps; une voix qui semblait partir d'une éminence située vers le milieu du torrent commença à s'élever d'un ton de vexation mêlée de colère et de mépris:

» — Camarades, dit l'orateur, je ne vous ai pas trompés quant au temps; vous pouvez consulter vos montres, quoique les difficultés de la route l'aient fait paraître plus longue que nous n'aurions voulu. Quant à la distance, je vous affirme que nous ne sommes pas à plus de cent toises d'une place d'où je pourrai vous montrer du doigt la serrure du passage. Il est vrai que jusqu'alors votre salut dépend du mien; mais ne vous fierez-vous pas encore pendant cinq minutes à la même fortune qui nous a conduits pendant tant d'heures en triomphe? En même temps je consens gaîment et librement au départ de tout homme qui n'aura pas envie d'avancer: je renonce à mon droit de traiter sa conduite de trahison ou de désertion; car bientôt il nous faudra des actions et non des paroles. Et maintenant, ceux dont l'estomac ne peut digérer l'aventure: par la droite, filez; les autres: *vive la Bavière!* En avant, marche!

» Hans approcha sa carabine de l'œil, et il visa par la fente du rocher l'endroit d'où partait la voix; mais l'orateur avait changé de place, et toute la colonne était en marche de nouveau. Le Tyrolien changea encore de position, se cacha derrière les rochers, avança de quelques pas, et là, ayant à la hâte dérangé un peu de la mousse épaisse qui couvrait le sommet du roc pour placer sa carabine, il aperçut distinctement son homme. Le fusil du Bavarois protégeait son cou, sa tête était défendue par une espèce de casque en cuivre, et en le tirant au corps le coup pouvait être dérangé par son bras ou toute autre cause, et ne lui donner qu'une blessure légère. En conséquence Hans courut encore plus loin.

» Cette fois le guide était entouré et complètement caché par un peloton de soldats. On était près de la partie élevée de la route, là où elle abandonnait le bord de l'eau pour grimper dans les rochers. C'était le lieu qu'il avait annoncé, et d'où il pourrait réellement montrer du doigt la serrure

du passage. Hans regrettait amèrement de ne pas avoir tiré quand il en avait eu l'occasion; mais tout ce qu'il pouvait faire maintenant était de courir à la place où la colonne commencerait à monter; là, s'il ne se présentait aucune chance favorable d'exécuter son projet secrètement, il attirerait l'attention de sa victime en se découvrant courageusement lui-même.

» Il atteignit un endroit qui semblait tout à fait disposé pour un assassinat. Le rocher, en cet endroit, penchait sur le torrent qui roulait au fond, noir et abondant; et l'officier en s'élevant du sentier du fond devait nécessairement se découvrir en voulant grimper au sommet des rochers. Dans cette situation, il serait tout à fait en vue de la personne cachée derrière les rochers, brisés et fendus en différentes places. C'est là que le chasseur de chamois se glissa, sa carabine en joue, le doigt sur la détente, prêt à un meurtre qui lui paraissait beau comme la vertu, et qui l'était, au moins dans ses pensées.

» Aussitôt après, le guide, qui avait impatiemment devancé ses camarades, se présenta tout entier au bord du rocher: c'était un jeune homme, presque enfant, d'un air mince et d'une allure active. Cependant sa figure était tournée de l'autre côté: il semblait examiner les localités; Hans attendait patiemment qu'il se retournât, décidé à loger une balle dans la tête de sa victime, de peur de quelque doublure protectrice dans ses vêtemens.

» Le jeune homme se retourna, et ses yeux s'arrêtèrent un moment sur la place où était le tireur. Hans en resta aveuglé: le sang reflua sur son cœur avec une force qui menaçait de le suffoquer. Ses facultés se confondirent; il se sentit comme plongé dans un rêve infernal. L'idée de Léonor se présenta terrible; ses craintes avaient été prophétiques; ces craintes qu'il avait dédaignées comme les rêves d'une jeune fille ignorant le monde et se fixant à l'idée la plus chère à son imagination, jusqu'à ce qu'elle parvînt à prendre une apparence de réalité dans tous les objets qui s'offraient à elle. Son frère, le Suisse errant, ce jeune homme sans ami, sans asile, était le guide des Bavarois!

» Il n'y avait pas de temps pour la réflexion, ou plutôt il y en avait trop. Qu'ils étaient terribles ces momens si courts qui renfermaient cependant assez d'agonie pour empoisonner toute une existence. Le jeune homme était sur le point de s'élancer avec l'orgueil de l'impatience au sommet du rocher qui bornait sa vue. Le gosier des Bavarois rendait déjà un cri sauvage à demi étouffé en se voyant sur le point de sortir de ces abîmes où ils avaient été enfouis si longtemps. Hans était couvert d'une sueur froide. En ce moment le bruit d'une canonnade éloignée franchit lourdement le sommet des montagnes: le grand passage sans doute avait été forcé, et les Tyroliens étaient repoussés vers le village. La sueur sécha sur le front de Hans; ses muscles se contractèrent; ses traits acquirent la couleur et la dureté du marbre; le cri de Léonor, son image, tout disparut à ses yeux, tout était noyé dans les cris de sa patrie. Il fit feu.

» Et il tomba dans le torrent un corps ensanglanté.

» Une sourde rumeur se répandit dans tous les rangs, et quand le silence fut rétabli, on n'entendit que le triste bruit du corps attiré et dévoré par le torrent comme un sanglant holocauste. Puis ensuite les soldats, élevant leurs fusils dans la direction d'où le coup était parti, s'attendaient à voir toutes les forces des paysans se lever comme des fantômes au-dessus des rochers. Ils virent un seul homme debout sur le sommet, sa carabine basse et fixant d'un air égaré les restes sanglans entraînés par le torrent. Un instant fut perdu dans la surprise et la confusion des esprits; mais ensuite plus de cinquante fusils furent dirigés vers lui; la plupart ne purent faire feu, la poudre ayant été mouillée. Cependant quelques-uns partirent: on vit d'abord tomber le chapeau du Tyrolien, puis un fragment de sa manche et de son bras. La douleur de sa blessure cependant sembla réveiller l'instinct de l'humanité, qui avait disparu pour un moment dans le désespoir de son cœur, et le meurtrier se retourna et se mit à fuir.

» Le secret du passage était caché. Le roc protecteur s'étendait nu et horrible sur le ravin de manière à éloigner tout espoir d'un passage. Hans dirigea sa fuite dans la partie la plus abrupte de la montagne et chercha à attirer les aventuriers vers un endroit où on les apercevrait des habitations et des villages de ses compatriotes. Il put fuir en sûreté: un charme semblait protéger sa vie, car les balles des Bavarois, qui le suivaient en hurlant comme une meute féroce, déchiraient les buissons et labouraient la terre autour de lui, sans toucher même un seul cheveu de sa tête découverte. Encore un saut vigoureux, et il eût gagné le bois, il eût été sauvé; mais précisément à cet instant un hurlement plus sauvage et plus perçant se fit entendre au-dessus des cris des soldats, et son chien apparut sur la cime du fatal rocher! L'animal fixa un instant la scène du combat et bondit aussitôt dans le passage... Le secret était découvert. Les Bavarois, abandonnant la poursuite d'un seul ennemi, se précipitèrent vers le passage. Hans s'y élança avec eux: il combattit comme si toute la force de son pays eût été dans son bras isolé. Repoussé par le nombre, exténué, sanglant, mutilé, il défendit pas à pas, pied à pied, le défilé étroit jusqu'au lieu où nous sommes. Ici les villageois revenant en triomphe après avoir battu une partie des ennemis arrivèrent à temps pour exterminer les autres. »

— Et Hans? fîmes-nous lorsque le vieux berger aracha de la terre son bâton ferré comme si son histoire eût été finie, le brave, le noble, le vertueux Hans? Il s'est guéri de ses blessures? Peut-être à la chute de son pays il a cherché l'honneur dans les rangs de Napoléon? Il y avait un Tyrolien, nous l'avons vu nous-mêmes absent, fier et mélancolique, l'amour des dames et l'envie des hommes; c'était dans les cent jours.

— Ce n'était pas Hans, reprit le paysan; regardez encore.

— Où est Hans? demandâmes-nous à voix basse.

Le vieillard nous montra avec son bâton un monceau de terre près de la base du rocher.

— Et Léonor? demandâmes-nous quand notre voix un peu rassurée nous permit de parler.

Il ôta son chapeau en silence et se tourna d'un autre côté. Une femme, à qui ce salut muet et respectueux s'adressait, venait lentement le long du sentier, une corbeille de fleurs à son bras, et elle s'approcha du tombeau. Elle paraissait dans la force de l'âge. Maigre et souffrante, sa tête était couverte d'un épais voile noir. Nous la saluâmes profondément à son passage; et l'œil humide de larmes, le cœur gonflé de soupirs, nous la laissâmes près des restes glorieux de son bien-aimé.

Le comte de BOUELLE.

(Traduit de l'allemand.)

MAGAZINE.

LE LAC MAJEUR.

Figurez-vous une nappe d'eau unie comme un miroir et immense comme la mer. Ici un roc gigantesque chancelle sur le bord du lac pour admirer son ombre sur la surface de l'eau ; là une jolie colline verte comme une émeraude jusqu'à son sommet s'abaisse en ondulations gracieuses vers le bord des eaux, tandis que dans le lointain s'étend une ligne de montagnes bleuâtres aux sommets d'un blanc pur qui paraissent faire partie d'un autre système et n'être pas placées là pour le lac.

Des villa et des chaumières de toute espèce, les unes



Le lac Majeur.

assez propres, d'autres gracieuses, même élégantes, couvrent les flancs des collines et s'étendent jusqu'au rivage du lac ; çà et là, le son argentin de la cloche de quelque chapelle solitaire se fait entendre dans les hameaux de la vallée, autour desquels de sombres bosquets de châtaigniers font ressortir la blancheur de marbre des maisons et contrastent agréablement avec la verdure brillante des vignes, dont les festons se balancent sur les champs de blé.

Nous n'avons pu comprendre dans notre gravure qu'une partie de ce tableau ; parmi les principaux objets se trouvent un assemblage fantastique de palais, de terrasses, de bosquets et de jardins sur la droite, qui ont reçu le nom d'*Isola bella*, ou la belle Ile ; sur la droite l'*Isola dei Piscatori*, qui se compose d'un groupe de chaumières, et au loin une des îles Madre vis-à-vis la ville de Palanza. Le premier plan, où était le dessinateur, représente une partie du hangar de vigneron choisi exprès pour caractériser par ses détails le lieu de la scène et le pays.

UNE LETTRE DE NOURRIT

A HIPPOLYTE BIS.

Naples, 25 novembre 1838.

Cher ami,

Faut-il te dire pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt? faut-il te raconter tous les mauvais jours que j'ai eu à pas-

ser, toutes les luttes que j'ai eu à supporter contre moi-même et contre les autres avant d'arriver à ce but que je m'étais proposé et que je viens enfin d'atteindre malgré toutes les difficultés de l'entreprise? Tu as dû savoir par les miens une partie de mes ennuis, de mes chagrins, en apprenant les entraves que j'ai rencontrées pour me produire dans cette patrie des beaux-arts; tu as pu deviner le découragement qui s'était emparé de moi quand je me suis vu aux prises avec une censure ridicule, une censure qui doit tuer avant peu tout ce qui reste d'art dramatique dans ce pays. Ma première pensée, mon premier désir, avaient été de débuter par ton *Guillaume Tell;* mais Dieu sait comme ils l'ont arrangé : le mot *patrie* n'y est pas prononcé une seule fois, et le banal *traditore* a remplacé partout le tyran ou l'oppresseur. Mais enfin tel qu'il est je m'en serais contenté. Des conseils d'ami me détournèrent de ce projet. D'abord il n'était pas présumable que la police, qui dans le temps où le roi se donnait des allures libérales avait défendu la représentation de ce chef-d'œuvre, la permît aujourd'hui que le royaume de Naples est devenu une province autrichienne par le fait du mariage du roi avec une fille du prince Charles; et même quand on l'eût permis, ce n'eût été qu'à condition que toute marque d'approbation serait interdite. Il fallut donc penser à autre chose. Tu sais l'histoire du *Polyeucte*, des *Guèbres*, de *Lucre Borghia*, d'*Élisa Fosco;* enfin tu sais que quatre opéras m'ont été refusés, que j'ai perdu courage un instant, que je voulais rompre mon engagement au risque de voir la carrière perdue pour moi à tout jamais; enfin, enfin, tu sais que j'ai tout surmonté et qu'un plein succès a couronné ma persévérance : j'ai débuté le 14 par le *Guiramento* de Mercadante (c'est une imitation de l'*Angelo* de Victor Hugo), et ce public napolitain que l'on dit si froid, si difficile, qui passe pour le juge le plus sévère de l'Italie, ce parterre qui fait et défait les réputations musicales, m'a accueilli tout d'abord avec courtoisie, avec bienveillance, et du premier coup m'a accordé un brevet de bon chanteur, de bon chanteur italien, et a adopté avec enthousiasme toutes les allures de mon jeu, malgré leur nouveauté, je dirai même leur étrangeté. Cinq fois j'ai été rappelé sur la scène pendant le cours de la représentation, et les vieux amateurs napolitains disaient tout haut qu'ils n'avaient pas souvenance d'un tel succès à Saint-Charles pour une première apparition. J'ai joué cinq fois l'ouvrage, et cinq fois le succès a été le même. L'opéra aussi a fait grand effet, et son succès est une gloire pour notre école française : c'est un ouvrage pensé et écrit dans le système de musique que nous voulons en France; c'est une alliance heureuse de la mélodie italienne avec l'harmonie allemande et la déclamation française. Le public de Naples a chaudement accueilli cette innovation, et il ne faudrait que deux ou trois opéras de ce genre pour fixer tout à fait son goût : il est las de ce plaisir facile que procure la musique purement mélodieuse et toujours mélodieuse; il veut des sensations plus vives, enfin il veut du drame musical.

Mais comment faire du drame, même du drame musical, avec une censure qui ne permet pas de mettre en scène un roi méchant ni un roi malheureux, encore moins une reine ou une princesse vicieuse; une censure qui vous défend de prononcer le mot *Dieu*, qui ne veut pas non plus que vous parliez du *diable*, ni de l'*enfer*, ni du *ciel*, ni d'amour de la patrie, ni de foi religieuse, ni de passion quelle qu'elle soit? On ne peut pas appeler *mon ange* celle qu'on aime; il est interdit au décorateur de faire voir le bout d'un clocher. On met des caleçons verts aux danseuses et des bas blancs aux Grecs et aux Romains voire même aux sauvages si l'occasion s'en présentait. Et puis travaillez, hommes de génie, faites des chefs-d'œuvre avec cela! J'oubliais de te dire que quand un acteur se permet de jouer avec trop de chaleur, la police vient lui ordonner de mettre de l'eau dans son vin, de même qu'elle défend au public d'applaudir plus d'une fois après chaque morceau.

Tu penses bien que malgré tout mon désir de suivre la carrière italienne, il me sera difficile de me faire à ce régime. Aussi, malgré toute la gloire de mon succès et tout l'honneur qu'il y aurait pour moi de coopérer à une rénovation de l'art musical et dramatique dans ce pays, je ne puis m'empêcher de penser à la France, à notre belle France, tant désirée par nous ses fils ingrats, notre France qui sera toujours le premier pays du monde.

Mais je ne veux pas trop me laisser aller à ces pensées : j'ai encore quatre mois à passer ici; j'ai beaucoup à travailler pour soutenir mon premier succès, et il ne faut pas que je me laisse gagner par le mal du pays. Aimons la France, et la liberté, mais sachons vivre à Naples.

Adieu, cher ami; quand tu auras un moment écris-moi et ne prends pas exemple sur moi. Adieu, je t'embrasse de cœur.

Ton ami, Ad. NOURRIT.

UNE LETTRE DE RUBENS.

Une des merveilles de nos jours, celle qui a le plus frappé mes facultés, c'est le monastère de l'Escurial, que Philippe II a fait élever pour perpétuer le souvenir de la victoire de Saint-Quentin, que le comte d'Egmont remporta sur l'armée française le jour de Saint-Laurent. Il faudrait la plume d'un séraphin pour décrire dignement les beautés de ce palais, qui égale, s'il ne surpasse, tous les prodiges de l'architecture des anciens (1). L'impression que j'en ai ressentie est une des plus vives dont il me souvienne.

Ce que l'on nous rapporte des sept merveilles du monde perdrait à la comparaison avec cette réalisation du vœu de Philippe.

De toutes parts l'industrie humaine y étale ses chefs-d'œuvre : ce sont les peintures les plus excellentes, des autels de marbre et de jaspe dont la pierre est si dure que pour la polir le diamant a fait l'office du ciseau (2); des colonnes travaillées avec tant d'art et enrichies de tant de sculptures qu'il ne s'est jamais rien vu de plus beau.

Mais, mon cher ami, l'admiration dont j'étais transporté en parcourant ces magnifiques galeries fit bientôt place à un sentiment de douleur profonde; il me semblait voir à l'extrémité de chacun des longs corridors surgir la grande ombre du comte d'Egmont, de ce seigneur estimable et chéri, qui fut moins la victime du duc d'Albe que celle du prince d'Orange.

Sa gloire solide et à jamais durable, qui prenait sa force dans la haine du vice, dans la pratique de la vertu et de la vraie sagesse, vivra éternellement dans la mémoire des Belges (3). Ce grand homme donna des preuves de l'excellence de son caractère dans les différentes guerres contre la France, où il mérita toujours les premiers éloges et les plus beaux lauriers.

(1) Quod veterum miraculis merito conferri, nescio an non etiam præferri possit.

(2) Jaspidis hujus ea est durities ut non potuerit nisi adamantibus domari atque expoliri.

(3) Illius autem solida et numquàm intermoritura apud Belgas gloria durabit.

Il ne montra pas moins de sagesse dans l'administration des affaires civiles, et il ne le cédait à personne dans l'art de persuader. Comme le sage de l'Écriture, il ne se laissa jamais enfler par la bonne fortune ni abattre par la mauvaise; il savait également se conformer aux mœurs et aux usages les plus divers (1).

Jamais, pour le Belge, d'Egmont ne sera mort tout entier : il restera des veines où coule son sang, des cœurs que son nom fera palpiter, des sympathies qui pleureront et qui crieront quand on offensera sa mémoire.

On ne saurait trop se méfier, mon cher abbé, de ces compilateurs d'histoire qui mettent leur style à la place du style original sans s'embarrasser de l'influence que de fausses assertions exercent sur l'esprit des peuples; car c'est bien à tort que l'on a accusé Granvelle d'être la cause de la mort du comte d'Egmont. Granvelle, véritable prêtre selon le cœur de Dieu, ne savait se venger de ses ennemis qu'en leur pardonnant.

L'historien qui envisage sous son vrai jour cette catastrophe déplorable ne peut s'empêcher de faire deux parts de responsabilité. Si le fait de la mort violente du comte doit être reproché au cruel duc d'Albe, la cause, au jugement de tous les esprits graves, en retombe naturellement sur le prince d'Orange, qui, nouveau Catilina, fut le chef et l'âme de cette conjuration démocratique.

Cette opinion concorde avec la manière de voir de notre bien-aimée Isabelle, qui m'a communiqué les lettres que Granvelle écrivait de la ville d'Arbois, dans le comté de Bourgogne, au roi Philippe II. Ces lettres sont d'éloquens, de chaleureux plaidoyers en faveur du comte. Il rappelle à Philippe la haute naissance, les services éminens de l'accusé, l'éclat de sa carrière militaire et civile, ses beaux faits d'armes à la bataille de Saint-Quentin et à la journée de Gravelines, où il avait fait prisonnier de sa propre main le maréchal de Thermes. Il disait que d'Egmont avait toujours conseillé de recourir à la clémence du roi plutôt qu'à la résistance à main armée, et qu'il n'avait jamais fait usage de son épée que pour la gloire de son maître. Il rendait un naïf et touchant hommage à sa religion et à la pureté de son catholicisme; il prouvait que d'Egmont pensait toujours bien lorsqu'il n'écoutait que ses propres inspirations, et que le crime dont on l'accusait était plutôt l'ouvrage de Guillaume qu'un effet réfléchi de sa libre volonté.

Enfin, que s'il y a des occasions où la sévérité est indispensable, il n'y en a aucune où la clémence ne soit nécessaire, surtout dans une cause qui a trait à une injure personnelle. Mais ces vives remontrances restèrent sans effet; elles auraient fléchi Philippe, si ce monarque avait su pardonner (2).

Malheureusement encore il était écrit que le duc d'Albe, ce soldat cruel dont Philippe lui-même avait peur, substituerait le droit du glaive aux droits sacrés de la justice et de l'humanité.

D'Olivarez l'appelait l'*ange exterminateur incarné*, et disait de lui qu'il avait autant de résolution de cœur et de main que d'audace dans la tête.

A mon jugement, ce duc n'était qu'un homme de guerre, qui se croyait sur le champ de bataille partout où son maître l'envoyait.

L'attachement de Granvelle à la foi catholique et à son roi lui avait suscité une foule d'ennemis, jaloux de son ascendant sur l'esprit de Marguerite. Mais le plus acharné de tous ses adversaires fut le prince d'Orange, dont l'idée fixe était de s'emparer du pouvoir, qu'il poursuivait de ses désirs les plus ardens.

Les seigneurs belges qu'il avait attirés dans sa cabale ne pouvaient reprocher à Granvelle que la part, peut-être trop exclusive, qu'il s'attribuait dans l'exercice de l'autorité. Mais cette suprématie et les actes qui en découlèrent étaient bien justifiés par la nécessité de ramener à l'unité un pouvoir chancelant, dont le calvinisme et le gueusisme se disputaient les lambeaux.

Par une tactique digne de l'enfer, les conjurés excitaient sourdement la populace aux troubles, aux émeutes, et en rejetaient la cause sur le cardinal, afin qu'aux yeux des Belges il passât pour être l'auteur de tous les maux qui affligeaient le pays (1).

Il se trouvait même des hommes doués d'assez d'audace pour proposer de s'emparer de la gouvernante et de l'enfermer dans le château fort de Vilvorde sous une bonne et sûre garde de confédérés et de proclamer ensuite la république comme étant l'expression de la volonté générale (2).

Marguerite, semblable au roseau fragile en butte à tous les vents, ayant eu l'éveil de cette trame, en avait pris tant d'effroi qu'elle voulait se réfugier à Mons avec toute sa cour, comme dans un asile de sûreté. Mais les instances de Viglius, jointes à des considérations de haute politique, lui firent abandonner ce projet.

Ainsi Granvelle se vit peu à peu forcé de céder à l'orage qui s'élevait furieux et de toutes parts contre lui. Cependant le plus grand nombre des nobles seigneurs dont s'honore la Belgique refusèrent de tremper dans ces honteux complots, dont le moyen était l'anarchie et une république calviniste le but.

Les d'Aremberg, les d'Aerschot et une foule d'autres fidèles seigneurs conservèrent intact le blason de leurs ancêtres et déjouèrent les trames ourdies par Guillaume. Inébranlables dans leur fidélité, ils ne portèrent point à leurs lèvres cette coupe d'iniquité dont la turpitude retomba sur son auteur. Semblables à ce petit nombre de fidèles soldats qui firent à Darius fugitif un rempart de leurs corps, ces seigneurs, vraiment nobles, proclamèrent *qu'on ne pouvait sans crime abandonner le roi* (3). La maison de Ligne justifia sa noble devise : *Quorescumque cadant, stat semper Linea recta.*

Quoi qu'on en fasse, quoi qu'il arrive,
Du sentier de l'honneur jamais je ne dérive.

Le résumé des événemens de cette funeste époque peut se renfermer dans ces lignes : « C'est que le calvinisme a posé en principe le droit de déchirer l'unité de chaque royaume et de diviser la nationalité de chaque peuple. »

Le prince d'Orange était dans ce siècle le représentant

(1) Vir qui ad quamlibet fortunam se accommodare et ad mores etiam quosvis se conformare paratus erat

(2) Non minus tamen necesse est clementiâ uti, præsertim in causâ quæ ad ipsius injuriam privatim attinet..... scivisset si ignoscere rex Philippus.

(1) Pour être instruit des troubles des Pays-Bas et les savoir en toute exactitude, il faut consulter le traité M. S. que nous a laissé Gaspard Schets, baron de Wesen ael et seigneur de Grobondonck trésorier général des états généraux des Pays-Bas, qui a pour titre : *De pace inter serenis. Joannem Austriacum et ordines belgicos tractatâ commentarius :* c'est une pièce incomparable pour ce temps-là. Il faut lire encore la *Guerra de Flandria* du cardinal Bentivoglio et les *Annales* de Grotius.

(2) Neque deerant qui manum gubernatori injiciendam, atque arce Vilvordianâ, firmâ fidelique Fœderatorum manu adservan rempublicamque è voto ac voluntate constituendam suaderent.

(3) Nefas esse deseri regem.

armé du pouvoir protestant, comme Philippe II était le représentant du principe catholique.....

Pœlembourg est plus capable que qui que ce soit au monde de bien représenter en petit, mais d'une manière vive, agréable et telle que vous l'entendez, les *OEuvres de miséricorde* dont vous voulez décorer votre oratoire; il n'est pas moins excellent pour traiter les paysages historiques que vous avez choisis parmi ceux que présente l'Écriture sainte, cette source de toutes les beautés poétiques et de sentiment, où le simple et le sublime ne font qu'une seule et même chose.

Il touche aussi avec beaucoup d'art les petites figures qui font vos délices, et il entend à merveille le clair-obscur. Il sait trouver le côté poétique des scènes qu'il peint, et c'est encore lui qui a prouvé avec le plus de bonheur, dans quelques-unes de ses toiles les plus rares, que l'art peut faire autant que la nature, en produisant comme elle, dans des séries inférieures, des êtres encore dignes de notre admiration. Je me suis toujours plu à l'entendre converser; c'est un homme de talent, qui raisonne sur son art avec un charme indicible.

Quand le groupe de ma *Descente de croix* n'était encore écrit que dans ma tête, je le comparais par la pensée à celui de Laocoon, cette terrible tragédie qui représente pour ainsi dire le crime et sa punition, et le dénouement était digne de l'intervention d'un Dieu (1).

Ce groupe admirable s'élève en forme pyramidale; c'est de toutes les formes la plus variée et la plus belle à voir. L'artiste a mieux aimé diminuer la stature des deux jeunes gens que les serpens entourent, que de ne pas mettre entre eux cette gradation qui plaît tant à la vue.

Je ne puis mieux comparer un beau *groupe* qu'à une *grappe* de raisin, puisqu'il est la collection de plusieurs parties réunies par des liens pittoresques qui ne forment qu'un seul tout. Un groupe doit avoir sa *chaîne*, c'est-à-dire des objets qui s'échappent avec art de la masse et servent à le lier avec d'autres figures qui l'agrandissent.....

De tous les groupes représentant des descentes de croix, je n'en connais pas de plus beau que celui du Barroccio. On dirait que cet habile peintre a pris sur le fait ce dernier acte de la tragédie du Calvaire. Sandrart, qui ne pouvait se lasser d'en faire l'éloge, en possédait une belle gravure, un exemplaire authentique dont son amitié m'a fait présent (2); elle est d'un beau travail et d'un burin plein de vie et d'expression. Je la regarde comme un chef-d'œuvre de goût et d'imitation.

Comme MM. de l'Arquebuse, à qui j'avais promis un *Porte-Croix* ou *Saint-Christophe*, étaient impatiens de le posséder, et que leurs instances coupaient les ailes à mon imaginative dans son vol vers le magique palais de l'Invention, je mis à part pour cette fois tout amour-propre d'auteur original, pour m'inspirer de cette belle *Descente* du Barroccio, qui servit ainsi, dans la partie principale, de modèle à la mienne.

Le Barroccio, qui peignit beaucoup à fresque, excellait dans les sujets de dévotion. Ceux que j'ai vus de lui en Italie sont remarquables par de beaux traits de pinceau, ou plutôt de sentiment; ses caractères de tête sont admirables. Il travaillait chez le Corrége et dans le goût de ce maître; mais son pinceau avait auparavant reçu le baptême de Michel-Ange; quand on suit un tel maître, on ne marche pas dans les ténèbres.

Cette *Descente* respire un doux parfum de poésie catholique. La tête du Christ est pleine d'onction, elle a une divinité morte et religieuse comme le sujet. Le corps du Sauveur, qui ne tient plus à l'arbre de la croix que par le clou qui attache la main droite, reste suspendu avec cette perfection de l'art qui prend le caractère de la vérité même et qui montre jusqu'où peut aller l'imitation de la nature noble (1).

Voilà, Réginald, de ces beautés du premier ordre que je salue quand je les rencontre, parce que le génie mérite partout cet acte de respect.

A la différence du peintre ultramontain, je n'ai formé qu'un seul groupe ascendant de tous les personnages qui concourent à la descente du corps sacré, où les uns soutiennent et les autres s'apprêtent à recevoir dans leurs bras empressés le divin fardeau. La peinture est l'art de parler aux yeux par les couleurs et au cœur par le sentiment; or pour atteindre ce but, l'artiste doit subordonner le *dessin* aux heureux effets du *coloris*; c'est pour cela que j'ai arrangé en un seul groupe tous les acteurs de ce dernier drame de la Passion, afin d'opposer un grand jour à une partie d'ombre.

Le Barroccio, au contraire, a partagé l'action en deux épisodes, lesquels, par un contraste habilement ménagé, contribuent merveilleusement à faire ressortir l'unité d'intérêt. Dans le haut, sont les disciples et de saints personnages qui contemplent avec amour et crainte le corps du Sauveur, tandis que le reste de la scène est occupé par la Madeleine et de saintes femmes éplorées qui s'empressent autour de la Mère de Dieu, évanouie au pied de la croix.

PIERRE-PAUL RUBENS.

Ces lettres étaient écrites en latin et adressées à l'abbé de Gembloux.

(1) Cui Deus interest, quia tali dignus erat vindice nodus.

(2) Cujus exemplar authenticum penès me habeo ex munificentiâ Sandrarti acceptum.

(1) Au trente-troisième feuillet du manuscrit était fixée par une épingle une belle estampe sur cuivre de la *Descente* du Barroccio gravée par Villamena, et par lui dédiée au cardinal Semnésion. Elle porte le millésime de CIƆDCVI (1606). Je l'ai fait réduire et dessiner au trait, pour l'édification des vrais artistes. B.

RECTIFICATION.

Par suite de deux jugemens rendus par le tribunal civil de première instance de la Seine, les 18 janvier et 26 juillet 1838, confirmés par arrêt de la cour royale de Paris, en date du 16 février 1839 :

Le tableau représentant *le Christ docteur*, et exposé dans l'église Saint-Roch, qui avait été attribué par le journal du *Musée des Familles* à S. A. R. la princesse Marie, a été fait par M. Hauser et signé de lui.



AU DÉPÔT CENTRAL D'ABONNEMENT, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

Imprimé par les presses mécaniques de A. DESREZ et Cᵉ., rue Lemercier, 24, à Batignolles.

ETUDES LITTERAIRES. — FRANÇOIS BILLARD.



Vue du Théâtre-Français.

Ce jour là, 30 novembre 1772, MM. les comédiens ordinaires du roi donnaient *le Médecin malgré lui* et *le Comte d'Essex*, très-détestable tragédie de Thomas Corneille, à laquelle un seul beau vers a valu un succès de plus d'un siècle. A cette époque, le public commençait à en avoir assez de ce vers fameux, et la petite pièce, où Préville était excellent, avait attiré plus de monde que la grande. La chambrée était belle; quelques loges vides, mais un parterre plein jusqu'aux bords. Molière et le mois de novembre font toujours recette au Théâtre-Français.

Il y avait dans la salle cette agitation et ce grand murmure qui précèdent le lever du rideau. On s'occupait surtout du *Roi Léar*, tragédie nouvelle que M. Ducis avait empruntée à un Anglais nommé Shakespeare, et dont les comédiens promettaient merveilles. Un homme, âgé de trente-cinq à trente-six ans et qui avait l'air fort agité, parut tout à coup à la porte de l'orchestre et, d'une voix qui dominait le bruit, réclama un moment de silence. Le public ayant toujours préféré les épisodes qui s'improvisent dans la salle à ceux qui s'exécutent sur le théâtre, le silence se fit. Tous les regards et toutes les lorgnettes se braquèrent sur l'orateur

— Messieurs dit-il en s'adressant au parterre avec un débit précipité mais clair, je me nomme François Billard. Je suis né à Nancy. Mon père est un bourgeois riche et estimé. J'étais l'un des secrétaires de ce bon roi Stanislas, le Titus de la Pologne, le digne beau-père de notre roi bien-aimé. Vive le roi! c'est du gendre que je parle. Celui dont j'eus l'honneur d'écrire la correspondance est mort et enterré

A ces mots, il passa un mouchoir sur ses yeux, et voyant que la singularité de son exorde avait piqué vivement la curiosité de l'auditoire, il continua avec la même volubilité:

— A la mort de mon auguste protecteur, je fus nommé receveur des tailles....

— Qu'est-ce que cela nous fait, dit une voix?

— Cela ne vous fait rien, messieurs; mais cela me faisait douze mille livres de rente, et je tiens à établir que

celui qui vous parle n'est pas précisément le premier venu. Dans mes heures de loisir, je m'occupais de littérature. Je composai une pièce de théâtre, et dès qu'elle fut achevée, sourd aux supplications de ma famille, je fis mon testament, et je pris le coche pour venir lire aux comédiens *le Suborneur*, comédie en cinq actes et en vers. Messieurs, j'ai dans ma poche les preuves de ce que j'avance : mon extrait de baptême, mon brevet de receveur des tailles et le manuscrit de ma comédie!

François Billard tira soudainement des basques de son habit un énorme rouleau de papier qu'il agita comme un bâton de commandement.

— Vous ne sauriez vous imaginer, messieurs, tout ce que j'ai subi d'ennuis, d'humiliations, d'outrages, avant de paraître devant ces hauts et puissans seigneurs qu'on appelle les comédiens ordinaires du roi! Ces messieurs se vengent sur les hommes de lettres des sifflets dont vous les poursuivez avec tant de justice. Après dix-huit mortels mois pendant lesquels j'ai été cent fois tenté de jeter ma comédie au feu et son auteur à la rivière, je suis parvenu ce matin même à réunir le comité. Vous comprendrez les répugnances d'un auteur modeste : il ne m'appartient pas de louer ma comédie ; mais enfin je puis dire qu'elle a reçu les suffrages d'un grand nombre d'honnêtes gens et de gens éclairés. Eh bien ! MM. les comédiens l'ont refusée à l'unanimité, sans hésitation ! Vous dire à quelles impertinences ils se sont livrés pendant que j'en faisais la lecture, je n'en ai pas le courage. L'un s'était endormi avant que j'eusse commencé ; l'autre, appuyant ses pieds sur les chenets, ne m'a montré que son dos depuis le premier jusqu'au dernier vers; les dames chuchotaient et faisaient des mines ; M. Lekain n'a pas cessé de causer à voix basse avec Mlle Sainval, la cadette, et M. Brizard se promenait à grands pas derrière mon fauteuil ! De tels procédés ne crient-ils pas vengeance ? est-il juste que le caprice de six faquins et de six baladines étouffe ainsi lâchement, dans l'ombre, sans ressource, sans appel, le laborieux résultat de quatre ans de veilles? Non, messieurs, c'est un abus inqualifiable, et vous, les juges en dernier ressort des comédiens et des gens de lettres, vous allez m'aider à le déraciner !

Un tonnerre d'applaudissemens interrompit l'orateur lorrain. Le peuple français est aussi routinier que le castor; mais il a toujours de l'estime pour quiconque ose afficher l'originalité : d'ailleurs l'abus dont se plaignait François Billard avait été signalé bien des fois.

— Messieurs, reprit le poëte, je vous rends grâce de ces applaudissemens ; ils m'encouragent à formuler ma requête. *le Comte d'Essex* est une tragédie respectable mais ennuyeuse, et je suis prêt à vous dire sur douze gammes différentes le seul vers que vous y puissiez applaudir :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud

En outre, l'ouvrage est abandonné aux doubles. J'ose donc vous proposer d'ordonner aux comédiens de se taire et d'entendre la lecture de ma comédie ; vous déciderez si elle méritait d'être si impertinemment proscrite, et si votre avis n'est pas le même que celui de MM. les ordinaires, vous avez assez de crédit pour les forcer à jouer *le Suborneur*.

La nouveauté de la proposition en fit le succès. De nombreux applaudissemens partirent de tous les points de la salle. « Lisez ! lisez ! » cria-t-on unanimement. Les spectateurs de l'orchestre se dérangèrent et firent une place à François Billard. Celui-ci, radieux, dénouait déjà les cordons de son manuscrit, quand deux petits détachemens des gardes françaises apparurent simultanément aux deux côtés de l'orchestre :

— Monsieur, dit l'officier du guet en s'avançant vers lui, vous avez une rare éloquence. Jugez de son pouvoir : j'ai attendu que vous eussiez fini pour vous présenter mes observations. Vous ne m'avez pas tout à fait convaincu ; je doute encore que le caprice d'un particulier puisse troubler ainsi l'ordre d'un spectacle. Le public est venu ici pour voir une représentation, non pour entendre une lecture : ayez la bonté de me suivre.

— Monsieur, répondit François Billard, vous avez l'air d'un galant homme et je serai enchanté d'avoir un juge comme vous. Faites-moi la grâce de vous asseoir et de me laisser lire *le Suborneur*.

— Monsieur, je me prive à regret du plaisir de vous entendre ; mais je ne connais que mon devoir. Je serais désespéré d'en venir à des extrémités fâcheuses.

— Comment, des extrémités ! vous oseriez attenter à ma personne ?

— Oui, monsieur, si vous m'y forcez.

— Allez au diable ! Vous voyez bien que le public veut entendre ma pièce.

Le parterre intervint dans la discussion.

— A la porte, le chevalier du guet ! la lecture ! la lecture !

— Monsieur, vous entendez, disait François Billard en se débattant.

— Parfaitement, répondit l'officier du guet en prenant au collet le poëte. Hola ! Picard, Larose, main-forte, au nom du roi !

François Billard, empoigné par quatre bras vigoureux, fut emporté hors de la salle avant que le parterre pût venir à son secours. On leva la toile pour jouer *le Comte d'Essex* ; mais un public soulevé ne s'appaise pas facilement, et le vers proverbe manqua son effet. Ce fut la dernière représentation de cette tragédie.

Cependant M. le receveur des tailles se démenait comme un diable et distribuait force coups de pieds

— Corbleu, lui dit l'officier, la rivière coule devant mon poste ; monsieur, prenez garde.

On le jeta tout essoufflé sur un lit de camp.

— Monsieur, dit-il après un moment de silence, j'ai eu tort de m'emporter ; mais ma colère est bien excusable : j'espérais obtenir du parterre la justice que les comédiens m'ont refusée, et vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir en portefeuille une comédie qu'on ne peut faire jouer. Je suis sûr que si vous la connaissiez, vous vous repentiriez d'en avoir empêché la lecture ; et au fait, pourquoi ne la connaîtriez-vous pas? Tenez ; mon sang bout, mes idées s'exaltent..... il faut que j'étouffe ou que j'appelle à un auditoire quelconque de la décision des comédiens. Vous et vos soldats vous allez m'entendre !

— Monsieur, je me récuse, dit l'officier épouvanté ; et quant à mes soldats, ce ne sont pas des connaisseurs.

Mais François Billard déployait de nouveau son manuscrit. Les soldats du poste, rangés autour de lui, le regardaient avec étonnement.

— *Le Suborneur*, comédie en cinq actes et en vers, refusée à l'unanimité par le Théâtre-Français ; cria-t-il d'une voix tonnante. Personnages.....

En ce moment, un inspecteur de police entra.

— Monsieur, c'est vous qui êtes la cause du tapage qui se fait au Théâtre-Français ?

— Il se fait du tapage?

— Oui, monsieur; le public siffle tous les acteurs, et Mme Vestris vient de s'évanouir.

— Digne parterre qui me venge!

— De plus, on demande à grands cris la lecture de votre pièce.

— Je suis prêt à satisfaire aux vœux du public.

— Fort bien, mais veuillez me suivre.

— Au théâtre?

— Chez moi.

— Monsieur, tout calculé, j'aime mieux passer la nuit au guet. Je vais lire ma comédie à messieurs les gardes.

L'inspecteur fut inflexible et emmena dans une voiture de place François Billard, dont l'exaspération prenait les caractères de la fureur.

— Monsieur, c'est un guet-apens, une indignité..... Je suis ancien secrétaire du roi de Pologne et receveur des tailles de sa majesté..... On veut étouffer ma comédie..... on n'y parviendra pas..... J'y suis..... je vois les motifs de cette persécution..... mon ouvrage est intitulé *le Suborneur*..... le roi ne veut pas qu'on le joue!

— Ne rendez pas votre position plus mauvaise, dit froidement l'inspecteur.

— Plus mauvaise? et que peut-il m'arriver?... Veut-on ma tête?... qu'on la prenne? Ah! vous voulez m'empêcher de lire ma comédie?... Parbleu, c'est vous-même qui l'entendrez!

Le fiacre s'arrêta. François Billard fut conduit dans le salon de l'inspecteur.

— Monsieur, lui dit l'homme de police, calmez-vous; remettez-vous; je fais prendre des informations sur votre compte. Dans une heure je reviendrai. — Jeannette!

Une grosse Normande, rouge comme une pomme d'api et taillée comme un athlète, se présenta : c'était le sbire le plus déterminé de l'inspecteur.

— Veillez sur monsieur.

— Il n'y a pas de danger, dit Jeannette?

— Non.

François Billard était tombé sur un siége. Un profond accablement avait succédé à sa colère; il semblait ne rien entendre. Peu à peu il se remit.

— Où suis-je, dit-il d'une voix languissante.

— Chez M. Sauval, l'inspecteur de police.

— Malheureux que je suis!

— Ne vous lamentez pas. De quoi s'agit-il? tout au plus d'une montre ou d'un mouchoir. Vous en serez quitte pour quinze mois de prison.

— Pas davantage!

— Vous trouvez que ce n'est pas assez? Dame, pour vous dire votre affaire au juste, il faudrait savoir ce que vous avez fait.

— J'ai fait une comédie en cinq actes.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une comédie en cinq actes?

— Je ne m'en doute pas.

— Chère amie, vous allez l'apprendre, s'écria François Billard en reprenant toute sa vivacité. Vite, un flambeau, un verre d'eau sucrée; ne perdons pas une minute.

Quand l'inspecteur rouvrit les portes verrouillées de son appartement, il vit son prisonnier qui déclamait à haute voix sa comédie auprès de Jeannette, endormie du sommeil des justes.

— C'est trop fort. Quoi! monsieur, vous n'avez pas eu pitié de cette pauvre fille?

— Monsieur, Molière consultait sa servante. Mais je n'en suis qu'à mon second acte : laissez-moi continuer.

— J'en sais assez, et je n'ai pas besoin d'attendre de plus amples renseignemens. Veuillez me suivre.

— Elle dormait! s'écria le poëte consterné.

Ils remontèrent dans le fiacre, qui roula pendant deux heures.

— Où me conduisez-vous, demandait François Billard, à la Bastille, au For-Levêque, au donjon de Vincennes? Quelle aventure pour un receveur des tailles, ancien secrétaire du roi de Pologne! Comédiens, comédiens, je me vengerai!

On arriva devant une maison spacieuse où le poëte lorrain fut reçu par un concierge rébarbatif. La nuit était profonde. On fit traverser à François Billard une cour immense et de vastes galeries.

— Allons, dit-il, je ne m'étais pas trompé : me voici dans une prison d'État. Y resterai-je longtemps?

— Cela dépendra de votre conduite.

On l'installa dans une cellule où il acheva tristement la nuit. Le lendemain matin, il put sortir de cette prison étroite et se promener dans une galerie commune à ses compagnons de captivité. Ils étaient au nombre de quatre. Tous avaient éprouvé de grands malheurs et se plaignaient vivement de la destinée. François Billard soutint que son histoire était encore plus étonnante et plus fatale que celles qu'on lui racontait, et à l'appui de cette déclaration, il proposa de lire sa comédie.

Ce jour-là, le sieur Brizard, le meilleur père noble qu'il y ait jamais eu au Théâtre-Français, s'était levé de fort bonne heure. Il prit sur sa table un vélin qui portait le timbre du lieutenant général de police, fit mettre les chevaux à sa voiture et lança cet ordre au cocher : « A Charenton. »

Chemin faisant, il répétait à haute voix les principales tirades du rôle qu'il allait remplir dans la nouvelle tragédie de M. Ducis. Arrivé à Charenton, il se fit conduire chez le directeur.

— Monsieur, lui dit-il, voici une permission de M. le lieutenant général de police qui m'autorise à visiter votre maison dans le plus grand détail. Je suis Brizard; je dois jouer un rôle de roi insensé dans une pièce intitulée *le Roi Léar*, et je viens étudier la nature.

Le directeur de Charenton reçut le roi de théâtre avec tous les égards dus à son rang.

— Par où commencerons-nous notre visite? par les fous tranquilles ou par les fous furieux?

— Par les fous tranquilles.

Un infirmier introduisit le directeur et le comédien dans une salle où quatre personnes d'un extérieur respectable, rangées en demi-cercle, écoutaient avec beaucoup d'attention une lecture que leur faisait un cinquième individu. Le lecteur et le comédien jetèrent un cri en se reconnaissant :

— Et que faites-vous ici, monsieur Billard?

— Et qu'y venez-vous faire, monsieur Brizard?

— Vous avez fait hier un bel esclandre!

— Vous avez rendu hier un beau jugement!

— Quoi, n'êtes-vous pas encore consolé de l'insuccès de votre comédie?

— Prenez un siége, monsieur, et jugez par vous-même de l'impression que je fais sur mon auditoire. Ce sont des éclats de rire, des battemens de mains, des trépignemens!... Dieu soit loué! voici les premières personnes raisonnables que je rencontre dans cette capitale!

— Vous ne savez donc pas que vous êtes dans une maison de fous?

A ces mots, l'auditoire de François Billard se leva comme un seul homme et adressa au comédien les interpellations les plus vives. L'infortuné poëte se cacha la tête dans les mains, et ayant rassemblé ses idées :

— Mais pour qui me prend-on? s'écria-t-il.

— Mon cher auteur, dit Brizard en riant aux larmes, vous êtes trop sévèrement puni. Monsieur le directeur, il y a ici quelque méprise. Je réponds du bon sens de monsieur en ce qui ne touche pas sa comédie.

Des éclaircissemens rapides eurent lieu. On entraîna François Billard. La folie est contagieuse : « Hélas ! disait-il, ces messieurs ont d'excellentes parties dans le cerveau. Pourquoi n'ont-ils pas entendu mon cinquième acte ?

Le soir même, grâce aux démarches de Brizard et aux renseignemens qui arrivèrent de toutes parts, il fut rendu à la liberté. L'histoire de ses malheurs occupa bientôt tout Paris : six marquises et trois duchesses voulurent en entendre le récit de sa propre bouche. Il profita de l'occasion pour faire plusieurs lectures de sa comédie. En France, c'est un si beau rôle que celui de persécuté ! Au bout d'un mois, l'ouvrage et l'auteur étaient devenus célèbres.

— Monsieur Billard, lui dit un jour M. le maréchal duc de Duras, premier gentilhomme du roi, spécialement chargé de la direction des théâtres, les comédiens se sont trompés sur le mérite du *Suborneur*. J'entends qu'on vous accorde une seconde lecture ; préparez-vous.

François Billard, fêté, prôné partout, supportait son bonheur avec moins de philosophie qu'il n'avait supporté ses désastres. Il relut *le Suborneur* aux comédiens assemblés ; l'ouvrage qu'on avait refusé à l'unanimité fut reçu par acclamation. La première représentation eut lieu le 7 mars 1773. Molé jouait le Suborneur. La pièce avait attiré une foule immense : tout le monde s'intéressait à son succès. Elle n'en tomba pas moins avec un fracas épouvantable. Les comédiens déclarèrent que leur premier avis était toujours le meilleur.

Quant à François Billard, il retourna à Nancy, et mourut bravement dans ses fonctions de receveur des tailles.

CHARLES LAFONT.



ÉTUDES MORALES.

LES ORPHELINS DE TROUVILLE.



Vue du Havre.

Sur la rive gauche de la Seine, vis-à-vis du beau port du Havre, et à quatre lieues de la ville pittoresque de Honfleur, est situé le joli village de Trouville, dont la plage gracieuse étend sur le rivage de la mer un sable fin, doux aux pieds des baigneurs comme les plus fins tapis de nos appartemens parisiens. Charmante solitude, perdue dans un enfoncement dont l'eau baigne le pied, tandis que des collines verdoyantes s'élèvent derrière elle et l'abritent de leur puissante végétation. Le calme de la nature y donne le repos de l'esprit; on y jouit de l'absence du tumulte de nos sociétés, on y est délivré des soins turbulens de la vie agitée qui fatigue et use l'existence.

Après une indisposition assez grave, j'étais allé chercher dans ces parages paisibles un air pur et le doux *farniente* qui fait comme un entr'acte à ce mouvement incessant dont nous sommes les esclaves; nous dont la pensée s'agite continuellement et dont les yeux sont tourmentés des flots de la foule. J'y jouissais de moi, errant sur les grèves et les dunes, entre les cabanes éparses qu'habitent de pauvres et laborieux pêcheurs, oubliant mes pièces commencées et les coulisses qui les attendent, délivré des feuilletons incivils qui enregistrent si scrupuleusement nos disgrâces dramatiques.

Je rêvais sans but et sans objet, lorsque je vis venir à moi deux enfans dont la gentille physionomie attira mon attention. Le plus grand mit la main à son bonnet et dit

au plus petit : « Louis, salue donc monsieur. » Je crus qu'ils demandaient l'aumône, et je leur présentai quelques pièces de monnaie.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur? me dit le plus grand.

— Rien, mon ami.

— Oh! monsieur, je ne reçois que l'argent que je gagne.

— Comment, tu travailles déjà?

— Il le faut bien, monsieur.

— Quel âge as-tu donc?

— Neuf ans et demi.

— Et ton petit frère?

— Trois ans.

— Que fait ton père?

— Hélas! monsieur, je l'ai perdu.

— Et ta mère?

— Je l'ai perdue aussi.

— Quoi! vous êtes orphelins?

— Oui monsieur, répondit-il.

Et je vis des larmes rouler dans ses yeux. Son petit frère le regarda et pleura par sympathie, car à cet âge la raison n'a pas encore apporté le triste privilége de comprendre le malheur.

Je m'assis sur un bout de rocher qui sortait de la verdure, et regardant avec intérêt les deux petits orphelins, je dis au plus grand :

— Veux-tu me conter ton histoire?

— Oh! monsieur, elle est bien triste..... Je m'appelle Amant, et mon frère s'appelle Louis. Notre père, Jean Cauvin, était pêcheur. Il y a un an qu'il est parti comme de coutume dans sa barque; je devais aller avec lui, car j'avais déjà fait plusieurs voyages; mais ma mère était malade, et elle dit à mon père : « Laisse Amant auprès de moi, afin qu'il ait soin de son petit frère, car je me sens bien faible, la maladie empire. Jean, j'ai bien peur de ne pas te revoir.—Bon, lui dit mon père, le bon Dieu ne t'enlèvera pas à tes enfans. Prends courage. Quand je reviendrai, je te trouverai guérie. Je vais, avant de partir, faire ma prière à Notre-Dame-de-Pitié; les enfans vont venir avec moi et nous prierons pour toi. Notre-Dame-de-Pitié, monsieur, c'est cette petite chapelle que vous voyez là sur la plage. Les marins y vont prier avant le départ, et ils viennent y remercier la sainte Vierge au retour, quand ils ont fait un heureux voyage..... Mon pauvre père avait promis d'y faire brûler un cierge, mais Notre-Dame n'a pas eu pitié de lui.

— Il n'est pas revenu?

— Non monsieur.

Et Amant essuya encore ses yeux avec le dos de sa main, et son frère le regarda pleurer. J'avoue que je sentis mes yeux humides.

— Continue ton histoire, mon petit ami, dis-je à Amant.

—Monsieur, continua-t-il, mon père partit avec un autre pêcheur de ses amis. Dans le milieu de la nuit il s'éleva un vent très-fort, et ils furent poussés en mer; la tempête les éloigna.

» Nicolas, l'ami de mon père fut jeté à l'eau; il nagea, rejoignit une barque qui le ramena à terre après mille dangers. Mais mon père ne revint pas. Ma pauvre mère, déjà bien affaiblie par le mal, ne put pas supporter ce chagrin. Peu de jours après, elle m'appela auprès de son lit : « Amant, me dit-elle, ton père a péri; j'en avais le pressentiment. Si tu étais parti avec lui, tu ne serais pas revenu non plus, et ton petit frère serait tout seul sur la terre, car je sens que je m'en vais. Nous n'avons point de parens; tu vas rester avec Louis dans notre chaumière. Tu es plus grand que lui, tu as déjà de la raison et du courage; n'abandonne jamais ton frère. Le patron Jacques Chouquet a toujours eu de l'amitié pour nous; mets-toi sous sa protection : il t'apprendra son métier; quand tu seras grand, on te confiera une barque, et peut-être un jour pourras-tu en acheter une. » J'écoutai ma mère et je lui dis en pleurant : « Ne nous quitte pas! le bon Dieu ne t'enlèvera pas à tes enfans. » Dans ce moment M. le curé entra dans notre cabane :

» — Eh bien! ma bonne femme, demanda-t-il, comment vous trouvez-vous?

» — Mal, monsieur le curé, je n'ai plus de forces. Donnez-moi votre bénédiction et promettez-moi de ne pas abandonner ces enfans qui n'ont plus de père.

» — Dieu est celui de tous les orphelins, ma pauvre Marie, reprit M. le curé, et je vous promets de sa part que j'aurai soin d'eux. »

» Enfin monsieur, ma bonne mère est morte bientôt après. On la porta au cimetière : j'étais assez grand pour sentir la perte que je faisais; mais Louis, qui suivait son corps avec moi, ne comprenait pas bien tout cela. Quand le soir vint et que nous fûmes seuls dans la chaumière, c'est alors qu'il pleura, en appelant ma mère. Mais la bonne femme n'était plus là pour le caresser. Je le consolai comme je pus et je l'endormis. Peu à peu le pauvre enfant s'habitua à ne plus voir que moi. J'allai trouver Jacques Chouquet, qui me prit sur sa barque; je lui fus utile, car mon père m'avait appris à l'aider. Quand j'allais en mer, la femme de Chouquet avait soin de mon petit frère. Quand nous sommes à terre, je vais chez M. le curé, qui m'apprend à lire et mon catéchisme. Il y a un an déjà que nous sommes tout seuls, et comme nous sommes bien aimés dans le pays, parce que tout le monde estimait mon père et ma mère, nous ne manquons pas de soins. Mais la maison me paraît bien triste quand nous y sommes renfermés, dans les temps qui ne permettent pas d'aller à la pêche. »

Voilà à peu près ce que me raconta cet enfant, qui s'exprimait avec un naturel charmant et avec une facilité au-dessus de son âge.

— Mon petit ami, lui dis-je, voulez-vous me faire voir votre habitation?

— Ah! monsieur, elle n'est pas belle, cependant vous ne la trouverez pas en désordre, parce que la vieille Madeleine notre voisine a la bonté d'y veiller. C'est elle qui nous prépare notre nourriture et qui raccommode nos habits.

Je me levai, et je suivis ces enfans, qui marchèrent devant moi pour me montrer le chemin.

Les chaumières sont charmantes dans les tableaux de nos peintres de paysages et dans les descriptions de nos romanciers. Mais il faut les voir dans la réalité; il faut entrer sous ces toits de chaume qui recouvrent des murailles bâties de cailloux et de terre, soutenues par quelques briques; fouler ce sol humide que meublent quelques ustensiles grossiers, qu'échauffe à peine un âtre animé par quelques brins de bois ramassés çà et là, et par quelques écorces que l'on permet aux enfans d'enlever sur les arbres que l'on travaille pour la marine. Je fus cependant étonné de la propreté qui régnait dans ce lieu de misère. Le lit où la pauvre femme était morte était fait comme s'il l'eût encore attendue; celui d'Amant était près d'un berceau qui

avait servi à son frère et qui était devenu trop petit : les deux enfans couchaient ensemble. Quand j'eus vu la chaumière, l'enfant me dit :

— C'est triste, n'est-ce pas monsieur? maintenant, voulez-vous venir au cimetière?

Je ne m'attendais pas à cette proposition; j'acceptai. Les enfans me conduisirent dans ce modeste asile de la mort, où l'on ne voit pas de marbres somptueux ni de pompeuses épitaphes, mais du gazon et des croix de bois. Tous deux s'agenouillèrent, Amant pria tout haut pendant que son frère l'écoutait les mains jointes.

Je pris un vif intérêt à ces deux enfans, dont la mutuelle et touchante amitié est impossible à dépeindre. Il semblait qu'Amant sentît toute l'importance de la tâche qui lui était confiée, et que la nécessité d'élever et de protéger son frère eût fait naître en lui une raison précoce, comme aussi on voyait le petit Louis s'attacher aux pas d'Amant, le suivre comme le poussin suit la poule, jeter sur lui des yeux caressans qui semblaient dire : « Ne m'abandonne pas, tu es tout pour moi dans ce monde. »

Je séjournai quelques jours à Trouville, où je prenais des bains de mer, et je manquais rarement dans ma promenade du soir de rencontrer mes deux petits amis et de causer avec eux. Je donnais quelquefois à Amant des commissions, me souvenant qu'il ne voulait recevoir que l'argent qu'il gagnait. Mais je ne prévoyais pas la scène dont je fus témoin, et sans laquelle je n'aurais probablement pas écrit cette histoire dont le dénoûment va peut-être sembler romanesque quoiqu'il ait été amené par des incidens tout naturels.

Un petit bâtiment américain qui cinglait vers le Havre s'arrêta en vue de Trouville et fit les signaux ordinaires pour appeler une embarcation de la côte. Aussitôt une barque se mit en mer et toucha peu de temps après le navire, d'où un homme s'élança. La barque revint; nous la regardions glisser rapidement sur les flots tranquilles. Elle vint aborder tout vis-à-vis de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié. Les marins descendirent; ils tenaient dans leurs bras un homme dont les pas étaient mal assurés. Une vive émotion semblait l'agiter; il levait les mains au ciel, tournant la tête vers le village et dirigeait sa marche vers la chapelle. Bientôt il s'y arrêta et tomba à genoux.

Nous le regardions de loin. Tout à coup Amant fixa sur cet homme un regard que je ne puis définir, jeta un cri, s'échappa rapidement et courut vers la chapelle.

Je le regardais stupéfait; je crus entendre ces mots entrecoupés que le vent m'apportait : « Mon père! mon père! » Alors le petit Louis cria aussi et courut après son frère.

Resté seul, je vis de loin l'homme étreindre les enfans, les presser sur son cœur. Je hâtai le pas pour me rapprocher de la scène, et je vis..... Non, je ne vis rien, car mes yeux mouillés de pleurs ne pouvaient plus rien distinguer. Mais j'entendais des cris, des sanglots entrecoupés : « Mon père! Mon pauvre Amant! Mon petit Louis! » Et le bruit des baisers, et à cette question : « Et Marie..... et ma femme! » Pour toute réponse, Amant, qui tenait la main de son père, la pressa sur sa poitrine et du doigt lui indiqua le cimetière. Le cher enfant n'aurait pas pu parler.

Pâle, les yeux baissés, Jean Cauvin, tenant ses deux enfans par les mains, marcha silencieusement de ce côté, ses amis le suivirent, et je me joignis à ce triste cortége. Je ne décrirai pas cette scène mélancolique; elle se borna à des pleurs et à des prières. On reconduisit le bonhomme chez lui, et ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il repassa le seuil de sa chaumière, et qu'il revit ce lit qu'il allait occuper solitaire et qui avait reçu les derniers soupirs d sa femme.

L'absence et le retour de Jean Cauvin étaient un double mystère dont ses amis et surtout ses enfans étaient impatiens d'avoir l'explication et que je brûlais aussi de savoir; il le raconta en peu de mots :

— Poussé au loin sur l'Océan par la tempête, dit-il, ma barque avait perdu ses voiles et tous ses agrès, j'ai été longtemps errant, sans pouvoir diriger ma frêle embarcation et prêt à chaque moment à être englouti par les flots. Cette horrible tempête dura plusieurs jours, au bout desquels je me trouvai en pleine mer, sans aucun moyen de connaître ma position et sans autres ressources que les petites provisions que j'avais prises pour huit jours, et que je fis durer un mois. Elles étaient finies et je me voyais près de mourir de faim. L'idée de mettre un terme à mes souffrances en me précipitant dans la mer se présenta à moi, mais je la repoussai en songeant à vous, mes enfans, et espérant que Dieu aurait pitié de moi. Sur la fin du troisième jour, je sentis qu'un courant entraînait ma barque; je pensai que j'approchais de quelque terre : j'entendis bientôt par le bruit que faisaient les vagues qu'elles se brisaient contre un rivage escarpé, j'avais à craindre que ce ne fût quelque écueil. Le courant augmentait de force, ma barque courait en tournoyant, elle arrivait contre un énorme rocher qui devait la briser en mille pièces. Je réunis le peu de forces qui me restaient, et recommandant mon âme à Dieu, je m'élançai à l'eau et touchai le roc, contre lequel je vis ma pauvre barque se heurter et disparaître. Je grimpai de pointe en pointe sur le rocher, où je trouvai une plate-forme d'environ un quart de lieue d'étendue, sur laquelle il y avait quelque végétation. C'est là que j'ai vécu de coquillages, de quelques racines et de petits oiseaux de mer que je prenais dans leurs nids, dont il y avait sur ce rocher une grande quantité. Je ne vous dirai pas combien le temps me parut long. Je crus que j'étais destiné à mourir sur cette roche isolée. A tous les instans du jour je jetais mes regards sur la mer, cherchant si j'apercevais quelque voile. J'avais hissé ma chemise au haut du plus grand arbre que j'avais dépouillé de ses branches et qui me servait ainsi de mât et de signal. Enfin un jour je vis à l'horizon une voile que le vent, très-fort, poussait de mon côté. Je grimpai à mon mât et j'agitai mon signal. Je ne tardai pas à voir une chaloupe se détacher du vaisseau, je tremblais de frayeur qu'elle ne rencontrât le courant qui avait entraîné et qui avait brisé ma barque; mais les rameurs qui la dirigaient manœuvrèrent si habilement qu'ils évitèrent l'écueil et abordèrent du côté opposé. Je fus recueilli dans ce vaisseau américain qui se rendait au Havre, et dont le capitaine a bien voulu me ramener dans mon pays. Je retrouve mes enfans, ma chaumière; il y manque votre pauvre mère que nous ne reverrons plus! « Vous la reverrez là haut, » dit une voix solennelle. Chacun se retourna, et nous vîmes le curé, qui, debout sur le seuil de la porte, avait entendu ce récit. Il s'approcha de Jean Cauvin, lui fit sentir que dans son malheur, il avait été visiblement protégé par la Providence, et que Dieu, qui ne l'avait pas abandonné et qui avait protégé ses enfans, viendrait encore à son secours. Il prit Jean Cauvin par la main et le conduisit hors de sa cabane où étaient tous les habitans de Trouville, riches et pauvres, réunis et s'empressant autour de lui pour le féliciter de son retour. Le curé, prenant alors la parole, fit une allocution touchante, à la fin de laquelle il proposa d'ouvrir une souscription pour acheter une barque à Jean Cauvin. Chacun applaudit et apporta son offrande

selon ses moyens. Quelques riches habitans et des baigneurs arrondirent la somme que les pauvres marins auraient eu de la peine à rendre suffisante. Je joignis mon modeste tribut à cette œuvre de bienfaisance, et j'ai pensé que ce simple récit ne serait pas sans intérêt pour les cœurs sensibles et pour ceux qui préfèrent aux drames sanglans et monstrueux les douces émotions de la nature.

DUMERSAN.

(Écrit sur le bateau à vapeur *la Normandie* le 6 juillet 1837.)

ÉTUDES HISTORIQUES.

CHARLES-LE-MAUVAIS.

(1356.)



I.

Le 25 octobre de l'année 1356, vers le soir, trois hommes sortirent mystérieusement d'une hutte de pêcheurs bâtie au milieu des marais de Brunemont. — Un de ces hommes s'avançant vers un groupe de saules peu distant de la cabane délia deux chevaux andalous qui paissaient tranquillement en cet endroit, abrités ou plutôt dérobés aux regards des passans par d'énormes monceaux de tourbes, puis les amena aux deux autres, lesquels sautèrent prestement dessus. — Le varlet s'achemina vers un petit sentier frayé près de la chaumière, et les cavaliers, après s'être enveloppés de leurs manteaux et avoir rabattu leurs chaperons, le suivirent en silence et en modérant le pas de leurs montures.

Ils marchèrent quelque temps de la sorte, suivant des chemins profonds, tortueux et recouverts de broussailles, tantôt étroits et élevés, bordés de palissades et baignés à droite ou à gauche par l'eau des *claires* ou des tourbières. — Enfin un des cavaliers relevant la tête, qu'il tenait pres-

que constamment baissée comme tout homme livré à de graves réflexions, jeta sur le guide un regard indicible, et l'interpellant tout à coup :

— Holà ! guerroyeur d'anguilles, regarde-moi !

Le pêcheur tressaillit et tourna la face.

— Tu l'as bien entendu..... Un beau carolus d'or si avant une heure nous arrivons sains et saufs au bois d'Oisy ; dix égratignures de ce hameçon si tu nous entraînes dans quelques filets.

Et ce disant, il fit reluire la lame damassée d'une dague cachée sous son manteau.

Un frisson secoua les membres du manant, qui n'osa souffler mot.

Et les deux cavaliers continuèrent de chevaucher sur les traces de leur guide, échangeant à de longs intervalles quelques phrases prononcées dans une langue que ces lieux entendaient sans doute pour la première fois. L'air sombre et taciturne de ces étranges personnages, l'empressement bizarre qu'ils mettaient à éperonner leurs coursiers, le mystère qui voilait leur démarche, et puis le silence de la nuit qui s'avançait, et puis l'aspect sauvage et agreste des marécages au milieu desquels ils se trouvaient, tout cela avait quelque chose d'effrayant et de satanique : aussi n'était-ce pas sans un sentiment de terreur bien naturelle à toute âme vulgaire et superstitieuse que le manant de Brunemont, déjà intimidé par des promesses fort extraordinaires, avait hâté le pas. A mesure que la frayeur s'emparait de lui, sa marche devenait plus rapide et plus précipitée. Inondé d'une sueur glacée, il avançait toujours sans oser se retourner, et les cavaliers, satisfaits de ce qu'ils prenaient pour de l'empressement, doublaient, triplaient l'allure de leurs chevaux, doublant, triplant aussi l'épouvante et la marche du pauvre pêcheur.

Les dernières clartés du jour avaient disparu ; le couvre-feu tintait à tous les clochers des environs, et d'humides vapeurs commençaient à s'élever au-dessus des marais, dérobant peu à peu à la vue les villages, les hameaux, les huttes des pêcheurs, les tourbières, les herbages et les joncs de la route. — Dans le lointain, quelques lumières brillaient çà et là aux fenêtres des manoirs isolés..... Enfin la nuit fut bientôt noire et profonde.

— Par saint Jacques de Compostelle, sire Rodriguez, dit à son compagnon le cavalier qui allait en avant (le sentier étant trop étroit pour chevaucher deux de front), je ne vois plus, je n'entends plus ce chat sauvage qui nous guide à travers ce marais et qui tout à l'heure trottait de si belle allure.

— Nous aurait-il échappé, Hernando ?

— Non, Rodriguez, non, le rustre ne l'oserait. Il aura pris les devans : il court comme un lièvre aux abois.

— Ho ! hé ! don Ghislain, puisque ainsi l'on te nomme, où es-tu donc ? te serais-tu plongé dans cet étang pour te rafraîchir ?

— Pitié ! messeigneurs, pitié ! fit le manant, qui s'était laissé choir de lassitude et de terreur aux pieds des chevaux dans un bouquet d'herbes touffues. Pitié !... Je viens de voir une *leumerelle* (1) là-bas, là-bas, à droite, devers le Forestel..... Tenez, la voilà encore ; c'est une âme du purgatoire..... Ah ! mes maîtres, ah ! nous sommes perdus ! N'avançons pas, car la leumerette ne manquerait pas de nous éblouir pour nous entraîner avec elle dans les *claires*.

Ayant dit ces mots d'une voix lamentable, Ghislain défubla en tremblant son bicoquet de peau de loutre, se signa, joignit les mains et murmura dévotement un *De profundis*.

Les cavaliers s'étaient arrêtés. Jetant les yeux vers la droite, ils ne tardèrent pas à voir dans le lointain une lueur rougeâtre et vacillante, laquelle ressemblait en effet à ces feux follets que l'on aperçoit si souvent dans les marais. Toutefois cette lumière offrait un effet extraordinaire et magique : elle s'éclipsait, reluisait subitement, s'avançait peu à peu, s'évanouissait de nouveau, puis tout à coup reparaissait plus loin.

— Vision terrestre ou surnaturelle, interrompit brusquement don Hernando d'Ayana, être vivant, âme de trépassé, rien ne doit, rien ne peut nous arrêter en ce moment !

— Non, certes, reprit Rodriguez d'Urris, le temps est trop précieux pour nous ébaudir davantage à la vue d'un cierge qui court tout seul à travers les marais. — Allons, relève-toi et avance, timide vassal de nonnes : si dans un quart d'heure nous ne sommes pas hors des terres de ton abbaye du Verger, tu pourrais bien sentir ma dague faire des entaillades à ton peliçon de chanvre.

Le paysan se redressa sur ses jambes en tremblant et voulut reprendre la voie ; mais tout ce que ses yeux venaient de voir, tout ce que ses oreilles venaient d'ouïr, l'avait jeté dans un tel état de saisissement et de trouble qu'après avoir marché quelques pas au hasard dans l'obscurité, il se trouva tout à fait perdu. N'osant l'avouer, il avançait toujours, se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche, comme l'aurait fait un homme ivre ; mais force lui fut bientôt de s'arrêter tout court..... il avait les pieds dans l'eau.

— Nous sommes égarés, mes maîtres, dit Ghislain avec un son de voix plaintif.

— Égarés ! s'écrièrent à la fois les deux cavaliers.

— Hélas ! oui ! et pourtant j'avais dit un *Pater* à M. saint Julien au sortir du logis..... Mais la lune ne tardera plus à se lever.

— Paix, misérable ! proféra Hernando d'Ayana en frappant du poing sur le pommeau de sa selle.

— Tu es bien heureux, drôle, que nous ayons encore besoin de tes services ; ton âme irait bientôt tenir compagnie à celle qui rôde déjà dans ces parages.

— *Por Dios !* nous ne pouvons coucher ici, s'écria Hernando en poussant son cheval en avant.

— Arrêtez, beau cousin, arrêtez, nous sommes entourés d'eau de toutes parts..... Ne vous désespérez pas il n'y a point de temps de perdu : l'heure du rendez-vous est encore éloignée, et songez qu'après avoir rejoint nos gens, il faudra, pour nous remettre en marche, ouïr les nouvelles que Baudry nous apportera du Forestel, et il ne saurait être sitôt de retour. Attendons, attendons, s'il vous plaît que la lune veuille bien nous éclairer.

— Attendons, reprit Hernando avec l'intonation d'un homme qui se dit : « Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. »

Et après une légère pause :

— Pourvu que ce vieux renard de Tristan du Bois ait donné dans le piége.

— Quant à cela, messire, j'en répondrais sur mon chef... et il n'aurait point quitté son terrier que nous serions gens à l'y enfumer..... Mais retirons-en toujours le gibier qui s'y trouve enserré.....

— Que Notre-Dame d'Ayana vous entende, Rodriguez !

Et ils devisaient de la sorte depuis quelques minutes quand tout à coup un bruit vint frapper leurs oreilles. Ils

(1) Le fourlore ou feu-follet.

se turent. On eût dit un mélange confus de hennissemens de chevaux, de voix d'hommes, de cliquetis d'armes. Ce bruit devenait de plus en plus distinct et semblait se rapprocher. Puis, subitement, voilà qu'une clarté blafarde apparaît à une portée de flèche environ.

C'était, à n'en pas douter, cette même lueur qui depuis une demi-heure voltigeait à travers les marais.

Ghislain était tombé la face contre terre. Hernando d'Ayana et Rodriguez d'Urris regardaient immobiles et silencieux. Dès que leurs yeux cessèrent d'être éblouis, ils virent un cavalier portant une torche enflammée et chevauchant avec une grande vitesse sur la lisière d'un bois. D'autres cavaliers fort nombreux sortaient peu à peu d'un épais fourré et galopaient sur ses traces. Cette scène fut de courte durée, car soudain l'éclaireur rentra dans un taillis, la troupe passa dans l'ombre, et bientôt l'on ne vit plus, l'on n'entendit plus rien.

— C'est lui-même..... c'est Tristan du Bois, le geôlier du Forestel, dit Rodriguez en poussant un éclat de rire. — Avouez, cousin, que la farce est des mieux jouée..... Le vieux court au châtel de Crève-cœur trouver son dauphin de Viennois avec ses meilleurs gens d'armes. — Ah! vive Dieu! l'affaire va bien, et le roi notre sire verra demain lever ce soleil qui depuis si longtemps ne luit plus pour lui.

— Il ne le verrait pas, reprit d'une voix sombre le sire d'Ayana, s'il plaisait à Dieu ou au diable de nous tenir nous-mêmes prisonniers en ces maudits marais.

A peine il achevait ces mots que la lune, se dégageant des nuages qui l'entouraient, apparut belle et resplendissante au sommet des grands chênes du bois d'Oisy.

II.

Dans la vallée marécageuse que baigne la Sensée, au sud-est de la ville d'Arleux et au nord de l'abbaye du Verger, s'élevait le Forestel, un des plus inaccessibles et des plus solides donjons que possédassent au moyen âge les provinces de Flandre, d'Artois, de Hainaut et de Cambresis. — C'était en effet une admirable position pour cette forteresse que ces immenses marais qui s'étendent depuis l'abbaye du Verger jusqu'à Écourt-Saint-Quentin, embrassant en longueur et en largeur une superficie de plusieurs lieues; marais parsemés de tourbières, d'étangs larges et profonds, de torrens et de ravins dissimulés par de grandes herbes, et au milieu desquels le Forestel se trouvait jeté comme un nid de canard sauvage. — Quand des hauteurs d'Oisy, de Bugnicourt ou de Cantin on portait les yeux sur les marais, l'âme se resserrait tristement à l'aspect de cette lourde masse de pierres, flanquée de tours, semblant sortir des eaux et se détachant sur un horizon presque toujours gris et brumeux. Si l'on s'approchait du Forestel, on n'apercevait que des murailles de grès verdies par le temps, sans aucuns détails d'architecture gothique, qui rendaient les édifices de cette époque si pittoresques. Là point d'élégantes tourelles à balcons historiés, point de portiques à griffons, à palmettes, à colonnes tordues; point de cariatides aux toits; aux fenêtres point de trèfles, de vitraux coloriés, enfin nul vestige de ces ravissantes créations artistiques volées par nos ancêtres à l'imagination orientale. Une voûte ogivale, percée entre deux tours, donnait accès dans l'intérieur du Forestel. Il fallait toutefois pour y arriver traverser préalablement une longue jetée coupée par deux ponts-levis, le premier sur la Sensée, à une portée d'arbalète de l'entrée, et le second sur un fossé dont l'eau entourait le donjon de toutes parts et en baignait les murs. A l'intérieur, c'était des bâtimens en briques dont l'aspect froid et sévère s'harmoniait parfaitement avec celui de la partie externe du château. Une tour carrée fixait seule l'attention dans cette cour; elle était fort élevée, percée d'étage en étage de fenêtres ou plutôt de barbacanes grillées par d'énormes barreaux de fer.

En octobre 1356, il y avait dix-huit mois que le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, échappé successivement de Château-Gaillard, dans les Andelys, et du Grand-Châtelet de Paris, habitait forcément cet édifice où il semblait devoir terminer dans l'inaction, sinon dans le repos, une vie jadis si agitée et si turbulente.

On conçoit combien devait être important alors le poste de gouverneur d'une forteresse devenue la prison du prince le plus intrigant, le plus astucieux de son siècle, et qui deux fois en avait donné des preuves en brisant ses chaînes. Depuis plusieurs années, ce poste était occupé par messire Tristan du Bois, seigneur de Piennes, appartenant à une noble famille d'Artois. La conduite de ce brave chevalier en mainte occurrence, et surtout à cette malheureuse bataille de Crécy, où à la tête d'une compagnie d'arbalétriers il lutta avec acharnement contre les premières pièces d'artillerie qu'on eût vues en rase campagne (1), l'avait fait remarquer et chérir de Jean, alors duc de Normandie, et celui-ci n'avait pas hésité à lui confier le gouvernement de la ville d'Arleux et château du Forestel, qui lui appartenaient; il le décora même plus tard de son ordre de l'Étoile. Quand vint la captivité du roi de Navarre, cette charge lui fut confirmée avec extension de pouvoirs, et certes personne ne pouvait la remplir avec plus de bravoure, de fidélité et de courtoisie tout à la fois. . .

. . . .

Le clepsydre venait de marquer six heures, et le crépuscule, rendu ce soir-là plus obscur par un épais brouillard, enveloppait la nature entière. Les postes avaient été doublés pour la nuit, les ponts-levis dressés et le mot d'ordre donné dans le plus grand mystère. Le Forestel était calme et paisible. On n'entendait au dehors que le cri de prévoyance répété comme en temps de guerre par les sentinelles, et parfois dans l'éloignement les coassemens des oiseaux aquatiques qui s'ébattaient dans les marais.

Il est des heures dans la vie où l'homme, satisfait d'avoir rempli scrupuleusement les tâches souvent pénibles qui lui sont imposées, éprouve un bien-être intérieur qu'on ne saurait définir : le sang coule plus frais dans les veines, la tête est plus légère, l'œil moins terne, l'air qu'on aspire plus pur; tout ce qui vous entoure semble sourire, et, sans regret du passé, sans souci du présent, on donne avec délices un libre cours aux plus douces sensations de l'âme. — Messire Tristan du Bois était précisément plongé dans les extases d'une telle béatitude. Sous le manteau de la cheminée, il se chauffait joyeusement à un bon feu de tourbe, en attendant l'heure du souper, tandis qu'à ses côtés le chapelain octogénaire du château, le père Mathias, récitait à demi-voix son bréviaire. Rien au monde ne semblait devoir troubler la quiétude de corps et d'esprit de ces deux personnages, lorsque soudain la porte de l'appartement dans lequel ils étaient vint à s'ouvrir. Tristan du Bois tourna brusquement la tête, et interpellant d'un ton surpris le varlet qui entrait :

— Or ça, bel ami, que nous veux-tu?

— Messire, c'est un cavalier arrivant à toute haleine du châtel de Crève-cœur. Il se dit chargé d'un message im-

(1) L'artillerie avait été employée bien auparavant dans les siéges, comme on peut le voir dans des documens inédits reposant à la bibliothèque du roi et même dans Froissart.

portant et demande à parler sans délai à Votre Seigneurie.

— Voici bien d'autres nouvelles, mon père, dit Tristan en s'adressant au père Mathias. Notre cher cousin Adam Cardevacque, le digne châtelain, aurait-il besoin de nos services?

— Non, messire, non, ce n'est pas lui, reprit le varlet d'un air effaré, mais bien je crois plus haut baron.

— Plus haut baron! répétèrent à la fois le gouverneur et le chapelain.

— Oui, vrai, mes maîtres, car le hallebardier de garde a vu à travers le guichet et à l'aide de sa lanterne que le courrier, au beau milieu de son pourpoint, portait d'azur aux trois fleurs de lis d'or.

— Qu'on l'introduise incontinent, reprit Tristan du Bois, et qu'on me l'amène céans.

Bientôt on entendit les ponts-levis s'abaisser, les portes crier sur leurs gonds, puis un cavalier entrer au grand trot dans la cour.

Le gouverneur avait pris sur son siége une attitude digne de sa qualité. Lorsque entra le messager, il lui fit signe de s'approcher et renvoya d'un geste le varlet qui l'avait amené. Le père Mathias se disposait aussi à sortir.

— Restez, mon père, lui dit-il, votre présence ne doit pas, je pense, gêner l'explication du message.

Puis au cavalier :

— Quelle nouvelle apportez, bel ami?

— Je ne dois rendre compte de mon message qu'à messire Tristan du Bois, gouverneur pour mon seigneur et maître de la ville d'Arleux et château du Forestel.

— C'est à lui-même que vous parlez, répondit Tristan.

Alors le héraut tira d'une sachette un morceau de parchemin ployé, entouré d'un lacet en soie auquel appendait un scel en cire verte, et le présentant au gouverneur :

— Messire Tristan du Bois, tenez ce message que mon seigneur et maître vous envoie.

Le vieux capitaine prit la lettre et la donna au chapelain, qui seul pouvait en faire la lecture. Le héraut se retira au fond de la salle, et le père Mathias, après avoir baissé de quelques crans la lampe pendue à une espèce de petite crémaillère fixée à la voûte, ouvrit le parchemin, s'approcha de la lumière et lut ce qui suit au gouverneur, qui écoutait attentivement :

« Charles, fils aisné du roy, duc de Normandie, daulphin de Viennois, sire d'Arleux, de Crève-cœur, Rumilly, Sainct-Souplet et aultres lieux, à nostre amé et féal Tristan du Bois, gouverneur de nostre ville d'Arleux et chasteau du Forestel, salut. Bien amé, sçavoir vous faisons que sitôt qu'aurez reçeu les présentes ayez à venir nous trouver en compaignie de cincquante de vos meilleurs arbalestriers en nostre ville de Crève-cœur en Cambresis, où sommes arrivé ce jour d'huy et où avons pressant besoin du service de nos bons et fidèles gens d'armes. Entre temps donnez ordre que vostre prisonnier soit bien et seurement retenu. Ceste lettre n'estant à aultre fin, pryons Dieu, bien amé, qu'il vous ayt en sa garde. »

— Par saint Christophe, voici qui est bien merveilleux! dit Tristan, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Et avisant que sans témoins le père Mathias et lui pourraient converser plus à leur aise sur cet événement inattendu, il donna deux coups d'un petit sifflet d'argent, et aussitôt un varlet se présenta.

— Hébergez comme il faut ce damoisel, dit-il en montrant le héraut du dauphin. Servez-lui à souper un de ces jeunes paons au poivre que m'a envoyés ce matin mon compère le mayeur d'Arleux avec un pot de notre meilleure cervoise. N'oubliez pas non plus de donner pleine pitance à son destrier, afin que cavalier et cheval soient bien frais pour nous accompagner tout à l'heure en notre expédition.

— Messire, repartit aussitôt le courrier, je vous rends grâces, mais j'ai l'ordre de retourner sur-le-champ et à franc étrier auprès de mon seigneur et maître, qui cette nuit aura encore besoin de mes services. Si cela vous agrée, je prendrai congé de vous sans plus de délai.

— Partez, partez à l'instant, bel ami, puisqu'il en est ainsi. Annoncez à notre royal et bien-aimé suzerain que sans perdre une minute je vais me rendre à ses ordres. Nous marchons sur vos pas, et dans trois heures au plus nous arrivons au châtel de Crève-cœur.

Le héraut sortit de l'appartement, but à l'office un large coup de forte bière, remonta à cheval et partit au galop.

Tristan du Bois et le père Mathias étaient aussi surpris l'un que l'autre de cet étrange message. Dans le trouble que leur avait causé cet incident, ils n'avaient pas même songé à demander quelques explications au héraut, et ce dernier était déjà bien loin quand ils y pensèrent. Ils se fondirent en conjectures de toute espèce et sur l'apparition du dauphin en Cambresis, lui dont l'arrivée était d'ordinaire annoncée quelque temps à l'avance dans les terres de la suzeraineté, et sur les motifs qui pouvaient lui faire avoir un si pressant besoin de renfort. Enfin ils trouvèrent pour tout cela bien des raisons que les événemens de l'époque rendaient plus ou moins plausibles : les audacieuses entreprises de Philippe de Navarre en faveur de son frère Charles (1), les bruits de guerre prochaine avec les Anglais, la rébellion de plusieurs seigneurs picards et flamands furent tour à tour énumérés. Une demi-heure s'était écoulée dans ces entretiens lorsque la mission pressante qu'il avait à remplir revint comme un éclair à l'esprit de Tristan. La conversation fut subitement interrompue.

Un instant après, le Forestel était en grande rumeur : officiers et soldats endossaient avec empressement leurs vêtemens de guerre; on bouclait les hauberts, on fixait les heaumes, on préparait les arbalètes, les hallebardes, les épées à deux mains. Les chevaux tout sellés piaffaient dans la cour. Le vénérable chapelain, debout sur le seuil de la porte principale, contemplait tous ces apprêts avec son regard grave et austère. Tristan, avant de mettre le pied à l'étrier, s'approcha de lui :

— Adieu, mon père, songez à moi dans vos prières, et continuez par vos bonnes exhortations à adoucir la captivité de ce malheureux prince..... Adieu; j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Une larme tomba sur la barbe blanche du chapelain, qu'émouvaient de vagues pressentimens; il embrassa son vieil ami le chevalier, qui sans délai partit à la tête de ses gens d'armes.

La nuit était bien sombre. Un arbalétrier, tenant en main une torche flamboyante, fut chargé d'éclairer la route, et l'on se dirigea vers Crève-cœur en longeant les terres de l'abbaye du Verger. — Une demi-heure après être sortis du Forestel, resté sans défenseurs, Tristan du Bois et sa

(1) Le 28 mai 1356, Philippe de Navarre avait écrit de Cherbourg une lettre fort curieuse à Jean roi de France, dans laquelle il lui reproche l'arrestation de son frère Charles et la mort de plusieurs seigneurs de sa suite; il déclare qu'il renonce désormais à toute foi, service et hommage envers lui, et lui annonce qu'il poursuivra de tout son pouvoir la vengeance de cette trahison et la délivrance de son frère. Cette lettre existe en original aux archives générales de Flandres, à Lille, et vient d'être publiée pour la première fois par mon père, dans ses *Analectes historiques*.

troupe passaient à cent pas d'Hernando d'Ayana et de Rodriguez d'Urris, que nous avons laissé égarés dans les marais de Brunemont.

III.

— Maître, la nuit est bien fraîche; ne pourrions-nous brûler les fagots que voilà?

— Ne t'en avise pas, maraud! et si le froid te pique, souffle dans tes doigts.

Puis élevant la voix, le sire Jehan de Pecquigny poursuivit:

— Holà! vassaux et vous tous gens d'armes assemblés en cette forêt, que personne ne s'avise d'allumer des feux; point n'est urgent, ma foi, de donner l'alarme à ce vieux faucon de Guillaume de Coucy, qui dort bien paisiblement en son manoir d'Oisy, non plus qu'aux archers du Forestel, avec lesquels nous ferons bientôt connaissance.

Il s'éleva quelques murmures parmi la troupe.

— Que ne partons-nous à l'instant, beau sire, s'écria un robuste hallebardier flamand. Voilà tantôt deux heures que nous grelottons, les bras croisés, dans ce bois.

— Oui, et nous crevons de faim et de soif, reprit un autre.

— Par saint Ricquier, dit un sergent picard, si vous ne nous menez sur l'heure au Forestel, mes camarades et moi irons attaquer l'abbaye du Verger pour trouver à souper.

— Par Dieu, beaux amis, grand tort avez de faire ainsi les mal-contens, reprit Jehan de Pecquigny avec colère; et se radoucissant tout à coup: Ne savez-vous pas, mes braves compagnons, que nous ne pouvons quitter ces lieux avant l'arrivée de ces deux chevaliers qui nous paient de si belle façon. Peut-être se seront-ils égarés dans leur excursion aux alentours du Forestel; mais ils ne peuvent tarder à venir..... Patience, patience, mes amis: nous n'aurons plus froid, nous n'aurons plus faim, nous n'aurons plus soif quand tout à l'heure ce beau donjon que vous apercevez d'ici au clair de lune flambera comme une poignée d'étoupes, quand nos escarcelles seront pleines de bons écus d'or et d'argent, nos besaces regorgeant de jambons, nos outres pleines d'hypocras et de vin; et, mieux encore, vous ne songez-donc plus aux récompenses promises par messire Philippe de Navarre pour la délivrance du roi son frère? Par mon chef, mes amis, si tout cela ne vous agrée, vous êtes bien difficiles!

Ce discours fit impression.

— Nous vous suivrons jusqu'à la mort, sire chevalier, s'écrièrent une multitude de voix. Los à maître Jehan de Pecquigny et vive le roi de Navarre!

Ainsi devisaient des soudarts rassemblés la nuit au milieu de la forêt d'Oisy. Cette forêt, considérablement diminuée depuis le quatorzième siècle par des défrichemens partiels, appartenait à la baronnie d'Oisy. Enveloppant dans son vaste contour la ville et le château d'Oisy, qui, placés sur une colline assez élevée, la dominaient presque entièrement, elle s'étendait au midi jusqu'au village d'Épinoy, dont le nom indique assez la position originelle dans un lieu couvert de ronces et d'épines. Au nord, on la voyait s'allonger vers les marais dont nous avons parlé plus haut, lesquels formaient avec la rivière de la Sensée une barrière naturelle entre elle et le château du Forestel, la ville d'Arleux, les villages de Paluel, de Brunemont et l'abbaye du Verger. Dans sa plus grande largeur, la forêt d'Oisy comprenait un espace de près de deux lieues, présentant dans son contour deux anfractuosités profondes, de sorte que vue à vol d'oiseau, cette forêt devait offrir l'aspect d'une feuille de châtaigner.

Il n'y avait guère dans les provinces du Nord un pays où les accidens de terrain fussent plus multipliés que dans cette portion du Cambresis; aussi n'était-ce pas chose aisée quand au moyen âge il fallait traverser ces parages par des routes qui se croisaient de mille façons pour aller se perdre dans l'intérieur des bois, aboutir à quelque carrefour obscur ou bien à des marécages bourbeux et difficiles à franchir. Mais ce que l'on devait surtout redouter en ces lieux, c'était la rencontre des veneurs et des forestiers de Guillaume de Coucy, qui d'ordinaire sillonnaient ces bois en tous sens, la rapière au côté et l'arbalète sur l'épaule, gens fort peu traitables et ne se faisant faute d'abattre et de détrousser les passans en guise de gibier, sûrs qu'ils étaient de l'impunité.

On s'étonnera peut-être qu'à travers des parages si dangereux, une troupe nombreuse d'hommes armés ait pu pénétrer sans obtacle dans l'intérieur du bois d'Oisy; cela surprendra moins si l'on réfléchit que plus un pays est sinueux et boisé, plus il est facile de le parcourir sans être aperçu, surtout si l'on est muni d'adresse et d'audace comme l'étaient les soudarts en question. A l'aide de guides habiles et fidèles, ils avaient cheminé silencieusement en petits détachemens et par différens sentiers, ayant soin de saisir, sans exception aucune, tous les gens qui se trouvaient sur leur passage et de les suspendre au fur et à mesure aux branches des arbres dans les plus épais fourrés.

Une clairière, située à l'extrémité septentrionale du bois d'Oisy et sur le sommet de cette colline, qui descend en amphithéâtre jusqu'aux marais d'Arleux, était le lieu de rendez-vous choisi par cette troupe de truands déterminés. Rassemblés au nombre de deux cents dans cet endroit, ils s'y préparaient mystérieusement à accomplir une de ces œuvres de laquelle devait peut-être dépendre le malheur et la ruine de la France: les uns achevaient d'endosser leurs vêtemens de guerre et mettaient leurs armes en état; d'autres, attendant l'heure du départ, étaient étendus sur l'herbe humide, caressant les outres de cervoise pendues à leurs ceintures, jouant aux dés leur part de butin futur et maugréant à demi-voix contre saints et diables.

En ce moment la lune brillait au ciel et répandait sa lueur douteuse sur cette scène magique. Du plateau élevé où elle se passait, on apercevait au fond d'une allée et pour ainsi dire suspendu sur la cime des arbres le Forestel, calme et paisible comme s'il n'enserrait pas Charles-le-Mauvais, et puis au loin c'étaient les nappes argentées des clairs dans les eaux desquels se reflétaient la ville d'Arleux, les villages de Paluel et de Brunemont avec les flèches aiguës de leurs clochers. . . . .

Mais reprenons le véritable fil du récit.

Il s'était écoulé quelques minutes depuis que maître Jehan de Pecquigny avait manifesté ses craintes sur le sort des deux chevaliers navarrois, quand un hennissement de cheval se fit entendre. D'Ayana et d'Urris, précédés de leur guide et débouchant d'un petit sentier, ne tardèrent pas à paraître dans la clairière. Leur arrivée était le signal du départ, aussi furent-ils reçus avec acclamation.

— Par sainte Rictrude, mes nobles seigneurs, dit le comte de Pecquigny en leur tendant la main, je vous croyais perdus!

— Peu s'en est fallu, sire comte, dit Rodriguez d'Urris, et il n'a été un moment où nous n'échappions à ces maudites tourbières que pour choir dans les bras de Tristan du Bois, chevauchant vers Crève-cœur avec une fort belle

et bonne compagnie, ma foi. — Grâces soient rendues à ce brave garçon de Baudry, qui a joué son rôle de héraut avec tant d'adresse : il en sera dignement récompensé. Mais il s'agit maintenant de nous hâter. Que dix archers de bonne trempe nous accompagnent, le sire d'Ayana et moi, qui venons d'explorer avec soin les environs du Forestel. Nous prendrons les devans et irons tordre le cou aux sentinelles avancées avant qu'elles aient eu le temps de pousser le cri de détresse et de réciter leur *In manus*. — Vous nous suivrez, sire de Pecquigny, avec le reste de nos gens, et l'assaut, j'espère, ne sera pas long.

— Ainsi soit-il, beau sire, répliqua Jehan de Pecquigny.

Bientôt après, les partisans du roi de Navarre, l'œil enflammé et l'arme au bras, se dirigeaient vers le Forestel en suivant les sentiers tortueux du bois.

IV.

Voltaire a dit en parlant de Charles-le-Mauvais : « Ce roi n'était pas plus méchant que beaucoup d'autres princes. » Ce jugement, si c'en est un, fût-il même étayé de preuves, ne saurait réhabiliter complètement aux yeux de la postérité la mémoire du roi de Navarre. Quoi qu'il en



Charles-le-Mauvais, roi de Navarre.

soit, si l'on étudie l'époque où vivait ce prince, si l'on examine les circonstances, les mœurs et les hommes sous l'influence desquels il agissait, on trouvera dans les paroles de Voltaire bien plus de sens qu'elles n'en paraissent comporter, et l'on verra que Charles n'était pas un mauvais prince dans l'acception que l'on attachait alors à cette qualification. D'où vient-donc ce stygmate désormais ineffaçable attaché au nom du roi de Navarre? L'historien espagnol Ferreras, qui écrivait deux cents ans après la mort de Charles, va nous l'expliquer : « Les Français, dit-il, l'ont surnommé *le Mauvais*, à cause des troubles qu'il a fomentés dans leur pays : si l'on envisage ses actions, on conviendra qu'il n'a pas été assez méchant pour mériter cette odieuse épithète. »

L'esprit de parti a fait de tout temps à sa guise de bonnes ou de mauvaises réputations, et la postérité, généralement peu scrupuleuse, est toujours portée à croire sur parole tout ce qui offre une apparence d'histoire contemporaine. Il faut avouer que Charles de Navarre a été bien malheureux de n'avoir pas eu dans son siècle un bienveillant chroniqueur pour se poser bravement l'apologiste de sa conduite. Qui sait? on l'appellerait peut-être aujourd'hui Charles le débonnaire!

Dans toutes les accusations de perversité portées contre ce roi, l'on ne distingue réellement qu'un défaut bien prononcé, l'ambition : et cette passion l'entraîna dans des écarts dont le moins pardonnable est sans contredit sa révolte ouverte contre le roi Jean son beau-père. Charles pouvait

aspirer à la couronne de France, étant le plus proche héritier de Jean après le dauphin Charles son fils, et il avait fait tous ses efforts pour augmenter ses domaines et son influence dans le royaume. Déjà maître d'une partie de la Normandie, son mariage avec la princesse Jeanne de France l'avait encore rendu possesseur de deux villes importantes au cœur du pays, de Mantes et de Melun, données en douaire à sa femme. Peu satisfait de cette dot, Charles avait en outre réclamé pour sa femme les comtés de Champagne et de Brie, et avait même porté des vues usurpatrices sur le duché de Bourgogne. Des refus successifs vinrent irriter son caractère irascible, en allumant chez lui le désir d'obtenir par la force ce qu'on n'avait pas voulu lui accorder de bon gré : ce fut alors qu'usant de cet ascendant qu'une éloquence supérieure, jointe à de belles manières et à une grande prodigalité, donne aux princes sur les sujets, il ameuta cette populace parisienne inquiète, turbulente, toujours disposée à se vendre pour une poignée d'écus, toujours prête à faire du drame en plein air. Jacques Bonhomme, comme s'appelait alors le fier Parisien, devait plus tard montrer les dents à ce même prince pour lequel il se battait alors.

Dans un moment où les Anglais étaient en possession d'une partie de la France et menaçaient d'envahir le reste, un tel état de choses mettait le royaume à deux doigts de sa perte. Le roi Jean comprit enfin le danger de sa position, et poussé par les énergiques représentations de ses conseillers, il résolut de s'emparer de la personne de son beau-fils. On le saisit par surprise et on l'enferma comme nous l'avons dit plus haut, d'abord au Châtelet de Paris, d'où il ne tarda pas à s'échapper, grâce aux menées de ses nombreux partisans. On le reprit pour l'emprisonner cette fois loin de Paris, au Château-Gaillard dans les Andelys. Il s'en échappa de nouveau. Enfin, pour la troisième fois, comme il se disposait avec son frère Philippe de Navarre et Geoffroy d'Harcourt à susciter de nouveaux troubles en Normandie, on le fit prisonnier à Rouen, au milieu d'une fête publique à laquelle on l'avait attiré par ruse. Alors on ne vit plus de château trop fort ni trop éloigné pour y enfermer le roi Charles de Navarre. Le Forestel en Cambresis fut désigné, et on l'y conduisit sous bonne escorte et dans le plus grand secret.

Charles en entrant dans le Forestel avait presque désespéré d'en jamais sortir. Il n'ignorait pas que l'on avait dû soigneusement dissimuler le lieu de sa prison, chose bien aisée à une époque où les moyens de communication étaient encore si rares et si difficiles. Dès les premiers mois de sa captivité, le roi de Navarre avait essayé de corrompre le gouverneur à la garde duquel il était confié par tous les artifices que peut enfanter une imagination ardente, torturée par l'idée d'une captivité perpétuelle. Tristan du Bois n'avait toujours répondu à ces moyens de séduction qu'en redoublant de surveillance, sans cependant oublier les égards dus à la royauté, qu'il respectait seule dans la personne de Charles-le-Mauvais. Ce prince était trop fier pour renouveler ses instances, il était trop adroit pour ne pas sentir que son intérêt lui commandait de feindre la résignation ; il avait donc fini par abandonner son destin aux caprices de la fortune, caprices si fréquens dans un temps où les orages politiques se succédaient avec tant de rapidité.

. . . .

Quand se fut éloigné Tristan du Bois et sa troupe, que le château du Forestel fût redevenu calme et silencieux, le révérend père Mathias, prenant à la main une lanterne, s'achemina, en traversant une longue suite d'appartemens dont lui seul et le gouverneur avaient les clés, vers une porte percée au fond d'une sorte de galerie en voûte ; il ouvrit cette porte, la referma à triple tour et monta, non sans peine, les degrés raides et étroits d'un escalier en spirale, lequel menait à l'appartement occupé par le roi de Navarre. Le hallebardier placé en sentinelle à l'entrée de la chambre fit retentir le marteau ; et bientôt un vieux valet, seul serviteur qu'on eût laissé près de la personne du prisonnier, vint ouvrir au chapelain.

— Mon père, dit à demi-voix le valet, le roi mon maître est bien soucieux ce soir : si vous ne le consolez, il passera encore une mauvaise nuit.

— Nous allons voir cela, reprit le bon prêtre, qui connaissait tout l'ascendant que depuis dix-huit mois il avait su prendre sur l'esprit du royal captif, et il entra.

La confusion, le désordre dans lequel se trouvait la chambre du monarque dénonçait la turbulence de son esprit naturellement vif et inquiet et qui ce jour-là avait encore été plus bouleversé que de coutume. Sur la paille fraîche dont les dalles étaient jonchées gisaient pêle-mêle des manuscrits richement enluminés et contenant pour la plupart des romans de chevalerie ou des fabliaux anciens, des instrumens de musique de toutes les façons, violes, mandores, olifans, cornemuses, dont le prince, poëte et musicien distingué dans son temps, jouait parfois ou s'accompagnait en psalmodiant ses chansons ou celles des vieux poëtes provençaux ; puis c'étaient des pièces d'armures détachées et étendues sur des tables, des vêtemens de velours et de soie, des tapisseries inachevées, le tout confusément mélangé et servant de passe-temps aux faucons du prince, qui becquetaient, brisaient, déchriaient tout sans que ce dernier parût s'en apercevoir. Enveloppé dans une sorte de tunique en velours noir doublé de fourrures et négligemment couché dans ce qu'on appelait alors un *faudesteuf*, il caressait avec insouciance un superbe lévrier blanc étendu entre ses jambes. Une lampe appendue au manteau de la cheminée éclairait seule la chambre et jetait obliquement sa lueur sur la face pâle du prince. Ses yeux, encadrés par d'épais sourcils, n'avaient rien perdu de cet éclat qui jadis avait fasciné tant de bachelettes à la cour de Philippe de Valois, où il avait passé sa jeunesse ; mais ses traits s'étaient contractés, et puis sa barbe noire et touffue, croissant ainsi que sa chevelure sans ordre et sans arrangement, ajoutait à l'originalité de sa physionomie, dont l'excessive mobilité variait à l'infini les expressions.

Quand le père Mathias fut bien près de lui, Charles leva les yeux et lui tendit une main décharnée :

— Soyez le bienvenu, mon père, dit-il d'une voix grave ; je ne vous ai point vu de tout le jour, et cette absence me semblait longue. J'ai grand besoin de converser avec vous ; puissent vos paroles avoir sur moi plus d'empire que la musique et la poésie, jadis sources de consolations pour moi et auxquelles j'ai demandé vainement aujourd'hui l'oubli de mes infortunes !

— Sans cesse, monseigneur, je prie notre doux Sauveur de vous faire la grâce de supporter patiemment les peines et les amertumes de notre pauvre existence ; il semblait avoir exaucé ma prière, et déjà vous opposiez une louable résignation aux décrets de la Providence. D'où vient le découragement dans lequel Votre Seigneurie me paraît maintenant plongée ?

— Je ne sais, mon père, et il me serait difficile de l'expliquer..... Cependant ne vous êtes-vous point trompé sur mes sentimens ? ce que vous preniez pour de la résignation n'en était peut-être pas ?... Oh non ! et je vous l'avoue,

rai, l'espérance seule avait rendu le calme à mon esprit, la force à mon âme. Mais j'ai ouvert les yeux, tout charme a cessé, et je me retrouve maintenant face à face avec la réalité, l'affreuse réalité..... Mourir dans les murs de ce donjon et par les ordres du père de ma femme, moi, Charles de Navarre!... Ah! cela est horrible à songer.

— Calmez-vous, monseigneur, de grâce calmez-vous. Ayez confiance en la justice du ciel, et si, comme vous me l'avez dit souvent, votre conscience n'a pas à se reprocher les méfaits qu'on lui impute, vous pourrez encore passer d'heureux jours sur la terre, et le roi mon maître est trop bon pour ne pas vous pardonner.....

— Mort et sang! interrompit avec colère le roi de Navarre. Fi de son pardon! Votre bon roi Jean, comme vous l'appelez, est à tout jamais mon ennemi mortel..... Les justes et énergiques réclamations qu'exigeait l'honneur de ma couronne ont épouvanté ce débile monarque, plus digne de porter une quenouille qu'un sceptre, et n'osant m'attaquer en face, il m'a pris au piége comme un vil renard. Oh! ce serait bien à moi à lui pardonner..... Mais non, non, haine éternelle au roi Jean: puisse-t-il connaître comme moi les horreurs d'une captivité sans fin! Haine à mort à lui et à toute sa race; haine à ce peuple français auquel mon énergie fait peur et qui a joint à mon nom une sanglante épithète! Charles de Navarre laissera sa chair et ses os entre les murs du Forestel; mais jusqu'à son dernier souffle il restera pour eux *Charles-le-Mauvais!*. . . .

Son regard était devenu étincelant, ses traits se contractaient et toute son attitude avait pris en prononçant ces dernières paroles quelque chose de si effrayant que le vieillard, n'osant répliquer, s'était caché le visage avec les mains pour donner cours à quelques larmes de pitié.

Il se passa ainsi quelques minutes dans le silence. — Le roi de Navarre s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre. Enfin s'arrêtant et prenant une inflexion de voix beaucoup plus douce et plus calme, Charles poursuivit en regardant le père Mathias, immobile et atterré.

— J'ai tort, mon père, j'ai grand tort de m'emporter de la sorte et d'attrister votre âme généreuse en vous laissant voir combien peu j'ai profité de vos pieuses exhortations. D'ailleurs la colère et les orgueilleux discours vont mal à un roi que la fortune se plaît à fouler aux pieds et plus malheureux que ne le fût jamais aucun de ses anciens sujets, à un prince arraché à sa famille, privé de sa liberté, dépouillé de sa couronne, oublié, trahi peut-être par ceux qui se disaient ses amis, outragé, calomnié par tous, et auquel il ne reste enfin que la triste destinée de subir lentement dans les fers une épouvantable agonie..... — Pardon, pardon, ô mon vénérable ami, si j'ai tout à l'heure oublié les égards que je dois au seul homme capable d'adoucir pour moi les amertumes de la vie. Les souffrances qui me torturent l'âme égarent parfois ma raison, et alors le misérable captif parle encore en monarque puissant.....

Ce disant, Charles laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Pour l'amour de Dieu et des saints, monseigneur, ne vous abandonnez pas à ces noires pensées.....

— Et pourquoi, non mon père? poursuivit Charles. Oh! je ne me fais plus illusion, jamais je ne sortirai de cette prison..... j'y mourrai. Puisse au moins cette mort ne pas se faire trop attendre!.... Désormais la tombe sera le continuel objet de mes réflexions, puisqu'elle seule doit être le remède et la fin de mes maux.....

A mesure qu'avançait cette lugubre conversation entre Charles-le-Mauvais et le religieux, la soirée avançait aussi, et la lueur de la lampe commençant à faiblir se nuançait par degré avec la clarté de la lune dont les rayons pénétraient dans la chambre à travers une étroite fenêtre par laquelle on découvrait toute la campagne. Le roi de Navarre, dont l'imagination exaltée changeait brusquement de direction, prit le père Mathias par le bras et l'entraînant vers la fenêtre:

— Voyez, mon père, comme la nuit est belle, comme le ciel est pur: tout repose dans la nature, et le silence solennel de la nuit n'est troublé par aucun bruit. Quel bonheur pour moi si je pouvais errer dans ces campagnes, respirer en liberté l'air frais du soir!.... Mais non, c'est un bienfait dont tout le monde jouit et que le roi de Navarre n'oserait même pas réclamer. Regardez là-bas sur la plate-forme de cette tour, cette brave sentinelle. Eh bien! j'échangerais volontiers mes regrets de roi et mes espérances de prisonnier contre son existence. Heureux soldat! les jours de ta jeunesse n'ont pas été comme les miens filés d'or et de soie; comme moi tu n'a pas porté la couronne, mais aujourd'hui tu es libre..... L'arbalète sur l'épaule, tu te promènes gaîment, sans souci, en fredonnant un joyeux refrain: rien, non rien ne saurait détruire ta félicité..... Et moi!.....

A peine il achevait ces mots qu'un cri perçant, poussé par cette même sentinelle, vint le faire tressaillir ainsi que le père Mathias. Ils ouvrirent de grands yeux. — Le soldat paraissait frappé à mort..... Il étendit les bras, trébucha, et comme il se trouvait en ce moment adossé contre le petit parapet qui ceignait l'extrémité supérieure de la tour, le poids de son corps l'emporta en arrière et il tomba lourdement dans le fossé. Au bruit de cette chute, mille clameurs confuses s'élevèrent au dehors..... Puis des ébranlemens violens donnés à la porte d'entrée du Forestel firent résonner tout le château. La porte ne tarda guère à céder à ces coups redoublés, et une troupe de truands, armés jusqu'aux dents, se précipita dans la cour aux cris répétés de *Vive Navarre! Mort aux ennemis du roi!* Là une lutte affreuse et sanglante s'engagea, au clair de lune, entre les partisans et le peu de soldats restés au Forestel.

Charles de Navarre et le père Mathias étaient muets de stupeur. Enfin Charles s'adressant avec sang-froid au religieux:

— Il paraît, mon père, que j'avais tort de désespérer. Ma couronne se joue maintenant dans la cour du Forestel. Voyons la fin de la partie.

Et il s'accouda convulsivement sur l'appui de la fenêtre.

— La partie n'est pas égale, poursuivit avec le même calme apparent le père Mathias; à l'heure qu'il est Tristan du Bois est avec ses meilleurs soldats loin du Forestel.

— Vive Dieu! s'écria le roi de Navarre en se redressant, je suis sauvé!

— Pas encore, reprit une voix qui partait du fond de la salle.

Et à l'instant un arbalétrier français, mettant son arme en joue, vise le roi, la flèche part..... Le prince s'était baissé à temps; mais le père Mathias, placé derrière lui, tomba frappé d'un coup mortel. Furieux alors et saisissant un lourd escabeau en chêne, Charles s'élance sur le soldat, qu'il abat à ses pieds. En ce moment une foule de gens ensanglantés se présente à la porte qu'ils ont ouverte avec fracas. Le roi de Navarre se précipite au milieu d'eux en frappant aveuglément les premiers qui s'offrent à ses coups; mais bientôt les bras lui tombent quand il reconnaît ses partisans, ayant à leur tête Hernando d'Ayana et Rodriguez d'Urris qui l'emportent en triomphe en poussant des vociférations de joie.....

Le soleil se levait derrière les toits de chaume de la ville d'Arleux quand Tristan du Bois, averti à Crève-cœur qu'il était la victime d'une ruse infernale, arriva avec sa troupe devant les ruines du Forestel incendié. Pour le roi de Navarre, il était déjà sur les terres de Picardie, où la trahison de Pecquigny lui assurait un asile.

ÉDOUARD LE GLAY.



ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LE BOUQUINISTE.

Le 5 janvier de l'an de grâce 1811, il faisait un froid *de plusieurs loups* (comme l'a dit Junot à l'empereur le matin d'Austerlitz), le thermomètre de Chevalier marquait quinze degrés au-dessous de zéro; la Seine était prise, et Paris s'éveillait à neuf heures et demie, tout scintillant de givre sous un soleil qui faisait d'incroyables efforts pour paraître radieux. Il fallait avoir des affaires bien pressées et une houppelande hermétiquement close pour se risquer à cette heure sur les quais déserts que balayait en tous sens une bise glacée. Aussi sur toute la rive gauche, de la rue Saint-Jacques aux Invalides, c'était à peine si l'on rencontrait de loin en loin une cuisinière bourgeoise, le panier au bras, se dirigeant vers le marché de la Vallée, ou quelques commis de la nouveauté trottinant le long des parapets, un paquet serré sous le coude et les deux mains dans les poches. Les *marchands d'habits-galons* et les spéculateurs en peaux de lapin forment une exception dont je ne tiens pas compte: pour ceux-là la température est une invention gratuite des opticiens du quai de l'Horloge.

Il gelait donc à pierre fendre, et pourtant un jeune étudiant en médecine s'était senti le courage de quitter sa maigre bûche brûlant à petit feu, sous une économique couche de cendres, pour affronter par les rues un catarrhe pulmonaire ou quelque angine-laryngée. Il avait boutonné

jusqu'au menton son invariable habit noir, et le nez rouge et les joues bleuies, il s'en allait le long de la rivière, promenant de côté et d'autre un œil investigateur, s'arrêtant à chaque pas pour regarder avec une anxieuse attention aux vitres des étalages, comme si lui aussi était sorti pour une affaire importante, une recherche difficile, une démarche d'où dépendait le sort de ses inscriptions à la faculté.

Il s'agissait bien de médecine vraiment! La clinique et la pathologie interne n'avaient que faire dans les préoccupations de notre docteur futur. Le malheureux était atteint d'une bibliomanie chronique dont jamais depuis il n'a pu se débarrasser et qui finira indubitablement par lui jouer un mauvais tour... Il avait été pris le matin même d'un des accès les plus violens de son incurable maladie; la nuit avait été fort mauvaise : l'infortuné n'avait fait que rèver éditions *incunables*. Si bien qu'au réveil, tout moite encore de sa fièvre typographique, il s'était mis en quête de bouquins plus ou moins écornés, plus ou moins roussis et moisis par l'âge.

Ce n'est pas toutefois que notre jeune carabin n'eût dans l'âme un vif amour pour la profession de son choix, il idolâtrait au contraire l'art de guérir à ce point qu'il avait composé tout un poëme en vers latins dont le divin Hippocrate était le héros. Mais que voulez-vous, la passion des vieux livres lui avait brouillé la masse du sang; elle l'avait envahi sur les bancs mêmes du collége. Et d'abord ce fut chez lui une vraie passion malheureuse, car dans ce temps-là les études universitaires roulaient principalement sur les mathématiques et la charge en douze temps : il fallait absolument des héros à la France, on en faisait alors une énorme consommation. Restaient cependant pour l'étude des belles-lettres, les heures de récréation et les jours de congé; or comme on avait un congé par victoire, le temps ne manquait pas à ceux qui ambitionnaient de dormir un jour en paix dans un fauteuil académique plutôt que de se faire réveiller sur un champ de bataille, *comme un autre Alexandre*. Notre étudiant en médecine était donc devenu tout à son aise un bibliophile de première force, flairant d'une lieue son exemplaire unique, son édition *princeps*.

A force de fureter de magasin en magasin, d'échoppe en échoppe, à force de mettre le nez dans les reliures en parchemin et de humer la poussière des rayons, notre homme était arrivé devant le pont des Arts. Là s'offrit à ses regards un spectacle bien propre à faire impression sur ses nerfs de bibliomane.

Tout en face du palais de l'Institut, à côté de la guérite de péage et sur le parapet même du quai, s'étalaient sans crainte du froid, bien qu'ils fussent pour la plupart dépouillés de leurs couvertures, d'innombrables volumes, ouverts au hasard et maintenus contre les lutineries du vent par une ficelle protectrice. Devant cette friperie littéraire, allait et venait, comme un soldat en faction, un vieillard long et maigre, dont le costume s'harmoniait admirablement



avec le déplorable accoutrement de ses livres. Le pauvre homme n'avait pour toute égide contre les rafales du nord qu'un mince carrick d'une nuance sans nom et dont le frottement des années avait tellement dénudé le tissu qu'il en était devenu diaphane. Cette étroite enveloppe collait de toutes parts sur ses membres grêles et anguleux comme les draperies mouillées de l'école de David, alors à l'apogée de sa vogue. Du reste le propriétaire du triste vêtement en tirait tout le parti possible : il était parvenu à s'y cacher tout entier de telle sorte que le collet, dressé par-dessus

les oreilles, adhérait immédiatement à une casquette affaissée dans sa forme avec une visière en abat-jour; et ce qui se laissait voir dans l'interstice de cette visière et des parois du collet ressemblait moins à une figure humaine qu'à la tranche quinticolore d'un code Napoléon, tant le froid avait bizarrement crispé et nuancé le visage du pauvre hère.

Mais que faisait à notre bibliophile cet homme et son carrick? il ne les avait aperçus ni l'un ni l'autre; ce qu'il voyait, ce qu'il couvait du regard, c'était ce pêle-mêle de livres surannés qui répandaient à vingt pas sous le vent une délicieuse odeur de veau tanné et de parchemin moisi. Il éprouvait alors ce que sent un chasseur passionné à la vue d'un vaste champ de luzerne où peut se trouver blotti un beau lièvre *trois quarts*.

Déjà courbé sur la longue rangée de volumes, tout entier à sa muette investigation, il lisait minutieusement les titres les uns après les autres, explorant surtout les noms d'éditeurs et les dates d'impression. Tout à coup il demeura immobile et les yeux écarquillés devant un in-octavo passablement conservé, qui portait au frontispice: *Juvenalis et Persius*, *cum notis variorum*. Schrevelius, Leyde. 1671. A la vue de ce livre, il lui échappa une large aspiration d'aise qui signifiait: je le tiens enfin..... car il y avait longtemps que cette édition manquait à son bonheur. Mais trop adroit pour trahir la satisfaction que lui causait sa découverte, ce fut avec un ton de nonchalante indifférence qu'il appela le gardien de la librairie nomade.

— Oh là! brave homme, combien ce livre?

Le vieillard s'approcha humblement, tendit l'oreille et fit signe qu'il n'entendait pas.

« Il paraît qu'il est sourd, » se dit l'étudiant. Et haussant le diapason de sa voix, il répéta en criant:

— Combien ce livre?

— Cinq francs, monsieur.

— Cinq francs! vous plaisantez; je vous donne trente sous de ce bouquin, et n'en parlons plus.

— Un bouquin! murmura le vieillard, et une sainte indignation se peignit sur ses traits; un bouquin! vous n'y pensez pas, monsieur, je vous crois trop bon connaisseur pour mésestimer ce livre; cette édition des *variorum*, pour être moins recherchée que celle d'Amsterdam de 1684, ne mérite pas selon moi le dédain que vous affectez pour elle. Je ne la comparerai pas toutefois aux éditions aldines, données à Venise en 1501, et dont la première a cela de particulier qu'elle ne porte pas *l'ancre aldine*, insigne si célèbre de ces fameux imprimeurs; pourtant, quel que soit le mérite de ces éditions, vous devez vous rappeler qu'Alde lui-même, par son *monitum* de 1503, y signale plusieurs fautes remarquables, par exemple: *ungues quæ* pour *unguesque*, *tenet uxorem* pour *tener uxorem*.

L'étudiant restait devant le pauvre bouquiniste l'œil et la bouche béans; il ne savait comment mettre d'accord ces haillons et ce langage.

Le vieillard se méprenant sur le silence et l'air stupéfait de son chaland eut grand peur de s'être montré trop susceptible, et ce fut avec une sorte de timidité qu'il reprit:

— Vous savez mieux que moi, monsieur, que les éditions de Juvénal les plus rares ne sont pas toujours pour cela les plus recherchées; j'oserais presque vous citer à ce propos les éditions des Juntes, à Florence, en 1513 et 1519. Elles sont introuvables et pourtant on leur préfère celles de Robert-Étienne de 1544 et 1549; il est vrai que ces dernières sont, comme vous ne l'ignorez pas, accompagnées de variantes extraites d'un manuscrit inconnu jusque-là. Du reste, monsieur, vous les avez peut-être collationnées avec l'édition de Plantin, donnée à Anvers en 1566, et enrichie des annotations de Théodore Poulman. Quant aux éditions anglaises, grâce au blocus, elles sont devenues rares à Paris, surtout celles de Maittaire et de Brindlez, imprimées à Londres en 1716 et 1740, et encore celle de Hawkey à Dublin. J'ai chez moi un exemplaire de l'édition de Rupert, imprimé à Gœttingue en 1803, que je ne mettrai en vente que plus tard, car je ne suis pas fâché de profiter de l'occasion pour m'assurer par moi-même si réellement cette édition mérite la réputation qu'on lui a faite en Allemagne.

Oh! alors... il n'y eut plus là pour l'étudiant ni bouquins ni bouquiniste! il se crut pour le coup en pleine bibliothèque impériale, discutant avec un philologue de premier ordre, et curieux de prouver au savant vieillard qu'en interpellant à tout propos son érudition bibliographique il ne s'était pas totalement trompé d'adresse, il lui fit observer que dans sa longue énumération des éditions de Juvénal, il oubliait celle de Coustellier, Paris, 1746, et celle d'Hennenius à Leyde, 1695.

— J'en oublie bien d'autres, répondit le vieillard, qui cependant mériteraient d'être nommées. Et là-dessus il se mit à citer sept ou huit éditions du quinzième siècle. Enfin, poursuivit-il, je ne vous avais pas parlé non plus du rarissime Juvénal de 1474, imprimé à Naples par Arnold de Bruxelles; cette édition est bien autrement recherchée que celle de 1470, qui pourtant vaut plus de 200 francs.

L'étudiant fit involontairement un geste pour se découvrir devant l'homme en guenilles, et il mit de la déférence et du respect dans l'inflexion de sa voix pour demander:

— Je serais heureux, monsieur, puisque nous sommes sur ce terrain, de savoir ce que vous pensez de cette nouvelle édition de Juvénal que vient de nous donner M. Achaintre, le premier latiniste de notre époque, édition qui a fait tant de bruit à son apparition et que les journaux et recueils scientifiques ont prônée avec une sorte d'enthousiasme?

A ces mots le vieux bouquiniste parut confus, embarrassé.

— Eh bien! monsieur, vous refusez de me dire votre avis?

— C'est que..... c'est que..... voyez-vous, balbutia le vieillard, c'est que je suis Achaintre.....

Il y eut alors un moment de silence où, malgré le vent du nord qui soufflait à vous figer la moelle des os, l'étudiant demeura devant son interlocuteur la tête inclinée et le chapeau à la main. Enfin remis de sa première stupéfaction, il s'écria:

— Eh quoi! vous, monsieur Achaintre! vous, au mois de janvier 1811, vendant de vieux livres sur un quai de Paris! et devant ce palais encore, devant l'Institut, où l'une des plus belles places devrait être pour vous!

— Mon dieu, monsieur, il n'y a là rien de bien étonnant, ce me semble: M. de Fontanes (1) voudrait pour tout au monde me placer quelque part, mais que voulez-vous qu'on fasse dans un collége d'un pauvre sourd comme moi? D'ailleurs j'ai trouvé un honnête emploi chez M. Didot; je suis correcteur d'épreuves latines; puis dans mes momens de loisir on me confie quelques livres à vendre, et je fais, comme vous voyez, mon petit commerce sur les quais... Et tenez, monsieur, je ne veux pas vous surfaire,

(1) Alors grand-maître de l'Université.

voici le *Schrevelius cum notis variorum* pour quatre francs cinquante centimes, c'est mon tout dernier prix.

L'étudiant eût voulu payer son Juvénal de tout l'argent qu'il avait sur lui, mais il n'osa pas.....

Je ne vous dirai pas au juste si le pauvre bouquiniste est mort à cette heure, mais ce qu'il y a de certain c'est que sa renommée vit toujours aussi glorieuse parmi nos philologues. Le public est moins oublieux des bons écrits que de leurs auteurs. Quant à l'étudiant, il a largement tenu depuis ce qu'il promettait alors : la passion des vieux livres brûle toujours en son cœur, et tout docteur en médecine qu'il est, il écrit maintenant moins d'ordonnances pour l'apothicaire que de documens archéologiques pour la postérité ; enfin il se trouve être aujourd'hui l'un des plus savans et à coup sûr le plus modeste des archivistes de France ; modeste à ce point que, tandis que j'écris ceci, il est là me suppliant de ne pas mettre son nom au bas de ce soupçon d'éloge.....

Henry BRUNEEL.

CAGLIOSTRO.

Pendant mon séjour à Vienne, j'eus des relations amicales avec M. d'Hannibal ; ce seigneur avait beaucoup connu Cagliostro à Strasbourg. Celui-ci fréquentait assez assidûment la maison de M. Mathieu Béguin, conseiller du roi, juge-garde des monnaies de Strasbourg, oncle de M. d'Hannibal ; il avait des connaissances en médecine, et donna des soins, pendant une maladie assez grave, à M. Lacroix, autre oncle de M. d'Hannibal. Ce fut donc chez ces deux oncles, et en outre chez M. le baron de Zucmantel, seigneur d'Osthoffen, que M. d'Hannibal eut des occasions de le bien connaître. Mme de Frank, dont le mari était banquier à Strasbourg et n'avait point consenti à admettre les visites de Cagliostro, qu'on lui avait recommandé, mais sur le compte duquel il avait reçu de mauvais renseignemens, le voyait cependant quelquefois en secret. Cette dame, enthousiaste des talens de Cagliostro, lui devait aussi une guérison ; elle me donna sur lui des détails à peu près les mêmes que ceux de M. d'Hannibal ; les voici.

La vie entière de Cagliostro, comme on le sait de reste, n'a été qu'une suite de jongleries ; toute son histoire est empreinte d'un merveilleux vraiment bouffon si l'on rapproche le sérieux de ses narrations et la crédulité de ses auditeurs des lumières du siècle. Jamais on ne put tirer de sa bouche un mot de vérité sur tout ce qui lui était personnel. Les femmes déguisent leur âge ; lui aussi déguisait le sien, mais d'une manière bien différente. Un jour, par exemple, il s'était arrêté dans une galerie devant un tableau représentant Jésus-Christ sur la croix ; il le contemplait depuis longtemps dans un religieux silence et les regards fixés sur la figure du Sauveur ; tout à coup on vit de grosses larmes couler sur ses joues. On crut qu'il feignait d'être aussi attentif devant cette peinture pour dissimuler quelque peine secrète ; on le questionna sur ce sujet avec intérêt et délicatesse :

— Hélas ! répondit-il tristement, le seul sujet de mes larmes, vous le voyez, c'est la mort de ce grand moraliste, de cet homme-Dieu.

— De qui parlez-vous donc ? demanda quelqu'un.

— De Jésus-Christ, reprit-il avec un grand sérieux ; je l'ai beaucoup connu.

L'effronterie était grande, et telle qu'il n'était point possible de tourner en plaisanterie, sans causer quelque éclat, une affirmation si positive et faite avec tant d'assurance. M. d'Hannibal voulut savoir ce que devait penser le domestique d'un tel maître, s'imaginant bien d'ailleurs que Mahomet n'avait point pris Séide au hasard. L'ayant donc rencontré, il lui demanda depuis quand il était au service de Cagliostro, et quel âge il croyait à celui-ci.

— Quel âge a mon maître ? répondit le valet, je ne saurais vous le dire, car je l'ignore ; je l'ai toujours connu comme vous le voyez, ni plus jeune ni plus vieux. Je le sers cependant depuis assez longtemps, car je suis entré à son service juste le jour où César fut assassiné à Rome.

Ne semble-t-il pas voir un de ces valets de comédie sur qui l'on est tenté de se venger à coups de canne des impertinences qu'on est obligé de souffrir dans leurs maîtres, qu'ils singent avec tant d'audace ?

Une autre fois M. d'Hannibal trouva l'occasion d'adresser à Cagliostro quelques complimens flatteurs sur son épouse. Cagliostro lui fit aussitôt ce récit :

« Je me reposais un jour, en Égypte, devant une des grandes pyramides. La langue hiéroglyphique m'est assez familière ; en portant mes regards de côté et d'autre, je remarquai parmi les sculptures de ces pierres un coq tenant un marteau pour frapper ; je compris tout de suite que je devais être vigilant et que je serais marié. Ce que j'avais à faire était facile à deviner : je frappai la même pierre avec un marteau ; la pierre céda d'elle-même, s'éloigna et laissa voir une ouverture par laquelle je n'hésitai pas à m'introduire. Le voyage fut long et assez pénible ; l'obscurité était complète, et je me traînai sur le dos jusqu'à ce que arrivant à une pente rapide, je me laissai glisser. Je parvins sur une esplanade ; je me trouvai vis-à-vis d'une porte, je l'ouvris aisément. Une allée étroite me conduisit bientôt dans un jardin enchanté. Avec quel charme j'en parcourus les allées ! A l'extrémité de ce jardin, une pièce d'eau limpide et d'une belle étendue me barra le passage. J'apercevais cependant au milieu une petite île de l'aspect le plus riant et qui me paraissait habitée ; mais quel moyen d'y parvenir ? Je n'avais point vu d'abord un batelet amarré au rivage, et qui semblait être là pour moi ; je sautai dedans, et quelques coups de rames me firent aborder. Un vieillard vénérable vint à ma rencontre, me dit d'être le bienvenu, me prit par la main et me conduisit à son habitation. Dès que nous entrâmes, il me présenta une jeune personne charmante qui était sa fille ; cette jeune fille, vous la connaissez, c'est madame Cagliostro. »

M. d'Hannibal prétend qu'il contait tout cela avec un sérieux qui en imposait. D'ailleurs on n'osait trop rire de toutes ces impertinences. On lisait sur tous les murs de Strasbourg un placard par lequel Louis XVI déclarait que

quiconque offenserait Cagliostro serait regardé comme coupable de lèse-majesté. A Vienne, on en avait agi bien autrement, et on ne lui avait pas permis de séjourner dans la ville plus de vingt-quatre heures.

Avant de venir à Paris, il jugea nécessaire d'établir son crédit et sa réputation par de bonnes œuvres, et fit publier à Strasbourg qu'il guérirait tous les pauvres *gratis*. Plusieurs cures lui réussirent; et comme il arrive assez souvent que l'audace de l'empirisme agit où l'art a épuisé ses ressources, il eut le bonheur d'arracher à la mort un grand seigneur abandonné des médecins. Ce séjour à Strasbourg, en 1780, excita d'ailleurs pour lui un enthousisasme prodigieux.

Son arrivée à Paris fit sensation. Il logeait rue Saint-Gilles, au Marais, chez M. le marquis Delaunay, chez qui le cardinal de Rohan se rendait pour le voir; car on sait que ses deux principaux protecteurs furent ce cardinal et M. de Flammarens (1).

Cet homme extraordinaire devenait un simple mortel dans les occasions où l'infirmité humaine a de la peine à ne pas se trahir. Un domestique maladroit tacha, en servant à table, un très-bel habit que portait l'illustre amphitryon. La présence d'une nombreuse société ne put retenir l'éclat de sa colère; il apostropha violemment le domestique et fit une scène terrible, que n'aurait point osé risquer un homme qui n'aurait possédé que ce seul habit. Chacun en restait stupéfait. Il y avait en cela une grande faute d'habileté de la part d'un homme doué de secrets si merveilleux et ayant à sa disposition la poudre de projection, la quintessence des astres, l'or potable et la pierre philosophale.

Cagliostro n'acceptait point d'argent ni aucun salaire de ses œuvres; mais son secrétaire confidentiel, M. Roy, recevait des cadeaux de toute main, les vendait apparemment et en partageait le prix. Les dons de comestible arrivaient surtout en grande abondance au cuisinier, et la table était toujours amplement et délicatement servie.

C'est par ces moyens détournés que l'alchimie fournissait aux besoins du grand faiseur de prodiges. Il ne faudrait pas croire qu'il eut pour dupes des personnes du peuple et des classes ignorantes: ses succès prouvent que, dans les siècles les plus éclairés, l'aveuglement et la crédulité peuvent devenir le partage des grands seigneurs. Il persuada au prince de Rohan de partager ses travaux alchimiques. Cette maladie de vouloir faire de l'or, et de se procurer ainsi, sans peine et sans travail, une source intarissable de richesses a depuis bien longtemps attaqué grand nombre d'esprits, et aujourd'hui même, où elle n'est plus qu'accidentelle, on en voit encore des accès. Trente alchimistes au moins sont venus à différens intervalles me prier d'associer des fonds à leur industrie pour faire ensuite bouillir l'or à pleines chaudières. Il y a moins de six mois que j'avais entre les mains un long détail d'une découverte aussi précieuse; mais tous les malheureux qui l'ont faite auraient eu bien besoin d'en tirer quelques billons. En vain je leur représentais que l'or étant un corps simple et formé d'un seul élément métallique, qui est l'or, lui seul pouvait être lui, et qu'où il n'existe point de mélange, toute combinaison est absurde. Il semble que ces gens-là perdent subitement l'intelligence pour se refuser à la conviction d'une raison si palpable. Cagliostro la comprenait très-bien et était trop éclairé pour chercher sérieusement ce qu'il savait introuvable. Il pouvait abuser ses prosélytes par des combinaisons, des alliages, des amalgames et des fusions de toute espèce; mais lorsqu'il voulut qu'on parût arriver à un résultat positif, il eut soin de mettre en nature dans les substances dont il fit usage ce qui devait paraître le produit de l'opération. Ainsi, après avoir creusé quelques morceaux de charbon, où de la poudre d'or fut enfermée, il appela le prince de Rohan, lui laissa même l'honneur de souffler le feu... O merveille! Parmi les matières liquéfiées on vit briller de l'or... de l'or véritable! Il ne restait plus qu'à le dégager de son alliage, à l'épurer. On en vint à bout, comme s'il eût été de l'or ordinaire, et il se trouva même si semblable à ce dernier, qu'on en fabriqua six cuillères à café (1).

La crédulité du prélat fut poussée plus loin. Cagliostro lui persuada qu'il ferait passer devant ses yeux l'ombre d'une personne qu'il aimait. Une fois cette idée adoptée par l'imagination d'un amant, on sent s'il devient importun et quelle influence on peut s'arroger sur son esprit! Cagliostro avait déjà accordé la même faveur à Varsovie au prince Adam Poninski. Ce prince, grâce au pouvoir du magicien, avait revu l'image chérie de sa femme, Képinska, morte depuis plusieurs années, et avait prodigué l'or pour récompenser l'auteur d'un si doux enchantement. Le prince de Rohan n'en jouit pas aussi promptement qu'il l'avait espéré: cent fois demandé, ce moment si attendu fut cent fois différé. Les préparatifs étaient achevés: le nouvel Orphée, venant réclamer son Euridice pour la perdre aussitôt, épiait avec angoisse l'instant fugitif où l'ombre légère allait voltiger..... Tout à coup Cagliostro, armé de la baguette magique, reculait cette douce illusion, en déclarant qu'il se passait dans la nature quelque chose qui s'opposait à la puissance de son art; que le jour de la lune n'était point favorable, qu'il s'était sans doute commis quelque grand crime ce jour-là. Cinq ou six spectateurs étaient seuls admis dans une petite salle toute tendue de noir, où Cagliostro les fit venir plusieurs fois sans pouvoir effectuer l'apparition. Peut-être attendait-il un effet de lumière que l'état du ciel ne lui présentait pas. On était éloigné les uns des autres de manière à ne pouvoir se communiquer ses impressions. Enfin le prodige se réalisa. Cagliostro vint annoncer que les auspices semblaient favorables, et qu'il espérait réussir; mais il recommanda le plus religieux silence et la plus grande retenue: il défendit d'éternuer et de manifester ni contentement ni improbation. Une figure à peine ébauchée vint se dessiner sur la muraille aux regards fascinés du

(1) Le domicile de Cagliostro, rue Saint-Claude, près du boulevard, devint comme la succursale des hôpitaux de la capitale; tous les malades abandonnés par les médecins furent présentés au savant étranger. Il fit de nombreuses guérisons, se mit à dos tout le docte corps médical. Deux jeunes élèves en chirurgie, poussés par leurs professeurs, voulurent éprouver la science du maître. Sous le prétexte d'une maladie incurable, dont les symptômes échappaient aux recherches de l'art, l'un d'eux se présenta chez Cagliostro; celui-ci devina la ruse, et par une conversation adroite, il vit que le consultant avait quelque notion de l'art de guérir. Se tournant alors vers le jeune homme qui avait accompagné le malade: « Je garde monsieur, lui dit-il, et je réponds de sa santé pendant seize jours; pendant ce temps, il prendra seize onces de nourriture en seize repas différens. » A ces mots le malade saute de saisissement, il refuse un semblable régime, pire que la mort: « Mais quelle est donc ma maladie, » dit-il à Cagliostro, en continuant son rôle de mystificateur. Le médecin lui répond en lui présentant un papier sur lequel il vient d'écrire. Le jeune homme jette les yeux sur l'inscription, et lit: « *Surabondance de bile chez messieurs de la Faculté.* » Les élèves se déconcertent. Cagliostro les remet à leur aise, les fait déjeuner avec lui, en fait des prosélytes, et tous les deux furent dans la suite les plus zélés défenseurs du comte italien

(Mémoires d'un octogénaire.)

(1) Le conseiller privé hanovrien Hermbstadt a fait publier à Hanovre que: « Seize onces de platine vierge, sept onces de cuivre et une once de zinc pur, mis ensemble dans un creuset couvert de poudre de charbon, remplacent, lorsqu'ils sont fondus et qu'ils ne forment plus qu'une masse compacte, l'*or*, non-seulement quant à la couleur, mais encore pour la gravité spécifique, la densité et la ductilité. »

seigneur, et se décomposa rapidement : il n'eut que le temps de jeter un cri et de ressentir un mouvement passionné, dont l'impression, accrue par ses souvenirs, dut rester longtemps gravée dans son âme. J'ignore entièrement de quel moyen se servit Cagliostro ; mais si je m'en rapporte à un témoin de cette scène qui n'en eut en tout que quatre ou cinq, témoin d'ailleurs très-digne de foi, le cardinal dut beaucoup plus à son imagination qu'à la baguette du nécromancien.

L'emprisonnement de Cagliostro, compromis dans l'affaire du collier où le duc de Rohan joua un rôle si connu, n'est point de mon sujet. Sa captivité et sa mort dans le château Saint-Ange furent les derniers actes de la sainte inquisition romaine. La franc-maçonnerie fut le prétexte de sa condamnation. On avait fait courir des bruits plus ou moins absurdes sur son compte : on prétendait par exemple qu'il avait formé le projet d'incendier Rome ; on disait aussi qu'il avait prophétisé que Pie VII serait le dernier pape, et qu'après sa mort l'Église romaine serait dépouillée de ses possessions. Quelques jours après son arrestation, Cagliostro demanda trois choses : une saignée, un manteau et du feu. Un membre du saint-office dit qu'il fallait d'autant plus lui donner son manteau qu'il était impossible de lui permettre d'avoir du feu, et qu'il n'y avait pas d'inconvénient à la saignée puisqu'il se la permettait. Quelques mois après sa condamnation on exécuta la partie du jugement qui ordonnait que ses papiers, livres et effets seraient livrés aux flammes. Le peuple superstitieux de Rome, qui se serait prosterné devant un seul des miracles du magicien Cagliostro, poussa des cris de joie fanatiques à la vue de cet *auto-da-fé*.

On ne connaît point encore les vrais motifs de la condamnation de cet homme célèbre à une réclusion perpétuelle. Le motif de franc-maçonnerie est absurde.

Quant aux procédés de ses apparitions, on doit être surpris qu'ils n'aient point été divulgués et qu'il ait pu les tenir si secret. Cela ne s'explique peut-être que par le soin avec lequel on détruisit à Rome, par le feu, tout ce qui lui avait appartenu.

ROBERTSON, physicien-aéronaute.



Cagliostro faisant de l'alchimie avec le prince de Rohan.

VOYAGES.

UNE HISTOIRE ÉTRANGE ET UN CONTEUR CÉLÈBRE.

Stralaw est un petit village situé sur la Sprée, non loin de Berlin et habité par des pêcheurs. C'est une ancienne coutume, un ancien droit des habitans de jeter, le 24 août de chaque année, leur filet cinq fois dans la rivière. Autrefois les quatre premiers coups appartenaient au prêtre; maintenant il en reçoit l'équivalent en argent, et le butin reste tout entier à la commune.

La fête, car c'en est une, commence ordinairement de grand matin. Dès l'aube du jour le peuple s'assemble et se range en procession pour se diriger vers l'endroit où la pêche doit avoir lieu. Quand nous entrâmes, mon père, ma mère et moi, dans ce petit village allemand, les pêcheurs arrivaient sur le bord de la rivière et nous fûmes témoins de cinq coups de filets qui produisirent une pêche vraiment miraculeuse et ne remplirent pas moins de quarante paniers énormes. Ces poissons furent distribués avec une rigoureuse exactitude entre les divers habitans du village; tant par tête d'homme, tant par enfans, tant par femmes. Les vieillards recevaient double part quand leur âge dépassait soixante ans : cette répartition terminée, chacun se remit en route.

Comme le cortége défilait, plusieurs étrangers arrivèrent, et s'enquérant des résultats de la pêche qu'ils n'avaient pu voir, grâce à leur tardive venue, les pêcheurs leur montrèrent alors une écrevisse grosse comme un âne qu'ils avaient soigneusement enchaînée, et devant laquelle se récrièrent les bons bourgeois de Berlin. Cette écrevisse était tout bonnement taillée et sculptée en bois avec le talent merveilleux qu'ont les paysans de la Prusse pour cette espèce de travail. La couleur rouge ajoutait encore à l'illusion, et les mouvemens que les pêcheurs qui tenaient captive la soi-disant écrevisse donnaient à cette figure, ne contribuaient pas médiocrement à la frayeur et à l'admiration des dignes Berlinois, qui sans le savoir se trouvaient l'objet de la risée générale. La matinée se passa parmi ces folles plaisanteries.

Vers le milieu du jour, la foule s'était accrue considérablement. La rivière, couverte de bateaux que paraient des rubans et des fleurs, s'animait des refrains joyeux que chantaient les pêcheurs. Les prairies, les jardins, les champs, tous les environs sur les deux rives du fleuve, se trouvaient garnis d'une multitude innombrable de spectateurs; qui composaient un tableau des plus pittoresques. Des aulnes, formant de frais bosquets, servaient de refuge contre le soleil à ceux qui arrivaient les premiers, tandis que d'autres, plus tardifs, se voyaient obligés de camper sous des tentes ou d'exposer leur front au soleil.

La musique retentissait partout; et, ce qui semblera peut-être extraordinaire aux Français, on rencontrait quelquefois parmi cette foule de fort habiles musiciens et de bons chanteurs. Les orgues, ces éternelles ennemies du sentiment musical, n'y manquaient pas il est vrai, mais du moins ceux qui les faisaient aller manifestaient la naïve intention de dédommager les yeux des souffrances de l'oreille en donnant l'explication de quelques tableaux, qui tantôt représentent une scène de brigandage, tantôt une action d'éclatant héroïsme.

Là on voyait danser un ours au son du flageolet. Ici c'était un artiste humain qui faisait des sauts téméraires entre des œufs étendus sur le gazon, et dont il n'osait écraser aucun, sous peine de recevoir tous les autres sur le dos. Le jeu des anciens Germains, le *dé*, figurait également dans cette grande circonstance. En mettant trois sous sur table on pouvait gagner un article qui valait six liards.

Regardez cette famille rangée autour d'un petit pot rempli de pommes de terre, et munie d'un peu de beurre et de sel! Elle a l'air tout aussi satisfaite que cette autre qui étale avec complaisance un hareng apporté dans la poche du chef de la famille.

Les groupes populaires sont traversés sans cesse par des femmes qui vendent de la bierre blanche, de l'eau-de-vie, dont on fait une consommation prodigieuse, et des cornichons (*sauergurken*). Tout cela est recherché surtout par les pauvres diables qui languissent sans abri contre les ardeurs du ciel. Les cris de : « *Cigaros! cigaros!* » retentissent partout. Les cigares cultivés et fabriqués dans le pays même se vendent à vil prix. Ils font ruisseler une sueur froide sur la figure de ceux qui en font usage. La manie de fumer doit être bien grande pour qu'on ait recours, afin de la satisfaire, à une herbe aussi détestable.

Vous n'avez vu jusqu'à ce moment que le beau côté de la fête. Il faut cependant vous dire que ces scènes qui commencent par des cris de joie et des danses, et des repas, finissent souvent par des disputes, des rixes sanglantes. Quand le Berlinois a dépensé son argent, il lui faut encore une petite bataille; il faut au moins qu'il égratigne la figure à son voisin, sans cela il ne serait pas content de sa journée. Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle que du bas peuple; mais pour vous prouver la vérité de ce que j'avance à cet égard, il suffit de vous dire qu'il y a tel café à Berlin où l'on découvre en entrant l'écriteau suivant : « L'on est prié de ménager les chaises; derrière le fourneau l'on trouvera des gourdins. »

Revenons à notre fête : ce n'est qu'après midi qu'arrive le beau monde. Des équipages sans nombre se dirigent alors vers Treptow, endroit situé vis-à-vis de Stralaw. Vous avez peut-être entendu parler des maisons de plaisance de Treptow; c'est ici qu'il faut venir les voir : il n'y en a pas d'autres, à ce que je sache, qui portent ce nom. Le centre de tout ce que Berlin a de plus élégant, de plus dandy, se donne rendez-vous sur la belle terrasse de l'établissement de *Boehm*. On domine de cette hauteur la scène entière de Stralaw, et l'on s'en montre du doigt les parties les plus intéressantes, jusqu'à ce que les voiles du soir empêchent l'œil de suivre les mouvemens du peuple et de distinguer les objets.

Or ce moment arrivé, mon père nous fit remonter en voiture, et nous nous rendîmes dans une des villa les plus élégantes de Treptow, où nous attendait l'hospitalité chez lord Gravensen, vieil ami de mon père et qui nous avait adressé depuis huit jours son invitation. Lord Gravensen, marié depuis trente ans à une Allemande, n'a guère quitté l'Al-

emagne depuis cette époque; il n'a jamais pu se séparer un moment de la femme qu'il aime et qui malgré ses cinquante ans explique suffisamment cet amour par sa beauté, par sa grâce, par son esprit et surtout par sa bonté. A peine avions-nous vu lady Gravensen depuis un quart d'heure que nous l'aimions. Le dîner fut plein d'aménité et de charme; mais de quelques soins que la maîtresse de la maison entourât tous ses hôtes, elle prodiguait néanmoins les attentions les plus délicates et les plus spéciales à un beau vieillard à cheveux blancs, décoré de plusieurs ordres et qui semblait un personnage de haute importance. Après le dîner, on prit place auprès du feu, que rendait non pas nécessaire, mais agréable, une soirée un peu fraîche, et le vieillard et mon père se mirent à causer de leurs voyages et de l'Amérique qu'ils avaient visitée tous les deux.

— Je n'oublierai jamais, dit le vieillard, une aventure de ma jeunesse arrivée dans ces contrées.

Après avoir séjourné deux mois sur les bords du lac Champlain, je quittai la colonie pour visiter les districts de l'ouest. J'étais curieux de pénétrer dans ces forêts primitives, habitées par ces chasseurs intrépides, errant au milieu d'immenses savanes, et par les derniers débris de tribus d'Indiens, qui redoutent le voisinage des visages pâles et envisagent les progrès de la civilisation du même œil que le naufragé voit s'avancer la vague qui va l'engloutir. Je n'ignorais pas les périls, les privations et les fatigues qui m'attendaient; mais je ne pouvais plus longtemps résister au désir de parcourir ces immenses prairies qui, au dire des voyageurs, déroulent à perte de vue leurs vagues de verdure, de voir ces fleuves qui ressemblent à des vastes mers; je voulais voir ces régions où la végétation est si vigoureuse que la fougère et les arbustes de nos champs y deviennent de grands arbres, et où habitent les oiseaux au plumage magnifique et à la sauvage mélodie.

Mon imagination ne rêvait que rencontres périlleuses, aventures romanesques: mon séjour au milieu de ces vastes prairies, dans le silence et la profondeur des solitudes, m'offrait une série de scènes tantôt gracieuses et tantôt terribles. L'immensité du désert, l'ouragan qui déracine des arbres énormes et les transporte à de grandes distances; les léopards, les alligators, les serpens à sonnettes, se présentaient à mon esprit avec ce caractère poétique d'un péril qui n'est pas encore connu.

Poussé par ces sentimens romanesques, j'abandonnai avec joie ma tranquille demeure et m'avançai vers l'ouest. Pendant les premiers jours de mon voyage, il ne m'advint aucun incident qui mérite d'être raconté. Le huitième jour, je crois, j'arrivai dans une région sauvage qui porte le nom de Vallée de Sang. Ce nom sinistre fut donné quelques années auparavant à ce lieu solitaire qui avait été le théâtre d'un événement affreux. Des Peaux-Rouges ayant surpris en cet endroit une trentaine d'Anglais les massacrèrent avec la dernière barbarie, sans excepter les femmes et les enfans.

Épuisé de fatigue, incapable d'aller plus loin, mouillé jusqu'aux os, car j'avais dû, dans cette journée pénible, traverser des marais, d'où mon cheval harassé avait eu peine à se tirer, je me vis forcé de passer la nuit dans cet affreux vallon. Mon cheval fut bientôt attaché à un arbre, et quand je lui eus donné quelques feuilles de maïs, j'amassai des branches et des feuilles sèches, où je mis le feu pour préparer mon souper, et je mangeai avec un appétit de voyageur.

Le soleil s'était couché parmi les flots de lumière derrière les montagnes de l'occident. L'obscurité ayant étendu ses voiles autour de moi, j'alimentai mon feu de façon à ce qu'il durât toute la nuit; ensuite j'établis ma couche sous des chênes superbes, où j'espérais goûter le repos et me délasser des pénibles fatigues de mon voyage. Cependant le silence solennel qui régnait dans cette région, silence quelquefois interrompu par quelques bouffées de vent qui sortaient en sifflant des immenses forêts de l'ouest, m'empêchèrent de fermer l'œil, et mon imagination troublée se rappela les exemples sans nombre des massacres récens qui s'étaient commis dans ces districts, et dont les habitans des déserts étaient les barbares acteurs. Alors je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse et de peur de me voir seul dans cette forêt. La crainte qui grossit les objets commença à l'emporter sur les calculs de la raison et sur mon courage.

Je parvins à calmer mon agitation, et le sommeil commençait à s'emparer de mes sens lorsque je crus entendre s'agiter légèrement le feuillage dont j'étais environné de tous côtés. Je soulevai ma paupière appesantie et je vis un Indien debout sous ces mêmes chênes qui, portant encore des traces de sang, m'avaient inspiré des pensées si pénibles. Cet Indien demeurait silencieux, immobile: on eût dit d'une statue; mais ses regards étaient fixés sur moi.

Comme les rayons de la lune tombaient sur lui, il me fut facile de voir l'accoutrement bizarre de la Peau-Rouge. Son corps, presque nu, offrait un emblème de mort, tracé de diverses couleurs. Sa tête rasée ne conservait que cette touffe de cheveux que les naturels des bois conservent par bravoure et comme pour défier leurs ennemis de la leur enlever; elle était ornée d'une grande plume dont le bout retombait sur l'épaule. Autour de sa taille était une ceinture d'où pendait un tomahawk (massue) et un grand couteau de chasse; des espèces de guêtres de daim lui enveloppaient les pieds et montaient jusqu'au genou. Un fusil de munition et un arc complétaient son costume. Cet Indien me paraissait grand, robuste; ses membres étaient bien conformés, et il était dans une attitude pleine de noblesse et de grâce.

Cependant ses yeux brillans demeuraient fixés sur moi; j'étais saisi par une espèce de fascination. Je n'avais pas fait le moindre mouvement, et l'Indien n'avait point pu s'apercevoir que j'étais éveillé. Il me serait difficile de peindre toutes les sensations dont j'étais agité: tout mon sang était glacé dans mes veines; je respirais à peine, mes idées se troublaient; j'étais dans une sorte d'anéantissement. Quelques minutes s'écoulèrent; l'Indien restait toujours dans la même position, et je finis par croire que ce guerrier qui m'avait causé un si grand effroi n'était qu'une vision de mon esprit. Pendant plus d'une heure je demeurai dans cette incroyable anxiété, et nul mouvement de ce naturel des bois ne put me confirmer qu'il jouissait réellement de l'existence.

Mes yeux fatigués se refermèrent quelques instans, et quand je les rouvris je ne vis plus le redoutable guerrier. Je me convainquis alors que mon imagination troublée avait seule enfanté cette vision.

Dans toute autre circonstance, un événement de cette nature n'eût pas manqué de chasser le sommeil de mes yeux pour le reste de la nuit; mais telles avaient été les fatigues de la journée que, bien que j'éprouvasse une agitation fiévreuse, je ne tardai pas à m'endormir de nouveau.

Il me serait impossible de dire combien d'heures se prolongea mon sommeil; mais quand j'ouvris les yeux, mon feu était près de s'éteindre, d'épais nuages qui couvraient la lune et enveloppaient le ciel de toutes parts, annonçaient un violent orage. Mais quel ne fut pas mon saisissement en apercevant la Peau-Rouge à la même place et dans la

même attitude que je l'avais cru voir la veille. Je pris immédiatement un des pistolets que j'avais posés à côté de moi, et au moment où je l'armais, l'Indien, qui s'était aperçu de mon mouvement se précipita sur moi avec la rapidité de l'éclair, et m'assénant un coup de son tomahawk sur le bras, fit voler mon pistolet à vingt pas, me saisissant en même temps à la gorge, il s'empara de mon autre pistolet, le déchargea en l'air et saisit mon fusil. Tout cela s'exécuta en bien moins de temps que je n'en ai mis à le raconter. J'étais en la puissance de mon farouche vainqueur. Je pensais qu'il ne me restait plus qu'à recommander mon âme à Dieu, et que ma dernière heure était venue. Mes regards, mes gestes montraient ma soumission, mais pouvais-je espérer de toucher sa clémence?

La Peau-Rouge, s'étant assurée que je n'avais plus d'autres armes, parut hésiter. Sa terrible massue, qu'il avait fait voltiger quelques instans au-dessus de ma tête, était maintenant replacée dans sa ceinture; sa main dont il serrait ma gorge se relâcha, et je pus respirer plus à l'aise; ses yeux demeurèrent encore quelques instans fixés sur moi avec une immobilité et une expression affreuses, puis il fit quelques pas et sembla absorbé par une profonde rêverie. Je le vis ensuite s'approcher de mon foyer mourant; il y alluma sa pipe, fuma un instant, et puis me la présenta. Dès lors je n'avais plus rien à craindre pour ma vie: le symbole de la paix m'avait été présenté; jamais les Indiens ne violent ce gage.

Jusque-là nul de nous n'avait prononcé une seule parole. Je ne connaissais aucun des dialectes indiens, et je ne savais comment me faire entendre de cet être singulier lorsqu'à mon grand étonnement je l'entendis prononcer avec sa voix gutturale ces mots en anglais: « L'orage ne tardera pas à éclater; partons promptement, suivez-moi. »

— Où voulez-vous que je vous suive? fis-je doucement.

— Suivez-moi, s'écria-t-il avec impatience, le temps presse.

Il fallait obéir. Je montai à cheval et je suivis l'Indien, qui s'engagea dans un étroit sentier menant dans le plus épais de la forêt. Le temps était devenu si sombre que je perdais fréquemment mon guide de vue. Il ralentit sa marche, prit la bride de mon cheval, et alors hâtant le pas, il suivit avec une sagacité merveilleuse, au milieu de cent détours, les sinuosités à peine tracées du sentier.

Nous cheminions depuis une heure quand je vis la Peau-Rouge s'arrêter, et en même temps un coup de fusil, suivi d'un hurlement affreux, fit retentir les échos de la forêt. Un bond imprévu de mon cheval faillit à me jeter par terre, et j'en ignorais encore la cause quand les premières lueurs du jour, qui commençait à poindre me laissèrent voir un loup monstrueux que mon compagnon



venait de frapper d'une balle. L'animal, furieux de sa blessure, allait se jeter sur son adversaire quand celui-ci lui porta un coup de son tomahawk, qui le fit tomber raide mort à ses pieds L'ardeur, l'impétuosité, l'adresse et la vigueur que l'Indien venait de montrer étaient extraordinaires, et la couleur rougeâtre de sa peau lui donnait un aspect vraiment diabolique. Je lui témoignai mon admiration pour son intrépidité et son adresse; mais il ne me répondit pas et se mit tranquillement à recharger son fusil afin d'être prêt en cas d'une nouvelle attaque.

Nous continuâmes notre route, et après avoir fait environ six milles, nous arrivâmes à son wigwam (cabane indienne). Je mis pied à terre, et je suivis dans sa hutte mon taciturne compagnon. J'étais agité par les plus tristes réflexions. Des arcs, des flèches, des tomahawks, des couteaux de chasse gissaient par terre ou étaient suspendus aux murailles. Mais combien je fus frappé d'horreur en apercevant dans un angle de la cabane une douzaine de chevelures, la plupart tachées de sang, lesquelles semblaient avoir appartenu à des personnes de sexes et d'âges différens. Mes regards distinguèrent une de ces chevelures dont les tresses blondes étaient d'une rare beauté et avaient sans doute orné le visage d'une femme jeune, belle, qui était tombée victime de l'homme sanguinaire entre les mains duquel j'étais alors. Je sentis le frisson courir le long de mes vertèbres; une sueur froide inondait mon front. Je détournai la vue et m'efforçai de cacher les angoisses qui m'oppressaient.

Mon compagnon s'assit sur des peaux de buffle, et me faisant signe de m'asseoir à ses côtés, il me força d'accepter quelques alimens qu'il venait de préparer. Quand il eut achevé son repas, je me disposais à lui demander l'explication de l'étrange conduite qu'il avait tenue à mon égard lorsque lui-même, se tournant vers moi, me tint le langage suivant :



« Vous êtes un visage pâle; je vous ai trouvé endormi dans la clairière de la forêt, et quoique vous ayez tenté de m'ôter la vie, j'ai fumé avec vous le calumet de la paix. Cependant ce fut un visage pâle qui donna autrefois la mort à mon père. J'étais encore endormi dans le sein de ma mère, mais je jurai de le venger dès mes plus jeunes ans : la vengeance, la haine des visages pâles furent mes seules passions. La première prière que j'adressai à notre grand dieu Manitou, ce fut de ne pas me rappeler à lui avant que j'eusse pu me revêtir de la sanglante robe de la vengeance, qui devait me faire parvenir dans le royaume des esprits. Manitou accueillit ma prière; moi j'ai gardé mon serment. Je devins homme, et la tribu du léopard me reçut avec empressement dans son sein.

» Je bâtis ma cabane sur les bords du lac Ontario; ma mère me suivit; la femme que j'épousai me donna plusieurs enfans : nous formions une heureuse famille. Le jour où mon premier enfant vint au monde, j'immolai un blanc à l'esprit de mon père; cinq lunes après, un second sacrifice eut lieu. Plusieurs autres victimes ne tardèrent pas à les suivre; mon tomahawk et mon couteau ont été funestes aux blancs : regardez. »

Et de sa main il me montrait les chevelures suspendues à la muraille.

« Quatre ans s'écoulèrent. Un soir, à mon retour de la chasse, je trouvai ma cabane brûlée, ma femme et mes enfans égorgés. Ma mère, qui avait pu échapper au carnage, pleurait auprès des ruines fumantes : « Les blancs, me dit ma mère, ont massacré ta famille. » Je ne versai pas de vaines larmes : « Nous sommes les derniers de notre race, lui dis-je, retirons-nous dans le désert; la solitude convient à des gens comme nous. »

» Je quittai donc les bords du lac Ontario, et prenant une poignée des cendres de ma cabane, je la mêlai aux

cendres de ma femme et de mes enfans. Je me rendis sur la frontière du Canada et je fis avec les Crecks la guerre contre les Américains. Je me baignai avec délices dans le sang des visages pâles. La guerre terminée, j'abandonnai mes compagnons et vins fixer ma demeure dans ces bois. Une nuit, on frappe à ma porte; j'ouvre: un chasseur égaré demande l'hospitalité. Il entre. A la vue de l'étranger, ma mère est frappée de suprise et d'effroi: « C'est le meurtrier de ton père! » s'écrie-t-elle. Je ne vous dirai pas ce que j'éprouvai à ces mots; mais suivez-moi, je vous dirai le reste. »

L'Indien se leva et se dirigea vers la forêt. Je suivis ses pas sans avoir la force de prononcer une parole et absorbé par les plus tristes réflexions. Nous nous détournâmes bientôt du sentier que nous avions pris et nous pénétrâmes dans les profondeurs du bois. Des chênes gigantesques, des cyprès, des cèdres, des érables formaient au-dessus de nos têtes un dôme impénétrable à la pluie, qui se mit alors à tomber. L'air embaumé qu'on respire dans ces régions, le chant harmonieux et bizarre d'une multitude d'oiseaux; l'aspect de cette nature si imposante et si belle, rien ne pouvait donner le change aux pénibles sensations qui oppressaient mon âme.

Nous avions fait environ trois milles quand mon guide s'arrêta. Nous nous trouvions sur les bords d'un abîme, au fond duquel bouillonnait un torrent. Le bruit des vagues mugissantes, l'obscurité qui régnait autour de nous, le gouffre ouvert sous mes pieds et la présence du farouche Indien, qui, debout, immobile à mes côtés, semblait le dieu qui présidait à cette affreuse solitude, tout m'inspirait les plus sombres pressentimens et me glaçait d'épouvante.

L'Indien semblait enseveli dans ses réflexions. Enfin il rompit le silence: « C'est ici, dit-il, que je conduisis le meurtrier de mon père. Il implorait ma pitié, car la mort lui faisait peur. Je restai sourd à sa prière. La tache du sang qu'il avait versé ne pouvait s'effacer qu'au fond de ces eaux mugissantes. Je le serrai fortement dans mes bras et le poussai dans le précipice. J'entends encore le bruit que fit son corps en roulant dans l'abîme. Heureux d'avoir vengé mon père, je voulus aussi m'élancer dans le torrent afin de l'aller rejoindre dans le pays des esprits; mais je crus entendre une voix qui me disait: « Retourne dans ta cabane, ton heure n'est pas encore venue; la mort de ta femme, de ton père et de tes enfans n'est pas assez vengée. » J'obéis à cet ordre. »

L'Indien se tut. Le souvenir de cet acte de vengeance lui avait enflammé le visage; il était comme hors de lui. Nous étions sur le bord de l'abîme, le frisson parcourait tout mon corps en songeant que la moindre parole imprudente, le moindre geste de ma part pouvait m'attirer le sort le plus funeste. Le silence s'étant prolongé quelques instans, je lui dis:

— Vous avez fidèlement rempli vos engagemens en vengeant la mort de votre père sur les visages pâles et en versant le sang de son meurtrier comme une dernière offrande à son ombre.

— Une dernière offrande! s'écria-t-il avec colère. Non; depuis ce jour j'ai scalpé six autres chevelures d'hommes blancs.

Et prenant ensuite un ton solennel:

— Maintenant j'ai assez vécu. Ce jour sera témoin de mon dernier sacrifice. Hier, aussitôt que je vous vis, je dirigeai mon fusil vers vous. Pour la première fois je me sentis saisi de tristesse; les forces me manquèrent. Je fis quelques pas vers vous; pendant votre sommeil, je portai la main à mon tomahawk; le souvenir même de mon père, égorgé par un visage pâle, ne put me donner la force de répandre votre sang. Je m'enfonçai dans la forêt, je suppliai le grand Manitou, je lui demandai ce que je devais faire, puisque je ne pouvais pas vous frapper. La voix qui s'était déjà fait entendre me parla. Je serai docile à ses ordres: vous serez le témoin de mon obéissance.

L'Indien cessa de parler.

Nous retournâmes alors à sa demeure. Je le vis avec surprise se débarrasser de ses vêtemens; ensuite il passa à son cou un collier formé de quantité d'ornemens d'argent, dont quelques-uns ressemblaient à un croissant; il mit sur sa tête une espèce de turban surmonté d'une plume noire et attacha autour de sa taille une tunique rouge. Puis détachant toutes les chevelures qui étaient suspendues à la muraille, il les mit sur sa poitrine. Je n'ai jamais vu de plus hideux spectacle. Après s'être ainsi accoutré, il prit son fusil, sa massue, son couteau de chasse, et se tournant de mon côté, il me dit:

— Apportez ces deux peaux de buffle sur lesquelles vous êtes assis et suivez-moi.

Mon compagnon reprit le chemin de la forêt. Il marchait maintenant d'un pas lent et mesuré, sa contenance était grave et sévère; il gardait un morne silence. Bientôt il se mit à entonner un chœur qui, d'abord bas, sourd et mélancolique, devint ensuite pressé, vif, éclatant, et fit sur mes esprits une impression que je ne saurais décrire. Je commençai à comprendre que son intention était de se donner lui-même la mort.

Nous arrivâmes bientôt sur un monticule, et sur un petit tertre j'aperçus entre quatre grands cyprès deux vases de terre renfermant les cendres de la mère, de la femme et des enfans de l'Indien. Celui-ci s'avança vers ces dépouilles, quitta ses armes, et après avoir étendu par terre les deux peaux de buffle que j'avais apportées, il y déposa les restes de sa famille et s'assit lui-même tranquillement à côté.

Il me fut impossible de garder plus longtemps le silence.

— Voudriez-vous donc attenter vous-même à votre vie? Est-ce là ce que vous appelez un dernier sacrifice?

Un sourire léger erra sur ses lèvres, mais il ne me fit aucune réponse. Bientôt il reprit son chant de mort dans le dialecte de sa tribu; et comme je demeurais immobile, agité de mille sentimens divers, lui restait calme et tranquille; on eût dit qu'il allait se livrer au sommeil. Sa voix, qui avait d'abord un accent plaintif et lugubre, s'éleva par degrés, et il entonna comme un chant de guerre, qui fut terminé par de longs hurlemens auxquels répondirent les échos des bois.

Il s'arrêta pendant quelques instans. Jusque-là il s'était exprimé dans son langage, et je ne pouvais rien comprendre; mais ensuite ayant commencé un autre chant funèbre, il le termina en anglais:

« Que sont devenues, disait-il, les fleurs de tous les étés? elles sont tombées les unes après les autres. Que sont devenus les membres de ma tribu et de ma famille? ils sont partis pour la contrée des esprits. Je suis le dernier de ma race; il faut enfin descendre de la montagne et aller rejoindre mon père, ma femme, mes enfans qui m'attendent dans l'heureuse vallée. Les visages pâles incendièrent ma cabane et massacrèrent tous les êtres qui m'étaient chers. Le sang des visages pâles a ruisselé sous mon tomahawk. Maintenant que la mort de tous les miens a été vengée, le grand Manitou me rappelle à lui. Je suis le dernier de ma race; nulle autre main que la mienne ne m'enverra dans la terre des esprits. »

A ces mots, il saisit son couteau et se l'enfonça dans la

poitrine. Des flots de sang jaillirent de sa blessure, sa tête se pencha vers la terre. J'étais frappé de stupeur et d'épouvante. Mes yeux n'eurent pas la force de contempler cet affreux spectacle. Je me jetai contre un arbre et me voilai la face de mes mains. J'entendais encore la voix affaiblie de l'Indien qui répétait :

« Je suis le dernier de ma race ; je vais retrouver mes pères au royaume des esprits. »

Peu à peu ces paroles furent moins distinctes ; et puis elles cessèrent entièrement. Je compris que la vie et les angoisses de l'Indien avaient fini.

Je me voyais seul dans les profondeurs de ce désert ; mon âme était livrée à la plus vive tristesse. Je rappelai cependant mon énergie et enveloppai dans une peau de buffle le corps sanglant de l'Indien.

Dès que ce devoir fut rempli, je m'éloignai tristement de cette affreuse région, et après avoir, non sans beaucoup de difficultés et de fatigues, regagné la Vallée de Sang, je repris en hâte le chemin de la colonie, où j'arrivai sain et sauf, jurant bien de ne plus remettre les pieds dans les déserts de l'Ouest.

Ici le vieillard essuya une larme, se leva, prit silencieusement congé de la maîtresse de la maison en lui serrant la main, et sortit.

— Quel est ce vieillard qui conte avec tant de charme et dont les traits sont si vénérables ? demandai-je.

— C'est Goëthe, me répondit lady Gravensen.

Mistriss **MARRYET.**

(Traduit de l'anglais.)

MAGAZINE.

Voici quelques exemples de poésies bizarres, et dans lesquelles les auteurs ont cherché à imiter la forme matérielle des objets dont ils parlaient.

Un poëte latin du quatorzième siècle a formé une croix au moyen des vers suivans :

Trepida,
Fragilis
Reaque
Hominis
Anima
Necis in avida barathra, sceleris onere, ruerat.
Pia remedia reperiet amor : obit homo Deus !
Macula luitur : hominis anima cruce redimitur.
Solita
Spolia
Repetit
Rutilus
Coluber :
Rabidus
Inhiat,
Gemitat,
Ululat ;
Locaque
Picea,
Olida
Spatia
Peragrat
Vacuus.
At homo
Supera
Poterit
Ut amet
Petere
Solyma,
Sedet ubi Deus,
Dominus ubi facilior
Bona retribuit inopibus, ubi
Tenuia leviaque, crucis ope, cumulat
Merita, neque gravia strepere tonitrua patitur.

De nos jours, Panard a renouvelé ces bagatelles difficiles et a donné à des pièces de vers la forme d'une losange, et même d'un verre et d'une bouteille : voici ces singuliers exemples.

Tes
Attraits
Pour jamais,
Belle Elvire,
M'ont su séduire
Sous ton doux empire :
Content quand je te voi,
Mon ardeur pour toi
Est extrême.
De même
Aime-
Moi.

Voici la losange, nous allons maintenant voir le verre.

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre
Qui soit si bon, ni si beau que le verre :
Du tendre amour berceau charmant,
C'est toi, champêtre fougère,
C'est toi qui sers à faire
L'heureux instrument
Où souvent pétille,
Mousse et brille
Le jus qui rend
Gai, riant,
Content,
Quelle douceur
Il porte au cœur !
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne,
Qu'on l'entonne !
Tôt,
Tôt,
Tôt,
Qu'on m'en donne,
Vite et comme il faut !
L'on y voit, sur ses flots chéris,
Nager l'allégresse et les ris.

Après le verre, il fallait naturellement la bouteille.

Que mon
Flacon
Me semble bon!
Sans lui
L'ennui
Me nuit,
Me suit.
Je sens
Mes sens
Mourants,
Pesants.
Quand je la tiens,
Dieux! que je suis bien!
Que son aspect est agréable!
Que je fais cas de ses divins présents!
C'est de son sein fécond, c'est de ses heureux flancs
Que coule ce nectar si doux, si délectable,
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire.
Tant que mon cœur vivra, de tes charmants bienfaits
Il saura conserver la fidèle mémoire.
Ma muse à te louer se consacre à jamais,
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,
Répètera cent fois cette aimable chanson:
Règne sans fin, ma charmante bouteille;
Règne sans cesse, mon flacon.

UN NID D'ARAIGNÉE.

En 1758, l'abbé de Sauvages fit connaître à l'Académie des sciences une araignée des environs de Montpellier, dont la demeure est creusée dans le sol et construite en terre. Cette petite habitation est close par un couvercle qui s'ouvre et se ferme à volonté au moyen d'une charnière soyeuse et élastique. Cette observation excita à un très-haut point l'intérêt des naturalistes, et cet intérêt fut bientôt augmenté par la découverte qu'on fit en Corse d'une espèce analogue construisant un nid semblable.

Les araignées exotiques qui appartiennent au grand genre *mygdale*, celles qui vivent dans les parties chaudes de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie, ont des habitudes très-différentes des nôtres. Elles sont vagabondes et agiles, et ne montrent pas à beaucoup près autant d'art dans la construction des réduits où elles se tiennent en embuscade pour guetter leur proie. Ce sont des tubes ou des espèces de galeries dont les parois soyeuses sont renforcées par une réunion de feuilles, de petites branches ou de divers corps étrangers.

On pouvait donc croire que cette habileté pour bâtir était dévolue d'une manière en quelque sorte exclusive aux espèces de petite taille qui habitent nos contrées méridionales. Cette pensée ne saurait prévaloir lorsqu'on étudie le nid d'araignée qui a été envoyé de la Nouvelle-Grenade à M. Roulin.

Ce nid a été construit avec une terre végétale qu'on pourrait dire grasse ou un peu argileuse. C'est une condition sans doute indispensable et que recherche l'araignée de la Nouvelle-Grenade comme celle de la Corse et de Montpellier. Ainsi ces espèces se ressemblent par le choix qu'elles font d'une même nature de sol pour s'y établir; mais ce qui a lieu de surprendre davange lorsqu'il s'agit d'animaux placés sur des points aussi éloignés du globe, c'est qu'ils bâtissent des demeures si parfaitement semblables qu'on les croirait exécutées sur un même modèle et en quelque sorte coulées sur un même moule, avec cette seule différence, que l'une présenterait en grand ce que l'autre montrerait en miniature.

Le nid de la Nouvelle-Grenade n'a pas été retiré du sol en entier. Il est probable qu'il y pénétrait à la profondeur de six ou huit pouces au moins. Son orifice, qui est intact et circulaire, n'a pas moins d'un pouce; il surpasse sous ce rapport le nid de l'île de Corse, et surtout celui de Montpellier, qui, mesuré dans le même sens, n'atteint guère que douze à quinze millimètres.

Ce qui existe de l'habitation montre clairement qu'après avoir pratiqué un trou de sonde vertical, l'araignée a construit, avec les déblais qu'elle en a retirés, une sorte de muraille circulaire qui revêt sa galerie jusqu'à une certaine profondeur; elle l'a ensuite tapissée d'une toile soyeuse.

Les parois du tube étant faites à la manière ordinaire, voyons par quels moyens l'ouverture en est close. Or c'est ici que la mygdale exotique semble avoir servilement copié son procédé sur celui que met en usage notre araignée maçonne: le travail de l'une est aussi parfait que celui de l'autre, et le résultat qu'elles obtiennent est exactement le même En effet on remarquera que l'orifice de la galerie que l'on décrit ici est un peu évasé, de manière à figurer une sorte de gorge circulaire destinée à recevoir l'opercule ou la porte. Celle-ci est taillée en une rondelle dont le pourtour est coupé obliquement dans l'épaisseur de son bord; et comme la gorge présente une coupe également oblique, mais en sens inverse, il résulte du rapprochement des deux parties une fermeture très-exacte et du genre de celle que nous avons imaginées pour clore nos flacons à l'émeri.

Point de doute que l'araignée de Grenade ne soit analogue aux mygdales de Corse et de Montpellier, qu'elle n'ait comme elles un corps garni de poils fins, des pattes robustes, et surtout des mandibules armées de râteaux, seuls instrumens que leur ait donnés la nature pour exécuter des travaux si parfaits.

LA VALLÉE DE CACHEMIRE.

Cette vallée célèbre, que nous trouvons décrite dans le dernier numéro de l'*Asiatic Journal*, n'a guère plus de quatre-vingt milles de longueur du nord-ouest au sud-est, sa largeur variant de six à trente milles. Elle court entre deux rangées de montagnes couvertes de neiges éternelles et présentant un grand nombre de pics élevés. Les cols qui servent de communication avec le Thibet sont à treize mille pieds au-dessus de la mer, la ville de Cachemire elle-même étant à 6 mille trois cents pieds. La population totale de la vallée s'est abaissée en quatre années de 800,000 à 200,000 habitans. Ce n'est pas à la mauvaise administration de Runget-Sind qu'il faut attribuer cette effrayante dépopulation, mais à la famine occasionnée par la gelée survenue au moment de la floraison du riz. Le choléra, qui en fut la conséquence, enleva ou fit fuir les trois quarts des habitans.

L'émigration a fait arriver dans le Penjab et l'Hindoustan un bon nombre de fabricans de schalls, et il est probable que ce brillant article de commerce est perdu pour Cachemire, où la vie est beaucoup plus chère que dans les pays voisins.

La nature et l'art ont à l'envi embelli cette vallée, elle ressemble à un parc anglais. Les villages, entourés d'arbres fruitiers et ayant sur leurs places publiques d'immenses platanes ou de hauts peupliers, sont séparés les uns des autres par des plaines cultivées. Une des curiosités de la

vallée sont les gaz brûlans de Iwalamuki. Leur odeur n'est ni sulfureuse ni bitumineuse ; ils répandent un parfum délicieux analogue à celui de l'ambre gris. Ces flammes sont au nombre de dix et proviennent d'un gris foncé. On a construit des temples au-dessus d'elles ; lorsqu'on les éteint, elles ne se rallument point d'elles-mêmes, et l'on ne voit rien de particulier à la place d'où s'échappe la matière inflammable. Une petite quantité d'eau, qui paraît le produit de cette combustion, se rassemble dans de petits réservoirs. Cette eau elle-même prend feu de temps en temps lorsqu'une suffisante quantité de substance combustible s'est condensée à sa surface. La saveur de cette eau n'est pas désagréable, et sa couleur est d'un vert luisant ; il n'y a nulle trace de volcan dans le voisinage.

La plupart des anciens temples de Cachemire, qui appartenaient au culte de Budoba, ont été détruits par le fanatisme musulman, il n'en reste plus que des ruines. Le plus remarquable est celui d'Islamabab, qui présente l'aspect d'une ruine grecque par sa forme et ses belles proportions ; les matériaux sont du marbre noir.

Il y a peu de plantes dans le Cachemire, et sa flore ressemble à celle de l'Hymalaya. L'arbre le plus commun, le platane d'Orient, n'y est point indigène, et les graines qu'il produit n'y germent point : on le multiplie par boutures ; l'oranger n'y peut vivre à cause de la gelée qui le détruit.

LA BOHÊME.

Presque au centre de l'Europe se trouve une grande vallée formée des hautes chaînes des monts Sudeten, Erzgebirge, Bœhmerwald et par les montagnes de la Moravie, qui la séparent de la Silésie prussienne, des royaumes de Saxe et de Bavière, de l'Autriche et de la Moravie. Ce vaste bassin, le plus régulier et le plus important de l'Europe, c'est la Bohême. Sa superficie de 15,240 milles carrés, de 60 au degré, égale la surface des deux royaumes de Saxe et de Hanovre réunis. Des sommets des montagnes qui environnent descendent, plus ou moins rapidement, une foule de rivières, de torrens et de ruisseaux qui se jettent dans la Moldaw ou dans l'Elbe. Ce dernier fleuve, l'un des plus grands de l'Europe, prend sa source au pied des monts Sudeten, et après avoir parcouru, en limpides méandres, une partie de cette province, il traverse la Saxe, enrichi des eaux de la Moldaw, et se jette dans la mer d'Allemagne.

L'antique et majestueuse capitale de la Bohême, Prague, est située sur les rives de la Moldaw, presque au centre du royaume. Le nombre de ses édifices, l'élégance de leur architecture et l'importance des collections scientifiques et d'objets d'art que la plupart d'entre eux renferment attirent sur cette ville l'attention des étrangers. Durant trois siècles, Prague tint un rang distingué parmi les plus grandes et les plus florissantes cités de l'Europe. Les règnes de Charles IV, de Podibrad, de Rodolphe II, favorisèrent surtout son accroissement. L'université de Prague, la plus antique de la Germanie, comptait alors 12,000 étudians, et la cour des successeurs de Rodolphe eut pendant longtemps une splendeur qui éclipsa celle même des empereurs. Là se trouvaient réunis, à de nobles dames, à de riches barons, des savans illustres et des artistes renommés.

C'est dans l'observatoire de Prague que Kepler fit ses principales découvertes.

L'importance politique du royaume de Bohême au seizième siècle, l'éclat de sa cour, la célébrité de ses écoles assignèrent un rang éminent à sa littérature. Peu s'en fallut que la langue bohème ne devint la langue littéraire de tous les peuples slaves attachés à l'Église catholique ; mais la guerre de trente ans, qui eut constamment son théâtre dans ce royaume, les calamités de tout genre qui en furent la suite détruisirent cette prospérité et plongèrent la nation dans la misère. La Bohême ne commença à se relever de cet état malheureux que sous Marie-Thérèse. Joseph II fonda ensuite un grand nombre d'écoles élémentaires, de gymnases et d'établissemens d'utilité publique. François Ier continua par tous les moyens possibles à répandre l'instruction en Bohême. L'académie de dessin fut fondée en 1800 ; l'école polytechnique, créée en 1806 et réorganisée en 1832 ; la société pomologique, celle pour l'amélioration des bêtes à laine ; la société du musée national, fondée en 1818 par les comtes Gaspard de Stenberg et Kolowrat, enfin la société d'encouragement, fondée en 1823, ont puissamment contribué à activer le mouvement industriel de ce pays.

L'accroissement que l'industrie a pris en Bohême dans ces dernières années est vraiment merveilleux. D'après M. Kreuzberg, il existe dans ce royaume 23 typographies, dont 9 à Prague et 14 dans diverses autres cités ; plusieurs de celles que possède la ville de Prague ont jusqu'à 8 et 12 presses. L'imprimerie de M. Gottlieb Haase et fils a dans ce moment en activité 4 presses mécaniques, 12 presses à la Stanope et 14 presses ordinaires. Une grande fonderie est annexée à cette imprimerie, elle emploie 45 personnes. Ce bel établissement de M. Haase possède 186 caractères différens, 91 vignettes, bordures et autres ornemens typographiques ; il imprime annuellement 5 journaux, 8 almanachs et 5,500 articles. En 1835, elle a consommé 39,060 rames de papier, et a occupé plus de 200 ouvriers. La lithographie n'est point restée en arrière : on compte en Bohême 10 établissemens de ce genre, qui emploient 40 presses. Ce royaume possède en outre 20 établissemens pour la gravure, dont 7 à Prague. Le plus important de tous est celui de M. Maulini, à Snichow : là sont constamment occupées une centaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs enfans travaillent à colorier les estampes ; sept presses y sont toujours en activité. On calcule que plus de 2,000,000 d'estampes sortent annuellement de ces ateliers pour être transportées dans toutes les provinces de la monarchie autrichienne, dans divers autres lieux de la Germanie catholique, en Italie, en Espagne et jusque dans l'Amérique méridionale.

La Bohême possède huit manufactures de porcelaine, qui emploient environ 600 personnes ; leur produit annuel est évalué à 400,000 florins. — Les verreries occupent plusieurs milliers d'ouvriers, et fournissent à l'exportation environ 25,000 quintaux d'articles très-variés. Celle du comte de Harrach, dans les monts Sudeten, est une des plus considérables. M. Kreuzberg estime la totalité de leurs produits à environ 9,000,000 de florins, qui équivalent à plus d'un tiers de celles de l'Angleterre et à la moitié de celles de la France. — La fabrication du sucre indigène emploie déjà 1,200 individus. Depuis 1814, elle a pris un grand accroissement, et met aujourd'hui dans le commerce 15,000 quintaux de sucre par an, représentant une valeur de 600 mille florins, sans compter le sirop et la lie. Les papeteries, au nombre de 126, occupent 2,200 ouvriers et réalisent 1,600,000 florins ; celle de M. Ettel, à Hohenelbe, livre annuellement 13,000 rames de papier. Quatorze fabriques de chapeaux de paille, dont 8 dans Prague, entretiennent 400 ouvriers et réalisent 160,000 florins. — Les manufactures de toile de lin emploient 280,000 personnes, qui pro-

duisent une valeur de 9,747,000 florins. — Celles en toiles de coton, où travaillent 140,000 personnes, livrent annuellement 6,250,000 pièces à la consommation.

La Bohême ne compte pas moins de 117 établissemens dans lesquels s'impriment les toiles de coton, dont 15 des plus notables sont dans la ville de Prague. Sous ce rapport, cette cité peut être comparée à la florissante Mulhausen : on y imprime chaque année plus de 800,000 pièces de 30 à 50 brasses chacune. Le nombre des pièces de coton annuellement imprimées en Bohême est évalué à une somme de 14,000,000 de florins. Plus de 3,218 fabriques, dont 18 sont très-remarquables, occupent 16,000 personnes à la préparation des peaux. L'art de la chapellerie est surtout florissant à Prague; sur les 54 fabriques qu'alimente cette industrie en Bohême, 14 se trouvent dans la capitale. Nous signalerons encore les manufactures de drap, dont le produit est estimé à 12,000,000 de florins ; cette branche d'industrie emploie plus de 100 mille personnes. Selon M. Kreuzberg, les 120,000 pièces, de 20 à 30 brasses chacune, qui se confectionnent dans les manufactures de Bohême représentent, sous le rapport de la quantité, un septième des draps fabriqués en Angleterre, un tiers de ceux de la France et les deux neuvièmes de ceux de la monarchie prussienne.

A Reichenberg, on est étonné du mouvement industriel qui y règne. Reichenberg est non-seulement le centre des filatures de coton, des fabriques de toiles de lin et de draps, mais c'est aussi un immense atelier où se construisent des machines de toute espèce, pour tous les arts et tous les métiers. Les deux petites villes de Friedland et de Rumburg, peu distantes de Reichenberg, sont citées pour leur fabrication d'étoffes de coton, pour leurs draps, leur casimir et autres tissus de laine. Ober-Leitendorf, non loin de Tœplitz se distingue par le grand mombre de chausses de laine que tricotent ses habitans. Leibitschgrund, dans le cercle de Buzlau, possède une filature de coton qui emploie 400 ouvriers et produit 7,000 livres de fil par semaine. C'est dans le cercle de Leitmeritz que se fabriquent ces jouets d'enfans que la Bohême exporte dans toutes les parties du monde. La grande fabrique de M. Müller, à Ober-Leitendorf, occupe 480 personnes, qui produisent 1,200 espèces d'objets divers : elle en exporte annuellement de 1,500 à 1,700 quintaux. — Les dentelles et les blondes de Joachimstahl et de Wiesenthal, dans le cercle d'Elbogen, ainsi que celles de Hirschenstand, dans le cercle de Leitmeritz, sont justement renommées. Dans le voisinage d'Elbogen se trouvent réunies les fabriques de porcelaine et de poteries de grès les plus considérables du royaume.

Dans la partie centrale de la Bohême sont les riches filons d'Eule et de Kuttenber, qui fournirent pendant le dix-huitième siècle des quantités considérables d'or et d'argent. La partie occidentale abonde au contraire en mines de houille, qui, négligées pendant longtemps, ont produit cependant en 1835 2,656,825 quintaux. M. Kreuzberg évalue le produit des mines d'argent de Przibram, en 1834, à 23,689 marcs.

La superficie de la Bohême, comme nous l'avons dit, est de 15,240 milles carrés de 60 au degré. Sa population au commencement de 1833 s'élevait à 4,005,600 habitans, dont 1,923,000 mâles et 2,082,600 du sexe féminin, composant 896,470 familles. La population de la Bohême se divise en deux grandes familles, la tudesque et la ceka : celle-ci occupe les cercles de Kaurzim, Beraun, Chrudim, Czaslau, Prachin, Bakonitz et Tabor; l'autre est répandue dans ceux de Budweis, Elbogen, Leitmeritz et Saat. Les autres cercles ont une population mixte composées de ces deux nations. On estime la population ceka à 2,500,000 âmes et la tudesque à environ 1,440,000. Au commencement de 1833, les israélites de la Bohême ne s'élevaient qu'à 67,614 ; à la même époque il se trouvait dans ce royaume 3,807,304 catholiques, 49,496 calvinistes et 12,170 luthériens. De 1762 à 1835, la population de la Bohême a presque quadruplé : en 1762 on y comptait 1,641,000 âmes seulement, et le recencement de 1835 l'a portée à 4,040,000 habitans, répartis en 284 cités dont 41 ont le titre de cités royales, en 278 bourgs, 11,979 villages et 556,485 maisons.

Peu de pays en Europe offrent une aussi grande quantité d'écoles élémentaires et encore moins un nombre aussi considérable d'écoliers admis à les fréquenter. Il suffira de rapporter ici ce chiffre pour donner une idée des efforts faits en Bohême en faveur de la civilisation. L'enseignement supérieur, qui occupe 269 professeurs, tous hommes de mérite, compte 9,307 étudians. Quant à l'enseignement populaire ou inférieur, il est divisé en deux sections, les écoles élémentaires majeures et les écoles élémentaires mineures. Les premières sont au nombre de 44 et les autres au nombre de 3,312, auxquelles il faut ajouter 40 écoles pour le sexe féminin ; total : 3,396. Toutes ces écoles en 1833 recevaient 364,947 garçons, 336,102 filles, offrant un ensemble de 701,049 écoliers. A cette classe d'enseignement sont attachés 6,656 précepteurs, c'est-à-dire 1,300 catéchistes, 3,357 maîtres et 1,999 assistans. La somme totale des dépenses que cette instruction nécessite s'élève à 456,032 florins. Outre les établissemens que nous venons de nommer, il en existe plusieurs autres parmi lesquels nous nous bornerons à signaler les deux institutions des orphelins, l'institution des sourds-muets, celle des aveugles et les huit maisons d'éducation affectées à un égal nombre de régimens pour l'instruction militaire.

MANIERE DE RECONNAITRE LES TABLEAUX ANCIENS.

Les tableaux originaux, comme on le sait, se distinguent par la hardiesse du pinceau, la vigueur des touches, la force des expressions et l'élégance des contours ; mais ce qui sert surtout à les distinguer et ce que la copie ni l'imitation ne peuvent rendre, est cette règle générale que toujours les contours des personnages ou des objets principaux se détachent en relief, c'est-à-dire font épaisseur sur le fond.

Dans les écoles italienne, espagnole, allemande et française, en examinant les contours, il est impossible d'être induit en erreur : il n'y a que dans les écoles hollandaise et flamande où cette particularité est moins sensible ; cependant elle existe, et pour s'en apercevoir, il n'y a que cette différence, qu'il faut passer la main sur les tableaux de ces deux écoles, tandis que dans les autres la vigueur des contours frappe les yeux.

Les copies originales, plus vulgairement appelées répétitions, c'est-à-dire copies par un auteur d'après son propre ouvrage, se distinguent facilement de l'original. Dans les copies on reconnaît l'ouvrier, dans l'original on retrouve l'artiste. Le caractère du peintre s'exprime dans l'original, son talent s'apprécie dans ses répétitions. Ces dernières diffèrent des originaux en cela que les touches sont moins hardies, les expressions plus maniérées, la lumière plus sombre, et toujours sans exception les contours se confondent avec les fonds; la copie corrige souvent aussi l'ori-

ginal, soit dans la pose, dans la composition, soit dans l'ensemble ou dans l'entente de la lumière.

Dans l'école romaine, les répétitions sont généralement plus gracieuses, plus moelleuses que les originaux; dans les autres écoles, les copies originales leur sont bien inférieures.

Ce sont ces particularités qui font encore discerner des originaux et des répétitions les copies dites discipléennes; quel que soit le talent du copiste, on reconnaîtra toujours son œuvre, fût-il supérieur à l'auteur de l'original. Les copistes, et en cela on n'admet aucune exception, élargissent les personnages ou les objets principaux; en terminant, ils ramènent les fonds sur les contours; et une copie, fût-elle de Raphaël, ne ferait pas exception à cette règle. On peut se convaincre de cette vérité en examinant avec attention par exemple *le Denier de César* que Rubens a copié d'après le Titien; *la Vierge au rocher de Lorenzo Credi*, d'après Léonard de Vinci; *la Vierge de Lorette*, d'Il Fattore, d'après Raphaël; *le Saint-Jean-Baptiste*, d'André del Sarte, d'après Pierre de Cosimo; *le Concert champêtre*, de Lorenzo Lotto, d'après le Georgion; *la Sainte famille de Rondinello*, d'après Jean Bellin, etc.

Les peintres italiens se divisent en treize écoles dont voici les noms : florentine, romaine, bolonaise, vénitienne, napolitaine, siennoise, mélanaise, genevoise, de Parme, génoise, ferraraise, de Toscane et de Padoue.

Les Espagnols forment quatre écoles : de Séville, Madrid, Valence et italico-espagnole, c'est-à-dire des élèves qui ont étudié sous les maîtres italiens.

L'école des Pays-Bas comprend celles d'Allemagne, de Flandre et de Hollande.

En France on compte deux écoles : l'école française ancienne et l'école française moderne.

L'école florentine est la plus ancienne connue; elle date de 1260, année où parut le premier tableau de Cimabué : elle est d'une grande sécheresse, froide, faiblement dessinée et d'une couleur blafarde. Tous les ouvrages qu'a produits cette école sont peints sur bois de cèdre très-épais. Il y a beaucoup de ressemblance entre l'ancienne école allemande et l'école florentine. Les tableaux de cette dernière ne sont point signés en toutes lettres, la plupart portent des monogrammes.

L'école vénitienne, créée par les Bellin, devint la rivale de l'école florentine, mais elle prit une route toute opposée : ses productions sont peintes largement, sans correction de dessin, brillantes de couleur, sont rouges dans le clair et noires dans les ombres. Les tableaux vénitiens de la primitive école sont peints sur des panneaux très-épais. Le Titien, le premier, s'affranchit de cette finesse que produit le bois; il peignit sur toile, et bientôt tous les ouvrages de cette école ne furent que sur très-gros coutil apprêté en rouge; quant aux signatures, on ne voit que quelques Titien qui portent sa marque, et encore est-il permis de douter qu'elle soit autographe

Pietro Perugino, maître de Raphaël, est le chef de l'école romaine, que son élève a tant illustrée. Cette nouvelle école réunit les beautés de Léonard de Vinci et de Bellini, et ne tarda pas à se distinguer par la correction du dessin, la sagesse du coloris et la poésie des contours. Les tableaux romains, à l'exception de quelques Raphaël : ne portent point de signature. Ils sont mieux conservés que ceux des autres écoles, parce qu'ils furent peints sur bois et sur un apprêt de plâtre inventé par Raphaël; ce plâtre avait l'immense avantage de pomper l'huile, qui seule, comme on le sait, dégrade les couleurs.

De ces trois manières naquit l'école de Parme, dont le gracieux Corrége fut le fondateur. Elle est remarquable par la vérité du coloris, qui est un intermédiaire entre Léonard de Vinci et le Titien. Le dessin n'est pas d'une grande exactitude; mais la grâce domine dans tous les ouvrages de l'école de Parme, dont quelques-uns sont peints sur bois et d'autres sur une toile extrêmement fine, apprêtée en gris.

L'école bolonaise est remarquable par la finesse du ton, la correction du dessin, un coloris transparent, souvent froid et monotone. Beaucoup de ses tableaux sont peints sur cuivre, sur bois quelquefois, rarement sur toile.

Les écoles siennoise, mélanaise et ferraraise, formées toutes trois de l'école florentine, ont beaucoup de rapport entre elles. Les tableaux sont plus animés, d'un coloris plus vigoureux, d'un dessin moins maigre que la manière de Cimabué; ils sont peints sur panneaux et sur toiles apprêtées en gris foncé, ce qui fait qu'ils sont ou cendrés ou violets.

L'école napolitaine, vigoureuse mais sans correction de dessin, et dont le coloris est brillant, donna naissance à l'école genevoise, dont la manière est léchée, froide et touchée dans le style des Bolonais; le coloris en est moins brillant, il est plus sombre, plus gris.

L'école de Padoue, faible imitation des Vénitiens, est terne, d'un noir gris, cultivée par les moines; il est bien rare de rencontrer des sujets étrangers à la Bible. Elle a produit surtout des portraits de saint Antoine et de saint François, peu gracieux et mesquinement dessinés. Elle a donné naissance à l'école de Toscane, qui se distingue de la précédente par plus de grâce, de sentiment, et surtout par un dessin moins grotesque. L'école génoise est confondue avec celle de Toscane : elle joint à la froideur des Bolonais le dessin peu correct des Vénitiens; elle flatte néanmoins les yeux et paraît plus brillante que l'école de Parme.

L'école de Séville, dont Murillo fut le chef, est assez difficile à reconnaître, attendu les trois manières qu'à suivies l'artiste. D'abord élève de Castillo, son dessin est assez correct; mais sa couleur, imitée des Florentins, est rose et sèche. Ses disciples, qui suivirent ce genre, furent appelés élèves de l'école flamanco-espagnole. Quand Murillo se fut inspiré de la manière de Van-Dyck et de Pierre Moya, il travailla l'argent, son coloris devint gris, et ses contours furent heurtés : ses élèves propagèrent ce nouveau style. Enfin lorsqu'il se créa un genre, il enseigna alors la grâce du dessin, la force et la magie du clair-obscur et cette poésie qui entraîne et attache les connaisseurs.

L'école de Valence est remarquable par la force du coloris, qui est plus noir que celui de la précédente, par un dessin prononcé d'une manière même exagérée, par la vigueur des touches et la force des expressions. Ribera fut le père de cette école.

Moralès fut le chef de l'école de Madrid : elle est froide et terminée comme l'école florentine, correctement dessinée; elle n'a produit que des *Ecce Homo* et des *Mater Dolorosa*, peints sur bois, que l'on confond souvent avec les productions des élèves de Léonard de Vinci.

L'école allemande, formée par Bramer et Rothemaner, élèves de Titien, est froide, maniérée, monotone et blafarde; les draperies paraissent taillées dans la pierre, et le coloris en est désagréable. Les tableaux allemands sont peints sur des panneaux de chêne assez minces.

Les écoles de Flandre et de Hollande, assez généralement confondues, sont trop connues pour en parler ici.

Tous les tableaux de l'ancienne école française sont peints sur toile apprêtée en rouge.



Salon de 1839. — Saint Michel, d'après le groupe de M Goofs.

LITTÉRATURE ANGLAISE.



De quelque liberté que jouissent les jeunes filles en Angleterre, aucune ne s'est jamais trouvée maîtresse absolue de ses actions, comme l'était la jeune et jolie miss Sara Clapperton. Née en Amérique, élevée dans les Indes jusqu'à huit ans, fixée en France jusqu'à douze et depuis lors confiée aux soins d'une gouvernante anglaise dans un magnifique domaine à dix lieues de Londres, elle se livrait à une indépendance absolue de conduite, à laquelle présidait cependant la réserve la plus pudique et la plus sainte. Mais si jamais sa chaste et vénérable tenue n'avait permis à aucun des gentlemen d'oser murmurer une parole d'amour aux oreilles de l'adorable jeune personne, en revanche ils trouvaient en elle une intrépide rivale pour les excursions à cheval. Il n'était pas rare de voir la jolie lady, entourée d'un groupe des dandys les plus à la mode, sortir de l'hôtel de son oncle et aller faire dans la campagne quelque longue excursion. Elle se montrait toujours la plus audacieuse et la plus habile à faire franchir à sa monture quelque large fossé, et à parcourir avec la vitesse d'une flèche une plaine entrecoupée de haies ou sillonnée de petits canaux. Il en résultait que tout ce que Londres renfermait de riche, d'aristocratique, de célèbre et d'élégant enviait la main de miss Sara, et eût été heureux de la conduire à l'autel. Mais personne n'osait laisser entrevoir ses sentimens à la noble jeune fille, la plus belle, la plus riche et la plus fière de Londres.

Parmi les plus épris et les moins remarqués, en apparence, des prétendans muets de la digne héritière, se trouvait un jeune officier de marine, sans fortune, arrière petit-neveu du capitaine Cook, et qui portait le nom célèbre du grand navigateur. George Cook, avait déjà beaucoup voyagé, étant revêtu du modeste grade d'enseigne

de vaisseau, et s'il se trouvait à passer l'hiver à Londres, c'est qu'une blessure grave au bras droit lui rendait presque impossible l'usage de ce membre et nécessitait les soins des chirurgiens les plus éclairés de la capitale. Présenté chez une parente de miss Sara, il n'avait point tardé non pas même à faire des rêves impossibles de mariage, mais à sentir battre son cœur à la vue de la jeune fille, et à devenir pâle et tremblant quand elle entrait dans un salon. Plusieurs fois, soit hasard, soit bienveillance, elle lui adressa la parole; mais telle était la timidité de ce brave jeune homme, blessé dans un combat qu'il soutint seul contre huit sauvages, qu'il ne put que rougir et balbutier quelques mots inintelligibles. Tous ceux qui l'entouraient sourirent, et miss Sara s'éloigna avec étonnement. George se maudit tout bas de son trouble et de sa gaucherie, et au désespoir, il essaya cent fois de se rompre le cou lorsque tous les dandys montèrent à cheval pour suivre miss Sara : il se livra à mille extravagances périlleuses, et fit franchir à son cheval un mur de six pieds; enfin arrivé sur le bord d'une rivière profonde et rapide, il entendit des cris, sauta à bas de son cheval, se jeta dans l'eau et reparut bientôt avec une vieille femme dans les bras; il plongea quatre fois de suite, et quatre fois il ramena un enfant. Cependant la mère se lamentait, car son mari lui manquait encore, son mari tombé, avec toute sa famille, de la barque chavirée tout à coup. George, à moitié évanoui sur le rivage, par la fatigue et par l'émotion, s'élança de nouveau dans l'eau, tandis que les autres gentlemen lui criaient que c'était une folie et que le paysan était mort. George n'en parvint pas moins à sauver encore cet infortuné; mais pour cela il lui avait fallu plonger quatre fois, et quand il eut regagné le bord, il tomba dans un évanouissement qui dura plus d'une heure. Quand il rouvrit les yeux, il se trouva la tête appuyée sur les genoux de miss Sara, qui lui prodiguait des secours.

On le ramena chez lui, et le lendemain matin il reçut un billet ainsi conçu :

« Lord Bedley prie M. George Cook de vouloir bien passer à son hôtel, Regen's-Street, demain jeudi vers une heure. »

George, qui ne connaissait lord Bedley que pour voir son nom figurer souvent dans les débats de la chambre haute, se rendit néanmoins avec empressement à l'invitation qu'il avait reçue. Il entra dans un salon que des rideaux épais, tirés avec soin, plongeaient dans une sorte d'obscurité. Là il trouva un vieillard assis près d'un grand feu.

Après les préliminaires habituels de politesses et de lieux communs :

— Sir George, demanda le vieillard, n'avez-vous pas fait un voyage à bord de la frégate *The Turner?*

— Oui, milord; il y a quatre ans. C'était mon premier voyage.

— N'avez-vous point, durant ce voyage, visité le pays des Patagons?

— Oui, milord, répliqua le jeune enseigne, surpris qu'un étranger eût sur lui des renseignemens aussi précis.

— En quelles circonstances cette visite se fit-elle? N'omettez aucuns détails, je vous prie; entrez dans les particularités les plus minutieuses.

— Nous étions depuis près de trois mois dans les mers australes, non loin de la Terre Magellanique, et comme notre combustible touchait près de sa fin et que notre eau commençait à devenir gâtée, il fut décidé qu'afin de renouveler nos provisions d'eau et de bois, nous débarquerions au pays des Patagons. Je me félicitai du parti qu'adoptait le capitaine, car j'étais extrêmement curieux de visiter un peuple sur lequel tous les navigateurs nous ont laissé des récits si merveilleux et qui encore aujourd'hui est si peu connu. Qui n'eût été à ma place désireux de voir des hommes qui *courent aussi vite que le meilleur cheval lancé au grand galop, et qui boivent un demi-seau d'eau tout d'une haleine*, suivant les écrits des voyageurs?

— En effet, interrompit lord Bedley, on a débité tous ces mensonges absurdes sur leur compte... Vous rappelez-vous la date précise de votre débarquement?

— Ce fut le 13 février 1832 que nous pénétrâmes dans le détroit de Magellan, et quoique le vent soufflât par rafales et que nous eussions à lutter contre les courans qui menaçaient de nous entraîner dans une direction contraire, nous nous avançâmes avec toutes sortes de précautions vers le havre qui a reçu de Cavendish le triste nom de Port-Famine (1), et nous amarrâmes enfin notre navire avec de forts câbles. Comme la nuit était près de tomber, nous jetâmes l'ancre, et nous résolûmes d'attendre le lendemain dans ce lieu, qui nous paraissait une station tout à fait commode et sûre. Nous apercevions à une petite distance de nous la rivière de Sudger, et nous avions à gauche la Terre-de-Feu et à droite le continent américain. Autant que nous le permettait le crépuscule de la nuit, nous promenions nos yeux, à l'aide de nos lunettes marines, tantôt sur ces plages si dangereuses et si souvent fatales aux navigateurs, et tantôt sur cette région sauvage dont les vallées étaient tristes et nues, les montagnes sans bois. Il était impossible d'y découvrir aucune trace de population.

— Et ne vîtes-vous en effet aucun habitant?

— Pardonnez-moi, mylord. Le lendemain je fus sur pied au point du jour, et m'étant aussitôt rendu sur le pont, un des hommes de quart me montra sur la côte un naturel à cheval. Le capitaine m'ayant permis d'aller à terre, je pris un de nos canots baleiniers, et, accompagné de deux hommes, je fus bientôt sur le rivage. Le sauvage s'avança aussitôt vers nous sans témoigner une grande surprise et sans descendre de cheval. Son air n'était pas du tout engageant, et je jugeai à propos de me tenir sur mes gardes. Il me parut très-grand; sa peau était couleur de boue, et ses cheveux, très-longs, tombaient en désordre sur ses épaules.

» Au premier abord, je crus qu'il portait des lunettes; mais quand je me fus plus rapproché de lui, je reconnus que le tour de ses yeux était peint en noir ainsi que la partie du nez qui les sépare. Son costume se composait d'une grande peau de vigogne qui lui enveloppait tout le corps et descendait jusqu'aux genoux; ses jambes étaient garnies de bandelettes ou de lanières de cuir destinées à les garantir du frottement de la selle, qui avait la forme de la selle espagnole et était de bois avec des étriers en os. De la peau de vigogne, serrée à la hauteur des reins par une ceinture, pendaient un long couteau de chasse et un affiloir bien poli ressemblant à ceux de nos bouchers.

» Quand nous fûmes très-près l'un de l'autre, le sauvage, qui jusque-là m'avait fait force gestes, me tendit la main en signe d'amitié. Je tirai un coup de pistolet en l'air pour voir l'impression que cela ferait sur lui; mais je fus bien étonné de voir qu'il ne parut nullement effrayé de la détonation. Je compris qu'il connaissait l'usage des armes à feu. Je lui mis mon second pistolet dans la main; mais il me

(1) En 1581 les Espagnols bâtirent en ce lieu, qui est situé par le 53° 43' latit. suc, et par le 71° 28' longit., une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Philippeville, et y laissèrent une colonie d'environ quatre cents personnes. Lorsque Cavendish y débarqua six mois après, il trouva mourant sur la grève un de ces malheureux Espagnols, le seul qui restât des quatre cents. Ils avaient tous péri faute de subsistances.

fut facile de voir qu'il ne savait pas s'en servir. Je lui enseignai à presser la détente, et il se hasarda à tirer. Un rire des plus extraordinaires annonça combien il était enchanté de sa prouesse. Je considérais mon homme avec la plus grande attention. Jamais je n'avais vu un être aussi sale, et j'oserais même affirmer que de sa vie il ne s'était lavé. J'essayai de lier conversation avec lui en anglais; il n'y comprenait goutte. Je parlai espagnol : efforts inutiles ; tout ce qu'il savait de cette langue, c'étaient les mots *rum* et *tabac* qu'n répétait à tue-tête et avec un accent qui accusait une extrême avidité. Je lui abandonnai un paquet de cigares dont il s'empara comme d'une proie et avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Je lui fis donner à boire et à manger, et dans peu d'instans il eut dévoré tout ce qui lui fut servi.

» Je fis mes efforts pour me faire entendre par signes. Je lui demandai entre autres choses si nous trouverions beaucoup de naturels sur la côte. Les présens qu'il venait de recevoir l'avaient rendu fort docile. Il me comprit, et me répondit, toujours à l'aide de signes, qu'en face du Port-Famine je trouverais un grand nombre de naturels. Comme ma curiosité se trouvait satisfaite pour le moment, je laissai là mon Patagon et retournai aussitôt à bord du bâtiment.

» Vers midi, lorsque les ordres eurent été donnés et que quelques hommes de l'équipage furent descendus à terre pour faire de l'eau et du bois, je pris avec moi quatre matelots bien armés, et montant dans un petit canot, nous nous dirigeâmes vers la baie que le sauvage m'avait montrée le matin et qui a reçu le nom de baie Saint-Grégoire. Nous étions encore à quelque distance du rivage quand plusieurs naturels, apercevant notre embarcation, se rapprochèrent de la côté et poussèrent de grands cris de joie, s'empressant à nous faire des signes d'amitié et de paix. Bientôt nous vîmes d'autres naturels se joindre à eux. Nous ne laissâmes pas d'aller droit au rivage. Quand j'en fus à une très-petite distance, je fis signe aux naturels de se retirer : ils obéirent immédiatement, et notre débarquement s'opéra sans difficulté. J'engageai par signes les sauvages à s'approcher et à s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent de bonne humeur et avec plus de complaisance que je ne m'y attendais.

» Au nombre de ces hommes, il y avait deux chefs qui se montraient beaucoup moins tranquilles et moins doux que les autres; ils m'assourdissaient par les cris de *rum* et de *tabac*. Je ne pus les calmer qu'en leur abandonnant une petite boîte pleine de cigares. Je distribuai aux autres une caisse de raisins et d'autres bagatelles, comme des clous et des grains de verroterie, et enfin des cigares, ce qui leur plut infiniment mieux que tout le reste.

» Leur costume, ainsi que celui du naturel que j'avais vu dans la matinée, consistait en fourrures de vigogne ou de guanaco cousues étroitement ensemble. Leurs cheveux étaient coupés droit, à la façon des moines, et serrés fortement autour de la tête par une ligature : c'est là qu'ils ont coutume de mettre leurs flèches quand ils vont à la chasse. Leur visage était peint avec une espèce d'ocre et tatoué au pommettes des joues ; le cercle de l'œil était aussi peint de différentes couleurs. Quelques-uns de ces Patagons étaient tatoués aux bras et aux jambes. Il paraît qu'ils n'ont point de règle à cet égard, car les uns se peignent toute la face, les autres une partie seulement, chacun employant la couleur qui lui plaît. Ce barbouillage leur donne un aspect sauvage; mais tous se montrèrent extrêmement doux. J'eus beau chercher ces Patagons *à la mine effrayante*, qui en parlant *mugissent comme des taureaux*, ainsi que le dit le chevalier de Pigafetta, je ne trouvai que des sauvages du naturel le plus pacifique.

» Comme j'avais épuisé toutes les bagatelles que j'avais emportées avec moi, je retournai à bord, et vers deux heures je revins de nouveau à terre. Près de deux cents naturels s'étaient rassemblés au bord de la mer, et voulant essayer de trafiquer avec eux, j'avais presque chargé le canot de raisins, de clous, de petites haches, de couteaux et de cigares. Mon intention était de troquer ces objets contre des peaux et de la chair de vigogne et d'autruche. Un des naturels, qui parlait espagnol assez intelligiblement, m'ayant appris qu'ils avaient leurs huttes à environ six milles dans l'intérieur et que je ne courrais aucun danger à me rendre à cette espèce de camp, je résolus de profiter de l'occasion qui s'offrait d'observer un peu plus amplement les mœurs et les habitudes de ce peuple bizarre. Je me pourvus d'abord d'un cheval, et, accompagné de quelques matelots et de six sauvages que mes présens avaient gagnés, je pris le chemin du camp.

» A près de trois milles environ de la côte, à l'ouest, entre le mont de Misère et une autre montagne d'une hauteur prodigieuse, je vis une cataracte qui se précipite d'environ six cents pieds de haut; parvenue à peu près à moitie de sa chute, elle roule sur un plan très-escarpé, et l'autre forme une chute tout à fait perpendiculaire. Le bruit de cette masse d'eau qui se précipite du sommet de ces rochers est imposant, et la vue en est d'un effet superbe. Bientôt après, du haut d'une colline, j'aperçus le camp des sauvages situé au fond d'un vallon très-agréable : il y avait plus de cent huttes éparses çà et là sans aucun ordre et construites aussi simplement que possible. Ces huttes étaient formées de peaux soutenues par des perches. A l'une des extrémités du camp, je vis d'autres huttes, rangées circulairement, formées de grands pieux aiguisés par le bout et fixés dans la terre, et dont la partie supérieure avait été rapprochée. Tout auprès, un grand nombre de chevaux paissaient en liberté.

» Je m'arrêtai pour dessiner une de ces huttes ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que mon opération déplaisait à mes sauvages, car ils s'avancèrent vers moi en gesticulant, les yeux pleins de colère, poussèrent des cris menaçans et firent tomber mon crayon et mon papier de ma main. Cette antipathie, qu'ils éprouvent aussi pour une personne qu'ils voient écrire, vient de ce que sans doute ils regardent le dessin ou l'écriture comme une opération magique dont ils redoutent les funestes résultats.

» A mon arrivée au camp, je fus aussitôt environné d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans et de chiens de race espagnole. Tous les regards étaient fixés sur moi avec une vive curiosité ; chaque partie de mes vêtemens fut examinée avec le plus grand soin. Je remarquai avec surprise que lorsque les enfans me devenaient importuns, les parens les faisaient éloigner. Jamais je n'ai vu de mendians plus importuns que ces sauvages : ils convoitent et demandent hardiment tout ce que vous avez, mais ne consentent pas à se dessaisir de rien de ce qu'ils possèdent. J'exposai à leurs yeux des clous, des grains de verroterie et d'autres bagatelles; puis des haches, des serpes, etc., et leur montrai en même temps des vigognes, des autruches mortes et des fourrures que je désirais en échange. Mais ils ne voulurent ou ne purent point me comprendre, et bien qu'ils semblassent souhaiter vivement les clous, les haches et les serpes, il me fut d'abord impossible de faire aucun trafic, cependant quelques heures après les échanges s'effectuèrent d'assez bon accord.

» De toutes les choses que j'étalai aux yeux des sauvages,

ce qui leur causa le plus d'étonnement, ce fut un miroir. Lorsqu'ils y attachèrent leurs regards pour la première fois, ils se retournèrent aussitôt comme ébahis, nous regardant d'abord, puis se regardant les uns les autres. Ensuite ils y reportèrent la vue brusquement, et, frappés de surprise, ouvrant de grands yeux, ils se retournèrent comme auparavant, puis ils allèrent regarder derrière le miroir avec empressement, et n'apercevant nul objet, ils revenaient devant la glace, faisaient mille grimaces, riaient aux éclats, criaient, sautaient, gesticulaient comme des fous.

» Le teint de ces sauvages est d'une couleur de cuivre foncée; leurs cheveux sont droits et aussi durs que des soies. Ils sont bien faits et robustes. La plupart des hommes portaient des éperons en bois. Leurs chevaux me parurent bien faits et, comme leurs chiens, de race espagnole.



Sir George et les Patagons.

» M'apercevant que le vent soufflait par rafales, je voulus retourner à bord. Mon escorte me suivit; mais en arrivant sur le rivage, la mer était si grosse et si houleuse que je jugeai prudent de ne pas monter dans le canot qui m'attendait, et je le renvoyai. Je me déterminai donc à revenir vers le camp, et comme la nuit était déja venue, je m'introduisis en rampant dans la première hutte qui se trouva sur mon passage. Je m'étendis par terre, et tirant à moi quelques peaux de vigognes que ma main rencontra, épuisé de lassitude que j'étais, je ne tardai pas à m'endormir profondément sans m'occuper de la singulière compagnie dans laquelle je me trouvais. Le lendemain à mon réveil, je vis autour de moi une nombreuse famille, composée du père, de la mère et de cinq enfans; il y avait de plus une douzaine de chiens, que du reste on trouve dans chaque hutte, car ces animaux rendent de grands services dans la chasse des vigognes et des autruches.

» Mes hôtes eurent pour moi toutes sortes de soins et de respects; on me servit un excellent déjeuner composé de chair de vigogne bouillie. Les Patagons mangent le foie, les rognons et la cervelle crus; mais ils font rôtir ou bouillir les autres parties de l'animal. Le sang d'une jeune vigogne est considéré comme un mets très-délicat, et ils se régalent à sucer le sang tout chaud qu'ils font jaillir d'une veine de l'animal blessé.

» Je donnai à mon hôte, en récompense de ses attentions

pour moi, une hache, une petite serpe, quelques clous, un miroir, et le rendis ainsi le plus riche de ses camarades, car nul sauvage ne possédait autant que lui.

» Je fus bien surpris de voir la jeune fille de mon hôte, à qui j'avais fait divers présens, attacher un clou, des boutons de métal, des grains de verroterie à un ruban de fil, et passant ce singulier collier autour de son cou, se montrer fière de cette parure comme nos dames d'une magnifique rivière.

» Je passai toute la journée au milieu de ces naturels; je fus témoin de leurs jeux, j'examinai leurs huttes, leurs arcs, leurs frondes, et vers le soir je regagnai le vaisseau.

» Il y a déjà longtemps qu'on a traité de fables les récits que l'on avait publiés touchant la taille gigantesque des Patagons :

« La taille de ces hommes était si élevée, avait dit Magellan, que la tête du plus grand d'entre nous touchait à peine à leur ceinture, et leurs enjambées étaient si grandes et telle était la rapidité de leur course que, si grande que fût notre vitesse, aucun de nous ne pouvait les atteindre.»

» Je ne fus pas fâché de juger par moi-même de l'exagération qu'avaient mise dans leurs écrits les premiers navigateurs qui abordèrent à la Terre Magellanique. Tout est faux dans leurs récits en ce qui concerne la taille de ces sauvages, ou bien l'espèce patagone s'est singulièrement abâtardie. Ils paraissent plus grands que les Européens; mais je me suis assuré que c'est leur bizarre accoutrement qui les fait paraître plus grands qu'ils ne sont réellement.

» Les armes des Patagons sont l'arc, la flèche, la javeline, dont la pointe est de caillou taillé en forme de langue de serpent. Ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse et de vigueur; ils manquent rarement le but, quoique placé à une distance assez considérable. D'autres portent un arc court et massif, dont la corde est très-tendue et faite d'un boyau de vigogne, et des flèches de roseau, courtes, garnies de plumes à l'extrémité et ayant la pointe armée d'un silex. C'est aussi avec de ces pierres dures qu'ils forment des outils tranchans dont ils taillent le bois.

» Outre ces armes, ces sauvages portent ordinairement à leur ceinture une arme de trait d'une espèce singulière. Ce sont deux pierres rondes enveloppées de cuir et pesant plus d'une livre chacune; ces deux pierres, ou boules, sont attachées aux deux extrémités avec une forte corde d'environ sept pieds de long. Ils se servent de cette arme comme d'une fronde; ils tiennent une des pierres dans la main et font tourner l'autre avec rapidité autour de la tête, et quand ils ont donné par ce mouvement de rotation une force suffisante, ils la lancent avec vigueur contre le but. Ces sauvages manient cette fronde avec tant de dextérité que j'en ai vu atteindre des deux pierres à la fois un but qui n'était pas plus grand qu'une couronne (pièce de monnaie de cinq schellings).

» Les femmes montent à cheval à califourchon comme les hommes, et à la facilité avec laquelle je les ai vues manier leur monture, à leur bonne grâce, je gagerais que ces bizarres écuyères franchiraient une barrière aussi bien que les plus habiles chasseurs de renards de l'Angleterre.



Femme de Patagon à cheval.

» Quoique celles-ci n'aient rien en elles qui constitue la beauté, et qu'elles soient réservées aux travaux les plus pénibles et les plus fatigans, leurs maris sont néanmoins si jaloux qu'ils ne les perdent jamais de vue et se tiennent constamment à leurs côtés, les armes dans leurs mains.

» Les Patagons sont des peuples nomades, et leurs changemens de résidences sont déterminés par l'abondance ou la rareté des autruches et des vigognes. Le sol que leurs pieds foulent est pourtant fertile, et s'ils prenaient la peine de le cultiver, ils obtiendraient toutes sortes de produits : mais ils s'abandonnent exclusivement à la chasse.

» Ces sauvages m'assurèrent que dans les contrées septentrionales le climat est délicieux pendant l'été ; car dans le voisinage de la Terre-de-Feu le temps est toujours nébuleux, froid, orageux ; les vallées n'offrent point de traces de verdure ; les montagnes sont raboteuses, plus hautes les unes que les autres, entièrement couvertes de couches profondes de neige, tout à fait dépouillées depuis leur base jusqu'à leur sommet, et l'on dirait des ruines d'un monde tant le pays est horrible et sauvage.

» La principale, et je pourrais presque dire l'unique nourriture des Patagons, me parut être la chair de la vigogne. Vous ne trouveriez, parmi leurs provisions de bouche, ni végétaux d'aucune espèce, ni poissons ; ils mangent cependant une racine douce à laquelle ils donnent le nom de *zapas*. Les souris toutes crues sont pour eux un excellent manger.

» Ces sauvages adorent deux divinités, qu'ils appellent l'une *Chétébol* ou *Jétébos*, et l'autre *Chelouda*. Quand ils sont près de mourir, huit à dix démons viennent chanter et danser autour du lit du moribond. Le sauvage chez qui je passai la nuit et avec qui je m'entretins par signes aussi intelligible que possible me fit entendre que ces démons portaient des cornes, qu'ils étaient couverts de poils et qu'ils vomissaient des flammes. Voilà tout ce que je pus comprendre touchant leur culte.

» Cependant je ne dois pas oublier de mentionner une pratique religieuse qui a lieu au lever de la lune. En ce moment, les Patagons se mettent à chanter ou plutôt à hurler, en accompagnant cette sauvage musique de gesticulations tout à fait extravagantes. Je vis faire exactement la même chose à un chef qui était venu à bord du baleinier. On me dit qu'à la mort d'un de leurs proches, ils sacrifient un cheval et se mettent à hurler d'une manière particulière pendant des mois entiers. »

George cessa son récit et se tut.

— Est-ce là tout ? demanda le vieillard, et rien d'autre ne s'est-il passé dans le port Misère.

— J'allais oublier un incident assez singulier. Au moment où la chaloupe se disposait à partir pour rejoindre le bâtiment, un homme demi-nu comme les Patagons, la barbe longue, les cheveux en désordre, s'élança vers nous en criant en anglais : « A l'aide, au nom de Dieu ! » Nous parvînmes à l'arracher des mains des sauvages, qui firent quelque résistance, et nous l'embarquâmes dans la chaloupe. Arrivé à bord du *Turner*, l'inconnu demanda le capitaine, qui le reçut avec des témoignages d'empressement extrêmes, le logea dans sa propre cabane et lui fit donner des soins par le chirurgien du bâtiment. A quinze jours de là nous rencontrâmes un vaisseau qui faisait voile pour l'Angleterre ; comme nous avions encore un long voyage à faire, l'inconnu passa sur ce bâtiment, qui retournait à Londres, et nous quitta sans que personne de l'équipage sût son nom, ou son rang, et connût par quelles successions d'aventures il se trouvait prisonnier chez les Patagons.

— Voilà tout ? sir George !

— Voilà tout, milord.

— Vous me cachez encore quelque chose ?

— Moi ! milord, je vous jure.....

— Ne jurez pas, car je vous dirai que cet inconnu ne dut la vie et la liberté qu'à votre audace et à votre courage. J'ajouterai : la blessure que vous avez au bras a été reçue dans cette rencontre et pour sauver un coup mortel à celui que vous arrachiez à des barbares. Embrassez-moi, sir George, car cet infortuné c'était moi !

— Vous ? milord.

— Moi-même ! Chargé du commandement d'un navire, mon bâtiment avait échoué sur ces côtes funestes ; de tous mes compagnons d'infortune, je fus le seul épargné par le naufrage, par la misère et par les barbares qui nous avaient fait prisonniers et qui nous accablaient des plus cruels traitemens. A l'arrivée d'un navire, ils redoutèrent de perdre leur esclave et m'enfermèrent dans une de leurs cabanes après m'avoir garrotté. Je parvins, pendant les trois jours que je vous sus dans l'île, à ronger avec mes dents les cordages qui me retenaient et qui étaient faits de nerfs d'animaux. Jugez de mes angoisses, jugez de mon attente pleine d'anxiété ! Enfin je parvins à dénouer mes mains. Alors ma délivrance fut facile : je débarrassai mes pieds de mes entraves, j'enfonçai le toit de la hutte avec une poutre qui se trouvait là, je m'échappai, je courus à vous. Mes oppresseurs voulurent me ressaisir ; vous vîntes à mon secours..... Vous savez le reste.

Il tendit de nouveau la main à sir George, tout ému.

— Maintenant, reprit lord Bedley, il me reste à récompenser mon libérateur et le jeune homme courageux à qui une famille entière de mes fermiers doit la vie. George Cook, je vous adopte pour mon fils : toute ma fortune vous appartiendra désormais, et vous hériterez à ma mort de mon titre de pair.

George, stupéfait, voulut parler sans pouvoir proférer une parole ; la joie et la surprise semblaient lui étreindre la gorge et lui suffoquaient la poitrine.

« Sara ! Sara ! pensait-il, ce bonheur me rapproche de vous ! »

— Comme il faut que l'héritier de ma maison ait une épouse, comme il faut que sir George Cook-Bedley ne laisse point sans lignage le noble nom devenu le sien, je vais vous donner une femme.

— Oh ! milord, milord ! s'écria George, qui avait retrouvé la voix, oh ! milord ! je ne puis payer les immenses bienfaits dont vous me comblez que par une désobéissance à vos premiers ordres. Moi qui voudrais vous prouver ma reconnaissance au prix de ma vie, je ne puis pas épouser la femme que vous m'offrez et que je ne connais point ! je ne le puis, car j'en aime une autre !

— Mais celle que je vous offre est jeune, riche, belle, noble, bonne, et réunit les dons du cœur aux qualités de l'esprit.

— J'en aime une autre, milord.

— Mais elle vous aime donc, cette femme ?

— Elle ignore les sentimens qu'elle m'a inspirés.

— C'est une folie qu'une telle conduite. Choisissez-donc, George, car mon amitié pour vous m'impose cette rigueur : ou devenez l'époux de la femme que je vous offre, ou restez un pauvre enseigne de frégate.

— Je resterai un pauvre enseigne, milord, et je n'en garderai pas moins au fond du cœur une profonde reconnaissance pour les bienfaits dont vous vouliez me combler avec tant de générosité.

— Mais du moins, absurde entêté, voyez donc auparavant la femme que je vous offre.

— Fût-elle belle comme les anges, rien ne changerait ma résolution.

— C'est ce que nous allons voir, George, dit le vieux lord en agitant une sonnette..... Une portière se souleva, une femme parut : c'était miss Sara.

— Ne voulez-vous point m'épouser ? demanda-t-elle à George, tombé à genoux.

Et elle lui tendait sa petite main mignonne et blanche.

— Oh ! c'est un rêve ! c'est un rêve ! s'écria George.

— C'est un rêve qui durera toute notre vie, répondit Sara.

— Mon Dieu! comment ai-je mérité que vous daigniez m'accorder tant de bonheur!

— Par ton courage, par ta loyauté, par ton cœur pur et droit. Je te donne mon nom, parce que tu le porteras dignement; je te donne ma fortune, parce que tu en feras un bon et honorable usage; je te donne ma nièce, parce que tu la rendras heureuse!

— Oh! j'en fais le serment devant Dieu et devant vous! Je serais un lâche et un ingrat si jamais je lui faisais verser une larme.

— Et cependant vos paroles emplissent ses yeux de larmes, interrompit le vieux lord en montrant sa nièce, sur les blanches joues de laquelle coulait des pleurs.

— Oui, répondit-elle, mais ce sont des larmes de bonheur!

Mistriss MARRYET.

(*Traduit de l'anglais.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES MORTS SORTENT QUELQUEFOIS DU TOMBEAU.

TRADITION D'ANVERS.

CHAPITRE PREMIER.

Vers la fin du dix-septième siècle, on voyait, voisines l'une de l'autre, dans la rue Haute à Anvers, deux boutiques où sur de riches échantillons de tentures l'or et l'argent scintillaient en fleurs et en élégantes arabesques à travers le demi-jour qui y pénétrait. Elles appartenaient à deux fabricans de cuir doré qui, après avoir pendant quelque temps associé leurs efforts, exploitaient depuis un an environ chacun pour son propre compte leur branche d'industrie. Malheureusement cette séparation, ayant été loin de se faire à l'amiable, rompit pour ainsi dire en même temps les liens du sang qui les unissaient. Maître Gérard Van Spiel (c'était le nom de l'un d'eux) voyait avec un sombre chagrin la prospérité dont jouissait le commerce de son cousin Martin Valck, tandis que le sien, déclinant de jour en jour, menaçait de tomber bientôt entièrement. Gérard était d'un caractère violent: la haine et la vengeance se confondaient ordinairement chez lui en un même sentiment. Depuis quelque temps il refusait arrogamment le salut à Martin et ne parlait jamais de lui qu'avec la plus grande défaveur.

Il arriva qu'un jour de très-grand matin les habitans de la rue Haute virent avec stupéfaction entrer chez Martin Valck le *schouteth* (1), accompagné d'une demi-douzaine de sbires portant la hallebarde. Le redoutable officier de justice trouva l'honnête fabricant de cuir doré prenant son repas du matin avec sa femme et ses deux filles, deux anges de beauté, dont la pâleur subite témoigna l'effroi involontaire que leur inspira l'arrivée imprévue de ces hommes de la loi. L'étonnement de Martin fut grand aussi; mais sa figure néanmoins n'exprimait aucune crainte: « L'homme qui n'a rien à se reprocher n'a rien à redouter, » était sa maxime favorite:

— Cet appareil, monsieur, dit-il en souriant au schouteth, ferait croire qu'un coupable se trouve dans ma maison.

— J'ose espérer, maître Martin, que les démarches que nous sommes obligés de faire seront infructueuses pour le découvrir ici.

Valck ne comprit rien à ces paroles vagues du magistrat, qui, par égard pour la réputation si bien établie de probité dont Martin avait toujours joui, tâchait de rendre le moins douloureux que possible l'accomplissement de ses pénibles fonctions. Il invita avec douceur les femmes à se retirer; et après qu'elles furent sorties de la chambre, tremblantes et agitées d'un affreux pressentiment, il engagea avec bonté Martin à s'asseoir et à lui répondre avec calme.

— Serais-je par hasard moi-même le coupable que vous cherchez, monsieur? demanda celui-ci d'un ton tranquille.

— Le ciel permette que non, répondit le schouteth, visiblement ému.

Et en même temps il tira de sa poche quelques papiers parmi lesquels il en choisit un qu'il présenta à Martin après l'avoir plié trois ou quatre fois sur lui-même de manière à n'en montrer que deux lignes d'écriture suivies de la signature de Martin Valck:

— Maître Martin, reconnaissez-vous cette écriture? lui demanda-t-il.

Le fabricant regarda pendant quelques instans les fatales lignes; puis relevant la tête avec dignité:

— Je ne sais où mon aveu me peut conduire; mais devant Dieu et ses saints, si mes yeux ne me trompent, cette écriture est bien la mienne.

— Et celle-ci, reprit le magistrat en exhibant un second papier, la reconnaissez-vous aussi comme vôtre?

— En vérité, je crois que c'est encore ma main qui l'a tracée.

— Maître Martin, je remplis un bien triste devoir aujourd'hui. Que Dieu et ses saints vous soient en aide! Au nom de la loi et de monseigneur notre duc, je vous ordonne de me suivre.

— Moi!..... moi, vous suivre? s'écria le malheureux Valck en jetant tour à tour un regard d'étonnement sur le magistrat, sur les papiers mystérieux et sur les hallebardiers, comme s'il eût douté qu'il fût éveillé. Moi, vous suivre!..... mais quel crime ai-je donc commis?..... Ces papiers que contiennent-ils donc?..... comment vous sont-ils parvenus?..... Montrez-les moi encore, je vous en conjure, monsieur; que je sache au moins ce qu'ils renferment.....

Pendant que Martin intercédait ainsi auprès du magistrat, celui-ci se sentit forcé de détourner la tête pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux; car malgré les témoignages en quelque sorte manifestes de culpabilité qu'il tenait à la main, le digne schouteth ne pouvait s'abandonner à l'idée de trouver un infâme faussaire dans un homme jusqu'alors irréprochable, jusqu'alors entouré de l'estime et

(1) Le procureur du roi à cette époque.

de la confiance de tous ses concitoyens, et dont la femme et les deux filles passaient à juste titre pour des modèles de toutes les vertus réunies.

Il n'eut pas la force de répondre au malheureux père, et fit un signe à ses sbires, qui entourèrent aussitôt le malheureux Martin.

— Ma conscience ne me reproche aucune mauvaise action, dit celui-ci. Marchons, messieurs, marchons; le ciel en qui je place toute ma confiance ne m'abandonnera pas.

Une foule immense l'attendait à la porte de sa maison. Mille émotions diverses, mais toutes déchirantes, venaient à la fois assaillir son âme; sa figure conserva cependant, au milieu de la multitude qui se ruait compacte et bourdonnante sur son passage, cette expression de dignité qu'il est impossible au crime de feindre jamais complètement. Quelques instans après l'infortuné avait passé le seuil du sombre *Steen* (1), dont les lourdes portes en se refermant sur lui lui donnaient désormais pour séjour un lieu horrible, où chaque jour la torture arrachait des cris atroces à la douleur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Pendant les huit jours qui suivirent l'arrestation de Martin Valck, son procès fut instruit et poursuivi avec un empressement égal à l'impatience qu'éprouvaient tous les honnêtes gens de voir éclater l'innocence du vertueux industriel. Malheureusement pour lui, l'instruction de la procédure mit au jour des preuves de culpabilité tellement accablantes que dès le commencement de cette affaire, l'issue fatale n'en était déjà que trop facile à prévoir. Ses nombreux amis demeuraient interdits; ils ne savaient comment se rendre compte de ce qu'ils entendaient au tribunal. Toutefois, quelque évident que leur parût le délit, ils espéraient avec confiance que le procès ne se terminerait pas sans qu'un incident imprévu ne vînt faire tomber l'accusation. Quant au peuple, qui ne voit que ce qu'il voit, qui n'entend que ce qu'il entend, il plaignait bien encore le prévenu, mais il disait déjà : « C'est sûr, maître Martin a commis un faux. »

Dans la soirée du sixième jour, un jeune apprenti vint sonner à la maison de l'un des médecins les plus distingués que possédait alors notre ville d'Anvers. La commission dont il était chargé devait être bien pressante, car pendant que de la main gauche il tirait la sonnette à l'arracher, il donnait de l'autre de violens coups de poing sur la porte :

— Vite, vite! cria-t-il au médecin qui s'était empressé de venir lui ouvrir; vite, vite! mon maître est sur le point de rendre l'âme. Sa femme m'envoie vers vous pour vous prier d'accourir à l'instant.

— Et le nom et la demeure de votre maître, mon garçon?

— Tiens! est-ce que vous ne connaîtriez plus maître Gérard Van Spiel, dans la rue Haute?

— Gérard Van Spiel! reprit tout bas le docteur, le ciel soit loué! Allez, mon ami, allez dire à dame Marguerite que dans une minute je serai auprès de son mari.

Le médecin rentra dans la maison, prit son chapeau et sa canne, et sortit précipitamment en se répétant mille fois en marchant : « Dieu soit loué! Dieu soit loué! »

Quelques instans après il arriva chez maître Van Spiel, qu'il trouva attaqué d'une fièvre brûlante tellement intense qu'elle lui ôtait entièrement l'usage de la raison.

Depuis nombre d'années le docteur connaissait les deux cousins; il était même lié de l'amitié la plus étroite avec Martin Valck, et malgré les témoignages les plus désespérans qui s'élevaient contre celui-ci, il persistait toujours à le regarder comme victime d'une infâme trahison adroitement cachée. Si donc il remerciait le ciel de l'incident qui l'amenait auprès de Van Spiel, c'était qu'il connaissait le caractère jaloux, haineux et vindicatif de ce dernier; il le savait capable de tout dans un accès de violence, dans un désir de vengeance. Il faut dire cependant que l'honnête disciple d'Hippocrate, dans la crainte de se rendre coupable d'un jugement téméraire, avait repoussé loin de lui tout soupçon injurieux pour maître Gérard; mais au moment de se trouver face à face avec lui, ce soupçon se montra à son esprit avec tant de force qu'il crut y voir une inspiration du ciel.

Après avoir administré au malade les premiers soins que réclamait sa situation, il fit sortir tout le monde de la chambre et demeura seul au chevet du lit. Vainement il adressa de temps en temps des questions à Gérard; celui-ci ne parut pas même les comprendre : son esprit était visiblement en proie à une violente agitation; il murmurait, mais sans desserrer les dents, des paroles confuses dont il était impossible au docteur de distinguer une seule. Après une heure d'attente, ce dernier se pencha sur le lit, et approchant sa bouche de l'oreille de Gérard, il prononça lentement et d'une voix sourde le nom de Martin Valck. Ce nom produisit sur Van Spiel un effet électrique; il se dressa sur son séant :

— Martin Valck! Martin Valck! s'écria-t-il avec fureur. Qui ose me parler de mon cousin?..... Tais-toi, femme, je ne veux pas qu'on me parle encore de lui. Par le diable! je ne le veux pas, entends-tu, Marguerite?

En disant ces paroles, ses yeux étaient hagards, sa bouche bavait, ses mains se crispaient avec rage. Il demeura dans cette attitude effrayante pendant plusieurs instans, puis ses forces l'abandonnèrent; il ferma les yeux, sépara ses mains et retomba dans son premier accablement en disant d'une voix étouffée :

— Qu'importe?... les morts ne sortent pas du tombeau...

— Dieu le permet quelquefois, maître Gérard, dit le docteur en se penchant encore sur le malade.

Celui-ci bondit : une convulsion nerveuse s'empara de lui; une sueur froide l'inonda subitement. Il ne pouvait tenir ouvert ses yeux, qu'agitait un clignotement effrayant; de sa poitrine sortait un râle semblable à celui d'un homme qu'on étrangle. Il paraissait faire de violens efforts pour se soulever, pendant qu'une main invisible semblait s'appesantir sur lui. Les souffrances de Gérard en ce terrible moment pouvaient donner une idée de celles d'une âme damnée. En vain le docteur essaya-t-il encore à différentes reprises de le faire parler; il ne put plus lui arracher une seule parole.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le lendemain, le malheureux Martin Valck, déclaré coupable de faux en écriture, fut exécuté sur la grande place de la ville. Il marcha au supplice accompagné de son ami le docteur, qui lui répétait de temps en temps :

— Aie bon courage, mon brave Martin; Dieu ne nous abandonnera pas.....

Debout sur l'échafaud, le condamné, conservant tout le calme de son âme, dit à la foule qui couvrait la place

— Mes amis et vous tous bourgeois d'Anvers, je meurs innocent de l'action criminelle dont je suis accusé. Vous devez me croire, car vous savez que j'ai toujours été trop bon catholique pour oser mentir au moment de

(1) C'est ainsi qu'on appelait la prison de la ville.

comparaître devant le tribunal de Dieu. Que sa sainte volonté s'accomplisse!..... Priez tous pour moi.....

Cette fois, le peuple eût volontiers consenti à se voir privé du dénoûment de ce drame lugubre en voyant la corde se casser, — accident qui, d'après les coutumes de l'époque, faisait grâce de la vie au patient.—La foule priait, pleurait, et le malheureux Valck fut pendu.

Peu d'instans après l'exécution, le corps de Martin fut détaché de la potence; mais au lieu d'être transporté au *champ du gibet*, où l'on suspendait ordinairement les cadavres des suppliciés pour servir de pâture aux corbeaux et de leçon de morale en action pour les bons bourgeois, il fut remis au docteur, qui avait obtenu des magistrats la faveur de rendre à son ami les honneurs de la sépulture. Le même soir une bierre suivie d'un petit nombre d'amis de Martin fut portée au couvent des pères récollets et enterrée dans un coin de leur cimetière.



Enterrement de Martin.

CHAPITRE QUATRIÈME.

La fièvre et le délire avaient, il est vrai, quitté Gérard Van Spiel; mais il était devenu si sombre, ses gestes étaient si brusques, ses paroles si saccadées, si incohérentes, que sa pauvre Marguerite avait peine à croire qu'il eût complètement recouvré la raison. Il cherchait toujours l'isolement, et paraissait vouloir s'arracher à lui-même comme il s'arrachait aux autres. Pendant des heures entières on le voyait assis, gardant le silence et passant sans cesse sa main sur son front pâle et incliné. Marguerite s'imaginait que c'était la mort tragique de son cousin qui frappait encore son esprit et lui donnait une douleur incessante que peut-être, croyait-elle, il s'obstinait à renfermer en lui-même.

Un soir que Gérard se trouvait seul avec elle et qu'il était plus soucieux encore que d'habitude, il se leva tout à coup et se plaçant en face de Marguerite :

— Femme, lui dit-il, quand j'avais la fièvre, il y a huit jours, tu m'as dit que les morts pouvaient sortir de leur tombeau; qu'as-tu voulu dire par ces mots?

— Sainte Vierge! répondit la pauvre épouse toute tremblante, jamais semblables paroles ne sont sorties de ma bouche. Sans doute, mon cher Gérard, que c'est dans ton délire que tu auras cru les entendre.

— Bien vrai, femme, que tu ne me les as pas dites?

— Par ma sainte patronne, je vous le jure.

Maître Gérard se rassit et parut un peu plus calme; mais un instant après :

— Marguerite, reprit-il, m'as-tu quitté un seul moment, cette nuit-là?

— Pendant une demi-heure environ; le docteur l'a exigé..... il voulait.....

— Et pourquoi lui avoir obéi? interrompit Gérard d'un ton brusque et plein de colère...... Docteur du diable! continua-t-il en se promenant à grands pas dans la chambre, les bras croisés sur sa poitrine, pourquoi m'avoir dit cela? je veux le savoir..... Je ne crains pas les morts, moi; que m'importe qu'ils sortent de la terre!.....

Malgré le ton d'assurance qu'affectait Gérard, il était facile de voir qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

— Mais, mon cher Gérard, se permit de répéter sa femme en suivant d'un regard d'effroi les mouvemens presque convulsifs de son mari, sans doute que dans ton délire.....

— Tais-toi, tais-toi, Marguerite. J'ai été en délire, c'est vrai; mais ces paroles ne sont pas une vaine erreur : je les ai entendues retentir à mes oreilles aussi distinctes que celles qui sortent en ce moment de ma bouche; elles ont

été prononcées clairement, te dis-je..... Mais je saurai forcer le docteur à s'expliquer.

— Sainte Vierge! dit doucement la pauvre Marguerite en se cachant la tête dans ses deux mains et en pleurant amèrement.

Gérard se jeta sur sa chaise et garda pendant quelques minutes ce sombre silence qui précède le suicide; puis, comme se réveillant en sursaut : « Et si ce n'était pas lui qui eût prononcé ces paroles, se dit-il en lui-même..... Malédiction! ce serait donc une voix du ciel!..... » Cette terrible pensée l'arracha à la stupeur où il était plongé; il se leva brusquement et sortit de la maison comme poussé pas une impulsion irrésistible. L'expression de sa figure était tellement effrayante que sa pauvre femme n'osa pas même le suivre pour lui demander où il allait.

C'était vers la maison du docteur qu'il dirigeait ses pas.

CHAPITRE CINQUIÈME.

A la vue de l'honnête médecin, dont le regard vif semblait lire dans le cœur de ceux sur qui il le fixait, Gérard sentit un frisson fiévreux parcourir toutes ses veines. Il avait l'air d'un coupable devant son juge.

— Eh bien! maître Gérard, nous nous portons bien aujourd'hui?..... Que puis-je faire pour votre service.

— Merci, docteur, merci, répondit Gérard en balbutiant; oui, très-bien..... sans doute..... plus de fièvre..... je suis guéri... N'est-ce pas, — ajouta-il en riant, mais d'un rire forcé et niais, — n'est-ce pas, docteur, que c'est singulier qu'un homme en délire?..... Tu m'as dit bien des choses cette nuit-là, docteur.

— Eh! mais sans doute, répliqua celui-ci avec indifférence; mais vous ne pouviez me comprendre.

— Si, si, — dit Gérard, qui se tournait sur sa chaise, bourrelé par l'impatience d'aborder l'objet sur lequel il voulait s'éclairer et ne savait comment s'y prendre sans trahir le trouble qu'il s'efforçait de cacher, — j'ai très-bien entendu ce que vous m'avez dit, et si je suis venu vous trouver ce soir, c'est pour savoir ce que vous avez voulu signifier par certaines paroles.

— J'écoute, maître Gérard Van Spiel, j'écoute, dit le médecin en fixant sur celui qui parlait un regard perçant.

— Voyez-vous, docteur, il y a de méchantes langues qui osent attaquer les réputations les mieux établies : la mienne est invulnérable, vous le savez?....

— Et qui songe à y porter la moindre atteinte, maître?

— Personne ne l'oserait, je le sais; mais enfin, docteur, pourquoi m'avez-vous dit que les morts peuvent sortir de leurs tombeaux?

— Maître Gérard veut-il rire, ou la fièvre le reprend-elle?

— Je n'ai nulle envie de plaisanter, et je me porte très-bien, reprit celui-ci d'un ton où régnaient en même temps la colère et l'effroi. Ces paroles, les avez-vous dites, oui ou non?

— Ah! ah! maître Van Spiel, vous aviez bien raison de dire, il n'y a qu'un instant, que c'est bien singulier qu'un homme en délire.

Gérard, prenant ces mots pour une réponse négative donnée à sa dernière question, se pressa le front de la main gauche, tandis que l'autre se crispait convulsivement sur son genou : « C'était donc une voix du ciel! » se dit-il.

Un silence de quelques minutes s'établit entre les deux interlocuteurs; Gérard le rompit le premier :

— Mon cher docteur, reprit-il en se donnant une attitude en apparence plus aisée, croyez-vous que les morts puissent en effet quitter leur sombre demeure? Vous comprenez..... ce n'est qu'un enfantillage que cette question..... Quand on vit honnêtement, on n'a rien à craindre des revenans, en supposant qu'il puisse y en avoir..... Croyez-vous aux revenans, vous, docteur?

— Eh!..... je ne dis pas oui et je ne dis pas non, répliqua celui-ci en donnant à sa figure une expression qui était plutôt celle de la croyance que celle du doute; cela s'est vu, maître, cela s'est vu plus d'une fois. On assure que des personnes enterrées depuis plusieurs jours sont revenues à la vie. Dieu est tout-puissant! Mais comme vous dites, il n'y a là rien qui doive effrayer celui qui n'a rien à se reprocher.

Pendant ce petit monologue du docteur, la physionomie de Gérard s'était entièrement décomposée : il ramenait ses pieds sous sa chaise, serrait ses bras contre son corps tremblant; il ressemblait au malheureux qu'un horrible instrument de torture va saisir de ses griffes de fer.

— Ah! ah! dit-il en s'efforçant de rire pendant qu'une pensée terrible lui brûlait la tête, tu crois donc aussi aux revenans?..... Ah! je te croyais moins superstitieux, docteur..... Chimères que tout cela; conte de vieilles femmes, docteur.

— Je ne dis pas oui, je ne dis pas non, répondit une seconde fois celui-ci; qui verra croira. Pour moi, je prie le bon Dieu de ne pas permettre aux morts de venir troubler mon sommeil.

Gérard sortit de la maison du médecin, traversa les rues avec une agitation affreuse : il marchait très-vite et tournait à chaque instant la tête comme s'il eût craint qu'un spectre le suivait pour l'arrêter : « C'était donc une voix du ciel!..... Qui verra croira!..... Cela s'est vu parfois!..... Dieu est tout-puissant! » se répétait-il mille fois. Rentré chez lui, tremblant, défait, suant à grosses gouttes, il se jeta sur son lit sans vouloir répondre un seul mot à la pauvre Marguerite ni prendre aucune nourriture. Il passa une de ces nuits que ceux-là seuls peuvent comprendre à qui la souffrance a blanchi les cheveux en quelques heures.

CHAPITRE SIXIÈME.

Il venait à peine de se lever, quand le jour fut venu, que sa femme lui présenta une lettre qu'un homme inconnu lui avait remise à l'instant même. Gérard l'ouvrit machinalement et manqua de tomber à la renverse en y jetant les yeux. C'était l'écriture de son cousin Valck, et, chose prodigieuse! elle était toute fraîche encore, plusieurs lettres même étaient encore mouillées : « Ah! c'est donc le diable qui s'en mêle! » s'écria-t-il. Et il se sentit dans le gosier une sécheresse brûlante; ses dents claquaient, ses jambes flageolaient et ses yeux se couvraient d'un épais nuage : il se laissa tomber sur son lit comme si une apoplexie foudroyante l'eût frappé.

Ce ne fut que longtemps après qu'il revint à lui et qu'il regarda de nouveau le fatal billet : « Que le ciel me soit en aide! dit-il, c'est bien de la main de Martin..... Comment cela se peut-il?..... Pendu!..... enterré!..... Serait-il donc sorti réellement de la tombe! Voyons ce qu'il me veut. »

Et il lut ce qui suit :

« Mon cousin,

» Vous savez qui de nous deux est coupable du crime pour lequel j'ai été pendu injustement le 9 de ce mois..... Je ne veux pas votre perte, mais je veux reparaître au milieu de mes concitoyens et jouir comme autrefois de leur

estime, de leur amitié; je ne veux pas que ma pauvre femme meure de douleur. Dieu est juste et tout-puissant, mon cousin : il permet quelquefois que les morts ressuscitent..... Je vous livre à votre conscience : écoutez sa voix !

» Votre cousin,

» MARTIN VALCK.

» 28 octobre 1690. »

L'effet que ces lignes produisirent sur Gérard serait impossible à décrire : son sang s'était figé dans ses veines ; les yeux cloués sur la foudroyante lettre qu'il avait à la main, il se tenait immobile comme une statue. Marguerite, revenue auprès de lui, crut, et non sans raison, à le voir ainsi, qu'un accès de délire l'avait repris.

— O mon Jésus! pauvre Gérard, qu'est-il donc arrivé?..... Est-ce encore la fièvre?.....

— Ah ! tu me crois donc fou? s'écria-t-il avec rage : tu te trompes, femme, il n'y a rien, entends-tu? qui doive m'inquiéter. Il n'y a rien, te dis-je, j'ai toute ma raison; je suis malade, voilà tout; laisse-moi.

Une heure après, le médecin, que Marguerite avait fait appeler en dépit de la défense de son mari, se trouvait près du lit de Gérard.

— Maître Van Spiel, lui dit-il en lui tâtant le pouls, c'est encore cette méchante fièvre ; il faut qu'il y ait une cause qui ait provoqué son retour.

— Une cause... une cause?..... Que voulez-vous dire? demanda brusquement le malade, cherchant à feindre un sang-froid que le docteur jugea sans peine n'être que factice.

— Eh! mais c'est au malade à instruire à cet égard son médecin : nous voyons un peu dans le corps, mais il ne nous est pas donné de rien lire dans l'âme..... Un chagrin, une inquiétude par exemple peuvent souvent devenir des causes premières, *causæ efficientes* : cela se voit chaque jour. Tenez, maître, nous sommes seuls, nous pouvons parler confidentiellement; voulez-vous que je vous parle franchement?

— Parlez, dit Gérard, dont l'agitation croissait à chaque parole du docteur.

— Eh bien! je parierais que vous craignez les morts.....

— Moi, moi, que je les craigne! Nullement, voyez-vous, docteur. Si je vous en ai parlé hier, c'était par badinage..... Et pourquoi m'inquiéteraient-ils? suis-je coupable par hasard, moi? Je ne veux pas qu'on me parle encore de mon cousin.....

— De votre cousin, répliqua le docteur lentement et en appuyant sur chaque syllabe, de votre cousin?..... Mais je n'ai point prononcé son nom.

— Je ne veux pas qu'il en soit encore jamais question en ma présence! s'écria Gérard en fureur.

— Vous voulez donc l'oublier, ce pauvre Martin?

— Eh! que m'importe sa mémoire?..... Un pendu!..... un.....

— N'achevez pas, malheureux! dit le docteur avec force, votre cousin était un honnête homme, entendez-vous, maître Gérard?..... La justice humaine l'a condamné, c'est vrai; mais la justice de Dieu aura son tour, et celle-là ne saurait se tromper jamais. Le vrai coupable sera connu bientôt, maître, et suspendu au même gibet auquel fut attaché Martin Valck, et celui-ci assistera vivant au supplice de son infâme calomniateur.

— Il a donc quitté la tombe? demanda Gérard en balbutiant.

— Je vous l'ai déjà dit, un pareil miracle s'est vu plus d'une fois, répondit le docteur non plus de ce ton de doute avec lequel il avait prononcé la veille ces mêmes paroles, mais d'un ton qui respirait à la fois une sorte d'inspiration, la menace et l'indignation.

Peu après il sortit de la chambre, et Van Spiel, resté seul, demeura livré à d'horribles terreurs.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Les trois jours suivans furent pour Gérard trois siècles d'agonie pendant laquelle il ne tenait à la vie que par l'effroi que lui inspiraient d'épouvantables images. Sa malheureuse Marguerite se persuada enfin que son mari avait complètement perdu l'esprit, et déjà le bruit commençait à s'en répandre dans tout le quartier : « Le pauvre homme, disait-on, il est fou : c'est sans doute la mort tragique de son cousin qui a produit cet effet sur lui. » Le soir du troisième jour, Van Spiel se tenait debout sur le seuil de la porte de sa boutique; tout à coup un homme s'approche de lui en demandant :

— Gérard Van Spiel, le connaissez-vous, mon bourgeois?

— C'est moi-même.

— Bien; c'est donc pour vous ceci, dit l'homme en lui remettant une lettre.

— De qui vient-elle?

— Que sais-je, moi? du diable peut-être, répondit le bourru messager en s'en allant.

Gérard, tremblant d'effroi, rentra dans la maison, prit la lumière placée sur la table à laquelle travaillait Marguerite, monta dans sa chambre, ouvrit le papier et reconnut encore l'écriture de Martin :

« Mais il vit donc? mais il est donc ressuscité?.... » s'écria-t-il en froissant la missive entre ses doigts crispés. Ses forces furent sur le point de lui manquer; il chancelait comme un homme ivre et ne se sentit point le courage de jeter les yeux sur la fatale lettre. Ce ne fut que longtemps après, qu'ayant recouvré un peu de calme, il put lire ces lignes :

« Eh! bien, mon cousin, votre conscience ne vous fait-elle pas souffrir une horrible torture? résisterez-vous encore longtemps à ses cris? Ne voulez-vous pas proclamer mon innocence? Prenez garde, mon cousin; si vous ne parlez, la justice de Dieu ne tardera pas à se faire entendre. »

Le trouble qui s'empara alors du fabricant de cuir doré ne le quitta plus; il renonça au travail, ne parlait plus que rarement et toujours par monosyllabes. Tantôt il marchait, courait dans la maison, tantôt il demeurait immobile sur une chaise des heures entières. Son sommeil était horriblement agité : il rêvait presque chaque nuit à haute voix et parlait de justice, de magistrats, de torture, de Dieu, de gibet; quelquefois il se croyait entouré de spectres hideux, et s'imaginait voir devant lui son cousin Martin Valck. Sa pauvre Marguerite était au désespoir, et les voisins, témoins de la conduite de son mari, n'avaient plus aucun doute sur la folie de Gérard.

Trois semaines s'écoulèrent, et régulièrement, de cinq jours en jours, Van Spiel reçut une lettre écrite de la main de son cousin. Cet effroyable mystère le jeta enfin dans un état tel que plus d'une commère ne se contentait plus d'assurer que maître Gérard avait perdu la raison, mais soutenait qu'il était possédé du malin esprit et qu'il fallait l'exorciser.

Un matin, quelques instans après avoir reçu encore une lettre, Gérard descendit dans sa boutique, où se trouvaient réunies, en comité intime, une douzaine de femmes du quartier, devisant sur le compte de celui-ci, de celle-là, médisant de tout le monde et faisant mille commentaires sur l'état

moral du maître du logis. A l'aspect imprévu de celui-ci, tout le parlement fut effrayé comme un faible troupeau à la vue du loup. La figure du malheureux était en effet d'un caractère à produire une terreur panique très-légitime : sa bouche écumait, ses yeux semblaient sortir de leur orbite, et deux ou trois vieilles commeres crurent voir ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Gérard, mon cher Gérard, qu'y a-t-il donc? s'écria Marguerite en élevant ses bras vers le ciel.

— Ce qu'il y a, femme, s'écria celui-ci d'une voix beuglante, ce qu'il y a?..... Vous le saurez bientôt, et alors.....

Il n'acheva pas la phrase, et se frayant un passage à travers les rangs compactes des commères, il se jeta dans la rue.

— Sainte Vierge Marie! il est fou, disait l'une.

— Hélas! ma chère voisine, je crains bien que ce ne soit le diable qui..... disait l'autre.



La terreur de maître Gérard.

— Que Dieu vous protége, pauvre Marguerite!

— Il va se pendre, c'est sûr.

— Ou se jeter dans l'Escaut.

Revenues enfin de leur premier émoi, toutes se précipitèrent dans la rue pour crier après le fou ou le possédé et inviter les bons bourgeois à le retenir.

CHAPITRE HUITIÈME.

Il était trop tard. Van Spiel avait disparu.

Il était dix heures du matin.

Un misérable, accusé d'avoir commis un de ces assassinats dont les détails ont un intérêt irrésistible pour le peuple, comparaissait en ce moment devant les magistrats appelés à le juger. La foule s'étouffait, s'écrasait dans l'enceinte du tribunal, écoutant toutefois avec le silence le plus profond l'éloquent orateur chargé de la défense du prévenu. Il touchait à la partie la plus animée, la plus pathétique de son discours lorsque tout à coup il fut interrompu par les cris d'un homme qui, pour fendre la foule, distribuait à gauche et à droite de vigoureux coups de poing et de coude :

— Place! place! hurlait-il, qu'on me laisse passer; je veux parler aux juges..... Monsieur le schouteth, ordonnez qu'on me laisse approcher de vous.

La multitude s'ouvrit quoique avec peine devant ce furieux, qui parvint enfin à se poser en face des magistrats :

— Hallebardiers! faites sortir cet homme, dit le schouteth en se levant.

— Par l'enfer! vous m'écouterez parler; j'ai des choses horribles à vous dire.

— Et que pouvez-vous avoir d'assez important à révéler pour oser troubler ainsi cette auguste assemblée?

— J'ai à vous apprendre que mon cousin Valck, que vous avez fait pendre il y a un mois, est ressuscité.

— Cet homme est fou, dit le président en se tournant vers ses collègues..... Hallebardiers!.....

— Écoutez-moi, écoutez-moi, juges; car, devant Dieu! je vous jure que Martin Valck est vivant.

Il y avait dans la voix de Gérard Van Spiel un ton si saisissant de conviction que les magistrats demeurèrent interdits :

— Et comment le savez-vous? demanda le schouteth.

— Il m'a écrit six lettres; les voilà, regardez, dit Van Spiel en tirant de sa poche une liasse de papiers qu'il jeta sur la table des juges :

— Mais, mon ami, vous êtes.....

— Fou; n'est-ce pas que c'est là ce que vous voulez me me dire?..... Eh bien!..... non, par l'enfer! je ne le suis pas; j'ai toute ma raison, aussi bien que vous tous. Savez-vous ce que je suis?..... un misérable, un meurtrier, un infâme que le remords torture, déchire plus que ne sauraient le faire tous vos instrumens de supplice. Vous avez condamné injustement mon cousin, et Dieu l'a rendu à la vie : le crime dont vous l'avez cru coupable, c'est moi, oui, moi, Gérard Van Spiel, qui l'ai commis. Maintenant vous savez tout; enchaînez-moi, condamnez-moi et que justice soit faite.

L'aveu effrayant que le coupable venait de faire produisit une sensation profonde sur la foule et une bien plus vive encore sur les magistrats qui avaient été les juges de Martin Valck. Un seul d'entre eux s'obstinait à traiter d'extravagances tout ce que Gérard venait d'avancer et dit tout haut à ses collègues ·

— Mais vous voyez que cet homme est complètement fou.....

— Il ne l'est pas, il ne l'est pas, cria une voix dans l'auditoire, et tout ce qu'il a révélé est très-vrai.

— Au nom de la loi et de monseigneur notre duc, que celui qui vient de parler se présente devant nous, dit le schouteth.

La foule s'ouvrit une seconde fois et laissa passer celui qui avait attesté la vérité de la révélation surprenante de Gérard : c'était le brave docteur. La vue de cet excellent citoyen, connu de tout le monde, produisit un effet qu'on ne saurait décrire :

— Que signifie ce mystère? lui demanda le schouteth d'une voix vivement émue.

— Ce que cet homme vous a avoué est vrai, magistrats; ce n'est point la folie mais le remords qui le fait parler. Induits en erreur, vous condamnâtes à la mort le malheureux Martin Valck, et Dieu, dans sa bonté infinie, a permis qu'il fût sauvé. Seulement il n'est pas juste de dire, comme le croit maître Van Spiel, que mon ami ressuscita du tombeau.

— Et comment revint-il à la vie? demanda le magistrat.

— Dieu se servit de moi pour opérer ce prodige. Vous savez, messeigneurs, que vous m'accordâtes la faveur de visiter mon ami dans sa prison, même de l'accompagner quand il marcha au supplice. Me trouvant auprès de lui quelques instans avant qu'on vînt le prendre pour le conduire au gibet, je conçus une idée qui sans doute me fut inspirée par le ciel. Je me souvins tout à coup de l'histoire d'un grand personnage d'Angleterre qui, condamné également à périr par la corde, fut sauvé par un médecin son ami. Je conjurai Martin Valck de me permettre d'employer en sa faveur le même moyen auquel le médecin anglais avait eu recours; il y consentit. Me mettant aussitôt en besogne, je lui pratiquai dans la trachée-artère, un peu au-dessous du larynx, une légère incision destinée à laisser pénétrer jusqu'aux poumons une quantité d'air très-petite à la vérité, mais suffisante toutefois pour y conserver un faible reste de vie pendant tout le temps que le malheureux devait demeurer suspendu à la potence. L'opération fut couronnée d'un succès complet, parce que Dieu avait résolu de sauver maître Martin. Détaché de la corde, et d'après votre consentement remis entre mes mains, mon ami respirait encore, mais si faiblement qu'en le voyant, magistrats, vous eussiez tous assuré que son corps n'était plus qu'un cadavre. Plaçant ma confiance au ciel, j'eus recours à toutes les puissances de mon art, et je réussis si heureusement que dès le lendemain le brave Martin se trouva tout à fait hors de danger.

— Miracle ! miracle ! cria la foule en battant des mains.

— Mais que signifient ces lettres? demanda le schouteth.

— Le ciel, reprit le docteur quand le silence fut un peu rétabli dans l'auditoire, le ciel, après avoir sauvé l'innocent, nous permit encore de découvrir le vrai coupable. J'étais intimement convaincu, moi, que Martin n'avait point commis le crime dont l'accusation l'avait conduit devant vous. Qui donc pouvait avoir combiné avec autant d'habileté que de scélératesse la perte de mon ami? Cette question, que je me renouvelais mille fois par jour, me fit enfin songer à son cousin Gérard, que je savais être un méchant homme et un ennemi mortel de Martin. Quelques paroles qu'il prononça involontairement en ma présence dans un accès de fièvre me confirmèrent encore davantage dans mes soupçons. Quand mon ami fut revenu à la vie, je l'engageai à écrire mystérieusement à celui que je soupçonnais l'auteur du crime afin d'exciter le remords dans son cœur et le forcer ainsi, sinon à se présenter devant vous, magistrats, pour avouer son forfait, du moins à proclamer par des moyens quelconques l'innocence de son cousin. Vous voyez que notre attente a été complètement remplie. Maintenant remercions tous le bon Dieu et ses saints, et qu'un acte de réhabilitation rende à maître Valck l'estime et l'amitié que ses concitoyens lui ont toujours accordées.

— Bravo ! bravo ! excellent docteur ! cria-t-on de tous les côtés dans la salle. Allons chez maître Valck.

— Dieu soit loué !

— Au gibet le misérable calomniateur !

— Chez Valck !.....

— Chez Valck !.....

— Oui, oui, bourgeois, dit le docteur, allons rendre le brave Martin à sa famille et à ses nombreux amis.

La séance fut suspendue; les juges et le peuple suivirent le docteur, qui les conduisit à sa maison. Martin parut au milieu de la multitude et fut porté par elle comme en triomphe jusque auprès de son épouse et de ses deux filles.

Le lendemain Gérard Van Spiel fut suspendu à la même potence qui avait servi à l'exécution de son cousin, et le peuple en voyant son supplice dit :

— Oui, le ciel est juste.

FÉLIX BOGAERTS.

DESTINÉES DE QUELQUES MUSICIENS.

Chose singulière! la musique, l'art le plus libre et le plus flexible dans ses allures, le plus insaisissable et le plus indéterminé dans son expression, est celui qu'à toutes les époques l'on a tenté le plus d'asservir et de pétrifier dans sa théorie, d'immobiliser et de stéréotyper dans ses formes. C'est aussi dans le sein de cet art, le plus propre et le plus spécialement destiné à unir les hommes dans de communes sympathies, que des querelles ardentes se sont élevées sans cesse à l'apparition des plus grands génies.

Je commencerai par Claude Monteverde, grand musicien du seizième siècle, un des inventeurs du drame musical, et qui opéra dans son art une des plus remarquables révolutions dont l'histoire puisse faire mention en substituant l'harmonie dissonante naturelle au système des

modes ecclésiastiques sur lesquels était fondée la tonalité. De cette manière, l'art musical, réduit jusqu'alors au genre diatonique, s'enrichit du genre chromatique et de la modulation. Cette hardiesse inouïe arma contre son auteur une foule de théoriciens : « Les musiciens, dit M. Fétis, » ne savaient pas pourquoi ils éprouvaient de grandes dif- » ficultés à solfier cette musique nouvelle par le mécanisme » de la solmisation du plain-chant, et ils s'obstinaient néan- » moins à faire usage de cette solmisation qui ne pouvait » s'y appliquer. Les embarras qu'ils rencontraient à chaque » instant, et dont ils ne pouvaient se rendre compte, aug- » mentaient leur mauvaise humeur; mais d'un autre côté » le public accueillait avec enthousiasme une *nouveauté* » qui lui procurait des sensations *nouvelles*. Malgré les » cris d'indignation poussés par les conservateurs des an- » ciennes doctrines, une multitude de jeunes artistes s'é- » lança dans la route que Monteverde venait d'ouvrir, » et leurs ouvrages offrirent de nombreux exemples de » l'emploi de l'harmonie et de la tonalité modernes. »

Je passe sur Handel et sur J.-S. Bach, qui n'ont pas été appréciés de leur temps, au rapport de leurs biographes, mais qui, par la nature même de leurs principales compositions, n'avaient pas eu à soutenir des luttes violentes contre l'opinion et le public.

Venons à Gluck. Je ne rappellerai pas aux lecteurs cette pitoyable guerre de quolibets, de méchantes saillies, de jeux de mots et de calembours, dans laquelle la frivolité française se signala si fort durant la lutte des Gluckistes et des Piccinistes; j'aime mieux leur rappeler avec quelle brutale inconvenance le plus grand musicien dramatique de son temps et de tous les temps fut attaqué par le plus grand écrivain sur la musique, historien et critique de génie, Forkel, dans une longue dissertation insérée au premier volume de la *Bibliothèque de musique*.

Quand un homme tel que Forkel s'égare ainsi par passion ou par défaut de compréhension, il est bien permis de demander à nos Aristarques de se tenir un peu plus en garde contre leurs jugemens. Mais laissons parler Gluck lui-même. Voici ce qu'il dit dans son épître dédicatoire de *Pâris et Hélène* : « J'osais me flatter qu'en suivant la » route que j'ai ouverte, on s'efforcerait de détruire les » abus qui se sont introduits dans le spectacle italien et qui » le déshonorent. Je l'avoue avec douleur, je l'ai tenté vai- » nement jusqu'ici. Les demi-savans, les docteurs de goût » (*i buongustai*), espèce malheureusement trop nombreuse » et de tout temps mille fois plus funeste au progrès des » arts que celle des ignorans, se sont déclarés contre une » méthode qui en s'établissant anéantirait leurs préten- » tions.

» On a cru pouvoir prononcer sur l'*Alceste* d'après » des répétitions informes, mal dirigées et plus mal exécu- » tées... C'est avec la même sagacité que, dans une ville » de la Grèce, on voulut juger autrefois à quelques pieds » de distance de l'effet de statues faites pour être placées » sur de hautes colonnes. Un de ces délicats amateurs qui » ont mis toute leur âme dans leurs oreilles aura trouvé » un air trop âpre, un passage trop dur ou mal préparé, » sans songer que dans la situation, cet air, ce passage, » étaient le sublime de l'expression et formaient le plus » heureux contraste. Un harmoniste pédant aura remarqué » une négligence ingénieuse ou une faute d'impression et » se sera empressé de dénoncer l'un et l'autre comme » autant de péchés irrémissibles contre les mystères de » l'harmonie. Bientôt après, une foule de voix se seront » réunies pour condamner cette musique comme barbare, » sauvage, extravagante. »

Puis il ajoute pour les exécutans : « Dans un ouvrage de » ce genre (il vient de parler d'*Orphée*), une note plus ou » moins soutenue, une altération de force ou de mouve- » ment, une appogiature hors de place, un trille, un pas- » sage, une roulade, peuvent ruiner l'effet d'une scène » tout entière. Aussi lorsqu'il s'agit d'exécuter une musique » faite d'après les principes que j'ai établis, la présence du » compositeur est-elle pour ainsi dire aussi nécessaire » que le soleil l'est aux choses de la nature; il en est l'âme » et la vie : sans lui tout reste dans la confusion et le chaos. » Mais il faut s'attendre à rencontrer ces obstacles tant » qu'on rencontrera dans le monde de ces hommes qui, » parce qu'ils ont des yeux et des oreilles, n'importe de » quelle espèce, se croient en droit de juger des beaux » arts..... »

Assurément je ne citerai pas ces paroles comme un modèle de modestie; mais un peu d'orgueil était sans doute permis à Gluck. Et puis on ne sait trop à quel point peut être poussé un homme qui a le sentiment de sa force lorsqu'il se voit sans cesse en butte au mauvais vouloir et quelquefois aux brutales impertinences de ceux qui prétendent s'ériger en juges; qui, parce qu'ils se trouvent en possession d'une réputation de chanteur ou d'exécutant, se croient obligés d'avoir une opinion et de la manifester avec la morgue d'un parvenu en renommée, au lieu de se borner à leur affaire d'interprète. Au reste, l'on ne sait ce qui serait advenu en France de Gluck et d'*Iphygénie en Aulide* si la reine Marie-Antoinette ne fût intervenue et n'avait forcé l'administration d'accepter ce chef-d'œuvre. Il est remarquable que les faveurs des princes ont été, pour plusieurs grands compositeurs, l'occasion du développement de leur génie :

« Les préjugés, les prétentions, la routine, dit l'abbé » Arnaud, le mauvais goût et les petits intérêts contrariés » réunirent contre Gluck les épigrammes et les hypothèses, » les intrigues et les calembours. Les uns ne voyaient » dans ses opéras que la vieille musique française renforcée, » les autres que la musique italienne bâtarde; les uns trou- » vaient son chant plat et commun, les autres velche et » baroque. On lui reprocha de manquer d'unité et de motif, » on alla même jusqu'à l'accuser d'être Allemand. Il lui » fut impossible de se corriger de tous ces vices-là; mais » tandis que les fins connaisseurs le déchiraient dans les » soupers, la plus grande partie des musiciens étrangers et » nationaux et des amateurs les plus distingués lui élevaient » une statue (1). »

De Gluck passons à Mozart.

C'est aujourd'hui un *genre* dans le monde parisien de parler sans cesse de Mozart, de ne jurer que par Mozart. Certes si quelque chose pouvait diminuer notre vénération pour ce grand nom, ce serait de voir de quelle manière on le prostitue, de quelles stupides idolâtries il est devenu l'objet. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où Mozart habitait Paris, un temps où on le laissait se morfondre et se geler dans les antichambres, un temps où on lui faisait entrevoir l'espérance d'arriver, lui aussi, à la scène, espérance qui toujours fut déçue, jusqu'à ce qu'enfin, dégoûté de Paris et de l'esprit français, il retourna dans son Allemagne. Et vous verriez, quoi qu'on en dise, qu'il en serait encore de même aujourd'hui si c'était à recommencer.

A la première représentation de l'*Alceste*, dont nous parlions tout à l'heure, Mozart se trouvait, seul peut-être capable de sentir une telle musique, au nombre des

(1) Journal de politique et de littérature, février 1777.

auditeurs. Outré de la froideur qu'avait montré le public, il ne put s'empêcher, en embrassant Gluck, dans un accès d'enthousiasme et d'admiration, d'accuser les Parisiens de barbarie : « Ils n'ont ni cœur ni entrailles, s'écria-t-il. « Dieu me préserve de jamais rien écrire pour eux! » En effet, comme on va le voir, il fut *préservé* de ce malheur.

Il est curieux de l'entendre lui-même parler du public d'il y a cinquante ans. Il écrivait à son père, de Paris, le 1er mai 1778 : « Ma symphonie est arrêtée par un autre » obstacle; mais ici je crois qu'il y a une autre cause, car » j'ai des ennemis à Paris comme partout ailleurs. C'est de » bon augure..... S'il y avait ici quelqu'un qui eût des » oreilles pour entendre, un cœur pour sentir et seule- » ment quelque idée de la musique, je me consolerais de » tous ces désagrémens; mais je suis parmi des *bêtes* » *brutes*, quant à la musique. Enfin je suis ici, il faut » que je m'y résigne. Dieu veuille que j'en sorte encore » avec un goût pur et sain! Je prie tous les jours l'Éternel » de me donner du courage, afin que je puisse me faire » honneur, ainsi qu'à la nation allemande, gagner beaucoup » d'argent et être en état de vous tirer de la triste position » où vous vous trouvez. »

Dans une lettre précédente, il parle d'un opéra en deux actes que l'on cherchait à lui procurer et qui devait être intitulé : *Alexandre et Roxane*. Puis il ajoute malicieusement : « Le baron de Grimm et moi, nous exhalons sou- » vent notre courroux musical; mais c'est entre nous, car » le puplic ne fait que crier : « *Bravo! bravissimo!* » et » claquer à se faire enfler les doigts. ».

Il revient ensuite sur son opéra dans une lettre du 14 mai de la même année : « Je recevrai, je crois, bientôt » le poëme de mon opéra en deux actes; il faudra » alors le présenter au directeur, M. de Vismes. Je ne » pense pas qu'il le refuse, car le sujet a été fourni par » Noverre, et de Vismes lui doit sa place. Noverre doit » aussi faire un ballet dont je ferai la musique. »

Mais il détruit bientôt (3 juillet) toutes ces espérances : « Vous avez sans doute remarqué que je ne me plais pas » ici; mais puisque j'y suis, toutes les répugnances sont » inutiles. Quant à un opéra, il est très-difficile de trouver » un bon poëme. Les anciens, qui sont les seuls bons, ne » conviennent plus aujourd'hui, et les nouveaux ne valent » rien..... Des deux opéras que je pourrais avoir, l'un, » *Alexandre et Roxane*, est en deux actes, mais le poëte » qui l'écrit est encore à la campagne; l'autre est en trois » actes, c'est le *Démophon* de Métastase, traduit en fran- » çais, entremêlé de chœurs et de danses, arrangé en un » mot pour le théâtre de Paris; mais de celui-ci, je n'en ai » pas encore pu avoir connaissance. »

Dès ce moment, il n'est plus question d'opéra. Les lettres suivantes nous montrent Mozart en Allemagne; il était entré au service de l'archevêque de Salzbourg, qui habitait alors Vienne. Cependant des difficultés s'élevèrent bientôt entre le musicien et son patron, et ils se séparèrent. Mozart (12 mai 1781) raconte cette aventure : « J'ai donné » ma démission le 9, d'après le conseil même de monsei- » gneur, qui, dans les audiences qu'il m'a données, m'a » dit : « *Cherche ailleurs si tu ne veux pas me servir* » *comme je l'entends.* » Il est naturel qu'ennuyé de toutes » ces dénominations de vaurien, polisson, gredin, mau- » vais garnement et autres, qui me sont octroyées journel- » lement, j'aie enfin mis à exécution le *cherche ailleurs.* »

A l'époque dont je parle, Mozart avait déjà écrit *Idoménée*. Mais avant de composer cet ouvrage, il reçut des propositions du baron Hériberg de Dalberg pour mettre en musique un opéra du baron lui-même. Il est curieux de voir Mozart réduit à discuter le prix de son travail et à marchander avec la lésinerie aristocratique : « Je m'engage, » écrit-il (24 novembre 1778), pour vingt-cinq louis d'or, » à écrire un monodrame, à demeurer ici pendant deux » mois, à tout mettre en ordre, à assister à toutes les ré- » pétitions, etc.; cependant avec cette condition que, » quelque chose qui arrive, je serai payé à la fin de janvier. » Je demande mes entrées au spectacle, cela va sans dire. » Voyez, monsieur le baron, voilà tout ce que je puis faire. » Si vous y faites attention, vous verrez certainement que » j'agis avec beaucoup de discrétion. Pour ce qui regarde » votre opéra, je vous assure que je voudrais de tout mon » cœur le mettre en musique; mais je ne pourrais, en vé- » rité, entreprendre ce travail pour vingt-cinq louis d'or : » vous l'avouerez vous-même, car en calculant modéré- » ment, il y aurait encore autant à faire que pour le mo- » nodrame..... Cependant, supposons que vous voulussiez » me donner cinquante louis d'or pour cet ouvrage : en » honnête homme, je vous en dissuaderais. Un opéra sans » chanteurs et sans chanteuses! que peut-on en faire? Du » reste, si pendant ce temps il paraissait qu'on pût l'exé- » cuter, je ne me refuserais pas, par amour pour vous, à » me charger de cette besogne, quoiqu'elle ne soit pas » médiocre, je vous le jure sur mon honneur. »

Voilà ce que Mozart était obligé d'endurer et de faire pour travailler et pour vivre. A la première représentation des *Noces de Figaro*, l'orchestre s'avisa de montrer de la mauvaise volonté et de jouer tout de travers. Outré de voir son ouvrage ainsi défiguré, Mozart court à la loge de l'empereur Joseph II. Celui-ci fit signifier à l'orchestre que, s'il ne jouait pas mieux, il l'enverrait en masse au *carcere duro*. Cette menace fit disparaître les difficultés comme par enchantement, et depuis lors les *Nozze* furent jouées avec un ensemble parfait.

On sait que ce même ouvrage, traduit en français, ne fut goûté que médiocrement à Paris. On y appelait Mozart *le grand faiseur de notes*, comme on y appelait Gluck *le grand hurleur*, comme on y appela plus tard Méhul *le tapageur*, etc. Mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est que Haydn, tout en admirant beaucoup Mozart, trouvait qu'il était allé trop loin dans le pittoresque et le fantastique. Mozart fantastique! dites cela aujourd'hui.

On parle beaucoup de l'universalité de la musique de Mozart, de l'admiration des Italiens pour cette musique. Il est peut-être curieux d'entendre à ce sujet l'auteur de la *Vie de Rossini*. Je cite ce qui suit à titre de renseignemens historiques : « Mayer, Paer et leurs imitateurs, cher- » chaient depuis longtemps à adapter le genre allemand au » goût italien, et comme tous les *mezzo termine*, plaisant » aux faibles des deux partis, ils avaient des succès flat- » teurs pour qui n'est pas difficile en admiration. *Mozart,* » *au contraire, comme tous les grands artistes, n'ayant* » *jamais cherché qu'à se plaire à lui-même et aux gens* » *qui lui ressemblaient*, *Mozart ne pouvait se flatter* » *de ne prendre la société que par les sommités : ce rôle* » *est toujours dangereux.* »

Que disait-on de Mozart en Italie vers l'an 1800? « Mo- » zart était un *barbare romantique*, voulant envahir la » terre classique des beaux-arts. *Il ne faut pas croire que* » *cette révolution, qui nous semble si naturelle aujour-* » *d'hui, se soit faite en un jour.* »

« Vers 1803, les triomphes de Mozart à Munich et à » Vienne vinrent importuner les *dilettanti* d'Italie, qui » d'abord refusèrent d'y croire. Un barbare venir moisson- » ner dans le champ des arts! On connaissait depuis long- » temps ses symphonies et ses quatuors; mais Mozart faire

» de la musique pour la voix ! On dit de lui ce que le parti » des vieilles idées dit en France de Shakspeare : « *C'est » un sauvage qui ne manque pas d'énergie ; on peut » trouver quelques paillettes d'or dans le fumier d'En- » nius. S'il eût eu l'avantage de prendre des leçons de » Zingarelli et de Paisiello, il aurait peut-être fait » quelque chose.* » Et il ne fut plus question de Mozart. »

Néanmoins, vers 1807, quelques Italiens de distinction, qui avaient entendu les ouvrages de Mozart à Munich, en reparlèrent avec chaleur, et l'on se décida à essayer une de ses pièces : « Les symphonistes italiens se mirent à tra- » vailler ; mais il ne sortait rien de cet océan de notes qui » noircissaient la partition de *cet étranger*. Il fallait d'a- » bord que tout le monde allât en mesure, et surout *entrât » et sortit* juste au moment prescrit. Les paresseux appe- » lèrent cela de la barbarie ; ce mot fut sur le point de » prendre, et l'on faillit renoncer à Mozart. Cependant » quelques jeunes gens riches que je pourrais nommer, et » qui avaient plus d'orgueil que de vanité, trouvèrent ridi- » cule pour des Italiens de renoncer à de la musique » comme trop difficile ; *ils menacèrent de retirer leur » protection au théâtre* où l'opéra allemand était en répé- » tition, et l'on donna enfin l'œuvre de Mozart. Pauvre » Mozart ! Des personnes qui se trouvaient à cette repré- » sentation et qui depuis ont appris à aimer ce grand » homme m'ont assuré n'avoir jamais vu de pareil chari-



Musiciens grotesques exécutant la musique de Mozart.

» vari. Les morceaux d'ensemble et surtout les finales pro- » duisaient une cacophonie épouvantable ; on eût dit un » sabbat de diables en colère. Deux ou trois airs et un » duetto surnagèrent au milieu de cet océan de cris discor- » dans et furent assez bien exécutés.

Le même soir il se forma deux partis. Le *patriotisme » d'antichambre*, qui est la plus grande maladie morale » des Italiens, se réveilla dans toute sa fureur et déclara » dans tous les cafés que jamais homme né hors de l'Italie » ne parviendrait à faire un bon air. Le chevalier M.... dit » alors avec cette mesure parfaite qui le caractérise : « *Gli » accompagnamenti tedeschi non sono guardie d'onore » pell canto, ma gendarmi.* »

» L'autre parti, guidé par deux ou trois jeunes militaires » qui avaient été à Munich, soutenait qu'il y avait dans » Mozart *non pas assurément des morceaux d'ensem- » ble*, mais *deux ou trois* petits airs ou *duetti* écrits avec » génie, et, mieux encore, écrits avec nouveauté. Les » gens à *honneur national* eurent recours à leur grand ar- » gument; ils déclarèrent qu'il fallait être *mauvais Italien* » pour admirer de la musique faite par un ultramontain. Au » milieu de ces cris, les représentations de l'opéra arrivèrent » à la fin, l'orchestre jouant plus mal chaque soir. Les gens » supérieurs dirent : « *Puisque le nom de Mozart excite » tant de haine, puisqu'on met tant d'acharnement à » prouver qu'il est médiocre, puisque nous lui voyons » prodiguer des injures qu'on n'a jamais adressées aux » Nicolini et aux Pucita* (les plus faibles compositeurs de » l'époque), *il serait bien possible que cet étranger eût » un coin de génie* (1). »

Les exemples deviennent plus frappans à mesure que nous approchons de notre époque. Ce sont toujours les mêmes souffrances, les mêmes luttes de la part des compositeurs ; les mêmes oppositions, les mêmes dédains de la part de la foule ; ce sont toujours les mêmes faits et la même *loi* ; mais plus nous avançons et moins l'on peut alléguer l'ignorance du public.

Weber écrivait de Dresde à son frère (2 décembre 1822) : « Il faut que je m'occupe d'affaires et que je laisse de côté » mon *Euryanthe*..... J'ai beaucoup souffert, beaucoup » combattu ; je sais au moins maintenant comment je suis ici » et n'espère rien de plus que ce qui m'est assuré. Partout

(1) *Vie de Rossini*, par M. de Stendhal, tome 1, *Introduction*, p. 31-36.

» ailleurs ce serait à recommencer. J'ai pour le reste de mes » jours 1,800 thalers, argent comptant, d'appointemens.....»

Il termine une autre lettre (février 1826) par cette plaisanterie pleine d'amertume : « Je voudrais être tailleur, et » que les gens me laissassent en repos. *J'aurais alors un » dimanche*, et je vivrais joyeux. »

Peu de jours après avoir écrit ce billet, Weber partit pour Londres. L'accueil qu'on lui fit dans la capitale de l'Angleterre, où on le laissa mourir de faim et de douleur au commencement du mois de juillet de la même année, arrache à M. Rellstab, écrivain de la *Cæcilia*, les paroles suivantes : « Quand on pense aux efforts de Weber, à ses espérances, à » l'excellence de son travail, et qu'on se souvient de la ma- » nière dont Londres l'a récompensé, de l'indifférence et de » l'ingratitude qui l'ont accueilli dans cette ville où l'on adore » son *Freyschütz* et son *Oberon*, on doit être rempli d'une » juste indignation contre ce peuple vaniteux et intéressé, » qui ose vouloir faire passer sa générosité en proverbe. »

Eh! mon Dieu, c'est toujours et partout la même chose. On critique l'artiste vivant qui combat, pour se donner l'air de n'avoir rien à apprendre de lui et peut-être pour se dispenser de l'obligation de le secourir; on exalte l'artiste mort, réputé homme de génie, pour se donner l'air de le comprendre : tout cela par égoïsme, vanité, froid calcul. Jamais un élan de cœur! jamais un sentiment spontané!

Mais venons à l'affaire du *Freyschütz* à l'Odéon. Certes l'on ne s'est pas déchaîné avec plus de fureur contre *Benvenuto Cellini* que la presse, les musiciens, les professeurs, les compositeurs, le public ne le firent il y a quelques années contre le chef-d'œuvre de Weber. L'ouvrage échoua aux deux premières représentations, puis il se releva et eut un prodigieux succès. Mais pourquoi ce succès? Parce que l'entrepreneur du théâtre de l'Odéon, à cette époque, M. Bernard, avait compté sur cet ouvrage; parce que cet ouvrage était sa principale et peut-être son unique ressource; parce qu'il ne *voulut* pas céder aux vociférations du parterre. Et le public qui avait dit : « C'est fou ! c'est extravagant ! » finit par dire · « C'est ravissant! c'est sublime! » Je ne fais pas ici de comparaison; je fais seulement un rapprochement entre le sort de deux opéras. Dès la première représentation de *Robin des bois*, on n'accorda à Weber que trois morceaux : l'ouverture, la valse et le chœur des chasseurs. Pareille chose est arrivée à M. Berlioz; on lui a donné acte de trois ou quatre morceaux : l'ouverture, l'air de Teresa, celui d'Ascanio, etc. Qui aurait aujourd'hui la folie de soutenir que la valse et le chœur des chasseurs étaient les seuls morceaux de *Freyschütz?* Qui ne dira pas au contraire que ces morceaux, gracieux, originaux, ne sont là que de très-légers accessoires? Mais ces morceaux firent le succès des autres : le chœur des chasseurs seul rapporta plus d'argent au traducteur que tout l'opéra n'en avait rapporté à Weber. Le public avait commencé par *regarder* la scène fantastique de la fonte des balles, puis il se mit à l'*entendre*, et d'une chose à l'autre la fortune du théâtre fut faite.

C'était encore une *volonté* qui avait fait le succès d'un grand opéra; mais cette volonté était celle de Napoléon. Peu de personnes savent peut-être qu'un ouvrage en trois actes, reçu d'abord *à correction*, fut répété pendant seize mois à l'Académie royale. La musique en était réputée saugrenue, absurde, inexécutable, impossible. Or il advint que pendant que cet opéra était chaque jour l'objet des malédictions des artistes qui devaient concourir à son exécution, l'impératrice Joséphine donna un concert dans ses appartemens. Un chanteur eut l'idée d'y faire entendre un air de l'opéra à l'étude. Le bonheur voulut que Napoléon entrât dans ce moment. Il s'informe quel est l'auteur de cette musique; on le lui nomme. Il veut savoir de quel ouvrage fait partie l'air qu'il vient d'entendre; on lui répond que cet air appartient à l'opéra actuellement en répétition. L'empereur s'étonne des lenteurs que l'on apporte à l'exécution; il ordonne que l'on trouve possible ce que l'on avait déclaré impossible, et l'on joue *la Vestale;* et vingt ans après on joue encore *la Vestale!*

Plus tard ce fut une *volonté* qui fit le succès du *Barbier de Séville* de Rossini. Tombé à Paris aux deux ou trois



Le Barbier de Séville.

premières représentations, cet ouvrage fut remplacé par *le Barbier de Séville* de Paisiello. Cependant l'administration de Favart sentit qu'elle avait besoin de rajeunir son répertoire et qu'il y avait danger pour elle à résister au

mouvement des idées : elle essaya donc de nouveau de l'ouvrage de Rossini, qui excita les transports (1). Puissions-nous profiter de la leçon contenue dans les paroles suivantes : « On doit se rappeler que malgré le charme » répandu dans ces ouvrages (*le Barbier* et *Otello*), ils » n'eurent pas d'abord parmi nous le succès qu'ils méritaient, qu'il fallut du temps pour les apprécier et que » l'enthousiasme ne s'établit que par degrés. » Et plus loin : « Que d'hérésies professées par tous les journalistes, » il y a peu d'années, sur ce qu'on admire aujourd'hui ! » Que d'anathèmes lancés contre les compositeurs qui es- » sayaient de jeter dans leur orchestre un peu de cet intérêt » qu'on savoure maintenant dans les œuvres de Rossini ! » Et plus loin : « On était si persuadé que toute musique sa- » vante était ennuyeuse qu'on avait fini par conclure que » toute musique ennuyeuse était savante. Au reste per- » sonne ne savait ce que c'était que cette science dont tout » le monde parlait. Rossini n'a pas échappé plus qu'un » autre à de graves dissertations dans lesquelles on prouvait » qu'il n'a pas le génie dramatique..... Tel qui le loue » maintenant serait bien fâché qu'on reproduisît les articles » qu'il écrivit lors de l'apparition du *Barbier de Séville*... » D'abord c'était le comble du scandale qu'on eût osé re- » faire un ouvrage dont Paisiello avait fait la musique..... » Venaient ensuite de longues phrases où l'on exaltait le » mérite de l'ancien ouvrage aux dépens du nouveau, sur » lequel on déversait le ridicule (entendez bien : *le Barbier* » ridicule ! ! !); je ne sais même si l'auteur de celui-ci ne » fut pas accusé d'être un musicien savant. Tout cela est » maintenant oublié. »

Oh ! oui, *tout cela est maintenant oublié*, car nous oublions vite, nous Français. Quand un artiste souffre et lutte, nous l'injurions, nous le persécutons, nous lui jetons à la tête comme un défi le nom d'un artiste consacré, et nous oublions que nous avons aussi persécuté, injurié cet artiste consacré, alors qu'il luttait et qu'il souffrait.

Et les symphonies de Beethoven, n'est-ce pas encore une *volonté* qui nous les a imposées, et une volonté forte? Cette fois c'est celle de M. Habeneck. Nous avons écrit nous-même l'historique de la fondation de la *Société des Concerts*, sur des notes qu'un artiste distingué, M. Ch. Saint-Laurent, eut l'obligeance de nous remettre. Nous savons que toutes les personnes intéressées dans cette grande affaire ont rendu justice à notre exactitude. Qu'on nous permette de transcrire quelques lignes de notre travail : « Un très-petit nombre de sociétaires (c'était en 1825), ou » plutôt, pour dire vrai, M. Habeneck *tout seul*, qui de- » puis longues années pâlissait solitairement sur les par- » titions de Beethoven et en étudiait les beautés, tandis » qu'en Allemagne ces ouvrages excitaient d'ardentes con- » troverses ; M. Habeneck *tout seul* voulait que, tout en » faisant des excursions dans le répertoire de l'époque clas- » sique, la *Société* entrât de prime abord dans la route » nouvelle que Beethoven venait d'ouvrir ; qu'elle adoptât » ce grand musicien et se déclarât franchement sous le » patronage de son génie.

» Cette seconde proposition souleva tous les esprits, tant » elle parut audacieuse, extravagante, scandaleuse ; et pour » prouver que nous sommes loin d'exagérer l'effet qu'elle » produisit, il nous suffira de dire que pendant trois ans » les négociations furent rompues, et que ce ne fut qu'a- » près des sollicitations de toute sorte, des miracles de » patience et de persévérance, une multitude d'essais et » de tentatives, au milieu desquels M. Habeneck exposa » cent fois et sa personne et les chefs-d'œuvre qu'il prônait » aux risées et aux quolibets de tous les exécutans, qu'il » parvint à faire agréer quelques morceaux, lesquels furent » trouvés *jolis* et *chantans*. Ce premier pas fait, M. Ha- » beneck n'eut pas de peine à s'élancer dans la carrière, et » tel est l'ascendant du talent, de la fermeté et de la con- » viction, que les plus rebelles se rangèrent sous ses dra- » peaux avec transport. Ceci se passait en 1828. A dater » de ce moment, la *Société des Concerts* était constituée, » et l'auteur de la symphonie en *ut mineur* tenait le scep- » tre du monde musical (1). »

(1) A Rome, où cet ouvrage fut composé, ce fut bien pis encore : les siffleurs poursuivirent Rossini jusqu'à son domicile Quelques jours après, le peuple romain le couronnait.

Mais il est peut-être instructif de savoir de quelle manière un critique français (et celui-ci était musicien) s'exprimait il y a vingt ans sur le compte de Beethoven : « Il est » certain, dit-il, que M. Van Beethoven n'est pas assez » difficile sur le choix des sujets qu'il traite ni sur celui » des idées qu'il associe..... Il devrait être plus pur dans » son contre-point et ne pas laisser sortir de sa plume tant » de choses *arides et ingrates*..... il devrait avoir plus de » naturel et de correction..... il devrait surtout n'offenser » jamais les oreilles des vrais connaisseurs, soit par du » contre-point négligé, soit par une harmonie si recherchée » qu'elle sort des limites de la musique et *n'est plus de* » *la vraie science*, mais *de la savante ignorance*. »

Après cela, le critique daigne corriger quelques fautes d'harmonie dans les sonates du compositeur allemand : « Je » ne puis entendre sans souffrir, continue-t-il, et sans en » être fâché pour M. Van Beethoven, qu'il fasse sol mi *b* / ut mi *b*. » Où cela se trouve-t-il? Dans le dernier morceau de » l'œuvre 81 et dans l'avant-dernière page..... Que signi- » fie d'ailleurs *ut si b* sous *ut si b* de la seconde partie? » — Mais, dira-t-on, *si b ut si b*, *ut si b*, etc., n'est » qu'un trillo, un *si b* cadencé. — Hé bien, *apprenez* » (M. Van Beethoven) que pour que cette cadence fût » légitime et fût sentie comme un vrai trillo, il faudrait » qu'elle eût le double mouvement..... »

Le critique ne se borne pas à relever de nombreuses *fautes de composition* dans les œuvres de Beethoven et de *lui apprendre* que ce qu'il fait *n'est de l'harmonie que pour ceux qui n'en possèdent pas les vrais élémens* ; il veut bien encore, avec une condescendance aussi paternelle que touchante, prendre la peine de lui expliquer le plan et la conduite d'un morceau :

« Qu'est-ce qui fait la force d'un morceau? C'est le » nombre et la qualité des périodes qu'il contient et la » manière dont elles sont écrites et enchaînées. Dans le » nombre des périodes d'un morceau, on ne doit pas comp- » ter celles *qui ne sont que des redites inutiles*, *le ra-* » *bâchage délayant la question sans l'approfondir* ; il » ne faut pas qu'une période de début soit suivie d'une au- » tre période du même genre, car alors c'est commencer » deux morceaux et non pas poursuivre le même. *C'est* » *là ce qui arrive aux écoliers* qui sont assez musiciens » pour créer divers débuts sans pouvoir aller au delà..... » Un morceau s'allonge par des épisodes ou par des phra- » ses oiseuses et des divagations..... C'est confondre le ver- » beux avec l'éloquent, que de prendre un morceau long » pour un grand morceau (2), etc. »

Après cette longue revue des luttes et des souffrances des artistes, il est consolant de lire ces paroles d'un de nos écrivains :

(1) *Journal de Paris* du 11 avril 1837. — Voir aussi la *Quotidienne* du 9 février 1836.

(2) *Dictionn. de Musique de l'Encyclopédie méthod.*, 1818, article *Sonate*, par M. Momigny.

« *La musique est perdue!* écrivait en 1704 Benedetto » Marcello, musicien de génie, dont les ouvrages démen- » taient l'opinion. Contemporain d'Alexandre Scarlatti, » prédécesseur de Pergolèse, de Leo, de Jomelli, il assis- » tait sans le savoir à la naissance de la musique drama- » tique et se croyait appelé à prononcer son oraison fu- » nèbre.

» *La musique se perd!* disait en soupirant Rameau, » qui ne se doutait guère que, malgré ses efforts, elle » n'existait point encore, en 1760, dans le pays où il parlait » ainsi.

» *La musique se perdra!* s'écrient de nos jours de » vieux amateurs plus sensibles aux souvenirs de leur jeu- » nesse que satisfaits des innovations dont ils sont les té- » moins, et certains musiciens qui ne peuvent se dissimu- » ler que déjà leurs ouvrages subissent le même sort qu'ils » prédisent à l'art. Remarquons qu'il y a quelque chose de » consolant dans la progression décroissante de ces décla- » mations, et qu'en la continuant on arrivera sans doute » à la conviction que *la musique ne se perdra pas* (1). »

« Tenons-nous donc en garde contre une prévention fâ- » cheuse : apprécions les artistes de leur vivant; n'atten- » dons point qu'ils soient dans la tombe pour leur décerner » des couronnes. Faisons en sorte au contraire que leur » carrière, consacrée à nos jouissances, soit heureuse et » brillante (2). »

(1) *Curiosités historiques de la Musique*, par M. Fétis, p. 1.
(2) *Revue musicale*, 2e série, tome 3, p. 169.

On vient de voir de quelle manière Monteverde, Gluck Spontini, Weber, Rossini ainsi qu'une foule d'autres ont été traités, les uns par les administrations des théâtres, les journaux et les écrits, tous par le public de leur temps. Et le public de leur temps se croyait aussi éclairé que le nôtre croit l'être, et il disait qu'il était trop avancé pour pouvoir se tromper. Il est peut-être fort heureux pour l'art que des artistes aient été persécutés ainsi. Et de tous ces grands hommes, quels sont ceux dont la gloire est la plus pure aujourd'hui? ne sont-ce pas ceux qui ont eu le plus à souffrir pendant leur vie? A ces derniers l'on disait aussi que c'était de la folie de vouloir aller contre les goûts de la foule; qu'il fallait bien se garder de blesser l'opinion : l'opinion! cette reine capricieuse et fantasque qui se transforme tous les dix ans et n'attache de prix aux hommes et aux choses que selon la place qu'ils occupent. Et Bach et Handel répondaient qu'ils travaillaient pour eux-mêmes; et Gluck répondait qu'il cherchait à se plaire à lui-même; et Mozart répondait qu'il travaillait pour lui et pour quelques amis. Et ils avaient raison, car le génie qui travaille pour lui travaille pour tous, parce que le génie est l'expression de tous dans un temps donné (1).

Joseph D'ORTIGUE.

(1) Extrait *de l'École musicale italienne et de l'école allemande*, par M. Joseph d'Ortigue.

LE SINGE DE BIARD.

Au coin de la place Vendôme, noble encadrement du plus grand monument de l'empire, — de la Colonne, s'élève une maison surmontée du n° 8. C'est un de ces vastes hôtels qui sentent leur Louis XIV et dans l'ensemble duquel on trouve de la noblesse dès que l'on y met le pied. En effet, une large cour permet aux voitures de manœuvrer avec facilité; un balcon de fer sert de rampe à l'escalier tout en pierre de liais et dont chaque marche reçoit à l'aise quatre personnes à la fois; enfin, les appartemens, élevés comme dans les palais royaux ne ressemblent pas aux petites boîtes de pierre ou de plâtre dans lesquelles s'étiolent la plupart des Parisiens. — L'air et la lumière sont prodigués de toutes parts dans cet hôtel.

Donc, portez votre main sur la rampe de fer de l'escalier et montez! montez jusqu'au dernier étage de la maison! Ne craignez pourtant point trop la fatigue, car un large palier, d'étage en étage, un palier presque aussi grand qu'un appartement tout entier de la Chaussée-d'Antin, vous donnera du repos et la facilité de respirer à l'aise..... Vous voici arrivés en face d'une galerie : tirez la sonnette. Une femme de chambre provençale vient ouvrir et vous salue avec cette bonhomie méridionale, vive, alerte et dévouée qu'on est si loin de trouver dans les domestiques corrompus de Paris..... Elle vous introduit dans un immense atelier.

Voyez! De riches tentures de brocart et de damas, d'une vigoureuse couleur lie de vin, retombent sur une tapisserie de cuir de Flandre, rehaussée de dorures en or. Un divan de même étoffe, surmonté d'un baldaquin royal, couronne ce divan tout couvert de moelleux coussins : une pendule de Boule, placée au-dessus de la porte, sonne les heures avec un timbre puissant, pur et sonore; des pavillons maritimes de toutes les nations se détachent sur les draperies mates qui retombent du plafond en plis immenses, et deux piédestaux soutiennent les bustes antiques de l'Apollon et de la Diane. Puis ce sont des études faites par l'artiste dans les diverses contrées du monde qu'il a parcourues, et il les a parcourues presque toutes. Puis, mille objets rares, curieux, inouïs qu'il a rapportés de ces mêmes contrées : la nacelle d'un Esquimaux étroite, pointue et taillée en poisson; des vases orientaux; des coiffures de plumes achetées sur les côtes de l'Afrique; des verroteries qui ont paré les noires épaules d'une négresse. Ces armes ont appartenu à un des héros de Walter Scott, et, pour les posséder, l'artiste, alors pauvre et inconnu, s'est astreint durant huit jours aux privations les plus pénibles! Ce cangiar est le don hospitalier d'un habitant d'Alexandrie; ces palmiers arrivent de la Calabre, et voici des banderoles aux mille couleurs qui se sont nouées autour de la taille souple et brune d'une jeune Indienne. Pour tout décrire, pour tout énumérer seulement, la faconde du plus habile commissaire priseur ne suffirait pas. Or comme je ne suis point, hélas! commissaire priseur, vous me permettrez de ne point étendre plus loin ma description, car il faudrait parler encore de bahuts du quinzième siècle, d'armes arabes, de flèches et de carquois du Congo, de pipes turques,

d'épées chevaleresques et de mille autres trésors des temps anciens et des pays éloignés, recueillis par le jeune, infatigable et célèbre maître du logis Auguste Biard... Auguste Biard, peintre du poétique tableau du *Désert*, du *Combat contre les ours blancs* et de cent œuvres, dramatiques ou plaisantes, puissantes ou folles, toutes marquées au sceau le plus vrai, le plus digne et le plus heureux du talent et de l'art.

L'atelier de Biard sert de point de réunion à de nombreux amis qui l'aiment tendrement et qui recherchent sa causerie fine, piquante, méridionale, dans laquelle il a toujours mille aventures étranges et attachantes qui lui sont survenues dans les voyages, auxquels, tout jeune qu'il est, il a consacré vingt années de sa vie. Sorti à dix ou douze ans de la maison paternelle, tour à tour la mer du Nord et l'Orient, l'Espagne et l'Italie, la Grèce et l'Écosse, la Hollande et l'Afrique l'ont vu mousse, écrivain, officier de marine, artiste d'abord pauvre et inconnu, puis riche et célèbre : toujours jeune, gai, entreprenant, aventureux, heureux et aimé ; se gagnant tous les cœurs, du premier abord, par sa belle et régulière physionomie, moins encore que par la franchise de son caractère loyal.

Donc, on trouvera chez lui des officiers de marine, des compagnons d'armes, des artistes, des écrivains, ses compagnons de renommée et ses rivaux de talent ; des médecins, des acteurs, des savans. Aussi la conversation va d'un problème de mathématique à une aventure de navigation, d'un cas curieux de pathologie à une anecdote de coulisse, d'un tableau à un progrès de la chimie, d'un calembour bouffonnement bête à quelque discussion de vaste portée.

L'un des plus assidus et des plus spirituels visiteurs de Biard est un vieux savant, jeune malgré ses soixante et dix



Le vieux savant.

ans, aimable malgré une érudition sans exemple ; chacun l'a nommé rien qu'à l'énumération de ces deux qualités :

—Messieurs, nous disait-il, par un après-midi que les flaneurs abondaient dans l'atelier de Biard, non sans tousser un peu de la fumée de nos cigarettes que nous nous étions empressés d'éteindre à son arrivée ; messieurs, aujourd'hui vous remettez tout en question, et rien ne se trouve à l'abri du paradoxe et du doute, rien, pas même ce que l'on avait été élevé à regarder comme des chefs-d'œuvre admirables. On craint à chaque instant de voir détruire les traditions les plus charmantes et les plus précieuses. Que l'on prenne au sérieux cette monomanie destructive, il faut renoncer à toute idée reçue, à toute croyance établie, et ne plus avoir foi que provisoirement dans la bonté de Henri IV et dans la férocité maniaque de Caligula. Je m'attends à voir Lucrèce perdre sa réputation de vertu, et infailliblement Mucius Scevola sera, l'un de ces jours, déclaré traître à la patrie.

» Si l'on sape ainsi les grandes bases sur lesquelles repose l'histoire, je vous laisse à penser du cas que l'on montre pour les faits anecdotiques. Adieux à ces légendes naïves qui se racontaient depuis des siècles ! L'épée de Damoclès devient une plaisanterie absurde ; Diogène n'a jamais demandé pour toute faveur à Alexandre de ne pas lui ôter son soleil, et le chien de Montargis devient une pure invention, indigne d'être mentionnée, même dans les recueils d'*Anas* : jamais la fidèle bête n'a existé ; ou bien si le combat a eu lieu entre elle et le chevalier Macaire, le chevalier Macaire est resté vainqueur..... Une telle Saint-Barthélemi des idées reçues devient fort embarrassante, et pour le peu qu'elle continue, Dieu veuille qu'elle n'aille point toutefois jusqu'aux sciences mathématiques : car si l'on se trouvait réduit à ne plus croire que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite et que deux et deux font quatre, cette innovation jetterait singulièrement de confusion dans le monde. Et cependant j'ai peur qu'on en

arrive là ; il ne reste guère plus que cela, sinon à détruire, du moins à attaquer.

» Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que ce parti pris de dénigration du passé, ce *delenda est Carthago!* de toute croyance héréditaire gagne du journalisme aux lecteurs. Le public se laisse aller naïvement aux abus d'esprit des écrivains, les prend au sérieux et finit par les imiter. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y a peu de jours des personnes de beaucoup de bon sens se sont mises à révoquer en doute l'histoire de l'araignée de Pélisson ; chacun renchérissait d'incrédulité sur son voisin. J'ai vu le moment où la captivité de Pélisson lui-même et jusqu'à Louis XIV allaient être démontrés des erreurs historiques.

» Comme cette histoire de l'araignée m'avait toujours beaucoup amusé et qu'on venait de me la gâter, je m'en revenais chez moi avec la mauvaise humeur d'un homme qui a perdu un bijou auquel il attachait du prix, lorsque je me trouvai face à face avec un vieux savant de mon âge et de mes amis. C'est un de ces hommes que l'on peut interroger comme une véritable encyclopédie, qui sait immensément de choses et qui cite une date et un auteur à l'appui de tout ce qu'il sait. Je lui fis part de la mauvaise humeur dans laquelle m'avaient jeté les paradoxes que je venais d'entendre et l'anxiété à laquelle ils me réduisaient. Mon savant sourit, passa son bras sous le mien et me conduisit dans sa maison, vaste bibliothèque remplie de livres depuis le rez-de-chaussée jusques aux combles. Il me conduisit dans son cabinet : là, au fond d'une armoire précieusement fermée, dont il tira la clé de sa poche, il prit un petit manuscrit relié en chagrin avec des fermoires et des coins de cuivre et me montra sur le papier jaunâtre une date : 1662. Après cette date venaient quinze ou vingt pages écrites en allemand.

» — Ce registre, me dit-il, contient les rapports écrits chaque jour par un espion allemand placé près de Pélisson, durant la captivité de ce dernier, pour tâcher de capter sa confiance et de s'emparer des secrets du secrétaire courageux et fidèle de Fouquet. J'ai acheté ce précieux document historique, en 1793, d'un ouvrier qui l'avait ramassé dans le pillage que l'on avait fait des archives de la police. Écoutez, je vais vous traduire les premières pages, qui parlent précisément du fait dont vous avez tout à l'heure entendu contester l'authenticité ; je traduis littéralement :

« J'ai été ce matin (14 juin 1662) introduit dans le cachot » de M. Pélisson. Je l'ai trouvé enveloppé dans son man- » teau, tâchant de se soustraire au froid et marchant vite » dans ce petit espace qui n'est pas chauffé. Quand j'entrai, » il me regarda des pieds à la tête avec attention : « Bonjour, » » lui dis-je en allemand. Il me répondit par un signe de tête » et continua sa promenade sans me prêter plus d'attention.

» Au bout d'une heure, le soleil vint jeter quelques » rayons à travers les barreaux, et cela parut causer beau- » coup de joie à M. Pélisson, qui se dépouilla de son man- » teau, prit sa chaise et alla s'asseoir à l'endroit où venait



Pélisson.

» frapper le soleil. Au bout d'un quart d'heure, je l'enten- » dis soupirer et le vis se lever et rejeter son manteau, car » le soleil avait disparu. Alors il alla prendre, dans le coin » le moins éclairé de la chambre, un bocal de verre blanc » assez large, et il le plaça sur la chaise qu'il venait de » quitter. Après quoi il tira un morceau de sucre de sa » poche, le mouilla légèrement et en frotta le bord du sou- » pirail. Bientôt quelques mouches vinrent se placer dans

» cet endroit de la pierre; il les attrapa une à une, les plaça » dans une petite cage, comme les enfans en fabriquent » avec un bouchon et des épingles, et garda un des insec- » tes, qu'il prit par l'aile et promena autour du bocal. Je vis » alors une grosse araignée noire se lever dans le vase de » verre et suivre lentement la mouche avec nonchalance.

» Quand il se fut amusé quelque temps de ce jeu, M. Pé- » lisson siffla d'une certaine façon et plaça dans le bocal » une petite échelle fabriquée avec des morceaux de bois dé- » tachés, je pense, d'un balai de bouleau. Aussitôt l'arai- » gnée s'élança d'un bond sur l'échelle, grimpa sur le bras » de M. Pélisson et se mit à poursuivre avec une ardeur » incroyable la mouche que le prisonnier lui montrait sans » la lui laisser saisir. Il finit pourtant par laisser l'insecte » dévorer sa proie; après quoi l'araignée redescendit sur sa » toile, et il remit le bocal dans le coin où il l'avait pris.

» Le 17 juin, conformément aux instructions de M. le gou- » verneur, qu'il fallait ôter à M. Pélisson un divertissement » qui ne lui laissait pas assez l'ennui de la prison et ne le » réduisait pas à n'avoir d'autre ressource pour se distraire » que de causer avec moi, j'ai profité du sommeil du pri- » sonnier pour me glisser près du bocal où se trouvait l'arai- » gnée et tâcher de m'en emparer. Mais en mettant la main » dans le vase, je sentis que je brisais plusieurs petits fils, » et qu'il était impossible de tuer l'insecte sans laisser des » traces irrécusables de mes efforts pour la saisir. Je résolus » donc d'user de finesse et de le tuer d'une autre manière. » Je me couchai juste à l'endroit où j'avais vu, la veille, » M. Pélisson placer le bocal pour s'amuser du manége de » l'araignée, et il lui fallut le lendemain à l'heure ordinaire » renoncer à son plaisir habituel ou mettre la chaise tout » près de moi. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il » prit une mouche dans la cage de bouchons, la fit dési- » rer comme la veille quelque temps à l'araignée, et finit » par la lui donner. Je profitai de l'instant où l'insecte ren- » trait dans le bocal, et feignant de m'éveiller, je renver- » sai en étendant les bras la chaise et le vase, qui se brisa » en cent morceaux. M. Pélisson jeta un cri, me repoussa » rudement et se mit à regarder à terre avec le témoignage » d'une grande tristesse et d'une crainte extrême. Il répé- » tait le cri par lequel il appelait d'ordinaire son araignée; » il soulevait soigneusement chaque morceau de verre afin » de s'assurer que l'insecte ne se trouvait pas blotti des- » sous. Mais j'avais vu l'araignée se sauver dans un coin » du cachot, et sans faire semblant de rien, je me levai et » l'écrasai. Mon mouvement n'échappa point à M. Pelis- » son, qui se jeta sur moi, la main haute, pour me frapper; » mais il s'arrêta tout à coup :

» — Vous avez fait une mauvaise action, me dit-il en » allemand; j'aimerais mieux que vous m'eussiez cassé une » jambe.

» Depuis lors, il ne m'a pas adressé une seule parole, et » il resta enveloppé dans son manteau, triste et immobile.»

— Eh bien! nous dit le vieillard, ces documens sont-ils précis, et croyez-vous qu'il vous soit permis de croire à l'existence de l'araignée apprivoisée de Pélisson?

— Sans doute, lui répondis-je; mais ma conversion empêchera-t-elle les autres de révoquer en doute ce fait? A quoi sert une croyance que l'on a seul et que ne partage personne?

Il sourit, ôta ses lunettes, les remit silencieusement dans sa poche, nous fit un profond salut et se disposait à sortir de l'atelier, quand Biard le rappela :

— Docteur, lui dit-il, j'ai aussi mon araignée; permettez-moi de vous la présenter.

Il sonna. Mariette, la bonne provençale, accourut.

— Envoyez-moi, dit l'artiste, envoyez-moi Mouniss.

Un instant après, un des plis de l'immense rideau qui ferme l'atelier se souleva, et l'on vit paraître une petite créature, haute de dix-huit pouces tout au plus.

Au premier aspect, l'œil déconcerté se demandait avec inquiétude ce que pouvait être un pareil nain, car l'avorton qui venait d'entrer présentait en petit toutes les apparences d'une créature humaine. Il marchait sur ses pieds de derrière et portait un vêtement de groom fort élégant, ma foi! la culotte et les guêtres de velours épinglé, le gilet rouge à boutons d'or, la livrée bleue, chamarrée de galons resplendissans sur toutes les coutures. Puis sous son chapeau à trois cornes se montrait un visage étrange, sans pareil, sans exemple. Le front, sillonné de rides et de plis comme celui d'une vieille femme septuagénaire, surmontait deux petits yeux vifs, mobiles à l'excès; tandis qu'au dessous d'un nez camard s'ouvrait une bouche fendue jusqu'aux oreilles et dont les lèvres roses laissaient voir une double rangée de jolies petites dents blanches. Debout quelques instans près de la porte, il salua par un mouvement brusque du bras et de la main qui lui fit soulever son chapeau sans l'ôter tout à fait. Ce devoir de civilité rempli, il se tourna pour attacher ses yeux sur les yeux de son maître. Le mouvement qu'il fit laissa voir une énorme queue qui sortait de dessous les basques de la livrée, et l'on constata que Mouniss n'était pas un homme réduit à l'état de miniature, mais bien un singe de la famille appelée capucin et dont un caprice d'artiste avait rasé le visage et peint les joues.

Vous pouvez juger des éclats de rire qu'excita dans l'atelier la présence inattendue de ce gnome, génie familier, serviteur mystérieux du magicien qui l'habite. Mouniss reçut gravement cette bordée d'hilarité, en homme, en singe veux-je dire, qui la dédaigne. Puis tout à coup, avisant sur la chaussure du vieux savant qui tout à l'heure avait conté l'histoire de Pélisson une large tache de boue, il courut saisir une petite brosse, enfourcha le pied du vieillard et se mit bravement à frotter la tache jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu et que le cuir eût entièrement repris son brillant. Après quoi, il se mit élégamment à lécher ses petites mains, auxquelles étaient demeurées attachées des parcelles sucrées de cirage.

Tandis que l'on s'émerveillait de l'adresse du petit décroteur, deux jolies petites mains blanches, celles de l'ange à chevelure blonde qui semble venu des cieux pour veiller sur l'artiste et répandre sur son front les mystérieux parfums de l'inspiration, pour le soutenir dans les découragemens, pour le consoler dans les chagrins, deux jolies mains, mignonnes et belles à faire envie aux Hébés de Canova se posèrent sur les touches du piano. Alors Mouniss jeta loin de lui la brosse, saisit un triangle et se mit à frapper sur l'instrument sonore de manière à marquer la mesure avec beaucoup de précision, je vous l'assure. Puis sur un geste de la musicienne, il jeta le triangle, l'échangea contre un tambour de basque et se mit à balancer gracieusement en l'air les grelots de ce nouvel instrument. Il fallait le voir, de sa petite main velue, frapper la peau de ce tympanum grec, suivre la marche de la valse et se livrer à cent minauderies réjouissantes et devant lesquelles n'eût pas résisté la gravité de Caton l'ancien. Que vous dirai-je encore? Mouniss joua de la guitare, Mouniss fit des armes, Mouniss prit des pinceaux, grimpa sur une chaise, se hissa devant un chevalet et fit un tableau, glorieux amas de couleurs entre-choquées et stupéfaites de se rencontrer les unes côté des autres. Son maître lui jeta un sou, et Mou fourra le sou dans sa poche avec le soin qu'un avar trait à recueillir une pièce d'or. Enfin las de déployer un

grand nombre de talens divers, il alla se blottir sur les genoux de sa maîtresse, où il s'endormit bientôt d'un sommeil profond.

— Mouniss, nous dit Auguste, Mouniss, que vous venez de voir aujourd'hui pour la première fois, est pourtant un de mes vieux amis. Il y a deux jours, le hasard, après bien des épreuves et une longue séparation, nous a réunis l'un à l'autre d'une manière qui certes ne manque pas de romanesque.

— Contez-nous cela! Tel fut le chœur de sollicitations qui répondit à cette parole du peintre.

Sans quitter sa palette, et tout en continuant à ébaucher la figure qu'il peignait, il nous dit :

« Vous connaissez tous ma vie aventureuse : pauvre enfant jeté dans les agitations les plus romanesques; tour à tour enfant de chœur, musicien, dessinateur de papier peint; tantôt riche et tantôt pauvre, jamais paisible et sans soubresauts de fortune, je finis par m'embarquer à bord d'un bâtiment avec l'épaulette d'officier, et un voyage de long cours me fit parcourir des mers immenses. Or un jour que nous étions descendus sur les côtes d'Afrique pour remplir d'eau nos tonneaux vides, j'aperçus sur un cocotier un singe qui sautait ou plutôt qui volait d'arbre en arbre et semblait tenir un paquet dans ses bras. J'armai mon fusil, je visai le singe, le coup partit, et une seconde après une pauvre guenon tombait à mes pieds, expirante et un petit singe dans ses bras.

» Faut-il vous l'avouer? en tuant cette caricature de notre espèce, il me semblait que j'avais tué plus qu'un animal ordinaire; je sentis presque des remords dans mon cœur, et je jurai sur le cadavre de la mère de devenir le père de l'orphelin. »

Sans le scintillement railleur qui rayonnait vivement à travers les paupières de l'artiste, on aurait presque pu prendre ces paroles au sérieux, tant il les disait gravement.

« Je pris donc le petit singe, je le baptisai du nom de Mouniss et je rejoignis le bâtiment avec ce nouvel hôte, que j'installai dans ma cabine et confiai aux soins spéciaux d'un mousse.

» A bord, où les sujets de distraction n'abondent guère, l'arrivée d'un singe était un événement qui ne pouvait manquer de produire une vive et joyeuse sensation. De son côté Mouniss, le lendemain de son arrivée parmi nous, semblait y avoir passé toute sa vie, tant il se montrait confiant, gai, hardi et j'ajouterai même effronté : il grimpait sur les cordages, sautait sur l'épaule des matelots, tirait les cheveux aux mousses, venait prendre place à la table des officiers quand l'heure des repas arrivait et ne dédaignait pas en outre de voler aux gens de l'équipage des bribes de biscuit et de viande. Vous dire tous les tours mauvais ou plaisans qu'il fit à chacune des personnes du bord me tiendrait des heures entière. J'étais le seul qu'il respectât, par cette raison bien simple, que j'étais le seul qui lui parlât en maître et dont le fouet vînt de temps à autre réprimer ses penchans à faire le mal.

» Près d'une année s'écoula de la sorte, durant laquelle la taille de Mouniss prit un développement merveilleux, grâce à la température méridionale des mers dans lesquelles nous naviguions. Enfin nous mîmes à la voile pour Marseille; nous descendîmes à terre, avec Mouniss bien entendu, et à quelques jours de là le contre-amiral nous passa en revue.

» Quand le commandant du bord lui présenta chacun des officiers en les désignant par leur nom et que mon tour fut venu, l'amiral me demanda :

» — Êtes-vous parent, monsieur, d'un peintre nommé Biard et qui cette année a obtenu à l'exposition du Louvre la grande médaille d'or?

» A ces mots, mon cœur battit avec violence, car avant de quitter la France j'avais laissé à un de mes amis un tableau peint dans un moment de loisir, et je l'avais chargé de l'envoyer à tout hasard au jury chargé de l'admission des tableaux au Salon.

» — Quel est le sujet de ce tableau? mon amiral.

» — Des sorcières.

» Je faillis tomber de mon haut..... Ce tableau était le mien.

» — C'est moi! moi! m'écriai-je éperdu de joie et plus encore de surprise.

» L'amiral me félicita, et quelques semaines après j'arrivai à Lyon, libre de la profession militaire, devenu artiste et mon singe sur mon épaule.

» Après avoir séjourné quelque temps en province, je partis pour Paris, léger d'argent et plein d'espérance pour l'avenir. Je laissai Mouniss à un de mes amis, ca un singe m'aurait singulièrement gêné dans ma petite et unique chambre. Bien du temps, bien des événemens, bien des changemens dans ma position survinrent, durant lesquels l'ami auquel j'avais confié mon singe entreprit un long voyage. Bref, je n'entendis plus parler de Mouniss, et j'ignorais ce qu'il était devenu, lorsqu'il y a deux jours, en revenant chez moi, je me vis accoster par un petit Savoyard qui me demanda l'aumône. Tandis que je fouillais dans ma poche pour y puiser quelques pièces de monnaie, le singe qu'il tenait enveloppé dans sa veste me regardait d'une manière étrange... Tout à coup il se débat, s'arrache des bras du Savoyard, me saute au cou, se met à proférer un petit cri plaintif et mélodieux, et me prodigue les caresses les plus affectueuses... C'était Mouniss.

» Quand le Savoyard stupéfait voulut reprendre son singe, rien ne put détacher de moi le pauvre animal, et je me sentais moi-même trop ému de la reconnaissance pour me séparer ainsi de la fidèle bestiole. Trois pièces d'or passèrent de ma poche dans la poche du petit Savoyard, et Mouniss, amené dans mon atelier, échangea sa robe de drap rouge et son ignoble bonnet crasseux contre la livrée que vous voyez. Il exerce près de nous les agréables talens qu'il doit au Savoyard son instituteur, mange comme quatre, et a pris pour ma femme l'affection la plus vive. Enfin des habitudes gamines qu'il avait à bord, il ne lui reste plus qu'une très-vive propension à tirer la queue de mon petit chien La Poune et à se venger, en le tourmentant, de la faveur dont le roquet jouit au logis. »

Je vous laisse à penser si chacune des personnes qui avaient entendu cette histoire prodiguèrent les caresses et les bonbons à Mouniss.

Hélas! ces caresses ne lui furent que trop fatales. Mouniss se bourrait de bonbons du matin au soir; Mouniss, qui prenait place à table à côté de son maître, se gorgeait de viande, buvait du vin et se montrait fort satisfait de savourer un verre d'eau-de-vie. Souvent même, il ouvrait l'armoire où se trouvaient renfermées les liqueurs, débouchait les bouteilles, et buvait de manière à s'enivrer. Il fallait le voir alors, la démarche chancelante, l'œil brillant, les bras avinés, se livrer à mille extravagances dont eût rougi même un invalide pris de boisson. Mais bientôt une pareille intempérance lui causa des symptômes de toux; puis des coliques violentes se déclarèrent, et Mouniss rendit le dernier soupir malgré les soins de deux célèbres médecins. Il ne reste plus aujourd'hui de la pauvre et fidèle

bête que le portrait qu'en publie le *Musée* et une peau bourrée, destinée à prendre place près du bocal qui contient un caméléon, jadis, lui aussi, l'ami et le serviteur de Biard.

Peut-être un jour vous conterai-je la vie et les aventures du caméléon.

S. Henry BERTHOUD.

ENTRETIENS SUR TALMA (1).

Quiconque veut connaître la physionomie de notre esprit, nos goûts intellectuels, nos prédilections de travail et de pensée, n'a besoin que de consulter le choix de nos livres. Je faisais cette épreuve dans la bibliothèque de Talma lorsqu'il vint m'y retrouver. J'avais eu le temps de m'apercevoir que la philosophie et l'histoire étaient là souveraines.

On range ordinairement les volumes d'après la reliure ou le format : ils étaient classés ici par genre d'ouvrage. D'un côté, la poésie ; de l'autre, la morale ; plus loin, les voyages ; vis-à-vis, l'éloquence : c'étaient autant de bibliothèques distinctes. De distance en distance, des caractères dorés, incrustés dans la corniche, indiquaient chacun de ces genres. Talma faisait de sa bibliothèque un seul livre divisé par chapitres.

— Voilà le sanctuaire, me dit-il. Quelquefois, lorsque je viens y méditer, mon imagination ranime autour de moi toutes ces intelligences ; je me persuade qu'elles daignent s'intéresser à mon art, à mes efforts. « Que penseraient » Homère et Virgile s'ils lisaient mes vers ? » se demandait Racine. « Que diraient Euripide et Sophocle s'ils me » voyaient jouer telle scène ? » me demandé-je à mon tour. Il faut toujours, quand on a l'ambition de grandes choses, se placer en idée devant quelques grands hommes : un tel public m'a souvent rendu plus digne de cet autre public de tous les soirs, de ce juge devant lequel je ne parais jamais sans trembler. Les masses, c'est le génie humain.

— Je vois par ce bel assemblage de livres que vous lisez beaucoup. Une bibliothèque, chez un homme d'art, n'est pas comme chez un agent de change : vous y touchez.

— Oui ; je puise des inspirations dans toutes les littératures.

— Vous savez sans doute les langues étrangères ?

— Je ne sais bien que l'anglais.

— Vous avez passé, dit-on, une partie de votre jeunesse à Londres ?

— Mon père y était établi : mes études terminées, j'allai le joindre. Dans ce voyage, mon goût pour la scène se développa. Il existait à Londres un petit théâtre où l'on représentait, devant une société choisie, des pièces françaises ; je m'essayai là pour la première fois et avec assez de gentillesse pour y être applaudi. Ma sœur me rappelle souvent m'y avoir vu un soir faisant merveille sous un habit de soie et les cheveux enlacés de rubans roses. Je jouais apparemment quelque Lubin ou quelque Colas. Mais ce qui me fut utile, c'est mon assiduité aux chefs-d'œuvre de Shakspeare : *Macbeth* et *Othello*, devenus mes maîtres de langue, m'apprirent l'anglais. Je pourrais jouer à Drury-Lane ; il faudrait cependant que le public eût quelque complaisance pour la pureté un peu douteuse de ma prononciation.

(1) Voir le numéro de janvier 1839, page 123.

— Vous avez dû nécessairement subir l'influence du système tragique des Anglais ; la révolution que vous avez opérée dans votre art n'a peut-être pas d'autre origine.

— L'origine en est ailleurs. D'abord j'ai été novateur, parce que je suis venu à une époque d'innovation. Mon siècle, en me rencontrant sous sa main, m'a pris comme un instrument ; ensuite il a fallu une circonstance. Je vous dirai comment elle s'est offerte. Jusqu'alors, comme tous les jeunes gens à leur début, je m'étais mis dans le moule vulgaire ; nous jouions la tragédie comme on l'avait jouée avant nous : l'imitation remplaçait la nature ; plus on était un autre, plus on était content de soi. Ce qui surtout gâtait notre art, c'étaient les études historiques. Pour mon compte, je l'avoue, les Romains me semblaient hauts de plusieurs coudées ; rien de plus pompeux, d'après mes illusions, que leur langage. Aussi nous étions des rhétoriciens et non pas des personnages. Que de discours académiques sur le théâtre ! combien peu de paroles simples !

» Mais un soir le hasard me fit trouver dans un salon avec les chefs du parti de la Gironde ; leur figure sombre, inquiète attira mon attention. Il y avait là, écrits en caractères visibles, de grands et puissans intérêts. Trop gens de cœur pour que ces intérêts fussent entachés d'égoïsme, j'y vis la preuve manifeste des dangers de la patrie. Tous accourus pour le plaisir, aucun d'eux n'y songea. On se mit à discuter ; on toucha les questions les plus palpitantes du moment. C'était beau. Je crus assister à l'une des délibérations secrètes du sénat romain : « On devait y parler » ainsi, me dis-je. La patrie, qu'elle s'appelle France ou » Rome, se sert du même accent, du même langage : donc, » si on ne déclame pas ici devant moi, point de déclama- » tion là-bas dans les vieux siècles ; c'est évident. » Ces réflexions me rendirent plus attentif. Mes impressions, quoiqu'elles fussent produites par une conversation pure de toute emphase, devinrent profondes : « Un calme appa- » rent dans les hommes agités fait donc remuer l'âme, me » disais-je ; l'éloquence peut donc avoir de la force sans » que le corps se livre à des mouvemens désordonnés ! » Je m'aperçus même que le discours, lorsqu'on le débite sans efforts et sans cris, rend le geste plus énergique et donne à la physionomie plus d'expression. Tous ces députés rassemblés devant moi par le hasard me parurent bien plus éloquens dans leur simplicité qu'à la tribune, où, se trouvant en spectacle, ils croyaient devoir débiter leurs harangues à la manière des acteurs, et des acteurs comme nous l'étions alors, c'est-à-dire des déclamateurs pleins de boursoufflure.

» Dès ce moment j'acquis une lumière nouvelle, j'entrevis mon art régénéré. Je travaillai à me faire, non plus un mannequin monté sur des échasses pour être à la hauteur du Capitole, et du Capitole encore tel qu'on se le figure



Le singe de Biard.

au collége ; mais je me fis, dis-je, un girondin, un César-homme, s'entretenant de sa ville avec ce naturel que l'on met à parler de ses propres affaires. A tout prendre, les affaires de Rome c'étaient celles de César. Pompée lui-même, le vaniteux Pompée, montait bien quelquefois sur un char de triomphe ; mais là il n'était plus qu'une décoration, une grande figure donnée en spectacle au peuple. C'est donc ailleurs qu'il faut aller le chercher pour modèle. Il serait presque ridicule de le représenter en triomphateur quand il cause familièrement avec Sertorius, puisque en cette circonstance c'est l'homme politique qui parle, et de même qu'il a quitté le char et la robe de pourpre rayée d'or, il doit aussi renoncer à la pompe de l'attitude et du langage.

— Ainsi après avoir écouté les girondins, vous vous écriâtes, en parodiant un mot célèbre : « Et moi aussi je suis peintre ! » Mais comment jusqu'à cette circonstance votre nature avait-elle pu s'ignorer?

— Elle s'agitait dans le vague ; je l'occupais par l'étude des costumes de l'antiquité. A vrai dire, je n'entrevoyais que là une réforme possible et radicale ; là, j'avais de plus un antécédent : on sait que Lekain, hardi pour son temps, osa, entre autres témérités, s'envelopper d'une peau de tigre, tandis que jusqu'alors on ne s'était permis que le *taffetas chiné*. Ces premiers pas vers la vérité, je les continuai. D'ailleurs le mouvement était donné dans la peinture ; je n'avais qu'à m'en emparer pour le transporter sur le théâtre. David et son école avaient livré Boucher et ses bergers poudrés à la risée des ateliers et du public ; il avait d'une main ferme posé sur la tête de ses Horaces un casque tel qu'on les forgeait à Rome. Moi, je vins aussi prendre à mon tour un casque de forme antique, et j'en couvris mon jeune front. Je me permis même, dans un rôle tout à fait secondaire, le manteau de laine des Romains : cela fit sensation. Cependant je sentis que de pareilles entreprises, pour n'être pas trop imprudentes, exigent qu'on ait pour soi la magie du nom et du talent ; il faut remplir surtout des rôles importans. Cette considération me ramena tout naturellement au travail et à la réflexion, seul moyen d'échapper à ces rôles qu'on appelle des *utilités*.

» Je me souviens qu'après m'avoir vu jouer Antiochus dans *Bérénice*, Lemercier, à qui son caractère et ses ouvrages donnent une grande et juste autorité, applaudit à mes efforts et les encouragea. Il m'avait découvert derrière Titus et à côté de Bérénice, qui du charme de sa passion efface tout. Lemercier ne se doutait peut-être pas du service qu'il me rendait. Quand ces hommes à puissante intelligence devinent un artiste et daignent l'en avertir, ils lui donnent d'abord de la confiance, et ensuite ils lui apprennent que le public ne va pas tarder à venir ; ils en sont les avant-coureurs. Ducis, le bon, l'excellent, l'austère Ducis me prophétisa aussi un soir mon avenir. Après la représentation, il vint à moi, écarta les cheveux de mon front et me dit : « Jeune homme, il y a là bien des crimes. » A dater de ce moment je l'appelai mon parrain, et en retour il m'appela son filleul. Cette petite anecdote est très-connue : l'un des neveux de Ducis, devenu mon beau-frère, l'a popularisée dans un tableau plein de charme et de vérité.

» Mais déjà à cette époque ma réputation jetait quelque éclat. Les routes hardies s'ouvrirent devant moi ; dans toutes je posai mon pied libre. Le rôle de Charles IX me fut singulièrement favorable : Saint-Phal l'ayant refusé, il me fut donné par Chénier. Grâce à ce coup de fortune, je pus me montrer créateur. Je n'avais point à lutter contre de vieux souvenirs, la tradition ne pesait pas sur moi, on ne pouvait me comparer à personne qu'à moi seul ; de plus, le sujet de cette tragédie étant pris dans notre histoire, le lieu de la scène étant le Louvre, que plus d'un spectateur avait peut-être traversé en venant au théâtre, ce n'était plus une innovation que de me montrer simple, c'était une nécessité, un devoir. J'allais, en ressuscitant Charles IX, faire revivre en quelque sorte un homme semblable à nous, et lorsque le délire du remords s'empare de ses esprits, ce n'est plus, comme Oreste, au cri des fabuleuses Euménides, mais au son des cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, si vrai, si réel, que tout Paris depuis des siècles n'a cessé de l'entendre.

» A mesure que je simplifiais mon jeu, je dépouillais mon costume de ces vains ornemens, de ces colifichets, de ces broderies insultantes pour la vérité historique. J'ai beaucoup fait, il me reste bien plus à faire. Croiriez-vous qu'il ne m'a pas encore été possible de jouer OEdipe vêtu comme il doit l'être ! Raucourt me tyrannisait. Cette coquette Jocaste tenait à ses paillettes, et pour ne pas lui donner de l'humeur, pour ne pas faire un contraste déplaisant pour l'œil du spectateur, il me fallait être pailleté comme elle. Nous avons perdu Raucourt, mais les paillettes sont restées. Quelle pitié, de venir en costume d'Alcibiade me jeter éploré aux pieds des autels, moi incestueux et parricide, moi cause du fléau sous lequel mon peuple tombe et meurt, tandis que je devrais avoir la tête couverte de cendre et le corps revêtu de longs habits de deuil ! Est-ce aux supplians à se montrer magnifiques? Patience ! je ferai voir quelque jour le véritable OEdipe ; à mon seul aspect le public dira : « L'infortuné ! »

» Et je n'ai pas à combattre seulement mes camarades, hommes et femmes, mais encore les machinistes, les décorateurs, les garçons de théâtre ; comme les Turcs, ils sont toujours prêts à me répondre : « M. Talma, cela ne s'est jamais fait. » Aussi quand les noms d'*OEdipe*, d'*Andromaque*, de *Manlius* sont le matin sur l'affiche, je suis bien sûr de trouver le soir à leur place accoutumée les fauteuils, les statues et le même nombre de figurans et de comparses pour représenter le peuple ou l'armée. Depuis la première représentation d'*OEdipe*, c'est-à-dire depuis la jeunesse de Voltaire, la population de Thèbes n'a pas fait le moindre progrès ; elle est stationnaire : quand je regarde autour de moi en m'écriant : « *Thébains !* » je n'ai pas besoin de les compter, ils sont douze. Même lorsqu'il faudrait corriger un contre-sens matériel, on ne m'écoute pas. Je n'ai jamais pu obtenir, à mon entrée dans le rôle d'Oreste, d'être suivi d'un brillant cortége ; cependant Pylade me dit :

Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est pas d'un malheureux qui cherche le trépas.

Qu'importe ce qu'a indiqué Racine lui-même? Pour tout appareil, on continue de donner à son Oreste la scène vide.

— Ainsi vous avez été plus maître de votre volonté dans la conception des personnages que dans la manière de les vêtir, dans votre diction que dans les décors et la mise en scène de l'ouvrage. Heureusement si d'un côté il reste à faire, de l'autre tout est fait.

— Combien est grande votre erreur, hélas ! Ma vie entière n'y suffira pas : je m'avance vers un horizon sans bornes. Que de choses j'entrevois sans pouvoir les rendre ! combien d'autres plus faciles et que j'ose à peine me permettre ! Tenez, en voici un exemple. Dans ce rôle d'OEdipe dont je viens de parler, je crois avoir rétabli le véritable sens des vers fameux

J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.

C'est une excuse et non une forfanterie; aussi ces vers, dans ma bouche, produisent une grande impression. Mais en terminant ce beau récit, lorsque je m'écrie :

. . . . Je sentis dans mon âme,
Tout vainqueur que j'étais..... Vous frémissez, madame!

je laisse le spectateur froid. Il m'applaudit, sans doute, mais par complaisance, par réflexion : il tâche d'oublier ce que je viens de dire pour songer à ce que j'ai dit auparavant. Ses éloges remontent le récit pour en rencontrer le milieu et le début; je ne m'y trompe point. Et cependant il y a dans ces mots : « *Vous frémissez, madame!* » un grand sentiment de terreur que je conçois sans pouvoir rendre : mon âme est rebelle à mon intelligence. Dans mon obstination pour vaincre la difficulté, j'ai osé dénaturer le vers; j'ai dit : « *Ah! vous frémissez, madame!* » Vain effort, inutile changement! J'ai prêté un vers faux à Voltaire, c'est tout ce que j'ai obtenu.

» Voici un autre exemple, mais le succès m'a pleinement satisfait. Je cherchais depuis longtemps à peindre l'ennui de Néron dans la scène où Agrippine vient lui rappeler longuement qu'il lui doit l'empire, lui le plus ingrat des hommes. Il est évident que Néron n'écoute pas sa mère; il pense à autre chose, ou plutôt il ne pense à rien : il est obsédé. Comment rendre cela? comment le traduire en geste? J'essayai, à une représentation, en écoutant Agrippine, de promener de tous côtés ma vue distraite. Quelques amis, après le spectacle, me demandèrent ce qui m'avait préoccupé pendant cette scène, et pourquoi j'avais regardé dans la salle. Mon effet était donc manqué. J'eus recours à Monvel : d'après ses souvenirs de Lekain, je composai ma pantomime; mais je tremblais de me hasarder. Un soir, aux Tuileries, devant l'empereur, je m'y décidai. Pendant qu'Agrippine parlait, je me mis à jouer avec mon manteau. J'avais l'air d'en examiner la richesse, mais en affectant de montrer sur ma figure une grande indifférence, comme si je remuais ce manteau machinalement, sans y prendre garde; enfin j'aurais voulu faire illusion au point de persuad r qus je bâillais. Eh! mon Dieu, dans une situation pareille, Néron n'y aurait pas manqué. Seulement, vers la fin, je témoignai un peu d'impatience; puis je marquai une colère concentrée pour préparer le vers qui m'échappe après le départ d'Agrippine et qui foudroie d'avance Britannicus :

Elle m'a *fatigué* de ce nom ennemi!

» Le lendemain l'empereur me parla avec éloge de ce jeu muet; il l'avait suivi attentivement. J'étais désormais sûr de mon effet. »

A. AUDIBERT.

LETTRES DE CONTEMPORAINS CÉLÈBRES.

LE PREMIER TABLEAU.

LETTRE INÉDITE DU PEINTRE MARTIN, DE LONDRES (1).

Je commençai mon tableau le lendemain même, et quoique je ne pusse négliger mon travail, qui nous faisait vivre chaque jour, et que je ne consacrasse que des instans dérobés à cette tâche quotidienne, je le finis en un mois. Je dois avouer qu'au bout de ce temps je sacrifiai quelques jours entiers pour le terminer; car à mesure que j'avançais dans mon ouvrage, ma bonne opinion de son mérite s'était tellement accrue, que je me berçais de l'espoir que si je le finissais aussi bien que j'avais commencé, il n'était pas impossible qu'il ne fût reçu à l'exposition. Or si je pouvais le finir dans le mois, j'arrivais encore assez à temps pour en faire l'épreuve. Mon ami, M. M..., m'avait permis de lui cacher mon tableau toutes les fois qu'il venait nous voir dans mon petit réduit, à condition que je lui ferais voir le résultat de ma présomption dès que l'œuvre serait terminée; et c'était cette épreuve qui me faisait trembler. Je voilai en partie la fenêtre, je plaçai mon tableau sur le chevalet de manière à ce qu'il fût éclairé le plus favorablement et j'attendis avec beaucoup d'anxiété l'arrivée de mon ami. — Il vint, — il regarda, — il recula étonné. — Il ne voulut croire qu'après mille protestations, que c'était mon propre ouvrage. Quand il en fut persuadé, il versa des larmes de joie, et me prenant les deux mains dans les siennes :

— Mon cher, dit-il, vous ne m'avez pas seulement convaincu que j'étais dans l'erreur; mais d'après votre premier, votre puissant effort, j'augure l'accomplissement de tout ce que votre cœur et le mien peuvent désirer. Vous aurez toute cette réputation et toute cette fortune que j'ai si longtemps désespéré de vous voir atteindre un jour. Envoyez ce tableau à l'exposition.

— Ils n'en voudront pas.

— Ils ne pourront pas le refuser.

Mon espoir de succès auprès des membres de l'académie n'était pas très-vif, car je n'en connaissais pas un. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Je me montrai résolu à faire cette tentative que désirait mon ami. Cependant il fallait un cadre au tableau : je n'en avais pas, et quant à pouvoir en acheter ou en emprunter un de la grandeur voulue, cela m'était aussi impossible que de voler. Cette difficulté fut encore levée, comme bien d'autres déjà, avec le secours de mon ami. On apporta le cadre. Des porteurs prirent le tableau pour l'encadrer et le porter à sa destination, me laissant tout à ma contemplation et dans mes châteaux en Espagne, car pendant assez longtemps je ne sus fixer mes idées, doutant et ne pouvant me persuader que mon œuvre serait reçue, et ensuite absorbé par mes craintes relativement à son succès. Enfin sentant qu'il était inutile

(1) Cette lettre est traduite de l'anglais. Il est inutile d'ajouter que Martin est l'auteur des admirables tableaux : *le Déluge*, *le Festin de Balthazar*, etc.

d'anticiper sur mon désappointement et perdant la tête à faire des efforts de philosophie pour me tranquilliser, j'abandonnai mes idées de gloire et de richesse futures pour l'occupation plus modeste de tracer sur le papier des esquisses qui nous procurassent de quoi dîner.

A peine étais-je assis, que j'entendis du bruit sur l'escalier. Susanne ouvrit la porte : c'était un des porteurs de mon tableau, — il était venu, — oh! ayez pitié de moi, lecteur! — il était venu pour savoir quel était le haut et le bas de mon tableau! Jugez de ma consternation. Je sentis de l'incrédulité, de la vexation; mais mon chagrin venait plutôt de ce que mon tableau n'était pas encore à Somerset-House que de ce que j'appelais leur stupide ignorance. Ils avaient réellement passé deux heures à placer, à ôter, à regarder et à raisonner sans pouvoir distinguer le haut du bas. Ayant décidé ce point, je revins à mon galetas, un peu vexé. Ma femme riait de cette inconcevable méprise :

— Ah! disait-elle en plaisantant, si les ignorans sont les meilleurs juges de l'art, il n'est pas difficile de prévoir le sort de votre premier essai à l'huile.

Mais elle savait que mon opinion à cet égard était tout à fait différente, et elle ne manqua pas de me rappeler l'opinion et les éloges de notre ami, dont elle me redisait que j'avais si souvent et si justement loué le bon jugement. Très-peu de minutes après le temps nécessaire pour savoir si mon tableau était reçu ou refusé, mon ami nous apporta de délicieuses nouvelles. Ceux qui ont éprouvé le plaisir de voir *reçus* leurs premiers essais de plume ou de pinceau, ceux-là seuls peuvent juger convenablement de mes sensations. Mais si j'étais enchanté de ma bonne fortune inattendue, combien mon orgueil dût-il s'accroître en voyant mon tableau cité d'une manière flatteuse le dimanche après l'exposition par le principal journal critique des beaux-arts.

Mon ami ne pouvait contenir sa satisfaction en nous lisant le paragraphe du compte rendu commençant d'une manière si favorable en faveur de mon nom, jusqu'alors étranger à la publicité. L'exposition finie, on me renvoya mon tableau, et je le considérais avec une puissante satisfaction d'après ce qui s'était passé. Cependant je dois avouer la vérité, j'étais un peu piqué qu'on n'eût pas fait une seule demande, — que personne ne se fût informé du prix; mais surtout la difficulté de vendre assez de dessins pour pouvoir vivre m'occasionnait ce mécontentement plus que la vanité blessée.

J'étais sorti un soir, tâchant de trouver en vain un acheteur pour les produits du travail de la semaine. Je revenais abattu et chagrin. Ma femme m'ouvrit la porte, et la joie brillait dans ses yeux; elle m'annonça que je devais aller immédiatement chez la personne dont elle me donna l'adresse pour lui dire le prix que je voulais du tableau. Elle ajouta que certainement ce monsieur avait sérieusement envie de l'acheter, car il avait répété plusieurs fois que nous ne devions pas en disposer que je ne l'eusse vu. Je me ressouvins du nom qui était sur sa carte, et je pensai que ce ne pouvait être que le père d'un élève à qui j'avais donné des leçons. Ainsi, sans prendre ni repos ni rafraîchissemens, quoiqu'il demeurât à l'autre bout de Londres, je ne perdis pas de temps à me rendre auprès de lui. Je l'informai de ce qui m'amenait; il en parut fort surpris, m'assurant que ce ne pouvait être qu'une erreur, car il n'était pas venu chez moi. J'étais si habitué aux désappointemens et aux revers que si je n'avais craint que ce monsieur ne pût prendre mon histoire pour une pure invention, je n'aurais pas si sévèrement ressenti ce contre-temps. Mais au moment de sortir, me ressouvenant que j'avais sa carte sur moi, je la tirai de ma poche et je la lui présentai :

— Oh! dit-il, bravo! Je vois maintenant la source de cette erreur : — c'est mon homonyme le riche banquier. Je vous félicite de votre bonne fortune. — Il demeure ici près. Il est trop tard pour y aller ce soir, mais vous êtes sûr de le trouver demain matin.

La tournure favorable que cette explication donnait à mon affaire ranima mes esprits abattus. En rentrant chez moi, je trouvai ma chère femme qui attendait mon arrivée avec anxiété; et désirant satisfaire ma curiosité, je me fis instruire de la manière et de l'espèce des questions de M..... relativement à mon tableau. Je m'assis, je déplorai mon absence au moment où il était venu, je trouvai que le temps s'écoulait avec plus de lenteur qu'en aucun autre instant depuis la fin de mon tableau. Je ne pus dormir de la nuit. Le lendemain je me levai au point du jour, je regardai le tableau et je pensai au prix que je devais en demander, — car son destin avait diminué l'idée que je m'en étais faite jusqu'à cet événement. Après avoir attendu quelque temps que dix heures sonnassent à l'horloge, je frappai à la porte du riche banquier le cœur tout palpitant. J'eus une entrevue avec M....., qui, me recevant très-poliment, me demanda le prix de mon tableau. D'une voix tremblante, je répondis :

— Monsieur, ma position est très-embarrassée, et pour cette raison je le vendrai pour beaucoup moins que je n'en avais voulu d'abord; vous l'aurez pour cinquante guinées.

Ce prix, il le reconnut volontiers, était beaucoup moins qu'il ne valait :

— Mais, me dit-il, s'il est en mon pouvoir de vous être utile une autre fois, réclamez mes services.

Et aussitôt il me donna un billet de cinquante guinées en me demandant de lui envoyer de suite le tableau.

Qui peut imaginer mes sensations? qui peut sentir mon extase? il n'y a que ceux qui ont éprouvé de semblables vicissitudes. La vue du billet et le trouble de mes esprits par suite de ce bonheur subit m'éblouissaient. Je me lançai jusqu'à la maison presque sans toucher terre :

— Voilà, voilà, Susanne! dis-je en ouvrant soigneusement le billet et le lui mettant sous les yeux; que pensez-vous de cela?

MARTIN.

LE PILOTE BOUSSARD.

Quelle est cette ville qui s'élève là-bas, au bord de l'Océan, tout à fait au bout de la Saintonge? C'est La Rochelle. Comme elle est assise à son aise au fond de son petit golfe!..... Ses murs sont hauts, ses tours sont belles; jadis une population nombreuse et diligente s'agitait dans son enceinte et se livrait au commerce avec ardeur. Comme elle est déchue de son antique gloire, comme elle s'en va de consomption! Son commerce diminue tous les ans, ses rues sont désertes et ses maisons abandonnées. Qu'elle diffère de la ville d'autrefois! Alors elle revenait à la vie.

Louis-le-Grand en lui rendant ses priviléges avait fait oublier les jours du malheur ; ses blessures étaient fermées, et Vauban, ce grand faiseur de forteresses, avait dit à ses murs rasés et à ses forts abattus : « Relevez-vous? »

Dès ce moment, son commerce fut immense dans toutes les parties du monde. La Rochelle élevait ses enfans dans l'abondance, au milieu de ses richesses et de sa prospérité; elle ne se rappelait plus le malheur passé, elle ne sentait plus sur sa tête les effets de la colère de Richelieu, de cet homme puissant et implacable dont la volonté, plus dure que le marbre, faisait tout courber à son gré. Le cardinal-ministre l'avait pourtant bien affaiblie, châtiée, déshonorée de toutes manières!

Du moment qu'il eut pris à cœur la destruction du parti protestant, il ne dormit plus tranquille. Le calvinisme lui apparut toutes les nuits en songe, levant sa tête orgueilleuse, et le cardinal, plus orgueilleux encore, ne cherchait plus que le moyen de la frapper au cœur; il y réfléchissait sans cesse: c'était là sa pensée fixe, son véritable cauchemar, et lorsqu'il avait pris cette idée à pleines mains, qu'il en avait bien étudié toutes les faces : « Tu périras, s'écriait-il avec frénésie; oui, tu périras!..... Haine et mort!... anathème pour toujours aux enfans de Calvin!...» Et vous eussiez vu le cardinal, plus rouge que sa robe, s'agiter convulsivement comme un possédé de Satan. Une nuit qu'il veillait obsédé sous le poids de cette pensée incessante, les yeux attachés sur le plan de La Rochelle déroulé sur sa table, il prononça décidément la sentence de la ville : c'est là qu'il résolut d'attaquer la réforme pour l'anéantir. Il le dit, et ce que cet homme voulait, rien au monde n'était capable de l'empêcher : sa haine était un arrêt de mort.

A quelque temps de là, le roi de France et son armée serraient La Rochelle de toutes parts, et de 15,000 habitans contenus dans son enceinte, 4,000 seulement traînaient au milieu des décombres de la ville leur figure décharnées, squelettes ambulans, trophée de la famine et de la guerre. On vit dans ce siége mémorable toutes les horreurs des guerres civiles; on combattit avec acharnement durant treize mois : le poignard menaçait le premier, qui parlerait de se rendre.

Le cardinal en personne dirigeait les travaux du siége, et sa puissante volonté, domptant la fureur des flots, jeta au milieu de la mer, dans un espace de sept cent quarante-sept toises, cette fameuse digue, colosse monstrueux, mur impénétrable aux vaisseaux de l'Anglais. Il faut avoir vu ce travail immense pour s'en faire une idée : plus de 40 millions furent employés à son exécution. Enfin les prévisions du cardinal se réalisèrent, et la capitale de la révolte, ne recevant plus de secours des frères d'outre-mer, tomba vaincue à ses pieds. Un grand cri se fit entendre du fond de la Germanie jusqu'aux rives de la Tamise, et l'on put croire un instant que la réforme jugulée descendait dans la tombe. Mais le puissant cardinal ne l'avait que blessée; elle avait crié merci dans ses bras vigoureux, et quand il la laissa pour morte, elle n'était qu'éreintée.

Dès ce moment le soldat convertit sa pique en bêche, le capitaine fut marchand, et la ville guerrière devint la ville du commerce. La digue à la vérité ne permettait plus aux vaisseaux aux triples bords de s'approcher; mais elle livrait au milieu de son front un passage aux navires marchands. Loin des préoccupations politiques et des dissensions civiles, l'actif et intelligent Rochelais ne pensait plus qu'à étendre son commerce, et ses nombreux navires partaient tous les jours pour les mers lointaines; ils écoulaient dans tous les ports connus les productions riches et variées de la Saintonge. La Rochelle fut alors le port de tous les marins étrangers.

Donc, au mois d'août 1777, cent cinquante ans après ce siége fameux, la chaîne qui ferme le port et dont les extrémités se perdent dans les flancs de deux tours s'abaissa pour laisser passer une goëlette à la taille élancée, au corsage coquet. « Va, ma charmante! vole, ma belle, à ta destination! Que les vents te soient favorables, qu'ils gonflent tes blanches voiles, te fassent glisser sur la surface des eaux et gagner gaîment le port! »

La petite allait rapidement; son équipage, tout composé d'enfans de La Rochelle, avait dit un dernier adieu à la ville natale, et le regard fixé à l'horizon il regardait encore la place où venait de disparaître le sommet de la tour de la Lanterne. Le bâtiment suivait la côte glissant comme une flèche, et les objets disparaissaient au pas de course; il longeait la Bretagne, s'avançant dans la Manche, et les hommes pensaient aux affections qu'ils venaient de laisser à terre, peut-être déjà à la joie du retour. Mais leur bonne étoile avait filé : la tempête furieuse s'était agitée au fond de l'Océan; elle accourait sur les ailes des vents, poussant devant elle les vagues jusqu'aux nues pour les laisser tomber avec fracas au fond de la mer bouleversée jusque dans ses entrailles. « Pauvre goëlette! ma gentille coureuse, que vas-tu devenir? Le vent siffle dans ta mâture. Que tes flancs délicats sont battus par la houle! Le monstre va te dévorer. Si encore l'obscurité ne t'enveloppait pas comme un manteau, si la grêle ne fouettait pas ton tillac avec furie, si ton équipage pouvait manœuvrer, peut-être soutiendrais-tu la lutte! tu t'élances avec tant de vivacité sur le dos des vagues, tu leur présente si bien ta proue! Mais la nature est bouleversée, tout conspire à ta perte; voici la houle qui doit te donner le coup de grâce! Pauvre goëlette! Dieu vienne à ton aide, qu'il envoie du rivage à ton secours! »

Cette scène se passait sur les côtes de Normandie, au bout des jetées de Dieppe. A la voix lugubre du canon de détresse, tous les pilotes étaient accourus au rivage. Quatre fois l'un d'entre eux voulut franchir la barre, et toujours il fut repoussé. Forcé de quitter la partie, il l'abandonna au pilote Boussard.

C'est le plus intrépide de tous les côtiers. L'obscurité était affreuse; on entendait la détonation du canon annonçant l'agonie du navire, et tous les spectateurs étaient saisis d'une indicible anxiété. Boussard veut faire des signaux pour enseigner la passe; le capitaine ne le voit pas : les paroles que Boussard lui jette à travers son porte-voix se perdent dans la tempête, et le navire est enfin lancé sur le galet. Le danger devient encore plus pressant; l'orage augmente toujours : la goëlette brisée sera dispersée sur les ondes. Plus d'espérance de salut qu'en Boussard, c'est de lui seul qu'il peut venir.

Cet homme courageux s'arrache des bras de sa femme et de ses enfans :

— Ventre bleu! s'écria-t-il; non, mes amis, vous ne périrez pas!.....

Soudain ses reins sont ceints d'une corde, il se jette à la mer, et tend au navire de toutes ses forces. On dirait que la mer a compris son homme; elle s'efforce de le repousser pour dévorer à son aise les pauvres matelots de la goëlette! Vingt fois Boussard veut aborder le navire, et chaque fois il en est écarté par la houle. Enfin une vague le saisit, le pousse, le soulève et le lance sur le navire. « Cessez vos cris de détresse, mes braves; vous aviez invoqué Notre-Dame des Matelots, elle vous envoie cet homme pour vous arracher des entrailles de l'abîme. La corde du salut est

entre vos mains, saisissez-la bien ; réunissez les forces qui vous restent, ils vont vous haler du rivage. » La goëlette est abandonnée, et Boussard accompagne les marins : il les encourage avec bonté, avec sollicitude ; il les pousse, il les soulève, et pas un seul n'ayant abandonné la corde de salut, ils arrivent à terre.

Dans ce moment, le pilote mourant tombe vaincu par la fatigue ; ses forces sont épuisées, il est étendu sans mouvement sur le rivage. Sa pauvre femme est là qui se lamente, elle croit l'avoir perdu pour toujours. Son âme déborde ; elle se jette sur le corps sans mouvement, le presse, le réchauffe pour le rappeler à la vie. Dieu voit son affliction, il en a pitié et ranime cette existence qui allait s'éteindre. La pauvre femme éplorée a senti battre le cœur de son mari ; le sien palpite d'espérance et se ranime à mesure que Boussard revient à la vie. Le pilote allait regagner sa demeure, bien fatigué sans doute, mais aussi bien joyeux de sa bonne action, quand de nouveaux cris partent du navire échoué. Notre héros se précipite encore à la mer et revient traînant après lui le dernier marin de la goëlette. « Retourne maintenant en paix chez toi, brave marin ; dors tranquille : ton pays n'oubliera jamais ton dévouement héroïque, parce qu'en France on admire la bravoure. »

Quelques mois plus tard on voyait dans une chaloupe, au port de Dieppe, un vigoureux marin mordu par le vent de mer qui avait cuivré sa figure. Une taille de six pieds, des épaules larges, une tête petite le faisaient distinguer de loin. Il s'appuyait avec peine sur l'une de ses jambes touchée dans un combat ; mais en revanche l'autre est solide, et ses bras sont des étaux, ce qu'ils saisissent ne dévasse jamais. « Connaissez-vous cet homme ? c'est le brave Boussard, le sauveur du bâtiment rochelais. »

Le soleil descendait sous l'horizon ; le pilote promenait sur l'eau son grand œil noir, et ne voyant rien au loin, se disposa à quitter sa chaloupe. Il souffle dans ses doigts pour les réchauffer, car c'était au mois de décembre, et il faisait bien froid ; puis il saute à terre et revient chez lui, où l'attendait sa femme impatiente. Elle avait reçu pendant son absence une lettre de Paris :

— Femme, que veut dire cela ? Qui peut nous écrire de si loin ?

C'était le ministre des finances de Louis XVI, qui lui annonçait en ces termes les bontés du roi :

« Brave homme, je n'ai su qu'avant-hier par M. l'inten-
» dant l'action courageuse que vous avez faite le 31 août,
» et hier j'en ai rendu compte au roi, qui m'a ordonné de
» vous témoigner sa satisfaction et de vous annoncer de sa
» part une gratification de 1,000 livres et une pension an-
» nuelle de 300 francs. J'écris en conséquence à M. l'inten-
» dant. Continuez à secourir les autres quand vous le
» pourrez, et faites des vœux pour votre roi, qui aime les
» braves gens et les récompense.

» Necker,
» *directeur général des finances.* »

Boussard prend sa femme dans ses bras, il l'embrasse :

— Oh ! que nous allons être riches..... Femme, que veux-tu pour tes étrennes ? Oh ! le bon roi !..... Vive le roi !.....

Et le brave homme se promettait bien, si l'ennemi s'avançait du sol, de mourir pour son prince. Quant à Mme Boussard, voyons l'effet qu'a produit sur elle cette heureuse nouvelle.

Avez-vous été heureux dans votre vie ? quelques jouissances ont-elles traversés votre existence ? Évoquez-en les souvenirs, tâchez de les rappeler à votre mémoire, et quand ils auront defilé devant vous, arrêtez-vous à l'événement le plus heureux, faites revivre les sensations qu'il vous procura, et vous serez à mille lieues de la félicité de Mme Boussard :

— Quel bonheur ! répétait-elle. Jésus Maria ! que nous sommes heureux ! Mille francs tout de suite, et cent écus qui tomberont dans ton chapeau ! Mais nous serons les plus riches de Dieppe !

Et c'étaient une joie, des bonds, des cris, comme si elle eût été folle. Je gage que les ministres de juillet ne se trouvent pas aussi riches, et que Louis-Philippe dort moins tranquille avec tous ses millions.

Sans doute que Boussard était aussi bien joyeux de sa bonne fortune. Viennent maintenant les infirmités de la vieillesse ; que sa jambe blessée qui chancelle lui refuse tout à fait le service, il vivra sans inquiétude de l'avenir. L'affreux hôpital ne se présentera pas à la fin de ses jours ; il n'ira pas y mourir sous les tourmens de la honte plus encore que sous les douleurs physiques, car il possède une âme élevée notre pilote.

Vous allez voir que cette autre partie de l'homme qui sent, agit et raisonne l'emporte de beaucoup. Il y avait chez le pauvre marin aux formes rudes et grossières un cœur sensible et distingué. Écoutez son langage avec l'un de ses chefs :

— Qu'avez-vous fait de ces mille livres reçues tout à la fois ?

— Parbleu ! payé mes dettes, parce qu'il faut tout d'abord que justice se fasse. Puis, voyez-vous, j'ai habillé de neuf ma femme et mes enfans : c'est la première fois de la vie que cela leur arrive ; et pour moi je ne me suis donné que des gilets, ayant plus besoin de capes que d'habits, car, voyez-vous bien, j'ai toujours mon habit de noces, et il est encore tout neuf.

— Mais ces cent écus suffiront-ils à vos besoins et à ceux de la famille ?

— J'en aurai bien assez, ventre bleu, et même il m'en restera. D'ailleurs à quoi sert l'opulence ? Quand on enterre un riche, lui met-on seulement un louis d'or sur le nombril ?

— Brave homme, ta philosophie vaut bien la nôtre, va. Que ton langage est profond dans sa simplicité !..... Qui te portait donc à cet héroïque dévouement ? Pourquoi braver la mort avec tant d'audace ? Ils n'étaient ni tes parens ni tes amis ceux que tu arrachais ainsi au trépas.

— Non sans doute, mais ils étaient des hommes. J'entendais mon père me crier du milieu de la tempête : « Sauve, mon fils, sauve ces malheureux du naufrage ! » C'est que mon père s'est noyé, voyez-vous (et le brave homme essuyait ses larmes), oui ! noyé parce que je n'étais pas là pour lui sauver la vie. Aussi j'ai juré, et j'ai toujours tenu ma parole depuis ce temps-là, de secourir ceux que je verrais tomber à la mer.

Les héros de l'antiquité immolaient, dit-on, des victimes humaines sur les tombeaux de leurs ancêtres, et Boussard offre aux mânes de son père des malheureux qu'il arrache à la mort. O dévouement sublime ! ô serment sacré d'un grand cœur ! Boussard ne fit jamais que ce seul serment dans sa vie, mais il y mourut fidèle.

Naturellement brave, il sauva la vie à plusieurs autres personnes : Dieppe s'en souvient encore ; et il ne voyait là que le devoir de tout homme envers son semblable. S'il reçut avec joie la récompense de son souverain, il ne put cependant s'empêcher d'en témoigner sa surprise :

« J'ai fait beaucoup d'autres actions comme celle-là, disait-il, et je ne sais pourquoi ma dernière a fait tant de bruit. Mes camarades sont aussi braves que moi ! »

Telle était la haute opinion qu'il avait des autres. Quelquefois cependant il se rendait justice à lui-même. Voulant un jour embrasser un petit garçon que sa mine effrayait fort : « Ne crains pas, lui dit-il, mon petit ; cela te portera bonheur d'embrasser un honnête homme. » Croyez-vous que c'était vanité? Oh non! c'était seulement le témoignage d'une bonne conscience. Son cœur était sensible au bon accueil qu'on lui avait fait à Paris.

Il n'oublira jamais la femme du ministre des finances : « Ventre bleu! répétait-il au coin de son feu, assis dans sa chaise de bois, la bonne dame que madame Necker! J'avais pris un fiacre, à cause de ma mauvaise jambe, pour l'aller voir; j'arrive chez elle, elle paie la voiture et me fait reconduire dans son carrosse. »

JOSEPH AVRILLEAU.

MAGAZINE.

MINES DE DIAMANS EN RUSSIE.

Il n'y a pas longtemps que le produit des mines d'or de la Russie ne montait pas en tout à plus de 40 pud (1,500 liv., avoir du poids), et cette quantité n'était tirée de puits très-profonds qu'à l'aide de grandes dépenses et de longs travaux. Qui eût pu prévoir à cette époque que quelques années après on aurait trouvé sur une immense surface de terrain les couches d'or les plus riches, des masses d'or métallique et de platine en quantité bien plus considérable que tout ce qu'a offert jusqu'à ce moment-ci le Nouveau-Monde? Et c'est cependant ce qui est arrivé. La Russie sous ce rapport n'est point au-dessous des contrées les plus privilégiées de l'autre hémisphère, qui semblaient devoir conserver le monopole du précieux métal. C'est la Russie qui la première a frappé des monnaies de platine : elle n'était inférieure à ces contrées que par l'absence du diamant; elle a encore acquis cet avantage : le premier diamant russe a été trouvé, le 22 juin 1829, sur le revers ouest des monts Oural, dans l'exploitation du sable aurifère de la comtesse Poline, par un enfant âgé de 13 ans, nommé Pawel Popow.

M. Engelhardt, professeur de l'université de Dorpat, qui fit en 1826 un voyage scientifique dans l'Oural, est le premier qui ait appuyé de preuves positives la probabilité de l'existence des diamans en Russie. Il communiqua ses idées sur ce sujet important au recteur de l'université, dans une lettre dont un extrait fut publié à cette époque dans le journal de Saint-Pétersbourg. On y voit entre autres ce passage : « Le sable de platine de Nijny-Toura, appartenant à la fabrique de la couronne Kouschra, offre une ressemblance frappante avec celui du Brésil, dans lequel on trouve ordinairement les diamans. Il est composé principalement de galets d'un hydrate de fer (le *brauneisenstein* des Allemands) et de jaspe, et offre en outre une multitude de petites pierres microscopiques de diverses couleurs, et plus de platine que d'or. Le sable des mines de Nijny-Toura est mélangé de la même manière, et la présence de l'hydrate de fer y est d'autant plus remarquable que c'est dans cette brèche que le diamant du Brésil est incrusté. Ce qui prouve que ces deux minéraux ne se trouvent pas ensemble par hasard, mais comme débris d'une même formation de roches. »

Comme ces couches de sable occupent une étendue de plus de 250 verstes carrés, et qu'elles sont en partie recouvertes de forêts, M. Engelhardt ne put faire aucune recherche particulière sur ce sujet; d'ailleurs les diamans, étant mêlés à une grande quantité d'autres petits cristaux, ne pouvaient être séparés du sable que par le lavage. M. Engelhardt communiqua ses remarques et l'opinion dans laquelle il était, que ces sables contenaient des diamans, aux directeurs des travaux de Turinski, qui étaient disposés à faire les frais nécessaires pour la découverte du trésor caché dans le sein de la terre. Pensant aussi que l'apparence extérieure du diamant brut devait être peu connue ou même ignorée complètement des employés de ces mines, il les engageait à leur envoyer de Saint-Pétersbourg quelques diamans bruts qui pussent leur servir d'échantillon dans leurs recherches.

Le comité scientifique des mines de Saint-Pétersbourg fit imprimer la lettre du professeur Engelhardt dans le 11e numéro du *Journal des sciences minéralogiques*. L'année suivante, le ministre des finances donna l'ordre à tous les directeurs des mines du mont Oural et à l'administration des mines de Perm de s'occuper de la recherche des diamans. En 1829, le directeur des mines de Bogaszlowsky envoya, dans ce but, une expédition particulière, qui ne découvrit pas de diamans, mais bien une des plus riches couches de sable aurifère.

Dans le mois de septembre de la même année, le ministre des finances apprit du comte Polier, qui se trouvait alors dans les biens de sa femme, situés sur les monts Oural, que le baron de Humboldt avait remarqué en traversant ces montagnes la ressemblance la plus frappante entre les montagnes de l'Oural et celles du Brésil, et qu'il était persuadé, après beaucoup d'observations et de recherches, que l'Oural doit contenir des diamans. L'opinion d'un naturaliste aussi célèbre et aussi profondément instruit excita vivement l'attention de tous les directeurs d'exploitations qu'il visita. On examina avec le microscope le sable lavé dans l'espoir d'y découvrir ces précieux cristaux; mais durant le séjour du baron de Humboldt on ne put en trouver aucune trace sur le côté est de la montagne.

Le comte Polier se sépara de M. de Humboldt, qui continuait son voyage, et se rendit dans ses possessions, situées à l'ouest du mont Oural, où il visita, le 23 juin, une exploitation de sable aurifère à vingt-cinq verstes de la manufacture de Biszer. En examinant plusieurs échantillons de sable d'or et de platine, et de cristaux de quartz qu'on avait recueillis pour lui, il y découvrit le premier diamant de l'Oural. Ce cristal avait la veille même été trouvé par un petit paysan âgé de treize ans, nommé Pawel Popow, en lavant le sable aurifère; et comme une récompense est donnée à tous ceux qui découvrent un minéral remarquable ou rare, il l'avait donné à l'inspecteur, qui n'y ayant rien vu de particulier l'avait jeté parmi les autres cristaux. Trois jours après [illegible] découvrit un second

et enfin un troisième dont le poids était supérieur à celui des deux premiers réunis. Depuis on a trouvé, d'après le rapport du comte Polier, d'autres diamans qui, au jugement des connaisseurs, ne sont sous aucun rapport inférieurs à ceux du Brésil.

CRANES DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Le docteur Warren, de Boston, raconte que les crânes trouvés dans l'Amérique du nord diffèrent de ceux des Indiens actuels, de ceux des Européens de la race caucasienne et en réalité de ceux de toutes les nations existantes, en tant au moins que la structure de leur boîte encéphalique nous est connue. Le front est plus large et plus élevé que chez l'Indien de l'Amérique du nord, mais moins que chez l'Européen; les orbites sont petites et régulières, les mâchoires sensiblement proéminentes, moins que chez l'Indien, plus que chez l'Européen; la voûte palatine a une forme arrondie, et les fosses nasales moins d'étendue que chez l'Indien et l'Africain, plus que chez l Européen Mais le fait le plus remarquable de ces têtes consiste en un aplatissement irrégulier de la région occipitale, évidemment produit par des moyens artificiels. Ces particularités, avec d'autres d'un moindre intérêt, donnent à ces crânes un caractère qui les éloigne de tous ceux connus.

LITTÉRATURE.

BIBLIOTHÈQUE ANGLO-FRANÇAISE (1).

Cette belle publication se continue lentement, mais avec succès. Le directeur, M. O'Sullivan, homme habile et éclairé, a confié à nos sommités littéraires la traduction des poëtes anglais les plus célèbres : Shakspeare et Milton, ces deux chefs de la poésie anglaise, ont occupé la première place. C'était justice que ces deux puissans génies apparussent en tête des grands écrivains de leur patrie, dont ils furent les inspirateurs. On ne saurait trop louer la sagacité de M. O'Sullivan, qui, loin de suivre l'exemple d'autres éditeurs qui ont confié inconsidérément à un seul littérateur la traduction entière des ouvrages de Shakspeare, a compris que pour la reproduction consciencieuse d'une œuvre si variée, ce n'était pas trop du concours des talens les plus distingués de notre époque : aussi l'appréciation du génie de Shakspeare nous a été tracée par la plume élégante de M. Villemain, et chaque drame du grand tragique anglais rendu avec bonheur par un interprète habile. Nous avons remarqué dans les deux premiers volumes la traduction de *Roméo et Juliette* par M. Philarète Chasles : toute la grâce, toute la fraîcheur primitive de ces scènes d'amour éternellement vraies et jeunes ont passé dans le style élégant et flexible du traducteur. M. Nisard a aussi vivement senti la sombre et bizarre poésie de *Macbecth*, et l'a rendue dans notre langue avec toute son originalité. Le *Jules César* du poëte anglais a trouvé dans le talent académique de M. Jay un interprète à la fois plein d'énergie et de précision, et la suave poésie du *Songe d'une nuit d'été* a été reproduite par Mmes Tastu et Louise Colet-Révoil : tout ce qu'il y a de charme et d'étrangeté dans les meilleures scènes de ce drame fantastique s'est reflété fidèlement dans les imitations de nos deux femmes poëtes. La traduction complète de *la Tempête*, pièce féerie du même genre, avait été confiée à Mme Louise Colet. Cette jeune femme, qui s'est fait un nom dans le monde littéraire par un volume de poésies, *les Fleurs du Midi*, a souvent fait passer dans sa traduction la force et la grâce tour à tour répandues dans l'original; elle nous a aussi rendu avec bonheur les fragmens du *Roi Jean* et du *Conte d'hiver*.

Le quatrième volume renferme la traduction de Milton, et c'est ici le travail le plus considérable et le plus digne d'éloge de cette publication. Cette magnifique épopée du *Paradis perdu*, que la poésie flexible de Delille n'avait pu faire passer dans notre langue et contre laquelle le style de Châteaubriand avait échoué, a été heureusement comprise et fidèlement interprétée par M. de Pongerville, le célèbre traducteur de Lucrèce. Avec la même profondeur d'intelligence qu'il avait compris le poëte latin, M. de Pongerville a deviné l'Homère anglais : simple et naturellement grand, le style de sa version s'offre comme une belle empreinte de celui de l'original. On comprend que l'esprit du traducteur s'est emparé de celui du poëte sans effort, sans lutte pénible : il en a été éclairé par une sorte de révélation qui n'est autre chose que l'intention d'un talent sympathique. Lisez à des Anglais divers morceaux de la traduction de M. de Pongerville, ils croiront entendre la poésie de Milton dans toute son harmonie et en contempler les grandes images. Le miroir est fidèle : c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de cet important et consciencieux travail.

L.

(1) Quatre volumes sont en vente chez Baudry et Mandart.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Tout occupée des soins que réclame de moi l'impression des ouvrages inédits de M. Le Sueur mon mari, j'avais laissé passer sous silence une petite erreur insérée il y a quelques mois dans un article du *Musée* qui le concernait.

Je m'étais contentée de signaler ce fait à M. de Pongerville, ami de mon mari et auteur de cet article, qui savait bien que M. Le Sueur descendait d'une ancienne famille possédant autrefois beaucoup de biens, mais qui croyait que mon beau-père n'avait point de fortune, ne l'ayant jamais connu.

Plusieurs personnes de ma famille et de celle de M. Le Sueur, ayant eu connaissance de cet article, ont trouvé inexact, ainsi que moi, l'endroit de cette narration qui présente M. Le Sueur père privé de toute fortune, et m'ont observé qu'il était dans les convenances de ne point laisser subsister cette erreur, malgré son peu d'importance, puisqu'il est certain que M. Le Sueur père vivait de son bien.

Je me rends donc à leur avis et vous prie d'avoir la bonté de m'accorder cette rectification, quoiqu'elle soit un peu tardive, ce dont je serai très-reconnaissante.

Je suis avec une haute considération, monsieur le rédacteur, votre très-humble servante,

Adeline LE SUEUR,
née Jamart de Courchamps.

Ce 15 mai 1839.



Au-dessus des mondes créés par le genie des grands hommes se rencontrent d'autres mondes créés par l'instinct religieux des peuples. C'est là qu'on voit les revenans, les lutins, les fées, les dieux, les déesses, toute la mythologie de l'Orient, modifiée par le moyen âge, tout l'Olympe d'Homère, refait par les nourrices. Rien de plus varié que ces mondes, dans leurs formes comme dans leur poésie. Et toutefois ils se ressemblent en ce point que tous sont peuplés d'esprits subtils, d'apparitions fugitives, d'âmes en peine qui ne revêtent les enseignes de la mort que pour témoigner contre elle. Et en effet, que disent les puissances infernales de l'Inde et de la Grèce? que disent les superstitions les plus barbares? que disent les manitoux des sauvages, les spectres, les follets, les fantômes? Une seule chose, que l'âme est immortelle. Il semble que sur toute la terre l'homme se soit rassuré contre l'horreur du néant par la peur des esprits.

Rien donc ne prouve mieux la double nature de l'homme que cette tendance vers l'invisible. Entre tous les êtres qui couvrent le globe, il est le seul qui perce le voile de la mort pour y chercher l'éternité; seul il a peur de ce qu'il n'a jamais vu; seul il adore ce qu'il ne comprend pas, parce que seul il en a le sentiment, et ce sentiment c'est la révélation d'une autre vie! Le premier qui dans ses terreurs superstitieuses crut voir sortir les morts de leurs tombeaux eut sans le savoir la vision de sa propre immortalité. C'est donc un fait digne d'être observé que ces créatures fantastiques et superstitieuses, aux sommets

(1) Voir le premier article dans ce même volume. nº 2. novembre 1838, page 33.

desquelles se trouve une vue sublime de l'âme, une révélation effrayante et consolante, le sentiment de la divinité.

Déjà plusieurs de ces mondes se sont évanouis avec les peuples qui les avaient créés. L'Égypte nous a laissé une image du sien dans ses temples et dans ses tombeaux. La Grèce modifia ce monde en l'idéalisant, puis il devint une mythologie. Il en est de même du ciel des Scandinaves et de son Olympe de nuages peuplés des ombres de ses heros. La connaissance d'un seul Dieu à tout fait disparaître : il n'y a plus de nymphes dans les prairies, plus de fées dans les grottes sauvages ; le ciel du Nord n'entend plus les cris féroces des convives d'Odin, et le ciel de l'Orient se dépeuple chaque jour de ses dives et de ses péries. Et cependant la pensée ne périt pas. Le mensonge, ce dieu terrible du mal, en se retirant devant la vérité abandonne toujours aux poëtes quelques douces images de la vie primitive ou quelques tableaux bien simples, bien naïfs des temps héroïques. Les poëmes d'Homère et de Virgile, les hymnes d'Ossian, les sagas islandaises, les Mille et une Nuits, quelques allégories, quelques légendes : voilà les débris de ces mondes imaginaires habités par de grandes nations. L'œuvre des poëtes a survécu à l'œuvre des législateur

Mais qui le croirait, le plus terrible, le plus ancien de ces mondes existe encore : un monde immense qui s'étend sur la plus belle partie du globe et qui renferme les deux tiers du genre humain. Là on adore la vache blanche, le cheval à sept têtes, le dieu singe, le dieu serpent, le dieu tronc d'arbre, des idoles antropophages. Là des milliers d'hommes se croient souillés s'ils passent à l'ombre d'un pariah, et sanctifiés s'ils se couvrent le visage de bouse de vache ou assaisonnent leurs repas des excrémens de leurs brahmes. Là une foule de victimes sont poussées chaque jour au suicide par les croyances les plus insensées et vont se noyer dans les eaux du Gange, ou se font écraser sous les roues du char de Jagguernat. A entendre la morale des livres sacrés et la charité presque évangélique de leurs maximes, on dirait un monde de sages ; à voir la barbarie des prêtres, l'abjection des castes, l'horreur de l'homme pour l'homme et le culte sanglant des idoles, on dirait un cercle de l'enfer et un peuple de damnés.

Comment un pareil monde a-t-il pu s'organiser ? Quel génie infernal, jetant ses deux bras sur l'Asie, imagina de lui imposer comme des œuvres pieuses les actes de la dépravation la plus dégoûtante et de la barbarie la plus horrible? Par quelle série d'idées puissantes a-t-on pu conduire cinq cent millions d'hommes au fond de cet abîme de douleurs et de misères, et les y retenir enchaînés depuis plus de trente siècles? La réponse à ces questions est une histoire complète des dieux et des hommes, un conte merveilleux plein de fantômes, une légende naïve pleine de révélations et dont il faut au moins tracer quelques esquisses.

Voici un dieu dont une fleur est le berceau (1); le monde n'existait pas encore et Brahama venait de naître dans la corolle du tamavey; il avait cinq têtes. Surpris de son existence, ignorant encore sa pensée, il s'assied sur la fleur d'or, que les flots et les ténèbres environnent. Il n'y a pour lui ni passé ni avenir, le présent seul existe; et il médite sur lui-même sans pouvoir se comprendre. Alors une voix se fait entendre, elle sort de l'onde agitée par la tempête et révèle au dieu sa puissance créatrice. Ce fut le commencement de toutes choses : la terre, le ciel, les dieux, les hommes naissent en même temps (1), mais ils sont dans les ténèbres : Brahama n'a point encore imaginé la lumière.

Et les dieux étaient assemblés au bord de la mer pour y chercher le breuvage d'immortalité. Le seul mugissement des vagues leur apprenait la création du monde, le seul bruit de leurs voix les avertissait de leur existence; tout à coup ils s'arrêtent, leurs yeux s'ouvrent, la lune au visage riant sort du sein des flots où elle répand ses reflets argentés et ses douces lueurs. Les dieux se contemplent pour la première fois, leur beauté les étonne, leurs formes divines les frappent d'admiration, et cependant ils ne s'aiment point encore : le dieu d'amour n'est pas né. Mais la création continue toujours; pendant que l'astre étincelant s'élève dans le ciel, une déesse, la fortune, paraît à l'horizon. Sur sa tête brille une couronne d'or, l'onde jaillit sous ses pieds légers et l'environne de ses gerbes écumantes. Le dieu du vin marche à sa suite ; l'arbre de l'abondance le couvre de son ombre, un coursier, une génisse, jouent à ses pieds : c'est l'image de la vie patriarcale, c'est l'âge d'or (2). Mais cette apparition n'a fait que traverser l'espace, d'autres lui succèdent : Brahama est inépuisable, il mèle le bien au mal, et la création continue; des légions de dieux aux mille visages, des monstres aux mille mains armées de massues et d'épées s'élancent de toutes parts : on dirait que les étoiles les enfantent tant ils sont nombreux, le ciel en est obscurci. *Devindiren* vient ensuite, suivi de trois cent trente millions de divinités du second ordre. Divinités monstrueuses et qui aux lueurs douteuses de la lune grandissent sur le ciel comme des fantômes. A cette vue, les dieux s'épouvantent et veulent fuir, mais soudain Brahama les rassure par la création du dieu de la poésie et du dieu de l'amour, double puissance à qui rien ne résiste. Chrichna s'avance le premier une lyre à la main; des flammes jaillissent de son front, il éclaire toute la nature, son souffle produit des fruits célestes, et de sa main tombent des fleurs dont les parfums donnent l'immortalité. C'est ainsi qu'il traverse le ciel et qu'il arrive sur la terre, où il rencontre les neuf *houlis* se tenant par la main et dansant en rond dans la prairie. Plus galant que l'Apollon des Grecs dont il est le type, il se multiplie en autant de dieux qu'il voit de déesses, et tandis qu'il se mêle à leurs danses champêtres, des essaims d'abeilles voltigent autour de sa tête couronnée de fleurs.

Un jour il rencontre une nymphe belle et timide ; il veut lui parler, elle fuit; vainement il la supplie de s'arrêter, sa course est toujours plus rapide, jusqu'au moment où près de l'atteindre il ne voit plus devant lui qu'un arbre stérile dont les tiges fanées tombent tristement vers la terre (3). Depuis ce temps cet arbre craint le soleil et languit en sa présence; dès que l'astre se lève à l'horizon, ses branches se flétrissent, ses fleurs se ferment, et c'est dans l'ombre seulement qu'il semble retrouver la vie.

Mais une seconde divinité est venue rassurer les dieux, c'est l'amour, le gracieux *Canteven*. Par lui tout doit s'unir dans la nature, et les monstres même s'adouciront. Image du bonheur céleste, d'une main il tient une canne à sucre, de l'autre il presse un faisceau de fleurs. Son carquois de feuilles de roses est garni de six flèches, dont cinq sans dards représentent les cinq sens, le dard de la sixième est caché dans un gâteau de miel. C'est l'emblème de l'amour platonique, et la légende charmante de Mégilon et Leila est le commentaire indispensable de cet emblème.

(1) Bagavadam, p. 45 et 62.

(1) Bagavadam, p. 45 et 62.
(2) Mahabarata, liv. I, chap. 15.
(3) Le Munjapoumeram.

Mégilon aimait Leila, mais le monde entier ignorait son amour. Absorbé dans ses contemplations solitaires, il se sentait mourir et gardait le silence lorsque Leila, émue d'une tendre pitié vint lui demander la cause de ses maux. A cette douce voix, Mégilon reste éperdu, il n'ose parler, mais sa main détachant une feuille de palmier y grava des choses si touchantes que, silencieuse à son tour, Leila tomba dans une profonde mélancolie. Alors leurs yeux se rencontrèrent, ils se dirent tout dans un regard, et sans jamais mêler aucune idée terrestre à leur amour, ils éprouvèrent ici bas les extases et les béatitudes des saints, si bien qu'un soir, aux premiers rayons de la lune, on les trouva agenouillés l'un vis-à-vis de l'autre, dans l'attitude de la contemplation et de la prière : leurs âmes s'étaient élevées en même temps vers le ciel (1). Vainement on voulut les réunir dans le même cercueil, leurs corps fragiles s'évanouirent peu à peu dans les airs, comme si la flamme les eût consumés. Rien ne resta d'eux sur la terre que le souvenir de leur amour, qui est encore aujourd'hui l'objet des tendres complaintes de tous les poëtes indiens, tandis que les sectateurs de Mahomet, ne pouvant concevoir la délicatesse d'une passion aussi désintéressée, donnent à leurs fous les noms de ces mystiques amans.

La création était achevée lorsque les trois grands dieux, Brahama, Siva et Wichnou, saisis d'une ambition frénétique, commencèrent à se disputer le pouvoir suprême. Pendant la lutte la terre trembla, les volcans s'allumèrent, l'Océan couvrit les montagnes, et les étoiles tombèrent du ciel. Au milieu de cet effroyable cataclysme apparut une pyramide de feu dont la base et la cime se perdaient dans l'immensité. A cette vue Brahama et Wichnou promettent de reconnaître le pouvoir de celui qui découvrira les fondemens de cette pyramide ou qui en atteindra le sommet. Wichnou, sous la forme d'un sanglier, creusa la terre pendant mille années, s'enfonçant chaque minute d'une profondeur de trois mille lieues; mais le pied de la colonne restait toujours caché dans l'abîme. Brahama, transformé en cygne, s'éleva dans les airs ; son voyage dura cent mille ans. Il parcourait en une heure trente mille lieues, mais enfin ses ailes fatiguées refusèrent de le porter, et il fallut revenir sur la terre. Comme il redescendait il aperçut dans une fente de la colonne une petite fleur bleue, emblème du mensonge, qu'il cueillit avec son bec, en lui faisant promettre de témoigner en sa faveur. Mais à peine avait-elle exprimé son faux témoignage que la pyramide s'entr'ouvrant laissa voir Siva, riant d'un rire terrible et portant la vengeance avec lui. Juge souverain, il punit l'imposture de Brahama en le condamnant à n'avoir désormais ni temples, ni simulacres, ni sectateurs.

Ainsi les dieux et les hommes se dispensèrent de reconnaissance envers celui qui les avait tirés du néant. L'ingratitude date de l'an 1er de la création.

Tel est le monde poétique et religieux des Indiens, telle est la nuit pleine de fantômes tour à tour gracieux, terribles ou difformes, dans laquelle ces peuples demeurent éternellement plongés. Dans la bible des Juifs, il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu ne créa qu'un homme, dont le genre humain est la postérité. Ainsi tous les hommes sont égaux en droits, parce que tous ont le même père; telle est la conclusion sublime de la génèse et la cause première de la civilisation du globe. Dans les livres indiens au contraire, Dieu donne la vie à plusieurs hommes de valeur et d'origine diverses. Les brahmes sortent de la tête de Brahama, les nobles de ses bras, les marchands de ses cuisses, et les ouvriers de ses pieds. Ce conte aristocratique a suffi pour séparer irrévocablement les peuples de l'Inde en quatre castes fratricides que rien ne peut rapprocher. C'est la clé de la voûte du grand édifice, le talisman secret auquel le génie créateur de cette œuvre semble avoir attaché la durée de ses enchantemens.

Lorsqu'on jette les yeux sur les constitutions religieuses des peuples, on est étonné de voir que presque toutes sont fondées sur des fictions puériles dignes tout au plus de la bibliothèque bleue. Des contes comme *Peau d'âne* gouvernent les trois quarts et demi du globe depuis le commencement des choses ; nous-mêmes, nous avons les nôtres, et ceux-là sont de nature assez plaisante pour mériter qu'on en fasse un jour l'histoire. Mais en ce genre, il faut en convenir, les Indiens sont encore restés nos maîtres. Donc ne faites pas de lois, faites des contes ; amusez et trompez les peuples, c'est là tout le secret de les dominer et de les enchaîner. Il est telle légende indienne pour laquelle il a été répandu plus de sang, dépensé plus d'héroïsme, égorgé plus de martyrs que n'en obtint jamais Lycurgue, avec ses lois qui lui coûtèrent un œil, la misère et l'exil. Je veux en raconter une qu'on croirait faite pour le plaisir des petits enfans et qui fut faite pour le malheur des hommes. C'est le plus étonnant épisode du monde imaginaire dans lequel tous les peuples de l'Asie dorment ensevelis ; écoutez.

Il y avait une fois un prince puissant nommé *Indra-Mena*, ce prince avait commis un grand nombre de péchés, mais en devenant vieux il s'était repenti, et chaque jour il priait Brahama de lui inspirer quelque action sainte qui pût l'aider à faire son salut. Un jour qu'il priait ainsi avec ardeur, il entendit une voix qui lui disait :

« Sur les rivages de la mer, dans *l'Outkaladessa*, s'élève » la montagne *Nila*; cette montagne est un lieu saint » qui a la vertu d'effacer les péchés. A une époque dont » peu d'hommes ont conservé le souvenir, on y voyait un » temple d'or massif consacré à Wichnou. Ce temple » existe encore, mais il est enseveli sous les sables profonds de la mer. Rends-lui son antique splendeur en » renouvelant les sacrifices qu'on y offrait jadis, et le salut » de ton âme est assuré. »

Plein de confiance en ces paroles, le roi répondit : « Comment découvrirai-je ce temple enseveli sous les » sables de la mer, à moins que vous ne me le montriez » vous-même. »

Et le dieu à quatre faces dit encore : « Va d'un côté de » la montagne Nila, là est un étang habité par une tortue » aussi vieille que le monde, elle te fera retrouver les » traces du temple sacré de Wichnou et t'indiquera ce que » tu dois faire. »

Le roi rendit grâce à Brahama, puis il s'achemina vers la montagne Nila. A peine y fut-il arrivé qu'une tortue monstrueuse sortit du milieu des roseaux et lui demanda ce qu'il cherchait dans ce lieu désert.

« Vous voyez, lui dit le prince, un roi que ses péchés » ont rendu le plus malheureux des hommes. Brahama » m'a dit : « Va au pied de la montagne Nila, tu y trouveras une tortue aussi ancienne que le monde, elle te fera » retrouver les traces du temple sacré de Wichnou, qui a » la vertu d'effacer tous les péchés des hommes. »

» — Il est vrai, dit la tortue, qu'un temple fameux par » ses richesses s'élevait autrefois près de la montagne » Nila. Le dieu à quatre bras, le grand Wichnou y avait » établi sa demeure. Tous les autres dieux venaient lui » rendre hommage et c'était aussi le lieu qu'ils choisissaient » de préférence pour se livrer à leurs amours. Mais au-

(1) Voyage de La Boullayé Legouz, p. 185.

» jourd'hui le temple a disparu, et il me serait impossible » d'en retrouver les traces, car le grand âge m'a fait perdre » la mémoire. Toutefois il y a un moyen de connaître ce » que tu cherches. Sur les rives du lac Markandia habite » une corneille douée d'immortalité et qui se souvient des » événemens les plus reculés. Interroge-la, et tu obtien- » dras d'elle des renseignemens infaillibles. »

Le roi se rendit au lac Markandia, et il y rencontra une corneille toute blanche de vieillesse, et s'étant prosterné, il lui dit : « Oh ! corneille qui jouissez de l'immor- » talité et qui n'ignorez rien de ce qui s'est passé sur la » terre, dites-moi le nom du premier roi qui régna dans » ce pays et ce qu'il y fit de remarquable ?

» — Le premier roi de ces contrées, dit la corneille, se » nommait Satouranouna, c'est lui qui eut la gloire de » faire descendre du veikonta (paradis) sur la terre » Wichnou, le dieu des dieux, en lui élevant au pied de la » montagne Nila un temple dont les murs, d'or massif, » étaient incrustés des pierres les plus précieuses. Depuis » longtemps ce temple a disparu sous les sables de la mer, » et dès lors le dieu a cessé d'y faire sa demeure ; cepen- » dant on le rencontre quelquefois sur la montagne, témoin » ce qui arriva au célèbre pénitent Markandia, un jour que » pour échapper aux rayons du soleil il s'était retiré sous un » vépou (margousier), car s'étant aperçu que cet arbre ne » donnait point d'ombre, il souffla dessus dans sa colère » pour le réduire en cendres, mais sans pouvoir le consu- » mer. Cet arbre était Wichnou. Son tronc a demi brûlé » existe encore, et toutefois je ne saurais dire en quel » lieu. »

Ici la corneille cessa de parler, et Indra-Mena lui demanda si elle reconnaîtrait la place du temple aux murailles d'or, elle répondit affirmativement, et ayant conduit le prince au pied de la montagne Nila, dans une vaste plaine, elle se mit à creuser avec son bec, enlevant le sable grain à grain dans une profondeur de plus de trois lieues, et à chaque coup de bec des contrées nouvelles se dégageaient de la poussière et des ténèbres. Bientôt les regards du prince plongèrent dans l'abîme. L'ombre épaisse se dissipa, et le temple, avec ses larges piliers d'or, ses deux pyramides, sa double enceinte et son dôme de diamans apparut au fond de l'abîme, étincelant sous les rayons du soleil. Le prince fut ébloui, il se prosterna, il regarda, il écouta. La toute-puissance de Brahama avait ouvert ses yeux et ses oreilles ; l'espace ne lui cachait rien. Il vit un char colossal qui s'avançait vers le temple ; ce n'était ni des chevaux ni des éléphans qui le traînaient, il fallait un peuple entier pour remuer cette masse énorme ; à son sommet s'élevait la statue de Wichnou, environnée de brahmes et d'un groupe de jeunes filles à peine vêtues. Les unes rafraîchissaient le dieu avec des éventails de plumes de paon, les autres agitaient dans les airs de longues écharpes de mousseline de toutes les couleurs ; d'autres formaient autour de lui des danses mystiques et amoureuses. On n'entendait que des cris d'admiration, des cantiques de louange, le bruit des gongs et les fanfares de la trompette ; au milieu de cette confusion perçaient les cris des victimes. La foule inspirée se jetait sous les roues du char et s'y faisait écraser en invoquant le nom de Wichnou. La route était semée de membres brisés, un ruisseau de sang coulait en l'honneur du dieu, et pendant ce temps les prêtres chantaient, les bayadères dansaient, les clairons sonnaient, les gongs tonnaient, et le peuple, sanctifié, rendait grâce à Wichnou, le dieu de la fête et des victimes.

Par une inspiration toute divine, le prince pénétrait le sens mystérieux de ces sacrifices ; il eût voulu se précipiter sous les roues du char, mais déjà la corneille avait comblé le gouffre, et la vision s'était évanouie.

Transporté de joie, le prince remercia la corneille, puis étant revenu dans son palais, il adora Brahama et lui dit : « J'ai vu le temple d'or de Wichnou, et maintenant je » viens vous demander ce que je dois faire. »

Brahama lui répondit : « Tu élèveras un nouveau tem- » ple sur la tête de l'ancien, et à côté de ce temple tu » fonderas une ville pour recevoir les pèlerins qui vien- » dront adorer Wichnou. A peine sera-t-elle bâtie que le » tronc d'arbre, c'est à dire Wichnou lui-même, paraîtra » sur les bords de la mer. Tu le transporteras avec pompe » dans le nouveau temple, et le charpentier céleste *Vichia-* » *Carma* viendra lui rendre sa forme divine.

» Mais comme Wichnou ne pourra consommer tous les » vivres dont les dévots viendront lui faire hommage, ces » vivres seront un moyen de purification pour les peuples. » Heureux ceux qui pourront en recueillir les miettes : ils » iront à coup sûr au veikonta après leur mort. Pour te » donner une idée de la valeur inestimable des restes de » Wichnou, il suffit de te dire que si par accident on en » laissait tomber quelques parcelles sur la terre, les dieux » eux-mêmes se les disputeraient, fussent-elles en partie » dévorées par les chiens.

» Et voici les priviléges qui seront attachés à ces lieux.

» La vue seule du temple suffira pour purifier les pé- » cheurs. Y être battu de verges par les prêtres sera une » œuvre méritoire.

» Le côté de la ville qui fera face à la mer sera plus » sacré que les autres ; le sable que les flots y déposent » portera le nom de *thanaka* (poudre d'or).

» Et tout homme qui mourra sur ce sable sera sauvé

» Voilà, prince, la réponse aux questions que tu m'as » faites. Ne perds pas un instant, exécute ce que je viens » de te prescrire, et tes péchés te seront remis. »

Indra-Mena obéit, le temple et la ville s'élevèrent avec rapidité, et cependant le dieu promis ne paraissait point encore ; ce retard commençait à inquiéter le prince lorsqu'un matin qu'il se promenait sur les bords de la mer, il aperçut le tronc d'arbre si impatiemment désiré. Il était porté sur les eaux. Indra-Mena se prosterna plusieurs fois en s'écriant : « Oh ! jour le plus fortuné de ma vie ! rien ne peut égaler » ma joie puisque je vois de mes propres yeux l'Être su- » prême, celui qu'il est donné à si peu d'hommes de pou- » voir contempler. »

Et le roi, s'étant mis à la tête de tout son peuple, vint audevant du nouveau dieu, et cent mille hommes le chargèrent sur leurs épaules, et il fut transporté dans le temple avec la plus grande pompe.

Comme il avait été promis, Vichia-Carma se chargea de donner au tronc d'arbre la forme du dieu Krichna (une des incarnations de Wichnou); l'ouvrage devait être terminé en une nuit, mais le charpentier divin y mit une condition, c'est que personne ne le regarderait travailler. Un seul coup d'œil indiscret, et la statue était abandonnée sans retour.

Ce point convenu, Vichia-Carma mit aussitôt la main à l'œuvre. Comme il travaillait sans faire de bruit, le roi, toujours dans l'inquiétude, s'imagina qu'il s'était enfui pour ne pas tenir ses engagemens : il alla donc tout doucement regarder à travers les fentes de la porte, et voyant que le charpentier divin travaillait avec ardeur, il se retira bien vite, mais il avait été vu, et pour le punir, Vichia-Carma abandonna la statue à peine ébauchée.

Malgré cet accident le dieu prit possession de son temple, et le prince voulut que toutes les fêtes et tous les

sacrifices de la vision fussent constitués en son honneur. Il lui donna sa fille en mariage, et depuis ce temps la foule des pèlerins vient chaque année se jeter sous les roues sacrées du char de Wichnou.

Telle est l'histoire de la fondation du temple de *Jagguernat* et du tronc d'arbre qu'on y adore sous le nom de *Djaga-Natta* (maître du monde).



Temple de Jaggueraut, dans l'Inde.

Ce temple existe encore, les sacrifices humains continuent, et chaque année un peuple superstitieux vient arroser de son sang les sables d'or sur lesquels on meurt pour être sauvé. Car ici comme partout le sacrifice n'est que le besoin de l'immortalité, et la plus horrible superstition a un point de vue céleste.

Lorsqu'on songe qu'il a suffi d'un conte puéril pour fonder un des temples les plus riches de l'univers et pour y attirer annuellement des milliers de victimes humaines, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de l'audace des brahmes ou des miracles de la foi. N'est-ce donc pas une chose merveilleuse que cinq cent millions d'âmes vivent encore aujourd'hui sous la puissance de ce conte.

Pour donner la mesure de la civilisation du globe, je voudrais qu'on traçât une carte géographique sur laquelle les nations ne seraient désignées que par les images sacrées de leurs dieux. Une mappemonde ainsi dessinée humilierait un peu la vanité humaine. Des lions à têtes d'homme, des hommes à têtes de chien, la vache blanche, l'éléphant à sept trompes, le cheval à sept têtes, des serpens, des singes, des cailloux, des arbres; quel tableau et quelle honte! En voyant ces nouvelles divisions du globe, ne dirait-on pas que tous les peuples de la terre vivent sous l'empire des bêtes féroces, et en effet voilà les puissances devant lesquelles se prosternent à cette heure plus des deux tiers du genre humain.

L. AIMÉ-MARTIN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

ZINGHA,

REINE DE MATAMBA ET D'ANGOLA.

De toutes les études auxquelles nous nous livrons, celle de l'histoire est peut-être la plus attrayante. C'est là que l'*homme* étudie l'*homme*, et apprend vraiment à se connaître. En tournant cet immense miroir vers les temps passés, les pays lointains, les peuples presque inconnus; en interrogeant ensuite les événemens qui se sont succédé sur ces scènes diverses, l'esprit demeure confondu en voyant les passions humaines se reproduire en se multipliant sous tant de formes, soit que le mal ou le bien demeure le mobile d'une grande secousse morale ou politique. C'est donc en étudiant dans le livre d'airain où s'inscrit l'histoire que l'homme apprendra que dans tous les lieux, à tous les âges du monde, l'âme possède des facultés toujours prêtes à devenir nouvelles pour le crime comme pour la vertu.

Parmi les époques remarquables qui se déroulent devant nous dans le grand cadre des temps, il en est qui se distinguent surtout par l'influence qu'elles exercent sur l'avenir; de ce nombre est sans doute l'époque du seizième siècle (1). La séparation des deux Églises est d'une grande importance, surtout pour les affaires politiques de l'Afrique et de l'Asie, dans les années qui suivirent la réforme et les querelles des Portugais et des Hollandais, soit au Japon, soit au Congo; les intrigues de tous deux dans l'Abyssinie et dans les royaumes de Matamba et d'Angola eurent une funeste influence sur la difficulté qu'éprouvèrent ensuite les Européens à introduire le commerce et les lumières dans ces parties de l'Afrique et de l'Asie. Et les missionnaires, si recommandables d'ailleurs, ne remplirent pas toujours leur devoir de ministres de paix, exaltés qu'ils étaient par l'opposition qu'ils trouvaient quelquefois dans des hommes qui étaient chrétiens comme eux.

Zingha, reine de Matamba, dont le portrait est joint à cette biographie, eut une part active dans les querelles meurtrières qui ensanglantèrent l'Afrique à cette époque. Cruelle et vindicative comme l'homme le plus sauvage de sa nation, quoiqu'elle fût une femme et qu'elle eût devancé son temps, Zingha fut d'abord en apparence l'instrument des missionnaires catholiques, tandis que cette femme extraordinaire les assujettit à sa volonté et les força même de se courber sous le joug d'une reine si redoutable.

Zingha ou Nzingha, comme on le prononce dans la langue abbondi, était fille de Zingha-n-Bandi-Angola, huitième roi de Matamba. Elle naquit en 1582 et eut pour mère Changuella Caucamba, concubine favorite du roi Bandi-Angola. L'horoscope de cette femme ferait croire à l'astrologie. Tous les devins du pays, convoqués à sa naissance, prédirent qu'elle serait un monstre de cruauté:

— O aœ! mama aœ! ma aœ!... ô aœ (2)!... s'écriaient avec terreur tous ceux qui remarquaient les signes qu'offraient les lignes de son visage.

Mais à côté de ces signes, elle en avait d'autres qui annonçaient aussi qu'elle serait une femme hors de la ligne de toutes les autres. Son père le comprit et lui fit donner une éducation encore plus guerrière que celle que reçoivent les princesses africaines. Bandi-Angola était de la secte des Giagues (1); souvent il bénissait sa fille avec toutes les cérémonies saintes de cette religion sanguinaire. Et c'était entouré de cadavres d'enfans nouveau-nés, en buvant le sang humain à pleine coupe, que la bénédiction du ciel fut appelée sur la tête de Zingha. Cet augure sinistre ne fut pas trompé: naturellement cruelle, cette éducation lui donna une férocité de tigresse, et quoique bien jeune encore, elle fut appelée à rendre témoignage de sa piété envers ses dieux sanglans. Son père mourut, et ses funérailles furent ce que devaient être celles d'un roi d'Afrique de la religion des Giagues. Deux cents innocentes créatures humaines furent égorgées et mangées en partie au festin funéraire de ce peuple anthropophage;..... et la gloire du roi défunt fut célébrée dans ce *tombo* (2) par les chants des bourreaux mêlés aux cris des femmes, des enfans, des vieillards tombant sous la hache ou sous le poignard de Zingha elle-même, qui louait les dieux en ouvrant la poitrine d'une jeune fille et en buvant son sang!.....

Et cependant, elle l'a dit elle-même ensuite, ces cérémonies elle les avait en répugnance. Les repas de chair humaine, les libations de sang humain lui étaient odieux. Mais elle était avant tout ambitieuse et vindicative: elle voulait le trône et la vengeance. Pour les obtenir tous deux, il lui fallait la force: et cette force, elle le savait, n'était que dans le peuple. Il fallait donc flatter ses passions..... Un moment cependant elle pensa qu'elle pouvait trouver un appui chez les chrétiens, et c'est ici que commence à se révéler le génie supérieur de cette femme.

Quelques années avant la mort de son père, Zingha avait eu un fils qu'elle aimait avec tendresse... La hyène n'aime-t-elle pas ses petits?..... Le vieux roi aimait aussi cet enfant, parce qu'il était celui de Zingha, celle de sa nombreuse famille qu'il préférait à tout autre. Le prince Ngolam-Bandi, héritier de la couronne d'Angola et de Matamba, craignit la concurrence de son neveu; il gagna ses esclaves, et le malheureux enfant fut étouffé dans un bain d'eau bouillante (3)... En apprenant sa mort, Zingha ressentit une vraie douleur, car elle était mère (4); mais elle

(1) Et les premières années du dix-septième; mais je considère les événemens qui les ont remplies comme suite nécessaire du seizième.

(2) Oh! quel monstre sera cet enfant!...

(1) *Relation des royaumes de Matamba et d'Angola*. (Voyez *Lettres édifiantes*; *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, tome II.) Les Giagues étaient anthropophages et plus cruels qu'aucune autre tribu de l'Afrique même à cette époque.

(2) Sacrifice... Plus les victimes étaient honorables, plus le tombo était agréable à leurs dieux de sang... Voir, pour la description de ce culte effroyable, le deuxième volume de l'ouvrage intitulé: *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, etc., par J.-B. Labat; les *Lettres édifiantes*... tous les *Voyages en Afrique*, etc., etc.

(3) Une autre version dit qu'il fut d'abord aveuglé avec des lames de fer rouge, et puis égorgé... mais la version du bain passe pour la plus véritable... ce crime fut cause de crimes plus affreux encore!

(4) On sait qu'avant l'introduction du christianisme, la cérémonie du mariage était presque inusitée au Congo et dans le royaume d'An-

jura de ne le pleurer que le jour où elle serait vengée. En apprenant son serment, Ngolam frémit!..... Il connaissait sa sœur.....

Bandi-Angola mourut; il laissait quatre enfans : Ngolam-Bandi, Zingha, Cambo et Fungi. J'ai déjà dit que l'éducation de Zingha avait été toute guerrière; celle de ses sœurs Cambo et Fungi l'avait été pareillement; mais soit qu'elles eussent moins de bravoure ou de courage naturel, Zingha était la seule que craignît son frère lors de son avénement au trône.

Elle s'était retirée dans une province éloignée de Cabazzo aussitôt après la mort de son père; de là elle excitait les peuples de Matamba à la révolte. Ngolam-Bandi découvrit plusieurs complots, châtia les coupables avec la férocité naturelle à sa nation, et voulant faire une forte diversion, croyant en même temps plaire à ses peuples, il déclara la guerre aux Portugais pour reprendre sur eux les provinces d'Angola, dont déjà ils étaient en possession..... Mais que pouvaient des hordes sans discipline, des hommes nus, mal armés, contre des troupes aussi vaillantes que l'étaient surtout les Portugais à cette époque?... Les nègres furent battus, la capitale fut prise et le roi mis en fuite... La reine sa femme, ses deux sœurs Fungi et Cambo furent emmenées captives..... Quant à Zingha, elle dut son salut à sa révolte; elle était alors loin de Cabazzo. Ngolam-Bandi comprit qu'il était le plus faible, et, en vrai nègre africain, il comprit aussi que la dissimulation était le vrai moyen, sinon de vaincre, au moins de ravoir ce qu'il avait perdu. Il envoya des ambassadeurs au vice-roi de Portugal à Angola, et ils promirent beaucoup en son nom..... On fit un traité; les Portugais évacuèrent le pays, rendirent les royales prisonnières. Mais lorsque Ngolam fut sommé de remplir ses promesses, il les éluda.

La guerre fut au moment de recommencer. Un nouveau vice-roi de Portugal arrivait à Angola, don Juan Correa de Souza. C'était un Portugais, comme il y en avait bon nombre à cette époque, d'un haut mérite, homme d'honneur, aimant la gloire et ne voulant pas voir humilier son beau pays devant le manque de foi d'un nègre sauvage. Il parla avec fermeté, et Ngolam eut peur..... Il entreprit d'adoucir le vice-roi en lui envoyant une ambassade solennelle, et connaissant la capacité d'esprit et le courage de sa sœur Zingha, il lui proposa une paix *fraternelle* en lui demandant de sauver le pays et d'aller traiter elle-même avec le vice-roi..... Zingha sourit en recevant ce message.

— Oui, dit-elle, j'irai sans doute.....

Depuis longtemps elle désirait connaître les Européens : elle comprenait que ce n'était que parmi eux qu'elle trouverait de la civilisation, et que la civilisation elle seule pouvait faire un peuple de ces hordes nombreuses qui couvraient les sables des déserts de l'Afrique..... Ce fut donc par un motif secret connu d'elle seule qu'elle accepta la mission que lui donna son frère. Plus dissimulée encore que lui, elle parut d'autant plus croire à son repentir que l'heure de la vengeance n'avait pas encore sonné..... et ce qui lui était proposé était un chemin sûr pour y parvenir.

Elle partit pour Angola avec un train magnifique. Son frère avait ajouté à celui qu'elle avait habituellement tout le faste que son orgueil l'excita à lui donner pour que son envoyé et sa sœur eussent une plus grande considération auprès de ces Européens, qui ne quittaient, disait-il, leur riante et fertile Europe que pour l'appât des pierreries et des mines d'or enfouies dans leurs sables brûlans..... De Cabazzo à Angola, Zingha fut toujours portée sur les épaules de ses esclaves : il y a plus de cent lieues.

gola. Aucune des *Histoires d'Afrique*, même celles qui parlent avec le plus de détails du meurtre du fils de Zingha, ne nomment son père.

En arrivant à Angola, elle fut reçue à la porte de la ville par les magistrats accompagnés de la milice sous les armes, et les troupes de ligne et l'artillerie de la place lui donnèrent le même salut qu'au vice-roi.....

Elle fut logée dans le palais Ruiz-Avagazo, et traitée splendidement, ainsi que sa nombreuse suite, aux frais du roi.

Lorsqu'elle fut admise à l'audience du vice-roi, elle s'aperçut, en entrant dans la salle du trône, qu'il y avait un fauteuil de velours frangé d'or pour le vice-roi, et vis-à-vis de lui un très-magnifique tapis de pied, mais sur lequel étaient seulement deux coussins de brocart. Elle comprit que ce siége lui était destiné, et cette différence, qui semblait établir son état sauvage, lui déplut. Elle ne dit rien; mais sur un signe qu'elle fit, une des jeunes filles de sa suite vint aussitôt se mettre sur le tapis et, s'appuyant sur ses coudes, elle présenta son dos à sa maîtresse, qui, se servant de lui comme d'un fauteuil, demeura assise de cette manière tout le temps de l'audience.

Zingha montra un talent et un esprit supérieurs dans cette conférence. Elle excusa sans bassesse le manque de foi de son frère, demanda la paix, mais avec dignité et en remontrant au vice-roi que si les Portugais avaient l'avantage de la civilisation et d'une discipline inconnue parmi les Africains, ils avaient pour eux celui d'être dans leur patrie, au milieu des ressources que tout le pouvoir du roi de Portugal ne pouvait procurer à ses sujets..... Elle étonna le conseil, convainquit le vice-roi et termina par un raisonnement digne de l'homme le plus habile dans une négociation épineuse. Le vice-roi insistait fortement pour exiger du roi de Matamba un tribut annuel, afin, disait-il, de mieux engager le prince qui déjà une fois avait manqué à sa promesse. Mais cette clause était trop humiliante pour que Zingha pût l'accorder. Sa fierté ambitieuse soignait la couronne de Matamba pour sa propre tête, et elle la voulait pure de tout affront.

— Seigneur, dit-elle au vice-roi, jamais nous n'accorderons cette condition. Vous-même ne devez pas l'exiger d'un peuple que vous avez poussé à la dernière extrémité. On paiera le tribut la première année, et la seconde la paix sera violée de nouveau pour s'en affranchir. Contentez-vous de demander maintenant, mais une seule fois, tout ce qu'on peut vous accorder; on y joindra la restitution des esclaves portugais et l'offre de l'alliance d'un roi puissant. Voilà tout ce que je puis accorder en son nom.

Le traité fut discuté et conclu dans cette même audience. Quand elle fut terminée, le vice-roi, reconduisant la princesse, remarqua que la jeune négresse qui lui avait servi de siége demeurait toujours dans la même position, bien que sa maîtresse fût levée; il lui en fit l'observation.

— L'ambassadrice d'un grand roi, répondit-elle avec hauteur, ne se sert jamais deux fois d'une même chose; cette fille m'a servi de siége, elle n'est plus à moi.....

Ce fut à cette époque qu'étant obligée pour la ratification du traité de rester à Angola, elle se fit instruire dans la religion chrétienne pour s'attacher les Européens. Plusieurs des missionnaires portugais qui étaient à Angola, siége de la mission d'Afrique, parlaient la langue abbondi et instruisirent la princesse. Elle fit dire à son frère de ne pas en prendre d'ombrage, et que c'était pour mieux connaître la nation portugaise. Ngolam-Bandi l'approuva; Zingha reçut donc le baptême dans la principale église de Loanda, ayant pour parrain et pour marraine le vice-roi et la vice-reine de Portugal (1), et prit sur les fonts baptismaux le nom

(1) Don Juan Correa de Souza; la vice-reine se nommait dona Anna Menesès.

d'Anna que portait la vice-reine. Elle partit ensuite comblée d'honneurs par le vice-roi, qui l'accompagna jusqu'à plusieurs lieues, et elle retourna à Matamba, où l'appelaient de grands desseins.

Ngolam-Bandi l'accueillit de même avec une apparente reconnaissance, mais tous deux se trahissaient et devaient se méfier l'un de l'autre. Cependant l'Africain dissimula et parut vouloir se faire chrétien ; il reçut même les instructions d'un missionnaire ; mais pendant ce temps il faisait sourdement des préparatifs de guerre. Il envoya seulement ses deux autres sœurs pour être baptisées à Angola (1) ; mais à peine les deux princesses furent-elles de retour à Cabazzo, que Ngolam-Bandi fit faire des courses sur le territoire portugais, déclarant ainsi la guerre sans aucun motif.

On a prétendu que sa sœur Zingha avait gagné le *singhille* consulté par le roi, et qu'il lui avait prédit une victoire complète sur les Portugais. Le malheureux prince fut au contraire entièrement défait, abandonné par ses troupes presque toutes séduites par sa sœur. Contraint de fuir, il n'eut que le temps de se jeter à la nage et de passer un bras de la Coanza pour gagner une île déserte, où il ne fut suivi que par quelques serviteurs qu'il crut d'abord fidèles, mais qui n'étaient que des ministres de mort envoyés par la vengeance..... Assiégé dans cette île, le malheureux prince se vit bientôt contraint à la dernière extrémité. La profondeur et la largeur du fleuve lui fermaient toute issue du côté opposé aux ennemis..... Les bêtes féroces l'entouraient en rugissant!..... Ce fut alors qu'il mourut empoisonné, non de sa main, mais de celle de ses gens. Il fut enterré dans l'île où il mourut avec les mêmes et sanguinaires cérémonies que son père.

Aussitôt que Zingha apprit que sa vengeance était commencée, elle se rendit à Cabazzo, et profitant de l'amour des peuples pour elle, elle se fit couronner et abjura le christianisme, offrit de l'encens et des sacrifices aux idoles, et fit des vœux sanglans et des hécatombes humaines.

Son frère laissait un fils, jeune enfant confié par son père mourant au *giaga-kasa* (1), homme d'un mérite supérieur et digne du dépôt qu'il avait reçu. Zingha voulait la tête de son neveu. Il la lui fallait pour que la couronne fût solide sur la sienne ; il la lui fallait surtout pour que son propre fils, massacré par son frère, fût tranquille dans sa tombe...

Mais le jeune roi était en sûreté au milieu d'un camp formé par le giaga-kasa, qui avait rassemblé autour de lui quelques sujets fidèles. Zingha comprit qu'il n'y avait que la ruse qui pouvait le mettre en ses mains. Elle fit proposer au giaga de l'épouser, en ajoutant qu'elle l'aimait depuis longtemps, et qu'elle voulait le couronner.

Zingha était belle parmi celles de sa nation. Le giaga fut



La reine Anne Zingha.

ému; mais la sûreté de son pupille le rendit prudent, il refusa. Zingha pouvait bien employer la force, mais elle craignait une révolte, car elle chancelait toujours sur le trône tant que cet enfant vivait. Enfin un jour elle prit une résolution, non comme une femme ordinaire, mais comme ELLE pouvait agir..... Elle partit de Cabazzo et se rendit au camp de son neveu, sans suite et presque seule..... Elle accabla l'enfant de caresses, séduisit le giaga..... le malheureux l'aima d'amour!..... Le mariage se fit, et au milieu des joies et des fêtes, elle employa toute la séduction d'une adroite négresse, avec le talent d'une femme d'Europe, pour attirer le tuteur et le pupille jusque dans Ca-

(1) Elles reçurent les noms de dona Barbara de Sylva et dona Garcia Ferreja, que portaient leurs marraines.

(1) *Devins-prophètes* parlant au nom de l'Esprit d'un ancêtre. Ces hommes sont fort vénérés en Afrique.

bazzo ; elle les y entraîna enfin..... Là était sa force. Aussi à peine arrivée dans la ville, au milieu même de la grande place, tirant son poignard d'une main, tandis qu'elle conduisait son neveu de l'autre, elle égorgea elle-même cet enfant..... puis prenant son cadavre, elle le jeta dans le fleuve qui coule au bas des murs de la ville.....

— J'ai fait ce que les singhilles m'ont ordonné, dit-elle après cette sanglante exécution..... J'ai tué le fils de Ngolam-Bandi comme il avait tué le mien.

Et regardant autour d'elle avec des yeux de colère et de sang, elle semblait les défier tous et provoquer un murmure. Mais nul n'osa parler ; le peuple courba sa tête et se soumit en frémissant à une femme si redoutable..... Et puis d'ailleurs elle en était aimée. Elle était brave, elle était femme, et femme supérieure..... elle devait les dominer.

Une fois libre de l'inquiétude que lui donnait son neveu, elle fit mourir tout ce qui pouvait avoir quelque titre à la couronne et n'épargna que ses deux sœurs, on ne sait pour quelle raison..... peut-être à cause de leur nullité, car ce ne peut être par tendresse fraternelle.....

Elle s'était servie de l'alliance des Portugais pour amener les choses où elles en étaient venues, et ses intrigues sont expliquées dans toutes les histoires des royaumes d'Angola et de Matamba. Maintenant il lui fallait se maintenir où elle était, et l'appui qu'il lui importait d'obtenir, c'était celui des Africains..... de ces hordes nombreuses dont cette femme habile, qui avait devancé son temps, voulait faire un peuple. Elle savait qu'ils n'aimaient pas les chrétiens : elle fit oublier son baptême de rédemption par un baptême de sang humain ; elle se plongea dans les horreurs les plus épouvantables de la secte des Giagues. Elle suivit scrupuleusement les *quixiles* (1) et surpassa la féroce Tem-Ban-Dumba, la législatrice des Giagues.

Ne pouvant comme elle sacrifier à la divinité sanguinaire un enfant mâle nouveau-né, elle en adopta un ; puis après la cérémonie de l'adoption, elle le tua elle-même pour en composer un onguent exécrable qui préservait de tous maux.



Zingh immole un enfant.

Libre de toute crainte au dedans de ses États, Zingha s'occupa alors de mettre à exécution les vastes desseins qui l'avaient conduite chez les Européens sans les aimer. Des lois informes comparativement aux nôtres, mais sublimes pour l'état sauvage de ses peuples, furent promulguées par elle... et puis elle résolut de reprendre sur les Portugais les provinces du royaume d'Angola qu'ils avaient usurpées. Elle oublia les obligations qu'elle leur avait comme celles que lui imposait son baptême. Elle déclara la guerre aussitôt que par une demande humiliante le vice-roi voulut lui faire sentir que son titre de chrétienne la rendait tributaire du roi de Portugal.

— Je ne le suis de personne, répondit-elle. Les armes décideront qui des Portugais ou de moi devra tribut à autre.

Elle embrassa alors ouvertement et par une renonciation publique la secte des Giagues, appela auprès d'elle toutes les tribus giagues de l'intérieur de l'Afrique, qui accoururent en foule se ranger autour d'une reine *dont la flèche*, disaient-ils, *trouvait toujours le but.* En rejetant, comme ces cruels anthropophages, tout sentiment humain, elle parvint à être leur souveraine et à s'en faire adorer... dès lors sa puissance devint formidable. C'est ainsi qu'elle passa trente années. Toujours combattant, toujours victorieuse, cette femme, sans doute cruelle et vindicative, mais grande par son héroïque courage, prouva au monde qu'il existait dans un pays sauvage et lointain un être qui préférait la mort à l'esclavage. Elle fut peut-être entraînée trop loin d'abord par le besoin de se venger... mais il faut aussi penser à la nation dont elle faisait partie et au temps où elle vivait. Zingha, passionnée et vindicative comme tous les nègres, devait nécessairement porter ces passions

(1) *Quixiles*, lois des Giagues données par leur législatrice, Ten-Ban-Dumba. Ce sont des lois écrites avec du sang, bien plus que celles de Dracon

à l'excès dans un pays où celui qui a la couronne en tête et le sceptre en main peut tout ce qu'il veut.

Un des moyens les plus puissans qu'elle employait pour dominer ses peuples était de paraître inspirée et de savoir par un esprit familier tout ce qui se tramait contre elle ou contre l'État. Pendant ses relations avec les Portugais, elle avait pris auprès d'eux une volonté de civiliser sa nation, qu'elle exécuta sans doute imparfaitement, mais enfin avec assez d'attention pour que les Angolais et les Matambais en reçussent du bien. Elle avait l'esprit d'une extrême promptitude, et les missionnaires, qui l'ont approchée de plus près que tout autre, disent qu'il est remarquable comme elle avait adapté aux coutumes africaines ce qu'elle avait remarqué de bon dans les coutumes d'Europe. Ses peuples la vénéraient et voyaient même en elle quelque chose de divin. Un jour, après sa seconde conversion, un esclave qui travaillait dans le jardin de l'hospice s'enfuit précipitamment en entendant annoncer la reine; le père Antoine de Gaëte, alors à Cabazzo, lui demanda pourquoi il était parti avec tant de hâte.

— Parce que j'ai fait un vol à l'un de mes camarades, répondit le nègre, et que si la reine m'avait seulement regardé, elle l'aurait reconnu et m'aurait fait châtier, car elle a un esprit qui lui dit tout (1).

C'est ainsi que ses vengeances servirent à ses desseins. Les ossemens de son frère furent recueillis par elle et enfermés dans une châsse portative, couverte de lames d'argent ciselées, et un singhille fut attaché à leur culte. Lorsqu'il se présentait une circonstance embarrassante, alors elle feignait de consulter l'esprit de son frère, de son frère assassiné!... assassiné par elle (2)!!...

Sa vengeance, ai-je dit plus haut, était terrible comme le feu du ciel. Souvent elle ne se bornait pas à une personne, une famille, un village... une ville!... c'était une province entière, ravagée, brûlée, détruite.....

C'est ainsi qu'elle se vengea du chef de la province de Sono, parce qu'il avait dit qu'elle était méprisable. Un autre subit la même peine pour une simple parole, et deux cent trente de ses officiers périrent avec lui, puis leurs cadavres furent partagés à ses anthropophages pour un festin de réjouissance (3).

L'usage d'Angola est qu'à la mort d'un homme puissant l'une de ses femmes soit enterrée avec lui pour le servir dans un meilleur monde. — Le chef de la maison de la reine vint à mourir; deux femmes du mort se disputèrent l'honneur de le suivre. On parla de cette étrange dispute à Zingha; elle manda les deux femmes devant elle pour juger la question et désigna l'une des prétendantes. Mais presque aussitôt elle rappela d'un geste celui qui allait faire exécuter sa volonté :

(1) Zingha avait un système d'espionnage organisé de manière à tout lui découvrir. C'est ainsi qu'elle faisait croire aux révélations qui lui venaient du ciel.

(2) Les cruautés de Zingha sont relatées avec grand détail dans les relations historiques du royaume d'Angola, mais elles sont tellement révoltantes que je n'ai pas voulu non plus ensanglanter inutilement ces pages en parlant de ces monstruosités... Ainsi j'ai passé sous silence les meurtres des femmes enceintes, le supplice de l'eau forte et du sel aux extrémités coupées, et d'une foule d'horreurs qui font frémir un cœur humain.

(3) Pour couvrir les cris des malheureuses victimes lorsqu'on faisait un *Tombo* (sacrifice) dans le camp, Zingha faisait jouer de tous les instrumens militaires de l'armée, et pour nettoyer la place inondée de sang, elle employait un moyen qu'on ne saurait certes deviner : elle faisait LÉCHER la terre par ses esclaves!... (*Relation historique de l'Éthiopie*, tome IV, page 63; *Lettres édifiantes*; *Histoire d'Angola*.)

— Que celle-ci soit aussi jetée dans la fosse avec sa compagne, dit-elle froidement.

Elle était d'un naturel éminemment guerrier : toujours à la tête des nombreuses tribus de Giagues qu'elle avait attirées chez elle, elle parcourait les provinces comme un torrent furieux, détruisant et ravageant tout ce qu'elle rencontrait et faisant un désert des provinces les plus fertiles.— Enfin les Portugais, tourmentés, désespérés, résolurent de la rejeter elle-même dans l'intérieur de l'Afrique; mais se servant des armes de Zingha, ils ne combattirent pas d'abord à force ouverte et se contentèrent de lui faire des ennemis dans ses propres alliés, et réussirent au delà de leurs souhaits.

Ngola-Aarij avait été épargné lors du massacre de la famille royale. Les Portugais le proclamèrent roi de Dongo et lui promirent leur appui s'il faisait la guerre à Zingha : il la lui déclara. Alors les Portugais, croyant avoir assez fait pour effrayer l'Africaine, lui proposèrent leur appui pour réduire Ngola-Aarij. — Ce fut alors que Zingha fit voir un grand et noble cœur.

— Je suis reine, dit-elle à l'envoyé chrétien tout hors d'elle-même de fureur, votre vice-roi m'insulte..... Ose-t-il bien, lui qui n'est que gouverneur, me parler ainsi à moi reine!..... à moi souveraine! M'a-t-il donc vaincue pour me parler encore d'un tribut à son roi? Non, je ne suis pas vaincue, répéta-t-elle plusieurs fois en frappant la terre d'un javelot qu'elle tenait toujours à la main. J'ai de bonnes troupes, du courage, et je me battrai. Quant à un tribut, si votre gouverneur en veut un il le demandera à mon cadavre..... car de mon vivant il n'en aura jamais.

Les Portugais la connaissaient bien; ils virent qu'il fallait combattre et levèrent de nouvelles troupes. Ils parcoururent les bords de la Coanza; des dix-sept îles qui sont dans ce fleuve, ils en prirent deux et bloquèrent la reine dans celle de Dangij : c'était celle où son malheureux frère était mort empoisonné par elle..... Mais les remords la dominaient peu..... Bientôt réduite à l'extrémité par la mousqueterie des Portugais, dont les nègres étaient dépourvus, elle fut obligée d'écouter un parlementaire qui lui donna douze heures pour se rendre. Se rendre!.... elle!..... Zingha!..... Elle fit venir le *singhille* (1) de son frère et lui commanda d'interroger l'*esprit*..... L'*esprit* répondit comme il le fallait pour relever le courage, non pas de la reine, jamais le sien n'était altéré, mais de ceux qui l'entouraient et qu'elle voyait abattus..... C'était le soir..... la nuit s'écoula..... Le lendemain les Portugais ne virent personne sur le rivage de l'île..... ils n'entendirent aucun bruit.... Ils craignirent un stratagème..... mais ensuite ayant pénétré dans l'île, ils la trouvèrent déserte..... seulement autour du tombeau élevé jadis à Ngolam-Bandi gisaient quatorze cadavres de jeunes filles égorgées par Zingha pour remercier l'esprit de son frère.... Elle avait abandonné l'île pendant le plus sombre de la nuit, traversé la rivière à la nage dans un lieu qui avait paru assez impraticable aux Portugais pour y placer des gardes, et s'était retirée en toute hâte dans la province d'Oacco.

Furieuse de ses revers, elle fut jusque dans les plus reculés déserts chercher des ennemis aux Portugais; elle ravagea ses propres provinces dont ils étaient maîtres..... elle reprit Matamba, fit marquer avec un fer rouge la reine Matamba-Muongo, qui la défendait pour les Portugais, et comme une hyène sortie des déserts avec la faim et la soif de

(1) J'ai déjà dit, je crois, qu'on appelait ainsi un devin attaché comme prêtre à l'*esprit* d'un ancêtre.

chair et de sang humain, elle devint la terreur même des plus intrépides.

Ce fut alors que le giaga Cassangé (1), la voyant éloignée, profita de son absence et prit de ses provinces ce qu'il en restait, ruina les villes, brûla les moissons et fit ce que faisait ailleurs sa cruelle souveraine..... En apprenant ces nouvelles, elle revint à marches forcées, et fit sortir le giaga de ses États; il se retira, mais en Parthe, et combattant toujours..... C'est maintenant que le caractère de Zingha achève de se dévoiler et de faire connaître sa nature. Elle comprit que les Européens et elle devaient être unis pour qu'elle pût imposer aux nations barbares qu'elle gouvernait .... Encore un revers, et elle sentit que ces mêmes nations qui l'avaient déifiée quand elle était victorieuse, allaient lui échapper!..... Il lui restait un moyen de ramener les Portugais à elle, elle l'employa. Ses dernières victoires la mettaient en mesure de n'accepter qu'une paix honorable; elle laissa pressentir qu'elle pourrait revenir au christianisme. Le vice-roi de Portugal, qui avait ordre de sa cour de poursuivre à tout prix la conversion vraie ou simulée de Zingha, lui envoya aussitôt des missionnaires et un ambassadeur..... Le capucin Antoine de Gaëte reçut son abjuration et la réconcilia à l'Église. Convaincue d'ailleurs que ses peuples ne pouvaient être adoucis que par la religion des chrétiens, Zingha embrassa, avec la volonté d'y demeurer fidèle cette fois, la doctrine de l'Évangile. Elle abandonna par un traité ses prétentions, justes cependant, sur le royaume d'Angola au roi du Portugal, qui à son tour conclut avec elle une alliance offensive et défensive pour la maintenir dans le royaume de Matamba. Zingha avait alors soixante-quinze ans (2). Elle rendit des édits pour abolir la secte abominable des Giagues et leurs superstitions impies : de grands desseins étaient conçus par cette femme, qui, avec un naturel cruel et sanguinaire, vindicatif et ambitieux, fut néanmoins un grand roi, et sut montrer de généreuses vertus à côté des vices les plus hideux. Elle osa, sans se perdre, ce que nulle autre n'eût tenté, et ce que son âme vraiment héroïque lui fit regarder comme un devoir de la couronne qu'elle portait, d'entreprendre, ce fut de lutter contre un peuple qui voulait asservir sa nation, avec une vigueur qui montre la force et la trempe de son caractère et toute l'étendue de son pouvoir. Elle s'appliquait à faire fleurir la civilisation dans ses États lorsque la mort la surprit. Elle mourut le 17 décembre 1663. Le genre de sa maladie fut peu connu; cependant, d'après ce que disent les Mémoires du père Antoine de Gaëte, elle périt d'une fluxion de poitrine mal soignée..... Elle avait alors quatre-vingt-deux ans.

La reine Zingha mourut dans de grands sentimens de piété repentante, laissant sa nation à demi policée et inconsolable de sa perte.

« Lorsque je fus au palais, dit le père Antoine de Gaëte, je trouvai qu'on avait revêtu la reine de ses habits royaux les plus précieux. Elle était étendue sur un brancard couvert d'une étoffe d'or dont les bouts revenaient sur sa poitrine rattachés par une agrafe de pierreries. Elle avait sur la tête un petit casque ceint d'une couronne d'or, tout garni de plumes de différentes couleurs; elle avait des tours de corail et de grosses perles autour du cou, de riches pendans aux oreilles, et puis les bras jusqu'aux coudes et les jambes jusqu'aux talons étaient chargés d'anneaux d'or enrichis de pierreries et de crins d'éléphans tressés fort ingénieusement, ce qui est un ornement des plus superbes dans le pays. Elle avait aux pieds de petites sandales de velours rouge fermées avec un bouton de corail, et elle était tout environnée de fleurs.....

» Elle fut exposée dans le portique des audiences, sur un lit de parade, vers le milieu du jour..... Le lit était couvert d'un drap du pays appelé gabu. Elle y était comme assise, ayant son rosaire dans les mains, et appuyée contre un coussin que l'un de ses pages soutint pendant plusieurs heures comme une statue..... »

Le même père Antoine raconte que lorsqu'elle parut, ses sujets la voyant parée avec la couronne sur la tête donnèrent les plus grandes marques de joie; ils s'imaginèrent qu'elle était ressuscitée; mais quand ils virent qu'elle ne leur donnait pas sa bénédiction comme elle avait coutume de le faire, alors ils éclatèrent en sanglots et en hurlemens plaintifs; ils se roulaient à terre en s'arrachant les cheveux et en se couvrant la tête de poussière (1), déplorant ainsi la perte de leur reine incomparable.....

Elle était magnifique dans ses vêtemens..... Elle portait habituellement des étoffes faites dans le pays avec des écorces d'arbres et si fines que le plus beau satin de l'Europe n'en approche pas..... Elle en mettait deux sur elle, dont l'une lui servait de *pagne*, l'autre de manteau. Mais les jours de cérémonie, alors les plus riches brocards de l'Asie et de l'Europe étaient employés pour lui servir de manteau royal; elle mettait une couronne d'or avec une sorte de casque; ses bras et son cou étaient chargés de perles magnifiques et de chaînes d'or et de corail, et ses jambes entourées de cercles d'or. Son sceptre était un bâton couvert de velours rouge, brodé de perles et garni de petites sonnettes d'or et d'argent.

Quelquefois, mais rarement, elle s'habillait à la portugaise pour faire tout à fait, disait-elle en riant, la dona Anna.

Elle aimait la chasse, mais la plus périlleuse. On voyait dans son appartement, dit le père Antoine, les dépouilles des lions et des tigres qu'elle avait tués et qu'elle montrait avec orgueil.

Elle avait trois cents femmes pour la servir; elles étaient toujours dix autour de sa personne et ne devaient pas la perdre de vue un seul instant.

Elle mangeait toujours en public : on étendait une grande natte du pays par terre, on la couvrait d'une nappe de linge d'Europe; Zingha s'asseyait sur un coussin et mangeait, comme on peut le penser, sans fourchette ni couteau. Elle donnait des morceaux de viande entiers à ses officiers et à ses femmes, qui par respect, qu'ils eussent faim ou non, devaient les manger à l'instant et n'en rien laisser. Le père Antoine lui vit servir, un jour ordinaire, jusqu'à quatre-vingts plats.....

Il y avait, dit-il, des lézards, des sauterelles, des grillots et puis aussi des souris rôties avec le poil et la peau. Zingha lui en offrit, et le père remercia, comme on peut le croire.

(1) C'était un homme éminemment remarquable; il ne faut pas lire son histoire dans les missionnaires, qui le traitent comme un incrédule hérétique et en disent même des faussetés.

(2) Avant sa dernière paix avec les Portugais, elle voulut essayer d'une autre alliance. Elle en contracta une avec les Hollandais, mais ce fut pour peu de temps; elle revint aux Portugais : les missionnaires prétendent que c'est parce qu'ils *étaient catholiques*... Le fait est que Zingha essayait de tout ce qui l'entourait, et qu'elle jugea que les Portugais valaient mieux pour alliés que les Hollandais... Alors cela pouvait être. C'est à cette même époque que les Hollandais obtenaient de l'empereur du Japon de commercer chez lui, à la condition de cracher sur le crucifix et sur l'image de la Vierge et de les fouler aux pieds.

(1) *Relation historique de l'Éthiopie*, par le père Labat. — *Histoire de la reine Anne Zingha*, par Antoine de Gaëte.

— Vous autres gens d'Europe, lui dit-elle, vous ne savez pas ce qui est délicat et friand.

Quelquefois elle mangeait en grande cérémonie et à l'européenne ; alors elle avait de la vaisselle d'or et d'argent admirablement belle, et elle était servie à genoux par ses officiers, d'après le même cérémonial qu'à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mais ce n'était que très-rarement. Elle n'aimait ni la contrainte ni les choses inusitées, malgré son goût très-vivement décidé pour s'instruire de ce qu'elle ignorait et pour la nouveauté.

Elle n'avait pas d'écuries, parce qu'il n'y a ni chevaux ni mules dans le Matamba et l'Angola (1). Au lieu de chevaux, elle avait des esclaves robustes qui étaient entretenus dans des cases particulières et qui sont sous la direction d'un surintendant; on se sert d'eux comme de chevaux. L'activité de ces hommes est telle, que quelquefois ils font vingt-cinq lieues dans un jour avec de lourds fardeaux.

(1) Ce n'est que par luxe que quelques Portugais ont des mules à Loanda.

Cette relation, qui est fidèle, peut faire faire des réflexions à ceux qui attaquaient les blancs avec tant d'amertume pour la façon dont ils traitaient les nègres dans leurs habitations... Jamais ils ne leur ont fait subir cette humiliation et ce degré d'abrutissement; qu'on y joigne l'horreur des superstitions giagues, et certes les nègres devaient ne pas regretter leur patrie africaine.

Ce fut la princesse Cambo (dona Barbara), sœur de Zingha, qui lui succéda. Ce fut en vain qu'on lui remit en mains l'arc et les flèches ainsi que le javelot comme signe de la royauté. En perdant Zingha, le royaume d'Angola avait perdu un grand souverain qui ne devait pas être remplacé. Cambo était infirme, aveugle et de plus mariée à un misérable qui, quoique chrétien, ne tarda pas à ramener parmi ce peuple les cérémonies impies que Zingha avait eu tant de peine à détruire et qui d'ailleurs jamais ne l'avaient été dans le cœur de ses sujets : ils étaient de leur époque, et Zingha avait de beaucoup devancé la sienne, quoiqu'elle fût cruelle et sanguinaire. Née en Europe, Zingha eût été une Christine ou une Élisabeth.

DONA CATALINA DE ERAUSO

OU LA MONJA ALEREZ.

A cette vie étrange de femme, opposons une autre vie de femme non moins étrange, celle dont je viens d'écrire le nom en gros caractères et dont voici le portrait sur l'autre page.

En regardant avec attention ce portrait, on sera plus disposé à croire ce qui sera raconté de la vie de l'original. En voyant ce regard dur, l'expression farouche et même cruelle de cette physionomie, qui ne rappelle la femme que pour la rendre ensuite plus odieuse, on s'attend à ce que doit en effet produire l'âme renfermée dans une telle enveloppe.

Dona Catalina de Erauso naquit en Guipuscoa, à Saint-Sébastien, le 10 février 1585, du capitaine Miguel de Erauso et de dona Maria Perez de Galarraga y Arce. Comme dans toutes les familles nombreuses en Espagne à cette époque, les filles de don Miguel de Erauso furent dès leur naissance destinées à la vie religieuse, et Catalina avait à peine quatre ans qu'elle fut remise à la garde de la sœur de sa mère, dona soror Ursula de Unza y Sarasti, prieure du couvent des dominicaines (1) de San-Sebastian-l'Antiguo. Catalina demeura dans ce monastère avec assez de résignation jusqu'à l'âge de quinze ans. Ce fut alors qu'une vie aventureuse de gloire et de danger lui fut révélée avec toutes ses séductions, telle enfin que pouvait être la liberté aux yeux d'une jeune fille qui jusqu'alors n'avait compris d'autre bien dans l'état qu'on voulait lui imposer qu'une sévérité plus ou moins adoucie, qu'une captivité plus ou moins rigoureuse.

Un jour elle eut une querelle violente avec une religieuse nouvellement arrivée dans le monastère, appelée Catalina de Aliri. Cette querelle fut terrible dans ses suites : la religieuse était au moins aussi emportée que la novice ; elle était la plus forte, elle la battit, et Catalina ne put pas se venger sur l'heure !... Elle s'enfuit du couvent.

Elle se cacha dans le plus épais d'un bois, et y demeura trois jours sans être aperçue d'un seul être humain !... Elle y était entrée vêtue comme une novice de Saint-Dominique, elle en sortit habillée comme un jeune garçon (1), et depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, elle ne quitta plus l'habit d'homme. Au milieu de la troisième nuit qui suivit sa fuite du couvent, elle sortit de sa retraite et suivit une route qui était devant elle, sans savoir où elle la conduirait : c'était celle de Vittoria. Pendant les trois jours qu'elle avait passés dans la châtaigneraie, la malheureuse fugitive n'avait vécu que de quelques racines sauvages et de l'herbe qu'elle cueillait dans le chemin, dit-elle elle-même.

Arrivée à Vittoria, le sort la servit en favorite : elle entra comme copiste chez un oncle qui ne la connaissait pas, don Francisco de Cerralta. Il en prit soin comme d'un pauvre orphelin, et voulut même soigner son éducation. Mais la jeune fille n'avait pas quitté sa prison pour s'en donner une volontaire..... son humeur vagabonde, sa volonté de connaître cet univers ouvert devant elle, l'entraînèrent à Valladolid (2), où la cour résidait alors..... Elle y fut encore servie par le sort, et entra comme page dans la maison de don Juan de Idiaquez, secrétaire du roi et pro-

(1) Ce couvent de religieuses dominicaines, attenant à la paroisse de Saint-Sébastien-l'Ancien, dont il a pris son nom, fut fondé en 1546 par don Alonzo de Idiaquez, du conseil d'État et secrétaire de l'empereur Charles-Quint, commandeur de Estremera de l'ordre de Saint-Jacques, et par sa femme, dona Engrazia de Olazabal. Ils y sont tous deux enterrés dans l'une des parties à côté du maître-autel. La famille Idiaquez était la patronne de la famille de Erauso.

(1) Au scapulaire près, et avec la robe et le voile abaissé sur les yeux, on pouvait, surtout à cette époque, passer même inaperçu au milieu d'une foule, car le voile ressemblait fort à la mantille. Il n'est ensuite expliqué par elle en aucun endroit de sa vie comment elle avait pu se procurer les étoffes avec lesquelles étaient faits ses habits d'homme. Je pense, d'après la relation très-détaillée qu'elle fait de son nouveau vêtement, qu'il fut fait avec des jupes à elle : à cette époque les femmes espagnoles portaient jusqu'à huit et neuf jupes d'une extrême ampleur, et précisément de ce *perpétuan* dont elle parle.

(2) La Pintia des Romains, l'une des premières villes du royaume : maintenant ce n'est plus que par tradition; mais lorsque vivait la Monja Alferez, Valladolid était souvent le lieu de résidence favori de la cour. Madrid était encore bien nouveau et ne datait même, à bien dire, que du règne précédent (Philippe II).



Dona Catalina de Erauso.

tecteur de sa famille. Elle était là depuis quelques mois, lorsqu'un soir, étant devant la porte du palais, elle vit arriver son père, le capitaine don Miguel de Erauso : elle le reconnut seulement à la voix, car la nuit était déjà sombre. Le malheureux vieillard venait demander à don Juan de lui donner des preuves de son intérêt en l'aidant à retrouver sa fille, dont il lui apprit la fuite. Catalina avait suivi doucement son père pour saisir quelques mots qui pussent la guider. Ceux que le vieillard employait pour exprimer sa douleur de père auraient dû lui ramener sa fille ; mais Catalina n'était pas une de ces femmes qui sont arrêtées dans une route, quelle qu'elle soit, par un remords ou un regret, à moins que ce ne soit l'effet d'un retour sur elle-même. Ce que la fille de don Miguel entendit ne produisit donc d'autre résultat que de la faire sortir à l'heure même du palais de don Juan, conclure un marché avec un muletier, et la faire partir *à Manana par la Manana* de Valladolid..... Avant le jour elle était en route pour Bilbao : elle portait alors le nom de Francisco de Loyola.

Arrivée à Bilbao (1), elle eut une querelle avec quelques jeunes gens..... A la suite de cette querelle, dont elle était l'agresseur, elle fut mise en prison, et y demeura tout un mois.

De Bilbao elle fut à Estella di Navarra, où elle entra au service d'un chevalier de Santiago, nommé don Carlos de Arellano. Elle y demeura deux ans, bien vêtue, bien nourrie, bien payée, dit don Maria Ferrer, éditeur de sa vie. Au bout de ce temps, l'ennui s'empara de Catalina ; une bourrasque de son imagination déréglée l'emporta à Saint-Sébastien même !... Elle fut à la messe dans l'église de son couvent, vit sa mère de loin tandis qu'on officiait, parla aux religieuses, qui ne virent en elle qu'un jeune garçon *bien vestido y galan* (2), lui firent un accueil presque hospitalier. Puis, sans éprouver d'autre sentiment à la vue de sa mère et de celles dont son enfance fut entourée, Catalina, ne voulant pas pousser plus loin sa fortune, quitta Saint-Sébastien et fut au port du Passage (3), où elle s'embarqua pour Séville. Arrivée à San-Lucar-la-Mayor (4), elle trouva la fameuse expédition que l'Espagne envoyait contre les Hollandais à la Punta de Araya au moment de mettre à la voile, sous les ordres de don Luis Fernandez de Cordova et du fameux don Luis Fajardo (5). Toujours bizarre dans ses actions, même les plus ordinaires de la vie, Catalina, sous le nom de Pedro de Orive, passa aux Indes sur le vaisseau que commandait un de ses oncles, frère de sa mère, don Estevan Eguino, et se mit à son service sous le prétexte d'apprendre la profession de marin. La flotte hollandaise, composée de dix-neuf vaisseaux, fut brûlée par l'armée espagnole. Ce fut là que Catalina entendit pour la première fois ce bruit qui depuis si longtemps la poursuivait dans ses rêves : c'était celui du clairon..... c'était la mousqueterie..... c'était le fracas des batailles..... Mais avec cette soif de gloire, elle ne reçut pas cette générosité d'âme qui est ordinairement la compagne du vrai courage, et elle ne fut qu'un être monstrueux dans la création.

(1) Bilbao, l'ancienne *Amanes portus* ou *Flavio briga*, l'un des ports de la seigneurie de Biscaye (Viscaya) et la capitale de cette province, qui, avec celles d'Alava et de Guipuscoa, forme ce qu'on appelle les provinces vascougades. Bilbao est assez fréquenté comme port; il est à l'embouchure de la petite rivière Ansa. La ville est agréable, comme le sont généralement toutes les villes de la Biscaye et des trois provinces. Vittoria est la capitale de l'Alava et Saint-Sébastien du Guipuscoa.

(2) *Bien vestido y galan* (bien habillé et surtout à la mode). C'est elle-même qui parle ainsi.

(3) Le port du Passage est l'un des plus renommés du golfe de Gascogne pour sa sûreté.

(4) San-Lucar-la-Mayor est située à l'ouest du Guadalquivir, près de Séville, dans la contrée qui s'abaisse vers la mer. C'est une ville très-peuplée. A l'époque du voyage de dona Catalina, San-Lucar-la-Mayor était un port important.

(5) Voir le *Tableau chronologique de l'Histoire d'Espagne*, par Saban y Blanco.

La flotte espagnole allait appareiller pour revenir en Europe. Catalina, voulant demeurer en Amérique, quitta son oncle, mais sans le prévenir, au milieu de la nuit..... dans son sommeil, et en lui volant une somme de cinq cents pesos (1).

Ce fut alors qu'elle devint véritablement un être nouveau et que sa métamorphose fut effrayante. Son caractère naturellement vigoureux se retrempa dans l'abandon volontaire de tout appui où elle se trouvait placée, et de *fer* qu'il était il devint *acier*..... Après le départ de l'armée espagnole, elle fut placée dans la maison du capitaine don Juan de Ibarra, facteur royal à Panama. Son plan pour l'avenir n'était pas encore arrêté dans son esprit ardent, au milieu du conflit où la plaçaient tant d'incidens étranges... et puis elle voulait aussi des richesses ! Don Juan de Ibarra était avare... elle le quitta ; fit une sorte de traité avec un nommé Juan de Urquiza, négociant de Truxillo ; quitta Panama pour se rendre au port de Païta, fit naufrage, et se sauva à grand'peine avec son maître, qui l'établit enfin dans une maison de commerce qu'il avait à Sana (2).

Elle y était heureuse et tranquille, lorsque son naturel inquiet lui fit avoir une querelle avec un habitant de la ville, et Catalina tira tout à la fois dans cette querelle et la dague et l'épée.

« *Pùseme mi espada : que fue la primera que cenia*, etc. (Je pris mon épée... ce fut la première que je ceignis, etc.) »

Elle s'enveloppa dans son manteau et fut attendre son antagoniste sous le portique d'une église ; s'élançant sur lui, elle lui fit une affreuse blessure au visage en lui criant : « *Esta es la cara que se corta !*..... (Voilà la figure qu'on coupe !...), » lui répétant les propres paroles qu'il lui avait dites la veille à elle-même en la menaçant (3). Un ami du blessé voulut prendre sa défense ; Catalina le frappa grièvement... Effrayée de ce premier meurtre, elle se réfugia dans l'église ; mais le corrégidor, qui passait en ce moment, ne jugea pas le lieu d'asile suffisant : Catalina fut arrachée de sa retraite et conduite en prison.

Maintenant sa vie n'est plus qu'une suite continuelle de jours remplis par des crimes ou des malheurs sanglans. La main de cette femme donnait la mort dès qu'elle touchait un être humain.

Délivrée de la prison de Sana par son maître Urquiza, elle fut le joindre à Truxillo (4). Là une nouvelle querelle s'engage entre elle et l'un des amis de celui qu'elle avait blessé à Sana, et elle le tue.

« La pointe de mon épée, dit-elle, lui entra je ne sais par où, et il tomba !..... (*Le entré una punta no sé por donde, y cayo, etc., etc.*). »

(1) Le peso *fuerte* ou peso *duro* vaut cinq francs ; c'est la piastre forte. A cette époque il valait bien plus : ces 500 *duros* faisaient au moins 6,000 fr.

(2) Ville du Pérou située à la côte par les 7° de latitude sud. C'est une belle ville et dans une ravissante position. Le pirate Édouard David la ravagea entièrement en 1685, et toute la population fut s'établir dans le bourg de Lambayeque. La province de Sana est une des plus fertiles du Pérou.

(3) « . . . *Y dijo mé que me cortaria la cara*... (...Il me dit qu'il me couperait la figure, etc., etc.) »

(4) Truxillo, c'est une belle ville du Pérou. Truxillo a un évêque suffragant de celui de Lima.

La cathédrale de Truxillo fut encore son asile après ce second meurtre (1)..... Il semblait que Catalina voulût braver le Dieu qu'elle offensait.

Son naturel querelleur se développait chaque jour avec des couleurs plus sombres et des teintes plus féroces. Urquiza jugea nécessaire de s'en séparer : il arrangea l'affaire de Sana par son crédit, lui remit des lettres de recommandation pour son correspondant de Lima ; puis, lui donnant une somme assez forte pour former un établissement là où elle le voudrait, il l'engagea à quitter Truxillo, et Catalina partit pour Lima, vivement recommandée à don Diego Solarte, riche négociant de cette ville.

Mais son séjour chez lui ne fut pas longtemps paisible. Il était dans sa nature d'apporter le trouble et l'étrangeté de son existence dans toutes les familles où elle serait admise. Don Diego avait chez lui deux jeunes filles, sœurs de sa femme. Catalina trouva plaisant, dans la fougue bizarre de son imagination et sous la protection de son habit viril, de donner de l'amour à l'une de ces jeunes filles. La mystification réussit, et un jour don Diego Solarte proposa un mariage impossible. Catalina, pressée de remplir un engagement qu'elle ne pouvait accomplir et ne sachant en outre comment elle pourrait trouver un nouveau protecteur, résolut de s'en servir elle-même : elle suivit en conséquence ses premiers penchans, qui l'entraînaient au milieu des batailles. Il y avait alors à Lima un corps qui se formait pour le Chili. Catalina s'enrôla dans l'une des compagnies et partit de Lima pour la Conception, qui en est éloignée de cinq cent quarante lieues !.....

Ce changement dans son existence, loin de lui être salutaire, lui fut au contraire funeste. Ses passions, qui avaient un foyer déjà trop ardent, reçurent un accroissement terrible des vices dont elle était entourée ; loin d'en avoir horreur, elle devint leur hôtesse et en même temps leur victime. Les événemens les plus malheureux la trouvèrent toujours prête à tout exécuter, et jamais elle n'eut le droit de se plaindre du sort.

C'était don Alonzo de Ribeira qui était alors gouverneur du Chili (2). Il avait un secrétaire dont le nom donna un frisson d'épouvante à la religieuse fugitive : il s'appelait don Miguel de Erauso..... Ce nom rappela à Catalina que dans son enfance elle jouait avec un de ses jeunes frères qu'on nommait Miguel, et qui avant l'âge de quinze ans partit pour les Indes espagnoles..... Etait-ce donc ce frère que sa singulière destinée lui faisait rencontrer dans cette terre étrangère? Catalina s'en informa..... c'était lui !..... il était capitaine dans l'une des nouvelles compagnies qu'on avait levées pour le Chili. Attirée vers lui par un sentiment qu'on ne peut qualifier, car cette femme extraordinaire semble avoir constamment repoussé tous ceux que la nature inculque dans l'âme la plus vicieuse, elle devint bientôt l'amie de don Miguel de Erauso, qui, ne voyant en Ramirez de Gusman qu'un jeune compatriote brave et résolu, à un âge qui tenait encore à l'adolescence, lui accorda non-seulement son amitié, mais la protégea et contribua puissamment à lui faire obtenir le titre d'*alferez* après la bataille de Puren, où elle fit en effet des prodiges de courage.....

C'est merveille en vérité que de suivre cette femme au milieu de la mêlée lorsqu'elle voit les Indiens entourer la bannière de la compagnie :

— En avant !..... crie-t-elle à ses camarades.

Deux seulement la suivent. Au bout de quelques pas, l'un des deux tombe percé de cinq flèches. Catalina entraîne celui qui reste et se fait jour avec son sabre et son poignard jusqu'au cacique qui avait pris la bannière espagnole ; le soldat qui la suivait tombe à côté d'elle..... elle reste seule..... Seule elle attaque, seule elle combat, seule elle reprend la bannière des mains du cadavre du cacique, qu'elle a tué seule aussi..... Et quand ses camarades accoururent pour la délivrer, elle revenait triomphante, mais blessée et couverte du sang ennemi et du sien..... Atteinte par trois flèches, elle avait reçu un coup de lance dans le côté gauche et un coup de sabre sur une jambe.

La bannière qu'elle avait sauvée était celle de la compagnie de don Alonzo Moreno..... elle eut cette compagnie pour récompense.

Voici un document historique intéressant relativement à cette bataille et à dona Catalina ; il est tiré de la *Chronologie de l'histoire d'Espagne*, par don José de Saban y Blanco :

« Les Araucanos se révoltèrent de nouveau en l'année » 1608 dans le royaume du Chili (1)..... Enfin ils furent » réduits après plusieurs batailles ; la principale fut donnée » dans la vallée de Puren. Les Indiens étaient commandés » par Caupolican (le second). Le bruit qu'ils firent d'abord » en criant fit reculer les Espagnols..... mais animés qu'ils » étaient par don Francisco Perez Navarrete, capitaine » d'un grand courage, ils mirent les Indiens en fuite, » laissant leur camp rempli de morts..... Parmi ceux qui » firent preuve de vaillance dans cette bataille, on a dis» tingué dona Catalina de Erauso, de Saint-Sébastien en » Guipuzcoa. Elle était au milieu de la mêlée en habit » d'homme, et parvint au grade d'alferez (d'enseigne). » Depuis elle fut à Madrid solliciter le grade de capi» taine..... Pour témoignage de ce qu'elle avançait, elle » donnait les preuves de sa conduite courageuse dans » toutes les batailles, où toujours elle était la première en » avant en face de l'ennemi..... Les blessures dont elle était » couverte justifiaient entièrement de la vérité de ses rela» tions, etc., etc. »

A cette seconde bataille (celle de Puren, dont parle don José), dona Catalina se trouvant vis-à-vis un chef indien,

(1) On sait qu'à cette époque surtout les couvens et les églises étaient des asiles sacrés que l'autorité ne pouvait violer.

(2) Voir l'*Histoire du Chili*, par Ovalle, chap. XVII, liv. 6. Il existe dans l'histoire de dona Catalina plusieurs erreurs de date et de lieux, ainsi que le fait remarquer le judicieux auteur ou plutôt l'éditeur de sa vie extraordinaire, don Maria de Ferrer, et c'est particulièrement à propos de don Alonzo de Ribeira. Ces erreurs sont de peu d'importance dans la vie de dona Catalina ; seulement elles indiquent la volonté de cette femme bizarre de jeter la confusion parmi les événemens de sa vie pour lui donner une teinte plus forte de ce romanesque qu'elle cherchait avec avidité, ainsi que le prouve toute son existence. C'était alors une époque fameuse pour cette passion d'aventures, et Catalina est en vérité une sorte de type à cet égard. Au reste l'erreur très-volontaire qu'elle paraît faire pour le gouvernement de don Alonzo est, comme je l'ai dit, de peu d'importance pour elle-même ; cependant quand on peut croire que c'est pour donner une autre direction à la vérité de son âge, cela lui donne une nouvelle physionomie non moins étrange que la première.

(1) « Los Araucanos se rebelaron de nuevo en el reino de Chili, y des» pues de muchas batallas, alfin fueron reducidos ; la principal de » ellas se dio en el valle de Puren. En la cual los Indios mandados por » *Caupolican* (el segundo) acometieron con tanto brio à los Espano» les, que los hicieron retroceder y mataron muchos de ellos, hasta » que animados por Francisco Perez Navarrete, capitan de mucho » valor, quito la vida de una lauzanda al general de los menigos, y les » aranco la vitoria de entre las manos pomiendolos en huida, y dejanso » el campo sembrado de muertos. En todas estas batallas sehalló » Catalina de Erauso, natural de San-Sebastian, en la provincia de » Guipuzcoa, la cual militaba vestida de soldado y llegó al grado de » alferez, y despues volvió à Madrid à pédir el grado de capitan : por » testimonio de sus gefes, justificó haberse hallado, siempre en los » primieros en cuentros... las heridas que enia en todo su cuerpo, » justificaban plenamente estas relaciones, ecc., ecc. » (*Continuacion de las Tablas cronologicas de la Historia de Espana*, por don José Saban y Blanco.)

elle le pressa de telle sorte qu'il fut forcé de se rendre. C'était un renégat ; depuis longtemps sa tête était mise à prix par le gouverneur, et d'après les ordres sévères de l'inquisition, don Alonzo de Ribeira voulait avoir le criminel, vivant surtout, pour l'envoyer en Europe. Catalina l'ignorait, et jugeant qu'un renégat ne devait pas valoir beaucoup plus qu'un chien, elle pendit son prisonnier au premier arbre qu'elle rencontra. Cet homme se nommait don Francisco Quispiguancha..... Le gouverneur, fâché de sa perte, ne nomma pas l'alferez Alonzo Diaz (Catalina) à la vacance de sa compagnie. Son capitaine ayant été tué, elle fut dans une sorte de disgrâce et envoyée avec peu de monde au Nacimiento (1), garnison dangereuse où jamais il n'y avait un moment de repos et où la nuit même elle ne pouvait dormir que les armes à la main. Cependant, d'après les relations du temps, d'après elle-même, elle était heureuse au milieu d'une existence que toute autre eût regardée comme infernale..... Pour elle, le cri du mourant n'avait rien de lugubre, la vue du sang rien d'horrible.

Elle aimait le jeu avec une passion insensée..... mais la violence de son caractère l'y rendait insupportable à tous ceux qui n'y cherchaient qu'un amusement. Un jour, peu de temps après son retour à la Conception, étant dans une maison de jeu, elle avait de l'humeur parce qu'elle perdait..... Il y eut discussion sur un coup..... Le banquier voulut parler, elle lui imposa silence..... Il répliqua par une telle injure que Catalina devint insensée de colère :

— Ose répéter ce mot!..... s'écria-t-elle.

Le malheureux le répéta!..... Il n'avait pas achevé que l'épée de Catalina lui traversait le cœur..... Dans ce moment entrait un jeune noble castillan, don Francisco Parraga, qui était auditeur général au Chili ; avec l'autorité que lui donnaient son rang et sa charge, il ordonna à l'alferez de sortir à l'instant..... Catalina le regarda avec dédain et pour toute réponse tira sa dague, tandis que sa main droite était toujours armée de son épée, dont la lame fumait encore du sang du malheureux banquier..... Don Francisco réitéra son ordre d'un ton plus formel, et en même temps il saisit Catalina par le haut de son pourpoint pour la forcer d'obéir. En sentant la main de cet homme toucher



Au jeu.

sa poitrine, elle redevint femme pour le moment (2)..... Puis l'homme cruel vengea la femme offensée!..... Elle leva le bras gauche, toujours armé de sa dague, et d'un seul coup frappé au travers du visage elle lui traversa les deux joues avec la lame de son poignard. Alors regardant d'un air terrible autour d'elle, et toujours armée de son épée et de sa dague, elle s'élança dans l'escalier et disparut avant qu'on pût retrouver assez de résolution pour l'arrêter.

Mais pour être hors de cette maison, Catalina n'était pas sauvée. L'homme qu'elle venait surtout de frapper serait redoutable lui aussi dans sa vengeance!..... Elle le comprit, et sa première fureur apaisée, elle connut tout son péril ; il n'était qu'un moyen de le balancer : c'était de se

(1) Le Nacimiento, forteresse et village construits sur l'autre rive du fleuve Biobio, fut brûlé et détruit par les Araucanos en 1601. A l'époque dont parle ici la nonne, il n'y avait que quelques baraques pour loger la troupe et défendues par un seul fossé.

(2) Sa conduite fut toujours des plus régulières. Pendant son long séjour au milieu des camps, tous ses camarades ignorèrent qu'ils avaient une femme parmi eux.

retirer dans l'église cathédrale et de là dans le couvent de San-Francisco. A peine en effet y était-elle entrée que le gouverneur y arriva sur ses pas. N'osant violer le droit d'asile, il fit entourer le monastère par ses soldats. Catalina fut ainsi cernée pendant six mois..... Il était sans doute étrange pour elle, mais pour elle seule qui se connaissait pour religieuse apostate!..... de se voir assiégée dans un lieu saint, non pour la violation de ses premiers sermens, mais pour avoir tué deux hommes avec sa main de femme et son cœur de tigre.

Elle avait pour ami dans son régiment don Juan de Silva, alferez d'une autre compagnie. Un jour il vint la trouver : elle était seule et triste, et se promenait sous les sombres arcades de la cathédrale en blasphémant contre cette réclusion qui commençait à lui devenir trop pesante à supporter. Don Juan avait eu une querelle le matin même, et une querelle tellement sérieuse que la satisfaction ne devait pas être remise au lendemain; et le soir même, à onze heures, au lever de la lune, les deux adversaires devaient se rencontrer dans un bois à quelque distance des remparts.

— Mais je n'ai pas de témoin, dit don Juan, et je te prie de m'en servir.

La nonne tressaillit à cet appel: cette confiance en son courage..... et puis une pensée se plaça entre elle et son ami..... ses sourcils se froncèrent, elle regarda don Juan d'un air de doute..... elle craignit qu'on ne voulût la livrer:

— Pourquoi se battre dehors et à cette heure? dit-elle en attachant sur les siens ses deux yeux toujours brillans d'un feu sombre.

Don Juan ne lui répondit pas: à l'expression de son regard, à l'inflexion de sa voix, il l'avait devinée.

— Alonzo, lui dit-il en se levant, puisque tu me refuses, j'irai seul : je n'avais, moi, de confiance qu'en toi.

— J'irai! j'irai ! s'écria Catalina.

Dix heures sonnaient à l'horloge du couvent lorsque don Juan vint la prendre ; ils étaient enveloppés tous deux dans de vastes capas de couleur brune, sous lesquelles étaient leurs épées, et leurs *sombreros* cachaient entièrement leur visage.

— Ces précautions eussent été plus nécessaires un autre jour, observa Catalina, comme ils trébuchaient tous deux à chaque pas, tant l'obscurité était profonde.

En effet la lune n'était pas encore levée, le temps était couvert et orageux, et l'on ne voyait aucune étoile au ciel... Ils trouvèrent l'adversaire de don Juan et son témoin qui les attendaient. Celui qui allait se battre avec don Juan était un chevalier de Saint-Jacques nommé don Francisco de Rojas. Lorsqu'il aperçut ceux qui venaient à lui, il s'avança sur la lisière du bois, ôta son manteau, jeta son sombrero, et s'adressant à don Juan, il lui observa que tout accommodement étant impossible entre eux, ils ne ne devaient pas perdre en paroles inutiles un temps que leur vengeance pouvait mieux employer. Don Juan salua en silence et ne répondit qu'en tirant son épée et en engageant le fer.

Pendant ce temps les deux parrains, sur la lisière du bois, mais à la portée de leurs amis, gardaient leurs capas et leurs sombreros en cherchant à se cacher l'un à l'autre, surtout l'alferez. Ils se seraient peut-être quittés sans se connaître si, voyant chanceler don Juan, l'alferez ne s'était écrié :

— C'est le coup d'un lâche et d'un déloyal !

— Tu en as menti !..... répondit le parrain du chevalie de Rojas.



Le duel.

Catalina s'avança la main haute et armée de sa dague..... Aussitôt deux fers brillèrent dans l'ombre..... et le silence de la forêt, qui jusque-là n'avait été troublé que par le bruit de ceux qui se cherchaient à mort, le fut de nouveau par un combat livré sans autre motif que celui suscité par une femme toujours avide de sang et de querelles..... Mais à peine les fers étaient-ils croisés que l'adversaire de la nonne tomba, et se sentant frappé à mort il demanda un prêtre..... A ce cri d'agonie, Catalina se trouva vulnérable pour la première fois..... elle crut reconnaître cette voix.....

elle se pencha sur le moribond, et à la clarté douteuse de la lune qui venait de se lever, elle reconnut un visage qui la fit frissonner.

— Qui donc es-tu?..... demanda-t-elle à sa victime.

— Le capitaine Miguel de Erauso! répondit le mourant.

La malheureuse avait tué son frère.....

Poursuivi par les furies, elle quitta ce lieu d'horreur où ne gisaient que des cadavres, car au même instant don Juan et don Francisco tombaient sur le fer l'un de l'autre... et tous deux expiraient au milieu de mutuels blasphèmes... Catalina revint au couvent toujours en courant, et supplia deux religieux de porter sur cette scène sanglante les secours de l'âme et du corps..... Don Miguel était le seul qui vécût encore..... mais le coup avait été donné par une main trop habile pour n'être pas mortel. On le transporta chez le gouverneur, dont il était secrétaire. Il expira peu de momens après..... mais avant de mourir il nomma son meurtrier et demanda vengeance, car il l'avait reconnu.

— Celui qui m'a tué, dit-il au gouverneur penché sur lui, c'est l'alferez Alonzo Diaz.....

Le gouverneur (1) aimait Miguel de Erauso. Déjà fortement irrité contre Catalina pour les deux meurtres du banquier et de l'auditeur général, il prétendit avec raison que le droit d'asile avait un terme. Il prit une compagnie et s'en fut sommer le supérieur du couvent de San-Francisco de lui remettre l'alferez Diaz. Les moines, jaloux de leurs priviléges, répondirent à sa sommation par un refus. Le gouverneur insista; mais le supérieur, nommé Fray Francisco de Otalora, montra l'intention d'une telle résistance que le gouverneur fut contraint à se retirer, ce qu'il fit, mais en laissant des gardes autour du monastère... Qu'auraient dit les religieux s'ils avaient su que l'être pour lequel ils venaient de s'exposer à la vengeance d'un homme puissant était une femme!..... une religieuse!.....

Don Miguel fut enterré dans le couvent même. Souvent sa sœur allait prier sur son tombeau..... Ces momens étaient affreux..... et devaient l'être en effet..... Dans une âme comme celle de cette femme, le remords devait être le sentiment le plus hideux qui pût surgir au-dessus de tous ceux qui agitaient cette âme.

Enfin sa condition devint si misérable, lorsque le huitième mois de cette captivité étrange fut écoulé, qu'elle résolut à tout prix de s'en délivrer. J'ai déjà dit qu'elle était une femme de résolution et de courage, elle le prouva.

Pour être sauvée, elle devait aller dans un autre gouvernement, et celui du Tucuman était le seul où elle pouvait trouver asile; mais pour y arriver, il n'y avait pour Catalina qu'un seul chemin, car son signalement était donné sur tous les autres, et ce chemin était impraticable : il fallait traverser les Cordilières des Andes dans leur partie la plus aride et la plus sauvage..... passer à travers des glaces éternelles, où la mort l'attendait peut-être.

— Je sais tout cela, dit-elle à don Juan Ponce de Léon qui lui faisait ces objections; mais si la mort est peut-être là, poursuivit-elle en étendant la main vers les montagnes, elle est sûrement ici.....

Ponce de Léon assura son évasion; puis, lui ayant donné un cheval, des armes, des munitions, quelques provisions et un peu d'argent, elle s'avança dans ce désert où elle avait une presque certitude de trouver la mort.

Catalina n'était encore qu'à quelques journées de la Conception lorsqu'elle trouva deux soldats sur sa route..... Une telle rencontre et dans un pareil lieu devait éveiller ses craintes..... elle leur en donnait aussi, et ils s'abordèrent avec une égale défiance. Ces deux hommes étaient deux malfaiteurs qui fuyaient la potence..... Catalina ne vit en eux ni l'assassin ni le bandit, mais deux hommes qui mourraient plutôt que de se laisser prendre..... c'était ce qu'il lui fallait..... Elle avait sur eux l'avantage de la pensée, cet avantage immense est au-dessus de tout autre : elle en usa pour se les assujettir et les soumettre à son obéissance.....

Ils suivirent longtemps le bord de la mer..... Dans ces lointains déserts, on ne trouve même pas la hutte roulante d'un berger nomade..... la cabane d'un pêcheur; rien n'est habité, et cela dans l'étendue d'une de nos provinces!..... On ne voit que des sables arides coupés par d'immenses flaques d'eau, semées de quelques touffes d'algues marines d'un vert noirâtre..... et rien..... rien qui rappelle la vie..... rien qui rappelle l'homme..... Et cette partie du voyage était la plus facile.

Bientôt les vivres qu'ils avaient emportés furent épuisés; ils tuèrent un de leurs chevaux..... puis un autre..... puis le troisième; enfin cette ressource, la dernière de toutes, s'épuisa aussi..... Ils se trouvaient alors dans la partie la plus sauvage des Cordilières..... Depuis la veille ils étaient entrés dans une région glacée qui ajoutait aux maux qu'ils souffraient déjà..... Ils pouvaient à peine marcher, ils se traînaient en s'appuyant contre les rocs glacés..... Catalina était la plus forte des trois.....

Tout à coup un cri de joie échappa à l'un des fugitifs..... Il voit un homme..... cet homme le regarde..... il lui sourit!..... Le soldat ne peut que le montrer à ses compagnons et tombe sur la neige en appelant à son aide..... Catalina a vu aussi l'homme que lui montre son compagnon..... elle en voit même un autre..... elle les appelle, leur parle en la langue du pays, car ce sont des Indiens..... Mais ils ne répondent pas..... ils demeurent toujours immobiles..... toujours rians..... appuyés contre un bloc de glace..... Catalina s'approche..... Les malheureux sont morts!..... ils sont là gelés..... la bouche ouverte et riant du rire de l'agonie..... du rire des damnés..... Catalina s'éloigne en courant de ce spectacle d'horreur..... Un autre l'attendait..... Celui de ses camarades qui s'était laissé tomber sur la neige ne devait plus se relever..... il venait d'expirer..... Le cœur de Catalina n'était pas de ceux que le malheur trouve exorables..... elle jeta un regard vague sur le cadavre gisant à ses pieds, puis elle dit à l'autre soldat :

— Marchons!.....

Le lendemain la température était encore plus froide..... Catalina souffrit à croire qu'elle aussi allait expirer; mais elle devait encore fournir une longue carrière, et ce jour-là le sacrifice que pouvait réclamer la justice de Dieu ne fut pas accompli par elle. Ce fut son compagnon qui vers le soir, au coucher du soleil, pleurant de ses souffrances, se

(1) Ce n'était plus Alonzo de Ribeira, le plus habile de tous les gouverneurs que l'Espagne a envoyés au Chili; il avait été déposé pour s'être marié avec une femme qu'il aimait sans le consentement de la cour. Il fut envoyé comme en disgrâce dans la province de Tucuman, et fut remplacé par don Alonzo Garcia Rémon. Cet Alonzo Ribeira fut un des hommes dont l'Espagne doit s'honorer : c'est lui qui, dans le Tucuman, abolit le service personnel des Indiens, forma le collége de Notre-Dame de Lorette, le premier établissement littéraire de ce pays; fonda la ville de San-Juan de Ribeira dans la vallée de Londres; transporta la nouvelle cité de *Madrid de las Juntas* dans un lieu plus salubre; c'est cet homme enfin, qu'on peut appeler un grand homme, qui dans le seizième siècle devinait les temps ultérieurs et, à l'aide d'une philosophie éclairée, enseignait alors aux hommes des vérités utiles au lieu de leur imposer d'absurdes injustices. Quand on pense que c'était sous Philippe II et sous Philippe III que vivait un tel homme, et qu'il avait le courage de parler pour proclamer ses hautes pensées, on se demande ce qu'il aurait donc fait aujourd'hui.

coucha sur la terre et rendit l'âme en demandant pardon à Dieu.

En se voyant seule dans ce désert, Catalina fut enfin soumise par la terreur..... Elle frémit en tournant autour d'elle un regard auquel rien ne répondait..... qui, pour se reposer, n'avait rien qu'un cadavre! Et dans le cœur de la nonne apostate le remords commença à gronder..... elle s'assit et pleura (1)!..... C'était la première fois de sa vie entière..... et elle avait alors vingt-huit ans!

Mais l'attendrissement, même sur elle-même, ne pouvait longtemps distraire un esprit comme le sien de sa position..... Elle se leva..... s'approcha du cadavre, le regarda quelques momens avec une froide attention. Puis, comme si une pensée subite l'eût frappée, elle se baissa sur le mort, le fouilla et prit l'argent qu'il avait sur lui; puis elle continua sa route en disant son rosaire (2) :

« Me recommandant à la très-sainte mère de Dieu et à saint Joseph son glorieux époux. »

A peine eut-elle fait une lieue qu'elle s'aperçut d'une différence remarquable dans la température : l'air était moin âpre..... elle sentit un vent tiède lui frapper le visage..... elle vit des arbres..... elle vit un pays cultivé..... Elle était enfin sortie du Chili, et était entrée dans le Tucuman..... Bientôt elle vit venir à elle deux hommes à cheval:

« Il ne me vint pas dans la pensée, dit-elle, que ces hommes fussent amis ou ennemis..... c'étaient deux créatures humaines.... Mais quand je leur parlai..... quand je vis qu'ils étaient chrétiens... je crus voir le ciel ouvert (3). »

Ces hommes la conduisirent à leur maîtresse, qui était veuve et vivait sur son habitation avec deux filles. Catalina, accueillie par cette famille, redevint bientôt ce qu'un peu de repentir avait un instant effacé..... Elle se divertit avec le repos de l'une des filles de la veuve..... La pauvre femme proposa à Catalina de devenir son gendre : Catalina accepta. Les préparatifs se firent..... toute la famille fut à Tucuman; on s'y amusa beaucoup en attendant le jour de la noce.. .. Puis Catalina monta un matin sur sa mule, et on ne la revit plus.....

De Tucuman elle fut à Potosi. Là, et pour mieux se dérober aux recherches, elle devint intendant d'un homme riche et puissant, don Juan Lopez de Arguijo. Mais en laissant le hausse-col (4), Catalina ne pouvait changer d'humeur. On se battit dans les rues de la ville pour une émeute, et il fallut qu'elle fût de la fête. Obligée de quitter le Potosi, elle reprit du service avec un grade supérieur et partit pour une expédition contre une tribu indienne sur la rivière la Dorade..... Après plusieurs combats où elle eut assez de butin pour désirer jouir de quelque repos, elle demanda un congé qu'elle n'obtint pas, et tout aussitôt elle déserta avec plusieurs autres, et s'en fut dans la province de las Charcas, puis à la Plata. Là, après avoir dépensé son argent,

« Algunos *realejos*, que poco'a poco y en breve vine a perder, »

ce qui lui arriva au jeu très-probablement, Catalina fut compromise dans une affaire de haute importance dans ses suites et dont l'origine n'avait été que la querelle de deux femmes de haute condition, dont l'une était la nièce du comte de Lemos..... Cette femme, dona Francisca Marmolejo, reçut un coup de couteau au travers du visage à la suite de la querelle qu'elle avait eue avec la marquise de Chaves, protectrice de Catalina ou de l'alferez Alonzo Diaz..... Cette affaire fut grave, et jamais on n'a pu savoir la vérité. Catalina, emprisonnée, mise à la question, n'avoua rien et ne laisse qu'entrevoir dans la relation de sa vie.. .. Enfin elle sortit de prison, et fut exilée seulement du Chili et de la Plata..... Elle retourna à las Charcas..... Là, se trouvant un jour chez don Antonio Calderon, cousin de l'évêque, et jouant avec lui, le proviseur et un riche négociant de Séville, il s'éleva une querelle relativement au jeu; les injures suivirent bientôt. Catalina dans ces circonstances tirait toujours sa dague ou son épée..... Cette fois, comme dans la querelle avec l'auditeur, elles le furent toutes deux, et le malheureux négociant de Séville fut une nouvelle victime de sa passion déréglée..... La justice accourut..... Catalina se défendit..... reçut deux blessures et réussit enfin à s'échapper..... Elle se réfugia, comme toujours, au pied de l'autel..... à l'ombre de la croix..... Et pourtant jamais elle n'avait un remords devant tant d'indulgence!.....

Elle partit pour Piscobamba (1)..... Dans cette dernière ville, elle eut encore une querelle au jeu avec un Portugais, don Fernando de Acosta. Il paraît que cette passion était devenue chez cette femme une folie forcenée qui, jointe à son naturel féroce, la rendait alors un être vraiment aussi repoussant que redoutable. Des injures et des menaces furent les seules marques de colère qu'elle donna dans cette soirée..... Le Portugais ne répondit pas..... Mais deux jours après, Catalina, rentrant chez elle au milieu de la nuit, fut attaquée par un homme qu'elle reconnut pour être don Fernando d'Acosta. Elle ne fut pas blessée; mais plus heureuse que lui, elle le tua..... Arrêtée pour ce meurtre, mise encore à la question, niant toujours avec une fermeté inconnue même dans l'homme le plus fort, elle fut condamnée à être pendue, et persista néanmoins toujours à ne pas révéler son sexe, ce qui pourtant pouvait la sauver. Conduite au pied de l'échafaud, elle soutint son caractère jusqu'au dernier moment (2)..... Elle apostropha le bourreau, qui ne savait pas apprêter la corde :

— Mets-la bien..... lui dit-elle, ou laisse-moi..... Ces pères suffiront bien pour cela.....

Elle avait refusé de se confesser (3).....

Au moment où elle allait mourir, sa grâce arriva de la Plata..... Elle avait là de grandes protections depuis l'aventure de dona Francisca..... On prétendit que les témoins étaient faux, et Catalina fut entièrement graciée.

Tant de malheurs, de traverses et surtout de dangers auraient dû la rappeler à une vie plus régulière; mais sa destinée l'entraînait.

A quelque temps de là, ayant été au Cuzco, elle y fut arrêtée pour le meurtre du corrégidor don Luis Godoï, homme de haute naissance et de grand mérite. Elle en était innocente; mais la réputation de l'alferez Alonzo Diaz (Catalina) était tellement entachée de querelles sanglantes,

(1) ... « Arrimé me à un arbol, lloré; y pienso que fué la primiera vez, etc., etc.» (*Historia de la Monja Alferez, escrita por ella misma, ilustrada* por D. Joaquim Mariá Ferrer, chap. VII, page 40.)

(2) « Rezé el Rosario, encommando mé a la Santissima Virgen, y al glorioso San José su ezpozo. » (*Historia de la Monja Alferez, escrita por ella misma*, chap. VII, page 40.)

(3) «Conoci los Cristianos, y vide el cielo abierto.» (*Ibid*, page 41.)

(4) Voyez le portrait : elle porte un hausse-col ou bien un gorgeret au-dessous de la golille.

(1) Dans le haut Pérou.

(2) « ... Echaronmé el volatin, que es el cordel delgado con que » ahorcan el cual el verdugo no me ponia bien y se dije, borracho » ponmélo bien, o quitamelo que estos padres bastan. » (*Historia de la Monja Alferez*, chap. XII, page 62.)

(3) Ceci est remarquable en ce qu'elle ne veut pas faire une fausse confession, puisqu'elle a tué le Portugais, effectivement, à la vérité, en se défendant; mais enfin elle était son meurtrier, ce qu'elle ne voulait pas dire.

qu'il était tout simple que le soupçon l'atteignît. Cependant le vrai coupable fut découvert, et après avoir passé cinq mois au cachot, elle fut mise en liberté.

Son humeur farouche redoubla de férocité en sortant de cette prison injustement imposée..... Elle se plongea dans les excès les plus effrénés, se croyant en droit de lutter maintenant avec le sort et de lui rendre crime pour punition..... Dans ce même temps le ciel lui en préparait une terrible.

Elle était dans la disposition d'esprit que je viens de dépeindre lorsqu'elle arriva à Cuzco. Elle était un jour à jouer chez le trésorier de la couronne, chez lequel elle demeurait, lorsqu'elle vit entrer un homme qui alors était en grand renom d'élégance et de bonnes fortunes dans le beau monde de Cuzco. Il était jeune, il était beau, fier, et jusque-là tellement tenu pour vaillant qu'on lui avait donné le surnom de nouveau Cid. C'était surtout ce dernier nom qui déplaisait à Catalina ; elle avait de la haine pour le Cid ; et lorsqu'on lit sa vie, écrite par elle-même, on en voit clairement la vraie cause : toutes les fois qu'elle se trouvait en contact avec lui, il en résultait une scène désagréable.

Le soir dont il vient d'être parlé, le Cid s'approcha de la table où elle jouait ; elle fronça ses épais et noirs sourcils, et cette physionomie, déjà sombre et sinistre, devint effrayante..... Le Cid demeurait toujours près d'elle, et sa main se posait même sur son or, soit qu'il le fit sans y donner plus d'attention, soit qu'il agît ainsi pour la braver..... Elle ne dit rien et continua son jeu. Tout à coup elle tire sa dague, et d'un coup terrible cloue la main du Cid sur la table !.....

— Que personne ne s'approche ! s'écrie-t-elle en tirant son épée. Il me volait..... je l'ai vu !..... et je l'ai puni.

Mais elle fut aussitôt accablée par le nombre, et avant d'avoir atteint la porte elle avait reçu trois blessures. Elle parvint néanmoins à gagner la rue ; alors elle se trouva plus forte, et ses amis vinrent se ranger autour d'elle..... Ils formèrent armée contre armée, car le Cid, qui avait décloué sa main, était sorti furieux à la tête de vingt de ses partisans, et cherchant l'alferez Diaz ; il ne respirait que mort et vengeance.

Comme ils se rendaient tous en un lieu plus retiré, et passant devant l'église de San-Francisco, le Cid s'élança lâchement sur Catalina, et lui donnant un coup de sa dague, il lui traversa l'épaule de part en part..... En même temps un autre lui donna un coup d'épée dans le flanc gauche... A cette dernière blessure, elle tomba perdant tout son sang et perdit connaissance.

Pendant qu'elle se mourait, la rumeur continuait autour de son corps..... Ce bruit d'*estocadas* et de *punelatas* la rappela à elle-même : elle ouvrit les yeux... regarda autour d'elle, et aperçut le Cid, qui, debout sur le haut des marches de l'église, les bras croisés sur sa poitrine, regardait avec un sourire de triomphe les amis de l'alferez vaincus par les siens. Ainsi posé, il semblait un archange victorieux !..... A cette vue, Catalina rassembla dans un seul effort tout ce qui lui restait de vie. A sa volonté son sang cessa de couler..... Elle rampa parmi les cadavres jusqu'au pied des marches de l'église..... Lorsqu'elle y fut arrivée, alors elle se dressa tout à coup et apparut toute sanglante aux yeux de son ennemi, qui recula épouvanté :



L'apparition.

— Ah ! s'écria-t-il, tu vis encore !.....

Et levant sa dague, il courut sur elle..... Mais avant que son bras retombât, lui-même était frappé à mort, et son corps roulait au bas des marches de pierre de la cathédrale, parmi ceux de ses amis et de ses ennemis... Pour Catalina, elle semblait n'avoir attendu que l'exécution de sa vengeance ; elle tomba en même temps que celui dont elle venait de faire un cadavre..... tous deux se tordant et se mourant comme deux reptiles dans leur sang confondu.

Cependant Catalina fut sauvée... Ce fut un moine, Fray

Luis Ferrer de Valencia, qui la soigna et à qui elle déclara son sexe (1) sous le sceau de la confession. Sa guérison fut longue..... Pendant cinq mois elle fut sur un lit de souffrances..... Enfin elle guérit..... Mais elle était entourée de dangers qui ramenaient la mort autour d'elle sous mille formes différentes et faites pour donner de l'effroi même au cœur le plus intrépide, parce qu'une attaque mystérieuse, derrière laquelle la mort se blottit, est toujours effrayante : les amis du Cid avaient juré de le venger... ils l'avaient juré sur son corps encore chaud, et Catalina devait succomber..... Elle avait aussi des amis ; ils l'engagèrent à quitter Cuzco, et une nuit elle en sortit dans une litière, car elle était faible encore, bien escortée par ses esclaves, bien armée, et se dirigeant vers les provinces du Sud.

Elle voyagea ainsi plusieurs mois, plus tranquillement qu'elle n'avait coutume de le faire. Il était évident que cette longue et douloureuse maladie avait changé non-seulement ses habitudes, mais son caractère : elle était triste, et souvent on la surprenait rêvant et priant..... Il est probable que l'apparition de la mort assise si longtemps à son chevet, et ne l'abandonnant qu'après une longue lutte, l'avait enfin trouvée vulnérable. Ce fut vers ce temps, au milieu de cette faiblesse prolongée et produite par cette immense perte de sang échappé de ses veines par huit blessures reçues dans ce dernier combat, qu'elle résolut d'aller à Guamanga pour voir l'évêque de cette ville, dont la renommée était fameuse dans toutes les Indes (1).

Dans toutes les relations qui parlent de la Monja Alferez, il est question d'une aventure assez remarquable et qui la place bien dans le jour qui convient à cette étrange figure.

Elle était à Guancavélica, se promenant dans la ville, et venait de saluer le docteur Solorzano, alcade de Corte de Lima, lorsqu'elle remarqua qu'un alguazil tournait la tête en passant près d'elle, et joignant aussitôt l'alcade, il lui montra un papier qu'ils lurent tous deux en regardant de son côté. Comme l'alferez était dans une position à tout redouter, elle prêta une grande attention à ce qui se passait. L'alguazil revint autour d'elle et la salua profondément, ce que, d'après son propre dire, elle lui rendit au double.



Le salut de l'alcade.

Mais elle s'aperçut qu'elle était suivie, parce que, voulant aller du côté de la campagne, elle vit presque à ses côtés un nègre qui ne la quittait pas. Comme le danger était notoire et que déjà l'alguazil revenait à elle avec deux de ses camarades, elle songea à se débarrasser du nègre... il suffit pour cela de lui montrer la bouche d'un pistolet; l'autre se coucha à plat ventre dans la poussière. Alors Catalina prit sa course et sortit de la ville... A cent pas de la porte elle trouva un nègre qui menait un cheval par la bride..... Le jeter de côté, monter sur le cheval, que depuis elle sut appartenir à l'alcade de Corte Solorzano, prendre au plus rapide galop la route de Guamanga, fut l'affaire de quelques instans, et lorsque les alguazils arrivèrent pour la saisir, ils ne virent qu'un nuage de poussière élevé par la course de son cheval.

Arrivée à l'autre bord du fleuve Balsas, elle pensa qu'elle pouvait se reposer un moment; elle descendit de cheval et

(1) Mais sous le sceau de la confession, et personne ne le connut que le père Luis de Valencia. Comme il fallait qu'il la soignât, elle avait été contrainte de lui dire ce qu'elle était.

(1) Don Fray Agustine de Carvajal, de l'ordre de Saint-Augustin, né à Caceres en Estramadoure. Il avait été prieur de son couvent à Valladolid et général de son ordre. Il passa de Panama à Guamanga en 1611. C'était un fameux prédicateur et un des hommes les plus vertueux de son temps.

(Alcedoc, *Dictionn. géographique d'Amérique.*)

s'assit sur le bord de l'eau. Quelque temps après, trois hommes venant de Guancavélica arrivèrent sur la rive opposée et entrèrent dans le fleuve pour le passer. Ces hommes lui étaient inconnus... Cependant lorsqu'ils furent au milieu du gué, une sorte d'instinct les lui fit questionner ; et eux, qui ne voulaient rien affronter, répondirent très-galamment.

— Où allez-vous ainsi, mes braves gens? leur dit-elle (1).

A quoi l'un d'eux lui répondit :

— Seigneur capitaine, nous allons vous prendre.

— Oh! répondit Catalina en se levant aussitôt, cela ne se fait pas aisément !.....

Et prenant deux pistolets qu'elle arma, elle les braqua sur eux.

— Vous ne me prendrez pas vivant, poursuivit l'alferez..... Que voulez-vous faire?

— Mon Dieu, seigneur capitaine, rien qui vous déplaise..... mais notre devoir!..... Nous sommes envoyés après vous.

— N'est-ce que cela?..... attendez.

La conversation se faisait ainsi tandis que les trois sergens de ville de ce temps-là avaient les jambes dans l'eau du fleuve, au risque de se les faire manger par quelque crocodile..... Ils ne voulaient la mort de personne ; ce qu'ils demandaient, c'était de l'argent. Catalina les comprit, et tirant de sa bourse trois doublons (2), elle les déposa sur une pierre au bord du fleuve, salua très-poliment les alguazils, qui cette fois ne furent pas en reste pour le lui rendre de leur côté; puis s'élançant sur le bon cheval de l'alcade de Corte de Lima, elle poursuivit sa route pour Guamanga (3).

Cependant lorsqu'elle fut arrivée dans cette ville, elle ne put se décider à aller d'abord chez l'évêque, et pendant quelques jours elle hésita sur ce qu'elle avait à faire ; mais le danger pressait : elle était signalée comme assassin, comme homme dangereux dans tous les gouvernemens de l'Amérique. Un jour le corrégidor de Guamanga reçut l'ordre émané de la vice-royauté de Lima d'arrêter l'alferez Alonzo Diaz Ramirez de Gusman ; il le mit à exécution. Mais Catalina, déterminée à mourir plutôt que de se rendre, se défendit comme un lion attaqué dans son antre. La lutte devint si terrible que l'évêque, qui passait non loin du lieu de la scène, intervint comme médiateur et demanda que l'alferez eût son palais pour prison..... Une fois près du saint prélat, Catalina, soit qu'elle fût vraiment touchée de repentir, soit qu'elle vît qu'il ne lui restait que ce moyen d'éviter l'échafaud, avoua tout à l'évêque!..... D'abord le saint homme recula d'épouvante..... puis il pardonna à la nonne infidèle, à la femme barbare..... Il pardonna, parce que Jésus avait pardonné..... Elle en reçut l'absolution, mais à condition qu'elle reprendrait non-seulement ses habits de femme, mais ceux de religieuse, et qu'elle entrerait dans un couvent à Guamanga même. Catalina consentit à tout; elle fut réconciliée à l'Église et entra dans le couvent de Sainte-Claire, à Guamanga, l'année 1620 ; elle avait alors vingt-huit ans.

A la mort de l'évêque, qui arriva peu de temps après, l'archevèque de Lima (4) l'envoya chercher à Guamanga avec un train magnifique : elle était dans une belle litière, escortée par six *clerigos*, quatre religieux et six hommes d'épée. Elle logea dans le palais de l'archevêché ; et le lendemain le vice-roi, qui était alors don Francisco de Borja, comte de Mayalde, prince d'Esquilaci..... fut la voir au palais archiépiscopal.

L'archevêque lui dit qu'il fallait entrer dans un couvent... Elle demanda à voir tous ceux de Lima avant de se décider; le prélat y consentit : elle les parcourut, demeurant quatre ou cinq jours dans chacun d'eux (1). Enfin elle se décida pour celui de la Sainte-Trinité, de l'ordre de Saint-Bernard..... Elle y demeura deux ans. Au bout de ce temps, elle reçut enfin une réponse à ce qu'elle avait écrit en Espagne : on lui disait que, comme elle n'avait pas fait profession, si elle promettait de sortir du couvent avec des sentimens convenables à la religion, elle pouvait retourner en Espagne.

Elle quitta aussitôt l'Amérique. Elle partit de Carthagène avec la flotte commandée par Thomas Larraspura en 1624. Pendant la traversée elle eut une querelle au jeu, et fut obligée de changer de vaisseau..... Sa faiblesse avait disparu..... maintenant elle se portait bien, et le naturel était de retour avec ses mêmes passions et sa même haine de toute contrainte.

Elle aborda enfin à Cadix le 1er novembre 1624 (2). De Cadix elle fut à Séville..... et partout la foule la suivait au point de l'empêcher d'avancer.

— La Monja Alferez (3)! la Monja Alferez! criait-on de toutes parts.....

Elle voulait d'abord aller à Rome... Elle passa par Madrid, mais sans se découvrir à personne. Elle fut à Pampelune, traversa une partie de la France, et, arrivée en Piémont, fut volée, mise en prison et contrainte à revenir en Espagne..... Elle retourna donc à Madrid, présenta un mémoire au roi Philippe IV, lui demandant secours et assistance pour les services militaires qu'elle avait rendus aux Indes..... Le conseil des Indes fut investi de l'affaire, et Catalina la suivit avec la même persévérance que tout ce qu'elle entreprenait. Il lui fut accordé une pension de huit cents écus (4) pour le reste de sa vie, avec la permission de s'appeler *el Alferez dona Catalina de Erauso*.

Elle partit enfin pour Rome. Urbain VIII occupait alors le saint-siége. Elle lui présenta sa requête, et le saint-père lui expédia un bref dans lequel il la réconcilie entièrement avec l'Église, l'autorisant à conserver toute sa vie l'habit d'homme, à condition cependant qu'elle ne se servirait jamais d'armes offensives, qu'elle respecterait l'image de Dieu dans le prochain et craindrait la vengeance de Dieu (*temiendo* dit-elle elle-même, *la ulcion* (5) *de Dios*).

Elle raconte elle-même comment elle fut accueillie par tous les cardinaux et tous les seigneurs romains..... Elle passa un mois à Rome, et pendant tout ce temps elle dîna

(1) « A donde, buenos caballeros? diceme uno. Senor capitan, à prender usted : saqué mi armas. Provenidos pistolas y deje : Prenderme vivo non padrá ser : primero me han da matar...»

(2) Le double d'or valait 20 francs ; cela fait aujourd'hui 120 à 130 francs.

(3) « Puzeles sobre una piedra très doblones y monté y con muchas cortesias parti à mi camino par Guamanga. »

(4) C'était alors don Bartolome Lobo Guerrero; il était dans la ville de Ronda en Andalousie. Il était directeur du collége de Séville ; il passa à Mexico comme inquisiteur, puis à l'archevêché de Santa-Fé à la nouvelle Grenade ; il mourut en 1622.

(1) Il est à remarquer que lorsqu'elle entra dans le couvent de Sainte-Claire, à Guamanga, l'évêque exigea qu'elle lui serait représentée vive ou morte. Craignait-il la vengeance de l'ordre sur une apostate?

(2) Son arrivée à Cadix est mentionnée dans un *diario* (journal) du temps qui est aux archives des Indes à Séville, ainsi que l'original du mémoire qu'elle présenta au roi et au comte d'Olivarès, alors premier ministre.

(3) La religieuse porte-étendard!...

(4) Écu, petit écu d'or *veinten*, vulgairement *ito*; il vaut 5 francs. Sa pension était donc de 4,000 francs ; elle l'obtint au mois d'août 1626, au moment où le roi allait tenir les états d'Aragon. Cette pension serait aujourd'hui de 80,000 francs.

(5) Mot emprunté du latin signifiant *vengeance*.

tous les jours chez les premiers princes de l'Église. Enfin, après avoir vu officier le pape dans Saint-Pierre, le 29 juin 1626, elle revint en Espagne en passant par Naples, excitant partout la curiosité la plus vive.....

La fin de sa vie est maintenant plus obscure; cependant il est certain qu'elle reprit ses anciennes coutumes voyageuses et qu'elle retourna en Amérique en 1630 avec la flotte commandée par don Miguel de Echezarrete. Ce fut alors que le célèbre Pacheco, peintre espagnol, la peignit à Séville; c'est d'après ce portrait original, possédé par le colonel Berthold Scheppeler dans son cabinet à Aix-la-Chapelle, que nous donnons le portrait de la Monja Alferez qui se voit en tête de sa biographie. Quant aux documens d'après lesquels son existence est prouvée, ils sont nombreux et authentiques. Don Maria de Ferrer, qui a édité la vie de la Monja écrite par elle-même, a réuni toutes les pièces qui constatent son existence (1). Dernièrement encore à Madrid, don Juan Perez de Montalvan, célèbre auteur dramatique, a fait une comédie en trois journées, intitulée *la Monja Alferez*, et cette Monja est dona Catalina de Erauso.

Après avoir lu la vie de cette femme extraordinaire, on n'éprouve pas seulement de l'étonnement..... c'est un sentiment qui va plus loin. L'étude du cœur humain se présente incomplète devant un tel phénomène, assemblage bizarre d'une valeur admirable, de tout ce qui compose le chevalier des temps antiques, même la force de corps, et puis dépouillée des moindres qualités de la femme! Parfaitement chaste dans sa conduite, elle comprit cette pudeur native qui naît cependant avec nous et ne la viola jamais. Ce ne fut que de cette manière qu'elle sut conserver une nuance de sa mission de femme en se conservant pure au milieu des désordres et des vices que lui offrait la vie des camps dans le Nouveau-Monde. Et cette physionomie de cette partie de son existence n'est pas le sujet le moins important qui contribue à la faire considérer comme un des monumens les plus rares de l'histoire espagnole pendant le seizième et le dix-septième siècle (1).

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(1) *Historia de la Monja Alferez*, par D. Maria de Ferrer; Paris, Jules Didot, 1829. L'extrait de baptême de dona Catalina, levé à Saint-Sébastien en 1826 dans la paroisse où elle est née, et tous les certificats qui lui ont été donnés sont annexés à cet excellent ouvrage, qui, parmi les nombreuses preuves admises, est parfait à consulter.

(1) *Les Femmes célèbres*, publiées par Joseph STRASZEWUZ.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

LA TORTUE ET LE SCORPION.

(CONTE INDIEN.)

Une tortue et un scorpion avaient lié ensemble une amitié si étroite qu'ils étaient inséparables et qu'ils se donnaient continuellement des témoignages d'une affection réciproque, la plus tendre qu'on puisse imaginer. Une nécessité pressante les contraignit d'abandonner le lieu de leur résidence; ils partirent de compagnie pour se retirer ailleurs. En leur chemin, ils trouvèrent une rivière large et profonde qu'il fallait passer; cela troubla le scorpion. La tortue s'en aperçut: « Cher ami, lui dit-elle, il me semble que la vue de cette rivière vous embarrasse. D'où vient que cela vous donne du chagrin?— C'est, répondit le scorpion, que je ne sais point nager, et que si nous avons à la passer, je ne pourrai souffrir notre séparation sans douleur. — Que cela ne vous chagrine pas, repartit la tortue, mon dos vous servira de barque, et je vous passerai à l'autre bord, non-seulement sans peine, mais même avec plaisir. Rassurez-vous donc, vous arriverez de l'autre côté sain et sauf. Je suis du sentiment de ceux qui connaissent bien la nature de l'amitié et qui disent que la raison ne veut pas que l'on abandonne à la moindre occasion un ami que l'on a eu beaucoup de peine à acquérir, qu'il faut au contraire le conserver précieusement par tous les moyens imaginables. » Elle prit donc le scorpion sur son dos et se mit à traverser la rivière à la nage.

Comme la tortue avançait, ses oreilles furent frappées d'un bruit importun causé par le scorpion. Elle lui demanda: « Mon frère, quel est le bruit que j'entends? à quoi vous occupez-vous là? — Ma sœur, reprit le scorpion, j'éprouve la pointe de mon aiguillon sur l'écaille dont vous êtes cuirassée, et je voudrais voir si je pourrais la percer. — Vous êtes un malhonnête, reprit la tortue: je souffre, et vous êtes à votre aise; je vous prête mon dos pour vous servir de pont, et pendant que je travaille à votre conservation en fendant l'eau, vous cherchez à me donner la mort! Est-ce là l'action d'un ami véritable? Non, c'est une perfidie épouvantable et digne de châtiment. Je sais bien que vous ne me faites point de mal; mais quelle obligation vous en ai-je? ne faites-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour m'en faire! et si mon écaille n'était pas impénétrable à votre aiguillon et au venin qu'il renferme, n'aurais-je pas déjà éprouvé toute la malignité de votre intention? Que jugerait-on de celui qui donnerait des coups de poings contre un mur? ne serait-on pas fondé à croire qu'il brûlerait d'envie de l'abattre?—Jamais, repartit le scorpion, un dessein semblable à celui que vous vous imaginez ne m'est venu dans l'esprit; Dieu m'en préserve! C'est mon naturel de frapper de mon aiguillon, et j'en frappe les pierres et toute autre chose comme j'en frappe votre dos; mais mon intention n'est pas de faire du mal, et si j'en fais c'est contre ma volonté. »

Ce discours fit faire de grandes réflexions à la tortue: « Avoir de l'honnêteté, dit-elle en elle-même, et de la considération pour les méchans et les malhonnêtes gens, c'est cultiver une épine et nourrir un serpent dans son sein; quelque soin qu'on apporte à la culture de la coloquinte, jamais elle n'a la douceur de la canne de sucre, et toutes les épines ne portent pas des roses. Les sages ne se sont pas trompés quand ils ont dit que les méchans naturellement méchans ne font jamais rien de bon, et qu'un serviteur enclin à mal faire ne sort du monde qu'après avoir payé son maître d'ingratitude. C'est enfin se jeter soi-même de la poussière aux yeux d'espérer que des esprits si pervers fassent jamais rien de bien. » En même temps elle se plongea dans l'eau; le scorpion y resta et se noya. Elle crut alors avoir fait une bonne action en lui ôtant désormais le moyen de faire mal à personne.

BIDPAI.

LES ARMURES

DEPUIS HOMÈRE JUSQU'A NOS JOURS.



Armure chinoise ou japonaise ayant appartenu au roi d'Espagne Philippe II.

Du temps d'Homère, les armes des Grecs étaient en airain et quelquefois en étain. C'est de ce deuxième métal qu'étaient formés le plastron d'Agamemnon, le bouclier d'Enée et les jambards d'Achille; mais la simplicité de la matière principale n'empêchait pas les armes grecques d'être ornées de matières plus précieuses. C'est ainsi, par exemple, qu'on y voyait briller l'or, l'argent et même des pierres précieuses. Nous en trouvons la preuve à chaque pas dans l'Iliade,

Au plus loin qu'on remonte chez les peuples helléniques, on trouve que le casque était composé de peaux d'animaux, et principalement de peaux de chiens, presque toujours garnies encore de leur poil. Afin de donner à ces couvre-chefs un aspect plus terrible, on plaçait à leur sommet les dents et quelquefois les os tout entiers de la gueule de l'animal, de sorte que l'adversaire contre lequel on s'avançait semblait avoir à se défendre non-seulement contre un homme, mais encore contre un monstre. Le casque, nommé περικεφαλαία, enveloppait la tête entière; seulement il était fendu sur le devant, afin qu'on eût la facilité de respirer, et il pouvait être rejeté en arrière de façon à ce qu'on se découvrît le visage à volonté.

Les Grecs avaient aussi le κράνος, sorte de heaume qui ne protégeait que le derrière de la tête; mais il était, comme le précédent, garni de pièces pour les joues. Ces pièces étaient quelquefois de peau, d'autres fois de métal, et venaient se rejoindre sous le menton, où elles s'agrafaient. Les Grecs avaient également le κόρυς, qui était garni sur le devant d'une pièce appelée γεῖσον, auvent dont ce terme désigne aisément l'usage.

Le premier de ces trois casques était porté par les troupes pesamment armées, le second par les troupes légères, le troisième par la grosse cavalerie. Le κόρυς était souvent orné avec plus d'élégance que les autres.

Comme panache, le περικεφαλαία était la plupart du temps recouvert d'une crinière de cheval; le κράνος était orné d'une plume de coq, le κόρυς était garni de plumes et de crins de cheval.

Voilà pour ce qui concerne les casques. Quant aux armures, les premières dont se servirent les Grecs furent tout simplement composées de peaux de bêtes qu'ils avaient tuées. Plus tard, ils donnèrent aux troupes pesantes une cuirasse, une gorgerette et une ceinture à laquelle était attachée une espèce de jupon nommé ζῶμα.

Le bouclier dont les Grecs usaient était entièrement rond, convexe et orné d'un bord large et plat. Dans la partie intérieure du bouclier était placée en travers une boucle de métal, sous laquelle passait le bras, pendant que la main serrait un des κανονές placés aussi à l'intérieur, au bord de la circonférence. Ces boucliers étaient ornés de trépieds, de serpens, de scorpions, de sujets mythologiques et entourés de bordures élégantes. Cette coutume, selon Hérodote, fut d'abord introduite par les Cariens et communiquée par la suite aux Grecs, aux Romains, aux Barbares. Une chose singulière qu'on remarque sur des vases antiques, c'est qu'au bouclier pendait quelquefois, probablement pour amortir un coup qu'on aurait voulu porter aux jambes, une pièce de draperie assez longue. Ceci est d'autant plus singulier que le bouclier des Grecs nommé ἀσπὶς, qui servait à l'infanterie et aux combattans placés sur des chariots, était assez grand pour parer les coups, puisqu'il avait environ trois pieds de diamètre.

Les cavaliers portaient un bouclier rond, beaucoup plus petit et plus léger, composé d'un cuir garni de son poil.

Il y eut cependant encore d'autres formes de boucliers : le πέλτη, par exemple, qui avait la forme d'une feuille de lierre; le γέῤῥον, celle d'un violon; le θυρεὸς, qui était oblong, etc.

Dans la mêlée, les Grecs se servaient de massues, de masses d'armes, de lances, de haches, d'épées, de poignards. La lance était d'ordinaire en frêne. On sait que celle des Macédoniens avait de quatorze à seize coudées. La lance de la cavalerie se nommait δόρυ; elle était moins longue que la σάρισσα, et de plus elle était garnie d'une courroie qui la retenait à la main.

L'épée des Grecs portait divers noms; elle était ordinairement courte et tranchante. Plus tard, les Grecs empruntèrent aux Perses une sorte de poignard long et recourbé, ἀκινάκης, qu'il ne faut pas confondre avec le μάχαιρα, qui n'était pas plus long qu'un couteau et qu'on renfermait dans le fourreau de l'épée.

Voilà ce que nous voulions dire pour l'antiquité hellénique.

Chez les Romains, dont les armées étaient organisées en légions mi-parties d'infanterie et de cavalerie, les soldats qui combattaient à pied se divisaient en *hastati*, jeunes gens armés de lances fort longues, qui furent plus tard abandonnées lorsqu'on plaça au premier rang, au lieu de les mettre au second, ceux qui les portaient; en *principes*, hommes d'un âge moyen, qui tiraient leur nom de ce que d'abord ils avaient occupé le premier rang, dont ils furent dépossédés par les *hastati*; enfin en *triarii*, vieux soldats qui occupaient le troisième rang. Il y avait en outre les *velites*, les *fundatores*, les *sagittarii*.

L'infanterie avait pour arme défensive, d'abord le *scutum*, bouclier creux dont la longueur était d'environ 4 pieds sur 2 et demi de largeur; il était en bois recouvert d'une peau de mouton ou d'un cuir de bœuf, et protégeait à la fois les *hastati* et les *principes*. Quant aux *triarii*, ils faisaient usage du *clypeus*, bouclier rond qui se portait au bras gauche et qui était beaucoup moins long et moins pesant que le *scutum*.

Pour casque, ces troupes avaient une coiffure nommée *galea*, qui fut d'abord en cuir, puis en cuivre, ce qui détruisit toute différence entre elle et le *cassis*, sorte de heaume toujours formé de métal. Ces casques étaient surmontés d'une houpe ou d'une crête (*crista*) ornée de plumes de diverses couleurs.

Le corps était défendu par la *lorica*, cuirasse faite dans l'origine avec du cuir, mais qui fut plus tard composée de métal comme chez les modernes; le cou était protégé par une sorte de plaque en cuivre nommée *pectorale*, les épaules par diverses pièces, les jambes par des bottes (*ocreæ*).

La cuirasse était souvent enrichie de figures bizarres, de têtes d'animaux ciselées, etc.; elle était quelquefois très-pesante, et on la matelassait presque toujours à l'intérieur pour qu'elle pût mieux résister aux coups.

Quant à l'épée des Romains, *ensis*, *gladius*, elle était courte et pesante. Les *velites* seuls furent armés d'un glaive long et tranchant des deux côtés, afin de pouvoir frapper leur ennemi d'estoc et de taille.

Nous ne parlerons pas de l'organisation militaire des Romains; tout le monde connaît la manière dont étaient composées leurs légions, si longtemps invincibles et au courage desquelles les fils de la louve durent la conquête du monde Passons donc aux peuples modernes.

Les Gaulois eurent pour armes défensives un bouclier proportionné à la taille d'un homme, et dont il paraît difficile qu'ils aient pu, quoique en ait écrit Diodore, se servir comme de radeaux pour traverser les rivières. Leurs casques furent en cuivre, revêtus d'ornemens, de figures d'oiseaux ou de cornes d'animaux. Quelquefois ils protégèrent leurs poitrines à l'aide d'une cuirasse (*thorax*) composée soit de plaques de fer, soit de mailles. Pour arme défensive, ils portaient généralement, appendue à la cuisse gauche par des chaînes de fer ou de cuivre, une longue épée, quelquefois droite, d'autres fois recourbée, nommée *spatha*. Ils se servaient aussi du poignard.

Les Francs, qui leur succédèrent, eurent à peu près les mêmes armes défensives. Pour l'attaque, ils se servaient surtout de la *framée*, sorte de hache qu'ils maniaient avec dextérité et qu'ils faisaient voler à la tête de leur ennemi.

en même temps qu'ils tombaient sur lui pour l'attaquer avec l'épée. Nous retrouvons pareillement, ou à peu de chose près, ces armes chez les peuples du Nord. Nous savons en effet que lorsque les Cimbres envahirent la Gaule, ils étaient couverts de plastrons en métal et qu'ils portaient des masses, des lances, de longues épées et des arcs. Plus tard, on y ajouta une hache d'armes qui tranchait des deux côtés. Cette dernière, attachée à un long bâton, pour que l'infanterie pût s'en servir avec avantage, fut nommée ***cleave-alls*** ou ***alle-bardes***, d'où est venu le nom moderne de ***hallebardes***.

Les Saxons et les Danois firent, eux particulièrement, usage d'un sabre court et recourbé, qu'ils portaient suspendu à l'épaule droite. On peut conjecturer que cette forme vient de ce que ces peuples, combattant fréquemment à cheval, se servaient de leurs sabres comme de faux pour se procurer du fourrage. Quant aux Anglo-Saxons, ils eurent d'abord pour défense la *lorica*, qu'ils abandonnèrent plus tard, ce qui leur laissa pour toute arme défensive le casque et le bouclier ovale, entouré d'un bord en fer et surmonté au centre d'une bossette. Leur épée était immense et très-lourde.

Telles sont à peu près les armes qui furent en usage chez les divers peuples que nous venons de nommer depuis la chute de l'empire romain jusqu'au neuvième siècle, époque à laquelle nous voyons la cotte et le capuchon de mailles remplacer partout la cuirasse en métal ou en cuivre, la tunique matelassée et les diverses formes de casques. Cette modification dans les armes ne changea rien du reste aux armes offensives, qui restèrent les mêmes qu'auparavant; seulement elle fit disparaître le système défensif imposé par la conquête romaine, c'est-à-dire les bandes de fer battu, dont l'exclusion dura jusqu'à la fin du quatorzième siècle environ.

J'arrive maintenant à ce qui concerne plus spécialement l'Espagne.

Strabon nous apprend que les Ibères ne formaient pas de ligues entre eux pour la guerre; ils combattaient partiellement, avec ruse et patience. Leurs vêtemens étaient grossiers comme leurs armes. Quand les Celtes vinrent les troubler dans leurs possessions de la Péninsule, cette invasion ne modifia ni les mœurs ni les usages; les peuplades ibériennes restèrent renfermées dans leurs montagnes, forgeant des armes avec l'or qu'elles contenaient, avec le fer qu'elles leur fournissaient. C'est ainsi qu'ils combattirent successivement et avec succès les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes. Les Romains apprécièrent même tellement les armes des Navarrais et des Cantabres qu'ils les substituèrent à celles de leurs propres soldats. Ils appelaient ce pays montagneux une région *Marti et Vulcano adeo amica ut non immerito quis illius Dei officinam vocet.* Silius Italicus (lib. 3, v. 326) attribue aux Biscayens la coutume de jeter les vieillards qui avaient perdu leur vigueur du haut d'un rocher, parce qu'ils regardaient comme un outrage de vivre sans combattre, *vitam sine Marte pati.*

Les guerriers astures, eux, se peignaient la figure avec du vermillon arraché aux bords du Minho; ils se laissaient croître la barbe afin de paraître plus terribles, et les peaux de bêtes tuées à la chasse étaient leurs armures.

Les Galiciens, au contraire, peuple maritime, faisaient la guerre comme les pirates saxons, sur des barques de bois revêtues de cuir; jamais ils ne marchaient sans javelot, et ils combattaient toujours vaillamment.

Les Ibères du sud donnaient à dévorer aux vautours les corps des guerriers morts sur le champ de bataille; les Celtibères allaient au combat revêtus d'une tunique noire, les bras ornés de bracelets, et, selon Diodore, leur costume était complété par un poignard, une épée à deux tranchans, un casque d'airain, un bouclier, des bottines de cuir revêtues de poil, etc.; leurs armes étaient célèbres par leur trempe.

Pour tout dire en un mot, rappelons-nous que Florus appela l'Espagne *seminarium belli et Annibalis eruditricem.* Les Carthaginois ne la vainquirent qu'en attaquant l'une après l'autre toutes ses peuplades.

Sous les Goths, l'armement des combattans resta à peu près le même que sous les Romains et les Carthaginois; seulement nous voyons par quelques détails des historiens qu'ils perfectionnèrent l'organisation militaire.

Ainsi par exemple, campés qu'ils étaient pour ainsi dire dans la Péninsule, ils restèrent toujours prêts à marcher, après comme avant la conquête. Sous le duc qui commandait une province et sous les comtes qui lui obéissaient, il y eut toujours le *tinfah* ou *milenarius* qui conduisait mille hommes; sous celui-là il y eut le *quingentarius*, puis le *centanerius*, et enfin le *decanus.* Toute cette organisation resta vivante au milieu de la paix, et les Goths eurent là en quelque sorte une armée régulière qui pouvait se réunir au premier signal. En cas de guerre, il y eut pour activer les levées des *compulsores exercitus* ou *annonarii.* Quant à la solde, on n'en trouve chez eux aucune trace.

Sous les Arabes, l'organisation militaire fut nulle ou à peu près; mais nous savons que les guerriers eurent pour armes l'épée droite, courte et presque aussi large que celle des Romains; ils eurent aussi le javelot et la massue, qu'ils abandonnèrent plus tard pour la longue lance, le bouclier et la cuirasse des chrétiens. Comme coiffures, ils avaient le turban, qui les garantissait des coups de l'ennemi et de l'ardeur du soleil, ou même le bonnet indien. Leur selle était haute, richement ornée, garnie de franges, de soieries, et de larges étriers pendaient aux flancs du cheval. Pour solde, ils avaient le pillage et combattaient sans ordre: c'était un orage qui s'abattait sur l'ennemi.

Pendant l'invasion arabe, les Espagnols suivirent dans leurs armes et leurs costumes la marche des autres nations européennes. D'abord couverts de la cotte de mailles et d'un casque pareil à celui que nous nommons en France casque normand, ils avaient quitté ce costume pour l'armure de fer battu et pour le casque de la chevalerie; mais leurs fréquentes communications avec les guerriers maures influèrent sur le style et les ornemens de leurs armes pendant le quatorzième et le quinzième siècle.

Toutefois, s'ils se laissèrent aller, vers la fin de la domination arabe, à quelques imitations mauresques, il y eut, après l'expulsion des Maures de Grenade, une réaction qui ramena les artistes espagnols au caractère de simplicité et de sévérité qui, dans les armes comme dans les autres parties des beaux-arts, est le propre de la Péninsule; mais ce retour à la nationalité dura peu. Charles-Quint et ses successeurs introduisirent en Espagne le goût italien et flamand. Les armures furent richement ornées dans le goût milanais; on laissa de côté les trèfles et les découpures des Maures pour prendre, avec la renaissance, le dessin plus ferme de l'art grec et romain.

Après Charles-Quint, l'art espagnol, comme l'empire lui-même, diminua de grandeur et de majesté. La splendeur du soleil impérial, amoindrie peu à peu, s'éclipsa presque entière. Pourtant la fabrication des armes continua à être honorée et cultivée en Espagne. Les maîtres ne man-

quèrent pas ; il y en eut de fort célèbres, et cette réputation d'armuriers remarquables que les Romains avaient accordée aux Espagnols s'est continuée jusqu'à nous.

Voici une liste comprenant le nom des plus fameux armuriers qui travaillèrent à Tolède depuis la deuxième moitié du seizième siècle jusqu'au dix-huitième ; elle a été recueillie dans les archives de l'ayuntamiento de Tolède par don Manuel Rodriguez Palomino, *professeur de peinture et maître*, comme il dit lui-même, *en la science philosophique et mathématique des armes*. Cette liste, qu'il accompagna des marques de chacun d'eux, prises sur les coins originaux possédés par l'*ayuntamiento*, est dédiée au duc de l'Infantado, Pastrana y Serma. Il nous a paru utile de la reproduire ici et de donner en même temps le tableau des marques adoptées par chacun des armuriers dont elle contient le nom.

La plupart des maîtres dont nous venons de parler ne se contentaient pas seulement de mettre leurs chiffres sur les armes qu'ils produisaient, mais encore, afin qu'on ne confondît pas leurs œuvres avec celles des pays étrangers portant les mêmes marques, ils gravaient leurs noms soit sur le plat de la lame, soit à l'extrémité supérieure qui entre dans la poignée. Les plus célèbres de ces chiffres, en Espagne, sont celui du nº 21 (*les ciseaux*), qui appartient à Domingo Sanchez Clamade, et celui du nº 59 (*la chèvre ou le loup*), dont se servait Julian del Rey. La marque du nº 76, qui est celle de Lupus Aguado, est aussi très-renommée.

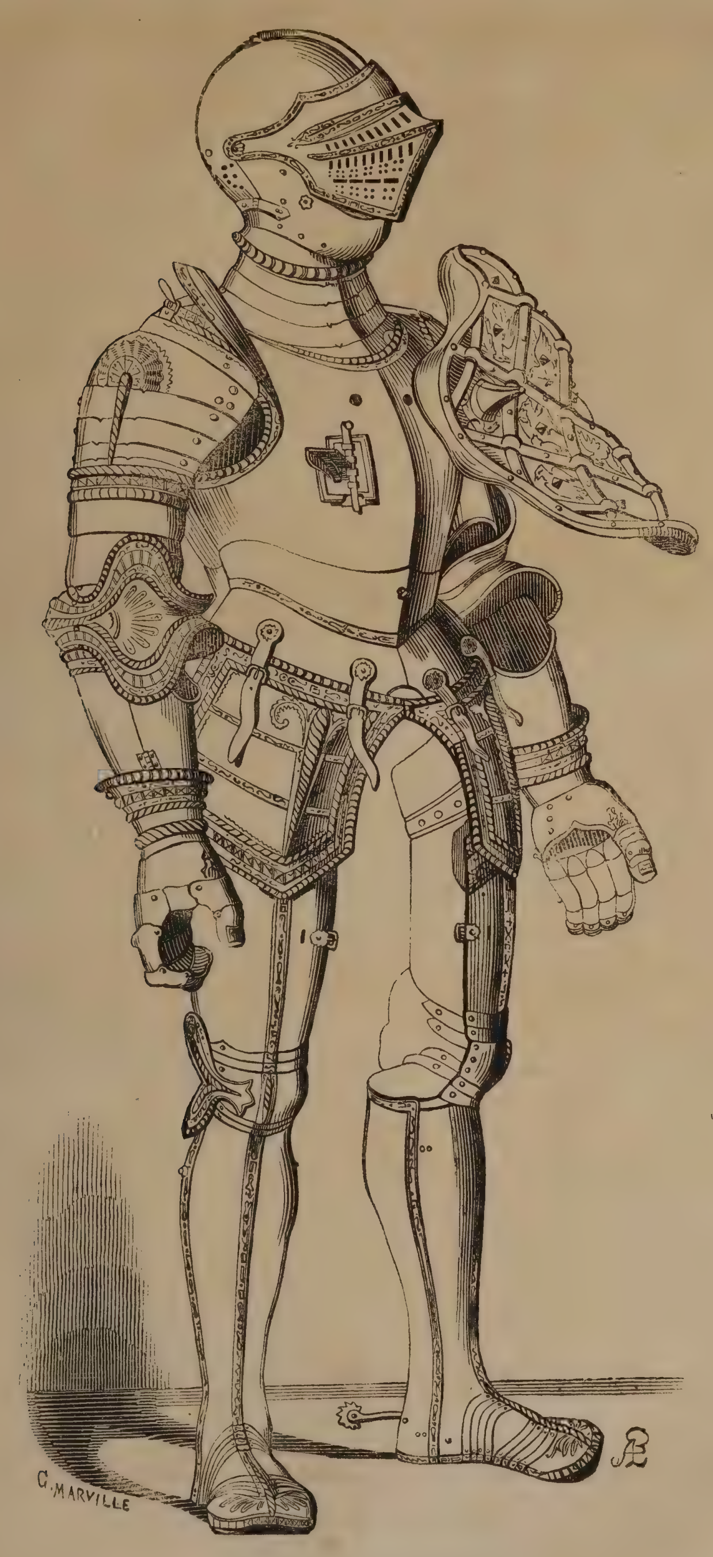
Les fabriques de Saint-Clément, celles de Saragosse, de Séville, etc., ont été également des plus remarquables ; mais nous ne possédons sur elles aucun document analogue à celui que nous venons de donner. Il nous suffira de dire que jusqu'à ce que l'Espagne fût arrivée à son degré actuel de malheur et de misère qui l'empêche de se distinguer dans aucune partie des arts, elle a toujours joui, en ce qui concerne la trempe et le travail des armes, d'une réputation qui commence aux Carthaginois, se poursuit sous les Romains et se continue presque jusqu'à nous.

NOMS DES ARMURIERS DE TOLÈDE.

1 Alonzo de Sahagun le vieux. Il vivait en 1570.
2 Alonzo de Sahagun le jeune.
3 Alonso Perez.
4 Alonso de los Rios. Il travailla non-seulement à Tolède, mais à Cardora.
5 Alonso de Caba.
6 Andres Martinez, fils de Zabala.
7 Andres Herraez. Il travailla aussi à Cuença.
8 Andres Munesten. Il travailla aussi à Calatayel.
9 Andres Garcia.
10 Antonio de Baena.
11 Anton Guttierrez.
12 Anton Guttierrez.
13 Anton Ruy. Il travailla aussi à Madrid.
14 Adrien de Lafra. Il travailla aussi à Saint-Clément.
15 Bartholome de Nieva.
16 C... Alcado. Il travailla aussi à Cuella et à Badajos.
17 Domingo... de Orozco.
18 Domingo Maestre le vieux.
19 Domingo Maestre le jeune.
20 Domingo Rodriguez.
21 Domingo Sanchez Clamade.
22 Domingo de Aquirre, fils de Hortuno.
23 Domingo de Lama.
24 Domingo Corrientes. Il travailla aussi à Madrid.
25 Favian... de Zafla.
26 Francisco... Ruiz le vieux.
27 Francisco Ruiz le jeune, frère d'Antonio.
28 Francisco Gomez.
29 Francisco de Zamora. Il travailla aussi à Séville.
30 Francisco de Alcoces. Il travailla aussi à Madrid.
31 Francisco Lurdi.
32 Francisco Cordoi.
33 Francisco Perez.
34 Giraldo... Reliz.
35 Gonzalo Simon.
36 Gabriel Martinez, fils de Zabala.
37 Gil de Alman.
38 Hortuno... de Aquirre le vieux.
39 Juan... Martin.
40 Juan de Leizade. Il travailla aussi à Séville.
41 Juan Martinez le vieux.
42 Juan Martinez le jeune. Il travailla aussi à Séville.
43 Juan de Alman.
44 Juan de Toro, fils de Pierre Toro.
45 Jean Ruiz.
46 Juan Martus de Garata Zabala le vieux.
47 Juan Martinez Menchaca. Il travailla aussi à Lisbonne.
48 Juan Ros.
49 Juan Moreno.
50 Juan de Salcedo. Il travailla aussi à Valladolid.
51 Juan de Meladocia.
52 Juan de Vergos.
53 Juanes... de la Horta. Il vivait en 1545.
54 Juanes de Tolledo.
55 Juanes de Alguiniva.
56 Juanes Muleto.
57 Juanes le vieux.
58 Juanes Uriza.
59 Julian del Rey. Il travailla aussi à Saragosse. Cet armurier fut un des plus célèbres de son temps. Il eut encore d'autres chiffres que celui que reproduit notre tableau, entre autres une demi-lune.
60 Julian Garcia. Il travailla aussi à Cuença.
61 Julian de Zamora.
62 Joseph Gomez, fils de Francisco Gomez.
63 Josepe... de la Hera le vieux.
64 Josepe de la Hera le jeune.
65 Josepe de la Hera le petit-fils.
66 Josepe de la Hera, fils du petit-fils.
67 Josepe de la Hera, fils de Silvestre.
68 Ygnacio Fernandez le vieux.
69 Ygnacio Fernandez le jeune.
70 Luis... de Nieves.
71 Luis de Ayala, fils de Thomas de Ayala.
72 Luis de Velmonte, fils de Pedro... de Velmonte.
73 Luis de Sahagun, fils d'Alonzo le vieux.
74 Luis de Sahagun, fils d'Alonzo le vieux.
75 Luis de Nieva. Il travailla aussi à Calatayud.
76 Lupus Aguado, fils de Juanes Mutelo. Il travailla aussi à Saint-Clément.
77 Miguel... Cantero.
78 Miguel Sanchez, fils de Domingo.
79 Miguel Suarez. Il travailla aussi à Lisbonne.
80 Nicolas Hortuno de Aquirre, petit-fils de Hortuno.
81 Petro de Toro.
82 Petro de Arechiga.
83 Petro Lopez. Il travailla aussi à Orgoz.
84 Petro de Lazama. Il travailla aussi à Séville.
85 Petro de Lazaretta. Il travailla aussi à Bilbao.
86 Petro de Orozco.
87 Petro de Vilmonte.
88 Rogne Hernandez.
89 Sebastian Hernandez le vieux. Il vivait en 1637.
90 Sebastian Hernandez le jeune. Il travailla aussi à Séville.
91 Silvestre Nieto.
92 Silvestre Nieto, fils du premier.
93 Thomas Ayala. Il vivait en 1625.
94 Zamorano, surnommé el Toledano.
95, 96, 97, 98, 99. Ces cinq marques appartiennent à des fabricans de Tolède dont on ignore le nom, bien que les coins originaux dont ils se servaient se trouvent dans les archives de l'*ayuntamiento*.



Tableau des armuriers de Tolède.



Armure complète de don Juan.

Mais revenons spécialement à la panoplie pour établir quelques divisions et donner quelques détails nécessaires sur les armes, non-seulement espagnoles, mais pour ainsi dire européennes, en ces temps reculés.

On peut diviser leur histoire au moyen âge en quatre époques distinctes. La première part du commencement du sixième siècle environ et s'étend jusqu'à la fin du onzième. Pendant toute cette période, on voit encore régner en Europe les habitudes et les vêtemens, soit civils, soit guerriers, imposés par la conquête romaine; mais en France, en Angleterre, en Espagne, les monumens nous montrent ces derniers souvenirs de la puissance du peuple-roi s'affaiblissant graduellement à l'arrivée des nations modernes, jusqu'à ce qu'ils disparaissent complètement sous les besoins et le mouvement d'un ordre social nouveau.

La deuxième époque commence à la fin du onzième siècle, c'est-à-dire avec l'invasion des peuples du Nord qui s'abattent sur l'Europe, et elle s'arrête à l'instant où commence, avec les grandes croisades de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, le duel entre l'islamisme et la religion chrétienne.

Alors (1190) s'ouvre pour les armes comme pour les idées une troisième période, conséquence naturelle de la transfusion qui s'opère entre l'Orient et l'Occident. Les barons chrétiens, ces hommes durs et couverts de fer, s'amollissent au contact des richesses de l'Orient; ils font briller sur leurs vêtemens tout le luxe de la cour de Constantinople, et à leur retour on les voit prodiguer sur leurs armes et dans leurs demeures le faste qu'ils ont remarqué avec tant de surprise dans le palais impérial de Blaquerne.

La quatrième et dernière époque de la panoplie du moyen âge est celle où, grâce à l'invention de la poudre et de l'artillerie, s'opèrent les plus grands changemens dans l'armure de nos pères. Elle commence à Philippe de Valois (1346) et se termine aux premières années du dix-septième siècle, dont le milieu vit disparaître définitivement l'armure, le casque et le bouclier de métal, devenus tout à fait inutiles comme défense contre les projectiles modernes.

Ces divisions, qu'on avait avec raison créées (*Voy.* Allou, t. X des *Mém. de la société des Antiquaires de France.*) pour introduire un ordre méthodique dans l'histoire des casques, peuvent, ce nous semble, s'appliquer également aux autres parties de l'armure. Nous réunirons donc successivement dans chacune de ces époques ce que nous avons à dire du bouclier, de la cotte de mailles, etc.

Nous avons dit que la première des quatre périodes dont nous venons de parler avait été caractérisée par le règne des mœurs et des coutumes romaines. Il était tout simple en effet que nos aïeux les Gaulois adoptassent les habitudes de leurs vainqueurs; mais ce qui ne l'était pas au même point, c'est que les Francs, qui succédèrent comme maître aux Romains, au lieu d'imposer eux aussi leurs habitudes barbares, adoptassent au contraire les usages des vaincus. Ce fait eu lieu pourtant : nous voyons dans les manuscrits de la bibliothèque du roi, notamment dans la *Bible de Metz* et dans les *Heures de Charles-le-Chauve*, qui remontent à 850, des soldats francs complètement habillés à la romaine. Les casques que portent divers personnages, dans ces manuscrits, sont des espèces de bonnets en fer assez semblables à la coiffure des légionnaires; les boucliers y ont une forme presque ovale, et quelques-uns, peints en rouge et semés de points noirs qui figurent des rosages, sont suspendus au cou des soldats. Quant à l'armure qui couvrait le corps des guerriers francs, c'est exactement la cuirasse des soldats romains. Dans la Bible de Charles-le-Chauve, un des gardes de ce prince est représenté, non-seulement couvert de la cuirasse romaine, mais encore avec le *pallium*, et l'on voit l'armure défensive, composée de petites bandes verticales ou horizontales, se continuer sous Charlemagne. Ce n'est guère qu'aux approches de la seconde période dont nous avons parlé qu'on remarque la cotte de mailles; elle paraît même plus tôt, mais nous avons cru devoir adopter les dates reçues, faute de pouvoir leur en substituer d'autres plus certaines. Il en est de même du casque et du bouclier, dont on retrouve les diverses modifications, du moins dans quelques exemples, un peu avant les époques que nous avons précisées.

La seconde période de l'histoire des armes européennes nous montre le casque romain remplacé chez nous, chez les Anglais, les Saxons, etc., par le casque grossier des conquérans du Nord, appelé de son nom casque *normand.* Cette coiffure est de la plus grande simplicité, et la *Tapisserie de Bayeux* en fournit un grand nombre d'exemples. Ce casque n'a pas, comme celui de la période précédente, de *visière* pour protéger la figure, ni de *jugulaires* destinées à le fixer sur la tête; mais il se fait remarquer par une circonstance bizarre qui plus tard forma la *visière*, nous voulons dire par une lame mince et allongée, quelquefois fort étroite, en d'autres exemples au contraire assez large, laquelle descendant du sommet du casque couvre le nez et le protége contre des coups qui ne seraient pas donnés avec la pointe. Cette lame se nomme *nazal.*

La forme générale du casque se modifie aussi à cette époque. Au lieu d'être arrondi comme le casque romain, qui emboîtait parfaitement la tête, ou d'être légèrement aigu au sommet et évasé dans sa largeur vers la base comme le casque franc, le casque normand est uniformément conique et se termine en pointe. Quelquefois il porte derrière le cou une lame dont l'usage répond, pour cette partie du corps, à celui du *nazal.* Durant cette période, on voit aussi paraître le *capuchon de mailles*, nommé encore *capeline* ou *camail*, qui laissait à volonté la tête découverte en se rabattant sur les épaules et qui remplaçait le casque ou le doublait au besoin en se plaçant dessous. On conçoit très-bien, dans ce dernier cas, que les *jugulaires* ne fussent pas rigoureusement nécessaires, puisqu'on avait deux défenses pour une, et que d'ailleurs, par sa forme resserrée à la base, le casque normand devait adhérer solidement à la tête; mais il n'en est pas de même du casque franc, qui par sa largeur semble avoir dû tenir malaisément sur le chef du guerrier.

L'introduction de la capeline, comme on s'en doute, fut le résultat ou le signal d'une modification analogue dans le reste du costume militaire. On trouve en effet quelques rares exemples de cottes de mailles remontant aux neuvième et dixième siècles; mais c'est surtout à dater du onzième que ce vêtement de guerre, qui avait servi à divers peuples dans l'antiquité et qui est encore en usage aujourd'hui dans certaines parties de l'Orient, remplace la cuirasse. Seulement, quelle fut la cause de cette modification dans le costume de guerre? nous l'ignorons complètement. Cet abandon du système défensif antérieur ne fut probablement point dû à quelque besoin nouveau, mais seulement à la fusion des anciens costumes dans ceux des conquérans du Nord.

La cotte de mailles, qu'on nomma dans le moyen âge *haubert*, *haubergeon*, *chemise de fer*, *jaseran*, etc., couvrait le corps jusqu'au milieu des cuisses. Le *camail* venait se rattacher à la cotte au moyen d'un gorgerin. Tantôt elle avait des manches larges, tantôt des manches serrées qui allaient jusqu'au bout des doigts. Il en était de même pour les jambes : quelquefois on portait outre la cotte une espèce de pantalon de mailles descendant du haut des

cuisses jusqu'au genou, d'autres fois jusqu'au bout des pieds.

Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes sortes de cottes de mailles, parce que nous ne nous attachons qu'aux faits généraux. Laissant donc de côté tout ce qui concerne les tissus de mailles à anneaux, ceux en fil de fer, ceux en pièces de métal, etc., nous dirons, pour terminer ce qui a rapport à la cotte de mailles, que son usage cessa peu à peu avec les croisades. Cet abandon vint de plusieurs causes : d'abord la cotte de mailles était très-pesante, elle était d'un entretien difficile, et les anneaux s'en rompaient aisément; en second lieu, elle ne pouvait, n'ayant pas de *faucre*, soutenir la lance en arrêt. Or cette arme, par l'introduction plus fréquente de la cavalerie dans les troupes, était devenue alors d'un usage habituel. Enfin vers le milieu du quatorzième siècle, la cotte de mailles, en présence des armes à feu, devint tout à fait impuissante à protéger celui qu'elle couvrait.

Pendant l'époque dont nous parlons, le bouclier subit une modification notable, ainsi que nous en trouvons la preuve sur une foule de monumens et spécialement sur la *Tapisserie de Bayeux* : il s'allongea en pointe vers le bas, il devint large et arrondi par en haut. Pourtant sur les vitraux de Saint-Denis, exécutés avant 1140 et dont Montfaucon nous a conservé les dessins, on voit les guerriers des premières croisades armés de petits boucliers ronds assez semblables à ceux des Romains.

La troisième période de l'histoire des armes nous montre le casque normand quittant sa forme conique, sur laquelle cependant devaient aisément glisser les coups, pour prendre celle d'un cylindre arrondi quelquefois un peu par en haut, mais dont la forme, généralement plate au sommet, offrait tant de prise aux épées et aux masses d'armes. Ce casque eut cependant un avantage sur celui auquel il succéda : ce fut de présenter, au lieu du nasal dont la confection était si imparfaite, une défense bien plus certaine pour le visage. Ce casque en effet fut presque toujours fermé par devant, et le guerrier qui en était revêtu ne voyait et ne respirait que grâce à quelques ouvertures très-étroites, composées quelquefois d'une croix double ou simple, d'autres fois de petits trous. On en voit cependant qui n'étaient fermés que par un grillage, d'autres qui avaient une espèce de fenêtre pouvant s'ouvrir à volonté; mais aucune de ces méthodes ne nous paraît avoir eu la commodité que la visière donna au casque dans la période suivante.

Le casque de la troisième période s'appelait *heaume;* il se plaçait, comme le casque normand, sur le chaperon de mailles ou bien il restait aux mains de l'écuyer. Il était quelquefois garni d'une chaînette qui permettait de le suspendre à l'arçon de la selle ou à la ceinture du cavalier. Presque toujours il avait une sorte de gorgerin qui le réunissait à la cotte de mailles. Un autre caractère encore du casque de cette époque, c'est l'apparition du cimier, qui se composait quelquefois d'une figure d'oiseau, d'animal ou de tout autre ornement.

Durant cette période, le bouclier allongé subit peu de modifications; il prit seulement dans notre langue le nom d'*escu (scutum)*. Les soldats de saint Louis le portaient, durant le combat, suspendu au cou par une courroie qu'on nommait *guige*, *énarme*, et au repos ils le mettaient à la ceinture; en mer on le plaçait sur le bord des navires pour former avec la partie supérieure (Voyez la *Tapisserie de Bayeux*.) une sorte de fortification. Il était souvent convexe à l'intérieur et garni à l'extérieur d'une pointe ou *umbo* qui pouvait au besoin servir de défense et que nous retrouvons au chanfrein et au poitrail des chevaux. Ce fut aussi à cette époque que les armoiries ou du moins certains emblèmes commencèrent à se montrer sur les écus. Vers la fin du treizième siècle on vit paraître des boucliers beaucoup plus petits et à peu près aussi larges que hauts; mais leur usage ne fut point général.

Quant à ce qui regarde la cotte de mailles, elle fut abandonnée durant cette troisième époque, mais non subitement. On ne la voit remplacée par l'armure que peu à peu et pour ainsi dire pièce à pièce. La nécessité de fortifier certains endroits fit inventer des plastrons de fer qu'on plaça sur la poitrine, aux genoux, aux côtes, etc.; et à la longue, l'armure en fer battu prit leur place. On peut assigner à son adoption définitive chez nous le règne de Philippe-le-Bel, c'est-à-dire environ l'année 1320. Notre troisième période s'écoula donc à préparer la transition entre la cotte de mailles et l'armure.

Nous voici arrivés à notre quatrième époque, qui est celle du casque à visière mobile : c'est la période du plus grand perfectionnement auquel parvinrent les armes du moyen âge avant de disparaître des champs de bataille et probablement pour toujours. On a vu que le casque de l'époque antérieure, par sa forme cylindrique et par sa fermeture immobile qui cachait le devant de la figure, offrait de grands inconvéniens. On chercha à y remédier; pour cela on en revint à la forme arrondie, qui laissait glisser les coups, et l'on inventa la visière, qui se composait de trois parties, distinctes susceptibles de se mouvoir à volonté vers le sommet ou vers le bas du casque. La première de ces parties, en commençant par le haut, est *la visière* proprement dite, ainsi nommée des trous ou du grillage au travers duquel elle laisse passer la lumière; la deuxième est *le nazal*, bien différent de celui du casque normand, mais qui couvre cependant le milieu du visage, ce qui dut lui valoir son nom; enfin la trosième partie est *le ventail* ou *la ventaille*, qui descend depuis le nez jusqu'au menton et offre aussi des passages à l'air. Quelquefois *le ventail* se composait d'une pièce, entièrement séparée du casque, qui prenait au-dessous du *nazal* et allait s'attacher à la cuirasse sur la poitrine. Cette pièce explique très-bien ces vers qu'on rencontre souvent dans nos vieux romans de chevalerie :

> La ventaille li ont ostée,
> Si li ont la teste cospée.

L'ensemble de ces diverses pièces, qui quelquefois n'en formaient qu'une seule, pareille en quelque sorte à un masque, se nommait *mézail*.

Le casque avait encore souvent, au quinzième siècle, une pièce accessoire qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec le hausse-col; nous voulons parler du gorgerin. Le gorgerin se composa d'abord d'un tissu de mailles en acier très-serré qui s'attachait aux deux côtés du heaume, puis plus tard d'une ou de plusieurs bandes d'acier descendant autour du cou vers les épaules et vers la gorge, tandis que le hausse-col était tout simplement une pièce de l'armure du corps tout à fait distincte du casque et ayant la forme d'un cône tronqué, très-surbaissé.

Outre le heaume, il y avait des coiffures militaires moins lourdes, moins gênantes, que les chevaliers faisaient porter derrière eux par un écuyer et qu'ils ne revêtaient que rarement. L'un des plus fréquens était *la salade*, sorte de heaume sans crête, peu orné, terminé par un cordon à gorgerin court et d'ordinaire sans division dans la visière. *La salade* formait surtout la coiffure des *stradiots* ou *estradiots*, soldats albanais qui composèrent en grande partie la cavalerie de Louis XI et de ses successeurs; elle fut aussi celle des francs archers institués par Charles VII en 1448

et supprimés par son fils. Elle n'avait pas de cimier ni de lambrequins.

La bourguignote différait de *la salade* en ce qu'elle n'avait pas de *mézail* et laissait le visage à découvert, comme les casques grecs et romains, auxquels elle ressemble beaucoup. Elle portait en outre, comme le heaume, une *crête* ou *avance* destinée à protéger les yeux, plus deux plaques nommées *oreillères* et dont le nom seul indique quelle partie elles devaient couvrir. Parfois *la bourguignote* n'offrait qu'une de ces plaques. Le nom de ce genre de casque, qui date du quinzième siècle, vient de ce que les Bourguignons surtout en faisaient usage.

L'armet (petit heaume) ressemblait beaucoup à *la salade*, et comme la *bourguignote*, il avait quelquefois une *avance*. Il fut employé pour désigner le casque vers l'époque de François I[er] seulement et de Henri II.

Le morion fut, la coiffure des gens de pied : c'était un bonnet de fer légèrement conique, sans ornemens extérieurs, surmonté souvent d'une crête et offrant un bord large, relevé en forme de bateau. On l'employait souvent dans les duels et combats à outrance.

Nous ne parlerons pas du *bacinet*, casque sans visière, très-léger, qui ne servait qu'au repos, ni du *cabasset*, ni du *chapel de fer*, ni de *la cervellière*, etc.; nous préférons renvoyer nos lecteurs au bel ouvrage anglais du docteur Meyrick ou aux *Études sur les casques*, de M. Allou, auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent.

Durant la quatrième période dont nous venons de parler, nous trouvons d'abord, pour les boucliers, le *petit écu* qui vers la fin du treizième siècle avait succédé à l'*écu long*. Son usage dura jusqu'au seizième siècle avec quelques modifications, mais toutes accessoires, entre autres par exemple celle qui consiste dans une échancrure pratiquée à la partie supérieure pour laisser passer la lance. A dater du seizième siècle, nous vouyons paraître *la targe*, dont le nom remonte du reste bien plus loin, puisqu'on le trouve sous saint Louis (Voyez Joinville.); seulement à l'époque de François I[er], ce terme désignait souvent le grand bouclier des archers, appelé aussi *pavois*. Quant aux chevaliers, ils avaient alors l'écu circulaire ou légèrement ovale nommé *roelle*, *rouelle*, *rondache*, etc., dont la magnificence était souvent portée à l'excès.

Il y avait aussi la *rondelle à poing*, qui était tellement petite qu'elle ne servait que pour garantir la main des coups de dague ou de rapière. On l'employait surtout dans les combats singuliers. Quelquefois (le *Musée d'artillerie de Paris* en offre un exemple) on plaçait, afin de pouvoir se battre la nuit, une lanterne dans la cavité de la rondelle.

Au moyen âge l'infanterie, qui était composée de gens pauvres et de basse condition, porta presque toujours des boucliers en bois, sans ornemens et de petite dimension. Certains corps seulement, *les pavescheurs* par exemple, firent usage du grand bouclier, soit pour s'approcher des places, soit pour les miner à couvert. Il y eut encore un accessoire fort étrange du bouclier, dont l'usage fut sans doute suggéré par l'emploi, dans la cavalerie, du bouclier vissé à l'épaule (*voy.* celui de don Juan d'Autriche); nous voulons parler des *ailettes*, qui consistaient en deux plaques carrées de métal que l'on portait fixées sur les deux épaules et dont les exemples sont assez rares. Cet ornement dura peu ; nous ne le rencontrons guère en France que pendant une soixantaine d'années.

Nous terminerons ce qui a rapport à cette dernière période du bouclier en disant que les *génétaires* d'Espagne (cavaliers équipés à la *génète*) sont les dernières troupes qui aient porté l'écu.

Nous avons vu plus haut que la troisième période de l'histoire des armes n'était en quelque sorte qu'un état transitoire entre la cotte de mailles et l'armure, qui prit définitivement faveur chez nous un peu avant la moitié du quatorzième siècle. On commença d'abord par adopter la cuirasse, qui se composait de deux pièces en fer réunies par des courroies et ayant pour objet : la première, de protéger la poitrine, comme le plastron d'aujourd'hui ; l'autre, de protéger le dos et les omoplates, comme la *dossière* de notre époque. L'intérieur de ces pièces était garni de drap ou de velours, et leurs points de séparation au sommet et sur les côtés présentaient des échancrures nécessaires pour laisser passer la tête et le bras.

La cuirasse éprouva diverses variations. Après avoir été d'abord bombée par devant comme une sphère, surtout au milieu de la poitrine, elle fut aplatie en haut et s'abaissa en pointe vers la ceinture. Sa troisième forme fut celle du surcot de Charles IX et de Henri III, c'est-à-dire qu'elle suivit le costume civil. En dernier lieu, elle ne fut ni sphérique ni pointue : elle fut plate partout ; mais à aucune époque elle ne descendit plus bas que la ceinture. Quant aux brassards et aux cuissards, qui complétaient l'armure, ils varièrent également, mais dans les détails seulement. C'est ainsi, par exemple, que les derniers furent d'abord très-longs et ensuite très-courts. De même, après avoir, comme la cuirasse, été d'une très-grande simplicité, les brassards furent très-richement ornés et ciselés ; il y en eut d'un prix fort élevé.

Nous pourrions entrer dans quelques détails relativement aux diverses autres parties de l'armure ; mais comme nous n'avons pas eu l'intention de faire sur cette matière un traité complet, nous terminerons cette conclusion, beaucoup trop abrégée pour avoir la prétention d'offrir autre chose que de simples indications, par cette remarque qui concerne la plus noble de toutes les armes, l'épée ; savoir, que du treizième siècle au quinzième, sa forme est restée invariable malgré les changemens qu'éprouvaient le bouclier, le casque, etc., et que le glaive de saint Louis est pareil à celui de Charles VIII et de Louis XII : il est simple en effet, droit, assez large, avec un pommeau servant de cachet et une garde rectiligne ; mais à dater du seizième siècle, la lame se rétrécit, la poignée prend une foule de formes tourmentées, et la croix, qu'embrassaient en rendant leur âme à Dieu et Roland et Bayard, disparaît alors à la fois de l'épée et du cœur du chevalier.

ACHILLE JUBINAL.

(1) La gravure placée en tête de cet article représente une armure *chinoise* ou *japonaise*.

Pendant le règne de Philippe II, l'Espagne, dont le commerce avait pris un grand accroissement, se trouva en relations fréquentes avec les contrées les plus lointaines. Ce fut alors que l'empereur de la Chine et le roi du Japon, si l'on s'en rapporte au *Catalogue de don Abadia*, envoyèrent au maître de la Péninsule des armures fort singulières.

L'espèce de bonnet qui remplace le casque dans ces armures est de fer ; le masque se compose du même métal, verni en noir ; les épaulières, placées de chaque côté du corps comme des ailes et qui protégent une grande partie des bras, sont des tablettes horizontales en fer, couvertes à leur partie supérieure de petites lames superposées : quelques fils de soie de diverses couleurs vont, au moyen de trous qui existent au sommet de ces petites lames, joindre en courant perpendiculairement celles d'en haut et celles d'en bas. A la partie supérieure des bras, il y a une espèce d'étoffe de couleur que suit immédiatement un fragment de mailles, composé de petits anneaux de fer enlacés avec d'autres en cuivre, de manière à se croiser ; les poignets sont recouverts de la même façon : le bras et la main sont composés de feuilles de fer battu, semé de peintures et de dorures représentant des lions, des roses et autres ornemens du même genre

La chaussure que nous avons représentée à côté de l'armure est d'une étoffe blanche, couverte d'une espèce de crin noir en forme de réseau ; elle est bordée de ruban blanc et noir, et elle a deux semelles, l'une en feutre et l'autre en cuir ordinaire.

ÉTUDES SUR PARIS.

L'HOTEL DE VILLE — LE PALAIS DE JUSTICE. — NOTRE-DAME.



Galerie de Saint-Louis restaurée, au palais de justice.

Chacun des principaux monumens du vieux Paris se distingue par un style qui lui est propre, et présente aux yeux pour ainsi dire une des faces de l'histoire de France écrite avec l'équerre de l'architecte et le ciseau du sculpteur.

Ainsi le ciment indestructible des Thermes éternise le souvenir de César-Julien et de la domination romaine dans les Gaules; Saint-Germain-des-Prés conserve le caractère rude et grossier des temps barbares et des dynasties frankes; Notre-Dame résume les splendeurs du catholicisme et de l'art religieux au moyen âge; le palais de justice évoque à la fois la vieille royauté et la vieille magistrature; le Louvre est le brillant palais des arts et de la civilisation moderne; mais l'hôtel de ville est le palais du peuple et des révolutions, palais grave et sombre qui a pour cour d'honneur la place de Grève!

Les ombres de toutes les victimes de la pénalité légale et des crises politiques semblent errer la nuit autour de ce tragique édifice, et l'horloge lumineuse, qui se détache dans

l'obscurité au sommet de la noire façade, semble le cadran de l'éternité, qui a sonné tant de trépas glorieux ou criminels sur ce sanglant théâtre des passions humaines.

Dès le temps des Romains, il existait à Lutèce une riche et puissante compagnie de *nautes* ou bateliers qui exploitaient le transit du fleuve et transportaient les marchandises par eau de la haute Seine dans la basse. Cette compagnie se perpétua sous les rois franks, et reçut alors le nom germanique de *hanse* (association).

Autour de la hanse parisienne se groupèrent de nombreux corps de métiers, à mesure que s'accroissait la population de Paris, et ces corporations réunies formèrent le *corps-de-ville* de Paris, auquel les rois n'accordèrent point le titre redoutable de *commune*, mais qui n'en jouit pas moins de grands priviléges, tels que celui d'élire le prévôt des marchands (maire), quatre échevins et les vingt-quatre conseillers qui administraient, gardaient et protégeaient la ville, avec l'assistance de leurs subordonnés les capitaines quartainiers, chefs de la garde bourgeoise.

Le corps-de-ville de Paris, qui était organisé au treizième siècle, prit pour armes un vaisseau d'argent sur un champ de *gueules* (rouge), surmonté d'une bande bleue fleurdelisée, soit que ce choix eût été déterminé par la forme de l'île de la Cité, qui, suivant un vieil historien, ressemble à un *navire échoué au fil du fleuve*, soit plutôt en mémoire de l'antique prééminence de la compagnie des nautes de la Seine.

Messieurs de ville, comme on appelait le corps municipal, tinrent d'abord leurs assemblées à la *maison de marchandise*, dans la *Vallée de Misère*, qui a bien changé d'aspect aujourd'hui en devenant le quai de la Mégisserie; puis dans deux autres maisons qualifiées de *parloirs aux bourgeois*, parce que les notables de la bourgeoisie y *parlaient* des affaires publiques : l'une était voisine du Grand-Châtelet (abattu pour faire la place du Châtelet), l'autre de la porte Saint-Michel : la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel en a tiré son nom.

Enfin en 1357 la ville acheta une grande maison située sur la place de Grève et appartenant à Jean d'Auxerre, receveur de la gabelle; ce logis, qui avait été donné à Jean d'Auxerre par le dauphin Charles, duc de Normandie (depuis Charles V), se nommait la *maison aux piliers*, parce que le premier étage, comme ceux des autres bâtimens mitoyens, s'avançait en saillie et reposait sur une rangée de colonnes gothiques. On reconnaît encore quelques-uns de ces piliers informes dans la maçonnerie d'une ancienne maison qui fait le coin de la rue de la Mortellerie, et les vieillards se souviennent d'avoir vu dans leur jeunesse une sorte de galerie couverte, aussi peu élégante et aussi sale que les arcades du charnier des Innocens.

La nouvelle maison de ville fut inaugurée sous d'orageux auspices, qui présageaient sa destinée future. Pour la première fois, le peuple de Paris et la bourgeoisie française en général entraient alors en lutte avec les rois, et le prévôt des marchands qui avait apposé le scel de la ville au contrat d'acquisition de la maison aux piliers était ce célèbre Étienne Marcel, qui voulut confédérer les communes de France contre la royauté et contre la noblesse.

Ce fut du haut des fenêtres de la maison-aux-piliers que Marcel harangua les bonnes gens de Paris, après avoir fait massacrer au palais, dans la chambre et sous les yeux mêmes du dauphin, les maréchaux de Normandie et de Champagne, chefs du parti nobiliaire. Quelques mois après, le prévôt, les échevins et les autres chefs populaires furent à leur tour massacrés par les partisans du dauphin, qui, avant de prendre la couronne, avait reçu publiquement des mains de Marcel le chaperon rouge et bleu aux couleurs de la commune.

Les robes mi-parties rouges et brunes du prévôt et des échevins reparurent derechef entre les piques des gens de métier dans les discordes civiles que favorisa la démence de Charles VI, et ce fut l'arsenal de l'hôtel de ville qui fournit aux Parisiens soulevés ces masses d'armes et ces maillets de plomb qui valurent aux rebelles de 1382 le terrible surnom de *maillotins*.

La place de Grève vit ensuite tomber bien des têtes sous la hache des vengeances royales, quoique cette place ne possédât point encore exclusivement le triste privilége de servir aux exécutions capitales, qu'elle partageait avec les halles, la Croix-du-Trahoir, le marché aux Pourceaux et les fameux gibets de Montfaucon.

Les fureurs des Armagnacs et des Bourguignons laissèrent aussi plus d'une trace sanglante sur la Grève, que venaient laver les grandes eaux de la Seine. La maison de ville fut au pouvoir des bouchers sous le règne sanguinaire des *cabochiens*; et la croix de pierre qui s'élevait, comme une expiation, au milieu de la Grève en face de l'hôtel municipal, attira vers elle les derniers regards et les dernières pensées de bien des mourans durant le cours du moyen âge.

Ce fut devant cette croix que les faux témoins qui avaient accusé de trahison et de malversation l'illustre prévôt des marchands Juvénal des Ursins vinrent faire amende honorable, pieds nus, en chemise et la corde au cou, par une froide matinée d'hiver; de sorte que le prévôt, touché de leurs plaintes et de leur repentir, parut au balcon de la maison aux piliers, où il demeurait, et pardonna généreusement à ses ennemis.

Le seizième siècle, qui changea tant de choses en France et qui substitua le style moitié grec et moitié italien de la *renaissance* à l'architecture gothique, ne manqua pas de métamorphoser la maison de ville comme le Louvre, et de bâtir au peuple un palais égal à celui des rois.

L'acquisition de plusieurs bâtimens voisins permit d'agrandir d'abord le siége municipal, qui n'était comparable ni en grandeur ni en beauté aux magnifiques hôtels de ville des vieilles communes du Nord. Paris, il est vrai, n'avait jamais eu de charte communale.

La maison aux piliers fut abattue et la première pierre du monument nouveau posée solennellement le 15 juillet 1533, sous François Ier. Mais en 1549, du temps de Henri II, on changea l'ordonnance de l'édifice, à moitié construit, et l'on suivit définitivement les plans de maître Pierre Lescot, qui, malgré son titre respectable d'abbé, excellait dans l'architecture profane, et bâtissait plus de palais que d'églises.

Bientôt éclatèrent les guerres de religion qui devaient bouleverser la France pendant tout le reste du siècle. L'exécution d'un conseiller au parlement, Anne Dubourg, pendu et brûlé en place de Grève pour hérésie, fut le signal de ces troubles déplorables au milieu desquels la capitale ne pensa guère à terminer les décorations et les embellissemens de son hôtel de ville.

Cet hôtel inachevé a été néanmoins le théâtre de grands événemens à l'époque de la Ligue : ce fut là que la bourgeoisie et le *menu peuple* s'assemblèrent à la nouvelle du meurtre du duc de Guise aux états de Blois et résolurent de prendre les armes contre son royal assassin; là fut décidée la déchéance du dernier des Valois; là se tenaient les réunions des *Seize* et du conseil général de la *Sainte-Union*.

Lorsque le *Béarnais*, à force d'habileté plus encore que

de courage, fut parvenu à étouffer la ligue espagnole et à s'asseoir sur le trône vide des Valois, Paris pacifié s'occupa enfin d'achever l'hôtel de ville et le décora d'une figure équestre de Henri IV, comme un gage de réconciliation avec le roi huguenot. L'immense *grand'salle*, qui règne à l'intérieur dans toute l'étendue de l'édifice, fut terminée en 1608 : elle devait être témoin de scènes bien autrement imposantes et terribles encore que celles de la Ligue, à partir de la minorité de Louis XIV jusqu'à nos jours.

A la fin des guerres de la Fronde (1653), le corps municipal, les députés du clergé, du parlement de Paris et des notables bourgeois, réunis dans cette salle pour délibérer sur la situation critique de Paris, pressés entre la faction royaliste du cardinal Mazarin et la faction féodale des princes d'Orléans et de Condé, furent assaillis par les soldats des princes et par la populace soulevée : l'hôtel de ville soutint une espèce de siége, et fut emporté d'assaut avec un affreux massacre; les portes furent brûlées; le grand escalier et le vestibule devinrent un champ de bataille encombré de cadavres.

Les fêtes publiques et royales succédèrent aux meurtres de la guerre civile; les feux d'artifice et le feu annuel de la Saint-Jean remplacèrent les flammes de l'incendie et les décharges des arquebuses. Pendant les longs règnes de Louis XIV et Louis XV, l'hôtel de ville n'a guère gardé la mémoire d'autres événemens que des festins somptueux et des bals brillans offerts aux rois par leur *bonne* ville de Paris, dans les occasions solennelles, mariages, baptêmes, convalescences, victoires, etc.

La plus célèbre de ces fêtes fut le grand banquet donné à Louis XIV, le 30 janvier 1687, en réjouissance de son rétablissement après une dangereuse maladie; à la suite de ce banquet, le corps municipal vota l'érection de la statue du roi sous une arcade de la cour de l'hôtel de ville. Cette statue de bronze, qui représentait Louis XIV habillé à la romaine avec son éternelle perruque, et qui, le bras étendu, semblait ordonner les trente inscriptions adulatrices consacrées à éterniser les principaux événemens de son règne, n'a pas été protégée par le nom du sculpteur Coysevox aux mauvais jours de la révolution. Louis XIV, entre tous les rois de France, fut celui que la révolution poursuivait avec le plus de fureur dans les actes et les monumens du *grand siècle*.

Le peuple regretta moins les décorations royales de l'hôtel de ville que la cérémonie du feu de la Saint-Jean, lequel était allumé chaque année en grande pompe par le prévôt des marchands, au milieu de la Grève, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Suivant un antique usage aussi bizarre que cruel, on plaçait sur le bûcher un grand panier d'osier rempli de chats, et les miaulemens désespérés de ces animaux divertissaient singulièrement les enfans et la populace sautant et criant à l'entour. Personne alors ne savait que ces chats brûlés vifs rappelaient les sacrifices humains des druides en l'honneur de Teutatès. Les savans s'obstinent néanmoins à prêter une origine allégorique au feu de la Saint-Jean, qui était le dernier vestige du culte des Gaulois.

N'est-il pas probable que, de temps immémorial, cette place de Grève était un lieu de supplice? Une rue voisine porte encore le nom de *Martroi*, en souvenir du *martyre* des criminels et peut-être des premiers chrétiens, lorsque les druides livraient aux flammes, devant les autels de leurs dieux sanguinaires, une foule de malheureux enfermés dans une colossale figure d'osier. Pendant des siècles, la Grève s'est montrée digne de son origine : ce n'étaient qu'appareils de mort, potences, échafauds, bûchers, roues, chaudières, piloris, verges, poteaux, etc.; tour à tour on fustigeait, on pendait, on décapitait, on *ardait* (brûlait), on rouait, on écartelait. La pénalité féodale inventait des tortures inouïes pour l'*ébattement des bonnes gens*; le juge, sur son tribunal, comptait froidement les coups de barre de fer destinés à rompre les membres du condamné, et pesait pour ainsi dire les gouttes de plomb fondu à verser dans les plaies du patient.

Combien de fameux scélérats ont trouvé en ce lieu fatal l'expiation de leur vie! Là des empoisonneuses, la Brinvilliers et la Voisin, sont mortes comme Jeanne d'Arc, mais en blasphêmant dans leurs chemises de souffre; là des régicides ont été *mis par quartiers*, Ravaillac, Damiens, ces hommes de fer qui arrêtaient l'élan de huit chevaux au galop; là furent exécutés des voleurs de grands chemins, Cartouche, Poulailler, qui, tout brisés et haletans sur la roue, insultaient à Dieu et à l'humanité; des faux monnayeurs, des assassins, des parricides, des monstres qui ont surpassé même la vraisemblance du crime, Desrues, Deschauffour, Lescombat, etc.

Mais cette même place vit d'autres exécutions que la vengeance et l'injustice avaient préméditées et que l'histoire vengera : ici l'infortunée maréchale d'Ancre, qui n'avait pour toute magie que la puissance d'une âme forte sur des esprits faibles, périt dans le feu, ainsi qu'une vile sorcière, deux mois après être descendue de son rang de favorite de Marie de Médicis; ici Marillac et Bouteville eurent la tête tranchée pour satisfaire l'implacable ressentiment du cardinal de Richelieu, qui feignit de punir en eux le duelliste et le dilapidateur des deniers publics; ici le sang le plus pur et le plus noble a coulé par la main du bourreau, lequel ne faisait qu'essuyer sa hache en passant d'un infâme et lâche meurtrier à un grand homme innocent et persécuté, tel que le général Lally.

Au mois de juillet 1789, le génie populaire revint s'asseoir dans la grand'salle de l'hôtel de ville, au signal du canon qui foudroyait la Bastille. Dans cette salle, où avait trôné la monarchie absolue, furent décrétées l'institution de la garde nationale et l'adoption des trois couleurs, qui associèrent au blason rouge et bleu du prévôt Marcel le drapeau blanc de saint Louis. L'hôtel de ville devait enfanter toutes les révolutions importantes de la France.

Après la suppression de la prévôté des marchands et le renouvellement du corps-de-ville, la commune de Paris s'installa dans cette même salle, et Robespierre, Saint-Just et leurs amis y vinrent chercher un asile lorsque la convention leur arracha des mains leur terrible dictature. La grand'salle vit se dénouer la tragédie du 9 thermidor : le sang de Maximilien Robespierre et de Lebas rejaillit sur son parquet, et Robespierre jeune se précipita du haut d'une fenêtre sur les piques des assiégeans.

Est-il en Europe un monument qu'environnent plus de palpitans et tragiques souvenirs?

La république, ne voulant rien hériter de la monarchie, avait changé jusqu'au lieu des supplices, et transporté sa guillotine loin de la Grève; mais la restauration releva sur cette triste place l'échafaud criminel et politique : là tombèrent les têtes des jeunes sergens de La Rochelle qui avaient conspiré contre le gouvernement de Louis XVIII; là Louvel, l'assassin du duc de Berri, montra le déplorable courage d'un fanatique. Là, en dépit des progrès de la civilisation, les héros et les fanfarons du crime n'ont pas manqué : la guillotine moderne peut étaler en trophées autant de noms exécrables que le gibet de l'ancien régime.

Quelques années plus tard, la révolution rentrait victo-

rieuse dans son palais populaire au bruit du tocsin et de la fusillade, et la déchéance des Bourbons était proclamée sous ces voûtes qui avaient entendu jadis celle des Valois. Les journées de juillet 1830 ont purifié du moins la Grève de la sinistre guillotine, qui, reléguée à l'extrémité d'un obscur faubourg, ne redressera plus désormais sa hideuse charpente rouge et son couperet frais émoulu, en plein jour, au centre de la grande cité. Les régicides Fieschi et Alibaud n'ont pas même eu la gloire de périr sous les regards de la population convoquée à ce spectacle, de même que Ravaillac, Damiens et Louvel.

Dieu sait quelles nouvelles pages l'avenir ajoutera aux fastes de l'hôtel de ville, qui efface, en symbole de paix, les cicatrices des balles sur ses murs, et qui bientôt va s'orner de statues et de tableaux commémoratifs où nos enfans liront avec admiration l'histoire consulaire de Paris, depuis les *nautes* du Parisis jusqu'à notre époque de splendeur et de sollicitudes municipales!



L'hôtel de ville restauré.

Il y eut sans doute dès les temps les plus reculés une tour de bois et une enceinte palissadée à l'extrémité occidentale de l'île Lutécienne, qui n'était pas aussi étendue que nous la voyons avant que la Cité eût été agrandie par la réunion de deux petites îles sur lesquelles reposent la place Dauphine et le milieu du Pont-Neuf. La tribu gauloise des *Parises*, avant la chute de l'indépendance gallique, possédait à cet endroit une *place de refuge*, sorte de parc fermé de haies impénétrables et de remparts en terre qui se changea en forteresse de pierre après la conquête de Jules-César, et cette forteresse fut plus d'une fois le séjour des consuls et des lieutenans que Rome envoyait pour affermir sa domination dans les Gaules et plus tard des rois chevelus de la dynastie mérovingienne, qui s'élevèrent sur les débris de la puissance romaine. Plusieurs historiens de Paris pensent que ce château, nommé le *palais de la Cité*, a été le théâtre du massacre des enfans de Clodomir, égorgés par leurs oncles Childebert et Clothaire, à l'exception du plus jeune, qui s'enfuit, fit couper ses longs cheveux, insignes de la royauté, et mourut moine dans un monastère auquel il laissa son nom de Saint-Cloud.

Le *palais de la Cité* fut ensuite habité par les comtes de Paris, sous les rois de la seconde race. C'était là que le vaillant comte Eudes dirigeait la défense de Paris pendant

le mémorable siége que cette ville soutint contre les Normands au neuvième siècle. Lorsque les comtes de Paris furent devenus rois de France, de même que les maires du palais avaient succédé aux rois de la première race, ils continuèrent d'occuper l'ancienne résidence de leurs prédécesseurs lorsqu'ils se trouvaient dans la capitale, et le *bon* roi Robert fit reconstruire en partie ce vieil édifice qui avait déjà subi beaucoup de métamorphoses et qui ne fut point abandonné par les Capétiens même après que Philippe-Auguste eut bâti la grosse tour du Louvre pour échapper à l'odeur insupportable qu'exhalait la fange des rues de la Cité. Le *palais de la Cité*, qui garda le nom de *grand-palais* ou *palais* par excellence, rivalisa longtemps comme habitation royale avec le Louvre et les châteaux épars au sein des forêts giboyeuses de l'Ile de France; dès lors le palais devint le centre du gouvernement légal et féodal.

Le règne de saint Louis, si renommé dans les fastes de l'art monumental, laissa son empreinte sur le palais. Sans parler ici de la Sainte-Chapelle, Louis IX fit bâtir une grande salle voûtée à laquelle il donna son nom, et qu'on appelle aujourd'hui *cuisine de saint Louis*, quoique sa haute cheminée gothique ne prouve pas une destination culinaire; on voit encore une autre salle du même temps dite la *grand'chambre*, parce qu'elle servit aux séances du parlement. Les tours rondes, qui regardent la rivière et qui conservent seules l'ancienne physionomie du palais, datent aussi de ce règne où saint Louis, qui rendait la justice sous un chêne de Vincennes, avait à cœur de faire aux lois un sanctuaire fortifié comme une citadelle.

Ensuite Philippe-le-Bel agrandit de nouveau le palais et le rebâtit presque entièrement. Ces vastes travaux furent terminés en 1313, sous la direction d'Enguerrand de Marigny, *garde du tresor*, plus célèbre encore par sa fin tragique que par sa fortune passagère. Enguerrand construisit le palais où il fut condamné à mort pour malversation, et le gibet de Montfaucon, où il fut pendu au milieu des voleurs de grands chemins.



Enguerrand conduit au gibet.

Cette époque est fameuse dans l'histoire des institutions de la monarchie par la création du parlement de Paris. Jusqu'alors la cour suprême de justice n'avait été qu'une espèce de conseil *ambulatoire* qui accompagnait le roi dans ses changemens de résidence et qui prononçait ses arrêts sous les yeux du prince, accoutumé à le présider en personne; car le bon Louis IX se croyait obligé de juger lui-même son peuple *comme les anciens juges d'Israël*.

Les progrès de la civilisation devaient modifier ces idées de gouvernement patriarcal, et Philippe-le-Bel, malgré son penchant au despotisme, accorda une sorte d'indépendance à la magistrature en enchaînant plus à sa suite la cour de justice ou *parlement*, qu'il installa au palais. Le parlement durant près de cinq siècles occupa ce domaine, qui fut appelé le *palais de justice* depuis que *dame justice* y eut établi son siége. Les rois, qui s'étaient préparé de plus sûres et plus commodes demeures hors de l'enceinte boueuse de la Cité, ne faisaient au *palais* que de courts séjours, et finirent par le céder complètement à la magistrature; mais ils en reprenaient possession dans les cérémonies des *lits de justice* ou séances solennelles du parlement et dans les fêtes publiques, aux jours d'entrées et de mariages royaux, et ce fut toujours du palais à Notre-Dame et de Notre-Dame au palais que se déployèrent les pompes de la vieille royauté. Quelques rois cependant habitèrent cet antique berceau de la royauté, et Louis XII, qui l'avait dé-

coré avec tout l'amour qu'il portait à la justice, voulut y loger avec sa troisième femme, Marie d'Angleterre, qui ne fut reine de France que pendant deux mois.

C'était merveille alors que le palais, tel que l'avait *parachevé le saint roi Loys et le beau roi Philippe*, comme disent les chroniques. Les jardins plantés d'arbres à fruits, des vignes et des *préaux* s'étendaient sur toute la pointe de la Cité où s'élèvent maintenant la noire *Conciergerie*, la rue du Harlay et les deux quais voisins; une multitude de tours, environnant de toutes parts le vaste édifice semblable à une ville enfermée de murailles, se miraient dans la Seine et obscurcissaient de leurs ombres les humides ruelles de la Cité.

C'étaient les *tours du nord*, encore debout, avec leur voisine la *tour carrée de l'horloge*, que Charles V décora, en 1370, de la première grosse horloge qu'on ait vue à Paris, et qui devait sonner le signal de la Saint-Barthélemy deux siècles plus tard! C'étaient les *tours de Beauvais*, *de la question*, *des joyaux* et *du trésor*, dont les noms indiquaient à peu près l'emploi spécial, et qui ont été détruites à différentes époques; c'étaient la *tour carrée*, la *tour civile*, la *grosse tour*, où l'on renfermait les prisonniers d'État; la *tournelle* (ou tourelle), qui donna son nom à la chambre du parlement où l'on jugeait les causes criminelles, etc.

L'intérieur du palais était surtout remarquable par sa fameuse grand'salle, pavée de marbre blanc et noir, ornée de lambris sculptés et toute reluisante d'or et d'azur, autour de laquelle était rangées, par ordre chronologique, les statues peintes et dorées de tous les rois de France, depuis le fabuleux Pharamond jusqu'à Charles IX, divisées en deux classes, les fainéans et les courageux : ceux-ci ayant les bras levés, ceux-là les bras pendans, pour représenter leur règne éclatant ou obscur; mais l'artiste n'avait pas osé attacher un blâme allégorique à aucun roi de la troisième dynastie pour laquelle l'histoire ne commençait pas encore, et l'éphémère François II lui-même avait la contenance fière et martiale de Charlemagne.

A l'un des bouts de cette salle, la plus vaste qui fût dans le monde, il y avait une élégante et riche chapelle fondée par Louis XI; à l'autre bout régnait dans presque toute la largeur de la salle l'énorme *table de marbre*, qui changeait souvent d'usage et devenait tour à tour salle de festin, tribunal et théâtre. Là s'asseyaient, aux jours des banquets royaux, les rois et les reines, les princes et princesses du sang, les pairs du royaume et les ambassadeurs étrangers; là siégeait la juridiction du connétable et des maréchaux de France; là se jouaient aux jours gras les *farces*, *soties et moralités* des clercs de la *basoche*, origine de la comédie moderne.

Étrange association que ce *royaume de la basoche*, où les jeunes clercs parodiaient toutes les dignités de l'ordre judiciaire et de la royauté même, puisqu'ils nommaient un roi, un chancelier, un procureur général, des maîtres des requêtes, des trésoriers, sous la protection expresse du parlement, auquel ils rendaient solennellement hommage tous les ans par la plantation d'un *mai* dans la cour du palais! La basoche et le parlement ont été submergés ensemble dans le grand naufrage de 89, ce jugement dernier de l'ancienne société française : présidens et conseillers n'étalent plus leurs robes rouges et leurs longues barbes en la grand'chambre; les huissiers ne jonchent plus d'herbe verte et de fleurs le parquet de la chicane à chaque printemps; les suppôts de la basoche ne promènent plus par les carrefours leur cavalcade burlesque ni leur bannière d'azur aux trois écritoires d'or; le dernier mai, enrubané et blasonné, que la joyeuse bande planta au pied du grand escalier du palais, à l'endroit même où le bourreau brûlait de sa main les livres condamnés au bûcher par arrêt de la cour, est séché depuis longues années et ne reverdira plus. Le vieux palais lui-même avait disparu avant ses vieux us et ses anciens habitans; mais ce n'est pas aux révolutions populaires qu'il faut demander compte de sa ruine : les flammes dont il devint la proie au commencement du dix-septième siècle ne furent point allumées par les passions politiques. Le 7 mars 1618, sous Louis XIII, un incendie terrible dévora la grand'salle avec sa table de marbre, toutes ses royales statues, sa chapelle gothique, une grande partie des bâtimens du palais et les archives criminelles : on supposa que le feu avait été mis à dessein pour anéantir les pièces du procès de Ravaillac. Plus d'un siècle après, le 27 octobre 1737, la chambre des comptes, bâtie du temps de Louis XII, qui avait complété l'ensemble monumental du palais par cet édifice, riche d'ornemens et de sculptures, eut le même sort que la grand'salle. Ces deux incendies effacèrent presque tout à fait le caractère primitif du palais de saint Louis, de Philippe-le-Bel et de Louis XII.

Le palais offre maintenant un singulier et incohérent mélange de construction de divers siècles. Si vous l'abordez par le Pont-au-Change, la tour de l'horloge et les grosses tours rondes et noires qui assombrissent le quai vous rappelleront Philippe-le-Bel et peut-être le roi Robert. Quittez le pont et avancez dans la rue de la Barillerie, une haute grille de fer, surchargée de dorures, œuvre de la restauration, laisse à découvert une cour aboutissant à un large escalier que surmonte un lourd pavillon du dix-huitième siècle; voilà les *grands degrés* sur lesquels se mêlèrent tant de fois, aux jours de l'orageuse minorité de Louis XIV, les flots confus des *mazarins* et des *frondeurs*; à gauche la Sainte-Chapelle entre-croise ses ogives du moyen âge; à droite s'allonge la *galerie des merciers*, le *Palais-Royal* du dix-septième siècle, le bazar à la mode des *dangereux* et des *précieuses* sous le ministère du cardinal de Richelieu, sous la comédie du grand Corneille; et les arcades de cette galerie, si sombre et si différente de nos passages modernes vous introduisent dans la blanche et froide grand' salle actuelle, construite par Jacques Debrosse pour remplacer l'antique salle d'or et d'azur, de même que la cour de cassation, la cour royale et le tribunal de première instance ont remplacé le parlement et le Châtelet.

L'une des galeries intérieures du palais a été dernièrement restaurée, peinte et dorée dans le genre de nos pères, et l'on débat aujourd'hui les plans de travaux plus considérables qui changeront, dit-on, encore une fois la face du *palais de justice*. Reverrons-nous jamais les prodiges de la grand'salle à une époque aussi prosaïque, aussi décolorée que la nôtre, et ne serait-ce pas d'ailleurs un anachronisme que de donner pour temple au code Napoléon un édifice de style bysantin, à colonnes fuselées, à ogives et à rosaces, éclatant de couleurs, d'emblèmes et d'*images?* Cette décoration splendide et majestueuse n'était-elle pas mieux en harmonie avec les habitudes graves, le costume imposant et le pouvoir presque royal de l'ancienne magistrature?

Lorsque le christianisme se fut assis avec Constantin-le-Grand sur le trône impérial, le premier édifice consacré par les chrétiens à la foi nouvelle dans l'île de Lutèce, que nous appelons aujourd'hui la Cité, fut, dit-on, la petite église de Saint-Denis-du-Pas (ou de la *Passion*), ainsi nommée parce qu'elle s'élevait à la pointe occidentale de l'île, au lieu même où l'on présume que saint Denis souffrit *passion et martyre*.

Lors du supplice de saint Denis, l'apôtre des Gaules, cet emplacement était occupé par un temple dédié aux divinités païennes et entouré d'un bois sacré. Ce fut sur les ruines mêmes des autels de Jupiter, *très-bon et très-grand*, que la religion de Jésus-Christ fonda les siens : les bateliers du Parisis, qui venaient naguère sacrifier des génisses aux dieux de Rome conquérante, mirent leur commerce et leurs barques sous la protection spéciale du fils de Marie en brisant les idoles gauloises de Cervunnos et d'Hésus.

Après la chute de l'empire romain et l'établissement de la domination franke, un des fils de Clovis, le roi Childebert, érigea près de Saint-Denis-du-Pas et sous l'invocation de la sainte Vierge une autre église plus spacieuse et aussi belle que le permettait l'état de l'art monumental. Un poëte latin qui écrivait à cette époque, Fenantius Fortunatus, évêque de Poitiers, décrit cette cathédrale avec une admiration emphatique, et rapporte comme une particularité digne d'intérêt que ce fut la première église qui *reçut les rayons du soleil à travers des fenêtres de verre*.

La basilique de Childebert, construite au commencement du sixième siècle, subsistait depuis cinq cents ans, lorsque se manifesta, à partir de l'an 1000 (année mémorable qui devait, selon la croyance universelle, amener la fin du monde), cette exaltation religieuse qui porta les princes et les peuples à couvrir la chrétienté *d'une robe blanche d'églises neuves*, suivant l'expression d'un vieux chroniqueur, et qui présagea la venue de la sublime architecture du moyen âge. On jeta les fondemens d'un nouvel édifice bien plus vaste que le précédent ; mais l'entreprise, trop gigantesque, fut bientôt abandonnée, et après cent cinquante ans, le monument était à peine sorti de terre, lorsque le célèbre Maurice de Sully devint évêque de Paris, vers l'année 1190. Ce prélat, dont Notre-Dame a immortalisé le nom, reprit les travaux interrompus, fit abattre la vieille église de Childebert et poussa durant toute sa vie avec une ardeur infatigable l'immense construction dont il légua l'achèvement à ses successeurs.

Malgré le zèle de Maurice et des évêques qui siégèrent après lui, malgré les ressources considérables dont ils disposaient, le zèle infatigable de plusieurs générations fut nécessaire pour créer cette merveille de l'art chrétien.

La façade de Notre-Dame et son triple portail avaient été terminés, sinon sous l'épiscopat de Maurice de Sully, qui mourut en 1196, du moins sous le règne de Philippe-Auguste, mort en 1223, puisque la statue de ce roi fut la dernière des vingt-huit statues royales alignées le long de la galerie extérieure qui domine le triple portail. Ce bataillon de rois des trois dynasties mérovingienne, carlovingienne et capétienne, dont Childebert faisait l'avant-garde et dont la marche était fermée par Philippe-Auguste, fut moins heureux que l'armée de rois, de papes, d'archevêques et de séraphins qui veillent encore aujourd'hui tout autour de Notre-Dame de Reims : Notre-Dame de Paris vit tous ses rois de pierre abattus de leur galerie chronologique par le marteau de la révolution.

Le portail méridional (côté de l'archevêché) ne fut exécuté qu'à la fin du règne de saint Louis par l'architecte Jean de Chelles. La délicatesse et l'élégance de cette partie de l'édifice caractérisent le goût du treizième siècle, cette ère brillante et féerique de l'architecture chrétienne.

On a prétendu que la façade méridionale était plus moderne encore et ne datait que du quatorzième siècle ; mais les costumes et les armures des personnages des bas-reliefs prouvent qu'une moitié au moins de cette aile est bien antérieure à cette date. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame ne fut complètement *parachevée* que dans le cours du quatorzième siècle. Nos ancêtres étaient loin d'égaler en activité les architectes modernes ; mais aussi la plupart de leurs œuvres ont déjà subi l'épreuve des siècles, et ces édifices, si lents à bâtir et si frêles en apparence, dureront autant que les monumens des Grecs et des Romains, tandis que nos bâtisses massives et pourtant éphémères ne laisseront aucune trace dans l'histoire de l'intelligence humaine.

Nous avons vu de bien majestueuses scènes de la nature, la mer et les montagnes ; nous avons vu de bien glorieux ouvrages des hommes ; mais rien entre les choses les plus magnifiques et les plus imprévues n'a jamais produit sur nous une impression plus profonde que l'aspect si connu et toujours nouveau de Notre-Dame.

C'est par un beau soir d'été, quand les premières étoiles brillent dans un ciel pur, qu'il faut déboucher de quelque étroite et noire ruelle de la Cité sur la place du Parvis pour voir soudain face à face le prodigieux monument, avec ses deux énormes tours, ses galeries à jour, ses soixante arcs-boutans et ses clochetons élancés, se découper tout entier en noir sur le fond clair du firmament ! Une sorte de terreur vous écrase de prime abord devant cette masse effrayante ; puis vous vous sentez fier d'être homme en pensant que des créatures semblables à vous ont accompli cette œuvre de géans.

En effet, parmi les cathédrales du moyen âge, il en est de plus élevées, de plus vastes, de plus riches, de plus *finies* que Notre-Dame de Paris ; mais aucune, au dire des voyageurs, ne possède à un plus haut point ce caractère de grandeur et de majesté, qui devait être encore plus remarquable autrefois lorsqu'on montait treize marches pour arriver au grand portail. L'exhaussement progressif du sol de la Cité a fait disparaître ces degrés, et l'entrée de la nef est maintenant au niveau de la place.

Les statues et les bas-reliefs qui décorent non-seulement les cinq portails, mais encore le pourtour extérieur de l'édifice, sans être aussi multipliés que dans la cathédrale de Reims et dans quelques autres édifices, sont extrêmement intéressans. Que d'originalité dans les bas-reliefs du grand portail représentant le jugement dernier ! L'imagination la plus fantastique ne saurait égaler l'étrangeté de ces figures de démons qui tourmentent les damnés, et Raphaël lui-même n'a point créé de types plus purs ni plus divins que les anges sculptés entre les arêtes de l'ogive du portail sur le triomphe de l'inspiration chrétienne.

Les scènes du Nouveau Testament, la mort et l'assomption de la Vierge, qui ornent les deux portails latéraux de la façade ; la vie et le martyre de saint Étienne, sculptés sur le portail méridional (en mémoire d'une ancienne chapelle dédiée à ce bienheureux et détruite pour élargir la cathédrale) ; enfin le portail du nord et les sept bas-reliefs voisins, pour la plupart relatifs à la vie de la mère du Christ, sont également dignes de toute l'attention de l'historien, de l'antiquaire et de l'artiste. C'est dans ces livres de pierre qu'on peut étudier plus à fond que dans tous les livres écrits le génie et la forme des temps passés. Combien ne devons-nous pas regretter ces portes en fer ciselé qui fermaient jadis le lieu saint, admirables chefs-d'œuvre de la serrurerie, que la tradition attribuait à l'esprit malin, tant l'ouvrier inconnu avait surpassé l'industrie des forgerons contemporains !

Le dedans de Notre-Dame, malgré ses cent vingt colonnes et ses trois belles roses de vitraux de quarante pieds de diamètres chacune, ne répond pas entièrement au grandiose du dehors. La hauteur sous voûte n'est que de cent quarante pieds ; les piliers bas et lourds, qui accusent le

premier âge de la construction antérieure à Maurice de Sully, et auxquels se superposent les galeries ogivales, n'ont pas permis à ce vaste vaisseau d'atteindre les proportions sveltes et hardies des nefs élevées d'un seul jet pendant la belle période de l'art.

L'effet produit par la vue intérieure de l'édifice, si on le compare à certains autres monumens, tels que la cathédrale d'Amiens par exemple, est médiocre, d'autant plus que Notre-Dame a perdu ses vitraux *historiés* qu'on eut la barbarie d'échanger, au dix-huitième siècle, contre d'insignifiantes verrières, sous prétexte de donner du jour aux fidèles, comme si l'obscurité mystérieuse des églises du moyen âge n'était pas plus convenable aux cérémonies solennelles du culte catholique! Notre-Dame a été en outre dépouillée par le vandalisme de la révolution, qui renversa le saint Christophe, colosse de vingt-huit pieds de haut, placé comme un gardien dans la nef, à droite de la principale porte, et la statue équestre de Philippe-le-Bel, érigée en mémoire de la bataille de Mons-en-Puelle.

Au reste le signal des dévastations avait été donné par Louis XIV, car le règne de ce prince vit disparaître l'ancien maître-autel et l'ancien chœur rempli de tombeaux, de statues et de bas-reliefs du quatorzième siècle, auxquels a succédé une construction grecque du genre le plus mesquin et le plus disparate avec le style général de l'édifice. Il ne reste plus que les bas-reliefs extérieurs engagés dans la maçonnerie; il ne reste plus qu'un vieux tombeau sur lequel est représenté le mort dévoré par les vers, image terrible des vanités humaines.

Notre poëte populaire, Béranger, a dit en plaisantant que *Jean de Paris* (personnification du Parisien) prenait les tours de Notre-Dame pour le *centre de l'univers* : elles sont situées du moins au centre de Paris; et comme le fit un autre poëte illustre, Victor Hugo, pour décrire le Paris d'autrefois, c'est de la plate-forme de ces tours, hautes de deux cent quatre pieds, qu'il faut embrasser d'un coup d'œil le Paris d'aujourd'hui.

L'immuable Notre-Dame verra plus d'une fois encore se renouveler à ses pieds la physionomie de la grande ville!

PAUL L. JACOB, *bibliophile.*

SOUVENIRS D'IRLANDE

MARY.

La France, si riche de sa propre littérature, n'a point dédaigné, dans les derniers temps, les chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'étranger; mais nous voyons avec surprise qu'elle ait seulement puisé dans les langues allemande et anglaise, quelque peu dans l'italienne et l'espagnole. Cependant ce n'était pas les seules ni les plus précieuses mines à exploiter.

Un pays complètement inconnu, autant sous ses rapports d'histoire, de géographie, de politique, que sous ceux de la littérature, un pays neuf et fertile, rempli d'événemens aussi curieux qu'importans, l'Irlande enfin, offre aux sciences une source inépuisable où personne n'a daigné puiser encore.

Plusieurs raisons expliquent cet oubli envers une contrée voisine. Personne n'ignore la jalousie nationale qui asservit l'Irlande à l'Angleterre; cette île, longtemps traitée comme un pays de conquête, eut toujours à lutter contre l'oppression morale et physique d'un gouvernement peu politique et timoré qui désirait cacher aux yeux des autres peuples les bonnes qualités des opprimés.

Nous rendons pleine justice aux Allemands, aux Italiens, aux Espagnols, nous savons comprendre et admirer leurs grands poëtes; mais maintenant ils ne peuvent rien nous offrir que nous ne connaissions peut-être aussi bien qu'eux; et pourtant nos écrivains du jour s'obstinent encore à chercher du nouveau sur des chemins battus depuis des siècles. A Dieu ne plaise que je les accuse d'ignorance: certes ils savent très-bien que la plupart des grands auteurs dont s'enorgueillit l'Angleterre, et qui se sont illustrés tant par les sciences et la philosophie que par la poésie, sont Irlandais; ils savent que beaucoup de ces auteurs ont tiré de la langue erse de très-grandes beautés poétiques; ils savent que les habitans de ce pays méprisé ont fourni, dès les temps les plus reculés de notre civilisation, des savans à toute l'Europe, qu'ils sont poëtes par nature comme l'Italien est musicien par nature, enfin que le génie créateur et sublime des bardes d'autrefois n'a point encore déserté les bords de la verte *Érin* (1).

Nous parlerons donc de ce pays, remarquable surtout par ses malheureuses tentatives pour reconquérir la liberté, et de ses révolutions sans succès. Les esprits généreux s'intéressent toujours aux efforts même inutiles que fait un peuple pour secouer le joug qui l'opprime. Il est temps de tirer du silence de l'oubli une multitude de faits suffisans en eux-mêmes pour dévoiler le caractère de toute une nation. Nous essaierons d'abord de représenter au lecteur quelques scènes de la vie privée et politique d'Irlande, et s'il nous accorde son indulgence, nous lui soumettrons un genre de poésie presque inconnu jusqu'à présent.

Nous commencerons notre série par la nouvelle suivante.

§ Ier. PAT (2) CULLEN.

THE TITHE (3).

J'étais parti de Dublin pour visiter l'ouest de l'Irlande. Comme peintre, ce voyage me promettait des sites intéressans à reproduire; aussi rencontrai-je aux environs de

(1) Nom poétique de l'Irlande.

(2) Le mot *pat* est un sobriquet donné à tous les pauvres catholiques d'Irlande.

(3) La dîme.



Notre-Dame de Paris; portail de côté.

Sligo le pays le plus sauvage et le plus beau des trois royaumes ; j'assistai aux grandes pêches du saumon sur le Loch Gill, je visitai les antiquités druidiques et m'égarai sur les sombres rochers de Colvoney, où, dans mon admiration, je croyais encore entendre le glorieux *en avant!* des soldats de la république française lors de l'expédition d'Irlande (1). Toutefois, après un mois de résidence, je n'avais point encore rencontré d'aventure, et pourtant, je l'avoue, c'était mon plus grand désir.

On m'avait représenté les habitans du Connanght (2) comme le vrai type des anciens Hiberniens. Ils étaient, disait-on, de vrais sauvages portant toujours un long bâton ferré, appelé *shilela*, avec lequel ils assommaient les étrangers et les agens de police : je n'avais rien vu de tout cela ; seulement j'avais rencontré un peuple doux, bon et hospitalier, opprimé par quelques riches seigneurs protestans qui le châtiaient avec une main de fer. Je me consolais de mon espoir déçu en interrogeant les paysans sur leurs traditions, et je finis par en faire une occupation sérieuse, passant mes nuits à étudier les vieux bardes *ersistes*.

Un matin je fus réveillé en sursaut ; je prêtai une oreille attentive et reconnus la voix de Mary Cullen, dont le père, pauvre pêcheur du lac, m'avait accompagné dans mes excursions aquatiques. Ce fut alors que je pus observer les deux caractères distinctifs qui divisent l'Irlande, d'un côté le fanatisme religieux, l'orgueil et le préjugé du protestant, de l'autre la misère, la servitude et l'humilité catholique. La jeune fille disait :

— Oh ! ma bonne dame, pour l'amour du ciel, laissez-moi lui parler ; voyez, j'ai fait tout exprès cinq grand milles, et si je perds un instant, on emprisonnera mon pauvre père. Je vous en supplie, dites-lui que c'est Mary qui vient le supplier ; dites-lui cela, et toute ma vie je prierai sur vous (3).

Quiconque connaîtra les mœurs du pays comprendra facilement que mon hôtesse, étant protestante, n'aimait pas les catholiques ; d'ailleurs elle était femme et vieille, c'était pour elle une jouissance de tourmenter la pauvre enfant ; aussi montant sa voix criarde jusqu'au fausset le plus élevé, elle l'apostrophait durement ainsi :

— Voyez-vous ça, comme c'est effronté : une jeune fille qui vient réveiller un jeune homme ! Ces catholiques n'ont pas de pudeur. Il n'y a pas de danger que je fasse une pareille chose, moi qui suis de la bienheureuse Église d'Angleterre..... Dieu me pardonne ! vous avez le cou et la poitrine nus ! Certainement je ne vous laisserai pas voir le *gentleman étranger;* que penserait-il de moi et des habitans de Sligo ?

— Mais, madame, je n'ai pas eu le temps de m'*endimancher*; mon père a été arrêté par le constable à l'improviste, sans cela.....

— Il se serait réfugié dans les montagnes, n'est-ce pas, pour augmenter le nombre des *brigands!*

Choqué de la dureté de cette femme, j'appelai vivement. Dès le commencement de la discussion, je m'étais levé, et couvert seulement de ma robe de chambre, je voulais recevoir Mary dans le salon, car j'étais pressé d'apprendre ce qui était arrivé à ce pauvre Pat Cullen que j'avais toujours vu si joyeux. J'entrai subitement dans le parloir où se passait l'action. Aussitôt que Mary me vit, elle vint se jeter à mes pieds et me parla avec tant de volubilité, moitié irlandais, moitié erse, que je ne pus absolument rien comprendre. Je la relevai, la consolai de mon mieux et l'emmenai au salon, dont je fermai la porte au nez de mon hôtesse furieuse.

— Qu'est-il arrivé ? Mary, mon enfant, et pourquoi votre père est-il arrêté ?

— Hélas ! mon bon monsieur, la dernière saison a été bien malheureuse : nous avons vendu Wite Bess (1) et nos meubles pour payer notre fermage, et maintenant il ne nous reste plus rien pour le *tithe* (2) et le droit de pêche. Le constable est venu ce matin avec deux agens pour se faire payer ; il a pris nos filets et nos lignes, ce qui ne suffit pas ! Sachant combien vous êtes bon, je viens vous prier d'aller voir M. Ormsby, notre propriétaire, qui peut-être, à votre demande, consentira à payer le *tithe* : nous le lui rendrons avec le terme prochain. Pendant que vous vous emploierez pour nous, mon père amusera le constable.

— Et comment votre père amusera-t-il le constable ? cela me semble assez difficile.

— Nenni ; ma petite sœur a été chercher Pat Cogan ; vous savez, ce pêcheur qui, avec mon père, vous a conduit à l'île des Tombeaux ?

— Oui, je m'en souviens ; eh bien ?

— Eh bien ! ils battront un tant soit peu le constable et sa compagnie pour vous donner le temps d'arriver.

L'expédient était bizarre ; je ne pus m'empêcher de rire :

— Et ce Pat Cogan, continuai-je, est-ce un de vos parens ?

— Non, monsieur, c'est mon.....

Et la jeune fille rougit jusque dans le blanc des yeux.

— Votre *sweet heart* (3), Mary, comme on dirait en France votre amoureux. Il ne faut pas rougir pour cela, vous êtes assez gentille pour être aimée d'un brave homme. Dites-moi, à combien se monte votre petite dette, *tithe* et droit de pêche ?

— Oh ! monsieur, c'est beaucoup : cinq livres sterling (4) ; nous ne les trouverons jamais !

Je me sentis ému. D'ailleurs Pat Cullen m'avait intéressé : c'était mon *cicerone*. Il m'avait raconté une quantité de traditions toutes plus curieuses les unes que les autres ; ensuite il parlait l'erse très-bien, ce qui m'était d'un grand secours pour mes recherches dans cette langue. Je poursuivis :

— Écoutez, Mary, je n'irai point trouver M. Ormsby, parce que je ne veux point me mêler de ses affaires ; mais séchez vos larmes, mon enfant : nous trouverons un autre moyen d'empêcher votre père d'aller en prison.

— Que de bontés vous avez pour nous !.....

Et la jeune fille riait, pleurait et me prenait les mains qu'elle portait à ses lèvres. Mes yeux se remplirent de larmes, je repris la parole :

— Allez-vous-en, ma petite, et attendez-moi au petit pont. Je vais m'habiller, puis j'irai vous joindre aussitôt. Nous forcerons le constable à laisser votre père en repos, et comme je pars sous peu, nous ferons aujourd'hui même un repas sur l'île des Tombeaux avec un saumon que votre *sweet heart* pêchera pour nous. Attendez, vous ne devez pas traverser la ville aussi légèrement vêtue que vous l'êtes : mettez ce foulard sur vos épaules et gardez-le comme un souvenir du peintre étranger.

La pauvre fille partit sans me dire adieu, tant la force de ses sentimens l'emportait sur ses moyens oratoires.

(1) En 1798.
(2) Province de l'ouest.
(3) Les Irlandais ne disent pas : « Je prierai *pour* vous ; ils prient *sur*. » Cela me semble plus solennel et plus vrai comme locution.

(1) Blanche babiche. Les Irlandais donnent des noms d'amitié à tous leurs animaux ; le nom de *Bess* s'applique particulièrement aux vaches.
(2) La dîme.
(3) Doux cœur, amoureux.
(4) Cent vingt-cinq francs.

Je ne fus pas long à faire ma toilette. Je pensais à Cullen. Sa fille était fort gentille, vrai : avec des habits convenables, elle eût surpassé toutes les beautés de Dublin. Qu'on se figure une tête d'ange avec des yeux bleus, pleins de douceur et d'expression, des cheveux noirs, une taille charmante, un petit pied mignon..... Mais cinq livres sterling c'était beaucoup pour moi. Bah! j'avais une douzaine de gouaches que je devais vendre quatre fois cette somme; puis comme je voulais emporter quelques saumons avec moi, Pat Cullen me les donnerait. Tout bien considéré, je pris dans ma valise six souverains à l'effigie du roi Guillaume et j'appelai mon hôtesse :

— Mistress Galbraith, faites-moi le plaisir d'envoyer à l'hôtel commander qu'on me selle à l'instant le petit pony (1) que j'ai monté avant-hier.

— J'espère, monsieur, que vous n'irez pas avec cette petite vilaine *va-nu-pieds*.

— Mistress Galbraith, je paie votre logement vingt-cinq schellings (2) par semaine, ce qui est beaucoup; mais je n'ai fait aucun marché avec vous pour vos charitables avis; ainsi veuillez ne pas vous mêler de mes affaires.

Elle s'en alla en grommelant entre ses dents quelque injure contre ces damnés de catholiques, qui se soutiennent tous, et après avoir assouvi sa colère sur le dos du petit domestique, qu'elle trouva écoutant à la porte, elle l'envoya faire ma commission.

Je choisis mes meilleurs hameçons, mes plus belles mouches, que je serrai dans mon portefeuille, et le cheval m'ayant été amené, je partis au galop et rejoignis Mary à peu de distance du rendez-vous.

— Allons, ma chère enfant, lui dis-je, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons éviter à Cogan le danger d'être prévenu d'accusation *pour une tête fêlée;* montez avec moi et dépêchons-nous.

— Quoi! vous permettez? Mais vous n'y pensez pas? On vous blâmera si on vient à savoir votre bonté pour la pauvre Mary.

Cette réflexion inattendue me fit mal. Humble et modeste fille, elle semblait une victime craintive depuis longtemps accoutumée au mépris et à l'oppression; pourtant sa jolie figure, toute pleine de mélancolie, respirait la douceur des vierges de Joannes, le peintre valencien.

— Écoutez, Mary, lui dis-je en réprimant à peine mon émotion, je vais chez votre père pour faire une bonne action, ce qui ne m'arrive pas trop souvent; montez toujours, et les sots penseront ce qu'ils voudront.

Alors le pony nous emporta au galop. Certes, si les jeunes ladies de Dublin eussent pu me voir alors, elles se seraient égayées à mes dépens; j'eusse été pendant un mois la risée de tous les cercles; les vieilles dévotes ne m'auraient jamais pardonné cette course à cheval avec la fille d'un pêcheur. Et pourtant elle était si belle, Mary. Je ne sais ce qui se passait chez elle, mais elle paraissait rêveuse et regardait toute autre chose que moi. Sans doute elle pensait que Pat Cogan pouvait nous rencontrer, que peut-être il ne serait pas satisfait. Je voulus détourner le cours de ses pensées :

— Quand vous marierez-vous avec votre *sweet heart?*

— Peut-être à Noël, si la saison est bonne. Il faut qu'auparavant Pat agrandisse sa hutte, qu'il plante des *pommes de terre.* Il faut beaucoup de choses quand on entre en ménage..... Mais laissez-moi, je vous prie, descendre un instant. Il faut que je m'arrête et que je cueille une branche de cette aubépine à fleurs roses. C'est un devoir!

(1) Petit cheval des montagnes.
(2) Trente et un francs.

J'arrêtai le cheval; elle prit plusieurs petites branches et les porta sur une pierre antique bordant le chemin. Au-dessous de cette pierre jaillissait une source fraîche et limpide abritée par le feuillage épais d'un vieux chêne.

— Que faites-vous, Mary? lui dis-je. Il sera bientôt midi, et le constable emmènera votre père.

Elle remonta et me répondit :

— Personne ne passe ici sans laisser un souvenir pour un pauvre *cœur brisé* dont les cendres sont là auprès de la fontaine; toutes les filles du pays y jettent des fleurs et des feuilles vertes quand elles traversent ce chemin.....

Alors je me rappelai une histoire que Cullen m'avait racontée : «Du temps des druides, une prêtresse jeune et belle s'était frappée au cœur avec la faucille sacrée, victime résignée d'un amour malheureux. La jeune fille avait remarqué un jeune guerrier de l'Ulster, à la blonde chevelure, au regard vif et perçant : prisonnier, elle l'avait aimé, sauvé d'un supplice barbare, et l'ingrat l'avait lâchement trahie. Alors un amer désespoir la saisit au cœur; elle vint graver ses tristes adieux sur la pierre rhunique et se sacrifia, ne pouvant plus vivre sans être aimée.» C'était Ulna la blanche; j'avais inscrit son nom et son histoire sur une page de mon album (1).

J'admirai cette douce et mélancolique flamme de poésie qui se conservait pure après plusieurs siècles dans l'esprit inculte d'une pauvre fille des montagnes, et je pensai que dans des contrées très-civilisées de l'Europe, peu de villageoises sauraient donner une si touchante marque d'intérêt aux souvenirs des temps passés.

Mais déjà nous apercevions l'humble cabane du père de Mary; un pressentiment pénible me saisit.....

Je prie le lecteur d'excuser cette exposition peut-être un peu trop longue; j'en avais besoin pour donner une idée des mœurs des habitans catholiques et protestans du comté de Sligo : ce type leur est particulier; il ne se trouve que là, sur les bords du lac Gill, au pied des montagnes brunes de Colvoney, et rien n'est capable de frapper l'observateur étranger autant que cette nature vierge. Ce sentiment de poésie qui anime ce peuple est vraiment remarquable et le rend plus grand même que son infortune.

§ II. — LE PÈRE MURPHY.

LA DÎME. — CATHOLIQUES ET PROTESTANS.

La hutte était déserte, tout y était bouleversé; il y avait du sang à terre, et l'unique chaise de ce misérable logis était brisée en morceaux.

— O Vierge! ma patrone sainte, qu'est-il arrivé? s'écria la jeune fille après un moment de silence plein d'effroi.

Le visage d'un jeune enfant tout essoufflé parut à la porte :

— Oh! Mary, est-ce toi?

Et les deux sœurs s'embrassèrent en pleurant.

— Où est notre père, ma chère Betty?

— Égad le constable l'a emmené, parce qu'il avait quasi cassé la tête d'un *police* (2) avec son shilela. Pat Cogan est venu trop tard; mais il est à sa poursuite. Il m'a dit de t'attendre ici et de t'envoyer tout de suite chez le père Murphy.

(1) Chronique du pays.
(2) Vous remarquerez que ce mot est d'origine française et importé en Irlande pendant notre expédition dans cette île. Les Irlandais nous ayant vu prendre ce mot en mauvaise part en ont *gratifié* les officiers et les préposés à la dîme chez eux.

— Diable! m'écriai-je, voilà une mauvaise affaire. Ton père a-t-il tué le *police* (1)?

— Oh! non; il lui a seulement fêlé le front un petit brin. Votre honneur sait combien ces gens-là ont la vie dure.

— Eh bien! dis-je à Mary, allons ensemble chez le curé. Je vois qu'aujourd'hui je dois faire du chemin. Vous, Betsy, qu'allez-vous devenir toute seule ici?

— J'irai dans la cabane au voisin Sandy.



Portrait de Mary.

— C'est bien, courez vite..... Ne pleurez pas, Mary; je connais le père Murphy, c'est un brave homme de mes amis; il arrangera cette affaire s'il le peut; dépêchons-nous.

Nous eûmes bientôt franchi la distance qui nous séparait de la maison du prêtre catholique. Ce brave homme nous reçut avec toute la bonté possible: il écouta les plaintes de la jeune fille et lui conseilla de retourner chez elle; ensuite il me pria de rester avec lui pour dîner. Mary nous remercia avec la naïve expression d'un cœur reconnaissant et partit pleine d'espoir. Pauvre enfant!

— Vous êtes témoin, me dit le prêtre, de la dureté avec laquelle les protestans traitent notre malheureux peuple, et leur conduite doit vous indigner autant que moi-même, car tout philantrope doit prendre part aux calamités qui affligent la classe souffrante dans un pays.

— Je vous l'avoue, répondis-je, j'ai beaucoup voyagé; je n'ai jamais vu une nation aussi misérable que la vôtre et mériter aussi peu de l'être. Je suis certain que les nègres d'Amérique, quoique esclaves, jouissent d'un bien-être cent fois plus grand que celui des sectateurs de votre religion dans ce pays-ci. Pourquoi ne pas faire un appel aux autres peuples? La cause de l'opprimé a toujours intéressé les nations.

— Hélas! monsieur, il est trop tard. L'Irlande n'est point assez connue: tout ce qu'il y a de grand et de beau chez nous porte le nom d'Anglais. Ce sont des Irlandais qui de tout temps ont illustré la patrie. En citant Goldsmith, Sheridan, Swift-Stule et Moore, notre barde harmonieux, il est certainement difficile de croire à cette grossière ignorance dont on nous accuse.

— Alors pourquoi ne pas évoquer les vieux noms de votre antique liberté? Votre peuple a-t-il appris à devenir lâche sous le joug qui l'accable?

— Non, monsieur, l'Irlandais n'est pas lâche: les meilleurs soldats, les officiers les plus habiles qui versent leur sang à la moindre volonté du cabinet Saint-James sont encore des enfans de notre beau pays; parmi eux, je vous citerai Wellington. Mais l'expérience nous a prouvé que si

(1) Les sergens de ville.

on pouvait combattre contre des braves, toute résolution cessait devant les massacres odieux de femmes et de vieillards, devant l'assassinat et le bloc du bourreau, car telles sont les représailles de nos magnanimes voisins. En 1798 nous eûmes un rayon d'espoir. Le général Humbert et quinze cents soldats partirent de Rochefort et débarquèrent à Killala (1); la république française devait envoyer encore quelques secours. Cette poignée de braves fit trembler l'Angleterre; elle vint jusqu'ici. Nous eussions été libres pour toujours si les renforts fussent arrivés; mais Dieu en décida autrement.

» Humbert et ses guerriers se couvrirent d'une gloire immortelle; il fallut pour les chasser du sol conquis que la famine, le manque d'armes et les maladies se joignissent contre eux aux vingt mille hommes de lord Cornwallis. Maintenant nous sommes au milieu d'une crise morale; les lumières qui marchent rapidement amènent une nouvelle époque. Dieu peut-être nous protégera. »

Cet exposé concis de l'histoire d'un peuple brave et généreux me fit faire de profondes réflexions. Notre dîner fut triste et promptement terminé; puis après, mon hôte revint sur le compte de Cullen.

— Si vous vous intéressez, poursuivit-il, au sort de ce pêcheur, vous êtes plus capable de le servir que moi. Je suis le ministre d'une secte persécutée, je n'éprouverais que des refus humilians et insultans : vous, au contraire, vous êtes recommandé ici par les principaux personnages de Dublin, et d'ailleurs vous êtes étranger. M. Ormsby et les constables ne voudront pas se faire un vilain nom dans la capitale pour si peu de chose : car vous saurez qu'ici, la vie ou la mort d'un catholique ne fait point événement. Allez; j'irai vous voir demain matin pour savoir le résultat de votre bienveillante démarche.

Je partis, et pour me mettre en état de paraître, je rentrai chez moi, où je trouvai une lettre de Londres. Des affaires pressantes m'appelant dans cette capitale, j'annonçai à mistress Galbraith que cette nuit serait ma dernière à Sligo. Je me rendis chez M. Ormsby, où, trouvant une société nombreuse, la conversation générale et le thé servi, je résolus de choisir un moment plus favorable dans la soirée pour exposer le sujet de ma demande. En attendant je n'eus rien de mieux à faire que d'écouter.

— Le gouvernement devrait bien, disait un ministre de l'église anglicane, prendre des mesures violentes, il est vrai, mais nécessaires contre ces vils catholiques; je ne vois pas de milieu, l'exportation ou la corde.

— J'opine pour la corde, interrompit un constable à prétentions ridicules; le chanvre doit être leur seul moyen d'élévation : «*Funis coronat opus*,» disions-nous au collége de Waterford.

— Cette mesure, ajouta M. Ormsby en riant du mauvais jeu de mots latin, cette mesure est trop sévère et peu politique. Nous avons besoin de ces gens-là pour labourer nos terres; aucun protestant ne voudrait se contenter des modiques rétributions que nous offrons à nos cultivateurs. Qu'en pensez-vous, monsieur?

Cette question était adressée à M. Forster, jeune homme influent et député du comté.

— Parbleu, messieurs, continua celui-ci, ce serait un grand bien pour nous autres que d'être débarrassés de ces brutes ignorantes. Les progrès marchent rapidement sous notre nouveau système : qu'on laboure la terre par le moyen de la vapeur et nous n'aurons plus besoin de ces misérables en haillons.

(1) Port d'Irlande.

Chacun sourit. Le député avait la manie des améliorations : selon lui, tout se pouvait faire à la vapeur. J'eus tout le loisir de comparer le père Murphy au ministre que je venais d'entendre : l'un plein de charité et d'amour, l'autre prêchant la discorde et le crime. Je cherchais en moi-même comment je pourrais aborder le sujet pour lequel j'étais venu, quand un autre visiteur, jovial à sa manière, entra et s'adressa au constable :

— Vous ici! je suis en vérité charmé de vous voir en bonne santé : je croyais que vous veniez d'être assommé; mais je vois que c'est votre confrère.

— Expliquez-vous, dit le constable.

— Comment! est-ce que vous ne sauriez pas encore la nouvelle? Eh bien! je vous l'apprendrai. Votre sosie avait été avec deux *polices* pour saisir Pat je ne sais qui, le père d'une bien jolie fille, ma foi.

— Oh! je sais, interrompit M. Orsmby, c'est Pat Cullen le pêcheur, un de mes fermiers arriérés. Qu'est-il arrivé.

— Eh bien! ce Cullen a été secouru par un diable de son espèce un peu avant d'entrer dans la ville; à eux deux, ils ont éreinté les gardiens et se sont sauvés.

— Enfer! s'écria le ministre, il faut de suite envoyer à la hutte.

— Oui, ajouta M. Forster, il faut prendre la fille jusqu'à ce que le père vienne se réclamer entre vos mains.

Je compris qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et je sortis dans le dessein d'aller trouver le bon père Murphy; heureusement je le rencontrai dans la rue : on l'avait envoyé chercher pour assister aux derniers momens d'un mourant, et il s'en retournait tristement. Je lui racontai tout ce que j'avais entendu.

— Ne craignez rien pour eux, me dit-il. Cullen ne retournera pas à sa cabane, et des amis auront déjà averti la jeune fille : on n'y trouvera personne. La poursuite ne se fera que demain, et une nuit d'avance c'est beaucoup pour des montagnards. Cependant je suis fâché que cela soit arrivé; le malheureux a aggravé sa position : c'est maintenant pour lui la peine de mort ou Botany-Bay si on parvient à le saisir. Voyez où conduit l'oppression! Cet homme est le plus honnête que je connaisse; jamais un pauvre des alentours n'a manqué de nourriture tant qu'il a eu une patate chez lui, et maintenant il sera condamné comme un vil scélérat, comme homicide avec préméditation..... Adieu, je vous laisse; je reviendrai demain vous demander à déjeuner après le service divin.

Nous nous séparâmes; je revins chez moi, payai mistress Galbraith et passai une partie de la nuit à faire mes malles pour mon départ.

Le lendemain, à dix heures précises, mon vieil ami était chez moi; je l'interrogeai avec empressement sur le sort de Mary.

— La pauvre enfant! me dit-il, je l'ai vue ce matin; elle se voue à un exil éternel pour suivre son malheureux père. Demain ils partiront pour Cork, et de là pour Bristol, où ils ont des parens. Pat Cogan les accompagnera. Que Dieu les bénisse, les infortunés! il est bien dur de n'avoir plus de patrie. Ma sœur se charge de la petite Betsy, et moi, je vais aller chez tous les amis de Cullen tâcher de réunir assez d'argent pour les dépenses de son voyage, car étant pauvre moi-même, ce que je puis donner est bien peu de chose.

— J'avais destiné cette somme, répondis-je en lui donnant cinq souverains, pour payer la dette de ce malheureux; veuillez la leur remettre de ma part. Je m'en vais moi-même en Angleterre, et si je puis leur être utile, je le ferai avec le plus grand plaisir. Il m'est facile de les re-

commander comme pêcheurs à des quakers de ma connaissance en Écosse, dans le pays de Galles, ou même aux environs d'Exeter; ce sont des entrepreneurs, possesseurs d'un grand nombre de barques poissonnières, et je suis persuadé qu'ils gagneront aisément leur vie.

— Cela leur conviendra assurément. Je vous remercie de votre noble générosité.

— Mais, dites-moi, où sont-ils? Ne puis-je les aller voir avec vous?

— Ce serait courir un inutile danger. Moi je remplis mon devoir de prêtre; si je suis surpris par l'autorité et puni comme complice de leur faute, peu m'importe: Dieu connaît le fond de mon cœur. Mais vous, c'est différent; votre liberté serait compromise: un étranger qui brave la justice d'un pays est doublement châtié par la loi.

— Très-bien; mais je répondrai comme vous: mon âme est pure!

— Je vous crois, je vous estime; mais vous ferez bien de rester chez vous. Le temps est couvert, la navigation du lac est dangereuse dans cette saison et l'air est froid.

— Vous y allez bien vous-même.

— Je n'irai qu'à l'entrée de la nuit pour éviter les soupçons.

— Raison de plus, je vous accompagnerai.

— Soit; puisque vous le voulez, je dois y consentir. Mais souvenez-vous bien qu'en poursuivant ce dangereux projet, vous vous exposez sans armes à la fureur d'un pouvoir qui n'a jamais su pardonner.

Nous déjeunâmes et convînmes entre nous qu'après la visite aux pêcheurs, nous aborderions à Holy-Well, petite ville où je pourrais prendre la poste pour Dublin, et qu'il m'enverrait mes malles le lendemain par le courrier. Nous nous séparâmes jusqu'à sept heures du soir, temps auquel j'allai le rejoindre sur sa barque ancrée dans une petite baie au fond de son jardin.

§ III. — LE LOCH (1) GILL.

Il est nécessaire de dire, pour l'intelligence de ce qui suit, que le Loch Gill, dont l'étendue est très-vaste, est bordé à l'ouest et au nord par des rochers presque inaccessibles; que ce lac est couvert d'une quantité d'îlots tellement boisés et d'un abord si difficile qu'on essaierait en vain d'y poursuivre un homme un peu alerte. Celui qui en connaît les localités peut défier à son aise et détruire les émissaires envoyés pour le surprendre; il ne craint que la famine.

Pat Cullen, qui avait toute sa vie côtoyé ce lac charmant, en savait toutes les passes; il s'y était réfugié en attendant le moment de son départ pour l'Angleterre, et le père Murphy devait le trouver à la pointe de l'île des Tombeaux.

Le vent enflait donc notre voile, et la barque légère laissait derrière elle un long sillon de blanche écume. C'est que la soirée était orageuse, les vagues agitées: de rapides éclairs venaient parfois éclairer les arbres touffus des îles voisines, et l'écho des rochers répétait le bruit sourd de la foudre qui grondait au loin.

Le prêtre m'adressa la parole:

— La traversée sera dangereuse; vous courez un grand danger sans nécessité. Retournez à terre; en cinq minutes je puis vous faire aborder à peu de distance de la grande route

— Non, repris-je, cette pauvre famille m'intéresse trop, je veux suivre notre entreprise jusqu'au bout; et d'ailleurs ne croyez pas que je puisse m'effrayer d'un si petit orage. J'ai traversé les mers des Indes, j'y ai vu d'affreuses tempêtes: c'est un spectacle auquel je suis accoutumé depuis longtemps. Je vous le répète encore, je vous accompagnerai.

— Ainsi soit-il, mon jeune ami, et puisse la Vierge écarter les périls qui nous menacent!..... Serrez davantage la voile, autrement elle sera déchirée dans un instant.

— Quelle distance avons-nous à parcourir, repris-je en amarrant l'écoute.

— Deux lieues et demie seulement si nous pouvons aller en ligne droite; mais il faudra louvoyer tout à l'heure, car le vent va changer..... Tenez-vous immobile maintenant; voici venir l'orage.

Il arriva en effet, et ce fut un moment bien beau. Notre esquif semblait glisser sur une nappe flamboyante; nous entendions le craquement des arbres brisés par les vents, et la pluie tombait avec force, lourde et brûlante. Cette lutte des élémens était terrible: le feu et l'eau se confondaient dans l'espace, et le fracas du tonnerre semblait le roulement prolongé d'une grosse artillerie. La tourmente dura une demi-heure, durant laquelle nous ne prononçâmes pas un seul mot. Nos cœurs étaient trop pleins devant cette scène grandiose de la nature en émoi, et d'ailleurs nous avions besoin de tous nos soins pour empêcher la barque de tourner: emportée par la vague, elle semblait devoir s'engloutir; notre petit mât pliait et le vent menaçait d'emporter la voile.

— Serrez l'écoute, serrez encore! cria enfin mon compagnon. Cette écume devant nous est produite par des brisans; il faut que nous passions entre ces deux roches.

J'obéis, et au même instant, filant avec la rapidité de la flèche, nous passâmes entre les deux écueils. Apercevant une embarcation devant nous, j'en fis part au père Murphy.

— Impossible! répondit-il.

Mais un éclair vint illuminer l'espace, et il put voir distinctement un bateau de huit rameurs. Il continua:

— Ce sont des douaniers: ils sont comme nous surpris par le mauvais temps; ils viennent sans doute de la côte du sud. Il ne faut pas qu'ils nous aperçoivent. Vite larguez l'écoute; la voile toute pleine! Tenez-vous ferme, nous aurons du tangage avec ce vent arrière.

Cette manœuvre fut promptement exécutée. Bientôt nous pûmes entrevoir l'île des Tombeaux, gisant au loin comme une masse sombre éclairée de temps à autre par les reflets d'un incendie, et notre esquif, quoique plein d'eau, se maintenait gracieusement en équilibre. L'orage aussi parut un instant vouloir s'apaiser; mais il reprit avec plus de force, et j'entendis mon compagnon murmurer à voix basse:

— Oh! mon Dieu, apaisez votre courroux; faites qu'il ne meure pas, lui, si jeune encore.

Excellent vieillard! il priait pour moi, oubliant qu'il courait le même danger. Je compris tout ce qu'il y avait de grand et de noble dans une foi sincère et ardente; je pensai à ce ministre protestant que j'avais entendu la veille déclamer avec un fanatisme effréné: combien je le méprisai en le comparant à ce prêtre rempli de tant d'amour, de tant de pitié!

J'élevai la voix:

— Vous priez, mon père, vous tremblez pour moi! Avec vous, moi, je ne crains rien. La colère de l'Être suprême ne frappe que l'impie: l'orage respectera cette frêle barque puisqu'elle porte un homme juste, dont le cœur est rempli des bienfaits de Dieu.

— Merci, merci, mon enfant; vos paroles adoucissent ma douleur. Oh! je penserai longtemps à vous... La civi-

(1) Lac.

lisation n'a point encore rendu votre âme impénétrable à la sainte chaleur de la charité; vous savez tendre une main secourable au malheur. Que Dieu vous bénisse!

J'allais répondre; mais des voix tumultueuses à quelque distance devant nous me rendirent silencieux.

— Un autre bateau, dis-je à voix basse.

— Dans quelle direction?

— Droit devant nous; il marche vers le milieu de l'île, il est beaucoup plus grand que le premier. S'il était à la poursuite de ce pauvre Cullen.

— Oh! non, je ne le crois pas; personne n'aurait pu le trahir en si peu de temps..... Il faut virer; nous arriverons à la pointe assez à temps pour prévenir les fugitifs..... Pauvre Mary, comme elle doit souffrir par un si mauvais temps!

— Pauvre Mary! répétai-je.

Et nous volions comme la pensée. Notre barque franchit bientôt le court espace qui nous restait, et nous étions près de la pointe de l'île quand le prêtre s'écria :

— Les voici!

En effet une autre barque passait devant nous de l'autre côté de la barre, que nous traversâmes aussitôt; nous y vîmes deux hommes dont les efforts étaient réunis pour maîtriser une petite *brigantine*, tandis qu'une femme tenait le gouvernail.

— *Ock, Maria, ma vourneen* (1), criai-je alors, ne craignez rien, vous avez des amis!

Malgré le vent, ma voix fut entendue, et les deux embarcations se joignirent. Cependant l'orage continuait toujours; les vagues irritées mugissaient en brisant sur les récifs, et notre position commençait à n'être plus supportable : toute son horreur se faisait vivement sentir au milieu de l'obscurité profonde qui nous entourait quand les éclairs cessaient de briller. Au grand risque de nous briser l'un par l'autre, nous voguâmes ensemble pendant l'espace d'un mille. Le prêtre adressa la parole à Cullen :

— Je crois que vous êtes découverts; il ne faut perdre aucun moment. Pointez dans l'est autant que possible : le jour ne doit pas vous surprendre sur le territoire de Sligo. Monsieur, qui s'intéresse beaucoup à votre malheureux sort, veut vous être utile : il vous donnera les moyens de vous rendre à Cork, et de là en Angleterre.

— Bien grand merci! répondit Pat Cullen. Vous êtes bons pour le pauvre coupable; je ne vous oublierai jamais dans mes prières. Mais j'ai l'âme amère. Ma pauvre Mary qui souffre tant n'ose se plaindre; le froid la tue, et je ne puis rien.

— Ne le croyez pas, mon père, interrompit une voix angélique dont l'intonation brisée faisait vibrer les nerfs; je suis bien, très-bien, je vous l'assure.

— Pauvre enfant! murmura le père Murphy se débarrassant de son chaud *mac intosh* (2) qu'il jeta dans la barque du pêcheur. Mettez cela sur vous, pauvre ange; autrement vous mourrez. Moi je suis encore assez couvert et je ne crains rien.

Un éclair laissa entrevoir Pat Cogan ramassant le manteau; il était lui-même presque nu, s'étant dépouillé pour couvrir sa maîtresse. Un long moment de silence succéda; chacun sentait trop vivement pour communiquer ses pensées, et nos barques tantôt s'éloignaient l'une de l'autre, tantôt se rapprochaient. Nous avions changé de course : avant nous courions dans l'ouest; mais d'après les derniers conseils du père Murphy, nous avions repris la direction de l'île en pointant un peu plus au sud afin d'éviter la barre, dont l'écume blanche eût trop fait ressortir nos voiles sombres. Après avoir évité un écueil assez dangereux, je pus adresser la parole au pêcheur.

— Pensez-vous, mon ami, que ces douaniers soient à votre poursuite?

— J'en suis sûr, répondit-il. Ils doivent être venus sur des données bien certaines; autrement aucun d'eux ne se serait aventuré autour des îles par un temps pareil. Je suis trahi, mais je ne sais par qui.

— Croyez-vous, continuai-je, que vos persécuteurs aient vu notre dernière manœuvre?

J'attendais une réponse; mais un *chut* prononcé d'une voix sourde vint mourir à mes oreilles. Mon compagnon lofa, je larguai l'écoute, et notre barque suivit rapidement celle du pêcheur, qui avait changé sa route encore une fois. Alors se passa une lutte inouïe dont le souvenir vient encore aujourd'hui assombrir mes pensées. Nous étions poursuivis par une grande barque bien servie qui gagnait trop sur les fugitifs pour que ceux-ci pussent espérer d'échapper, même à la faveur des ténèbres. Le père Murphy et moi pouvions facilement nous esquiver; mais nous ne pouvions abandonner cette famille infortunée. Cullen se jeta parmi les récifs; les douaniers l'y suivirent. Il courut des bordées sur la barre peu profonde, il rechercha les basfonds, se réfugia au milieu des joncs, tout lui fut inutile : ses implacables persécuteurs ne lui donnaient aucun relâche et gagnaient toujours sur eux. Mon compagnon et moi, nous calculions toutes les chances de la poursuite, mais nous restions dans l'inactivité. Je compris que je le gênais, qu'il ne voulait pas m'exposer, moi étranger, au courroux d'un pouvoir méchant et cruel, mais que s'il eût été seul, il se fût volontiers aventuré pour sauver ces infortunés.

— Mon père, lui dis-je, pensez-vous que le droit de se sacrifier pour le malheureux soit une des prérogatives appartenant seulement à votre habit? Pourquoi ne braverais-je pas aussi bien que vous l'injuste tyrannie de vos oppresseurs quand il s'agit de sauver mon semblable? Laissez-moi tenir le gouvernail, et nous verrons ce que nous aurons à faire pour arrêter ces limiers avides.

Il ne répondit pas; mais nous changeâmes de place, et l'esquif, obéissant à la violente impulsion des vents, se trouva bientôt près de Cullen. Malheureusement il était trop tard : une des barques, à cinquante pas tout au plus, hélait le coupable et le sommait au nom de la loi. Cogan saisit sa carabine; mais la voix forte du prêtre lui en imposa:

— Arrêtez! au nom du ciel, s'écria-t-il; ce serait un crime impardonnable. Tentez encore un dernier effort, échouez sur la côte et réfugiez-vous aux montagnes; suivez-nous.

Mais une voix terrible se fait entendre :

— Rendez-vous, au nom de Dieu et du roi!

— Courage, mes amis! fis-je à voix basse. Donnez davantage de voile : nous voici dans des eaux profondes, à peu de distance des rochers.

— Rendez-vous, sinon nous faisons feu!

— Larguez, larguez, continuai-je; courez droit aux récifs; ce bateau ne pourra vous y suivre : il est trop lourd et les vagues sont trop fortes.....

Et comme nous allions entrer dans un défilé de petites roches dangereuses où toute poursuite fût devenue inutile, une horrible détonation se fit entendre, puis après des cris de rage et de douleur. Plusieurs balles avaient frappé notre embarcation, et revenus de notre première surprise, nous jetâmes nos regards sur la barque de nos amis. Hélas! Mary était morte, la pauvre fille! Cogan la tenait serrée dans ses

(1) Courage, Mary, ma chérie.
(2) Manteau de caoutchou portant le nom de son inventeur.

bras et maudissait son impuissance. Pat Cullen aussi avait reçu le coup mortel : la moitié de son corps penchait hors de la barque. C'était un spectacle affreux. Cependant les misérables n'avaient pas joui de leur atroce victoire : au même moment qu'ils faisaient feu, leur barque brisée par les rochers s'abîmait sous les eaux.

Un seul homme de tous ceux qui la montaient luttait encore contre les flots. Il s'approcha en nageant de la barque des malheureux ; mais au moment où il allait y accrocher ses mains meurtries, Cogan dépose son précieux fardeau et saisit sa carabine pour se venger. Il reconnaît dans le nageur un des constables de Sligo, celui qui seul avait eu le pouvoir de commander le feu.

— Chien maudit ! lui cria-t-il, lâche assassin ! Mary et son père auront une sépulture chrétienne ; mais toi..... jamais !

Et de la crosse de son arme il brise le crâne de l'agent du pouvoir oppresseur.



La barque.

§ IV. — PAT COGAN LE PENDU.

L'ÉMEUTE EN IRLANDE.

Cette double catastrophe et les fatigues que je venais d'endurer produisirent sur moi un tel effet que je perdis entièrement connaissance, et quand je revins à moi, je me trouvai sur un bon lit, dans une salle basse de la maison du père Murphy. Je fus quelque temps sans savoir si je rêvais ou non, tant l'horrible drame dont j'avais été témoin m'avait frappé l'esprit ; pourtant, comme j'étais tout à fait éveillé, je ne pus douter de la réalité. Le soleil, dont les rayons pénétraient dans ma chambre, m'annonçait le retour du beau temps ; mais ce dont je ne pouvais me rendre compte était ma présence au presbytère après la scène du lac : je ne me rappelais aucune circonstance de cette transition extraordinaire. Après bien des conjectures j'allais me lever quand mon hôte entra :

— Mon jeune ami, me dit-il, je vois avec plaisir que vous vous portez bien ; tant mieux. J'ai beaucoup couru ce matin ; j'ai mis vos malles à la diligence de Dublin, et j'ai dû ordonner les préparatifs des funérailles de nos pauvres protégés.

— Je vous en supplie, répondis-je, dites-moi comment je me trouve sous votre toît hospitalier. En vérité je m'y perds, tout ceci me paraît un songe.

— Bon jeune homme ! tant d'horreurs vous avaient ré-

volté; vous ne me reconnaissiez plus, ne m'entendiez plus, malgré le besoin que j'avais de votre secours..... Pat Cogan vint échouer au rivage non loin d'ici; il m'aida à vous transporter dans cette salle et alla aussitôt chez les amis de Cullen leur raconter le triste sort du père et de la fille. Ils se sont tous rendus près de la barque pour garder les corps en attendant l'heure de la sépulture.

— *Poor dear sweet Mary*, murmurai-je; et Cogan où est-il maintenant?

— Il est caché dans les environs, car on le cherche avec soin, mais il pourra difficilement être pris; il n'attend qu'un moment favorable pour s'expatrier.

— Je l'emmènerai avec moi.

— Merci; c'est ce que j'allais vous demander en son nom. Ce sera pour vous un serviteur fidèle, et plus même si vous méprisez le préjugé du rang..... ce sera un ami dévoué..... Je vous laisse; habillez-vous promptement et venez vous reconforter; j'ai encore beaucoup de choses à vous dire.

J'usai trois jours de la bienveillante hospitalité du prêtre catholique, mais je ne me hasardai point à sortir de chez lui, car la police étant sur l'alerte, et chacun me croyant parti, ma présence aurait pu donner lieu à des soupçons inquiétans. Les deux victimes du *tithe* furent honorablement ensevelies ainsi que deux ou trois douaniers retrouvés flottans près des récifs. On élut un nouveau constable; les catholiques crurent que la barque du gouvernement avait été frappée par le feu vengeur du ciel, et les protestans, s'imaginant que ce dénoûment se rattachait au germe d'une révolte, renouvelèrent leurs recherches et leurs persécutions.

Enfin je partis, non sans avoir exprimé à mon vieil ami toute mon admiration pour ses hautes vertus. Il me prêta son cheval pour aller jusqu'à Boyle, chez un de ses amis, prêtre comme lui, où je devais rencontrer Pat Cogan et laisser ma monture. Comme la nuit était belle, je partis à minuit pour n'être pas reconnu et arriver le matin dans cette ville ancienne....

Trois jours après j'étais à Dublin, d'où je repartis immédiatement pour Cork. Voyageant seuls, moi et Cogan, j'eus occasion de faire sur lui beaucoup d'observations. Son type était celui de l'Irlandais primitif : sa taille élevée, sa chevelure longue, noire et bouclée, sa voix tantôt mielleuse et tantôt fortement accentuée, son langage parfois plein de grâce et de mélodie, plus souvent énergique et concis. En vain essayait-il de prendre un air content : le souvenir du passé refluait sur son cœur. Il s'arrêtait souvent au milieu d'une vieille tradition ou d'un récit comique pour verser des larmes amères et donner des regrets à celle qu'il avait aimée *de toutes les veines de son cœur*, disait-il.

Il est à remarquer que cette idée se retrouve dans tous les vieux manuscrits irlandais pour exprimer une chose superlativement sentie; les Hiberniens employaient cette périphrase peu exacte il est vrai, mais admirable d'expression et de douceur.

Je me félicitais déjà d'avoir un compagnon dont la mémoire richement meublée pouvait m'être plus tard d'un grand service; malheureusement il n'en fut point ainsi. La veille du jour que j'avais fixé pour mon départ pour l'Angleterre, il m'aborda avec un air moitié triste, moitié déterminé. En voyant son visage contracté, je lui demandai en plaisantant :

— Qu'avez-vous, Cogan, pour être si triste? est-ce le repentir d'avoir fêlé la tête d'un constable et d'en avoir tué un autre?

— Que votre honneur me pardonne, répondit-il, mais c'est justement le contraire.

— Diable! m'écriai-je.

— Voyez-vous, continua-t-il de l'air le plus sérieux, on m'appelle Pat Cogan tout court, ou bien Cogan-le-Pêcheur; mais je suis tout autre que ce que vous me croyez.

Ceci me parut extraordinaire; je pensai qu'il était le descendant d'une des anciennes et illustres familles milésiennes, et le pressai de s'expliquer plus clairement. Il continua :

— Je suis fils d'un pendu dont le père et le grand-père avaient été pendus : je veux l'être comme eux. La destinée de tous les Cogans a toujours été de mourir pour le bien du pays et d'assommer les constables et les gens envoyés par le gouvernement pour nous faire payer le *tithe*.

— Comment cela?

— Voyez plutôt. En 1760, mon bisaïeul Fergus Cogan était à Carrick-Fergus un des agens du Grand Thurot (1), qui vint combattre John Bull et brûler cette ville. Quand celui-ci fut fait prisonnier, il se vit lui-même arrêté, tua deux constables..... et *fut pendu!*

» En 1798, le général Humbert, ayant emporté d'assaut Castelbar, se dirigea sur Sligo; ensuite la petite armée française ayant été défaite par lord Cornwallis, mon grand-père Patrick Cogan, qui avait servi de guide aux Français et tué une demi-douzaine d'habits rouges, fut aussi pris..... et *pendu!*

» En 1820, mon père, dans une émeute aux assises, caressa trop durement un constable avec son shilela; pour cette bonne action, il..... *il fut pendu!*

» C'est donc une destinée qui m'est réservée; d'ailleurs j'éprouve le besoin de venger Mary et ce pauvre Cullen; je me sens seul maintenant qu'ils ont été si lâchement assassinés! et puis il est de mon honneur d'être..... comme toute ma famille! »

— Mais, mon ami, interrompis-je tout étonné de cette généalogie de pendus dont le nom était attaché à deux époques de la gloire française, la potence est une triste conclusion, elle n'est pas pour vous une nécessité absolue; votre dessein n'est qu'une folie. Venez avec moi en Angleterre, les constables de Sligo ne viendront pas vous y chercher.

Pat Cogan ne parut pas très-satisfait de mon raisonnement; il poursuivit :

— Que votre honneur ne se fâche pas contre moi, mais depuis hier j'ai bien réfléchi : je voudrais retourner au pays. Je suis habitué au beau Loch Gill, aux montagnes; d'ailleurs on peut découvrir la part que le père Murphy a prise à notre fuite, et je veux être là pour lui éviter des désagrémens.

— Vous serez arrêté.

— Nenni; ce ne sera pas tout de suite, et j'ai des amis!

Bref, tout ce que je pus faire pour le détourner de son projet fut malheureusement inutile; il persista, et je dus le laisser partir après l'avoir assuré que je ne lui en voulais nullement pour son abandon précipité; je lui fis quelques présens, le chargeai d'une lettre pour le bon prêtre catholique et m'embarquai seul pour l'Angleterre.

Les plaisirs de Londres me firent bientôt oublier mon aventure de Sligo, je n'y songeais qu'en feuilletant mon album; mais un jour au café de Regent-Street, lisant un journal, mon attention fut particulièrement captivée par un

(1) Thurot, général français. Les Irlandais appellent grands, tous les officiers qui ont combattu pour leur indépendance.

article portant en titre : *Riots in the west of Ireland* (1); le voici tel que je le lus en frissonnant :

« Le 8 de ce mois fut pendu à Sligo Pat Cogan, arrêté il y a deux mois pour avoir dans une rencontre tué un constable et blessé *sévèrement* deux de ses adjoints. Le lieu de l'exécution, situé à l'entrée d'un petit pont à peu de distance de la ville, était entouré par la *populace* catholique, qui donnait des signes du plus grand mécontentement. Aussitôt que le patient eut rendu le dernier soupir, les pêcheurs prirent une attitude menaçante, et l'effervescence croissant de plus en plus, ils maltraitèrent la force armée, décrochèrent le corps, qu'ils enmenèrent on ne sait où et brûlèrent le gibet. On ne sait encore quelles mesures prendra le château de Dublin contre cette infraction aux lois anglaises. »

Ce passage me rappela le passé : Cogan avait accompli la destinée de sa famille, il était le dernier de son nom..... Pauvre Mary! pauvre Cullen! Je rentrai chez moi pour écrire au père Murphy afin d'avoir de plus amples détails, mais je trouvai justement cette lettre de lui.....

Sligo, ce 9 décembre 1837.

« Mon cher monsieur,

» Hier votre ancien protégé a cessé d'exister : depuis quelque temps banni de la société, il avait pris refuge aux montagnes; malheureusement il ne sut pas réprimer ses passions. Il voulait se venger, il se vengea; mais il a expié sous le glaive de la loi ses fautes envers la société. Toutefois aux yeux des pauvres catholiques, il passe plutôt pour un martyr de la liberté que pour un criminel. Pauvre jeune homme! mourir d'une telle mort à vingt-quatre ans. Je le plains, car je l'ai connu bon et sensible avant qu'il eût été exaspéré par l'injustice et l'oppression. Puisse Dieu lui pardonner en faveur de son ignorance! Il est certainement bien moins coupable que ceux qui portent le deuil, le désespoir et la misère au sein de nos paisibles familles.

» Il est à remarquer que la religion devient un système de despotisme quand, dans un pays partagé entre plusieurs sectes, l'une parvient à l'emporter sur l'autre. Des cultes complètement opposés ne peuvent marcher ensemble et rester toujours en bonne intelligence, à moins que ce soit dans un gouvernement qui n'ait adopté aucune religion comme sienne propre : je cite les États-Unis d'Amérique comme exemple. Mais dans notre royaume les cultes ne sont pas libres bien qu'ils soient tolérés; la religion adoptée par le gouvernement a seule tous les priviléges, et le pouvoir s'en sert plutôt comme d'une massue pour terrasser le faible que comme un moyen de conciliation. Les résultats de cette supériorité sont toujours des cruautés inouïes qui font horreur à la nature et dégradent l'espèce humaine. La Saint-Barthélemy sous Catherine de Médicis, les massacres sous Mary la Catholique d'Angleterre, et le système actuel du cabinet Saint-James à notre égard en sont une preuve frappante. Pourtant nous sommes dans un siècle civilisé, où les sciences et les arts sont poussés au plus haut degré; les préjugés sont tombés avec l'ignorance grossière des peuples. Je conçois les meurtres de Cromwell, les édits lancés contre les huguenots et les Vaudois : alors les masses n'étaient que des machines n'agissant que par une volonté supérieure, mais maintenant!!! En général l'Irlandais reçoit du ciel tous les dons nécessaires au bien-être d'une société : il est bon, généreux, brave et hospitalier; ses manières sont engageantes et affables, il est sensible et exalté, il tient à ses anciennes habitudes; l'oppression seule peut le conduire au crime, vous en avez vu un triste exemple.

» Mais je laisse de côté ce sujet mélancolique pour en aborder un autre qui vous plaira davantage. Le grand-père de Cogan était en 1798 guide de l'armée française. Sa bonne conduite, son dévouement et sa valeur intrépide lui avaient acquis l'estime du général Humbert, qui lui donna les certificats les plus honorables. Je vous les envoie avec des détails sur cette courte expédition que j'ai recueillis il y a bien longtemps. Comme ils n'ont jamais été publiés, malgré tout leur intérêt, je pense qu'ils vous feront plaisir. Je joins aussi plusieurs essais et traductions de la littérature erse dont vous m'avez semblé grand admirateur. Plus tard, si Dieu me prête vie, je vous ferai parvenir des notes sur la révolution d'Hemet en 1802 (1).

» Adieu, mon jeune ami; n'oubliez pas de m'écrire souvent; si vous désirez quelques renseignemens sur nos antiquités et notre histoire, je vous les donnerai autant qu'il sera en mon pouvoir. . . . .

. . . . »

Je réfléchis longtemps sur les grandes vérités que mon vieil ami venait de m'exposer; je me sentais le désir d'être utile à ce peuple infortuné, mais que pouvais-je faire pour lui? en exil moi-même, étranger et n'osant même signer le nom de ma famille; et cependant j'avais erré de climats en climats, versant mon sang et dépensant les plus beaux jours de ma jeunesse pour des princes ingrats. Je n'avais ni fortune ni puissance; je ne pouvais rien donner à la noble Irlande que des regrets sincères et des larmes secrètes.

A.-E. LÉONCE.

(1) Troubles dans l'ouest de l'Irlande.

(1) A Dublin.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LUCRÈCE.

Le silence des écrivains du siècle d'Auguste a privé la postérité de faits précis sur la personne de Lucrèce. On ne connaît avec certitude que l'époque de sa naissance et l'époque de sa mort, qui arriva le jour même où Virgile prenait la robe virile. Lucrèce naquit à la fin de la 171e olympiade, environ cent-cinquante ans après la mort d'Ennius. Il fut le contemporain, l'ami de Catulle, d'Atticus, de Cassius, de Brutus, de Cicéron, de Memmius, à qui il dédia son poëme. L'histoire n'a pu nous transmettre aucune autre particularité de sa vie, puisqu'il ne prit aucune part aux affaires publiques, où cependant l'appelait sa naissance, car on le croit de la famille de Spurius Lucretius, père de la fameuse Lucrèce, immortalisée par son pudique suicide; on le croit aussi beau-frère de Cassius, dont il était l'ami et

qui mérita le titre *du dernier des Romains*. Lucrèce, comme tous les jeunes patriciens destinés à s'instruire, voyagea dans la Grèce à l'époque où s'y trouvait le grammairien Nicétas. Il put suivre à Athènes les leçons de Zénon, dont l'école était alors très-florissante. Ce fut là sans doute qu'il s'inspira du génie d'Épicure, adopta son système et conçut le dessein de le transmettre à sa patrie dans le langage des Muses ; aucune intolérance religieuse ne troubla son triomphe. Rome conservait du moins la liberté de penser. Cependant au milieu de sa glorieuse carrière, à l'âge de quarante-quatre ans, il se donna la mort. On prétendit qu'il voulut ainsi se soustraire aux douleurs causées par un philtre que lui donna Lucilia, sa femme, dans l'espoir de ranimer en lui un amour languissant. Ceci ressemble trop à une fable ; mais le suicide du poëte, qui ne peut être révoqué en doute, ouvrit le vaste champ des conjectures : la plus absurde est la folie du grand poëte. On alla jusqu'à supposer qu'il composa son poëme dans les repos lucides que lui laissait une démence furieuse ; et il est bon de remarquer que cette étrange assertion ne fut répandue que dans les premiers siècles chrétiens, à l'époque où l'ancien et le nouveau culte, se faisant de mutuelles concessions, s'alliaient et se confondaient dans un même but. On allégua l'autorité de Stace, qui a dit : *docti furor arduus Lucreti.* Comme s'il était possible d'interprêter le *furor arduus* autrement que par la véhémence audacieuse du poëte, qui frappait de son terrible bélier le puissant Olympe. Comment osa-t-on imaginer que l'œuvre poétique dont l'enchaînement de toutes ses parties, l'élévation du sujet, exigent le développement perpétuel et progressif des plus puissantes facultés de la pensée fût enfantée entre les accès de la folie? La folie peut amener l'éclipse du génie expirant sous ses propres efforts, elle n'est jamais l'intervalle de ses prodiges. Comme en matière de controverse les opinions obtiennent la vogue en raison de leur degré d'absurdité, celle-ci fut donc accréditée universellement. Le premier hébété qui proclame un mensonge trouve mille échos pour le répéter ; le temps les multiplie, et l'habitude donne à l'erreur la force de la vérité. Il importe peu de rechercher les causes du suicide de Lucrèce ; ce malheureux courage n'était que trop commun chez les Romains : ils regardaient la vie comme un banquet, et à l'approche de la satiété et de l'ennui, ils s'empressaient de le quitter.

> Ces convives du sort, sans regrets, sans envie,
> Abandonnaient gaîment le festin de la vie.

Dans les reproches adressés à Lucrèce, on ne lui tint compte ni de son antériorité sur le culte moderne ni de la différence des systèmes religieux de son époque et de la nôtre. En vain prêcha-t-il la morale la plus pure ; en vain excita-t-il à la haine du vice, à l'amour de la vertu ; en vain éclaira-t-il l'intelligence humaine avec la flamme du génie : son sublime ouvrage fut impitoyablement écarté de l'instruction publique ; on priva la jeunesse d'une étude indispensable à la parfaite intelligence de la langue et de la poésie latines. Peut-on faire un crime à Lucrèce d'affirmer que la nature doit être affranchie de la tutelle de ces dieux sommeillant enivrés de flots de nectar et de volupté, et qu'il existe pour l'univers un autre maître? Il reconnaît l'unité de la puissance suprême ; n'est-ce pas annoncer la divinité? Lucrèce affirme que la terre est à la fois la nourrice et la mère de tous les animaux,

> Car pourrait-on penser qu'un bras officieux,
> Par une chaîne d'or les descendit des cieux.

La fable de Deucalion et de Pyrrha n'est pas aussi raisonnable et n'est guère plus orthodoxe ; cependant on la fait apprendre par cœur aux enfans. Si l'on admire avec raison le tableau charmant des deux premières créatures auteurs de la race humaine, si l'Écriture sainte et surtout un poëte divin les ont peintes avec tant de charmes, doit-on ne pas leur opposer les scènes des races primitives que Lucrèce anime avec un pinceau si hardi et si vrai? Le poëte philosophe ne semble-t-il pas avoir reçu les confidences de la nature et assisté à l'enfantement de ses œuvres? Avec quelle profondeur, quelle vigueur de génie il fait contraster les plaisirs et les peines de l'enfance avec les vices brillans et funestes de la civilisation! Si dans la théorie des sciences physiques de son siècle, Lucrèce se trompe sur les moyens, il ne se trompe pas sur les faits : il les constate ; sa raison sublime, anticipant les découvertes de notre époque, a deviné les grands secrets du monde, et la science, après une expérience de vingt siècles, constate les divinations du génie. — On peut analyser son vaste système en peu de mots : « L'erreur est dangereuse quels que soient son but et sa forme. L'homme ne doit pas croire sans l'évidence des sens. C'est par la porte des sens que tout doit pénétrer dans notre esprit : rien ne se fait de rien. Les formes acquises sont passagères, leurs principes sont éternels. Il est impossible que le moindre atome s'anéantisse : il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais une particule de plus ou de moins dans l'univers. Rien ne se fait au hasard ; le hasard est un mot vide de sens ; le destin, c'est la nécessité. Le temps et l'espace sont sans limites ; la nature est tout, nulle force, nul objet n'est hors d'elle,

> . . . . et son empire immense
> Nulle part ne finit, nulle part ne commence.

» Ce qui est doué de forme a nécessairement eu une origine et se détruira : tel sera le sort de notre globe. Le globe n'est pas vieux, témoins les fastes historiques, qui ne remontent qu'à un petit nombre de siècles. Des races d'animaux ont précédé celles qui existent ; celles-ci disparaîtront à leur tour, les espèces vivantes, les hommes, les autres animaux, et la terre elle-même périront. Les dieux dorment indifférens au sort des êtres ; étrangers aux actes de la nature,

> Ils abreuvent sans cesse, ivres de volupté,
> Dans des flots de bonheur leur immortalité.

» La variété de la matière, la puissance productive, le mouvement étant inhérens à l'ensemble des choses, le grand tout, Dieu lui-même, n'a besoin d'aucun régulateur qui arrange, prévoie, maintienne : tout est nécessaire. Il n'y a point de causes finales, puisqu'il ne peut y avoir ni but ni intention dans les moyens : c'est parce que la jambe marche, c'est parce que l'œil voit qu'on s'imagine qu'ils ont été formés pour marcher et pour voir. S'ils ne remplissaient pas ces fonctions, ils se modifieraient et en rempliraient d'autres. Le globe n'a reçu que les conditions indispensables à son existence ; il n'existe d'ordre et de désordre que pour les individus, selon qu'ils jouissent ou souffrent. L'intelligence divine et bienfaisante ne daigne pas régir notre globe, car le mal y abonde, et son ensemble est si défectueux, sa marche si remplie de contradictions

> Que l'impiété seule, en son zèle odieux,
> De cette faute immense ose accuser les dieux,

» Mais le désordre, pour l'être intelligent, c'est le mal

qu'il fait endurer à ses semblables. L'ordre, c'est la modération, la sagesse et la pratique des vertus; le principe des choses, les moyens, l'action, le but, le pouvoir divin, sont inhérens à la nature; il est absurde, il est impie de les diviser. »

Tels sont les points principaux du système de Lucrèce. Si parfois il unit à l'exactitude de la vérité les rêves ingénieux de la poésie; si parfois, trop absolu dans certaines définitions, il substitue l'hypothèse à l'expérience; en un mot si le physicien se trompe, le poëte philosophe reste toujours infaillible. On ne peut nier que nul n'éleva plus haut le vol de la pensée. Le temps, l'espace, la matière, rien ne lui fait obstacle : son regard embrasse l'infini. La nature ne paraît jamais plus sublime qu'aperçue avec les yeux de Lucrèce.

Ce poëte philosophe, que l'ombre des siècles et les préjugés avaient si longtemps dérobé à l'admiration universelle, a résumé la philosophie ancienne et l'a conservée sous des formes impérissables. Sans lui, il ne nous resterait que le nom de plusieurs grands philosophes : il a rendu la vie aux œuvres de Zénon, d'Anaxagore, d'Empédocle et d'Épicure; sa poésie est devenue la sauvegarde des trésors du génie. Mais un plus grand service a été rendu au monde par cet Hercule de la pensée, né au milieu de la dépravation du peuple-roi, il eut le courage de le rappeler à la vertu. Environné d'oppresseurs sanglans, il plaida la cause de l'humanité : on pouvait appliquer à lui-même l'éloge qu'il adresse à son guide :

La raison à grands flots coule en tes fiers écrits,
Et moi, comme l'abeille aux arbustes fleuris
Puise son doux nectar, épris de ta sagesse,
De tes paroles d'or je me repais sans cesse.

Au moment où les vieilles croyances païennes n'étaient plus qu'un vain masque pour les tyrans et pour les peuples corrompus, le poëte philosophe leur imposa le seul frein moral qui fût alors admissible. Il indiqua la religion naturelle, en attribuant à un arbitre suprême l'empire du bien et du mal, pouvoir rémunérateur et vengeur qui tombait de la main débile des dieux mythologiques. Bien loin d'avoir détrôné la divinité, il l'a placée aussi haut que l'esprit humain puisse le faire. D'ailleurs les dieux laissaient l'Olympe vide à l'époque où brilla Lucrèce : excepté pour la poésie, Jupiter ne tenait plus la foudre, l'enfer avait éteint ses feux, les oracles ne trouvaient plus d'oreilles crédules; il y avait longtemps que les prêtres eux-mêmes ne pouvaient plus se regarder sans sourire. Si Lucrèce acheva de renverser les antiques idoles, emblèmes des vices et des passions, il se prosterna devant la puissance universelle, il respecta la véritable piété. Adversaire intrépide du hasard et de la fatalité, il reconnut la divinité providentielle dans l'ordre invariable de la nature; il la vit dans la sage régularité des causes et des effets, dans l'intelligence des êtres divers, dans la vertu surtout, qui est la perfection du beau moral. C'est sur cette base que Lucrèce fonde l'édifice de sa philosophie. Entendez-le invoquer la voix tutélaire de la conscience en allégorisant les supplices infernaux :

Il est vrai que l'enfer, ses gouffres ténébreux,
L'hydre, les fouets vengeurs, les torrens sulfureux
Sont les fantômes nés d'une absurde imposture;
Mais le crime jamais n'échappe à la torture :
A chaque pas le crime est suivi par l'effroi,
Il sent peser sur lui le glaive de la loi.
Pût-il tromper les yeux du juge redoutable,
Les tourmens des enfers sont dans un cœur coupable.
En vain il se confie au secret protecteur,
Le mal conduit au mal et punit son auteur.

Une si noble morale proclamée à une époque de vices et de cruautés semble inspirée au poëte philosophe par une puissance pure et divine, qui, avant de se manifester à la masse des hommes, voulut se révéler d'abord au génie, parce qu'une âme sublime sympathise plus rapidement avec la divinité, dont elle est la plus complète émanation. Il est donc très-important de remarquer la double mission de Lucrèce, qui d'un côté détruit les erreurs, déracine les préjugés funestes, et qui de l'autre reconstruit l'édifice de la vérité; enfin on retrouve en lui la pieuse morale destinée à renouveler la face du monde en rappelant aux hommes qu'ils sont frères, et que l'égalité est d'institution divine, puisque la vertu est le seul titre aux yeux de celui devant qui tous les titres s'effacent. Le poëte, après avoir montré aux ambitieux le sort cruel que leur réserve un Dieu caché mais inévitable, ajoute :

Il est une invisible et suprême puissance
Qui se joue à son gré de l'humaine prudence;
Élève l'homme obscur, renverse les États,
Et se plaît à frapper l'orgueil des potentats.
. . . .
Voyez l'ambition, conseillère homicide,
Dans son chemin étroit pousser leur foule avide
Laissons ces malheureux se presser déchirés,
Écumant de sueur et de sang altérés;
En arène de meurtre ils transforment la vie,
Ils montent : mais là-haut les foudres de l'envie
Les frappent renversés sur un horrible écueil,
Et l'opprobre éternel expie un jour d'orgueil!
Ah! les trésors des rois, l'éclat du rang suprême,
Valent-ils le pouvoir de régner sur soi-même?
Et quel bien conduit donc à la félicité?
L'absence de l'erreur et la douce santé.
Méprisant des grandeurs la frivole imposture,
L'homme juste et pieux doit tout à la nature.
Riche de ses vertus, au bord des frais ruisseaux,
Il repose couvert de rians arbrisseaux.
A ses regards charmés la terre est refleurie;
La vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le zéphir caressant,
Tout porte le bonheur dans son cœur innocent.

La morale de Lucrèce est d'autant plus persuasive qu'il la présente toujours comme le sûr moyen d'être heureux. Il saisit toutes les occasions de ramener à des sentimens purs et nobles ce peuple que l'on dit si grand, et qui avilit l'humanité par l'esclavage. Lorsque le poëte montre la race humaine errante dans les forêts, il trouve encore un ingénieux moyen de comparer philosophiquement les biens et les maux de la civilisation et de l'état sauvage.

Alors plus qu'en nos jours sous la faux du trépas
La race des humains ne s'amoncelait pas.
Un grand nombre, il est vrai, durant la nuit obscure,
Des monstres devenait la sanglante pâture;
A travers les rochers, entraînés et meurtris,
Ils remplissaient les bois de lamentables cris;
Et leurs membres broyés, sous les dents écumantes,
Vivans s'engloutissaient dans des tombes vivantes.
Parfois de leur supplice, à demi déchirés,
Ils s'échappaient..... D'effroi, de douleurs égarés,
Se roulaient sur la terre et d'une main tremblante
Pressaient les noirs lambeaux de leur chair pantelante.
Mais on ne voyait pas, au meurtre façonnés,
De stupides soldats, froidement façonnés,
De l'un à l'autre maître apportant leur servage,
Vendre à qui mieux les paie un infâme courage.
A l'aspect de leur proie, ils courent rugissant,
Se ruer tout joyeux sur un peuple innocent;
L'immoler; de son sang, de son or se repaître,
Ou le déraciner du sol qui l'a vu naître.

Ces maximes, exprimées avec l'accent du génie, retentirent dans le monde entier, devenu l'admirateur de Lu-

crèce. Mais il n'apparut qu'aux jours où la liberté romaine expirait; elle éteignit son flambeau sur la tombe du grand poëte, pour ne le rallumer que sur le sépulcre du juste. Lucrèce en s'emparant des esprits par le charme de la poésie les disposa à concevoir, en l'absence des croyances religieuses, qu'un pouvoir unique, invariable, infini, régissait l'univers. Il ne séparait pas ce pouvoir de la nature de peur de l'affaiblir. On vit donc ce pouvoir et la nature réunis occuper le trône où bientôt devait monter une nouvelle divinité. Elle s'annonça comme la faible aurore d'un jour douteux; presque inaperçue, elle éleva lentement ses autels parmi les ruines de l'ancienne civilisation. Le monde changeait de face; le nombre trop immense des opprimés pesant sur les oppresseurs rompait l'équilibre de l'ordre social; les fondemens abandonnaient l'édifice. Les masses luttaient incertaines entre le passé et le présent; le nouveau culte les rallia, leur devint sympathique et les appela à son aide; l'aristocratie céleste fut remplacée par la plus parfaite égalité: la divinité se fit peuple. Les maximes de Lucrèce sur l'égalité, sur la dignité de l'espèce humaine furent conservées par les hommes dont la piété à la fois évangélique et philosophique prépara les voies de la civilisation nouvelle. La morale de Lucrèce fut adoptée par les sages, et les hypothèses de son génie furent confirmées par l'expérience et le savoir. Descartes, Locke, Pascal ont professé sa doctrine sur l'infini de l'espace, que le poëte expose avec tant de sublimité.

Sans doute du grand tout l'indépendante masse,
Seule, tout à la fois forme et remplit l'espace,
Ne cherchons point de terme à sa vaste unité :
Qui n'a rien hors de soi n'a point d'extrémité.

Ah! si de l'univers l'étendue est prescrite,
Parvenons jusqu'au lieu marqué pour sa limite;
Là, fais voler un trait, dans l'espace emporté,
Il traverse à jamais sa vague immensité,
Ou quelque objet enfin lui fermera le vide;
Car il faut qu'à ce choix la raison se décide.
Qu'il s'arrête à l'obstacle ou glisse dans les airs,
Le trait n'a point touché le bout de l'univers.
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin éclatent sur des mondes;
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Ce tableau si admirable et si vrai offre une anticipation des révélations de la science sur l'infini et sur la pluralité des mondes. Il est peu de secrets de la nature que Lucrèce n'ait devinés. Son poëme constate à la fois l'état de la science et de la philosophie de son époque; c'est un des plus beaux monumens de l'esprit humain. Ovide disait avec raison qu'il ne périrait qu'au dernier jour de la nature.

DE PONGERVILLE,
de l'Académie française.

M. de Pongerville, à l'obligeance de qui nous devons ces notes trop courtes, a fait, dans son appréciation de Lucrèce, une omission que nous avons à réparer. Il n'y avait qu'à lui en effet qu'il fût permis de de ne pas rappeler par qui la France a été dotée d'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Avant M. de Pongerville, on ne connaissait guère du poëme de Lucrèce qu'une sublime invocation à Vénus et qu'un magnifique tableau de la peste. La concision souvent obscure du poëte préparait à ses traducteurs d'immenses difficultés que personne n'avait encore surmontées. Molière, lui-même, l'élève de Gassendi, et à qui ses prédilections philosophiques et son génie devaient rendre plus facile l'intelligence du poëte, s'arrêta, découragé de ses infructueux efforts. La gloire de faire revivre en entier Lucrèce était réservée à M. de Pongerville, dont l'excellente traduction en vers, accueillie avec la même sensation par la foule éclairée que par le public choisi des savans, fut un des principaux événemens littéraires de la restauration.

UN ROMAN VÉRITABLE.

§ Ier.

Le somptueux salon de l'hôtel d'Albret contenait ce soir-là un cercle brillant de la meilleure compagnie de Paris.

— Eh! quelle est cette charmante personne qui s'ennuie de si bonne grâce près de la maréchale? dit le surintendant Fouquet à Mme de Chalais.

— Je ne sais; elle ne me plaît nullement.

— Elle est assez remarquable pour cela.

— Je suis complètement de votre avis, dit en souriant la plus belle femme du cercle brillant rassemblé à l'hôtel d'Albret.

— La magnanimité est l'apanage de la grandeur, répondit le maréchal d'Albret à Mme de Montespan. N'est-ce pas, madame, que cette femme est aussi jolie que belle?

— Est-elle fille, femme, ou veuve?

— Rien de tout cela, dit le chevalier de Méré; comme Monime, elle est veuve maintenant sans avoir eu d'époux. Elle fut garde-malade d'un vieux mari. C'est une personne de l'organisation la plus parfaite. Assez belle pour se passer d'esprit, assez spirituelle pour se passer de beauté, elle ne se sert ni de l'un ni de l'autre.

— Traduisez tout ceci par le mot de *prude*' dit avec impatience la princesse de Chalais.

— Pardon, madame, je n'oserais choisir entre *prude* et *coquette*.

— Pourquoi pas *vertueuse?* reprit tout bonnement le maréchal d'Albret.

— Je vous ferai observer, mesdames, dit l'abbé Tètu, que vous n'êtes plus au jeu et que vous perdez le fil des *comparaisons* (1).

— Écoutez donc Mme de Richelieu, dit Mme de Montespan; elle vient d'être comparée à une marchande au palais: et pour répondre à cette galanterie, elle cherche son improvisation.

En effet, Mme de Richelieu ayant fini de s'inspirer, dit ces vers :

La marchande au palais se pique
D'avoir tout du plus beau chez soi;
Moi, je n'étale rien; mais *mon je ne sais quoi*
Fait qu'on accourt à ma boutique.

— Attention, dit Mme de Chalais, voici le tour de votre

(1) C'était un jeu alors fort à la mode.

sans pareille héroïne, comparée par l'abbé Têtu à une geôlière ; écoutez, la statue s'anime.

Et la jeune femme dit :

Tous ceux qui sont dans mes liens
D'eux-mêmes sont venus s'y rendre ;
Je n'ai point cherché les moyens
De leur plaire ou de les surprendre.
Prison ou liberté, je leur donne à choisir,
Et je le dis sans être vaine :
Je fais mes captifs sans plaisir,
Et je sais les garder sans peine.

— Poëte encore ! s'écria M. de Chalais.

— Tous les défauts à la fois, répliqua l'abbé Têtu.

— Mais puisqu'elle ne veut ni aimer ni plaire, à quoi est-elle bonne ? et que va-t-elle devenir ?

— Le sait-elle, la pauvre femme ! Elle ne souffre pas qu'on la plaigne, et se dit heureuse dans sa misère ; elle a même l'orgueilleuse impertinence de refuser des partis assez bons pour elle, vu sa misère et son obscurité, ajouta l'abbé Têtu en regardant le chevalier de Méré de manière à le déconcerter.

— Elle n'aura rien perdu pour attendre, s'écria Fouquet avec suffisance.

— Mais, son nom ? son nom ? répéta Mme de Montespan. Je vois Mme de Thianges lui parler : je veux la protéger aussi, moi ! Ma sœur, allons, faites-moi vite faire sa connaissance.

— Attendez, ma sœur, laissez-moi auparavant payer mon tribut à ces dames. Comme je ne fais point de vers, il faut que je m'acquitte de ma pénitence en racontant une histoire.

— Mais, pourquoi pas tout de suite ?.....

— Prenez patience, mon Dieu ! vous ne perdrez rien pour attendre.

Et Mme de Thianges commença en ces termes le récit obligé :

« C'était en 1635 que par une triste journée d'automne arrivait dans les prisons de Niort une femme noble et riche pour y visiter son frère, détenu depuis longtemps, et qui eût été oublié toujours dans ces tristes lieux si, par un dernier appel, il n'eût tenté d'attendrir sa sœur sur son déplorable sort. En entrant dans le cachot, elle y vit toutes les calamités de la vie et tous les avant-coureurs de la mort : une famille épuisée par tous les genres de souffrance ; son frère, dont elle ne put reconnaître que le son de voix, exténué qu'il était par la faim, défiguré par la maladie. Autour de ce grabat de douleur gisaient deux enfans en haillons, dont l'un pleurait de chagrin et l'autre criait de douleur. A ces tristes clameurs se mêlaient les vagissemens d'une petite fille nouvellement née étendue sur sa mère au désespoir, qui présentait son sein tantôt à son mari tantôt à son enfant, sans espoir de sauver ni l'un ni l'autre : la misère et la faim avaient tari son lait, seule et dernière ressource de ces infortunés. Les yeux levés au ciel, elle déplorait le triste don de l'existence qu'elle venait de faire à cet enfant de sa douleur ; l'apparition de Mme de Villette changea en bénédictions le blasphème. Cette femme, touchée au plus profond du cœur des maux auxquels elle n'avait point voulu croire de peur de s'en attrister, se sentit pleurer et laissa couler ses larmes avec volupté : c'était une expiation, c'était un baume pour sa conscience. La générosité, la pitié ayant repris le dessus dans son âme en ce moment pathétique, elle crut ne pouvoir jamais assez réparer les torts de son indifférence coupable envers cette malheureuse famille. Elle fit entourer son frère de tous les soulagemens qui purent être tolérés dans sa captivité, volontairement partagée par sa femme ; elle ne voulut les quitter qu'en emmenant avec elle les trois pauvres petits enfans. La mère, qui pleurait un instant auparavant en les voyant partager ses souffrances, pleura encore plus fort de les voir s'éloigner d'elle ; mais la résignation lui devenait plus facile : seule, elle souffrait.

» La petite fille eut la même nourrice que sa petite cousine et resta confiée aux soins de sa tante ainsi que ses frères pendant ses trois premières années, après lesquelles ses parens, enfin sortis de la prison où elle était née, résolurent de s'embarquer pour l'Amérique et redemandèrent leurs enfans, qu'ils ne purent se résigner à laisser sur un autre hémisphère. D'ailleurs ils étaient parvenus à épargner quelque argent, et partaient avec la certitude de trouver dans le Nouveau-Monde un sort plus heureux et croyaient toucher à la fin des épreuves que leur réservait le sort. Hélas ! à peine eurent-ils mis le pied sur le bâtiment et se furent-ils éloignés des côtes de France qu'ils se virent cruellement déçus de leurs espérances et désabusés sans pitié : leur petite fille s'était embarquée gaie, vive, intelligente et d'une santé robuste ; au bout de quelques jours elle devint triste et abattue, puis la fièvre survint, et le médecin du bâtiment déclara que la maladie menaçait d'être des plus graves. En effet les progrès et la violence de la fièvre augmentèrent rapidement, et bientôt on arrachait la pauvre mère du berceau près duquel elle n'avait cessé de veiller sans relâche. On enveloppa la petite fille dans un linceul ; l'aumônier récita les prières des morts, et déjà un matelot s'apprête à jeter le corps dans les flots... le canon gronde..... Une femme, folle de douleur, s'élance, arrache l'enfant des mains du matelot et se met à le couvrir de baisers forcenés. En vain son mari et tous les témoins de cette scène déchirante voulurent y mettre un terme : la pauvre femme ne cessait d'embrasser son enfant et de le presser frénétiquement contre sa poitrine. Tout à coup voilà qu'une faible plainte se fait entendre : « Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte ! » s'écria la mère..... On croit qu'elle a perdu toute raison... Non, le miracle est réel ! l'enfant vit encore. L'enfant doit deux fois la vie à sa mère. Et comme dirent les matelots dans leur étonnement : « On ne revient pas de si loin pour peu de chose. »

— Cette histoire est vraiment frappante et d'un assez grand intérêt, dit Mme de Montespan, pour m'avoir fait oublier notre protégée.

— Le but de ce récit était pourtant de vous intéresser encore davantage à elle, ma sœur ; car c'est son histoire que vous venez d'entendre, et à présent je vais vous présenter mon héroïne.

Et elle alla prévenir la jeune veuve, qui se leva et la suivit près de Mme de Montespan.

En traversant le salon, son air majestueux, sa gracieuse modestie, son costume d'une simplicité élégante frappèrent d'une respectueuse admiration tous ceux qui la virent.

— Elle me fait penser, dit tout bas le chevalier de Méré au surintendant, à ce que lui disait l'austère abbé Gobelin : « Quand vous vous mettez à genoux devant moi, je vois tomber avec vous, ma très-honorée dame, une quantité d'étoffes qui a si bonne grâce que je ne puis croire qu'il n'y ait pas de mal à cela. »

Mme de Montespan accueillit avec beaucoup de bonté la femme que lui présenta sa sœur.

— Elle est, dit Mme de Thianges, au moment de suivre en Portugal la vicomtesse de Nemours, qui la protége et veut se l'attacher.

— Et avant de quitter la France, je suis heureuse d'en

voir au moins une fois la merveille, ajouta l'aimable veuve.

— Mais je trouve fort mauvais que la reine de Portugal veuille vous enlever à la France. Nous ne le souffrirons pas, vous nous resterez, *de par le roi!*

Le maréchal d'Albret se hâta de répondre que la mort de la reine-mère, ayant fait perdre une pension à la jeune femme, l'obligeait de chercher un état honorable hors du royaume.

— Point du tout, ce n'est pas là ce qu'il vous faut. N'avez-vous donc pas sollicité pour recouvrer cette pension?

— J'ai souvent adressé au roi mes humbles suppliques, mais sans obtenir de réponses.

— Je veux m'en charger moi, je vous en donnerai des nouvelles. Ne me remerciez pas trop, dit-elle tout bas à sa sœur, il est de mon intérêt de lui être utile, j'ai besoin d'une femme comme elle pour certains emplois dont je vous parlerai ailleurs (1). Croyez en moi, madame, reprit-elle tout haut, donnez-moi un placet, je le présenterai au roi, et je me charge d'obtenir que sa majesté vous rende justice.

§ II.

Dans une vaste enceinte d'un aspect sombre et monacal, dissimulé par les ornemens d'une magnificence de bon goût, se trouvaient disposés vis-à-vis un théâtre, des gradins sur lesquels siégeait nombreuse et honorable compagnie s'il en fut jamais. Le roi Louis XIV, se tenant debout à la porte, un papier à la main et la canne levée, en guise de barrière, ne laissait entrer que les élus inscrits sur sa liste. Il n'alla occuper la place d'honneur qui lui était préparée que lorsque les derniers arrivans furent introduits.

C'étaient : le maréchal d'Albret avec Mme de Chalais (princesse des Ursins); et n'ayant point de places désignées, ils se casèrent au hasard dans la foule entre Louvois et Boileau.

— En vérité, maréchal, dit en riant Mme de Chalais, à votre air stupéfait et émerveillé on devine un nouvel arrivé du gouvernement de Guyenne.

— En effet je suis devenu bien provincial et me trouve bien étranger à tout ce beau monde qui m'entoure, vous m'avez attiré là dans un piége.

— Ne m'aviez-vous pas demandé, dit quelqu'un, ce qu'il y avait de nouveau? N'avions-nous pas promis de vous faire voir des merveilles? Regardez ici dans la foule, des princes; à l'avant-scène, des rois et des poëtes; sur le théâtre, des écolières; dans les coulisses, des religieuses psalmodiant le *Veni creator*.

— Et quelle splendeur! quel éclat! c'est un vrai paradis!

— Vous oubliez *le grand maître des cérémonies*, observa Mme des Ursins en désignant une femme assise près de Louis XIV.

— *Le grand maître?* elle cumule!..... Ah! maréchal! nous avons bien trouvé aujourd'hui l'épithète dont le choix embarrassait tant jadis les beaux-esprits de notre cercle, entre *coquette* et *prude* c'était *ambitieuse*.

— Qui, Mme de Maintenon?

— De *Maintenant*, si vous voulez parler plus juste.

— Et cependant, dit tout bas le maréchal à Mme des Ursins, je vous assure que nous autres provinciaux nous croyons son *règne* bien établi.

— Oh! *son règne!* Les rois ne se laissent pas épouser comme cela, dit Mme des Ursins; j'en réponds, maréchal, je connais les êtres de la cour de France aussi bien que ceux de la cour d'Espagne!...

— Où l'on ne peut se passer de la *camerera-mayor*, le roi et la reine d'Espagne ne demandent plus à la France ni troupes ni argent, mais leur princesse des Ursins.

— Et vraiment on me garde ici sous le plus vain prétexte, mais il faudra bien que Mme de Maintenon obtienne mon rappel; car enfin mon exil ne vient que d'une apostille que j'ai mise à une lettre du roi, en faveur du comte d'Aubigné.

— Vous ne m'avez pas encore expliqué, dit le maréchal, dans quel lieu vous m'avez amené et quel est le spectacle qu'on y vient voir.

— Vous ne savez pas quel grand honneur c'est pour vous d'y être admis; il y avait pour cette représentation plus de deux mille aspirans, et la salle n'a que deux cents places : nous sommes dans le couvent de *Saint-Cyr*, là veuve Scarron a fait une école et veut ramener *l'âge d'or* théatral, à l'instar du bon vieux temps où l'on jouait les *mystères de la passion*. Les élèves de Saint-Cyr sont dressées à des pièces de circonstance.

— Et quel est le poëte courtisan?

— Racine! interrompit brusquement Boileau, qui les écoutait. Mon ami reçut dernièrement une lettre de Mme de Maintenon. Elle avait fait réciter de ses vers aux éleves de Saint-Cyr, et elle lui écrivait :

« Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*
» et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront de leur vie
» ainsi qu'aucune autre de vos pièces, à moins que vous ne
» fassiez un poëme moral et historique, dont l'amour soit
» banni. Cet ouvrage peut être impunément contre toutes
» les règles, il suffit qu'il amuse et instruise des enfans. »

» Mais la pièce commence, vous jugerez si le but a été rempli. »

Alors parurent sur la scène des groupes de jeunes filles qui chantaient en chœur les vers de Racine. Bientôt ces jolies actrices : Mlles de Marsilly, de Saint-Osman, de Choiseul, de Glapion, de Caylus, ajoutèrent un puissant intérêt aux poétiques détails de l'histoire d'Esther. Des applaudissemens redoublés les encourageaient, et avec une joie naïve, elles jouissaient de leurs triomphes dans les regards de Mme de Maintenon, que seule elles voulaient contenter en charmant tout le monde.

Mille allusions délicates étaient saisies au vol, l'enthousiasme s'en exaltait encore davantage.

Esther, qui sait captiver un grand roi par sa vertu et remplit ce palais de filles de Sion,

> Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,

rappelait au maréchal d'Albret ce mot d'une pauvre veuve : « *J'aime à protéger.* » Mais à ces vers,

> Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
> De l'altière Vasthy dont j'occupe la place

la fière Montespan détourna la tête et, pour se dérober à l'attention générale, se mit à causer tout bas avec le ministre Louvois.

Enfin quand Assuérus dit à Esther :

> Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
> Qui me charme toujours et jamais ne me lasse
> De l'aimable vertu doux et puissans attraits,

Louis XIV regarda Mme de Maintenon avec une tendre expression.

Monsieur le Prince pleurait, le roi et la reine d'Angle-

(1) Elle la destinait à élever ses enfans, le duc du Maine, le comte de Vexin, Mlle de Nantes M. de Tours, le comte de Toulouse.

terre s'enthousiasmaient, plusieurs enrageaient en silence, tous applaudissaient bruyamment.

« Toute la comédie n'est pas sur le théâtre, » murmura la princesse des Ursins.

Fée créatrice des enchantemens de ces lieux et se complaisant dans son œuvre, Mme de Maintenon reportait vers le théâtre de ses prodiges les regards que le roi attachait sur elle seule. Le maréchal d'Albret commençait à voir plus clair dans la position de son ancienne amie, dont le roi s'occupait avec un intérêt qui cependant ne rendait pas les autres femmes jalouses. En effet dans les entr'actes plusieurs princesses traversèrent la foule des dames de la cour, vinrent à elle, lui prirent la main avec expansion, la complimentèrent sur le spectacle, non sans lui demander ses avis sur leurs toilettes, non sans afficher avec elle une intimité mêlée d'une considération inspirée par une incontestable supériorité d'esprit et surtout de faveur.

A juger sur les apparences ses relations avec le roi, il existait entre eux un lien intime et sacré, mais si le respect y entrait pour quelque chose, c'était surtout de la part du roi ; ce que voyant Mme de Chaulnes, elle disait à Mme de Sévigné : « *Jour de Dieu ! l'heureuse femme !* »

Les chœurs étaient ravissans, ces douces et fraîches voix de jeunes filles semblaient aux âmes pieuses un écho des concerts angéliques, et toutes ces jolies petites personnes, par leurs grâces naturelles et leur coquetterie naïve, débutaient dans l'art de plaire avec le même succès que dans l'art dramatique.

Au résumé, cette pièce de *circonstance* eut le triomphe d'un excellent *à-propos* : on comprit toutes les allusions, on fit des comparaisons, on en tira toutes sortes de conséquences, elle donna lieu à toutes sortes de bons mots et de belles louanges. Le roi demanda l'auteur et l'honora de grands complimens, dont Boileau jouissait autant que Racine; recueillant avec orgueil les félicitations de la cour, il les reportait à son ami, qui les recevait en toute humilité.

Et le roi disait à Mme de Maintenon : « Savez-vous, madame, que Racine a bien de l'esprit ».

Le lendemain de la représentation d'*Esther*, l'antichambre de l'un des grands appartemens du château se remplit dès le matin d'une foule empressée. Un valet de chambre alla prendre les ordres de Mme de Maintenon et, revenant bientôt, fit entrer tous les premiers venus, en assignant aux autres une heure pour le jour suivant. Parmi les *heureux* se trouva le maréchal d'Albert, qui vit successivement passer avant lui tout ceux qui l'avaient devancé dans l'antichambre. Resté seul avec deux personnes, lorsque l'heure de réception fut écoulée, ils se décidèrent tous trois à inscrire leurs noms sur une liste qu'on alla présenter à Mme de Maintenon, afin de lui demander une exception en leur faveur.

Tandis qu'ils attendaient leur réponse, les candidats s'examinèrent mutuellement, et le maréchal reconnut dans l'un de ses compagnons d'attente l'auteur du succès de la veille, Racine.

— Vous aussi? maréchal, lui dit-il, faire antichambre ici? Mme de Maintenon ne sait donc pas votre retour de Guyenne, ne vous a-t-elle pas vu l'autre soir à la représentation *d'Esther?*

— Je conçois fort bien que je n'aie pas attiré son attention; mais je ne sais pas si elle aime à reconnaître ses anciens amis.

— Je suis garant, dit Racine, du plaisir qu'elle aura à vous revoir; c'est une femme toute exceptionnelle :

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune.

— Mais vous qui me semblez si bien en cour, dites-moi, de grâce, quelle est au juste ici sa position?

— Elle est aussi honorable qu'extraordinaire et tout à fait hors de ligne. Cette femme, du grade de gouvernante des enfans de Mme de Montespan, est parvenue successivement à celui de dame d'honneur de la reine et enfin à celui de *meilleure amie du roi*.

— Est-ce à son esprit ou à sa beauté qu'est dû ce triomphe?

— A l'un avec l'autre. Le plus délicat des hommes, le mieux loué des rois n'eût pas supporté la sagesse sous un aspect désagréable. Mme de Maintenon a su envelopper la vérité dans des *paroles de soie*, pour parler comme la reine de Perse Parisatis.

— C'est donc une conversion qu'elle a voulu faire?

— Chacune de ses vertus crée dans le roi un sentiment. Chaque jour elle plaît davantage en se montrant plus estimable; car rien ne ressemble mieux à la prudence que la sagesse.

— Quelles sont les preuves publiques de la haute faveur dont elle est honorée?

— Il en est mille, et d'assez frappantes. Le roi veut bien du reste qu'on *devine* ce qu'il ne veut pas qu'on proclame : Mignard, qui faisait un portrait de Mme de Maintenon dans le costume de sainte Françoise, lui mit, sur l'avis du roi, un manteau d'hermine, attribut de la royauté. Un bel esprit de la cour vit parfaitement accueillir cette anagramme : *Reine de France*, qu'il prétendait avoir trouvée dans *Françoise d'Aubigné*. Enfin elle est assise près du roi dans le carrosse où sont les princesses de Bourbon et de Conti, ainsi que Monsieur et le Dauphin. Elle reste chez le roi pendant qu'il tient ses conseils.

— Le roi avait pour elle des préventions et tant d'éloignement?

— Elle a eu tout à faire!

— Je lui avais bien prédit un bel avenir.

— Ainsi que tant d'autres sorciers, à ce qu'on dit. Il paraît qu'elle est allée déguisée en femme de chambre avec Mme de Montespan chez *la reine des devineresses*, et que celle-ci recula de surprise en s'écriant : « Encore un peu de temps, et cette femme de chambre sera plus grande dame que sa maîtresse. » L'événement a justifié sa prophétie.

— Peut-être aussi la prophétie aida à l'événement et jeta des semences d'ambition dans l'âme de cette femme déjà si supérieure et si grande avant d'être élevée.

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'on annonça que Mme de Maintenon allait passer un moment dans le salon avant d'entrer chez le roi, qui la demandait. A cette nouvelle, les trois personnages changèrent de contenance : le maréchal se retira à l'écart pour surmonter son trouble, Racine tira de sa poche la dédicace d'*Esther* ; mais le troisième individu (vieillard misérable) se précipita au-devant de Mme de Maintenon, qui traversait une galerie remplie de courtisans ; il fendit cette foule brillante en s'écriant :

— Il y a quarante ans, madame, que je ne vous ai vue, et vous ne pouvez me reconnaître ; mais vous ne pouvez m'avoir entièrement oublié. Vous souvient-il qu'à votre retour des îles vous vous rendiez tous les jeudis à la porte des Jésuites de La Rochelle, où les pères distribuaient de la soupe aux pauvres? Employé à mon tour dans cette distribution, je vous distinguai dans la foule des mendians (je vous rappelle sans crainte un fait que vous écouterez sans rougir). Je fus frappé de la noblesse de votre physionomie; vous ne me parûtes point faite pour un état si vil. J'observai votre embarras à demander l'aumône, et j'en eus pitié.

— C'est donc vous, monsieur, répondit-elle d'un air

cordial et gracieux, c'est donc vous qui, pour m'épargner la honte d'être confondue avec ces misérables, fîtes apporter la soupe chez moi, en me témoignant mille regrets d'être borné à un si modique secours! Vous me sauvâtes doublement la vie en me donnant cette nourriture et en compatissant à ce que je souffrais de la mendier publiquement. Dites, monsieur, que puis-je faire pour acquitter cette dette de reconnaissance, à laquelle quarante années ne font pas de prescription.

— Madame, si vous daignez jeter les yeux sur ce placet, vous y verrez qu'après avoir quitté le collége des Jésuites, je suis devenu maître d'école dans un pauvre village; mais mon faible revenu ne peut suffire aux infirmités que me crée la vieillesse, et toute mon ambition serait une modeste cure. J'espère l'obtenir par votre protection, et je me sais gré d'avoir osé y recourir.

— Je suis bien flattée d'une confiance si honorable pour moi, mais je ne me mêle pas de la nomination aux bénéfices, je ne sais pas si vous êtes propre à remplir les devoirs de curé; mais je sais bien que vous êtes charitable, c'est pourquoi je vous prie, en attendant que je soumette votre demande à des autorités compétentes, de vous contenter d'une bourse de cent pistoles que je veux avoir le plaisir de vous remettre moi-même chaque année. Je désirerais faire davantage, ajouta-t-elle, mais je dois des secours à bien des amis; vous n'êtes pas le seul qui ayez eu pitié de mon enfance.

En ce moment, il se fit une grande sensation dans l'assemblée, le roi entrait en demandant Mme de Maintenon.

— Sire, lui dit-elle, je suis avec mon père nourricier, vous ne serez pas étonné que je vous importune pour des orphelins, car vous connaissez toute mon histoire.

— Je sais trop, madame, combien votre présence doit être précieuse à ceux qui s'adressent à vous, pour les en priver. Achevez de donner vos audiences de ce matin; mais après vos protégés, souvenez-vous de moi, dit-il en souriant.

Il rentra, et Mme de Maintenon fit signe à Racine de la suivre dans un cabinet dont la porte était ouverte; après quelques momens d'entretien, il ressortit, et le maréchal entendit ces mots que lui disait Mme de Maintenon : « Votre fortune devient la mienne, rassurez-vous donc! doutez-vous de mon cœur et de mon crédit ? »

— Je sais, madame, quel est votre crédit, et je sais quelles bontés vous avez pour moi; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente : cette sainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, des humiliations et des sujets de pénitence; elle aura plus de crédit que vous.

Il salua et, passant près du maréchal, lui dit : « Elle a refusé la dédicace d'*Esther* et m'a demandé une nouvelle pièce. Je vous ai annoncé, vous serez content d'elle.

Le maréchal, resté seul, ne s'avançait pas; Mme de Maintenon vint à lui.

— Mon ami, dit-elle, vous avez raison, c'est à moi à faire les avances.

— Ah! madame, s'écria-t-il en baisant la main qu'elle lui tendait, combien je vous félicite; quel changement depuis que je ne vous ai vue!

— Et moi je me félicite de ne pas vous trouver changé, car vous me rapportez toujours la même amitié, n'est-ce pas?

— Le dévouement le plus sincère, l'affection la plus respectueuse m'amènent à vous.

— N'êtes-vous pas fier d'avoir si bien deviné jadis, en m'encourageant à attendre, une belle destinée? En vérité, si ma prospérité a fait quelques envieux, je puis dire aussi qu'elle a fait honneur à bien des gens qui me l'avaient prédite; si je fusse restée obscure, ce n'est pas moi qui en aurais été la plus trompée.

— Vous êtes toujours gaie, ajouta-t-il; mais êtes-vous toujours heureuse?

— J'ai du moins tous les élémens du bonheur! je jouis ici de l'estime générale et d'une considération flatteuse qui ne me touche pas encore autant que la confiance du roi. Les autres femmes voient, je pense, sans envie une position qu'elles ne seraient pas aptes à occuper et qui n'empiète pas sur les leurs. Mon ambition ne saurait se rencontrer avec leurs prétentions; elles ne sont jamais heurtées par moi, ayant un but et des intérêts différens. Nulle rivalité ne trouble et n'entrave ma carrière, je vis sans crainte, sans remords, sans alarmes, et je touche au but de tous mes vœux, à la réalisation de tous mes rêves.

— Mais permettez-moi de vous demander par quel charme, par quelle magie vous avez pu subjuguer et surtout fixer le roi, qui avait pour votre nom même tant d'antipathie!

— Je l'*amuse*.

— Et tout ce que vous pouvez avoir de force et d'énergie dans l'âme, de profondeur dans l'esprit, de sensibilité dans le cœur, tout cela doit se réduire au seul emploi d'*amuser!*

— Mais amuser le roi le moins *amusable* du monde! un homme blasé, un roi gâté, défiant par expérience, expansif par lassitude, et d'un goût si délicat, d'un esprit si élevé qu'il ne pourrait plus prendre le change et se contenter de plaisirs en place de bonheur.

— Je sais que vous avez tout l'honneur d'une conversion, d'une régénération, et que l'homme nouveau est digne de vous.

— Aussi je me suis fait une ennemie de mon ancienne protectrice, Mme de Montespan. Nous sommes brouillées irréconciliablement; il n'y a pas de ma faute, et pourtant elle peut se plaindre de moi, elle peut dire avec vérité : « C'est moi qui l'ai fait connaître au roi; elle devient la favorite et je suis chassée. » Il est vrai aussi que j'ai à répondre : « Ai-je tort d'avoir accepté l'amitié du roi aux conditions que je l'ai fait? Ai-je d'autre tort que celui d'avoir donné de part et d'autre de bons conseils? » Non! je ne me reproche rien et ne crains pas que l'on cite jamais de moi quelque parole dont j'aie à rougir; je m'applaudis d'avoir pris pour règle de ne jamais rien laisser voir à nos meilleurs amis dont ils puissent se prévaloir quand ils ne le seront plus.

— Rien n'est plus édifiant et plus moral que votre histoire, pour ceux qui vous ont connue et appréciée.

— Vous ne vous êtes pas corrigé de vos défauts, vous me flattez toujours!

— Changeons d'entretien. Dites-moi s'il est vrai que Mme des Ursins désire retourner en Espagne?

— Elle prétend que le roi et la reine ne peuvent régner sans elle! Elle ira encore trôner, si cela lui fait plaisir, mais elle n'entend pas ses véritables intérêts. Mme des Ursins a mille choses pour elle : de l'esprit, de la grâce, de l'ambition; elle ose beaucoup. C'est tout ce qu'il faut pour une fortune brillante, mais non pour une fortune solide; elle a plus d'esprit que de bon sens, et je crains pour elle quelque disgrâce encore plus éclatante que sa prospérité.

— Vous devez être heureuse de tout le bien que vous causez; le roi a fait de plus grandes choses que les Invalides et Saint-Cyr, mais pas de meilleures.

— Saint-Cyr! oh! vous touchez la corde sensible! Saint-Cyr, c'est mon unique passion! Souvent j'y arrive à six heures du matin pour être au lever de mes filles : je les peigne, je les prêche, je les fais jouer ou étudier, je professe ou sermone, je suis dans mon élément! C'est là que je trouve le bonheur de ma vie, là que je veux mourir. Mon dernier vœu sera pour que cet établissement se perpétue à jamais!

— Malgré le charme de vous entendre, je ne veux pas abuser de votre temps, il est trop précieux.

— Il ne m'appartient pas; mais cependant promettez, mon ami, que vous viendrez souvent nous rappeler nos entretiens de cellule. Voyez-en le témoin, dit-elle en désignant un grand crucifix, il est toujours là.

— Ne rentrons pas dans les souvenirs, j'y resterais, et le roi vous attend.

— Oui, je vais le rejoindre. Mon ami, dit-elle d'un ton grave et attendri, mon *seul ami*, je vous le dis : on me jugera mal peut-être, ma conscience m'en console; mais je tiens encore plus à l'opinion de mes amis qu'à celle de la postérité, et je veux vous expliquer mon sort en vous révélant mon cœur! Mon seul secret pour attacher le roi fut un sentiment pur et dévoué, et ma position assujettissante me serait insupportable si cette affection vive et profonde n'en adoucissait le joug! J'aime assez pour être heureuse, et au milieu de cette foule qui gravite autour de moi et que je fais mouvoir par des ressorts invisibles pour l'intérêt ou le plaisir de mon *seigneur et maître*, je ne vois, ne connais, n'aime que lui seul!.... Le monde pour moi, c'est lui!

§ III.

Cet amour d'ange, ce dévouement sublime ne se démentit pas un instant. Après de longues années d'épreuves de tout genre, Mme de Maintenon se trouve au sommet du calvaire qu'elle avait gravi pour rendre moins lourde la croix de celui qui, maintenant, accablé de douleurs, attend la mort avec une résignation inspirée par l'ange consolateur de son agonie.

Un médecin s'approche du malade, l'examine et se retourne vers les assistans d'un air consterné.

Des sanglots éclatent de toutes parts.

— *M'aviez-vous cru immortel?* murmure le grand roi; et faisant signe au dauphin de s'approcher, il dit : « Mon enfant, vous allez être un grand roi; soyez toujours un bon chrétien. J'ai trop aimé la guerre; ne suivez pas mon exemple.... Faites honorer Dieu par vos sujets; suivez toujours les conseils les plus modérés.... Diminuez les impôts; faites tout le bien que je suis assez malheureux pour n'avoir pu faire! »

Élevant ses mains, il lui donna sa bénédiction royale et paternelle.

— Allez, dit-il aux assistans, je sens que je m'attendris et vous attendris aussi; adieu! Souvenez-vous de moi; mais éloignez-vous.

Et quand il ne resta plus près du lit qu'une femme qui pleurait, il lui tendit la main et, l'attirant à lui, il sentit les larmes venir à ses yeux :

— *Je ne regrette que vous*, lui dit-il; je ne vous ai pas rendue heureuse, mais tous les sentimens d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai eus pour vous..... Après moi, qu'allez-vous devenir? Vous n'avez rien?

— Ah? sire, s'écria-t-elle, ne pensez pas à moi, je ne suis rien.

Il se pencha pour observer si on ne le voyait pas pleurer :

— Mais, reprit-il, personne ne sera surpris que je m'attendrisse avec vous, mon amie; vous avez embelli mon existence et vous adoucissez ma mort. Je vous remercie du bien que vous m'avez fait, du changement que vous avez opéré dans mon âme et dont je vais recueillir la récompense; vous seule m'avez initié à des jouissances pures et délicates qui parvinrent à satisfaire enfin les insatiables besoins de mon cœur. Votre image noble et chaste, interposée entre moi et les frivoles objets de mes coupables amours, en éclipsait tous les charmes, en neutralisait tous les dangers. Je n'étais plus touché que des choses qui m'offraient quelque trait de ressemblance avec vous, chez laquelle pour moi se trouvent réunies toutes les perfections. Mais ce que je ne rencontrai nulle autre part, ce fut cette délicatesse, cette énergie, cette solidité d'affection, cette sagesse de conseil, enfin cette résistance qui fut l'un de vos plus grands moyens de séduction. Après avoir connu tant d'astuce, d'égoïsme, de frivolité dans les femmes, je disais en pensant à vous : « *Quelle différence!* » Ah! je fus aimé deux fois dans ma longue vie — et par deux saintes! Sœur Louise de la Miséricorde, prie pour moi dans le ciel; vous prierez pour moi sur la terre!

— Sire, ma position fut toujours exceptionnelle, comme mon dévouement fut exclusif; mais vous m'avez faite trop heureuse.

— J'avais tant à réparer! — Mes premiers dédains, mes injustes préventions. Ah! l'un de mes plus touchans souvenirs, c'est celui de votre attachement, plus tendre que celui du cœur maternel, pour les enfans que vous m'avez élevés! Ma reconnaissance vous valut mon estime; mon estime vous gagna mon cœur.

En achevant ces paroles, il retomba épuisé, et tous les assistans se rapprochèrent par inquiétude, puis s'éloignèrent par respect pour le sommeil dont on vit le roi goûter la passagère influence. Il ne resta auprès de Mme de Maintenon, éplorée, que deux personnes : le maréchal d'Albret et la princesse des Ursins; celle-ci, les yeux sombres et le front contracté par les soucis, lui disait avec amertume :

— Croyez-en la princesse des Ursins, plus que reine en Espagne et fugitive proscrite en France; il est des maux plus cruels que vos peines; des pertes plus funestes que les vôtres.

Mme de Maintenon ne put répondre qu'en élevant ses yeux au ciel.

— Ce langage vous fait souffrir, dit doucement le maréchal d'Albret, il est d'une femme plus fière que sensible, et la mort du roi d'Espagne l'eût moins affectée que sa disgrâce; moi, je vous comprends et ne puis que pleurer avec vous.

— Toujours mon *seul ami!*

— Qu'on appelle le duc d'Orléans, fit le roi d'un ton de voix élevée : « Mon neveu, dit avec fermeté Louis XIV, je vous recommande Mme de Maintenon; vous savez les sentimens que j'ai eus pour elle; elle ne m'a jamais donné que de bons conseils; je me repens de ne pas les avoir tous suivis; elle m'a été utile en tout, et principalement pour revenir à Dieu.... Faites tout ce qu'elle vous demandera. »

Le duc d'Orléans s'inclina avec respect.

Une faiblesse subite affaissa tout à coup le roi sur son lit mortuaire : on le crut sans connaissance, et quand il rouvrit péniblement les yeux, le grand roi ne vit plus auprès de lui que la femme qui pleurait comme Marie auprès de l'Homme-Dieu sur la croix :

— Il faut, dit-il faiblement, que vous ayez bien du courage et de l'attachement pour rester si longtemps! Retirez-vous; j'espère que tout finira bientôt!... A revoir! dans l'éternité!

Un instant après tout était fini comme il disait.

Le duc d'Orléans s'avança et fit demander à Mme de Maintenon quels étaient ses ordres et ce qu'elle désirait.

— Il ne me faut plus qu'un tombeau, dit-elle..... Saint-Cyr me reste!

Mlle Félicie de PELET DE NARBONNE.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

L'ATELIER DE DANTAN JEUNE.

L'autre jour, nous avons gravi ensemble les quatre étages de l'hôtel de la place Vendôme au bout desquels se trouve le somptueux atelier de Biard. Je vous ai montré ses tableaux, je vous ai décrit les curiosités rassemblées dans cette élégante demeure. D'abord je vous ai raconté l'histoire de ses divers habitans, surtout de Mouniss, ce singe sentimental dont la peau bourrée figure maintenant dans la collection des curiosités du peintre. Aujourd'hui ce ne sera ni le quartier de la place Vendôme ni l'atelier d'un peintre que nous visiterons. Donnez-moi le bras, venez, accompagnez-moi dans ce nouveau quartier, vers lequel semble se porter la population parisienne aux dépens du faubourg Saint-Germain. Nous voici dans la Chaussée-d'Antin, à l'entrée de la Nouvelle-Athènes, en plein milieu de la rue Saint-Lazare, qui, semblable à un immense serpent, montre sa tête au bas de la rue des Martyrs et termine les derniers replis de sa queue gigantesque au bas de la montagne de la rue du Rocher. Arrêtons-nous devant le square élégant couronné du n° 40, et dont le portique, de construction anglaise, laisse voir à travers ses galeries une vaste cour suivie d'une cour plus vaste encore. C'est là que des poëtes, des musiciens, des peintres, des statuaires, des journalistes, sont venus établir leur nid et forment une sorte de république artistique; — république toutefois sans émeute, sans agitation et sans conspiration. Zimmermann, le plus célèbre de nos professeurs de piano; Zimmermann, dont les salons rassemblent chaque hiver l'élite de tout ce que Paris renferme de célèbre; Zimmermann est en quelque sorte l'aldermann de cette cité. Puis Léon Fleury, ce paysagiste naïf et coloriste, qui sait donner tant de charmes aux scènes champêtres qui se reproduisent sous son pinceau. Puis Sebron, qui, jeune garçon, exécutait les plus belles toiles du Diorama, et qui, devenu homme, s'est placé à la tête de nos peintres d'intérieurs; puis Batta le violoncelliste; puis Joseph d'Ortigue, spirituel journaliste qui, notez bien ceci, est un savant musicien; puis bien d'autres encore, tous célèbres, tous joyeux, tous marqués du sceau divin de l'art!

Deux fois par mois, Zimmermann reçoit le soir dans son salon ses amis du square; tous les jours ces mêmes amis viennent ensemble ou isolément flâner dans un atelier au rez-de-chaussée de la première cour et qui s'ouvre sur un escalier soigneusement frotté, précédé d'un corridor quelque peu noir. Vous tirez la sonnette, vous tournez le bouton, et pour peu que vous soyez en compagnie d'un ami du logis, de moi par exemple, vous entrez sans façon dans un petit atelier qui se trouve à gauche. C'est une pièce toute couverte de dessins et de tableaux d'artistes célèbres, au fond de laquelle, devant un chevalet de statuaire, se trouve un jeune homme l'ébauchoir à la main et qui pétrit de la glaise avec une facilité merveilleuse. Les traits de ce jeune homme, qui compte trente-deux ans tout au plus, présentent d'abord une expression de candeur et de bonhommie à laquelle il faut bien se garder de croire, car sa bouche, fine, moqueuse, et qui ne manque même pas d'un peu de dédain, son regard vif et pénétrant, son front, sur lequel Gall eût sans hésiter reconnu le caractère de la causticité et de la forme, démentirait bien vite votre première opinion. Ce statuaire est Dantan jeune. C'est lui qui a produit cette immense quantité de bustes, de groupes, de statuettes et de caricatures que vous voyez là, de toutes parts, et dont les murs se blanchissent pour ainsi dire, montrant toutes les faces du talent le plus mobile et le plus multiple!

Et pour commencer par les groupes, voyez quelle hauteur de talent! quelle verve comique! quelle observation fine et juste on reconnaît dans ce dentiste affairé qui opère sur un malheureux boulanger accouru chez lui demi-nu pour se soustraire à l'effroyable douleur qui le géhenne. Le pauvre diable, suspendu à l'instrument de torture, raidit les bras, se tord sur son fauteuil comme un serpent blessé, pousse des hurlemens de bête fauve, se démène et s'agite. L'opérateur au contraire, ses lunettes sur le nez, les manches retroussées jusqu'aux coudes, fait son opération paisiblement, sans s'inquiéter, sans s'étonner, avec le plus grand sang-froid du monde, et se disant sans doute comme Odry dans cette sublime bêtise que l'on appelle les *Saltimbanques* : « *J'arrache les dents sans mal et* SANS DOULEUR, *car je n'éprouve, moi, ni mal ni douleur*. Jamais bourreau ne se montra plus indifférent à la souffrance d'autrui que ce petit homme, court, rablé, trapu, à chevelure crêpue comme une tête de nègre et maniant la clé du dentiste avec l'invariable indifférence du *justum et tenacem propositi virum* d'Horace. Les ruines du monde le frapperaient

impavidum et sans lui faire quitter la dent qu'il étreint.

Examinez encore ces juges. Quelle effrayante vérité! et comme tous ceux qui par malheur se sont approchés d'un tribunal peuvent dire en face de ce trio de dormeurs, cela n'est que trop juste! L'un dort enveloppé dans les replis de ses larges manches; le second couvre de sa main un



Dantan jeune.

petit front étroit; celui-ci montre un crâne nu, pauvre, pointu, plein d'orgueil et de bêtise. Et sur la table de ces honnêtes jugeurs, s'étalent trois tableaux : d'abord un voleur qui assassine en plein jour; viennent dans un second tableau les circonstances atténuantes ; puis, dans le troisième, le brigand, remis en liberté, se promène paisiblement la canne à la main. Que serait-ce, bon Dieu, si Dantan s'en était pris à la justice civile? Je lui souhaite un bon petit procès pour qu'il ait à nous caricaturer des avocats bavards et vaniteux, des avoués fripons et bêtes et des juges qui dépassent Brid'Oison en bon sens à rebours. Je lui souhaite des juges qui entendent peu ou prou à la

question ; des juges au mois de juillet, quand il fait chaud, que le sommeil est bon à l'heure de midi et que les avocats sont soporifiques ! des avocats à larges manches et à large bouche ! des avocats au fausset aigu, au parler oiseux et à la période boiteuse et vide !



Les juges.

Laissons-là toutes ces choses qui sentent la mauvaise odeur des tribunaux et approchez-vous de cette table. Voyez-vous ce vieux homme avec des coquilles de noix pour yeux. Une large cravate entoure son cou de plis tels que les incroyables en avaient sous le directoire ; ses ailes de papillon s'attachent à ses épaules, et il jette ses petites grosses jambes de manière à former un immense entrechat. Cet homme à grosse tête, c'est le dernier danseur célèbre qui, grâce à Dieu, aura joui des faveurs de la popularité, c'est le *diou de la danse*, c'est Vestris enfin ; le grand Vestris qui, après avoir été le plus célèbre danseur de son temps, est encore aujourd'hui l'un des meilleurs professeurs de danse de l'époque. C'est sous sa direction que *travaille* Mlle Fanny Essler. La famille de Vestris est une antique gloire de l'Opéra. Elle est originaire de Florence. Le plus connu, celui de Dantan, est né dans les coulisses de l'Opéra, en 1760. On l'appelait Vestris II. Son père, lors de ses débuts, s'avança avec lui jusqu'à la rampe en riche costume de cour et l'épée au côté. Après avoir fait au public une superbe allocution sur la sublimité de son art et les nobles espérances que donnait son auguste rejeton, il se tourna vers le jeune débutant et lui dit :

« Allons, mon fils, montrez votre talent, votre père vous regarde. »

Moins grand, mais plus vigoureusement constitué que son père, Vestris II créa le demi-caractère dans lequel il n'a pas été égalé. Aussi le grand Vestris disait-il de lui :

« Il resterait touzours en l'air s'il ne craignait pas d'houmilier ses camarades. »

Il répondit à quelqu'un qui lui disait que son fils irait plus loin que lui :

« Ze le crois bien, ze n'ai pas eu comme loui un Vestris pour maître. »

Lorsqu'en 1779, son fils, ayant refusé de le doubler dans un des ballets d'*Armide*, reçut l'ordre de se rendre au Fort-l'Évêque :

« Voilà le plus beau zour de votre vie, lui dit le grand Vestris, prenez mon carrosse et demandez la chambre de mon ami le roi de Pologne ; ze paierai tout. »

Ce fils chéri causa pourtant des chagrins à son père par ses folles dépenses et par ses dettes. Au retour d'un voyage fructueux à Londres, Auguste ayant refusé itérativement de danser devant la reine et le comte de Haga (Gustave III, roi de Suède), parce qu'il avait mal au pied, l'ordre d'envoyer le jeune danseur à la Force répandit la consternation parmi les Vestris :

« Hélas ! s'écria douloureusement le dieu de la danse, c'est la première brouillerie de notre maison avec la famille de Bourbon ! »

Voici maintenant Arnal, ce drôle de corps du Vaudeville, Arnal, délicieux bouffon, qu'il ne faut pourtant guère voir que deux ou trois fois l'année, car sa monotonie finit par fatiguer. Et notez que je ne vous cite là que deux des sept ou huit cents figurines comiques qui se lèvent, qui se tordent, qui se penchent sur les dressoirs de l'atelier de Dantan ; depuis l'architecte de l'obélisque du Luxor, M. Lebas, jusqu'à Odry ; depuis le roi d'Angleterre jusqu'à Levassor ; depuis M. Orfila jusqu'à Alcide Tousez.

Voici comment se révéla chez le jeune statuaire ce singulier talent de caricaturiste :

Il y a sept ou huit années, Dantan, joyeux élève d'un atelier, s'avisa, dans un moment de folle joie, de reproduire en plâtre la figure grotesque d'un de ses camarades, de *Ducornet*, privé de bras, et qui peignait avec les pieds ; on rit pendant trois jours de ce portrait en relief, puis on l'oublia, et quelque temps après Dantan partit pour Rome.

Un beau jour, fatigué d'étudier l'antique, il rentra chez lui, triste et découragé sans motif, comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui suivent la rude carrière des arts. A cette tristesse bientôt se joignit la douleur de l'absence. Le souvenir de la patrie, les douces joies de la famille et de la jeunesse, la folle gaîté de l'atelier vinrent tournoyer devant son imagination, et parmi elles la figure de Ducornet, oubliée depuis si longtemps. Il sourit à ce souvenir, prit de la terre et modela cette terre dans ses doigts... Une heure après, il présentait à ses camarades de Rome, étonnés et ravis, une caricature en relief.

Tous ces jeunes gens, l'élite de nos artistes, attachèrent à cet essai une importance dont s'étonna beaucoup Dantan lui-même. Dès lors, sans négliger la partie sérieuse de la statuaire, il continua à étudier le portrait sous sa face comique, et bientôt chacun dans Rome se disputait les épreuves d'une *charge* d'Horace Vernet en robe de chambre et du vieux Carle, hanté sur un cou de cheval.

Quelques-unes de ces épreuves arrivèrent en France, où elles obtinrent un succès prodigieux ; si bien que Dantan, à son retour de Rome, trouva une source de réputation et de fortune dans ce qu'il ne traitait encore que de plaisanterie sans conséquence.

Jusqu'à présent, Dantan a fait environ deux cents charges en relief ; elles sont déposées autour de son atelier sur des gradins, et au milieu sur une grande table drapée d'un tapis de serge verte.

Dantan n'a adopté aucun ordre pour les classer, et ce pêle-mêle de figures fantastiques présente un aspect des plus originaux, comme je vous le disais tout à l'heure.

Si Dantan n'a point classé ses caricatures dans son atelier, je vais, moi, le faire pour vous en parler, car toutes n'ont point la même portée et le même sérieux. Oui, sérieux ; ainsi la plupart des charges qu'il a faites à Londres sont des portraits ; — de véritables portraits, animés ; justes et sans exagération : témoin O'Connel, debout, le bras étendu, le poing serré. Que sa tête est belle et noble ! comme voilà bien le tribun du peuple, ardent, impétueux, sans frein ! A côté de lui s'endort Cobbett, Cobbett, qui se réveillera tout à coup, jettera quelques paroles à la tribune, et viendra se rendormir sur son banc, insoucieux en apparence de tout ce qui se dit autour de lui. Dans la classe des figures sérieusement et profondément traitées, il faut citer encore l'évêque d'Ereford ; le roi d'Angleterre, à la marche embarrassée, une loge où se trouvent réunis divers personnages à l'un des fils du roi (1). Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la mémoire*, lord Brougham avec les ducs de Glocester et de Cumberland établissent la transition du sérieux au comique, et enfin ce comique est versé à pleines mains sur lord Wellington, lord Seyton, le marquis de Claricarde, lord Grey, lord Eldon, le comte d'Orsay, le restaurateur Dubourg, Zuchelli, l'acteur Liston, le directeur Laurent, Dragonnetti, Laporte et le banquier Rotschild, qui nage sur l'or et s'y vautre avec une joie effrayante.

Quant aux caricatures françaises, chacun les connaît ; chacun nomme à haute voix, devant la foule qui s'amasse sous les fenêtres de Susse, les personnages *chargés* par Dantan. Il y a toujours, parmi ces empressés spectateurs d'un spectacle gratis, un cicerone que l'on écoute avec attention et qui dit avec emphase :

« Voici Alexandre Dumas, Victor Hugo et Jaime le vaudevilliste, c'est l'auteur du *Marquis de Brunoy*, et, ce qui vaut mieux encore, du *Chevreuil*. Le petit nain si drôle avec ses ailes de papillon, c'est Paul Foucher, dont on joue les *Nouvelles* au Vaudeville, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu et à la Gaîté. Le rat à tête humaine, c'est le peintre Lepaule ; Carle Vernet est ce cou de cheval à face d'homme qu'on voit à côté d'une figure en pied d'Horace Vernet et d'un petit buste du même. A côté se dressent Mauzaisse, Duponchel, Duval-Lecamus, Charlet, Ulrich le paysagiste, qui s'enveloppe de ses deux ailes d'oiseau de proie, Boiveau le médecin, Tessier, Léon Pillet, Mousset du *Courrier français*, Remond, Gauguin, Demion, Saint-Ange Moulin, Depinay, Cottrau, Richard, Holm et M. Chodron ; ce dernier, fils du doyen des notaires de Paris. »

Le cicérone, qui décrit depuis un quart d'heure, n'a point tout nommé : il lui reste à parler de Cicéri, d'Anténor Joly, directeur du *Vert-Vert*, de Rossini, de Bertini, de Zimmermann, de Bériot, de Paganini, de Panseron et d'Habeneck, cet habile chef d'orchestre de l'Opéra. Il aurait dû évoquer encore les noms de Plantade, le chanteur populaire ; de Litz, qui se crispe devant un piano ; de Cambon, de Caraffa, de Gide, d'Halévy, des deux Fétis et de Castil-Blaze, que vous verrez à la fin de cet article, à cheval sur *Rossini*.

Les autres victimes volontaires et joyeuses de Dantan sont Garaudet, Beer et Fessy, Berlioz, Castil-Blaze, Adam, Berton, Perrot, Ferri le chanteur, Monpou, Lablache, Santini, Martin, Dabadie, Ponchard, Rubini, Ivanhof, Ligier, Arnal, Perlet, Frédérick-Lemaître, Serres, Odry, Vernet, Bouffé, le physicien Comte avec son œil étrange ; Dufresne, le cornet à piston ; l'ex-danseur Vestris, Garnerey, Chollet, Maurisset Nourrit et Levasseur ont deux fois exercé la verve de Dantan ; il en a d'abord publié les statuettes, puis un petit groupe admirable de verve et qui représente *Robert* et *Bertram* à la fin de l'opéra de Meyerbeer.

Balzac a deux fois aussi comparu devant la folle imagination et la mordante moquerie de Dantan.

Un groupe de deux personnages unis comme les frères Siamois a beaucoup exercé la curiosité publique ; l'un a l'air affairé, porte un énorme trousseau de clés et traîne après lui le théâtre des Italiens et Rossini ; l'autre se contente de se servir de son lorgnon avec une coquetterie surannée. Ce sont les deux directeurs de la troupe italienne, MM. Robert et ce pauvre Severini, mort si cruellement dans l'incendie de son théâtre.

Il reste à parler d'un petit groupe où Lemonnier, Thénard et Féréol, accolés ensemble, symbolisent l'Opéra-Comique. Citons encore les célébrités de contredanse, Musard, Masson, Collinet et Tolbecque.

(1) Lord Adolphe Fitz-Clarence. Les autres sont lord Seyton, lord Allen et George Homwell.

Deux ou trois caricatures sont restées inédites, car Dantan ne livre à la publicité que les victimes qui s'y prêtent de bonne grâce. Parmi ces caricatures, il faut citer celle d'un chanteur de salon, celle de M. Véron, où l'artiste est peut-être un peu trop sorti des bornes des convenances, et enfin celle du docteur Lescot, habile lithotriteur auquel Rossini et Franconi, ces deux extrémités de l'art, doivent leur guérison d'une maladie douloureuse.

A voir toutes ces folles billevesées d'une imagination dévergondée et rieuse, on ne soupçonnerait point Dantan de pouvoir étudier et reproduire sérieusement les traits d'un artiste célèbre ou d'une jolie femme; il a cependant prouvé le contraire par les bustes en petit de Rossini, de Paganini, d'Horace Vernet, de Chérubini, d'Auber, de Boëldieu, de Berton, de Meyerbeer, de Casimir Delavigne, de Victor Hugo, d'Hérold, de Scribe, de Castil-Blaze, du prince de Talleyrand, de Joseph Napoléon, de Rubini, de Tamburini, ds Lablache, de Caraffa, de Julie Grisi, de Léontine Volnys, de la belle princesse Bellajoioso, de Brascassat, ce grand peintre d'animaux, et enfin de Mlle Rachel, ce diamant de la Comédie-Française.

Enfin Dantan a fait sa propre charge.

Vous comprenez que Daguerre, ce grand inventeur qui a fait de la lumière un peintre habile et fidèle, n'a point été oublié dans cette galerie. Je ne puis mieux terminer ma notice sur Dantan, qu'en donnant ici une note sur la découverte de ce grand artiste, rendue publique par M. Arago.

S. Henry BERTHOUD.

DIVULGATION DU PROCÉDÉ DE M. DAGUERRE

POUR FIXER LES OBJETS DE LA CHAMBRE OBSCURE.

M. Niepce, au lieu d'une feuille de papier enduite de nitrate d'argent, dont s'étaient servi les expérimentateurs qui l'avaient précédé, employa du bitume de Judée dissous dans de l'huile de lavande, formant un vernis qu'il appliqua sur une plaque métallique. En soumettant cette plaque à l'action du feu, l'huile de lavande se dissipait et il ne restait plus qu'une poussière blanchâtre adhérente au métal. La plaque ainsi disposée, appliquée au foyer de la chambre obscure, présentait, quand on la retirait, une image, mais confuse et peu visible. Il imagina cependant qu'il y avait en réalité sur la plaque quelque chose de plus que ce qu'on voyait, et il se mit à chercher une substance propre à faire ressortir ce qu'on ne voyait pas. Le premier procédé qu'il trouva pour atteindre ce but fut un mélange d'huile de lavande et d'huile de pétrole. Il obtint en effet un résultat, mais peu satisfaisant encore. Pour corriger ce que ce procédé avait de défectueux, il imagina un mélange de sulfure de potasse et d'iode. Il obtint ainsi une image moins imparfaite, mais qui laissait encore beaucoup à désirer. Ainsi l'image restait toujours peu apparente et était fort longue à se former. Pour la fixer, il lavait sa plaque, ce qui lui faisait perdre sa sensibilité. Parvenu à ce point, M. Niepce ne croyait sa découverte propre seulement qu'à reproduire les gravures.

A la même époque, M. Daguerre, sans connaître M. Niepce, marchait vers le même but que lui, mais par une autre voie : l'emploi d'une action phosphorescente. Mis en relation, ils s'associèrent et tout d'abord M. Daguerre apporta des améliorations importantes à la découverte de M. Niepce. Au bitume de Judée, dont se servait celui-ci, il substitua l'huile de lavande distillée, et pour la rendre liquide et plus régulièrement applicable, il la fit dissoudre dans de l'éther. M. Niepce introduisit sa planche dans le liquide composé d'huile de lavande et d'huile de pétrole, ce qui avait de nombreux inconvéniens. M. Daguerre pensa qu'en exposant la plaque non pas à un liquide, mais à une vapeur formée d'une huile essentielle quelconque, ces inconvéniens disparaîtraient, et qu'on pourrait ainsi obtenir des demi-teintes, ce qu'on avait vainement cherché jusque-là. Enfin, il fallait trouver une substance qui rendît l'opération beaucoup plus prompte. C'est ce que M. Daguerre parvint à découvrir après de longues et minutieuses recherches, et ce qui constitue la base de son procédé actuel, que nous allons enfin décrire aussi fidèlement que nous le permettront des notes prises à la hâte pendant l'improvisation de M. Arago.

Le procédé de M. Daguerre se compose de plusieurs opérations et nécessite l'emploi de divers appareils.

On prend d'abord une plaque de cuivre, plaquée d'argent, décapée avec un grand soin avec de l'acide nitrique étendu d'eau. On expose cette plaque ainsi préparée à la vapeur de l'iode qui se forme dans un appareil construit à cet effet. Cette vapeur forme sur la plaque une pellicule d'une ténuité extrême, appréciée par MM. Dumas et Pelouse à un millionième de millimètre d'épaisseur. C'est cette pellicule qui se trouve être d'une sensibilité extrême lorsqu'elle est soumise à l'action de la lumière. Il importe, dans cette première opération, que la vapeur d'iode forme une couche de la même épaisseur dans toute l'étendue de la plaque. Pour arriver à ce résultat, il suffira d'encadrer la plaque d'une bordure de petites languettes découpées dans le métal même, recourbées et retenues par une rangée uniforme de clous. L'iode, qui produit la vapeur, se trouve contenu au fond de de l'appareil dans une capsule recouverte d'une gaze métallique. Il faut avoir grand soin, pendant cette première opération, de ne pas agiter l'appareil, sans cela tout serait manqué. La plaque se couvre plus ou moins, suivant le temps qu'on la laisse exposée à l'action de l'iode. Mais pour savoir le moment où elle se trouve l'être suffisamment, on regarde au moyen d'une lumière, car on opère dans l'obscurité. Si la plaque commence à jaunir, c'est un signe infaillible que la préparation est complète.

Cela fait, on sort la plaque de l'appareil, en prenant avant tout la précaution de la soustraire à l'action de la lumière, qui dans un dixième de seconde l'altérerait. Pour cela, M. Daguerre a imaginé un petit appareil accessoire qui se compose de deux portes en bois qui se ferment hermétiquement sur la plaque. C'est, renfermée dans cet appareil accessoire que la plaque est transportée dans la chambre noire, au foyer de laquelle elle est placée. Par un mécanisme fort ingénieux, les deux planches qui enveloppent la plaque ne s'ouvrent que lorsqu'elle est fixée dans la chambre noire. La lumière et l'objet éclairé sont projetés sur la pellicule formée sur la plaque par la vapeur d'iode, et au bout de trois minutes au moins et de dix à douze minutes au plus, selon l'intensité de l'action solaire, cette seconde opération est terminée. Alors on retire la plaque, en ayant toujours soin de refermer les deux planches destinées à la préserver de l'action de la lumière intérieure. Quoique formée déjà, l'image serait invisible si on regardait la planche, car l'impression, bien que réelle, ne laisse encore aucune trace.

Ici commence la troisième opération, qui, comme la première, doit être faite dans l'obscurité, et qui est destinée à faire ressortir l'image invisible empreinte sur la plaque pendant son séjour dans la chambre noire. Pour arriver à ce résultat, on reporte, toujours à l'aide du petit appareil accessoire, la planche de métal sur un autre appareil principal, où elle est exposée à la vapeur du mercure, formée là à peu près comme nous avons dit que se formait ailleurs la vapeur de l'iode. Mais ici, il faut avoir la précaution de pencher la plaque sous un angle de 45 degrés environ, pour lui faire recevoir la vapeur du mercure : si la plaque était tenue horizontalement, l'image viendrait mal. A l'aide d'une bougie, on peut voir pendant cette opération le mercure agir comme un peintre habile.

Il attaque fortement les parties que la lumière a fortement frappées; faiblement celles sur lesquelles elle n'a fait que glisser et il laisse intactes les parties qu'elle n'a pas touchées. C'est ainsi que l'image ressort et que se forment les vigueurs, les demi-teintes et les clairs. Pour cette troisième expérience, une chaleur de soixante degrés est suffisante, et la température du mercure est indiquée par une échelle barométrique placée à l'extérieur de l'appareil et éclairée par une petite lampe. Lorsque l'échelle barométrique marque moins de soixante degrés, on retire la plaque pour la soumettre à la dernière opération.

Cette opération qui a pour but de fixer l'image est la plus simple de toutes et consiste à plonger rapidement la plaque dans l'hypo-sulfite de soude et à la laver ensuite à grande eau à l'eau distillée. Tout alors est terminé.

Mlle RACHEL.

M. BRASCASSAT.

Bustes par Dantan.

VESTRIS.

M. CASTIL BLAZE.

ARNAL.

Charges par Dantan.

LE CANUT. — HISTOIRE LYONNAISE.



A CLAUDIUS JACQUAND.

Laissez-moi placer, mon ami, en tête de l'histoire d'un Lyonnais célèbre, le nom d'un peintre qui, par son talent, ajoute tant de splendeur à la gloire artistique de Lyon. D'ailleurs, cette histoire, c'est vous et Biard qui me l'avez contée le soir, dans votre atelier, après nos rudes travaux du jour et tandis que nous demandions aux douces jaseries de l'amitié quelque relâche de la vie laborieuse et sévère des arts. Douce fraternité, confiance sainte et charmante, sans laquelle le découragement et la tristesse plisseraient toujours nos fronts que l'on croit pourtant, hélas! radieux de joie, parce qu'ils brillent peut-être de quelque renommée! — Comme si la renommée était le bonheur!

Par une soirée d'automne de l'année 1802, trois ouvriers de Lyon buvaient attablés dans un cabaret de la rue Mercière. A leur costume singulier, à la lenteur traînarde de leur accent, il était aisé de les reconnaître pour des tisserands en soie. En effet, leurs chapeaux à trois cornes, leurs habits de velours, leurs bas chinés entés sur une culotte courte eussent désigné des canuts, quand bien même les proportions rabougries de leurs membres grêles, leurs jambes arquées et toute leur chétive personne n'en eussent point déjà témoigné hautement.

Les trois canuts étaient à leur troisième bouteille de cidre, et leurs têtes commençaient à s'échauffer car ils étaient pauvres et par conséquent ils avaient peu l'habitude de boire, quand ils virent passer dans la rue un homme d'une cinquantaine d'années environ, revêtu comme eux du costume sacramentel des ouvriers lyonnais. Cet homme marchait la tête baissée et paraissait absorbé par une préoccupation profonde.

— Oh hé, père Joseph! cria l'un des buveurs en frappant du doigt sur une vitre de la fenêtre : oh hé! ne voulez-vous pas vous rafraîchir d'un verre.

Joseph avait d'abord continué son chemin sans entendre; mais à un second appel il s'arrêta, tourna la tête, aperçut les trois canuts et les salua de la main.

— Merci, messieurs, leur dit-il, je n'ai pas soif; il commence à se faire tard et ma femme m'attend.

— Pardieu, répliqua celui qui l'avait appelé, il ne sera pas dit, compère, qu'une fois en votre vie vous n'ayez pas fait la débauche de rentrer chez vous après sept heures du soir et de boire un verre de cidre hors de vos repas.

Il sortit du cabaret, prit son ami par le bras, et avec une joyeuse et bienveillante violence, l'entraîna devant la table où se trouvaient les deux autres canuts. Là on lui mit un verre à la main, on lui servit une rasade, on proposa la santé de sa femme, et il fallut bien, bon gré malgré, qu'il répondît à cette politesse et qu'il fît raison à ses amis. Bref, à force de ruse, d'instance et pour ainsi dire de persécution. les trois canuts parvinrent à lui faire vider trois

verres de cidre coup sur coup. La tête du bonhomme s'en échauffa : moins timide, moins circonspect, il sembla que sa langue se dénouait, et il s'associa aux rêves de richesse et de fortune que formaient les ouvriers. Les uns auraient voulu un métier qui travaillât tout seul. Les autres convoitaient une jolie petite ferme au soleil et sur le bord de l'eau. Ceux-ci voulaient douze cents livres de rentes bien assurées. Les plus ambitieux ne se seraient contentés que d'une bonne maison dans un quartier populeux, chèrement louée et dont le rapport leur aurait permis de ne jamais rien faire et de se promener, du matin au soir, la canne à la main. Car telles étaient les fatigues du métier de ces pauvres tisserands en soie qu'ils ne pouvaient inventer de plus grand et de plus complet bonheur que de se soustraire à une pareille vie de lassitude et de torture.

— Et pour réaliser tous ces beaux châteaux en Espagne, ajouta l'un des causeurs, il ne faudrait pourtant que trouver le moyen de fabriquer des filets à la mécanique, partir pour l'Angleterre et recevoir les cinquante mille francs que la Société de Londres propose à l'inventeur de ce procédé. Toi qui es mécanicien, Joseph, tu devrais bien faire cette découverte-là.

Joseph releva la tête et attacha sur celui qui l'interpellait deux petits yeux vifs, pétillans et tout à coup éveillés comme par magie.

— De quoi s'agit-il et que demande la Société de Londres pour ses cinquante mille francs? fit-il.

— Tiens, voici un journal qui reproduit la traduction du programme publié par les feuilles anglaises.

Il saisit le journal, lut attentivement le passage qu'on lui désignait, le relut une seconde fois, prit des allumettes de bois qui se trouvaient sur la table et mit en œuvre quelques morceaux de fil ramassés à terre. Une minute après, il jeta sur la table un petit filet en miniature, et dit en riant :

— Vraiment, les Anglais ont bien de l'argent de reste pour offrir une si forte somme en échange d'une pareille bagatelle! j'ai gagné leurs cinquante mille francs.

Et comme la nuit était venue, que sa femme se trouvait sans doute inquiète et que d'ailleurs il redoutait qu'on ne lui fît boire un quatrième verre de cidre, profitant de l'attention que ses amis prêtaient à sa petite machine, il s'esquiva furtivement et regagna son logis. Après avoir essuyé une longue remontrance sur les dangers de s'arrêter au cabaret, de rentrer près de sa femme en sentant le cidre et de laisser refroidir le souper, le bonhomme obtint sa grâce par la promesse qu'il fit de ne plus tomber dans pareille faute, se mit à table, mangea comme quatre et ne tarda point à s'aller mettre au lit, où il s'endormit du sommeil le plus profond.

Huit jours s'écoulèrent, au bout desquels il vit, par une belle matinée, un gendarme à cheval s'arrêter devant sa porte et mettre pied à terre. Un gendarme, surtout à ces époques de révolution, produisait toujours sur les personnes de la classe ouvrière, même les plus honnêtes, une impression sinistre. Aussi ne fut-ce pas sans émotion que le mécanicien alla recevoir des mains du cavalier un ordre écrit de se rendre sur l'heure à la préfecture. Par bonheur, la femme de l'artisan ne se trouvait pas au logis. Joseph résolut, pour ne pas lui faire partager les inquiétudes qu'il éprouvait lui-même à son insu, de suivre le gendarme, sans la prévenir par un mot d'écrit du rendez-vous officiel que lui assignait le premier magistrat de la ville. Il se mit en chemin, non sans se demander avec anxiété ce que pouvait lui vouloir monsieur le préfet.

Enfin il arriva, montra l'ordre qu'il avait reçu et fut introduit dans le cabinet du magistrat.

— Monsieur, lui dit ce dernier, vous avez inventé une mécanique pour la fabrication des filets?

Joseph avait tellement oublié ce qui s'était passé dans la petite débauche du dimanche précédent qu'il répondit :

— Ma foi, monsieur le préfet, je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

— Ne comptez pas partir pour l'Angleterre et aller faire profiter les étrangers d'une invention que vous devez à votre patrie! reprit sévèrement le préfet. Défense est faite dans toute la France de vous délivrer de passeport jusqu'à nouvel ordre.

— Monsieur, répliqua l'ouvrier stupéfait de voir que le gouvernement s'occupait de lui et donnait à toute la France des ordres qui le concernaient, lui pauvre hère; monsieur, je vous jure que je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire.

— La feinte est inutile! Je sais tout, vous dis-je, et pour vous exempter de me faire plus longtemps des mensonges, tenez, regardez.

Et il posa soigneusement sur la table la petite mécanique façonnée avec des allumettes et du fil, que l'ouvrier avait construite l'autre soir au cabaret.

L'honnête canut resta stupéfait de voir cette bagatelle dans les mains du préfet et traitée avec une pareille importance.

— Ma foi, monsieur, je ne pensais plus à cela; c'est une plaisanterie que j'ai faite le verre à la main.

—Vous êtes bien fin, monsieur Jacquard; mais n'espérez pas cependant me tromper avec cet air de fausse bonhomie. J'ai consulté ici et fait consulter à Paris les hommes les plus capables d'apprécier votre invention; ils en ont reconnu l'excellence. Vous allez partir sur l'heure avec moi pour Paris.

— Partir pour Paris! moi?

— Sur l'heure : la chaise de poste est prête, on attelle les chevaux; venez.

— Mais, monsieur, je ne peux pas partir ainsi sans prévenir ma femme, sans lui dire où je vais! Elle était absente quand je suis sorti de la maison, et il faut au moins que je l'embrasse avant un si long voyage.

— Voici tout ce qu'il faut pour écrire. Faites une lettre à votre femme; mais une lettre que je puisse lire au préalable, car vous avez trop de finesse pour que je vous permette de lui révéler les motifs de votre départ. Elle pourrait, prévenue à temps, hâter vos négociations avec l'étranger, et c'est là ce qu'il faut empêcher. Le premier consul veut que nous partions aujourd'hui de Lyon; ne désobéissons pas au premier consul.

— Le premier consul! le premier consul! Mais, monsieur, il ne me connaît point! il ne peut pas me connaître! Je crois que je rêve, sur ma part de paradis!

— Vous ne rêvez pas, et tout ceci est bien réel, je vous le jure..... interrompit le préfet en riant. Mais encore une fois évitez-vous ces ruses et ce faux étonnement! rassurez-vous. Soyez sans inquiétude. Le premier consul ne sera pas moins généreux que ne l'aurait été le gouvernement anglais. Vous n'y perdrez rien, et vous conserverez à votre patrie une gloire que vous lui devez.

Là-dessus, il passa son bras sous le bras du mécanicien, tant il semblait redouter quelques tentatives de fuite de sa part. Tous les deux montèrent dans la chaise de poste, les chevaux s'élancèrent, et trois jours après le préfet de Lyon introduisait son prisonnier dans le cabinet du ministre Carnot.

Celui-ci, mathématicien distingué, et partant homme à système, à prévention et à présomption, haussa les épaules

quand il vit la mine piteuse du pauvre hère, qu'on venait lui présenter comme ayant résolu un problème contre lequel s'était brisée toute sa propre science.

— Ah! ah! fit-il en toisant, des pieds à la tête, l'ouvrier lyonnais : est-ce donc vous qui prétendez faire ce que Dieu lui-même ne ferait pas? former un nœud sur une corde tendue? Vous êtes un charlatan, rien de plus? vous mentez.

Jacquard s'était d'abord montré interdit et timide devant le haut personnage; mais quand il entendit mettre en doute sa probité, il sentit une généreuse rougeur lui monter au visage, et releva vivement la tête :

— Monsieur, lui dit-il, ce n'était pas la peine de faire faire deux cents lieues à un honnête homme pour l'insulter gratuitement comme vous le faites. Quand on a des cheveux blancs, on ne ment point, et je vais vous le prouver. Donnez-moi du bois, des clous, de la corde; je ne veux qu'une scie et qu'un marteau pour vous faire reconnaître que je ne suis point un charlatan et que je n'ai jamais menti de ma vie. Et tenez même, je n'ai pas besoin de tout cela, je saurai m'en passer.

Il ôta sa veste, il brisa une table de bois blanc qui se trouvait là ; puis, tirant un couteau de sa poche, il se mit à tailler, à rogner, à ajuster si bien et si vite qu'après un quart d'heure la machine se trouvait confectionnée en petit. Alors, prenant sur le bureau du ministre une pelote de ficelle, il commença un filet, et se tourna vers Carnot :

— Tenez, monsieur, vous pouvez maintenant compter les mailles; frappez du pied cette barre et vous ajouterez un rang de mailles au tissu..... Eh bien! suis-je un charlatan et un menteur, ajouta-t-il en essuyant son front, sur lequel coulait la sueur à flots.

Ce ne fut point le ministre qui essaya la machine, ce fut un homme vêtu d'une redingote bleue qui se chauffait les pieds à la cheminée et qui jusque-là n'avait pris aucune part à la conversation :

—Carnot, fit-il, vous voilà vaincu, et le bonhomme l'emporte sur le mathématicien. Mon ami, votre fortune est faite; je m'en charge. Pour commencer, et à dater de ce jour, vous recevrez une pension de six mille francs et vous serez logé au Conservatoire des Arts et Métiers. Comme je suis désireux de voir marcher en grand une de vos machines à filet, mettez-vous à l'œuvre dès demain.

— Monsieur, vous êtes trop poli pour que je ne cherche point à vous être agréable. Dans trois jours la machine sera terminée.

Et il sortit avec le préfet.

— Quel est donc ce monsieur un peu maigre dont la voix a tant de douceur et qui n'est point brutal comme le ministre? demanda Jacquard.

— C'est Napoléon Bonaparte; c'est le premier consul.

Jacquard regarda bouche béante le préfet :

— Ah! mon Dieu! que dira ma femme quand elle saura que le premier consul m'a parlé, et m'a même tapé sur l'épaule?

— Et surtout qu'il vous a donné une pension de six mille francs!

— Tiens, c'est vrai! je l'avais, ma foi, oublié.

— Monsieur Jacquard, vous êtes bien fin! bien fin! interrompit le préfet, qui persistait à voir un homme habile dans le niais sublime.

§ II.

Joseph Jacquard, installé au Conservatoire des Arts et Métiers, se mit à travailler à sa machine en grand pour la fabrication mécanique des filets. Il façonnait tout lui-même, les ferrures, les charpentes et la menuiserie. On le voyait passer successivement de la forge à l'établi, du tour à la hache, et il maniait le marteau avec une justesse et une habileté merveilleuses. Jamais il ne prenait de mesure : son coup d'œil sûr et d'une exactitude merveilleuse lui suffisait. Enfin, durant la construction de son métier, il ne lui arriva pas une seule fois de se méprendre sur la forme ou sur la dimension d'une pièce, et il ne fallut pas recommencer ou remanier en sous œuvre le moindre essai.

A ses heures de loisir, il parcourait les salles du Conservatoire, examinait chacune des machines qu'on y conservait ou qu'on y construisait; devinait du premier regard leur usage et montrait une joie enfantine à les étudier et à les mettre en mouvement. Un matin, après avoir terminé sa mécanique, il considérait un métier d'une complication sans exemple et inventé pour tisser un châle destiné à la femme du premier consul. Le corps à demi penché, les mains appuyées sur les genoux, suivant l'attitude qui lui était habituelle, il suivait des yeux ce travail, et un sourire malin entr'ouvrit ses lèvres lorsqu'il demanda au directeur sous les ordres duquel manœuvraient les ouvriers :

— Cela va coûter bien cher, n'est-ce pas monsieur?

— Vingt mille francs.

— Diable! Mais j'ai trouvé là-bas, oubliée dans un coin, une machine de Vaucanson qui, modifiée quelque peu, produirait les mêmes résultats et ne reviendrait guère à plus de cinq cents francs. On a tort de ne point prêter une attention sérieuse à cette œuvre ébauchée de Vaucanson, car elle renferme le principe unique qui domine toutes les combinaisons des tissages. Il faudra que je m'en occupe.

Et le voilà qui se renferme dans l'atelier qu'on lui avait donné; qui coupe, qui taille, qui rogne! Il construit d'abord de souvenir, et en petit, une machine semblable à celle de Vaucanson; car, dit-il, il sera bien aise d'emporter cette curiosité à Lyon pour la montrer à sa femme. Puis, le modèle terminé, il le modifie, il le développe, il le simplifie. Rien, du reste, pendant qu'il se livre ainsi à la création de l'œuvre mécanique la plus admirable dans ses résultats, la plus sublime dans ses combinaisons, ne décèle ni la fatigue ni la difficulté de conception. Seulement préoccupé, Jacquard passe de temps à autre sa main laborieuse sur son large front; seulement parfois, le travail matériel amène sur son visage les perles brillantes de la sueur. Les bras nus, les manches retroussées jusqu'aux coudes, il poussait gaîment le rabot en chantant un air lyonnais, lorsqu'il entendit ouvrir sa porte. Il se retourna : c'était le premier consul.

— Eh bien! mon métier à filet?

— Premier consul, il est terminé.

— Mais je ne reconnais point dans ce que vous construisez la forme de votre première machine.

— Aussi ce que je fais n'est-il pas un métier à filet, mais un métier à étoffes de soie. On pourra y tisser des châles semblables à celui que vous destinez à votre femme.

— N'aura-t-il que cette application?

— Oh! l'idée n'est pas tout à fait de moi ; Vaucanson me l'a inspirée : cette machine, monsieur, ce petit jouet que voici, contient, comme je le leur disais hier ici, le principe unique de toutes les combinaisons du tissage. Il simplifiera le travail des tisserands d'étoffes de luxe et permettra aux ouvriers qui fabriquent ces étoffes d'être des hommes comme les autres, et non pas des bancroches et des bossus. Car vous ne savez pas à quelles fatigues, à quelles fatales contorsions du corps se trouvent condamnés les pauvres canuts! L'ouvrier chargé du tissage, assis sur un escabeau élevé, est forcé de lancer ses jambes à droite et à gauche pour

donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigent le brochage et la façon des étoffes. Un ou plusieurs ouvriers sont en outre nécessaires pour mettre les cordes en mouvement. On emploie généralement à ce métier, qui tient de la torture, des enfans et de jeunes filles : on appelle cela des *tireuses de lacs*. Les malheureuses petites créatures ne peuvent conduire les métiers qu'en gardant pendant toute la journée des attitudes forcées qui déforment leur taille, arrêtent leur croissance et vicient en elles le principe de la vie. Le métier que je construis, je l'espère, remédiera, si Dieu me prête assistance, à de si graves inconvéniens.

Le premier consul prit, dans ses deux petites mains de femme, la grosse et laborieuse main du mécanicien :

— Jacquard, lui dit-il, tu es un grand citoyen.

— Vous êtes trop bon, monsieur, répliqua familièrement Jacquard, qui oublia un instant le haut rang du personnage devant lequel il se trouvait. Mais c'est égal, ajouta-t-il en rendant à Bonaparte la poignée de main qu'il en avait reçue, c'est égal, nous sommes faits pour nous entendre!

— Et j'espère que nous nous entendrons! répliqua Bonaparte en riant. Mais comment votre habileté de mécanicien s'est-elle révélée si tard?

— C'est que, voyez-vous, je ne sors pas d'une famille riche, et que pour les pauvres gens les moyens de se faire connaître ne sont pas faciles. Donc mon père, Jean-Charles Jacquard, fils d'un tailleur de pierres de Couzon, et petit-fils d'un fermier des environs de Lille, en Flandre, n'était qu'un ouvrier en étoffe d'or, d'argent et de soie, et ma mère, Antoinette Rive, qu'une *liseuse de dessins*. D'abord on me mit au métier, et il me fallut *tirer les lacs*; mais la faiblesse de ma santé et mon dégoût pour cette profession décidèrent mon père à me placer chez un relieur de livres. Devenu orphelin de bonne heure, je me mariai et quittai les fers à doreur pour diriger une petite fabrique de chapeaux. Mes affaires n'allaient pas mal, et j'étais même parvenu avec mes économies à acheter une jolie maisonnette lorsque arriva le siége de Lyon. Ma maison fut brûlée, et il me fallut fuir de la ville, car un chapelier de mes voisins qui m'en voulait, je n'ai jamais su pourquoi, m'avait fait mettre par Couthon, son ami, sur la liste de proscription.

Heureusement j'avais un fils; un beau et brave garçon qui servait dans l'armée républicaine! J'allai me réfugier près de lui. Il me fit enrôler dans sa compagnie, me donna un fusil et nous servîmes en bons soldats la patrie pendant six mois. Hélas! un jour que nous chargions l'ennemi ensemble, une balle frappa mon pauvre enfant à la tête; il tomba près de moi; le capitaine cria : « En avant! » je voulus emporter le blessé. Seigneur, mon Dieu! mon fils était mort.....



Au champ de bataille.

Depuis ce malheur, vous le comprenez, le métier de soldat m'était devenu insupportable. Grâce à quelques protecteurs qui savaient combien un homme de ma nature était peu dangereux, je pus rentrer à Lyon. Ma maison se trouvait brûlée et ma fabrique de chapeaux ruinée. Je m'établis mécanicien, raccommodant le métier de celui-ci

et de celui-là, tournant des chaises, fabricant des outils et gagnant ma vie au jour le jour. Vous savez le reste, et la peur que m'a faite monsieur le préfet en m'envoyant chercher par un gendarme et en m'amenant ici de force dans sa chaise de poste. Grâce à Dieu! tout cela a bien tourné: vous m'avez fait riche comme un grand seigneur, et sans la pensée de mon pauvre fils, de la perte duquel je ne puis parvenir à me consoler, je serais le plus heureux des hommes.

— Heureux? demanda Bonaparte d'un air de doute; heureux? c'est-à-dire sans désirs, sans ambition?

— Que pourrai-je ambitionner? je tiens de votre munificence six mille livres de rente. Que pourrai-je désirer? j'ai une bonne femme qui m'aime et que j'aime.

— Et la gloire, le besoin de renommée ne te tourmentent point?

— Quel besoin de renommée, quelle gloire peut désirer un pauvre et obscur ouvrier comme moi?

— Je viendrai souvent te revoir, mon brave Lyonnais, et nous causerons ensemble, dit Napoléon en prenant congé de Jacquard.

Mais, hélas! il oublia Jacquard, ses métiers et les promesses qu'il lui avait adressées : Austerlitz l'attendait, et il avait à se faire empereur.

Cependant Jacquard acheva son métier et le mit à l'exposition de l'industrie. Le jury, connaisseur, fin et judicieux comme beaucoup de jurys, « accorda une médaille de *bronze* » à M. Jacquard, inventeur d'un mécanisme qui supprime » un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés. » Tels sont les propres termes du rapport.

Jacquard reçut sa médaille de bronze et, content comme un roi, revint à Lyon, où il rapporta à sa femme le premier châle qu'il avait tissé avec son métier, le modèle de la machine de Vaucanson et son brevet d'une pension de six mille francs. L'honnête bourgeoise pensa mourir de joie de se voir si riche, embrassa son mari, et le prenant par le menton s'écria avec la vivacité lyonnaise :

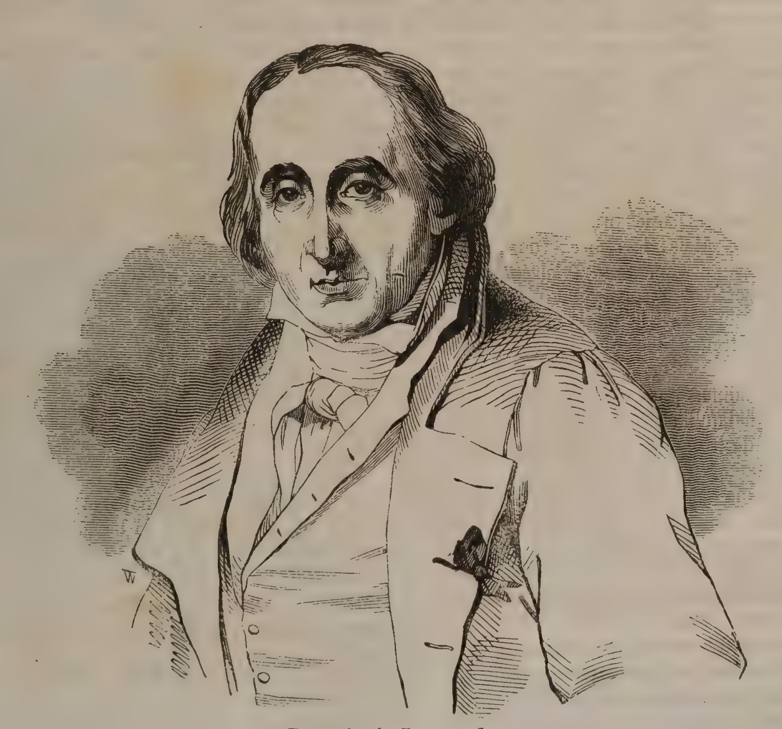
— Voilà un homme! un véritable homme! un homme que j'aime! Dieu de Dieu!

Et elle le dorlota, elle le soigna, elle le mijota mieux et plus que jamais; car, disait-elle, il avait montré à ces farauds de Parisiens que les gens de Lyon n'étaient pas des manchots.

§ III.

Il faut maintenant laisser écouler bien des années et arriver en 1816. L'empire avait fait place à la restauration : les troupes alliées inondaient la France, et les étrangers occupaient militairement les principales villes du royaume. Jacquard, alors âgé de soixante-quatre ans, s'était retiré dans sa petite maison des Oullins, à quelques lieues de Lyon, et vivait tout à fait oublié dans cette retraite plus que modeste. Un soir qu'il prenait le frais, assis sur le seuil de son logis, à côté de sa femme, il vit, non sans surprise, une chaise de poste s'arrêter devant sa porte. Un étranger descendit de la voiture et demanda avec un accent anglais fortement prononcé :

— Monsieur Jacquard?



Portrait de Jacquard.

— C'est moi, monsieur, répondit le vieillard.

L'étranger se découvrit avec respect et s'inclina profondément. Jacquard, stupéfait, était tenté de se croire le jouet d'une mystification.

— Monsieur, dit l'Anglais, je suis fier et heureux de me voir admis près de vous, et je désirerais bien que mon nom ne vous fût pas tout à fait inconnu : je suis James Watt.

— L'inventeur des machines à vapeur ! celui qui doit réparer tous les maux que la guerre a faits à l'Europe. Monsieur, laissez-moi me mettre à genoux devant vous, car vous êtes le plus grand homme que je connaisse.

James Watt tendit la main à Jacquard ; puis s'asseyant à côté de lui :

— Vous me donnerez bien à souper ce soir, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Eh ! certes oui ! Mais vous ferez un mauvais repas, je vous en préviens. Allons, ma femme, voilà une belle occasion de montrer tes talens de cuisinière, cria-t-il gaîment à Mme Jacquard, qui se tenait discrètement éloignée, et qui se mit aussitôt à l'œuvre pour traiter de son mieux le milord anglais, comme elle disait.

Cependant James Watt regardait avec surprise autour de lui et s'étonnait de la simplicité presque pauvre du logis de Jacquard.

— Quoi? demanda-t-il, vous avez doté votre pays d'une invention immense dans ses résultats pour la vie et pour le bien-être de vos compatriotes, et on vous laisse dans l'obscurité?

Jacquard sourit avec la mélancolie résignée et habituelle à sa noble et rustique figure.

— Je ne désire rien, que de conserver cette obscurité, monsieur. Je connais trop ce qu'il m'en a coûté pour en être sorti un moment. Vous ne savez donc pas tout ce qu'il m'est arrivé lorsque, revenu de Paris avec ma machine, j'ai voulu l'introduire et la faire mettre en usage à Lyon. A peine une ou deux personnes en eurent-elles fait l'essai que l'on me dénonça de toutes parts comme l'ennemi des ouvriers. A entendre ces hommes égarés, j'allais réduire leurs familles au manque de travail et à la misère ; si bien qu'ils s'ameutèrent contre moi, et qu'à trois reprises différentes ils me saisirent; ils m'accablèrent de mauvais traitemens et voulurent me précipiter dans le Rhône... moi, monsieur, moi qui ne travaillais que pour eux ; moi qui n'avais qu'une seule pensée : celle de leur être utile..... Du moins, c'étaient de pauvres gens sans instruction, aveuglés par les préjugés et de bonne foi dans leur injuste fureur. Mais, le croirez-vous, monsieur? les prud'hommes, — des personnes éclairées, décidèrent que mes métiers seraient détruits publiquement. On vint donc les saisir chez moi et chez le petit nombre de ceux qui les employaient; on traîna tout cela sur la place des Terreaux; je ne sais même pas s'ils n'allèrent point chercher l'exécuteur des arrêts criminels pour mettre en pièces cette œuvre de mes mains. Quoi qu'il en soit, les métiers furent brisés aux acclamations de la foule; le fer fut vendu pour du vieux fer, et le bois pour du bois à brûler.

Depuis ce temps, je me suis retiré dans ma petite maisonnette, vivant de peu, isolé, triste, découragé surtout. Quand il me vient une idée de machine, je la repousse comme une mauvaise pensée du démon ; car j'entends sans cesse à mes oreilles les cris qu'ils poussaient en m'entraînant vers le Rhône : « A l'eau ! à l'eau ! Jacquard ! à l'eau !... » Oh ! je frissonne rien que d'y songer !... Vous comprenez qu'il ne faut pas plus qu'un pareil souvenir pour que je laisse là machines, marteaux, clous et corde. On dit qu'aujourd'hui ils se servent de mes métiers? qu'ils les nomment même des métiers Jacquard. Tant mieux ! mais je ne veux pas le savoir ; je ne veux pas m'en occuper. Ce sont des ingrats !

— Eh bien ! reprit James Watt, il est un pays sans ingratitude pour ses bienfaiteurs ; un pays qui est la patrie de toutes les grandes intelligences ; venez l'habiter avec moi : accompagnez-moi en Angleterre. La gloire et la fortune vous y attendent.

Jacquard releva la tête avec indignation ; son front se couvrit de rougeur :

— Monsieur, dit-il, ce n'est pas à un homme à cheveux blancs qu'il faut proposer une lâcheté. Je gratterais plutôt la terre avec mes ongles que d'aller porter aux rivaux, aux ennemis de l'industrie française les moyens de vaincre et d'étouffer cette industrie. Oui, monsieur, ajouta-t-il en s'échauffant encore davantage, j'ai là, dans ma tête, de grandes inventions. Ils les repoussent, ils voudraient encore me tuer peut-être, si je les leur révélais. Mais les Anglais ne les connaîtront jamais ! le vieux Jacquard est un honnête homme..... Pourquoi m'emporter ainsi? reprit-il en s'adoucissant, vous n'avez voulu me faire qu'une plaisanterie n'est-ce pas? et j'ai eu tort de la prendre au sérieux. Donnez-moi la main, et qu'il ne soit plus question de ces billevesées.

Et il tendit à l'Anglais une main fiévreuse et qui tremblait convulsivement d'émotion.

James Watt répondit :

— Pardonnez-moi, monsieur Jacquard, je vous ai insulté et je vous dois des excuses ; je vous les offre, acceptez-les. Oui, vous avez raison, votre gloire et votre génie appartiennent à la France, quelque ingrate qu'elle puisse être..... Mais je la ferai rougir de cette ingratitude à la face de toute l'Europe ; les journaux anglais le proclameront à l'univers, et je le dirai à votre roi.

En ce moment Mme Jacquard vint annoncer que le souper était servi ; on alla se mettre à table, et le souper, disons-le à l'honneur de la digne ménagère, fut des plus exquis et des mieux entendus.

James Watt passa huit jours chez Jacquard, causant avec lui, échangeant ses idées avec les siennes et ne pouvant se lasser d'admirer l'étonnant génie de cet homme sans éducation première et qui devait tout à sa merveilleuse organisation et à son intelligence sans exemple. Ce temps écoulé, il prit congé de Jacquard, qui, les larmes aux yeux, le conduisit jusqu'à sa voiture, non sans avoir embrassé Mme Jacquard, qui ne pouvait assez faire l'éloge de la bonhomie et de la simplicité « du milord ».

Quinze jours après, un gendarme vint apporter à Jacquard un paquet portant le timbre du ministère de l'intérieur et arrivé à Lyon par l'entremise de la préfecture. Il brisa le cachet, déchira l'enveloppe et trouva un brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

Exprimer la joie du bonhomme à cette vue ne serait point possible à des paroles humaines ! Il riait, il pleurait, il chantait, il aurait volontiers dansé.

— Quoi ! disait-il, quoi ! ils ont enfin pensé à moi ! Ils m'ont rendu justice ! mon pays ne me regarde plus comme un ennemi, mais comme un bienfaiteur. Car il y a là, sur ce parchemin, oui, il y a là : « *Pour avoir bien mérité de la patrie !* » Mon Dieu ! que je me sens heureux !

Mais tout à coup une pensée froide et fatale le saisit, le brevet tomba de ses mains, et une larme roula dans ses yeux :

— C'est à sir James Watt, c'est à un Anglais que je dois ce brevet ! il l'a demandé pour moi à Louis XVIII... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! sanglota-t-il, j'aurais été si heureux de le devoir à mon pays ! à la France !

Mme Jacquard arriva ; sans prendre garde à la tristesse de son mari, elle attacha à sa boutonnière une demi-aune du ruban le plus large qu'elle avait pu trouver. Puis saisissant le bonhomme par le bras elle l'entraîna par toute

la ville, passant devant chaque sentinelle, et rendant une profonde révérence toutes les fois qu'un soldat portait les armes à son mari. Quant à Jacquard, il avait la mort dans le cœur, il aurait voulu ôter ce ruban :

— Car, disait-il, ce n'est pas à mon pays que je le dois. Il a fallu, pour que je reçoive le droit de le porter, qu'un étranger crie à la France :

« Jacquard mérite la croix d'honneur. »

Cependant l'usage des métiers à la Jacquard se répandit peu à peu non-seulement à Lyon, mais dans toute la France. On comprit enfin que simplifier les procédés de la fabrication, c'était multiplier le travail et donner à l'industrie les moyens d'étendre ses produits. Lyon ne tarda point à compter trente mille métiers Jacquard, et on applique aujourd'hui cette admirable machine dans l'Europe entière, à la confection des étoffes de soie, de fils, de laine et de coton.

Jacquard, malgré le succès obtenu par son Métier, n'en devint pas plus riche et n'en vécut pas moins obscur et moins retiré. Toujours préoccupé de mécanique, mais aussi redoutant toujours l'ingratitude populaire, il obtint plusieurs brevets d'invention qu'il négligea d'exploiter. Enfin il s'engagea, au prix de je ne sais quelle misérable pension, de « consacrer *tout son temps* et tous ses travaux au service » de la ville de Lyon et à la faire jouir de tout perfectionnement à ses précédentes inventions. » Mais chaque fois que le vieillard venait proposer le projet d'une nouvelle machine, il ne trouvait personne pour l'écouter : on le traitait presque en rabâcheur, et il finit par ne plus rien faire. On n'entendit donc plus parler de lui On l'oublia tout à fait. Enfin le 7 août 1834, à peine vingt personnes suivaient-elles un pauvre cercueil qui renfermait la dépouille terrestre de Joseph Jacquard et que l'on portait lentement au cimetière d'Oullins.

Alors on se rappela quelque peu cet homme qui avait centuplé l'industrie de la ville de Lyon. On ouvrit, sous les auspices des prud'hommes, — des prud'hommes qui avaient fait brûler ses métiers sur la place des Terreaux, — une souscription pour élever à Jacquard un monument. Cette souscription, je vous le dis tout bas en rougissant de honte, — cette souscription ne produisit pas neuf mille francs! Et chaque année, Lyon produit pour cent vingt millions de tissus fabriqués avec les métiers inventés par Jacquard!

S. Henry BERTHOUD.

HISTOIRES NAÏVES.

MINETTE. — LE PETIT BERGER.

Ah! que j'ai vu une triste chose. Il m'en coûte beaucoup de vous la raconter; mais elle peut servir de leçon à quelques enfans, si par malheur il s'en rencontrait encore de pareils à Minette; j'en prends donc le courage.

Minette passait chaque année une partie des vacances chez une amie de sa mère, car Minette était en pension, parce que sa mère avait des enfans très-petits à élever, et qu'il faut bien vous avouer que Minette révélait un caractère si absolu, si despotique à sept ans, que force était déjà de soustraire de plus faibles créatures à sa domination. Hyacinthe était de son âge, et bien qu'elle fût liante et bonne, suivant l'expression, comme un agneau, Mlle Minette était bien obligée de faire *patte de velours*, car Hyacinthe était calme et forte. La douce simplicité de son caractère était ornée des dehors les plus beaux, dont l'aimable puissance s'exerçait sur Minette elle-même, qui n'osait que bien rarement lui dire : « Je veux! » mais par combien de ruses l'orgueilleuse ambition de son amitié en venait-elle au but d'asservir tout ce qui avait le malheur de lui plaire. Je dis le malheur, car j'en connais peu qui fatiguent le cœur plus qu'une amitié tyrannique.

Nous n'avons pas le droit d'opprimer nos amis.

Ainsi donc, bien que la complaisance de Hyacinthe fût charmante pour les mobiles fantaisies de Minette, on ne craignait pas qu'elle en souffrît, car elle cédait toujours avec le sourire sur les lèvres.

Personne ne s'apercevait des mille petits sacrifices qu'elle faisait à la tenace persévérance de sa *bonne amie;* elle-même ne s'en doutait pas peut-être, car elle y trouvait je ne sais quel plaisir tranquille qu'un bon cœur goûte à voir les autres heureux, même au prix de l'abnégation de ses goûts. Vraiment Hyacinthe était une aimable enfant!

On courait dans le jardin, on se jetait des fleurs; Minette en avait déraciné un bon nombre, pour les replanter suivant le caprice de son goût, sans utilité, sans réflexion que l'idée fixe : *je le veux!* Ah! Minette était inflexible et légère; rapide et raide comme un papillon de fer. Quel bonheur avec une telle organisation (qu'elle ne songeait pas à corriger, parce qu'elle se trouvait parfaite), quel bonheur de ne s'appuyer que sur des relations moelleuses, sur l'inépuisable condescendance de la belle Hyacinthe, qui n'opposait au dégât de ses fleurs qu'un sourire un peu triste, un regard où se montrait à peine un reproche mélancolique et que Minette ne voyait pas, car elle était à son affaire, à son système de régner partout, même en écrasant des fleurs. Mais le jardinier le voyait, lui, et il avait pris Minette en horreur. Minette ne l'avait pas volé, car un jour que cet homme avait prié poliment la bouleversante petite fille de laisser ses plantes et ses arbustes en repos, elle l'avait regardé de toute la hauteur de ses trois pieds et demi, en disant d'un ton bref :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

— C'est Roch le jardinier, avait répondu Hyacinthe, de sa voix pleine d'aménité.

— Eh bien! jardinier, je m'amuse; voilà!

— Eh bien! murmura le jardinier en la regardant de travers, ça fait un fier paquet d'ortie; voilà!

Minette devint rouge comme une pivoine qu'elle venait de cueillir; elle la tordit dans ses mains, que la colère faisait ressembler à de petites griffes. Ce mouvement furieux d'orgueil fit rire Hyacinthe, qui n'en comprenait pas la souffrance, car l'orgueil fait mal comme une aiguille quand il n'est pas content; il faut toujours qu'il danse sur la tête des

autres, pour ne pas s'aigrir contre le cœur : c'est un ver malsain à la vie, prenez-y garde.

— Tu ris, toi! dit Minette avec du feu dans les yeux et en poussant Hyacinthe, qui chancela.

— Tu m'as poussée! dit la douce enfant, la poitrine gonflée de surprise.

— Non! je ne t'ai pas poussée, repartit Minette vivement.

— Si! tu m'as poussée! et deux larmes ruisselèrent sur ses mains, que serrait impatiemment Minette en lui demandant d'une voix altérée :

— Dis que je ne t'ai pas poussée! dis que je ne t'ai pas poussée!

— Je l'ai cru, dit naïvement Hyacinthe; sinon, je ne l'aurais jamais inventé.

— D'ailleurs, tu ne m'aimes pas, toi! reprit Minette en boudant.

— Si! je t'aime.

— Non! tu ne m'aimes pas, puisque tu ris quand on me dit des mots.

— Je n'ai pas ri de cela, parce que tu avais commencé, et que Roch est bon; mais c'est que tu avais l'air de faire exprès des gestes, comme en jouant à préchi, précha!

— Bien sûr? dit Minette en levant son doigt.

— Oui, bien sûr!

Et l'on s'embrassa.

— Si tu m'aimes, tu feras tout ce que je voudrai, n'est-ce pas? reprit avec réflexion Minette en câlinant.

— Tout ce que je pourrai, sans faire de mal à personne.

— Bien entendu, nigaude; est-ce que je suis méchante, moi?

Et Minette avait un désir singulier d'obtenir une grande preuve d'amitié, d'obéissance peut-être, de cette compagne qu'elle avait vue rire d'elle :

— Tiens, dit-elle en cueillant une herbe laiteuse et d'un vert gracieux ; si tu m'aimes, frotte tes joues avec ce bouquet : cela pique un peu, et ce sera un gage.



Le mauvais conseil.

— Quelle idée! si cela pique.

— Je t'en prie! je t'en prie! pour être sûre de toi.

Hyacinthe ne se fit pas presser davantage, et sans redouter rien qu'une légère piqûre, elle broya l'herbe sur son charmant visage. Minette dansa.

C'était du tithymale, connu aussi sous le nom d'*éclair*, dont le suc violent et corrosif, par une trompeuse ressemblance avec la crème, peut causer les maux les plus cuisans, appliqué sur une chair tendre et délicate. La fraîcheur du soir arrêta d'abord l'effet douloureux de l'herbe. Cependant une inquiétude involontaire agitait l'enfant, qui passait à chaque instant les mains sur ses joues et son menton plus blanc et plus rose qu'à l'ordinaire. Mais la lumière, qui pâlit tout, atténuait l'éclat de cette nuance fiévreuse qui la rendit d'abord plus belle en faisant scintiller ses yeux d'une flamme souffrante.

Oui, elle commençait à souffrir, mais sans le démêler clairement, sans se plaindre surtout, disant dans son cœur :

— Bah! ce sera bientôt fini. Minette est ma bonne amie : elle n'aurait pas voulu me faire du mal!

Minette mangeait des fraises. Hyacinthe la regardait et se détournait souvent pour gratter sa figure, et une fois aussi pour pleurer.

La nuit, ce fut terrible. Elle rêvait des choses qui font peur : des chats qui sautent aux yeux, des oiseaux qui donnent des coups de bec, enfin toutes sortes de bêtes méchantes que la fièvre invente et jette dans les songes des plus innocentes créatures. Minette dormait du sommeil du juste : elle n'entendit pas une des plaintes étouffées de sa pauvre petite victime, dont la mère fut éveillée avec un sentiment profond d'effroi.

D'abord elle prêta l'oreille en s'appuyant sur son cœur qui battait ; puis cette voix chère et gémissante la remplit d'un tel saisissement qu'elle alla dans la chambre voisine droit au lit de sa fille, comme si cette chambre eût été pleine de lumière.

Hyacinthe était assise sur son lit, dormant et pleurant tout ensemble. Ses deux mains déchiraient sans le savoir ce doux visage brûlant, baigné d'autant de sang que de larmes ; sa mère, ne recevant pas de réponse et l'entendant

gémir, approcha d'elle une veilleuse allumée toutes les nuits pour la sécurité de la maison. Douleur d'une mère! vous la figurez-vous, quand la faible lueur de cette lampe n'éclaira qu'un monstre couvert d'ampoules noires et sanglantes? Hyacinthe avait la tête grosse, grosse! comme je ne sais quoi, car elle était très-grosse.

— Dieu sauveur! dit sa mère toute défaillante. Mon enfant! ma fille, qu'avez-vous!... Ah! Ferdinand! cria-t-elle à son fils aîné, qui était accouru à ce bruit si rare dans leurs paisibles nuits; Hyacinthe a la petite vérole, regardez comme la voilà!

Ce jeune homme, qui était un très-bon frère, ne put retenir un cri qui réveilla tout à fait la petite fiévreuse, dont il arrêtait les mains gratteuses dans les siennes.

— Oh! laisse! laisse! mon bon Ferdinand, dit-elle, laisse-moi ôter ces mouches qui me piquent, ou bien, ôte-les, toi! Seigneur! Seigneur! que j'ai du mal! Où est maman? je croyais qu'elle parlait aussi dans mon rêve.....

Sa mère resta bien épouvantée, car elle était juste devant elle; ce qui lui fit dire avec un frisson froid par le corps:

— Ma fille est devenue aveugle!

Tout fut dans une sombre agitation jusqu'au jour, comme vous pouvez croire. Il était trop vrai qu'Hyacinthe ne pouvait ouvrir les yeux qu'avec des peines infinies, et elle disait des mots si touchans que le cœur de sa mère s'ouvrait. Enfin, dès que le jour parut, Ferdinand la conjura de se calmer, en lui promettant de courir chez le meilleur médecin de la terre pour soulager leur petite bien-aimée.

Hyacinthe l'attira doucement vers elle, et se penchant sur son épaule pour parler dans son oreille:

— Ne va pas chez un médecin, dit-elle: il n'y a que Minette qui puisse me guérir. Oh! dis-lui de venir me voir Ferdinand; elle m'ôtera bien vite mon malheur, va!

Ferdinand, très-ému d'un vague soupçon, fit en toute hâte lever Mlle Minette par la bonne, et attendit impatiemment à la porte jusqu'à ce quelle fût habillée.

— Venez! Minette, venez! dit-il d'un air troublé; on a besoin de vous auprès du lit de ma sœur.

A peine Hyacinthe entendit-elle sa petite amie, qui demandait avec perturbation: « Besoin de moi? Ah!... pourquoi?... » qu'elle s'élança de son lit, les bras ouverts devant Minette, en disant tristement:

— Vois comme je suis!



Le crime et le châtiment.

Un cri d'horreur répondit seul à ce touchant appel. Minette s'enfuit sans vouloir embrasser Hyacinthe, et descendit quatre à quatre les escaliers, en répétant:

— Non, j'ai peur! non, j'ai peur!

Sa mauvaise action avait pris en effet une figure bien effrayante pour la punir; mais s'en aller! fuir devant la prière plaintive et sans reproche d'Hyacinthe! ah! c'était affreux! c'était lâche! c'était encore la sécheresse de l'orgueil! Je vous dis que l'orgueil est sans pitié. Il n'en a pas même pour ceux qui le nourrissent, ce serpent. Qui, dans le monde, si ce n'est Minette, ne fût tombé à genoux et n'eût pleuré à chaudes larmes devant l'énorme tête de son innocente compagne? Les larmes, dit-on, ne guérissent pas. Non, mais elles désarment; et l'on n'eût pas vu ce que l'on a vu, si Minette n'eût été, par ce dégoût hors de saison, jugée indigne de toute pitié.

Ferdinand, avec la promptitude d'un garçon de quatorze ans que l'on irrite dans ses amitiés (car sa mère et sa sœur étaient ce qu'il aimait le mieux dans tout l'univers), s'élança à la poursuite de la fuyarde et l'atteignit au bout du jardin, où Roch replantait tout ce qu'elle avait abîmé la veille. Ferdinand brûlait d'éclaircir le soupçon qu'il avait contre

cette petite gripette, assez connue déjà dans le monde (bien qu'elle n'y fût que depuis sept ans) pour ne pas inspirer grande confiance dans son caractère; la réputation d'une vie commence de bien bonne heure dans les familles.

— C'est vous! dit Ferdinand, qui avait saisi la petite fille effarée, c'est vous qui pouvez guérir ma sœur. Voyons, est-ce vous?

— Je ne peux pas la guérir, non, laissez-moi, cria-t-elle en se tordant. Ahie! je veux m'en aller!

— Oui, tout de suite. Mais quand vous m'aurez avoué ce que vous avez fait à Hyacinthe.

— Rien du tout! dit-elle un peu pâle, et les lèvres amincies. Est-ce ma faute si elle en a trop mis? Je veux m'en aller.

— Ferdinand! Ferdinand! dit sa mère en l'appelant de la fenêtre, laissez cette petite. Le médecin! mon ami, le médecin.

Et Roch, appuyé sur sa bêche, regardait avec un grand sang-froid l'heure de la justice qui allait sonner pour Minette; et des dames dont les jardins entouraient celui-là, regardaient également de leur fenêtre la scène bruyante qui s'y passait alors.

— Le médecin, ma mère! répondit Ferdinand à voix haute, le voilà! tenez, le voilà! poursuivit-il en levant en l'air par les bras la furieuse Minette, qui battait des pieds à vide pour échapper à Ferdinand.

— Vous savez bien, reprit-il, que la vipère guérit sa piqûre quand on l'écrase dessus.

Alors, inflexible et fort, il interroge de nouveau cette nuisible petite fille, qui avoue son crime, entremêlant sa confession de hurlemens qui disaient :

— Je veux m'en aller! je le dirai à maman!

Ce qu'il me reste à vous dire me fait perdre la respiration. Minette, au milieu du jardin entouré de fenêtres peuplées de spectateurs, devant Roch, qui en replanta ses fleurs avec plus de courage, Minette..... fut fouettée! fouettée par un frère qui venge sa sœur et qui y va de toute son âme, au bruit des applaudissemens des spectateurs indignés; et tout en elle, tout! jusqu'à sa jupe, en demeura immobile, pétrifié de honte.....

Il faut tirer le rideau sur la fin de cette scène. On la reconduisit en voiture chez ses parens ou à sa pension, n'importe; et tout lien fut rompu entre deux maisons qui s'aimaient avant la naissance de Minette.

Une quantité prodigieuse de lait, sa soumission à se baigner le visage et les soins de ses amis rendirent à Hyacinthe la vue et la santé. Ce fut la seule qui pleura de l'humiliation de Minette.

LE PETIT BERGER.

J'aime la campagne, et je suis bien sûre que vous l'aimez aussi. C'est un grand jardin sans murailles : là, ni rideaux, ni jalousies ne cachent le lever du soleil; il se couche devant vous, et l'on sent jusqu'au dernier de ses rayons qui nous dit : « A revoir! »

La nuit aussi est animée de bruits qui réjouissent l'âme à demi endormie. C'est un grillon caché dans le four : l'enfant rit quand il l'écoute; car sa mère, qui sait tout, dit qu'il porte bonheur au village. C'est partout des amis qui se bougent, qui respirent à l'entour de vous.

Le coq chante trois fois et dit l'heure : c'est l'horloge vivante de la nuit. C'est gai de sentir palpiter la nature, même quand il fait noir; d'entendre frémir les poules, de comprendre tous les cris voilés des poussins qu'elles tiennent renfermés sous leurs ailes et qui ont chaud.

C'est gai de voir, durant le jour, des fleurs plus belles dans un sentier désert que les fleurs peintes aux riches tapisseries du roi et de la reine. Et le soir, quand on ne les voit plus sous la lune trop pâle, sous le ciel trop sombre, quel bonheur de les respirer! de humer leur haleine qui coule au cœur, qui fait du bien, qui sent bon, qui murmure dans l'air : « Bois la vie! » et qui nous attire à genoux, les mains jointes et levées, pour dire : « Mon Dieu! »

Un petit berger, bien qu'il n'eût que six ans, savait lire tout cela dans le champ de son père. Il est vrai que c'est un beau livre qu'un champ! Ce petit bonhomme aux pieds nus, au chapeau de paille, aux cheveux couleur de paille, avec deux petites lumières noires qui lui faisaient des yeux, les yeux les plus intelligens, les plus perçans de son village, avait composé de son petit cerveau comme une chambre noire qu'il emportait partout, où il amassait en silence des couleurs, des formes, de la peinture vivante pour tout son avenir.

Quand on le voyait au bord d'un chemin, muet et immobile comme l'arbre où il cherchait de l'ombre, tandis que cinq à six moutons, la tête en bas, épluchaient le sol de toutes ses plantes embaumées, et que sa tête, à lui, comme celle de l'arbre qui frémit au moindre soupir du vent, tournait mobile et curieuse, avec tous ses cheveux épars, on s'arrêtait, on disait :

— Qu'est-ce que tu regardes donc là-bas? Hilaire?

— Ah! mais..... répondait l'enfant, à qui les mots manquaient; ah! mais.....

Les vieux passaient et se mettaient à sourire; ils n'avaient jamais vu un petit berger si peu causeur.

Non pas rentré au village pourtant, on eût dit qu'alors il fermait sa boîte à couleurs, de concert avec le soleil, qui, le soir, emporte les siennes. Le petit berger dansait, courait autour de l'église, jouait à tous les jeux bruyans des garçons, qui ont besoin, dit-on, pour grandir, de pousser leurs voix, de gambader, de s'étendre en tous sens.

Hilaire alors était le plus fameux; il attelait les autres après lui, si l'on peut dire cela. Tantôt sur une charrette, tantôt sur un cheval, escaladant un bœuf, ou le remplaçant à une charrue renversée, qu'il redressait tout seul; c'était un lutin de mouvement, d'énergie, de gaîté; un gamin de village qui eût fait rire des pierres, et qui trouvait une galette dans toutes les chaumières, où on l'attirait pour lui faire peindre des *postures*, comme les villageois appelaient tous les portraits de vaches, de chevaux et de chiens qu'Hilaire charbonnait sur la muraille. Il y avait de ses tableaux tout autour de l'église. C'était son album ouvert, parce que les murs étaient lisses et luisans : il y déroulait tout le portefeuille relié dans sa tête, il placardait ses pensées dans l'ombre, en jouant, toujours armé d'un charbon ou d'un morceau de craie qu'il cachait dans sa chemise; le soir, il s'arrêtait de jouer à cloche-pied sous l'humble parvis, ou bien en attendant son tour, pour respirer, il allait en courant tracer une figure, un arbre, sans y voir. Il fit M. le curé ressemblant, frappé de l'avoir vu un jour portant le bon Dieu à un paysan malade. On reconnut M. le curé; M. le curé se reconnut, et il passa doucement la main sous le menton du petit berger surpris, qui sentit pour la première fois qu'il ne serait pas toujours berger; car il y avait dans le regard de ce bon curé de campagne, il y avait une promesse : elle fut remplie.

— Et puis, que fais-tu là par terre? demanda-t-il quelques jours après à Hilaire étendu à plat ventre auprès d'un tas d'argile, et en se baissant à son tour pour voir, car il était vieux et ses yeux aussi.

— Tout ça! et tout ça! répondit l'enfant; il y en aura un pour vous.

Jamais vous n'avez vu de plus charmans moutons, presque bêlans; ni de petits cochons plus prêts à grogner; c'était joli, c'était vrai de forme, pétri et modelé avec une sagacité naïve qui fit rêver encore une fois M. le curé, disant en lui-même: « Il faut pousser cet enfant-là. »

Il le poussa, l'instruisit dans un livre et l'habitua aux souliers. Alors il le mena avec lui au château, où il allait dire la messe quand le maître était malade. Hilaire restait des heures entières devant les portraits et les tableaux d'une galerie peuplée de peintures, où le malade se plaisait à le voir si absorbé qu'il oubliait d'avoir faim.

— Quel est ton sentiment là-dessus? lui demandait le curé quand il était temps de partir.

— J'en ferai de plus beaux! répondait-il sans orgueil; mais parce qu'il voyait ses tableaux rêvés pendre dans l'avenir.

Alors il retournait joyeux dans son argile et ses moutons.

Il dit pourtant un jour adieu à ces belles scènes changeantes; mais adieu comme le soleil, qui dit: « Je reviendrai. » Il revint douze ans après, tout rayonnant d'instruction, de lumière et d'une gloire si tendre que tout le village, en tressaillant d'aise, courut au-devant d'Hilaire, le petit berger, avec de gros bouquets et des couronnes.

Il mangea de la galette délicieuse dans beaucoup de chaumières, où il pleura de retrouver ses *postures* soigneusement gardées sur les murailles. Tout le monde n'est pas peintre au village, mais presque tout le monde est bon; c'est pourquoi l'on s'y rassemblait souvent autour de M. le curé pour l'entendre lire dans l'écriture d'Hilaire tout ce qu'il écrivait de si amical qu'on s'essuyait les yeux, parce qu'il ne finissait pas une de ses lettres sans dire: « J'embrasse mon village, et je tâcherai de lui faire honneur! » et M. le curé embrassait tout le monde. On pouvait bien dire, qu'après Dieu, il avait fait un peintre célèbre d'un berger, en lui donnant de puissans protecteurs et de sages conseils.

Aussi M. le curé montre-t-il une chambre toute pleine des couronnes d'Hilaire: le berger-peintre les lui a toutes données avec son portrait aux pieds nus, recevant du saint homme son premier livre et ses premiers souliers.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

UNE SOIRÉE CHEZ GERARD.

Le salon du baron Gérard était, on le sait, le rendez-vous des artistes les plus célèbres et des personnages les plus distingués. Chaque fois qu'un étranger célèbre arrivait à Paris, il sollicitait l'honneur de se voir admis chez l'illustre peintre; et ce fut ainsi que Laurence, l'une des gloires de l'Angleterre, se vit reçu chez l'artiste à qui l'on doit l'*Entrée de Henri IV à Paris*, cette belle et grande page.

Laurence, interrogé sur ce qu'il avait vu de plus remarquable dans nos musées, n'hésita point à déclarer que rien ne lui paraissait plus digne d'admiration que le *Naufrage de la Méduse*, par Géricault. Or, on était alors à la fin de 1824, et l'on jugeait encore comme un peintre fort médiocre ce jeune homme sublime. On se regarda donc avec surprise; Gérard sourit et, avec la finesse et le tact qui le caractérisaient, renchérit sur les éloges donnés par le peintre étranger au peintre français. Mais comme l'Anglais s'enquérait de détails biographiques sur Géricault, mort récemment, personne ne put en donner, excepté un jeune homme peu connu alors et devenu aujourd'hui célèbre :

— Géricault, dit-il, est élève de Guérin et de Carle Vernet; il est né vers 1790, à Rouen: son père était avocat. Carle Vernet, médiocre et sec, lui fut de peu de secours; Guérin comprit mieux le génie inconnu de son élève et le développa avec intelligence, quoique les camarades de Géricault le regardassent tous comme sans avenir. Cependant Guérin voulait plier son élève à sa méthode tiède et pâle. Quand Géricault lui apportait de ces études de chevaux, dont la pâte forte et rabotteuse, dont le nerveux dessin inquiétaient le professeur: « Je ne conçois rien à votre » manière, disait le maître; ce coloris me choque, ces effets hasardés, ces contrastes de clair-obscur me font » croire, en vérité, que vous peignez toujours au clair de » la lune. » Géricault cherchait en vain à pénétrer son maître de la puissance qu'une couleur semblable donnait à certain sujet; Guérin l'attaquait avec une nouvelle force, et pour mieux définir ce que le dessin de son élève avait, selon lui, d'enclin à la bouffissure: « Vos académies, disait» il, ressemblent à la nature comme une boîte de violon » ressemble à un violon. » Ces observations ne changèrent rien à la vocation de l'artiste; peu encouragé par son maître, mais toujours possédé par cet entraînement instinctif qui l'appelait à la représentation de la vie équestre, Géricault fréquentait les écuries, s'initiait aux habitudes du cheval, l'étudiait en *déshabillé*, le suivait à la parade, dans les triomphes des courses, et tel qu'un esprit familier vous accompagne partout, même dans la tombe, on retrouvait encore l'artiste interrogeant le squelette d'un coursier pour y surprendre les secrets anatomiques dont il fit un si merveilleux usage. « On n'est pas aujourd'hui généralement d'accord, dit un critique, sur le mérite des deux tableaux qui furent exposés au musée de Paris. Le premier, fait en 1812, représente un *Chasseur à cheval* de la garde, dans

son pittoresque costume, gravissant une montée ardue et se retournant vers ses frères d'armes comme pour les enlever et les lancer sur l'ennemi. Cette étude est pleine de vigueur; la pose du cheval indique une facilité extrême à se jouer des difficultés les plus graves; c'est du Michel-Ange équestre. Peut-être y a-t-il dans l'attitude de l'homme quelque chose de forcé qui rappelle l'écuyer du Cirque-Olympique; mais en général, comme couleur, mouvement, indépendance de style et fermeté de dessin, c'est une œuvre tout à fait estimable. Un pendant lui fut donné l'année suivante; il est connu sous la dénomination du *Cuirassier blessé.* » On avait reproché à Géricault, dans son premier tableau, cette fougue d'exécution qui forme une de ses plus précieuses qualités; l'artiste sembla vouloir prouver, dans cette seconde page, combien son génie pouvait se plier à tous les genres ou plutôt plier tous les genres à sa puissance. Ici, le cuirassier se révèle par une pose simple et une expression résignée; les yeux levés au ciel comme pour conjurer les maux qui fondent sur l'armée française à la retraite de Moscou, ce cavalier, les traits épuisés par la souffrance et la misère, traîne avec lui un cheval qui a partagé toutes les infortunes de son maître; ce n'est plus le noble coursier à l'œil ardent, aux naseaux enflammés, à la croupe luisante et nourrie à pleine peau; c'est le cheval blessé, rompu de fatigues et de jeûnes, et dont l'âme impressionnable absorbe les douleurs de son maître avec lequel il est identifié. Ici, point de coloris brillanté, point de glacis diaphanes, plus de ces traits lumineux qui jouent la bulle de savon; tout est froid comme le ciel russe, sombre comme le sujet, gris et sale comme ces deux compagnons dont une terre maudite est la couche unique. Généralement la première de ces deux compositions obtint plus de succès, parce qu'elle a plus d'éclat et de mouvement, mais comme poésie, comme révélation touchante d'un fatal épisode, assurément le *Cuirassier blessé* conservera toujours un rang des plus honorables. Nous arrivons enfin à cette œuvre mémorable, dont l'apparition fut comme une pomme de discorde dans le monde artistique. C'est en 1819 que parut le *Naufrage de la Méduse*. L'opinion publique avait été vivement émue par le récit de cette catastrophe; la politique trouva l'occasion magnifique pour se faire d'un tel sujet un ressort à ses combinaisons. Aussi quelles ne furent pas ses cajoleries, lorsqu'un homme de talent, plein de vigueur, de sève et d'avenir, se laissa prendre avec candeur à tous ses artifices, déroulant pour drapeau la toile immense sur laquelle il n'avait d'abord voulu peindre qu'un drame, mais où les partis distinguèrent des principes, des cocardes, des intérêts rivaux, le peuple et la noblesse, l'ancien et le nouveau régime, enfin, mis face à face sur un radeau fabriqué de débris et de cadavres. Le succès de l'ouvrage tint donc à des considérations étrangères à l'art; mais il n'en fut pas moins légitime. Cette vaste composition se distingua tout d'abord par l'intérêt du fond, et plus encore par une exécution tout à fait insolite. Le style statuaire et même académique en était entièrement banni; l'auteur s'inspirait sur la nature seule, abandonnant le dessin systématique et d'atelier, et ces attitudes de convention, et ce coloris formulé comme une préparation du codex pharmaceutique. Sa brosse parut fougueuse, mais indépendante; son coloris sembla gris, mais puissant d'effet; ses oppositions de lumière étaient heurtées et souvent même brutales, mais elles donnaient une clarté pâle et sinistre, parfaitement en harmonie avec le génie et les inspirations de l'artiste; l'art enfin était revenu dans cette page à ce principe qui doit en être la source éternelle: la vérité n'était point méconnue. Pourquoi faut-il cependant qu'une palette négligemment tenue et qu'une certaine pesanteur de main soient venues obscurcir de si belles qualités? Pourquoi une espèce de disposition à l'emphase, adoptée sans doute comme reflet du sentiment littéraire dominant, a-t-elle souvent dénaturé le style de Géricault! Il est pénible de l'avouer, Géricault, entraîné dans un tourbillon de réformes, le fut également dans les plaisirs les plus orageux. Son voyage en Italie lui avait donné le goût de cette belle nature qu'on y trouve en tout genre, et de la galanterie passionnée de ses habitans; son voyage à Londres lui inspira pour les chevaux, les chasses et les exercices violens un amour acharné. Dépensant la plus forte partie d'une vie si luxuriante dans des voluptés destructives, jetant le reste à travers la poudre de l'hippodrome, les buissons de la plaine ou les aspérités de la forêt, le noble artiste négligea tout à fait le soin de sa santé, laissant à des vétérinaires anglais la tâche de déraciner un mal déplorable. Bientôt un événement imprévu vint porter le dernier coup à cette constitution si puissante dans son origine; une chute de cheval, faite aux côtés de M. Horace Vernet, détermina sur la colonne vertébrale une affection mortelle; la phthisie de cet organe en fut la conséquence, et Géricault mourut le 18 janvier 1824, réduit pour ainsi dire à l'état de momie, par la longueur et la nature de sa maladie. Un beau tableau de M. Scheffer a consacré cette particularité de ses derniers momens; et quand les curieux rencontrent chez les mouleurs de Paris un plâtre aux traits nobles, mais desséchés, aux yeux enfoncés dans de profondes orbites, au front pur et chevaleresque, à la barbe inculte et confuse, ils ont devant les yeux un masque à jamais célèbre: c'est celui du malheureux Géricault!

» Voilà, dit le narrateur en se levant, quelle fut la destinée de l'un des plus grands peintres de notre époque. »

Un silence profond répondit dans le salon à cette plainte du noble jeune homme, et il fallut bien du temps avant que la conversation reprît un caractère moins mélancolique.

Le premier qui parla fut Gérard.

— Monsieur, dit-il à un vieillard irlandais dont la poitrine était décorée d'une multitude d'ordres étrangers, monsieur, si vous ne nous tirez pas de ces tristes idées, c'en est fait de tout le reste de notre soirée. En vérité vos récits de sorciers de la Nouvelle-Hollande et les superstitions barbares de ce pays sont moins affligeans que nos douleurs artistiques: et cependant vous nous le disiez, malgré la prospérité de la plupart des colonies anglaises établies dans la Nouvelle-Hollande, les indigènes continuent à demeurer dans le plus complet abrutissement. On ne trouve nulle part de coutumes plus incroyables, de superstitions plus grossières.

— Vous avez raison, monsieur, reprit l'étranger, j'ai longtemps habité ce pays et je n'ai jamais vu nulle part un plus déplorable abrutissement. Là les *mulgarradocks*, qui sont à la fois jongleurs, médecins, prêtres, sorciers, sont regardés comme possédant le pouvoir d'écarter le vent ou la pluie, et de faire tomber la foudre ou les maladies sur l'objet de leur haine. La main du mulgarradock passe pour posséder la faculté de conférer la force ou la dextérité. Quand il veut éloigner un orage, il se tient debout, en plein air, agitant les bras, secouant ses vêtemens et faisant des gestes rapides. Les naturels de la côte n'ont guère d'autres ressources que le poisson; leur principale occupation est de le prendre: les hommes emploient le harpon, les femmes la ligne et l'hameçon. C'est pour cela que celles-ci sont assujetties à une opération non moins bizarre que cruelle. Quand elles sont encore très-jeunes, on leur coupe les deux phalanges du petit doigt de la main gauche,



Naufrage de la Méduse (d'après Guéricault.)

sous prétexte que ces phalanges les gêneraient pour rouler leur ligne de pêche autour de la main.

Les naturels qui vivent dans les bois sont forcés à des exercices très-durs pour se procurer des alimens : ils grimpent sur les arbres pour surprendre des oiseaux et prennent les animaux au piége. Ils font une pâte avec de la racine de fougère et des fourmis écrasées ensemble, et dans la saison y ajoutent des œufs de ces insectes. Ils dévorent tout ce qui leur tombe sous la main, et même les vers, les chenilles et la vermine. Hommes et femmes se frottent la peau d'huile de poisson, qui les garantit de l'atteinte des moustiques, mais leur communique en même temps une puanteur insupportable. Souvent ils se barbouillent de terre rouge ou blanche et se garnissent les cheveux d'os de poisson ou d'oiseaux, de plumes, de morceaux de bois, de dents de kangarou. On voit de ces sauvages qui ont tout à fait l'apparence de prêtres. Tout barbouillés de noir, ils tracent un large cercle blanc autour de chaque œil, et des lignes de la même couleur sur les bras, les cuisses et les jambes; quelquefois même ils se font des plaies profondes avec des coquilles, et plus tard ces plaies, en se cicatrisant, figurent sur leurs corps des échelons, des coutures qui sont considérées comme des ornemens très-distingués.

A l'âge de douze ou quinze ans, les garçons subissent l'opération qu'ils appellent *gna-goung* : on leur perce la cloison du nez pour recevoir un morceau d'os ou de roseau, ce qui est à leurs yeux un grand ornement. C'est aussi au même âge qu'ils sont admis au rang d'hommes en se soumettant à la perte d'une des dents de devant. Voici les principales circonstances de cette opération dont je fus témoin :

Les sauvages d'une tribu voisine de Sydney, armés de casse-têtes, de boucliers, de lances, et ornés de leurs plus beaux atours, se réunirent en grand nombre dans un enclos formant un ovale d'environ vingt-cinq pieds. Dans cet enclos, qu'ils appellent *You-Lang*, quinze enfans se trouvaient rangés l'un à côté de l'autre. Mais l'opération fut précédée de diverses cérémonies.

D'abord les hommes armés s'avancèrent en chantant ou plutôt en poussant un cri propre à la circonstance, et agitant leurs boucliers et leurs lances, tandis que de leurs pieds ils faisaient jaillir la poussière de manière à en couvrir ceux qui les environnaient. Au moment où ils arrivèrent près des enfans, un des hommes armés, se détachant de la troupe, s'avança de quelques pas, et saisissant un garçon l'emmena comme de force vers ses collègues, qui, poussant un cri, se mirent en devoir de protéger l'enfant. C'est de la même manière que chacun des quinze garçons présens fut tour à tour saisi, porté à l'autre extrémité du You-Lang, où ils restèrent assis, les jambes croisées sous leurs corps, la tête baissée et les mains jointes. Quelque pénible que fût cette position, on assura que de toute la nuit ils ne devaient point en bouger ni lever les yeux en l'air et que jusqu'à la fin de la cérémonie on ne leur donnait aucune nourriture.

Les Kerredais exécutèrent ensuite quelques-uns de leurs rites mystérieux. Tout à coup l'un d'eux tomba par terre, s'y roula en prenant toutes sortes d'attitudes forcées, comme s'il eût été tourmenté par des douleurs inouïes, et parut à la fin délivré d'un os qui devait servir pour la cérémonie suivante. Durant tout ce temps, il était entouré d'une foule de naturels qui dansaient autour de lui en chantant à grands cris, tandis que quelques-uns le frappaient sur le dos jusqu'à ce qu'il eût produit l'os merveilleux; puis il était délivré de toute souffrance.

Celui-ci ne se fut pas plutôt relevé, épuisé de fatigue et baigné de sueur, qu'un autre à son tour recommença la même cérémonie, qui se termina également par l'exhibition d'un os dont il s'était prudemment pourvu d'avance et qu'il avait caché dans sa ceinture. Cette farce grossière à pour but de convaincre les jeunes gens que l'opération qu'ils ont à subir ne leur causera qu'une faible douleur, car plus les Kerredais auront souffert, moins ils auront eux-mêmes de mal à éprouver.

Le moment de l'opération était venu; les sauvages allaient faire sauter les dents des enfans. Le premier qu'ils prirent fut assis sur les épaules d'un autre naturel qui resta assis sur le gazon.

On représenta d'abord l'os que l'on prétendait avoir extrait de l'estomac d'un des naturels, la veille au soir. On avait eu soin de l'aiguiser par le bout, afin de couper la gencive, car sans cette précaution il leur serait impossible de faire sauter la dent sans briser la mâchoire entière. On s'occupa ensuite de couper un womera (espèce de dard), à huit à dix pouces du bout, et pour cela il faut de grandes cérémonies. Le bâton est posé sur un arbre, et l'on essaie trois fois avant de frapper dessus. Le bois étant très-dur et l'instrument coupant très-mal, il fallut plusieurs coups pour en venir à bout; cependant on fit constamment trois feintes avant que chaque coup fût donné. Quand la gencive fut convenablement préparée avec l'os aigu, le petit bout du bâton fut posé sur sa dent aussi haut que le permit la gencive, tandis que l'opérateur se prépara à abattre la dent avec une grosse pierre qu'il avait dans la main. Cette première opération dura dix minutes entières, car, malheureusement pour le pauvre enfant, la dent tenait fort dans la gencive. Enfin elle sauta, et le patient fut emmené à une petite distance, où sa gencive fut raffermie par ses amis; et il fut bientôt revêtu, grâce à leurs soins, du costume qu'il devait garder pendant quelques jours. On lui passa autour du corps une ceinture où tenait une épée de bois, sa tête fut entourée d'un bandeau surmonté de bandelettes de xanthorrhœa, qui, par la blancheur de leur couleur, produisaient un effet curieux et qui n'était point désagréable. Le patient avait la main gauche posée sur la bouche qui devait rester fermée : il lui était défendu de parler et de manger de tout le jour.

Tous les enfans furent traités de la même manière, excepté un seul joli petit garçon de huit ou neuf ans, qui, après s'être laissé couper la gencive, ne voulut pas supporter plus d'un coup de la pierre et, se sauvant d'entre les mains des opérateurs, réussit à s'échapper. Durant toute l'opération, les spectateurs firent aux oreilles des patiens un bruit épouvantable en criant de toutes leurs forces et sans relâche, afin de distraire leur attention et d'étouffer toutes leurs plaintes; mais ceux-ci se faisaient un point d'honneur de supporter la douleur sans pousser un soupir.

Du reste, il n'est pas inutile de faire remarquer qu'on n'essuya point le sang qui sortait de la gencive déchirée; mais on le laissa couler le long de la poitrine de chaque enfant et tomber sur la tête du naturel sur lequel il était assis, et dont le nom fut ensuite ajouté au sien. Ce sang desséché resta sur la tête des hommes et la poitrine des enfans durant quelques jours. Les garçons furent ensuite désignés par le titre *kebarra*, nom qui par son étymologie a rapport à l'un des instrumens employés dans cette cérémonie, car *kebah*, dans leur langue, signifie une pierre ou un rocher.

Après l'opération, les garçons sont placés autour d'un tronc d'arbre, et on applique contre la gencive de ceux qui ont beaucoup souffert un poisson grillé afin de calmer la douleur.

Tout à coup, à un signal donné, les patiens se levèrent et se précipitèrent vers la ville, chassant devant eux les hommes, les femmes et les enfans qui se hâtent de s'écarter de leur chemin. A dater de ce moment, ils étaient admis au rang d'hommes ; ils avaient le droit de se servir de la lance et du casse-tête, du womera et de figurer dans les combats; ils pouvaient aussi enlever les filles qui leur plaisaient pour en faire leurs femmes. Ils avaient enfin acquis un titre qu'ils étaient en droit d'exercer dès que leur âge et leur force leur permettraient de le faire. — Quelques médecins qui ont vu de ces dents arrachées par ces sauvages, au moyen d'une pierre et d'un morceau de bois, ont déclaré qu'elles n'auraient pas été mieux extirpées par un dentiste pourvu des instrumens nécessaires.

Je ne puis donner ici le récit d'une foule d'événemens bizarres dont j'ai été témoin, événemens produits par le sentiment de la vengeance et par les idées d'honneur que les sauvages se sont formées; ni les cérémonies usitées lorsque les femmes sont prises de mal d'enfant, ni celles qui accompagnent les jugemens publics ou les funérailles : ces détails nous mèneraient trop loin. Je me contenterai de dire la manière dont se contractent les mariages.

Dans la plus grande partie de la Nouvelle-Hollande, la violence, et la violence de la nature la plus brutale, est le prélude du mariage. Un sauvage va chercher ordinairement une compagne dans une tribu étrangère et même ennemie de la sienne. Il pénètre en secret dans la hutte où demeure celle sur laquelle il a jeté les yeux en l'absence de ses protecteurs naturels, se jette cruellement sur elle, la frappe du casse-tête sur la tête, sur les épaules et toutes les parties du corps, et quand elle a été étourdie, il la saisit tout ensanglantée et l'entraîne au travers des bois, des pierres, des ravins avec toute la force et la vitesse dont il est capable. Le mari ne s'occupe que d'une chose, c'est de traîner sa proie au milieu de sa tribu. Alors la malheureuse fille, ainsi isolée, est reconnue pour la femme de son ravisseur. Celle-ci se soumet à son sort et quitte rarement son mari et sa nouvelle tribu pour une autre. Cependant ces malheureuses sont maintenues par les hommes dans le plus grand assujettissement. La plus légère offense de leur part envers leur mari est châtiée par un coup de casse-tête.

Néanmoins ces sauvages ne sont pas toujours étrangers aux vrais sentimens de l'amour dans toute sa pureté, comme le prouve l'anecdote suivante, qui me fut racontée par un employé de la colonie, lequel avait beaucoup connu le jeune homme dont il s'agit. Ce naturel, âgé de vingt-deux ans environ, appartenait à une tribu voisine de Sydney, et avait deux sœurs, l'une de vingt ans et l'autre seulement de quatorze. Un jour qu'il revenait de la chasse, ne voyant pas ses sœurs venir comme de coutume à sa rencontre, il s'assit au pied d'un arbre auprès de sa cabane, ne doutant pas qu'elles allaient paraître immédiatement.

Cependant le soleil se coucha, la nuit parut et ses sœurs ne se montrèrent point. Las d'attendre et l'esprit vivement agité, il se leva et entra dans sa cahutte. Mais quelles ne furent point sa surprise et sa douleur en apercevant à la clarté de la lune le corps de la plus jeune de ses sœurs étendue par terre et baignée dans son sang. Troublé par cet affreux spectacle, il se jette aussitôt à genoux, prodigue des secours à sa sœur, l'appelle ; mais elle ne pouvait l'entendre, car elle avait perdu tout sentiment. Il courut chercher de l'eau, lui frotta le visage et quand elle fut revenue à elle-même : « O mon frère ! s'écria-t-elle, notre sœur nous est ravie. Le méchant après l'avoir frappée de son casse-tête s'est saisi d'un de ses bras pour l'entraîner; je me suis attachée à l'autre pour la retenir, alors il s'est précipité sur moi, m'a frappée avec furie, et d'un coup de casse-tête il m'a jetée par terre dans l'état où vous m'avez trouvée. »

En finissant ce récit, un torrent de larmes inonda son visage. Son frère gardait un morne silence ; ils passèrent la nuit de la sorte. Dès que le soleil parut, ils s'acheminèrent vers la tribu du ravisseur. Après un voyage dont leur soif de vengeance abrégea la longueur, ils atteignirent les lieux qu'occupait la tribu qu'ils cherchaient. Alors le sauvage aperçut à une petite distance la sœur de celui-là même qui lui avait enlevé la sienne, et qui s'était un peu écartée pour ramasser du bois. L'occasion de se venger était belle ; aussi, ordonnant à sa sœur de se cacher, il courut sur la jeune fille et leva son casse-tête pour la terrasser.

La victime trembla, et bien qu'elle connût toute la force de son ennemi, elle s'arma de tout le courage qu'elle put conserver. Elle leva les yeux sur lui, et leurs regards s'étant rencontrés le jeune homme fut tellement frappé de sa beauté qu'il demeura immobile pour la contempler. La pauvre fille s'en étant aperçue, se jeta à ses genoux pour implorer sa pitié; mais un sentiment plus tendre, l'amour, avait promptement succédé au désir de la vengeance. Le sauvage, rejetant son casse-tête, la pressa sur son cœur et la pria de le suivre dans sa tribu. Puis s'étant informée de sa sœur aînée, sa nouvelle épouse lui apprit qu'elle était encore bien souffrante, mais qu'elle serait bientôt mieux, et excusa son frère sur les moyens employés pour en faire sa femme, disant que c'était la coutume du pays : « Mais vous, ajouta-t-elle, vous avez le cœur plus blanc (faisant allusion aux mœurs des Anglais), vous ne me battez point ; moi, je vous aime, vous m'aimez, j'aime vos sœurs, vos sœurs m'aiment ; mais mon frère est un homme méchant. » Ce jeune couple vivait depuis longtemps en paix, à l'époque de ma résidence dans la colonie, dans une cabane que lui avait fait élever la personne dont je tiens cette anecdote.

— Et vous, madame, qui arrivez de Hollande, me demanda Gérard, avez-vous vu des détails de mœurs et des amours aussi sauvages ?

— Non, monsieur, lui répondis-je; ce que j'ai vu de plus curieux dans cette curieuse excursion, c'est la chapelle d'une humble petite église.

— Une chapelle de village, demanda Gérard; elle renferme donc quelque tableau merveilleux de Rubens, de Van Dick ou de Jordaens ?

— Pas le moins du monde.

— Alors ce sont des sculptures en bois ?

— Non plus.

— Qu'est-ce donc? vous piquez ma curiosité.

— On voit encore aujourd'hui dans l'église de la petite ville de Bervliet une fenêtre de vitraux que le temps achèvera bientôt de détruire si l'on ne se hâte point d'arrêter les progrès de cette destruction par des réparations intelligentes et bien entendues.

Ces vitraux sont pourtant le seul monument élevé à un homme à qui la Hollande doit la plus grande partie de sa prospérité et de sa fortune.

Au milieu de la fenêtre on voit les armes de la ville de Bervliet, lion d'argent sur champ de sable, en regard d'une croix d'or ; puis au bas de ces armoiries s'étalent sept écussons, dont trois ont vu leur blason s'effacer tout à fait ; au bas de ces écussons on lit des noms tout à fait inconnus.

Mais au pied de la fenêtre il y a un homme assis sur un panier renversé : cet homme est revêtu de la veste rouge et à capuchon des pêcheurs hollandais. D'une main il tient

un hareng et de l'autre un couteau à *caquer*, autour de lui sont placés des filets, une rame et un tonnelet sur lequel on voit des harengs évidés. Le fond représente la mer et des pêcheurs sur une barque qui retirent leurs filets chargés des produits d'une pêche abondante.

A droite de la tête de cet homme, le verrier a peint un



Le vitrail du caqueur.

hareng couronné, un couteau à caquer et un autre instrument que l'on présume avoir servi à jauger les barriques dans lesquelles on parquait les harengs. Au-dessous on lit :

WILLEM BEUKEL STECF, 1397.

Or, quand l'empereur Charles-Quint et sa sœur Marguerite visitèrent la Hollande, ils se détournèrent de leur route pour aller à Bervliet; ils se rendirent directement à l'église, entrèrent dans la chapelle où se trouve le vitrail que l'on vient de décrire, s'agenouillèrent sur la tombe qui portait le nom de Willem Beukel et ordonnèrent à leur aumônier de célébrer, sur l'heure, une messe à l'intention du trépassé. Tous deux prièrent avec ferveur, et quand la messe fut terminée et qu'ils se relevèrent, l'empereur dit à haute voix :

— Guillaume Beukel a plus fait pour la Hollande que je ne pourrai jamais faire moi-même, tout empereur que je suis.

En effet, cet homme, simple pilote pêcheur, inventa l'art de *caquer* les harengs, c'est-à-dire de les saler, de les conserver et de les expédier au loin. Cette découverte produisit pour la Hollande un commerce si puissant et des bénéfices si merveilleux qu'on l'appela la *mine d'or de l'Etat.*

Guillaume Beukel s'enrichit lui-même par sa découverte et devint un des échevins de sa ville natale. Il mourut vers 1347.

Et comme quelques personnes riaient de l'histoire de mon fabricant de harengs :

— Messieurs, dit Gérard, madame n'a pas si grand tort, après nos artistes illustres, de citer un négociant non moins justement illustre. Celui qui enrichit sa patrie égale peut-être celui qui la rend célèbre.

UNE CONTEMPORAINE.

HISTOIRE DE LA COIFFURE EN FRANCE.

(Dix-huitième siècle.)



Ninon de Lenclos, 1700.



Cécile de Lisoris, 1704.

Jusqu'ici nous avons vu la coiffure des femmes se composer de mille façons diverses de nouer, de tresser et d'ajuster les cheveux ; de les emmêler de perles, de rubans et de fleurs ; de les couvrir de voiles, de chaperons, de plumes et de couronnes. Vers la fin du dix-septième siècle et dans le commencement du dix-huitième, la coiffure avait gardé encore toute l'élégante simplicité du siècle de Louis XIV, témoin un portrait de Mlle Ninon de Lenclos, peint en 1700 par Mignard. Les cheveux tombent en longs anneaux sur les épaules et forment sur le front cette légère couronne floconneuse, adoptée par Mme de la Vallière et imitée par toutes ses contemporaines.

Puis après cela, il vient de mode une coutume bizarre, étrange, inexplicable ; ces beaux cheveux, avec leur splendides reflets, leurs nœuds, leurs anneaux suaves, se relèvent sur le front, se bâtissent en forteresse et se couvrent de poudre. Oui, une poussière blanche — de l'amidon, — dénature ce que les femmes avaient regardé jusque-là comme le don le plus précieux de leur beauté. Il est vrai que la poudre donne de la douceur à la physionomie et de l'éclat aux yeux ; il est vrai encore qu'avec elle on peut impunément porter de faux cheveux et déguiser du temps l'irréparable outrage. Le premier portrait historique que l'on voie avec cette étrange coiffure est celui de Mlle Cécile de Lisoris, et porte la date de 1704.

Cependant toutes les femmes n'osaient point ou ne voulaient pas se poudrer ; alors elles prenaient un attermoiement avec la mode naissante et la mode moribonde : elles se couvraient la tête d'une sorte de voile, qui ne laissait voir en aucune façon les cheveux, comme l'atteste le portrait de Marguerite de Joneaux en 1710.

En 1720, sous Mme Dubarry, la poudre triomphe encore plus, se mêle à des fleurs et forme des boucles et des anneaux sur les tempes. Il se trouve une exception, c'est Mme de Graffigny, qui porte les cheveux poudrés, mais serrés sur la tête, et enveloppés d'un petit bonnet. Mme de Graffigny était une femme auteur qui vivait en 1750. « Son père, raconte Mme de Vannes, était de l'ancienne et illus-

tre maison d'Issembourg, et sa mère était petite-nièce du fameux graveur Callot (1). Elle épousa Hugues de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme violent et emporté. Après plusieurs années d'une union malheureuse, où elle courut plus d'une fois des dangers pour sa vie, on la sépara judiciairement de cet homme si peu fait pour elle. Les enfans qu'elle avait eus de lui moururent en bas âge, et leur père finit ses jours dans une prison où sa mauvaise conduite l'avait fait renfermer. Mme de Graffigny suivit à Paris Mlle de Guise, qui allait épouser le duc de Richelieu. Ce fut alors seulement que se développa en elle le goût des lettres. Elle débuta dans la carrière par une *Nouvelle* imprimée dans le *Recueil de ces Messieurs*, en 1745. Ce morceau, intitulé *Nouvelle espagnole : le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*, avait, comme on le voit, une fausse maxime pour titre ; et un abus de maximes gâtait le cours du récit. Quoique mêlée de morceaux où l'on trouvait du sentiment, elle fut critiquée. Mme de Graffigny répondit aux critiques par les *Lettres péruviennes*, qui ont fait sa réputation. L'idée et le cadre de cet ouvrage sont également ingénieux : des sentimens vrais, naïfs autant que passionnés, des descriptions charmantes, une adresse peu commune à embellir les moindres objets et à tirer parti de la situation bizarre de la jeune péruvienne Zilia, transportée tout à coup au milieu d'un monde dont les mœurs et les usages lui sont totalement étrangers (adresse qui rajeunit aux yeux du lecteur les objets les plus familiers par la peinture qu'en fait Zilia et les impressions qu'elle en recoit) ; voilà les avantages qui firent le succès des *Lettres péruviennes* dans le temps et le leur ont assuré pour toujours. Voici également les critiques qu'essuya Mme de Graffigny : le dénouement ne satisfait pas ; l'illusion est parfois détruite par les anachronismes de l'auteur sur des usages qui appartiennent à son temps et qui étaient ignorés dans celui où elle place le voyage de la Péruvienne en France. Son style, élégant et naturel, est trop souvent déparé par les traits métaphysiques qu'elle y prodigue ; et ce défaut, déjà assez considérable dans un ouvrage tout de sentiment, n'est ni pardonnable à Zilia, que l'auteur fait parler, ni concevable chez un auteur de cinquante-cinq ans : c'est proprement celui du jeune âge. L'expérience et un goût épuré ramènent à la nature. La jeunesse, pleine d'exaltation, a dû chercher au delà de l'expression du vrai un langage qui puisse satisfaire cette exaltation : l'âge mûr ne connaît de beau que le vrai ; et le style comme l'esprit y sentent l'homme désabusé. Les taches dont nous venons de parler, et quelques méprises de noms et de termes péruviens, pardonnables à une femme, n'empêchèrent pas le public de rendre justice à l'auteur des *Lettres péruviennes* (2). Fréron, lui-même, fut le premier à rendre cette justice, dans l'*Année littéraire*, tome 1er. Mme de Graffigny publia ensuite *Cénie*, comédie en cinq actes et en prose, qui est, ainsi que le dit le même Fréron, un modèle dans le genre aimable et pathétique. Cette pièce, qu'on a placée, comme drame, après *Mélanide*, et avec les meilleurs de La Chaussée, eut un succès complet : on fit quelques reproches à la fable, sous le rapport de la vraisemblance ; la pureté, la grâce du style, la délicatesse de sentiment, qualités soutenues dans les cinq actes de cette jolie pièce, firent oublier ces reproches et celui d'un trop grand rapprochement avec la *Gouvernante* de La Chaussée. Mme de Graffigny donna encore au théâtre la *Fille d'Aristide*, drame en cinq actes et en prose, qui ne réussit nullement. Elle fit jouer chez elle un petit acte de féerie intitulé *Azor*, et composa pour les enfans de l'empereur d'Autriche trois ou quatre pièces en un acte. Elle mourut à Paris le 12 décembre 1758, âgée de près de soixante-quatre ans. Née sérieuse, elle montrait peu son esprit dans la conversation : un commerce doux, égal, un jugement solide, un cœur sensible lui avaient acquis des amis dès sa jeunesse ; et souvent sa modestie leur donnait le droit de corriger et de gâter ce qu'elle avait écrit. Elle éprouva aussi, comme toute femme auteur, le désagrément de voir attribuer à d'autres ce qu'elle avait fait de mieux ; mais cette opinion ne fut répandue que par quelques critiques obscurs autant qu'injustes. L'académie de Florence la comptait parmi ses membres. La famille impériale l'honorait d'une protection particulière ; et plusieurs princes de l'auguste maison de Lorraine étaient en correspondance de lettres avec elle. Cependant Mme de Graffigny, entourée d'appuis, au milieu des succès littéraires, éprouva des peines vives et ne fut point heureuse dans la plus grande partie de sa vie. On attribua sa dernière maladie au chagrin que lui causa la chute de la *Fille d'Aristide*. Souvent une chute, un revers, même momentanés, blessent le cœur d'une femme (trop sensible pour se livrer aux chances orageuses de la vie littéraire), et lui ôtent plus de bonheur qu'un grand succès ne peut lui en donner. »

(1) Mme de Graffigny racontait elle-même un trait curieux de l'ignorance de sa mère. Ennuyée d'avoir chez elle une quantité de planches de cuivre gravées par Callot, elle fit un jour venir un chaudronnier, pour les convertir en une batterie de cuisine. On peut en conclure qu'elle contribua peu à donner à sa fille le goût de l'instruction.

(2) Les *Lettres d'Aza* ou d'*un Péruvien*, qu'on a mises à la suite des *Lettres d'une Péruvienne*, sont d'un M. de la Marche-Courmont, ancien chambellan du margarve de Bareith ; c'est un roman fort ennuyeux, quoique fort court.

Cette mode de petits bonnets, à quelques modifications près, persiste jusqu'en 1770. Toutefois l'édifice des cheveux s'élève, se complique, se tourmente ; la duchesse de Boufflers, peinte en 1770, le témoigne hautement. Après la complication des cheveux vient la complication des ajustemns, les rubans, les nœuds, les plumes, les travaux du fer à friser. Sous ce rapport, la coiffure d'une dame du palais de la reine est un véritable chef-d'œuvre de nature à déconcerter toutes les combinaisons de nos artistes modernes (1775).

Cependant le graveur Saint-Aubin, dans une de ses planches, a dessiné une femme dont la coiffure triomphe encore de celle de cette dame. Il est impossible d'amasser plus de dentelles, de nœuds, de rubans ; les cheveux descendent et tombent en longs anneaux poudrés derrière la nuque (1776).

Voici venir maintenant les chapeaux. Mlle de Tourville pose coquettement le sien sur l'oreille de la manière la plus agaçante. Cependant un pareil poids devait un peu fatiguer la tête (1780).

A la même époque, les femmes plus âgées portaient des coiffes, sortes d'échafaudages en dentelles et en linon.

Mme de Genlis, en 1790, portait les cheveux crêpus sous un chaperon coquet, gracieux et rabattu sur le front.

« Mme de Genlis ! que de souvenirs évoque ce nom ! Quel silence après tant de bruit ! dit Jules Janin. Quel oubli profond, immense, éternel ! Après avoir fatigué les cent bouches de la renommée, cette femme, dont l'élève est aujourd'hui sur le trône de France, et qui joua un rôle si brillant dans les plus grandes affaires de ce monde, nous l'avons vue mourir sans que personne s'informât comment elle était morte. Au contraire, ceux qui apprirent cette mort s'étonnèrent de ce que Mme de Genlis eût vécu si longtemps, — 85 ans ! »

Mme Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, naquit près d'Autun, en 1746. Son père était gentilhomme et pauvre ; deux ou trois fois, il voulut refaire sa fortune, deux ou trois fois il la perdit. Cepen-

dant la jeune fille était belle, intelligente, d'un esprit aussi vif que ses yeux. Le comte de Genlis l'épousa sans fortune; une fois qu'elle eut un nom et un état dans le monde, elle en eut bientôt tous les honneurs. Par son mariage, elle se trouva la nièce d'une très-grande dame, Mme de Montesson, qui fut plus tard duchesse d'Orléans; ce fut une protection toute trouvée. Bientôt Mme de Montesson donna sa nièce à la jeune duchesse de Chartres, qui fit de Mme de Genlis *le gouverneur* de ses enfans. Voilà donc cette jeune femme gouverneur de fils de prince et jouant au Palais-Royal le rôle qu'avaient joué Bossuet et Fénelon à Versailles. C'était vraiment une époque hardie et qui ne reculait devant aucune étrangeté. Le grand esprit de Mme de Genlis la soutint longtemps dans cette difficile position. Ses livres, dont le succès fut très-grand, lui firent un nom populaire : *Adèle et Théodore*, le *Théâtre d'éducation*, les *Veillées du château*, ce furent là d'immenses succès, auxquels on ne peut guère comparer que le succès de l'*Émile* de J.-J. Rousseau. Mme de Genlis était donc entourée de gloire, de triomphes et d'éloges, lorsque la révolution française s'en vint disperser de son souffle toutes ces superfluités inutiles. Naturellement Mme de Genlis prit le parti du duc d'Orléans; elle voulut défendre de sa plume le prince qu'elle avait servi de son épée; mais les plumes les plus fortes se seraient brisées à cette œuvre; Mme de Genlis fut trop heureuse de s'en tirer la vie sauve; l'émigration la trouva toujours aussi futile. C'était une pauvre tête qui se consolait de toutes les faiblesses et de tous les écarts en écrivant de méchans livres.

Bonaparte eut pitié de cette femme comme il avait pitié de toutes les grandeurs déchues : il lui donna une pension et un logement à l'Arsenal. Là, elle voulut refaire ce qu'on appelait autrefois un *salon;* elle croyait qu'il suffisait d'être une femme d'esprit pour ranimer en France cette causerie toute-puissante qui s'est perdue à jamais dans ce grand bruit de chaque jour, qu'on appelle la *tribune* et le *journal*. A défaut de l'influence qu'elle n'eut pas dans son salon, Mme de Genlis voulut recommencer sa renommée d'autrefois; mais, hélas! elle se trouva en présence d'une renommée impitoyable, la renommée de Mme de Staël. De ce côté-là encore, il fallut que Mme de Genlis courbât la tête. Elle se mit alors à écrire des satires contre les hommes et les choses : on lui répondit en écrivant sa biographie. Ce fut la femme la plus tourmentée et la plus malheureuse. Seule, sans appui, perdue dans une société qui n'était pas la sienne, réduite à flatter et à maudire; sans conviction dans ses flatteries, sans passion dans ses haines, s'occupant de cent mille petites choses, élevant au jour le jour cent mille châteaux de cartes qu'un souffle faisait crouler, tuant sa vie comme elle pouvait; jalouse de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Mirabeau, de Mme de Sévigné, de Mme de Staël, de tout le monde. Ce qui la sauva de l'ennui, c'est qu'elle écrivait sans fin et sans cesse, et à tout propos et sur toutes choses. Le nombre des livres qu'elle a laissés est immense : outre les livres sur l'éducation, qui sont encore entre bien des mains, elle a écrit bien des romans, bien des discours, bien des comédies, bien des poëmes. Elle a parlé de tout, de la grammaire et de la philosophie, de l'agriculture et de l'histoire, et surtout elle a beaucoup parlé d'elle-même. Elle a écrit des *Mémoires* remplis de faits curieux; elle a fait des *Heures* pour l'église, des comédies pour les théâtres, des devises pour les gentilshommes et le *La Bruyère des domestiques*. Elle a laissé des fables et des voyages; que n'a-t-elle pas fait! Elle a fait même un chef-d'œuvre d'esprit, de cœur et de style, qui vivra aussi longtemps que vivra la langue française, *Mademoiselle de Clermont*.

Nous voici bien loin de la poudre, de la poudre qui devait périr avec l'aristocratie sous les coups de la révolution et faire place à la coiffure grecque, adoptée par une femme... qui devait être un jour impératrice des Français, et qui se nommait alors Joséphine Beauharnais.

Il resterait à parler du rouge et des mouches, qui revinrent de mode à peu près à l'époque où la poudre apparaissait. Du reste, ni la poudre, ni le rouge, ni les mouches n'étaient d'invention moderne, témoin le passage suivant du beau livre de M. Dezobry :

« Les jeunes femmes font généralement pour leurs cheveux ce que les vieilles font pour leur visage : elles les teignent et les sophistiquent de toutes les manières. D'après la loi du climat, les brunes sont ici beaucoup plus communes que les blondes, et cependant, comme en raison de leur rareté, on aime mieux ces dernières, je n'ai jamais vu plus de blondes que dans ce pays qui en produit si peu. Une dame soigneuse de sa parure est presque toujours d'un blond ardent, d'un blond d'or ou d'un blond cendré. Elle se procure ces nuances délicieuses soit à l'aide d'un savon des Gaules, employé en pâte ou en liquide, et composé de cendres de hêtre et de suif de chèvre; soit avec une infusion de brou de noix, soit avec une poudre extrêmement fine dont elle se fait frictionner la tête, ou bien encore avec un mélange de lie de vinaigre et d'huile de lentisque, qui blondit les cheveux en une seule nuit.

» Quelques brunes consentent à conserver la couleur naturelle de leurs cheveux quand cela s'accorde mieux avec leur genre de beauté; mais pour celles qui de ce côté n'ont pas encore la nuance qu'elles désireraient, il y a aussi des moyens de réparer les oublis ou les caprices de la nature, ou même ses rigueurs quand elle a marché à trop grands pas et que l'ébène d'une belle chevelure n'est pas très-régulière ou commence à s'altérer. Il suffit pour cela de quelques compositions bien simples : une liqueur épaisse tirée des graines de sureau; un peu de noir d'ivoire ou une décoction de sangsues, que l'on laisse putréfier et se résoudre pendant soixante jours dans un vase de plomb avec du vin noir et du vinaigre. Cette composition est si pénétrante qu'au moment où l'on s'en sert, il faut tenir de l'huile dans sa bouche, sans quoi les dents deviendraient aussi noires que les cheveux. Cela néanmoins n'épouvante pas les dames, et en général elles comptent pour rien la douleur ou le danger dès qu'il s'agit d'être belles. Cette teinture n'est pas la seule susceptible d'avoir de si graves inconvéniens, et le liniment employé pour procurer le blond d'or a quelque chose de gras qui affecte la peau et y produit une enflure extraordinaire si par malheur on vient à l'atteindre en frottant les cheveux.

» Les Romaines prennent un soin tout particulier de la fraîcheur de leur visage et de l'éclat de leur teint. Elles se servent pour cela d'une pâte composée de farine d'orge et d'ers, délayée avec dix jaunes d'œufs. On fait sécher ce mélange à l'air, on le pulvérise à la meule, puis on y joint de la corne vive d'un cerf et le sixième d'un *as* (1) de gravelle de vin; on tamise bien le tout, on ajoute douze bulbes de narcisses écorcées pilées dans un mortier de marbre, un *sextans* (2) de gomme mêlée avec de la farine de froment d'Étrurie, un neuvième au moins de miel, et la précieuse composition est terminée.

» La manière de l'employer consiste à s'en appliquer une épaisse couche sur la figure le soir en se mettant au lit. Beaucoup de femmes se contentent d'une pâte composée

(1) Deux onces.
(2) Deux onces.



Françoise-Marguerite de Joncaux, 1770.



Madame Dubarry, 1720.



Madame de Graffigny, 1750.



La Dame du Palais-Royal, 1775.



La Baronne de Boufiers, 1770.



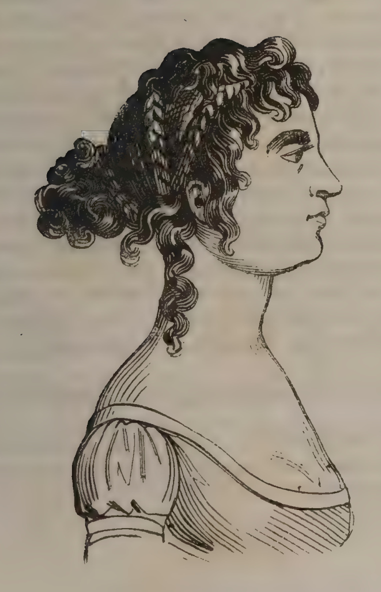
Mademoiselle de Tourville, 1780.



Madame Saint-Aubin, 1776.



La Baronne de Rebecque, 1780.



Madame de Beauharnais, 1800.



Madame de Genlis, 1790.

simplement de fleur de farine ou de mie de pain délayée. D'autres emploient une espèce d'onguent appelée *œsipe*, que l'on tire d'Athènes et qui n'est autre que du suif pris sur la toison d'une brebis grasse.

» On commence depuis quelque temps à se servir de lait d'ânesse en lotion pour le visage. On croit communément que cette liqueur en efface les rides, rend la peau plus douce et en entretient la blancheur. On attribue la même vertu à une eau dans laquelle on a fait consommer pendant quarante jours et quarante nuits le talon d'un jeune taureau blanc.

» Puisque tu m'as provoqué à traiter ce sujet, j'ignore dans quel but, je ne t'épargnerai rien. Ainsi donc tu entendras encore la recette de quelques autres cosmétiques pour la figure. La farine d'orge pétrie avec du beurre frais fait passer les rougeurs et les boutons; on emploie la litharge contre les taches du teint; le hâle et toutes les impressions du grand air, qui altèrent la couleur de la peau, s'effacent avec une pâte composée de fiente de veau, d'huile et de gomme; ou bien avec la graisse du même animal, de la moelle de cerf et des feuilles d'aubépine broyées ensemble; les gerçures des lèvres se guérissent avec la graisse d'oie, la moelle de cerf, la résine et la chaux. Je t'épargne quantité d'autres préparations pour faire passer, soi-disant, les signes, les lentilles, les taches de rousseur. Les médecins rient de toutes ces recettes; mais, quoi qu'ils puissent dire, ils n'empêcheront jamais les femmes de se livrer à ce qu'elles croient utile à leur beauté.

» La pierre ponce tient aussi un rang dans le *monde d'une femme;* les dames l'emploient en morceaux pour se polir la peau, et en poudre trois fois calcinée et réduite en charbon pour entretenir la beauté et la blancheur de leurs dents. Elles se servent aussi pour le même usage d'un opiat composé de feuilles de roses hachées mêlées avec un quart de noix de galle et autant de myrrhe. »

K.

VOYAGES.

LES MINES D'OR.

Le chemin du Simplon, en descendant au lac Majeur, traverse plusieurs fois sur quelques beaux ponts la Coccia (rivière qui donne son nom à la vallée). Après avoir passé un de ces ponts, nommé le *ponte Maggiore*, s'ouvre la vallée d'Anzasca conduisant au mont Rosa. Cette magnifique montagne, que l'on croit d'à peu près deux cent cinquante pieds plus basse que le mont Blanc, s'aperçoit d'une grande partie de la Lombardie; mais la vallée est plus encore l'objet de la curiosité et de l'admiration du peuple, car elle renferme en son sein le plus puissant des talismans, de l'or.

Pline fait mention de ces mines, qui ont dû autrefois être très-importantes, puisque le sénat avait défendu d'y employer plus de cinq mille esclaves de peur que les fermiers ne devinssent trop riches. Plus tard on y employa mille ouvriers; mais maintenant ce nombre est bien diminué. Cependant tous les habitans de la vallée ont le droit de chercher l'or, et quelques-uns, nommés pour cette raison *minerali*, n'ont pas d'autre profession.

On nous a raconté que dans les nuits sombres et orageuses, ces *minerali* épient de petites lumières qui paraissent sur les collines, et si le matin ils peuvent retrouver le lieu exact de leur apparition, ils sont sûrs que leurs peines seront récompensées et qu'ils trouveront de l'or. Cela nous parut assez romantique pour attirer notre curiosité, mais nous tirâmes d'abord assez peu de fruit des questions que nous adressâmes à ce sujet. Cependant à la fin, nous fûmes assez heureux pour rencontrer un Italien qui se rendit plus intelligible, et nos lecteurs, si cela leur convient, pourront, comme nous, attribuer l'origine des feux d'orage d'Anzasca à ce que nous allons raconter.

« Je les ai vues moi-même, nous dit l'Italien, et elles diffèrent en tout du feu follet. Autrefois la route du lac Majeur aux cantons ouest de la Suisse passait dans la vallée d'Anzasca, et il m'arriva une fois d'y être retenu dans une chaumière au fond des défilés les plus sauvages par un orage qui rendait nos chevaux ingouvernables. Pendant que j'étais assis sur un banc, et qu'à demi assoupi je regardais par la fenêtre — car il n'y avait d'autre lit que celui de mon hôte, et je ne voulais pas l'en priver — j'aperçus de petites lueurs assez pâles au loin dans les rochers. Je crus d'abord voir une lumière par la fenêtre de quelque chaumière; mais réfléchissant que cette partie de la montagne était inhabitée et réellement même inhabitable, je me levai de mon banc et demandai ce que ce pouvait être à un des habitans de la maison. Tandis que je parlais, la lueur disparut subitement, mais une minute après, elle apparut à une autre place, comme si celui qui la portait avait passé autour d'un rocher. L'orage, pendant tout ce temps, continuait avec une furie qui menaçait d'enlever par dessus les montagnes notre misérable hutte avec nous tous; et la nuit était si obscure que l'horizon était confondu avec le ciel.

» — La voilà encore, m'écriai-je, qu'est-ce donc que cela?

» — C'est la lampe de Lélia, s'écria vivement un des fils de notre hôte; père, éveillez-vous! Oh! Batista Vittorio! Lélia est sur les montagnes.

» A ces cris, la famille sortit du lit, et tous, se groupant à la fenêtre, fixèrent leurs yeux sur ces lumières, qui continuèrent à paraître pendant une partie de la nuit, quoiqu'à de longs intervalles. Les habitans de la chaumière ne firent aucune difficulté de me raconter tout ce qu'ils savaient sur ces lumières, seulement à la condition que je me tairais quand elles paraîtraient, et que je les laisserais remarquer avec attention le lieu où elles brillaient.

» Pour rendre mon histoire intelligible, il faut que je dise que les *minerali* et les *fermiers* forment deux classes distinctes dans la vallée d'Anzasca. L'occupation des premiers, quand ils en font leur profession, est regardée comme honteuse par les autres habitans, qui gagnent leur vie par par une industrie régulière; et réellement les mœurs des minerali présentent quelque excuse pour ce qui sans cela pourrait être regardé comme une prévention illibérale. Ils sont ivrognes et querelleurs; quelquefois riches et quelquefois mourant de faim. Enfin ils sont sujets à toutes les calamités morales et physiques qui assiégent les hommes qui ne peuvent compter sur le produit d'un travail régulier, comme les joueurs, par exemple.

» Cependant c'est une belle race d'hommes; ils sont courageux, hardis et souvent très-beaux. Ils dépensent librement ce qu'ils ont gagné facilement. Et si un jour ils se couchent mourant de faim comme des animaux sauvages vautrés au soleil, le lendemain si la fortune leur a été propice, ils se promènent gais et brillans, — véritables seigneurs de la vallée. Comme les fils de Dieu, les minerali adressent quelquefois leur amour aux filles des hommes; et quoique rarement ils possèdent la main, quelquefois ils touchent le cœur des jolies filles d'Anzasca. Si leurs soupirs sont mal accueillis, ils trouvent des camarades encore plus sauvages qu'eux dont les bras sont toujours ouverts aux hommes courageux et désespérés. Ils changent de métier et s'adonnent aux grands chemins quand les nuits sont sombres et les voyageurs peu sur leur garde, ou bien ils s'enrôlent sous les bannières de ces *banditti* réguliers qui volent par milliers et dont le butin est une province ou un royaume.

» Francesco Martelli était le plus beau des minerali de la vallée. Il était sauvage, je l'avoue, mais c'est le type de sa race, et il se le faisait pardonner par tant de bonnes qualités que les fermiers même — au moins ceux qui n'avaient pas de filles à marier — se plaisaient en sa société. Francesco chantait avec tant de douceur et de mélancolie que les vieilles femmes versaient des larmes en l'écoutant. Il avait cette voix tendre et touchante qui se grave dans le souvenir dès la première fois, et qui, entendue de nouveau, même à l'imprévue, semble la réalisation d'un désir.

» Seule dans la vallée, Lélia n'avait jamais entendu chanter Francesco. Toutes les autres jeunes filles, en cachette ou à découvert, sous un prétexte ou sous un autre, avaient satisfait leur curiosité. Elle était la fille d'un des plus riches fermiers d'Anzasca.

» Lélia était très-jeune, à peine âgée de seize ans; mais sa qualité de fille unique et sa dot, de plus de mille livres d'Autriche (1), attiraient l'attention des autres habitans.

» Sa figure était régulièrement belle; mais quoique parfaitement bien faite, sa taille était si petite et ses manières si timides et si enfantines qu'elle était considérée comme une enfant. L'héritière du vieux Niccoli, c'est ainsi que les parens l'appelaient lorsqu'ils cherchaient à éveiller l'ambition de leurs fils pour l'avenir, mais Lélia ne leur paraissait encore qu'un petit être insignifiant.

» Sa mère était morte en lui donnant le jour; et pendant bien des années la vie de l'enfant n'avait été préservée ou plutôt sa mort n'avait été prévenue que par une sorte de miracle. Même après que la maladie, quelle qu'elle fût, eut cédé aux soins incessans de son père, son état était plutôt l'absence du mal que la santé parfaite; bien que le souvenir le plus fâcheux de sa maladie ne fût plus qu'une timidité nerveuse qui, dans un pays plus civilisé, n'aurait passé que pour délicatesse exquise de sentiment.

» Privée en quelque sorte de la société des autres jeunes filles par cette particularité de sa situation, elle s'en trouvait encore éloignée par une autre raison. Son corps était faible et languissant, mais elle avait cultivé son esprit. La musique, qu'elle aimait passionnément, l'avait initiée à la poésie; et malgré les doctrines d'une certaine école, la poésie l'éloignait du commerce des gens ignorans et sans délicatesse.

» Si Lélia n'avait jamais cherché à entendre les chants de Francesco, nous devons croire que c'était par un instinct de terreur mêlé au dégoût que lui inspirait même le nom d'un de ces scélérats de minerali. Et elle n'écoutait les histoires du jeune mineralo qui parvenaient à son oreille qu'avec cette sorte d'intérêt vague et éloigné que nous attachons à la description d'un animal d'un autre hémisphère dont on nous dépeint la beauté et les habitudes féroces et cruelles.

» Un jour vint enfin où la pauvre Lélia écouta. Elle était seule, selon sa coutume, assise au fond du jardin de son père, et tout en travaillant, elle chantait de ce ton doux et bas seul convenable à sa voix. La clôture du jardin de ce côté était une ceinture d'arbustes qui ornait le haut d'un ravin profond. Au fond de ce ravin coulait la rivière, rapide et sombre; et au delà, au plus à cinq cents pas, une ligne de rochers à pic terminait l'horizon.

» Sa voix était rarement assez élevée pour atteindre les échos de ces rochers, et cependant entraînée quelquefois par l'enthousiasme, elle parvenait à faire répéter ses chants par ces fériques ménestrels de la vallée. Ce jour-là, elle entendit avec surprise un semblable effet, car sa voix s'était éteinte presque en un soupir. Elle chanta une autre stanza un peu plus haut. Le défi fut accepté, et une voix douce et mélodieuse reprit la suite de sa canzonetta favorite au point où elle l'avait laissée.

» Le premier mouvement de Lélia fut de fuir, le second de rester assise et d'écouter de nouveau ces chants, mais le troisième, et celui-là fut obéi, fut de se glisser bien doucement jusqu'à la haie du jardin et de regarder au fond de l'abîme, d'où cette voix semblait venir.

» Elle découvrit que l'écho était un jeune homme occupé à conduire un radeau descendant la rivière, tel que le font les habitans des Alpes pour se rendre au marché avec leurs provisions; le radeau était alors arrêté sur le rivage, au pied du jardin. Le jeune homme était appuyé sur une rame, semblant pousser son radeau au large, mais il fixait en l'air son regard comme pour épier l'apparition d'un astre; et Lélia fut convaincue, elle ne savait trop pourquoi, qu'il l'avait aperçue à travers les arbres tandis qu'elle chantait et qu'il avait employé ce moyen d'attirer son attention sans l'effrayer.

» Tel paraissait être son projet, il ne semblait même pas en avoir d'autre, car après avoir regardé un instant, il détourna les yeux d'un air confus, et poussant le radeau, il fut rapidement entraîné par la rivière, et bientôt hors de vue.

(1) La livre d'Autriche vaut à peu près dix-sept sous de France.

» La vie de Lélia était aussi calme que les eaux dormantes d'un lac qu'un léger nuage peut obscurcir ou que l'aile d'un insecte peut agiter. Ce petit événement la fit réfléchir, fournit à ses seize ans de douces rêveries. Elle sentait le pourpre de ses joues lorsqu'elle pensait avec émotion combien de temps ce jeune homme l'avait regardée à travers les arbres, et pourquoi il était parti sans lui parler après avoir réussi à attirer son attention. Il y avait de la *délicatesse* dans cette petite ruse pour lui sauver la surprise, peut-être la terreur de voir un étranger dans une telle situation; il y avait de la *modestie* dans la confusion avec laquelle il avait détourné sa tête.

» Il s'écoula une semaine avant qu'elle ne revît cet Appollon de sa jeune imagination. Il semblait que dans cet intervalle, ils avaient déjà fait connaissance. Ils se saluèrent, la seconde fois ils se parlèrent, puis enfin ils causèrent. Il n'y avait rien de mystérieux dans leur causerie. Il était probablement le fils d'un fermier de la vallée supérieure, qui avait été attiré comme tant d'autres par la renommée de l'héritière du vieux Niccoli. Il ne connaissait pas les livres, il aimait la poésie plutôt pour la musique que pour elle-même, mais qu'est-ce que cela fait? Les œuvres du Créateur étaient autour d'eux, elles étaient en eux; si elles échappaient à leur esprit, elles étaient gravées dans leur cœur. Il était fort et hardi, et c'est la beauté aux yeux d'une femme faible et timide. Il courait sur les bords d'un précipice, il s'élançait de roche en roche dans le torrent avec la sécurité du chamois. Il était beau, brave et fier; et cet homme glorieux, aux yeux brillans, aux joues brûlantes, se prosternait à *ses pieds*, il adorait ses yeux comme les poëtes adorent la pâle Phœbé.

» Le monde, jusqu'alors si monotone, si vide, si ennuyeux pour Lélia, devint pour elle un paradis. Une seule chose la tourmentait: il y avait déjà assez longtemps, d'après ses calculs de seize ans, et ils se connaissaient assez; ils s'étaient avoué leur penchant sans détour; ils s'étaient donné leur foi, et cependant son amant ne lui avait jamais dit son nom! Lélia, en y réfléchissant, condamnait sa précipitation, mais il était maintenant trop tard, et elle se résolut à lui arracher ce secret, si c'en était un, à la prochaine entrevue.

» — Mon nom! répondit-il à sa question prompte et franche; vous le connaîtrez assez tôt.

» — Je ne veux pas de refus. Il faut me le dire de suite, ou au plus tard demain soir.

» — Pourquoi demain soir?

» — Parce que ma main doit être demandée demain par un jeune homme, beau et riche, et que mon père affectionne; coûte que coûte, je ne puis renverser les plans les plus chers au cœur du seul parent qui me reste, sans lui donner quelque bonne raison. Oh! vous ne le connaissez pas; la fortune n'est rien pour lui comparée au bonheur de sa fille. Vous pouvez être pauvre, mais vous êtes bon et honnête, et par conséquent vous ne lui paraîtrez pas indigne de Lélia.

» La soirée était assez obscure, mais Lélia crut apercevoir son amant sourire pendant qu'elle parlait, et un soupçon de bonheur s'empara de son esprit qui faisait battre son cœur.

» Il fut quelques instans sans répondre; il paraissait agité par une lutte intérieure; mais enfin d'une voix altérée il répondit:

» — A demain soir donc.

» — Ici!...

» — Non dans la maison de votre père; en présence de mon rival...

» Le lendemain arriva; et avec les formalités cérémonieuses usitées en cette circonstance dans la vallée, l'amant dont Lélia avait parlé lui fut présenté pour lui demander la permission de lui faire la cour, ou plutôt, — car on ne laisse pas perdre le temps aux jeunes filles d'Anzasca, — pour demander sa main.

» C'était en vérité un parti tout à fait selon le cœur de Niccoli; car c'était le meilleur que l'on pût trouver du val d'Ossola au Monte-Rosa. Le jeune homme était riche et prudent jusqu'à la froideur. Que pouvait désirer de plus un père?

» Lélia avait retardé aussi longtemps que possible jusqu'au dernier moment de se rendre à la porte de la maison où l'attendaient les vieillards des deux familles. Tandis qu'elle s'habillait avec distraction, elle regardait toujours à travers la jalousie, d'où elle pouvait voir le grand chemin et les deux familles qui étaient en bas, et son attente était devenue une agonie. Quelles étaient amères ses réflexions pendant cet intervalle! Elle croyait presque que tout ce qui s'était passé n'était qu'un rêve, une fiction de son imagination fatiguée par la poésie et la solitude, et peut-être aussi par ses souffrances. Avait-elle été le jouet d'un trompeur? Le sourire qu'elle avait remarqué sur la figure de son amant était-il seulement le précurseur des plaisanteries cruelles dont peut-être en ce moment celui qu'elle avait eu la faiblesse d'écouter réjouissait ses compagnons sur sa perplexité et son désespoir? Sa conduite se présentait alors sous les apparences de la folie et de l'ingratitude. Enfin, pour obéir aux ordres de son père, elle se rendit auprès de lui la démarche tremblante et les joues brûlantes de fièvre.

La vue de toutes les personnes qui l'attendaient la frappa de crainte et d'abattement. Elle se rejeta en arrière avec une timidité plus que morbide, pendant que leurs yeux de marbre, fixés sur elle avec la rigidité cérémonieuse d'une coutume antique, semblaient lui glacer le cœur. Cependant il se trouva là quelqu'un dont les idées de *convenance*, telles strictes qu'elles fussent, ne purent empêcher ses yeux de briller de bonheur et ses bras de s'étendre vers elle. Son père, après avoir pendant quelques instans regardé en extase sa fille chérie parée de sa belle roble blanche, la serra contre son cœur et la bénit avec transport.

» — Ma fille, dit-il avec un sourire mêlé de larmes, il est bien dur pour un vieillard de penser à se séparer de tout ce qu'il aime au monde; mais les lois de la nature doivent être respectées. Les jeunes garçons aimeront et les jeunes filles aussi jusqu'à la fin des siècles, et de nouvelles familles sortiront de leur union: c'est la marche ordinaire, mon enfant; c'est le sort des filles, voilà leur fin. Pendant seize ans j'ai veillé sur vous comme un avare sur son or, et maintenant je vous abandonne, vous, le trésor de ma vie. Tout ce que je vous demande, c'est de m'obéir en ce moment, et vraiment de m'obéir avec joie, selon la coutume de nos ancêtres et les lois du seigneur. Après cela, abandonnez le vieillard à sa destinée, tant qu'il plaira au ciel. Il a laissé sa fille heureuse, et les enfans de ses enfans béniront sa mémoire. Il a bu la coupe de la vie douce et amère, amère et douce; il l'a bue jusqu'au fond; mais il y trouva du miel, Lélia, grâce à sa fille chérie! il y trouva du miel jusqu'à la dernière goutte.

» Lélia se jeta au cou de son père en sanglotant. Elle pleura si longtemps et si amèrement que les parens qui étaient présens oublièrent leur étiquette formaliste et se rapprochèrent d'elle avec anxiété. Quand enfin elle leva la tête, on vit que ses joues n'étaient plus humides et qu'elles étaient pâles et blanches comme le marbre de Cordaglia.

» Un murmure de compassion s'éleva parmi tous les assistans, et on se disait tout bas l'un à l'autre : « Pauvre enfant! encore si délicate, toujours ses anciens accès! » Le père était alarmé, et il se hâta d'abréger une cérémonie qui paraissait si sensible à la timidité nerveuse de sa fille.

» — C'est assez, dit-il, tout sera fini dans un instant. Lélia, acceptez-vous ce jeune homme pour votre fiancé? Voyons, mon enfant, un seul mot, et tout est fini.

» Lélia s'efforça en vain de parler : elle baissa la tête en signe d'assentiment.

» — Messieurs, dit Niccoli, ma fille a accepté, c'en est assez ; saluez votre future, mon fils, et puis entrons et buvons tous la coupe de l'alliance.

» — La jeune fille n'a pas répondu, observa alors un vieux et froid formaliste, parent du fiancé.

» — Parlez donc, ma fille, dit alors Niccoli en jetant un regard fâché et dédaigneux sur celui qui avait parlé. Parlez, ce n'est qu'un seul petit mot ; parlez.

» Les lèvres sèches et décolorées de Lélia s'entr'ouvraient pour obéir lorsqu'un homme, évidemment trop pressé pour ouvrir le porte de la petite cour, l'enfonça brusquement et s'élança au milieu de l'assemblée :

» — Ne parlez pas, s'écria-t-il, je le défends!

» Lélia s'élança vers lui avec un cri étouffé et se serait jetée dans ses bras si elle n'avait été tout à coup retenue par son père.

» — Qu'est-ce? demanda-t-il d'un air sombre et alarmé, scélérat, ivrogne, fou, que cherchez-vous ici?

» — Vous ne *pouvez* me provoquer, Niccoli, dit cet importun, quand même vous cracheriez sur moi. Je viens demander votre fille en mariage.

» — Vous! s'écria le père furieux

» — Vous! répétèrent les parens avec le ton de l'étonnement, du mépris, de la rage ou du ridicule, chacun selon son caractère.

» — Il ne faut pas aller plus loin, dit le même vieux formaliste qui avait déjà parlé; des fiançailles commencées dans une querelle ne finiront jamais par un mariage. Demander une jeune fille en légitime mariage n'est ni un crime ni même une honte. Qu'elle réponde elle-même au jeune homme, et alors retirez-vous en paix.

» — Il a bien parlé, dit le plus circonspect des vieillards. Répondez, mon enfant, répondez, et que cet homme s'en aille

» Lélia pâlit et rougit tour à tour. Elle fit un pas en avant, hésita, regarda timidement son père et enfin resta fixe comme une statue, pressant ses mains jointes sur son sein, comme pour calmer les palpitations de son cœur.

» — Ma fille, dit le vieux Niccoli d'un ton de colère difficilement réprimé, et la saisissant par le bras : connaissez-vous cet homme? L'avez-vous déjà vu précédemment? Répondez! savez-vous son nom?

» — Non!

» — Non? Insolent! scélérat! Allez, ma fille, présentez la joue à votre futur époux ; car la coutume de nos ancêtres doit être suivie, et laissez-moi chasser de ma porte les vagabonds!

» Elle s'avança machinalement ; mais quand le légitime fiancé, ouvrant les bras, s'empressa vers elle, elle l'évita en jetant un cri soudain et s'élança en chancelant vers l'autre.

» — Arrêtez! arrêtez! s'écrièrent les parens, vous êtes folle, vous ne savez pas ce que vous faites : c'est Francesco, le mineralo!

» Elle était déjà auprès de l'étranger, qui ne bougeait pas de place, et dès que ce nom fatal eut atteint son oreille, elle tomba évanouie dans ses bras.

» La confusion qui s'en suivit ne peut s'exprimer. On porta Lélia presque sans vie dans la maison. Les parens unirent leurs efforts pour retenir le père, qui voulait assaillir de suite sur la place le mineralo. Francesco resta quelque temps les bras croisés, dans un silence triste et chagrin ; mais quand enfin les paroles de malédiction et d'injures dont Niccoli l'abreuvait eurent cessé parce que les forces du vieillard étaient épuisées, il s'avança hardiment vers lui :

» — Je puis supporter de *vous* toutes ces injures, lui dit-il ; vous savez bien que si j'en mérite quelques-unes seulement ; c'est plutôt un malheur de ma position que ma propre faute. Si pour châtier des insolens et rendre mépris pour mépris on est un scélérat, j'en suis un. Mais aucun homme ne peut être appelé vagabond quand il réside dans l'habitation de ses ancêtres et quand il suit leur profession. Tout cela est peu important, ce ne sont que des paroles ; votre véritable objection contre moi, c'est que je suis *pauvre* : c'en est une forte. Si je voulais prendre votre fille sans dot, je pourrais la prendre malgré vous tous ; mais je l'abandonnerais, même à cet objet sans âme, plutôt que d'exposer un être si gracieux et si fragile aux privations et aux vicissitudes d'une vie comme la mienne. Pour cette raison je ne demande pas seulement votre fille, mais encore une dot, telle faible qu'elle soit ; vous avez aussi le droit d'exiger que je ne me présente pas les mains vides. Elle est jeune, et rien ne presse pour son mariage. Accordez-moi une année, une seule année ; dites un somme raisonnable, et si au terme fixé je ne puis pas compter cette somme en vos mains, je m'engage ici à renoncer à toute prétention que la généreuse préférence de votre fille m'a donnée à sa main.

» — C'est bien arrangé, dit le vieillard qui avait déjà parlé. De toute manière il se serait bien écoulé une année entre les fiançailles actuelles et le mariage. Si le jeune homme, d'aujourd'hui en un an, avant minuit sonné, dépose ici sur la table, en argent monnayé, en or ou en mine d'or, la même somme que j'étais ici prêt à verser pour la part de mon petit-fils, au nom de tous je réponds qu'il n'y aura aucune opposition au caprice de la jeune fille, *pourvu qu'il dure aussi longtemps* ; et nous la consulterons pour le don de sa main, de préférence au jugement et aux désirs de son père. La somme n'est que de trois mille livres!

» Il s'éleva un rire de mépris et de dérision parmi les parens.

» — Oui, oui, dirent-ils, c'est très-juste que le mineralo apporte trois mille livres, et il épousera Lélia. Voisin Niccoli, c'est une proposition toute loyale; permettez-nous d'intercéder en faveur de Francesco et de vous demander votre consentement.

» — Messieurs, dit Francesco avec un embarras mêlé de colère, la somme de trois mille livres.....

» Il fut interrompu par des éclats de rire de dérision

» — C'est une loyale proposition, répétaient les parens, consentez-y, voisin Niccoli, consentez-y!

» — J'y consens, dit Niccoli avec dédain.

» — Accordé, reprit Francesco avec orgueil et indignation, et il se retira le cœur navré.

» On remarqua dès ce jour un notable changement dans le caractère et les habitudes du mineralo. Non-seulement il déserta la société de ses compagnons débauchés, mais encore celle des personnes respectables qui lui avaient ouvert leurs maisons, soit à cause de son talent pour le chant, soit à cause de sa conduite meilleure que celle des autres mine-

rali. Tous les jours il se livrait assidûment à son travail précaire. Le changement des saisons n'était aucune excuse pour lui. L'orage ne le faisait pas mettre à l'abri, et la pluie ne le confinait pas dans sa chaumière. Tous les jours, souvent même les nuits, on le trouvait dans les champs, sur les montagnes, sur les bords des torrens.

» Rarement même s'accordait-il le bonheur de voir sa bien-aimée pour qui il se soumettait à toutes ces fatigues. L'or, l'or était sa seule pensée du jour, son seul rêve de la nuit. Quand ils se rencontraient la nuit dans la solitude et le mystère, ce n'était que pour se dire quelques mots d'espoir, de consolation et d'une fausse confiance. Elle ne pouvait dans leurs entrevues s'exprimer que par des pleurs et des soupirs; mais lui, de son côté, paraissait plein d'enthousiasme et d'une ferme espérance.

» Cependant les jours et les semaines s'écoulaient, la lune renouvelait son cours, la fin de l'année approchait, et une grande partie de cette énorme somme était encore dans le sein des montagnes. Les espérances du mineralo diminuaient tous les jours. Il ne pouvait plus exprimer la consolation qui avait fui même de ses rêves. Triste et abattu, il ne pouvait que serrer Lélia dans ses bras quand elle hasardait une demande sur ses travaux, puis il fuyait en hâte pour reprendre machinalement une tâche sans espoir.

» C'est une étude étrange et quelquefois sublime que celle des mystères de l'esprit d'une femme. La santé de Lélia avait été profondément affectée des événemens que nous avons racontés. Ses joues en étaient restées pâles et ses membres affaiblis pendant plusieurs mois, et maintenant ajoutons-y l'effet de ces entrevues muettes et éloquentes avec son amant. Plus il tombait dans le chagrin, plus leurs affaires paraissaient désespérées, et plus elle montrait de courage, comme pour dompter la fortune. Les espérances de Lélia s'accroissaient en proportion des craintes de Francesco, et la force qui abandonnait cet homme autrefois si courageux semblait passer chez elle. Même ses facultés physiques se ressentirent de la force de son esprit. Ses nerfs paraissaient reprendre plus de vigueur, ses joues se coloraient, et le feu de ses yeux était plus vif.

» L'imagination froide et paresseuse de l'homme n'a pas la moitié des ressources de celle de la femme dans ces circonstances. Perdant tout espoir dans la fortune et le hasard, elle s'adressa aux autels, aux saints et aux martyrs les plus vénérés du pays. Elle fit des vœux et des pèlerinages; elle interrogea jusqu'à ses rêves; elle chercha des *sorts* dans les poëmes du Dante; elle s'expliqua même le langage mystique des étoiles, cette poésie des cieux.

» L'année touchait à sa fin, et la somme que le chercheur d'or avait amassée, quelque miraculeuse qu'elle fût, était cependant loin, bien loin d'être suffisante. Le dernier jour arriva accompagné d'un effrayant orage, et la nuit tomba froide et obscure sur le travail de Francesco. Il était sur le côté de la montagne, vis-à-vis la maison de Niccoli; et lorsque la lumière du jour s'éteignit dans la vallée, il vit avec un inexprimable serrement de cœur, par les nombreuses lumières allumées aux fenêtres, que l'on n'avait pas oublié la fête. Un peu d'or qu'il trouvait l'engageait cependant à continuer, de même qu'un homme qui se noie s'accroche au moindre brin d'herbe. Il était à la place indiquée par un rêve de Lélia, et elle l'avait conjuré de ne pas cesser ses recherches jusqu'au moment où le son lointain de l'horloge de l'église viendrait détruire pour jamais leur espoir.

» Cependant la fortune semblait lui sourire, il avait découvert une petite veine perpendiculaire de mine d'or, et il était possible que cette veine, quoique peu importante, pût conduire à une autre horizontale qui formerait quelqu'un de ces *grappi*, ou amas, dans lesquels l'or est abondant et facilement extrait.

» Cependant le travail était pénible, et il était impossible de le continuer longtemps: ses forces étaient presque épuisées; l'orage lui battait le visage avec violence, et l'obscurité augmentait à chaque instant. Il sentait son cœur défaillir; ses membres tremblaient; une sueur froide inondait son front, et quand les derniers rayons du jour abandonnèrent les flancs de la montagne, il tomba sans connaissance.

» Il ne savait depuis combien de temps il était dans cet état, quand il fut rappelé à la vie par un son ressemblant à une voix humaine. L'orage grondait plus furieux que jamais sur la montagne, et l'obscurité était complète; mais en tournant la tête il vit à peu de distance une lumière; il sentit de nouveau battre son cœur. La lumière s'approcha de lui, et il aperçut une forme humaine entièrement vêtue de blanc.

» — Lélia! s'écria-t-il avec une surprise mêlée d'une terreur superstitieuse lorsqu'il reconnut les traits de sa jeune et belle maîtresse.

» — Ne perdez pas de temps en paroles, dit-elle, vous pouvez encore faire beaucoup, et j'ai la plus complète assurance que je ne me trompe pas maintenant; levez-vous et ayez bon courage! Travaillez, voici de la lumière; je m'asseyerai au pied de cette roche glacée, et je vous aiderai de mes prières puisque mes forces ne me permettent aucun autre secours.

» Francesco reprit sa pioche, et enflammé par la honte et par son admiration pour la confiance de cette jeune fille si courageuse, il reprit son travail avec une nouvelle vigueur.

» — Ayez bon courage, reprit Lélia, et tout ira bien. Bien! bien travaillé! Certainement les saints nous exaucent.

» Une seule fois elle fit entendre une sorte de plainte:

» — Comme il fait froid, dit-elle, dépêchez-vous, mon ami, car je ne pourrais retourner à la maison sans lumière.

» De temps en temps elle lui répétait: « Dépêchez-vous. » Le cœur saignait à Francesco quand il pensait aux souffrances de cette fille si jeune et si délicate dans une pareille nuit, et il frappait avec désespoir sur la roche retentissante. Il était à peu de distance de l'endroit où elle s'était assise, et il se disposait à la prier d'approcher un peu plus la lumière, lorsqu'elle lui dit:

» — Dépêchez-vous! dépêchez-vous! l'heure s'approche. — On m'attendra — on m'attend, je ne puis rester davantage. — Adieu!

» Francesco regarda, mais il ne vit plus de lumière.

» Que ce départ était étrange! Pourquoi était-elle partie seule, puisqu'elle savait que resté dans l'obscurité il ne pouvait plus travailler? Son cœur aurait-il changé au moment où elle perdait l'espérance? Quelle pensée honteuse et amère! Cependant elle arrêta le premier mouvement de Francesco qui était de se précipiter vers sa maîtresse. Il n'était pas allé loin, lorsqu'un tremblement soudain l'arrêta, son cœur cessa de battre, il s'évanouit, et il serait tombé par terre, sans un rocher contre lequel il se soutint. Quand il reprit ses sens, il tâcha de retrouver sa route autant que le lui permettait l'obscurité. Il ne pouvait pas arriver juste à l'endroit où Lélia s'était assise; mais il était sûr de reconnaître les environs; et si elle y était encore, sa robe blanche devait percer un peu l'obscurité.

» Même pour les pieds exercés de Francesco, la route, sans la plus faible lueur pour le guider, était très-dangereuse. Et ce fut peut-être à l'occupation d'esprit qu'exigeait

l'attention qu'il mettait à se diriger, qu'il dut la fermeté et la dignité avec laquelle il se présenta chez le père de Lélia.

» — Niccoli, dit-il en entrant, je suis venu vous remercier de l'épreuve loyale que vous m'avez offerte. J'y ai manqué, et au terme de nos engagemens, j'abandonne mes prétentions à la main de votre fille.

» Il se disposait à se retirer aussi promptement qu'il était entré; mais le vieux Niccoli le saisit par le bras :

» — Dis-nous adieu, dit-il d'une voix tremblante, ne nous quitte pas en colère. Pardonne-moi les paroles injurieuses de notre dernière entrevue. Je t'ai observé, Francesco, depuis ce jour.

Et il essuya une larme en regardant les habits trempés de pluie et de boue, et les yeux hagards et la figure du jeune homme :

» — N'importe, ma parole est engagée; adieu. Maintenant appelez ma fille. Fasse le ciel que les événemens de cette nuit n'amènent pas quelque affreux malheur!

» Francesco se retirait lentement, il aurait voulu voir seulement le bord de sa robe avant de partir.

» — Elle n'est pas dans sa chambre, s'écria-t-on de l'intérieur.

» Le cœur de Francesco se brisait. Toute la maison était bouleversée. On n'entendait que gens courant çà et là, et les voix agitées qui appelaient son nom. Aussitôt le vieillard se précipita hors de la chambre, et posant ses mains sur les épaules de Francesco, il le regarda d'un air égaré :

» — Savez-vous quelque chose de ma fille? Parlez, je vous en conjure au nom de notre divin Sauveur! dites-moi que vous l'avez épousée, je vous pardonnerai, je vous bénirai. Parlez! Pourquoi ce silence? Parlerez-vous? Un seul mot, où est ma fille? où est ma Lélia? ma vie, ma lumière, mon espoir, mon enfant! mon enfant!

» Le mineralo tressaillit comme après un rêve; il regarda autour de lui comme ne comprenant pas ce qui s'était passé; un frisson mortel ébranla tout son corps.

» — Des lumières! dit-il, des torches! Suivez-moi tous!

» Et il s'élança dehors. Il fut promptement rejoint par ceux qui étaient présens au nombre de plus de douze avec des torches allumées qui brillaient dans l'orage comme des météores. Quant à Francesco, il semblait à peine en état de remuer ses jambes; il chancelait çà et là comme un homme pris de vin.

» Enfin ils atteignirent la place qu'il cherchait, et à la lueur des torches on aperçut quelque chose de blanc au pied du rocher : c'était Lélia. Elle avait le dos appuyé contre la pierre, une de ses mains sur son cœur comme quelqu'un souffrant du froid, et de l'autre elle tenait la lampe dont la flamme avait expiré.

» Francesco se jeta à genoux d'un côté et le vieillard de l'autre; les torches répandaient une lumière comme celle du jour. Elle était froide! froide! comme la pierre!

» Le pauvre vieillard, abandonné, sans enfant, voulut ensuite chercher l'objet du tendre amour de sa fille; mais on ne revit jamais Francesco depuis cette fatale nuit.

On entend quelquefois un son plaintif sur la montagne : les habitans disent que c'est le mineralo cherchant sa maîtresse dans les rochers, et chaque nuit orageuse et sombre on voit encore sur la montagne la lampe de Lélia, éclairant le fantôme de son fiancé qui cherche de l'or.

Le comte de BOUELLE.

(*Traduit de l'allemand.*)

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

PREMIER TRIMESTRE.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIÈME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

ILLUSTRATIONS.

PREMIER TRIMESTRE.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIEME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

